

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

XXIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESNOIRESTERRES.
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Académ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
SÉGALAS (Anaïs).
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
H. VALENTIN.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, 7, RUE DU BOULEVARD. BATIGNOLLES.
(Boulevard extérieur de Paris.)

Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.



MUSÉE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

TOME VINGT-UNIÈME.

1853-1854.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

Ce vingt-unième volume du *Musée des familles* marque une date importante dans l'histoire de ce recueil, et même dans l'histoire de la littérature en général ; car il n'existe pas en France deux autres journaux illustrés qu'un succès constant, progressif, moral et populaire, ait amenés ainsi à leur vingt-unième année.

Comment la direction du *Musée* a-t-elle mérité ce succès? En exécutant loyalement, simplement et courageusement, le programme qu'elle s'était imposé, et qu'elle rappelle aujourd'hui sans peur et sans reproche.

La nouvelle Société du *Musée des Familles* disait, en juillet 1849 : « Nous sommes en mesure de tout faire pour que « le *Musée* devienne, sans augmenter son prix, la plus belle des revues illustrées, sans cesser d'être la plus utile et la « plus intéressante des bibliothèques, en menant de front : dans sa première partie, l'encyclopédie amusante des « sciences, des découvertes, de la littérature, des voyages, de l'histoire, des beaux-arts, etc., tout ce qui constitue la « *bibliothèque de famille ;* et dans sa seconde partie : les nouvelles et les événements du mois ou de l'année, les salons, « les académies, les théâtres, les vues, les biographies et les portraits contemporains, tout ce qui constitue l'*actua-* « *lité*... Notre plan, ajoutions-nous, est aussi simple que large. C'est un plan complet d'éducation contemporaine. « Quels seraient aujourd'hui le jeune homme, la jeune fille ou femme, l'homme du monde le mieux élevés? Ce seraient « ceux qui se connaîtraient eux-mêmes par la religion, la philosophie et la morale ; et qui connaîtraient l'histoire par « les livres ; la création et la civilisation par les voyages, les sciences et les arts ; la société par l'observation des « mœurs et des caractères. Un petit nombre d'élus ont seuls assez de talent, de richesse et de loisir, pour réaliser une « telle éducation. Nous, qui nous adressons au plus grand nombre, notre mission est justement de mettre cette éduca- « tion à la portée de tous. Nous voulons résumer et remplacer, pour nos lecteurs, les bibliothèques qu'ils ne peuvent « lire, les voyages qu'ils ne peuvent faire, les maîtres savants qu'ils ne peuvent entendre, le monde physique et moral « qu'ils ne peuvent étudier, les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ne peuvent acquérir, etc., etc. Nous voulons qu'ils reçoi- « vent cette instruction universelle, sans effort et sans dégoût, sous la forme récréative d'une lecture de famille. *Le* « *conte fait passer le précepte avec lui*, comme a dit La Fontaine, notre maître commun. Nous voulons enfin que nos « souscripteurs trouvent tout cela en détail dans notre journal de chaque année, pour le prix d'un colifichet ; en bloc « dans notre collection, pour le prix d'une loge à l'Opéra. »

Notre public,— nous allions dire : notre famille, multipliée d'année en année, et accrue encore en 1854 de plusieurs milliers de nouveaux venus, nous a dit assez haut que nous avons rempli ces engagements en conscience.

Nous allons les remplir mieux encore, si c'est possible, avec les nouvelles forces que nous apporte l'agrandissement de notre succès. On en trouvera la preuve dans le programme ci-contre du prochain volume du *Musée ;* et nos lecteurs nous permettront de leur répéter notre devise, plus juste en ce moment que jamais : *Nous sommes des amis de* VINGT ANS ; *comptez sur notre persévérance comme nous comptons sur votre fidélité.*

PITRE-CHEVALIER.

Septembre 1854.

MUSÉE DES FAMILLES.

LA COMTESSE D'ARNHEIM.

Mon cher ami,

Te souviens-tu encore de notre voyage en Allemagne, et des six mois que nous passâmes à l'Université d'Heidelberg, où nous écorchions si bravement la langue des Césars, lorsqu'il s'agissait de défendre la bourse commune contre la rapacité et l'érudition de notre coquin d'hôtelier qui comptait si volontiers par drachmes et par sesterces?



Le dernier jour. Le comte, Mina, le pasteur, etc. (pages suivantes). Dessin de Karl Girardet.

de nos parties d'épée et de moos au knip (1) du *Fier chevalier* en compagnie de Sperling, de Mulder et de Nathanaël? des lieders du Murzius que tu attaquais toujours une tierce au-dessous?

(1) Taverne d'étudiants.

Te souviens-tu aussi? Mais à quoi bon parler de cela! Tu étais trop joyeux de revoir Paris et tes amis du cercle. Je voulais te parler de cette bonne vieille berline jaune-citron qui roule sur la route d'Heidelberg à Carlsruhe, et de ces jolis postillons de *convention*, comme tu les appelais, dont le costume galonné d'argent, le cornet de cui-

vre poli et le chapeau couronné de houx te faisaient tirer ton album et tes couleurs à chaque relais de poste.

Bonnes gens, n'est-ce pas? vous offrant, avec le pasteur protestant qui s'en va visiter les pauvres de la campagne, voyageur indispensable de toute voiture publique du grand-duché de Bade, deux charmants compagnons de route.

Le jour, le pasteur lit sa Bible à fermoir d'argent, tout en vous regardant du coin de l'œil, et maître Frantz trotte sur son cheval gris, en chantant ses tyroliennes les plus aiguës, et en se retournant de temps en temps sur sa selle pour vous dire quelques mots en mauvais français, ou saluer quelque jolie fille du village voisin qui valsera le dimanche suivant avec lui.

Mais l'on entre dans la forêt, et la lune blême, qui roule au-dessus des pins noirs, se laisse gagner de vitesse par les grands nuages fauves qui s'ébattent sur son disque... La gaie chanson de maître Frantz expire sur ses lèvres; il ne faut pas réveiller le Chasseur Noir... Clic, clac..., la voiture, qui craque de vieillesse, rase les fondrières qui s'ouvrent béantes... Clic, clic, clac, Frantz fume sa grosse pipe de buis qui l'éclaire de lueurs fantastiques... Les pointes des roches frisent les roues bruyantes et les branches des chênes séculaires raclent le dessus de la voiture. Misère que cela! Une flamme rouge brille dans la clairière... Ce sont des fours à charbon, mais ce pourrait être aussi l'infernal chaudron du Chasseur maudit... Brrr... clic, clac, et Frantz excite ses chevaux. Ce moment de sombre terreur est justement celui que le vénérable pasteur choisit pour fermer son livre, tirer avec soin ses manchettes plissées, frotter ses blanches mains, engager la conversation avec vous, et se dédommager largement du silence qu'il a gardé pendant la première partie de la route.

J'arrive de Carlsruhe, mon bon Léon, où j'étais allé pour revoir quelques-uns de nos anciens amis, et comme en ta qualité de peintre et de littérateur je sais combien tu recherches les histoires de voyage et les sujets poétiques, je joins à ma lettre les quelques feuillets que j'ai écrits pour toi dans l'angle de cette vieille berline jaune dont je te parlais plus haut...

Pardonne-moi si j'emploie encore quelquefois le *je* et le *moi*. Cette maudite formule détruit souvent toute l'illusion d'un sujet... Mais comme après tout je suis un peu acteur dans le drame réel que je vais te conter, le *je* fatal est inévitable.

J'occupais donc une des places du coupé de la voiture de Carlsruhe à Spire, ayant pour unique compagnon de route M. Maurice ***, pasteur de la petite ville de Manheim... Comme il faisait très-chaud, nous avions baissé les glaces et nous écoutions tristement la chanson de notre maître Frantz (1) qui, le fouet sur la hanche et le chapeau sur l'oreille, avait tout l'air d'un courrier de l'Etat, rapportant la nouvelle d'une victoire. Notre voiture venait de tourner l'angle d'une petite châtaigneraie, lorsque des cris plaintifs nous tirèrent de notre rêverie. Nous vîmes à peu de distance un homme qui accourait vers nous en coupant à travers champs, et en donnant des signes d'une exaltation singulière...

— Oh! le fou! le fou! nous cria le postillon en pivotant sur sa selle.

— Le comte Reynold! dit le pasteur en joignant les mains... Au nom du Ciel! retenez vos chevaux, le malheureux se ferait écraser sous les roues...

— Oh! ne craignez rien, monsieur Maurice, il est encore trop loin pour nous rattraper maintenant. Et il enveloppa ses chevaux d'un coup de fouet... La voiture partit au galop. A cette vue, le fou s'arrêta subitement en poussant un cri déchirant! Mais reprenant aussitôt sa course furieuse au travers des haies et des cours d'eau qu'il franchissait avec une légèreté et une force surhumaine, il arriva en quelques bonds sur le pavé de la route...

Le postillon, penché sur ses chevaux, les excitait de la voix et de l'éperon, faisant la sourde oreille aux prières du brave pasteur.

J'étais resté muet et immobile de terreur, n'osant plus regarder par la portière ce malheureux qui s'exposait à un danger aussi effrayant... Mais bientôt j'entendis à côté de moi sa respiration bruyante, et une main blanche et décharnée, saisissant le rebord de la portière, s'y cramponna avec force...

Le postillon, vaincu dans cette lutte sauvage, comprit sans doute tout le danger, car il arrêta doucement ses chevaux... Il était temps; le pauvre insensé, dont les forces s'étaient épuisées, suspendu par un seul bras, se laissait traîner sur la route...

Je sautai lestement à terre ainsi que le brave pasteur, pour chercher à calmer ce malheureux et le décider à lâcher prise...; et de ma vie, je te le jure, je n'oublierai le spectacle qui frappa mes regards.

Le fou, un genou appuyé sur le marchepied de la voiture et le corps à demi renversé en arrière, serrait toujours de sa main crispée la clef de la portière... Ses yeux, qui s'étaient fermés, se rouvrirent lorsque nous nous approchâmes de lui, et toute sa physionomie s'animant d'un éclair de joie et de reconnaissance, il nous dit, d'une voix si douloureuse et si douce qu'elle me fit tressaillir :

— Je savais bien que vous me la rendriez, ma pauvre Christine!

— Toujours cette femme, dit le pasteur entre ses dents... Puis il ajouta tout haut en relevant le pauvre homme... : Du courage, monsieur le comte... oui, vous la reverrez bientôt.

— Ah! dit le fou avec un profond soupir en essayant de se relever mais en fléchissant aussitôt, car il s'était blessé en tombant et une large tache de sang allait en s'agrandissant sur son genou droit...

Je ramassai le fouet du postillon et, dans ma colère, je le lui eusse brisé sur les épaules s'il n'était passé rapidement de l'autre côté de ses chevaux.

Le pasteur m'aida alors à asseoir le blessé sur le gazon qui bordait la route et à panser sa blessure.

— Dieu soit loué! me dit M. Maurice, en me montrant des valets en livrée qui accouraient au loin, on s'est aperçu de sa fuite et on vient le chercher... Quelques minutes après, les domestiques emportaient sur des branches vertes, qu'ils avaient disposées en forme de civière, le corps meurtri de leur maître, et nous remontions dans notre voiture, encore tout émus de cette triste rencontre.

J'aurais bien voulu connaître l'histoire de ce malheureux; mais comme mon compagnon ne semblait pas disposé à entamer ce sujet de conversation, je me résignai, ne voulant pas avoir l'air de me faire payer de mes services et de mon intérêt au prix d'une curiosité sans doute indiscrète.

Une heure se passa ainsi... lorsque notre postillon se retournant vers le pasteur, lui montra au loin un jeune homme qui venait sur la route.

— Monsieur Fabrice... voilà M. Fabrice qui vient; je vous en prie, ne lui parlez pas de l'accident arrivé à son

(1) Sur vingt postillons, dix-huit se nomment Frantz.

oncle ; s'il savait que c'est moi qui en suis cause... je le connais, il serait capable de me tuer sur la place.

— C'est bien..., mais alors que cela te serve de leçon.

Frantz baissa la tête en rougissant et mit ses chevaux au galop...

— Il faut que je parle à Fabrice, tu arrêteras... Veuillez me pardonner, monsieur, ajouta le pasteur en s'adressant à moi, ce nouveau retard... mais j'espère que le motif sera pour moi une meilleure excuse.

Je m'inclinai en signe d'assentiment... Nous approchions rapidement du jeune homme qui inspirait une si grande terreur à notre postillon, et je t'avouerai que M. Fabrice paraissait être de taille et de force à l'assommer d'un seul coup de poing... C'était un grand jeune homme blond et pâle, d'une physionomie douce et fière tout à la fois...; de grands yeux bleus bien ouverts et bons, regardant bien en face, de longues moustaches brunes retroussées aux angles des lèvres, et enfin une petite cicatrice sur la joue gauche lui donnaient une admirable expression de franchise et de courage... On eût dit une de ces belles et austères figures comme Lemud a su les créer dans son tableau de maître Wolframb.

...Fabrice portait un élégant costume d'étudiant allemand et fumait, tout en marchant, dans une de ces longues pipes de bambou à fourneau de porcelaine armoriée.

La voiture s'arrêta à quelques pas de lui, et le pasteur, se penchant en dehors, l'appela doucement par son nom.

Le jeune homme traversa la route et, après avoir ôté sa petite casquette de cuir verni, il serra affectueusement la main que le pasteur lui tendait.

— Vous allez au château, Fabrice ?

— Oui, monsieur Maurice ; il y a près d'un mois que je n'ai pas vu mon oncle... vous savez, depuis le jour...

— Oui, oui, je sais, se hâta d'interrompre M. Maurice... et vous revenez d'Heidelberg ?

— Où j'ai vu le docteur Jules Mesmer qui me répond de rendre la raison à mon pauvre oncle s'il consent à venir habiter sa maison de campagne.

— Et vous allez le chercher...

— Oui. Il me reconnaît bien, moi, et m'obéit comme un enfant... J'espère le décider facilement à me suivre.

— Ecoutez-moi, Fabrice, et surtout ne vous fâchez pas, ajouta M. Maurice en serrant la main du jeune homme... Votre oncle, que nous avons rencontré, est aujourd'hui dans une grande exaltation ; l'idée fixe qui le poursuit a failli lui devenir fatale... Il s'est jeté sur notre voiture et s'est blessé légèrement à la jambe, mais cela n'a rien de dangereux, je puis vous l'affirmer... Monsieur et moi nous l'avons pansé sur le bord de la route, et nous l'avons ensuite confié aux soins de ses domestiques... Il n'y a rien à craindre de ce côté... A mon retour, je passerai au château...

Fabrice, qui avait écouté le pasteur avec émotion, fixa sur moi ses grands yeux bleus avec une touchante expression de reconnaissance... et me tendant la main...

— Merci pour lui et pour moi, me dit-il avec un élan plein de cœur ; merci, monsieur... A bientôt, monsieur Maurice. Et il s'éloigna rapidement.

— Monsieur, me dit le pasteur d'une voix douce quand notre berline eut repris sa course, je vous ai fait perdre un temps précieux pour vous. Le mien appartient par devoir à tous les malheureux ; ici ou là-bas, je puis exercer partout mon œuvre modeste... Veuillez donc me pardonner le tort que j'ai envers vous ; un autre compagnon de route eût été moins patient peut-être ou moins charitable. Laissez-moi donc vous remercier, monsieur, de votre humanité et de votre complaisance.

Je t'avouerai, mon cher Léon, que ma modestie se sentait assez mal à son aise en écoutant ce joli préambule.

— Les événements qui viennent de retarder notre voyage vous ont laissé, je le vois, une pénible impression ; eh bien ! puisque le hasard vous a placé en présence des acteurs d'un aussi douloureux drame de famille, j'espère qu'en mettant à votre service mes souvenirs d'autrefois, je vous donnerai une preuve touchante de la haute estime que j'ai déjà pour vous.

C'est à votre cœur et à votre esprit que je m'adresserai, monsieur, et non à votre curiosité, que je ne me serais peut-être pas donné la peine de satisfaire... Vous voyez que je suis franc.

— Et je vous en remercie.

— Je suis un assez pauvre conteur, ajouta timidement l'excellent homme en m'offrant son porte-cigares, mais ces excellents havanes abrégeront mon récit de la moitié ; usez-en tout à votre aise.

J'acceptai sans me faire prier une offre aussi gracieuse, et, m'installant bravement dans mon angle de voiture, je prêtai la plus religieuse attention aux paroles du digne pasteur.

— Je crois vous avoir dit déjà le nom du malheureux jeune homme que nous avons rencontré, il s'appelle Henri Reynold d'Arnheim... Je ne vous parlerai pas de son enfance qui s'écoula joyeuse et insouciante au château d'Arnheim ; à vingt ans, Reynold était proclamé le roi des étudiants de notre Université. C'était un cavalier accompli, un digne fils de la vieille Allemagne. Ardent et infatigable, nul ne savait mieux que lui dresser un cheval, lancer la balle d'un pistolet ou soutenir un assaut d'armes... ; joueur impassible et joyeux compagnon, Reynold, loin d'exciter la jalousie de ses camarades, en était estimé et aimé. Il quitta enfin l'Université, emportant les regrets et les vœux de tous, et vint habiter le vieux château que vous avez pu voir sur la route... Mais, habitué à une vie bruyante et animée, le jeune comte, qui avait perdu la comtesse sa mère, ne tarda pas à regretter ses anciens amis de l'Université ; cette vie de château, calme et monotone, ne pouvait convenir à son âme ardente que le chagrin et l'ennui minaient sourdement.

Un soir, je le rencontrai seul, assis sur le bord du chemin, les yeux fixés sur les clochers de la ville qui se détachaient sur l'horizon, et comme absorbé dans une méditation profonde. En m'apercevant, il se leva et vint au-devant de moi avec un grand empressement

— Je suis charmé de vous voir, mon bon Maurice, me dit-il en passant son bras sous le mien... J'ai grand besoin de vos conseils, et je serais allé demain à Manheim pour causer avec vous... Mais, puisque je vous trouve sur mes terres, je m'empare de vous et je vous conduis prisonnier chez moi... Rassurez-vous, je vous relâcherai bientôt ; après le souper, ma voiture vous ramènera chez vous.

J'acceptai son invitation, et après souper, lorsque nous fûmes retirés dans son cabinet de travail, le jeune comte m'avoua, non sans quelque embarras, qu'il aimait la fille du célèbre docteur Weller, Mlle Mina, et qu'il voulait demander sa main à son père. Mais il ajouta qu'il ne se sentait pas le courage de faire lui-même cette demande ; que vingt fois déjà il était parti pour cela, bien résolu de ne rentrer chez lui qu'après avoir rempli la mission qu'il s'était imposée. J'allai au-devant de la demande qu'il allait me faire, et je lui offris de me charger pour lui de cette affaire. Le docteur Weller était un de mes vieux amis de

collége, je pouvais donc lui parler chaudement en faveur du comte.

Je réussis si bien à vaincre la répugnance que le bon Weller avait de marier sa petite Mina, dont la frêle santé lui faisait craindre pour l'avenir, que deux mois après je signais le contrat de mariage du comte Henri avec Mlle Mina Weller.

La jeune comtesse d'Arnheim, dont je ne pourrai que vous esquisser le portrait, était une de ces angéliques créatures, une de ces douces et suaves jeunes filles que nos poëtes prennent comme type de leurs plus charmantes ballades : de grands yeux bleus, limpides comme les flots de nos lacs, voilés sous un rideau de cils noirs; de longs cheveux blonds cendrés retombant en longues boucles soyeuses sur ses blanches épaules; une taille souple et élancée, de petites mains blanches et effilées, aux ongles roses; enfin, monsieur, un de ces portraits idéals comme Lawrence les composait pour les belles duchesses du Middlesex.

Mais hélas! la mort avait déjà touché de ses doigts de marbre cette pauvre fleur éphémère, et le malheureux Weller avait maudit son art le jour où il avait lu sur les lèvres décolorées de son enfant, sur ses pommettes roses et saillantes, sur les veines bleues de ses mains, ce mot fatal, impitoyable, phthisique! écrit sur son front par la main de Dieu!

Deux années s'étaient écoulées, deux années de joie et d'espérance, pendant lesquelles le comte avait eu un fils, un pauvre petit être bien chétif, bien faible, mais qui, grâce aux soins dont il était entouré, semblait sourire à la vie qui s'ouvrait pour lui, et vouloir prendre bientôt sa part de la joie qui l'entourait.

hélas! le bonheur, qui était entré un soir sous les vieilles murailles du château d'Arnheim au son des cloches du village, allait s'enfuir pour n'y plus rentrer peut-être; son œuvre était achevée, et le désespoir et la mort, qui avaient suivi lentement leur victime, entrèrent comme deux spectres livides et vinrent s'asseoir à son chevet, en disant : A notre tour maintenant!

La santé de la comtesse donnait de jour en jour de plus graves inquiétudes; un refroidissement qu'elle avait eu en allant visiter une pauvre famille des environs avait encore développé le mal terrible qui la dévorait sourdement; une petite toux sèche et incessante et de fréquents crachements de sang étaient les signes trop certains du terme fatal... Les plus célèbres médecins de l'Allemagne, que le comte avait consultés, avaient été d'un avis unanime : Mina ne devait plus revoir le soleil et les fleurs de mai. On était alors à la fin de janvier. La malade, selon toute apparence et toujours au dire des médecins, devait mourir subitement; la cavité qui s'était déjà ouverte dans l'un des poumons présageait encore un accident du même genre, et cette fois tous les secours de l'art étaient inutiles... Reynold, en écoutant cette horrible définition, sentait son cœur se glacer et des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux rougis par les veilles et la fatigue.

Enfin, le jour fatal arriva... J'étais venu dans la journée au château, et Reynold, qui paraissait agité de funèbres pressentiments, m'avait prié de rester... Nous étions réunis, le soir, dans le grand salon du rez-de-chaussée qui ouvrait de plain-pied sur le jardin... La nuit était claire et blafarde; de longues rafales de vent ébranlaient les vitres et fouettaient des nuées de grêle. Mina, que j'avais trouvée beaucoup mieux, n'avait pas voulu remonter dans son appartement; elle était assise par terre, sur le tapis, et faisait jouer son fils Jules avec un jeune chat; l'enfant poussait de grands éclats de rire en voyant le petit animal courir après la boule de laine qui roulait devant lui, et Mina souriait à son fils et l'enlevait dans ses bras. Tout à coup je la vis pâlir et se relever rapidement... sa main gauche se crispa sur son cœur, tandis que de la droite elle cherchait un point d'appui dans le vide, et un cri déchirant s'échappant de sa poitrine, elle tomba évanouie sur le tapis...; des flots de sang s'échappaient de ses lèvres et ruisselaient sur les boucles de sa belle chevelure qui s'était dénouée dans sa chute. Tout cela fut aussi rapide que l'éclair, et prit à peine le temps que nous mîmes à nous élancer de notre place. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle nous fit un petit signe de tête pour nous indiquer qu'elle ne pouvait pas encore parler, et ses yeux se fixant avec une sorte d'égarement sur l'enfant qui caressait son petit chat, sa figure se contracta douloureusement, et deux grosses larmes tombèrent sur ses mains tremblantes... Elle me fit comprendre qu'elle voudrait reprendre son enfant sur ses genoux; je me hâtai de lui obéir. Serrant alors le pauvre petit entre ses bras, et son regard s'arrêtant sur Reynold qui était tombé à genoux devant elle, aussi pâle et aussi muet qu'une statue de marbre, elle lui dit d'une voix faible et plaintive, comme l'écho d'une prière lointaine :

— C'est fini, mon pauvre Reynold...; le docteur avait raison : je ne verrai plus les belles roses de mai... J'avais tout entendu, va, mon ami... Adieu, beau soleil de mai, qui réchauffais si bien mes petites mains froides...; adieu...

— Mina! Mina! s'écria Reynold éperdu, en se roulant aux pieds de la mourante.

— Écoute-moi, Reynold... Je ne veux pas mourir en emportant avec moi l'horrible pensée qui me déchire le cœur depuis le jour où j'ai entendu mon arrêt de mort... Si tu aimes notre enfant..., jure-moi... de..., mon Dieu, donnez-moi la force..., de ne pas te remarier...; elle... elle le tuerait, vois-tu.

— Mina, oh! je te le jure devant Dieu! s'écria Reynold.

— Merci... Ah! père..., père, sauve-moi... Je ne veux pas, non, je ne veux pas... Ah! mon Dieu! je vais voir les roses du Seigneur, dit encore l'agonisante en se tordant dans les dernières convulsions, et en serrant son enfant sur sa poitrine.

— Maman..., maman, tu me fais mal! cria le pauvre petit en se débattant entre les bras de la morte.

Je m'élançai hors de l'appartement en l'emportant loin de cet affreux spectacle. Quant à Reynold, il s'était enfui en criant comme un insensé, se heurtant la tête aux angles des murs, se déchirant la poitrine avec ses ongles. Une crise nerveuse succédant ensuite à cette exaltation furieuse, ses domestiques le transportèrent sans connaissance dans son appartement.

— Pauvre homme! oh! je comprends tout, m'écriai-je avec une profonde émotion, la douleur l'a rendu fou.

— Non, monsieur; le comte Reynold devait subir encore un plus douloureux martyre... Mes soins et mes consolations le rappelèrent à l'existence et à la raison. Il lui restait encore son enfant, sur lequel tout l'amour qu'il avait pour Mina s'était porté; c'était son unique espérance, sa seule joie dans ce monde.

Depuis la mort de Mina, le comte vivait très-retiré, ne sortant plus que pour continuer l'œuvre que sa malheureuse jeune femme avait si courageusement entreprise, c'est-à-dire pour porter lui-même des secours et des vêtements aux pauvres de la campagne. Le second anniversaire de la mort de Mina allait bientôt arriver; le

comte s'était imposé le devoir de passer cette triste nuit en prières, dans le même salon où elle était morte, ayant son fils près de lui.

On eût dit que les éléments eux-mêmes conspiraient contre le repos de Reynold : le même ouragan, la même nuit pâle et désolée, pleine de bruits étranges et de terreurs, se présenta lorsqu'il descendit pour remplir son pieux devoir... Une heure s'était déjà écoulée dans le silence et la méditation, lorsque les déchaînements de la tempête devinrent si violents, que Reynold ouvrit la porte vitrée pour regarder ce magnifique spectacle et rafraîchir son front brûlant au vent glacé de la nuit. Mais il recula terrifié, sans avoir la force de crier... Le fantôme de Mina se dressait devant lui, une jeune mendiante aussi pâle que la mort tendait vers lui sa main décharnée, en implorant d'une voix éteinte par la souffrance l'hospitalité et un morceau de pain... En apercevant la flamme du foyer, elle fit deux pas en avant; mais, épuisée par la fatigue, elle alla tomber dans ce même fauteuil où la comtesse d'Arnheim était morte. La ressemblance de cette



L'arrivée de Christine chez le comte. Dessin de Karl Girardet.

malheureuse avec Mina était si complète, si merveilleuse, que l'enfant, qui était accouru au-devant d'elle, s'élança dans ses bras en criant :

— Maman... te voilà revenue!... Oh! je te reconnais bien, va, sous tes vilains habits...

Six mois après, monsieur, Reynold avait oublié le serment sacré qu'il avait fait à Mina, et il épousait sécrètement cette femme. Dans son aveuglement il osait croire que Dieu, prenant en pitié sa douleur et son isolement, avait fait un miracle en sa faveur... Vous devinez bien qu'en apprenant cette nouvelle je cessai toute visite au château, et les événements qui se passèrent depuis, je les ai appris de la bouche même de Fabrice.

Christine, la nouvelle comtesse d'Arnheim, était la fille d'un officier hongrois mort sur le champ de bataille. Ce brave soldat s'était imposé de grands sacrifices pour lui faire donner une brillante éducation; Christine, orpheline, sans fortune et sans amis, était entrée, comme institutrice, dans une famille de riches Moldaves, qui, appréciant ses heureuses qualités et sa situation pénible, l'avaient accueillie avec bonté et la regardaient comme leur propre enfant. — Il y avait loin de cette existence

brillante, de cette opulence qui l'entourait, aux premières années de sa jeunesse qui s'était écoulée tristement chez une vieille parente infirme qu'elle soutenait en apprenant à lire aux enfants pauvres du faubourg. — Christine était passée, comme dans un rêve, des veilles laborieuses, de la misère et de la souffrance, au luxe et aux joies de la vie de château. C'était trop de bonheur à la fois pour une âme ardente et faible comme la sienne. Christine, enivrée par le charme de cette vie si nouvelle pour elle, oublia bientôt sa position réelle, pour se placer aux yeux du monde sur la même ligne que la jeune fille qu'elle devait diriger. La guerre, qui éclata plus tard dans cette partie de l'Allemagne, renversa tous les projets de fortune et d'ambition qu'elle renfermait au fond de son cœur... Le vieux seigneur, accusé de conspirer contre l'Etat, fut obligé de partir subitement, ses biens furent confisqués; les soins de Christine lui étant devenus superflus, il lui remit quelque argent et gagna la frontière. Christine vécut pendant quelques mois de ses économies, cherchant à se créer de nouvelles occupations; mais les événements politiques qui agitaient tous les esprits et bouleversaient le pays furent pour elle un obstacle insurmontable, et la malheureuse jeune fille, qui ne trouvait même plus de travail manuel, tomba dans le plus affreux dénûment. C'est en tendant la main à la charité publique, que le hasard la conduisit au château d'Arnheim, où la fortune l'attendait sur le seuil. Les six premiers mois de son mariage, Reynold crut avoir trouvé le repos. Christine était simple et bonne. L'affection qu'elle portait au petit Jules, qui était devenu son unique occupation, l'attachement qu'elle témoignait à son neveu Fabrice, toute sa conduite, enfin, la faisaient aimer et respecter de tous. — Mais vous le savez, monsieur, c'est un implacable ennemi que le naturel, et cette jeune femme, qui vivait retirée au fond d'un vieux château, éloignée du monde et de ses séductions, se laissa tenter par le démon de l'orgueil. Elle était belle, jeune, riche et d'un esprit distingué; elle n'avait qu'un mot à dire, et tous ces biens que l'on envie lui donnaient la première place dans un salon... — Ce fut le comte qui l'engagea lui-même à quitter ses toilettes modestes et cette vie monotone. Christine ne se sentit pas le courage de lui résister, et oubliant le serment qu'elle s'était fait à elle-même de consacrer sa vie entière au bonheur de son mari et de son enfant, elle accepta avec joie l'offre qu'il lui faisait, et quitta le château sans regret... Il y a dans le monde une célébrité qui s'acquiert très-vite et qui se répand facilement, je veux parler de cette fausse gloire qui environne ce que l'on appelle les femmes à la mode. Christine avait fait de si rapides progrès, qu'il ne fut bientôt bruit dans les salons que de son élégance, de son esprit et même de son excentricité. Dans son amour et dans son aveuglement, Reynold ne pouvait voir ce que sa réputation avait à souffrir de cette vie dissipée qu'il partageait franchement. C'était chaque nuit une fête nouvelle; le jeu, la chasse, les spectacles, étaient devenus leur unique occupation. Le petit Jules, dont Christine n'avait pas voulu se séparer, car elle aimait cet enfant avec toute la fougue de son âme, trop faible pour résister à des veilles et à des plaisirs qui ne pouvaient convenir à sa frêle organisation, s'éteignait lentement, sans laisser échapper un regret ou une plainte.

Quant à Fabrice, qui les accompagnait toujours, son caractère froid et austère n'avait pu se plier aux fantaisies de son oncle qu'il voyait avec douleur applaudir à tous les caprices de sa jeune femme, et il aurait repris bravement le chemin de l'Université sans un événement qui lui imposa d'autres devoirs. Le train de maison que menait le comte Reynold aux eaux de Bade, les sommes énormes qu'il y dépensait, les succès que Christine obtenait le soir dans les salons de conversation, excitèrent la jalousie de bon nombre de joueurs et de quelques femmes de réputation équivoque, qui cherchèrent à ternir celle de la comtesse par de perfides insinuations. Fabrice, qui avait méprisé d'abord toutes ces calomnies, en redoutant le scandale d'une affaire qui pouvait peut-être éveiller dans le cœur de son oncle un injuste sentiment de jalousie, évitait de se montrer dans les salons. Mais la hardiesse et l'impudence des méchants ne firent que s'accroître, et Fabrice, à bout de patience, résolut de faire un exemple sur le premier insolent qu'il trouverait... Un officier badois, qui lui avait été signalé comme le plus ardent calomniateur de la conduite de la comtesse, ayant tenu devant lui quelques propos inconsidérés au rendez-vous de la chasse, Fabrice, qui désirait autant que possible détourner l'attention publique sur un autre point, lui chercha le soir même une méchante querelle à propos d'une question de chasse, et lui fit une de ces insultes qui rendent une rencontre inévitable. — Fabrice était le meilleur tireur de l'Université, et sa réputation de force et d'adresse était déjà connue aux eaux de Bade. Son adversaire, qui avait le choix des armes, crut agir sagement en choisissant le pistolet, et le lendemain les deux combattants, accompagnés de leurs témoins, se rendirent dans la forêt, et l'on régla les conditions du combat.

Fabrice était calme et souriant comme un homme qui a pour lui sa conscience et le bon droit; et il s'était déjà placé à trente pas de son adversaire, lorsqu'un des témoins de ce dernier, un jeune étudiant, s'approchant de lui, lui dit avec une émotion profonde :

— Monsieur Fabrice, je me souviens avec terreur de votre adresse merveilleuse au pistolet...; et comme vous avez pour vous le bon droit, Dieu sera pour vous... Ne tuez pas ce malheureux..., blessez-le seulement!

Et voyant qu'un sourire d'étonnement et de pitié passait sur les lèvres de Fabrice, le jeune étudiant continua :

— Je sais que je dois vous paraître bien ridicule, car, sur le terrain, le sentiment est peu de saison... Mais j'ai voulu m'acquitter d'un devoir envers moi-même... Ce jeune officier est l'unique soutien d'une mère aveugle et d'une jeune sœur; si vous le tuez, ces deux pauvres femmes seront exposées à mendier le pain qui leur manquera.

— Eh bien alors, que M. de Morden fasse devant nous toutes les excuses que sa conscience doit lui dicter, dit Fabrice avec calme.

— C'est impossible, car il aime toujours.

— Je ne vous entends plus, monsieur.

— M. de Morden est donc bien changé, que la comtesse d'Arnheim n'ait pas reconnu en lui le jeune soldat auquel son père l'avait fiancée dans son enfance?

— Et c'est à ce titre que M. de Morden se croit en droit d'insulter une femme que le malheur seul et les événements ont rendue parjure?

— C'est à ce titre, monsieur, que ce jeune homme, qui n'a rien oublié, veut mourir.

— Et vous me jurez que tout cela est vrai? dit Fabrice en pâlissant légèrement.

— Devant Dieu, je vous le jure.

Fabrice poussa un gémissement douloureux et se cacha le visage entre ses mains; puis, faisant un violent effort

sur lui-même, il se rapprocha de son adversaire et des témoins, qui semblaient impatients d'en finir.

— Monsieur, dit-il d'une voix mal assurée, en s'adressant au jeune officier, je ne puis me battre avec vous.

— Êtes-vous fou, monsieur? répondit le jeune homme, en faisant siffler dans l'air la cravache qu'il tenait à la main.

— Non, monsieur, dit Fabrice avec un sourire forcé, et, je vous le répète, je ne veux pas me battre avec vous.

— Je saurai bien t'y forcer, misérable lâche !... Et, du bout de sa cravache, l'officier effleura le visage de Fabrice.

Fabrice poussa un cri de fureur et se jeta sur un des pistolets... Une minute après, les deux adversaires étaient en ligne et attendaient le signal pour tirer... Les deux coups de feu partirent ensemble... L'officier, frappé au cœur, tomba pour ne plus se relever, et Fabrice, blessé à la tête, était rapporté tout sanglant au château d'Arnheim.

Reynold, en apprenant le malheur arrivé à son neveu, partit le soir même avec la comtesse pour aller le rejoindre. La blessure n'était pas aussi grave qu'on l'avait cru d'abord, et, au bout de quelques jours, le malade entrait en convalescence. Son premier soin fut de s'informer de l'état de son adversaire, qu'il espérait n'avoir que blessé légèrement. Ce fut le jeune homme qui lui avait parlé sur le terrain, qui lui apprit que le malheureux avait été tué sur le coup.

Ce jeune homme, qui avait montré tant de cœur et de dévouement dans cette déplorable rencontre, s'était encore chargé d'un triste et dernier devoir. Il venait rapporter à Fabrice un petit portrait de la comtesse qu'il avait trouvé sur le cadavre de son ami.

On entrait alors dans la saison d'hiver, et le château d'Arnheim avait repris cet aspect de tristesse et de deuil qu'il avait à l'époque de la mort de Mina... Les médecins avaient déclaré que le petit Jules mourrait comme sa mère, et que leurs soins ne pourraient prolonger davantage son existence. Le comte s'attendait donc à ce triste événement auquel il semblait s'être résigné... Quant à Fabrice, on ne le voyait plus que rarement descendre au salon. Cette douleur muette qu'il cherchait à dissimuler sous une résignation apparente, assombrissait encore cet intérieur si triste déjà. — Une nuit que Fabrice, qui cherchait dans l'étude l'oubli du passé, travaillait dans sa chambre, on frappa doucement à sa porte, et la comtesse entra. Son visage était si pâle et si égaré, que Fabrice devina de suite le malheur qu'elle venait lui annoncer... Il ne se trompait pas, l'enfant de Mina venait de mourir.

Christine était tombée dans un fauteuil, et fixait sur Fabrice un regard douloureux... Comme il se levait pour sortir, d'un geste elle l'invita à s'asseoir et à l'écouter.

— Fabrice ! lui dit-elle, écoutez-moi, car je ne veux point quitter cette maison en emportant votre haine et la malédiction de Reynold...

— Que dites-vous là, madame? dit Fabrice stupéfait.

— Ma tâche est achevée... mais il me reste encore à expier ma faute...

— Je ne vous comprends pas.

— Lorsque votre oncle m'a recueillie, monsieur Fabrice, j'allais mourir de misère et de faim sur les marches de cette maison... Le comte m'a donné la première place à son foyer, et il a fait de moi sa femme, de moi, qui avais oublié la foi jurée à un autre... Il m'a donné un nom, une fortune, une position brillante..., et dans mon orgueil j'ai été assez insensée pour accepter tout cela... J'espérais lui rendre en bonheur tout ce qu'il m'accordait, et me relever de l'abaissement où j'étais tombée. — Dieu m'est témoin que j'ai lutté courageusement pour y parvenir, mais cette résolution était au-dessus de mes forces. — Le monde était là avec ses enivrements et ses joies; ce monde qui m'avait repoussée, qui avait été sans pitié pour mes misères, je pouvais à mon tour l'écraser de mon luxe, et me venger de ses dédains en le battant avec ses propres armes... Le comte, mon seul guide, mon seul ami, me donnait lui-même ce conseil dangereux... Je n'hésitai plus alors... car j'étais aveugle... Aujourd'hui, monsieur Fabrice, le bandeau s'est détaché, et je vois l'abîme ouvert sous mes pas... J'ai horreur et honte de moi-même, de moi, qui suis cause de la mort d'un enfant et d'un homme, de moi, qui ai perdu votre bonheur, Fabrice, et que le comte ne tarderait pas à mépriser et à haïr.

Un triste sourire passa sur le visage de Fabrice, qui ne répondit pas.

— J'ai compté sur vous, monsieur Fabrice, pour me rendre un dernier service, continua la comtesse, et je vous le demande à genoux, et au nom de ce que vous avez de plus sacré sur cette terre... Accompagnez-moi jusqu'à l'abbaye de Carlsruhe !

— Mais, c'est impossible, dit Fabrice en la relevant... Le comte ne consentira jamais à se séparer de vous, car il vous aime toujours.

— Fabrice... Ne me refusez pas, ne me laissez pas quitter cette maison comme une maudite!... Ma résolution est irrévocable.

— Non, c'est impossible; le temps effacera toutes ces douleurs, et Reynold retrouvera dans vos soins le calme et le bonheur.

— Hélas! dit Christine d'une voix grave, en baissant les yeux sous le regard du jeune homme... Je n'ai plus la force de remplir ce devoir.

— J'espérais, dit Fabrice, que la reconnaissance vous inspirerait mieux...

— Monsieur Fabrice, ne me maudissez pas! Parlez, que faut-il faire?...

— Eh bien ! Vous avez parlé d'expiation; il en est une pour vous : restez auprès du comte, et tâchez de lui faire oublier. — Ce que votre cœur ne fera pas, votre esprit peut le faire. — Laissez-lui conserver toutes ses illusions... Si vous faites cela, madame, j'oublierai tout et je ne trouverai au fond de mon cœur qu'une bénédiction pour votre dévouement.

— Vous êtes un noble cœur, Fabrice, dit la comtesse, en s'éloignant lentement.

Quelques jours après cette conversation, Fabrice chassait avec son oncle dans la forêt, lorsqu'un paysan lui remit une lettre de la part de Christine; Fabrice l'ouvrit en tremblant, et lut ces quelques lignes écrites à la hâte :

« Je n'ai pas eu la force de suivre le conseil que vous « me donniez de rester auprès du comte; après avoir « été mauvaise mère, je serais peut-être devenue plus « coupable encore... Dieu m'a prise en pitié ! Ne cher- « chez pas à connaître la retraite religieuse où je me suis « ensevelie. Il serait trop tard, la comtesse d'Arnheim est « morte pour ce monde. »

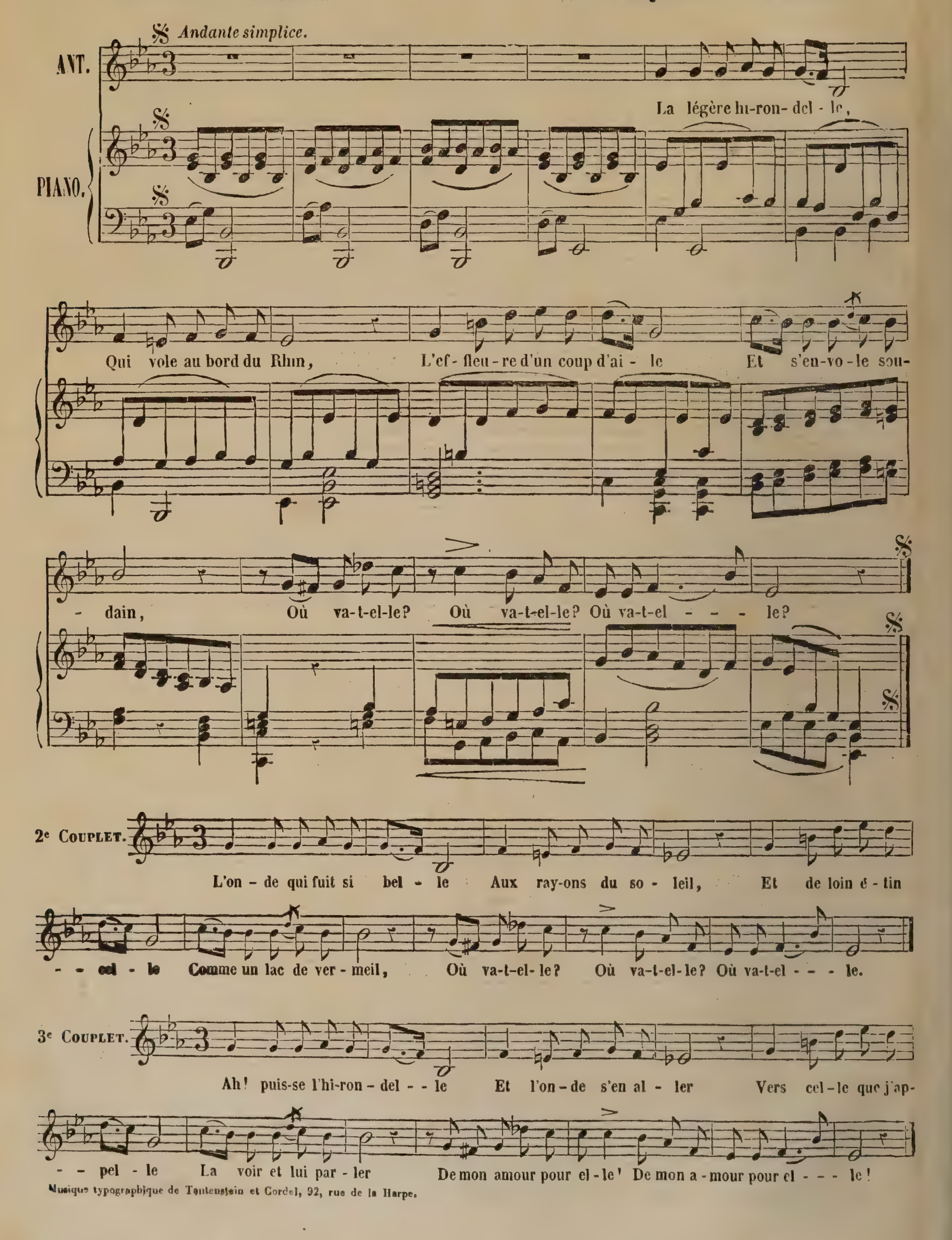
Fabrice, plus pâle qu'un spectre, tendit la lettre à son oncle... Reynold, après l'avoir lue avec égarement, poussa un long éclat de rire, et tomba évanoui sur la route... Il perdait Mina pour la seconde fois! Il était fou.

Voilà, mon cher ami, l'histoire que je t'ai annoncée. Elle est assez lugubre, comme tu peux le voir; mais tu le sais, tous les drames ne se jouent pas sur les planches d'un théâtre!

CHARLES BASSET.

L'HIRONDELLE DU RHIN. MÉLODIE.

Poésie de M. X. MARMIER. Musique de M. A. BESSEMS.



Musique typographique de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA CHASSE AU FAUCON, HISTOIRE D'UN TROUBADOUR.



La comtesse Adélaïde de Ventadour réclamant le salut de la perdrix ; le vieux fauconnier, les chiens, etc. Dessin de Gust. Janet.

Les plateaux du Quercy sont immenses, mais ils affectent d'une sensation étrange ceux qui les voient pour la première fois. Aussi loin qu'elle peut s'étendre, la vue ne tombe que sur un amas de pierres sèches, menues, grisâtres, qui chargent partout la surface du sol. A de rares distances quelques chênes rabougris, un champ étroit enclos de murs formés de feuillets brisés de roc, où végète, frileuse et emprisonnée, la fleur blanche du sarrasin, voilà toutes les traces de la nature vivante et de l'homme. De loin en loin d'énormes blocs en creuset dur, de vingt ou trente pieds de long, vous rappellent quels peuples habitèrent autrefois ce désert. Il vous semble que le sang des victimes humaines ruisselle encore dans les trous de ces dolmens; l'âme saisie d'une terreur involontaire, vous vous retournez croyant revoir le druide, sa couronne de feuilles de chêne au front, sa tunique de lin rayée de lignes purpurines relevée jusqu'au genou; mais vous n'apercevez que votre ombre dans cette solitude désespérée, et vous n'y entendez d'autre bruit que les clochettes lointaines d'un troupeau condamné à brouter les pauvres brins d'herbe qui percent çà et là les pierres.

C'est dans ce Sahara méridional, au milieu de l'un des rares taillis qui ombragent les coteaux baignés par la Dordogne, entre Rocamadour et Grama, que vous auriez entendu, vers la mi-juin 1156, la plus joyeuse fanfare qui pût sortir à cette époque de la trompe d'un corneur. La vicomtesse de Ventadour était venue chez le sire de Montvalent, son cousin, et chassait au faucon avec sa nombreuse suite de cavaliers et de donzels. La chasse au vol, étant le délassement favori de la noblesse, plaisait surtout aux jeunes châtelains, qui s'y livraient avec passion; d'où vient que l'art de la vénerie passait alors pour la branche la plus agréable des connaissances humaines. Rien qu'aux vives controverses qui s'élevaient journellement sur le choix des faucons, nous pouvons juger encore de leur importance. Henri II, dit Plantagenet, cet excellent roi d'Angleterre,

Qui plus aima chevaux et chiens
Que ne fit oncques chrétiens,

avait mis à la mode le faucon de Danemarck et de Norwège; mais soit pour protester contre la domination anglaise, soit par esprit national, les barons du Sud préféraient ceux des Alpes. A la vérité, si nous en croyons la meilleure autorité du siècle, Deudes de Prades, auteur des *Oiseaux chasseurs* (dels Auzels cassadors), le roi d'Angleterre avait raison. Il est, dit ce digne chanoine de Maguelonne, en son poëme, qu'on trouvait dans tous les châteaux :

Il est trois sortes de faucons,
Les autours, les émerillons,
Puis un petit de bonne race;
Ainsi la nature les classe.
Le danois l'emporte sur tous;
Il est plus gros, plus vif, plus doux;
Les yeux il a clairs et luisants,
Les ongles crochus et tranchants...

Maintenant nous ne saurions dire si l'oiseau qu'on venait de lancer, le jour dont il s'agit, dans des taillis du bord de l'eau, était de Norwège ou des Alpes; mais il volait de façon à mériter les applaudissements de sa maîtresse, la belle châtelaine de Ventadour. Celle-ci, tout entière à la chasse et droite sur les étriers, regardait attentivement les cieux, tandis que deux piqueurs, menant des bassets en laisse, se tenaient derrière elle à quelque distance, qu'un petit vieillard, monté sur un cheval nain des Landes et dont la gibecière disait assez la profession, préparait un leurre à sa gauche, et qu'à sa droite piaffaient les destriers impatients de quelques barons dont les yeux pétillants de plaisir suivaient le faucon.

Le noble oiseau prenait vigoureusement l'air; pendant quelque temps il continua à monter avec la même rapidité, puis on le vit s'arrêter et se balancer comme un point immobile. Il restait à la même place et observait sa proie. Peu à peu néanmoins il la bloqua, c'est-à-dire qu'il prit le vent sur elle, et quand il eut cet avantage, il se mit à la *charrier*, expression de volerie synonyme de chaude poursuite.

C'était une perdrix qui, ne pouvant lutter de vitesse contre ce cruel adversaire, essaya de lui échapper en se précipitant dans un bouquet de buissons. Mais là un danger nouveau l'attendait; les bassets, qu'on avait lâchés en la voyant tomber, s'y enfoncèrent, et comme si ce n'était pas assez pour l'effrayer de leurs aboiements aigus et plaintifs, le vieillard à la gibecière s'empressa de mettre pied à terre et de fouiller bruyamment le buisson avec sa baguette.

En dépit du plaisir que prenait toute femme noble à cette chasse, la vicomtesse de Ventadour ne vit pas sans une certaine émotion le péril toujours croissant du malheureux oiseau et sa position désespérée. Les chiens poussaient des glapissements de joie dans le fourré, le vieux fauconnier y plongeait sa baguette avec une sorte de ravissement sinistre, et, aussi impitoyable que son maître, le faucon planant au-dessus, les yeux ardents, les serres tremblantes, attendait qu'on eût forcé sa proie à quitter cet asile. Et l'alternative de la pauvrette qui, paralysée de terreur, n'osait bouger, et n'allait échapper à l'homme et aux chiens que pour trouver la mort dix toises plus haut, sous les serres de l'épervier, inspirait vraiment la pitié.

La dame en fut toute saisie, et rappelant le serviteur à la gibecière verte :

— L'aile au vent! je ne veux pas; vous savez que je ne veux pas!...

— Madame?... dit le fauconnier, comme s'il n'eût pas entendu,

— Laissez cette perdrix et réclamez le faucon!...

Le maudit coq de perchoir fit mine d'obéir; mais il mit tant de lenteur à chercher son leurre que les bassets parvinrent jusqu'à la perdrix et la délogèrent. Entre deux morts, choisissant la plus lente, elle partit comme une flèche. Malheureusement le faucon, averti par les cris du vieux fauconnier, l'avait aperçue. La fuite eut beau être rapide, la poursuite était plus vive encore, et après avoir quelque temps inutilement tournoyé dans l'air, elle alla tomber brisée, par le choc du faucon, dans l'éclaircie voisine.

Rouge d'émotion, la vicomtesse y lança si brusquement son cheval, qu'elle eut le temps d'être témoin d'une scène singulière. Des vassaux assis sur l'herbe prenaient leur pauvre repas du matin, et semblaient encourager par leurs cris un enfant d'une dizaine d'années, qu'on entrevoyait derrière les jeunes pousses du taillis. Cet enfant, d'une figure charmante et dont les yeux brillaient de colère, avait ramassé la perdrix tout ensanglantée et à moitié morte, et la tenant d'une main contre son sein, de l'autre il repoussait le faucon acharné sur sa proie et voltigeant autour de lui pour la ressaisir.

A la vue de la vicomtesse les vassaux se levèrent confus,

le fauconnier parvint à rappeler et à chaperonner son autour, et les cavaliers, débouchant à la fois des taillis, demandèrent à la blonde châtelaine ce qu'elle regardait avec tant d'intérêt? Pour toute réponse, elle montra l'enfant qui tenait fièrement la perdrix, comme s'il eût voulu la disputer à son seigneur. Le premier mouvement du vicomte fut de l'appeler de ce ton rude et féodal qui glaçait d'effroi les vassaux; mais sur un signe de sa dame, il lui laissa courtoisement la parole et fit reculer son cheval.

Adélaïde de Ventadour méritait cette déférence : fille du riche Guillaume VI, seigneur de Montpellier, elle avait apporté en dot à son époux, Ebles III, cent marcs d'argent, de beaux habits, un lit de drap, deux tasses d'argent du poids de six marcs, et le palefroi arabe qu'elle guidait avec tant de grâce. Aussi, pour la faire monter sous le dais seigneurial au manoir de Ventadour, Ebles avait répudié sa première femme, Marguerite de Turenne, avec laquelle il était parent de loin, ce qui lui donna des scrupules quand il connut Adélaïde, et bientôt des craintes telles qu'il brisa ses premiers nœuds. Encore sous le charme du nouveau mariage, il écoutait sa dame, comme les jeunes clercs de Dalon écoutaient le vieux religieux à barbe blanche qui leur enseignait le plain-chant : tous ses désirs étaient des lois, et il lui suffisait de vouloir pour pouvoir. Elle interrompit donc le vicomte, trop sévère à son gré; et faisant signe à l'enfant d'approcher :

— Veux-tu me donner ta perdrix pour cette maille d'or? lui dit-elle de sa voix douce.

— Non ! répondit hardiment l'enfant.

— Et pourquoi ?...

— Parce que vous la feriez tuer par le faucon.

— Et si je te la laissais, voudrais-tu venir avec moi?

— Non !...

— Tu ne voudrais pas me suivre?

— Non; vous êtes méchante... vous faites pleurer ma marraine.

— Comment s'appelle ta marraine?...

— Madame Marguerite !...

A ce mot le vicomte intervint, et poussant son cheval en avant, malgré les prières de sa dame, il demanda rudement aux vassaux qu'il reconnaissait pour lui appartenir, qui leur avait permis de sortir de sa terre ?... Ils répondirent avec l'audace de gens protégés par un pouvoir supérieur; car malgré ses habits de fer, la féodalité, brutale expression de la force physique, fléchissait devant l'Église, expression de la force des idées; ils lui répondirent qu'ils venaient de faire un pèlerinage à Rocamadour, pour remercier le saint d'avoir exaucé leurs vœux l'année précédente. Le vicomte ne voulut plus savoir alors que le nom du père de l'enfant, qui s'était déjà familiarisé avec la châtelaine, au point de venir lui apporter la perdrix sanglante, sans s'effrayer des mouvements d'impatience du palefroi. Quand son mari revint se placer à ses côtés, les premiers mots qu'elle lui dit furent ceux-ci :

— Ebles, puis-je vous demander une grâce?...

— Oui, Dame! et si elle est possible, tenez-la pour octroyée.

— Savez-vous à qui est cet enfant?

— A un serviteur nommé Bernard, qui chauffe les fours du château.

— Savez-vous ce que je voudrais, s'il a une nombreuse famille?... garder ce jeune garçon et l'élever comme mon fils, jusqu'à ce que Dieu me rende mère.

— Que votre désir soit le mien, dit Ebles en s'inclinant gracieusement du côté de la vicomtesse!

Le jeune Bernard reçut donc au château de Ventadour la brillante éducation destinée aux donzels de l'époque. Un vieux moine de l'abbaye de Dalon lui apprit successivement à parler latin par grammaire, à raisonner, penser, repousser arguments, sophistiquer et déconfire adroitement l'adversaire par dialectique, et à orner ses discours de beaux termes par rhétorique. Il lui enseigna de plus la quadruple science des nombres, les quatre tons majeurs et les quatre tons mineurs de la musique, et le rendit si savant que lorsqu'il eut seize ans au front, robe de fin drap et bourse au côté, il prisa cent fois plus la plume que la bourse et se fit troubadour.

Joignant dès lors à son nom celui de la seigneurie du vicomte, Bernard traverse gaiement toute la dernière moitié du douzième siècle, honoré des grands, chéri des bourgeois, estimé des dames, et populaire de la Loire aux Pyrénées par les délicieuses chansons qu'il allait composant de tourelle en tourelle. Comme en ce siècle de fer (et c'est chose digne de remarque) l'esprit et le talent primaient tout, le rôle de Bernard de Ventadour fut beau pendant quarante ans. Ses triomphes et sa gaieté ne finirent qu'avec le siècle.

Un événement aussi singulier que le point de départ de sa carrière en marqua le terme.

Quarante années plus tard, jour pour jour, Bernard, les cheveux argentés par l'âge, regardait une tapisserie sur laquelle Alix, duchesse de Normandie, avait retracé avec une grande fidélité et une vivacité de couleurs extraordinaire la chasse au faucon de Rocamadour. Il murmurait en revoyant les paysages du pays natal ces vers pleins de cœur et de poésie :

Quan la douss' aura venta
 Devès nostrè païs,
Més veiaire qu'ieu senta
 Odor de paradis...

Quand la brise murmure,
 La brise du pays,
Je sens, je vous le jure,
 Parfum du paradis...

A ce moment parut un écuyer dans le parloir aux vitraux peints, qui apportait deux lettres.

L'une était pour la duchesse Alix, et lui annonçait que Richard Cœur-de-Lion, auquel elle était depuis longtemps fiancée, allait épouser une princesse de Castille.

L'autre, scellée de cire noire, venait apprendre à Bernard la mort de son fidèle ami, le vaillant comte de Toulouse.

Frappés tous d'eux d'un coup terrible, ils prirent la même résolution. Alix couvrit du voile de Fontevrault ce front dépouillé de la couronne, et Bernard courut frapper, sans se retourner vers le monde, à la porte de l'abbaye de Dalon, port et refuge de toutes les vanités et de toutes les infortunes du siècle.

MARY-LAFON.

LES CONTES EN FAMILLE.

LA FÉE DE NOEL.

I. — LES TROIS PIÈCES D'OR.

Dans le château de mon grand-père...

— N'allez point croire, mes jeunes amis, que mon aïeul fût un grand seigneur. C'était un pauvre soldat estimé de tous, parce qu'il avait été brave; que j'aimais, moi, avec vénération et respect, parce qu'il était bon. Son château était vieux et pauvre comme lui, les dorures y étaient rares, et ses murs lézardés ressemblaient assez bien à ce manteau troué et râpé dans lequel se drapent si orgueilleusement les mendiants espagnols, les plus fiers et les plus nobles du monde.

Heureusement, Dieu, qui rétablit toujours l'équilibre, avait caché quelques-uns de ses trous sous les festons d'une vigne grimpante et d'un lierre vert, il lui avait donné pour ceinture une prairie où courait un ruisseau causeur, pour toiture un ciel bleu, — et la chaîne des Alpes pour majestueux horizon.

Dans le château de mon grand-père, il y avait une vaste salle où flambait, l'hiver, un large feu.

Au coin de ce feu, assis dans de vieux fauteuils de cuir à clous dorés, se trouvaient, chaque soir, un vieillard et un enfant. Le vieillard avait l'esprit jeune, la mémoire excellente, la verve facile; il racontait de belles histoires des temps passés, pleines de nobles actions, de hauts faits héroïques et d'humbles traits de vertu.

L'enfant écoutait avec un recueillement profond.

Ce vieillard était mon grand-père, — cet enfant c'était moi.

La soirée se prolongeait ordinairement de sept à dix heures.

A dix heures, mon grand-père demandait sa canne et son bougeoir, et se retirait.

Moi, je demeurais parfois encore une grande demi-heure au coin du feu, rêvant comme on rêve à douze ans, l'œil fixé sur les bizarres peintures de la braise qui se métamorphosait sans cesse, tantôt en palais, souvent en chaumière, jetant çà et là une petite flamme bleuâtre que je me figurais être une bonne fée mutine et souriante, et dont le reflet indécis et fauve allait se jouer et jeter un éclat fantastique à la vieille tapisserie à personnages décolorés qui tendait les murs.

Un soir, mes jeunes amis, c'était la veille de Noël; il faisait bien froid, je vous jure, la neige couvrait la prairie, le vent pleurait dans les cheminées et dans les sapins frissonnants, et mon grand-père, qui avait mainte blessure et des rhumatismes, avait demandé qu'on chauffât son grand lit à rideaux de serge.

Dans la grand'salle, il y avait une grande horloge. Cette horloge avait sonné onze heures, et cependant j'étais encore auprès du feu, tout seul, rêvant délicieusement et faisant maint castel en Espagne.

Car j'avais dans la main trois pièces fauves, jaunes, brillantes, que je considérais à la lueur tremblotante du foyer avec une joie indicible. C'étaient trois pièces d'or.

Mon grand-père venait de me les donner en me disant:

— L'année dernière, à pareille époque, je te donnai des jouets; cette année, je préfère te laisser choisir toi-même. Tu iras à la ville demain, avec Pierre, et tu achèteras ce que tu voudras; réfléchis bien.

Mon grand-père avait sans doute une arrière-pensée en agissant ainsi.

J'étais donc à réfléchir, et, comme la laitière du bon La Fontaine, j'hésitais entre l'achat d'une ferme et l'acquisition d'un palais..., le tout pour soixante francs!

Je m'arrêtai d'abord à un fusil, un vrai fusil avec lequel je pourrais tuer des lapins dans la garenne et des poules d'eau dans les fossés; — puis, je songeai que j'en avais un déjà, et je me demandai si je ne ferais pas bien d'opter pour un équipement de pêcheur et de me fournir d'hameçons, de lignes et de filets.

Puis encore, des filets je passai à une barque: — une belle barque neuve, peinte en vert en en jaune, avec une voile échancrée, et qui ferait merveille, à coup sûr, dans la rivière qui passait à cinq cents pas du château.

Puis enfin, et certes j'aurais dû commencer par là, je me souvins que j'avais vu, à l'étalage d'un libraire, de beaux livres reliés en maroquin, dorés sur tranches et renfermant une foule de choses beaucoup plus belles que leur reliure.

Le fusil, les filets et la barque luttèrent bien une minute contre cette quatrième et plus sérieuse fantaisie, — mais enfin les livres l'emportèrent, et mon choix eût été définitivement arrêté, si...

Si je n'eusse vu tout à coup un des tisons du foyer jeter une petite flamme bleue.

Cette flamme grandit, grandit peu à peu, et éclaira bientôt le foyer tout entier et la salle ensuite.

Je fermai les yeux, ébloui, et quand je les rouvris, la flamme avait disparu; mais à sa place, devant moi, je vis une belle jeune fille dont la vue m'arracha un cri d'admiration.

Si vous voulez vous la figurer bien exactement, mes jeunes amis, regardez votre sœur aînée, votre sœur de quinze à seize ans, dont l'œil est rêveur, la bouche un peu sérieuse; — ou bien, envisagez le portrait de votre mère, peinte à dix-huit ans, de votre mère qui pressentait déjà, sans doute, les petits chagrins et les soucis que vous lui causeriez, et dont le front commençait à se voiler d'une mélancolie pensive, quand sa lèvre avait encore le frais et bon sourire, le sourire naïf et joyeux de la jeunesse.

Elle avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus rêveurs et bien doux, une petite main rosée, diaphane, qu'on eût volontiers baisée respectueusement un jour tout entier. Elle était vêtue de blanc comme les anges du paradis, et sa tête portait une couronne de bluets et de marguerites qui embaumait l'air autour d'elle.

Elle vint à moi, souriante, effleurant à peine le parquet de son petit pied, et elle mit sa main blanche sur mon épaule:

— Je suis la fée de Noël, me dit-elle, et j'apporte aux enfants des jouets bien plus beaux que ceux qu'ils veulent acheter.

Je la regardai avec étonnement.

— Puisque je suis fée, poursuivit-elle, je puis tout savoir. J'ai vu ton hésitation, et je suis venue pour te conseiller. Veux-tu venir avec moi?...

— Oh! oui, lui dis-je enthousiasmé.

— Nous allons à la messe de minuit. Viens.

Je pris mon manteau et ma casquette, et je la suivis. Nous traversâmes, sans bruit, les corridors; nous arrivâmes à la porte d'entrée qui s'ouvrit sans grincer, et lord Ebène, le grand chien noir, qui veillait la nuit, nous laissa passer sans murmurer.

Il y avait sur la terre, ainsi que je vous l'ai dit déjà, un épais manteau de neige; les arbres ressemblaient, tant ils en étaient chargés, à ces forêts de sucre cristallisées que les confiseurs étalent au jour de l'an...

Mais il ne faisait plus froid, car la fée semblait jeter autour d'elle une douce chaleur, et le vent, à sa vue sans doute, s'était apaisé et réfugié dans les noires forêts qui lui servent d'asile pendant les beaux jours.

La neige se durcissait sous nos pas, et la lune éclairait notre route.

Le village était éloigné d'une demi-lieue, mais nous



L'enfant avec la fée donnant son napoléon d'or au père Jean. Dessin de Gustave Janet.

allions d'un pas rapide, et nous eûmes bientôt atteint ses premières maisons,—d'humbles chaumières, couvertes de paille, bâties à pierres sèches, cimentées d'argile et abritant de pauvres laboureurs qui avaient bien de la peine à gagner pendant l'été du pain pour manger tout l'hiver.

— La messe n'est point sonnée, me dit la petite fée de Noël, qui me tenait toujours par la main. Entrons un peu chez le père Jean; je vois de la lumière à travers les ais vermoulus de sa porte.

Le père Jean était un vieux soldat qui avait servi sous les ordres de mon grand-père, et qui n'avait plus qu'une jambe.

Il était pauvre et n'avait pour vivre que son métier et le travail de sa fille, une belle jeune fille vertueuse et pleine de courage, que Dieu lui avait envoyée, comme l'Antigone d'Œdipe ou la Malvina de Fingal, pour étayer ses vieux ans de sa verte jeunesse.

Le père Jean tressait des corbeilles avec les ajoncs de la rivière, et rempaillait les chaises grossières du village. Sa fille travaillait aux champs.

Nous entrâmes dans la cabane,—la fée, invisible pour ses hôtes, bien entendu.

La fée se manifestait à moi seul.

Le père Jean était couché et se plaignait douloureusement. L'hiver était une rude saison pour lui; le tronçon de sa jambe le faisait horriblement souffrir, ses blessures se rouvraient parfois, et il était souvent des mois entiers dans l'impossibilité de travailler.

Ce jour-là était le vingtième que le père Jean passait dans son lit.

— Regarde et réfléchis bien, me souffla la fée à l'oreille.

Je regardai en effet, et je vis qu'il n'y avait sur la table qu'un pot d'eau glacée au lieu de vin, dans le feu que de maigres tisons, dans la huche que du pain noir et en petite quantité. J'avais toujours dans la main mes trois pièces d'or. Je les considérai furtivement à la lueur du foyer, je vis briller sur l'une l'effigie de Napoléon, et je la mis dans la main du vieux soldat qui pleura d'attendrissement et m'appela son fils.

— Viens, me dit la fée de Noël en m'entraînant.

Nous sortîmes. La messe n'était point sonnée encore, et tout près de l'église il y avait une autre chaumière également éclairée.

— Frappe et entrons, me dit la fée.

C'était la chaumière de Marthe, la veuve, une pauvre femme dont le mari, chasseur de chamois, s'était tué dans un ravin, l'année précédente, lui laissant cinq enfants, un champ bien petit et une maison qui lui semblait bien grande et bien vide maintenant.

Les laboureurs du village, prenant en pitié la détresse de la veuve, s'étaient réunis pour cultiver son champ à tour de rôle. Mais l'année avait été rude, les pommes de terre avaient manqué, et le chanvre était de mauvaise venue.

Marthe était au coin de son maigre feu, entourée de ses jeunes enfants qui avaient revêtu leurs pauvres habits du dimanche pour aller assister à la naissance de l'Enfant-Dieu. Ils dévoraient, en attendant, une galette de blé noir, et ils m'en offrirent, les chers enfants du bon Dieu; et comme, lorsqu'ils venaient au château, ils partageaient mes jeux et mes tartines beurrées, j'acceptai ma part de leur grossier gâteau.

— Ils n'auront pas de jouets de Noël, me dit la petite fée tout bas.

J'ouvris ma main et je considérai ma seconde pièce d'or. Elle portait l'empreinte du roi Louis XVI, Louis XVI qu'on avait appelé d'abord Louis le Désiré, avant qu'on lui donnât le nom de roi martyr. Je me souvins de mille traits de noble charité que mon grand-père, qui avait eu l'honneur d'être au nombre des officiers de sa maison, m'avait contés durant nos soirées d'hiver,—et je laissai tomber mon Louis XVI dans le tablier de Rose, la plus jeune des enfants de la veuve.

En ce moment, le premier coup de la messe de minuit tinta au clocher rustique.

— Viens à l'église, me dit la fée.

— Il me reste une pièce d'or, murmurai-je.

— Viens toujours, fit-elle avec un sourire.

Nous entrâmes dans l'église, dont tous les cierges brûlaient, dont l'autel avait revêtu sa plus fine et plus blanche nappe; et, au lieu de me laisser asseoir au vieux banc seigneurial où je me plaçais d'ordinaire, la fée m'entraîna jusqu'à la sacristie où le curé s'apprêtait à se couvrir de la chasuble dorée qui servait aux jours solennels.

C'était un bon vieux prêtre, mettant en pratique l'Évangile, la providence des pauvres, le père des orphelins, le soutien des veuves, le consolateur de tous.

Il m'avait baptisé, il m'avait fait apprendre les premières pages du catéchisme et enseigné la première déclinaison latine.

— Demande-lui, me dit la fée bien bas, pourquoi, la veille de Noël, il a une soutane aussi usée.

J'allai vers lui:

— Mon bon monsieur le curé, lui dis-je, bon papa ne vous a-t-il pas donné, le mois dernier, un peu d'argent en vous disant: « C'est pour une soutane neuve? »

— Oui, mon ami, me répond naïvement le pasteur; mais le lendemain, Marguerite Dubois, tu sais, la petite Marguerite, épousait Pierre le berger.

— Oui; eh bien?

— Eh bien! mon enfant, Marguerite n'avait pas de robe assez neuve pour se marier, et j'ai pensé que, toute vieille qu'elle était, ma soutane pourrait aller jusqu'à Pâques prochaines.

Pour la troisième fois, j'ouvris ma main, et j'examinai ma troisième et dernière pièce d'or. Elle était à l'effigie du roi Charles X.

Quelques jours auparavant, j'avais vu mon grand-père pâlir en lisant un numéro de la *Quotidienne*, puis verser des larmes silencieuses et brûlantes en le laissant tomber à terre. Et comme, effrayé, je lui avais demandé pourquoi il pleurait, il m'avait répondu:

— Je pleure mon vieux roi qui vient de mourir dans l'exil.

Charles X était mort sur la terre étrangère.

— Monsieur le curé, dis-je alors en prenant une voix câline, vous savez que chaque année, le jour de la Saint-Charles, bon papa avait coutume de venir à la messe avec son plus bel habit. Cette année, nous aurons une messe de mort, au lieu d'une messe de fête, et bon papa serait bien mécontent, si vous célébriez cette funèbre cérémonie avec une vieille soutane. Tenez, voici vingt francs que je vous prête; si cela ne suffit pas, je demanderai de l'argent à ma mère, et vous me rendrez cela plus tard, quand vos pauvres auront ce qu'il leur faut.

Le vieux prêtre me prit dans ses bras et me dit avec émotion:

— Que Dieu te bénisse, mon enfant, comme je te bénis moi-même.

Je me retournai tout fier pour chercher du regard l'œil ami de la petite fée de Noël...

La fée avait disparu!

II. — ARMAND.

Jour pour jour, une année après, j'étais au collége.

J'avais dit adieu aux bonnes soirées du château, aux belles histoires de mon grand-père, aux leçons indulgentes du vieux curé, et je regrettais tout cela, placé que j'étais en présence de maîtres durs et indifférents qui stimulaient ma paresse avec des pensums.

Nous revenions de la messe de Noël, célébrée dans la chapelle du collége, et nous montions tristement au dortoir où nous attendait notre lit glacé.

Sur mon lit, je trouvai une petite bourse. Dans cette bourse étaient trois pièces d'or, — les trois pièces d'or annuelles de mon grand-père.

— Ah! pensais-je en les retournant, tout soucieux, dans mes doigts, je suis si loin du village... Et puis, le père Jean est mort, la soutane de M. le curé ne peut pas être usée encore... Et bon papa, cette année, donnera des étrennes aux enfants de Marthe, la veuve. Que ferais-je

donc de ces trois pièces d'or? Qu'achèterais-je?— Un fusil, j'en ai un ; — une barque, j'en ai une aussi ; — des livres, j'en ai maintenant bien plus que je n'en veux..., et de bien peu amusants, encore !

Et je retournais toujours ma bourse dans mes doigts.

— Petite fée, murmurai-je enfin, petite fée de Noël, où êtes-vous? et ne voulez-vous pas venir me conseiller?

J'avais à peine achevé, que la petite fée était devant moi. Comme l'année précédente, elle me prit par la main, et, me rendant invisible pour mes camarades, elle me fit traverser le dortoir et me conduisit à la salle d'étude où j'aperçus, penché sur son pupitre et écrivant à cette heure avancée de la nuit, Armand, mon meilleur ami.

C'était un jeune homme triste et grave, et plus triste que son âge, — il avait quatorze ans. — Il jouait rarement, il ne riait jamais ; mais il était studieux, et ses camarades, auxquels *en imposait*, sans doute, son front pâle et un peu hautain, l'aimaient avec une sorte de respect.

Armand était le fils d'un camarade de mon père. Son père avait été tué sur le rempart de Constantine, en conduisant son régiment à l'assaut.

Armand était plus grand, plus fort, plus sage que moi. Il savait que nos pères étaient amis, et il avait continué cette amitié en devenant mon protecteur. Grâce à lui, j'avais évité ce qu'en terme de collége on nomme les *écoles*, rudes épreuves qui attendent les élèves novices.

La petite fée de Noël mit un doigt sur sa bouche pour me recommander le silence, et elle me conduisit derrière lui. Puis, me montrant la lettre qu'Armand écrivait, elle me dit:

— Lis !

Je me penchai, retenant mon souffle, et voici ce que je lus :

« Ma bonne petite sœur,

« J'ai le cœur bien serré aujourd'hui, car c'est Noël, et les enfants ont tous de belles étrennes ce jour-là. Hélas ! je n'ai rien à t'envoyer, mon pauvre ange ! Tu sais que notre bonne mère a bien de la peine, depuis que papa est mort au service de la France, pour payer ma pension ; et elle n'a pas pu m'envoyer d'argent cette année... Pauvre petite sœur ! mon cœur se brise en songeant que je ne puis pas te faire un de ces jolis cadeaux que les frères font à leur sœur. Mais, va, patience ! je deviendrai un jour officier, comme notre père, et alors, petite sœur, j'aurai de l'argent... »

Je n'eus pas la force d'en lire davantage, et je pris dans mes bras Armand qui se retourna stupéfait et rougit.

— Tiens, lui dis-je, un jour viendra où nous serons officiers tous deux et où nous pourrons partager encore ; prends la moitié de mes étrennes pour les envoyer à ta petite sœur...

Et, tandis qu'Armand versait une fière larme, la petite fée prit ma main, la pressa doucement, mit un charmant baiser sur mon front, et s'enfuit.

III. — LE NOM DE LA FÉE.

Bien des veilles de Noël avaient passé, et je n'avais point revu la petite fée. Mais, chaque année, je m'étais souvenu de la joie que j'avais éprouvée à consoler une misère ou une fière et noble infortune...

Mon pauvre grand-père dormait depuis longtemps du dernier sommeil, à l'ombre des cyprès de mon village ; j'étais devenu homme, et j'habitais cette grande ville au ciel noir, au pavé brûlant, qu'on nomme Paris.

Les hommes avaient été durs pour moi, les soucis de la vie avaient creusé plus d'un sillon imperceptible sur mon front, et j'avais dépassé cette heure solennelle qui sépare à jamais de l'adolescence, et qu'on nomme la vingtième année.

C'était aussi la veille de Noël. Il faisait froid, il pleuvait et le vent agitait lugubrement la flamme des réverbères.

Je passais, le sourcil froncé, enveloppé dans mon manteau, sur le boulevard, une main dans ma poche, et tourmentant avec mes doigts fébriles, non plus les louis et les napoléons de mon pauvre grand-père, mais un peu de cet or que les hommes me vendaient au prix de mes veilles laborieuses et de mon rude travail.

Au milieu du boulevard, il y avait une maison splendidement illuminée, d'où m'arrivèrent des rires joyeux et frénétiques.

C'était un de ces restaurants à la mode, ouverts toute la nuit, de Noël à la fin du carnaval.

Parmi les voix qui retentissaient au dedans, je crus en reconnaître plusieurs, et je m'apprêtai à entrer.

Sur le seuil de la porte était une mendiante en haillons, tenant dans ses bras grelottants un enfant bleu par le froid et que la pluie inondait.

— Au nom de Dieu ! murmura la femme, pitié, monsieur ; j'ai bien faim et mon enfant est glacé...

J'hésitai une seconde, une seconde je fus tenté de changer en joie la détresse de la pauvre femme... Mais, je vous l'ai dit, les hommes avaient été durs pour moi, ils avaient heurté, de la lèvre et du pied, mon cœur et ma jeunesse, et ma jeunesse s'était repliée meurtrie, et mon cœur s'était fermé.

Je passai outre brusquement, sans écouter la mendiante ; je montai, guidé par les rires ; j'arrivai dans un salon où était dressée une table magnifiquement servie, — et je reconnus autour d'elle d'anciens amis à moi, de jeunes hommes comme moi froissés, ayant souffert comme moi, et qui avaient besoin d'oublier.

Je pris place avec eux ; je tendis, frémissant, mon verre sous les flots du vin d'Aï qui coulaient ; je bus et je ris d'un rire fébrile, toute une nuit, et quand, au matin, les premières clartés de l'aube vinrent pâlir nos bougies, quand, chancelants et brisés, nous sortîmes.... la mendiante n'était plus là !

Je me souvins alors de sa voix sourde et déchirante, de la main amaigrie qu'elle m'avait tendue avec un regard suppliant... Et le remords me prit à la gorge, et je m'enfuis tout seul, à travers les rues, marchant dans la boue noire, et la tête nue, pour calmer un peu, aux baisers de la pluie, le délire de mon front.

J'arrivai ainsi chez moi.

Mon feu brûlait encore, ma lampe venait de s'éteindre, mon chien dormait, dans un coin, du sommeil paisible de la fidélité.

Sur la dalle du foyer et à la lueur indécise du dernier tison, je vis une forme blanche courbée, ou plutôt agenouillée, dans l'attitude de la douleur ; j'entendis une respiration haletante et entrecoupée de sanglots,— et, frissonnant, je demandai qui était là.

La forme blanche se leva lentement, et je reconnus la fée de Noël.

Non plus la fée belle et sereine qui deux fois m'était apparue, mais une jeune fille au regard triste et mourant, plein de larmes, au front pâle, aux lèvres décolorées..., un fantôme !

— Fée de Noël ! m'écriai-je, est-ce vous ?

— Je ne suis plus la fée de Noël, me répondit-elle en

pleurant ; tu viens de me tuer, malheureux ! et je veux te dire mon véritable nom avant de mourir.

Alors je la vis se fondre peu à peu en une flamme bleuâtre pareille à celle qui, autrefois, lui avait donné naissance. Cette flamme éclaira d'abord le foyer, puis, diminuant, tremblota, crinière lumineuse, au-dessus du dernier tison, puis s'éteignit brusquement...

Et alors j'entendis une voix déchirante, brisée, empreinte du râle de l'agonie, qui perça le silence qui m'environnait, et me cria :

— Je ne suis plus, et j'étais ta JEUNESSE !

Enfants, qui venez de lire cette histoire, ayez la main ouverte toujours, donnez sans cesse et sans vous lasser : — la JEUNESSE ne s'en va que lorsque le cœur est fermé !

PONSON DU TERRAIL.



L'enfant avec la fée donnant son louis d'or à Marthe (pages précédentes). Dessin de Gustave Janet

PARIS PROJETÉ.

LA PLACE DE FRANCE.

Paris n'est pas seulement intéressant par les richesses qu'il a conservées jusqu'à nos jours ; son histoire est encore dans celles qu'il a perdues ; dans ce qu'il a été et même dans ce qu'il a voulu être.

Les monuments, les quartiers disparus ont eu déjà leurs historiens. Ils revivent d'ailleurs dans les plans et dans les gravures anciennes.

On ferait certainement un album curieux des embel-

lissements proposés à différentes époques et restés à l'état de projets.

Il y aurait là tout un Paris fantastique et grandiose, une collection de variantes, un *Paris variorum*, capable de satisfaire et de charmer les imaginations les plus capricieuses.

La place de France, dont nous donnons aujourd'hui la représentation d'après une gravure authentique, fut dessinée par ordre d'Henri IV, en 1610. On alla même plus avant dans l'exécution : le tracé, dont certaines parties subsistent encore, en fut commencé par les soins de Sully, sous la direction de Claude de Chastillon et d'Aleaume,



La place de France, projetée par Henri IV, d'après une estampe du temps.

architectes du roi. L'événement de la rue de la Tonnellerie arrêta, après quelques mois, cette entreprise, que l'on espéra longtemps et vainement de voir mettre à fin.

On sait que le règne d'Henri IV est un de ceux qui ont le plus contribué à la décoration et à l'ordonnance de la capitale. La Place-Royale, commencée en 1605, la place Dauphine, ordonnée en 1607, l'achèvement du Pont-Neuf, la fondation de l'hôpital Saint-Louis, etc., etc., témoignent de la sollicitude de ce roi, qui paraît avoir eu à cœur de faire oublier aux Parisiens les horreurs du siége.

La Place de France devait être le complément et comme le couronnement de cet ensemble de travaux. Elevée sur l'emplacement du Marais, cette place eût formé une vaste demi-lune, dont la ligne actuelle du boulevard, rectifiée, eût donné la corde, depuis l'angle de la rue du Temple jusqu'à la place de la Bastille.

D'après la notice annexée au bas de l'estampe que nous reproduisons, notice que sa longueur et la diffusion du style rendraient fastidieuse à nos lecteurs, la Place de France devait avoir, du centre à la circonférence, qua-

rante toises d'étendue, soit quatre-vingts toises dans sa plus grande largeur. Elle prenait entrée sur le rempart, aujourd'hui le boulevard.

Pour dissimuler l'irrégularité du rempart qui coupait de biais l'axe de la demi-lune, on avait élevé des deux côtés du pavillon d'entrée de gros bâtiments destinés à servir de halles et de marchés.

Les huit grandes rues partant du centre de l'étoile, larges de trente-six pieds, devaient porter les noms des plus importantes provinces du royaume : Normandie, Champagne, Picardie, Bretagne, Guyenne, etc.; celles parallèles au demi-cercle prenaient ceux des provinces de second ordre, telles que la Touraine, l'Anjou, l'Aunis, la Saintonge, Limousin, Périgord, etc., etc. Les désignations actuellement conservées par un certain nombre de rues du quartier du Marais n'ont pas d'autre origine que ce projet. On peut encore aujourd'hui se rendre compte du tracé de la Place de France en examinant sur le plan de Paris la situation, par exemple, de la rue de Bretagne et de celles de Saintonge et de Berri.

Chacun des sept pavillons à arcades, formant le cercle, avait environ treize toises de façade sur la place ; le premier étage étant bâti de pierres de taille, les autres de briques et de pierres.

Tel est, en peu de mots, l'ensemble de cette place qui eût formé sans contredit un des plus beaux quartiers de Paris. En raison de sa situation, elle commandait à l'extrémité de la ville la série de monuments se rattachant par la Place-Royale, l'Hôtel-de-Ville, la place Dauphine, au Pont-Neuf et au Louvre.

A part le commencement d'exécution indiqué par la position des rues que j'ai citées, il ne paraît pas que le projet en ait jamais été repris.

Une autre fois nous vous parlerons de la *place Ducale*, que le cardinal de Richelieu avait eu le dessein d'élever sur la place où était naguère le Château-d'Eau, et nous prendrons occasion de rechercher l'état primitif de quelques-unes de nos places, telles que la place des Victoires et la place Vendôme.

CHARLES ASSELINEAU.

RÉPONSE A L'ÉNIGME DE SEPTEMBRE.

Depuis six mois, le colosse du fondateur de la Russie s'est redressé à l'horizon de l'histoire, plus imposant et plus formidable que jamais. Après notre série d'études sur Saint-Pétersbourg et sur le pays et les mœurs russes, nous ne saurions donc publier plus à propos les anecdotes suivantes, qui font connaître Pierre le Grand dans les détails intimes et curieux de sa vie et de son caractère.

Nous y joignons, à titre de simple document historique, quelques passages du testament attribué à ce grand homme, et qui a fait tant de bruit en Europe, à l'occasion d'événements étrangers à notre cadre :

« Le grand Dieu de qui nous tenons notre existence et notre couronne, dit le tzar Pierre Ier, nous ayant constamment éclairé de ses lumières et soutenu de son divin appui, me permet de regarder le peuple russe comme appelé par l'avenir à la *domination générale de l'Europe*. Je fonde cette pensée sur ce que les nations européennes sont arrivées pour la plupart à un état de vieillesse voisin de la caducité, ou qu'elles y marchent à grands pas ; il s'ensuit donc qu'elles doivent être *facilement et indubitablement* conquises par un peuple jeune et neuf, quand ce dernier aura atteint toute sa force et toute sa croissance. Je regarde l'invasion future des pays de l'Occident et de l'Orient, par le Nord, comme un mouvement périodique arrêté dans les desseins de la Providence, qui a ainsi *régénéré* le peuple romain par l'invasion des Barbares. »

Pierre le Grand recommande ensuite à ses successeurs de s'approcher le plus possible de Constantinople et des Indes. « *Celui qui y régnera*, ajoute-t-il, *sera le vrai souverain du monde*. »

Le testament conclut ainsi :

« La Suède démembrée, la Perse vaincue, la Turquie conquise, nos armées réunies, la mer Noire et la Baltique gardées par nos vaisseaux, il faudra proposer séparément et très-discrètement, d'abord à la cour de Versailles, puis à celle de Vienne, de partager avec elle l'empire de l'univers. Si l'une des deux accepte, ce qui ne peut manquer, pour peu que l'on flatte leur orgueil et leur ambition, se servir d'elle pour écraser l'autre ; puis écraser à son tour celle qui survivra, en engageant avec elle une lutte à mort dont l'issue ne saurait être douteuse, la Russie possédant déjà en propre tout l'Orient et une grande partie de l'Europe. »

ANECDOTES BIOGRAPHIQUES.

PIERRE LE GRAND.

I. La sueur froide. La leçon d'une femme. La perruque du bourgmestre. La mise à l'eau du *Caton*. Les brigands. Le crochet de fer. Le frère du czar. Catherine. Menuisier sans rabot. *J'apprendrai à boxer*.

Il est curieux de connaître, jusque dans ses moindres particularités, la vie d'un prince qui réforma le plus vaste empire du monde. On nous permettra donc de réunir ici quelques anecdotes peu connues de la vie publique et privée du législateur moscovite. Nous garantissons l'authenticité des sources auxquelles nous avons puisé.

Né d'un second mariage d'Alexis, Pierre comptait à peine quatre ans et demi lorsque son père mourut. Mais comme il était l'enfant d'un second lit, on ne l'aimait point dans la famille ; on était donc loin de croire qu'il dût régner un jour : sa sœur Sophie surtout s'efforçait de l'en empêcher.

— Qu'avons-nous à craindre, disait la co-régente à Galitzin, d'un imbécile et d'un épileptique ? — Par ce dernier mot elle désignait Pierre, toujours saisi d'un effroi machinal poussé jusqu'à la sueur froide, et qui tombait en convulsion lorsqu'il fallait traverser un ruisseau.

— Cet enfant à *sueur froide*, répondait le premier ministre, a le sang *vif* et *brûlant* ; il faut nous en défier, madame. — Il ne se trompait pas. On sait avec quels soins méticuleux on enseigne la natation aux jeunes gens de l'Europe ; Pierre fut loin d'employer toutes ces précau-

tions. Malgré son aversion naturelle pour l'eau, il s'y jeta courageusement de lui-même, afin de dompter la nature; il devint ainsi le meilleur marin du Nord. Honteux de l'ignorance dans laquelle on le laissait croupir, il apprit de lui-même aussi le hollandais et la langue allemande. Il jouait au petit soldat avec les enfants qu'on lui permettait de rencontrer. Les jours de conseil, il se glissait secrètement dans la salle où Gallitzin donnait audience, et remarquant que les étrangers étaient ceux que l'on consultait, même avant les Russes, dans l'art de former des troupes nationales, il jura qu'une fois sur le trône, il ne donnerait sa confiance qu'à des étrangers dans les guerres qu'il aurait à soutenir.

Le Genevois Lefort fut son premier général d'armée.

Ayant voulu dans la suite se départir de cette méthode, il reçut, à ce sujet, une assez bonne leçon d'une dame de Varsovie.

Cette dame était alliée aux premières maisons de la ville, et son esprit lui donnait une grande influence dans les affaires publiques. Au milieu des entretiens que Pierre avait avec elle sur les matières d'Etat, il lui dit un jour qu'il faisait de nouvelles levées dans son empire.

— Y joignez-vous, lui demanda-t-elle, des officiers étrangers?

— Non, répondit-il; mes lieutenants sont maintenant assez instruits pour me former autant de bons soldats et de bons officiers que j'en ai besoin.

— Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle; puis elle discuta longtemps sans pouvoir le faire changer d'opinion.

Quelques jours après, le czar étant venu la voir, lui demanda dans quel état était sa musique, qu'il n'avait pas entendue depuis longtemps.

— Votre Majesté, dit-elle, en jugera ce soir à souper.

Elle ordonne secrètement de ne composer l'orchestre que des naturels du pays. Le concert commence, et l'exécution écorche les oreilles. Tous les convives sont surpris, mais elle ne paraît pas s'en apercevoir. Enfin l'empereur lui demanda comment sa musique, d'abord si bonne, avait pu devenir si mauvaise.

— Ce sont les mêmes musiciens, dit-elle, excepté les étrangers que jai congédiés.

— Je vous comprends, madame, lui dit Pierre Ier; vous avez raison.

Il changea d'avis, et décréta qu'à l'avenir un tiers de ses officiers serait composé d'étrangers.

Si Pierre apprit avant tout le hollandais, c'est que ce fut en Hollande qu'il fit ses premières études nautiques, et qu'il devint bon charpentier et bon constructeur de vaisseaux, avant de remporter des victoires navales.

Lors donc du second voyage qu'il fit chez les Bataves, en 1716, il arriva un dimanche à Dantzick, au moment où l'on allait fermer les portes de la ville, quoiqu'en plein jour. Il entre, et se rend à son auberge, sans avoir presque rencontré personne. Surpris de trouver les rues si désertes dans une ville si peuplée, à peine a-t-il mis pied à terre qu'il en parle à son hôte et lui en demande la raison. Il apprit alors que c'était l'heure du service divin, que le peuple était au sermon, et que, pendant ce temps, on tenait fermées les portes de la ville. Il ne voulut point négliger l'occasion de voir la manière dont le culte divin se pratiquait à Dantzick, et il pria l'hôte de le conduire au temple. Le bourgmestre en fonctions s'y trouvait avec sa famille, et, selon toute apparence, on lui avait déjà rendu compte de l'arrivée de Pierre. Dès que le czar parut dans l'église, le magistrat, allant à sa rencontre, le conduisit au banc des bourgmestres, banc un peu plus élevé que les autres. Pierre s'assit, la tête nue, fit asseoir le bourgmestre à côté de lui, et se mit à écouter le prédicateur avec la plus grande attention, sans ôter les yeux de dessus lui, tandis que tous ceux de l'assemblée étaient fixés sur le prince. Quelques instants après, *se sentant froid à la tête, il prit, sans mot dire, la perruque du bourgmestre et se la mit sur le chef.* Le bourgmestre décoiffé, et Pierre le Grand en perruque de cérémonie, continuèrent d'entendre le sermon sans se déranger; et, quand il fut fini, le czar, restituant ce qu'il avait emprunté, remercia le bourgmestre par une inclination de tête. Cette petite scène paraissait toute simple au monarque russe, il y était habitué; mais on peut penser combien elle dut paraître singulière aux habitants de Dantzick. Après le service, le bourgmestre députa quelques-uns de ses subdélégués pour complimenter le czar; et l'un des seigneurs moscovites lui dit que Sa Majesté était fort contente de ce qu'elle avait vu; il ajouta que le déplacement de la perruque du bourgmestre était une bagatelle dont il ne fallait pas s'étonner, que l'empereur ne faisait jamais attention à ces petites choses-là, et que, comme il avait peu de cheveux, c'était sa coutume, toutes les fois qu'il avait froid à la tête dans l'église, de prendre la perruque du prince Menzikoff, ou de tout autre seigneur qui se trouvait à sa portée.

Le czar, on le sait, ne visita la France qu'après avoir honoré de ses savantes pérégrinations les autres cours de l'Europe. Mais en France, comme en Hollande et partout ailleurs, il étudiait l'art de la marine. Lorsqu'il était à Toulon, on devait lancer, dans la matinée, un vaisseau de ligne, qui, je crois, était le *Caton*. L'empereur se rend au port, et se place sur l'estrade qu'on avait élevée pour qu'il pût voir facilement l'opération et toutes les manœuvres préparatoires. L'heure avançait, le moment approchait, et cependant officiers, soldats, matelots, charpentiers, femmes, enfants, se trouvaient confondus pêle-mêle, et semblaient avoir oublié qu'il fût question de lancer un vaisseau. Le czar, un de ses bras appuyé sur la balustrade, contemplait silencieusement ce désordre, et présumait que l'opération n'aurait point lieu à l'heure indiquée; probablement même il soupçonnait qu'elle serait mal faite et mal exécutée par des gens qui avaient l'air de s'en occuper si peu. Cependant le signal est donné. A l'instant le tumulte cesse; chacun vole à son poste; l'ordre et le silence règnent de toutes parts. Un nouveau signal se fait entendre, le vaisseau est lancé; déjà il fend les ondes. Le czar, frappé d'étonnement et d'admiration, lève les bras, et, laissant retomber sa main sur la balustrade, dit avec feu: « *Quelle nation! elle va toute seule.* »

Le trait que je vais rapporter démontrera quels obstacles dut rencontrer, à chaque pas, le génie réformateur du czar, en voulant civiliser une nation aussi étendue que la Russie, et dont les habitants avaient été, dès leur enfance, accoutumés à des actes de violence et de férocité. Avant Pierre Ier, et même sous son règne, les assassinats étaient si fréquents à Moscou, que presque tous les matins on trouvait quelqu'un de mort dans les rues. Voici de quelle façon le czar Pierre lui-même put échapper deux fois à la furie de ces brigands appelés Rasbonicks.

Un seigneur, nommé Knipercron, dont le père avait été résident de Suède, m'a raconté, dit M. Bruce, à qui nous empruntons ces deux anecdotes, comment le czar avait été attaqué lui-même dans sa jeunesse par une troupe de brigands. Sa Majesté allait souvent chez ce seigneur. Un soir, venant de le visiter, suivi de deux domestiques, l'un devant lui, à cheval, et l'autre derrière le

traîneau, il rencontra huit voleurs dans un autre traîneau; ils allaient accrocher le sien avec un crampon de fer, lorsque le czar, qui était jeune, brave et vigoureux, s'élance, et saisissant par les cheveux un des bandits, il l'arrache du traîneau. Sans lâcher prise, il le traîne avec lui jusqu'à l'hôtel du résident, qui n'était pas éloigné, et y entre tout en sueur, à la grande surprise de tout le monde, et tenant toujours le voleur par les cheveux. Il fait aussitôt fermer les portes, pour que nul domestique ne sorte avant qu'il ait examiné le brigand. Apprenant que c'était le czar qu'il avait attaqué, celui-ci fut glacé de frayeur, et dit que si ses compagnons et lui avaient su que c'était le prince, ils ne se seraient pas adressés à lui; puis il demande qu'on l'exécute sans le mettre à la question. Sa Majesté y consent, à condition qu'il découvrira ses complices. Mais le voleur n'en voulut rien faire, sans une promesse qu'on lui accorderait sa grâce et une récompense. Le czar y consentit encore. Le bandit gagne aussitôt, avec un détachement de soldats, le lieu du rendez-vous de ses compagnons. Arrivé là, il leur dit d'ouvrir la porte, ce qu'ils firent, parce qu'ils reconnurent sa voix. Les soldats font irruption dans le repaire et s'emparent, non-seulement des sept complices, mais encore de treize autres de la même bande, qui tous ne tardèrent pas à être exécutés, à l'exception du dénonciateur.

Une autre fois, le czar fut attaqué sur le chemin de Moscou à Novogorod; il n'avait pour toute suite que quatre domestiques. Au sortir de Twer, une troupe de Rasbonicks l'arrêta. Il se jette hors de son traîneau et court à eux, l'épée nue d'une main et le pistolet de l'autre, en leur criant qu'il est le czar.

— Que voulez-vous? leur demanda-t-il.

— Nous sommes, lui répond quelqu'un d'entre eux, de pauvres gens réduits à un extrême besoin, et puisque vous êtes notre seigneur et maître, vous pouvez mieux que personne nous secourir.

— Je n'ai point d'argent sur moi, réplique-t-il.

— Quand même vous en eussiez eu, lui répond-on de nouveau, nous n'en aurions point pris de vous. Notre but était de vous demander un billet sur le gouvernement de Novogorod pour la somme que vous daignerez nous donner; et ils le suppliaient de la rendre assez forte pour qu'elle pût les tirer de leur détresse. Alors le czar leur demanda si mille roubles suffiraient. Ils répondirent qu'ils étaient contents de cette somme. Aussitôt l'empereur leur fait un billet à vue sur le gouverneur de Novogorod pour la somme en question; ils envoyèrent immédiatement un des leurs, qui revint tout de suite avec l'argent; puis ils obligèrent le czar de retourner à Twer, après avoir eu sa parole qu'il ne ferait aucune poursuite ni même aucune recherche à leur sujet, lui promettant, de leur côté, de changer de vie et d'être, à l'avenir, de bons et fidèles sujets. Au lieu de continuer sa route vers Novogorod, Pierre Ier reprit le chemin de Moscou.

Résolu d'extirper à jamais de cette ville les violences et le brigandage, le czar eut recours à un genre de supplice qui, chez tous les autres peuples, eût été regardé comme une violation de l'humanité : ce moyen satisfit pleinement son attente. Les criminels étaient pendus par une de leurs côtes à un crochet de fer; ils vivaient huit ou neuf jours dans cette horrible position. Selon le même M. Bruce, qui le vit de ses propres yeux, on les pendait par douzaines dans une seule journée. Ces exécutions produisirent un effet si salutaire, qu'on pouvait voyager en Russie, de jour et de nuit, avec autant de sûreté que dans toute autre partie du monde.

On sait comment Pierre Ier, nouveau Brutus, sacrifia son propre fils au bien-être de ses peuples. Mais si les intérêts politiques le forcèrent d'user de rigueur envers Alexis, ce qu'il fit pour un frère que retrouva Catherine dépose de sa douceur et même de son indulgente bonté. Ce czar, si terrible aux yeux des méchants, était le meilleur des hommes en famille, quand il le fallait.

Un parent du premier ministre de Pologne était chargé d'une mission diplomatique pour la cour de Russie. Retournant à Dresde par la Courlande, il s'arrêta quelque temps dans une taverne de Mittau, pour y faire reposer son équipage. Là, il fut témoin d'une scène singulière à laquelle il prit bientôt part lui-même. Un pauvre diable en guenilles était repoussé de toutes les tables par les convives assez nombreux du cabaret.

— Va-t'en, vilain ivrogne, fainéant, imposteur, etc.; va demander quelques roubles à ta sœur l'impératrice; va gratter l'épaule du czar, ton beau-frère.

L'hôte se joignait aux autres pour insulter le malheureux.

— Lui, beau-frère du czar! lui, ce mauvais menuisier sans rabot! impossible, messieurs. Allons, retire-toi, maudit Lithuanien! je te tiens quitte de ce que tu me dois, mais ne reparais plus ici! Et il allait ajouter l'effet aux menaces. A tout cela que répondait le malencontreux personnage? Jetant, de toute la hauteur de ses vêtements en lambeaux, un regard de pitié sur ceux qui le raillaient :

— Oui, je suis le frère de Catherine, je suis le beau-frère de Pierre le Grand. Vous mettrez tous chapeau bas devant moi; attendez seulement que j'aie fait le voyage de Pétersbourg. Ah! si j'avais seulement la somme nécessaire pour mon voyage! A ces derniers mots, les éclats de rire des buveurs recommencèrent de plus belle; mais on n'allait pas moins le pousser dehors.

L'envoyé polonais, entré depuis dix minutes dans la taverne, y jouissait de ce spectacle en véritable amateur; mais comme il se piquait d'être physionomiste, il crut démêler, dans le port et dans les gestes du misérable, quelques traits de ressemblance avec l'impératrice, qu'il avait beaucoup vue à Saint-Pétersbourg.

— Donnez à cet homme ce qu'il demande, dit-il en s'approchant de l'hôte. Mangez, buvez, mon ami, et ne vous gênez pas.

Et l'hôte de se confondre en remerciements, il se voyait sûr d'être payé par un grand seigneur; tous les assistants se taisaient; les rieurs étaient pour celui qu'ils avaient molesté.

L'inconnu dévorait et se versait d'énormes rasades. L'envoyé du roi Auguste l'examinait toujours silencieusement. Le gueux, dont le fond principal du caractère était une excessive vanité, remarqua l'attention du diplomate. Comme il ne manquait pas tout à fait d'esprit, il s'empressa de remercier son réparateur d'estomac.

— Bien! très-bien! on s'aperçoit que vous êtes de la cour, vous, monseigneur, et que vous la connaissez mieux que ces manants-là, qui m'insultaient il n'y a qu'un moment. Et il toisait d'un air dédaigneux le groupe des buveurs, toujours immobile de stupéfaction.

— Laissez ces hommes, dit l'envoyé polonais. Est-il vrai cependant que, d'après leurs propos, vous soyez menuisier?

Le gueux, se drapant dans ses haillons, lui répondit :

— Moi, menuisier! fi donc! moi, le frère de l'impératrice et le beau-frère du czar! Emmenez-moi seulement avec vous, seigneur; payez mon voyage de Saint-Pétersbourg, et vous ne tarderez pas à savoir la vérité de ce que j'avance.

Le diplomate, souriant d'un air fin, reprit :

— Impossible, mon ami, de le faire pour le moment ; j'ai une mission à remplir. Permettez-moi, du reste, de vous dire que l'état de menuisier n'est pas si méprisable ; le czar, *votre beau-frère*, s'il est votre beau-frère toutefois, Pierre Alexiowitz, s'est fait volontairement charpentier, et c'est un des plus beaux titres à sa gloire de réformateur !

Ici, tonnerre d'applaudissements de la part des buveurs ; ils prennent leur revanche.

Enfin, l'envoyé du roi Auguste se remit en route, après avoir recommandé à l'hôte de la taverne de prendre le plus grand soin du frère de l'impératrice ; encore une fois il sourit. Le mendiant s'établit donc dans l'auberge où il but et mangea, sans rien faire, jusqu'à satiété. Pour le moment il ne demandait pas autre chose.

Arrivé à Dresde, le diplomate polonais s'empressa d'écrire sur cette aventure à l'un de ses amis de Saint-Pétersbourg. La lettre tombe entre les mains du czar, qui ordonne au gouverneur de Riga, le prince Repnin, de chercher à découvrir l'homme dont la lettre faisait mention. Le prince envoie quelqu'un de confiance à la taverne de Mittau. Charles Scavronski (c'était le nom du pauvre diable) y avait pris racine. C'était le fils d'un gentilhomme lithuanien, mort dans les guerres de Pologne, après avoir



Pierre le Grand se coiffant de la perruque du bourgmestre. Dessin de Gustave Janet.

laissé deux enfants au berceau, une fille et un garçon ; ils n'eurent tous deux que l'éducation de la nature. Séparé de sa sœur dès son extrême jeunesse, Charles ne savait qu'une chose ; c'est qu'en 1704 elle avait été faite prisonnière dans Marienbourg. Il la croyait encore au service du prince Menzikoff, où il pensait qu'elle avait pu amasser quelque fortune.

Conformément aux ordres positifs de son maître, le prince Repnin fait conduire à Riga Scavronski, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait. On rédige contre lui une sorte d'enquête, et on l'envoie, sous bonne garde, à Saint-Pétersbourg. Il fut, du reste, fort bien traité sur la route, ce qui ne déplaisait pas du tout au caractère de l'homme que nous connaissons déjà.

A Saint-Pétersbourg, on le conduit chez Shepleff, maître d'hôtel du czar : encore mieux pour le captif. Instruit du rôle qu'il doit jouer, Shepleff tire du glorieux et gourmand Scavronski toutes les lumières qu'il veut avoir sur son état. Il finit par lui déclarer que l'accusation intentée contre lui à Riga est très-grave, mais qu'il obtiendra justice.

— Présentez, lui dit-il, une requête à Sa Majesté ; on la rédigera, si vous le désirez, en votre nom, et on tâchera que vous puissiez la donner vous-même au czar.

Le lendemain, ce prince vint dîner chez Shepleff ; on lui présente le prisonnier. Il l'accable de questions, et reste convaincu qu'il est le propre frère de l'impératrice ; ils avaient passé l'un et l'autre leur enfance en Livonie.

Toutes les réponses de Charles aux questions du czar se trouvèrent conformes au récit que sa femme lui avait fait de sa naissance et de ses premières infortunes.

Ne doutant plus de la vérité, Pierre propose le lendemain à Catherine de venir dîner avec lui chez le susdit maître d'hôtel. Il mande, au sortir de table, le même homme qu'il avait questionné la veille. Scavronski se présenta, couvert des mêmes habillements qu'il avait portés dans son voyage, ce qui contrariait un peu son goût pour le luxe et l'ostentation ; mais le sage monarque ne voulut point qu'il parût sous un autre extérieur que celui auquel devait l'avoir habitué sa mauvaise fortune.

Le czar l'interrogea de nouveau devant sa femme.

— Madame Catherine, lui dit-il, cet homme est ton frère, sois bonne sœur ; et toi, Charles, baise la main de l'impératrice, et embrasse ta sœur, car elle l'est. Catherine s'évanouit. Lorsqu'elle revint à elle : — Il n'y a rien là que de fort simple, lui dit son illustre époux. Ce gentilhomme est mon beau-frère ; s'il a du mérite, nous en ferons quelque chose ; nous n'en ferons rien, s'il n'en a pas.

On n'en fit rien du tout : on devine pourquoi ; mais continuons.

On laissa longtemps Charles chez le maître d'hôtel ; ce fut ce qui le perdit aux yeux du plus actif et du plus vigilant des hommes. Pierre eut tort sans doute d'attendre si longtemps; mais il était si bon mari, qu'il craignait de trouver quelque grave défaut aux parents de sa bonne Catherine, l'héroïne du Pruth et la confidente de toutes ses peines.

Charles abusa trop largement de l'indulgente bonté de son beau-frère ; il buvait, mangeait outre mesure, semblait regarder la vie humaine comme une auberge perpétuelle où l'on est plus ou moins bien. Il avait oublié depuis longtemps tous ses outils de menuisier, et il ne sortait jamais de table pour se livrer à un ouvrage quelconque, malgré les continuelles exhortations de sa sœur, qui lui racontait trop inutilement, hélas ! les immenses travaux du czar, et les prodiges exécutés par son caractère infatigable.

Longtemps cette bonne sœur empêcha son mari, sous mille prétextes, d'examiner si l'on pourrait *faire quelque chose* de Charles ; et Pierre Ier respectait en quelque sorte le sang de sa femme. A la fin pourtant, poussé par la curiosité, il se rend, à l'insu de Catherine, chez Shepleff. Il y trouve son beau-frère à table, enfoncé dans la plus laborieuse investigation d'un pâté de foie gras, qu'il arrosait d'une demi-douzaine de bouteilles de vin de France.

— A merveille ! garçon, lui crie-t-il en le frappant sur l'épaule ; rien n'est plus juste que de boire, surtout quand on a bien travaillé. C'est ce que tu fais tous les jours, je n'en doute pas, car ta sœur me le répète assez souvent ; eh bien ! buvons ensemble ; et Pierre saisit une bouteille, la seule qui ne fût point vide.

En ce moment arrive Catherine tout effarée ; elle prévoyait la découverte que son mari ferait tôt ou tard du seul genre de *mérite* que possédait son malheureux frère ; elle était au supplice.

— Ah ! c'est toi, Catherine ; sois la bien-venue. Puisque tu m'as vanté si souvent l'industrie du menuisier Charles, montre-moi donc un de ses chefs-d'œuvre.

Catherine baisse les yeux et cherche encore de nouveaux prétextes pour renvoyer à un autre jour le terrible examen. Mais Scavronski, déjà troublé par la liqueur bachique, se perd entièrement par ces ridicules paroles :

— Qui, moi, travailler, noble czar ! (*Catherine lui fait en vain des gestes pour enchaîner sa langue.*) Travailler, moi, depuis que j'ai l'honneur d'être devenu votre beau-frère ! oh que non, ce serait déroger.

— Tout travaille dans mon empire, monsieur le gentilhomme lithuanien ; tout le monde y exerce un métier, du bas en haut. Je commence par le haut. Le prince Menzikoff, Catherine et moi, nous sommes les trois premières personnes de cet empire. Eh bien, Menzikoff est mon meilleur archer ; Catherine, ma plus utile vivandière dans mes campagnes lointaines, ma libératrice du Pruth. Pourquoi rougir, Catherine ? je rends hommage à la vérité. Puis se tournant vers Scavronski : Et moi, monsieur, je suis le charpentier Péterbas ; j'ose m'en faire gloire, et je ne crois pas par là *déroger*. Charles, vous n'êtes qu'un gentilhomme, et j'ai des milliers de princes dans mon empire, et tous ils travaillent ; mais ce qu'il y a de pire encore, et j'en suis sûr à présent, quoiqu'on ait voulu longtemps me le cacher (*Catherine baisse de nouveau les yeux*) : oui, j'en suis sûr, vous n'étiez, mon cher beau-frère, qu'un méchant menuisier. Malgré vos blasons de Lithuanie, vous êtes moins pour moi que le plus obscur de mes palefreniers, car il m'est plus utile que vous.

Sur ce, le czar se retire tout en colère. — Buveur ! bien, murmurait-il entre ses dents ; mais fainéant et mauvais menuisier ! quelle honte pour Péterbas ! — Ton frère n'est que gentilhomme, ma pauvre Catherine, c'est un triste mérite : nous n'en ferons rien.

Sur les instances de Catherine, il en fit cependant un comte de l'empire et le maria à une fille de qualité ; mais il cessa pour toujours de le revoir.

A présent veut-on connaître une autre anecdote, bien vulgaire et bien puérile peut-être, mais qui prouve combien Pierre éprouvait le besoin d'apprendre toujours quelque chose de nouveau, pourvu qu'il en pût retirer quelque utilité ; qu'on lise le trait suivant.

Tandis qu'il exerçait à Saardam l'état de charpentier, sous le plus sévère incognito, certain Anglais, banni de la Grande-Bretagne pour ses faits et gestes, s'était réfugié dans le chantier où travaillait Péterbas. Ce malheureux, nommé Vilson, ouvrier fainéant et tapageur, troublait sans cesse le czar. Celui-ci, qui n'était pas endurant, lui fit sentir plus d'une fois la vigueur de ses poings. Vilson ignorait qu'il eût affaire à l'empereur de Russie. Un jour donc qu'il venait d'en recevoir une correction plus forte que de coutume, il se lassa d'être battu et provoqua son correcteur. Pierre accourt, retrousse ses manches, quitte son tablier, et se prépare à rosser de nouveau l'ouvrier incorrigible ; mais il ne savait pas boxer, et l'enfant d'Albion eut bientôt étendu par terre, tout de son long, le czar de toutes les Russies. Beaucoup d'ouvriers du lieu furent témoins de ce duel étrange ; ils n'ignoraient pas le secret de Péterbas.

— Malheureux ! qu'as-tu fait? criaient-ils au vainqueur ; tu viens de frapper et de renverser Pierre Ier ! sauve-toi.

Le vaincu se relevant d'un air tranquille :

— J'apprendrai à boxer, dit-il flegmatiquement, sans manifester la moindre colère de sa chute.

Ayant rencontré depuis ce même Vilson, dans un de ses voyages en Angleterre, il fut touché de la misère du pauvre diable. Vilson se cachait et n'osait affronter le coup d'œil du prince jadis abattu sous son bras. Pierre le reconnaît aussitôt et l'aborde.

— Eh, mon ami ! lui dit-il, que ne te faisais-tu boxeur ? ça vaut beaucoup mieux que de n'être qu'un mauvais charpentier.

Il lui fit donner quelques secours, et eut soin de lui accorder une pension secrète. — Il faut bien, ajouta-t-il en souriant, *payer tribut à ses vainqueurs.*

II. A Saardam. Kalf Duveau. Bernardini. A Paris. La loge du régent. Maître Arouet. Samuel Bernard. Le dîner de Sceaux. La fête de Petit-Bourg. Le duc d'Antin. Surprises et féeries.

Nous avons déjà vu Pierre le Grand en France, et s'écrier, à l'aspect d'un vaisseau lancé en mer, sur le rivage de Toulon : *Cette nation va toute seule!* Nous allons encore le revoir parmi nous; car, s'il étudia la marine et l'art militaire dans ses voyages de Hollande et d'Allemagne, il vint à Paris tout exprès pour s'y perfectionner dans le secret des alliances diplomatiques. Avant de l'y suivre, examinons quelles circonstances l'engagèrent à visiter notre belle patrie.

Depuis quelques jours, sans escorte et sans appareil, n'ayant que deux domestiques, il habitait Saardam avec la czarine, et logeait chez un opulent charpentier de vaisseaux, nommé Kalf, qui, le premier, avait commercé à Saint-Pétersbourg. Le fils de Kalf avait visité la France, où l'empereur devait se rendre. Le prince et sa femme écoutèrent avec plaisir les aventures d'un jeune homme, qu'on nous saura gré peut-être de raconter ici, parce qu'elles feront connaître la différence des mœurs qui règnent dans les divers pays du monde.

Kalf avait dit à son fils : — Garçon, quitte le tablier de travail et la veste de matelot. Il faut que tu apprennes la langue française; rien n'est plus nécessaire pour notre commerce, qui s'étend de jour en jour. Sois donc Français, mon Kalf; montre-toi gai, spirituel, galant, s'il le faut; n'épargne rien, du reste, pour le devenir. Visite et fréquente les seigneurs de la cour; prodigue l'or; écrase par le luxe de ton costume les comtes et les ducs; c'est la charpente de Saardam qui payera! dit en terminant le gros Kalf père, avec un gros rire.

Arrivé à Paris, Kalf fils était le comte *Duveau* : ainsi l'appelaient ses amis et ses nombreux domestiques. Ce n'était pas, après tout, changer absolument de nom, puisque, dans toutes les langues du Nord, kalf signifie *veau.* Le jeune Duveau soupa donc à la cour, et joua chez la duchesse de Berri. Mais combien ne vit-il pas d'abord de marquis sans marquisat, de comtes sans comté, de chevaliers sans ordres, et d'abbés sans abbaye! C'était alors la manie parisienne, un ridicule de faux blasons, que tolérait le gouvernement. Le jeune Kalf, avec ses tonnes d'or, fut quelque temps dupe de certains chevaliers d'industrie, qui n'avaient pas même une terre seigneuriale. Mais, une fois que ses lettres de recommandation lui eurent fait aborder la véritable noblesse, peu d'étrangers reçurent un plus aimable accueil. Outre les princesses et la fille du régent, qu'il eut l'honneur de voir souvent, il fut de toutes les soirées de Mme de Carnavalet, alors favorite de Philippe. Un jeune marquis, mais un vrai marquis celui-là, lequel avait partagé tous les plaisirs et la bourse de Duveau, promit de l'aller voir à Saardam, et tint parole. Peu de jours après, le jeune Kalf était de retour en Hollande, où il reprit gaiement le tablier de travail, la veste de matelot hollandais, etc.; et, la hache à la main, conduisit, comme par le passé, les ouvrages de son père. Sa métamorphose d'un instant, à la cour de France, ne put corrompre la bonté et la simplicité de son caractère : il resta Hollandais pur sang.

Pierre Ier était un hôte bien digne de ces mœurs antiques; Catherine embellissait l'ensemble de la réunion. Le czar et les deux Kalf restaient, toute la matinée, en habit de matelot, dans l'atelier de construction. Catherine les y accompagnait en vivandière, et leur distribuait des rafraîchissements. On travaillait, on riait, on devisait cordialement et de l'humeur la plus joviale. C'était une amusante répétition de la chaumière de Saardam, dans laquelle le czar avait travaillé de ses mains. Puis, vers deux heures environ, venait le dîner; Pierre et les deux Kalf mangeaient d'un excellent appétit, sans avoir déposé la veste de travail.

C'était un jour d'été : ils étaient à table, lorsqu'on vint annoncer au fils Kalf qu'un marquis français les priait de lui faire l'honneur de l'admettre à leur couvert.

— Pas dégoûté! dit Pierre, en fronçant le sourcil.

Catherine sourit légèrement.

— Tire-toi de là, garçon! dit Kalf père à son fils, en le frappant sur l'épaule.

Le jeune homme se promit bien de recevoir son nouvel hôte avec toute l'antique simplicité qu'il avait reprise: il n'en eut pas le temps.

Tout à coup s'élance dans la salle du repas le plus ridicule pendant qu'on ait pu jamais donner aux marquis de Molière. Figurez-vous un petit joufflu, tout bariolé de mouches et de rubans, des hanches jusqu'aux pieds, coiffé de la plus vaste perruque dont cervelet humain puisse supporter le poids; tête haute, nez au vent, brette au poing, le visage tout barbouillé d'un épais tabac, qui tombe par flocons sur son haut de chausses, etc., M. le marquis de Bernardini (tel était le nom sous lequel on l'avait annoncé), le marquis français, dis-je, s'approche, tout aviné, du banquet modeste et frugal. Voici comment il trouble l'harmonie toujours parfaite de ce quatuor de convives :

— Bonjour, vieux papa! murmure-t-il à Kalf père, en le regardant sous le nez. Tiens! un matelot! ajoute-t-il à la vue de sa veste. En croirai-je mes yeux? le brillant comte Duveau, mon élève en grâces parisiennes, matelot aussi! Que dirait-on à la cour, si l'on avait le malheur de le voir sous pareil accoutrement? matelot! matelot! Mme de Carnavalet s'en trouverait mal. Et ce grand brun, qui me toise d'un œil menaçant, matelot! Quel trio de convives pour cette petite brune! Tiens! elle est vivandière, celle-là!

Catherine, toujours soigneuse de plaire au czar, s'était mise à table sous son costume de travail.

Pierre, que cette scène amusait au commencement, avait ordonné, par un signe de tête, de ne pas interrompre le marquis ivre. Mais, à la fin, ennuyé de tant d'impertinence, il jette, d'un coup de pied, le téméraire à l'extrémité de l'appartement. Le jeune Kalf va relever son ami et l'entraîne dehors.

— Qu'as-tu fait, malheureux? lui dit-il vivement, sais-tu bien que c'est devant Pierre le Grand que tu viens de parler? Et lui, ce héros, cet homme extraordinaire, comment l'as-tu traité lui-même? comment t'es-tu comporté envers Sa Majesté, marquis de Bernardini?

— Ah! c'est Pierre Ier! s'écria le marquis; un grand homme, celui-là! ou je ne m'y connais pas du tout! Il faut avouer pourtant qu'il a du malheur avec moi et les miens. Mon oncle Bernard a prêté de l'or à son rival Charles XII; et moi, je viens de lui parler assez lestement. Malédiction des malédictions! Mais qui diable aussi pouvait deviner Pierre, le vainqueur des Suédois, sous le costume d'un charpentier!

— Et il faudra bien que tu prennes demain la veste et le costume des matelots hollandais, marquis, si tu veux

réparer ta sottise et trouver grâce devant le czar. En attendant, viens te coucher ; tu dois avoir besoin de sommeil.

— Allons, saute, marquis! il en sera comme tu le désires, mon cher Duveau. A demain donc la veste du charpentier. Je suis prêt à troquer mes blasons contre ta hache, puisque ton atelier de construction maritime te fait un si gros revenu ; tandis que moi, sans mon oncle Bernard et sans ta bourse, pendant ton séjour en France, je n'aurais pu jouer au lansquenet dans les derniers bals du régent. Vertugadin !

Ce juron était alors à la mode en France.

Ce jeune fou ne manquait pas d'esprit. Le lendemain, et de très-grand matin encore, on l'eût pris, au lever du czar et de la czarine, pour un vieux matelot employé dans cette chaumière de Saardam, qu'avait voulu voir l'impératrice, dès son arrivée en Hollande. Impossible de mieux se travestir. C'était un secret de théâtre, importé d'Italie au commencement de la régence. Mais Pierre Ier reconnut aussitôt son petit homme de la veille. Il sourit.

— Ces Français sont drôles, dit-il ; je ne les ai pas encore visités, et ils m'amusent déjà !

Le prétendu vieux marin saardamois, après avoir obtenu audience de l'illustre couple, s'exprima ainsi :

— Pardonnez, madame, à un marin ses excentricités hollandaises ; mais il avait pris pas mal de rhum et de liqueurs fortes, pour célébrer plus dignement l'arrivée de son ancien seigneur et maître Péterbas.



Pierre le Grand dans la famille Kalf. Le marquis de Bernardini. Dessin de Gustave Janet.

Pierre souriait de nouveau ; de bonne foi, pouvait-il rester longtemps fâché contre un buveur, à moins que ce ne fût son beau-frère?

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts ?

Bernardini continue. Fort de certaines particularités qu'il tenait de son ami Kalf, il avait tatoué ses deux bras de manière à rappeler aux yeux perçants de Catherine trois blessures que s'était faites autrefois le czar dans sa chaumière de Saardam :

— Mais voyez donc, dit-elle à son époux, d'un ton de doux reproche, c'est absolument comme ces maudits coups que vous vous êtes donnés, sans le savoir, avec votre hache. Il est vrai que c'était à s'y méprendre.

Le grand homme fut sensible à l'ingénieuse imitation des blessures du charpentier Péterbas.

— Jugez après cela, madame, poursuivit le marquis, si je ne devais pas me griser un peu pour fêter le retour de celui qui ne pouvait se donner le moindre coup, sans que j'en eusse la répétition !

Le vieux Kalf était dans la stupéfaction. Son fils applaudissait intérieurement aux inépuisables ressources de l'esprit français ; Catherine pâlissait et rougissait alternati-

vement d'embarras et de plaisir; mais Pierre était ému.

— Bien! très-bien! monsieur le marquis, s'écrie-t-il; c'est ainsi qu'on répare ses torts! Venez dans ces bras dont vous figurez si exactement les blessures!

Le marquis s'y précipite; il était gracié.

Pierre l'accabla de questions sur le règne de Louis XIV qui venait de finir, et sur les commencements de la régence. Le jeune Kalf servait d'interprète aux deux interlocuteurs. On sait qu'il s'était rendu à Paris, comme nous l'avons dit plus haut, pour y apprendre la langue française. Le czar faisait sa demande en hollandais à Kalf, qui la transmettait en français au jeune marquis, lequel, malgré tout son esprit, était loin de posséder le don des langues.

Pierre, le lendemain de son dernier entretien avec le marquis, devait partir pour la France.

— Recommandez-moi, je vous en prie, Sire, lui disait son jeune interlocuteur, à mon oncle Bernard, que je vous



La loge du régent. Arouet présenté à Pierre le Grand. Dessin de Gustave Janet.

ferai voir, et daignez me prendre pour votre cicerone, si vous m'avez pardonné ma première incartade.

Catherine lui tendit la main, et le czar lui répondit, en lui frappant sur l'épaule:

— Il y a du bon chez vous, monsieur le Français, et si vos compatriotes vous ressemblent, vous êtes une charmante nation, amusante, spirituelle, expéditive, du reste, et qui marche toute seule. Je veux quelque temps marcher avec elle; seulement, je crains que vous ne marchiez beaucoup trop vite pendant la régence.

L'œil perçant du czar entrevoyait déjà la Révolution française.

Pierre est à Paris, mais cette fois sans Catherine, la compagne inséparable de ses voyages. Il ne jugeait pas à propos de mêler l'ancienne servante de Marienbourg aux pompes d'une cour civilisée jusqu'à la corruption. De même ses goûts simples lui firent refuser personnellement les honneurs du Louvre, où on lui avait préparé le grand appartement. Il courut se loger à l'autre bout de la ville, hôtel de Lesdiguière, rue de la Cerisaie, près de l'Arsenal, cette ancienne demeure du ministre Sully, que l'illustre voyageur honorait à l'égal de Richelieu. Le régent vint le saluer à cet hôtel.

Le surlendemain de son arrivée, Pierre assistait, le soir,

au spectacle, dans la loge du régent, à la représentation d'une assez mauvaise tragédie de Mlle Bernard, nièce de Fontenelle. La *Mort des enfants de Brutus* : tel était le sujet. Le czar écoutait avec la plus grande attention, à l'aide d'interprètes qui lui traduisaient l'ouvrage. Le régent se tenait à ses côtés. On faisait un bruit continuel autour de la loge ; on se précipitait les uns sur les autres ; c'était à qui verrait le vainqueur de Charles XII.

— Monsieur le duc, dit à Philippe le czar impatienté, pourquoi ce tapage ? on ne vient donc point ici pour écouter les pièces que l'on joue ?

— Sire, c'est la dernière chose dont on s'occupe ; on n'y parle que de l'événement du jour. On ne pense qu'à vous, Sire, en ce moment.

— Singulière nation ! disait le czar ; elle me plaît toutefois ; elle m'instruit et m'amuse en même temps.

Cependant le tumulte redoublait à la porte de la loge, où Pierre Ier avait toute la peine du monde à écouter la tragédie. Un petit jeune homme, sec et maigre, au teint brun et presque basané, à la voix stridente, se faisait surtout remarquer par l'éclat dominant de ses saillies. Un groupe nombreux d'autres jeunes gens suivait plus attentivement ses réflexions que le jeu des comédiens. Après le czar, c'était le principal acteur de la scène ; le régent lui-même ne venait qu'après ce petit jeune homme, qui était alors le prince de la jeunesse française.

— Messieurs, messieurs, disait-il avec toute la force de son maigre filet de voix, prenez à la fois un double plaisir : tâchez de trouver les moyens de contempler de près le héros du Nord, et ne laissez point tomber inaperçues mes critiques de détails sur cette mauvaise tragédie qu'on assure être une œuvre posthume de Fontenelle. Je fais aussi un *Brutus* ; vous verrez le mien !

En disant ces mots, le petit homme gesticulait, gesticulait et se démenait à perdre l'équilibre. Il avait le rire sardonique, l'œil pétillant d'esprit, mais plus encore de malice et de jactance moqueuse.

Le régent avait reconnu sa voix.

— Sire, dit-il en se tournant vers le czar, je vais vous montrer un de nos poëtes en herbe, une de nos célébrités littéraires. Il fait des tragédies, compose un poëme épique, écrit l'histoire des grands monarques du siècle. Il n'oubliera pas la vôtre, ajoute Philippe, s'inclinant devant Sa Majesté ; et, malgré ces divers travaux, Sire, ce vrai Protée trouve encore le secret de nous décocher de temps à autre de petites satires pleines de fiel, qui nous forcent, malgré toute notre indulgence, de le mettre sous les verroux de la Bastille.

— Et vous faites bien, monsieur le duc, repartit vivement le czar ; le représentant du roi de France doit être respecté. Mais montrez-moi l'original qui fait tant de bruit.

— Bien volontiers, Sire. Il grille lui-même, depuis l'ouverture du spectacle, de l'envie de se trouver en votre présence.

Le régent met la tête hors de sa loge, et dit à haute voix :

— Dites donc, maître Arouet, si vous promettez d'être sage, vous pouvez venir saluer l'empereur de toutes les Russies.

Le duc n'avait pas achevé sa phrase, que le jeune homme s'était élancé dans la loge, et saluait Sa Majesté moscovite, qu'il dévorait de ses regards étincelants. Il semblait mesurer celui dont il devait un jour écrire l'histoire.

— Jeune homme, dit le czar, voulez-vous me suivre en Russie, et rédiger l'histoire de mes voyages et de mes expéditions ? Dix mille roubles pour mon historiographe. Acceptez-vous ?

— Je ne demanderais pas mieux, Sire ; mais je me dois, avant tout, à ma patrie. Je compose en ce moment une *Vie de Louis le Grand*, et j'ai sur le métier un poëme de la *Ligue* en l'honneur de Henri le Grand. Vous le voyez, je suis dans l'embarras des grands hommes ; mais ceux de mon pays avant tout, Sire. Pardonnez-moi si je vous refuse à présent.

— Vous avez raison ; je ne puis qu'approuver votre patriotisme.

Le troisième acte allait commencer.

— Mon cher Arouet, dit Philippe d'Orléans au jeune poëte, saluez Sa Majesté ; remerciez-la de ses offres si honorables pour vos talents ; soyez toujours sage et discret avec moi, et comptez sur ma protection. Allez.

— Mille remerciements, Monseigneur ; on ne saurait avoir plus de bonté que vous pour le pauvre Arouet. Mais, je vous en conjure, ne vous chargez plus de mon logement.

Et le jeune Arouet se retire en saluant les deux princes de la manière la plus respectueuse. Le régent ne put s'empêcher de rire à la dernière saillie, qui rappelait le séjour forcé du rimeur au donjon de la Bastille.

— C'est l'écrivain qui nous donne le plus d'espérance, dit-il au czar.

Malgré la visite du jeune Arouet, Pierre Ier n'avait pas oublié la tragédie. Les fils de Brutus lui paraissaient dignes de mort.

— Quoi ! se disait-il, conspirer contre un père qui veut changer l'organisation vicieuse de sa patrie !

Il y avait, au sujet d'Alexis, trop de rapport entre sa position et celle du consul romain, pour qu'il n'en fût pas vivement préoccupé.

Cependant le marquis français, revenu en France avec Pierre Ier, était allé voir son oncle Samuel Bernard. Ce riche financier fut excessivement flatté de l'honneur qu'avait obtenu son neveu auprès du czar de toutes les Russies. Il paya ses dettes, lui permit d'en contracter de nouvelles ; et comme il aimait passionnément toutes les choses d'éclat :

— Cent louis, deux cents louis, trois cents louis par soirée, marquis, pour tes besoins de jeu, dit-il, en lui tapant sur la joue, si tu peux décider le monarque à venir dîner, avant son départ, à ma campagne de Sceaux.

— Grand merci, mon oncle, vous aurez le czar à votre table ! Vous pouvez me donner préalablement un à-compte de six cents louis.

Et Samuel Bernard comptait les six cents louis au marquis joueur et sans le sou ; car il ne pouvait plus disposer de la bourse du jeune Kalf.

Quand il informa Pierre Ier du désir de son oncle :

— Comment donc ! repartit le prince, c'est ce que je souhaitais depuis longtemps. L'aspect de votre oncle, mon cher Bernardini, équivaut pour moi à la découverte d'une mine d'or que je ferais dans mes pauvres Etats ; car la Russie est pauvre, très-pauvre ; et puisque le riche Bernard a prêté de l'argent aux Suédois, mes ennemis, lorsqu'ils se trouvaient dans une situation fort critique, j'espère bien qu'au nom du régent il me rendra le même service. J'irai demain dîner à Sceaux.

Samuel Bernard le reçut à sa manière. Pierre était accompagné des princes Kourakin et Dolgorouki, de l'ambassadeur plénipotentiaire Tolstoy, et du vice-chancelier baron Schaffirof, etc., etc. Le marquis-cicerone du

czar assistait au dîner ; il défrayait la table de bons mots. Ce n'était pas tout à fait l'esprit d'Arouet, mais c'était encore passable pour le festin d'un traitant, dont tout le génie était étalé, argent comptant, dans son coffre-fort. On s'égaya beaucoup, au dessert, de la monnaie fictive inventée par le baron de Gortz, ministre du roi de Suède, *in extremis*.

— Croyez-vous, disait Pierre à Samuel Bernard, que mon frère Charles sorte de la détresse avec pareils coupons de confiance ?

Le banquier lui démontra tout le ridicule de l'invention. Puis, après avoir conclu sous main et en deux mots un engagement pécuniaire avec le czar :

— Que le vainqueur de notre allié Charles XII, ajouta-t-il, me permette d'offrir aux personnes de sa suite qu'il a daigné m'amener, un léger appoint de notre engagement.

Pierre fit un signe de tête affirmatif, et chacun des convives trouva devant lui une brillante soucoupe de porcelaine, remplie de pièces d'or à l'effigie de Louis XV. Comme ils hésitaient à recevoir le présent :

— Prenez, messieurs, prenez, dit Pierre avec un sourire ; cette monnaie-là vaut bien celle du baron de Gortz ! Vous, Matéof, poursuivit-il en s'adressant à son ancien ambassadeur de Londres, et qui faisait partie des convives, avec cet argent-là vous payerez vos dettes de la Grande-Bretagne, et vous ne vous exposerez plus à vous faire arrêter, contre le droit des gens, par des officiers de justice.

Ainsi, Pierre I[er] profitait de toutes les circonstances pour donner une leçon de morale à ses sujets. Encore un mot sur cette anecdote relative à Samuel Bernard. On assure qu'il avait fait déposer trois mille louis de France, dans chaque soucoupe, en quadruples nouvellement frappés à l'effigie du jeune roi.

Ce fut dans le palais de Petit-Bourg, à trois lieues de Paris, dans ce lieu si célèbre par ses diverses destinations, que le czar sentit, de la manière la plus délicate, qu'il n'y avait que le peuple français capable de lui faire l'accueil à la fois le plus flatteur et le plus ingénieux. Le maître du palais de Petit-Bourg était le célèbre duc d'Antin, dont l'art presque féerique fit disparaître un jour, comme par enchantement, une forêt d'arbres dont la vue gênait le coup d'œil de Louis XIV. A la fin du repas que cet aimable seigneur offrit au czar, que Pierre ait vu tout à coup apparaître au milieu de la salle son portrait qu'on venait de peindre ; que rien n'y manquât, aucune allusion noble et fine, pas plus que le *vires acquirit eundo*, de l'immortel voyageur ; tout cela n'avait rien d'étonnant, de la part du duc d'Antin surtout. Le spirituel enchanteur parisien ménageait au héros russe des surprises bien autrement merveilleuses.

Le soir, après le dîner, l'amphitryon de Petit-Bourg pria le czar de vouloir bien se promener dans le parc pendant quelques minutes, tandis qu'on éclairerait les appartements. On était au 15 du mois de juin, jour anniversaire de la bataille de Pultava. Quelle est la surprise de l'hôte royal, quand tout à coup une assez vaste nappe d'eau semble lui représenter la rivière Vorskla entre ses troupes et celles de Charles ! Puis lui apparaissent alternativement les ponts établis pour faire passer les siens, et le long retranchement, achevé en une seule nuit, vis-à-vis son rival. Pierre I[er] reconnaissait tout avec un plaisir bien flatteur pour sa gloire : et sa cavalerie postée entre deux bois, et ses redoutes garnies d'artilleurs. Mais la bataille devient générale, et l'auguste promeneur continue de marcher de merveille en merveille. Voilà le brancard de Charles, porté par ses drabans ; il croit entendre, il entend le coup de canon qui mit le brancard en pièces ; et le feu des redoutes ne se ralentit point. Charles se fait porter sur des piques, et les deux adversaires sont incessamment au milieu du feu pendant toute l'action, et les habits et le chapeau du czar reçoivent les coups les plus meurtriers. Enfin Charles est réduit à fuir après deux heures de combat ; les Suédois sont partout enfoncés.

Tous ces événements étaient figurés avec tant de perfection d'optique, que Pierre, s'agitant d'une manière martiale, mettait la main à son chapeau, comme pour voir s'il était percé de la mitraille. Il tâtait aussi ses habillements, et souriait de sa méprise.

— *César est-il content?* lui demande modestement le duc d'Antin.

Pour toute réponse, Pierre le serre entre ses bras, jusqu'à l'étouffer ; de grosses larmes de joie roulent dans ses yeux.

Une autre fois, chez ce même duc d'Antin, et toujours dans la délicieuse habitation de Petit-Bourg, on figura, sous les yeux du czar, la victoire navale d'Aland, la plus glorieuse de ses actions, après la bataille de Pultava. Il était difficile de mettre en scène avec plus d'illusion les rochers à fleur d'eau qui environnent l'île d'Aland et les autres îles de la mer Baltique, près du rivage de la Suède, où l'empereur rencontra la flotte ennemie. Le vainqueur d'Aland, qui servait sur ses vaisseaux en qualité de contre-amiral, fut au comble de l'allégresse lorsqu'il vit s'exécuter, comme en pleine mer, toutes les manœuvres maritimes dont il ne devait la connaissance qu'à la supériorité de son génie. Le contre-amiral suédois, Erenschild, s'imagine qu'il va prendre ou couler à fond les petites galères du czar ; mais il est reçu par un feu si vif, qu'il voit tomber presque tous ses soldats et ses matelots. On se saisit du vaisseau qu'il monte ; il se sauve dans une chaloupe, mais il y est blessé ; enfin il est contraint de se rendre ; on l'amène sur la galère où le czar manœuvrait en personne. Et rien ne manquait dans cette représentation maritime. Pierre était encore plus flatté que la première fois ; car son talent d'habile marin il le devait à l'admirable opiniâtreté de son génie et au courage presque surhumain avec lequel il avait su dompter, dès l'enfance la plus tendre, son aversion pour l'eau.

Jamais il n'avait été plus ému. Il court, comme un fou, après le duc d'Antin, qui, quelque peu petit-maître, s'efforçait de se dérober à de si rudes étreintes.

— Quoi ! vous me fuyez, monsieur le duc ? lui crie Pierre d'une voix de Stentor ! venez donc embrasser celui que vous avez rendu le plus heureux des hommes !

— Aland et Pultava ! Sire, dit alors le duc d'Antin, c'est le mot d'ordre que j'avais donné à mes gens ; l'a-t-on dignement exécuté ? le héros de terre et de mer est-il satisfait de la réception que je lui ai faite ?

— O Français ! Français ! disait le czar en quittant notre beau pays, vous êtes la première des nations dans l'art si ingénieux de faire goûter délicatement la gloire ! Je me suis instruit, en Allemagne et en Hollande, aux secrets terribles de la guerre ; mais c'est en France que je voudrais jouir de mes triomphes ; il n'y a que là qu'on sache les représenter d'une manière digne de moi.

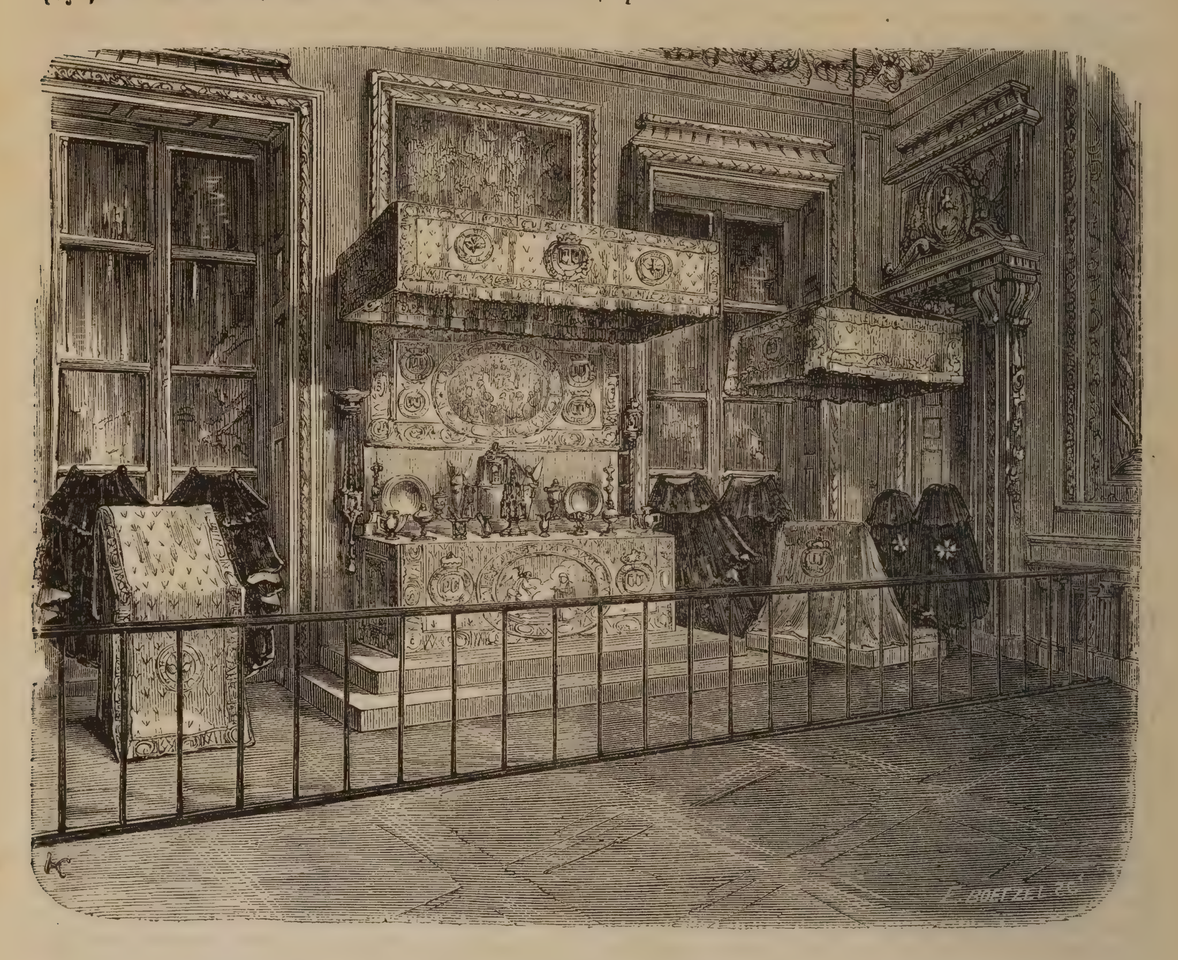
N.-A. DUBOIS.

CHRONIQUE DU MOIS.

LE MUSÉE DES SOUVERAINS.

C'est sans contredit une grande et noble idée que celle de réunir dans un seul lieu, après tant de vicissitudes et de révolutions, les souvenirs dispersés des rois et des empereurs qui ont gouverné la France.

De plus, cette idée est essentiellement française et répond à l'un des instincts les plus caractéristiques de notre pays, l'habitude invincible de tout résumer et de tout personnifier dans certains hommes : les origines de la nation dans Clovis, ses institutions dans Charlemagne, sa piété dans saint Louis, ses malheurs dans Charles VI et Charles VIII, sa renaissance dans François Ier, son bonheur dans Henri IV, son martyre dans Louis XVI, ses gloires intellectuelles et militaires dans Louis XIV et Napoléon.



Musée des Souverains. — Vue de la chapelle du Saint-Esprit. — Dessin de H. Catenacci.

Enfin la place du musée des Souverains était marquée par l'histoire même au sein du Louvre, dans ce palais élevé successivement par tous les rois de France, depuis les Carlovingiens, qui s'y bâtirent un premier rendez-vous de chasse, jusqu'aux Bourbons, qui en firent le plus vaste et le plus riche édifice du monde, et jusqu'à Napoléon III, qui met la dernière main à ce chef-d'œuvre de tant de siècles.

On dira qu'il y a peut-être du danger à condenser tant de précieuses reliques à la merci d'un coup de main dans un jour de révolution.

Mais ce danger est plus apparent que réel, lorsqu'on examine l'esprit impartial qui a dirigé la fondation et l'arrangement du musée des Souverains. La salle des Bourbons et la salle de l'Empire s'y défendent réciproquement. Le berceau du roi de Rome et du duc de Bordeaux n'y forment qu'un seul berceau. La couronne de Louis XVI y est garantie par la couronne de Napoléon, et celle de Napoléon lui-même y est protégée par l'épée du général Bonaparte. Quand chacun trouve dans ces galeries ses souvenirs les plus sympathiques et les plus sacrés, comment admettre une émeute assez folle et assez barbare pour violer du même coup les objets du culte général?

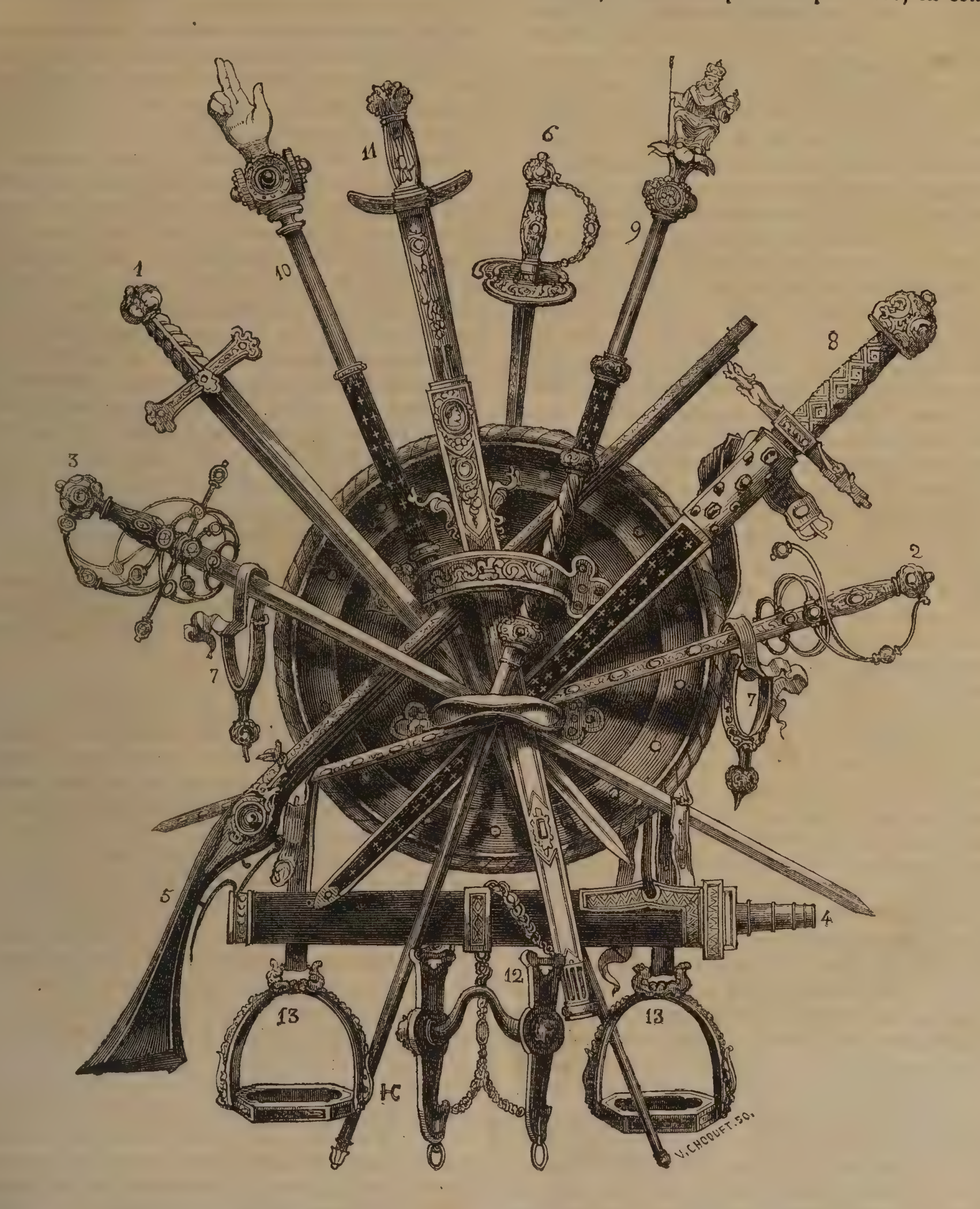
Il est plutôt légitime d'espérer qu'en un jour néfaste (Dieu l'écarte irrévocablement!) ces monuments vénérés à tant de titres divers seraient sauvés les uns par les au-

tres, comme la propriété la plus nationale qui fut jamais.

Décrété au commencement de 1852, le Musée des Souverains s'est ouvert au commencement de 1853. C'est dire assez qu'il ne forme encore qu'un noyau, dont les développements seront l'œuvre des années et des siècles.

Tel qu'il est aujourd'hui, c'est déjà le plus riche sanctuaire de notre histoire.

Les galeries, au nombre de cinq, sont adossées à la colonnade du Louvre. Trois d'entre elles sont déjà connues par les belles boiseries qui les décorent. Les deux autres, dont on a peint et doré les plafonds d'après les indications de M. Duban, faisaient, il y a quelques années, partie du musée espagnol. Mais, suivant M. Tardieu, notre guide éclairé, nous allons procéder par ordre, en commençant



Musée des Souverains.—1, Épée de François Ier. 2, Épée de mariage de Henri IV. 3, Épée de combat de Henri IV. 4, Glaive de Chilpéric. 5, Carabine de Louis XIII. 6, Epée de chevet de Louis XIV. 7, Eperons de Charlemagne. 8, Epée du même. 9 et 10, Sceptre et main de justice du même. 11, Epée du premier consul Bonaparte. 12 et 13, Mors et étriers du cheval de Napoléon à Waterloo.

par la salle qui s'offre la première, et dont les boiseries datent du temps de Louis XIII. « Elles appartenaient originairement à une chambre que ce prince avait fait disposer pour lui dans le château de Vincennes. Cette première pièce, assez défavorablement éclairée, ne pouvait pas recevoir de nombreuses armoires. Une vitrine, placée au centre, contient une armure dorée de François II, le casque et les brassards de Henri II, beau travail de ciselure ; l'armure très-pesante de Henri IV, qui ne fut pas pour ce vaillant roi une arme de parade ; l'armure fleurdelysée de Louis XIII, monument curieux par son exécution et parce que c'est le costume même qui est donné à ce roi dans le portrait qu'en a fait Philippe de Champagne ; enfin une lourde armure, encore très-travaillée, mais d'un goût

grossier en comparaison des précédentes; elle a appartenu à Louis XIV.

Les boiseries de la seconde et de la troisième salle formaient jadis la décoration de la chambre de Henri IV et de celle de Henri II; mais elles se trouvaient alors dans une autre partie du Louvre, dans deux pièces qui ont disparu lors de la construction de la salle dite des Sept-Cheminées. Lorsque ces deux salles existaient, on y arrivait par l'escalier de Henri II, qui est à gauche du pavillon de l'Horloge, à l'extrémité de la salle des Cariatides. C'est par cet escalier que fut rapporté au Louvre Henri IV, frappé par le couteau de Ravaillac; l'alcôve où il fut déposé est celle-là même que nous voyons dans la seconde des salles du musée nouveau. Cette chambre, comme la première, est occupée à son centre par d'anciennes armures royales. Aux deux bouts de l'armoire vitrée sont d'admirables armures de Henri II, l'une qui appartenait depuis longtemps au Louvre, l'autre qui vient de la Bibliothèque impériale, et dont la damasquinure en argent est vraiment superbe. Dans le milieu est la parure de guerre de François Ier, ce roi qui fut tout à la fois un protecteur éclairé des arts, un vigoureux donneur de coups d'épée, un admirateur fervent des dames, un géant, si nous en jugeons par la taille que son armure lui donne, et un homme d'esprit, si nous l'apprécions d'après nombre de traits de sa vie. L'armure de François Ier est venue au Louvre du musée d'artillerie. Elle étonne par ses proportions, car nous dirons, sans plus tarder, qu'elle est faite précisément à la taille d'un homme haut de six pieds deux pouces Des fleurs de lis effilées, à la manière florentine, forment l'ornement de cette armure qui, à elle seule, suffit pour évoquer en nous le souvenir de toute une époque, et pour nous rappeler les prodigieux travaux de ce seizième siècle, si grand par la guerre et par les arts. C'est bien ici l'enveloppe guerrière d'un destructeur d'hommes, mais c'est bien aussi l'œuvre d'admirables artistes que le bruit des armes ne détournait pas de faire des chefs-d'œuvre. Lorsque fut exécutée, il y a trois ou quatre mois, l'armoire où cette armure exceptionnelle devait être placée, on n'avait pas suffisamment songé aux six pieds deux pouces du héros, et il a fallu surélever la voûte, pour que François Ier y pût tenir. Un petit dôme en verre a donné place au casque formidable du roi chevalier.

Aux côtés de ce costume de guerre, les armures de Henri II semblent petites, quoiqu'elles dépassent encore la taille ordinaire; mais elles sont remarquables par la perfection des sculptures. Le nom des ouvriers de génie qui ont exécuté ces merveilles n'ayant pas été transmis à la postérité, chacun peut à son gré les attribuer, soit aux maîtres italiens, si renommés pour ces sortes d'ouvrages, soit à la brillante école qu'ils avaient formée en France.

Une chapelle de réception de l'ordre du Saint-Esprit remplit la troisième salle du musée; prie-Dieu, manteaux des dignitaires, couverts de flammes brodées en or, tous les objets qui servaient à la réception des chevaliers sont réunis et forment un ensemble d'une richesse et d'un éclat éblouissants.

L'entourage et les ornements de cette chapelle ont vu, depuis Henri III jusqu'en 1830, s'agenouiller princes et souverains devant la toute-puissance du Saint-Esprit, dont ils venaient implorer les dons en recevant le titre de chevaliers de l'ordre.

Sur les tentures de soie du sanctuaire, les armes de France et de Pologne sont artistement brodées en relief; les chiffres du roi se mêlent aux ornements des bordures et sont également semés sur l'étoffe de soie du prie-Dieu et du dais royal. L'orfévrerie de l'autel porte le cachet du seizième siècle; deux petits anges dorés, placés de chaque côté du tabernacle, présentent à la vénération des fidèles deux coffrets de cristal où étaient, où sont peut-être encore placées de précieuses reliques.

Le reliquaire, qui occupe le centre de l'autel, est celui que nous avons fait graver dans le dernier volume du *Musée des Familles*, page 64.

C'est dans les deux dernières salles, beaucoup plus vastes, qu'il faut chercher surtout l'intérêt du nouveau musée: l'une, qui a reçu le nom de salle des Bourbons, est consacrée aux anciennes familles royales; l'autre est attribuée tout entière à Napoléon.

La *salle des Bourbons* contient, dans des armoires vitrées, adossées aux murs, une foule d'objets ayant appartenu aux rois de France, depuis Chilpéric et Dagobert; on remarque d'abord une série de livres d'heures du plus haut intérêt: celui de Henri IV et celui de Henri II; les Heures de la Croix, en vers français, par Robert de Heslin, de Tours, ayant servi à Charles VIII et à Louis XII; les Heures d'Anne de Bretagne, énorme missel, dont les miniatures sont si célèbres; une Bible, offerte en 850 par les moines de l'abbaye de Saint-Martin de Tours à Charles le Chauve, conservée à l'église de Metz; la Bible en français de Charles V, avec les signatures de ce roi, de Jean de Berry son frère, de Henri III, de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV; le Psautier de saint Louis, donné par la reine Jeanne à son mari le roi Charles V, et par le roi Charles VI à sa fille Marie de France; le Bréviaire de saint Louis et l'enveloppe brodée qui lui servait d'étui; le Livre de prières de Charles le Chauve, à couverture d'argent incrustée de pierres précieuses et d'un bas-relief en ivoire; et l'Evangéliaire de l'empereur Charlemagne, exécuté en 780.

Nous devons citer également le grand Livre d'heures que Louis XIV déployait sur son prie-Dieu, dans la magnifique chapelle de Versailles, entouré des dames de sa cour; et nous ne saurions oublier non plus le petit livre usé que feuilleta souvent Marie Stuart, lorsqu'au milieu de ses regrets et de ses terreurs elle cherchait un appui auprès de celui qui console.

Au-dessous de ces Heures, dans la même armoire, sont appendus l'épée de mariage de Henri IV, le mousquet de Louis XIII, l'épée de Henri II, la carabine de Louis XIII, et l'épée de François Ier, portant à la poignée la devise: *Fecit potentiam in brachio suo.* Retenue prisonnière à Madrid, cette épée en fut rapportée par Murat.

Dans l'armoire du fond, faisant face aux fenêtres, on voit la couronne, l'épée et la selle qui servirent au sacre de Louis XVI; le casque et le bouclier de Charles IX; le miroir et le bougeoir donnés à Marie de Médicis par la république de Venise, deux charmants objets d'un travail exquis; divers insignes trouvés dans la tombe de Childéric; le sceptre et la main de justice de Charlemagne; l'épée de cet empereur, dont le fourreau et le baudrier ont été brodés de fleurs de lis pour servir au sacre de Charles X; les éperons de Charlemagne, etc.; enfin tous les objets que Charles X revêtit à Reims, son manteau, sa tunique, ses souliers brodés or sur or avec une richesse inouïe, sa selle, ses éperons et le mors de son cheval; ainsi que la couronne que le Dauphin, duc d'Angoulême, portait ce jour-là.

Dans une troisième armoire, on remarque l'arbalète de Catherine de Médicis, avec laquelle, dit Brantôme, elle aimait tant à tirer aux oiseaux; l'épée de combat de Henri IV; le sceau de Constance de Castille, seconde femme de

Charles VII; le mousquet de Louis XIII et du grand-dauphin, père de Louis XVI, et l'épée de chevet de Louis XV.

Au centre de la même salle est le fauteuil du roi Dagobert, et non loin de là la chaise à porteurs de Louis XV; un magnifique meuble ayant servi de médailler à Louis XV, et un coffret, donné par Richelieu à Anne d'Autriche, qui est peut-être la merveille de cette collection, au point de vue artistique; il présente, en effet, un admirable réseau d'armures en or travaillées au repoussé, et appliquées sur fond de soie bleue; puis, à côté, la cuve arabe où saint Louis fut baptisé, et où l'on baptisa également le duc de Bordeaux.

Dans une autre partie de la salle, on voit un étau et un vilbrequin ayant servi de distraction à Louis XVI, ainsi qu'une carte de géographie dessinée par ce roi sur une table de marbre, pour les travaux de son fils Louis XVII.

Près des fenêtres de la salle des Bourbons, sont exposés enfin trois objets tout modernes, mais qui n'en excitent que plus vivement la curiosité et la méditation: 1° le petit bureau en bois blanc dont Louis XVIII s'était servi à Hartwell, et qu'il voulut conserver aux Tuileries comme souvenir des temps malheureux: il est reproduit dans le portrait bien connu de Gérard; 2° un meuble à bijoux qui avait appartenu à la reine Marie-Antoinette, et qui, ayant échappé aux pillages de 93, vint en la possession de Charles X, pour être à moitié détruit lors des événements de 1830; 3° le bureau du roi Louis-Philippe, qu'on a laissé dans l'état de dévastation où il fut mis lors de l'invasion des Tuileries en 1848. Une impartialité très-philosophique met à la fois sous les yeux du public ces trois monuments de nos révolutions, ces trois témoignages de l'instabilité des grandeurs. — On avouera, s'écrie M. Tardieu, que voilà une salle dont la décoration coûte cher au pays!

La cinquième et dernière galerie, appelée *Salle de l'Empereur*, est la plus grande du nouveau musée. — Elle est comme le résumé de vingt années d'une gloire immense, suivie du plus douloureux martyre. Tout y est rassemblé, comme pour nous rendre présente la personne de Napoléon dans les situations les plus diverses, dans la paix et dans la guerre, dans les campements les plus lointains comme dans les distractions du foyer, dans les grands travaux du législateur comme dans les goûts littéraires de l'homme qui avait en poésie ses préférences marquées.

Tout d'abord voici l'habit que le général Bonaparte portait à Marengo, son épée de premier consul. Ensuite nous voyons divers habits de cérémonie, et spécialement tous ceux du sacre; le petit lit qui, en campagne, se dressait dans la tente de l'Empereur; le poignard d'un superbe travail qui avait appartenu à Philippe II, et qui fut donné à Napoléon lors de la dissolution de l'ordre de Malte; des armes de chasse; le secrétaire dont les pieds se dévissaient, et qui, dans les marches, s'attachait derrière la voiture de l'Empereur, meuble bien précieux, puisque sur cette petite tablette furent écrits les ordres du jour et les proclamations qui faisaient événement dans le monde.

Le berceau du roi de Rome porte encore le surtout garni de fleurs de lis dont il fut revêtu pour recevoir le duc de Bordeaux après le fils de Napoléon. O révolutions humaines!

Cette couchette doublement royale, si modeste aujourd'hui, était un chef-d'œuvre d'Odiot et de Thomire, exécuté d'après les dessins de Prudhon, et dont le grand artiste nous a laissé la description que voici:

« Le berceau, dont les ornements, en nacre, burgaux et vermeil, ressortent sur un fond de velours nacarat, est supporté par quatre cornes d'abondance, près desquelles sont placés les génies de la Force et de la Justice; il est formé de balustres de nacre et parsemé d'abeilles d'or.

« Un bouclier, portant le chiffre de l'Empereur et entouré d'un triple rang de palmes, de lierre et de laurier, en forme la tête. La Gloire, planant sur le monde, soutient la couronne triomphale et celle de l'immortalité, au milieu de laquelle brille l'astre Napoléon. Un jeune aiglon, placé au pied du berceau, fixe déjà l'astre du héros; il entr'ouvre ses ailes et semble essayer de s'élever jusqu'à lui. Un rideau de dentelle semé d'étoiles et terminé par une riche broderie d'or, retombe sur les bords du berceau.

« Le génie de la Justice est appuyé sur le pied du berceau; l'expression qui règne sur sa figure, sa pose grave et tranquille, le feraient également reconnaître, quand on n'apercevrait pas les balances de Thémis et le bandeau sacré qui couronne son front.

« A la tête du berceau s'élève le génie de la Force, appuyé sur la massue d'Hercule; il tient de l'autre main une couronne de chêne. Les armes de l'Empire brillent au-dessus de lui.

« Deux bas-reliefs ornent les côtés du berceau. Dans le premier, la Seine, couchée sur son urne, reçoit dans ses bras l'enfant précieux que les dieux lui confient. Les armes de la ville, placées près de la nymphe, rappellent à la fois et le lieu de la naissance du prince et la cité qui lui offrit son premier berceau.

« Le second bas-relief représente le Tibre; près de lui est un fragment sur lequel on distingue la louve de Romulus. Le dieu du fleuve soulève sa tête couronnée de roseaux, et aperçoit se lever sur l'horizon l'astre nouveau qui doit rendre à ses rives leur antique splendeur. »

En face du berceau du roi de Rome (car il faut dire ici plus que partout ailleurs : *vanité des vanités!*), est le petit costume blanc, le vêtement autrichien que ce même Napoléon II, descendu au rang de prince allemand, dut endosser à Vienne. Seulement, on lui laissa par grâce la plaque de la Légion-d'Honneur, que cette petite veste historique porte encore.

On ne saurait voir, sans être vivement touché, l'exemplaire du *Code Napoléon*, qui était constamment sur le bureau de l'Empereur. C'est le souvenir d'une des œuvres qui, dans les siècles futurs, porteront le plus haut son nom. Il y a un autre volume à côté de celui-là : ce sont les œuvres d'Ossian, si complétement oubliées aujourd'hui, mais que l'Empereur, par une prédilection singulière, admira toujours avec enthousiasme. Au milieu de la salle, nous voyons un de ses délassements habituels, le jeu d'échecs qui, par ses combinaisons, lui rappelait le jeu des batailles.

Mais le ciel de l'Empire s'assombrit et les événements se précipitent. Nous les suivons en achevant l'examen de cette salle. Le chapeau que l'Empereur portait dans la campagne de 1814 est comme une date dans cette période critique; puis voici comme une autre date le mors du cheval que l'Empereur montait le jour funeste de Waterloo. Une autre date encore, c'est le drapeau qu'il embrassa lors des adieux de Fontainebleau, et qui porte l'inscription suivante : *Garde impériale. L'Empereur Napoléon au 1er régiment des grenadiers à pied.* Parmi les batailles inscrites derrière, on lit le nom de la Moskowa. Enfin, pour clore cette incomparable épopée, il nous reste à mentionner deux souvenirs de l'exil où fut confinée, pour y souffrir jusqu'à la mort, la victime de l'Europe entière : le petit chapeau rond que Napoléon, dans sa vie inoccupée et désormais sans but, portait à Sainte-Hélène; et le mouchoir qui servit à essuyer son front à ses derniers moments. Il porte encore les traces du vinaigre qu'on fit respirer au mourant pendant son agonie. »

Ce dernier objet nous semble trop intime et trop émouvant pour un musée public. Il figurerait plus convenablement peut-être dans la chapelle funéraire des Invalides.

Tel est l'ensemble du Musée des Souverains, sur lequel nous avons dû jeter d'abord ce coup d'œil général, — qui servirait au besoin de guide à nos lecteurs, comme nous en ont servi les comptes-rendus officiels, et surtout celui de M. Tardieu.

Nous reviendrons en détail sur chaque objet important et sur les curieuses vicissitudes qui l'ont amené aux galeries du Louvre.

C. DE CHATOUVILLE.

L'AUTOMNE.

Aux jours où, riante et féconde,
La nature est riche d'encens,
Où le soleil, âme du monde,
Pénètre et réjouit les sens,

Qu'il m'était doux de voir la terre
Se parer de mille couleurs,
Et mon abri, toit solitaire,
Dormir en un berceau de fleurs!

Aujourd'hui, je pleure en moi-même
De voir mes dahlias flétris,
Mes rosiers sans leur diadème,
Mes balsamines en débris;

De marcher sur la feuille morte,
Qui roule au courant du ruisseau,
Ou que l'aile des vents emporte
Loin du paternel arbrisseau;

Et de sentir, à chaque aurore,
Le soleil, naguère éclatant,
Pâle, demain plus pâle encore,
Perdre d'un feu que j'aime tant!

Et sur tout ce qui m'environne,
A chaque pas de mon chemin,
Dans l'été qui se découronne,
Hélas! je lis le sort humain!

Le temps, de ses mains acharnées,
Comme ces fleurs, fane nos jours;
Comme ces feuilles, nos années
Tombent, s'envolent pour toujours!

Ces nuages que les vents chassent,
Fougueux comme nos passions,
Dans les airs passent, comme passent
Les flots de nos illusions!

Et le soleil, gloire éclipsée,
Roi détrôné par un vainqueur,
Se glace, comme la pensée,
Comme le sang, comme le cœur!

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

Octobre 1853.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE.

« *Le plus petit des rois porte son épée plus haut qu'un grand-connétable.* » Paroles du jeune Charles IX, en supprimant la charge de grand-connétable, que sa mère lui demandait pour le duc d'Anjou.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

RÉBUS.



LÉGENDES HISTORIQUES.

LA TOUR AU PAÏEN.



Vue du château de Fontenilles, avant sa décadence. Dessin de M. D. Lancelot.

Dans ces mêmes lieux que j'ai déjà eu occasion de décrire (1), sur ces mêmes coteaux si pittoresques où l'aqueduc de Marly, témoignage du génie inventeur de l'avant-dernier siècle, regarde de haut et d'un air quelque peu aristocratique le viaduc du chemin de fer de Saint-Germain-en-Laye, audacieuse expression du génie moderne, je me promenais un jour, marchant au hasard, à la poursuite de je ne sais quelle idée. Je parcourais ce plateau parsemé de vignes, de champs de luzerne et de céréales, appelé les Grandes-Terres, lorsque, moins préoccupé de ma route que des pensées, assez vagues du reste, qui me passaient par la tête, au bout de l'étroit sentier que je sui-

(1) Voyez le délicieux roman de M. Saintine : *Un Rossignol pris au trébuchet*, ou les charmants *Récits dans la Tourell e* dont l'auteur de *Picciola* vient de publier une nouvelle édition en un joli volume in-18, chez V. Lecou. (*Note de la rédaction.*)

vais, je rencontrai tout à coup sous mes pas une excavation, une sorte de trou, dans lequel je faillis me laisser choir.

Les poëtes et les chroniqueurs, tout aussi bien que l'astrologue de la fable, sont gens à terminer leur promenade dans le fond d'un puits.

Ce trou, cette excavation, avait en effet l'apparence d'un puits, mais d'un puits à fleur de terre, sans margelle et sans son outillage extérieur. Il était si large cependant, et placé si loin de toute habitation de quelque importance, qu'il était difficile d'admettre qu'il eût jamais eu cette destination. Pour en faire l'inspection du sommet à la base, je me penchai sur le bord, non sans prendre mes précautions, car ses assises disjointes, interrompues par l'invasion des terres, et les plaques de mousse qui tapissaient les parois qui me faisaient face, m'avertissaient assez que j'avais affaire à quelque ruine déjà fortement ébranlée. Je me souciais peu de renouveler par curiosité les risques que j'avais déjà courus par distraction.

C'était un précipice muré, mais aux deux tiers seulement; dans le reste de son pourtour on pouvait deviner les traces de certains encadrements de pierre qui avaient dû soutenir des croisées... Des croisées à un puits? à une construction souterraine?... je m'y perdais.

Au-dessus de l'emplacement de ces anciennes croisées, du côté opposé à celui où je me tenais alors, un épais rideau d'arbustes et de broussailles masquait la vue et barrait le passage; je ne songeais donc guère à porter mes investigations plus loin.

Dans ce moment, un cultivateur passa près de moi, sa houe sur l'épaule.

— Qu'est-ce que cela? lui demandai-je, en désignant l'enfoncement pierré.

— Comment! vous qui êtes du pays, vous ne le savez pas? me répondit-il; c'est la Tour au Païen.

La Tour au Païen!... A ce seul mot, je redressai la tête. Il y avait là un excellent titre de légende; la légende seule faisait défaut, mais elle ne pouvait manquer d'être au bout. L'air d'assurance de mon interlocuteur, son étonnement, mêlé d'ironie, touchant mon ignorance lorsque je l'avais interrogé, me faisaient espérer que l'explication suivrait le mot. Il n'en fut rien; les connaissances de mon homme à la houe, comme celles de beaucoup de bibliomanes, n'allaient pas plus loin que le titre.

Mes appétits de chroniqueur étaient surexcités. J'examinai avec plus d'attention ce tube maçonné, et l'idée me vint que ce pourrait bien être la partie inférieure d'une *oubliette*, autrefois reliée à quelque vieux château féodal disparu.

La curiosité pousse facilement à la bravoure et même à la témérité. Je risquai plus avant le pied sur les assises branlantes, puis le corps, puis la tête, en ayant soin toutefois de me retenir à une tige de genêt sauvage poussé dans les interstices du rebord extérieur, au milieu d'une foule d'autres plantes pariétaires, et ce que je vis au fond de cette prétendue oubliette, ce ne furent ni des ossements blanchis par le temps, ni des débris de corps humains, mais simplement un amas de fagots, surmonté de quelques vieilles futailles défoncées.

Evidemment, la Tour au Païen servait aujourd'hui à un vigneron de trou à débarras.

Lorsqu'on est en veine de découvertes, l'incident le plus minime peut devenir important par ses conséquences. Rien n'est à dédaigner pour l'annaliste ou le légendaire consciencieux qui se sent sur les traces d'une bonne fortune historique; la légende elle-même n'est-elle pas encore de l'histoire, seulement de l'histoire habillée à la vieille mode, d'après les idées et les usages ayant eu cours à une certaine époque?

Ces graves réflexions naissaient en moi à l'aspect des fagots et des futailles. Qu'ils eussent été jetés là de haut en bas pour les mettre, faute de mieux, à l'abri des maraudeurs champêtres, je le comprenais; mais le propriétaire de cette ruine, chaque fois qu'il a besoin d'une douve ou d'un échalas, doit-il donc, pour si petite affaire, s'armant d'une lourde et longue échelle, descendre dans les entrailles du gouffre? Cela me semblait peu probable. J'en conclus que sans doute un débouché quelconque, aboutissant je ne sais où, existait dans la partie inférieure de la tour. Néanmoins, vu la position isolée du monument et son enfoncement dans les profondeurs du sol, je bronchais encore quelque peu dans mes convictions, lorsqu'un nouveau document m'arrive et met fin à mes incertitudes.

Ce document précieux, inattendu, inespéré, c'est un chat, un jeune chat, qui, glissant tout à coup entre deux fagots, vient me montrer sa petite mine éveillée et faire reluire ses ardentes prunelles, au milieu de la presque obscurité qui l'environne. J'aurais bien pu penser que, tout ainsi que les fagots, il avait pu être jeté du haut de la Tour; mais le moyen de s'arrêter à cette idée? Mon nouveau-venu n'avait nullement les allures d'un chat souffreteux, dolent et incertain de son avenir; bien au contraire, alerte et de belle humeur, il bondissait légèrement pour essayer de saisir au passage quelque rayon de soleil égaré dans ces ténèbres; ou, prenant des attitudes plus dignes, s'accroupissant d'un air calme et placide sur le dos d'une futaille, il se grattait l'oreille, se pourléchait la patte en maître chat qui n'a rien de mieux à faire, et dont l'esprit n'est tourmenté ni par des idées de réclusion ni par la crainte de manquer l'heure de son dîner.

Evidemment, il connaissait les aitres du logis et savait le moyen d'en sortir. Pour le contraindre à me mettre dans sa confidence, je ramassai une motte de terre, pas trop pesante, et la laissai tomber vers la vieille futaille sur laquelle il trônait si magistralement. Mon ami chat prit peur, fit un grand écart, et je le vis plonger et disparaître vers la gauche.

Il venait de me livrer son secret.

De même qu'un renard, poursuivi par des soldats, avait indiqué à je ne sais quel général romain le côté vulnérable de la ville assiégée; de même qu'une biche blanche, relancée par des Huns, avait livré aux premières hordes des barbares un passage à travers les Palus Méotides, ainsi mon joli petit Rominagrobis m'ouvrait la porte d'entrée de la Tour au Païen.

Je retournai quelques pas en arrière, prenant à gauche, comme avait fait mon chat. Ne trouvant pas le moindre sentier de ce côté, je m'en frayai un moi-même à travers une longue pièce de vigne, au bout de laquelle j'aperçus un chemin creux; le chemin creux me conduisit dans un petit vallon sauvage, aride, encombré d'amas de sable et de débris à moitié cachés sous des sureaux en fleurs, la seule joie de ce lieu désolé.

Cet objet de mes investigations, après l'avoir sondé du sommet à la base, je pouvais enfin l'examiner de la base au sommet; il se montrait à moi dans toute sa hauteur, mais il n'était visible que par sa face avancée; son dos et ses flancs restaient invinciblement enfoncés dans la terre. J'acquérais du moins la certitude que mon puits avait, ou plutôt avait eu, non-seulement des verrières, mais une porte. Pour le moment, il échappait au fisc de ce côté et

pouvait parfaitement s'affranchir de l'impôt des portes et fenêtres.

Une voûte basse et prolongée, qui débordait au dehors, servait à la fois d'entrée et de péristyle à la tour; mais cette tour étrange, telle que je n'en avais jamais rencontré une semblable dans tous les vieux châteaux, debout ou en ruines, visités par moi; cette voûte arquée, qui, quoique dépouillée de son armure de pierre, accusait le plein cintre et rappelait l'architecture purement romane des onzième et douzième siècles, tout aussi bien que les porches célèbres de Notre-Dame de Chartres, de Noyon et de Poitiers, étaient-elles bien de vraies reliques du moyen âge? Je commençais à douter. Les fermiers généraux du temps de Louis XV jouaient beaucoup à la tourelle et au donjon, se plaisaient à construire des ruines, au risque des méprises qui pouvaient en résulter plus tard pour les pauvres explorateurs de vieux monuments. Ne serait-ce pas là une de leurs espiégleries architecturales? N'importe! j'en aurai le cœur net. Le dix-huitième siècle est riche en traditions curieuses plus encore que le onzième, et celle-ci n'en sera que plus facile à recueillir.

Pour éclaircir le fait, je n'avais qu'à consulter un des anciens du pays. On vit vieux à Marly; aussi, pouvant choisir, je ne me contentai pas d'un simple octogénaire; je m'adressai à un presque centenaire de ma connaissance, qui avait surtout conservé la mémoire des temps passés.

— Père Boivin, lui dis-je, qu'est-ce donc que cette Tour au Païen, qui se trouve dans les Grandes-Terres?

— Vous savez bien, me dit-il; c'est la tour à Charles Gagné, puisque c'est lui qui l'a achetée de Jean-Pierre Bellavoine, il y a tantôt trois ans.

— D'accord, mais sait-on qui l'a construite?

— Oh! pour ce qui est du maçon qui l'a bâtie, ce n'est ni Guitel, ni Moesseron; je crois que les dents ne lui font plus de mal depuis longtemps à celui-là; j'étais bien jeune lorsqu'on l'a découverte, cette fameuse tour, dont mon père et mon grand-père avaient déjà entendu parler, mais que personne n'avait jamais vue.

— Comment cela?

— Mais vous savez bien..., puisqu'elle était comblée à ras depuis trois cents ans peut-être!

Ce mot fut un trait de lumière; je compris que j'avais affaire à un monument sérieux, auquel les fermiers généraux de Louis XV n'avaient pu mettre la main; la durée de son enfouissage m'expliquait la durée de sa conservation.

— Et comment l'a-t-on découverte?

— Dame! on peut croire que c'est le bon Dieu lui-même qui a indiqué la place. Il y avait là, à ce qu'il paraît, un bel orme qui poussait dessus, bien à son aise, ni plus ni moins qu'un oranger dans sa caisse. Un beau jour le tonnerre l'atteignit, le renversa à moitié et il mourut. En achevant de le déraciner, on rencontra un cercle de moellons et de meulières, mais si bien cimentées, que la pioche n'y pouvait mordre; on creusa au milieu, où ça cédait plus facilement; on ne laissa que d'en retirer des poutres et du fer, et un tas de pierrailles, et même, à ce que ma bonne femme de mère m'a assuré, on trouva tout au fond, encore vivant, un gros chat noir, qui d'un seul saut atteignit le haut de la tour et se sauva sans qu'on ait pu l'atteindre. Pendant plus d'un mois, toutes les nuits, il poussait de si forts miaulements, que personne ne pouvait dormir à Marly... Mais tout ça c'est des bêtises que vous ne tenez pas à savoir.

— Si fait, si fait! père Boivin, je vous assure que le chat noir m'intéresse; continuez, je vous en prie.

Dans ce moment je me rappelais le petit Rominagrobis que moi-même j'avais aperçu au fond de la tour, et le rapprochement me semblait singulier.

Mon centenaire poursuivit:

— Donc, tous les garçons du pays s'étaient rassemblés pour donner la chasse à ce gros chat noir, qu'on disait être le diable; mais ils avaient beau le percer de balles, il n'en courait que mieux et, la nuit suivante, ne miaulait que de plus belle. Enfin, soi-disant, les filles s'en mêlèrent; elles vinrent avec la bannière de la Vierge prêter main-forte aux garçons, et devant cette bannière, à ce qu'on dit toujours, le gros chat fut pris comme d'un grand malaise; il cessa de courir et de miauler, mais s'aplatit contre terre, et, le poil hérissé, la queue pendante, se réfugia sous un buisson. On entoura le buisson, les filles chantant des cantiques et les garçons tenant leurs fusils braqués. Quand le jour vint, on se rapprocha peu à peu du buisson, on regarda dessous, on le fouilla dans tous les sens; le chat noir avait disparu, mais à sa place on trouva un serpent qui, en se faisant de lui-même un nœud de sa queue, s'était étranglé. Il était mort, et, depuis ce temps, on a parfaitement dormi à Marly.

Je pris note en moi-même du chat noir, sans avoir la moindre idée que cette historiette cabalistique pût avoir le moindre rapport avec la légende que je poursuivais: c'en était un écho affaibli cependant.

Quand le père Boivin eut cessé de parler:

— D'où vient, lui dis-je, que les gens qui, les premiers, ont exhumé ce vieux bastion, l'ont nommé la Tour au Païen?

— Oh! c'était déjà le nom de ces terres-là bien avant que la tour fût découverte; au surplus, si vous en voulez savoir plus long, adressez-vous à Charles Gagné, qui en est le propriétaire aujourd'hui; il doit avoir tout ça dans ses paperasses.

— Où demeure-t-il?

— Mais il y demeure.

— Quoi! dans la tour?

— Non! à côté; vous savez bien... la petite maison neuve qui donne sur le chemin du port.

Je connaissais Charles Gagné; il avait été mon frère d'armes dans la garde nationale de Marly. Le lendemain je cours chez lui, pensant avoir affaire à un ami, à un conservateur des vieux monuments. Affreuse désillusion! il n'avait acheté la Tour que *pour en tirer de la pierre*. Sa maison avait été construite aux dépens de l'édifice féodal! Hélas! hélas! Cependant je visite avec soin cette maison, née de ma vieille tour: dans l'écurie, dans le caveau, dans les massifs qui soutiennent la grange, partout où, par économie, on n'avait pas jugé à propos d'enlever les reliefs de la sculpture, je découvre des traces de plein cintre; comme ornements, des restes de dragons, de tarasques, emblèmes hideux que le treizième siècle avait déjà rejetés avec mépris. Je puis donc garantir l'antiquité de ce précieux vestige. Quant à son origine, le nouveau propriétaire ne s'en était guère inquiété, et, pour plus amples informations, il me renvoie à M. H...., le notaire du pays, qui, me dit-il, est un finot bien au courant de tout ce qui regarde les propriétés de Marly et des environs.

Justement, en rentrant chez moi, je rencontre ce dernier, qui est de mes amis.

— Cher tabellion, lui dis-je aussitôt, sans lui laisser le temps de se reconnaître, qu'est-ce que la Tour au Païen?

— La Tour au Païen! me réplique-t-il sans se déconcerter, et en prenant cet air railleur qui lui est habituel en dehors de son étude, je vais vous faire son histoire en deux mots. Pour le compte de Bellavoine, je l'ai vendue à Gagné trois cent soixante-dix francs, s'il m'en souvient bien, lesquels m'ont été payés en bel et bon argent ayant cours. Cela vous suffit-il?

— Trêve de plaisanterie! Savez-vous qu'il s'agit là d'un monument fort curieux, et qui date peut-être du règne de Louis le Gros ou de Philippe Auguste!

— Je ne vous le dirai pas; je n'exerçais point encore à cette époque.

Et, reprenant quelque peu sa gravité d'officier public, il ajoute:

— Mais avez-vous consulté notre curé? Si l'affaire vous intéresse réellement, il est plus capable que moi de vous répondre sur un pareil sujet.

En effet, je me rappelle aussitôt que le seul homme du pays auquel je ne me suis pas encore adressé est justement celui qui peut me fournir les renseignements les plus précis et les plus valables. Sans plus tarder, je me rends au presbytère.

Le curé de Marly n'est pas seulement un vrai disciple de Jésus-Christ, indulgent et charitable, dévoué de corps et de bourse aux pauvres et aux souffrants; un prédicateur excellent, dont les sermons simples, onctueux, toujours à la portée de son auditoire, mériteraient d'être recueillis; il est de plus, surtout pour ce qui se rattache à l'histoire ecclésiastique, un archéologue fort distingué.

Après les préliminaires et les compliments d'usage, dès que le moment est venu de lui adresser mon éternelle et invariable question: — Qu'est-ce que la Tour au Païen? il me répond, du ton le plus calme et le plus assuré, que c'est une ancienne dépendance du vieux château de Fontenilles (*Fontenœum*), dont les domaines, dès le onzième siècle, s'étendaient sur les Grandes-Terres et allaient même jusqu'au Pecq rejoindre la Seine.

Je nageais en pleine joie archéologique! Non-seulement je possédais le nom du vieux manoir, mais la date que je lui avais assignée, peut-être un peu à la légère, se trouvait exacte. Quel triomphe! et comme désormais j'avais bien le droit de prendre confiance en mon savoir!

Alors, je mis en avant le corollaire obligé de ma première proposition:

— D'où lui vient ce nom de la Tour au Païen?

— Oh! pour cela c'est autre chose, me répondit mon digne pasteur, et de ce côté j'en suis réduit à l'hypothèse, mais je crois que celle que j'ai trouvée est assez acceptable.

J'écoutai, les oreilles béantes; il poursuivit:

— Vous vous rappelez que, dans ces mêmes Grandes-Terres, non loin de la Tour, on a retrouvé, il y a quelque temps, *une pierre levée*, une pierre druidique enfin.

— Oui, interrompis-je, et même j'ai recueilli quelques-uns des ossements qu'elle recouvrait.

— Justement, c'est des ossements, qui se trouvaient là en grande quantité, qu'il s'agit. Vers la fin du règne de Louis XIV, cette pierre avait été déjà soulevée. A la vue de cet amas de débris humains, on supposa, non une ancienne fosse commune, qui ne se rencontre d'habitude que dans les grandes villes très-populeuses, mais le réceptacle où l'on avait enfoui les victimes d'une bataille ou d'un massacre, remontant à une époque lointaine. Il fut question de les transporter au cimetière du village et même de les bénir en grande pompe. Mais parmi cette foule de grands seigneurs, qui habitaient alors Marly, se trouvaient quelques hommes instruits qui n'hésitèrent pas à déclarer que cette pierre n'était autre chose qu'un *dolmen*, un *menhir*, un monument celtique, antérieur au christianisme en France; que, par conséquent, ce n'étaient pas là des os de chrétiens, mais des os de païens. On combla de terre cette fosse que nous devions voir découvrir de nouveau plus tard, et l'on n'en parla plus; mais le souvenir de cette exhumation avait dû se conserver assez vif dans le pays pour que, vingt ou trente ans après, lorsqu'on fit la trouvaille de cette tour creuse, placée dans le voisinage de *la fosse aux païens*, les gens du pays aient pu croire qu'elle remontait au même temps et lui aient donné le même nom. Voilà, selon moi, l'origine probable de cette dénomination : *la Tour aux Païens !*

J'étais anéanti. Je venais de passer de l'espérance la plus vive à la désillusion la plus complète! Quoi! lorsque déjà je croyais tenir ma légende, elle m'échappait! Après avoir été déjà ballotté de Louis XV à Philippe Auguste, des fermiers généraux aux chevaliers des croisades, je me voyais rejeté tout à coup jusqu'aux Celtes et aux druides!

J'en appelai de l'arrêt cependant, qui, après tout, ne reposait que sur une hypothèse; la passion du chroniqueur était devenue chez moi une exaltation fiévreuse; j'interrogeai les bibliothèques, les vieilles archives, les vieux manuscrits du moyen âge, leur demandant à tous des nouvelles de la Tour au Païen et des seigneurs de Fontenilles; rien ne me répondit. Je me désespérais, je me décourageais.

On ne sait pas assez ce qu'il en coûte parfois de temps, de travaux, de recherches et d'espérances déçues au pauvre traditioniste avant d'arriver à la fin de son œuvre qui, après tant d'efforts, semble le plus souvent, aux yeux des gens superficiels, n'avoir abouti qu'à un conte de ma mère l'Oie; mais on ne sait pas non plus de quelle joie suprême il se sent inondé lorsque cette histoire, cette légende, qui ne lui a d'abord été révélée que par un mot douteux, qu'il a poursuivie avant même d'être convaincu de son existence, après laquelle il s'est acharné, la couvant dans son œuf, et la forçant presque d'éclore malgré elle, il la tient enfin, non par lambeaux décousus, non d'après les vagues récits de quelque grossier villageois, mais complète, authentique, irrécusable!

Eh bien! c'est la bonne fortune qui m'était réservée!

Chose étrange! la *Tour au Païen*, cette légende que j'allais quémander de porte en porte, j'en avais déjà trouvé le sujet dans un *Mystère* représenté au commencement du seizième siècle; mais le lieu de la scène y était si bien déguisé, les personnages tellement défigurés qu'il m'était impossible de la reconnaître.

Il y a deux ans seulement, étant retourné à Génappes, je trouvai dans la vaste bibliothèque de M. du Ryer, salle des douzième et treizième siècles, un manuscrit de format grand in-quarto, écrit sur double colonne en une minuscule italique, massive, serrée, mais de lecture assez facile.

L'ouvrage débutait ainsi:

« Ci se comance li livre de la Cronique del vaillant
« Guillelme l'Estandard, où on y verra ung miracle... »

Mais je ne veux point par avance déflorer mon sujet. Qu'il vous suffise de savoir que je venais de trouver ce que j'avais si longtemps et si vainement cherché, et que la Chronique du sire Guillaume l'Etendart pouvait aussi bien porter le titre de :

LA TOUR AU PAÏEN.

Vers le commencement du règne de Louis VIII qui, placé dans la chronologie des rois de France entre son père Philippe Auguste et son fils Louis IX, ne jette guère d'autre éclat que celui qu'il emprunte à la lumière qu'il reçoit d'eux, sur le territoire de Marly, vivait un digne et brave gentilhomme du nom de Guillaume Bernard, sire de Fontenilles. Il eût bien pu prendre un titre plus pompeux, car il était de grande et noble race, mais il ne l'osait, pour trois raisons principales.

La première, c'est qu'il n'était encore que damoiseau, et non chevalier; c'était la moindre des trois raisons; la seconde, c'est que le roi actuel eût pu trouver à redire à ce qu'il essayât de ressusciter un nom et un titre que le roi défunt avait voulu éteindre à tout jamais; la troisième enfin, c'est que bien des choses lui manquaient pour faire montre d'une façon convenable de son illustre origine. Il était si pauvre, que le petit château de Fontenilles, son unique patrimoine, quoique bâti à peine depuis une centaine d'années, menaçait ruine de toutes parts, sans qu'il lui fût permis de songer à réparer le dommage; si pauvre



Les vassaux de Bernard festoyant et lui rendant hommage.

que, de lui-même il avait engagé ses serfs à racheter leur liberté, et qu'il la leur avait vendue à bas prix; si pauvre, que les officiers attachés à sa personne ou à la surveillance de ses biens, son fauconnier, son intendant, son garde-messier, n'étaient autres que trois paysans restés à la glèbe, les seuls serviteurs qui lui appartinssent en toute propriété et qui, en dépit de leurs fonctions officielles, véritables sinécures, en remplissaient d'autres, moins honorables en apparence peut-être, mais dont ils s'acquittaient du moins dans toute leur étendue. Au fauconnier était dévolu de droit le soin de la basse-cour, du toit à porcs et de l'écurie; au garde-messier, celui de la cuisine, du four, et le balayage général de la maison. Dans leurs loisirs, ils avaient pour passe-temps la culture des quelques livrées de terre et des quelques pièces de vignes qui, comme dépendances, entouraient encore d'une ceinture verdoyante le château de Fontenilles.

Quant à l'intendant, qui avait nom *Courte-Cuisse*, vu le léger boitillement dont il était affligé, exempté du rude labeur des champs, plus rapproché de la personne de son

maître, il veillait à l'entretien de ses vêtements et de ses armes, le servait à table, se chargeait de ses messages et de ses commissions, ce qui ne l'empêchait pas, quand venait le temps de la moisson ou des vendanges, de donner un coup de main aux deux autres, de les aider à battre le blé, à vanner le grain, à treillisser les corbeilles, à cercler les tonneaux; ne s'en rapportant qu'à lui-même cependant pour tout ce qui touchait aux provisions d'hiver, à la conservation des légumes, à la salaison des viandes, et surtout à l'administration des caves. Jamais intendant n'avait été si bien occupé et si mal payé. Que vous dirai-je de plus? Guillaume Bernard était si pauvre, si pauvre, que pour se procurer l'argent nécessaire à son entretien, pour entendre sonner quelques écus dans son escarcelle, et pouvoir, comme tout autre honnête gentilhomme, faire, le dimanche, son offrande à l'église, il se voyait forcé de trafiquer des maigres produits de ses terres, quoiqu'il n'eût que le suffisant à peine pour lui et ses trois serviteurs.

Vint une fâcheuse année, où le blé manqua presque complétement. Loin de pouvoir en vendre, il en fallait acheter, et il coûtait gros; le vin avait été en grande abondance; ce semblait devoir être une compensation; mais les marchés en étaient tellement encombrés que les acheteurs semblaient ne vouloir payer que le tonneau et non le jus du raisin, le contenant et non le contenu.

Notre piteux gentilhomme ne savait plus comment se tirer d'affaire; ses caves étaient pleines, mais ses greniers étaient vides, et, faute d'habitude peut-être, il ne pouvait se résoudre à toujours boire sans manger. Dans sa perplexité, il appela près de lui son grand conseil, composé de son chambellan, de son page, de son échanson, de son majordome, de son écuyer tranchant, de son sommelier, tous réunis et confondus sous une seule et même enveloppe, celle de maître Courte-Cuisse, qui du reste ne laissait pas que d'être homme de sens et assez beau parleur pour un vilain.

— Messire, lui dit celui-ci, notre vin, quoique moi-même j'aie pris grand soin de lui depuis sa sortie du pressoir, quoique moi-même j'en aie fabriqué les tonneaux, en y mettant tout mon savoir-faire, on nous l'échangerait à peine contre de la bonne eau claire à Saint-Germain, au Pecq et à Poissy; le transporter à Paris pour l'y vendre à la criée serait une rude entreprise, car il faudrait équiper un bateau, solder des bateliers, entreprendre un long voyage sur rivière, toutes choses coûteuses, et l'argent nous fait un peu défaut pour le moment, ce me semble. Les habitants de Marly-le-Bourg et ceux de Marly-le-Châtel en auraient bonne envie, car ils le savent de bon goût, de belle couleur, doucement aigrelet et trottant sur la langue avec plus de gentillesse que le cidre, avec plus de force que l'hypocras; mais ils ne sont pas gens à nous l'acheter en pièce ni en demi-pièce; donc il le leur faut vendre à la cruche ou au cruchon, voire même à la bouteille ou à la verrée. C'est là mon avis.

— Holà! bonhomme, lui répliqua aussitôt son maître, en relevant le front d'un air hautain; si je t'excuse, c'est que nous sommes au décours de la lune, et les doctes affirment qu'à cette heure les faibles cervelles décroissent et se rapetissent à son unisson. Tu es fou!

— *Amen!* dit l'intendant en courbant la tête d'un air humble. Si monseigneur a des moyens plus sûrs de se procurer de l'argent...

— Galant moyen, en vérité, que de débiter mon vin à la bouteille et au gobelet, pour faire récolte de blancs et de deniers, n'est-ce pas?

— Deux cent quarante deniers, messire, peuvent s'échanger contre une livre d'argent, et à force d'amasser des blancs on finit par arriver au bezant d'or.

— Sainte Vierge! mais ce serait honte à moi!

— Pourquoi? messire. Nosseigneurs les abbés ont toujours établi une buvette près de leurs enclos de vignes, et le roi Philippe, lui-même, faisait débiter au pot le vin de ses domaines.

— D'accord, mais le roi Philippe — Dieu sait ce que de lui je pense! — avait ses crieurs et ses sergents, et les abbés ont leurs moines pour suffire à la besogne!

— Ne suis-je pas là, messire? répondit l'infatigable Courte-Cuisse; j'ai bien assez de temps de reste pour ajouter cette fonction à mes autres fonctions; d'ailleurs, tout ce qui regarde le vin de vos fiefs est de ma seule compétence. Laissez faire, maître, et si le mauvais œil ne nous poursuit pas, si le gobelin des caves ne fait pas tourner en eau vaseuse notre précieuse liqueur, bientôt au fond de chacun de nos tonneaux vides nous trouverons de quoi nous approvisionner de froment et de victuailles, et qui sait, peut-être aussi de quoi renouveler vos nippes qui commencent à crier merci!

Quand l'intendant eut cessé de parler, Guillaume Bernard ne ressentit plus qu'un seul regret, ce fut de ne pas être encore assez riche pour pouvoir sur-le-champ récompenser le zèle d'un si dévoué serviteur.

Peu de jours après, non loin de l'entrée principale du château de Fontenilles, s'élevait une espèce de petite tonnelle, garnie de tables et de banquettes de bois, entourée d'un léger treillage et surmontée d'une branche de pin.

Voici donc notre châtelain, notre gentilhomme de si haute naissance, contraint, pour vivre, de se faire cabaretier!

Si sa misère était grande, grande aussi devait être son humiliation, plus grande encore sa sombre tristesse!

Non, il n'en était rien; et, en dépit de sa pauvreté, de son abaissement et des malheurs de sa famille, le plus souvent on le trouvait souriant et de belle humeur. Ah! c'est qu'il circule dans ses veines un philtre puissant qui le soutient contre l'adversité: il est jeune! Né en même temps que le treizième siècle, il compte à peine vingt-trois ans; de plus, il a au cœur une noble passion. Chaque dimanche, ainsi qu'à toutes les fêtes carillonnées, sans en manquer une, il se rend à sa chapelle seigneuriale, et là, n'étant pas forcé de tenir ses yeux sur un psautier, puisqu'il ne sait pas lire, il les dirige, avec convenance et modestie cependant, vers une belle jeune fille de quatorze à quinze ans, digne et fière, vêtue de blanc des pieds à la tête, car elle a été consacrée à la Vierge. C'est Jeanne de Montmorency, fille de Bouchard Ier, seigneur de Marly, de Montreuil, de Saissac et de Picauville, petite-fille de Matthieu le Grand, chef de la branche des Montmorency-Marly, un des plus grands hommes de guerre de son temps, mort sous les murs de Constantinople.

Certes, s'il avait pu raisonner son cœur, il eût cherché à étouffer ce beau sentiment-là à sa naissance, comme dans le nid on étouffe le petit du vautour, avant qu'il ait pris bec et ongles pour vous déchirer. Toutefois, s'il pense à quelque chose, ce n'est pas à se délicoter de ce dangereux penchant; bien au contraire! Qu'espère-t-il donc? qu'un jour on la lui donnera pour femme, elle, la fille d'un haut baron de France, elle, dont la famille est toute-puissante, toute riche, tout honorée; à lui, le pauvre damoiseau, déshérité même de son nom, à lui le mendiant, à lui le cabaretier? Non, ses pensées ne s'égarent pas en-

core dans de pareils rêves. Espérait-il la séduire, l'enlever, agir de ruse ou de violence ? Mais par son fief de Fontenilles il relève du père de Jeanne, et quiconque alors séduisait ou ravissait la fille ou la femme de son seigneur, déclaré traître et félon, ne risquait rien moins que d'être pendu, tout honnête gentilhomme qu'il pouvait être du reste. Les lois étaient sévères à cet endroit au treizième siècle, et c'était peut-être à cette sévérité, plutôt encore qu'à la délicatesse de leurs sentiments, que les chevaliers de ce bon vieux temps devaient de se distinguer surtout, auprès des dames, par leur retenue ou leur discrétion. Pendu ! c'est là un mot qui donne rudement à songer... Eh bien ! notre Bernard ne s'inquiète pas plus de la corde qu'il ne songe au mariage. Il aime Jeanne, parce qu'elle est belle et plaisante à voir, parce qu'elle a les dents et les mains blanches, les pieds mignons, les cheveux d'un beau blond tout reluisant à la lumière ; voilà tout ; et il s'obstine à l'aimer, parce qu'aimer lui semble bon et lui fait une joie au cœur. A cet âge, le cœur, pas plus que l'estomac, ne peut rester vide. Se soucie-t-il même d'être payé de retour ? Je ne le crois pas. A quoi cela l'eût-il avancé ? Voir Jeanne, c'est là sa grande fête, sa fête des dimanches ; aussi l'heure que dure la messe lui est une heure de délices. Néanmoins, comme il trouve mauvais qu'il n'y ait qu'un dimanche par semaine, et par dimanche une seule messe, hélas ! toujours trop courte, il essaye de s'en dédommager, tantôt en allant au château rendre ses devoirs au baron, en qualité de vassal ; tantôt pour y faire visite à Thibaud de Marly, le frère de Jeanne, dont il a su habilement s'attirer l'amitié ; et quoique, à l'église comme au château, Jeanne n'ait jamais eu pour lui qu'un regard hautain et glacial, il n'en admire pas moins ses yeux, qu'il reconnaît devoir être les plus beaux yeux du monde, et pas moins ne s'en retourne chez lui ravi d'aise de l'avoir vue.

Cette affection qui se contente de si peu, qui n'a même pas l'espoir comme aliment, suffit cependant à lui donner la force nécessaire pour supporter ses malaises ; il y puise cette stoïque insouciance qui lui fait dédaigner tous les biens qu'il ne possède pas ; il y puise ces douces rêveries qui, avec sa gaieté, composent la plus grande part de son bonheur.

Car il est heureux notre damoiseau ! Depuis qu'il a suivi le conseil de son honnête intendant, il se trouve même presque riche. Les chalands ne manquent pas sous la tonnelle, et il arrive parfois qu'elle n'est pas assez vaste pour les abriter tous. Les voyageurs et les marchands qui vont de Saint-Germain ou du Pecq à Marly s'y arrêtent, moitié pour se rafraîchir, moitié pour y reprendre haleine après la montée de la Bègue ; les villageois des environs s'y donnent volontiers rendez-vous ; ses anciens serfs eux-mêmes qui, dans les Grandes-Terres, peuplent deux borderies, autrefois dépendances de Fontenilles, métamorphosées en hameaux aujourd'hui, s'y rendent de préférence les jours fériés, vu le voisinage. Quoique libres maintenant et dégagés de toute redevance envers lui, dès qu'ils aperçoivent leur ci-devant seigneur, par semblant d'hommage ou reste d'habitude, les hommes arrachent un cheveu de leur tête, les jeunes filles ramassent un brin d'herbe ou une fleur des champs, et tous lui présentent ce tribut volontaire, après l'avoir humblement salué de leur plus belle révérence. Il arrive aussi qu'un ménétrier, armé de son rebec, fait partie de la bande ; alors, avec l'agrément du maître, les cours, d'ordinaire désertes et silencieuses du château de Fontenilles, retentissent de cris joyeux, s'animent sous les pas des danseurs ; on y exécute des rondes, des bourrées et des caroles ; et si, par orgueil de race, il n'ose y prendre une part active, du moins il se réchauffe à cette gaieté bruyante qui tourbillonne devant lui ; il répète tout bas, et bouche close, le refrain des rondes, et s'estime pleinement satisfait des bons passe-temps que se donnent les autres.

Vous le voyez, Guillaume Bernard n'était guère exigeant ni en amours ni en plaisirs.

Un matin, comme il était encore au lit, bercé par un songe délicieux (il rêvait qu'il assistait, dans l'église du château de Marly, à une messe en plain-chant, qui durait déjà depuis six heures, ni plus ni moins), il fut réveillé en sursaut par un grand bruit qui se faisait au dehors. Il appela son intendant, il appela son fauconnier, il appela son garde-messier ; personne ne lui répondit. Sur les trois, deux travaillaient déjà de la serpette et de la houe, et son factotum, *Courte-Cuisse*, était, dès l'aube, parti pour Poissy, afin d'y renouveler la provision de blé et d'avoine.

Le bruit continuait et allait même en augmentant. Bernard, encore troublé par le sommeil, quoiqu'on fût entre prime et tierce, c'est-à-dire vers sept ou huit heures de la journée, croit que des malfaiteurs nocturnes tentent d'enfoncer ses portes ; il se jette à bas du lit, passe à la hâte ses chausses et le sarrau de serge qui pour lui remplace la robe de chambre, et se dirigeant au bruit, qui devenait formidable, aperçoit bientôt sous la tonnelle un jeune cavalier d'assez belle apparence, qui, après avoir, à tour de bras, brisé sur les bancs de bois les plus solides appuis du treillage, était en train de briser les bancs sur les tables.

— Oh ! holà ! hé ! l'homme ! cria celui-ci à Bernard, dès qu'il l'aperçut... Tu te permets de faire attendre le fils de mon père ? A rien ne tient, manant, que je ne te rompe les os tout ainsi que j'ai rompu tes cotrets !

— Sainte Vierge ! murmura Bernard en fronçant le sourcil.

Et, par un mouvement rapide, il porta la main à son flanc gauche, comme s'il avait dû y trouver la poignée d'une épée.

— Allons, lourdaud, à boire ! je crève de soif ! reprit l'autre. Qu'as-tu à me regarder ainsi d'un air effaré ? Les paroles sortant de la bouche d'un gentilhomme deviennent-elles de l'hébreu pour toi ?

— Je suis peut-être de tout aussi noble race que vous ? riposta Bernard en relevant fièrement la tête.

— Comment ?... quoi ?... que dit-il ?... Mais cette branche de pin qui pend à la toiture de ce vide-bouteille ?

— Je fais vendre ici le vin de mes fiefs, comme c'est mon droit ; car je suis seigneur de ce château.

Le nouvel arrivant se calma tout à coup :

— Pardon, messire, dit-il en se rapprochant du châtelain ; mais la patience n'est pas mon fait ; dans la colère le regard se trouble, et l'on peut prendre un faisan pour un ramier. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire quelque peu ironique, le costume que vous portez pour l'heure a pu aider à la méprise ; l'étoffe n'en est pas soyeuse, ni taillée à la dernière mode.

Bernard rougit légèrement, mais sans garder rancune au discoureur, assez excusable, en effet, de s'être laissé prendre au sarrau de serge. En gentilhomme qui sait son métier, il lui proposa de le recueillir chez lui pour le débarrasser de cette terrible soif qui le travaillait, s'excusant à l'avance de la maigre hospitalité qu'il lui offrait, vu que tous ses gens de service étaient absents du logis, pour une cause ou pour une autre.

Renaud de Beauvais, — tel était le nom du tapageur, — accepta à tout risque ; il attendait ses pages et ses valets de corps, qui le suivaient à distance avec ses bagages, et du château il aurait tout loisir de les guetter comme ils passeraient, ce qui lui convenait mieux que de les attendre en plein vent sous la tonnelle, comme il avait compté faire d'abord.

Ce disant, il a saisi par le licou son cheval qui, près de là, paissait à même parmi les vertes pousses d'un frais regain de luzerne ; et les deux jeunes gens, déjà compagnons, franchissent le seuil du manoir de Fontenilles.

A peine entré dans les cours :

— Qu'est-ce-là? demande Renaud de Beauvais, se tournant vers sa droite et s'arrêtant à examiner curieusement un large pan de maçonnerie bien ouvragée, qui s'avançait en demi-rotonde vers le château, et lui faisait face ; on dirait d'un bastion souterrain, ou de quelque tour magique bâtie par Mélusine, la femme-serpent.

— Mon bisaïeul, répond Bernard, à son retour de la croisade, fit construire ainsi cette tour à l'imitation de celle qu'il avait vue à Damas dans l'habitation du calife. Ce calife, durant les chaleurs trop fortes, s'y retirait avec ses sultanes.

— Peste soit des califes et de leur façon de loger les dames ! notre roi Dagobert, qui avait cinq femmes à la fois, les logeait autrement, je pense.



Bernard et Renaud. La Vierge en cire. Dessin de Gustave Janet.

Et, après avoir ri du roi Dagobert et de ses cinq reines, Renaud dé Beauvais ajouta :

— Toutefois la construction est étrange et mérite d'être conservée ; il vous faudra, messire, en faire réparer soigneusement les verrières, qui pendent tout en désarroi, brisées et déplombées ; dans l'état où se trouve présentement votre tour, que je sois pendu entre deux chiens, comme un vil juif, si je consentirais que mon cheval y séjournât une seule nuit. Mais, à propos de mon cheval, continua-t-il, aurez-vous, messire, à lui donner place dans une de vos écuries ?

— Je n'ai qu'une seule écurie, dit Bernard, et il y sera à l'aise, je l'espère, car je n'ai aussi qu'un cheval... oui, rien qu'un... pour mon service particulier, ajouta le pauvre châtelain, par sentiment de vergogne.

— Un seul ! vraiment ! C'est donc un fin genet d'Espagne, qu'il puisse vous suffire à la parade tout ainsi qu'à la course ?

— Vous allez en juger, dit Bernard en comprimant un soupir.

Ils entrèrent dans l'écurie ; elle était vide.

Bernard se rappela aussitôt que son intendant Courte-Cuisse avait dû user du cheval, et que, pour le moment, son fin genet d'Espagne traînait la charrette sur le marché de Poissy. Cette fois, sa rougeur passa au pourpre foncé.

Il n'était pas à la fin de ses épreuves..

Lorsqu'il eut introduit son hôte dans la grande salle, la plus ornée, la plus confortable du château, comme on dirait aujourd'hui, celui-ci se récria en trouvant les murs presque nus et peints à la couleur; il lui conseilla pour tentures des tapis d'Arras à grands personnages, tels qu'on en voyait alors dans toutes les bonnes maisons, et, sur le parquet dallé, à peine recouvert d'un peu de litière de paille, il lui semblait plus convenable d'étendre de ces fines nattes de jonc, plus douces et moins heurtantes aux pieds. Il examina ensuite l'ameublement. Le buffet de chêne, avec sa poterie d'étain, quoique le tout fût propre et bien entretenu, lui parut par trop modeste; sans donner dans un luxe exagéré, le sire de Fontenilles ne pouvait-il se procurer de ces dressoirs simples, mais de bon goût, qu'on égaye par quelques verres de Venise et de bonnes pièces d'argenterie? Les siéges étaient tristes à la vue et durs au toucher; au lieu de ces sellettes de bois, qui ne conviennent qu'à des moines et non à des gentilshommes, il aurait voulu voir des chaises à



Jeanne de Montmorency. Dessin de Gustave Janet.

dossier avec leurs coussinets, ou du moins des banquettes doublées d'étoupe.

Pour la première fois Bernard souffrait dans son orgueil et dans sa pauvreté; mais il se contenait, car l'étranger était son hôte. Cependant, lorsque celui-ci, poursuivant son examen, en vint jusqu'à porter sa critique sur une image de la Vierge, en cire, tout ornée de dentelles et de clinquants, et qui figurait sur la cheminée entre un cierge de la Chandeleur et un rameau de buis bénit, il n'eut pas la force de se retenir plus longtemps, car il était, pour grandes raisons, particulièrement dévot à la reine des anges; aussi, frappant du pied, il ne put s'empêcher de maugréer tout haut.

— Qui vous prend, messire? dit Renaud de Beauvais, tout prêt à s'emporter à son tour.

— Eh! par la mort-Mahom! tout à l'heure vous vous disiez brûlé par la soif, et maintenant vous ne semblez plus songer qu'à inventorier ma misère!

Renaud fit un mouvement comme pour se défendre de l'intention.

— Passe encore! poursuivit Bernard, sans lui laisser le temps de répondre; si je suis pauvre, cela ne regarde que

moi, et je n'en veux plus rougir! Mais vous avez médit de la Vierge!

— Un instant, compagnon! non de la Vierge..., mais de ce petit vilain morceau de cire, qui n'est pas digne de la représenter. Quant à la reine du Ciel, je l'honore tout autant que vous le pouvez faire; j'ai même son image au chevet de mon lit, mais sur un émail de Limoges, et si finement coloriée, si gentiment encadrée dans un cercle de vermeil...

—Buvons! dit Bernard en l'interrompant de nouveau; et il posa sur une table deux verres et deux bouteilles.

Renaud de Beauvais, quoique soudainement repris de soif, dégusta lentement le vin du crû; puis, s'arrêtant en route:

— Vous n'en avez pas d'autre? dit-il.

— Non; ne le trouvez-vous pas à votre goût?

— Il est excellent!

Et, avec une parfaite courtoisie, il acheva son verre d'un coup.

— Je le trouve bon, très-bon! reprit-il ensuite, après avoir fait une légère grimace; mais vous n'avez jamais songé à en laisser fermenter quelques tonnes dans un mélange de miel, de lavande et de poix-résine?

— Jamais! répondit brusquement Bernard.

— Il serait encore meilleur.

L'honnête châtelain de Fontenilles commençait à prendre son hôte tout à fait en déplaisance; sa critique, comme ses éloges, il ne pouvait se le dissimuler, étaient amalgamés de dédain et d'ironie, comme son vin de prédilection de poix-résine et de lavande. En examinant ce brillant jeune homme, dont les grands airs et l'insolence même annonçaient l'habitude de l'autorité et la fréquentation des cours; dont le costume de route, quelque simple qu'il fût en apparence, eût été pour lui un habit de gala; dont le frais visage ressortait si bien entre sa collerette de fine toile et son berret de velours, à mentonnière agrafée d'or; dont la taille se dessinait élégante sous sa jaquette de même étoffe et sa riche ceinture à clous dorés, le damoiseau ne put se défendre d'un sentiment de jalousie et presque de haine. Il se disposait à éconduire aussi poliment, mais aussi vivement que possible, lorsqu'un mot de celui-ci vint tout à coup changer ces mauvaises dispositions, qui n'étaient guère dans sa nature.

— Je maintiens que ce vin peut s'améliorer, disait son hôte, en poursuivant sa glose; celui du Beauvoisis ne vaut guère mieux... Pardon!... il lui est même inférieur comme couleur et comme goût... Voilà ce que je voulais dire... Cependant, avec un mélange de myrte et d'aloès, on en fait un nectar; la bière elle-même, légèrement épicée, vaut hypocras, et maître Thibaud de Marly s'en pourléchait les lèvres au retour de nos chasses.

— Vous connaissez le sire Thibaud? s'écria Bernard; le fils de notre baron Bouchard de Montmorency?

Il aurait voulu pouvoir ajouter: — Le frère de Jeanne! ce qui était un bien autre titre à ses yeux, mais il se retint.

— Si je connais Thibaud! Il est venu encore l'an dernier passer deux mois dans mes domaines, à banqueter, à chasser au filet, à l'oiseau et à l'arbalète; et il est parti m'emportant une bonne somme qu'il m'avait gagnée aux dés et à la longue-paume, le joyeux compagnon! Si je le connais! c'est mon grand ami!

— C'est de même le mien.

— Vrai?... A sa santé alors!

Cette fois les verres se choquèrent et furent vidés aussitôt, sans grimaces d'un côté, sans fâcheuses pensées de l'autre. Le nom de Thibaud de Marly avait fait taire tout sentiment antipathique. Les verres se remplirent de nouveau; on but à la santé du baron, puis à celle de la baronne, à chacun de leurs autres enfants.

Le nom seul de Jeanne ne fut pas prononcé au milieu de ces nombreuses libations.

Un peu échauffé par le vin du crû, quoiqu'il ne fût sophistiqué ni d'aloès ni de poix-résine, Guillaume Bernard, sans doute pour se rehausser aux yeux de son hôte, en arriva avec lui aux confidences sur son illustre origine.

Il était le petit-neveu de Robert IV, comte de Meulan, dont les malheurs étaient assez connus à cette époque.

Robert IV avait possédé en France cette région provinciale appelée *le Pincerais*, composée des domaines de Mantes, de Poissy et de Meulan. Dans la Normandie, qui appartenait alors à l'Angleterre, il était seigneur de Jumièges, de Saint-Wandrille, de Pont-Audemer et autres lieux. De cette double possession sur deux terres rivales, de cette nécessité de prêter tour à tour foi et hommage au roi d'Angleterre et au roi de France, était résultée la ruine complète de sa maison. Quand Robert IV, comte de Meulan, se rangeait sous la bannière de Philippe Auguste pour protéger ses terres de Poissy et de Mantes, Richard Cœur de Lion, son autre suzerain, lui confisquait ses terres normandes; quand ce même Robert IV, seigneur de Jumièges et de Pont-Audemer, combattait près de Richard, Philippe Auguste faisait aussitôt main-basse sur *le Pincerais*. La royauté devenait envahissante vers la fin du douzième siècle; il en advint que le puissant comte de Meulan, ainsi confisqué de droite et de gauche, mourut entièrement dépossédé, et que le dernier héritier de son nom glorieux dut se contenter d'être simplement un sire de Fontenilles.

Lorsque Bernard eut achevé son récit, en l'entremêlant de quelques doléances:

— Que comptez-vous faire pour vous tirer de là? lui dit Renaud de Beauvais. Il vous faut, croyez-moi, épouser quelque riche veuve qui vous donnera son fief à garder.

— Je n'ai pas le cœur aux veuves, répliqua Bernard en portant son regard vers l'image de la Vierge appendue à sa cheminée, comme si la Vierge était sa confidente et dût le comprendre.

— Par ma foi de chevalier! ni moi non plus je ne me soucie guère des femmes de seconde main. Je veux que celle que j'épouserai n'ait encore porté que le nom de son père; et, entre nous, camarade, je puis vous le dire en confidence; mais lorsque, pour justifier de ma chevalerie, j'aurai quelque peu guerroyé pendant deux ou trois ans, soit contre les pastoureaux, soit contre les Albigeois, je crois être sûr par avance de celle-là qui sera ma femme.

— Est-elle jolie?

— Accorte et belle, gracieuse et plaisante à voir autant qu'il est donné à une créature humaine de l'être!

— A sa santé alors.

Et quand il eut rempli les verres à plein bord:

— Peut-on savoir le nom de la dame à qui vous êtes ainsi fiancé de cœur? reprit Bernard en se levant pour porter la brinde.

— Vous serez discret, messire?

— Je le jure!

— Eh bien! c'est Jeanne de Montmorency, la sœur de Thibaud; et c'est près d'elle que je me rends en ce moment.

Et Renaud de Beauvais avança son verre pour le heurter contre celui de son hôte, mais il ne rencontra rien;

le verre de celui-ci venait de se briser entre ses doigts, et le vin inondait la table.

Renaud regarda Bernard, qui était pâle et agité de tous ses membres ; il partit d'un éclat de rire :

— La belle affaire ! dit-il, un verre cassé !...

Il n'y vit rien autre chose.

Au même instant on entendit sur la route un bruit de mules et de chevaux. Renaud y courut. C'étaient ses pages et ses valets qui arrivaient porteurs des bagages. Rentrant presque aussitôt avec eux :

— Pardon, mon hôte, dit-il; mais il n'est pas séant de se présenter devant les dames en habit de route; vous permettez qu'ici je change de vêtements? Sans votre gracieuse hospitalité, j'aurais dû m'en tirer derrière quelque buisson.

Ses pages sortirent des coffres une aiguière d'argent et des flacons d'eau de senteur; il se lava les mains et la figure, se parfuma la barbe et les cheveux; se revêtit d'un galant costume tout de soie et de velours incarnat, qui n'avait de guerrier que le hausse-col, les demi-brassards, les grèves qui lui couvraient le devant des jambes, et son léger casque à plume flottante.

Pendant le temps que dura cette toilette qui aurait dû être si navrante pour le sire de Fontenilles s'il avait eu le plein usage de sa pensée, que se passa-t-il entre eux? Comment Renaud de Beauvais prit-il congé de son hôte? C'est ce que Bernard lui-même ignora toujours.

Plongé dans la stupeur et l'engourdissement, il resta plusieurs heures sans bouger; à ce point que ses valets, lui adressant la parole sans obtenir de réponse et sans lui voir faire un mouvement, crurent qu'il avait été changé en pierre.

Il ne se réveilla de cet anéantissement que comme le crépuscule du soir était déjà venu.

Poussant alors un cri de rage :

— Ah ! ce Renaud ! ce dameret, cet insolent ! Je savais bien que je le haïssais rien qu'à première vue !... Mais je le jure par le sang de mes veines ! non, il n'épousera pas Jeanne !... Je veux être riche comme lui, moi ! puissant comme lui !... Me fallût-il pour cela faire *aller à la proie* sur les grands chemins; assembler une troupe, piller les châteaux et les églises, comme fit jadis le sire de Montlhéri, comme ont fait tant d'autres de nos jours, qui ne s'en sont pas mal trouvés. Je pillerai, je tuerai jusqu'à ce que le roi m'ait rendu ce que son père m'a volé, mes biens et mon titre de comte de Meulan !... Jeanne m'appartiendra. Je supplanterai près d'elle ce Renaud de Beauvais, dussé-je y employer les sortiléges et les maléfices! *dussé-je livrer mon âme au diable !*

Dans ce moment, autour de lui, les meubles semblèrent s'agiter; un frémissement bizarre courut autour des parois de la salle, et quelque chose tomba avec une sorte de plainte, sans qu'il pût deviner de quel côté, et ce que ce pouvait être.

Cherchant à s'en rendre compte, il promenait son regard troublé à travers les demi-ténèbres de la chambre, quand Courte-Cuisse, tout pâle et en désordre, parut avec une lampe allumée qui vacillait dans sa main.

— Maître, dit l'intendant d'une voix éraillée et suffocante, que se passe-t-il donc? Je viens de voir courir entre ciel et terre, poussé par une bourrasque, un gros nuage sombre et livide d'où sortaient des cris confus, des blasphèmes et des aboiements prolongés. Serait-ce la chasse Hennequin? Serait-ce le démon Brudemart, et ses légions de huarts noirs, déguisés en dogues hurlants? S'il en est ainsi, Dieu nous vienne en aide! les aboiements des huarts, c'est l'hosanna de l'enfer!...

— Tais-toi, vieux songeur; ta raison ne garde pas mieux son équilibre que tes jambes. Tu n'as rien entendu, lui répliqua Bernard, qui se refusait à grossir ses propres terreurs de celles de son valet.

— Ne soyez pas incrédule, maître; l'enfer menace quelqu'un dans le pays. Mais, ajouta l'honnête intendant, en respirant plus à l'aise, tous les saints en soient loués! ce ne peut être ni vous ni moi, qui sommes de bons chrétiens. D'ailleurs, le démon n'a droit sur nous qu'au moment où nous commettons un acte criminel, et j'oserais affirmer...

Il fut interrompu tout court par son maître qui, sans articuler un mot, venait de lui arracher la lampe des mains.

Aux trois quarts remis de son grand transport, Bernard restait préoccupé surtout de ce bruit plaintif qui s'était fait entendre près de lui, de ce quelque chose tombé sur les dalles du parquet. Il projeta les rayons de la lumière çà et là, et tout à coup resta comme frappé de la foudre.

Sa petite Vierge de cire, détachée de la cheminée, s'était brisée en morceaux.

Il poussa un profond soupir, et les larmes lui vinrent aux yeux ; puis il en ramassa précieusement les fragments, les baisa l'un après l'autre, faisant le signe de la croix pour chacun d'eux, et il les plaça ensuite dans son armoire auprès d'un livre d'heures que lui avait légué sa mère.

Guillaume Bernard dormit peu durant la nuit qui suivit. Il la passa presque entière à aviser aux moyens de devenir riche, et d'empêcher Renaud de Beauvais d'épouser Jeanne de Montmorency : mais, comme il ne songeait plus à recourir à ces expédients maudits qu'il avait invoqués dans un moment d'oubli de lui-même, il ne trouva rien.

Le matin, il se promenait soucieux dans ses cours, lorsqu'il entendit des soldats, alors attablés sous la tonnelle, entonner en chœur cette célèbre chanson du troubadour Guillaume de Saint-Grégory, qui avait été la *Marseillaise* du douzième siècle :

J'aime à voir le printemps qui fleurit les charmilles,
J'aime à voir dans les prés courir les jeunes filles;
Mais j'aime encor mieux voir, au milieu des sillons,
Tout à coup s'implanter tentes et pavillons;
Voir des Sarrasins, hors d'haleine,
Meurtris, sanglants, fuir dans la plaine,
Sans avoir trêve ni repos;
Voir nos soudards à l'escalade,
Faisant leur joyeuse gambade
De la haute échelle aux créneaux!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Le doux bruit du ruisseau mon oreille chatouille,
Encor plus gentiment la fauvette gazouille;
Mais j'aime mieux entendre, aux rives du Jourdain,
Le murmure annonçant les Turcs de Saladin!
Voilà le concert qui me charme!
C'est le cri de guerre et d'alarme,
Le hennissement des chevaux,
Les clairons qui sonnent l'aubade,
Le choc, où j'entends l'estocade
Briser leur armure et leurs os!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Ce que j'aime, en Europe, avant tout, c'est la France!
C'est mon pays natal, j'en garde souvenance;

Mais j'aime mieux l'Égypte, avec son grand soleil,
Ses palmiers, ses déserts, son fleuve sans pareil!
En France, j'étais pauvre hère,
Fieffé de trois arpents de terre;
Ici, j'ai de l'or, des joyaux,
Je suis duc de Tibériade,
Baudouin me traite en camarade,
Et j'ai des barons pour vassaux!

Barons, vendez vos terres, vos châteaux,
Et partez tous pour la croisade!

Bernard pense avoir trouvé le moyen qu'il a vainement cherché durant toute la nuit: il n'hésite pas à vendre tout ce qu'il possède, ses terres d'abord, puis un droit qu'il a sur le péage du chemin de Marly au Pecq, pour les marchands et les colporteurs; puis ses autres droits sur le four banal, sur le pressoir banal; faisant argent de tout, même de son fauconnier et de son garde-messier, qui consentent, après hésitation cependant, à redevenir libres, moyennant certaine somme qu'un Juif leur avance à gros intérêts. A ce même Juif, renforcé d'un Lombard, il emprunte trente écus d'or, leur laissant pour garantie son château de Fontenilles.



Bernard et les soldats chantant la croisade. Dessin de Gustave Janet.

Quand son escarcelle, gonflée jusqu'aux bords, est ainsi passée à l'état de sacoche, il prend la croix, non sur la poitrine comme font ceux-là qui vont simplement combattre les hérétiques sans sortir de France, comme vient de faire Renaud de Beauvais à l'égard des Albigeois, mais la croix sur l'épaule, en vrai croisé de Terre-Sainte, qui a juré l'extermination des infidèles.

Le plan conçu par Bernard n'est pas assez rempli de finesse et d'imagination pour qu'on ne l'ait deviné par avance. Renaud doit guerroyer trois ans en Alby; Bernard, quoique sa route soit plus longue, espère revenir, avant ce terme, comte d'Edesse ou de Jaffa, peut-être duc de Tibériade, s'il trouve le duché vacant, et Dieu sait qui alors, de lui ou de l'insolent Beauvoisien, sera l'époux de Jeanne!

X.-B. SAINTINE.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE JEU DE MADAME.

Marie Leczinska était morte; Mme de Pompadour n'existait plus, et Louis XV, inclinant à la vieillesse, bien qu'il fût encore le plus beau cavalier de son royaume, avait enfin résolu d'amender sa vie et d'achever ses jours en roi et en honnête homme.

Le bon ange sur lequel il jeta les yeux fut la princesse



La princesse de Lamballe, Louis XV, Richelieu, Mlle Lange. Dessin de M. Philippoteaux.

de Lamballe, belle-fille du duc de Penthièvre, veuve à dix-neuf ans, et dont la grâce n'avait d'égale que la vertu.

Il la voyait assidûment aux soupers de sa fille, Mme Adélaïde, et il y appréciait dans l'intimité les charmes de son esprit et les qualités de son cœur.

Le deuil de la princesse fini, il admira sa beauté dans les fêtes données au roi de Danemarck. Mme de Lamballe n'eut qu'à y paraître en robe de gala, pour éclipser les plus jolies femmes de la cour. Son succès fut d'autant plus unanime, qu'elle seule ne s'en aperçut pas, dans son angélique modestie.

Le lendemain on annonça à son père, et celui-ci lui fit pressentir : — qu'elle allait monter sur le trône de France.

Elle s'effraya, au lieu de s'éblouir, d'une si haute destinée, et elle reprit aussitôt le demi-deuil, pour se préparer dans la retraite à faire des heureux. Elle ne voyait pas d'autre privilége dans la royauté.

Peu de jours après, Louis XV, qui avait gardé son secret jusqu'alors, le confia au duc de Choiseul, son premier ministre, et au maréchal de Richelieu, le compagnon de ses plaisirs.

Tous deux se virent perdus par le mariage du roi ; le premier dans son influence politique, le second dans sa faveur scandaleuse.

— Sire, dit Choiseul, Votre Majesté est maîtresse de son cœur et de sa main ; mais elle va sacrifier la paix de l'Europe et l'avenir de son successeur.

— Comment cela ?

— En épousant la princesse de Lamballe, il faut renoncer à marier le Dauphin à Marie-Antoinette d'Autriche... Vous ne pouvez offrir à l'archiduchesse, à la fille des Césars, la seconde place à Versailles.

L'argument était habile. Il ébranla Louis XV, mais il ne le découragea point.

Richelieu s'y prit mieux encore que Choiseul.

— Maréchal, lui dit le roi, cachant sous la plaisanterie la gravité de ses paroles, nous nous faisons vieux ; le métier de diables ne nous convient plus ; il est temps de songer à l'ermitage. Je vous charge de présenter mes adieux aux favorites et aux roués, aux petits soupers et aux petites maisons. Je me retire dans le mariage avec une femme charmante, avec la perle de ma cour, en un mot, avec Mme de Lamballe.

Richelieu pâlit et trembla, comme si on lui eût montré la tête de Méduse. Pour ce vieux papillon des fêtes royales, — pour ce grand-maître des vices dorés de l'époque, le nom seul de la princesse voulait dire : réforme de la cour, perte de son crédit, disgrâce et peut-être bannissement...

Il se garda toutefois de combattre Louis XV, et, feignant d'abonder dans son sens et de partager ses remords :

— Votre Majesté prêche comme Massillon, répliqua le Machiavel de l'Œil-de-Bœuf, auquel Satan inspirait sur l'heure sa dernière rouerie, et je suis d'autant plus digne de son sermon, ajouta-t-il avec la componction la mieux jouée, que je vais aussi me convertir et me marier avec un ange.

— Pas possible !... Avec qui donc ? reprit Louis XV enchanté, et pressant la main de son favori.

— Dans quelques jours, Sire, si vous le voulez bien, je vous présenterai ma future, et vous la jugerez par vos propres yeux.

— A merveille, s'écria le roi... ; dimanche prochain, au jeu de Madame ; c'est là qu'on doit me présenter aussi la princesse, et que je la désignerai comme mon épouse, en lui offrant la carte et mon bras... Nous ferons la partie carrée, maréchal, et le Ciel se réjouira du retour de deux pécheurs... A dimanche, mon ami.

— A dimanche, Sire. . — Et c'est le diable qui se réjouira ! ajouta en lui-même Richelieu, qui courut tout droit chez Lebel.

On sait que Lebel était le valet de chambre du roi et le pourvoyeur de ses caprices.

— Mon cher, lui dit le maréchal, après lui avoir tout conté, il n'y a qu'un moyen de nous sauver ensemble : retrouve-moi, d'ici à vingt-quatre heures, la plus adorable femme de Paris, que j'ai aperçue un soir chez Mlle Gourdan, et qu'il m'a été impossible de découvrir depuis. Elle se nomme Jeanne Vaubernier, mais on l'appelle Mlle Lange... Fouille les ruelles, les boudoirs et les lansquenets, surtout le tripot du comte Jean Dubarry... Je le soupçonne de recéler la perle qu'il nous faut. Il ne nous la refusera pas quand il saura que je veux la présenter au roi, comme ma future épouse, dimanche prochain, au jeu de Mme Adélaïde... Va, cours... c'est ta bataille de Fontenoy ; mon bâton de maréchal... et le tien en dépendent...

Lebel comprit, sourit... et partit.

Le dimanche suivant, en effet, Mlle Jeanne Vaubernier, l'ancienne ouvrière en modes, Lange, que, par un calembour digne de tous deux, Richelieu donnait comme sa prétendue, fut amenée par lui au jeu de Madame, fille du roi.

L'éclat de sa beauté et l'adresse de sa parure étaient tels, qu'ils produisirent un éblouissement général. Jamais Versailles, ce rendez-vous de toutes les grâces et de toutes les séductions, n'avait rien admiré d'aussi gracieux et d'aussi séduisant.

Les prévisions de Richelieu furent réalisées en quelques minutes.

Louis XV, captivé, fasciné, éperdu, ne vit plus Mme de Lamballe qu'à travers un nuage... Toutes ses résolutions s'évanouirent devant le regard de Mlle Lange. Il n'eut plus qu'une volonté, qu'une ambition, qu'un projet, disputer et ravir cette conquête à Richelieu, son vieux rival.

De sorte qu'au moment solennel et décisif, attendu par tout le monde, quand Madame eut fait le jeu et prié le roi de désigner ses partners, Louis XV, ne sachant plus ce qu'il faisait, baisa la main de Mme de Lamballe, en signe d'adieu, au lieu de lui offrir le bras et la carte ; et présentant ceux-ci à Mlle Lange, la choisit ainsi et l'enleva au maréchal qui la tenait par la main...

On se figure le coup de théâtre. La princesse de Lamballe disparaît. Ses amis restent consternés. Richelieu triomphe, en simulant le dépit ; — et à la place du bon génie qui eût sauvé le roi et la France, s'installe le mauvais ange qui devait perdre la monarchie.

Rien ne put ouvrir les yeux du prince aveuglé.

— Je sais bien, disait-il à Noailles, que je succède à Sainte-Foix dans le cœur de la comtesse du Barry (tel fut le nouveau titre de la favorite).

— Oui, répondit Noailles en s'inclinant, comme Votre Majesté succède à Clovis !

Le roi ne fit que rire... et retomba dans l'abîme.

C. de C.

(Le *Musée des Familles* publiera bientôt une biographie complète de la princesse de Lamballe, avec des détails inédits et très-curieux sur ses derniers moments.)

LES CONTES EN FAMILLE.

LES AVENTURES D'UNE POUPÉE ET D'UN PETIT TAMBOUR.

Étrennes à ma chère Pauline Wacchi.

I. — LE PARADIS DE L'ENFANCE.

En ce temps-là, au point le plus marchand, le plus animé, le plus bruyant de la très-bruyante, très-animée et très-marchande rue Saint-Martin, à Paris, c'est-à-dire en face de la rue aux Ours, florissait une boutique peinte en vert, au fronton de laquelle on pouvait lire ces lettres noires sur un fond rouge :

Y. CROCHARD ET NEVEU,

MAGASIN DE JOUETS EN TOUS GENRES.

Prix fixe.

Au-dessous de cette enseigne et au-dessus de la porte ouvrant à deux ventaux, on pouvait admirer un tableau de bois légèrement incliné en avant. Il représentait un polichinelle colossal distribuant d'une main des jouets de toute sorte à un tas de petits garçons mêlés de petites filles, tandis que de l'autre il élevait au-dessus de sa tête une banderole peinte des couleurs de l'arc-en-ciel, et sur laquelle était écrit en caractères jadis dorés : *Au Paradis de l'enfance.*

Aujourd'hui, la boutique que l'oncle Ymbert Crochard habita pendant quarante-cinq ans est devenue un magasin de rouenneries; l'oncle est retiré à Belleville, le neveu occupe un poste considérable dans je ne sais quelle compagnie de chemins de fer. Le *Paradis de l'enfance* n'est déjà plus qu'un souvenir; mais il fut un temps où, lorsque le calendrier indiquait une fête de famille, quand on voulait inaugurer les vacances de quelque petit lauréat, et surtout aux renouvellements d'année, le polichinelle, du haut de son enseigne, voyait accourir, de tous les quartiers de Paris, les enfants et les parents, le *vouloir* et le *pouvoir*, l'un portant l'autre, au *Paradis de l'enfance.* C'est qu'aussi les bataillons de soldats à pied ou à cheval, en plomb, bois ou carton, étaient là toujours bien braves, bien armés, bien luisants; c'est que la population de poupées, de chinois, de diables, d'arlequins, de princes asiatiques, y était toujours parée, frisée, joyeuse, comme à l'ouverture d'un bal; c'est que là vivaient, sans jamais se déchirer, tous les animaux du globe; c'est que les basses-cours étaient complètes, les ménages proportionnés à toutes les fortunes, les armes bien fourbies, les musiques bien sonores, les théâtres largement pourvus de décors, de comédiens et de chefs-d'œuvre; c'est qu'enfin dans ce petit monde, que le gros polichinelle regarda quarante-cinq ans sans cesser de sourire, tout était gai, varié, charmant; tout était renouvelé à point, avec goût, selon les inventions récentes, les gouvernements, les saisons, et suivant la mode, dont la puissance s'étend jusqu'aux sabres de bois!

II. — MONSIEUR TAN-PLAN.

En juillet 1846, dans un angle formé par deux rayons de la vitrine de droite, au fond de la sombre arrière-boutique qui servait de magasin aux Crochard, il y avait un petit tambour qu'à son uniforme on reconnaissait pour appartenir au corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers, et c'était là véritablement un gentil tambour. Sous la visière de son casque brillant, surmonté d'une crinière noire, il portait un visage brave et doux; un sourire vermeil habitait sous ses petites moustaches blondes, et je ne sais quel charme se manifestait dans les lignes de cette physionomie alors mélancolique. La tenue de ce tambour, que j'ai, moi son parrain, le droit de nommer comme je veux, et que je nomme *Tan-plan*, était fraîche et pimpante : plastron de velours noir sur uniforme de drap bleu, passementeries rouges, boutons de cuivre éblouissants, col de crin noir tout battant neuf, buffleteries immaculées, tout semblait brossé, peigné, ciré, astiqué, comme en un jour de parade; tout provoquait à cette exclamation flatteuse : Joli soldat! De celui dont je parle, le tambour seul aurait suffi pour lui gagner tous les cœurs. Il était si brillant, ce tambour, si bien tendu, si retentissant; les baguettes en étaient si déliées, si fines, si gracieuses! — Vous aviez là, tambour, de bien jolies baguettes, et avec quelle grâce vous saviez vous en servir! Pour en juger, on n'avait qu'à tourner un petit bouton fixé à la boîte sur laquelle vous étiez campé fièrement, aussitôt vos poignets se soulevaient, les baguettes s'agitaient et tombaient en cadence sur la peau du tambour qui chantait gaiement : ran-tan-plan, tan-plan! Au reste, vous lui rendiez justice, ami Tan-plan, à votre tambour; vous l'aimiez beaucoup et ne le quittiez guère; et de ceux qui vous ont connu, nul ne se souvient vous avoir jamais vu sans votre instrument, mon ami Tan-plan!...

Dans le portrait que je viens d'esquisser, on a remarqué peut-être que je n'ai rien dit des yeux. Cela tient à ce que mon crayon gardait ce détail pour la bonne bouche.

Tan-plan possédait des yeux bleus d'une nuance adorable. Figurez-vous le ciel dans ses plus beaux jours. Le point visuel avait été si heureusement allumé, qu'il donnait au regard une profondeur et une tendresse inexprimables. Quand on fixait des yeux les yeux de Tan-plan, son visage n'était plus de carton, son corps n'était plus de bois, on se croyait devant un être humain réduit à des proportions lilliputiennes; on se surprenait l'envie de mettre la main sur le cœur de Tan-plan, et ce cœur, on croyait l'entendre battre!... c'est là du moins ce qui m'est arrivé chez mes amis les Crochard, dans le *Paradis* desquels j'aimais à monter parfois. Savez-vous pourquoi cette impression étrange, quand on s'avisait de chercher sous la visière du casque de Tan-plan la couleur de ses yeux?... Parce que les yeux sont les fenêtres de l'âme! Or, me croira qui voudra, il avait une âme, le petit tambour, et, dame! que voulez-vous? un peu à l'étroit peut-être dans ce corps tout mignon, elle se mettait à la fenêtre pour prendre l'air sans doute, et peut-être aussi par curiosité. « — Mais quoi!... se peut-il?... mon Dieu!... par exemple... Allons donc! comment! pourquoi? une âme à ce petit tambour qui est là dans ce coin sombre, sur ce rayon, au mi-

lieu des bergeries, des laiteries, des ménageries, etc. ? » Oui, une âme! et pourquoi non?

Je veux bien cependant consacrer un chapitre à l'explication qu'on peut désirer ici.

III. — OU IL EST PARLÉ D'UNE RARE ESPÈCE DE PERLES.

Entre les choses pures qu'on peut trouver çà et là sous le soleil, il y a une chose aussi pure aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants, ce sont les larmes de l'honnête homme.

Ces larmes-là, c'est la gloire dans la défaite, c'est la honte du méchant, c'est la vraie douleur, c'est le sang de l'âme blessée, c'est l'âme elle-même qui se fond pour sortir du corps où elle a souffert et se renouveler plus vive; ces larmes-là, c'est l'aveu que la nature humaine fait de sa faiblesse, c'est l'orgueil qui succombe et la foi qui se ranime; à ces larmes-là, le Dieu des chrétiens reconnaît un de ses fils, un frère de Jésus, et peut-être en les voyant tomber, pleure-t-il lui-même, ce Dieu tout bonté et tout amour!...

L'ouvrier bimbelotier qui avait façonné le petit tambour, et qui se nommait Michel Joyeux, était un honnête homme.

Une nuit que, solitaire, il travaillait ardemment et tristement à une commande de jouets d'enfants, ses larmes, longtemps comprimées, éclatèrent tout à coup et ruisselèrent, amères et brûlantes, sur le petit tambour qu'il tenait à ce moment dans ses mains. Interrompant enfin sa tâche, Michel pleura longtemps; on eût dit que son âme s'écoulait toute dans ces larmes tardives et qui trempaient l'image ébauchée restée sur ses genoux!... Je crois qu'alors, il faut bien que cela se soit passé ainsi, l'âme de l'ouvrier pénétra dans l'ouvrage; puis Michel, soulagé, essuya ses larmes; il acheva la création du sapeur-pompier, le coiffa du beau casque brillant et ne le regarda non plus que les autres jouets en le rangeant avec eux... Mais quand il livra la commande à la maison Crochard, il livra sans le savoir, et sans augmentation de prix, un peu de sa bonne âme; et cette âme, elle brûla, longtemps ignorée, dans les yeux bleus du petit tambour.

Mais pourquoi donc Michel Joyeux, ouvrier bimbelotier, travaillant en chambre chez lui, rue Michel-le-Comte, nº 12, au sixième étage, pleurait-il tant de larmes la nuit où il achevait sa commande de joujoux?...

IV.—ACHÈVEMENT DU PORTRAIT DE MONSIEUR TAN-PLAN.

Monsieur Tan-plan, tambour du digne corps des sapeurs-pompiers, semblait âgé de dix-huit ou vingt ans; il comptait trente centimètres de taille; il battait du tambour avec talent et sobriété; tout démontrait dans sa tenue une martiale élégance. Pour l'amener au point où je vous le présente, Sedan avait fourni du drap, Gênes du velours, la Suède avait procuré du fer, l'Angleterre du cuivre; la vallée d'Echarcon avait contribué pour le papier, les Vosges pour le carton, la forêt de Compiègne pour le bois. Il avait fallu le concours de la sculpture et de la peinture, la main-d'œuvre de vingt ouvrières et de trente ouvriers; eh bien, devinez ce que cela représentait en argent pour MM. Crochard oncle et neveu? devinez le prix auquel était coté ce gentil militaire, si bien fait, si discret, si pacifique, si modeste; ce petit homme plein d'âme, devant lequel Diogène eût sans doute éteint sa lanterne?...

— Vingt-cinq sous!

V. — MADEMOISELLE MA FILLE.

En juillet 1846, au beau milieu de la vitrine de gauche, bien en vue et fort en lumière dans la boutique même de MM. Crochard, il y avait une certaine poupée qui, cent fois par jour, clouait en admiration, au seuil de la porte ouverte, les petites filles pauvres du sixième arrondissement. Cette poupée était la seule de son espèce parmi celles dont regorgeait *le Paradis de l'enfance.* Nombre de poupées portaient bien là comme elle une toilette charmante; et sous ses atours, la poupée dont nous causons avait bien, comme les autres, des jambes et des bras de bois, rendus mobiles par de petits ressorts qui permettaient les plus gracieux mouvements; mais ce qu'elle avait de supérieur à toutes les autres, ce qui mettait de si ardents désirs dans les yeux des petites filles qui passaient rue Saint-Martin, ce qui sacrait cette poupée reine du *Paradis de l'enfance*, c'était l'éclatante blancheur de son teint, la suprême beauté de son visage, le galbe fier de son cou, les lignes onduleuses de ses épaules.

Depuis le front jusqu'au sein, la poupée était de cire, d'une cire épaisse, pleine, abondante, charnue pour ainsi dire; d'une chair pulpeuse, et mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia. Le moule d'où ce buste charmant était sorti n'en devait pas contenir d'autre, l'artiste l'avait brisé. Les deux Crochard, l'accueillant comme essai, l'avaient fait monter avec soin et exposer sous verre de la façon la plus avantageuse aux yeux des chalands; mais l'essai était demeuré infructueux, vu le haut prix relatif auquel on avait dû coter cette poupée rare.

Ah! si le faubourg Saint-Honoré ou la Chaussée-d'Antin eût pu savoir l'existence de ce chef-d'œuvre, il ne fût pas resté longtemps sous la vitrine de gauche; mais pour les pères négociants de la rue Saint-Martin, il semblait véritablement d'un prix insensé!

Non, oh non! cette poupée n'était point une poupée ordinaire et sa beauté n'était pas une ordinaire beauté... Mais, pour en parler à mon aise, j'aurais besoin que cette merveille eût un nom... Bah! quand par une admirable anticipation d'instinct maternel, le premier jouet que veulent les petites filles, c'est une plus petite fille dont elles puissent se dire la mère, elles appellent naturellement leur poupée : *Ma fille.* Dans le monde enchanté des enfants, Eden terrestre, d'où nous sortons en hâte vers quatorze ou quinze ans pour le pleurer pendant les ans qui suivent, dans ce monde-là, dis-je, toutes les poupées sont appelées : *Ma fille!* Puisque je ne m'occuperai que d'une seule, et que nulle confusion n'est à craindre, je n'ai qu'à nommer la poupée merveilleuse : *Ma fille.* Et puis, quoi! ce nom me bercera dans une certaine illusion douce... Qu'est-ce que ça vous fait?... passez-le-moi! laissez-moi dire librement : *Ma fille.*

Mademoiselle *Ma fille* ne portait pas, comme toutes les poupées du monde, un visage âgé de cinq ans avec un nez retroussé au milieu; mademoiselle *Ma fille* avait l'air de marcher dans la vie entre son seizième et son dix-septième printemps. De plus, en son printanier visage, le nez, aux ailes roses et frémissantes, était d'une coupe grecque très-pure... Vous voyez bien, dès lors, que cette poupée n'était plus guère une poupée, mais une façon de statuette, colorée des couleurs de la vie et vêtue d'une vraie toilette qu'elle portait comme une duchesse élégante; c'était un portrait peut-être?...

(Entre nous, c'était un portrait.)

Sur un front haut, rempli, puissamment modelé, aux tempes marmoréennes, *Ma fille* offrait à l'admiration une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns

semblaient pleins d'un feu contenu. — Songez au soleil encore voilé par les brumes de l'aube. — Les cils longs et touffus restaient à demi baissés, précaution charitable! Le ton rose des joues, la nuance rouge des lèvres, la pâleur de neige du front et du cou se faisaient mutuellement valoir. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. — Par exemple, la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux, et n'était d'ailleurs pas sans grâce. — Taille souple, que le vulgaire n'eût pas trouvée assez fine, mais en laquelle rien ne trahissait le corset meurtrier; bras ronds et nobles, mains de race dont le gant ne déguisait point la pureté, voilà, en ajoutant des modes bien portées, voilà, n'est-ce pas, de quoi éveiller les admirations les plus exigeantes et aussi de quoi me rendre fier de mademoiselle *Ma fille*.

Je n'ai point parlé du caractère: un seul trait va vous le faire trouver charmant. Mademoiselle *Ma fille*, dont les lèvres étaient toujours entr'ouvertes pour sourire, n'ouvrait jamais, mais là, vraiment *jamais*, la bouche pour parler. — Et puisqu'il ne lui manquait que la parole, convenez que pour être parfaite il ne lui manquait rien.

Et elle n'était cotée que deux cent vingt-cinq francs!!!

Mais pourquoi, trop cruel pour ses contemporains, l'artiste qui avait créé *Ma fille* en avait-il brisé le moule générateur?... Et si *Ma fille* était un portrait, de qui était-elle le portrait? Et pourquoi avait-on vendu ce portrait à Y. Crochard et neveu?...



Y. Crochard et neveu dans leur magasin du *Paradis de l'enfance*. Dessin de G. Janet.

Des pourquoi encore! quand déjà les précédents chapitres en sont tout émaillés! Hélas! la vie elle-même est une phrase pleine de *pourquoi?*

Pourquoi?

VI. — OU L'AUTEUR EMMÈNE LE LECTEUR DANS UN VOYAGE A RECULONS.

J'essayerai pourtant de répondre à quelques-uns des points d'interrogation amenés sous ma plume par l'iliade de la poupée et du tambour; mais il me faudra prendre cette réponse un peu loin en arrière. Que mes lecteurs me le pardonnent! L'historien qui veut demeurer exact n'est pas bref à volonté. Nous allons donc laisser pour quelques pages M. Tan-plan dans son arrière-boutique, et mademoiselle *Ma fille* au beau milieu de la vitrine de gauche, et rechercher leurs origines sous les brumes des ans passés.

VII. — HISTOIRE VÉRITABLE D'UN FILS DE PROMÉTHÉE.

Il était une fois un petit garçon arrivé en ce monde sur de petites jambes et avec une grosse tête.

A l'âge de trois jours il fut emmailloté par une amie de sa mère; recouvert ensuite d'un vieux châle, sans doute

pour qu'il ne vît pas le chemin qu'on lui faisait prendre, il fut emporté à la brune dans la grande rue de Beauvais, à Amiens, où s'accomplissait ce mystère. Arrivée presque au bout de cette grande rue, l'amie confidente s'arrêta sur la gauche contre une grande maison qui était l'hospice des Enfants trouvés. A cette heure d'entre chien et loup, ce qu'on a appelé *le tour*, ce trou sombre qui engloutit les petits enfants que leurs mères ne peuvent ou ne veulent pas nourrir, le tour était tout béant ouvert. La messagère y plaça délicatement le petit garçon ; elle tira le cordon de sonnette qui, pour être tiré, veut tant de courage, et s'enfuit en courant.

Le lendemain, le messager de l'établissement et la sœur Sainte-Joséphine tinrent sur les fonts baptismaux l'enfant aux petites jambes et à la grosse tête ; il fut nommé par eux Albert-Joseph.

A l'âge de dix mois, ses jambes n'avaient guère grossi et sa tête avait pris un peu plus de volume encore ; il fut, lui sixième, emmené par son parrain chez une pauvre femme d'un petit village près de Bapaume. Cette femme élevait Albert, tout en l'appelant *le monstre*, à cause de son énorme chef, quand un beau jour l'enfant, peu nourri mais battu davantage, et alors âgé de six ans, se sauva tout simplement, tandis que sa mère-nourrice était aux foins. La veille, dans la chaumière, on avait *cuit ;* il en profita pour emporter sous son petit bras le plus petit pain qu'il put trouver, demandant à Dieu de le mettre à même de revenir le payer d'un prix décuple quelque jour. Ce petit pain était une miche énorme.

Après avoir passé une nuit à la belle étoile, avec son pain pour oreiller, le petit Albert-Joseph fut réveillé par des saltimbanques qui s'étaient mis en route avant le soleil pour se rendre à la fête de Douai. Ces saltimbanques étaient de bonnes gens ; ils trouvèrent Albert à leur goût, surtout à cause de sa tête qui leur parut agréable ; ils l'engagèrent lestement dans leur troupe, partagèrent leur petit salé avec lui, qui partagea son gros pain avec eux, et l'on partit pour la fête de Douai.

A cette fête le succès de la troupe fut grand, grâce aux talents combinés des artistes, soit comme escamoteurs, soit comme danseurs de corde, soit comme avaleurs de sabres, mêlés de cailloux ; grâce surtout à l'exhibition du jeune Albert, qui fut généralement admiré comme *nain ordinaire et extraordinaire de Sa Majesté l'Empereur du grand Désert ;* grâce enfin à un cabinet de figures de cire, où se coudoyaient Henri IV, Michaud, Papavoine, Fualdès, la chaste Suzanne, Napoléon et Hudson Lowe, avec le dey d'Alger et le grand Frédéric de Prusse.

Ces divers personnages eurent une vive influence sur le nain ordinaire de l'empereur du grand Désert. Ils lui soufflèrent l'idée de faire leur portrait. Albert l'essaya d'abord en se servant de la mie qu'il détachait de son pain quotidien. Mais cette matière se montrait rebelle à sa volonté ; et d'ailleurs, — comme le lui dit fort bien l'avaleur de sabres mêlés de cailloux, qui le surprit un jour modelant une chaste Suzanne, — « avec cette mie de pain perdue, il valait mieux pour lui se faire des jambes. » Mais ce mot, tout spirituel qu'il fût, ne découragea pas Albert de sa passion pour la fabrication des petites statues. Cette passion le poussa même à voler de la cire pour imiter en vraie cire cette chaste Suzanne qui préoccupait sa vocation naissante. Une nuit, il prit une oreille à Hudson Lowe, il coupa une main au dey d'Alger, il gratta le menton du grand Frédéric, il accourcit le nez d'Henri IV... Et ayant tant bien que mal déguisé ces divers rapts, il se mit en mesure de tenter son œuvre chérie. Hélas ! il fut surpris par l'escamoteur qui le corrigea longuement, en menaçant de le chasser de la troupe s'il osait une seule fois recommencer.

Il était écrit qu'Albert serait un jour sculpteur. La vocation ne choisit pas ses milieux ; la persécuter, c'est l'animer. Rien d'ailleurs ne provoque fatalement les enfants d'Ève à la désobéissance comme la défense de désobéir ; pour faire ce que tout vous pousse à faire, on ne se sert pas des choses qu'il faudrait posséder, on emploie ce qu'on a... Bref, Napoléon, Fualdès et Papavoine devinrent horriblement infirmes !...

Albert-Joseph recommença trois fois.

VIII. — UN RELAIS DANS LE VOYAGE A RECULONS.

Un matin du mois de novembre, après une nuit pendant laquelle la neige n'avait cessé de tomber, l'enfant à la grosse tête fut réveillé encore une fois sur le bord d'un chemin, — mais cette fois sans avoir eu le moindre pain pour oreiller, — par une voix compatissante. Ce chemin était celui qui conduit de Picardie en Artois, de Pozières à Bapaume. Cette voix était celle de Pierre Pruvost, conducteur d'une petite diligence desservant la route d'Amiens à Arras.

— Mon petit homme, dit Pierre en écartant la neige qui, durant la nuit, avait emmaillotté l'enfant, mon petit homme, il faut te réveiller et monter dans ma voiture. Là, tu te réchaufferas un peu, et, si tu as faim, ma fille Blanche partagera sa pitance avec toi.

Un instant après, l'ex-pensionnaire des saltimbanques était emporté vers Bapaume par la diligence du père Pierre ; il commençait à se dégeler, et il mordait vaillamment dans le pain bis-blanc de la fille du conducteur.

La fille du conducteur, *la petite à Pierre*, comme on disait dans les auberges du long de la route, était une jolie enfant du même âge environ qu'Albert. Si, au milieu de ses autres noms, on l'avait appelée Blanche, nom peu commun dans la vie au grand air, ce n'avait point été recherche, affectation ou parrainage extraordinaire, mais parce qu'en naissant *la petite à Pierre* s'était montrée parée de la plus éblouissante blancheur qui se fût encore admirée sous le soleil !

Pierre Pruvost était veuf. Il adorait sa fille ; et, depuis le jour où ils avaient vu mourir, celle-ci sa mère, et celui-là sa femme, le conducteur s'était fait une habitude, un besoin, un bonheur d'emmener Blanche dans son continuel voyage d'Arras à Amiens et d'Amiens à Arras. — L'été, c'était plaisir, malgré le soleil ardent, l'orage fréquent et la poussière soulevée par la voiture sur son passage ; mais l'hiver, c'était bien rude pour la mignonne Blanche : lorsque la pluie faisait les ornières profondes, et qu'à droite et à gauche la campagne, dépouillée de ses verts atours, n'offrait aux yeux que de larges steppes grises ; lorsque la gelée piquait, le brouillard planait, la bise soufflait, ou que la neige changeait les steppes grises en épais draps blancs. Sous ces draps blancs la nature dort, reprenant des forces pour sa besogne du printemps. L'hiver devait être d'autant plus rude pour *la petite à Pierre*, que, par un amour un peu mêlé d'égoïsme, le conducteur tenait à garder sa fille auprès de lui dans son cabriolet, au plus haut étage de la diligence. Là, bien enveloppée des pieds à la tête dans le vaste manteau bleu paternel, n'ayant à découvert que sur le front la place d'un baiser, reconfortée à chaque auberge par quelque chaud liquide, vin, lait ou bouillon, l'enfant affrontait l'hiver et prenait santé, force, et couleurs si vives que, si on l'eût

alors rebaptisée, on eût pu la nommer *Rose* tout aussi justement qu'on l'avait jadis appelée *Blanche*.

Si, à cette existence entre ciel et terre le petit corps de l'enfant se fortifiait vite et bien, n'allez pas croire que son petit esprit demeurât trop longtemps dans les langes de l'ignorance. D'abord, souvenez-vous qu'ils ne sont jamais des sots les êtres qui vivent à même la grande nature, qui voient se coucher et se lever alternativement lune et soleil, et reçoivent les caresses diverses de chaque saison ; puis, quant à la petite Blanche, outre les bons discours sur toutes choses de l'honnête homme qui était son père, elle avait, comme leçons, des conversations avec les voyageurs que conduisait Pierre Pruvost. C'est un petit monde ambulant qu'une diligence ; tout y passe et tout y repasse. Blanche exerçait donc tour à tour son jeune entendement avec des commis voyageurs allant placer leurs articles, des curés de village se rendant à l'évêché, des marchands en tournée pour leurs achats, des comédiens en route pour affronter un début, des collégiens entrant en vacances ou retournant en classes, et, de toutes les réponses à toutes ses questions, *la petite à Pierre* profitait à merveille. Seulement, une chose importante à laquelle Pruvost, glorieux de sa fille, ne prenait point assez garde, c'était l'habitude que Blanche prenait de s'entendre dire à tout instant qu'elle était jolie. Ceci est vrai pour les plus petites filles comme pour les plus grandes femmes : à force de s'entendre répéter qu'on est jolie, on finit par fermement le croire, et, à force de le croire fermement, on finit par croire faire bien quand on fait quelque faute ou quelque sottise. En morale absolue, on devrait peu louer, et les enfants moins que les autres âges, et, s'il était une exception à ce système, elle devrait être faite en faveur de la bonté. La bonté, c'est la plus certaine, la plus belle, la première des qualités à développer chez l'enfance ; c'est la base sans laquelle aucune autre qualité n'est solide. Blanche était bonne et jolie : on ne lui disait rien de sa bonté, on exaltait sa beauté... Ainsi, entre la fille et le père on semait le malheur.

Peu de temps après que le père Pierre l'eut recueilli à moitié gelé et tout à fait affamé, Albert vit sa vie devenir celle de Blanche, et n'en fut pas plus malheureux, tout au contraire ; on comprend d'ailleurs que ces enfants commencèrent à s'aimer. Pierre Pruvost avait, de son côté, le cœur assez large pour deux ; il éprouva vite une paternelle affection pour l'enfant à la grosse tête, et bientôt il ne put s'en passer en voyage plus que de sa fille. Les étés lui semblaient alors bien plus beaux ; et, les hivers, le vieux manteau bleu, presque aussi vaste que le cœur de son propriétaire, enveloppait les deux enfants. Alors, en voyant l'une contre l'autre leurs deux petites têtes roses dont les yeux brillants interrogeaient ensemble la profondeur de la grande route, les voyageurs du père Pierre trouvaient tous sans peine la même comparaison : — *Paul et Virginie*, disaient-ils ; et ce n'est pas la mutuelle tendresse de Blanche et d'Albert qui eût pu faire mentir la comparaison.

Ils grandirent, cette *Virginie* et ce *Paul* en diligence. Ils atteignirent aux environs de douze ans ; et un jour, un bon prêtre, que Pruvost menait de Laboussoye à Franvillers, fit au conducteur une longue et amicale remontrance sur l'avenir de ses enfants, dont il fallait faire, après tout, de véritables chrétiens. Pierre Pruvost comprit, car il était un véritable chrétien lui-même... et, quinze jours après, ses voyageurs le trouvaient bien triste... C'est qu'il avait placé ses enfants, chacun de son côté, pour qu'ils pussent être mis à même de faire leur première communion. Albert avait été confié à un brave instituteur de la rue Gresset, à Amiens, et Blanche, remise, à Arras, aux soins aimants de l'hôtelière de l'hôtel de la *Cour de France*, qui hébergeait d'habitude le père Pierre. Celui-ci avait, de cette façon, aux deux bouts de son chemin, toujours le même, deux petits bras d'enfant pour l'étreindre ; et si maintenant son chemin était moins riant et plus long, au moins conservait-il pour chaque départ et pour chaque retour large ration de caresses et de baisers.

Albert, qui semblait ne plus guère penser à façonner des statuettes, mit à profit le temps qu'il passa dans la rue Gresset. Il s'y instruisit en religion chrétienne, et apprit avidement ce que les condisciples de son âge savaient depuis longtemps déjà. Il souffrit sans doute, et vivement, de ne plus voir ni sa sœur Blanche, ni les champs bigarrés, ni les grands cieux changeants, ni les longs bois touffus, et de ne plus embrasser son père Pierre que de deux jours l'un ; mais il se consola avec ce qui console de tout, partout, toujours, les grands et les petits, les vieux et les jeunes : avec Dieu et le travail, et avec l'espérance, qui vient du travail et de Dieu.

Quant à Blanche, que l'hôtelière de la *Cour de France* envoyait avec sa fille recueillir les enseignements religieux, je suis désolé de ne pouvoir en dire franchement le même bien que de son frère à la grosse tête. Peut-être n'y avait-il point beaucoup de sa faute, peut-être était-ce un peu la faute de son père à l'endroit que j'ai déjà fait pressentir... ; peut-être le plus grand coupable était-ce le hasard, lequel a si bon dos ici-bas ! Toujours est-il que Blanche, s'entendant encore dire par les voyageurs descendus à la *Cour de France* qu'elle était jolie, bien jolie, merveilleusement jolie, commençait à prendre trop de plaisir aux expressions de cette opinion. L'hôtelière la catéchisait bien un peu là-dessus, mais Blanche avait douze ans : comment eût-elle pu ne plus croire ce qu'elle s'était entendu répéter depuis l'âge où la mémoire s'éveille ? Ajoutons pourtant que les exercices pieux qui précèdent la première communion eurent sur Blanche une influence salutaire, et que ce fut une petite sainte qui accompagna la fille de l'hôtelière à la table de Dieu, le même jour où, à Amiens, Albert-Joseph, grave et recueilli, communiait lui-même pour la première fois.

Quelques mois après, le bon Pierre Pruvost n'avait pu y tenir davantage, et les voyageurs, regardant au haut de la diligence les deux petites têtes roses dans le vieux manteau bleu, disaient encore : — Voilà *Paul et Virginie !*

IX. — FLEURS DE GRAND CHEMIN.

Albert-Joseph compte parmi mes meilleurs amis, ainsi que M. Tan-plan, le charmant tambour qui nous attend dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'enfance*, rue Saint-Martin, où nous allons bientôt revenir. Souvent il m'a parlé de ce temps de sa vie écoulé sur la grande route. Les larmes alors lui venaient bien vite aux yeux, et ses paroles gagnaient tant de charme à son émotion, que je vais un moment le laisser parler encore :

« Ce fut un temps tout rose ! disait-il. Dédaigneux du présent toujours, toujours l'homme se fatigue à fouiller dans les cendres du passé pour y ranimer des étincelles, ou bien à percer les nuages de l'avenir pour y découvrir des étoiles !... Mais, pour moi, aucun présent ne vaut, nul avenir ne vaudra ce passé, passé si vite au bruit des roues roulant, des ferrailles cliquetant, des grelots fredonnant de la diligence du père Pierre !...

« Renversé en arrière, entre le bon conducteur et sa fille, et tandis que Blanche chantait ces chansons naïves : *Il était une bergère... Nous n'irons plus au bois... Si j'étais hirondelle...*, les yeux perdus dans les profondeurs bleues du firmament, j'ai, dans les chaudes nuits de l'été ou dans les nuits brillantes de l'hiver, interrogé tour à tour les pléiades de mondes qui gravitent vers Dieu à travers l'infini ; j'ai écouté les chansons que chantent les mille voix de l'harmonieuse nature, selon les heures, les mois et les saisons ; j'ai subi les sereines influences du grand air, des champs et des bois, des prairies et des montagnes ; j'ai trouvé la poésie partout, sans cesse, à toute minute du jour et de la nuit, à chaque village, entre chaque forêt, à chaque tour de roue de ma maison voyageuse. Je me faisais fort dans cette vie-là, je réjouissais mon père, j'instruisais ma sœur, et, sans avoir encore reconnu que la louange qui plaît le plus à Dieu, c'est le travail, avec toutes les voix de ma jeunesse épanouie en pleine nature, je louais Dieu !

« Ainsi je grandissais, tout en voyant grandir Blanche, qui voyait grandir sa beauté. Ainsi se passèrent ou plutôt s'envolèrent bien des semaines, bien des mois, des années tout entières ; Blanche et moi séjournant hier à Amiens, aujourd'hui à Arras, et reprenant, les lendemains, notre



Pruvost, Albert et Blanche dans le cabriolet de l'impériale. Dessin de G. Janet.

perpétuel voyage ; apprenant, oubliant, écoutant, observant, et croissant à qui mieux mieux dans notre tendresse toujours plus vive pour le père Pierre, et dans notre insouciance joyeuse de l'avenir.

« Une nuit d'août, disait encore Albert-Joseph, et de cette nuit-là, ajoutait-il, je me souviendrai jusqu'à l'éternelle nuit, la petite diligence roulait paisiblement. Il n'y avait dans le cabriolet de l'impériale que Blanche et moi avec notre père Pierre. Nous goûtions silencieusement la suave fraîcheur qui, après une journée ardente, était tombée sur la campagne en même temps que la molle clarté des étoiles, et nous allions entrer dans les bois de Saint-Laurent, lorsque le bon conducteur eut à nous quitter. Il s'agissait de relever le *sabot*, instrument de fer destiné à enrayer les roues aux descentes rapides, et que la chaîne qui le retient laissait traîner en ce moment sur le pavé. Pruvost fit arrêter la voiture et descendit raccourcir la chaîne par quelque nœud. Cela fait, et suivant l'habitude, avant même que de remonter : — *Hue!* cria-t-il, et les chevaux reprirent leur trot tranquille. Comme le conducteur regagnait lestement d'ordinaire son cabriolet, alors même que la voiture courait le galop, à peine le *hue!* fut-il poussé, nous nous serrâmes pour rendre la place à notre père ; mais ce fut inutilement, et il se passa plusieurs minutes sans qu'il vînt se rasseoir près de nous... Lorsqu'il y revint enfin, il était tout tremblant,

et, à nos questions inquiètes : — Ce n'est rien, dit-il, en nous embrassant l'un et l'autre coup sur coup, ce n'est rien ; mais j'ai failli ne plus vous embrasser, mes enfants! la courroie que je saisis pour remonter ici en m'élançant sur le marchepied s'est rompue et m'est restée dans la main ; je suis tombé sur la roue..., et je ne sais par quel miracle je me suis relevé sain et sauf derrière la voiture, qui ne m'a qu'effleuré ; j'ai couru, je l'ai rejointe et... et Dieu est bon, dit le père Pruvost en respirant largement et en nous embrassant encore. — Mon Dieu! reprit-il après un moment, que seriez-vous devenus, mes bien-aimés, si je ne m'étais point relevé ?... Ecoute, toi, Albert, continua-t-il, les conducteurs, en vieillissant, sont tous les jours plus exposés à des malheurs pareils... Ecoute donc bien : quand je mourrai, soit sur la grande route, soit de maladie, tu devras me remplacer près de Blanche.



Pruvost fiançant Albert et Blanche (pages suivantes). Dessin de G. Janet.

Encore quelques années, tu seras assez fort pour exercer mon métier à ma place et assez homme pour te marier : eh bien ! si tu aimes Blanche de la bonne façon qu'il faut aimer, et si mon métier te plaît à le faire par toi-même, nous arrangerons votre vie à tous deux dans ce sens-là, pourvu cependant que ma Blanche s'en trouve heureuse! Blanche et moi répondîmes au père Pierre en l'embrassant plus fort que jamais ; et comme nous étions arrivés au bas d'une côte qui traverse le bois et que nous montions à pied alors que le temps était beau, nous descendîmes de la diligence pour la suivre ensemble et du même pas.

« Les voyageurs dormaient ; le bruit ralenti des roues, les petites secousses que donnait aux grelots des licous chaque effort des chevaux, l'écrasement sourd du sable sous nos pieds, les notes lointaines de la nocturne chanson des rossignols interrompaient seuls le beau silence de cette belle nuit. Au-dessus de nos têtes, entre les masses sombres du bois, le ciel resplendissait d'un éclat qu'il me

semblait n'avoir pas eu encore; les fortes émanations des pins et des mélèzes se mêlaient aux douces senteurs des bordures d'aubépines, qu'elles franchissaient pour arriver à nous. C'était, en vérité, une nuit puissante, magnifique, fortifiante aux corps, aux esprits et aux âmes. Cheminant sans mot dire, nous avions dépassé la diligence, et bien avant elle nous étions arrivés au haut de la montagne où nous devions l'attendre. Là, Pierre Pruvost reprit la parole :

« — Albert, dit-il, seras-tu pour ma fille un frère, un père et un ami; tout ce que doit être pour sa femme un époux qui croit en Dieu?

« — Oui, mon père, répondis-je en me mettant à genoux.

« — Blanche, poursuivit le conducteur, auras-tu pour mon fils la fidèle affection d'une sœur, le dévouement d'une amie, l'inépuisable tendresse d'une mère: tout ce qui rend une épouse chrétienne chère au Seigneur?

« — Oui, mon père, répondit Blanche, qui s'était agenouillée en même temps que moi.

« — Je vous fiance et je vous bénis, mes enfants, dit Pierre, posant ses mains sur nos fronts; et que Dieu vous bénisse comme moi, ajouta-t-il en pliant les genoux à son tour.

« Un court silence suivit encore, pendant lequel les parfums des bois semblèrent plus doux et les hymnes des oiseaux chanteurs plus tendres... Puis, nous nous relevâmes, nous remontâmes à nos places accoutumées, après nous être embrassés encore une fois, et la diligence se remit à rouler, ferrailles cliquetant et grelots fredonnant. »

X. — COUPS DE CRAYONS, COUP DE TÊTE ET COUPS DU SORT.

Hélas! hélas! hélas! Blanche devenait plus jolie tous les jours, et sa beauté, toujours plus remarquée et plus louée par les voyageurs, devenait pour Pierre et pour Albert un continuel sujet d'inquiétudes et d'alarmes. Ce n'était plus *la petite à Pierre*, qu'on disait d'elle tout le long de la route, mais bien *la belle fille à Pierre*. Elle allait d'ailleurs compter seize ans, savez-vous, et le grand air lui avait donné une telle vigueur, qu'elle semblait bien en avoir plus de dix-huit! ce que voyant Albert, il avait décidé le père Pruvost à renoncer pour sa fille aux voyages à trois. Il fallait bien, d'ailleurs, qu'elle se mît à la couture et à l'étude des petites choses qui font la femme de ménage. En conséquence, Blanche avait été de nouveau confiée à l'hôtelière de la *Cour de France*, avec les plus chaudes recommandations. Mais là, comme sur la grande route, il y avait pour cette beauté des admirateurs nombreux : comment aussi n'aurait-on pas remarqué l'éclatante blancheur du teint de la jeune fille, et cette carnation pulpeuse, mate et satinée comme le lourd pétale du magnolia, et ces lignes pures du visage, et ce galbe fier du cou?... Sur son front haut, rempli, puissamment modelé, aux tempes marmoréennes, Blanche portait une abondante chevelure d'un noir bleuâtre. Sous l'arcade sourcilière, peut-être un peu profonde, ses yeux bruns, dont les cils touffus restaient souvent baissés, semblaient pleins d'un feu contenu. Rien ne peut dire la mignonnerie des oreilles et l'ovale adorable du menton. Il est vrai que la tête paraissait pencher un peu trop en arrière; mais, que voulez-vous! cela tenait sans doute au poids énorme des cheveux, et d'ailleurs n'était pas sans grâce. — Taille souple, qui n'avait jamais subi l'étreinte meurtrière du corset; bras ronds et nobles, mains longues et fines, pieds petits, cambrés et fiers : voilà, en tant que la plume puisse tenter de remplacer le crayon, une esquisse du portrait de M[lle] Blanche Pruvost à l'âge de seize ans. Et maintenant le lecteur ne se dira-t-il pas: — Il me semble que j'ai déjà rencontré cette figure-là quelque part !...

Le lecteur ne se trompera pas.

Le plaisir que Blanche éprouvait à s'entendre dire qu'elle était jolie la conduisit à la coquetterie. La coquetterie, cherchant sans cesse des moyens de beauté, la conduisit à la rêverie, qui la conduisit vite à la paresse. Souvent, dès lors, on vit Blanche, son aiguille dormant entre ses doigts, les yeux fixés sur son ouvrage qu'elle ne voyait plus, passer de longs moments dans l'oubli de tout ce qui l'entourait, de tous ceux qui l'aimaient. Son brave père lui-même n'était point laissé en dehors de son indifférence. Ce malheur résultait peut-être, hélas! de petites disputes nées entre le père et l'enfant du désir croissant toujours chez Blanche des objets de toilette à la mode, des choses qui pouvaient le mieux encadrer sa beauté. Elle savait câliner tendrement et certainement le bonhomme Pruvost, et il eût voulu, le pauvre père, pouvoir lui acheter des atours de marquise ; mais il gagnait de quoi vivre tout au plus ; il fallait bien le faire comprendre à Blanche la Coquette, et la tendresse de celle-ci s'en trouvait refroidie.

Or, en ce temps-là comme aujourd'hui, l'*Hôtel de la Cour de France* était fort aimé et très-fréquenté. C'était dans ses galeries, dans ses salles et dans ses corridors un va-et-vient continuel. Six voyageurs partaient-ils le matin, dans la journée il en arrivait dix autres. Il n'y restait pas plus de chambres vides que de places inoccupées à la longue table d'hôte présidée par Hermant. Blanche n'était pas là sans doute dans le milieu sévère qu'il eût fallu ; mais quoi! on l'y aimait, le père Pierre ne pouvait guère la mettre ailleurs; et enfin, que voulez-vous? à chacun ses épreuves! Ceux qui sont jeunes quand Dieu les leur envoie ont, lorsqu'ils en triomphent, d'autant plus de temps à exister forts.

Au soir d'un jour où, le matin, quatre voyageurs avaient quitté l'hôtel, chacun prenant un chemin différent, on ne vit point Blanche Pruvost venir s'asseoir, comme d'ordinaire, à la table du souper. Le conducteur était ce soir-là à Amiens avec Albert-Joseph. Sans attendre leur retour, on fit toutes les recherches possibles; elles n'aboutirent à rien. Le lendemain, à l'heure du retour de la diligence, comment dire la douleur du père Pierre, cherchant partout sa fille pour l'embrasser, et apprenant enfin l'horrible nouvelle ?... Il pâlit, il rougit jusqu'à faire craindre une congestion au cerveau; puis, ayant en vain voulu parler, il tomba à la renverse de toute sa hauteur. On le mit au lit avec une fièvre compliquée d'accès de délire, et tout le monde de l'hôtel le soignait en pleurant, tandis qu'au dehors Albert, non moins malade que son père adoptif, mais robuste et plein de volonté, continuait avec ardeur des recherches, hélas! stériles.

XI. — A LA CROIX DE LORRAINE.

Grâce à un temps de galop dans notre voyage à reculons, nous voici de retour à Paris. Nous sommes présentement en compagnie d'Albert et de Pierre Pruvost, dans une des chambres les plus hautes de l'auberge de *la Croix de Lorraine*, rue Grénetat. La rue Grénetat débouche dans la rue Saint-Martin : nous ne sommes donc plus guère loin de mademoiselle Ma fille et de M. Tan-plan, et avant peu, sans doute, nous allons les retrouver.

Dans un lit, qui certainement est le plus misérable de

tous les lits de *la Croix de Lorraine*, le pauvre père Pierre est étendu; voilà longtemps déjà qu'il est malade, il y a plusieurs mois qu'il est couché; depuis quelques jours il est mourant.

Après l'inexplicable disparition de Blanche, après les mille recherches faites, infructueusement toujours, dans Arras et dans tout le département par notre pauvre Albert, le père Pruvost demeura longtemps hors d'état de rien faire. Lorsqu'il reprit son service sur cette route si joyeusement parcourue tant de fois, il se dit que la blessure de son cœur, que rien d'ailleurs ne devait fermer, resterait plus large et plus saignante tant qu'il continuerait son métier de conducteur, et ce métier, si doux pour lui naguère, il se décida à l'abandonner. Ajoutez qu'Albert, de qui le chagrin se doublait des efforts qu'il avait à faire pour le dissimuler devant son père adoptif, Albert encouragea la résolution du père Pruvost.

— Il se peut bien, lui disait-il, que Blanche soit à Paris. Bien des fois, dans nos causeries d'enfants, je l'ai entendue s'exagérer les joies du succès pour les gens de théâtre; les bravos lui semblaient contenir le bonheur le plus grand de ce monde!... Ce bonheur-là, si c'en est un, c'est surtout à Paris qu'on le trouve... Père, notre Blanche est certainement à Paris.

— Allons à Paris, avait répondu Pruvost.

Et les deux délaissés, suivant l'espérance qui voltigeait devant eux sur le chemin, s'en étaient venus demander leur Blanche à la dévorante cité, qui rend si rarement, ou qui rend si transformés ceux qu'elle a attirés, séduits ou emprisonnés.

A Paris, il fallait vivre : Pierre Pruvost se fit camionneur de roulage; pour Albert, devenu maître de se choisir un état, depuis la ruine des doux projets éclos sur la grande route, il entra comme aide-modeleur chez un sculpteur ornemaniste. Par une porte dérobée, il revenait ainsi à sa vocation abandonnée. A Paris, le père Pruvost et Albert recommencèrent leurs recherches. Le père fût volontiers entré dans chaque maison pour demander sa fille; le fils s'adressa aux puissances administratives. Il n'épargna ni ses fatigues, ni son temps, ni son imaginative, ni son argent, si laborieusement gagné! Tout fut inutile. Albert s'entendit affirmer que Blanche n'était pas à Paris, et lorsqu'il demanda où elle pouvait être, on lui répondit qu'on n'en savait rien. — Il fallut renoncer aux recherches, et, par un de ces cruels caprices du sort dont la vie est remplie, à ce moment même où les pauvres gens renonçaient à l'espoir de retrouver Blanche, celle-ci arrivait à Paris. Comment, pourquoi, sous quel nom, c'est ce que nous apprendrons bientôt.

Travaillant, priant, pleurant; désespérant pour espérer encore, et enfin désespérant pour toujours, l'ancien conducteur et le jeune ornemaniste virent s'envoler les jours, puis les semaines, puis les mois, puis les années. Dieu seul, quand l'heure sera venue, pourra arrêter les aiguilles à l'horloge inflexible du temps; en dépit des désirs de ceux-ci et des regrets de ceux-là, les jours se succèdent, d'égale longueur pour tous; les Josués ne sont plus de ce monde. Les plus terribles révolutions ne retardent pas d'une seconde l'impassible soleil dans sa régularité pleine d'ironies, mais pleine aussi de bienfaits; et, s'il n'emporte pas dans sa marche nos grandes douleurs de ce monde, il sèche au moins toujours les larmes qu'elles font couler.

Le jour où le père Pruvost cessa d'espérer, la source de la vie s'arrêta en lui, et comme si c'étaient surtout les pleurs qui attestent la vie, Pruvost cessa de pleurer. Son ouvrage terrestre lui sembla fait; il ne pensa plus au lendemain : pourquoi y eût-il pensé? Il aimait Albert du plus ardent de son cœur; mais Blanche, c'était son cœur même!

— Je ne la reverrai plus qu'au grand rendez-vous, là-haut..., redit-il dès lors bien souvent : elle a pu, un jour, démériter d'y venir! mais j'espère qu'à ma prière Dieu lui pardonnera comme moi!...

Un jour, le père Pruvost dut renoncer à sa besogne. — Il fallut alors qu'Albert travaillât pour deux, et plus que pour deux, car la maladie, ce démon du corps, — comme l'esprit du mal est la maladie de l'âme, — coûte plus cher à nourrir que le corps même... Albert travailla bravement, rongeant sa peine, et croyant toujours faire moins qu'il ne devait pour l'homme excellent qui l'avait jadis ramassé dans la neige.

Dans son œuvre de dévouement, Albert se montrait d'une tendresse de femme, féconde en soins ingénieux, en délicates attentions; mais, sous peine de ne plus gagner rien, il était chaque jour forcé de laisser seul son pauvre Pierre. Il rencontra heureusement une fraternelle assistance chez les portiers de la maison de la *Croix de Lorraine*, braves gens qui, avec un désintéressement le plus complet du monde, remplacèrent souvent Albert dans ses bons soins. Des enfants qu'ils avaient eus, le dernier était une petite fille de sept à huit ans, bonne et déjà active, adroite, intelligente comme la plupart des enfants du peuple, en qui la nécessité développe hâtivement les facultés. Lorsque Albert était chez son patron et que les bons portiers ne pouvaient quitter leur loge, la petite Nini faisait société au malade; en fredonnant, elle venait enfiler ses perles auprès de lui, et bien que Pruvost sentît se réveiller ses plus vives douleurs, quand au milieu de ses petites chansons Nini lui en chantait une qu'il avait entendue naguère dans la bouche de sa fille, il trouvait un grand soulagement à ses maux en les voyant plaindre par Nini.

Reconnaissant de tant de sollicitude, Albert, pauvre en argent, riche en bonté, résolut de prouver sa reconnaissance aux bons portiers par une surprise joyeuse, en faisant à leur fille le plus beau jouet possible. Il se souvint du cabinet de figures de cire où sa vocation de statuaire s'était révélée à lui, et, s'étant procuré de la cire, il se mit à modeler chaque soir, en rentrant de son travail, une façon de poupée destinée à Nini. En commençant cette poupée, il eut la volonté de s'exercer à rendre la ressemblance, en lui donnant les traits de Nini elle-même; mais il eut beau vouloir, un jour que Pierre Pruvost le regardait travailler, Albert l'entendit dire d'une voix affaiblie, et avec une expression étrange, en s'adressant à la statuette ébauchée :

— Eh bien, Blanche, c'est donc seulement ainsi que je devais vous revoir! immobile devant mes bras ouverts, sans voix pour m'appeler une dernière fois votre père, et sans cœur quand mon cœur va cesser de battre pour avoir trop battu pour vous...

Mais, peu à peu, Albert mettait dans la poupée un peu du feu qui brûlait dans son propre cœur.

Voilà pourquoi, grâce au génie naissant du statuaire, mademoiselle *Ma fille* eut une âme; voilà pourquoi ce joujou était un portrait; voilà pourquoi l'artiste devait en briser le moule à peu de temps de là.

XII. — LA BAGUE EN PERLES BLANCHES.

Au soir d'un des premiers beaux jours de 1845, Pierre Pruvost se sentant tout à coup soulagé et dans un état de bien-être qu'il avait cru ne plus jamais ressentir, pria son fils de le lever pour l'asseoir devant la fenêtre. Albert obéit

avec empressement, et bientôt le père Pierre fut établi dans le vieux fauteuil de paille que le brave portier avait monté de sa loge dans la pauvre mansarde. A ce moment, Nini entra. Elle venait, dit-elle, faire une bague en perles blanches pour son vieux bon ami. D'abord elle alla l'embrasser ainsi qu'Albert.

— Chante-moi tes petites chansons, Nini, dit le bon homme; et Nini se mit à chanter.

Tout en l'écoutant, Pruvost regardait au loin, dans la campagne, au delà de Montmartre, qu'on voyait de sa lucarne entre deux masses de murailles, et son esprit ranimé s'envolait par delà les maisons et bien loin de Paris. Nini, à qui il semblait bien que le père Pierre ne l'entendait pas, chantait pourtant toujours. Albert, lui, l'écoutait; et, la regardant avec attendrissement, se disait en achevant son travail :

— Voici la poupée finie; quelle surprise demain pour notre petite consolatrice!... Je pourrais bien lui donner sa poupée dès ce soir; mais demain, avec ces quelques sous que j'ai épargnés, j'irai acheter un berceau d'osier pour y coucher la surprise... Attendons à demain.

Nini chantait toujours.

Et, d'une voix dont on n'eût pu d'abord distinguer les paroles, mais qui s'éclaircissait d'instant en instant, le père Pruvost disait :

— On croirait aujourd'hui que j'ai retrouvé mes yeux de quinze ans! Dans la verdure, là-bas, plus loin que Montmartre, je vois la Picardie; et plus loin encore, dans la brume bleue, au milieu des bois touffus, je revois ma route chérie, il me semble y être encore, au haut de ma voiture, avec Blanche et Albert; oui, oui, j'y suis! J'entends bien les grelots de mes chevaux, pardieu! Hue donc, la grise... As-tu les pieds chauds, Blanche?... Tu es bien, dis! Allons, continue tes petites chansons!...

Nini chantait alors : *Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés*... Le père Pruvost poursuivit...

— Il fait beau, la route est bonne, nous arriverons de bonne heure. C'est le dernier jour de la fête d'Arras, mes enfants; je vous mènerai aux promenades, nous entendrons chanter Pamart... et, fredonnant lui-même la chanson artésienne de 1812 : « *Iro-tu vir el' féte d'Arro'?* le conducteur s'interrompit aussitôt pour s'écrier, au milieu de ses larmes revenues :

— Oh! ma petite fille, ma petite fille, ma petite fille!... puis il se tut, joignit les mains et se mit à prier à voix basse...

Albert était accouru près de son fauteuil, et se tenait agenouillé, il priait aussi.

— ... Arras! la grande route, le beau temps, reprit Pruvost d'une voix d'enfant... O ma Blanche!... Et sa voix s'affaiblissant encore, il dit en serrant les mains d'Albert :

— Je te bénis, toi, et aussi ma petite Nini, avec ma fille!... et que Dieu...

Nini chantait toujours, fort occupée à terminer sa bague blanche, et n'ayant, pendant sa fabrication, ni dressé l'oreille ni levé les yeux.

— Tais-toi, Nini, lui dit Albert tout bas.

— Pourquoi donc, répondit l'enfant, puisque mon bon ami m'a dit de chanter?... Tiens, voilà sa bague finie... Je vais la passer moi-même à ton doigt, mon bon ami...

— Chut! Nini, fit Albert en la prenant dans ses bras, notre père Pruvost s'est endormi; descendons un peu.

— Je veux bien, reprit l'enfant, mais laisse-moi lui mettre ma bague au doigt : je te promets de ne pas l'éveiller, et à son réveil il sera bien content...

Albert consentit : il laissa l'enfant passer sa bague blanche au doigt du vieillard..., puis il emporta Nini rapidement... et quand il l'eut posée à terre dans la loge de sa mère, il laissa jaillir ses larmes, et s'écria en se jetant dans le sein de la bonne femme :

— C'est fini! me voilà seul au monde! mon père est mort!

XIII. — UNE TOMBE AU LIEU D'UN BERCEAU.

Le lendemain, il fallait de l'argent à Albert pour les frais de la sépulture du père Pruvost, et Albert n'en avait pas. Il remit à d'autres temps le payement de sa dette de reconnaissance à Nini, et, tirant la poupée de sa cachette, il s'en alla la vendre à MM. Y. Crochard et neveu, à l'enseigne du *Paradis de l'enfance*.

Le corbillard qui emportait Pierre Pruvost fut suivi par Albert, par Dufour, le portier de *la Croix de Lorraine*, qui tenait Nini par la main, et un ouvrier bimbelotier, nommé Michel Joyeux, qu'Albert avait connu dans la loge de Dufour. — Comme ce triste convoi entrait dans le faubourg Montmartre, il fut empêché un instant par un embarras de voitures. L'une de ces voitures était une calèche fort belle. Dans cette calèche, par l'ouverture du vasistas baissé, les yeux égarés d'Albert reconnurent tout à coup Blanche Pruvost, parée d'une toilette éclatante. Le jeune homme s'élança à la portière :

— Blanche, lui dit-il, faites le signe de la croix : celui que j'accompagne au cimetière, c'est votre père que vous avez tué.

Avant que Blanche fût revenue de l'évanouissement dans lequel Albert la laissa, la calèche était dans le quartier des Tuileries, et le corbillard entrait au cimetière du Nord.

XIV. — DE L'INFLUENCE DU SOLEIL SUR CERTAINES DEMOISELLES.

En juillet 1846 la chaleur était si grande, qu'une forte odeur, provenant des substances qui entrent dans la couleur dont on peint les joujoux, infectait le *Paradis de l'enfance*. Les Crochard s'étaient habitués à ces misères, et depuis longtemps n'y prenaient plus garde. Mais cette année la chaleur les inquiéta vivement dans la personne de mademoiselle *Ma fille*.

— Si notre belle poupée allait fondre? dit l'oncle.

— Ses traits pourraient du moins s'altérer gravement! dit le neveu.

— Il ne faudrait pas cependant la cacher aux yeux du public acheteur!

— Surtout au moment où vont commencer les distributions de prix!...

— Eh bien mais, reprit Crochard oncle, après quelques minutes de réflexion : si nous la mettions tout simplement là, dans l'arrière-boutique?

— En effet, reprit Crochard neveu, il y fait frais; je vais l'y transporter.

Un instant après, mademoiselle *Ma fille* prenait place sur un rayon de la vitrine de droite, dans l'arrière-boutique. Crochard neveu l'établissait au fond, presque dans l'angle, à l'abri des moindres regards du soleil, et, refermant la vitrine, il allait retrouver son oncle.

A peine était-elle installée, mademoiselle *Ma fille* entendit auprès d'elle un long soupir de satisfaction.

— Qu'est-ce là? se dit-elle; ne suis-je plus seule ici de mon espèce, comme là sur le devant? Elle promena ses

regards autour d'elle en commençant par sa gauche, et ce n'est qu'à l'extrémité du cercle que ses yeux inquiets rencontrèrent les yeux de M. Tan-plan... Elle les baissa aussitôt.

— C'est ce jeune tambour, pensa-t-elle ; et, ne le regardant plus qu'en dessous avec un mélange de coquetterie, d'hypocrisie et de pudeur :

— Il est fort bien! bonne tenue, air brave, joli sourire, et surtout beaux yeux!... avec cela, un air de mélancolie qui me charme... Là, dans la boutique, j'avais devant moi, depuis trop longtemps, un polichinelle, un prince indien et un tambour-major, tous les trois d'une méchanceté, d'une fatuité, d'une stupidité rares!... tandis que ce petit sapeur-pompier..... Ah! il est fort bien!

— Comme elle est jolie! pensait M. Tan-plan. Ah! mon cœur ne me trompait pas lorsqu'il m'assurait qu'elle aussi avait reçu une âme! La voici donc près de moi! Depuis si longtemps je la regardais de loin sans espoir, et la voici si proche de mon cœur que sa toilette charmante parfume mon uniforme; et sans doute on l'a amenée ici pour plus d'un jour, au moins pour tout l'été!... Quel bonheur, ah!...

Encore un soupir, se disait *Ma fille*, sans cesser de regarder Tan-plan!... M'aimerait-il!



Pruvost mort. — Nini lui passe sa bague au doigt (pages précédentes). Dessin de G. Janet.

Ici, leurs yeux se rencontrèrent.

Et un buste en plâtre de Voltaire, qu'il y avait sur la cheminée de cette arrière-boutique, sourit malicieusement de sa bouche sans lèvres; et un petit Amour en biscuit de porcelaine, attaché au-dessus de la cheminée, laissa s'épanouir un rire encourageant entre ses joues rebondies; et Voltaire et l'Amour regardèrent le tambour et la poupée d'un air narquois qui voulait dire :

XV. — QUI QUE TU SOIS, VOICI TON MAÎTRE.

Des mois entiers se passèrent sans qu'un seul mot fût hasardé de part ou d'autre entre mademoiselle *Ma fille* et M. Tan-plan : celui-ci était si discret, et celle-là si réservée! On en restait aux regards à la dérobée, aux soudaines rougeurs quand les yeux se rencontraient; mais cette façon de dialogue n'en était pas moins délicieuse, j'en appelle à ceux qui ont vécu! La perfection dans l'éloquence, c'est le silence. Le silence est à la portée de tous, il dit tout ce que la voix ne peut dire, il le dit au mieux, et les poupées de cire et les tambours de bois ne nous seraient pas si supérieurs s'ils bavardaient autant que nous.

Pourtant, M. Tan-plan ignorait encore quels pouvaient être, à son égard, les sentiments de mademoiselle *Ma fille*, et cette ignorance troublait de plus en plus sa quiétude. S'il faut vous le dire, ses yeux se creusaient, son teint pâlissait, son caractère s'altérait même sensiblement;

lorsqu'un jour, à l'occasion d'un rangement dans l'arrière-boutique, Crochard oncle, sans toucher au tambour, prit *Ma fille* et la posa sur une tablette du côté gauche. *Ma fille* ne dit rien, mais une vive expression d'inquiétude se répandit sur ses traits si purs, ce qui n'échappa point à Tan-plan, vous le devinez bien. Deux heures, deux mortelles heures s'écoulèrent ainsi, et l'on ne peut savoir ce qui fût advenu, si tout à coup un rayon de soleil n'eût pénétré comme une flèche d'or dans l'arrière-boutique, et n'eût été justement frapper les yeux éblouis de mademoiselle *Ma fille*.

— Oh! oh! fit seulement l'oncle Crochard, et il remit soigneusement *Ma fille* dans la vitrine de droite, contre le tambour; et la vitrine était à peine refermée que celui-ci entendait s'échapper des lèvres roses de sa compagne un long soupir de satisfaction, un soupir absolument pareil à celui qu'il n'avait su contenir, en voyant naguère *Ma fille* arriver auprès de lui.

—Je suis aimé! se dit M. Tan-plan. Toi, grâce à qui je viens de l'apprendre, merci, beau rayon de soleil!

Le lendemain au matin, le tambour osa offrir à sa voisine un timide bonjour: il lui fut rendu avec timidité; mais, au moins, ce double bonjour rompait la glace; le temps des causeries était en route pour venir. Après les bonjours, vinrent les petites phrases naïves; mais les deux amis ne pouvaient guère se parler lorsqu'ils étaient à portée des oreilles des Crochard; le neveu couchait dans l'arrière-boutique. Ces messieurs ne fermaient leur magasin qu'aux très-grandes fêtes, pour aller à Belleville; et tout cela retarda beaucoup, dans le livre de la vie de nos héros, le chapitre des confidences.

Leur placide bonheur fut dérangé, on marchanda plusieurs fois la poupée : à deux reprises, le petit tambour fut enlevé à son coin sombre pour être offert à des chalands. Par bonheur, la poupée fut déclarée trop chère, et le tambour (il avait tout fait pour cela) fut trouvé trop peu bruyant.

Ces angoisses se renouvelaient chaque fois qu'ils voyaient entrer quelqu'un au *Paradis de l'enfance*, et toujours l'idée d'une séparation, hélas! trop possible, se représentait à eux plus cruelle.

Quand ils se retrouvaient bien seuls, ils oubliaient tout. Lorsque les Crochard étaient partis, que les volets étaient soigneusement clos, la boutique sombre, et qu'on n'entendait plus que le petit bruit du dimanche, une voiture çà et là, des cris joyeux d'enfants jouant dans la rue, la voix des cloches de Saint-Merry et de Saint-Nicolas-des-Champs, le *Paradis de l'enfance* était vraiment un paradis pour Tan-plan et sa compagne. Or, c'est par un de ces jours heureux, c'est le jour de la Toussaint que *Ma fille* raconta à son ami toute son histoire, c'est-à-dire les choses que le lecteur a apprises dans le voyage où je l'ai emmené à reculons.

XVI. — AU SON DES CLOCHES.

Voici Noël; cloches, tintons!
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent!
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël; cloches, tintons!
C'est la Noël! cloches, chantons!

Les temps sont arrivés, ô terre, plus d'alarmes!
Jéhovah veut un fils né dans un sein mortel;
Du vieux monde un enfant vient essuyer les larmes
Et sauver Israël!

Ainsi chantaient, au matin du 25 décembre 1846, les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs, au moment où MM. Crochard, qui n'avaient pas ouvert leur boutique ce jour-là, arrivaient dans les prés Saint-Gervais; à ce moment aussi, *Ma fille* disait à M. Tan-plan.

— Ils sont partis décidément; nous serons toute la journée seuls, libres, heureux; nos maîtres ne rentreront que ce soir, car c'est aujourd'hui grande fête : les cloches sonnent à grande volée, entendez-vous?...

—En effet! Et les cloches de Saint-Nicolas, se taisant un instant, permettaient d'écouter celles de Saint-Merry qui disaient :

Les temples des faux dieux tous vont tomber en poudre
Pour faire place libre au seul Dieu triomphant,
Et pour les renverser il ne faut pas la foudre,
Mais la parole d'un enfant!

O chrétiens, venez en silence
Sur la pierre incliner vos fronts;
Venez, et nous vous rapprendrons
Les cantiques de votre enfance!

Puis les cloches des deux églises confondaient leurs voix pour répéter :

Voici Noël; cloches, tintons!
Qu'à nos voix les âmes s'éveillent!
Chez le père que nous fêtons
Appelons les fils qui sommeillent...
C'est la Noël; cloches, tintons!
C'est la Noël; cloches, chantons!

—Çà, dit mademoiselle *Ma fille* à son compagnon, maintenant que vous savez mon histoire, et puisque nous avons cette journée à nous, pourquoi ne me diriez-vous pas quelle fut votre existence avant votre arrivée ici?...

— Mon histoire est bien simple, répondit le tambour, bien plus simple et bien plus courte que la vôtre... et, comme j'ai promis de n'avoir rien de caché pour vous, je suis prêt à vous la dire.

— Je vous écoute, mon ami; je vous rends toute l'attention que vous m'avez prêtée l'autre jour pendant que les cloches annonçaient la fête de tous les saints.

Le tambour parla à peu près ainsi :

— Je n'ai rien à vous dire du temps où les choses dont je suis formé étaient éparses çà et là en divers ateliers. Pour les êtres de notre espèce, végéter à cet état-là, c'est comme attendre dans les limbes l'heure de la création. Je n'existe vraiment que du moment où j'ai eu conscience de mon âme. En reportant mon souvenir à ce moment, je me retrouve dans une mansarde; il est nuit, et, à la lueur d'une chandelle, devant laquelle il y a une boule de verre pleine d'eau, je me vois sur les genoux d'un homme qui pleure. — Cet homme, cet ouvrier bimbelotier, qui peut avoir de vingt-huit à trente ans, il s'appelle Michel Joyeux...

— Michel Joyeux, interrompit la poupée attentive! il me semble avoir déjà entendu ce nom-là!... Oui, oui, je me souviens : c'était un ami d'Albert-Joseph, le sculpteur qui m'a mise au monde... Continuez, mon ami.

— Michel Joyeux était le deuxième fils d'un honorable marchand qui avait fait une fortune modeste en fabriquant et vendant des joujoux. C'est Joyeux le père qui fonda cette maison du *Paradis de l'enfance*, où nous vivons présentement; et quand il eut fait donner une éducation à Léopold et Michel, ses fils; quand il eut amassé à chacun d'eux une petite somme pour que l'un et l'autre pussent

entrer dans la vie active; quand enfin il eut mis de côté ce qu'il lui fallait pour vivre doucement et sobrement avec sa femme, le reste de leurs jours, le père Joyeux céda son fonds à Y. Crochard, qui depuis s'associa son neveu.— Lorsque le brave Joyeux le père s'en alla de ce monde, Michel avait seize ans, Léopold en avait vingt-quatre, et comme la veuve Joyeux était d'un esprit faible et incertain, c'est à son fils Léopold que le père confia, en mourant, la petite fortune de la famille.

Ordinairement, dans les familles, c'est au dernier enfant venu que la mère prodigue le plus de tendresse : ce fut le contraire chez les Joyeux. La mère aimait profondément Michel; elle adorait Léopold. Léopold était un joueur, un fanfaron, un improbe. Il cacha toujours ses vices et ses déportements à sa mère; mais un jour, la veille de celui où son frère Michel quittait le collége pour venir habiter la maison, Léopold disparut. Il emportait avec lui, ou il avait déjà perdu, la petite rente de sa mère et l'avoir de son frère. Les recherches et les démarches de celui-ci n'aboutirent pas mieux que naguère les démarches et les recherches d'Albert pour retrouver Blanche.

Michel avait profité de l'instruction reçue, mais quelle instruction peut faire vivre celui qui la possède, immédiatement après qu'il vient de l'acquérir?... Il fallait cependant que Michel nourrît sa mère et se nourrît lui-même. Ayant consacré vainement quelques jours à tenter de placer son savoir, à chercher des élèves, Michel se résolut à reprendre l'état de son père; il se souvint de son enfance, il se fit apprenti pendant quelques mois; enfin, il put travailler chez lui à la fabrication des jouets d'enfant...

Ici, M. Tan-plan interrompit son histoire pour écouter la sonnerie de Saint-Nicolas. La messe solennelle de Noël était parvenue au moment sacré de la communion, et, dans le chant mystérieux des cloches, les âmes saintes auraient pu distinguer ces mots :

C'est l'instant, au monde prospère,
Où Jésus, le martyr divin,
Partageant des pains sans levain,
Proclama la loi de son Père.
« — Prenez ma chair, prenez mon sang,
Frères, dit-il à ses apôtres,
Et fêtons le Dieu tout-puissant
En nous aimant les uns les autres!...»

Sur la demande de *Ma fille*, Tan-plan reprit ainsi :

— Puisqu'il travaillait, puisqu'il avait la joie de nourrir sa mère, puisque sa conscience était pure comme celle d'un petit enfant, Michel ne devait point être malheureux; mais en vieillissant, sa mère, dont l'esprit rentrait en enfance, devenait pour lui injuste et dure; mais il regrettait son frère, il déplorait l'inutilité de ses études... Mais, un jour, il se prit d'affection pour une jeune veuve, pauvre autant que lui..., et Michel était malheureux.

Que de peines, si vous le saviez, mon indulgent public, vous surtout, jeunes lectrices et jeunes lecteurs, toi en particulier, ma bonne chère petite Pauline!... Que de peines et de peines ont pour vivre, rien que pour vivre, les ouvriers et les ouvrières à Paris!... Et quelles continuelles et déchirantes angoisses, quand ces ouvrières ou ces ouvriers ont des enfants à nourrir!... Or, cette jeune veuve, Charlotte Cordial, aimée par Michel Joyeux, et qui travaillait dans les fleurs artificielles, elle avait un petit garçon de sept ans, et Michel lui-même était devenu père, il avait à nourrir, à soigner, à rendre heureux encore, un véritable enfant, un vieil enfant, un corps épuisé, une âme sans gouverne, un esprit déchu : sa mère.

Michel avait été l'ami de Cordial, son contre-maître en bimbeloterie; Cordial, en mourant, lui avait recommandé sa veuve : Charlotte et Michel s'étaient appréciés, et en s'appréciant s'étaient aimés... Mais quant à se confier par quel génie intime, que seule la vraie bonté inspire à la misère, ils parvenaient à faire vivre ceux qu'ils adoraient, celui-ci sa mère, et celle-là son enfant, une pudeur sacrée les en avait empêchés toujours! — Vous ne voyez point, n'est-ce pas, ce qui pouvait s'opposer à leur mariage; ensemble ou séparément, c'était toujours quatre bouches à nourrir; il devait même y avoir, grâce au mariage, économie dans le loyer, dans le chauffage, dans l'éclairage, etc...; Charlotte, qui était une tendre mère, avait été une fille dévouée; elle le fût redevenue pour la mère Joyeux, et dans sa vieillesse et dans sa déraison la mère Joyeux avait conservé l'amour des petits enfants, l'ardent désir d'en avoir encore à bercer, à caresser, à gâter peut-être... Oui, tout cela est vrai, et même il est vrai encore que souvent la mère disait au fils : — Marie-toi donc, Michel! prends donc pour femme une bonne ouvrière! J'aurai soin de tes enfants pendant que Mme Michel travaillera, et ça réjouira mes dernières années!... Comment! tu ne sens pas le besoin d'aimer une famille autour de toi! En vérité, je commence à croire que tu as le cœur étroit, mon pauvre Michel!

Oui, pauvre Michel!... il ne pouvait pas répondre à sa mère ce qui était la vérité triste, et l'obstacle terrible à son mariage : — Ma mère, nous gagnons si peu, si peu, moi et la brave créature à qui j'ai fiancé mon cœur, qu'après avoir donné le nécessaire aux êtres chéris qui vivent par notre vie, il ne nous reste pas même l'indispensable à nous!... Nous gagnons si peu, que nous ne pouvons pas même offrir un sou, le soir, au pauvre rougissant... Si nous nous marions, ma mère, et si Dieu bénit notre union et vos désirs de maternité, en nous envoyant un petit enfant, nous ne gagnerons pas davantage, il faudra même que ma femme interrompe son labeur... Avec quoi nourrirons-nous et élèverons-nous notre enfant? pourrons-nous diminuer votre part, ma mère? pourrons-nous retrancher rien à celle du petit Michel, l'enfant de Charlotte, mon filleul, qui grandit?... Non, non, non! Et quant à notre part à nous, Dieu sait bien que nous ne pouvons plus l'amoindrir!...

Ici, notre gentil Tan-plan se tut, et se laissa aller à la rêverie en se retraçant vivement, sans doute, les douleurs auxquelles il avait assisté... *Ma fille* le tira de sa méditation pour lui faire écouter la mélodie grave et douce que commençait à chanter la sonnerie de Saint-Nicolas-des-Champs. La messe allait finir, le prêtre levait les mains pour la bénédiction et les cloches disaient :

Soyez bénis au nom du Père,
Et du Fils et de l'Esprit-Saint,
Vous dont le cœur croit, aime, espère,
Qui portez Dieu dans votre sein!

Vous dont toute la vie honore
Du Christ la fraternelle loi;
Dont la croyance est vive encore
Après dix-huit siècles de foi!

Soyez bénis au saint royaume
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme :
Hommes de bonne volonté!

On comprend maintenant, par le récit de Tan-plan, sous quel baptême de larmes il reçut la vie au soir d'un jour où Michel Joyeux, cet honnête artisan, ce vrai croyant, cet homme de bonne volonté, avait un peu trop souffert ; et l'on sait ce qui faisait couler ses larmes, ce qui faisait éclore ces perles d'une espèce rare, aussi pures aux regards de Dieu que les bons éclats de rire des petits enfants; et l'on apprend comment, grâce au génie et à la douleur qui se doivent tant l'un à l'autre, il y avait deux âmes égarées dans l'arrière-boutique du *Paradis de l'enfance*, deux âmes destinées à se rencontrer, à se reconnaître, à s'aimer.

Le soir de ce jour de Noël, tandis que les bruits de la cité, se taisant de plus en plus, laissaient entendre les sons des cloches qui se mêlaient dans l'*Angélus*, il se passa entre Mlle *Ma fille* et Tan-plan un événement des plus graves.

Je vous le livre sans plus de considérations.

Depuis plus d'une heure, Mlle *Ma fille* n'avait rien dit; M. Tan-plan n'avait osé troubler ce beau silence : le voyant se prolonger si démesurément, notre ami dit tout bas à sa voisine, et lui parlant ainsi pour la première fois, croyez-le bien..., il lui dit :

— *Dors-tu?*



Michel Joyeux en famille, achevant le petit tambour. Dessin de G. Janet.

A quoi *Ma fille* répondit plus bas encore :

— Oui, et *toi?*

Tan-plan était bien ému!... Il répliqua cependant :

— Moi aussi.

Et, tout heureux de cette familiarité charmante qui venait de naître entre eux, ils s'endormirent paisiblement.

Les cloches s'endormaient elles-mêmes, murmurant d'une voix de plus en plus faible :

Quand Gabriel, l'ange aux missions saintes,
Abandonna le ciel éblouissant
Et descendit en nos sombres enceintes,
Il salua Marie en lui disant :

« Je vous salue,
Marie, ô vierge élue,
Cœur pur, sein chaste et doux,
Le Seigneur-Dieu, Marie, est avec vous!

Soyez bénie entre toutes les femmes!
Verbe fait chair pour le terrestre lieu,
De vous naîtra le rédempteur des âmes,
Et votre fils sera le Fils de Dieu!

Je vous salue,
Marie, ô vierge élue, etc. »

ÉDOUARD PLOUVIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LES DEUX DERNIERS ACADÉMICIENS.

On annonce enfin la réception de M. Berryer à l'Académie française. Après avoir médité plus d'un an son discours, lui qui est improvisateur par nature et par état, l'ancien roi de la tribune paraîtra sans doute devant l'aréopage littéraire au moment où son portrait, de longue main préparé, figurera devant les lecteurs du *Musée des Familles*, — faible dédommagement pour ceux qui ne pourront entendre cette voix éloquente.

L'image de M. Alfred de Musset, nommé en même temps que M. Berryer, et reçu l'année dernière, on se souvient avec quel succès, était digne d'accompagner, sur la même page, celle du grand orateur auprès duquel il va s'asseoir. Ces deux derniers académiciens seront certainement deux des premiers sur les banquettes des quarante.

Nous reparlerons de la réception de M. Berryer dès que son discours sera connu du public.



Portraits de M. Alfred de Musset et de M. Berryer.

MORT DE FRANÇOIS ARAGO.

Tandis que l'Institut conquiert M. Berryer, il perd François Arago. Telle est la loi fatale, même pour les immortels.

Ayant déjà publié dans le *Musée* la biographie et le portrait d'Arago (1), nous n'avons qu'à constater aujourd'hui le deuil de la science dont l'illustre défunt était le grand-prêtre depuis tant d'années.

Ses ennemis, s'il en a, lui rendent, comme ses amis, cette justice, que son activité, son dévouement et sa popularité donnaient à l'Académie des sciences, dont il était le secrétaire perpétuel, une vie et un éclat qui rejaillissaient sur l'Europe entière.

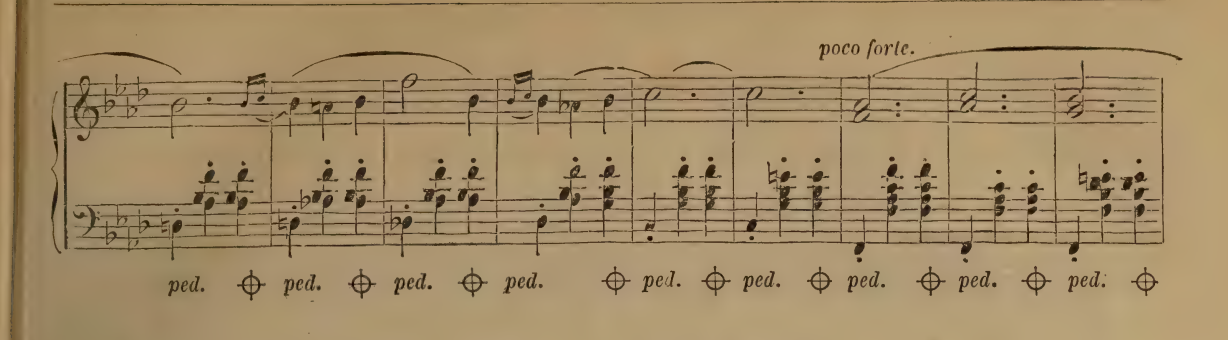
Son digne collègue M. Flourens, et l'amiral Baudin, ont cité sur sa tombe des traits qui rappellent les vertus antiques. Pendant qu'il était ministre en 1848, il refusa tout appointement devant les embarras du Trésor ; et, d'une main jetant au feu les dénonciations qui pleuvaient sur son bureau, de l'autre il écrivit des milliers de lettres aux fonctionnaires et aux officiers de mérite, dont il empêcha

(1) *Cours publics dans un fauteuil*, t. XV, p. 217.

MÉLODIE POUR PIANO.

COMPOSITION DE M. LOUIS LACOMBE, — DÉDIÉE A M[lle] MARGUERITE PITRE-CHEVALIER.













Procédés de Tantenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe, Paris.

ainsi la retraite ou la démission, au profit de l'ordre et au détriment de l'anarchie.

Outre les innombrables découvertes qu'il a promulguées avec son rare talent d'exposition, il a découvert lui-même la polarisation et la mesure des vitesses de la lumière, l'aimantation électrique du fer et de l'acier, le magnétisme par rotation, les curieux phénomènes de l'aurore boréale, une foule de nouvelles méthodes d'observations astronomiques, etc.

On va publier les œuvres complètes d'Arago, qui formeront le cours de sciences le plus vaste et le plus intéressant de notre siècle.

Toutes les illustrations des académies européennes viennent de se réunir en commission pour élever un monument à sa mémoire.

EXPLICATION DU RÉBUS D'OCTOBRE.

« Souvenez-vous que vous êtes Bourbons ; je me souviendrai que je suis votre aîné. » Paroles d'Henri IV à ses parents, avant la bataille de Coutras.

RÉBUS.



N.-B. Des amis de M. Léon d'Hervey nous adressent la réclamation ci-dessous ; nous l'insérons textuellement, pour sa satisfaction toute personnelle, avec le seul regret de n'avoir pu le faire plus tôt, et bien que nous n'en voyions l'utilité ni pour le public ni pour M. d'Hervey lui-même, tout ce que contient cette note allant parfaitement sans dire, dans un recueil où l'auteur n'était connu jusqu'ici que par nos louanges réitérées de son talent, à propos de sa traduction de *l'Insurrection de Naples*.

Nous recevons une lettre de M. le baron Léon d'Hervey qui se plaint de ce que nous ayons introduit son nom dans une nouvelle publiée en août 1853 par le *Musée des Familles : Le Dernier Souvenir, histoire d'un dahlia*. Nous croyons savoir que la famille de M. le baron d'Hervey n'appartient point à la Provence et qu'aucun de ses membres n'a jamais exercé la profession de négociant, ce qui rendrait déjà toute équivoque impossible. Nous ajouterons que, dans *l'Histoire d'un Dahlia* (vraie d'ailleurs quant aux détails botaniques et au fond de l'aventure), les noms des personnages et le lieu de la scène sont purement imaginaires. Nous regrettons que le nom de M. d'Hervey (cité naguère encore par nous avec éloge dans notre *Histoire de Masaniello*), soit venu se placer involontairement sous notre plume, comme nous regretterions qu'il vît dans cette rencontre fortuite la moindre intention désobligeante.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LES GRANDES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

HISTOIRE DES PEINTRES, PAR M. CHARLES BLANC. ÉDITION J. RENOUARD.



La Visitation. Tableau de Rubens (*Histoire des Peintres*, édition Jules Renouard).

Voici non-seulement une grande publication, mais la plus grande publication de notre époque; elle en sera en même temps la plus belle, si elle s'achève comme elle est commencée. Or, le nom de l'éditeur, M. Jules Renouard, ne permet pas de douter de l'accomplissement de l'entreprise.

Réunir dans quelques volumes *in-quarto* l'histoire de tous les peintres des sept grandes écoles : française, italienne, flamande, hollandaise, allemande, espagnole et anglaise; illustrer la vie de ces peintres de la reproduction de leurs chefs-d'œuvre, gravés sur bois avec toute la

perfection que cet art comporte; mettre à la fois un tel livre à la hauteur du goût le plus difficile et de la bourse la plus modeste; en un mot, offrir au moindre amateur, à 1 franc la livraison, la fleur de toutes les galeries royales et princières du monde, de tous les musées et de tous les cabinets particuliers, le résumé complet et le spécimen exact de l'art pictural dans toutes ses manifestations, depuis ses origines jusqu'à nos jours : telle est la conception magnifique et utile, aristocratique et populaire, simple et variée à l'infini, de M. Jules Renouard, dignement secondé par son lieutenant, M. Tardieu, et heureusement compris par l'auteur du texte, M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, et par les premiers artistes de France, dessinateurs et graveurs.

L'ouvrage, conduit avec une sage régularité (deux livraisons par mois), est assez avancé déjà pour qu'on puisse en apprécier l'ensemble. L'école française est représentée, dans les 100 premières livraisons, par Watteau, Géricault, Prud'hon, Jouvenet, les Vernet, Valentin, Claude Lorrain, Chardin, Lantara, Lesueur, Poussin, Boucher, Greuse, Callot, Lancret, etc., etc.; les écoles flamande et allemande, par D. Teniers, Albert Durer, Rubens, Bril, Jordaens, etc., etc.; les écoles italienne, espagnole et hollandaise, par Ribera, Solario, Velasquez, Berghem, Van Ostade, Paul Potter, Metzu, Steen, Mieris, etc., etc.

Toutes les facilités possibles sont données par l'éditeur au collectionneur et à l'acheteur.

Chaque livraison renferme la vie d'un peintre, souvent de deux, comme aussi quelquefois deux livraisons et un plus grand nombre sont consacrées à la vie plus importante d'un même artiste; mais aucune monographie n'est jamais scindée ; chacune paraît toujours complète et sans interruption.

En tête de chaque monographie se trouve le portrait du peintre, au-dessous son nom, l'époque de sa naissance, celle de sa mort et la désignation de l'Ecole à laquelle il appartient.

La vie de chaque artiste est accompagnée de ses principaux tableaux, fidèlement reproduits par la gravure, dans le texte même, avec de belles marges.

S'il s'agit de deux peintres réunis dans une même livraison, le nombre des gravures est de six au moins, y compris les deux portraits.

S'il est question d'un peintre dont la vie nécessite une livraison entière, le nombre des gravures est de quatre au moins; enfin, pour les peintres dont l'importance réclame plusieurs livraisons, les gravures sont au nombre de six, huit et dix.

Le texte de la monographie terminé, un chapitre, sous le titre de *Recherches et indications*, fait connaître l'œuvre de l'artiste comme peintre et graveur, la place qu'occupent ses tableaux dans les principales galeries de l'Europe, la désignation de ceux qui sont réputés œuvres capitales. Dans ce chapitre se trouvent indiqués les noms des graveurs qui ont reproduit les tableaux du maître; puis le relevé des prix auxquels les tableaux du peintre se sont élevés dans les ventes des plus célèbres cabinets; enfin, après tous ces précieux renseignements, on trouve le *fac-simile* des signatures, marques et monogrammes, décalqués avec la plus parfaite exactitude sur les pièces originales.

On n'a égard, dans la publication des livraisons, ni aux écoles, ni à l'ordre chronologique des peintres; c'est-à-dire qu'après la monographie d'un peintre flamand vient celle d'un peintre espagnol, italien, anglais, français, etc. Mais la pagination des monographies recommence à chacune d'elles. L'ordre chronologique et la désignation de l'école, indiqués au bas du portrait de chaque peintre, servent à la classification des livraisons et à la formation des volumes par écoles.

Chaque école a son introduction particulière et une table raisonnée des matières, indépendamment d'une introduction générale.

La souscription est permanente. A quelque époque que l'on souscrive, on jouit de l'avantage de ne retirer que deux livraisons par mois, sans que le souscripteur soit tenu de prendre à la fois toutes celles parues à l'époque de sa souscription ; de sorte que toute souscription interrompue, tout choix de livraisons, laisse encore entre les mains de l'acheteur un MUSÉE plus ou moins étendu, mais toujours intéressant et jamais incomplet. — C'est ce qui a puissamment contribué au succès et à la propagation de cette œuvre d'art.

Ce succès devait tenter la contrefaçon, et elle s'est ruée sur l'œuvre de M. Renouard avec une effronterie qui, démasquée à temps, a eu pour double résultat de tripler la popularité de l'*Histoire des peintres* et de porter le coup de mort à la piraterie littéraire et artistique. Cet épisode mérite d'être rapporté pour l'édification du public. « Tandis qu'un élégant recueil anglais publiait avec aplomb comme siennes les monographies de M. Charles Blanc, en supprimant toute mention du livre français, des industriels de Leipsig réalisaient le projet philanthropique de doter à peu de frais leur pays des gravures de ce même livre. Ils les décalquaient tout simplement sur un exemplaire acheté par eux au prix de 1 franc par livraison ; puis ils tiraient des épreuves sur le calque, laissant croire avec bénignité que ce qu'ils mettaient sous les yeux ébahis de leurs souscripteurs était bien positivement le travail des artistes parisiens. C'est-à-dire que cette édition allemande ne s'élevait même pas jusqu'à la contrefaçon ; c'était plus que cela, c'était en même temps une grosse calomnie contre nos typographes et nos graveurs. Si les directeurs de l'exposition de Londres l'eussent permis, c'eût été piquant de voir l'ouvrage français accompagné de chaque côté par les feuilles spoliatrices. A gauche eût été le texte anglais, qui se donnait pour original ; à droite, le décalcage du *Verlags-Comptoir* et les échantillons de ce qu'il obtient avec son rouleau bourbeux ; au centre, eût paru la vraie publication exhibée entre les deux larrons et implorant les lois. Quoi qu'il en soit, les éditeurs de l'*Histoire des peintres* ont publié partout leurs griefs sous forme de *protestation*, et ils l'ont fait de manière à couvrir de ridicule la piraterie anglaise et allemande. Il faut avouer qu'il y a peu de plaintes qui pussent jamais paraître mieux justifiées. Ici, en même temps que les droits du goût et de l'art étaient méprisés, le droit des gens était violé. Dans la publication allemande, il y a eu déloyauté triple : envers les éditeurs dépouillés, envers le public trompé, envers les artistes diffamés. » Aussi, comme nous le disions, la contrefaçon ne s'est pas relevée de cette honte, — et quatre gouvernements ont saisi l'occasion pour l'extirper définitivement en Europe. C'est un immense service que la librairie française doit à M. Jules Renouard.

Aux illustrateurs, comme à l'éditeur de l'*Histoire des peintres*, nous n'avons que des éloges à donner, — sauf un petit nombre de dessins et de gravures au-dessous de la perfection générale.

Pour M. Charles Blanc, le rédacteur du texte, il nous permettra de joindre le conseil à l'applaudissement.

Il parle d'art en connaisseur, — bien qu'un peu systématique; il décrit les tableaux à merveille, il les fait réellement voir au lecteur ; il se complaît même trop dans ces descriptions où il excelle, et sacrifie quelquefois la variété à la quantité; il juge le talent des maîtres avec conscience, exactitude, précision et élégance. Son style est élevé, grave, quelquefois brillant et animé. Son érudition est vaste, profonde, éclairée, patiente. Cet ouvrage le place enfin au premier rang des critiques d'art, si peu nombreux en notre siècle critique. Mais comme biographe et comme moraliste, il nous laisse quelque chose à désirer. Nous l'engageons à mettre plus en action la vie si intéressante et si originale de certains peintres; à moins épargner les dates, qui sont la lumière du récit; à mitiger ses conclusions générales sur l'art, où percent trop ses opinions étrangères à l'art; à rectifier quelques erreurs, sur Loutherbourg, par exemple ; à combler certaines lacunes, — comme dans la notice de Prud'hon ; à resserrer la description et la dissertation pour donner plus d'espace à la narration; à se montrer moins indulgent pour la fan-

taisie qui touche au vice, et plus sévère pour les caractères d'artistes qui déshonorent tant de talents. Admirez le pinceau tant que vous voudrez; mais jugez l'homme, et n'absolvez pas une mauvaise action par un chef-d'œuvre.

Ces réserves faites, nous n'avons plus que des louanges pour l'auteur.

Par exemple, sa biographie de Rubens est d'un intérêt puissant et charmant à la fois. Le peintre grand-seigneur, l'artiste-diplomate est retracé en pied avec une largeur et un éclat dignes de lui-même. Citons un épisode qui expliquera le tableau reproduit dans cet article.

Pris du mal de l'Italie, «Rubens acheta une grande maison sur la place de Meer, à Anvers, et la fit entièrement reconstruire à l'italienne: entre la cour et le jardin s'élevait une rotonde à fenêtres cintrées, surmontée d'une lanterne de Panthéon. Dans ce musée, où conduisait un escalier royal, l'artiste fit placer les riches objets d'art recueillis dans ses voyages: tableaux, statues antiques, bustes, bas-reliefs, médailles, onyx, agates, et, jusqu'à la fin de ses jours, il conserva en Italie des correspondants fidèles qui faisaient pour son compte de fréquentes acquisitions. Le sculpteur Duquesnoy, son compatriote et son ami, était plus particulièrement chargé de ces soins intelligents. La fortune du peintre grandissait avec sa renommée: «Il n'y avait pas de prince et d'amateur qui ne voulût avoir quelque chose de lui.»

«La construction de sa demeure fut la singulière occasion qui donna naissance à l'un de ses chefs-d'œuvre, *la Descente de Croix* de la cathédrale d'Anvers. Vers l'année 1610, Rubens avait acheté une partie d'un terrain qui appartenait à la confrérie dite des Arquebusiers. Pour agrandir le plus possible et gratuitement sa maison, le peintre empiétait sur le terrain de ses voisins. Un procès allait commencer, lorsque M. de Rockox, son ami, ancien bourgmestre et capitaine du *Serment*, exhorta ses confrères à la conciliation: il fut entendu que le peintre ferait un tableau pour la chapelle qu'ils avaient à la cathédrale. Le sujet désigné était un des principaux traits de la vie de saint Christophe, patron de la confrérie. Suivant l'étymologie du mot Christophe (du grec Χριστον φερειν), Rubens conçut la pensée de *la Descente de Croix* tryptique où se trouvent réunis tous les personnages qui ont porté Jésus durant le cours de sa vie mortelle: on voit sur l'un des volets la Vierge bientôt mère, qui rend visite à Elisabeth (c'est le sujet que nous reproduisons); sur l'autre, Siméon tenant dans ses bras l'enfant présenté au temple; sur le revers des volets, saint Christophe et un ermite qui cherche, avec une lanterne, à passer le gué d'une rivière.

«Le sujet principal est composé de neuf figures: des ouvriers, au sommet de deux échelles, font descendre le corps du Christ, à l'aide d'un linceul que l'un tient avec ses dents, l'autre de sa main gauche. Fortement appuyés sur les bras de la croix, ils se penchent, pour accompagner de leur main restée libre, le Christ que saint Jean, un pied sur l'échelle, les reins cambrés, soutient avec énergie. Un des pieds du Sauveur s'arrête sur la belle épaule de la Madeleine, en effleurant sa chevelure d'or. Joseph d'Arimathie et Nicomède, placés en face l'un de l'autre sur le milieu des échelles, forment avec les deux ouvriers de la partie supérieure du tableau un carré de figures robustes, mais vulgaires. La Vierge debout, au pied de l'arbre du supplice, tend les bras vers son fils, et Salomé accroupie relève sa robe. On voit, à terre, une légende et un vase de cuivre, où, dans le sang coagulé, trempent la couronne d'épines et les clous du crucifiement.

La seconde gravure que nous empruntons à M. Renouard, et qu'on verra plus loin (page 80), représente les *Fils de Rubens*, un de ses chefs-d'œuvre les plus intimes et les plus gracieux. PITRE-CHEVALIER.

LES CONTES EN FAMILLE.

LES AVENTURES D'UNE POUPÉE ET D'UN PETIT TAMBOUR (1).

Etrennes à ma chère Pauline Wacchi.

XVII. — CATACLYSME.

Six jours après, c'était la veille du jour de l'an.

— Il faudra remettre la belle poupée en vue, dit l'oncle Crochard; voilà le moment de nous en défaire!

Autant eût valu pour Tan-plan et *Ma fille* que ce Crochard-là, avec une longue épée, leur eût percé le cœur à tous deux d'un même coup!

— Oui, ajouta l'autre Crochard, mais il faut tout déranger pour lui faire une place, et je n'en ai pas le temps tout de suite...

— Après cela, reprit l'oncle négligemment, nous pouvons bien la proposer aux chalands qui nous demanderont des poupées... supérieures...

Ce qu'entendant, *Ma fille* eut sincèrement l'envie d'être laide, et elle le dit à Tan-plan.

— Que la volonté de Dieu soit faite, répondit celui-ci tristement, mais j'ai beau vouloir me résigner, un noir pressentiment m'accable. Cette journée, je le crains bien, ne se passera pas sans malheur pour nous!...

Dans l'après-midi, comme la rue Saint-Martin était pleine de mouvement et de bruit, comme chacun y venait commander, voir ou chercher les étrennes de toutes sortes qu'on peut rencontrer dans ses magasins, une belle voiture s'arrêta devant le *Paradis de l'enfance*, et les Crochard en virent descendre, puis entrer chez eux, une femme très-brillamment parée et une jolie petite fille, non moins élégante, d'environ cinq ans.

— Faites-nous voir de belles poupées, dit la dame.

Crochard oncle en présenta quelques-unes.

— D'autres, d'autres, fit la dame; montrez-nous-en de plus jolies que celles-là! N'est-ce pas, Léopoldine, continua-t-elle en se tournant vers la petite fille, que tu veux une poupée plus belle encore?

— Oh! oui, maman, répondit l'enfant toute joyeuse.

Crochard neveu allait venir prendre *Ma fille* sans plus de façons; il en fut empêché par un prudent coup de pied de son oncle, et il écouta avec admiration cet oncle qui disait:

— J'ai bien là en réserve une poupée unique dans son genre, mais elle est d'un prix que madame ne veut sans doute pas mettre à son acquisition.

— Voyons-la donc, monsieur? interrompit la dame.

— Et puis, elle est pour ainsi dire vendue, continua le grand diplomate Y. Crochard oncle. Mme la duchesse de... de... de... Tu sais, mon neveu..., elle l'a presque retenue; nous l'attendons aujourd'hui; je croyais même que c'était elle, quand la voiture de madame s'est arrêtée là.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

— Voyons, voyons, dit à son tour la petite fille toute charmée d'avance.

— Voyons donc, monsieur, fit la mère.

— Mon Dieu, madame, poursuivit le Talleyrand du *Paradis de l'enfance*, le prix en est si élevé, bien que je n'aie absolument rien à gagner dessus, que vraiment...

— Ah ça, monsieur, coûte-t-elle cent mille francs, votre poupée?...

— Cent mille francs! non, madame, mais infiniment cher! et vous le comprendrez, quand vous verrez l'ouvrage. Je vais vous chercher cela, non pour vous le vendre, mais pour que vous jugiez du mérite de ce chef-d'œuvre... Mon neveu, regarde si Mme la duchesse ne vient pas, tu me préviendrais, car je perdrais sa confiance, si...

Et le grand Crochard pénétra dans son arrière-boutique. Là, il prit délicatement dans son coin Mlle *Ma fille* éperdue, et sans entendre les cris déchirants qu'elle poussait, tant il était transporté par la perspective d'une belle affaire, il l'emporta.

— Ah! se dit Tan-plan, c'est mon cœur, c'est mon âme, c'est ma vie que le cruel emporte!...

Quand la dame aperçut *Ma fille*, elle attacha sur elle un long regard pénétrant, et fut quelques instants sans pouvoir rien dire, sans entendre même la petite fille qui s'écriait:

— Achète-la-moi, maman, elle te ressemble! C'est toi qui l'as fait faire, n'est-ce pas? c'est une surprise! Emportons-la donc, maman!...

— Qui a fait cette poupée, monsieur? dit enfin la belle chalande.

— Il m'est impossible de vous le dire, madame, répondit Crochard à qui son neveu, en ce moment, trouvait dix coudées.

— Pourquoi impossible, monsieur?

— Parce que..., parce que... D'ailleurs..., l'ouvrier qui m'a fait cela..., il est mort, madame.

— Mort!

— Eh! mon Dieu, oui; et c'est là son dernier ouvrage: un chef-d'œuvre, n'est-ce pas, madame?

— Combien, monsieur?

— J'ai eu l'honneur de dire à madame que cette poupée est à peu près vendue...

— Je vous demande combien, monsieur?

— Elle est vendue, dis-je, au prix de quatre cent cinquante francs.

— Je la prends pour cinq cents et je l'emporte! Que monsieur (elle désignait Crochard neveu) la monte dans ma voiture et m'accompagne; je rentre, et je vais le payer.

Un instant après, la voiture roulait. L'oncle Crochard se frottait les mains en se proposant de retrouver l'artiste qui avait créé *Ma fille*, pour le faire travailler... Tan-plan pleurait.

XVIII. — SOUS LES TOITS.

Le lendemain, premier jour de 1847, une jeune femme et un petit garçon, qu'elle tenait par la main, tous deux tristement, mais proprement vêtus, marchaient le long des boutiques de la rue Saint-Martin, dans la direction qui mène à la Seine. Souvent le petit garçon forçait la jeune femme de s'arrêter devant les beaux étalages, et lui désignant quelque riant joujou d'environ trois francs, ou seulement de quarante sous peut-être:

— Mère, disait-il, achète-moi ça, dis, pour mes étrennes!...

— C'est trop cher pour nous, Michel, répondait la mère en doublant le pas..., et puis, je cherche quelque chose qui te plaise encore mieux.

Cependant on rencontrait nombre d'enfants au visage souriant, aux élégants habits et chargés de jouets bien plus charmants encore que ceux qui venaient d'éveiller la convoitise du petit garçon... La mère alors faisait un détour pour que les yeux de son Michel ne rencontrassent pas les acquisitions des enfants riches; mais au détour, nouveaux enfants bien mis, chargés de nouveaux jouets charmants!... Et la pauvre femme eût bien voulu être rentrée chez elle.

Bien des fois le petit Michel répéta:

— Achète-moi ça, maman.

Bien des fois la mère répondit:

— Mon enfant, c'est trop cher...

Enfin, la mère et l'enfant arrivèrent devant le *Paradis de l'enfance*, et là, voulant en finir avec son supplice, la pauvre femme entra. Je ne sais pas trop ce qu'elle allait demander aux Crochard, quand, sur le comptoir, au milieu d'un tas de joujoux qui venaient d'y être déposés, le petit Michel aperçut un jeune et gracieux tambour du corps honoré et si honorable des sapeurs-pompiers.

— Ah! le joli tambour! s'écria-t-il, il m'amusera joliment!... Achète-le-moi, maman!

— Combien, monsieur, dit la mère avec une anxiété inexprimable?

— Madame, c'est vingt-cinq sous, fit Crochard neveu.

— Ne pourriez-vous me le laisser pour vingt?

— Impossible, madame; tout est marqué à prix fixe, et nous ne surfaisons jamais.

Tan-plan, car c'était vers lui que le petit garçon tendait, pendant ce colloque, une main tremblante d'avidité, Tan-plan écoutait avec indifférence. Que lui importait sa destinée désormais! Sa vie était brisée, et la finir là ou ailleurs, cela ne pouvait le toucher en rien. C'est pourquoi il se laissa emporter par l'heureux Michel, sans rien dire, sans donner la moindre marque d'improbation ou de consentement.

La mère et l'enfant remontèrent la rue Saint-Martin du côté de Saint-Nicolas, tous les deux le cœur joyeux; lui, d'avoir rencontré ce tambour qui plaisait à son cœur comme un premier ami; elle, de voir son fils enchanté, si enchanté, que tout le long des boutiques les plus affriolantes il ne regardait que son tambour.

Or, je dois dire ici ce que l'on a sans doute deviné déjà. Cette pauvre femme, c'est la veuve Charlotte Cordial, l'amie de Michel Joyeux, et ce fils de Charlotte, ce petit bonhomme, si ravi de ses étrennes, c'est le filleul du bimbelotier.

— Mère, dit le bienheureux Michel, allons nous promener un peu avec mon tambour.

— Y penses-tu, mon ami? répondit-on... Et ton parrain qui va venir nous souhaiter la bonne année!

— Rentrons donc, maman.

En effet, ils étaient à peine rentrés chez eux, rue Aumaire, au sixième, sous les toits, que Michel Joyeux arrivait. Il apportait quelques bonbons à la mère, un beau livre à l'enfant, et dans ses baisers du premier jour de l'année toute la tendresse de son brave cœur.

— Michel, ce n'est pas bien, dit la veuve, il avait été convenu que vous ne dépenseriez aucun argent à aucune chose d'étrennes...

— Ne me grondez pas, Charlotte, répondit le digne

garçon ; ces bonbons-là n'en valent pas la peine, et quant à ce volume, c'est un prix d'histoire, le premier que j'aie obtenu, ma foi ! dans ma carrière scolaire. C'est un bon livre que mon filleul comprendra bientôt ; et puisque j'y tenais beaucoup... je ne pouvais lui donner rien de préférable... Et, voyant le joujou que Charlotte venait d'acheter à son fils : — Tiens, ajouta Joyeux, voilà de mon ouvrage ! Je me souviens même que je pleurais bien fort en achevant la commande de soldats, dont celui-là faisait partie... Je venais de reconnaître avec moi-même combien je vous aimais, Charlotte, et combien d'obstacles devaient retarder notre union. En vous voyant si loin de moi, toute ma résignation s'en allait en larmes et toute ma force s'en allait en eau.

— C'est aujourd'hui mon tour, se disait, en entendant ces paroles, notre désolé Tan-plan.

Le jour de l'an s'en alla, emmenant avec lui bonhomme Etrennes. Les cloches de Saint-Nicolas-des-Champs sonnèrent la fête des Rois, rappelant au pauvre tambour le temps si doux où il n'était pas seul à les entendre.

Les jours succédèrent aux jours, Michel Joyeux et Charlotte Cordial travaillant sans repos chacun de son côté, et sans plus de bonheur, hélas !... Les semaines firent des



Charlotte Cordial et le petit Michel, achetant le tambour chez les Crochard. Dessin de Gustave Janet.

mois ; et l'affection inspirée à première vue par Tan-plan au petit Michel ne s'affaiblit pas. Partout et toujours il fallait que le tambour fût avec son ami ; à table, il était posé à côté de l'assiette de Michel ; la nuit, il restait auprès de son lit ; à la promenade, Michel le portait, et si Tan-plan n'allait pas à l'école avec Michel, c'est qu'on aurait vu là une infraction par trop violente aux usages reçus. Du reste, Michel croyait dédommager Tan-plan des douleurs de cette séparation obligée en lui racontant tout ce qui se passait d'important à la classe ! Tan-plan était un si complaisant auditeur ! Souvent la pauvre veuve fut amenée à sourire en écoutant, sans paraître y prendre garde, les confidences de son fils au petit tambour. Le volume donné par Joyeux était un *Abrégé de l'Histoire romaine*, de Rollin. Chaque soir, à l'heure où le grand Michel faisait sa visite quotidienne à Charlotte, le petit Michel se faisait expliquer ce qu'il avait lu. C'était un enfant doux et bon qui promettait l'homme le plus inoffensif et le plus pacifique ; or, le sang répandu dans les grandes guerres romaines le mettait en fureur. Lorsque, par exemple, dans la relation du combat des Cimbres et des Teutons contre les armées de Marius, il lisait : « *Il y eut deux cent mille barbares tués et quatre-vingt-dix mille faits prisonniers...* », et que parmi les *parce que* répondus à ses *pourquoi* par son parrain, il ne s'en était pas trouvé un qui le contentât, il se retournait vers son gentil petit tambour : — Ce n'est pas toi, lui disait-il, ou voulait-il lui dire, car à coup sûr, ce qui suit était dans

son cœur, ce n'est pas toi qui, en aucun temps, aurais battu la caisse pour entraîner les hommes à de pareils massacres, à ces milliers d'assassinats, commis sans raisons justes, et dont aujourd'hui il ne reste rien que le triste souvenir! Tu n'es presque pas soldat, toi, cher petit, ou plutôt, tu es un soldat du dévouement, tu ne tues pas, tu sauves. Le bruit de ton tambour ne dit pas: « Accourez, compagnons, il s'agit d'aller au plus vite égorger ces hommes qui s'avancent et que nous n'avons jamais vus, et qui ont comme nous des mères, des femmes et des sœurs. » Non, quand il résonne, ton petit tambour, il dit à tous ceux qui peuvent l'entendre: « Amis, le feu gagne et dévore, il va détruire bien plus que des intérêts, il va atteindre de vieilles femmes et de petits enfants; il va priver de pain des ouvriers, pendant bien des jours peut-être! peut-être aussi réduire en cendre les épargnes et le fruit de trente années de labeur! Courez, braves pompiers, la hache sur l'épaule, et traînant l'eau préservatrice! Courez, vous qui entendez ma voix, ou qui voyez la flamme, courez tous, les hommes, les femmes et les enfants; courez, tous ceux qui peuvent soulever un seau plein! » Voilà ce que tu dis, toi, mon ami tambour, avec ta jolie caisse brillante et sonore; et tu as raison, cher petit, dans ta mission, dans tes baguettes et dans ton cœur, et si je dois un jour devenir soldat, moi, je veux servir dans ton régiment...

— Mon Dieu! se disait Tan-plan durant ces beaux discours, mon Dieu, en ce moment où peut-elle être?... et pense-t-elle encore à moi?...

XIX. — UN REGARD DANS LE PASSÉ.

Vous souvient-il un peu, vous, chers lecteurs de cette Iliade, et toi, chère Pauline en particulier, de l'étrange disparition de Blanche Pruvost, à *l'hôtel de la Cour de France*, à Arras, il y a maintenant six ou sept ans?... Vous rappelez-vous l'inutilité des démarches de Pierre, d'Albert et de leurs amis? Si vous n'avez point oublié ces événements, je vous y ramènerai d'un bond pour les expliquer, et je serai bref, parce que c'est là une pénible histoire sur laquelle il me serait bien impossible de m'appesantir.

Le jour où l'on attendit vainement Blanche pour souper à la grande table de la *Cour de France* était le dernier jour de la fête d'Arras. Parmi les divertissements rassemblés pour la fête aux promenades, le cirque Montjaur avait eu un grand succès. Plusieurs fois Blanche était retournée à ce cirque avec les enfants de la bonne hôtelière. Là sa perte s'était décidée. Au moment où chacun la cherchait à Arras, elle était sur la route de la Belgique, dans le chariot de la troupe Montjaur, où certes personne ne se fût avisé d'aller la querir; et quand on avait encore l'espérance de la revoir, quand ceux qui l'aimaient s'apprêtaient à lui pardonner, elle était à Bruxelles, elle y prenait des leçons d'équitation acrobatique, elle se préparait à *débuter*. Comment cela s'était-il fait? Comment l'écuyer Montjaur avait-il concerté avec Blanche le crime de cette fuite? Comment l'avait-il décidée à le suivre pour devenir sa femme et *se couronner*, disait-il, *grande artiste*, c'est ce que nous ne raconterons pas: le fait seul importe à cette partie de notre récit... Toujours arriva-t-il qu'à Amsterdam, où la troupe alla en quittant Bruxelles, Montjaur épousa Blanche. Triste union, mariage incomplet, contracté grâce à des complaisances vénales, sous des yeux indifférents, en dehors de toute sanction divine et humaine, sans même que l'épousée y prononçât un *oui* sincère...; anneau fatal et honteux d'une chaîne de malheurs, qui, commencée par les éloges donnés à Blanche sur sa beauté, ne devait pas finir même à la mort du père Pruvost! car, à ce brave homme succombé au chagrin d'avoir perdu sa fille, l'abaissement de sa fille survivait encore.

Nous ne suivrons pas la troupe équestre à travers la Hollande, l'Allemagne, la Pologne; nous ne vous ferons pas assister aux succès de Mme Montjaur qui, *dans son art*, devenait en effet habile et célèbre..., mais qui peu à peu sentait plus lourde la chaîne qu'elle ne pouvait plus rompre; nous nous arrêterons seulement avec les écuyers à Saint-Pétersbourg, où une maladie grave saisit un jour le mari de Blanche.

Ce Montjaur, qui ne s'appelait pas Montjaur, avait naguère changé son adolescence contre une jeunesse hâtive et débauchée; par un de ces brusques revirements qui se font quelquefois dans les natures violentes et portées à l'extrême, au lendemain d'un jour où il s'était endormi dissipé, joueur, prodigue, il se réveilla cupide, avare et impitoyable. Il inventa cent moyens de gagner de l'argent; il en cumula beaucoup, parmi lesquels jouèrent de grands rôles, d'abord la dure exploitation de ses *artistes*, puis les spéculations cauteleuses, puis le maquignonnage des chevaux savants, des clowns, des écuyers eux-mêmes, puis enfin, quand il cessa de voyager, l'usure. A l'époque où il avait connu Blanche, son sentiment pour elle avait épuisé les dernières sincérités de son cœur; il y avait dépensé ses dernières facultés d'affection; mais lorsqu'il eut fait d'elle sa femme, il ne songea bientôt plus qu'à tirer bon parti du talent qui croissait en elle, et lorsqu'un enfant leur vint, il avait déjà le cœur trop usé pour que cette grâce du Ciel le fît rentrer dans l'honnêteté. Lorsque Montjaur était passé à Arras pour en enlever Blanche à son départ, sa fortune commençait à peine, le hasard sembla depuis le favoriser rapidement; et quand il tomba malade à Saint-Pétersbourg, où il s'était installé depuis quatre ans environ, du lit où il souffrait pour y mourir, Montjaur regardait sans cesse un petit meuble où était cachée une fortune entière.

Il avait confié à Blanche son véritable nom, sans pourtant lui parler de sa famille; mais un jour, disait-il, elle aurait à l'aider touchant ce nom délaissé dans un acte de réparation. Pourtant, si Blanche le sollicitait à l'accomplissement de ce devoir, son amour pour l'argent le sollicitait à des retards continuels, et la maladie elle-même n'avait pas plus de pouvoir que Blanche et l'honneur sur l'esprit de Montjaur. Par une nuit sombre, ayant auprès de lui sa femme et son enfant, cet être mal doué, mal pensant, mal sentant, mal agissant, mourut presque subitement, et comme il avait vécu, c'est-à-dire lâchement, stérilement et ne songeant qu'à lui-même. Il mourut sans avoir le temps de tracer à sa femme le devoir sacré auquel il voulait l'associer.

Blanche traversa encore une fois l'Europe pour rentrer en France, pour revenir à Arras; elle voulait revoir son père et son frère adoptif; elle voulait obtenir leur pardon, leur présenter sa petite fille innocente à aimer, comme ils l'avaient aimée, elle, alors qu'elle aussi était innocente... A Arras, on lui apprit que Pierre et Albert étaient à Paris. Rien ne la retenait; elle s'en vint à Paris, où elle arriva, nous l'avons dit, alors même qu'Albert, perdant l'espoir, renonçait à la chercher plus longtemps.

Blanche prit un bel appartement dans la rue d'Alger, sous le nom de Mme Montjaur, mais c'était sous le vrai nom de feu son mari qu'elle eût dû le prendre, et ce nom, c'était LÉOPOLD JOYEUX.

XX.— LE BOUDOIR ROSE.

Blanche couchait sa petite fille Léopoldine dans sa chambre, sous ses yeux, mais elle lui avait donné la jouissance exclusive d'un petit boudoir tendu de rose que l'enfant aimait beaucoup. C'est là qu'elle jouait, là aussi qu'elle prenait ses premières leçons. Voulez-vous que nous y entrions? C'est là que nous allons retrouver mademoiselle *Ma fille.*

Pauvre *Ma fille!* pauvre exilée dans une opulence étrangère! pauvre *Virginie* sans Paul!... — *Paul-Tan-plan* se demandait si elle pensait à lui? A quoi donc eût-elle pensé, la malheureuse!... A peine était-elle arrivée en sa nouvelle demeure, le boudoir rose, on avait envoyé querir la couturière. Il avait été fait pour *Ma fille* les ajustements les plus nouveaux, d'après les plus nouvelles gravures de modes; Mme de Baisieux, la bonne faiseuse de ce temps-ci, s'était piquée d'amour-propre pour la robe; Mlles Couailhac avaient construit des chapeaux pleins de génie; la lingerie avait été fournie avec orgueil et joie par Madin. Peines, talents, orgueil, petits soins, génie, autant de perdu pour *Ma fille!* Toutes les reines de la terre fussent venues la complimenter, qu'elles n'en auraient obtenu ni un mot ni un sourire! De son côté, comme le tambour du sien, elle était devenue insensible à tout au monde, si ce n'est au souvenir de son ami et au bruit des cloches. Quand sonnaient celles de Saint-Roch, qui avaient quelques rapports avec celles de Saint-Nicolas-des-Champs, *Ma fille,* surtout si l'on ne pouvait la voir, laissait pencher sa jolie tête sous le poids de ses regrets, et pleurait tout bas sur ses belles robes. Et lui en essayait-on, des belles robes! en changeait-elle! Hélas! elle se laissait habiller et déshabiller sans s'aider en rien, sans remercier personne, sans donner un coup d'œil aux glaces du boudoir. — Oh! se disait-elle, ma chère toilette de l'an passé, dans laquelle il m'a comprise et estimée et aimée, *lui!*... Oh! notre petit coin sombre du *Paradis de l'enfance!*...

Pour *lui* et pour *elle,* le *Paradis de l'enfance* était maintenant le *paradis perdu,* et c'était plus vrai encore qu'ils ne le pensaient, et c'est toujours ainsi sous le soleil. Notre paradis terrestre, pauvres humains, depuis que l'Archange a fermé celui de nos premiers parents, c'est l'enfance! et, comme l'autre, on le perd, quand les dents sont toutes venues pour mordre à ce fruit amer, la science, c'est-à-dire la vie!

XXI. — LA PETITE PROVENCE.

Connaissez-vous un coin des Tuileries,
Cher aux enfants, bien aimé des vieillards,
Aux gazons verts, aux terrasses fleuries,
Où du soleil tombent les doux regards?
Tout près de là, marbre éclatant dans l'herbe,
Cérès regarde et sourit en tout temps,
Et du vingt mars le marronnier superbe
Donne à Paris le signal du printemps!...

C'est la Petite-Provence,
Espérance et souvenance,
Aux vieillards une oasis,
Aux enfants un paradis!

Que de vieillards qu'aujourd'hui l'on aborde
Avec respect pour leurs titres, leurs croix,
Sont venus là pour sauter à la corde
Ou pour chanter: « Nous n'irons plus au bois... »
Ils ne vont plus au bois, mais ils reviennent,
Fruits un peu mûrs, aux espaliers jaunis...
Des jeunes ans c'est là qu'ils se souviennent,
Tout en tournant la corde pour leur fils...

Au temps jadis, la Petite-Provence
A vu, dit-on, sur sa terrasse en fleur
Courir, bondir ces beaux enfants de France,
Promis au trône et tombés au malheur;
Ils sont partis, on s'en souvient à peine...
D'autres enfants jouent sous le même ciel;
Et tu leur dis, Nature souveraine:
« Mon règne seul est le règne du ciel... »

Là, bien souvent, des rendez-vous se donnent
Entre les vieux et les jeunes enfants,
Mais trop de fois les cheveux blonds s'étonnent
Qu'aux rendez-vous manquent les cheveux blancs.
C'est que ceux-là, plus haut qu'aux Tuileries,
S'en sont allés dans le jardin de tous;
Mais soyez sûr que des cimes bénies
Leur âme encor descend aux rendez-vous

De la Petite-Provence,
Espérance et souvenance,
Aux vieillards douce oasis,
Aux enfants, gai paradis.

Nous sommes aux beaux jours de mai, le mois tout parfumé. Il est trois heures après midi; à ce moment, dans cette saison, le soleil est doux, tiède, caressant; si vous voulez, lecteurs, nous allons aller nous asseoir à la Petite-Provence, non loin des vieillards, au milieu des enfants.

Oh! les enfants, les enfants! les bons, les chers, les beaux petits enfants! Les a-t-on jamais assez aimés, adorés, fêtés, révérés! Laissez-moi donc m'arrêter dans mon racontage pour chanter un peu les petits enfants!... Chères âmes blanches, vases d'élection tout pleins de belles larmes qu'un rien fait épancher, beaux éclats de rire qui réjouissez encore ceux-là qui ne rient plus, frais boutons, purs désirs, blondes espérances, sources vives, aurores sereines, trésors de tendresses, chastetés angéliques, saintes ignorances; vous, petites filles, dont la peau tendre est si diaphane qu'on voit l'âme au travers; vous, petits garçons, que Victor Hugo appelle quelque part: « Bandits aux lèvres roses! » soyez aimés, soyez bénis, soyez heureux!

Soyez aimés et bénis aussi, et soyez immortels, ô vous, écrivains ou poëtes qui, ayant compris et chéri l'enfance, avez écrit sur elle ou pour elle, et à cause d'elle, avec génie le plus souvent: toi, Charles Perrault, dont les contes sont d'éternels chefs-d'œuvre; toi, Jean La Fontaine, qui mettais une philosophie au-dessus de l'homme dans le langage de ces animaux qu'on dit être au-dessous de l'homme; toi, Bernardin de Saint-Pierre, initiateur des jeunes âmes aux splendeurs de la nature; toi, qui es allé rejoindre ceux-là, puissant Honoré de Balzac, qui, dans ton effrayante *Comédie Humaine,* n'as point oublié le rôle souriant des enfants, et qui le leur as tracé avec ce qui restait dans ton cœur de plus paternel et de plus filial. Et vous aussi, chers contemporains; vous, Victor Hugo, vrai père et vrai poëte, à la lyre de qui le culte de l'enfance a mis une corde sonore; vous, Marceline Valmore, chantre évangélique que la douleur inspire, conteur simple comme le génie, sublime comme la charité, quand vous contez pour les enfants; vous, Charles Dickens, l'ami des pauvres petits qui naissent, souffrent et meurent inconnus, l'Homère chrétien des enfances martyres; vous, Henriette

Beecher-Stowe, qui venez de remuer les âmes du monde entier avec la mort d'Evangéline et les souffrances des compagnons de son enfance. Ah!... soyez aimés de tous les cœurs complets, soyez bénis au nom de l'enfance! et, comme Perrault, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre et Balzac, devenez immortels!

Etre enfant! se voir aimé des enfants! avoir des enfants! nul bonheur humain n'est si pur ni si vrai! Le ciel des justes doit être plein d'enfants. Oui, pour que nous soyons vraiment heureux au delà de notre monde, il me semble que Dieu doit nous y faire redevenir enfants.

Et penser qu'il y a des écrivains et des poëtes qui ont achevé leur œuvre sans avoir chanté l'enfance; que Voltaire n'a pas eu un chapitre pour elle, Chateaubriand pas une page, Béranger pas une rime! Penser qu'il y a même des hommes qui *n'aiment pas* les enfants! Quoi! ne rien sentir en soi d'inquiet, de maternel, de charmant; rien qui tressaille et s'attendrisse devant ces petits êtres de qui un Dieu a dit: « *Laissez-les venir à moi!...* » C'est donc possible!... Ne pas aimer les enfants!... Autant haïr le soleil, les fleurs, le ciel constellé, tout ce qui exprime Dieu immédiatement, et, comme l'enfance, sans voiles, sans entraves, sans détour!

Vous, à qui manque cette richesse du cœur, vous devez, plus vite que les autres, douter de tout, et vous trouver découragés, et vous sentir vieillir. Savez-vous les remèdes



La Petite-Provence, aux Tuileries. Enfants, bonnes, mères, vieillards.

à vos doutes, à vos découragements, aux envahissements hâtifs de votre vieillesse? Ils sont simples et ils sont suprêmes: c'est la méditation dans les cimetières, la fréquentation des vieillards, et précisément la contemplation des petits enfants.

C'était l'avis d'un habitué de la Petite-Provence..., et ceci nous y ramène, en ce beau jour de mai, le mois tout parfumé, sur les trois heures après midi.

Il y a là des monceaux d'enfants, des *Gros bibi* à foison, des *Loulou* par douzaines, des *Nana*, des *Mimi*, des *Toto*... En veux-tu? en voilà! C'est un tohobohu, un va-et-vient, un tintamarre incroyables! Cerceaux courant, cordes tournant, chariots roulant, toupies ronflant, balles volant, rondes chantant, bonnes criant, et bien d'autres bruits encore! Il y a tout pour assourdir, pour éblouir, pour ahurir! et c'est un tableau ravissant, auquel sert de cadre la double rangée des vieillards. Les deux mains sur la pomme de leur canne, le chapeau avancé sur les yeux, le mouchoir sur les genoux et la tabatière sur le mouchoir, la plupart regardent en souriant dans ce joli pandœmonium; quelques-uns conversent avec les bambins les plus raisonneurs, plusieurs se réjouissent à voir monter le tas de sable que de laborieux petits terrassiers amassent entre leurs jambes; ceux-ci lisent un journal; ceux-là causent entre eux d'un temps déjà bien éloigné; d'autres ont fini par s'endormir bel et bien.

Au milieu de la gentille multitude, les vieillards qui ne dorment pas ou qui ne lisent guère suivent d'un regard charmé une jolie petite fille qui tient par la main une poupée magnifique, et parée aussi élégamment qu'elle-même. Une petite servante vient derrière.

— Voilà une bien jolie enfant, remarque un bon vieux monsieur, parlant à la jeune bonne ; comment la nomme-t-on ?

— Léopoldine Montjaur, monsieur.

— Merci, dit le vieillard. Mademoiselle Léopoldine, continue-t-il en appelant l'enfant...

Mais celle-ci est trop absorbée dans la conduite de sa poupée pour entendre rien.

— N'est-ce pas, qu'il fait un bien beau temps ? lui dit-elle ; promenons bien, *Ma fille*... Mais, *Ma fille*, donnez donc mieux la main à votre petite mère...



La Petite Provence. Rencontre de Léopoldine portant sa poupée, et de Michel portant son tambour. Dessin de Gustave Janet.

Vous voyez que Léopoldine n'a pas manqué de nommer *Ma fille*, sa fille.

Mais quels sont donc cette jeune femme et ce petit garçon qui viennent d'entrer aux Tuileries par la place de la Concorde et se dirigent vers la Petite-Provence ? En vérité, c'est la veuve Cordial avec son petit Michel, lequel porte avec lui son tambour, comme toujours. La jeune femme vient de reporter de l'ouvrage au Gros-Caillou, et comme on a les Tuileries sur le chemin, ce voyage fait une belle promenade à Michel.

— Eh bien, s'écrie-t-il tout à coup, qu'a donc mon petit tambour ?... Dis donc, maman, voilà qu'il bat de la caisse tout seul et sans que je touche au ressort ?...

— Tu ris, mon petit Michel, répond la mère.

Combien de choses pourtant l'âme pure des enfants leur permet de voir, qui nous échappent, à nous, et que nous nions alors bien résolument !... Or, Michel ne rit pas ; sans qu'il ait touché au ressort, il a bien vu et bien entendu *Tan-plan* battre la caisse ; ce prodige vient de s'accomplir véritablement !...

C'est que le jeune tambour vient d'apercevoir *Ma fille!* Mais voici qu'à son tour *Ma fille* aperçoit son ancien compagnon. Il semble alors à Léopoldine que la main de *son enfant* a tressailli dans la sienne... Tout éperdue, elle la prend dans ses bras et la regarde d'un œil inquiet et pénétrant. En cet instant, le petit tambour s'approche ; il est derrière Léopoldine ; ses yeux plongent dans les yeux de la poupée... *Ma fille*, qui n'est point habituée à des émotions si vives, est surtout loin d'être préparée à celle-là. Soit par un effet de la réfraction du soleil sur les feuilles, soit, en outre, que Léopoldine, troublée, tienne mal sa poupée, soit que d'autres causes se joignent à celles-là ou les remplacent, toujours y a-t-il que Léopoldine voit *Ma fille* d'abord rougir, puis devenir pâle comme la mort, puis enfin tomber à la renverse et sans connaissance sur le sable de la Petite-Provence.

Tan-plan a fait un mouvement pour s'élancer vers elle, mais son ami Michel l'a retenu, et, au moment où Léopoldine relève son enfant, Tan-plan a disparu sous l'ombre des grands marronniers.

Longtemps, et les dents serrées, les mains contractées, les yeux dilatés, Léopoldine regarde *Ma fille*, puis saisissant brusquement sa bonne par son tablier :

— Allons-nous-en, dit-elle, je veux rentrer.

La servante obéit, et c'est la petite fille qui semble conduire sa bonne en marchant devant elle à pas précipités.

— Corbœuf! ce sera une fière femme que cette petite fille-là, dit le bon vieux de tout à l'heure à son voisin... Mais le voisin ronfle légèrement en s'écrasant le nez sur la pomme d'ivoire de sa canne.

XXII. — LE CRIME DE LÉOPOLDINE.

Blanche était sortie quand sa fille rentra. Léopoldine parut l'apprendre avec une certaine satisfaction. Sans quitter *Ma fille*, elle se rendit immédiatement au boudoir rose où elle s'enferma : mais il n'y a ni serrures, ni murailles, ni rideaux, pour le lutin diligent que les conteurs ont à leur service, et mon lutin m'a redit la scène étrange qui se passa dans le doudoir rose.

Il faut d'abord que je répare un oubli en vous apprenant, lectrices et lecteurs, ce que, depuis plusieurs chapitres, vous devriez savoir. Léopoldine, qui a su lire fort jeune, a dévoré déjà un assez joli nombre de contes de fées, et sa petite imagination s'est passablement éveillée aux merveilleux récits de la Bibliothèque bleue.

Léopoldine commença par placer sa fille sur une chaise, puis elle se mit bien en face d'elle.

— Ecoute, ma fille, lui dit-elle alors, ce n'est pas avec moi qu'il faut dissimuler, je ne suis pas une enfant, il faut me répondre. Tu n'es pas une poupée comme les autres, tu n'es peut-être pas même une poupée du tout! Qu'est-ce que tu es?...

Ma fille ne répondait pas.

— Ce qui vient de se passer aux Tuileries, poursuivit Léopoldine, n'est pas naturel ; ta main a frémi dans ma main ; je t'ai vue rougir et pâlir ; je t'ai bien vue aussi tomber évanouie !... qu'est-ce que tout cela veut dire?... Es-tu une fée? avoue qu'oui! Voyons, madame la fée, répondez-moi?...

Ma fille gardait toujours le même silence.

— Ah! tu ne veux pas répondre! reprit Léopoldine presque furieuse; eh bien, attends; je saurai bien si tu es une poupée comme les autres! Tu vas voir! Tu vas voir!...

En un instant, elle déshabilla celle qu'une heure auparavant elle avait parée avec tant de soin, et, bondissant vers un petit meuble-chiffonnier, sans songer davantage à ce qu'elle allait faire, Léopoldine l'ouvrit et en tira tous les objets piquants ou tranchants qu'elle y trouva : ciseaux, aiguilles, passe-lacets, épingles noires, perce-œillets, lime-ongles, etc...

— Oh! oh! se dit *Ma fille* en entendant le bruit de l'acier dans les petites mains de Léopoldine, qu'est-ce là?... Va-t-elle me donner la question ordinaire et extraordinaire? De la part d'une si jolie créature, qui se nomme elle-même ma petite mère, cela me semble un peu dur!... Dans tous les cas, je suis bien résolue à ne rien avouer. Je penserai à Tan-plan, et je souffrirai sans desserrer les lèvres.

Le monologue mental de *Ma fille* fut interrompu par une douleur si aiguë, qu'elle faillit crier, elle venait de sentir l'acier froid du perce-œillets lui entrer dans le cœur; mais presque aussitôt, elle se remit stoïquement.

— Eh bien, dit Léopoldine dont la main tremblait violemment, tu dois sentir quelque chose, si tu as un cœur! Tu ne dis encore rien. Attends, je vais bien le voir, si tu as un cœur. Toujours en proie à la même exaltation, l'enfant, avec les ciseaux, agrandit la blessure qu'elle venait de faire à *Ma fille*, assez pour pouvoir regarder au fond. Elle ne vit que quelque chose ressemblant extraordinairement à du bois blanc.

— Tu n'as pas de cœur, malheureuse! reprit la petite barbare, mais tu as une cervelle, peut-être!... C'est ce que je vais savoir. Avec une forte épingle noire d'abord, puis avec le passe-lacet, elle fit à la tête de *Ma fille* une ouverture assez profonde, mais ce qu'elle vit ne pouvait guère être pris que pour du carton, du bois et du chanvre.

— Je souffre bien, se disait l'infortunée fiancée de *Tan-plan*, mais qu'est-ce que cette douleur après la rencontre d'aujourd'hui!...

Après son double attentat, dont les résultats ne lui apprenaient rien, Léopoldine regarda longtemps sa fille mutilée et gisante sur un fauteuil... Elle ne pouvait détacher ses yeux de ces deux blessures béantes et sombres... Tout à coup le remords éclata dans un déluge de larmes.

— Ma fille! ma fille! s'écria-t-elle, j'ai tué ma fille!... Maman! maman! j'ai tué ma fille!...

C'est alors que Blanche rentra.

Une demi-heure après, *Ma fille* rentrait au *Paradis de l'enfance*, sur les bras de la petite servante, et celle-ci priait les messieurs Crochard de faire raccommoder la poupée de mademoiselle au plus tôt, avec les plus grands soins possibles.

De son côté, Tan-plan était rentré désespéré dans son triste *boudoir* de la rue Aumaire. Vous comprenez bien aussi que son chagrin venait d'être ravivé de la plus douloureuse façon. — Ah! se disait-il, c'est un malheur sans remède et sans espoir! quelle chance de rapprochement avons-nous?... aucune! aucune assurément!...

Le petit Michel eut beau pousser et tourner son ressort, *Tan-plan* se refusa constamment au plus petit battement sur sa caisse.

— Ah! ça devient drôle, dit l'enfant, qui ne méritait certes pas tant d'indifférence... Dis donc, maman, il ne va plus, mon tambour, il ne m'amuse plus! si je le démontais... pour voir!...

— Garde-t'en bien, mon chéri! reprit la mère. Pauvre enfant! poursuivit-elle tout bas, qui sait quand je pourrai lui racheter un autre jouet de ce prix-là!...

XXIII. — UN DES PETITS CHEMINS QUE PREND LA PROVIDENCE.

Au bout d'un mois la poupée n'était pas encore de retour chez Mme Montjaur. Léopoldine s'ennuyait. Au lieu d'envoyer, pour la septième ou huitième fois, au *Paradis de l'enfance*, Blanche monta un beau jour en voiture avec sa fille, et se rendit rue Saint-Martin.

— Que voulez-vous, madame? répondit Crochard oncle; nous avons affaire à un singulier homme. Figurez-vous que le lendemain du jour où vous nous avez acheté sa poupée, nous voulûmes lui en commander quelques-unes pareilles...

— A l'ouvrier qui avait fait celle-là? interrompit Blanche; mais vous me disiez qu'il était mort...

— Ah bien oui, reprit le marchand, j'ai dit ça par pure précaution; voyez-vous! on évite toujours de faire connaître aux pratiques les ouvriers adroits, les artistes, parce qu'alors on s'adresse à eux directement, et le marchand n'est plus rien du tout! Mais comme cet artiste-là nous a déclaré ne plus vouloir faire de poupées...

— Mais la nôtre... la nôtre, n'est-ce pas lui qui l'a?

— Oui, madame, il a dit qu'il voulait bien réparer celle-là...; mais on y a envoyé bien des fois inutilement, et...

— Eh bien! tenez, monsieur, dit Blanche tout agitée, en tirant quelque argent de sa bourse, voilà pour le dérangement que cette misère vous a causé; si vous voulez bien m'indiquer la demeure de cet ouvrier, j'irai moi-même lui redemander la poupée de ma fille; puis vous m'enverrez demain des jouets à choisir, afin que vous ne perdiez rien à mes relations avec votre artiste.

— Tu entends, neveu! fit l'oncle; tu iras demain chez madame. Madame, notre singulier homme s'appelle Albert; il demeure maintenant boulevard Mont-Parnasse, où j'ai eu, ma foi! bien de la peine à le trouver; le numéro... il n'y a pas de numéro; c'est une maison en planches, au bord d'un terrain, et, sur une de ces planches, quelque rapin a écrit une longue inscription, qui dit... Ah! ma parole! madame, je ne m'en souviens plus...

— Merci, merci, je trouverai, dit Blanche en sortant et entraînant sa fille.

Une fois dans la voiture, elle se demanda si elle devait ramener Léopoldine à la maison ou l'emmener avec elle. Son hésitation ne fut pas longue, elle y mit fin en se disant: — Innocente ou coupable, une mère ne doit quitter son enfant que lorsqu'elle y est forcée; mon enfant, c'est ma parure, c'est ma consolation..., ce sera mon absolution peut-être!

Et comme le cocher attendait l'ordre de sa maîtresse:

— Au boulevard Mont-Parnasse, lui dit-elle; allez rapidement!

XXIV.

AU PALAIS DE L'EX-NAIN DE S. M. L'EMPEREUR DU GRAND DÉSERT, ASILE D'UN GÉANT DE VERTU.

Telle est l'inscription que Crochard a lue à l'entrée de l'habitation d'Albert, et dont il ne s'est point rappelé les termes. Albert n'a pas encore pris le temps de faire disparaître cette plaisanterie d'un rapin de ses amis, à qui il a un jour raconté les aventures de son enfance.

Albert-Joseph a maintenant vingt-six ans; sa tête, toujours plus grosse que ne le voudrait l'harmonie de l'ensemble, ne le ferait plus cependant surnommer *le Monstre*. Sous l'épaisse chevelure d'un blond doré qui la couronne, elle est remarquablement expressive en énergie et en douceur. Le corps s'est développé, en laissant les extrémités garder une finesse féminine. Albert est loin de ressembler à ces imbéciles aux traits réguliers, qu'on appelle généralement beaux garçons; mais en lui tout attire et retient le regard.

Voilà pour sa personne; voici pour sa position.

Albert a vingt-six ans: eh bien! depuis la mort du père Pierre, il n'a pas bu de vin; il n'a mangé ni un morceau de viande, ni une once de pain blanc. L'hiver, il a vécu de fromage, au printemps de radis, en été, comme en automne, de fruits; et ces victuailles, il les a savourées sur du pain gris, acheté aux fenêtres des casernes. Albert travaille chez les mouleurs, chez les ornemanistes, chez les statuaires, comme praticien, et, sauf ce que lui coûtent ses repas, son loyer, quelques frais de toilette et des habits qui ne signifient pas la misère, tout ce qu'il gagne s'engloutit dans une grosse et grossière tirelire, sur laquelle, en riant, et dans un jour d'espoir, il a gravé ces mots: *Carrière de marbre.* Quand la tirelire sera pleine, il y aura dans ses flancs, au compte d'Albert, le prix d'un bloc de Carrare. Or, Albert n'a foi qu'au marbre pour traduire fidèlement sa pensée. Sa pensée, qui, d'ailleurs, a déjà forme palpable, c'est un Prométhée. Hommage peut-être sublime, rendu au sublime aïeul des statuaires par un de ses enfants martyrs.

Semant donc dans sa tirelire, suivant son expression, de la graine de marbre; travaillant à son Prométhée, espérant pouvoir envoyer, l'an prochain, au Salon un vrai chef-d'œuvre, se faisant une instruction, Albert vit à peu près heureux dans sa villa du boulevard Montparnasse, une hutte en planches, au bord d'un terrain vague, et dans laquelle tous les vents de l'air se donnent rendez-vous.

Quelquefois des loustics d'atelier ont affirmé à Albert qu'il existait des restaurants où l'on pouvait manger des choses d'un goût délicieux et boire des breuvages encore supérieurs à l'eau des fontaines. Des rapins imaginatifs ont raconté devant lui qu'il y avait encore des théâtres, des concerts, des bals, où l'on ne s'ennuyait pas toujours.

Albert a traité tout cela de *charges*, et nettement refusé d'y croire: ce qui a fait surnommer l'*ex-nain* de l'empereur du grand Désert le *géant de vertu*.

Quand Blanche eut trouvé la demeure de l'artiste, elle descendit de voiture, seule, avec l'intention d'entrer seule d'abord chez son ancien ami. Au moment de frapper à la porte de la hutte, déjà le cœur lui battait bien fort... Elle tressaillit en entendant la voix d'Albert, qu'elle ne put méconnaître un instant. — Il n'est pas seul, se dit-elle; que faire?... Et, presque sans le vouloir, elle se pencha et regarda entre deux planches de la hutte très-mal close, comme je vous l'ai dit. Albert était bien seul, ou plutôt c'est en tête-à-tête avec mademoiselle *Ma fille* que Blanche le surprit. La poupée était parfaitement, elle était même en toilette et comme prête à sortir pour aller faire quelques visites. C'est à elle que le sculpteur parlait lorsque Blanche regarda.

—... C'est étrange, disait-il; quand on veut parler avec dédain d'une femme à dédaigner, de quelque coquette sans cœur et sans esprit, de quelque composé de caprices, d'épingles et de chiffons, de quelque pécore enfin, on dit d'elle: *cette poupée!*... C'est comme si l'on veut parler d'un homme avare et dur, on dit de lui: *quel chien!* C'est étrange! et c'est injuste, et c'est outrageant! Pauvres chiens! pauvres poupées! qu'avez-vous donc fait pour être assimilés à ces basses natures? Quoi! vous, même vous, n'êtes point à l'abri de la calomnie!... Vous,

bons chiens fidèles, aimants et dévoués jusque sous les coups, on appelle comme vous des misérables! Vous, poupées si discrètes, si tranquilles, si innocentes et si incapables d'aucune faute, on appelle comme vous des mauvaises ou des perfides!... Comme si, poursuivait Albert en s'arrêtant devant *Ma fille,* comme si jamais toi, fille de bois et de cire, tu eusses pu faire ce qu'a consenti à faire celle à qui tu ressembles!... Est-ce toi, voyons, qui aurais abandonné ton père, ton devoir, ton travail, ton pays, ton fiancé, tout... tout, y compris l'honneur peut-être!... Est-ce toi qui...

Blanche recula pour n'en pas entendre davantage.

— Mon Dieu! que faire? dit-elle encore. Une idée salutaire passa dans son esprit. Elle retourna à la voiture, dit quelques mots à Léopoldine, et l'emmena vers la hutte, à la porte de laquelle elle n'hésita plus à frapper.

— Entrez! dit la voix d'Albert.

Blanche fit entrer sa fille, et, la porte refermée, elle revint regarder entre les planches et écouter aussi.

— Monsieur, dit l'enfant, après avoir été tout de suite embrasser la poupée, je suis la petite Léopoldine à qui appartient cette poupée... Oui, monsieur, je suis *sa mère...*, et je viens chercher *ma fille*.... Voulez-vous, monsieur?...

— Mais, mademoiselle Léopoldine, dit le statuaire qui s'était arrêté à admirer la jolie enfant, qui ressemblait à sa mère, elle était très-malade votre fille, quand on me l'a amenée; elle était blessée très-dangereusement!... Je l'ai guérie, moi, ça vaut bien quelque chose; il faut me payer.

— Comment, monsieur?

— Il faut m'embrasser.

— Ah! je veux bien! vous êtes très-gentil d'abord.

Et comme Albert s'était incliné, car l'enfance a ceci de touchant, que, pour lui parler bien, il faut se mettre à genoux devant elle, la fille de Blanche jeta ses deux petits bras au cou d'Albert, et embrassa franchement celui qui avait été le fiancé de sa mère. Celui-ci, levant au ciel un regard où Dieu put lire de l'attendrissement, de la bonté de père, — et peut-être une sorte de reproche..., serra Léopoldine sur son cœur, et l'y garda un instant, le temps de laisser tomber dans les cheveux de l'enfant un baiser et une larme.

Au dehors, Blanche, depuis un moment, pleurait tout bas, et pourtant depuis le temps où roulait la diligence du père Pierre, elle n'avait jamais été si heureuse!...

— Tiens, dit Léopoldine, voilà que tu m'as embrassée comme maman!

— Ah! fit Albert: tu l'aimes bien, ta maman?

— Oh!... tu demandes ça...

— Oui, je suis fou. Et elle t'aime bien, elle aussi, ta maman?...

— Oh! tu dis des bêtises!... comme si les mamans n'aimaient pas leur enfant, maintenant! Est-ce que ta maman ne t'aime pas bien, toi, dis?

— Moi! ma maman est morte, à moi! Je suis tout seul au monde. Veux-tu être ma petite mère, dis, toi?

— Oh! non, je ne suis pas assez grande; et puis j'ai ma fille qui serait jalouse; mais si tu veux, je demanderai à maman si elle veut être ta petite mère... C'est qu'elle est très-bonne, va, maman! et c'est qu'elle est très-belle, aussi!... Tiens, elle ressemble à ma poupée... que tout le monde dit que c'est bien étonnant!...

— Quoi! dit Albert se relevant brusquement, et regardant de nouveau l'enfant d'un œil éperdu, et..., où donc est-elle, ta maman?...

— Oh! pas loin, répondit Léopoldine se dirigeant vers la porte: mais Albert y était avant elle. Il l'ouvrit et vit Blanche à genoux.

XXV. — LE JUGEMENT DE L'ARTISTE.

... Léopoldine avait été reconduite dans la voiture avec *sa fille*, et recommandée aux soins du cocher. Blanche était assise dans l'atelier d'Albert, celui-ci marchait à grands pas, et souvent s'arrêtait devant Mme Montjaur, comme pour lui faire mieux comprendre la gravité des paroles qu'il lui adressait.

— Bien, disait-il d'un ton rude et franc comme son honnêteté, bien! Vous avez eu raison de me faire cette confession de votre vie sans en déguiser rien; et je vous en remercie au nom de votre père. Mais maintenant, que voulez-vous qui s'ensuive? mon pardon, dites-vous! Eh mon Dieu! vous avez bien vécu jusqu'ici sans vous en soucier, pas plus que de celui de votre brave père!... Mais il faut que vous le sachiez, il vous a bénie en mourant, l'excellent homme! il vous a pardonné... Puis-je ne pas vous pardonner comme lui, moi, qui n'ai aucune autorité sur vous? Recevez donc mon pardon, si votre cœur en a besoin, et puis séparons-nous, laissez-moi travailler! J'ai ma vie à gagner, moi, mon avenir à construire, et avant cela, j'ai à donner une tombe à mon père, à mon cher père Pierre Pruvost, le brave homme que votre abandon a tué.

Blanche ne se levait pas.

— Vous me chassez, dit-elle, et vous en avez le droit; mais je ne peux pas, je ne veux pas partir encore! Je veux que vous me parliez encore de mon père; je veux que vous me dictiez ma vie désormais; je veux que vous me rendiez votre estime, votre affection...

— Malheureuse, reprenait le sculpteur, laissez-moi donc plutôt vous oublier! Vous ne savez pas que vous avez été mon tourment rongeur depuis votre départ d'Arras. Je vous sentais coupable, voyez-vous! et j'en souffrais! Ce Prométhée qu'il y a là sous cette toile le sait bien, ce que votre pensée m'a fait endurer de tortures!... Il a son vautour, lui, qui le dévore pour toujours! J'ai le mien, moi aussi, que le malheur a attaché à mon âme qu'il déchire, c'est votre souvenir, Blanche!... Ah! tenez, laissez-moi!

Blanche restait immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

— Vous voulez, disait encore Albert, que je vous parle encore de votre père! Et que vous en dirais-je?... Faut-il vous raconter sa mort?... Eh bien! sachez qu'elle a été moins cruelle que, grâce à vous, elle ne devait l'être... Un enfant, qui n'était pas sa fille pourtant, un ange a adouci son heure suprême... Pauvre petite Nini!... la bague en perles que tu as mise au doigt du vieillard, et qu'il a emportée dans la tombe, te vaudra une couronne au ciel!... Pauvre Nini! Et le seul cadeau que je pouvais te faire, cette poupée, œuvre de mes veilles, elle a été achetée par la fille même de celui-là dont tu soulageas la mort... Et quand elle vint, cette mort, au milieu de notre indigence, l'ingrate fille qui l'avait causée vivait dans le luxe au milieu d'un argent volé!...

— Albert! Albert!...

— Oui, madame, d'un argent volé! Oubliez-vous donc ce que vous venez de me raconter des honteuses industries de votre mari! Et il y a... ce que vous ne savez pas d'ailleurs dans la vie de votre mari, et ce que voici: son vrai nom, dites-vous, c'était Léopold Joyeux! Eh bien, sachez que l'argent qui fut l'origine de sa fortune appartenait à sa mère, âgée et infirme, et à son jeune frère. Or, sa mère et son frère sont malheureux depuis ce vol,

si malheureux, que le travail de Michel Joyeux, mon ami, ne lui permet pas même d'avoir une famille, cette richesse des plus misérables! entendez-vous cela, madame!

Et vous pouvez vouloir que je vous rende mon estime, mon estime, à moi qui ai vu mourir votre père, et qui vois chaque jour souffrir Michel et sa mère, et l'honnête femme qu'il aime et qu'il aurait fait vivre heureuse comme sa mère!... Est-ce que c'est possible?...

— Que faudrait-il donc faire? murmurait Blanche...

— Ce qu'il faudrait faire répondit rudement l'artiste, en venant s'asseoir en face de son amie de la grande route..., ce que ma délicatesse puritaine me dit qu'il faudrait faire?... Ah! c'est au-dessus de vos forces, et vous ne le ferez pas. Renoncer à votre position présente, n'en pas conserver un centime, vous mettre à travailler comme les braves filles du peuple; vivre ainsi non un mois, non six mois, non un an, mais des années entières! Voilà ce que vous ne ferez pas, Blanche, et sans cela pourtant vous ne regagnerez jamais l'estime de votre frère Albert ni l'estime des honnêtes gens?

— Adieu, Albert, fit Blanche.

Elle se leva, et avant qu'Albert eût ajouté un seul mot et fait un seul mouvement, elle sortit de la hutte en planches.



Blanche et Albert-Joseph, dans l'atelier de celui-ci. Le jugement. Dessin de Gustave Janet.

XXVI. — RÉDEMPTION.

Dans la journée du lendemain, Albert reçut, sous une enveloppe cachetée, deux paquets qui contenaient chacun une somme assez considérable, réalisée en bons du Trésor et en billets de Banque. Il y avait écrit sur l'un de ces paquets : *Restitution à la famille de Léopold Joyeux, mon mari*, et signé : *Blanche Joyeux*, née *Pruvost*. Albert lut sur l'autre : « *A* Nini, *ma petite sœur inconnue. Blanche.* »

— Bien, dit Albert; mais il y a là plus qu'il n'est dû à mon pauvre Michel, par conséquent, plus qu'il ne voudrait recevoir... Et quant à Nini, elle ne doit pas gâter le souvenir du don de sa bague en perles, en y mêlant de l'argent. Je remettrai tout au plus quelque argent à ses bons vieux parents, et peut-être encore ne voudront-ils rien accepter.

Là-dessus, le statuaire quitta sa blouse d'atelier, s'habilla à la hâte, et se rendit chez les Crochard pour y demander l'adresse de Blanche. En arrivant chez celle-ci, rue d'Alger, il la trouva tout humblement vêtue, et au milieu d'un appartement vide.

— Je n'ai plus rien, vous le voyez, répondit-elle aux questions d'Albert; j'ai loué une petite chambre garnie, et je vais m'y installer, n'emportant que ma fille, et, dans ce mouchoir, les quelques hardes que je portais lors de ma fuite, et dont je n'ai jamais voulu me séparer par respect pour la mémoire de mon enfance...

— Et qu'allez-vous faire, Blanche?

— C'est vous qui l'avez dit, Albert, travailler.

— A quel ouvrage?

— A la couture des robes; à Arras, jadis, j'y étais assez habile...

— Et vous n'avez gardé rien?

— Non, puisque je n'ai rien gagné.

— Il y a beaucoup trop d'argent dans ce que vous m'avez envoyé..., reprenez donc...

— Rien, Albert. Connaissez-vous des pauvres?

— Si j'en connais!... Ah! beaucoup trop!

— Eh bien, distribuez-leur le surplus de cet argent, comme vous l'entendrez.

— Mais si vous êtes sans argent, vous, Blanche, comment allez-vous vivre en attendant de l'ouvrage?

— Vous me prêterez vingt francs, Albert, sur le glorieux gain de vos labeurs. Tenez, voici l'adresse de ma petite chambre garnie, où je veux que dans un mois vous veniez me redemander votre prêt fraternel...

Albert regardait tour à tour Blanche et sa fille, et les lambris dépouillés de l'appartement : il ne trouvait plus un mot à dire; il se demandait s'il ne faisait point un songe? ou si ses paroles de la veille avaient bien réellement provoqué le miracle d'une telle renonciation.

— Allons, viens, Léopoldine, allons à notre nouveau logement, dit Blanche, aux paroles de laquelle le sculpteur sortit de sa rêverie.

— Et ma poupée, maman, s'écria Léopoldine, laisse-moi aller la prendre dans le boudoir rose. — L'enfant y courut.

— Albert, reprit Blanche, cette poupée a été payée et payée cher, avec un argent justement maudit par vous.

— Ah! répondit Albert, je veux que vous l'emportiez!...

— Non, répliqua la mère de Léopoldine, non! Je ne veux rien posséder ni revoir qui me rappelle l'aisance coupable dont j'ai joui. Reprenez ce jouet, mon ami, et disposez-en selon votre équité; moi, je consolerai ma fille. Et, la prenant entre les bras de Léopoldine qui rentrait, elle la remit au statuaire stupéfait.

— Sois tranquille, mon enfant, dit-il, je t'en ferai moi-même une autre plus belle.

— Mais ce ne sera plus celle-là, répondit la petite mère de *Ma fille*, en pleurant tout d'un coup ses plus grosses larmes. J'aimais celle-là, moi! nous étions habituées l'une à l'autre...

— Eh bien, c'est celle-là que je te rendrai, entends-tu, Léopoldine, celle-là même, je vous le jure, à toi et à ta mère, qui le permettra, j'en suis certain.

Blanche, portant sa fille, et Albert portant la poupée, descendirent ensemble. Ils allèrent ensemble jusqu'à la rue des Vieux-Augustins, où Blanche allait demeurer. Là, ils se quittèrent, en prenant rendez-vous un mois après. La mère et l'enfant montèrent à leur modeste chambre. Albert retourna au *Paradis de l'enfance*.

— Monsieur Crochard, dit-il en rentrant, je viens de la part de la dame qui vous a acheté cette poupée. Nous sommes d'accord pour vous la revendre au prix qu'il vous plaira d'en donner, et à une seule condition.

Après quelques pourparlers, l'oncle Crochard offrit audacieusement cent francs.

— Accepté, lui répondit-on, mais toutefois après que vous aurez souscrit à ma condition, et la voici : A aucun prix, d'ici à ... deux ans, vous ne revendrez cette poupée; vous en aurez les soins les plus extrêmes, et dans deux ans, on vous la rachètera à un bon prix. Est-ce entendu?

— Ces artistes sont inouïs, murmura le marchand. Bah! c'est entendu, daigna-t-il ajouter comme en manière de conclusion.

Albert prit les cent francs et sortit. Quand il se revit sur le boulevard Montparnasse, il n'en avait plus un franc; le long du chemin, il avait tout éparpillé entre les mains des pauvres rencontrés par lui, et qui se souvinrent de ce jour-là. — Maintenant, se dit-il en rentrant au palais de l'ex-nain de Sa Majesté, etc..., Michel Joyeux, Charlotte Cordial, ces dignes cœurs, que je vais marier, et moi, nous allons épargner chacun de notre côté pour racheter d'ici à deux ans la poupée de Léopoldine, et nous y parviendrons.

Après le départ de l'artiste, Crochard oncle avait été replacer mademoiselle *Ma fille* dans l'arrière-boutique, tout juste dans ce coin de la vitrine de droite où s'étaient écoulés les plus beaux jours de sa vie. — M'y voilà donc revenue! se dit-elle; mais lui, y reviendra-t-il jamais?... N'importe, ici, je vais pouvoir librement penser à lui.

Trois semaines après, Blanche, qui n'avait pas faibli dans son héroïque résolution, mais qui était arrivée au bout des vingt francs d'Albert, n'avait encore trouvé d'ouvrage chez aucune couturière. Ce jour-là, elle cherchait encore vainement, et, tout en tenant sa petite fille par la main, elle avait marché jusqu'à la rue Michel-le-Comte. Elle regardait tristement les enseignes, les affiches menteuses des bureaux de placement, et, faut-il le dire, elle avait faim, lorsqu'elle entendit une voix douce qui lui disait :

— Qu'est-ce que vous cherchez, madame?

Blanche abaissa les yeux, et vit devant elle une gentille enfant de huit ou neuf ans.

— Je cherche de l'ouvrage, chère petite, répondit-elle.

— Eh bien! madame, voulez-vous venir avec moi, reprit l'enfant, ma patronne a besoin d'une ouvrière.

Blanche suivit l'enfant. Elle se vit bientôt dans une pièce spacieuse, gaiement meublée, bien éclairée. Une table était servie, autour de laquelle étaient assis Michel Joyeux et Charlotte, mariés depuis la veille; puis le petit Michel, avec son tambour devant lui; puis la vieille mère Cordial, enfin Albert-Joseph.

Celui-ci se leva pour courir au-devant de la nouvelle venue, et comme la petite qui avait guidé la mère et l'enfant avait dit sa rencontre en un mot et repris sa place au dîner :

— La Providence a pour nous des grâces charmantes, dit le sculpteur d'une voix un peu mouillée! Savez-vous qui Nini Dufour nous a amené-là, mes amis? (Car voilà Nini Dufour, l'apprentie de Mme Joyeux, dit Albert à Blanche en s'interrompant pour lui montrer sa conductrice.) Eh bien! reprit-il en se retournant vers les nouveaux époux, c'est Blanche Joyeux et sa fille!

Michel et Charlotte, à leur tour, allèrent serrer les mains de Blanche, qui se soutenait à peine, et Michel, la faisant avancer :

— Il y a ici, dit-il, du pain, de l'affection et du travail pour toute une grande famille : femme de mon frère, asseyez-vous à notre table; désormais, vous mangerez avec nous et dormirez sous notre toit.

XXVII. — APRÈS QUOI L'AUTEUR N'A PLUS QU'A FAIRE SON ACTE DE CONTRITION.

Il y a juste aujourd'hui deux ans qu'au son des cloches de Saint-Méry et de Saint-Nicolas-des-Champs, M. *Tanplan* racontait à Mlle *Ma fille* sa naissance au milieu des larmes.

C'est donc aujourd'hui la Noël. Il fait un beau temps d'hiver : air sec et ciel limpide. Neuf heures du matin sonnent au milieu du chant des cloches qui chantent à pleines volées, et, sans pouvoir s'expliquer pourquoi, Tanplan, qui les entend rue Michel-le-Comte, et *Ma fille* qui les écoute sur son rayon de la vitrine de droite, trouvent à leur carillon de cette Noël des notes qui chantent bon espoir.

Au moment où les deux Crochard ferment leur porte et vont partir pour Belleville, une grande et jolie berline s'arrête devant *le Paradis de l'enfance.* Les Crochard rouvrent leur porte, flairant quelque aubaine, et ils voient descendre de la berline et entrer chez eux trois couples joyeux et charmants comme ce jour-là : c'est Albert et Blanche, c'est M. et Mme Joyeux, c'est Mlle Léopoldine et le petit Michel, qui ne manque pas d'avoir avec lui son tambour. Nini Dufour aurait bien voulu venir aussi, mais, réflexion faite, le bon petit cœur a préféré tenir compagnie à la mère Joyeux, qui vieillit beaucoup.

Ce jeune monde étant entré dans la boutique, Albert exigea, pour parler, que chacun fût assis; lui seul resta debout, et, de ce ton à la fois très-comique et très-sérieux affectionné par les artistes, il dit, s'adressant plus spécialement à M. Crochard oncle :

— Monsieur Crochard, j'ai l'honneur de vous faire part de mon mariage avec madame, que j'ai l'honneur de vous présenter (Il montrait Blanche, qui baissait les yeux). Je suis heureux d'avoir à vous dire, monsieur Crochard, pour calmer d'avance les mortelles inquiétudes que notre avenir pourrait inspirer à votre généreux cœur, que ma future est une femme droite, laborieuse et dévouée, à qui je me confie avec joie et sérénité; c'est l'associée de Mme Joyeux que je vous présente, et dont la maison de fleurs est en pleine voie de prospérité. M. Michel Joyeux, le mari de cette dernière, vous est également présenté en ce jour; c'est un homme de bien. Messieurs Crochard, saluez! Quant à moi, messieurs, tranquillisez-vous sur mes destinées. Lorsque M. Crochard Y grec est venu dans ma villa du boulevard Montparnasse pour me faire une commande de poupées, qu'il m'était interdit, de par Prométhée, d'entreprendre, M. Y grec demanda ce que c'était qu'une certaine tirelire sur laquelle il lisait ces mots : *Carrière de marbre.* Cette tirelire, Crochards respectables, elle contenait de la gloire pour moi : j'en ai tiré le prix du marbre nécessaire à la réalisation de mon Prométhée. Mon Prométhée, admis au dernier Salon, m'a valu la croix de la Légion-d'Honneur, la sympathie générale et, de plus, des commandes, qui me feront riche et considéré...

Léopoldine écoutait comme une grand fille raisonnable ces discours, qui, comme les événements éprouvés depuis dix-huit mois, lui apprenaient la vie ; elle était grave autant que souriante ; mais le petit Michel, qui ne pouvait tenir en place, était déjà passé dans l'arrière-boutique, son tambour à la main, gardez-vous d'en douter. Là, il admirait les jouets au repos qui l'entouraient, lorsque, toute confuse de son indiscrétion, sa mère le rappela à voix basse. Michel alors revint dans la boutique, oubliant, oh! pour la première fois de sa vie, et c'est réellement invraisemblable!... oubliant sur la cheminée de l'arrière-boutique son inséparable petit tambour.

Albert continuait son *speach* mi-partie solennel et plaisant :

— La *Carrière de marbre* une fois exploitée, dit-il, on dut changer la destination de la tirelire. On écrivit sur ses parois : *Rançon de la fille de Léopoldine, prisonnière rue Saint-Martin.* Croyez-moi, braves Crochards, on a contribué noblement au chiffre de la rançon : j'ai dû donner l'exemple, mon brave Michel l'a suivi, et son filleul Michel aussi, et Nini Dufour aussi, et même la vieille mère Joyeux; vous pensez bien que Mme Joyeux la jeune n'y manquait pas, et Léopoldine, donc ! Elle n'a pas voulu le moindre joujou, ni un colifichet, ni un bonbon, ni un gâteau ! tous ses sous passaient à la tirelire. Je ne parle pas de la mère, de Mme Blanche!... Vous imaginez bien avec quelle ardeur elle travaillait à alourdir le petit magot!... Dame! il s'agissait de la joie perdue et de l'éternel regret de sa fille; il s'agissait de la fille de sa fille! imaginez donc de quel train elle y allait, cette grand'mère de vingt-cinq ans!... Bref, messieurs Crochard, pendant cette nuit de Noël, où Léopoldine avait mis son soulier dans la cheminée, un des anges qui sont les ambassadeurs de Jésus, a vidé la tirelire dans le soulier de Léopoldine. Celle-ci s'est trouvée ce matin une chaussure de quatre cents francs, et voici la rançon sonnante de sa fille, et vous allez nous rendre sa fille, messieurs, ou je vous passe tout votre magasin au travers du corps!

Or, à ce moment, l'indomptable petit Michel était encore une fois disparu de la boutique. Il s'était aperçu qu'il lui manquait quelque chose, une importante chose, son ami tambour, et il était retourné dans l'arrière-boutique l'y reprendre.

Quel ne fut pas alors son étonnement en ne retrouvant plus *Tan-plan* sur la cheminée, où il était sûr de l'avoir laissé! Pourtant la porte de l'arrière-boutique était restée ouverte, et il est bien certain que personne n'y était entré. Petit Michel promenait donc autour de lui des regards stupéfaits. Tout à coup il aperçut au-dessus de sa tête M. *Tan-plan* à côté de mademoiselle *Ma fille,* dans le coin sombre de la vitrine de droite.

— Saperlotte, se dit-il, c'est bien étonnant tout de même qu'il ait sauté là tout seul!

Et il n'était pas encore revenu de sa stupeur, lorsque toute la compagnie entra, précédée de Crochard oncle, pour venir querir *Ma fille* avec les honneurs qui lui étaient dus.

C'était le moment où, se revoyant ensemble au site le plus charmant pour eux du *Paradis de l'enfance,* Tanplan disait à son amie d'une voix frémissante d'émotion :

— T'en souviens-tu ?

On reprit le tambour pour le rendre à Michel, on jeta la poupée dans les bras de sa petite mère, qui la reçut avec des larmes de joie,... et l'on sortit du magasin.

— Si tu veux, dit Michel à Léopoldine, au moment de remonter en voiture, un de ces jours nous ferons une forte dînette, une dînette de noces, et nous marierons ta fille et mon tambour?

— Dis donc, Michel, fit Albert en lui montrant son petit filleul, qui offrait galamment la main à Léopoldine, si nous pouvions réussir à marier un jour nos deux enfants, hein? Voilà qui serait charmant!...

Ce qu'entendirent parfaitement Tan-plan et *Ma fille.* Ils comprirent que de longtemps ils ne seraient plus séparés, et baissèrent les yeux en rougissant.

Les cloches fêtaient Noël et chantaient encore :

Soyez bénis au saint royaume
Comme parmi l'humanité,
Vous que le divin Jésus nomme
Hommes de bonne volonté!

ÉDOUARD PLOUVIER.

FIN.

LES FILS DE RUBENS.



Les fils de Rubens. Tableau de Rubens (*Histoire des Peintres*, édition Jules Renouard

LÉGENDES HISTORIQUES.

LA TOUR AU PAÏEN (1).



La Sainte Vierge apparaissant à Bernard, etc. (Pages dernières). Dessin de Gustave Janet.

Bien équipé, la plume au casque, l'écu voilé comme un beau ténébreux, Bernard de Fontenilles, la veille de son départ, se présente devant son suzerain, Bouchard de Montmorency, qui l'arme chevalier. Thibaud de Marly, d'autres seigneurs et quelques dames de haut lignage assistent à la réception. Mais parmi elles il ne voit pas celle qu'il cherche, ce qui le contriste fort.

(1) Voyez la première partie, numéro précédent.

Cependant, comme il vient de recevoir l'accolade et de chausser les éperons dorés, Jeanne, en longue robe de moire blanche, en corsage d'hermine, avec basques retombant sur les hanches, portant une guimpe à collerette qui, après s'être enlacée autour de son cou élégant jusqu'à lui servir de mentonnière, monte jusqu'au sommet de sa coiffure, d'où elle retombe en forme de voile, entre dans la salle au moment où Bernard ne l'espérait plus, et silencieusement elle lui fait une profonde révérence.

Quoiqu'elle lui semblât un peu trop masquée sous cet accoutrement, il la trouve plus charmante que jamais. D'après son droit de chevalier, mettant un genou en terre devant elle, il s'engage, en forme d'*emprise*, à lui ramener de la Terre-Sainte, à titre d'esclave, un Sarrasin qu'il aura fait prisonnier dans les combats, prenant à témoin de son dire, de son serment, le baron, son seigneur, Thibaud, son ami, et tous autres qui sont présents.

Un murmure d'approbation circule dans l'assemblée. Parmi les dames, c'est à qui le félicitera de maintenir ainsi, en l'honneur de leur sexe, les bons usages, qui se perdent de jour en jour.

Jeanne seule est restée muette; sans se tourner à peine vers lui, elle lui fait une nouvelle révérence, plus froide, plus guindée encore que la première, et sort, gardant plus que jamais son air superbe et presque dédaigneux.

Le bon chevalier Guillaume Bernard la suivit quelque temps de l'œil, et se dit en lui-même que nulle femme au monde, même la reine Blanche de Castille, ne pouvait avoir un port plus majestueux.

Le lendemain, avec trois chevaux d'équipage, et Courte-Cuisse pour écuyer, il prenait la route d'Aigues-Mortes, où il allait s'embarquer.

Hélas! les choses n'allaient pas là-bas aussi bien que l'annonçait la chanson; les Turcs étaient redevenus les maîtres des places importantes; dans les villes restées en leur pouvoir, les chrétiens, vu la rareté des vivres, se mutinaient contre leurs propres chefs, et Bernard passa la première année à aider à la police intérieure, sans grand espoir à ce métier-là de conquérir jamais une souveraineté.

L'année qui suivit ne fut guère plus avantageuse pour lui. Il eut cependant occasion d'acquérir de la gloire en se battant contre les infidèles; mais il fut battu par eux, et, qui plus est, assez grièvement blessé.

Son écuyer Courte-Cuisse le tira de la mêlée, le pansa, et, à force de soins, parvint à le guérir. Mais ses ressources s'épuisaient; la sacoche était redevenue escarcelle, et même escarcelle assez plate. De ses trois chevaux, deux étaient morts, et celui qui survivait boitait, comme le pauvre écuyer, qui forcément le suivait à pied.

Bernard tomba dans une maladie noire; lui, si bon, si résigné naguère, il devint soucieux, exigeant, querelleur; il avait des emportements à ne plus le reconnaître.

Maître Courte-Cuisse, continuant son rôle de médecin, lui conseilla l'air de la France.

Le chevalier devint pourpre de colère et faillit le battre; mais le mal empirant, il finit par se soumettre à l'ordonnance, et gagna Ptolémaïs, où un vaisseau se disposait à mettre à la voile.

En attendant le départ, monté sur son cheval boiteux, il se promenait un soir aux environs de la ville pour essayer de se distraire d'une pensée qui l'obsédait sans cesse et entrait presque pour les trois tiers dans ses ennuis. « Comment allait-il oser se représenter devant Jeanne sans lui ramener ce Sarrasin qu'elle était en droit d'attendre, puisqu'il en avait juré l'*emprise* par-devant tous? »

Il y songeait avec grande amertume, lorsqu'un fellah, un paysan arabe, poussé par le besoin sans doute, vint d'un air caimandeur se placer devant lui.

— Retire-toi! lui cria Bernard, luttant d'abord contre la tentation qui s'emparait violemment de lui; retire-toi, païen!

— Seigneur chevalier, la charité n'est-elle pas ordonnée aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans? répliqua le mendiant.

Et, en soulevant sa main d'un air humble pour y appeler l'obole, il toucha du doigt le frein du cheval, qui fit un léger mouvement en arrière.

— Ah! misérable! s'écria Bernard, mettant à profit l'occasion pour s'abandonner tout à fait à sa mauvaise pensée, tu essayes de me désarçonner pour me voler, pour me tuer peut-être? Eh bien! je défendrai ma vie; défends la tienne.

Il avait déjà mis pied à terre, et marchait l'épée haute contre le pauvre fellah qui, tombant sur ses deux genoux, ne put que crier grâce!

— Avoue que tu en voulais à ma vie?

— Je jure par Mahomet...

— Ne blasphème pas, idolâtre!... Je veux bien encore par pitié te recevoir à merci si tu te rends mon prisonnier..., sinon, c'en est fait de toi!

Voyant aux rayons de la lune brandir et scintiller sur sa tête la grande épée du chevalier, l'Arabe, épouvanté, le front dans la poussière, accepta toutes les conditions qu'il plut à celui-ci de lui imposer; il avoua son prétendu crime, il se reconnut justement et légalement son captif, et jura de le suivre où il voudrait aller. En signe de soumission, il commença par se laisser étroitement boucler les bras, et suivit à Ptolémaïs son soi-disant vainqueur.

De retour en France, rentré dans son manoir de Fontenilles, la première chose qu'y apprend Bernard, c'est que, le matin même, Renaud de Beauvais et Jeanne de Montmorency ont été fiancés en mariage.

Est-ce le moment de s'acquitter de son vœu, en allant lui présenter son esclave sarrasin? Il n'en juge pas ainsi. D'ailleurs, eût-il été d'humeur à le faire, comment aurait-il osé paraître devant Jeanne, traînant son captif à la laisse, dans l'état de délabrement où ils étaient tous deux?

Celui-ci portait encore ses guenilles de fellah; quant à lui, son armure bossuée, en partie rompue dans ses attaches, son pourpoint de buffle rapiécé, maculé, lui donnaient bien plutôt l'air d'un malandrin que d'un noble chevalier. S'il avait retrouvé Jeanne libre, il eût été capable, pour remédier à tout cela, de vendre complétement le château de ses pères; mais le moyen d'y songer, quand elle venait de passer son doigt dans l'anneau de Renaud de Beauvais?

Il songea donc d'abord à s'établir chez lui tant bien que mal, et le mal y devait dépasser de beaucoup la somme du bien.

C'est pour le coup que notre ami Bernard va connaître, non plus seulement la pauvreté, mais la misère, l'affreuse misère. Il n'a plus ses terres, il n'a plus le produit de ses péages, il n'a plus sa tonnelle, et sa bourse est vide, et il doit cinquante écus d'or au juif et au Lombard, pour les trente qu'il a reçus d'eux.

Comment même dînera-t-il aujourd'hui? comment dînera-t-il demain? il n'en sait rien. Et ce n'est pas là ce qui le plus l'inquiète... Ah! Jeanne! Jeanne! vous êtes pour lui un souci bien autrement pénible que la misère!

Par bonheur, l'ancien intendant Courte-Cuisse songe moins à Jeanne, et beaucoup plus aux provisions. Tout sire écuyer qu'il pourrait se croire, il va résolument louer ses bras, encore vigoureux, au vigneron de la borderie voisine, et, chaque soir, il apporte à son maître le prix de son travail.

Il y avait encore de bien bons serviteurs au commencement du treizième siècle.

Touché d'un pareil dévouement, qui ne s'était jamais démenti, le pauvre chevalier ne put témoigner de sa re-

connaissance à son fidèle qu'en l'admettant à l'honneur de souper avec lui, assis à la même table.

Et le Sarrasin, avec qui soupait-il?

A celui-là, Guillaume Bernard, obéissant aux idées de son temps, avait interdit l'entrée même du château. Sous quelque prétexte que ce fût, un païen circoncis ne pouvait entrer en communauté de vie avec un chevalier chrétien.

Il l'avait donc, comme dans une prison, relégué dans la tour, où Courte-Cuisse, chaque matin, lui portait pour sa pitance du jour, du pain bis, un oignon, quelquefois au fond d'une sébile de bois une poignée de fèves mal cuites, ou un lopin de veau mort-né; le tout assaisonné d'eau claire. Le captif, en dépit de son isolement, en dépit du vent froid qui s'engouffrait dans sa chambre à travers la fenêtre disloquée, et de tous les malaises qu'il devait y endurer, n'en était pas de plus mauvaise humeur; il dormait d'un somme sur sa botte de paille, et, ce qu'on n'eût jamais pu croire d'après si maigre chère, il engraissait, comme si le repos eût été pour lui chose suffisante à tout.

C'est ainsi que, durant l'hiver de 1225, les choses se passaient dans le manoir de Fontenilles.

Une nuit que Bernard ne pouvait dormir, d'abord parce que le froid le gagnait sous sa couverture, ensuite parce que, ce jour-là, son repas du soir n'avait pas été suffisant à calmer complétement sa faim, puis encore et surtout parce que, le surlendemain, Jeanne devait définitivement et par-devant l'autel devenir la femme de Renaud de Beauvais, il se leva pour essayer, par le mouvement, de se débarrasser de sa froidure et de sa faim. Quant aux tourments de son cœur, rien n'y pouvait.

En se tournant vers sa croisée, qui, on se le rappelle, faisait face à la tour, il aperçut tout à coup une grande clarté rayonnante.

O surprise! La chambre du païen, sur le fond sombre des massifs de pierres et des terres noircies par la mousse, se détachait lumineuse. Des lampes suspendues au plafond dissipaient l'obscurité jusque dans les encoignures de la haute pièce; sur une table surchargée de cristaux et d'orfévrerie, des bougies de cire jaune projetaient leurs douces clartés sur des plats variés et nombreux, d'où s'élevait une vapeur appétissante.

Quoique sa fenêtre fût hermétiquement fermée, et que les verrières de la tour, qu'il avait vues, le matin même, brisées dans leurs soudures de plomb, lui semblassent redevenues intactes et closes tout aussi bien que les siennes, de vives senteurs de chapon rôti, de salmis de bécasses et de toutes sortes d'autres friandes venaisons lui arrivaient à l'odorat, comme pour aiguiser encore cette faim qu'il n'avait pu satisfaire.

Devant cette table, un homme, bien enveloppé dans une longue dalmatique fourrée de menu vair, se tenait assis, semblant se délecter au milieu de toutes ces voluptés sensuelles.

Cet homme, avec cette béate expression que donne l'appétit en train de se satisfaire, un instant tourna sa tête du côté du château; c'était le Sarrasin!

Bernard crut rêver. Pour s'assurer s'il était bien en état de veille, il se pinça les chairs, il se mordit le bras jusqu'au sang; convaincu alors que ce n'était point là une vision de son esprit, il résolut d'affronter le sortilége, jeta vivement un manteau sur ses épaules, et courut au logis du païen.

Tout y était retombé dans l'obscurité. Quand Bernard entra, il trouva son captif étendu sur sa botte de paille, et qui, se soulevant avec effort sur son coude, les yeux appesantis, se plaignit doucement d'être ainsi réveillé au milieu de son sommeil.

Les parois de la chambre étaient nues; le vent qui soufflait, toujours âpre, faisait cliqueter les débris de la verrière. Le chevalier s'avança en tâtonnant dans l'ombre, et ne rencontra ni table, ni chaise, ni bougies de cire, ni orfévrerie; il flaira l'atmosphère au milieu de laquelle il se trouvait, et la seule odeur qu'il sentit, ce ne fut pas celle d'un chapon bardé et cuit à point, mais seulement celle qu'exhalent les murs humides.

Décidément, il avait rêvé, et en rêvant il s'était mordu le bras.

La nuit suivante, le sire de Fontenilles la passa presque entière à gémir en pensant à Jeanne, à maugréer en pensant à Renaud. Il va donc naître, le jour maudit qui doit éclairer leur union!

Il achève cette veillée d'angoisses en s'aigrissant contre lui-même, contre sa misère, qui lui ôte le droit de se présenter devant sa dame, contre ses entreprises malencontreuses qui n'ont pu que le déprécier dans son esprit, lorsqu'il entend une voix claire et distincte, quoique discrète, articuler ces mots énigmatiques : — Allons, Pitto, tourne la page!

Cette voix semble sortir de son chevet.

Il porte la main de ce côté... rien!

Après une minute de silence, la voix reprend : — Tourne la page, Pitto! Puis, comme en murmurant, elle continue : — La conjonction des astres l'a voulu ainsi, et quoiqu'il m'ait rudement mené, et qu'il m'eût volontiers laissé mourir de faim, si je n'y avais mis bon ordre, je veux qu'il soit riche et glorieux; mais j'ai beau feuilleter ce livre, l'arcane ne se présente pas... Ma science serait-elle impuissante?

Et le même refrain se fit entendre : — Tourne la page, Pitto!

Ahuri, perplexe, toutes ses pensées à la débandade, Bernard écoutait, les oreilles ouvertes et tendues comme celles d'un lièvre pourchassé. Il prit une petite lanterne dont il s'était précautionné par avance, l'alluma, fureta dans tous les coins de sa chambre, sous sa cheminée, sous sa couchette... rien! Et partout la voix le poursuivait, toujours claire, toujours rapprochée de lui, à ce point qu'il eût pu croire qu'elle sortait de sa lanterne ou même de la manche de sa chemise.

Une exclamation le fit arrêter court.

— Ah! disait la voix, merci à l'étoile Aldébaran, et à mon maître Ben-Méli-Sadder, le grand mage! Cette fois, nous voici sur la trace... l'œuvre est prêt de s'accomplir; et, s'il en a la ferme volonté, Bernard, seigneur de Poissy, de Mantes et de Meulan, épousera Jeanne de Montmorency! — Allons, Pitto, tourne la page!

Pris d'un tremblement nerveux, le front perlé de sueur, quoique le froid persévérât dans son intensité, le chevalier a reconnu la voix du Sarrasin.

Mais cette voix, d'où sort-elle? Comme les bonnes senteurs de la nuit précédente, lui arrive-t-elle à travers les murailles, en dépit de leur épaisseur; à travers les airs, malgré la bourrasque qui, dans ce moment, secoue les volets et fait trembler les toitures du château?

Il s'élance vers la fenêtre qui donne sur la tour. De ce côté, l'obscurité est complète. N'importe! il n'en doute plus : c'est à un sorcier qu'il a affaire; et ce sorcier est maître de son sort; il peut lui faire épouser Jeanne! Ah! de gré ou de force, il faudra bien qu'il le veuille, dût-il l'y contraindre l'épée sur la gorge!

Sa lanterne à la main, son épée sous le bras, il traverse les cours, grimpe rapidement le petit escalier de pierre qui conduit au logis de son prisonnier. Mais, comme il y arrive, sa lanterne s'éteint; il pousse la porte néanmoins, et s'arrête frappé de stupeur devant le tableau qui s'offre à lui.

Couvert de sa même dalmatique fourrée de menu-vair, ayant près de lui sur un guéridon une lampe allumée qui l'environne seulement d'un cercle de lumière, devant lui un brasier dont les flammes rouges et bleuâtres, en entre-croisant leurs langues ardentes, semblent former des signes cabalistiques, le Sarrasin se tient assis dans un grand fauteuil. Sur ses genoux repose un livre énorme, tracé en caractères arabes, et, perché sur son épaule, un gros chat noir, immobile et attentif comme si lui-même prenait sa part de la lecture, au commandement de son maître allonge sa patte, mord le feuillet de sa griffe et le retourne.

C'est Pitto.

Bernard n'osait plus faire un pas.

Sans bouger de place, sans tourner la tête vers lui :

— Je t'attendais. Avance, et ferme la porte, lui dit le Sarrasin; mais laisse ton épée dehors : la poignée en est en croix, et ni le fer ni la croix ne doivent entrer ici.

Le chevalier tressaillit; il voulut parler.

— Je sais qui t'amène, reprit le nécroman; tes plus secrètes pensées, je les ai mises à nu et à jour; tu veux être riche et puissant, afin d'épouser une fille de baron... Faut-il te dire son nom? elle se nomme Jeanne.

— Mais Jeanne, aujourd'hui même, va devenir la femme d'un autre! s'écrie Bernard.

— Elle sera la tienne, si tu souscris à mes conditions.

— Ces conditions, quelles sont-elles?

— Ecoute-moi bien : cette fille des Montmorency, elle n'a jamais eu pour toi que des froideurs et des dédains. Ai-je menti?

Bernard courba la tête.

— Tu ne peux donc plus la désirer que par amour-propre. Pour amortir un tel sentiment, dix ans de mariage, est-ce assez? C'est trop. N'importe! je te les accorde. Mais, les dix ans écoulés, il faut que tu me la livres, à moi, cette Jeanne, la descendante du premier baron chrétien!...

Le chevalier recula de trois pas.

— Vous livrer ma Jeanne!... ma femme!

— Elle ne peut être ta femme que si tu acceptes ce traité, et le signes de ton sang.

Il lui passa alors un parchemin que Pitto avait saisi de sa griffe repliée, et tendait vers lui.

Bernard se mit à réfléchir :

Dix ans de mariage, c'était quelque chose; d'autant que le sorcier pouvait avoir raison. Jeanne ne lui avait jamais témoigné ni sympathie, ni bon vouloir. De lui elle était si médiocrement éprise qu'elle avait consenti à en épouser un autre.

En s'interrogeant jusque dans le fin fond de son cœur, il crut même entrevoir que dans l'affection que lui, Bernard, il portait à cette beauté dédaigneuse, il pouvait bien se mêler un tant soit peu de haine.

Il accepta.

— Ce n'est pas tout, poursuivit son tourmenteur; il me faut un gage qui, durant les dix années, te mette sous ma dépendance et me réponde de ta bonne foi; après quoi, notre pacte rompu, tu auras tout le temps de te repentir, et même de te faire moine, si bon te semble, comme s'y prépare ton ami Thibaud de Marly.

— Et quel gage exigez-vous?

— D'abord, renie Dieu le Père!

— Malheur à moi! murmura le chevalier. Etes-vous donc Satan en personne, que vous veniez réclamer mon âme, comme un jour je vous l'ai offerte dans un moment de désespoir coupable?

— Qu'importe à toi qui je suis, pourvu que j'assure ton bonheur en ce monde, sans même te fermer l'entrée de l'autre?

Bernard, non sans avoir longtemps hésité, renia Dieu le Père.

— Renie Dieu le Fils, maintenant!

Bernard renia Dieu le Fils.

— Enfin, et c'est la dernière satisfaction que j'aie à te demander, renie la Vierge Marie.

— Jamais!... La Vierge!... une femme! Que j'outrage ainsi ma confidente, ma divine amie, ma dévotion particulière!... Jamais! répéta Bernard avec exaltation.

Le prétendu Sarrasin lui montra du doigt l'aube, qui déjà éclairait les cours et dissipait les ombres autour du château :

— Bientôt, dit-il, les cloches vont se mettre en branle pour annoncer le mariage de Jeanne avec Renaud de Beauvais.

— Que ce mariage s'accomplisse! répondit le chevalier avec une complète résolution; mais je ne renierai pas la Vierge, qu'à l'instar de Jeanne j'ai prise pour ma sainte protectrice dans le ciel; ne l'espérez point!

Nos deux personnages restèrent debout et immobiles, chacun d'eux attendant que l'autre eût cédé. Il s'ensuivit un long silence, durant lequel Pitto, le gros chat noir, accroupi sur le livre magique, les regardait attentivement d'un air curieux et goguenard, tout en caressant son épaisse fourrure, d'où il faisait jaillir des milliers d'étincelles.

Le brasier ne projetait plus ses flammes multicolores; la lampe pâlissait graduellement à mesure que croissait la lumière du jour. Sans articuler un mot, le sorcier étendit de nouveau son doigt vers la fenêtre, où scintillaient en lueurs furtives les premiers rayons du soleil.

Bernard se croisa les bras et fit un geste de tête négatif. Le tentateur, sans rompre encore le silence, tira de dessous sa dalmatique un miroir d'acier poli, et le lui mit sous les yeux.

Ce que vit Bernard dans ce miroir étrange, ce ne fut pas sa propre image, ce fut celle de Jeanne. Elle venait de s'éveiller à peine, et les plus riches toilettes ne l'auraient pas mieux fait valoir que le simple déshabillé porté par elle en ce moment.

Jamais le pauvre chevalier n'avait été à même de la voir si belle. Toujours dans cet acier, qui reproduisait exactement tout ce qui se passait dans la chambre de la jeune fille, il vit les dames chambrières de celle-ci occupées à lisser ses longs cheveux, à les mettre en nattes et en boucles, selon la dernière mode, tandis que d'autres préparaient ses vêtements de noces, brodés de soie et d'or, ruisselants de pierreries, et les aspergeaient légèrement d'eaux parfumées.

Que Jeanne était jolie en ce moment! qu'elle allait être belle tout à l'heure!

La poitrine du sire de Fontenilles se gonflait, ses regards brillaient comme deux charbons ardents. Soudain, tous ces signes de regrets, de lutte, de passion, se tournèrent en fureur contre le Sarrasin.

— Diable ou sorcier, s'écria-t-il, sois maudit! maudites soient les espérances menteuses que tu m'avais mises en

cervelle ; mais je ne renoncerai point la sainte Mère des anges, dont je suis le fidèle zélateur... Adieu !

— Reste ! lui dit le mystérieux habitant de la tour, en étendant la main vers lui; par la foudre et les éclairs, ton obstination a vaincu la mienne. Changeons nos conditions. Je te dispenserai de ton troisième reniement; mais, au lieu de dix années, tu n'en passeras que trois auprès de Jeanne, trois ! tu m'entends ! après lesquelles c'est à moi qu'elle appartiendra !

Dans ce nouveau pacte, Bernard ne vit d'abord qu'un avantage pour lui ; pendant trois ans seulement, il allait laisser son âme en gage.

Il accepta le marché, et, ne sachant pas écrire, sur le parchemin que Pitto lui présenta alors, il fit une croix en guise de signature.

Dans ce moment, les cloches commencèrent à faire entendre leurs joyeuses volées.

Le chevalier se troubla.

— Etes-vous bien sûr, dit-il à son ci-devant captif, de pouvoir me tenir parole? Saurez-vous empêcher un mariage si près de se conclure, et par quel moyen?

Celui-ci sourit et derechef lui présenta le miroir d'acier. Bernard y aperçut Renaud de Beauvais, en grand appareil, suivi de ses gens, presque aussi richement enharnachés que lui. Il sortait d'un *ostel* de Saint-Germain où il avait dû passer la nuit pour se rapprocher de sa



Bernard et le nécroman. Le chat Pitto, etc. Dessin de Gustave Janet.

fiancée. Le jaloux examinait avec dépit la bonne grâce déployée par Renaud en faisant caracoler son cheval, quand il vit le cheval faire un écart et s'abattre, entraînant son cavalier avec lui. Il vit ensuite le sire des noces, assez grièvement blessé pour ne pouvoir songer au mariage d'un mois au moins, se faisant transporter par ses serviteurs dans l'hôtel qu'il venait de quitter et d'où il devait entendre tinter les cloches de Marly, tant alors elles menaient grand bruit.

A la fin de cette même semaine, le sire de Fontenilles, en grand appareil aussi, accomplissait son *emprise* envers la fille de son seigneur Bouchard de Montmorency. Au milieu d'une brillante escorte, le Turc fait prisonnier par lui était conduit, au son des trompes, par-devant la fille du baron. Vêtu d'étoffes éclatantes, il avait la tête couverte d'un énorme turban à sept couleurs, et, si j'en crois l'affirmation du naïf chroniqueur à qui j'emprunte ces détails, deux petites cornes dorées, pointant sous le turban, montraient même au dehors leurs extrémités tordues.

Le Sarrasin s'agenouilla devant Jeanne, et, sur l'ordre du chevalier, déposa aux pieds de la blonde enfant un riche coffret tout rempli de perles et d'émeraudes. Jeanne jugea qu'il venait de payer sa rançon et lui rendit sa liberté.

Pendant trois ans, on n'entendit plus parler de lui.

Guillaume Bernard avait racheté ses terres, et bien d'autres encore. Le roi Louis VIII consentait à lui rendre, contre une bonne somme d'argent, ses villes de Poissy, de Mantes et de Meulan, ainsi que son titre de comte.

— Mais s'il est revenu si riche de la croisade, se disaient les bonnes gens, comment vivait-il à si grand mésaise dans son château, et son captif dans sa tour?

— C'était un vœu.

— Mais son écuyer Courte-Cuisse, pourquoi a-t-il été contraint de se faire vigneron et tonnelier?

— C'était un vœu.

Ce mot répondait à tout.

On apprit bientôt que Renaud de Beauvais, durant sa maladie, avait reçu les soins d'une dame veuve, très-experte dans l'art de guérir toutes contusions et blessures, et que, par reconnaissance, il s'était engagé envers elle, au mépris de ses fiançailles.

Bernard mit le moment à profit pour demander Jeanne en mariage, et il l'obtint.

Trois jours après, tenant sa jeune femme sous le bras :

— Ma mie, lui disait-il, autrefois, dans la chapelle et dans les assemblées, pourquoi n'aviez-vous pour moi que des airs de sévérité?

— C'est que j'appréhendais de trop vous aimer, mon seigneur.

— Mais pourquoi, ma mie, le jour où je reçus de votre père l'accolade et les éperons de la chevalerie, vîntes-vous si tard et vous retirâtes-vous si vite, en m'adressant un regard hautain?

— C'est que déjà je vous aimais trop, mon parfait ami.

Trois mois après, le sire de Fontenilles jouissait de tous les biens de ce monde; il avait des châteaux dans diverses provinces; ses écuries renfermaient les plus beaux chevaux de France et d'Espagne; ses meutes, ses oiseaux chasseurs valaient ceux du roi; comme le roi encore, il avait une jeune femme qu'il adorait et dont il était tendrement aimé; en plus, biens précieux! il avait pour grand ami le plus honnête homme de la contrée, Thibaud de Marly, son beau-frère, un saint futur de l'Eglise (1), et il possédait dans maître Courte-Cuisse le parangon des serviteurs.

Trois ans après, Bernard, abattu par le chagrin, torturé par le remords, était le plus malheureux des hommes. Son amour pour Jeanne, loin de s'affaiblir, n'avait fait que croître, et ce jour même, troisième anniversaire de son mariage, il devait livrer sa femme à l'ancien habitant de la tour, au sorcier maudit; pis encore! à Satan lui-même! Oui, c'était bien avec Satan qu'il avait conclu le pacte fatal.

Le voyant depuis quelque temps s'amaigrir et s'attrister, passer avec elle des transports de la tendresse la plus vive aux emportements les plus inexplicables, Jeanne n'osait ni le contredire ni le raisonner, le croyant en proie à quelque fâcheuse influence qu'elle essayait de conjurer à force de soumission et de douceur.

(1) Thibaud de Marly, qui fut un saint, fut un poëte aussi. Dans ses vers *Sur la Mort*, on trouve, à plusieurs reprises, un souvenir pour Bernard ou pour Renaud de Beauvais, ses deux amis.

Mors, mors, salue-moi Bernart,
Mon chier ami que Dex me gart,
Par cui mes cuers souspire et pleure.
. . . .
Mors, mors, salue-moi Renaut,
De par celui qui maint en haut,
Qui se fait et crimbre et amer, etc.

(*Stances VII et VIII.*)

Dès les premières clartés du jour, Bernard avait entendu la voix, cette voix connue de lui, murmurer à son oreille et lui indiquer le lieu du rendez-vous. C'était au delà, mais non loin de Marly, derrière le château, dans un lieu désert et inhabité où se trouvait alors une pierre druidique, en tout semblable à celle des Grandes-Terres. D'une voix stridente, Bernard dit à sa femme de se lever, de s'habiller et de le suivre.

Elle obéit.

Quelque temps ils marchent ensemble, côte à côte, sans se parler. En l'interrogeant, Jeanne craindrait d'exciter sa colère; et lui, au premier mot à elle adressé, il éclaterait en sanglots.

Comme ils approchaient d'un groupe d'arbres, jeté là où est aujourd'hui l'église, prise d'une terreur subite en voyant le front contracté et l'air presque farouche de son mari :

— Mon seigneur, se risqua-t-elle à lui dire, je n'ai point encore adressé à Dieu mon oraison du matin, tant j'ai eu hâte de me vêtir pour vous accompagner; vous plairait-il que, sous l'abri de ces arbres, j'accomplisse ce devoir?

— Faites, Jeanne, et priez pour nous deux; lui répliqua-t-il en se détournant et essuyant une larme qui coulait le long de sa joue.

Et il attendit sur la route qu'elle eût achevé sa prière.

Il la voit presque aussitôt revenir à lui; mais la physionomie de Jeanne n'est plus comme tout à l'heure inquiète et allanguie; ses yeux brillent d'un singulier éclat, sa démarche a plus de fierté, et ses pieds touchent à peine la terre.

Quand ils ont franchi la clôture de Marly-le-Chastel, ils longent ces enfoncements ombreux, ces pentes entrecroisées, alors comme aujourd'hui, nommées les Vaulx de Cernay.

C'était l'endroit où Thibaud, devenu presque anachorète, se disposait par la méditation à la vie nouvelle qu'il voulait embrasser. Etonné de voir sa sœur parcourir ces lieux de si grand matin, il s'avance à sa rencontre, et, tout à coup saisi d'une subite révélation, il tombe prosterné devant elle.

Bernard, de plus en plus troublé, continue sa marche; puis, ne pouvant plus retenir ses pleurs et ses soupirs, épuisé de forces, il s'arrête, et fait signe à sa femme, ou du moins à celle qu'il prend pour telle, de s'arrêter aussi. Mais celle-ci n'en tient compte; elle poursuit rapidement sa route, seule, prenant le droit chemin qui conduit à la pierre druidique.

Eperdu, le chevalier l'appelle à lui, décidé peut-être à risquer son salut éternel plutôt que d'accomplir jusqu'au bout un pareil sacrifice. Alors il entend un grand cri retentir, et une forte odeur de soufre se répand dans les airs.

Lorsque Bernard recouvre ses sens, la prétendue Jeanne est devant lui et lui présente le pacte qu'il a signé de son sang, mais qu'elle vient de reconquérir et d'annuler.

— Maintenant, lui dit-elle d'une voix si mélodieusement sonore qu'il croit entendre le chœur des anges, va retrouver ta femme qui, sous ce massif de hêtres, achève ses prières, et applaudis-toi de ne m'avoir point reniée!

La Vierge avait pris en miséricorde celui-là qui lui était resté fidèle, même par grande contradiction, puisqu'il avait refusé de la renier après avoir renié Dieu et Jésus; se substituant à Jeanne, tandis que celle-ci s'oubliait dans son oraison, elle s'était présentée à Satan pour lui arracher sa proie.

Ce miracle de la Sainte Vierge était représenté en

ex-voto dans l'ancienne église de Marly, mais depuis longtemps on en avait perdu l'explication.

Le lendemain, à la place où avait été la pierre druidique, on voyait une profonde excavation, semblable au cratère d'un volcan, et toute sillonnée par la trace des flammes. C'est par là que le tentateur, vaincu et cachant sa honte, avait disparu.

Ce lieu, on le nomma, on le nomme encore : LE TROU D'ENFER.

Quant au sire de Fontenilles, il n'eut rien de plus pressé que de réparer ses fautes; il donna aux églises tous ses biens mal acquis, et fit combler de terre cette tour maudite qui avait servi d'asile au diable. On disait que *Pitto*, le gros chat noir, y avait été enseveli.

Le brave chevalier, régénéré par la Vierge, pensant que son nom de Bernard avait été profané en passant par la bouche du démon, ne porta plus que son nom de Guillaume, et il partit de nouveau pour la croisade, d'où il rapporta comme trophée l'étendard du prophète.

Le roi Louis IX se refusant à lui rendre son comté de Meulan, il se fit de sa prise un titre glorieux, et de Guillaume l'*Étendard* il est longuement parlé dans les vieilles histoires (1).

Guillaume l'Étendard et Jeanne de Montmorency vécurent heureux et moururent pleins de jours.

Des deux ouvrages auxquels j'ai emprunté cette légende, merveilleuse dans sa forme, mais dont tous les personnages sont historiquement vrais, l'un est un in-12 gothique intitulé: *Mystère du chevalier qui donne sa femme au Diable*; l'autre: *Com li Dyable se fist Turcq.*

(*Explicit liber.*)

Marly-le-Roi, 1853.

X.-B. SAINTINE.

FIN.

(1) Voir Geoffroy de Ville-Hardoin et la *Branche des royaux lignages.*

VOYAGES DANS L'INDE (1).

UNE CHASSE AUX ÉLÉPHANTS A SUMATRA.

A M. le rédacteur en chef du *Musée des Familles.*

Un jeune poëte espagnol de mes amis, actuellement à Sumatra, vient de m'adresser sur cette île célèbre, et pourtant peu explorée encore, du grand archipel indien, des détails qui m'ont paru de nature à intéresser vos lecteurs; je vous en envoie, à mon tour, la traduction qu'il m'a autorisé à faire, en réclamant un rayon du soleil de la publicité. Je ne sais si l'auteur sera content de la manière dont j'ai rempli la première de ces tâches: *traduttore traditore*, dit le proverbe italien. Quant à l'exécution de la seconde, il me votera, j'en suis sûr, des remerciements, lorsqu'il se reverra dans un recueil qui compte ses abonnés par milliers, et qui, non content d'en avoir un aussi grand nombre en France, va chaque jour, grâce à vous, en conquérir de nouveaux à l'étranger.

S. PÉCONTAL.

Sumatra.— Histoire.— Climat. — Nature. — Chasse aux éléphants.— Braves et poltrons.— Combat de deux tigres contre un buffle.

Pandang, 17 juin 1853.

J'avais souvent entendu parler de *Sumatra* dans mon enfance, et j'éprouvais depuis longtemps le désir de visiter une île qui promettait monts et merveilles à mon imagination. Les Arabes l'avaient connue jadis sous le nom de *Saborna;* c'était là qu'on voyait le *Gounong-Passaman*, le fameux Ophir des Européens (2); l'or s'y trouvait en abondance ; les oiseaux et les fleurs y rivalisaient d'éclat avec les pierreries, et des montagnes y jetaient feux et flammes depuis un temps immémorial. C'était même à cette dernière circonstance que Sumatra, ou plutôt *Soumâdra*, appelée *Indala* ou *Poulo Perstcha* par les indigènes, avait dû de garder encore la dénomination de *Poulo Berapi* (île des Volcans).

Et puis, quelle vaste étendue de terrains pour une île 376 lieues de long sur 85 de large! Et sa population..., sans compter ses forêts vierges! elle égalait presque celle du royaume de Naples. Sumatra, enfin, était, après Bornéo, la plus grande île de la Malaisie, et l'une des plus favorisées de la nature et des... bêtes féroces.

Il n'en fallait pas tant pour me décider à tenter le voyage, moi qui ne rêvais que chasses aux éléphants et combats de tigres et de buffles.

Ma résolution prise, je partis donc de Saint-Sébastien, et je me rendis à Amsterdam, où, après quelques semaines d'un séjour aussi triste qu'ennuyeux, je m'embarquai sur un bâtiment néerlandais, à destination de Sumatra.

Le trajet fut long et pénible, et semé d'accidents qui mirent plusieurs fois ma vie en danger. Aussi, en débarquant sur la côte sud-ouest de l'île, je fus si émerveillé de la beauté du climat, que je n'eus pas le courage de le trouver trop chaud. Et pourtant mon thermomètre marquait à l'ombre 37 degrés centigrades. Nous étions en juin 1848, précisément à l'époque où il faisait chaud aussi dans les rues de Paris. Feux pour feux, on me permettra de préférer ceux du Bengale à ceux du canon.

Ce n'est pas que Sumatra n'ait jamais joui de révolutions; cette belle contrée, comme tant d'autres, a fait aussi les siennes, j'allais dire des siennes, et il ne leur manque qu'un abbé de Vertot pour être plus célèbres.

Mais là n'est point le principal mérite de cette île; il n'est pas non plus dans ses productions, qui rivalisent avec celles des tropiques: il est, oserai-je l'avouer, presque tout entier dans ses éléphants, ses plus antiques comme ses plus légitimes souverains. Leur force n'est contestée par personne, et leurs gestes, sinon leurs dits, sont dans toutes les bouches.

Du reste, ils sont de taille à soutenir leur réputation; ils atteignent douze et quelquefois quatorze pieds de hauteur, ce qui est leur maximum, quand on les regarde sans peur; dans le cas contraire, ils peuvent aller jusqu'à dix-huit pieds et au delà.

(1) Voyez la Table générale et celles des cinq derniers volumes.

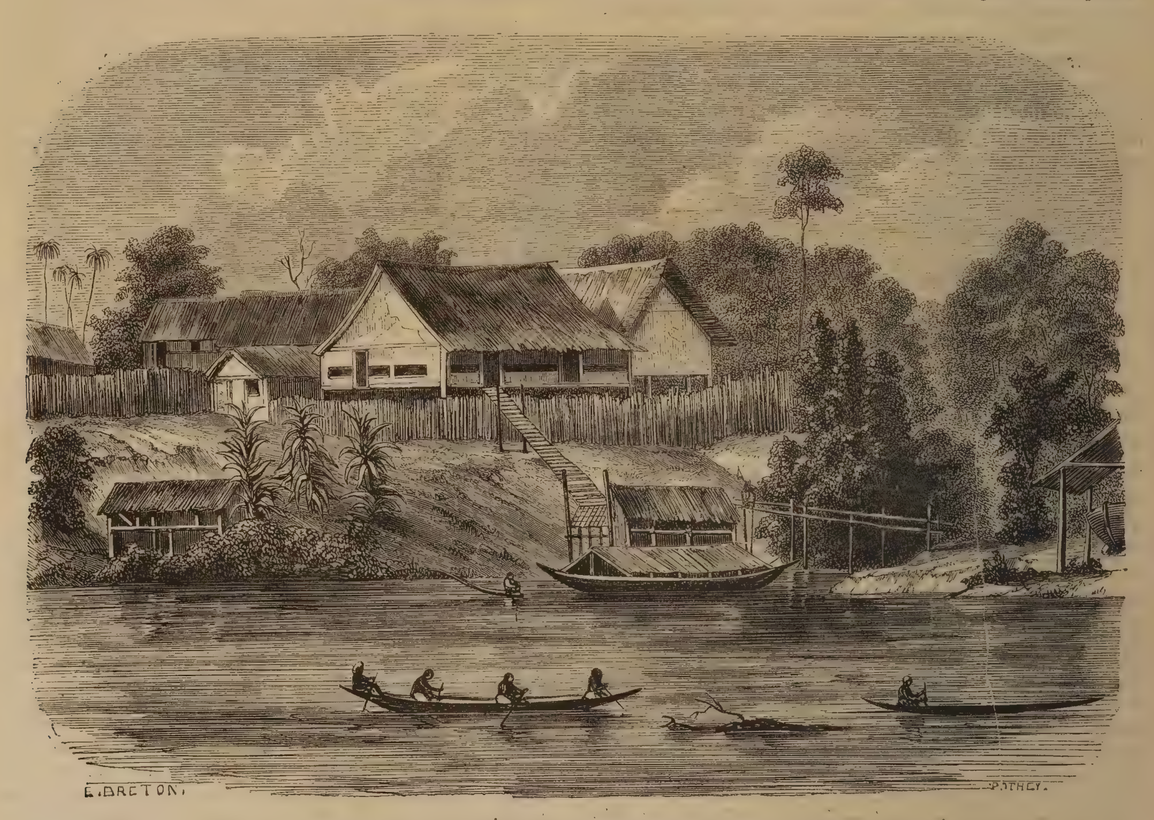
(2) Les savants ont placé Ophir, les uns le long de l'Afrique orientale (à Sofala ou aux environs), les autres dans l'Inde ou dans les îles de Sumatra, Java, etc. C'est dans ces pays que les flottes de Salomon allaient chercher de l'or.

Pour bien les juger, c'est sur leur terrain qu'il faut les voir, à travers les grands arbres de la forêt et dans le libre développement de leur puissance. J'eus bientôt l'occasion de m'en assurer, dans une chasse émouvante avec M. le marquis et Mme la marquise de Fienne, aimables Parisiens que des affaires d'intérêt avaient amenés à Sumatra.

Dans les pays lointains les liaisons vont vite; on dirait que les distances y rapprochent les cœurs. Je ne voyais que par les yeux de Mme de Fienne; elle les avait si beaux! Ajoutez à ce don du ciel, un teint d'Anglaise, qui blanchissait au soleil; des traits charmants, d'où l'étude n'avait pas banni la gaieté; une résolution de caractère qui ne messied pas toujours dans la femme, et vous verrez qu'on pouvait se laisser mener, même à une chasse aux éléphants, par une Diane d'une aussi aimable espèce.

Quant à M. de Fienne, en dépit des romans du jour, il vivait en parfaite union avec la marquise, et il était digne d'elle de tout point. J'en suis bien fâché pour Georges Sand; mais je ne puis dire que la vérité.

Je ne ferai pas tout à fait le même éloge d'un troisième personnage, Français aussi et de plus israélite, et banquier de profession, M. Isaac du Laurens, ami d'enfance du marquis. Grand amateur de la chasse aux lièvres, hâbleur plus intrépide encore, il n'était pas de trophée en ce genre



Habitation sur le Doena Loewar, à Sumatra, d'après nature.

dont il n'eût aussitôt à vous offrir le pendant. Au demeurant gros et bon garçon, et capable de se tirer d'un repas monstre avec tout l'honneur qui lui eût fait défaut dans un danger. C'était là son système des compensations. J'aurais bien voulu le faire changer de goût et surtout de religion, mais j'y perdais mon espagnol; je ne pus le convertir qu'à la chasse aux éléphants, et encore son ardeur de néophyte ne dura-t-elle guère.

Tel était l'état-major général de notre expédition. Nous nous étions adjoint des chefs indigènes pour nous diriger, et un grand nombre d'Indiens, chargés de munitions et d'armes, ou conduisant des meutes de chiens impatients d'entrer en campagne.

Le rendez-vous fut fixé au delà d'un grand lac qui nous séparait de la forêt, où, au dire des Indiens, des éléphants avaient l'habitude de venir prendre leurs ébats. Nous nous dirigeâmes donc de ce côté, d'assez grand matin, et nous traversâmes, à force de rames, le *Doena Loewar*.

Le temps était admirable; le lac resplendissait de lumières, et les grands arbres de ses bords, majestueusement balancés par les brises, semaient d'ombres tremblantes la surface des eaux. Quel pays! quelles forêts surtout! Comme tout y est grandiose, luxuriant, imprévu! Pour ne citer qu'une merveille entre mille, j'admirai une fleur, appelée *Raffleszia Titan*, dont la corolle a trois pieds de diamètre.

Arrivés sur les bords opposés du lac, nous y laissâmes nos prahous (espèces de pirogues), et nous nous rendîmes sur le lieu où, d'après les derniers avis, nous devions rencontrer les éléphants. Nous nous avançâmes résolument, M. de Fienne, la marquise et moi, ayant à nos côtés les chefs indigènes, et M. du Laurens... derrière nous.

Bientôt l'aspect des traces des géants communiqua une première émotion aux chasseurs: l'effet en fut électrique; M. du Laurens en pâlit. Chacun se mit à son poste derrière une embûche de rotins qu'on avait dressée contre des cerfs. Le coin que nous occupions n'avait guère que deux à trois

cents pas de largeur ; aussi tous les chasseurs pouvaient-ils, grâce au taillis, s'y masquer convenablement. On inspecta le fusil et la carabine ; le couteau de chasse, le *klewang* et les lances brillèrent. Tout fut dans l'anxiété la plus vive.

Déjà les *Krio's* étaient envoyés pour donner l'alerte à nos aides et aux meutes ; et, à peine les Indiens se furent-ils avancés, que des cris épouvantables, ou plutôt un hurlement, gros d'une foule de hurlements, sortit des entrailles de la forêt et nous glaça d'effroi. Il me sembla qu'un ouragan venait de passer dans le feuillage. Plus de doute, une troupe d'éléphants était là, dans l'enceinte, à quelques pas de nous. Ce fut un instant de terreur panique. L'idée qu'on se fait, et avec raison, de la force extraordinaire de ces animaux, qui n'auraient qu'à vouloir pour tout renverser sur leur passage, dispose peu les hommes à les attendre de pied ferme. Les chasseurs s'ébranlent donc presque tous, ou plutôt ils se débandent. Les



La chasse aux éléphants à Sumatra, d'après le croquis d'un témoin.

chefs indigènes, plus aguerris, ont beau faire bonne contenance, la confusion redouble, et la plupart des Indiens se dirigent à toutes jambes du côté du lac.

Mais ils comptaient sans la prévoyance d'un des chefs, qui, pour couper la retraite, avait eu la précaution de faire tenir les barques à distance des bords. Ce furent alors, de la part des fugitifs, des gémissements qui auraient été risibles, s'ils eussent été moins déchirants. Ces pauvres diables voulaient se jeter à la nage pour atteindre les *prahous*.

Malheureusement, le lac est plein de caïmans, et l'on se tuait à leur crier : *Boeaja! boeaja!* Ils ne savaient où se sauver ; de tous côtés ils se voyaient entourés de monstres. Plusieurs avaient grimpé aux arbres ; M. du Laurens était de ce nombre.

Le spectacle de cette peur insensée nous fit reprendre courage, et nous regagnâmes notre poste avec le plus grand sang-froid. Quand je dis : *nous* reprîmes courage, c'est un pluriel qui est singulier et qui ne regarde que moi, car M. de Fienne n'avait pas sourcillé un instant. La marquise, ferme aussi, trahissait cependant la plus vive émo-

tion. Elle brûlait de voir la lutte commencer, et se préparait non à assister à ce drame, mais à y jouer un rôle.

Quant aux chefs et au petit nombre d'Indiens familiarisés avec les éléphants, ils attendaient l'ennemi avec un air de placidité incroyable.

Tout à coup une trentaine d'éléphants débouchent de la forêt, rangés en colonnes serrées et s'avançant d'un air majestueux. C'était formidable à voir : ils marchaient la trompe haute et menaçante, comme un serpent blessé ; leurs larges oreilles battaient leurs tempes à coups redoublés ; ils soufflaient à renverser un homme, et la terre semblait trembler sous leurs pieds.

Le moment était critique, et il n'y avait pas un instant à perdre si nous ne voulions être perdus. Quand ils furent donc à quatre ou cinq pas du taillis qui nous dérobait à leur vue, nous les accueillîmes par un feu bien nourri de carabines, que nous avions eu soin de charger à balles d'étain et de cuivre. Malheur à nous si nous eussions fait usage de balles de plomb ; elles se seraient aplaties sur les os si durs des éléphants, et nous les eussions rendus plus terribles, sans avoir la chance d'en tuer un seul. — Près des oreilles ! près des oreilles ! criait-on de tous côtés ; et chacun de revenir soudain à la charge, en visant vers l'endroit sensible des coups qui firent d'abord plus de bruit que de mal.

Les monstres cependant, saisis d'épouvante, reculent et reprennent le chemin de la forêt ; mais les aboiements des chiens, qui n'en démordent pas, les contraignent à rétrograder presque aussitôt. Leur nombre s'était accru jusqu'à soixante ; une grande partie de ces animaux n'étaient pas sortis du bois lors de la première attaque.

Nous avions eu le temps de charger de nouveau nos fusils et nos carabines ; et, plus rassurés, comme des soldats après le premier feu, nous reçûmes l'ennemi d'une manière plus vigoureuse encore que la première fois. Les éléphants se débandent alors avec un effroi mêlé de fureur, brisant tout sur leur passage, et cherchant un refuge en poussant des cris à nous faire rentrer sous terre. Il y avait quelque chose de gigantesque dans un pareil spectacle. Ces éléphants avaient, pour la plupart, douze et jusqu'à treize pieds de hauteur. Leur refus de combattre contrastait étrangement avec la puissante organisation dont ils étaient doués. La marquise, par l'organe de son truchement, manifesta, à ce sujet, son étonnement à un des chefs indiens, qui répondit, avec une franchise peu courtoise, que la bande traquée en ce moment n'était composée que de femelles. Mme de Fienne sourit de son plus fin sourire, et, pour toute réplique, brandit de ses jolies mains le fusil dont elle avait fait vaillamment usage.

A peine l'avait-elle donné à un Indien pour le recharger, qu'un énorme éléphant, séparé de la troupe et plus grand que tous les autres, vient donner dans l'embûche derrière laquelle nous étions restés encore. Il était furibond et semblait vouloir tirer vengeance de la défaite de ses frères. Il avait bien quatorze pieds !

— C'est un mâle ! c'est un mâle ! — crièrent les chefs indigènes ; — et, plus prompts que ces mots, vingt coups de carabine allèrent atteindre et frapper à mort ce nouvel et dernier ennemi. Il fit quelques pas encore en chancelant, et vint tomber précisément au pied de l'arbre où se cramponnait toujours le brave du Laurens qui, fortement secoué par ce choc et par la frayeur, faillit suivre le colosse dans sa chute.

Plusieurs des éléphants étaient étendus sans vie sur le sol ; quelques-uns chancelaient comme des maisons prêtes à s'écrouler, et ne restaient debout qu'en s'appuyant sur d'autres qui n'avaient pas été atteints encore et qui les soutenaient fraternellement. Cette scène avait quelque chose de touchant, qui nous fit faire plus d'un retour sur nous-mêmes. Mais elle était moins émouvante que celle dont, un instant après, nous fûmes les témoins. Un jeune éléphant, grièvement blessé, ne gardait l'équilibre que difficilement et avec l'aide de sa mère qui veillait sur lui ; il finit par s'affaisser et tomber à terre sous le feu continuel des chasseurs ; la pauvre mère ne déserta pas son poste ; elle poussa des hurlements d'angoisse et de fureur, et voulut protéger le corps de son enfant ; mais elle ne tarda pas à payer de sa propre vie son dévouement maternel.

La marquise, que ce tableau émouvait jusqu'aux larmes, eût bien voulu obtenir la grâce de ce noble animal ; elle l'avait même sollicitée avec instance ; mais il eût été dangereux de la lui accorder, et le feu avait continué.

— Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que la chasse, comme la guerre, ait ses cruelles nécessités ? Je ne veux plus désormais de ses plaisirs s'ils doivent être si douloureux.

Il n'y avait plus d'ennemis sur le champ de bataille ; on ne voyait de toutes parts que cadavres jonchant le sol. Les airs retentirent alors d'un joyeux concert d'allégresse, et chacun se mit à raconter ses émotions et ses exploits.

Les chasseurs qui célébrèrent la victoire avec le plus de fracas furent, comme toujours, ceux qui n'avaient pas osé y prendre part. Il est des hommes qui, croyant faire une rude et dangereuse besogne, s'imaginent y aider beaucoup en dépensant toute leur action en paroles et en cris. Ces braves gens-là font, de cette sorte et sans coup férir, des prodiges de valeur, qui ne leur coûtent ensuite que la nouvelle peine qu'ils se donnent pour s'en proclamer les auteurs. Tel se montrait le cher et assourdissant du Laurens. Il n'était descendu de l'arbre qu'après le danger passé, et, à l'entendre, c'était lui qui avait abattu le plus d'éléphants.

— Ce qu'il y a de prodigieux, dit Mme de Fienne, c'est que vous avez accompli ces beaux exploits sans brûler une amorce. Mais, peut-être vous êtes-vous servi de l'instrument sonore avec lequel les soldats de Gédéon firent tomber les murs de Jéricho. Dans ce cas, digne fils d'Israël, je ne m'étonnerai plus du bruit de votre trompette !

Pendant ce temps les Indiens s'étaient mis à dépouiller les éléphants de leurs énormes mâchoires, et se disposaient à les emporter comme souvenir de cette glorieuse journée, qui, du reste, promettait aussi d'être lucrative pour eux. On sait que les dents et les défenses d'éléphant forment, sous le nom général d'ivoire, une branche de commerce qui a son importance dans l'archipel et sur le continent indien.

Ainsi finit cette fameuse chasse aux éléphants. Mais ce n'était là que le premier acte d'un drame qui devait se continuer sur une autre scène et avec d'autres acteurs. Au moment de nous séparer, les chefs indigènes, qui s'étaient si vaillamment conduits, et auxquels nous avions inspiré beaucoup d'estime, vinrent nous convier, pour le lendemain, à un combat de tigres contre un buffle. C'était un plat de leur pays qu'ils voulaient nous servir tout chaud et tout saignant.

Le lendemain donc, je suivais M. de Fienne et la belle marquise, munis d'une lettre de recommandation que leur avait donnée un haut fonctionnaire hollandais pour le principal chef des indigènes. M. du Laurens, qui avait toujours l'air d'une âme en peine, nous accompagnait, et nous nous rendîmes tous ensemble au palais du sœsœhœnan, manière d'empereur tributaire de la Hollande, lequel nous

reçut en grande pompe. Il avait revêtu un magnifique costume tout constellé de diamants et de saphirs; il brillait comme un soleil. Autour de lui, comme des satellites autour de l'astre principal, rayonnaient ses frères et ses autres parents, tous richement vêtus. Sa suite était nombreuse, et en grande partie composée de femmes excentriquement parées, de nains et d'autres monstruosités plus ou moins humaines.

Le cirque était situé à l'extrémité de la grande place du palais. D'après les ordres du prince, les voyageurs français furent placés au premier rang. Notre curiosité était vivement excitée et dégagée de toute appréhension. Il n'en était pas de même du pauvre banquier du Laurens : il maudissait déjà la lettre de recommandation qui lui valait le périlleux honneur d'être si rapproché du champ de bataille.

A dix pas de l'endroit réservé au sœsœhœnan, se trouvait une cage faite de pieux solides et de bambous fixés dans le sol ; elle était sphérique et avait environ trente pieds de diamètre sur douze de hauteur. Un superbe buffle noir y était renfermé : il portait haut ses cornes d'une régularité parfaite, et dont on avait aiguisé les extrémités.

Une autre cage, à double compartiment, contenait deux tigres, dont la robe magnifiquement zébrée attestait la royale origine.

Le prince fait un signe, et le plus jeune des tigres bondit dans l'arène : dès qu'il a aperçu le buffle, dont on a ouvert aussi la prison, il se précipite sur lui. La rencontre est terrible : le buffle, qui présentait le flanc, se tourne avec une agilité qui ne semble pas appartenir à sa nature ; son impétueux ennemi tombe sur des cornes acérées qui lui font pousser un épouvantable gémissement; la douleur qu'il éprouve accroît encore sa rage : de ses griffes et de ses dents il laboure la tête du buffle, à laquelle il demeure un moment suspendu. Il ne s'en détache que lorsque le buffle, l'entraînant dans un effort désespéré, lui brise les reins contre les palissades de la cage.

Ils portaient tous deux des marques terribles de cette lutte acharnée : on remarquait, au-dessus du museau du buffle, une large blessure d'où le sang coulait à flots ; ses narines étaient horriblement béantes, et ses yeux voilés indiquaient une complète prostration. Pourtant il n'avait besoin que d'une courte trêve : le sang de sa blessure était à peine étanché que déjà le courageux animal s'était remis debout, et que, de ses regards redevenus étincelants, il défiait à un nouveau combat son ennemi qui, pelotonné dans un coin, semblait mourant et aspirait l'air de toute la largeur de sa gueule.

Mais voici que soudain un nouveau lutteur est lancé dans l'arène ; plus grand et plus vigoureux que le premier tigre, il se précipite sur le buffle avec la rapidité de l'éclair. A cette vue, l'attention des spectateurs, un moment suspendue, est excitée au plus haut degré : on se demande avec une vive émotion qui l'emportera des deux adversaires, ou celui dont la vigueur est entière, ou celui dont les forces étaient entamées.

La réponse ne se fait pas longtemps attendre : le buffle, usant de sa première tactique, reçoit son nouvel ennemi à la pointe de ses cornes, et, après l'avoir rompu, disloqué, en le heurtant contre les palissades, le broie sous ses pieds. Le triomphe est complet : les deux tigres, couchés sur le sol, donnent à peine signe de vie ; le vainqueur jette sur eux un regard superbe, mais où la menace ne brille plus ; il a terrassé ses redoutables adversaires, et sa fureur est apaisée.

La lutte est finie ou plutôt devrait être finie; mais la cruauté des hommes, plus ardente que la rage des animaux, s'ingénie pour donner un nouvel aliment au combat. Le buffle est harcelé par des pointes aiguës; on saupoudre de poivre d'Espagne ses plaies toutes vives; il redevient furieux... Bravo ! le spectacle va recommencer.

Mais, si la colère du buffle est réveillée, il faut aussi ressusciter ses victimes qui gisent à terre, et les rendre à leur fureur première en même temps qu'à la vie... On les enveloppe de paille et l'on y met le feu, et les tigres de se redresser soudain, en poussant d'épouvantables rugissements. L'un d'eux s'attaque au buffle, et, quand ses forces le trahissent, l'autre prend sa place. Leur ardeur est d'ailleurs toujours surexcitée par les pointes de fer et le poivre d'Espagne déjà administrés au buffle.

Ce spectacle cruel a lieu aux applaudissements d'une foule haletante de curiosité, et au son des *gorgs*, sorte de cymbales fort retentissantes ; il ne cesse que lorsque le *sœsœhœnan* donne le signal de la retraite. Les cages sont ouvertes, et les tigres, vaincus, se hâtent de se soustraire aux huées des spectateurs. S'ils survivent, ils fournissent une nouvelle carrière...

Siméon PÉCONTAL.

CHRONIQUE DU MOIS.

REVUE LITTÉRAIRE.

TABLEAU DE PARIS, Par E. Texier. — 1,500 gravures[1]. 2 vol. in-4°. Paulin et Le Chevalier. Bureau de l'*Illustration*.

Nous avons parlé, il y a un an, du premier volume de ce grand ouvrage. Le second vient de paraître et complète le plus riche panorama de la capitale. L'ampleur du format, l'exactitude des vues, la vivacité des tableaux, la grâce, la vigueur et la gaieté des types, la variété infinie des scènes de mœurs, et, par-dessus tout, la fidélité du texte, rédigé d'après nature par un des plus ingénieux flâneurs de Paris, tout cela fera le succès du livre aux étrennes, dans les salons, dans les châteaux, — partout où l'on s'occupe de Paris, c'est-à-dire dans les cinq parties du monde. Si les ballons pouvaient en lancer quelques milliers d'exemplaires à la lune, il faudrait une nouvelle édition pour cette planète, qui n'aurait jamais une meilleure occasion de faire connaissance avec notre globe.

M. Edmond Texier a très-bien prouvé que le plus instructif, le plus étonnant, le plus merveilleux, le plus effrayant, le plus joyeux voyage qu'on puisse faire ici-bas est encore et toujours, et plus que jamais, le voyage des rues, des boulevards, des quais, des théâtres, des salons, des musées, des monuments, des marchés, des splendeurs et des mystères de Paris.

On a déjà tracé dix tableaux de ce Protée de la civilisation, et pas un ne ressemble à l'autre, et celui de

(1) Voyez le tome XX du *Musée des Familles*, page 9

M. Texier ressemble tellement au modèle aujourd'hui, qu'il ne lui ressemblera probablement plus demain.

L'auteur cependant, initié à tous les projets d'embellissements qui changent la face de Paris, en a donné les croquis d'avance, ainsi que ses traducteurs au crayon, avec une justesse de coup d'œil véritablement prophétique. Mais le principal mérite de son œuvre, ce qui la fera survivre aux transformations de l'original, c'est la vérité photographique avec laquelle il a saisi et rendu le Paris de chair et d'os, le Paris d'hommes, comme il dit, après le Paris de pierre. C'était là la plus grande difficulté de sa tâche. Quelle puissance de brosse et quelle diversité de couleurs ne faut-il pas pour donner seulement l'idée de cet incroyable tohu-bohu, de ce cataclysme d'êtres humains, aussi opposés que nombreux, réunis chaque jour à Paris pour y être remplacés le lendemain ! C'est réellement le tableau du monde entier ! car tout ce qu'ont créé le génie de l'homme et le caprice de la femme, tout ce



Tableau de Paris. La surprise des étrennes. Dessin de H. Valentin.

qui vit sous n'importe quel pan du ciel, fournit son échantillon à cet immense et populeux bazar, à ce rendez-vous universel de l'espèce que Buffon a classée entre le singe et Dieu. « Cet individu étranglé d'un faux-col, aux favoris ébouriffés, et emprisonné dans une redingote de force, blond, pâle, maigre, à ressorts, c'est un Anglais. Une blonde lady tient son bras triangulairement, et,— prodige de la crinoline ! nous offre la parfaite image d'un éteignoir sautillant à côté d'une araignée en fil d'archal ! Plus loin, une chevelure d'étoupe, un teint fade et rosé, un habit à queue de moineau, un pantalon resté à mi-chemin, vous avez affaire à quelque rêveur germanique. Celui-ci, étoffé dans sa redingote, le chapeau renversé en arrière, les favoris en côtelette ; il n'est pas de France, mais de Marseille. Celui-là, osseux, brun, la chevelure bouclée, la moustache en crochet, a reçu le jour entre les Pyrénées et la mer. Cet autre, le visage bistré et barbu, le poil frisé, les doigts et la poitrine étincelant de fausses pierre-

ries, est un Italien.» Ainsi, voilà des exemplaires de tous les peuples: des Grecs aux traits mâles et fiers, à la calotte rouge (fabriquée à Chatou, près Saint-Germain), des Orientaux dans leur costume national, impassibles, et, même à Paris, dignes fils du Prophète, sauf le vin de Champagne! des Russes, les meilleurs copistes de nos élégances, tout passe sous nos yeux comme une éternelle fantasmagorie, et nous laisse, grâce à M. Texier, une leçon et un bon conseil.

Le Parisien surtout, l'indigène, occupe agréablement la plume de l'auteur et le crayon des artistes; le Parisien, attaché à ses boulevards, à ses quais, à son Palais-Royal plus que l'Esquimau à sa cabane de glaçons; le Parisien qui fait chaque jour le tour du globe en flânant, qui trouve



Tableau de Paris. Le jardin de l'ouvrière. Dessin de H. Valentin.

la Chine, l'Inde et le Japon dans ses magasins de la rue Vivienne, le Pérou et la Californie chez ses joailliers et ses bijoutiers, les chasses de Nemrod et les forêts d'Amérique à Saint-Denis et à Fontainebleau, les vaisseaux à trois ponts dans sa frégate de Neuilly, les batailles navales à ses régates d'Asnières, les combats de Napoléon dans ses feux d'artifice des Invalides, l'histoire entière dans ses monuments, tous les beaux-arts dans ses musées; le Parisien, amateur et consommateur de tous les produits connus; le Parisien, artiste et créateur inimitable, manufacturier comme Lyon et Mulhouse, commerçant comme Southampton et New-York, industriel comme une usine anglaise, savant comme une université d'Allemagne, poëte et peintre, et musicien... comme quoi? comme Paris lui-même! Le Parisien, riche comme Crésus et pauvre comme Job, Asiatique sur des piles de coussins dans des palais d'or, et Lapon accroupi dans des terriers sous des huttes ouvertes aux frimas!

Tels sont les mille tableaux qui se succèdent dans cet immense passe-partout du *Tableau de Paris*. Le souple et facile pinceau de l'auteur s'accommode à tous les genres et à tous les effets. Après l'hôtel somptueux où la fortune s'ennuie dans le luxe, il peint l'étroite mansarde où la pauvreté sourit dans le travail.

Témoins les deux gracieuses esquisses inspirées à M. Valentin, et que nous reproduisons de préférence aux vastes planches de l'ouvrage : le *Jardin de l'ouvrière*, le pot de fleurs acheté au quai du Palais ou au boulevard du Temple, et qui remplace, aux yeux de l'humble jeune fille, les massifs d'un parterre royal et les serres d'un château princier ; puis la charmante *Surprise des étrennes* à l'enfant, — page de circonstance aujourd'hui : la jeune mère souriant à son bonheur intime, le marmot ébloui par l'éclat et l'action du polichinelle, et le père jouissant de toutes ces délices qui ne lui ont coûté que cinq sous prélevés sur les salaires de la semaine.

Heureux les *étrennés* de 1854 qui, au lieu d'un simple pantin de carton, recevront les deux magnifiques volumes et les 1,500 gravures du *Tableau de Paris!*

LES FÊTES DE L'ÉGLISE ROMAINE,

AVEC L'EXPLICATION DE L'ORIGINE DE CHAQUE SOLENNITÉ, PAR M. GALOPPE D'ONQUAIRE.

1 beau vol. grand in-8°, 7 fr. 50. L. Curmer, éditeur.

En fait d'étrennes littéraires, en voici d'un tout autre genre, fort belles aussi, poétiques et religieuses, que la mère donnera à sa fille, au retour de la première messe de l'année. Ce livre est une surprise édifiante de la part de l'auteur, connu jusqu'ici par des succès de théâtre, toujours convenables, il faut le dire, notamment par la charmante *Femme de quarante ans*, de la Comédie-Française.

Mon Parnasse aujourd'hui, c'est le pied de l'autel,

dit M. Galoppe d'Onquaire. Et ses *Fêtes de l'Eglise* lui mériteront, en effet, le titre de poëte catholique.

Il a rajeuni un sujet vieux comme le monde chrétien, et traité deux fois en ce siècle seulement. Son plan est aussi simple qu'heureux, et complet dans sa variété. Après une dédicace à sa fille, qui rassurera tous les pères et conquerra tous les enfants, il relève les grandes prophéties qui ont annoncé la mission du Christ; puis il cite le chef-d'œuvre de Fénelon sur le *culte extérieur;* puis il explique la sanctification du dimanche, et il le chante en vers touchants et majestueux. Entrant alors dans son sujet, il passe en revue toutes les fêtes, depuis Noël jusqu'au jour des Morts. Il expose avec précision l'origine et le sens de chaque solennité. Il la célèbre en un petit poëme, où la rime n'ôte rien à l'orthodoxie, et qui se grave dans la mémoire comme un tableau ineffaçable. Enfin, il rapporte le plus beau morceau des Pères ou des orateurs sacrés sur la fête en question. Il termine par des tableaux imposants ou gracieux de la mort du chrétien, des cloches, de la cathédrale, de l'église de village, des vertus théologales, etc.

On voit combien ce cadre est neuf, riche, rempli, divers et parfait. Ainsi racontées, les *Fêtes de l'Eglise romaine* sont à la fois un livre de piété, un recueil de poésie, une sorte de catéchisme et de bréviaire mondain. Aussi, nous leurs prédisons à coup sûr le plus brillant succès, et nous les recommandons à toutes les familles chrétiennes. M. Curmer, l'habile éditeur, a fait de ce bon livre un livre superbe. Nous savons qu'un prêtre éminent l'a revu sous le rapport du dogme, et nous gagerions que la plupart des évêques vont l'approuver et le propager hautement. Ils trouvent rarement, en effet, de telles occasions d'appliquer l'avis de Pie IX : « Poursuivez de toutes vos prédilections les talents qui défendent la religion, en la faisant aimer. »

— Notre collaborateur, M. Edouard Plouvier, ne conte pas seulement les magiques *Aventures des poupées et des tambours;* il écrit aussi, pour les très-grandes personnes, des nouvelles pleines d'intérêt dramatique et de fines études de l'âme. Il les intitule modestement *Contes pour les jours de pluie* (éditeur Giraud, 1 vol. in-18), et il a tant plu cette année, que le gracieux ouvrage est à sa seconde édition. Le public a été de l'avis de George Sand, qui a honoré l'auteur d'une préface où elle dit : « — Ces contes charmants sont d'un talent jeune par le cœur, mûr par la réflexion, nullement *satanique*, qui a conservé, tout en souffrant, la bonne foi et la douceur de l'âme, et qui croit et nous fait croire encore à l'amitié, à l'honneur, au dévouement et à Dieu. » Qu'ajouter à un tel éloge décerné par un tel maître?

— Nous rappelons les *Anglais chez eux*, de M. Francis Wey (voir le *Mercure* de novembre), en attendant que nous réjouissions nos lecteurs des piquantes additions que l'auteur a faites à ces esquisses de mœurs et de voyages.

— Nous annonçons aussi, et nous examinerons, au premier jour, *Elim, histoire d'un poëte russe*, par M. Paulin Niboyet, nouveau talent qui débute avec un certain éclat ; — les *Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe*, satire mordante et impitoyable de... M. Hippolyte Castille, — nous allions écrire de Juvénal ; les *Promenades* élégantes de M. Mofras ; les fantasques et malicieuses *Soirées de l'orchestre* de M. Berlioz ; les *Portraits du dix-huitième siècle*, musqués et poudrés, de M. Houssaye, dont le succès est à la 3e ou 4e édition ; *Clarisse*, nouvelle inédite de M. Kératry, ce jeune octogénaire, dont l'incroyable verve dit à l'adolescence du jour :

Si vous n'en faites rien, donnez-moi vos vingt ans.

THÉATRES.

ODÉON. — Le *Mauprat*, de George Sand, est enfin apparu dans toute sa vigueur et dans toute sa grâce, et il a obtenu le plus terrible et le plus déchirant succès. Ce talent infatigable a gagé de passer en revue tous les genres..., hors le genre ennuyeux. Après le drame philosophique, l'idylle pastorale, la comédie de genre, la farce italienne, voici le mélodrame pur sang, avec les détonations dans l'ombre et les fantômes dans les ruines. Nous attendons prochainement un ballet, une revue militaire et une pièce pour les Funambules. Ce n'est pas toutefois par les coups de théâtre que *Mauprat* captive le public d'élite ; c'est, au troisième et au quatrième acte, par les exquises analyses du cœur, et par les originales et naïves figures de Patience et de Marcasse. Ces deux créations suffisent à renouveler le succès du *Champy*. On a su gré aussi à l'auteur de n'avoir point abusé de son sujet, et de ne s'être montré, — sauf quelques tirades perdues, — ni révolutionnaire, ni inconvenant, comme l'était, en plusieurs pages, le roman originel. Encore une gageure de George Sand : elle veut racheter son passé, et donner des leçons de retenue aux auteurs dramatiques. Qu'elle gagne ce pari; nous l'applaudirons de tout cœur.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — On répète, au défaut de la *Jeunesse de Louis XV*, d'Alex. Dumas, interdite encore par la

censure, — l'*Héritier du comte*, de Jules Sandeau, notre collaborateur : une belle et glorieuse soirée qui se prépare pour le *Musée des Familles*, sans préjudice des contes délicieux que l'auteur ajoutera bientôt, dans nos colonnes, au *Château de Montsabrey* et à *Olivier*.

ITALIENS.—Renaissance complète des plus grands jours, avec MM. Mario, Tamburini, et l'incomparable voix de Mlle Alboni, comtesse Pepoli en ce moment. Les anciens chefs-d'œuvre de Rossini, de Bellini et de Donizetti défilent d'une semaine à l'autre ; et il n'y a plus de place dans les loges que pour les bouquets-monstres qui pleuvent à la tête des virtuoses.

OPÉRA-COMIQUE et THÉATRE-LYRIQUE.—*Arcades ambo.* Ils se disputent, dit-on, Mme Cabel, le nouveau rossignol. En attendant, *Georgette* révèle au boulevard un gai compositeur, M. Gevaert ; — Battaillo s'appellera Victoire, au premier jour, dans la grande œuvre de Meyerbeer, *l'Étoile du Nord*. Cette étoile menace d'éclipser beaucoup d'astres errants. Meyerbeer à l'Opéra-Comique ! Une telle surprise sera l'événement de la saison.

—Nous nous tairons sur la *Diane de Lys*, de M. Dumas fils. C'est la *Dame aux Camélias* transplantée dans les salons ; il est déplorable que le Gymnase lui ait ouvert ses portes. Sous prétexte de but moral, c'est là une immoralité flagrante.

GAÎTÉ. — Nous aimons mieux, quoique très-inférieurs littérairement, les amusants *Cosaques* de la Gaîté, qui font rire tout le monde sans faire rougir personne. Le sergent Duriveau, se battant avec tous les Cosaques dont son chien va déchirer les fonds de culotte, chatouille l'amour-propre français et fait courir tous ceux qui sont fiers de regarder la colonne.

LA FÊTE DES ÉCOLES.

Cette excellente pensée de l'archevêque de Paris a été comprise de tout le monde. Le premier dimanche de l'Avent a vu l'immense église de Sainte-Geneviève réunir les sommités de l'intelligence, la jeunesse de Paris, les Facultés diverses, et une foule innombrable, autour du bon pasteur qui a prêché la soumission de la science à la religion, et prononcé le panégyrique éloquent de saint Augustin.

L'Association des musiciens de France a prêté toutes ses harmonies à cette solennité. MM. Alexis Dupont et Buquet ont chanté les solos.

En descendant de chaire, Monseigneur était bien fatigué, et cependant il a voulu donner lui-même le salut du Saint-Sacrement. Le sentiment de joie et de bonheur qui remplissait son âme lui a rendu tout à coup ses forces, il a chanté les saintes oraisons avec une voix retentissante.

M. Cousin, le philosophe, était là, avec toutes les célébrités officielles. Son émotion a frappé les moins clairvoyants, et le lendemain, *les Débats* citaient une page de lui, qui constate son retour aux idées chrétiennes.

LES TABLES AUTEURS.

Mais, comme toute médaille a son revers, en même temps que les esprits sains répondent à l'appel de la foi, les esprits malades continuent de se ruer aux tables parlantes... Que dis-je ? aux tables-écrivains, philosophes, poëtes, musiciens, etc.

— Et quoi ! direz-vous avec M. Achard, Paris n'est donc pas encore guéri de cette folie ? Voilà un an qu'elle dure et elle n'est pas morte ! Les hirondelles sont parties et les esprits sont restés ! Les Parisiens sont donc brouillés avec leur inconstance naturelle ? Oh ! que nenni ! mais ils la réservent pour les choses sérieuses, pour les choses utiles. Quand il s'agit de rompre avec un gouvernement, c'est bientôt fait ; il n'y va que de leur fortune et de leur repos. Mais rompre en visière avec les tables, non pas, s'il vous plaît ! A Paris, mes bons messieurs, on badine avec les révolutions, — on ne plaisante jamais avec les folies. Aussitôt qu'une sottise y paraît, on l'enduit de ciment romain, et elle devient indestructible. La génération qui s'en va la lègue à la génération qui vient.

Un banquier très-connu, ajoute le chroniqueur, a pris à son service un esprit sans emploi, qui l'aide lâchement à commettre toute espèce de vilaines actions. La manie de ce banquier est de réaliser des économies. On n'est pas riche pour rien ! Mais, avant de rien rogner, il consulte sa table parlante.

— Dois-je réduire les appointements de M. X...? demande-t-il. Et l'esprit ne manque presque jamais de répondre affirmativement. Le lendemain, M. X... apprend qu'il a subi une réduction de cent écus sur son traitement. Ce même banquier avait un caissier auquel il donnait quatre ou cinq mille francs d'appointements. Il pensa un matin que c'était un peu cher, et que la même besogne pourrait être faite pour mille écus. Il fit venir son esprit.

— Que pensez-vous de mon caissier, dit-il, ne croyez-vous pas qu'il serait opportun de le renvoyer ?

— Certainement, répondit l'esprit, c'est-à-dire la table.

Le soir même le caissier était congédié. Il est vrai que ce pauvre brave homme était dans la maison depuis vingt ans au moins, et qu'il n'avait pour lui que sa probité, son exactitude et la régularité de son travail, — peu de chose, comme on voit. Il eût bien mieux fait d'appliquer son temps et son intelligence à l'amélioration physique et morale du sort des tables. Depuis que le banquier est en communication intime avec un esprit, la consternation règne dans sa maison. L'économie, comme une épée de Damoclès, est suspendue sur toutes les têtes.

S'il faut en croire un rapporteur plus hardi encore, une séance curieuse a eu lieu dernièrement dans un brillant hôtel des Champs-Élysées, gouverné par un homme de talent et d'esprit et par une femme d'esprit et de talent. Voici comment procède le médium (illuminé entremetteur). « Il place devant lui une table sur laquelle est un cadran pareil au cadran d'une horloge, si ce n'est qu'au lieu du chiffre des heures le cercle reproduit les vingt-cinq lettres de l'alphabet. Une aiguille tourne sur ce cadran. Dès que l'opérateur, par la toute-puissance de son aptitude et de sa volonté magnétique, s'est mis en relation avec l'esprit évoqué, il étend ses mains frémissantes, et communique à la table le fluide qui l'anime. L'esprit parle, et on ne l'entend pas ; mais sa voix mystérieuse agit sur l'aiguille qui tourne aussitôt et forme les mots qu'on lui dicte, en s'arrêtant successivement à chacune des lettres qui les composent. Les assistants transcrivent ces lettres sur le papier. Rien n'est plus simple : c'est le procédé du télégraphe électrique. Mais ce qui est surprenant, c'est de voir l'aiguille tourner toute seule, et obéir à l'esprit qui la pousse.

Dans le salon des Champs-Élysées, les assistants, gens d'élite, hautes intelligences, formaient un auditoire très-compétent à juger, très-difficile à satisfaire. On a évoqué d'abord Ninon de Lenclos, — il y avait plusieurs dames, et ce sont elles qui ont demandé l'illustre amie de Condé, de Villarceaux, de Sévigné, de La Châtre, et de tant d'autres. — Ces dames l'ont interrogée sur les recettes qu'elle avait employées pour rester éternellement jeune et belle, et pour inspirer encore des passions à l'âge de soixante-dix ans. Ninon a très-spirituellement répondu et a donné aux questionneuses d'assez bons enseignements. Après Ninon est venu le Régent, et après Philippe d'Orléans, Mme Dubarry. L'un et l'autre ont étonné et charmé l'auditoire par la révélation d'une foule de particularités étranges et piquantes qui ne pouvaient être connues que d'eux. La curiosité seule avait dicté le choix de ces personnages : l'épreuve est devenue plus sérieuse lorsque l'opérateur a substitué au cadran chargé de lettres un autre cadran portant les notes et les divers signes de la musique, et qu'un des assistants a réclamé l'évocation du compositeur Gluck. Le célèbre rival de Piccini a répondu à l'appel, et s'est mis vaillamment à composer. Dès les premières mesures, on a reconnu le style du maître ;

c'était du Gluck le plus pur, un fragment qui se serait trouvé parfaitement placé dans l'*Orphée* ou dans l'*Armide.*

— Tout cela est bizarre, sans doute, s'écrie le narrateur de ces prodiges, et l'on s'étonnera de voir des gens distingués, des intelligences, des célébrités, prendre part à ces jeux et les accréditer par leur attention. Mais, que voulez-vous! il en a toujours été de même à Paris, et là où l'opinion du vulgaire s'est fourvoyée dans l'erreur et dans l'absurde, ce sont toujours les gens d'esprit qui ont donné le signal, l'exemple et l'élan. Mais les gens d'esprit ne se compromettent pas : après avoir effleuré le sujet, ils savent s'effacer et disparaître à temps, laissant la foule se débattre et s'appesantir sur la question.

Or, une simple réflexion, s'il vous plaît! messieurs les sorciers, magnétiseurs, médiums et autres : comment ne faites-vous pas fortune, avec les ressources surnaturelles et pénétrantes que vous possédez? comment n'avez-vous pas des millions? Car, certes, il y aurait d'immenses richesses à recueillir avec ce pouvoir de faire parler, écrire et chanter les morts; — sans compter ce que quelques vivants payeraient pour faire garder le silence à quelques défunts. Calculez donc ce que pourraient gagner les médiums à vendre les avis posthumes et les œuvres nouvelles des philosophes, des sages, des grands politiques, des auteurs, des poëtes les plus renommés et les plus glorieux. Il y aurait, à ces évocations de l'esprit, bénéfice pour tous les vivants, excepté pour les écrivains. Eux seuls y perdraient. On leur jette toujours à la tête la gloire des morts pour les rabaisser. Que serait-ce donc lorsqu'on pourrait leur opposer de nouvelles œuvres de ces mêmes illustres défunts! Il n'y aurait plus rien à faire pour les contemporains. Un auteur se présenterait-il au Théâtre-Français, on lui répondrait : « Nous répétons une comédie nouvelle de Molière, Racine est en train de nous faire une tragédie. — Vous avez beaucoup d'esprit, assurément, cher monsieur ***, mais nous attendons une pièce d'un auteur qui a encore plus d'esprit que vous.

— Bah ! Qui donc? — Beaumarchais.

Même compliment aux romanciers, aux journalistes : — Nous attendons des manuscrits de Le Sage, de l'abbé Prévost, de Bernardin de Saint-Pierre, de Mme de Staël, de Balzac, — nous allons avoir des feuilletons de Geoffroy, d'Hoffmann, de Bussy-Rabutin, de Saint-Simon, de Fontenelle, de Voltaire. Nous n'avons plus besoin de vous.

Voilà pourquoi les médiums ont peu de chance de réussir ; — toutes les plumes de l'époque se ligueront contre leur art merveilleux, verseront à grands flots la raillerie sur leurs magiques opérations, et réussiront très-certainement à mettre la lumière sous le boisseau. »

— Un mot sérieux pour finir. Une femme vient de disparaître, à Saint-Germain-en-Laye, qui était un des derniers et des plus gracieux représentants de l'esprit, du cœur, de la charité, de toutes les vertus et de toutes les distinctions de l'ancien régime : c'était Mme la marquise de Blérancourt. Nous la voyons encore, dans ce boudoir de son hôtel, rival du pavillon Henri IV, entourée de tous ceux qui l'aimaient, c'est-à-dire de tous ceux qui la connaissaient. De telles pertes sont irréparables pour la société. Les grâces s'en vont, comme les dieux. Aucune femme ne nous rappelait plus fidèlement que Mme de Blérancourt un autre type, également admiré par nous et regretté de tout le monde, l'aimable recluse de l'Abbaye-au-Bois, Mme Récamier. Il y avait entre elles jusqu'à des rapports de physionomie, d'organe et de manières, qui mettaient le comble à l'illusion.

— M. Saint-Marc-Girardin a rouvert, le samedi 3 décembre, son cours de poésie française à la Sorbonne, devant cette jeunesse qu'il aime tant et châtie si bien, et qui applaudit son Mentor comme s'il était un courtisan, privilége unique et merveilleux de l'éminent professeur. Il examinera, cette année, la comédie de Molière et l'influence de Louis XIV. Nous passerons en revue le cours de M. Saint-Marc-Girardin, — depuis l'époque où nous avons donné sa notice et son portrait (tome XIII du *Musée*, page 116).

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE.

« Pends-toi, Crillon! j'ai vaincu à Arques, et tu n'y étais pas. » Lettre écrite par Henri IV à Crillon, surnommé le *brave des braves.*

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

RÉBUS.



LES DERNIÈRES FÉES.

A UNE JEUNE FILLE QUI RESSEMBLE A S. M. L'IMPÉRATRICE.



Portrait de S. M. l'Impératrice Eugénie, d'après le dernier buste de M. le comte de Niewerkerke.

Le 2 octobre dernier, je revenais de Nantes par le chemin de fer, en compagnie de Mme P*** C***, de sa fille, enfant de quatorze ans, et d'un des plus illustres ecclésiastiques de Paris, du causeur incomparable de la chaire, du Massillon de la cour impériale.

Après avoir observé la jeune fille avec surprise et attention, l'éminent abbé dit à la mère :

— Cette enfant ressemble singulièrement à S. M. l'Impératrice. Elle a son front ouvert, ses sourcils et son regard, sa coiffure en couronne et son teint mat et pur, la chute de ses joues et l'expression de sa bouche. Si l'on ajoutait la courbe aquiline du nez et l'or vénitien des cheveux, ce serait un portrait frappant.

Mlle. P*** C*** rougit du compliment, puis s'y habitua sans coquetterie, et nous demanda l'histoire de celle à qui elle ressemblait.

— Mon enfant, lui répondis-je, cette histoire est un conte de fées.

— Oh! j'ai passé dix ans; je sais bien qu'il n'y a plus de fées, dit la petite voyageuse en hochant la tête.

— Grande erreur, repris-je, il y en a toujours; mais les nouvelles fées ne ressemblent pas aux anciennes. Ecoutez mon récit:

« Il y avait une fois en Espagne une jeune fille, gracieuse et bonne comme vous. Sa famille était l'alliée des races royales. Elle avait dans les veines le sang bleu de ce Gusman-le-Brave qui défendit Tarifa en 1292. Un de ses ancêtres écossais, Roger Kirkpatrik, a été chanté par les ménestrels et par Walter Scott, dans le *Lord des Iles*. Il était le frère d'armes du roi Robert Bruce, dont il acheva l'ennemi, Comyn, et qui lui donna pour blason une main tenant un poignard, avec cette devise : *Je rends la mort certaine*. Vous connaissez ce Robert Bruce qui envoya son cœur sans vie à Jérusalem, faute d'avoir pu l'y porter vivant; cœur si brave et si redouté, que Douglas le jetait aux bataillons maures, en criant : — Allons, noble cœur, va le premier au combat comme autrefois! La mère de la jeune fille, pour épouser son père, grand d'Espagne, déroula sa généalogie jusqu'au roi Bruce ; et son grand-père dit à son gendre : — Si vous voulez remonter plus haut, je suis à votre service. Ce grand-père avait une autre noblesse, meilleure encore : la ruine de sa maison au service des derniers Stuart. La jeune fille elle-même était duchesse ; et, le nom de son duché signifiant *hauteur*, une légende espagnole y voit la montagne où s'arrêta l'arche de Noé ; mais l'histoire authentique le fait dater de 1328, lorsque ce domaine fut repris par les chrétiens sur les infidèles.

Vous voyez que les anciennes fées ne manquaient pas au berceau de cette enfant, et cependant elle doit sa grandeur aux fées nouvelles, dont il est temps de vous parler.

La première qui lui apparut sous une forme humaine, fut une petite gitana malade que sa mère, plus malade encore, portait dans ses bras, aux environs de Madrid. La jeune duchesse était traînée dans une voiture faite pour elle, en velours et en soie ; elle en descendit et y fit monter la gitana, qui lui dit en son langage naïf : — Je ne puis vous récompenser, moi ; que le bon Dieu s'en charge, *et vous fasse reine*, quand vous serez grande!

L'Espagnole rit de bon cœur en entendant ces mots.

La seconde fée fut un pauvre vieillard à qui la jeune fille donnait chaque jour les friandises de son goûter ; la troisième, une folle d'Aranjuez, dont elle calmait les fureurs en lui portant ses jouets et ses bijoux ; la quatrième, un ouvrier chassé de sa maison nue, et qu'elle fit rentrer dans une maison pleine de meubles et d'outils.

Puis les fées se multiplièrent d'année en année, en même temps que les charmes et les bienfaits de la duchesse. C'étaient des affligés qu'elle consolait, des affamés qui lui devaient leur pain, des infirmes qu'elle faisait guérir, des mendiants qu'elle enrichissait d'un état, des ignorants, des vagabonds, des orphelins, des méchants, des condamnés, à qui elle donnait la science, un asile, une famille, le repentir, la grâce.

Et tous ces malheureux lui répétaient, l'un après l'autre, comme s'ils se fussent entendus : Que Dieu vous paye notre dette *en vous faisant reine un jour!...*

Elle souriait encore de leur souhait, et renvoyait au Ciel leur reconnaissance.

Devenue en grandissant la perle des Espagnes, la jeune fille, qui avait l'imagination riche, l'esprit avide et le cœur intrépide, se mit à voyager avec sa mère pour voir les belles choses de ce monde. Elle partait quelquefois à cheval, en costume andalou, avec une escorte de mules et de valets, sans savoir quelle direction prendrait sa fantaisie.

Un matin qu'elle s'envolait de la sorte, elle rencontra un mendiant, — qui cachait encore une fée. Après lui avoir jeté sa bourse, elle lui dit en souriant : Connais-tu le chemin de la gloire et du bonheur? Le pauvre montra la route de la Vieille-Castille. — Où conduit-elle? — En France. — Qui a passé par là? — Constance, femme de Louis VII, Blanche, mère de saint Louis, Isabelle, femme de Philippe III, Jeanne, femme de Philippe IV, Blanche, femme de Philippe VI, Éléonore, femme de François Ier, Élisabeth, femme de Charles IX, Anne, femme de Louis XIII, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Que Dieu vous conduise *et vous fasse reine* comme elles! acheva le mendiant avec un signe de croix.

Et la jeune fille, ne riant plus cette fois, franchit les Pyrénées.

Aux Eaux-Bonnes, elle trouva un bataillon de fées; tous les indigents du pays devinrent ses sujets. Chaque matin, du haut de son balcon, elle leur distribuait l'aumône qui nourrit le corps et le sourire qui épanouit l'âme. C'était pour eux le lever du soleil.

Un seul manquait au rendez-vous : un aveugle impotent, que sa faiblesse clouait sur la route, à une demi-lieue de la ville. Dès que l'Espagnole le sut, elle se promena chaque jour de ce côté, et porta elle-même ses largesses à l'infirme.

Quand elle partit des Eaux-Bonnes, elle traversa deux haies de pauvres en larmes. L'aveugle était à leur tête, et lui cria au nom de tous, en recevant un dernier louis : — Que Dieu nous acquitte *et vous fasse reine*[1] *!*

— Reine! se dit enfin la duchesse, plût au Ciel que je devinsse reine, en effet, pour soulager toutes les misères!

Quelques mois après, un immense cortége menait la petite fille de Gusman à Notre-Dame, où elle allait recevoir le titre d'Impératrice. Vous avez vu passer ce cortége, mademoiselle, mais ce que vous n'y avez pas vu, et ce qui était là cependant, ce que la triomphatrice voyait peut-être des yeux de sa conscience, c'était la troupe des fées nouvelles, attelées au char impérial : enfants, pauvres, malades, affligés, tous ceux qu'avait secourus la duchesse, et qui répétaient en chœur : Dieu lui paye notre dette, *Dieu la fait reine;* et c'est nous qui la conduisons au trône!

Dans cette troupe, il y avait deux fées du jour même : une ouvrière égrenant et distribuant au peuple le collier de diamants de 600,000 livres que la souveraine avait re-

(1) Faits rapportés par un témoin oculaire, M. Eugène Labrousse, chancelier du consulat de France à Carthagène (Journal *la España*, du 10 au 15 février 1853).

fusé de la ville de Paris, et une enfant des *Sociétés maternelles* partageant aux mères indigentes les deux cent cinquante mille francs que la mariée avait trouvés dans sa corbeille. »

M[lle] P.-C. ne douta plus des fées modernes. Comme j'achevais mon récit, voyant la main d'un pauvre à la portière, elle imita la noble Espagnole, elle donna sa bourse avec une larme.

— Voilà comment vous deviendrez reine aussi, reine des cœurs, lui dis-je en lui baisant la main.

Elle me fit encore beaucoup de questions sur celle à qui elle ressemblait. Mais je lui répondis : — Ceci, tournant à la politique, ne regarde plus le rédacteur en chef du *Musée des Familles.*

Et, tandis que notre Massillon ouvrait son bréviaire, je relus mes histoires de *Bretagne et de Vendée*, pour la seconde édition desquelles je venais de prendre des notes chez les héros d'*autrefois*, que Napoléon nommait des géants.

PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES, ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

MAITRE FRANÇOIS VILLON.

Est-il bien vrai, comme l'ont dit beaucoup de moralistes et même beaucoup de poëtes, que la gloire ne couronne jamais que de longs et patients efforts? Est-il bien vrai, comme l'écrivait Vauvenargues, que l'on ne soit pas né pour elle lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps? N'est-ce pas là plutôt un souhait qu'une vérité? Sans doute, ce serait un spectacle moral que de voir la gloire récompenser exclusivement le travail; mais, hélas! comme la fortune, elle a ses caprices, et bien souvent elle se soustrait aux poursuites du chercheur infatigable, pour aller s'asseoir au chevet du dormeur, ce qui est du reste d'un mauvais exemple. Elle a ses privilégiés, ses enfants gâtés, qu'elle pose mollement sur son char, et qu'elle fait voyager à ses côtés sans fatigue et sans secousses. Témoins Anacréon, Catulle, Horace, et tant d'autres aimables paresseux, qui gaiement gaspillaient le temps et jetaient insoucieusement les heures au plaisir. Et la muse de nos aïeux, cette brave muse gauloise, « cette bonne follastre », comme dit Montaigne, pensez-vous qu'elle connût les doctes veilles et les flambeaux pâlissants? Elle connaissait surtout le cabaret de la *Pomme de pin*, et savait certes mieux le prix du vin que le prix du temps. Et cependant le temps a épargné ce qu'elle avait fait sans lui. Ils sont là, au quinzième siècle et au commencement du seizième, une foule d'insouciants compagnons, francs buveurs, pauvres et joyeux, gais enfants de Paris, dont le nom n'est pas destiné à périr. Leur renommée, loin de décroître, va chaque jour grandissant, à mesure que la critique porte sur leurs œuvres une plus vive lumière.

Parmi ces esprits franchement gaulois, il en est un qui, plus que tout autre peut-être, mérite cette réhabilitation littéraire. C'est maître François Villon, auquel Boileau, le législateur du Parnasse, accorde une mention honorable dans l'art poétique.

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Toutefois, entre les vieux romanciers et Villon grande est la distance. Autre temps, et autres mœurs. La période de naïveté, d'enthousiasme, de foi poétique est passée. La Muse ira à l'aventure, battant les buissons, prenant un sentier, puis un autre, pour trouver un rayon de soleil ou cueillir une fleur. Nulle inquiétude de l'avenir; elle vivra au jour la journée, sans souci du lendemain. Indépendant de son siècle, échappant à toute influence, le poëte sera lui-même et rien que lui-même. Villon, par exemple, sera un vif écolier, un spirituel vaurien, faisant des vers parce qu'il est doué « d'un gentil entendement », comme dit Marot, son premier éditeur, et qu'il a le don d'écrire. Il chantera à ses heures, selon son bon plaisir; gaiement, si la table est servie et si l'hôtesse fait crédit; tristement, si l'escarcelle et la bouteille sont vides; d'une voix sombre et parfois même lugubre, quand, à travers les barreaux de sa prison, il verra se dresser pour lui la potence.

Hélas, oui! la potence elle-même, le gibet en personne! car la vie de maître François Villon n'est rien moins qu'exemplaire; car elle est semée d'exploits plus hardis qu'honorables, et qui maintes fois ont failli lui coûter cher. Il a même donné son nom à certains hauts faits qui sentent la corde : le mot de tours villoniques est demeuré assez longtemps dans la langue. C'est une triste gloire, sans doute; mais quoi! la pauvreté est mauvaise conseillère, et, comme il le dit lui-même :

Nécessité faict gens mesprendre,
Et faim saillir le loup des bois.

François Corbueil Villon était né en 1431, à Paris, comme le prouve suffisamment le second vers de son épitaphe, composée par lui-même :

Je suis François, ce dont me poise,
Né de Paris emprès Pontoise

Ce vers semble décisif; il a cependant donné matière à discussion. Au lieu d'y voir un trait plaisant, quelques érudits y ont vu simplement une énormité géographique. Paris emprès Pontoise! voilà qui est étrange! Et aussitôt de consulter la carte; et, comme il existe auprès de Pontoise, tout près, bien près, je ne sais quel hameau qui porte nom Auvers, de corriger ainsi le manuscrit :

Je suis François, ce dont me poise,
Natif d'Auvers emprès Pontoise.

Villon était de bas lieu, et né de parents sans fortune.

Pauvre je suis de ma jeunesse,
De pauvre et de petite extrace.

Sa famille, a-t-on dit, s'imposa de grands sacrifices

(1) Voyez les tables des tomes XVII, XVIII et XIX.

pour lui faire suivre les cours de l'Université ; la vérité est que les études y étaient gratuites. Par malheur, Villon préférait le grand air à l'air renfermé de la classe ; il se livra donc avec ardeur aux joies coupables de l'école buissonnière. D'abord il courut les champs, puis il lia connaissance avec la taverne, liaison dangereuse qui lui fit perdre son avenir. Plus tard, dénué de tout, épuisé de corps et d'esprit, il regrettera amèrement sa jeunesse follement dépensée :

Hé Dieu! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs desdié,
J'aurais maison et couche molle :
Mais quoy! je fuyais l'escole
Comme faict le mauvais enfant,
En escrivant cette parole
A peu (1) que le cœur ne me fend.

En effet, ses fredaines d'écolier lui avaient fermé le chemin des bénéfices ecclésiastiques, qui lui eussent assuré une douce et commode existence. Proposé, à cause de sa rare intelligence, pour l'admission à un bénéfice, sa réputation naissante l'avait fait rejeter. Il la justifia de plus en plus, se donnant tout entier à la paresse, à la bouteille et à la débauche. Désormais, il appliquera toute l'énergie de ses facultés à se procurer, sans bourse délier, bon souper, bon gîte et le reste, comme dit le pigeon de La Fontaine.

Presque de tout temps, il faut le reconnaître, la race privilégiée des poëtes fut un peu de la famille des mendiants et des parasites. L'exemple d'Homère a été contagieux. Les Denys le Tyran, les Mécènes, ont partagé avec les muses l'honneur de les avoir pour nourrissons. Et cela bien heureusement, car c'en eût été fait du poëte. Pauvre cigale qui chante, sans songer à l'hiver, à la disette, à la bise, que deviendrait-il, s'il ne rencontrait pas quelque fourmi compatissante et prêteuse? Par malheur, au quatorzième et au quinzième siècle, la fourmi ne s'appelle ni Denys ni Mécène ; elle s'appelle le cabaret ; elle est peu compatissante, et prêteuse encore moins. Point d'argent, point de table servie. Un couplet, voire même une chanson tout entière, n'est pas reçue en payement ; c'est une monnaie qui n'a pas cours. Que faire alors, et comment vivre?

Qui n'a or, ni argent, ni gage,
Comment peut-il faire grand' chère?
Il faut qu'il vive d'avantage (2),
La façon en est coustumière.

On aime à vivre, parce que c'est la coutume ; on aime en outre à bien vivre ; et alors, ce qu'on n'a pu obtenir de bon gré, on l'emprunte de force. Ecoutez plutôt le joyeux Foulon Olivier Basselin, le malin père du Vaux de Vire :

Beuvons d'aultant au soyr et au matin
Jusqu'à cent solz.
Et ho!
A notre hôtesse ne payons point d'argent,
Fors un *Credo*
Et ho!

Quand on a bu jusqu'à cent solz, on déclare que l'on n'a point d'argent. Colère de l'hôtesse, cris, invectives; mais qu'importe? L'ordonnance est contre elle, le sens en est formel : L'hôte peut retenir le cheval du voyageur en gage ; pour le citadin, il ne peut exiger judiciairement plus de cinq solz. D'autres fois on se sauve par une fenêtre, une porte de derrière, sans dire adieu au tavernier. Mais de tels manéges ne peuvent se renouveler souvent dans le même cabaret; il faut aviser à d'autres expédients.

L'esprit inventif de Villon ne demeurait jamais à bout de ressources. Il avait élevé cette industrie à la hauteur d'un art. Aussi mérita-t-il d'être le héros d'un poëme contemporain, intitulé : *Les Repues franches*. C'est l'histoire rimée de ces bons tours qui le nourrissaient lui et ses compagnons ; car il avait sa bande, ses affiliés, francs coquins ou pauvres diables, dont il était la Providence :

C'était la mère nourricière
De ceux qui n'avaient point d'argent.

Voulez-vous un échantillon de son savoir-faire ? Ses compagnons expriment le désir de manger du poisson : maître Villon s'en va seul au marché, avise un beau panier de marée et le marchande à outrance. Enfin, on convient du prix ; il donnera cinquante solz au porteur du panier, dès l'arrivée au logis. Chemin faisant, il aperçoit, en passant devant Notre-Dame, le grand pénitencier dans le confessional. Il s'approche d'un air désolé,

Et lui dit : Monsieur, je vous prie
Que vous despechiez, s'il vous plaît,
Mon neveu ; car je vous affie (1)
Vers Dieu qu'il est fort négligent;
Il est en tel mélancolie
Qu'il ne parle rien que d'argent.
— Vrayement, dit le pénitencier,
Très voulentiers on le fera. —
Maître François print le panier,
Et dit : Mon amy, venez çà,
Voilà qui vous despechera
Incontinent qu'il aura fait.

Et aussitôt il s'échappe avec le panier. Dès que le confessionnal est libre, le porteur s'approche du pénitencier : l'un offre l'absolution, l'autre réclame ses cinquante solz. —Voilà sa mélancolie qui le tient, se dit le pénitencier ; et il insiste : « Ce n'est pas le moment de penser à l'argent ! » De son côté, le manant ne démord pas, comme on peut bien croire ; pendant un quart d'heure, l'un parle repentir, l'autre parle poisson ; enfin tout s'explique... Mais Villon est déjà loin.

Qu'est-ce que du poisson, s'il n'est arrosé de bon vin? Chose fade. — Compère Villon, procurez-nous du vin ? — J'y songeais, dit le compère. Qu'on m'apporte deux brocs en bois, l'un vide, l'autre rempli d'eau claire. Ainsi dit, ainsi fait. Muni de ces deux brocs, et un bras plus chargé que l'autre, Villon se rend à un cabaret de belle apparence. Lorsqu'il n'en coûte pas plus, autant aller aux bons endroits. Arrivé là, il place les deux brocs près l'un de l'autre, et demande qu'on les remplisse de vin blanc, du plus fin et du meilleur. Le premier empli : — Quel vin est-ce là? — Du vin blanc de Baigneux, dit le valet.

— Ostez, ostez, ostez cela,
Car, par ma foi, point je n'en veux.
Qu'est-ce ci? êtes-vous béjaulne,
Videz-moi mon broc vistement,
Je demande du vin de Beaulne,
Qui soit bon et non aultrement.
Et, en parlant, subtillement
Le broc qui estait d'eau plain
Lui changea à pur et à plain. —

Ces exemples suffisent, sans doute, à donner une idée des tours villoniques. Nous ne raconterons pas mainte-

(1) Peu s'en faut que mon cœur ne se fende.
(2) Cependant.

(1) Certifie.

nant «la manière dont ils eurent du pain, la manière comment ils eurent des trippes», et maintes autres manières encore dont le récit serait peu édifiant. Joignez à cela des vols de tout genre, délits qualifiés, commis à l'aide de la pince et du croc, et vous comprendrez comment le Châtelet, un beau jour, condamna maître François Corbueil Villon à être pendu en compagnie de cinq de ses collègues. C'est dans cette triste situation qu'il composa la gaillarde épitaphe que chacun sait:

Je suis François, ce dont me poise,
Né de Paris emprès Pontoise;
Lors d'une corde d'une toise
Saura mon col que mon cul poise (1).

Cependant l'idée de la mort ignominieuse qu'il va subir ne tarde pas à calmer cet accès de gaieté. Il se représente son corps ballotté par le vent, déchiré par les corbeaux, et il supplie ceux qui passeront devant son cadavre de ne pas rire et se moquer, mais de prier Dieu



Villon escamotant un broc de vin. Dessin de Gustave Janet.

qu'il veuille l'absoudre lui et ses compagnons. Ils vont être occis par justice, il le confesse ; mais « tous les hommes n'ont pas bon sens rassis » ; qu'on les plaigne donc, et qu'on crie pour eux merci et miséricorde. Déjà se dressait la potence, quand il eut l'heureuse inspiration d'en appeler au Parlement, vu, dit-il, que ce jeu ne lui plaisait pas. La peine de mort fut commuée en bannissement. Quelle joie pour Villon d'avoir évité la corde avec une parole! Le mot *appel* lui semble maintenant un mot plein de charmes ; c'est le plus beau, dit-il, qu'il ait prononcé de sa vie :

Que vous semble de mon appel,
Garnier, feis-je, sens ou folie?
Toute beste garde sa pel,
Qui la contrainct, efforce ou lie;
S'elle peut, elle se deslie.

Un sursis de trois jours lui fut même accordé pour mettre ordre à ses affaires. Il l'employa à composer son petit Testament, sorte d'adieu burlesque à ses amis, à ses parents, à ceux qu'il a volés. Il veut leur laisser une marque

(1) Pèse.

de souvenir, avant de partir en pays lointain. Chacun des dons qu'il leur fait est une épigramme ou une allusion railleuse.

Il s'en allait à Angers, quand il rencontra une bonne ville, dont les charmes l'arrêtèrent. Il planta sa tente sur les marches de Bretagne. Mais, hélas ! cette tente était vide, délabrée ; il fallait l'emplir et la restaurer. Comment cela? par le travail, sans doute ; mais Villon en avait perdu l'habitude. On ne se laisse pas aller impunément à la paresse et à la débauche ; on n'abdique pas ses droits sur sa volonté pour les reprendre à un moment donné. Le jour vient où toute énergie vous a quitté ; on voudrait, on ne peut plus agir. C'est ainsi que la molle et nonchalante nature de Villon était devenue incapable de tout effort, et surtout de tout effort honnête. Il fallait, pour lui rendre l'activité, l'attrait d'un mauvais coup à faire, et la séduction d'un péril à courir. Il eut donc de nouveau recours à l'art dangereux de la pince et du croc. De nouveau aussi la justice le troubla dans le cours de ses exploits. Il fut emprisonné et jugé par les ordres de Jacques Thibault d'Aussigny, évêque d'Orléans. On prononça contre lui la sentence capitale, après tout un été de prison à Mehun-sur-Loire. Et quelle prison ! chaque jour « une petite miche et froide eau. » Aussi demanda-t-il compte à Jacques d'Aussigny des souffrances qu'il lui a fait endurer :

S'il m'a esté dur et cruel
Trop plus qu'ici ne le raconte,
Je vueil que le Dieu éternel
Lui soit doncq semblable à ce compte!

Comme terme de ces souffrances, la mort, le gibet. Alors Villon crie merci à un chacun ; il supplie ses amis de ne pas l'abandonner :

Le lesserez là, le povre Villon?

dit le refrain de la ballade. Que leur coûterait-il de demander au roi une lettre de grâce ?

Impétrez moy grâces et royaux sçaulx.

Cette lettre de grâce, Louis XI l'accorda. Autant il était dur et terrible aux grands, autant il tenait à se montrer secourable aux pauvres gens du commun. Lui, qui n'avait pris nul souci de la captivité de Charles d'Orléans, le poëte royal, sauva volontiers de la potence Villon, le poëte populaire. N'était-il pas lui-même le roi du menu peuple, s'entourant de petites gens, vivant avec eux, les défendant contre l'omnipotence des seigneurs? C'était assez que Villon réclamât contre un évêque puissant, un roitelet de province, pour que l'ombrageux monarque interposât son autorité. La sentence capitale fut donc de nouveau commuée en un bannissement. Villon pousse la reconnaissance jusqu'à nommer son sauveur le bon roy de France.

« Bienfaict ne se doit oublier », dit-il ; il lui souhaite donc l'existence de Mathusalem,

Et douze beaux enfans, tous masles,

ce qui eût fort embarrassé le bon roi, assez inquiet déjà de savoir près de lui le Dauphin, son unique héritier.

S'il faut en croire Rabelais, Villon serait passé en Angleterre. Là, par ses plaisantes saillies, bons mots et dits facétieux, il aurait gagné l'amitié du roi Edouard IV, pour la perdre bientôt par un bon mot trop hardiment patriotique. Le prince, le conduisant un jour dans son privé, lui aurait montré les armes de France, et dit qu'il ne les tenait pas ailleurs. — Sans doute votre médecin vous a conseillé de les mettre ici pour guérir votre constipation... De là, courroux du roi, disgrâce du pauvre poëte. Il revint alors en France, toujours à en croire le brave curé de Meudon, et finit par se fixer à Saint-Maixent en Poitou, auprès d'un homme de bien, abbé dudit lieu, ayant nom Jean Rousseau. Là, il occupait honnêtement ses loisirs à composer des mystères et des moralités pour je ne sais quelle scène rurale, tréteau grossier sans doute, où paraissaient quelques acteurs improvisés. Lui-même il montait les pièces, et se chargeait de la mise en scène, à la grande joie des habitants du pays. Un jour, la représentation d'une moralité était sur le point de commencer ; Villon donnait ses dernières instructions à ses acteurs, quand il remarque que l'un d'eux, chargé du rôle principal, n'a pas un costume en harmonie avec la dignité de son emploi. Comment faire? le temps presse ! Par bonheur, le couvent n'est pas loin... — Qu'on aille demander au sacristain une belle chape rouge pour la durée de la représentation. L'acteur y court, presse, insiste, mais vainement ; le sacristain refuse. La moralité obtiendra moins de succès ; qu'elle en obtienne ce qu'elle pourra, il n'en a cure. Le drame se joua sans chape ; mais il en coûta cher au sacristain. Quelque temps après, il revenait tranquillement de la quête, monté sur sa bonne mule et lui laissant la bride sur le cou, quand, au détour d'un taillis, apparaît une troupe de diables poussant des hurlements horribles. C'était Villon avec quelques paysans affublés de cornes et armés de fourches. Qu'on juge de l'effroi de la mule et du frère quêteur ! l'une s'emporte, l'autre est renversé, le pied pris dans l'étrier. La mule ne ramena au couvent qu'un cadavre. Ce triste épisode n'aurait pas cependant empêché Villon de mourir paisiblement dans son lit.

Tout cela est fort incertain ; les récits de Rabelais ne sont pas paroles d'évangile. Il faut donc avouer franchement que du jour où Villon obtint sa lettre de grâce, il est impossible de le suivre, et que sa vie échappe à l'histoire. D'aucuns affirment qu'il finit par être pendu, d'autres affirment le contraire. Laissons là cette question au moins obscure pour nous occuper de quelque chose de bien authentique, à savoir le codicille et grand testament qu'il écrivit au lendemain de sa peine commuée.

Escript l'ay l'an soixante et ung
Que le bon roy me délivra
De la dure prison de Mehun
Et que la vie me recouvra.

Le malheur a un peu mûri sa raison : s'il n'est pas encore suffisamment assagi, toujours n'est-ce plus ce franc vaurien, ce basochien cynique d'autrefois. Ses labeurs et ses angoisses, dit-il, lui ont plus ouvert l'esprit que ne l'auraient fait tous les commentaires d'Aristote. Il veut se convertir et revenir à bonne vie ; il a confiance en la miséricorde céleste :

Je suis pécheur, je le scay bien,
Pourtant Dieu ne veult pas ma mort.

Ce qui l'étonne, c'est qu'on ait semblé tenir à lui ôter la vie. Il la donnerait volontiers pour le bien public ; mais qu'importe qu'un pauvre hère comme lui continue ou cesse de respirer ?

Grief ne fais à jeune ne vieux,
Soye sur pied ou soye en bière;
Les monts ne bougent de leurs lieux
Pour un pauvre n'avant n'arrière.

Il n'a que trente ans, et déjà il est vieux, ses cheveux commencent à blanchir; son corps a été épuisé par les excès ou les privations. Les vers, dit-il, n'y trouveront pas grand' graisse, tant la faim lui a fait rude guerre. Alors des pleurs, des plaintes, de mélancoliques retours vers un passé qu'il voudrait vainement ressaisir. Il est pauvre, perdu d'honneur; sa famille elle-même le renie: et il pourrait être riche, honoré! mais il a perdu sa jeunesse, dépensé les années qui doivent fonder l'avenir, préparer la moisson, en de coupables et de stériles plaisirs. Ses regrets sont mêlés de colère et contre lui-même, et contre ceux qui ont été plus heureux. Entre ces gracieux compagnons qu'il suivait au temps jadis, combien la fortune a établi de distance!

Et les aucuns sont devenuz,
Dieu mercy, grands seigneurs et maitres,
Les autres mendient tout nudz,
Et pain ne voyent qu'aux fenestres.

Et pourquoi ces différences? il s'en irrite, il s en indigne: que n'est-il né d'une riche famille? Mais après tout qu'importe, puisqu'il faut mourir? Jeunesse, beauté, richesse ne trouvent point grâce devant la mort. Que sont devenus les grand hommes, les puissants? que sont devenues les nobles dames et gentilles damoiselles des temps passés; mais que sont devenues les neiges de l'autre année?

Dites moy où, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine,
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine?
Echo parlant, quand bruyt on mène
Dessus rivière ou sus estan,
Qui beauté eut trop plus qu'humaine?
— Mais où sont les neiges d'antan (1)?
. . . .
. . . .
Semblablement où est la royne
Qui commanda que Buridan
Fust jeté dans ung sac en Seine?
— Mais où sont les neiges d'antan?
La royne, blanche comme ung lys,
Qui chantait à voix de syrène,
Berthe aux grands piés, Biétris, Allys,
Harembourge qui tint le Maine;
Et Jehanne la bonne Lorraine,
Qu'Anglois brûlèrent à Rouen,
Où sont-ils, vierge souveraine?
— Mais où sont les neiges d'antan?

Ces vers sont charmants: ils respirent je ne sais quelle douce tristesse qui gagne le lecteur. Rien de plus gracieusement mélancolique que ce refrain inexorable: « Mais où sont les neiges d'antan? » Cette muse, qui tout à l'heure narguait la potence, le sarcasme à la bouche, n'a-t-elle pas maintenant des larmes dans la voix? Toutefois, cette mort impitoyable, Villon la redoute moins encore que la vieillesse avec ses ennuis, ses rides, ses misères. Bien souvent l'idée lui vient d'en finir avec sa pauvre existence; mais la crainte de Dieu l'arrête:

(1) D'antan, de l'année dernière.

Souvent, si n'estoit Dieu qu'il crainct,
Il feroit un horrible faict.

Après ces plaintes touchantes, des plaisanteries cyniques, du gros sel et du gros rire. Il lègue à son barbier la rognure de ses cheveux; aux Quinze-Vingts ses lunettes, et ainsi du reste. Mais dès qu'il vient à parler de sa mère, le ton change de nouveau. Que lui lèguera-t-il à la pauvre femme? Une oraison en forme de ballade pour implorer Notre-Dame:

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne scay, oncques lettre ne leuz;
Au moustier vois, dont je suis paroissienne.
Paradis painct où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnés sont boulluz:
L'ung me fait peur, l'autre joye et liesse;
La joye avoir faictz moy haute déesse.

On peut dire de ce testament, comme de l'œuvre de Rabelais, qu'on y trouve «des mets pour les plus délicats, et du ragoût pour la canaille.» Le fin et le grossier, le touchant et le cynique, le gracieux et l'ordurier s'y croisent, s'y heurtent, s'y entrechoquent. C'est une mêlée, un conflit perpétuel des sentiments les plus opposés. On a peine à croire qu'une même main ait tracé toutes ces lignes. Mais n'y avait-t-il pas en effet deux hommes dans Villon: le basochien tapageur, le libertin, l'escroc que vous savez; et à côté, le poëte? Ces contrastes sont dans la nature. Il n'y a pas de lande si désolée, où vous ne trouviez çà et là quelque coin de terre fertile. Il n'y a guère non plus d'âme si desséchée, où, à côté de l'ivraie, il n'y ait quelque place pour le bon grain. Eh bien, dans l'âme de Villon, si inculte, si stérile, il y avait aussi un petit coin de terre où ont germé de bons sentiments, où de généreuses pensées sont écloses. Ce mauvais enfant de Paris, ce pilier de tavernes, ce voleur, aimait sa patrie; témoin une énergique imprécation contre tout homme,

Qui mal voudroit au royaulme de France.

Il aimait sa mère, dont il ne parle jamais qu'avec respect et regret de l'avoir affligée; il craignait Dieu, souffrant tous les ennuis d'une vieillesse tristement précoce, plutôt que de l'offenser en quittant la vie; enfin il pleurait ses fautes, qu'on a pu, avec quelque apparence de raison, rejeter sur son éducation, sa pauvreté, la corruption de son époque, presque autant que sur sa mauvaise nature.

Toutefois, si ce sont là des circonstances atténuantes, qui doivent peser dans la balance, la postérité ne peut absoudre Villon. Quelques qualités en germe ne sauraient faire contre-poids à beaucoup de vices complétement développés. Sans doute, pour pallier ses torts, il allègue la misère, la faim; je crois même que la soif n'y était pas étrangère: mais y a-t-il nécessité si dure qui contraigne à crocheter les portes, à vivre d'escroqueries et de rapines? D'ailleurs, vole-t-il pour calmer sa faim? Nullement: c'est pour s'enivrer et faire chère lie. Pauvre, il ne peut se résigner à la pauvreté, à ses privations, à ses labeurs. De là cette suite de fautes et de hontes, que nous devons condamner sévèrement, et dont une partie même ne pourrait être racontée sans dégoût.

Oublions donc le mauvais enfant de Paris, pour voir seulement le poëte dont le génie original a ouvert une voie nouvelle à la muse française. Le premier, en effet, il la débarrasse d'un fardeau d'érudition incommode, et tout aussitôt elle marche plus vive et plus légère. Il lui fait

quitter les in-folio pour la bouteille, et elle devient capricieuse et primesautière. Elle prend bien, à la vérité, quelques manières de cabaret ; mais qu'importe ? Attendez Marot, qui la conduira à la cour, et là elle se formera au bel air, sans devenir pourtant compassée ou prétentieuse. Elle se souviendra toujours de ce sémillant langage de la gaieté gauloise, qu'elle a appris à parler avec Villon. Car c'est lui qui le premier lui a dénoué la langue, et lui a donné pour son usage nombre de tours gracieux, d'expressions vives et énergiques. Et cela, presque à son insu. Les mots lui viennent sans étude, sans travail. Il ne les cherche pas, il les trouve ; sa pensée sort tout armée de

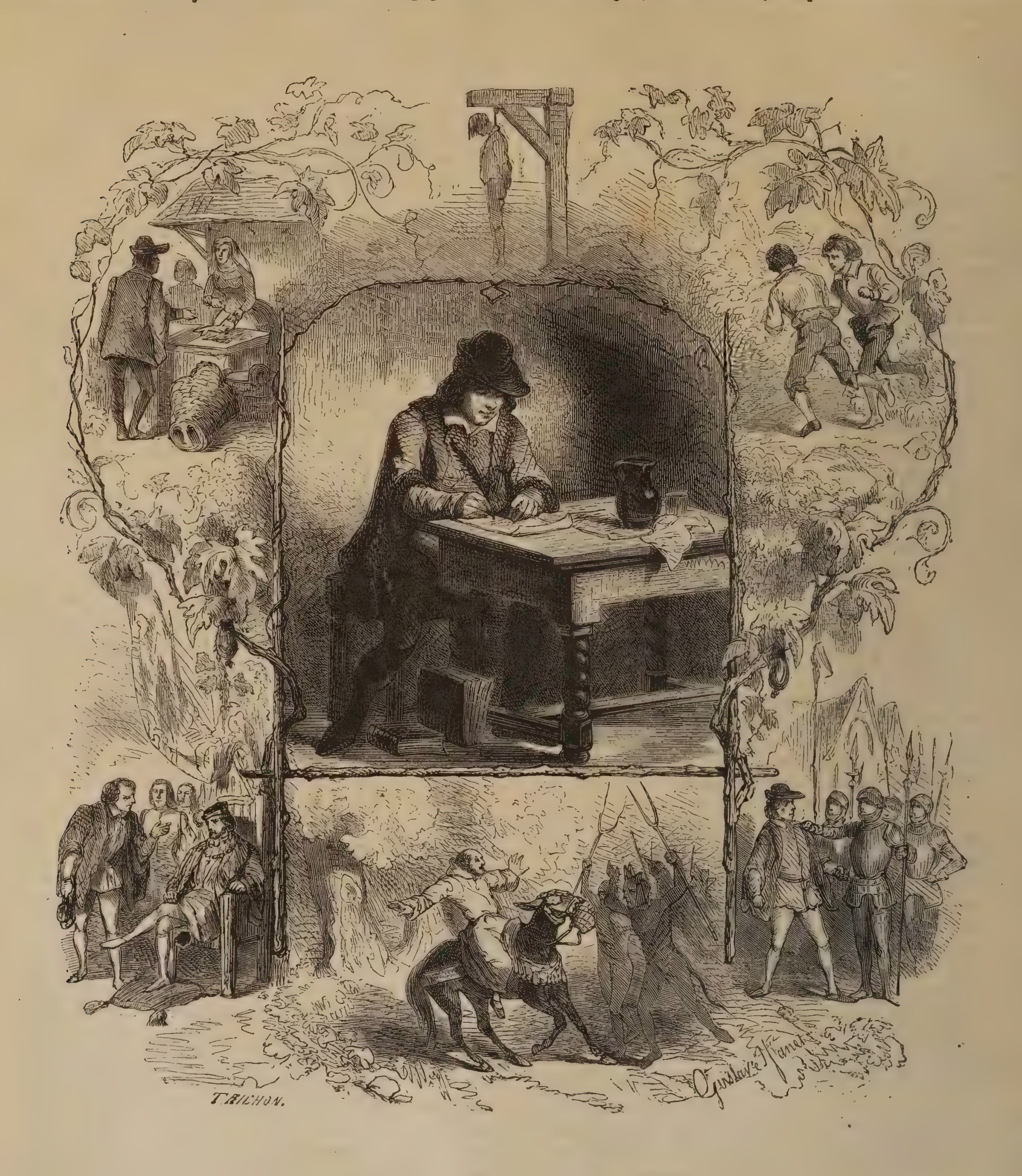


Tableau : Villon écrivant son testament; cadre : les souvenirs de sa vie.

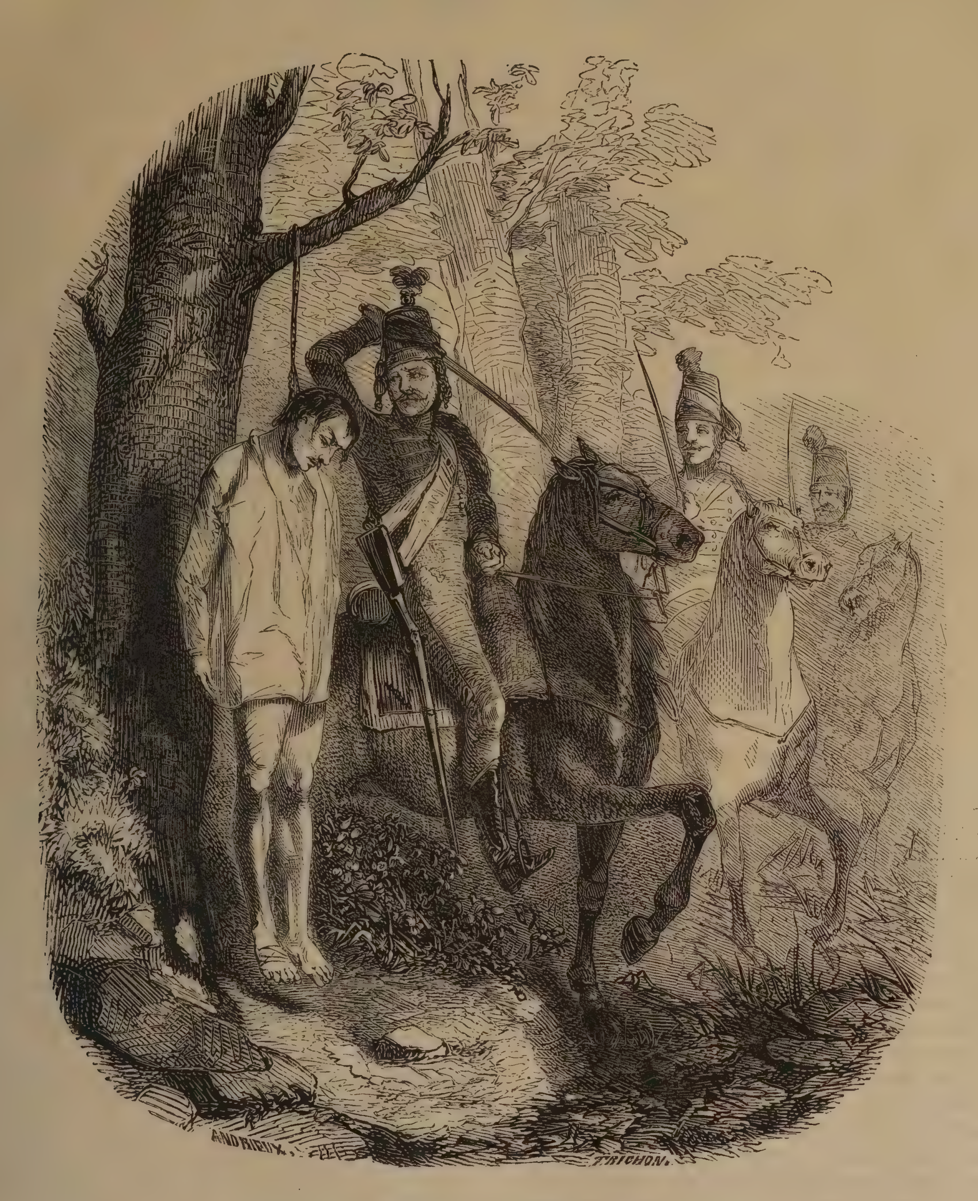
son cerveau. Marot, qui lui a emprunté beaucoup, et entre autres choses l'idée et presque le tour de cette jolie Requête au roi, que chacun connaît, lui doit surtout cette langue preste, alerte, sautillante, posant à peine les pieds à terre, que l'on a nommée la langue marotique. Aussi rend-il pleine justice à Villon ; il veut que les jeunes gens « cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ils contemplent l'esprit qu'il avait; que de lui ils apprennent proprement à décrire. » Mais peu de jeunes gens aiment à cueillir des sentences ; le mauvais garçon a trouvé plus d'imitateurs que le poëte :

Peu de Villons en bon sçavoir,
Trop de Villons pour décevoir.

MAXIME GAUCHER.

LA MUSIQUE ET LES MAITRES FRANÇAIS (1).

JEAN-PHILIPPE RAMEAU.



Claude Rameau dépendu par les hussards. Dessin d'Andrieux.

Rameau est très-certainement une des plus belles organisations musicales dont la France ait à s'honorer. Il vint à l'enfance de l'art; s'il apprit de son père le mécanisme de certains instruments, on sent que son éducation dut être très-imparfaite et se faire un peu à la diable, comme on dit. Il eût pu se façonner le goût au delà des monts, et par la fréquentation des maîtres italiens; mais il était écrit qu'il ne dépasserait jamais Milan. A moins d'être un génie, il se trouvait dans les pires conditions pour devenir, nous ne dirons pas un novateur, mais tout simplement un bon symphoniste. Mais Rameau avait bien véritablement reçu du Ciel cette influence secrète et cette foi qui déplaceraient des montagnes. Dans quelque condition qu'il fût né, Rameau eût été Rameau. En définitive, dans aucune condition il n'eût guère pu rencontrer plus d'entraves et d'obstacles que ne lui en opposèrent les hommes et les événements. Tout semblait, cependant, arrangé à souhait pour déblayer le chemin au futur au-

(1) Voyez la table du volume précédent.

teur de *Castor et Pollux*. Son père, Jean Rameau, organiste de Dijon, musicien de rencontre et instrumentiste vulgaire, mais sentant ce qui lui manquait et regrettant amèrement de ne savoir à peu près de son art que les procédés matériels, s'attacha à développer chez ses enfants l'amour de la musique, dès le berceau ; s'il était médiocrement instruit, il avait l'enthousiasme qui supplée parfois et fait deviner; et, faute d'autre chose, il leur insuffla au moins cet enthousiasme. Il disait qu'ils connaîtraient le clavier avant l'alphabet. Si cela fut vrai à l'égard de tous, il faut convenir que notre Rameau, à nous, fut celui qui réalisa le plus la prédiction.

Jean-Philippe Rameau naquit à Dijon, sur la paroisse de Saint-Médard, le 25 septembre 1683. A sept ans il jouait fort bien déjà du clavecin et étonnait par ses merveilleuses facilités. Mais les Pic de la Mirandole sont peu communs, et il est rare que ces sortes d'aptitudes ne soient pas exclusives. Racine eût été sans doute un mauvais géomètre, et l'on sait, par les deux uniques vers qu'il ait faits de sa vie, quel étrange poëte était Malebranche. L'on mit Rameau au collége des jésuites, le même où Bossuet, cinquante ans plus tôt, avait fait ses études. Mais on n'eut que médiocrement à se louer de ses progrès. C'était la vivacité, la pétulance, la brusquerie par essence ; à la récréation, il ne le cédait pas aux plus emportés et aux plus joueurs. Mais l'heure de la classe sonnait-elle, rentrait-on à l'étude, si notre bambin avait le nez sur son cahier, n'en augurez rien de bon : son devoir, il ne s'en inquiète guère ; tenez, suivez sa main, suivez sa plume; le voilà traçant des lignes qu'il charge ensuite de notes. Si le papier lui manque, il s'emparera de celui du voisin. Cet enfant-là a le diable au corps ; sa musique notée, il se moque de tout, du lieu, des maîtres, de la leçon ; ou plutôt il oublie si bien cela, qu'il se prend à chanter les airs qu'il a composés, au grand scandale du professeur et à la grande hilarité de ses condisciples.

Vous comprenez qu'un pareil élève ne devait pas être le Benjamin de ses maîtres, et l'on est en droit, bien plutôt, de s'étonner de leur longanimité envers ce mélomane furieux, qui n'eût touché à ses devoirs que pour les mettre en musique. Le père Gauthier, religieux carme, qui fut son camarade, a conservé toute sa vie un traité de Cicéron dont la couverture en parchemin était chargée de notes. Rameau n'alla pas plus loin que la quatrième ; ses parents furent obligés de le retirer ; l'on ne voulait le garder à aucun prix. Mais ne croyez pas que cette petite avanie l'impressionna outre mesure. Ses maîtres lui donnaient la clef des champs, il n'était pas homme à faire des façons ; il eût eu trop peur qu'ils ne se ravisassent. Le père vit bien que le naturel repoussait la culture, et que c'était semer sur la pierre ; il dut en prendre son parti, et renoncer à faire de son fils un robin, ce qui d'abord avait été son espoir. Les leçons de musique furent reprises, et le jeune virtuose se mit à l'étude avec une âpreté, une passion, une fureur inconcevables. Il s'attaqua à tous les instruments, les uns après les autres ; mais le clavecin et le violon furent ses deux instruments favoris ; ce furent ceux aussi qui lui vinrent le plus en aide, et auxquels, les deux tiers de sa vie, il dut ses uniques ressources.

A dix-huit ans, il prend son vol pour l'Italie qu'il ne devait voir, comme Moïse ne vit la Terre promise, que de loin. Il arrive à Milan en 1701. Là, il fait connaissance d'un directeur de spectacle, qui recrutait son orchestre pour donner des représentations dans le midi de la France, et consent à le suivre en qualité de premier violon. Après plusieurs années de cette vie nomade, il reparaît un instant dans sa ville natale ; mais son intention était d'y séjourner le moins de temps possible. On lui offrait bien l'orgue de la Sainte-Chapelle de Dijon ; mais il sentait qu'il y avait en lui quelque chose de mieux qu'un obscur organiste, et ce quelque chose ne pouvait se produire et se développer qu'à Paris. Il ne s'était pas encore frotté suffisamment à la réalité pour manquer de confiance en lui et en les autres, bien qu'il n'eût pas moins de trente-quatre ans lorsqu'il posa, en 1717, pour la première fois, le pied dans cette capitale des lettres et des arts. Mais il n'allait pas tarder à entrevoir la vie et les hommes sous des couleurs moins chatoyantes.

Il était allé se loger dans le voisinage des Grands-Cordeliers. Il avait son but: Marchand, célèbre compositeur de l'époque, était organiste des pères de la Merci ; il voulait étudier son exécution, qui valait sans doute mieux que ses compositions. Il va le visiter et lui demander une protection dont il n'était peut-être pas, lui Rameau, tout à fait indigne. Marchand le reçoit avec bonté, et, au bout de quelque temps, le choisit pour son suppléant. Par malheur, Rameau avait parlé de ses pièces d'orgue ; Marchand fut curieux de voir ce dont son protégé était capable. Après les avoir parcourues, le maître les lui rendit sans s'expliquer sur elles très-catégoriquement : il avait deviné le génie de Rameau, pressenti dans ce claveciniste inconnu plus qu'un rival, et cette découverte avait suffi pour glacer ses bonnes intentions. Ce dernier ne tarda pas à ressentir les effets de cette brusque et secrète réaction. La place d'organiste de Saint-Paul était vacante, Rameau se met sur les rangs ; son seul compétiteur sérieux était Daquin, homme d'un grand talent aussi, mais qui n'allait pas à la cheville du virtuose dijonnais. Marchand fut nommé juge du concours. Jamais, en apparence, on n'entra en lice avec autant de chances pour soi. L'orgue de Saint-Paul ne pouvait donc échapper à Rameau, qui attendit la décision de Marchand avec une confiance bien déjouée par l'événement. Daquin fut nommé. Le défaut de ressources contraignit le pauvre artiste à quitter cette ville, qu'il avait saluée avec le transport d'Enée posant le pied sur la terre d'Italie promise à sa race. Il fut très-heureux encore de trouver l'orgue de Saint-Etienne, à Lille, qui le mettait à même d'attendre des jours plus prospères.

Au reste, à peine en prit-il possession. Son frère lui offrait, quelque temps après, la place d'organiste de la cathédrale de Clermont, en Auvergne, que sa retraite laissait vacante. Claude Rameau, son frère puîné, sans avoir le génie de l'auteur de *Castor et Pollux*, avait la réputation d'un bon claveciniste, et s'était distingué par son habileté sur l'orgue dans plusieurs villes du royaume, à Clermont en dernier lieu. Ce Claude Rameau, le père de ce *neveu de Rameau* que Diderot a immortalisé, avait eu des aventures ; et sa vie n'avait tenu qu'à un fil, qu'à une corde bien plutôt. Voici une petite anecdote que nous raconterons, parce qu'elle est assez piquante et qu'elle peint toute cette famille d'originaux. Le *neveu* vivait dans la maison paternelle avec beaucoup d'insouciance, sans se préoccuper le moins du monde de l'avenir, tout comme s'il n'eût eu que ses quinze ans, ou qu'il eût été le fils d'un traitant. Mais il n'avait ni l'une ni l'autre de ces excuses : il avait vingt-deux ans révolus, et son auteur n'était rien moins qu'un fermier général. Las de le nourrir à ne rien faire, ce dernier entre dans sa chambre, un matin, et débutant par un exorde *ex abrupto* :

— Combien de temps, lui dit-il, veux-tu vivre encore ainsi, lâche et fainéant? Il y a deux années que j'attends

de tes œuvres. Sais-tu qu'à l'âge de vingt ans j'étais pendu et que j'avais un état?

—C'est un état que d'être pendu; mais comment fûtes-vous pendu, mon père? demanda celui-ci.

— Écoute : j'étais soldat et maraudeur; le grand-prévôt me saisit et me fit accrocher à un arbre; une petite pluie empêcha la corde de glisser comme il faut, ou plutôt comme il ne fallait pas; le bourreau m'avait laissé ma chemise parce qu'elle était trouée; des hussards passèrent, ne me prirent pas encore ma chemise parce qu'elle ne valait rien, mais d'un coup de sabre ils coupèrent ma corde, et je tombai sur la terre; celle-ci était humide: la fraîcheur réveilla mes esprits. Je courus en chemise vers un bourg voisin, j'entrai dans une taverne, et je dis à la femme : Ne vous effrayez pas de me voir en chemise; j'ai mon bagage derrière moi : vous saurez... je ne vous demande qu'une plume, de l'encre, quatre feuilles de papier, un pain d'un sou et une chopine de vin. Ma chemise trouée disposa sans doute la femme de la taverne à la commisération; j'écrivis sur les quatre feuilles de papier : *Aujourd'hui, grand spectacle donné par le fameux Italien; les premières places à six sous, et les secondes à trois. Tout le monde entrera en payant.* Je me retranchai derrière une tapisserie, j'empruntai un violon, je coupai ma chemise en morceaux; j'en fis cinq marionnettes, que j'avais barbouillées avec de l'encre et un peu de mon sang; et me voilà tour à tour à faire parler mes marionnettes, à chanter et à jouer du violon derrière ma tapisserie. J'avais préludé en donnant à mon violon un son extraordinaire. Le spectateur accourut, la salle fut pleine; l'odeur de la cuisine, qui n'était pas éloignée, me donna de nouvelles forces; la faim, qui jadis inspira Horace, sut inspirer ton père. Pendant une semaine entière je donnai deux représentations par jour, et sur l'affiche point de *relâche*. Je sortis de la taverne avec une casaque, trois chemises, deux souliers et des bas, et assez d'argent pour gagner la frontière. Un petit enrouement, occasionné par la pendaison, avait disparu totalement, de sorte que l'étranger admira ma voix sonore. Tu vois que j'étais illustre à vingt ans, que j'avais un état. Tu en as vingt-deux, tu as une chemise neuve sur le corps, voilà douze francs, sors de chez moi.

—Vous avouerez, disait le fils de cet étrange père à Mercier, l'historien de cette anecdote, qu'il y avait plus loin de sortir de là que de faire *Dardanus* ou *Castor et Pollux*. Toutefois, avec du courage, de la volonté et du talent, ce n'était pas impossible. Notre homme n'essaya même pas. C'était, si le portrait que Diderot fait de lui est ressemblant, un assez hideux personnage (1). Il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et sans pudeur ce qu'il en a reçu de mauvaises. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais, et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux! quels terribles poumons! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme : il vit au jour la journée; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourg, où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours, soit à un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux; le matin, il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le cours ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. »

(1) Ce neveu de Rameau est le héros de la pièce de théâtre jouée dernièrement sous le titre : *le Roi des drôles*.

Après avoir traîné son indigence et son cynisme dans les cafés et les promenades, le neveu disparut un beau jour; on apprit qu'il avait été enfermé par les ordres de M. de Saint-Florentin, comme un fou incommode. C'était un moyen de lui sauver la corde, qui l'attendait un peu plus tôt, un peu plus tard, et qui, fort probablement, eût été moins clémente qu'elle ne l'avait jadis été à l'endroit du cou de monsieur son père. Mais revenons à Rameau.

La rude leçon qu'il était allé chercher à Paris avait chassé de sa pensée toute idée de retour, et ce fut sans la moindre hésitation qu'il signa avec le chapitre un engagement qu'un peu plus de réflexion l'eût empêché de contracter. Il resta quatre ans à Clermont; ce fut durant ce temps qu'il écrivit son *Traité de l'Harmonie*. L'ouvrage achevé, il devait songer à le produire, et une ville de l'Auvergne n'était pas le théâtre le plus propice à l'exhibition d'un pareil livre. Bref, Rameau tentera encore une fois fortune. Il parlait de partir comme de la chose la plus naturelle du monde; il avait complétement oublié le bail passé avec messieurs les chanoines. Ceux-ci, avec beaucoup de douceur, lui dirent qu'ils étaient trop les admirateurs de son talent pour ne pas user rigoureusement de leur droit. Rameau sentit qu'ils avaient raison, et qu'à moins de leur extorquer un consentement, il n'avait qu'à incliner la tête et se soumettre.

Son plan fut bientôt arrêté. Il avait conçu une de ces trames diaboliques qui, toutes répréhensibles qu'elles soient, arrachent un sourire par leur singularité. Après la déclaration très-nette des chanoines, Rameau cessa toutes démarches; il se tenait pour battu, et prenait son parti en philosophe et en chrétien. C'était au mieux, et l'on pensait l'affaire terminée, quand arriva le samedi de l'octave de la Fête-Dieu. Au salut du matin, il monte à l'orgue, se contente de mettre la main sur le clavier, au premier et au second couplet, et se retire ensuite en fermant la porte avec fracas. L'on était si éloigné de se douter de ses projets, qu'on attribua purement et simplement le silence de l'instrument à l'absence du souffleur. C'était un petit événement qui pourrait bien faire donner sur les doigts du subalterne inexact; mais l'on n'attacha pas à cette irrégularité une plus grande im-

portance. Cela ne faisait pas précisément l'affaire du musicien, qui tenait à ce qu'on ne méprît pas sur la cause d'une infraction très-préméditée. Au reste, ce n'était que partie remise, et remise seulement de quelques heures.

Le soir, au salut, Rameau tira les jeux les plus désagréables, joignant à cela toutes les dissonances qu'il put imaginer. Cette combinaison hétéroclite de sons et d'accords fut un chef-d'œuvre de cacophonie si incohérente, si tempêtueuse, si en dehors de toute prévision, de toute logique et de tout calcul, qu'il avait fallu du génie pour arriver à des effets aussi affreux, aussi criards. La clochette du chœur s'agita pour le faire cesser ; mais elle eut beau frétiller convulsivement à son oreille, il n'en continua pas moins cette orgie de notes épouvantables; il s'exaltait au bruit qu'il faisait : ce tapage, cet orage instrumental, avait fini par l'enivrer ; ses doigts couraient avec frénésie sur le clavier, et plus il allait, plus cela devenait — nous ne dirons pas discordant — terrible. Etait-on dans un lieu saint, ou en plein sabbat? Et ce concert infernal eût pu durer jusqu'au jugement dernier, si le grand-chantre ne lui eût dépêché un enfant de chœur pour lui enjoindre d'en rester là. Rameau se lève alors, quitte l'orgue et sort de l'église.

Cette fois, il était bien impossible d'accuser le souffleur. Il n'avait que trop soufflé, le malheureux! et pour l'auditoire pieux, il eût été à désirer qu'il ne se fût pas



Le neveu de Rameau. Dessin d'Andrieux.

trouvé à son poste. Rameau serait-il fou, par hasard ? Un pareil scandale ne pouvait se renouveler ; on se transporta chez le coupable ou le fou pour s'édifier sur ses intentions ou son état moral. Il salua les ambassadeurs par un cri de révolte. Au lieu de se défendre, de s'excuser, il se mit en fureur, il tonna, il bondit, il rugit. Ah! on ne le connaissait pas, si l'on pensait venir à bout de lui en opposant un contrat qu'il avait signé sans trop savoir à quoi il s'engageait! Ah! on voulait le retenir! ah! on voulait briser, tuer son avenir, en entravant une vocation trop réelle! eh bien! soit. On voulait le river à son orgue, il le voulait aussi; mais que l'on ne s'attendît pas à autres mélodies que la mélodie épouvantable qu'il venait d'exécuter, à la grande stupeur des assistants. Il ne jouerait jamais différemment, s'il ne jouait encore pis, s'il ne renchérissait point encore sur les effets monstrueusement dissonants de sa satanique improvisation. Ce fut son dernier mot.

Dans l'impossibilité de ramener le virtuose révolté à résipiscence, l'on sentit qu'il n'y avait pas deux partis, qu'il n'y avait qu'à rendre la liberté à cette nature indépendante qui se disait appelée à des destinées autrement glorieuses. Le bail fut déchiré; il pouvait désormais prendre telle direction et tel chemin qui lui conviendraient. A cette nouvelle, Rameau ne se contient plus. Il eut peur un instant de devenir fou de joie. Ce bon cha-

pitre, cet honnête chapitre qui lui donnait la clef des champs! Oh! comme il les vénérait, comme il les aimait, comme il les portait dans son cœur, comme il les serrait dans ses bras, ces braves chanoines qui avaient fini par comprendre qu'il étouffait dans leur étroite cité, et qu'il fallait à son talent un autre théâtre que l'orgue d'une cathédrale de l'Auvergne! Mais il leur prouverait qu'il n'était point ingrat et qu'il savait reconnaître un bienfait. Le lendemain et les jours suivants, au lieu du remue-ménage de la veille, il joua comme il n'avait pas encore joué. Il se surpassa.

Toutefois, bien qu'on crût qu'il ne fût pas possible de pousser l'art et l'inspiration au delà, Rameau ménageait ses forces. Il avait réservé le bouquet d'artifice pour le jour de ses adieux. C'était le jeudi de l'Octave; le Saint-Sacrement, après son parcours d'usage à travers les rues sablées, tapissées et jonchées de fleurs, venait de rentrer; la procession emplissait les nefs de la cathédrale, une foule de fidèles se pressait dans l'antique basilique. C'était l'instant que Rameau avait choisi pour son chant du cygne. « Il mit dans son jeu, rapporte Maret, tant de douceur, de délicatesse et de force, de brillant et d'harmonie, qu'il fit passer dans l'âme des assistants tous les sentiments qu'il voulut leur inspirer, et qui rendirent plus vifs les regrets de la perte qu'on allait faire. »

Il fut sublime, cette dernière journée, et laissa, en partant, une impression d'admiration profonde, qui subsista autant que ceux qui l'entendirent à cet instant suprême des adieux. Quant à l'ingrat, il fuyait d'un pas allègre et joyeux cette bonne ville où il eût pu vivre heureux sans les incitations, si fatales le plus souvent, de ce pire des démons, le génie. Le voilà de nouveau sur le pavé de Paris; mais cette fois, pour ne le plus quitter, et très-déterminé à surmonter le flot ou à périr à la tâche Il avait trente-huit ans alors. Sa première tragédie lyrique, *Hippolyte et Aricie*, ne sera représentée que onze ans plus tard.



Rameau et les chanoines. Le bail déchiré. Dessin d'Andrieux.

Le premier soin de Rameau fut de faire imprimer son *Traité de l'harmonie*. Il publiait dans le même temps des sonates et des cantates, dont le mérite lui acquit, avec des élèves, la place d'organiste de Sainte-Croix de la Bretonnerie. Dès lors son existence était assurée, et le manque de ressources ne le chasserait pas, cette fois, de Paris. Son rêve, c'était d'aborder la scène lyrique; il se croyait fait pour réussir dans un genre encore naissant, et qui était loin sans doute d'avoir donné son dernier mot. Mais, pour faire un opéra, il faut un poëme; il frappa à toutes les portes, et toutes demeurèrent closes. Roy, Danchet, qui vivaient de cette poétique industrie et en vivaient mal, étaient peu disposés à confier un livret à un musicien ignoré. Rameau espéra avoir meilleur marché de Lamotte-Houdard, dont le caractère élevé était fait pour compatir aux angoisses d'un artiste inconnu qui, faute de paroles,

pouvait se voir condamné à tout jamais à l'obscurité et à la misère. Il lui écrivit une lettre où la naïveté se mariait au pathétique, dans laquelle il donnait sur lui-même les détails les plus *rassurants*, et qui se terminait par ces mots : « *Enfin, en voilà assez pour vous faire faire des réflexions.* » Mais son éloquence ne convainquit pas apparemment l'académicien, qui s'abstint comme ses confrères. Une nature moins obstinée, moins énergique se le fût tenu pour dit et en fût restée là, bien que ce soit chose rude que de renoncer à une chimère caressée toute une vie. Il est à supposer que pour ne pas, à la suite de tant de déboires, jeter le manche après la cognée, Rameau n'en fut pas moins désespéré par l'insuccès d'une démarche qu'il pensait décisive, car il s'était adressé à tous les talents et à tous les poëtes. Il avait oublié le plus grand de tous ; mais celui-là ne faisait point d'opéras et avait bien une autre besogne sur les bras. L'idée ne fût pas même venue à Rameau de demander un poëme à Voltaire ; Voltaire, pourtant, devait être le seul pitoyable aux misères du pauvre compositeur.

Rameau s'était fait, nous l'avons dit, la réputation d'un maître excellent, et cette réputation qu'il devait à ses écrits théoriques et à son habile exécution, lui avait attiré de nombreux élèves, parmi lesquels nous nous hâterons de signaler Mme de Lapopelinière, la femme trop fameuse de ce même fermier général que Voltaire appelait *Pollion*. Malgré sa sauvagerie, Rameau avait réussi ; l'on ne pouvait littéralement se passer de lui. Quittait-on la maison de Paris pour la belle maison de Passy, Rameau était du voyage, et Mme Rameau pareillement ; enfin c'était l'homme indispensable. Les femmes, dans leurs affections comme dans leurs haines, apportent la même ardeur ; et Mme de Lapopelinière n'était pas autrement femme que les autres femmes. Elle ne pouvait être insensible au désespoir de son maître chéri. Mais pourquoi désespérer? Est-ce qu'il n'y avait au monde que des Danchet, des Roy et des Lamotte ? elle connaissait quelqu'un qui les dépassait tous de cent coudées, et qui, pour l'amour d'elle et de son mari, ferait ce que ces dédaigneux n'avaient pas voulu faire. A sa prière, Lapopelinière écrivit à Voltaire et lui demanda un poëme pour son musicien. Voltaire répondit par l'envoi de *Samson*.

Rameau est aux anges. Il se met à l'œuvre avec une ardeur sans égale. La partition achevée, il est question d'essayer l'effet de cette musique un peu différente des compositions dans lesquelles la fatalité avait circonscrit le génie de Rameau jusqu'ici. Lapopelinière entretenait un orchestre à ses frais, et avait ses musiciens à gages, tout comme s'il se fût appelé le prince de Guémenée. Il fut convenu que l'opéra serait joué chez le financier. Toute l'élite de la société parisienne fut convoquée pour cette solennité. *Samson* fut exécuté chez Lapopelinière, comme il ne l'eût pas été mieux à l'Académie royale de musique, ce qui, à cette époque, ne voulait pas dire grand'chose. Succès colossal : Rameau était un grand homme. Confiant en son œuvre, le virtuose, plus que réconforté par ces ovations, et s'appuyant d'ailleurs sur un poëme de Voltaire — de Voltaire ! — va frapper à la porte de Thuret, directeur alors de l'Opéra, qui le reçoit à merveille, s'extasie sur les paroles, s'extasie sur la musique, mais refuse net de mettre ce double chef-d'œuvre à l'étude, et conséquemment de le représenter. Rameau se le fait répéter à plusieurs reprises, tant cela lui paraît impossible. Mais Thuret le lui notifie de telle sorte qu'il n'y a plus moyen de douter. Au reste, Thuret, qui est un honnête homme et un homme poli, n'agit pas ainsi pour le seul plaisir de désespérer un musicien estimable et de blesser le premier poëte de l'époque. *Samson* était un sujet tiré de la Bible, et il était à craindre que le clergé n'envisageât cette innovation d'un mauvais œil. Les scrupules de Thuret étaient peut-être en cela excessifs, car l'on ne devait pas tarder à voir sur la scène lyrique des tragédies sacrées. Quoi qu'il en soit, le directeur ne voulut rien entendre, il demeura inflexible ; et le pauvre compositeur dut, la mort dans le cœur, remporter son opéra. C'est cette partition qu'il adapta plus tard aux *Incas* et à *Zoroastre*.

Voilà Rameau plus attristé, plus désespéré, et moins arrivé que jamais. Echouer dans de telles conditions, c'est être prédestiné à échouer toujours. Il ne fallait plus songer à s'adresser à Voltaire ; il devait avoir assez de cette école. Mais à quel saint, à quel faiseur d'opéras se vouer, voulons-nous dire? Sur ces entrefaites, l'on donna l'opéra de *Jephté*. L'organiste de Sainte-Croix de la Bretonnerie, qui assistait à la première représentation, se dit qu'il avait oublié de voir Pellegrin, ce Pellegrin sur lequel a été fait ce distique trop connu :

> Le matin catholique, et le soir idolâtre,
> Il dîne de l'autel et soupe du théâtre.

Mais le moyen que le plus gueux des nourrissons des muses et des paroissiens du Parnasse consentît à s'associer à la fortune assez problématique d'un débutant dans l'art des Lulli et des Campra ! Ce qui devait tourner contre Rameau fut pourtant ce qui milita en sa faveur ; nous voulons parler de la misère de notre écrivain. Le poëte nécessiteux, dès les premiers mots, ne parut pas accueillir plus favorablement que ses confrères la requête de l'organiste. Ah ! si l'on pouvait lui assurer d'avance une somme raisonnable, peut-être bien se laisserait-il gagner. Rameau s'informe de la somme, à tout hasard. Pellegrin, qui avait dîné et qui voulait souper, articula cinq cents livres. Le virtuose eût donné le double, sûr de trouver sinon dans ses coffres, du moins dans la poche de ses amis, un argent dont dépendait son avenir. Il prend le poëte au mot et lui dit que c'est affaire arrangée. Pellegrin, un peu étonné, répondit que ce ne serait chose conclue que lorsqu'il aurait reçu le payement par billet et sous caution. Sa confiance eût pu être plus grande ; mais lui, qui n'eut jamais pareille somme dans ses goussets, avait tous les motifs de douter qu'un pauvre diable de musicien pût faire de pareilles avances.

Quoi qu'il en soit, la transaction parachevée, Pellegrin se met à la tâche et ne fait pas trop attendre le poëme. Rameau n'eut pas plutôt terminé le premier acte d'*Hippolyte et d'Aricie*, qu'il fut décidé par ses protecteurs que répétition en serait faite sur leur théâtre. Pellegrin est convoqué à la fête et n'a garde d'y manquer. Cela eut un succès colossal, comme *Samson*. Mais chez Lapopelinière, Rameau ne comptait que des amis ; et tous ces bravos n'eussent prouvé que peu de chose, si l'entraînement général n'eût gagné le poëte lui-même. Pellegrin, enthousiasmé, courut se jeter au cou du compositeur et déchira le billet des cinq cents livres, en criant qu'un pareil musicien n'avait pas besoin de caution. A la bonne heure ! ce trait-là rachète bien des mauvais vers du pauvre poëte, qui n'en a guère fait de bons, que nous sachions.

Cette fois, Rameau fut reçu, à bras ouverts, à l'Académie royale de musique.

Hippolyte et Aricie, représenté le 1er octobre 1732, devant un public habitué aux airs traînants et languissants des successeurs de Lulli, fut reçu avec des rumeurs et des

clameurs. Cette musique plus nourrie, plus accentuée, plus nerveuse, parut sauvage et étourdissante; si l'opéra ne tomba pas à plat, il n'en valait guère mieux. Rameau ne se fit pas illusion sur l'effet qu'il avait produit :

— Je me suis trompé, dit-il, j'ai cru que mon goût réussirait : je n'en ai point d'autre ; je ne ferai plus d'opéra.

On aime cette réponse ; elle accuse une conviction et une foi profondes, le véritable artiste enfin. Au reste, tout le monde ne se méprit pas sur le mérite de cette musique, qui avait paru baroque parce que l'orchestration était déjà plus renforcée que l'accompagnement tout à fait primitif des airs de Lulli. Après la représentation, le prince de Conti, rencontrant Campra, lui demanda son avis sur cette œuvre si médiocrement accueillie.

— Monseigneur, répondit celui-ci, il y a assez de musique dans cet opéra pour en faire dix.

Vous savez ce qu'est l'esprit public en France. Une réaction favorable s'opéra en faveur du compositeur. Chaque représentation lui conquérait des partisans et grandissait un succès qui, pour avoir été un instant plus que douteux, n'en devait être que plus complet. Cela n'eut pas lieu toutefois sans déchaînements de la part des rivaux, qui adressèrent à Rameau le reproche que l'on fit, en 1778, à Gluck, de n'avoir ni chant, ni mélodie. Les épigrammes pleuvaient comme grêle :

Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau;
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature,
Quel petit homme que Rameau!

C'était la haine qui décochait cela ; mais la haine n'était pas seule à trouver ce genre effroyable : « Sa musique m'étonne, écrivait Rousseau le lyrique à Racine fils. Je voulus, étant à Paris, en entonner un morceau ; mais y ayant perdu mon latin, il me vint dans l'idée de faire une ode lyri-comique. En voici une strophe :

Distillateurs d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces et les Iroques
Portez vos opéras bourrus.
Malgré votre art hétérogène,
Lulli de la lyrique scène
Est toujours l'unique soutien.
Fuyez, laissez-lui son partage,
Et n'écorchez pas davantage
Les oreilles des gens de bien.

Mais que faisaient désormais à Rameau ces criaillements de la malveillance et de l'envie? L'aigle avait pris son essor, il avait donné la mesure de ses forces, l'avenir maintenant lui appartenait. Il est vrai qu'il avait cinquante ans alors, et qu'à cet âge l'on clôt, d'ordinaire, bien plutôt que l'on ne commence sa carrière. *Les Indes galantes* et *Castor et Pollux* suivirent d'assez près *Hippolyte et Aricie*. Le succès de ces deux opéras, bien qu'un instant contesté par la cabale, acheva d'établir la supériorité de Rameau, et le posa en émule de Lulli. Il y eut des *Lullistes* et des *Ramistes*. Quelques années plus tard, vous aurez les *Gluckistes* et les *Piccinistes* ; mais ceci est une autre histoire et trouvera sa place ailleurs.

Castor et Pollux, qui est resté avec *Dardanus* son chef-d'œuvre, produisit une impression profonde, et dut fermer la bouche aux détracteurs. Une anecdote plus qu'étrange témoigne de l'admiration des moins intéressés à acclamer cette musique si différente de celle que l'on avait entendue jusque-là. Mouret, bon musicien, mais esprit étroit, personnel et envieux, assistait à la première représentation de *Castor*. Lorsqu'on fut arrivé au chœur: *Qu'au feu du tonnerre le feu des enfers déclare la guerre!* l'effet de cette musique si caractérisée fut tel, qu'elle frappa sa raison comme un coup de foudre. Il faut dire que, depuis quelque temps, des pertes éprouvées dans sa fortune avaient déjà ébranlé ce cerveau mal assis que Rameau, sans s'en douter, allait achever de détraquer. L'on fut forcé de renfermer à Charenton le pauvre insensé qui, dans ses accès de folie, répétait ce chœur des démons, avec un accent, des intonations effrayantes.

Voilà un hommage rendu au génie de Rameau, dont Mouret n'avait guère conscience. Montclair, auteur de la musique de *Jephté*, l'un de ses détracteurs les plus violents, eut la loyauté de saluer le talent chez son rival et d'aller, après une représentation des *Indes galantes*, se mêler aux groupes de féliciteurs et renchérir encore, par des mots sentis, sur les louanges dont on accablait le triomphateur.

L'orchestre et les chœurs de l'Opéra n'existaient pas, à vrai dire. Rameau dut les discipliner, comme un chef de peloton qui montre l'exercice à ses hommes. Cela ne se fit pas sans peine et sans révolte ; mais il en vint à bout, à force de persistance et d'opiniâtreté. L'on finit par subir l'ascendant de ce génie novateur ; et, insensiblement, la résistance se changea en soumission, en attendant qu'elle devînt un véritable dévouement. A l'une des premières représentations de *Castor et Pollux*, Chassé, en conduisant, au premier acte, les troupes au combat, tomba dans la coulisse ; mais, sans perdre de vue son jeu de théâtre, il cria sur-le-champ aux gens des chœurs qui le suivaient, et avec tout l'enthousiasme d'un combattant réel :

— Passez-moi sur le corps, et marchez toujours à l'ennemi.

Cela n'est-il pas héroïque comme l'antique? Les détracteurs de Rameau eurent beau dire que son opéra était *triste, sec et long comme son auteur*, il fallait bien se rendre à l'évidence. La parodie acheva de consacrer son succès. Guérin de Frémicourt fit, à la Comédie-Italienne, une pièce ayant pour titre les *Jumeaux*, dans laquelle l'on n'avait pas oublié de glisser un divertissement de meuniers avec de grands castors blancs sur la tête. Si les autres plaisanteries valaient celle-là, le tout était fort innocent.

A partir de ce moment, Rameau, qui avait pu douter des autres, mais non de lui, marcha dans sa voie sans broncher, avec une conviction, une ténacité qu'on serait injuste de confondre avec l'orgueil, l'engouement aveugle de son propre mérite. Il avait la conscience de sa force, voilà tout. L'on cite un mot de lui qui ne nous déplaît point, et qui ne nous semble pas autant prouver contre lui qu'on a voulu le faire croire. Un jour, la marquise de Villeroy lui avoua, en grande dame qu'elle était, que l'un de ses opéras, nous ne savons trop lequel, n'avait point eu le don de lui plaire.

— Eh ! qu'importe, madame? répondit-il brusquement, assez d'autres le trouveront fort beau.

Voici un autre trait dans le même goût, qui prouve que cette réplique n'était pas une boutade échappée à un moment d'humeur, mais bien un de ces mots qui peignent l'homme, des pieds à la tête. L'on était en train de répéter un opéra qui devait être joué à la cour : le maître de ballet lui remontrait vainement qu'il trouvait deux menuets trop longs. Rameau faisait la sourde oreille. Le danseur, redoutant d'assumer sur soi sa colère, crut avoir

imaginé un expédient infaillible de donner du poids à sa censure, en l'attribuant à une personne des plus en crédit.

— Monsieur Rameau, lui dit-il, cette personne trouvera vos menuets trop longs.

— Monsieur, repartit l'intraitable virtuose, si on ne lui dit pas de les trouver trop longs, elle les trouvera trop courts.

On a trop cité ce mot de Rameau:

— Qu'on me donne la *Gazette de Hollande*, et je la mettrai en musique.

Mais il n'en est pas moins vrai que cette saillie décèle le peu d'importance qu'il attachait aux paroles. Le premier poëte et le premier poëme venus étaient ceux qu'il prenait. Nous nous trompons, quant au poëte. Il fallait que celui-ci fût un esclave à ses ordres, qui n'eût pas d'autre volonté que la sienne et qui eût abdiqué à l'avance



Rameau composant, en famille. Dessin d'Andrieux.

toute initiative. Peu lui importait que tout cela eût le sens commun, si le cadre se prêtait à ses combinaisons et à ses arrangements de musicien : « Tous ceux qui ont travaillé avec lui, dit Collé, étaient obligés d'étrangler leurs sujets, de manquer leurs poëmes, de les défigurer, afin de lui amener des divertissements; il ne voulait que de cela. Il brusquait les auteurs à un point qu'un galant homme ne pouvait pas soutenir de travailler une seconde fois avec lui ; il n'y a eu que le Cahusac qui y ait tenu ; il en avait fait une espèce de valet de chambre parolier. La bassesse d'âme de ce dernier l'avait plié à tout ce qu'il avait voulu. La patience et l'esprit simple de Bernard lui ont aussi donné les forces de composer trois fois avec lui ; mais je crois que si on lui demandait ce qu'il a souffert, il en ferait de bons contes, pourvu qu'il voulût être vrai et nous parler en conscience. »

Rameau, et il ne le cachait pas, se souciait assez peu que le livret fût bon ou mauvais. La musique ne devrait son succès qu'à elle-même; que lui faisait un vers plus ou moins bien tourné? A l'une des répétitions des *Paladins*, mécontent du mouvement qu'avait adopté la cantatrice :

— Allez plus vite, mademoiselle, allez plus vite, lui dit-il avec impatience.

— Mais l'on n'entendra plus les paroles, objecta celle-ci.

— Eh! qu'importe? Il suffit qu'on entende ma musique.

L'événement donna cette fois un démenti au compositeur dont l'opéra chuta. Rameau, aux yeux duquel le public était loin d'être infaillible, et qui, d'ailleurs, trouvait sa musique bonne, prétendait que l'on n'avait pas eu le temps de la goûter; voilà tout.

— La poire n'est pas mûre, dit-il dans le foyer, après la représentation.



Rameau et le chien qui aboyait faux. Dessin d'Andrieux.

— Cela ne l'a pourtant pas empêchée de tomber, repartit Mlle Carton, fille d'esprit qui, comme Sophie Arnould, avait la riposte non moins preste que mordante.

Si Rameau ne parvint pas sans peine à réaliser ce rêve qu'il avait poursuivi durant un demi-siècle sans l'atteindre, il faut convenir que le reste de cette carrière, à part quelques légers nuages, fut aussi glorieux et aussi paisible que l'eût pu envier une nature moins aisée à contenter. Mais le grand virtuose, éloigné de son clavecin, redevenait aussitôt un homme comme les autres, s'arrangeant à merveille de l'existence, vivant du terre à terre sans plus se révolter du prosaïsme des choses que ne l'eût fait un bon marchand du quai de la Ferraille. Son intérieur, sans être *digne d'un consul*, était au niveau de ses besoins, et il n'eût dépendu que de lui de le faire plus luxueux. Mais il s'en fût bien gardé! Il était au moins

économe, s'il n'était pas avare, et nous aurions quelque peine à le laver d'une inculpation de lésine que ses contemporains semblent s'être entendus pour lui faire.

« C'est un philosophe dans son espèce, dit Diderot, dans *le Neveu de Rameau;* il ne pense qu'à lui; le reste de l'univers lui est comme d'un clou à un soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles voudront; pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la douzième et la dix-septième, tout sera bien. » Le philosophe Diderot n'est pas indulgent; mais voici Collé, qui renchérit encore sur l'éloge: « Sa personnalité était encore plus cruelle dans sa famille; il avait déclaré à sa fille qu'il ne voulait point la marier, et qu'elle se marierait après sa mort. Il était d'une avarice sordide, et il ne voulait point se dessaisir : aussi dit-il à M. de Monticour, après avoir été voir *Dupuis et Desronais:* Je suis Dupuis, moi, à l'exception que je ne me laisserai jamais attendrir par ma fille, et qu'elle ne sera point mariée de mon vivant: ce sont ses termes. C'était d'ailleurs le mortel le plus impoli et le plus insociable de son temps; voilà son oraison funèbre. »

Grimm, qui n'est pas meilleur pour Rameau que l'auteur de la *Partie de chasse de Henri IV,* l'accuse d'un trait d'avarice assez risible. Le roi avait créé en sa faveur la charge de compositeur de son cabinet, avec une pension de deux mille livres; plus tard, il l'avait gratifié de lettres de noblesse et nommé chevalier de Saint-Michel. Mais le compositeur se serait refusé à faire enregistrer les titres de ces distinctions et *à se constituer en une dépense qui lui tenait plus à cœur que la noblesse.* L'anecdote serait plaisante si elle était vraie; mais nous avons sous les yeux une note de l'un des panégyristes de Rameau, qui dit positivement que les lettres de noblesse furent enregistrées à la Chambre des vacations du Parlement de Paris, en 1764. Quant au cordon de Saint-Michel, Rameau ne fut que désigné pour cette décoration, qu'il eût infailliblement obtenue si la mort n'eût pas rendu inutiles les bonnes intentions dont il était l'objet.

Il passait pour un être peu sociable, une sorte d'ours mal léché, qui n'était pas bon à fréquenter. De vers les plus indulgents, c'était un original offrant peu de ressources dans le commerce intime et qu'il ne fallait entendre qu'à l'Opéra. Mais sa sauvagerie était, au fond, tout autant de la timidité et de la gêne que de la misanthropie. Il n'avait pas le ton du monde, et, sous ce rapport, il ne se faisait point illusion. Ses opéras n'en étaient pas plus mauvais parce qu'il n'avait pas le verbiage d'un raffiné. Toutefois, la conscience de sa gaucherie ne contribuait pas peu sans doute à l'éloigner de la bonne compagnie, qui se fût amusée de ses façons d'Allobroge. Il était naturellement silencieux, et n'était jamais plus perplexe que quand on lui adressait quelques paroles flatteuses.

— Je fuis les compliments, disait-il, parce qu'ils m'embarrassent, et que je ne sais qu'y répondre.

Lorsqu'il écrivait, il se mettait rarement à son clavecin. C'était un violon à la main qu'il composait sa musique. Si la pensée se formulait aisément, son visage rayonnait, sa joie débordait et se traduisait par mille gestes et mille gambades. Mais l'enfantement était-il pénible, éprouvait-il quelque peine à formuler l'inspiration, sa lèvre se contractait, ses yeux lançaient des flammes, tous ses traits révélaient une expression presque farouche, et, pour peu que cela se prolongeât, il criait, tempêtait, entrait en fureur, comme un lion que l'on viendrait subitement de mettre en cage.

Puis venait l'heure de la répétition.

Si l'on se reporte à ce qu'était l'orchestre de l'Opéra à cette époque, on comprendra que ce ne devait pas être une mince besogne pour un homme soigneux, exigeant, et nullement d'humeur à se contenter de l'à-peu-près; à l'ignorance, à l'inhabileté la plus crasse, il joignait cet entêtement de la routine qui se refuse à l'évidence et n'en veut faire qu'à sa tête. Tout autre que Rameau se fût brisé à cet écueil; mais il avait la ténacité et l'autorité qui finissent par venir à bout des obstacles; il fallut bien qu'on le suivît dans la route de progrès qu'il faisait faire à l'art. Aux répétitions, il avait coutume de s'asseoir dans le parterre; il voulait être seul. Malheur au fâcheux, quel qu'il fût, qui ne craignait pas de l'aborder! il le repoussait rudement de la main, sans daigner lui adresser un mot. Les voûtes de l'édifice se fussent écroulées, qu'il ne se fût pas aperçu de leur chute. Il était loin, toutefois, de se renfermer dans une absorption silencieuse; il se démenait tant et si bien, il parlait avec tant de chaleur et de feu, qu'il lui eût été impossible, s'il n'eût pas mangé quelque fruit pour humecter sa bouche desséchée, après un quart d'heure d'un tel mouvement et d'un tel vacarme, de proférer un son. Au reste, il apportait cette même fougue dans la conversation; et il lui arriva plus d'une fois de s'interrompre au beau milieu d'une phrase, d'ouvrir les lèvres, et d'indiquer, par des gestes d'impuissance, qu'il ne pouvait plus articuler.

Rameau allait se promener aux Tuileries ou au Palais-Royal, toujours les mains derrière le dos, *pour faire son aplomb,* comme dit Mercier. Ce n'était pas, au physique, le plus beau fils du monde : il avait un long nez, un menton aigu, des flûtes au lieu de jambes, la voix rauque et désagréable. Le petit croquis de Carmontelle, bien qu'un peu chargé, est frappant; il est encore, de tous, celui qui représente mieux l'air, la physionomie du grand musicien. Vous l'avez vu plus haut. Rameau était toujours seul et semblait absorbé par une méditation profonde; en réalité, sa pensée, dans ces moments-là, sommeillait bien plutôt qu'elle ne fonctionnait; et c'est ce qu'il avouait avec une naïveté charmante.

De 1733 à 1764, époque de sa mort, son existence se passa dans ce rude métier d'Atlas de l'Académie royale de musique. Il a fait représenter, durant cet intervalle, plus de vingt grands ouvrages, tant opéras que ballets, et qui, pour la plupart, eurent un succès éclatant. *Castor et Pollux* et *Dardanus* sont restés ses chefs-d'œuvre. La musique nationale n'était déjà plus à son point de départ; elle avait fait un pas de plus. Entre Lulli et Gluck, Rameau sera le point intermédiaire et de transition. Si son œuvre n'est plus possible, à l'heure qu'il est, il est telle page détachée de ce livre immense, qui, exécutée avec la perfection propre aux concerts du Conservatoire, vous étonnera toujours par le charme, la fraîcheur, l'originalité de l'idée mélodique, et il ne s'écoule pas une saison sans que l'auditoire de la salle des Menus ait à applaudir quelque fragment du vieux maître.

Il était plus qu'octogénaire, quand une fièvre violente vint anéantir en peu de jours cette organisation de fer. Ses derniers moments furent signalés par une boutade qui peint bien l'original. Le curé de Saint-Eustache, assis à son chevet, l'exhortait depuis quelque temps. Ce qu'il lui adressait ne pouvait être qu'excellent, mais la façon dont cela était dit n'était rien moins qu'harmonieuse. Le malade se dresse tout à coup sur son séant, et, apostrophant le digne prêtre :

— Que diable venez-vous me chanter là, monsieur le curé? s'écria-t-il en colère; vous avez la voix fausse.

Il avait oublié sa propre situation, pour ne plus songer qu'à mettre fin à cette cacophonie insupportable pour une oreille aussi délicate à l'endroit du son. Mais ce n'est pas le seul trait semblable qu'on ait à citer. Un jour, il rendait visite à une belle dame; il se lève brusquement de sa chaise au beau milieu de l'entretien, saisit un petit chien qui était sur ses genoux et le jette brutalement par la fenêtre d'un troisième étage.

— Eh! que faites-vous, monsieur! s'écrie la femme épouvantée.

— Il a aboyé faux, répliqua-t-il en repoussant la croisée (1).

Il expira le 23 août 1764. Des obsèques magnifiques lui furent faites à l'église Saint-Eustache, où il fut inhumé près de Lulli. Il laissait trois enfants : un fils, valet de chambre du roi; Marie-Louise Rameau, qui s'était faite religieuse du vivant de son père, et Marie-Alexandrine, qui épousa, lui mort, un mousquetaire, François-Marie Gauthier.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

(1) Gauthier-Dagoty le fils raconte cette anecdote un peu différemment; cela se serait passé au Palais-Royal, et dans des termes mitigés. Mais le fond de l'historiette est le même.

CHRONIQUE DE L'ANNÉE 1853.

LA NEIGE. 31 DÉCEMBRE 1853.

D'où viens-tu, neige éblouissante?
D'où venez-vous, légers flocons?
Dans la campagne blanchissante,
Vous allez couvrant les vallons.

N'est-ce pas la Vierge Marie
Qui donne aux petits chérubins
Des jouets de plume chérie
Qu'ils répandent dans les chemins?

Ou bien, de leurs petites ailes
N'est-ce pas le duvet soyeux
Que, dans les plaines éternelles,
Le vent leur ravit dans leurs jeux?

Quoi que tu sois, ô neige blanche,
En étendant ton froid rideau,
Laisse sèche une faible branche
Pour le pauvre petit oiseau.

Laisse une place sur la pierre
Pour le pauvre enfant orphelin,
Murmurant son humble prière :
« Je vous demande un peu de pain ! »

Et puis tombe, fine et serrée,
Sur plaine, colline et maison!
Ta robe, à la blancheur nacrée,
Rajeunit la triste saison.

Mme HENRY HEUGEL.

L'année 1853 n'est pas si bien ensevelie dans la neige qu'il ne soit temps encore d'y mettre le scalpel. Nous allons donc la disséquer, comme nous avons fait des années précédentes, n'oubliant jamais que le *Musée* doit être l'histoire authentique de tout ce qui se produit ici-bas d'instructif et d'amusant.

UN COUP DE GRACE AUX ESPRITS FRAPPEURS.

La récréation de 1853. Un dernier mot à l'acajou. Origines des tables tournantes. La ronde des cromlechs. Le crible magique. Expérience d'hier. Un tamis supérieur. Tertullien. Comment les chèvres parlaient. L'Égérie de Numa dans un verre d'eau. Une sorcière démasquée. La clef et le pendule. Les mouvements musculaires. Jongleurs indiens. Fabre d'Olivet. Les tables volantes des lamas. Le petit doigt des Turcs. Le fluide sous l'empereur Valens. Avis aux tourneurs du jour. Aventures récentes. Conclusion.

L'événement capital, la grande création, ou plutôt *récréation* de 1853, ont été les clefs, anneaux, cuvettes, chapeaux et tables tournantes et parlantes. Nous leur avons déjà dit leur fait à deux reprises ; mais l'acajou, ne se tenant pas pour battu, vaut la peine d'y revenir une troisième fois. *Tertia solvet.* Nous espérons donner enfin le coup de grâce aux esprits frappeurs. Il nous suffira, pour cette exécution, de remonter aux sources de ladite jonglerie, vieille comme la crédulité humaine. — Dis-moi d'où tu viens, ô table, ma mie, et je te dirai ce que tu es.

Posons d'abord, avec M. Edouard Fournier, dont nous avons les savantes recherches sous les yeux, ce fait incontestable et significatif: qu'à toutes les époques et dans tous les pays les sorciers et jongleurs « ont procédé, dans leurs prestiges et tours d'adresse, par la mise en mouvement, par la rotation des choses environnantes. »

Chez les Celtes, nos aïeux, le druide magicien prétendait enlever, dans une ronde irrésistible, les énormes pierres, cromlechs, menhirs et dolmens qui couvrent la Basse-Bretagne. Que vous raconte encore le Brezonnek, quand il s'est attardé, en perdant la carte, après avoir abusé du vin de feu ? Que les poulpiquets et les fées l'ont pris par la main et l'ont fait valser avec les arbres de la route et les pierres de la lande.

La sorcière romaine agitait le bruyant *rhombus* (crible divinatoire). Il n'est question que de cela dans tous les écrivains et poëtes latins.

Gabriel Naudé, racontant la vieille *danse des géants*, cite « les gros rochers que Merlin transporta d'Hibernie en Angleterre. » Un certain Gervais, ajoute-t-il, « n'a pas eu honte d'assurer que ces rocs et montagnes tournent perpétuellement en l'air, sans être soutenus d'aucune chose. »

Il y a trois mois, nous en avons répété l'expérience nous-même, à Trégunc, près Concarneau, dans le Finistère. Nous avons touché et fait toucher du doigt à un enfant un rocher colossal, qui s'est mis en mouvement comme une toupie. Etions-nous donc sorciers? Oui, comme les druides ! Le roc est posé sur un angle de telle façon qu'il perd l'équilibre et tourne au moindre contact. Ce n'est pas plus surnaturel que cela.

Le crible magique, dont parlent Cicéron et Lucien, eut une si grande vogue au moyen âge, qu'il devint la base de toute une science : la *coscinomancie.*

« J'ai appris, raconte Bodin, de maître Antoine, de Laon, lieutenant général de Ribemont, qu'il y eut un sorcier qui découvrit un autre sorcier avec un tamis, après avoir dit quelques paroles, et que ce tamis désignait, en se mouvant, tous ceux qu'on soupçonnait de crimes. » Il affirme ailleurs avoir vu lui-même, « en l'une des premières maisons de Paris, devant plusieurs gens d'honneur, un jeune homme qui faisait tourner un tamis sans y toucher. »

A la bonne heure ! voilà qui dépasse les sorciers d'aujourd'hui. Ils ne font tourner les tables, chapeaux et corbeilles, qu'en les poussant du petit doigt. Supprimez donc le petit doigt, messieurs ; agissez par la volonté seule, comme le jeune homme de Bodin, et nous verrons si le diable est votre compère !

Jusque-là, vous n'aurez pas plus de mérite que ce rémouleur de Téniers, dont la roue obéit au pied qui la pousse, et qui est l'éternel et vrai symbole des sorciers de la rotation.



La rotation, d'après Téniers.

Les Romains, anathématisés par Tertullien dans son *Apologétique*, faisaient parler non-seulement les tables, mais encore les chèvres (*per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt*). Nos *médiums* du jour font, certes, parler bien des bêtes, sans les compter eux-mêmes ; mais ce sont des bêtes à deux pieds, sans plumes, comme celle de Figaro. Les sorciers de la chèvre ou du coq procédaient avec l'alphabet, comme nos tourneurs de tables. Ils étalaient devant l'animal inspiré toutes les lettres grecques ou romaines, « et celles que la chèvre frappait du pied ou que le coq piquait du bec étaient mises en réserve dans leur ordre, pour former le mot ou la phrase prophétique. » Cela s'appelait l'*alectryomancie.* Les noms coûtent si peu ! Comment la science des tables n'a-t-elle pas encore un beau nom tiré du grec ? il en resterait au moins quelque chose un jour, comme de la *coscinomancie* et de l'*alectryomancie.* Nous conseillons à ces messieurs d'y songer.

«Je feray, dit Her Trippa, dans le *Pantagruel* de Rabelais (livre III, chap. xxv), ung cerne (cercle) galantement, le quel je partirai en 24 portions égales. Sus chacune je figureray une lettre de l'alphabet, et je poseray ung grain de froment, puis je lascheray un beau cocq à travers. » Et le coq, en picotant les grains, annoncera à Panurge son sort en ménage, « aussi fatidiquement, ajoute Rabelais, comme soubs l'empereur Valens le cocq vaticinateur alectryomantic mangea sur les lettres T. E. O. D. », indiquant Théodore pour héritier de l'empire, quand ce devait être Théodose !

Savez-vous comment le grand Pythagore cherchait la science de l'avenir, et comment Numa et Egérie préparaient les destinées de Rome ? Par le jeu d'enfant que nous appelons l'*expérience du verre d'eau*, et que nos ancêtres nommaient l'*hydromancie.* « Numa plongeait dans un verre d'eau, disent Varron et Peuces, un anneau suspendu à un fil ; si la chose devait réussir, l'anneau allait frapper le vase à diverses reprises.» (*De præcipuis divinationibus gener.*)

O sagesse des rois et des nations ! ô histoire ! ô postérité ! ô gloire humaine ! il est donc bien vrai que vous ne tenez qu'à un fil !

L'hydromancie était déjà percée à jour au seizième siècle ; elle n'avait plus pour champions que les imbéciles, c'est-à-dire l'immense majorité. Le *Trésor du petit Albert* (page 75) démasque une sorcière hydromancienne de Lille en Flandre. « Cette vieille nous conduisit dans un cabinet obscur où il y avait sur une table une petite statue assise sur un trépied et ayant le bras gauche étendu, tenant de la main une cordelette de soie fort déliée, au bout de laquelle pendait une petite mouche de fer bien poli ; et dessous il y avait un verre plein d'eau, en sorte que la mouche y pendait la hauteur de deux doigts. Et le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de heurter la mouche contre le verre, tant de fois pour oui, tant de fois pour non, selon ce qu'on voulait savoir. — Si monsieur doit être heureux dans son voyage, disait-elle, frappe trois fois contre le verre ! Et elle élevait sa main, armée d'un petit bâton, à la hauteur de la mouche, qui ne manquait pas de frapper trois coups, sans que la vieille touchât en aucune façon ni à la statue, ni à la cordelette, ni à la mouche. Or, voici quel était l'artifice de la vieille. La mouche de fer poli était fort légère et bien aimantée ; quand elle devait frapper, la sorcière mettait à son doigt une bague armée d'excellent aimant, qui attirait la mouche contre le verre ; et lorsque celle-ci devait rester immobile, elle ôtait sa bague sans qu'on s'en aperçût. »

Avis à ceux qui font le tour du pendule avec une clef, un livre ou un objet quelconque attaché à un fil.

Ils feront bien aussi de lire le savant traité de M. Chevreul (*Revue des Deux-Mondes*, mai 1833, p. 258-266), sur *une classe particulière de mouvements musculaires.* Ils y apprendront que ces mouvements suivent irrésistiblement nos volontés et nos désirs ; qu'en conséquence nous poussons les tables et les pendules sans le savoir, en y posant les doigts.

Du reste, la magie de la clef avait aussi son nom : *cléidomancie.* Voici l'antique manière de s'en servir, tout bêtement copiée par les mages de 1853 : « On entortille autour d'une clef un morceau de papier contenant le nom de la personne qu'on soupçonne d'un crime ou dont on veut deviner le secret ; cette clef est ensuite attachée à une Bible, qu'on remet entre les mains d'une vierge, et la clef doit tourner d'elle-même aux paroles du devin. Plus souvent la clef est attachée, au moyen d'une ficelle, sur

la première page de l'évangile de saint Jean, de manière à ce qu'elle soit suspendue quand le livre est fermé. La personne qui veut découvrir un secret pose le doigt dans l'anneau, et la clef, obéissant à une vertu cachée, tourne tout à coup. » (Ferdinand Denis, *Sciences occultes*, p. 61.)

La cléidomancie est le gagne-pain des sorciers russes et persans. Ceux-ci substituent une flèche à la clef, ce qui a créé le nom de *bélomancie*.

Chez les Egyptiens et les Indiens, les tables et clefs mouvantes sont l'a, b, c de la science du jongleur. Fabre d'Olivet l'avait tant étudiée au dernier siècle, que sa tête avait tourné, en même temps que sa table,—ce qui se voit encore tous les jours. « Il assurait, dit son biographe Alp. Rabbe, avoir souvent fait sortir un volume du rayon de sa bibliothèque, en se mettant en face et en s'imaginant fortement qu'il avait l'auteur devant les yeux. »

En êtes-vous là, messieurs les tourneurs d'aujourd'hui ?

Et Tespelion, le prince gymnosophiste, qui commandait à un grand orme de saluer Apollonius ! — Voilà un noble exemple à suivre ! (*L'Incrédulité savante*, p. 995.)

Les lamas du Thibet font non-seulement tourner, mais voler les tables. Les *Lettres édifiantes* nous l'attestent en vingt endroits. On sait que les lamas sont les plus habiles jongleurs du monde, témoin les 108 volumes in-folio de leur *kiagyour*, encyclopédie de toutes leurs finesses. M. Alexis de Valdemar en a trahi le fil blanc en traduisant un voyageur russe en Sibérie. (*Abeille du Nord*, journal de Saint-Pétersbourg.)

« Au nombre des moyens qu'ils emploient, il en est un plus curieux que les autres : une petite *table mouvante* est leur baguette magique ; elle leur sert d'indicateur pour découvrir des objets volés, dont on vient leur demander le lieu de recel. Voici comment se pratique leur enchantement. Une personne vient-elle s'adresser au lama et lui porter sa plainte, avec prière de découvrir l'objet qui lui a été volé : il est rare que le lama consente sur-le-champ à acquiescer à la demande. Il la renvoie à quelques jours, sous prétexte de préparations à son acte de divination (en réalité pour prendre les informations nécessaires). Quand arrivent le jour et l'heure indiqués, il s'assied par terre, devant une *petite table carrée*, place sa main dessus et commence à voix basse la lecture d'un ouvrage thibétain. Une demi-heure après, le prêtre se soulève, détache sa main de la table, élève son bras, tout en lui conservant, par rapport à son corps, la position qu'il avait eu se reposant sur la table ; celle-ci s'élève aussi, suivant la direction de la main. Le lama se place alors debout, élève sa main au-dessus de sa tête, et la table se retrouve au niveau de ses yeux. L'enchanteur fait un mouvement en avant, la table exécute le même mouvement ; il court, la table le précède avec une rapidité telle que le lama a peine à la suivre. Après avoir suivi diverses directions, elle oscille un peu dans l'air et finit par tomber. De toutes les directions qu'elle a suivies, il en est une plus marquée : c'est de ce côté que l'on doit chercher les objets volés. Si l'on prêtait foi aux récits des gens du pays, on les retrouverait à l'endroit même où tombe la petite table. Le jour où j'assistai à cette expérience, après avoir parcouru dans l'air un trajet de plus de quatre-vingts pieds, la table est tombée dans un endroit où le vol n'a pas été découvert. Toutefois, je dois avouer en toute humilité que le jour même un paysan russe, demeurant dans la direction indiquée, s'est suicidé. Ce suicide a éveillé des soupçons ; on s'est rendu à son domicile, et l'on y a trouvé tous les objets volés. Par trois différentes fois, l'expérience échoua en ma présence, et le lama déclara que les objets ne pouvaient être retrouvés. Mais en y assistant pour la quatrième fois, j'ai été témoin du fait que je viens de rapporter. Cela se passait aux environs du bourg Elane, dans la province actuelle de Zabaïtkal. N'osant pas me fier aveuglément à mes yeux, je m'expliquai ce fait par un tour d'adresse employé par le lama prestidigitateur. Je l'accusai de soulever la table au moyen d'un fil invisible aux yeux des spectateurs. La table mouvante était en bois de pin, et pesait une livre et demie. »

La croyance de nos médiums au magnétisme spécial du petit doigt et de son voisin l'annulaire est une vieille superstition orientale. « Ces deux doigts sont funestes, disent les commères turques, le diable s'en sert pour manger son riz ; aussi tout bon musulman ne mange-t-il qu'avec les trois autres. » Les macassariens croyaient que l'âme était dans les doigts, qu'elle s'échappait par là avec le dernier soupir. Aussi frictionnaient-ils le médius des agonisants pour aider leur esprit à s'échapper.

Ajoutons que les Ottomans d'aujourd'hui rient de ces croyances, et mangent avec les quatre doigts et le pouce, —quand le couscoussou est bien apprêté.

—Mais, vont s'écrier les tablophiles, toutes ces histoires, loin d'infirmer nos convictions, les confirment. Elles prouvent la réalité du fluide par son ancienneté et son éternité.

— Un moment, messieurs ! nous avons déjà apprécié le fluide des Celtes (qui n'est autre que le cidre ou le vin), le fluide du crible (que Robert Houdin a plein les doigts), le fluide de Numa (trahi par l'anneau de la sorcière de Lille), le fluide du pendule (expliqué par M. Chevreul), le fluide des lamas (dont M. de Valdemar a montré la ficelle), etc., etc. Vous allez connaître le fluide des tables parlantes, au temps de l'empereur Valens. Ouvrez Ammien Marcellin, livre XXIX, chap. III, traduit par l'abbé de Marolles, et publié en 1672, à Paris, chez Claude Barbin, vous y lirez cette page édifiante et décisive. Hilaire, un des conspirateurs arrêtés par Valens, pour complot contre sa vie, découvre au juge tout le secret des esprits frappeurs : « Nous avons construit, dit-il, cette petite table malheureuse que vous voyez, à la ressemblance du trépied delphique, et nous l'avons fabriquée de branches de laurier avec de funestes auspices : nous l'avons *remuée* après la consécration que nous en avons faite par des imprécations, des charmes et des vers mystérieux, et par beaucoup d'ornements que nous avons mis tout autour, selon la coutume : et toutes les fois qu'en la mouvant, elle étoit consultée sur les choses cachées, la cérémonie en étoit telle. On la mettoit au milieu de la maison purifiée par des odeurs arabiques, et au-dessus un bassin rond fait de divers métaux, aussi purifié, portoit tout autour sur l'extrémité du bord les vingt-quatre lettres excellemment gravées, dans une égale distance les unes des autres. Quelqu'un vestu de linge et chaussé de mesme, avec un bourrelet sur la teste et de la verveine à la main, qui est une plante heureuse, après avoir invoqué par certains vers la divinité qui préside à la science des choses futures, s'arresta par la loy de la cérémonie. Puis on suspendit aux cornes de la table, avec un fil de Carpathe fort délié, un petit anneau initié de disciplines mystiques, lequel tomboit par petits sauts d'espace en espace sur chaque lettre qui s'y trouvoit marquée, pour faire des vers héroïques qui répondoient convenablement aux interrogations qu'on faisoit aussi bien qu'aux nombres et aux mesures, comme nous lisons les vers pythiques ou ceux qui sont rendus par les oracles des Branchides. Là, nous enquestant de celuy qui succéderoit à l'empire présent, parce qu'on nous disoit que ce devoit estre un personnage

poly en toutes manières, et que l'anneau qui estoit suspendu s'estoit arresté sur deux syllabes O E, avec indication d'une lettre qui est la dernière de toutes; quelqu'un de ceux qui estoient présents s'écria que cela présageoit par une fatale nécessité que ce seroit Théodore. On ne fit pas après cela une plus ample perquisition; car c'estoit une chose assez constante que c'estoit celui-là mesme que tout le monde demandoit. »

Malheureusement pour les devins en question, le successeur de Valens devait être Théodose et non Théodore. Vous reconnaissez l'histoire à laquelle faisait allusion maître Rabelais, et vous savez à quoi vous en tenir sur le fluide d'Hilaire et compagnie.

Essayez, messieurs les tourneurs, d'ajouter la pompe au mystère. Faites des tables de laurier, embaumez-les d'*odeurs arabiques*, entourez-les de cornes, de charmes, d'ornements et de bassins de métal. Revêtez le lin et le bourrelet, symboles de votre innocence, prenez en main la verveine et le fil de Carpathe, récitez des vers pythiques ou autres, et vous parviendrez sans doute à faire dire à vos tables... Théodore au lieu de Théodose...

Tous ces faits historiques sont-ils assez concluants? Faut-il y joindre les faits modernes, que nous avons déjà rapportés? Et si ces derniers ne suffisent pas encore, en voulez-vous d'autres qui se passent chaque jour sous nos yeux?

Tantôt c'est une affaire de police correctionnelle. Un provincial interroge la table d'un Parisien, sur sa fille éloignée de cent lieues. La table répond que la fille est décédée. Le provincial éperdu prend la poste et, à demi-mort lui-même, il trouve sa fille en santé parfaite. Il traduit le Parisien devant les juges, — et celui-ci avoue la petite manivelle avec laquelle il faisait parler sa table... Il est renvoyé acquitté, mais tancé comme il le méritait.

Tantôt c'est une artiste connue depuis vingt ans par ses dessins et ses pastels remarquables. Une table interrogée lui dit: Prenez le crayon et dessinez une vierge! Elle dessine une vierge, comme elle en a dessiné mille dans sa vie. Et tous les initiés de crier au miracle!

Ici c'est une corbeille magnétisée qui court après une personne désignée entre toutes; mais elle y court de quelle façon? Précieusement portée dans les mains du magnétiseur! En voilà un tour d'esprit frappeur et frappant!

Partout ce sont des tablettes d'un demi-pied de long, de quelques pouces de large, épaisses de deux ou trois lignes, avec deux pieds d'ivoire, et un crayon formant le troisième, le tout d'une légèreté telle qu'il est impossible d'y poser le doigt sans imprimer un mouvement quelconque. Les adeptes installent cela sur une feuille de papier blanc, et se pâment d'enthousiasme en voyant le crayon tracer des cercles qui forment *oui* ou *non*, — comme les cloches disent ce qu'on veut.

Mais, messieurs, l'étonnant n'est pas que vos tablettes s'agitent. L'étonnant serait qu'elles restassent immobiles; et l'on pourrait vous défier de les maintenir telles un quart d'heure!

Du reste, le phénomène le plus habituel est celui-ci: Vous voyez un homme éperdu des esprits frappeurs. Sa table révèle le passé et l'avenir, évoque les morts et confond les vivants, dicte des chefs-d'œuvre ou les écrit à la mine de plomb. — Diable! lui dites-vous, montrez-moi cela au premier jour... Au premier jour, il est déjà trop tard. Le sorcier ne croit plus lui-même aux miracles qu'il vous a contés.

— Hâtez-vous d'en prendre pendant qu'elle guérit! disait le médecin Bouvard, lorsque l'écorce d'orme était en vogue.

— Hâtez-vous aussi de faire parler les tables pendant qu'on y croit. Vous n'avez pas de temps à perdre!

Concluons par le très-sage avis de monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans:

Si, comme tout semble l'indiquer, il n'y a qu'une mystification dans les tables parlantes, gardez-vous, gens sérieux, d'en être les dupes. Si, comme rien ne l'annonce encore, il y avait quelque chose... qui sentît le brûlé, gardez-vous, gens chrétiens, d'en être les complices.

ÉVÉNEMENTS ET PERSONNAGES DE 1853.

Outre les hommes et les faits qui ont traversé nos chroniques mensuelles, et à la tête desquels Mistress Stowe et l'*Oncle Tom* ont brillé un jour pour s'éclipser le lendemain, il nous reste à vous présenter les personnages et les événements que nous avons dû tenir en réserve pour la revue générale, — revue de morts et de vivants, de joies et de douleurs, comme toutes les choses d'ici-bas. Suivez d'un œil nos deux gravures, de l'autre notre texte fidèle, et vous aurez l'histoire de l'année à la plume et au crayon.

Omer-Pacha. — Voici d'abord un héros des affaires d'Orient, Omer-Pacha, le *muchir* (feld-maréchal) ottoman, le général en chef des Turcs en Bulgarie. Noble croate, il servit d'abord l'Autriche, émigra à Constantinople à la suite d'une querelle, et monta rapidement aux grades supérieurs. En 1848, il commandait en Valachie, et introduisait chez les musulmans un ordre et une discipline inconnus jusqu'alors. C'est, comme vous voyez, un bel homme, de cinquante à cinquante-deux ans. Il s'est distingué dans la soumission des provinces rebelles de la Porte, surtout dans l'expédition du Kurdistan, où il battit et fit prisonnier le fameux Béderkan-Bey, dernier chef des grands vassaux de la Turquie. Militaire par vocation, il a refusé tous les postes et tous les honneurs qui l'eussent éloigné du champ de bataille. Il entend le français sans le parler, mais s'exprime à merveille en slave, en turc, en allemand et en italien.

Voici trois morts illustres de 1853: l'architecte Fontaine, le lieutenant Bellot et le Père Roothaan, général des jésuites.

Fontaine, mort à quatre-vingt-onze ans, avait débuté, au temps de David, à l'école de Peyre, architecte de Louis XVI. En 1785 il obtint un second prix et se rendit à Rome, à pied, le sac sur le dos. Il y fut rejoint par Percier, son digne collègue depuis, et son ami pendant un demi-siècle. Ils travaillèrent ensemble, à l'écart, et furent surnommés les deux *Étrusques*. Quand ils se retrouvèrent à Paris, les futurs architectes de tant de palais habitaient encore d'humbles mansardes. Ils dessinaient pour Lignereux et Jacob les meubles dont ils allaient imposer le style à l'Empire. La fortune leur vint à tous deux, sans qu'ils s'en doutassent. On était à la fin du Consulat. Mme Bonaparte se plaignait de l'architecte de la Malmaison. David lui indique un jour Percier, et celui-ci, fort timide, conduit Fontaine chez le premier Consul. Bonaparte devine le talent de l'un et de l'autre, et les prend à la fois à son service. Bientôt l'état parfait de la Malmaison contraste avec l'incommodité des Tuileries, dont Lecomte était l'architecte. Le valet de chambre de Bonaparte, qui avait son franc parler, reprochait à Lecomte la fragilité de certain ouvrage. — Bah! s'écrie l'architecte, il durera plus que vous et votre maître. Le valet rapporte ce mot au général

(qu'il appelait toujours ainsi), et le premier Consul, poussé à bout, destitue Lecomte et charge Fontaine et Percier des Tuileries et du Louvre. Ces deux palais étaient presque en ruines. L'herbe poussait dans les salles actuelles du musée égyptien. Les deux amis se mettent à l'œuvre et rajeunissent les monuments en quelques années. Ils construisent les deux escaliers de la colonnade et le magnifique escalier du musée de peinture; ils poussent jusqu'à la rue de Richelieu l'aile gauche, qui s'achève aujourd'hui; ils élèvent l'arc-de-triomphe du Carrousel, etc., etc.; l'un, Fontaine, excellant par la science et l'audace, l'autre brillant par la finesse et l'élégance. Percier a éclipsé Fontaine, en mourant avant lui; mais Fontaine eût peut-être éclipsé Percier, s'il ne lui avait survécu. Que la postérité les place *ex æquo*. Architecte de la Restauration comme de l'Empire, de Louis-Philippe comme de Charles X, Fontaine, on le voit, savait maintenir l'édifice de sa fortune. Il bâtit pour Louis XVIII la chapelle expiatoire de Louis XVI, œuvre inférieure à son noble but, et pour le duc d'Orléans la belle galerie vitrée du Palais-Royal. Louis-Philippe le chargea de la réparation de tous ses châteaux, de la destruction de la façade des Tuileries sur le jardin, et de l'appropriation du palais de Versailles en musée. La gloire de ce dernier ouvrage absout Fontaine de la barbarie du précédent. En 1848, maintenu par la République, il eut l'honneur de lui envoyer sa démission, et se retira dans son ermitage de la rue de la Muette, à quelques pas du cimetière où l'attendaient sa tombe et le repos.

Bellot. — Le nom du lieutenant Bellot sera inscrit auprès de ceux de Lapeyrouse et de Jonh Franklin. Il se rattache pour jamais à la solution du plus grand problème maritime de ce siècle : l'existence d'un océan polaire baignant les côtes septentrionales de l'Amérique et permettant une navigation non interrompue d'Europe en Asie, en passant par le nord-ouest. Deux capitaines Anglais, MM. Macclure et Belcher, avaient décidé de franchir ce passage, en allant à la recherche de Franklin. Le lieutenant français Bellot, officier du plus grand mérite, se joignit en volontaire à l'expédition de ce dernier. Pour se figurer le calme héroïsme d'une telle entreprise, il faut lire la correspondance du commandant Macclure. Pris dans les glaces du pôle, le 11 septembre 1850, il n'a pu s'en débarrasser que le 14 juillet 1851, pour y retomber de nouveau le 24 septembre suivant; de sorte qu'il a passé dans cette prison de frimas la fin de 1851, toute l'année 1852 et la moitié de 1853!

« J'ai l'intention, écrivait-il, de retourner en Angleterre pendant cette campagne; je passerai à l'île Melville et au Port-Léopold; mais, si l'on n'entend plus parler de nous, nous aurons probablement été entraînés dans les masses de glaces du pôle, ou à l'ouest de l'île Melville : dans l'un ou l'autre cas, tout effort que l'on ferait pour nous envoyer des secours ne ferait qu'accroître le mal, car tout navire qui entre dans les glaces polaires doit être inévitablement écrasé. Ailleurs il dit encore : « Si l'on ne trouvait aucune nouvelle de nous à la pointe de Waler ou sur quelque promontoire élevé, on pourra supposer qu'il nous est arrivé quelque catastrophe, soit que nous ayons été emportés dans la mer polaire, ou que notre navire ait été brisé dans le détroit de Barrou, et que tout le monde ait péri. S'il en était ainsi, ce que je ne veux pas prévoir, il serait inutile de chercher à pénétrer plus à l'ouest pour nous secourir, car nous serions tous morts de faim avant qu'aucun navire pût arriver à notre aide.»

Ces tristes prévisions ne se sont réalisées que pour le lieutenant Bellot; tandis que MM. Macclure et Belcher se rejoignaient, en exécutant le passage du nord-ouest, tandis qu'ils ajoutaient à la mappe-monde les rivages d'un immense océan au nord de l'Amérique, notre jeune compatriote mourait enseveli dans leur triomphe, en tombant dans une crevasse de glaçons, au moment même où il ouvrait la route qui doit l'immortaliser. — Je resterai à ce poste où m'attend la mort, plutôt que de regagner la terre où il n'y a pas de danger! Telles ont été ses dernières paroles.

Toute l'Angleterre a souscrit pour élever un monument à Bellot, et le monde entier s'associera à cet acte de justice.

Le P. Roothaan. — Nous n'avons rien à dire du père Roothaan, le dernier général des jésuites, sinon que cet humble et puissant chef de la plus importante milice religieuse du monde a gouverné son royaume spirituel avec le silence, l'habileté et la piété de tradition, jusqu'au milieu de 1853. Son portrait, dessiné d'après nature par le baron de Gissac, en 1848, lorsque l'original, banni de Rome, résidait chez le comte de Villefort, dans l'Aveyron, n'a été publié que par l'*Illustration* française, d'après laquelle nous le reproduisons ici, en demandant grâce à l'illustre société pour cette infraction artistique à ses règlements.

C'est un Belge, s'il nous en souvient, qui a remplacé le le père Roothaan, Hollandais d'origine. On sait qu'aux élections générales notre compatriote, le père de Ravignan, a obtenu un certain nombre de voix.

Marie-Henriette d'Autriche. — Pour passer « du grave au doux », voici l'archiduchesse Marie-Henriette, fille de l'archiduc Joseph et petite-cousine de l'empereur d'Autriche, qui a épousé, le 22 août 1853, dans la fleur de ses dix-sept ans, le duc de Brabant, fils et héritier du roi de Belgique, Léopold. Les deux époux descendent en droite ligne de la fameuse reine Marie-Thérèse. L'archiduchesse, grande et jolie comme son portrait, si ce n'est encore davantage, est née le 23 août 1836. Elle était sans contredit la perle de la cour de Vienne, et elle sera la perle de la cour de Bruxelles. « Ses cheveux, écrit un homme qui l'a admirée de près, sont d'un blond cendré, son teint d'une pureté extraordinaire, ses yeux bruns d'une douceur infinie, sa physionomie affable et distinguée, son sourire fin et sa tête intelligente. Il y a dans toute sa personne un charme qui provoque instantanément la sympathie. Et les qualités de l'esprit et du cœur répondent complétement à cet extérieur aimable. La princesse est d'une aménité parfaite envers ses inférieurs, et d'une charité entraînante pour tous ceux qu'elle voit souffrir. Elle parle le français, l'anglais, l'allemand, le hongrois, l'italien et l'espagnol; elle est excellente musicienne et peint avec talent les fleurs et les fruits. Elle monte à cheval avec une intrépidité surprenante, etc. »

Il va sans dire que la future reine des Belges est déjà adorée de ce peuple, à qui elle rend l'image glorieuse de Marie-Thérèse et l'image sainte de Louise-Marie, tant regrettée.

Notre portrait de Marie-Henriette est gravé d'après le chef-d'œuvre de M. Schubert, le premier portraitiste de Bruxelles.

Tien-tè, le fameux chef de l'insurrection chinoise, nous fait remonter ou retomber « du plaisant au sévère. » Ce n'est pas un des événements les moins curieux de 1853 que cette brusque dissolution du Céleste Empire. Les rebelles sont déjà maîtres de Nankin, « le jardin et le grenier » de la Chine. Quand ils seront à Pékin, la dynastie

mantchoue croulera d'elle-même. Malheureusement pour elle, elle représente la conquête étrangère et l'immobilité dans l'ignorance. Son jeune adversaire, Tien-té, représente la race nationale et le progrès des lumières. Agé



Personnages de 1853 : En haut, Omer-Pacha, Fontaine ; au-dessous, le père Roothaan, Bellot ; au centre, Marie-Henriette d'Autriche ; au bas, Brunet-Jocrisse ; au-dessus, Tien-té, Monnier-Prudhomme. Dessin de M. Hadamard.

de vingt-trois ans, doué de tout ce qui entraîne et fanatise, héros des clubs mystiques qui minent l'empire depuis un demi-siècle, il appose son nom (*Vertu céleste*) à celui de l'empereur Tien-Foung (*Parfaite abondance*). Imbu d'ailleurs de quelques idées chrétiennes, il relève le spiritualisme en broyant sur sa route les idoles, dragons et pa-

godes tartares. La tour de porcelaine n'a qu'à se bien tenir sur sa base.

Tien-té a pris pour signes de ralliement la suppression de la longue queue imposée aux Chinois par leurs maî-



Événements de 1853 : En haut, le tombeau de Napoléon, le Saint-Sépulcre; au milieu, types moldaves et bulgares; au bas, tables tournantes, messe au camp de Satory. Dessin de M. H. Catenacci.

tres, et la robe ouverte par devant, qui était l'ancien vêtement national. « Se couper la queue en ce moment, dit M. Callery, c'est tirer l'épée en jetant le fourreau. » Le portrait de Tien-té, sur toutes les monnaies qu'il répand à pleines mains, brille par une chevelure entière. — immense révolution en Chine!

Le prétendant veut à la fois renverser les Mantchous, réformer le culte, fédéraliser les provinces et ouvrir le Midi à l'Europe. On voit qu'il a quatre cordes excellentes à son arc.

Mûri par des travaux précoces, il est grave et triste, et vit dans la retraite. Il n'en sort que pour donner ses ordres ou éblouir les populations. Alors il voyage en palanquin fermé avec des rideaux de soie couleur d'ambre, et porté sur les épaules de seize officiers de distinction. Derrière lui vient son gouverneur ou conseiller intime, porté par huit hommes. Le cortége est clos par les trente épouses adorées du maître, portées également par un grand nombre d'hommes. Ces dames ont une toilette magnifique. Elles défilent l'une après l'autre, assises dans de beaux fauteuils, bien commodes, richement peints en or et vermillon. Après elles sont de nombreux serviteurs, portés également dans des palanquins, et un détachement de soldats. La physionomie de Tien-té est douce, mais annonce la fermeté et l'obstination. Son teint est couleur de safran pur. Il est plus grand, mais moins robuste que l'empereur, son rival. Celui-ci, svelte, hardi, le regard fixe, commande avec hauteur; le prétendant, au contraire, sonde d'un œil froid les replis de l'âme, persuade plus qu'il n'ordonne, médite ses projets en silence et ne les révèle que par l'exécution.

Du reste, de part et d'autre, le rasoir est le grand argument et la dernière raison. Jamais de quartier ni de captifs. La Chine est littéralement hachée menu entre les deux compétiteurs.

Pauvre Empire du milieu! Il ne rirait même pas de ces deux joviales figures de Monnier-Prudhomme et de Brunet-Jocrisse. Prudhomme, la joie honnête et modérée de 1853, Jocrisse, la naïve et grosse joie de nos pères et de nos oncles!

Monnier vous apparaît, messieurs et mesdames, tel que l'a dessiné M. Stop, et tel qu'il a été couronné, en plâtre, au foyer de l'Odéon, après la 100e représentation de son chef-d'œuvre, sur l'air de *Portrait charmant*, joué par les tambours, flûtes, violons et clarinettes. Le plâtre était de M. Tétard, habile sculpteur en charge, et plus habile artiste en comédie, — que la Russie nous a dérobé depuis lors, avec MMmes Volnis, Plessy et Rachel. Puissent les glaces de la Néva, et les débats de la question d'Orient, nous les renvoyer au premier dégel! On a trouvé généralement que Monnier-Prudhomme et son image se ressemblaient comme deux pruneaux de Tours, — à ce point qu'ils n'ont pu se regarder sans rire (le buste surtout a éclaté), et que l'auteur-comédien s'est écrié avec extase: — Ce portrait est le plus beau jour de ma vie!

Brunet. — Quant à Brunet-Jocrisse, il a fait sa dernière bêtise, il est mort à Fontainebleau, dans sa quatre-vingt-huitième année, ce qui n'est déjà pas si jocrisse.

Brunet, enfant de Paris, s'appelait Mira. Il apprit à lire, avec Talma, chez M. Vaperot, cul-de-sac de la Bouteille, quartier des Arcis. Quand il sut lire, il alla rire au boulevard Nicolet, aux charges de Talon, de Valanges et de Carlin. Il débuta bientôt chez Doyen, où il fut acteur, comparse, souffleur, régisseur, copiste et rédacteur d'affiches. Le premier mot qu'il dit en scène fut celui-ci : — *Frère*, *il faut mourir*, dans le *Comte de Comminges. Il faut mourir de rire*, ajouta-t-il ensuite toute sa vie durant. Il fit d'abord la vogue de *Cadet-Roussel* à la Cité; puis aux Variétés et au Palais-Royal, celle des Cri-cri, des Fagotin, des Pommadin, des Jocrisses, si bien qu'on ne disait plus : — Allons au Vaudeville, mais : — Allons chez Brunet. Lui-même se comparait ainsi à Potier : — Il joue le sot, et moi je joue la bête.

Il savait dérider Napoléon, qui l'appelait souvent à Saint-Cloud. Mandé un jour pour égayer la tristesse du divorce, il amena Tiercelin, et joua *Cadet-Roussel, professeur de déclamation.* Jugez de l'effet que produisit cette apostrophe du héros comique, menacé de divorce: — Est-ce que vous croyez que je me suis marié pour mon plaisir? c'est pour ne pas laisser finir ma race et avoir des *prédécesseurs!*

Brunet avait sa malice, comme toutes les bêtes... Il savait lancer l'allusion, et appelait cela : — Scier du bois... par allusion au préfet de police Dubois, qui l'avait fait arrêter pour excès de bêtise.

Zimmermann. Onslow. — En fait de pertes, l'art a pleuré plus sérieusement, en 1853, MM. Zimmermann et Onslow: Zimmermann, roi du piano, maître au Conservatoire, auteur de l'opéra : l'*Enlèvement*, des belles messes de Saint-Eustache, et de l'*Encyclopédie du pianiste*, homme aimable dans son salon dont il avait fait une petite cour musicale ; Georges Onslow, le Beethoven français, au dire des Allemands eux-mêmes, le compositeur par excellence de musique instrumentale de chambre, l'auteur d'innombrables quintettes et quatuors au-dessus de leur réputation, et de trois opéras, l'*Alcade*, le *Colporteur* et les *Etats de Blois*. Il avait remplacé Chérubini à l'Académie des beaux-arts, où lui-même vient de céder la place à M. Henri Reber, le fin mélodiste de la *Nuit de Noël*, du *Père Gaillard*, et des *Papillottes de M. Benoît*, qui se déroulent aujourd'hui à l'Opéra-Comique, aux applaudissements du public le plus difficile. M. Onslow est mort à Clermont-Ferrand, où il avait fixé sa résidence.

Passons maintenant à notre seconde gravure. Elle nous jette au milieu des grands faits de l'histoire, de la question d'Orient, des Moldaves et des Bulgares, de la sépulture de Napoléon, etc., etc. Fidèle à notre modeste cadre, nous ne toucherons à ces faits que par leur côté moral et pittoresque.

Le Tombeau de Napoléon. — A tout empereur tout honneur. Vous voyez d'abord l'entrée du tombeau de Napoléon aux Invalides, inauguré le 15 août 1853. Ce monument sera l'objet d'une étude grave et de plusieurs dessins spéciaux dans le *Musée des Familles*. Nous nous arrêterons aujourd'hui à la porte, dont rien ne peut rendre l'aspect grandiose et solennel. On y arrive en descendant un escalier de marbre, par l'ouverture pratiquée derrière le grand autel du dôme, dans la partie de l'église affectée à la crypte, et dont le sol est abaissé de deux mètres environ. On passe sous l'autel même par cette porte que nous avons esquissée en petit, en attendant les larges vues que nous préparons. Au-dessus de la corniche, on lit, gravé sur une tablette de marbre noir, le vœu suprême du grand homme : « *Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé.* » Aux deux côtés des panneaux se dressent deux statues colossales en bronze, d'un calme sauvage et impassible, représentant la loi et l'armée, la force civile et la force militaire. Elles portent sur des coussins le globe et le sceptre impérial. M. Duret, de l'Institut, a créé ces deux figures qui saisissent l'âme et la disposent aux impressions austères. L'austérité, d'ailleurs, est le caractère de tout le mausolée. Jamais rien d'aussi imposant, d'aussi simple et d'aussi majestueux n'a consacré la mémoire d'un homme. Tout est marbre, bronze et porphyre. Pas un ornement profane; une crypte, noyée dans un demi-jour sépulcral,

entourée d'une balustrade en marbre blanc; au-dessus, un autel à baldaquin en marbre blanc et noir, avec un Christ en marbre blanc de M. Triquetti; à droite et à gauche, pour gardes d'honneur, deux sentinelles mortes, les tombeaux de Duroc et de Bertrand; dans la crypte, un abîme de six mètres, à ciel ouvert, sous le dôme immense des Invalides; un parvis supporté par douze pilastres en marbre blanc de Carrare, d'un seul bloc, offrant douze figures colossales tournées vers le cercueil et personnifiant les grandes victoires de l'Empereur, dernier chef-d'œuvre de l'habile ciseau de Pradier; au centre, le corps de Napoléon, dans un sarcophage en granit rouge de Finlande, posé sur un socle de granit vert français; un pavé de mosaïque, où se dessine une vaste couronne de lauriers, d'où jaillissent les noms des batailles de Rivoli, Marengo, Wagram, Austerlitz, etc.; douze lampes de bronze sur les modèles de Pompéia, et qui ne seront allumées que deux fois par an; sur les parois, dix grands bas-reliefs en marbre blanc rappelant les grandes institutions impériales: le Code civil, la Légion-d'Honneur, le Concordat, l'Université, etc.; çà et là, des reliques sacrées: l'épée d'Austerlitz, les insignes du héros, sa couronne d'or massif, et soixante drapeaux ennemis, tachés de sang et criblés de balles; au fond bientôt la haute statue de Napoléon, que M. Simart taille en pleine carrière: tel est l'ensemble de ce mausolée sans exemple et sans rival, qui fera partager à M. Visconti, mort, hélas! hier, l'immortalité napoléonienne. Le tour de force de l'architecte a été de disposer ses plans de telle sorte que tout le dôme et presque tout l'autel si admirable des Invalides sont devenus le tombeau de l'Empereur, comme s'ils eussent été construits pour cet objet spécial. Jamais appropriation plus imprévue ne fut réalisée avec plus de bonheur, d'harmonie et d'habileté.

A plus tard, l'histoire, les détails et les gravures du monument.

Le Saint-Sépulcre. — C'est encore une tombe, ou du moins l'enveloppe d'une tombe, qui occupe le sommet droit de notre dessin. Et quelle tombe, surtout en 1853! Nous avions donné la vue intérieure de la chapelle du Saint-Sépulcre (voy. le t. XVI du *Musée*, p. 88, *Voyage de Naples à Jérusalem*, par M. Mazas); nous ne pouvions choisir, pour en donner la vue extérieure, un moment plus propice que celui où le monde entier s'agite et va se lever peut-être autour et au sujet de ce lieu sacré par excellence. C'est là, en effet, le point de départ et comme le centre de toute cette immense affaire qui s'appelle depuis tant de siècles la question d'Orient. Etrange destinée du tombeau d'un Dieu de paix, mort pour l'union et le salut du genre humain! Toutes les fois qu'on s'en dispute la clef, les épées se tirent et les canons tonnent d'un bout de l'univers à l'autre. Et cela durera tant que cette clef de voûte de l'Église sera au pouvoir des infidèles et des hérétiques; tant que Jérusalem, la ville sainte, au lieu d'être une succursale de Rome, la ville éternelle, sera tiraillée par toutes les communions chrétiennes dont elle est le pôle, par les Musulmans qui y voient leur seconde Mecque dans la mosquée d'Omar, et par les Juifs qui y rêvent la renaissance du temple de Salomon jusque dans les fosses dont ils peuplent la vallée de Josaphat. Le doigt de Dieu seul tranchera ce nœud gordien, quand son jour sera venu! La question d'Orient est une question d'en haut.

Moldaves et Bulgares. — En attendant, vous reconnaissez les hommes qui s'agitent, sans savoir que Dieu les mène, autour de cet aimant du Saint-Sépulcre, — les Moldaves, les Valaques et les Bulgares, — déjà esquissés dans nos *Provinces danubiennes* (numéro de septembre 1853); voici la coiffure serrée, le chignon coquet, la jupe à mille plis, le corsage lacé et la petite veste de la paysanne de Beuron et de Werenwaag; ce tricorne d'où s'échappent de longs cheveux est le chapeau de son mari. Ces hommes vêtus de larges houppelandes brodées de passements, aux manches pendantes, de culottes et de bottes molles, de ceintures rouges et de sombreros de feutre, sont les maîtres de poste, cochers et postillons moldaves. Ils causent avec le berger, leur voisin, aux cheveux courts et à la jaquette serrée sur la hanche; avec le fermier, leur ami, au bonnet et à la veste de fourrure, les pistolets au flanc et la hache au poing. Voici les Juifs chassés de la Pologne dont ils gardent le costume étroit et le chapeau pointu. Voici une famille de cultivateurs roumains du Danube: les hommes en braies et en chemises à ceinturon, en bonnet fourré, pieds nus sur leur sol fertile; les femmes rappelant celles de la Bible par leurs tresses échappées d'une bande d'étoffe, leurs corsages ouverts et brodés, leurs colliers sur la poitrine, leur cruche ou leur quenouille à la main, leurs enfants dans les bras. Ce grand chapeau à bords relevés coiffe un marchand moldo-bulgare; ces figures sombres, en turbans de laine, sont un chef et un paysan tatars des rives turques du Danube. Pauvres nations prises entre deux feux, dont toute l'Europe s'occupe aujourd'hui, et qui aimeraient mieux l'oubli dans la paix et l'obscurité!

La petite guerre n'a pas fait moins de bruit que la grande en 1853, et méritait comme elle une place dans notre revue au crayon. L'artiste a choisi le moment solennel de la messe au camp de Satory, quand l'évêque, officiant sous la tente de lances et de drapeaux, élevait l'hostie consacrée, au milieu de trente mille hommes à genoux, au bruit des clairons, des tambours et des salves d'artillerie. De ces cérémonies sublimes, le soldat de Sathonay, de Versailles et d'Helfaut passait à l'école de danse et de musique assaisonnée de lazzis frrrançais, aux spectacles étourdissants de l'Hippodrome militaire, à la cantine *illustrée* d'inscriptions philosophiques: *Véry et Véfour. Bouilli toujours, rôti jamais!* et aux grandes manœuvres sur Saint-Germain, Lyon ou Saint-Omer, dans lesquelles nos troupes montraient si bien pour de rire ce qu'elles sauraient faire pour de bon.

ORFILA.

Pilote. Disputeur. L'inquisition. A Paris. Premier cours. Dernière leçon. Carrière de gloire. Le chimiste légal. L'homme du monde. Le chanteur. Anecdotes.

Nous arrivons au plus illustre mort de 1853. La France a perdu à la fois, dans Orfila, un savant hors ligne, un habile administrateur, un orateur accompli, un homme du monde exemplaire et le premier chanteur de l'époque.

Matteo-Jose-Bonaventure Orfila naquit à Mahon (île Minorque), le 24 avril 1787, d'une famille de petits marchands qui eussent pu se targuer de noblesse, car un de leurs aïeux avait figuré au quatorzième siècle dans les conseils du roi, et doté sa ville natale d'un hospice et d'un couvent. Le père du chimiste le lança, à quinze ans, comme second pilote, sur un navire caboteur; mais, à son retour, il daigna confier son instruction à un cordelier qui lui apprit un peu de grec et de latin, avec beaucoup de scolastique, et, comme Gil Blas à Oviedo, en fit le premier disputeur de Minorque. Il soutint une thèse publique de trois heures dans la grande église de Saint-Jean. Puis, sachant qu'il ne savait rien, et porté irrésistible-

ment vers la science, il alla étudier la médecine à Valence où il obtint les premiers prix de physique et de chimie. Il cultivait en même temps les mathématiques. Que dis-je? il les professait à deux gamins de quatorze ans, devenus ses élèves! Il apprenait le français avec un Gascon et l'anglais avec un citoyen d'Irlande. Voyant son maître de chimie arriéré de cent ans, il achète les livres de Lavoisier et de Fourcroy, renonce aux cours officiels, et fait de sa chambrette un laboratoire où il travaille avec tant d'acharnement qu'on voit sa lampe briller toute la nuit, sauf trois heures, et que les serenos viennent régulièrement y allumer leur lanterne. Après un examen de deux heures, où il instruit et stupéfie ses juges, on le dénonce au grand-inquisiteur, comme ayant fait le monde plus vieux que la Genèse. Le magistrat l'appelle et l'interroge. L'élève concilie éloquemment sa doctrine géologique avec l'Ecriture sainte, et l'inquisiteur lui dit avec bonté : «Vous m'avez convaincu; allez et honorez l'Espagne, et sachez que le saint-office n'est pas aussi barbare qu'on le raconte.»

De Valence, Orfila passe à Barcelone, dont la junte l'envoie en France avec 1,100 fr. dans sa poche. En route,



Le premier cours d'Orfila à Paris, devant Béclard, Jules Cloquet, Edwards, etc. Dessin de G. Janet.

un ami lui en emprunte 1,000, *oublie* de les lui rendre, et l'Espagnol débarque à Paris avec 50 centimes et une guitare! Un oncle de Marseille lui envoie 100 écus; la junte lui fait 1,500 fr. de pension jusqu'à la guerre, et il enlève le doctorat le 27 décembre 1811. Aussitôt les secours de famille sont supprimés (la pension l'était déjà depuis longtemps); le père redemande son fils à Mahon, — et celui-ci lui répond, comment? en ouvrant, à Paris même, dans sa chambre, un cours libre de chimie. Sa bonne étoile lui envoie pour auditeurs, devinez qui? Béclard, Jules Cloquet et Edwards, qui doivent grandir avec lui-même et rester ses amis jusqu'à la mort.

Toutefois, Orfila sait ce qu'il doit à son pays. Il propose à la junte de Barcelone d'aller y fonder une chaire, et au roi Ferdinand d'organiser la science en Espagne. La junte et le roi le remercient et lui rendent ainsi la liberté qui donne son génie à la France.

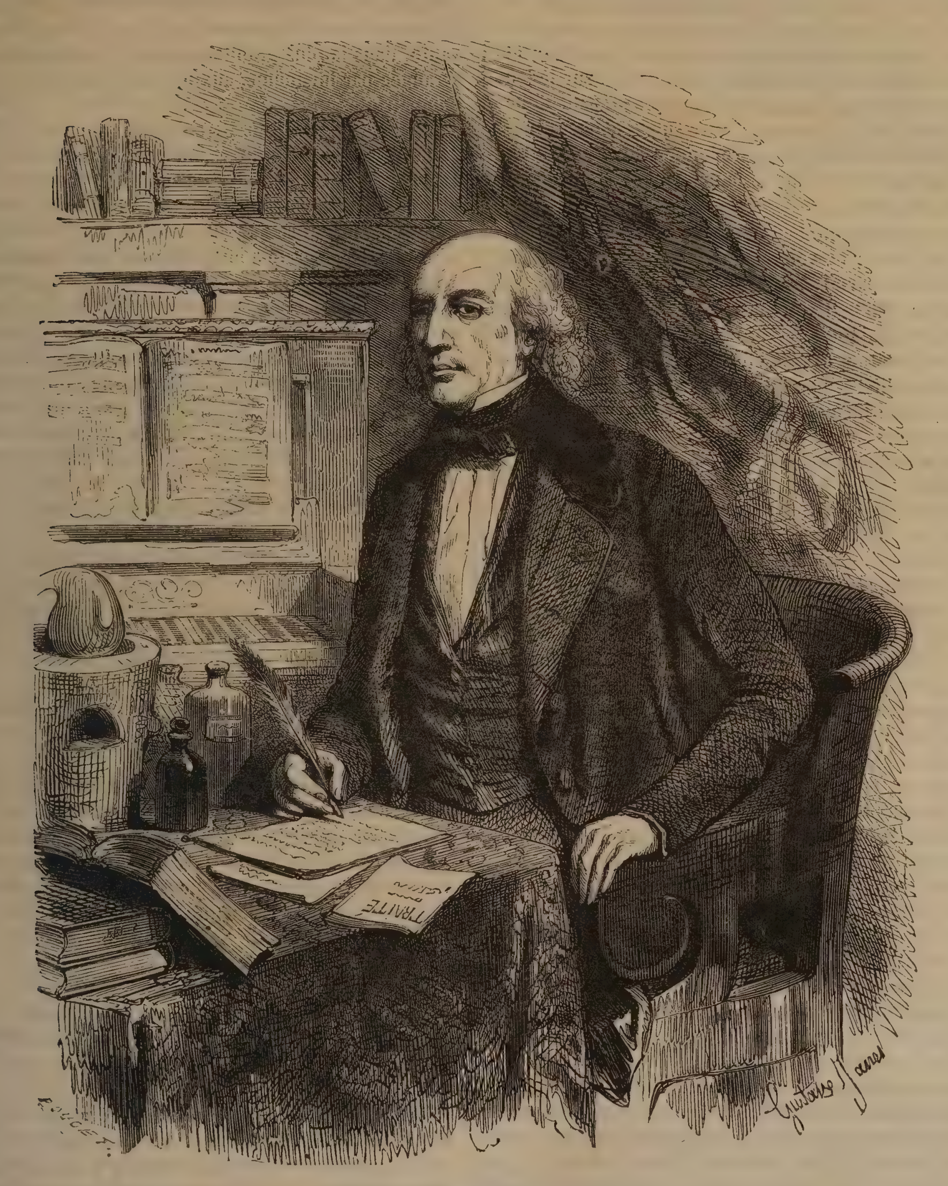
On connaît la rapidité et l'éclat de sa carrière à Paris. Successivement médecin par quartier de Louis XVIII en 1816, professeur de médecine légale en 1819, membre de

l'Académie en 1820; transporté à la chaire de chimie en 1823, il ne l'a quittée que peu de jours avant sa mort, le vendredi 4 mars de l'an dernier, après une admirable leçon sur la potasse et la soude, — applaudie par tout le personnel de la Faculté, dans l'immense amphithéâtre de l'Ecole de médecine.

Comme doyen de cette Ecole, Orfila a été vivement attaqué; on sait aujourd'hui ce qu'on doit de progrès à son audace administrative : le jardin de la Faculté, la clinique agrandis; le musée Dupuytren, le musée anatomique, etc.; et ceux même qui le calomniaient le plus hautement se sont inclinés devant ces legs de 161,000 fr., si généreusement donnés et si utilement employés par lui!

Il a légué à la science jusqu'à son corps, livré au scalpel de ses élèves par sa volonté suprême.

A la Faculté, au Conseil général, à celui des hôpitaux,



Portrait d'Orfila. Dessin de G. Janet.

à l'Université, partout enfin, la justesse d'idées, l'initiative rapide, la rigueur de logique, l'éloquence entraînante d'Orfila, ont laissé un vide immense et des regrets éternels.

On se souvient du rôle décisif et providentiel que ce grand chimiste légal jouait dans les procès d'empoisonnement. Ce rôle avait d'autant plus d'effet sur le public, que l'acteur apparaissait avec la double face, terrible et charmante, de l'inquisiteur et de l'homme du monde, de l'alchimiste et du bariton. Dans le drame de la Cour d'assises, a dit un témoin éloquent, cette grave figure apparaissait comme l'image de la fatalité scientifique qui dénoue l'action, secouant son flambeau dans les ténèbres du crime, faisant parler la mort exhumée du tombeau, et apportant la preuve frappante qui confond le coupable et dicte l'arrêt des juges. — Et puis, on voyait le même homme, doux et aimable, sourire au cercle de jeunes femmes et d'élégants dilettanti qui l'entouraient; et, tout

entier à ses mélodieuses inspirations, on l'entendait soupirer la romance avec grâce et d'une voix légère. Dans les mémorables et retentissantes affaires, telles que le célèbre procès du Glandier, que de fois on nous l'a montré se livrant à ses funèbres opérations, mettant le cadavre dans une chaudière, et le faisant passer ensuite dans ses alambics pour découvrir la trace, le vestige, la parcelle d'arsenic qui, poursuivie avec un art irrésistible, vient enfin éclater sur l'émail d'une soucoupe de porcelaine en prenant la forme d'un anneau! On se représentait le savant mélomane dans son laboratoire, entre ses fourneaux et son piano, examinant d'un œil l'appareil qui est sur le feu et de l'autre la musique qui est sur le pupitre; tenant d'une main l'écumoire et promenant l'autre sur le clavier; méditant le problème chimique et fredonnant un air d'opéra, au bruit du bouillonnement de la marmite où se cuisine son œuvre lugubre!

Orfila se souvenait qu'il eût pu saigner et tailler, comme un autre médecin; et voici une de ses plus *spirituelles* opérations, citée par M. Latour, dans l'*Union médicale*.

En janvier 1853, il voit entrer dans son cabinet un magnifique nabab indien, qui croyait avoir deux nez, et qui, sur la réputation universelle du savant, venait de Lahore se faire délivrer par lui de son nez supplémentaire. Vous comprenez qu'à un malade de ce genre et venu de si loin, il eût été cruel de répondre : Mon brave Indien, vous avez la berlue, vous ne possédez que le nez que Dieu vous a donné, et il est, ma foi! très-bien fait. Et de vrai, ajoutait M. Orfila, je n'ai jamais vu de nez d'un plus beau galbe. Mais, en médecin charitable et philosophe, l'illustre toxicologiste fit semblant de se prêter aux idées fausses de l'Indien, examina sur toutes ses faces ce prétendu nez parasite, et, avec sang-froid et assurance, il lui dit : Je vous débarrasserai de cela, revenez demain. Le lendemain, M. Orfila, s'étant procuré un nez aux pavillons de dissection, endort notre Indien au moyen du chloroforme, lui applique, pendant son sommeil, un bandage approprié, et simule adroitement tous les incidents d'une opération. A son réveil, grande joie de l'Indien à qui l'opérateur montre et met entre les mains ce nez, cause de tant de chagrin, et dont sa main habile vient de le débarrasser. Les choses allèrent bien pendant quelques jours; mais, hélas! une nouvelle inquiétude survient chez notre opéré. —Monsieur, dit-il à son opérateur, je crois que le nez repousse! En vain M. Orfila cherche-t-il à lui persuader le contraire; en vain M. Velpeau, consulté, trouve-t-il l'opération bien faite et la cure radicale, le pauvre nabab ne fut pas convaincu, et il partit en disant : Je reviendrai l'année prochaine pour me faire opérer de nouveau. M. Velpeau le sait bien, on ne les guérit pas tous, ces infortunés nosomanes, même par les ressources les plus ingénieuses. Cet habile chirurgien voulut tenter de guérir une pauvre femme qui croyait avoir une couleuvre dans le ventre. On se procure une couleuvre véritable : une petite incision est faite à l'abdomen; la couleuvre est dextrement jetée dans le bassin et triomphalement montrée à l'opérée. Celle-ci regarde, examine le serpent avec grande attention, et s'écrie : Malheur, c'est une femelle! elle a fait des petits!

M. Dubois (d'Amiens), dans son éloge d'Orfila, a fait de piquantes révélations sur sa carrière musicale.

A huit ans, un moine lui enseignait la musique, à grands coups de férule, de sorte que l'enfant prit en horreur l'art qui devait charmer sa vie. Il ne pouvait surtout rien comprendre à la mesure, lorsqu'un docteur Siguier la lui expliqua en coupant un bâton en deux, puis en quatre parties égales, et en lui disant ces mots : — Ces quatre bois égaux sont la mesure à quatre temps. Ils forment quatre noires. Que tes quatre poses, égales comme ces quatre bois, composent l'ensemble de ta mesure, comme ces quatre bois font l'ensemble du bâton. Voilà tout le mystère! Orfila comprit, et fit des progrès étonnants... Mais bientôt un châtiment paternel trop sévère l'afflige d'un bégaiement complet. Le docteur Siguier vient encore à son aide, et le fait chanter plusieurs mois de suite au lutrin. Il le guérit si radicalement, qu'il exécute, l'année suivante, dans la plus grande église de Minorque, une messe arrangée par lui-même, aux applaudissements de tous ses compatriotes.

Un peu plus tard, à Barcelone, il apprend qu'une excellente troupe italienne va jouer la *Molinara* de Paësiello. Il achète un billet du prix de son dîner, court au théâtre, et en sort littéralement fou. « Il chante en s'en retournant chez lui; il se met au lit et ne peut dormir; il veut reproduire ces grands effets de voix qu'il a entendus : impossible, son organe est lourd, rebelle et traînant. Il attend le jour avec impatience; au lieu d'aller dans l'amphithéâtre de chimie, il va chercher à dompter sa voix, en la jetant au milieu des airs; et pour cela il gravit une haute montagne qui domine Barcelone, le mont Jouy; il se met à vocaliser de toutes ses forces. A dix heures, il tenait ses roulades, et rentrait dans Barcelone tout joyeux de sa conquête. Mais cela ne lui suffit pas, il s'exerce sur toutes sortes d'instruments : la flûte, le piano, la guitare, le violon; toutefois il finit par opter, et, en véritable Espagnol, il se décide pour la guitare. »

Quelques années après, on donnait une soirée à Paris chez le comte de Balk. Un dilettante célèbre, M. B. L., y remarque un jeune homme, dont la figure expressive et noble attirait la sympathie.

— Quel est ce personnage? demanda-t-il à son ami Champein.

— C'est un Espagnol, protégé du comte, étudiant à Paris, et la plus belle organisation musicale que je connaisse.

— Son nom?

— Ma foi, je l'ai oublié... Un nom en *i* ou en *a*. Il possède une voix incomparable; — et s'il voulait entrer à l'Opéra, il en serait le roi dès les premières notes. Mais figurez-vous qu'il a une manie, celle de la science, — la chimie et la médecine! Il ne va dans le monde que pour arriver plus tôt à la Faculté... Il dédaigne l'art, le théâtre et les artistes... Bref, c'est un fou qui tourne le dos à la gloire et à la fortune.

— Quel a été son maître de musique?

— Lui-même, dit-on... Il n'a pas le moindre antécédent... Il a chanté, il y a deux jours, chez un banquier, où il a fait sensation et fanatisme... Mais lui seul ne paraît pas s'en être aperçu...

— Bah! dit B. L., sur qui l'exagération réagissait en sens contraire, encore un phénomène comme j'en ai tant vu disparaître; — un de ces prodiges que les salons parisiens mettent en évidence pour quelques soirées. — Tenez, mon cher, je douterai de votre virtuose castillan jusqu'à ce que vous me l'ayez fait entendre à loisir.

— Tout de suite, si vous voulez, reprend Champein; n'attachant aucune importance à la musique, le jeune homme ne se fait jamais prier.

On écoute une fantaisie de Creutzer, qui obtient un succès d'enthousiasme... Mais B. L. n'entendait que d'une oreille, et ne quittait pas des yeux l'Espagnol au sujet duquel il croyait donner une leçon à son ami.

Prévenu par Champein, le comte de Balk dit un mot à

l'oreille du jeune inconnu, et celui-ci, sans autre façon, se met à chanter un des morceaux les plus difficiles et les plus admirés du *Matrimonio segreto*.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Voix, méthode, souplesse, force, grâce, élégance, pureté, broderies, expression, tout était parfait, merveilleux, incroyable, chez l'exécutant. — Jamais la suave mélodie de Cimarosa n'avait été plus suavement interprétée... Jamais la musique elle-même n'avait rien produit de plus délicieux, de plus précis, de plus sympathique, de plus enchanteur. Au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, B. L. se lève éperdu, et court vers l'Espagnol, au moment où Laïs lui disait : — On n'a jamais mieux chanté, on ne chantera jamais ce morceau mieux que vous, monsieur Orfila !

— Orfila ! s'écrie B. L., voilà un nom qui effacera bientôt ceux des plus fameux artistes !

C'était bien Orfila, en effet ; mais le dilettante se trompait en lui annonçant la gloire de la scène.

Il marchait à une gloire plus pure et plus solide, — et il devait y arriver, quoi qu'eût dit Champein, en ne chantant qu'à ses moments perdus, et en demeurant simple amateur de musique.

Tous ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Orfila dans son salon, devenu l'antichambre des théâtres lyriques, — savent qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce qu'on vient de lire. — L'illustre doyen de la Faculté de médecine était réellement le plus admirable chanteur de son époque. A soixante-six ans, il possédait encore la fraîcheur de sa voix et toutes les perfections de sa méthode, — comme il conservait en chaire, et la plume à la main, tout le charme pénétrant de son éloquence et toute la vigueur de ses facultés intellectuelles.

Tombé malade le 5 mars, d'une pneumonie aiguë, il mourait sept jours après, en chrétien pieux et résigné.

On n'a fait qu'un reproche mérité à Orfila. La rigueur de ses convictions et la hauteur de son influence l'ont entraîné à combattre des talents qu'il aurait dû reconnaître et encourager, et qui se sont vus obligés de s'élever contre lui et malgré lui.

Le dernier Montmorency. — Nous assistions, il y a peu de jours, aux obsèques du prince de Montmorency-Robecq, qui a emporté dans la tombe un des plus grands noms de la noblesse de France. Il ne s'était jamais marié, pensant que le monde n'avait plus de place pour les premiers barons chrétiens. Une semaine avant sa mort, il avait assisté à un magnifique et long enterrement, où il s'était morfondu d'ennui et de froid. — Quand ce sera mon tour, dit-il, en rentrant, à ses sœurs, je ne veux pas de ces pompes funèbres inutiles aux défunts et malfaisantes aux vivants. Je tiens seulement à une messe basse, et à la plus belle musique sacrée qu'il y ait à Paris. L'ayant trouvé mort dans son lit la semaine suivante, ses sœurs ont exécuté pieusement son dernier vœu. Son convoi s'est fait à l'Abbaye-aux-Bois avec la plus grande simplicité, mais aux sons d'une musique qui a édifié et charmé tous les assistants.

Décret de Pie IX sur l'art dramatique. — Ce décret fait sensation au théâtre et dans les lettres. Il fixe les consciences incertaines, réprime les scrupules sur l'usage comme les licences de l'abus, et donne raison aux principes qui dirigent nos études dramatiques. Nous reproduisons textuellement le *Journal officiel de Rome*, du 5 décembre 1853 : « Les théâtres qui, joignant l'utile à l'agréable, devraient être une excitation continuelle au bien, semblent être, de nos jours, une école d'immoralité. Afin de remédier à ce mal, le Saint-Père a chargé le ministre de l'Intérieur et les gouverneurs des provinces de faire surveiller sévèrement les théâtres, *et de stimuler les auteurs à écrire, en vers et en prose, des ouvrages dramatiques décents et moraux.* Des prix seront décernés aux pièces qui atteindront ce but, tout en étant recommandables au point de vue dramatique. On espère que cette mesure ramènera l'art théâtral à son véritable but : l'enseignement par la récréation. »

Nous applaudissons de toute notre âme à ce décret si décisif et si sage du chef de la chrétienté. Loin de proscrire le théâtre, il le relève en le purifiant. Il accomplit, avec l'autorité suprême de l'Eglise, ce que nous avons toujours essayé dans notre humble mission. Il répond en même temps à ceux qui nous reprochaient notre sévérité pour le mal et nos encouragements pour le bien dans les ouvrages de la scène. Nous continuerons donc avec confiance notre ligne de conduite à cet égard, et toutes les familles intelligentes et honnêtes pourront nous y suivre avec sécurité.

Théâtre-Français. — La *Pierre de Touche*, de MM. Jules Sandeau et Émile Augier. Voici, par exemple, une comédie qui obtiendrait, à Rome même, le suffrage de Pie IX. Dans cette œuvre éminente, notre collaborateur Jules Sandeau a montré deux jeunes artistes aux prises avec les séductions de l'opulence. Tandis que l'un en sort pur et meilleur, l'autre y perd son talent, sa dignité et jusqu'à sa conscience. Le dénoûment, admirable d'effet et de moralité, est la malédiction du premier sur le second, de Spiegel, le peintre incorruptible, sur Wagner, le musicien dégradé. Malgré le danger d'un tel sujet, où le premier personnage encourt le mépris public de scène en scène, le plus légitime succès a couronné l'œuvre, semée à profusion de traits d'esprit et de cœur, étincelante de verve et de jeunesse, de nobles larmes et de joyeux éclats de rire. L'acteur Got, dans le rôle de Spiegel, s'est élevé tour à tour au sublime du comique et du pathétique. La cour impériale assistait, avec l'élite de Paris, à cette belle représentation, — qui, malgré des oppositions étouffées sous les bravos de la salle, va renouveler pour M. Jules Sandeau la vogue de *Mlle de la Seiglière*.

Mlle Rachel en Russie. — Notre premier théâtre avait besoin de cette bonne fortune, après les échecs officiels des diverses *Jeunesses* de M. Alexandre Dumas, — et après la démission que Mlle Rachel a envoyée, dit-on, de Saint-Pétersbourg. Les roubles et les applaudissements russes ont-ils fait tourner la tête à l'illustre tragédienne? On peut le supposer d'après le bulletin suivant qu'un correspondant adresse aux journaux de Paris :

Côté matériel du succès. Maximum des recettes quotidiennes : 11,818 fr. ; minimum : 8,800 fr. — Abonnement : somme énorme, 350,000 fr.

Côté moral. Après la troisième représentation d'*Adrienne Lecouvreur*, Mlle Rachel était attendue dans le couloir par une cinquantaine de jeunes officiers qui sont demeurés là près de deux heures. Lorsque la tragédienne, qui n'était pas prévenue, s'est présentée, ils se sont formés en haie, tenant à la main leurs casques étincelants (c'étaient des chevaliers-gardes) ; personne ne prenant la parole, Mlle Rachel a pris l'initiative et, s'adressant à ces jeunes gens, après une révérence comme elle sait les faire, elle les a remerciés et invités à lui rendre une petite visite chez elle. Le lendemain, réception générale. Chaque officier s'est présenté muni d'une fleur ou d'une feuille du bouquet de la grande artiste, qui servait de carte de reconnaissance. Toute la jeunesse militaire de Saint-Pétersbourg ne sait à quels actes se livrer pour té-

moigner son enthousiasme. On va en juger par un exemple ; c'est de la régence mêlée d'un peu de tartare. La scène se passe chez Dussaux, le premier restaurateur de la capitale russe, à une heure du matin, après le spectacle. Quinze jeunes gens se mettent à table. La santé de Phèdre est portée. « Messieurs, dit l'un d'eux, vous venez de boire à la santé de Phèdre ; il faut que les verres que nous venons de vider ne servent plus ! » Les verres volent en pièces. On boit à Marie Stuart, on boit à Andromaque, on boit à Adrienne Lecouvreur, on boit à Mlle Rachel, plus d'une fois peut-être, et à chaque toast les verres sont encore brisés. C'ÉTAIT BEAUCOUP, C'ÉTAIT TROP : on ne s'en tint pas là, on jeta par la fenêtre le service de table et jusqu'à un surtout magnifique ; puis on se donne rendez-vous à la représentation prochaine. Pour cette fois, on salue Mlle Rachel de neuf salves d'applaudissements à son entrée, et on la rappelle quinze fois. Ces rappels fatiguent plus la grande artiste que les représentations elles-mêmes. Mais cette fois, après la représentation, personne au dehors pour l'accueillir ; il semblait que l'enthousiasme eût été épuisé à l'intérieur. Mlle Rachel arrive chez elle. Que trouve-t-elle ? les chevaliers-gardes de service à l'escalier, sur lequel on avait tracé un chemin de roses et de camélias depuis le vestibule jusqu'à la porte de l'appartement. La porte elle-même était décorée d'une couronne. Trois salves d'applaudissements ont salué Adrienne. Puis les chevaliers-gardes se sont découverts et ont fait retentir le cri : Hommage au génie !

Quand ces folies seront passées, Mlle Rachel réfléchira, et retirera sans doute sa démission, pour retrouver à Paris des bravos français qui ont plus de prix que tous les solécismes moscovites.



RÉBUS.



L. LACOMBE A METZ. — Lacombe doit beaucoup à Metz, avions-nous dit dans notre biographie de cet excellent artiste, mais la ville de Metz redoit plus encore à Lacombe. La ville de Metz vient de s'acquitter avec honneur, en appelant notre jeune Mendelsohn, en se portant en masse à son hôtel et à son concert, en lui donnant une ovation beaucoup plus sérieuse que les triomphes russes. L'Allemagne, qui en a entendu l'écho, a réclamé à son tour l'auteur de *Manfred* et d'*Arva*, qui va y succéder à Berlioz et y faire exécuter ses admirables symphonies. Le directeur du Grand-Opéra comprend-il ce que cela veut dire ?

PITRE-CH.

EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

« *Soldats, si les drapeaux vous manquent, ralliez-vous à mon panache blanc !* » Harangue de Henri IV à ses troupes avant la bataille d'Ivry. On sait qu'il ajouta ces mots : « Vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire. »

ÉNIGME SCIENTIFIQUE.

Quelle est la petite machine qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine ; qui enferme le temps dans notre poche et place le soleil sur notre cheminée ; qui fit l'admiration de Charlemagne, l'occupation du pape Sylvestre II et le désespoir de Charles-Quint ?

A NOS LECTEURS.

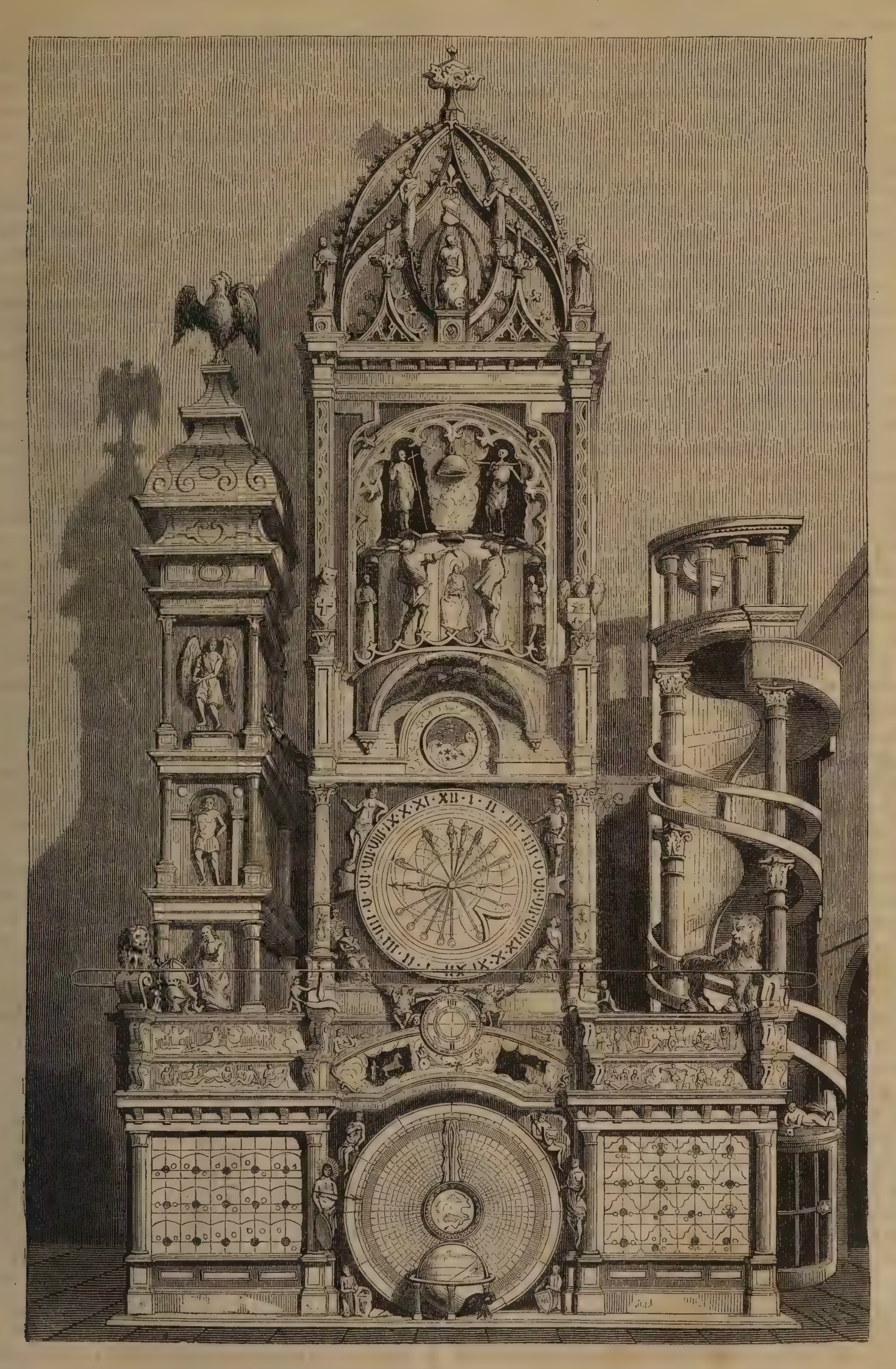
N.-B. Nous publierons prochainement *Le Drapeau rouge* (1652), dernier épisode des *Révolutions d'autrefois* en France, par M. Pitre-Chevalier ; *Providence, chronique du Bosphore*, par M. Méry ; *Le Savant et le crocodile, histoire naturelle et surnaturelle*, fantaisie du même auteur, qui est peut-être son paradoxe le plus étincelant de verve et d'esprit ; les *Belles folies*, 1° *Le Collectionneur d'autographes*, étude profonde et charmante de M. Léon Gozlan ; *Le Petit sou*, poésie de Mme Anaïs Ségalas, dont chaque vers est une larme ou un sourire, etc., etc.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7, BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — MÉCANIQUE (1).

L'HORLOGE ET LA MONTRE; HISTOIRE CHRONOMÉTRIQUE.

I. — L'HORLOGE. (RÉPONSE A L'ÉNIGME DE DÉCEMBRE).



L'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg. (1) Voyez pour la série les Tables générales et les tables particulières

Ce devait être, il faut l'avouer, un état social bien monotone que celui où vivait l'homme avant qu'il eût découvert l'art de mesurer le temps.

De nos jours, le progrès continu des sciences exactes et les réformes qui en découlent ont tellement changé la face des choses, qu'on a peine à se bien peindre la situation élémentaire qu'elles ont successivement remplacée. Le point de départ échappe : il faut presque un effort de la pensée pour se reporter, du milieu dans lequel nous vivons, vers ces temps primitifs où l'homme, dénué de tout, mais fort d'un génie encore vierge, luttait dans les ténèbres de l'ignorance pour la satisfaction du besoin intellectuel, n'ayant même pas les moyens de partager sa vie, d'en reconnaître les phases et d'en apprécier le cours.

Vous, aimable lectrice, que ce grave début effraye peut-être, et qui feuilletez ces pages, mollement plongée dans votre causeuse, vous n'avez, pour vous rappeler la date d'un événement agréable, le jour d'une visite intéressante, qu'à étendre la main vers ce riche album qui s'épanouit sur un guéridon Pompadour : Tahan, qui l'a revêtu d'un élégant surtout en bois sculpté par Liénard, a eu soin de placer sous la première feuille le secours nécessaire d'un calendrier. Ou bien, si vos fantaisies vous emportent vers l'arène triomphale où retentissent le soir les accents énergiques de Gueymard, interrogez ce bronze délicieux qui surmonte la tablette de votre cheminée, et dont le cadran signé Lépine s'éclaire aux feux d'un double flambeau sorti des ateliers de Vittoz : sa réponse vous dira s'il est temps de commander vos chevaux ou de sonner votre femme de chambre.

Et vous, cher lecteur, qui vous enfermez dans ce cabinet écarté, sous la protection de doubles portières où viennent expirer les bruits du dehors, vous pouvez en toute sécurité laisser couler les heures silencieuses de l'étude. Homme d'Etat, les méditations politiques absorbent votre pensée ; philosophe, historien, littérateur, les savantes pages de vos livres aimés feront jaillir en vous de nouvelles sources d'idées; spéculateur ou négociant, vous vous enfoncerez dans les calculs du commerce, dans les profonds arcanes de la finance. Si les mirages de l'imagination, si les séductions de l'art, les entraînements de la diplomatie ou les charmes de la composition vous font oublier les limites fixées à l'étude, un coup d'œil jeté sur ce petit instrument rond, plat, et large comme une pièce de cent sous, que vous avez eu la précaution de placer sur votre bureau, et dans lequel Bréguet a déployé les merveilles de la science chronométrique, vous rappellera sans peine des labeurs de la pensée aux nécessités de la vie active, et vous pourrez, à l'heure dite, monter à votre banc parlementaire, frapper à la porte de l'Institut, donner vos ordres à la Bourse, ou jeter sur vos ateliers le regard scrutateur qui fixe ou prépare le succès.

Partout aujourd'hui s'offrent à nous, sous toutes les formes, les moyens de diviser le temps et d'en calculer le produit. Riche ou pauvre, sous le chaume de l'artisan comme dans le palais du capitaliste, tout le monde peut comparer, supputer, répartir, au gré du besoin, ses heures, sa journée, son mois, sa vie entière. Mais se fait-on l'idée d'un état de choses où rien de tout cela n'était possible, où les heures succédaient aux heures, les années aux années, sans que l'homme en eût conscience, ou plutôt sans qu'il eût la perception de la fuite du temps autrement que par la succession indéfinie des jours aux nuits, des ténèbres à la lumière? — L'esprit humain sans doute devait être tourmenté d'un terrible besoin de connaître et d'apprécier.

I. — LES FLEURS ET LES HEURES.

Aussi est-ce un merveilleux spectacle que celui des efforts tentés dans l'enfance des âges pour arriver à satisfaire ce besoin inné de la nature humaine. Si loin qu'on puisse remonter dans l'obscurité des siècles antéhistoriques, on trouve l'homme occupé à poser les premiers termes de ce problème, dont il sent instinctivement l'importance.

Sous le ciel poétique de l'Inde, dans ces plaines dorées couvertes de fleurs et de soleil, le laboureur, en se rendant à son travail, s'est arrêté près du frais buisson où vient de naître, pendant la nuit, le bouton virginal de la rose. Il le voit dégager du vert calice son front humide aux premières lueurs de l'aube, se développer, s'épanouir à mesure que le soleil monte sur l'horizon, puis s'incliner et se flétrir quand l'astre, dans tout son éclat, parvient vers la moitié de son cours. A ce moment même, l'héliotrope, élevant ses petites étamines vers les rayons étincelants, semble aspirer dans le disque embrasé du dieu du jour les parfums dont il embaume le bosquet. Plus tard le tulipier ouvrira ses feuilles d'or et de pourpre, et leurs pétales, en se détachant de la corolle pour joncher la terre, marqueront le déclin de la journée.

Ces circonstances caractéristiques ont dû se graver dans l'imagination des pâtres hindous. Elles leur ont servi de jalons pour la division du jour. On a dit l'heure du bouton, l'heure de la rose, l'heure de l'héliotrope, l'heure de la tulipe, comme nous disons quatre heures du matin, dix heures, midi, trois heures de relevée, six heures du soir. L'horloge des fleurs fut sans doute le premier pas de l'art chronométrique dans l'enfance du monde.— Ensuite, on y ajouta le calendrier de Flore, qui marque les divisions de l'année par la floraison des plantes propres aux différentes saisons.

II. — ENFANCE DE LA CHRONOMÉTRIE.

Mais qu'il y a loin de cet informe et ingénieux essai, praticable à peine pendant le jour, sous un ciel privilégié, à l'invention décisive de l'horloge solaire ou *gnomon*, dont la découverte est due au génie religieux et méditatif de la Chaldée et de l'Egypte!

Dans ces régions, berceau de l'astronomie, l'art de diviser la journée sur une surface plane au moyen d'une aiguille perpendiculaire dont l'ombre en parcourt successivement les diverses parties, semble être né en même temps que l'art de nombrer les jours en les groupant en semaines, les semaines en mois, les mois en années. Le calendrier se formait en Egypte en même temps qu'on y construisait des *gnomons* et ces obélisques de granit, monuments gigantesques qui n'étaient, dans le principe, que les aiguilles d'immenses méridiennes.

Il est remarquable que, du temps de Moïse, les Juifs, élevés parmi les Egyptiens, semblent avoir ignoré l'usage du gnomon, déjà répandu cependant chez tous les grands peuples de l'Asie. Moïse, qui connaissait assurément la division de l'année par jours, semaines et mois, puisqu'il calcule la durée du déluge, ne connaissait pas la division du jour par heures : lorsqu'il veut constater un fait quelconque, « c'était, dit-il, au matin. — C'était le soir. — « Le soleil était à son déclin. — Il faisait nuit. — Les « étoiles brillaient au firmament, etc. »

Quoi qu'il en soit, le génie de l'homme ne tarda pas à réaliser un nouveau progrès dans l'art chronométrique. La méridienne ou horloge solaire, cet instrument primitif

qui offre encore aujourd'hui le seul moyen de rectifier les imperfections de nos instruments mécaniques, restait elle-même fort incomplète, puisqu'elle ne donnait la mesure du temps que pendant le jour et seulement quand l'état de l'atmosphère ne mettait pas obstacle à l'action des rayons solaires. Pendant la nuit, l'heure ne pouvait être approximativement indiquée qu'au moyen d'observations astronomiques sur le cours de la lune et des étoiles, ce qui échappait au vulgaire la plupart du temps, et à tout le monde par un temps couvert ou pluvieux. Alors fut inventé le *sablier*, et peu après, la *clepsydre*, ou horloge d'eau.

III. — SABLIERS ET CLEPSYDRES. — LE ROI DE PERSE ET LE KALIFE.

Le sablier est généralement connu. Il remonte à la plus haute antiquité. Winkelmann assure qu'on l'a retrouvé dans un bas-relief antique représentant les noces de Thétis et Pélée. Le sablier, dans ce monument de la sculpture grecque, figure absolument sous la même forme où nous le voyons aujourd'hui, et l'artiste l'a placé, non dans la main du Temps, ce qui eût manqué d'à-propos dans un mariage mythologique, mais dans les mains de Morphée, qui mesure ses faveurs aux dieux aussi bien qu'aux simples mortels. De nos jours, le sablier sert encore quelquefois dans la marine, malgré ses imperfections ; et chacun de nous peut l'utiliser pour une opération beaucoup moins grave, mais qui a son importance relative, la cuisson des œufs frais, lorsque la table du déjeuner joint cet aliment substantiel et fortifiant à une odorante tasse de thé.

L'horloge d'eau ou clepsydre était un instrument beaucoup moins défectueux, quoique fort simple aussi ; il se composait d'un vase à l'extrémité duquel l'eau s'écoulait dans un étroit tuyau, d'où elle tombait goutte à goutte dans un récipient de cristal : le liquide, en s'élevant insensiblement dans ce récipient sur les parois duquel étaient marquées les divisions du jour, indiquait les heures avec une exactitude peu différente de celle de l'horloge solaire. Les mécaniciens grecs, qui la complétèrent bientôt d'un cadran à aiguilles, se plurent à déployer leur savoir autour de la clepsydre : l'un d'eux, le célèbre Ctésibius, d'Alexandrie, était parvenu, au moyen de rouages qu'il y ajoutait et qu'il faisait mouvoir par la pesanteur de l'eau, à marquer les jours, les mois, les signes du zodiaque, et même à sonner de la trompette. — Il leur aurait fait jouer des polkas et des mazurkas, comme nos sonneries modernes, si l'art musical eût été alors aussi avancé que l'horlogerie.

On cite encore, parmi les horloges hydrauliques des anciens, celle du célèbre Chapour, que nous nommons *Sapor*, roi de Perse, ce redoutable adversaire de l'empire romain, qui, après avoir vaincu les légions, se donnait parfois le passe-temps de faire décapiter tous ses prisonniers, généraux et soldats indistinctement. Il paraît qu'au milieu de ces sanglantes exécutions, ce roi barbare n'était pas insensible à des plaisirs moins sauvages, car il avait fait construire son horloge tout en cristal et sur des dimensions assez spacieuses pour qu'un homme pût y entrer et s'y asseoir commodément. Chapour en avait fait une sorte d'observatoire où il s'installait souvent lui-même pour y suivre le cours des astres.

Mais la plus importante des inventions de l'antiquité dans l'art chronométrique dut être, sans contredit, celle d'Archimède, s'il est vrai, comme on n'en peut douter d'après le témoignage des écrivains contemporains, que ce grand homme était parvenu à construire une machine fonctionnant à l'aide de poids et de ressorts, et qui présentait dans sa forme sphérique, non-seulement le cours des heures, mais la marche du soleil, de la lune et des différentes planètes connues à cette époque.

Malheureusement, le secret de ce merveilleux mécanisme ne nous a pas été conservé. La mort prématurée de l'ingénieur, tué par un soldat ivre au sac de Syracuse, couvrit pour jamais de profondes ténèbres les inventions scientifiques de ce rare génie. Après lui, le progrès des sciences exactes s'arrête chez les anciens. Il avait fallu seize siècles à l'astronomie et à la mécanique pour nous donner, d'une manière imparfaite sur des instruments défectueux, la mesure du temps. Douze siècles encore seront nécessaires pour que le progrès reprenne son cours. L'effort scientifique semble avoir épuisé l'esprit humain : il se repose. Le calendrier fixé par J. César, gâté par Auguste et ses successeurs, reste inachevé jusqu'au seizième siècle de l'ère chrétienne, où il est rétabli et perfectionné par Grégoire XIII. Quant à l'art des Ctésibius et des Archimède, il semble rétrograder plutôt qu'avancer.

Les Chinois et les Arabes, chez lesquels la science mécanique se retrouve après avoir disparu de la Grèce et de l'Italie, s'étaient bornés à perfectionner l'horloge hydraulique en l'ornant, selon l'usage des peuples asiatiques, d'enjolivements bizarres et compliqués. Au huitième siècle de notre ère, on voit un astronome chinois, Hang, construire une *clepsydre* où sont représentés le mouvement propre et le mouvement commun du soleil, de la lune et des cinq planètes, leurs conjonctions, leurs occultations, les éclipses solaires et lunaires. Deux styles ou aiguilles y marquaient, jour et nuit, la centième partie du jour ; toutes les fois que l'aiguille atteignait cette division, on voyait une petite statue de bois qui donnait un coup de marteau sur un timbre, puis disparaissait : quand le style était sur l'heure, une autre statue venait remplir le même office que la première.

Au commencement du neuvième siècle, le calife Aroun-al-Raschid envoya à Charlemagne, entre autres présents d'un grand prix, une horloge d'airain damasquiné d'or. Elle était à rouages, et marquait les heures sur un cadran. Au moment où l'aiguille s'arrêtait sur un chiffre, un nombre égal de petites boules de fer tombaient sur un timbre, qu'elles faisaient tinter autant de fois qu'il y avait d'heures indiquées. Alors douze fenêtres s'ouvraient, et l'on en voyait sortir douze cavaliers armés qui, après diverses évolutions, rentraient dans l'intérieur du mécanisme, et les fenêtres se refermaient.

Presque à la même époque, le célèbre archevêque de Vérone, Pacificus, exécuta une horloge de même nature, qui, de plus que ses devancières, marquait, outre les heures, le quantième du mois, les jours de la semaine, les phases de la lune, absolument comme deux belles pendules que tout le monde peut voir aujourd'hui chez Leroy, au Palais-Royal.

Mais ce n'étaient encore là que des clepsydres, des horloges mues par l'eau, c'est-à-dire par un mécanisme essentiellement vicieux ; le poids moteur essayé par Archimède était retombé dans l'oubli ; l'échappement n'était pas inventé.

IV. — LE PAPE MÉCANICIEN.

Vers ce temps-là vivait, dans un pauvre couvent de l'ordre de Saint-Benoît, un homme que ses talents et son caractère devaient élever bientôt au faîte de la hiérarchie chrétienne. Il était né dans les montagnes de l'Auvergne, de

parents obscurs qui le destinaient à l'état de berger. Tout jeune encore, il gardait les troupeaux dans les environs d'Aurillac, lorsqu'il fit rencontre des moines de Saint-Gérard qui appartenaient à la règle de Saint-Benoît. Les bons Pères interrogent l'enfant, lui trouvent une intelligence précoce, et l'emmènent à leur couvent. — Cet enfant, ce pâtre, ce moinillon recueilli par charité dans un monastère presque aussi pauvre que lui-même, c'était le célèbre Gerbert, qui devint pape, en 999, sous le nom de Sylvestre II.

Quelques années d'études à Saint-Gérard le mirent au courant de tout ce qu'on pouvait apprendre alors dans ces retraites ascétiques, au milieu de paysans à demi-barbares et de seigneurs féodaux qui ne l'étaient guère moins. Ayant de beaucoup dépassé ses maîtres, il voulut voyager pour augmenter ses connaissances scientifiques. Dès qu'il eut prononcé ses vœux, il se rendit en Espagne, où la domination brillante des Arabes, sous les califes de Cordoue, répandait partout le goût des lettres et des arts. Cordoue, cette Athènes de l'islamisme, comptait alors 220,000 mai-



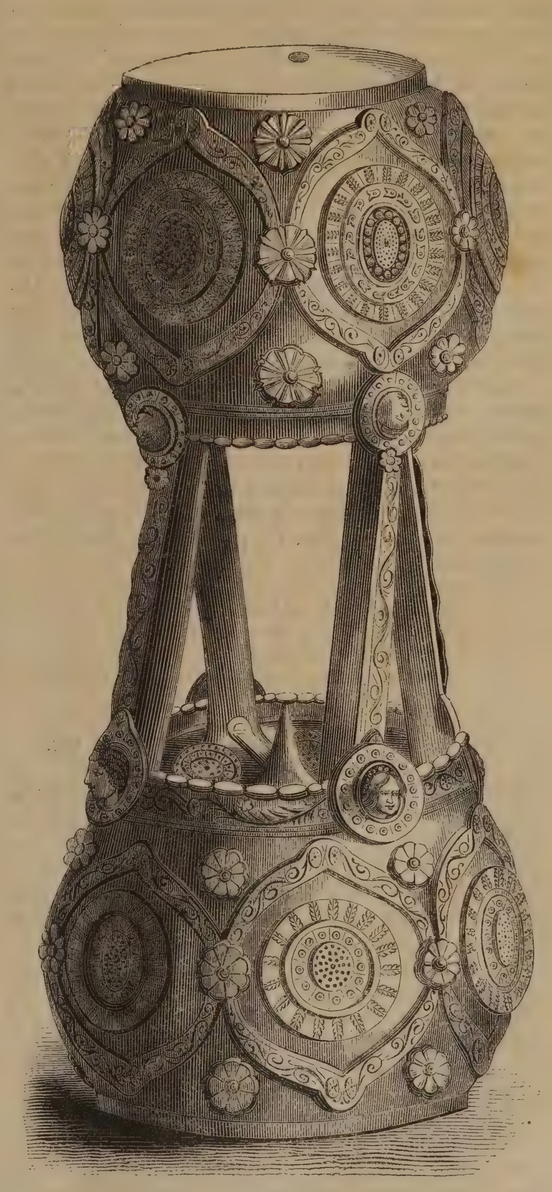
Charles-Quint.
Grégoire XIII. Gerbert (Sylvestre II). Galilée.

sons, 1,600 mosquées, 900 bains publics, et plus d'un million d'âmes. Malheureusement la civilisation musulmane était loin encore d'avoir triomphé des préjugés qui dominaient à cette époque presque toute la chrétienté. Le profond savoir du jeune moine devint suspect. Passionné pour les sciences exactes, les mathématiques, l'astronomie, la mécanique, la physique, il passa pour sorcier; peu s'en fallut qu'on ne l'accusât d'hérésie, malgré sa piété vraiment sincère.

Gerbert sentit qu'il était temps de quitter Salamanque, où il avait établi sa résidence. Il partit précipitamment pour Paris, et il ne tarda pas à s'y faire de puissants amis. Nommé d'abord supérieur du couvent de Bobio, en Italie, il fut appelé peu de temps après à l'archevêché de Reims, puis devint précepteur de Robert Ier, roi de France, et ensuite d'Othon III, empereur d'Allemagne, par le concours duquel il fut élu au siége de Ravenne et monta au trône pontifical. On sait qu'avant son élévation, n'étant encore qu'archevêque de Reims, il avait défendu avec vivacité les droits de l'épiscopat contre les empiétements du pape Jean XV. Ses contemporains, qui voyaient en lui un homme au-dessus de son siècle, l'appelaient Gerbert *le*

Horloge de Lyon, faite par Nicolas Lyppius et Neurrisson.

Philosophe. Lorsqu'il mourut en 1003, il fut, selon l'usage, inhumé revêtu de ses habits et ornements pontificaux. Son tombeau ayant été ouvert six cents ans après, en 1648, le corps du pontife, ses vêtements, ses ornements, tout, par un prodige de conservation, fut retrouvé aussi intact, en apparence, qu'au moment des obsèques. On y porta la main, et ce ne fut plus qu'un monceau de poussière.



Clepsydre de table, en grès de Flandre. Dix-septième siècle. Musée de Cluny.

Ce grand homme, qui soutenait avec la même vigueur le poids de la science et du sacerdoce, faisait ses délassements de l'art mécanique et de l'horlogerie. Il avait importé en France les chiffres arabes, dont Boëce se servait au cinquième siècle, et qui donnent tant de facilité au calcul. Dans le cours de ses amusements scientifiques, tout en construisant des cadrans solaires, des clepsydres, des sabliers, des orgues hydrauliques, il retrouva le poids

moteur, inventé douze cents ans auparavant par Archimède. Mais il fit faire un pas bien autrement décisif à l'horlogerie en inventant lui-même *l'échappement*, par lequel s'opère la réunion du mouvement et du *régulateur*. De cette découverte date véritablement le progrès de la chronométrie moderne.

Il paraît que cette belle invention eut, dans les premiers temps, quelque peine à se répandre. Elle était probablement trop savante pour la plupart des artistes de l'époque. Ce qu'on faisait le plus habituellement, c'étaient des horloges hydrauliques. On y ajouta bientôt des sonneries; et l'art se perfectionnant avec la pratique, on vit se multiplier partout les horloges à sonnerie et à poids, qui, aux treizième et quatorzième siècles, devinrent si célèbres sous le nom de *jaquemarts*. — Dans les châteaux et les villages où les méridiennes n'avaient pas encore été remplacées par les nouveaux mécanismes, il fallait, si par hasard le sablier se trouvait cassé, et que le ciel restât couvert, dépêcher quelqu'un à la ville pour en rapporter l'heure. Cela différait peu de la coutume d'Athènes, où, de maison en maison, un crieur public allait indiquer la position de l'ombre, c'est-à-dire l'heure de la journée d'après l'indication du gnomon.

Mais dans les villes, la mode des horloges publiques se propagea d'autant plus vite que le peuple prenait un singulier plaisir à examiner le jeu des aiguilles sur le cadran et à écouter la sonnerie au moment des heures. En 1314, la ville de Caen possédait une horloge mécanique qui, placée sur le pont, à la vue de tous, faisait l'admiration des habitants et des étrangers. On grava sur le timbre l'inscription suivante :

Puisque la ville me loge,
Sur ce pont pour servir d'horloge,
Je ferai les heures ouïr
Pour le commun peuple réjouir.

V. — LES JAQUEMARTS. — DIJON, METZ, VENISE, ETC.

Cette mode devint une sorte d'engouement lorsque le célèbre Jacques de Dondis eut construit sa magnifique horloge de Padoue, qui lui valut le surnom de *Jean des Horloges*. Ce superbe mécanisme, qui représentait le système planétaire tel qu'il était alors connu, et qui marquait les heures sur une sphère terrestre, excita partout l'émulation. Princes et peuples, seigneurs et communes, tout le monde voulut en avoir de pareils. Les artistes de France et d'Italie suffisaient à peine à la fabrication des horloges commandées pour les palais, les châteaux, les églises et les monastères.

Une des plus belles est celle qui fut faite, au quatorzième siècle, pour la ville de Courtray en Flandre. Elle était tellement estimée, qu'après la bataille de Rosebecq Philippe le Hardi, pour punir les Flamands de leur rébellion, la leur enleva et la fit transporter à Dijon, où elle orne encore aujourd'hui la tour de la cathédrale. — On sait qu'elle est surmontée de deux automates en fer, deux *jaquemarts*, homme et femme, qui frappent les heures sur la cloche avec un marteau : on y a, depuis, ajouté un enfant chargé de frapper les quarts.

Ces *jaquemarts*, bientôt multipliés à l'infini, étaient pour le peuple une source de jubilations et de bonnes plaisanteries. On en faisait des poëmes, des épigrammes, des noëls. On célébrait le mariage de *Jaquemart* et de sa femme. On admirait la conduite régulière du mari, sa constance à supporter le chaud et le froid, la pluie et la grêle; on vantait l'humeur calme et bienveillante de sa femme, *la plus propre au mariage, la plus digne de servir d'exemple, ne cherchant jamais querelle à son époux, etc.* On plaignait seulement le sort du pauvre *Jaquemart* qui ne peut, malgré sa bonne volonté, contenter tout le monde, car il sonne toujours trop tôt pour les amoureux qui sont auprès de leur belle, trop tard pour les paresseux et les ivrognes, impatients de quitter l'ouvrage pour le cabaret. —Remarquez en passant la différence des idées : nos noëls bourguignons vantent à l'envi l'instrument qui compte les heures et qui nous impose la régularité de la vie; à Rome, un des personnages de Plaute, dans sa comédie intitulée *Bœotia*, maudit l'inventeur de l'horloge : « Autrefois, dit-il, quand la faim parlait à mon « estomac, je pouvais l'assouvir; aujourd'hui je ne puis « manger que lorsqu'il plaît au soleil; il faut en consulter « le cours; toute la ville est pleine d'horloges! »

Si nous voulions noter ici toutes les horloges remarquables dues aux quatorzième et quinzième siècles, il faudrait citer celles de Metz, de Sens, d'Auxerre, de Saint-Marc à Venise, et surtout de Lund, en Suède. Cette dernière était, sans contredit, la plus curieuse de toutes : lorsqu'elle sonnait les heures, il en sortait deux chevaliers qui, se rencontrant la lance en arrêt, se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner; alors une porte s'ouvrait, et l'on voyait la vierge Marie assise sur son trône, l'enfant Jésus entre ses bras, recevant la visite des rois Mages suivis de leur cortége; puis tout disparaissait pour reparaître à l'heure suivante.

L'horloge de Strasbourg est d'un caractère différent.

On sait que la cathédrale de cette ville a eu deux horloges. La première, dont la cage était en bois, et qui était placée vis-à-vis de l'horloge actuelle, avait été commencée en 1352 et achevée en 1354. Elle était divisée en trois parties. La partie inférieure représentait le calendrier, qui faisait son tour en un an. Dans la partie du milieu, on voyait un astrolabe indiquant les mouvements du soleil et de la lune, les heures et les demi-heures. La partie supérieure offrait l'image de la Vierge, devant laquelle les trois rois Mages s'inclinaient chaque fois que l'heure était sur le point de sonner.

Vers 1547, cette horloge tombait en ruines. On résolut d'en construire une nouvelle, l'horloge actuelle, à l'exécution de laquelle concoururent les plus hautes célébrités de l'époque dans les arts et la science : Conrad Dasypodius, professeur de mathématiques à l'université de Strasbourg, qui fut chargé de la direction des travaux; Tobie Sturmer, peintre, auquel furent confiés les décors; et Isaac Habrecht, né à Schaffausen, en Suisse, le plus habile horloger de toute l'Allemagne.

VI. — HORLOGE ASTRONOMIQUE DE STRASBOURG.

Dans sa forme actuelle, elle se compose de trois étages. A l'étage inférieur, sur le premier plan, est un globe astronomique porté sur le dos d'un pélican. Ce globe, de trois pieds de diamètre, et dont le poids est de cent livres, tourne sur lui-même en vingt-quatre heures. Il représente le lever et le coucher du soleil et de la lune, ainsi que le cours et le mouvement des astres, qui tous font leur révolution par le moyen des ressorts et des rouages cachés dans le pélican. — Au jugement de Dasypodius lui-même, c'est le meilleur morceau de son ouvrage.

Le tableau rond, placé en arrière du globe, se divise en trois parties. La première et la plus grande contient un calendrier perpétuel, marquant les mois, les semaines et

les jours. De chaque côté du calendrier, debout sur des piédestaux, se tiennent Diane et Apollon ; l'un marque le jour de l'année avec une flèche qu'il tient à la main, l'autre indique du doigt le jour où se termine la moitié de l'année. Cette partie du tableau tourne de gauche à droite ; elle fait son mouvement de rotation une fois par an, et marque chaque jour de l'année par un nom de saint, comme le calendrier.

La seconde partie du tableau, qui a son mouvement de droite à gauche, ne fait qu'un tour en cent ans ; elle est divisée en cent parties égales, et devait indiquer le chiffre de l'année, depuis 1573 jusqu'en 1673. Elle marquait aussi l'année de la création du monde, de 5535 à 5635 ; puis, les équinoxes, les heures, les minutes, les dates de la quinquagésime, de Pâques et de l'Avent ; les concurrents, la lettre dominicale, les bissextiles, etc. Comme toute cette partie avait été calculée sur le calendrier *Julien*, elle est aujourd'hui sans application.

Le rond placé au centre du tableau forme la troisième partie ; elle reste immobile et représente la carte de l'Allemagne, avec le cours du Rhin, le plan de Strasbourg, et les noms des constructeurs de l'horloge.

Aux quatre coins du tableau sont les quatre saisons, figurées par les quatre âges de l'homme.

Le second étage, au-dessus des bas-reliefs qui couronnent le premier, a pour ornement, aux deux angles extérieurs, deux lions, dont l'un tient les armes de la ville, et l'autre celles de la fabrique, aux frais de laquelle l'horloge a été construite. — Sur la droite est posée la tourelle qui renferme les poids et les principaux rouages ; à droite, et comme pendant, s'élève en limaçon l'escalier de pierre par lequel on arrive dans l'intérieur de l'instrument.

Entre les second et troisième étages, un cadran marque le cours et le quantième de la lune, au moyen d'un nuage, sur les côtés duquel cet astre s'élève et s'abaisse successivement.

Au troisième étage, quatre *jaquemarts*, tournant avec une roue, représentent les quatre âges de l'homme, et frappent les quarts d'heure sur des cymbales. Un peu plus haut, au-dessus d'un entablement, Jésus-Christ et la Mort se tiennent auprès d'une cloche ; la Mort, s'approchant à chaque quart d'heure, est repoussée par le Sauveur, qui lui permet seulement de sonner lorsque l'heure est venue ; car tôt ou tard notre heure sonne, et la Mort arrive toujours à son but.

L'horloge est terminée par un dôme, dans lequel un carillon joue des airs de cantiques anciens. Cette invention, imitée depuis en Flandre et en Belgique, est due à l'organiste David Wolckstein.

Au sommet de la tourelle de gauche, qui est ornée des peintures de Tobie Sturmer, on a placé un coq automate enlevé à l'ancienne horloge, en 1399. Ce coq, aussitôt après le carillon, déploie avec bruit ses ailes, allonge le cou, et fait entendre par deux fois son chant naturel.

Telle est, dans ses principaux détails, cette célèbre horloge de Strasbourg, qui fit pendant si longtemps la joie et l'orgueil de toute l'Alsace, et qui, merveilleusement appropriée au bel édifice dont elle fait partie, est encore aujourd'hui considérée comme un des plus précieux monuments de l'art au seizième siècle.

VII. — HORLOGES D'APPARTEMENTS. — FABRIQUE DE NUREMBERG. — L'EMPEREUR MÉCANICIEN.

Après ce chef-d'œuvre de mécanique et de chronométrie, l'histoire n'a plus guère à enregistrer que des ouvrages modestes, en comparaison de ces compositions compliquées. Citons pourtant, à cause de sa célébrité populaire, l'horloge, détruite aujourd'hui, mais non pas oubliée, de la Samaritaine du Pont-Neuf. Le mécanisme tend plutôt à se simplifier. Les rouages se perfectionnent, l'échappement se vulgarise, et donne aux ouvrages chronométriques une sûreté, une précision inconnues aux siècles précédents. — C'est alors que les horloges descendent du haut des églises et des tourelles pour se placer dans les appartements, sous des formes adaptées aux besoins de l'intérieur.

Elles sont d'abord d'une simplicité remarquable. Elles ressemblent aux horloges de bois qui se fabriquent maintenant à Nuremberg ; on les suspend le long des murailles, ou on les place sur des piédestaux en bois sculpté, évidés intérieurement pour laisser agir les plombs ou poids. Peu à peu l'art les décore et les façonne. La grossière caisse en bois où s'enfermait le mécanisme se transforme : elle imite une tourelle, une borne élégamment contournée, un fronton d'église. Puis la sculpture et la ciselure s'en emparent. Le bloc se découpe, s'ornemente, s'enrichit de figurines, sous le ciseau des artistes de ce temps, qui semblent autant de Benvenuto Cellini ; et, en vérité, nous ne voyons pas ce que l'art moderne pourrait ajouter pour le bon goût et la finesse des ornements aux deux pendules en fer damasquiné du quinzième et du seizième siècle, que tout le monde a pu voir naguère dans les riches cabinets de MM. Labarth et Sauvageot. L'ornementation et les figurines actuelles, quel qu'en soit le mérite, ne l'emportent assurément pas sur celles-là.

Il faut dire que si l'horlogerie fit, du douzième au seizième siècle inclusivement, de si brillants progrès, c'est qu'elle trouva, chez les grands et les souverains de cette époque, des protecteurs non moins puissants qu'éclairés. Charles V, Philippe d'Autriche, Louis XII, Maximilien Ier, François Ier, Charles-Quint, etc., se plurent à l'encourager de leur appui, de leurs bienfaits. Le goût de la mécanique et de la chronométrie s'était tellement emparé de ce dernier, qu'après son abdication il engagea un des plus grands mathématiciens de l'époque, Giovanni Torriano, à s'enfermer avec lui dans le couvent de Saint-Just (1). Là, ces deux hommes célèbres se mirent à composer des pièces mécaniques curieuses, dont les effets frappaient d'étonnement les religieux du monastère. Ils construisirent des réveils-matin à quantièmes, des horloges portatives à automates compliqués, etc. — Mais, hélas ! l'ex-empereur poursuivait, là encore, une chimère. Désespéré de voir ses horloges les plus parfaites sonner l'heure à quelques minutes de différence, il voulait les régler et les faire marcher simultanément, sans variations. Or, c'était un problème non moins difficile que la monarchie universelle ; Galilée n'était pas encore, et le pendule n'avait pas été appliqué par Huygens à l'art chronométrique !

NOBLET.

(La fin prochainement.)

(1) Torriano était, dit l'historien Strada, l'Archimède de son temps. Outre sa fameuse horloge de Pavie, avec ses quinze cents rouages, il avait construit à Tolède une machine hydraulique qui élevait l'eau du Tage jusqu'au sommet de l'Alcazar et versait à la ville 600,000 seaux par jour. Il fabriqua à Saint-Just, avec Charles-Quint, des oiseaux en bois qui volaient à travers les chambres, des chevaux qui entraient et sortaient par la porte du cloître, des chevaliers armés, sonnant de la trompette et combattant à la lance, etc.

(Note de la Rédaction.)

LE CHANCELIER TALBOT, ANECDOTE.

L'histoire de la Pucelle d'Orléans a répandu sur le nom de Talbot le prestige d'une grande illustration guerrière. Un homme, par sa douceur, sa probité et sa bienfaisance, a fait briller en Angleterre ce même nom d'un autre éclat non moins noble : c'est le chancelier Talbot.

Un jour qu'un bénéfice était vacant, sir Aubert Walpole lui recommanda avec chaleur un jeune ecclésiastique. Talbot promit d'avoir égard à cette demande, et la nomination eut lieu immédiatement. Il ne restait plus qu'à expédier le diplôme, lorsque le vicaire du bénéfice vint à Londres : c'était un vieillard vénérable, qui depuis nombre d'années remplissait les véritables fonctions de cette charge. Porteur d'attestations les plus honorables de ses paroissiens, il conjura le nouveau bénéficiaire de le maintenir dans sa place, mais le vieillard fut éconduit poliment.

Enfin, tourmenté par l'inquiétude, il se présenta devant le chancelier lui-même. Talbot, prévenu en sa faveur, lui demanda à combien s'élevaient ses revenus. — A quarante livres sterling, répondit le vieillard. Le ministre se récria de pitié, et lui fit espérer une amélioration dans son sort. En effet, dès que le jeune ecclésiastique vint retirer son diplôme, Talbot lui recommanda le vieux vicaire et l'engagea à porter son traitement à soixante livres sterling, attendu qu'il lui resterait encore trois cents livres pour avoir la peine de ne rien faire.

— Je suis au désespoir, milord, répondit le jeune homme, j'ai déjà promis ce vicariat à un de mes amis.

— Comment, reprit le chancelier, vous avez disposé d'une place avant d'être en possession de la vôtre ?

— J'avoue, milord, que plein de confiance dans votre parole, je me suis lié à mon tour irrévocablement.

— Eh bien pour vous délier de votre promesse, je donne le bénéfice à un autre.

Puis il tourna le dos à cet homme dur et sans pitié.

Peu de temps après, le vieux vicaire retourna chez le chancelier pour apprendre son sort.

— J'ai parlé en votre faveur, lui dit Talbot, mais en vain ; car la place était donnée.

Le pauvre ecclésiastique baissa la tête et voulut se retirer ; le ministre le prit alors par la main :

— Rassurez-vous, lui dit-il, si je n'ai pu vous conserver le vicariat, je puis disposer du bénéfice et je vous le donne.

Le vieillard n'eut pas la force de parler ; mais une larme éloquente tomba de ses yeux sur la main de Talbot.

(*Traduit de l'allemand*, *par* P. Himly.)

LE NOUVEAU ET L'ANCIEN PARIS.

UNE VISION DANS LA RUE DE RIVOLI.



Maison de la rue des Bourdonnais (seizième siècle).

En me promenant hier, à la nuit tombante, entre les deux lignes blanches de maisons qui forment la nouvelle rue de Rivoli, et qui semblent sortir de terre sous la baguette d'une fée ; en songeant à tout ce que la civilisation a réalisé de progrès matériels dans cette rue qui en est le dernier mot et dans ces maisons qui en sont le dernier chef-d'œuvre, je me pris à reconstruire en imagination ce quartier populeux, tel qu'il était il y a seulement trois siècles.

Mon évocation fut si intense et si complète, qu'elle prit le caractère d'une hallucination. Les édifices neufs tombèrent et le vieux Paris se dressa devant moi, tel qu'il revit dans la gravure ci-contre.

Je me trouvai devant la porte Saint-Honoré, limite de la ville au quinzième siècle ; je sondai de l'œil ses fossés « tout verdoyants d'orties, appelées les chausse-trapes des Parisiens (1) » ; je reconnus « emmi la luzerne et le sainfoin une belle route toute blanchie de ce sable doré qu'on tire de la rivière de Seine. » C'était la chaussée Saint-Honoré (aujourd'hui la rue de Rivoli).

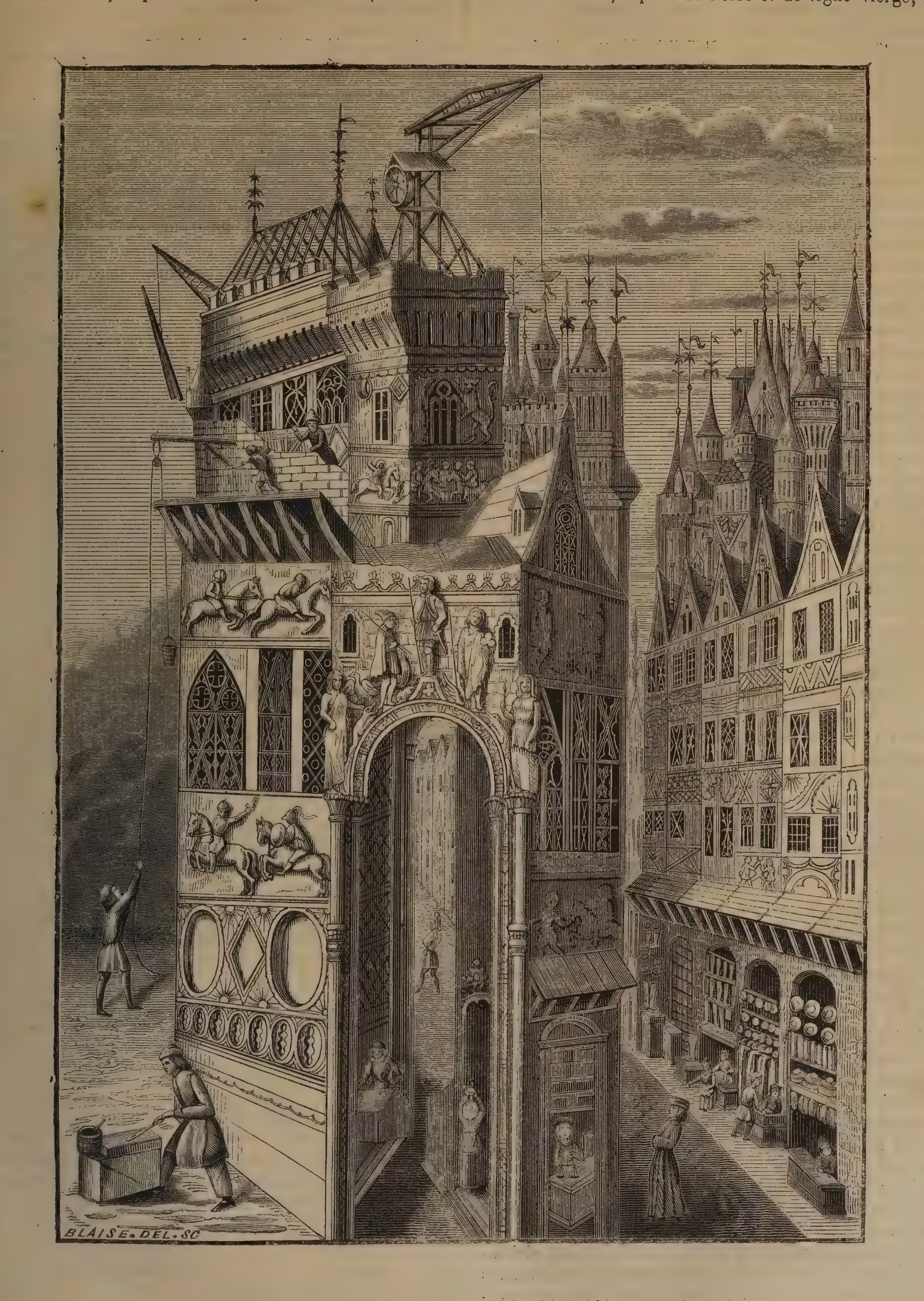
Près de la rue actuelle des Bourdonnais, je vis « icelle voie s'embrancher avec deux autres, l'une menant au manoir royal du Louvre, l'autre conduisant à la Grange-Batelière. »

Et sur cette grande chaussée, à la place même où s'épanouissent les plus riches magasins, je marchais entre deux lignes de poiriers verts et de pommiers à cidre, dont les longues branches descendaient en se balançant à droite et à gauche, et accrochaient le mantel ou le chaperon du passant, qui se retournait avec effroi, « porpensant à quel-

(1) *Historial du Jongleur*, par M. Ferdinand Langlé, p 82.

que tirelaine embusqué pour le dépouiller de ses hardes.»

Devant moi, à perte de vue, s'étendaient (sur l'ancienne rue de Rivoli et le palais de nos rois) l'enclos du Chastel du Bois, tapissé de lierre et de vigne-vierge, le



L'entrée d'une rue de Paris au quinzième siècle, d'après la planche du *Moyen âge et la Renaissance*.

carré de la Thuilerie et de l'Escorcherie, et la forêt de Rouvray venant de Saint-Cloud jusque sous les murs de Paris, « à telle sorte qu'en les nuits d'hiver les gens qui demeuroient lès le rampart des Sergents étoient coutu-

miers d'ouïr les loups hurler par bandes, et obligés de clore leurs volaillers pour se garder des renards. »

Au lieu des immenses richesses qu'étale notre Louvre achevé, je comptai, dans la tour de la Librairie, la fameuse bibliothèque du roi Jean, composée de dix volumes enchaînés à leurs pupitres : les Trois Décades de Tite-Live, la Moralité du roial Jeu d'Echecs, le Dialogue sur les Substances, les Guerres sur la Terre-Sainte, et quatre Missels dorés, à peintures et à fermoirs.

J'admirai la porte sculptée de la rue voisine, avec son cintre découpé sur de fines colonnettes à chapiteaux épanouis, surmontée des images naïves des patrons du quartier, et flanquée de cavaliers en bas-reliefs, chevauchant et ferraillant contre la muraille.

Je contemplai les porteurs d'eau hissant à tour de bras leurs seaux avec une corde et une poulie, à la hauteur où les pompes modernes vont abreuver les cuisines, les bains et les cabinets de toilette, par le simple mouvement d'un robinet.

Mon regard se joua dans les tourelles aiguës, dans les pignons à girouettes, dans les clochetons à jour revêtus de plomb, d'argent et d'or, dans les fenêtres ciselées en croix, dans les charpentes saillantes fouillées par le ciseau, dans les façades bariolées des couleurs de l'arc-en-ciel, dans les enseignes des maisons taillées en bois ou en pierre, dans les boutiques ouvertes, abritées de l'auvent de tuiles rouges, dans l'infini damier de chaque mur et dans la variété de ses ornements en chêne, en ardoises, en briques, en faïence émaillée ou même dorée.

Je comptai, de proche en proche, les élégantes tours sculptées qui flanquaient l'angle des nobles logis, comme celui qui vient de tomber sur la place de l'Hôtel-de-Ville, comme celui qui se dressait naguère au coin de la rue des Bourdonnais, et de la fenêtre duquel je vis un jour un enfant, que je n'oublierai jamais, fidèle aux habitudes des siècles de foi, envoyer son aumône à de pauvres mendiants dans une corbeille fixée au bout d'une corde à sauter, — touchante et belle tradition que je recommande aux enfants de la rue de Rivoli.

Ruelles et habitations s'enchevêtraient au hasard, laissant à peine la circulation libre. Quelques édifices étaient plantés en travers ou au beau milieu de la route, de sorte qu'il fallait passer sous leurs porches pour continuer son chemin.

Au milieu de ce labyrinthe pittoresque grouillait une population animée des plus saisissants contrastes.

Sur le seuil des boutiques, les marchands, en haut-de-chausse et en casquette de drap brun, guettaient la clientèle, pour lui vendre, dit l'abbé Maillard, prédicateur du temps, « du gingembre au lieu de cannelle, des drogues laissées à la cave afin d'en augmenter le poids, le vin de Suresnes pour l'Orléans et l'Anjou, le drap de Beauvais pour celui de Rouen, cinq aunes de soie comptées pour six, et le beurre, fruit et fromage, pesés dans la balance avec un coup de doigt. »

Du Palais de Justice et du Châtelet sortaient les conseillers, procureurs, avocats et clercs en robes rouges et noires ; — « les conseillers, dit encore Maillard, payant à boire aux avocats et donnant des robes à leurs demoiselles. »

Vers la rue du Fouarre et la Cité se dirigeaient « les escholiers en culottes mi-parties rouges et bleues », les livres sous le bras, la rapière au côté, le rire à la bouche, insultant les bourgeois, apostrophant les commères, jouant aux dés de tripot en tripot, buvant et ameutant le guet de taverne en taverne.

Les belles dames du quartier passaient en montrant leurs toilettes de soie, leurs fourrures et leurs bijoux, leurs robes à la grand'gore, leurs chapelets d'or ou de jayet, le blason de leurs maris, leurs queues balayant la rue, leurs bourrelets à oreilles si démesurées, dit Monstrelet, que pour franchir une porte il leur fallait se baisser ou se tourner de profil.

Je reconnus que l'honnêteté des marchands, les habitudes des gens du Palais, la turbulence des étudiants et la coquetterie des dames n'ont point changé avec les siècles, comme l'architecture des maisons.

Les barbiers-étuvistes, à la fois médecins, taverniers, nouvellistes, véritables rois de la place publique, faisaient crier à tue-tête l'ouverture et la clôture de leurs établissements si nombreux, qu'on ne pouvait faire un pas sans en rencontrer.

En fait de cris, je n'avais que l'embarras du choix. Tout le *déduit des encombrements et crieries* de la porte Saint-Honoré m'étourdissait les oreilles :

Harengs frais ! Alètes de mer !
Menuise vive ! Fraîche chair !
Laitue ! Oignons... à grande haleine !
Porète ! Cresson de fontaine !
Qui veut mantel rafetier,
Ou peliçon ? c'est mon métier !
J'ai moulins à bras, qui veut moudre ?
En mon bissac j'ai noix de coudre !
J'ai savons d'outre-mer, savons !
Des poires de Saint-Rieulle avons !
D'autres, vous coupant le passage,
Conclament, en tendant la main :
Aux frères Saint-Jacques du pain !
Pain aux frères Saint-Augustin !
Aux Quinze-Vingts ! aux sœurs Sachesses !
Du pain aux pauvres Pescheresses ! etc.

Puis, au son du couvre-feu, la porte de la rue se ferma ; car alors chaque rue était une forteresse. On vivait la nuit dans son gîte, comme l'animal dans sa tanière. « Force maisons avoient fossés et pont-levis ou tournants. » Des chaînes se tendirent d'une rive à l'autre, tellement rapprochées, qu'elles formèrent huit ou dix enclos différents sous mes yeux (1).

Et en me réveillant, je n'entendis plus que le dernier bruit des marteaux dans les constructions nouvelles, et je vis la rue de Rivoli sillonnée de réverbères, jusqu'à la tour Saint-Jacques d'un côté, et de l'autre jusqu'à la place Louis XV.

Je regrettai, bien qu'ébloui de cette ligne grandiose, le chaos pittoresque de l'ancien Paris ; mais je ne pus m'empêcher d'admirer l'ordre lumineux créé par le progrès, tout en me disant avec l'auteur de l'*Art en Allemagne* :

« Autant de fois vous verrez l'architecture changer ses formes, autant de fois vous pouvez dire que la civilisation sera renouvelée ; et si vous assistez à une époque dont les constructions manquent d'originalité, dites aussi sans crainte que ses idées n'en ont aucune. Les édifices et les monuments sont la véritable écriture des peuples. »

PITRE-CHEVALIER.

(1) Témoin la rue des Douze-Portes qui existe encore au Marais, et que les chaînes divisaient alors en douze compartiments.

PROVIDENCE.

CHRONIQUE DU BOSPHORE (1).

Avant tout, je dois rassurer les paisibles lecteurs du *Musée des Familles :* ce titre n'a rien qui doive les alarmer; il ne s'agit d'aucune question d'Orient, d'aucune guerre diplomatique, d'aucun passage des Dardanelles. Mon histoire n'intervient en aucune façon dans les affaires politiques du moment, et ne compliquera point les embarras contemporains. Le Bosphore, dont je vais parler, est bien celui que traversent peut-être les flottes combinées, apportant la paix ou la guerre dans les plis de leurs voiles; mais c'est aussi le Bosphore d'Héro et de Léandre, le Bosphore de lord Byron, et de la poétique vierge d'Abydos. Entre ces deux Bosphores, j'ai toujours mieux aimé le dernier, et mes pacifiques lecteurs seront de mon avis.

Entre Abydos et Dardane, on voyait encore, à la fin du seizième siècle, une vieille tour qui rappelait à l'imagination du voyageur l'antique tour d'Héro, où périt Léandre. Là vivaient, dans l'isolement du désert, deux femmes, deux Grecques chrétiennes, la mère et la fille; n'ayant toutes deux que la Providence pour soutien, que le soleil pour témoin de leur pauvreté, que Dieu pour entendre leurs prières de chaque jour.

Pendant les mauvaises nuits de tempête et d'orage, quand les courants venus de la Propontide étaient dangereux aux mariniers et aux pêcheurs, la jeune Donyse montait au sommet de la tour, par un escalier en ruines, et allumait une lanterne pour servir de guide aux navires ou aux barques; Héro éclairait le phare de l'amour, Donyse celui de la charité!

Irène, la mère de Donyse, remplissait ainsi un vœu que son mari avait fait à Notre-Dame-de-la-Mer, dans une nuit noire et orageuse, où sa barque fut préservée d'un écueil par le rayon d'une étoile miraculeuse. La pauvre mère grecque n'avait pas cru que la mort de son mari la déliât de son vœu; elle continuait la bonne œuvre, et, dans son indigence, se privait des choses les plus utiles, pour ajouter à son épargne l'obole nécessaire au phare des mauvaises nuits.

Irène et Donyse ne sortaient de leur retraite que les jours de grande solennité chrétienne; le seul ami qu'elles eussent au monde, le pêcheur Zaccarous, venait alors aborder avec sa barque au pied de la vieille tour, et les transportait de l'autre côté du Bosphore, où s'élevait la seule chapelle catholique des deux rives. Le même pêcheur rendait aussi des services précieux aux deux pauvres solitaires en vendant pour leur compte, dans les marchés les plus éloignés, les produits de leurs travaux d'aiguille et de navette, ou le superflu des modestes récoltes de leur petit jardin.

Il y avait toutefois beaucoup de charme et de douceur dans cette existence, faite de travail, de méditation et de prière. Les âmes pleines de foi qui s'habituent à l'isolement ont des entretiens continuels avec le Ciel, et n'envient rien aux frivolités, au tumulte, aux distractions des sociétés humaines. Irène et sa fille voyaient passer devant elles les navires de l'Hellespont ou de la Propontide, et non-seulement elles ne portaient nulle envie au bonheur des passagers, mais elles plaignaient le sort de tant d'existences orageuses, qui s'en allaient ainsi s'agitant à travers les flots et les demeures des hommes, pour chercher le bonheur humain, ce fantôme qui habite un tombeau, et dont on n'embrasse la réalité que dans le voisinage du Ciel. Avec ces idées pieuses, sans cesse entretenues par le spectacle de la mer et du soleil, la solitude est douce aux yeux et au cœur. On comprend Jérôme et Paul, les anachorètes qui n'avaient besoin que de Dieu; on comprend les enchantements de la Thébaïde, les grâces du désert, la vie du monologue pieux, éteint seulement, ou, pour mieux dire, suspendu par la mort.

Cette joie suave, ou plutôt cette fête perpétuelle qui vient d'une conscience pure, aurait suffi au bonheur de la mère de Donyse; mais, par moments, une pensée triste faisait tressaillir Irène, et arrachait une larme de ses yeux. Toutes les fois que les deux recluses traversaient le bras de mer pour aller sanctifier une solennité catholique à la chapelle de Notre Dame, la mère, qui entendait le murmure d'admiration élevé autour de la beauté de Donyse, ne manquait jamais de se dire : — Un jour, elle ne sera plus à moi; elle sera la compagne d'un autre; Dieu a créé la femme pour donner de nouveaux croyants à son Eglise; le mariage est une institution divine, et la base de la société chrétienne. Mais je souffrirai trop de douleurs quand je serai seule; voilà le sort qui m'attend, puisque, dit l'Ecriture, la jeune fille doit tout abandonner pour suivre son mari. Cela est juste, d'ailleurs, comme toute loi qui vient du Ciel.

Un jour, c'était le dimanche des Rameaux, fête charmante, que le premier soleil du printemps éclaire toujours dans les beaux pays, et qui jonche de palmes et de rameaux d'olivier le parvis des chapelles. Irène et Donyse, portant leurs rameaux bénits, s'en revenaient, la messe dite, et traversaient, pour regagner leur barque, un vaste champ d'oliviers, qui avait fourni les verts ornements de la fête. Elles s'assirent, non loin de la rive, à l'ombre d'un massif de tamaris et de pourpiers de mer, auprès d'une source d'eau vive, pour prendre un repas très-frugal, et, ayant d'abord sanctifié leur entretien par les souvenirs de l'admirable évangile du jour, elles s'abaissèrent aux choses profanes, et Donyse dit à sa mère :

— L'envie est une grande faute devant Dieu, n'est-ce pas?

— Ton catéchisme te l'apprend, ma fille, répondit Irène.

— Mais lorsque l'intention est bonne, ma mère?

— Dieu seul juge les intentions.

— Eh bien! ma mère, il jugera la mienne... Ecoute... Je porte envie au maître de ce champ d'oliviers; et voici pourquoi... L'autre soir, le soleil s'était couché dans de petits nuages rouges, et nous avons dit, il fera beau temps demain, et la nuit sera belle. Le soleil trompe rarement; mais il nous a trompées cette fois. La Tramontane a soufflé vers minuit; des bâtiments ont fait des avaries; une tartane a sombré dans le canal, et quand nous nous sommes réveillées, le ciel était toujours noir, et la tempête soufflait toujours...

(1) Les anciens appelaient *bosphore* tout détroit qu'un bœuf pouvait traverser à la nage.

— Mais, interrompit la mère, quel rapport tout cela peut-il avoir avec ce champ d'oliviers et avec le péché de l'envie?

— Voici le rapport, ma mère, dit Donyse en souriant: si le soleil nous trompe, à qui nous confierons-nous, le soir, quand nous allons nous endormir? Avec quelle tranquillité nous verrions approcher l'heure de notre sommeil, si nous étions assez riches pour entretenir, toutes les nuits sans exception, le fanal de la tour! Il faut vous dire, ma mère, que c'est là mon rêve, la nuit, et mon idée fixe, le jour; avoir un beau phare comme celui de Mitylène, un vrai soleil de nuit! toujours éclairé depuis le crépuscule du soir jusqu'à l'aurore! Eh bien! si ce champ d'oliviers m'appartenait, la plus faible partie de sa récolte d'huile nous suffirait pour allumer ce soleil, depuis le premier jour de l'an jusqu'au dernier. Nous tiendrions beaucoup plus que mon père n'a promis. Voilà ma seule ambition, dans ce monde.

— Pauvre fille! dit la mère en embrassant Donyse, Dieu t'écoute en ce moment, et il exaucera tes vœux; jamais on n'en fit de plus modestes. Tu sanctifies l'ambition.

Les deux femmes se levèrent et marchèrent vers le rivage, où la barque les attendait dans une petite anse bordée de pins. Quelques jeunes gens de famille chrétienne arrivaient aussi sur le même point, de divers côtés, soit dans l'intention de jouir d'un spectacle que la mer, le soleil et le printemps faisaient si beau, soit pour regarder une dernière fois la jeune et belle chrétienne, qui s'embarquait, son rosaire à la main, sans avoir d'autre pensée au cœur que celle de Dieu et de la charité.

Après les fêtes de Pâques, la mère de Donyse fut atteinte d'une grave maladie, et tous les travaux de jardinage et de couture furent suspendus, car la jeune fille passait toutes ses nuits et tous ses jours à côté du grabat d'Irène, lui prodiguant les soins les plus tendres, et, à défaut du secours des hommes, appelant avec la prière le secours de Dieu. Malgré ses douloureuses préoccupations, Donyse ne négligeait jamais le service sacré du phare; mais elle voyait arriver avec désespoir le moment inévitable où, toute ressource manquant, cette étoile des mauvaises nuits devait s'éteindre pour toujours, et laisser les écueils voisins dans leurs périls ténébreux. Les semaines et les nuits s'écoulaient, Irène n'était plus en danger de mort, les soins de sa fille l'avaient arrêtée devant la tombe; cependant la convalescence se traînait pénible; le travail subissait toujours les mêmes interruptions ruineuses; plus de ventes aux marchés, plus de petits profits, plus de ressources, plus de provisions d'aucune espèce, ni pour la nourriture de chaque jour, ni pour l'éclairage de chaque nuit. Les deux pauvres femmes étaient arrivées à cette heure suprême du malheur, qui porte avec elle une consolation étrange; c'est l'heure décisive, où la Providence vient en aide à la foi qui n'a pas désespéré d'elle, et qui a lancé vers le ciel ce verset du Psalmiste: *In te, Domine, speravi!*

Aux dernières lueurs du crépuscule, Donyse, accoudée sur une fenêtre de la tour, feuilletait l'Evangile, livre divin où le croyant affligé trouve tous les remèdes, toutes les consolations. Un passage frappa la jeune fille; il semblait se détacher du chapitre, comme si chaque lettre eût resplendi d'une auréole: *Si Dieu prend autant de soins de l'herbe agreste qui est verte aujourd'hui, et qui demain est jetée dans un four, que ne fera-t-il pas pour vous?* (1)

(1) Si fenum agri quod hodie est et cras in clibanum mittitur Deus sic vestit, quantò magis vos!

Les plus grands philosophes n'auraient jamais trouvé ce cri sublime; il est venu du ciel sans passer par la lèvre de l'homme; c'est l'écho direct de la pensée de Dieu; le cœur, oreille de l'âme, tressaille en entendant cette parole émouvante, et le pied qui chancelait se raffermit et marche dans le sillon providentiel, sans craindre de se heurter à la pierre du chemin. Donyse ferma le livre saint, et sa figure, qui jusqu'à ce moment avait eu la beauté des filles des hommes, prit cette expression séraphique qui est la beauté des vierges du ciel. Sa pauvre mère venait de s'endormir; la nuit tombait; des murmures sourds montaient de la rive et se glissaient, comme des plaintes, à travers les lézardes de la vieille tour. Donyse monta au sommet pour donner au fanal de sauvetage les derniers aliments qui restaient au cellier, et vint ensuite, sa prière faite, s'endormir au pied du lit de sa mère, avec un cœur rempli d'espoir.

Le lendemain elle se leva au point du jour, selon son usage, pour voir si la nuit n'avait amené aucun malheur sur la rive, et comme elle avançait timidement son pied nu sur l'escalier fruste taillé dans le roc, au pied de la tour, elle recula de surprise en découvrant une grande quantité d'outres liées ensemble et amoncelées avec symétrie, comme à l'étalage d'un bazar; il était facile de voir, à leur teinte, que ces outres contenaient une ample provision d'huile combustible, et il fallait admettre, du moins pour le moment, qu'elles tombaient du ciel, comme une aumône de Dieu, car rien n'annonçait qu'un homme eût franchi, pendant la nuit, les hautes murailles de l'enclos de la tour et du jardin. Il était d'ailleurs impossible de croire qu'un pourvoyeur charitable et terrestre avait deviné si bien et si à propos la pénurie du cellier oléagineux, puisque personne au monde ne connaissait le secret des deux femmes, et le vœu légué par le pêcheur de la tour. Donyse s'agenouilla sur le rocher, et lança vers le ciel une de ces ardentes aspirations qui résument la plus longue prière d'actions de grâces; puis elle courut annoncer le prodige à sa mère, avec les ménagements et les préparations si nécessaires à la faiblesse d'une convalescente. Irène joignit les mains, et un léger mouvement de ses lèvres annonça la prière mentale qui remerciait Dieu. Ensuite, se tournant vers sa fille, elle lui dit:

— Tu l'as bien souvent lu dans les livres saints; un oiseau, messager du ciel, apportait le pain de chaque jour aux anachorètes de la Thébaïde. La Providence veille toujours sur ceux qui prient au désert. La créature isolée jouit de toutes les complaisances de Dieu, parce que les hommes ne peuvent la voir et la secourir.

— Ainsi, bonne mère, dit Donyse, vous croyez fermement que tout cela nous vient du Ciel, comme le pain de l'anachorète?

— Tout vient du Ciel, ma fille; si la main d'une créature humaine a déposé ces outres d'huile devant la tour, c'est toujours Dieu qui a conduit cette main. Le miracle est le même. Quand l'homme fait une bonne action, il est inspiré de Dieu; notre reconnaissance doit d'abord monter au Ciel, et descendre ici-bas ensuite; mais en remerciant Dieu, on ne se trompe jamais sur le bienfaiteur.

— C'est que, ma mère, ajouta Donyse, nous ne connaissons personne, hormis notre vieux et pauvre marin; nous n'avons dit nos secrets à personne; ainsi, notre reconnaissance ne peut pas se partager, il me semble?

— Si cela est ainsi, reprit la mère, donnons-la toute à Dieu.

Une bonne nouvelle est le meilleur des remèdes pour donner la convalescence aux malades et la santé aux

convalescents. Irène essaya un instant ses forces, et se sentit toute disposée à descendre au pied de la tour, où l'appelait une curiosité bien naturelle, car il s'agissait pour deux pauvres femmes de la découverte d'un trésor.

Appuyée sur le bras de Donyse, Irène descendit donc sur le rivage, et vit de ses propres yeux le miracle de la nuit, le présent du Ciel. Une pensée de noble avarice la décida tout de suite à cacher le trésor dans les entrailles de la terre, et à le ménager, comme si les outres eussent contenu des gouttes d'or pur.

Une nouvelle surprise attendait en ce moment les deux femmes : lorsque la mère voulut délier le nœud principal de cette énorme grappe d'huile, elle découvrit encore une petite bourse de cuir, contenant quelques pièces d'argent. Cet accessoire ramena la pensée des deux femmes sur un acte de bienfaisance purement humain. La main d'un généreux inconnu était cachée sous le mystère du bienfait.

On est obligé de garder ce qu'il est impossible de rendre. Les exigences du besoin obligent même les malheureux à se servir d'un argent dont la restitution est impossible; Irène et Donyse firent la seule chose qui était en leur pouvoir dans cette circonstance ; elles prièrent Dieu d'acquitter leur dette, en récompensant le bienfaiteur.

La nuit venue, le phare, malgré les projets d'économie, répandit sur les écueils voisins une clarté si nouvelle, qu'elle excita un étonnement très-vif chez les familles des pêcheurs qui traversaient le Bosphore dans leurs barques. Ce luxe d'illumination, dans une nuit calme, parut difficile à expliquer; mais les intéressés s'y habituèrent, après quelques nuits, comme les créatures ingrates s'habituent au soleil, sans songer à Dieu. Le rêve de Donyse enfin se réalisait dans toute sa splendeur; son phare éclipsait celui de Mitylène. Les bonnes ambitions réussissent quelquefois.

Une nuit, Irène fut réveillée en sursaut par des voix confuses qui montaient de la tour : elle se leva, sans faire le moindre bruit, pour ne pas réveiller sa fille, et s'approcha de la fenêtre pour voir quelle espèce de visiteurs nocturnes venaient de débarquer sur son petit domaine. Grâce aux rayons du phare, le terrain était éclairé comme en plein jour, et ce que la pauvre Irène aperçut n'avait rien de fort rassurant. Du premier coup d'œil, elle reconnut une bande de pirates de l'Archipel; ils étaient nus jusqu'à la ceinture et armés jusqu'aux dents. Leur petite goëlette, amarrée aux anneaux du débarcadère, n'avait pas serré ses voiles, et ressemblait à un oiseau de proie un instant arrêté sur un écueil, et tout prêt à déployer ses ailes au moindre péril.

Irène fit le signe de la croix, comme si elle eût aperçu une armée de démons. Mais les mauvais esprits terrestres ne s'envolent pas devant ce signe comme les autres; les forbans regardèrent la porte de la tour et la touchèrent ensuite, comme pour s'assurer si elle était bien ou mal close; après, ils examinèrent avec une attention suspecte la tour, en se communiquant à voix basse leurs idées, comme des assiégeants qui méditent un assaut de surprise. En voyant ces formidables préparatifs, la pauvre mère s'éloigna de la fenêtre, et, toute palpitante de terreur, elle s'assit à côté du lit de sa fille, pour attendre une bonne inspiration du Ciel.

Donyse dormait sous les ailes de son ange gardien, et sa mère n'osait pas la troubler dans ce sommeil d'innocence, qui change les rêves des vierges en visions du paradis.

— Est-il possible, pensait Irène, qu'une action charitable nous ait procuré ces horribles dangers des nuits? Mon Dieu ! serait-ce là notre récompense des bonnes œuvres? Nous avions lu dans les livres saints cette belle parole : « Eclairez ceux qui marchent dans les ténèbres» ; nous avons suivi ce précepte, et cette lumière, destinée à secourir les malheureux, a servi de guide aux brigands des îles, et les attire chez nous !

Alors, la mère désolée se rappelait toutes les effrayantes histoires racontées aux veillées des cabanes de l'archipel voisin. Elle frémissait au souvenir de tant de jeunes filles enlevées par les pirates de Paros, de Cérigo, de Candie, et que les mères n'avaient jamais revues, soit que ces belles victimes eussent expiré dans les grottes des montagnes, soit qu'elles eussent été vendues aux pourvoyeurs des harems de la Cirénaïque. Il y eut même un instant où la pauvre mère de Donyse cessa d'être chrétienne : dans une excitation d'héroïsme profane, elle re-



Donyse allant allumer le phare. Dessin de G. Janet.

garda sa fille, elle regarda un poignard suspendu au mur, et, doutant de la Providence, elle médita deux crimes, qui devaient ne laisser que deux cadavres aux bandits. Puis, la chrétienne l'emporta ! Irène demanda le pardon de son doute, s'agenouilla, et attendit, dans une sainte résignation, ce qui était dans les desseins de Dieu.

Trois coups frappés à la porte de la tour firent tressaillir Irène, et lui inspirèrent ensuite une résolution digne d'une mère et d'une chrétienne. Elle réveilla sa fille, et lui dit, à voix très-basse : — Ne fais aucune objection à ce que je vais te demander; obéis à ta mère, lève-toi.

Donyse se leva, sans proférer une parole ; Irène la cou-

vrit d'un manteau palicare, et, la prenant par la main, elle la conduisit dans une petite chambre contiguë à la tour, et comme suspendue sur une corniche saillante. Il y avait là des débris de toute espèce, reliques vermoulues de cinq siècles. Irène ménagea une retraite sûre à sa fille dans cet amoncellement de choses poudreuses et sans nom, et lui dit :

— Ma fille, Dieu te parle par ma bouche ; tu resteras ici jusqu'au lever du soleil ; le grand jour venu, tu sortiras, et tu iras où la Providence doit te conduire.

Cela dit, la mère embrassa tendrement sa fille, et descendit d'un pas ferme l'escalier de la tour.

Les pirates avaient frappé une seconde fois, mais à coups ménagés, comme des gens qui craignent de réveiller en sursaut des locataires susceptibles. Irène ouvrit la porte et se présenta fièrement aux bandits. Sa prière d'agonie était faite ; elle avait préparé sa mort.

— Pardonne-nous notre visite à cette heure, dit un homme qui paraissait le chef, mais nous sommes des gens de nuit, nous ; le jour nous fait peur... Où est ta fille ?

— Je n'ai plus de fille, répondit vivement Irène.

— Ah ! tu l'as donc perdue cette nuit ? Voilà notre camarade Rodokanos qui a vu ta fille hier matin.

Irène fut saisie d'un frisson convulsif ; sa lèvre, paralysée par la terreur, n'articula rien.

— Elle a peur, cette bonne mère, je vois ça, poursuivit le pirate d'un ton amical. Nous ne voulons pas vous faire du mal, au contraire.

Et il tendit la main à Irène, qui retira la sienne, comme elle eût fait devant l'aiguillon d'une couleuvre.

Les autres pirates formaient un demi-cercle autour de leur chef, et ils témoignaient par leurs gestes et leur attitude qu'ils venaient en amis, et non en écumeurs de mer. Irène, qui connaissait l'astuce profonde des insulaires, s'obstinait à voir un piége dans le langage et la conduite de ces hommes, et ses terreurs maternelles étaient plus vives que jamais. Enfin, il fallut bien se rendre à l'évidence ; le chef des pirates reprit la parole, et dit, en montrant les montagnes de l'aurore :

— Bonne mère, voici notre ennemi le jour qui va se lever ; nous allons remettre à la voile, et quand nous serons partis, tu reconnaîtras qu'il n'y avait aucun piége dans nos paroles, et tu auras quelque repentir de nous avoir si mal reçus. Nous sommes des pirates, c'est vrai ; nous sommes ce que furent nos pères ; il n'y a pas d'autre métier honorable dans l'Archipel. Nous faisons le mal quand l'occasion nous y pousse violemment ; nous faisons le bien avec beaucoup plus de plaisir. L'homme de mer est toujours bon, en dépit de son genre de métier. Quand chaque minute du jour et de la nuit peut sonner notre agonie, nous restons chrétiens, autant que nous le pouvons ; et si nous sommes encore parmi les vivants, à l'âge où le pied n'est plus marin, nous cherchons une grotte tiède dans la grande île de Candie, et les pirates se font ermites. Le diable est attrapé, et se mord les griffes ; tant pis pour lui, il nous a mal surveillés. Notre ange gardien a été plus fin. Cela veut dire, bonne mère, que nous avons été touchés, nous tous, entre pirates, touchés vivement de voir deux femmes, pauvres comme deux Job, économisant toutes deux sur leur misère pour entretenir un phare par pure charité envers les marins. Nous venions te remercier, toi et ta fille ; tu ne veux pas réveiller ta fille, eh bien, laisse-la dormir, la pauvre enfant. Nous allons partir, et nous te laissons deux choses comme souvenir : voici d'abord la plus essentielle, c'est ce morceau de parchemin, avec un sceau de cire rouge. Porte toujours cela sur toi, comme ton scapulaire. Si des confrères débarquaient ici, ne crains rien ; montre-leur ce parchemin, ils s'envoleront comme des diables devant le signe de la croix. Quant à l'autre chose, tu en feras ce que tu voudras, nous la laissons à côté de l'amarre ; tu la jetteras à l'eau, ou tu la garderas, à ta volonté. Adieu, bonne mère, prie pour nous les saints du Paradis, nous en avons grand besoin.

Tous les pirates s'inclinèrent, à l'exemple de leur chef, et, dans un clin d'œil, ils furent tous remontés à bord. La petite goëlette dérapa ; ses voiles se gonflèrent à la brise de l'aurore, et elle s'envola, comme une hirondelle, du côté de la Propontide, où était son nid.

Irène n'eut plus qu'une pensée dans le cœur et un mot à la bouche : le mot s'adressait à Dieu, la pensée à sa fille ; elle monta précipitamment l'escalier de la tour, embrassa Donyse, et baigna son visage de larmes. Après, l'heureuse mère raconta, dans un récit haletant, tous les détails de cette aventure de nuit, n'oubliant jamais, à chaque phrase, de consacrer une courte parenthèse d'actions de grâces adressées à Dieu. Toutes les joies du ciel, ces délices que la terre ne connaît pas, inondèrent le cœur de ces pauvres recluses ; et le soleil, cet éternel sourire de Dieu, perçant de ses rayons les crevasses de la vieille tour, vint attester aussi que les périls nocturnes étaient passés, que le calme succédait à la tempête et la vie à la mort.

— Ma bonne mère, dit Donyse, vous avez douté un instant de la Providence ; eh bien, après vous avoir écoutée avec tant de joie, je doute de vous à mon tour. Ne sortez-vous pas d'un rêve affreux ? Avez-vous vu réellement ces horribles choses ? Ne vous trompez-vous pas ? Avez-vous demandé, hier soir, à Dieu d'éloigner de votre sommeil *les fantômes des nuits* (1) ?

— Ma chère fille, répondit la mère, il paraît, d'après ce que je viens de te dire, que les pirates ont laissé des traces de leur passage ; descendons et allons voir.

Les deux femmes, excitées par une curiosité fort naturelle, descendirent à l'embarcadère, et aperçurent une corbeille remplie de provisions de toute sorte. Le même cri éclata sur les deux bouches, le même geste repoussa ce présent. Un scrupule de délicatesse chrétienne défendait de toucher à ces coupables produits de la piraterie, et même de les céder à autrui. On ne tarda pas à prendre la résolution commandée par le devoir. La corbeille fut jetée au courant de l'eau, et aucun regret ne la suivit. Après ce sacrifice, le pain du jour leur parut meilleur.

Arrivée au terme de sa convalescence, Irène ne put reprendre ses travaux ; la santé ne lui rendit pas ses forces, et Donyse ne pouvait point, toute seule, réparer le préjudice porté à l'économie de la maison ; la délicatesse de ses mains lui permettait à peine un léger travail d'aiguille, et encore, à chaque moment et à son insu, interrompait-elle ce travail par la prière ou la méditation. Leur dernière ressource consistait dans les menues pièces d'argent qu'une invisible main avait déposées sur la rive ; mais depuis le débarquement des pirates, ce petit trésor leur devint suspect aussi dans son origine, et les mains des deux chrétiennes n'osaient y toucher. Il y avait peut-être encore quelque générosité de pirate au fond de cette bourse de cuir. Le doute au moins était permis, et le doute suffisait pour faire suspendre l'emploi de l'argent. Au reste, dans les occasions difficiles, et dans les incertitudes d'un cas de conscience, les deux femmes prenaient toujours le

(1) Procul recedant somnia et noctium fantasmata. (Hymne du soir.)

parti d'attendre une de ces révélations providentielles qui arrivent infailliblement aux anachorètes du désert, ces privilégiés de Dieu.

Irène, qui depuis l'aventure des pirates trouvait plus souvent l'insomnie que le sommeil sur sa couche, entendit une nuit de petits bruits vagues, intermittents et mesurés, et qui étaient en parfait désaccord avec les murmures que la brise, la tempête ou les courants entretiennent dans les eaux du Bosphore. Les êtres humains qui vivent dans la solitude, en communication perpétuelle et directe avec la nature, ont dans le sens de l'ouïe une délicatesse de perception supérieure même à l'instinct des races félines, parce que chez eux la raison accompagne l'instinct. Le moindre bruit qui n'est pas noté sur le clavier de la montagne, de la plaine, de la forêt ou de la mer, arrive à leur oreille avec une dissonance suspecte, et leur donne des terreurs que les plus formidables ouragans n'apportent jamais avec eux. Il y a toujours un péril dans ce murmure surnaturel, et alors la prudence doit veiller, si le courage est absent.

Irène reprit sa place accoutumée à l'observatoire de la tour, et regarda le Bosphore ; ses eaux étaient calmes et reflétaient comme un miroir ardent la lumière du phare. Pas un souffle d'air n'agitait les aiguilles vertes des pins. Deux murmures bien distincts arrivaient à l'embrasure de la tour : le chant du grillon et la respiration haletante d'un nageur. Irène vit presque aussitôt un homme sortir des eaux et disparaître dans les rochers du débarcadère. Un grand silence se fit ensuite et dura quelque temps, comme si ce nageur se fût endormi sur un lit d'algues en arrivant. Tout à coup, un bras nu se leva d'une crevasse de roc, et déposa, en pleins rayons du phare, un objet que la distance ne permit pas de reconnaître, mais qui se trahit par un léger son argentin, quoique la main l'eût accompagné sur le sable avec des ménagements minutieux.

L'occasion était trop belle pour la négliger ; Irène la saisit courageusement au vol. — C'est le messager de la Providence, pensa-t-elle, allons à lui sans crainte. C'est un ami.

Donyse dormait toujours de ce bon sommeil de dix-huit ans que le fracas de la foudre ne trouble pas.

Irène s'empara du vieux manteau palicare, le roula promptement, et, se montrant dans le cadre de la fenêtre, elle prononça ce monosyllabe sifflant qui appelle un ami et n'inspire aucun effroi.

Le nageur éleva la tête au-dessus des anfractuosités du roc, et vit, à la fenêtre de la tour, une femme qui jetait un paquet lourd, et disparaissait, comme pour l'inviter à venir le ramasser. Il ne balança pas ; il vint ramasser le manteau, s'en revêtit tout de suite, et au même moment la porte de la tour s'ouvrit, et Irène parut, en faisant le signe impératif de parler bas.

— Ma chère sœur en Jésus-Christ, dit l'étranger, je vous connais depuis longtemps, vous et votre charmante fille, mais vous ne me connaissez pas. Je voulais vous cacher la main qui voulait être secourable à deux pauvres chrétiennes, mais vous avez veillé sur une bonne action comme on veille sur un crime. Je me suis trahi, et pourtant je méritais plus de bonheur.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion, mon frère, dit Irène en tendant sa main à l'inconnu ; mais voici mon excuse : tant de dangers environnent deux pauvres femmes la nuit dans cette solitude, qu'il faut toujours avoir l'œil ouvert sur les environs, et c'est ainsi, c'est par hasard que j'ai découvert le mystère de vos bienfaits.

— Ma sœur, reprit l'inconnu, mon devoir est de vous dire qui je suis et de vous parler avec franchise. Nous sommes si peu de chrétiens dans ce pays, nous sommes si indignement traités par nos maîtres les infidèles, qu'il ne doit y avoir entre nous que confiance, union, fraternité... Je suis Constantin Psycha, natif de Cerigo ; j'habite le petit village de Notre-Dame, de l'autre côté de l'eau, et je possède en toute propriété le champ d'oliviers que vous traversez pour vous rendre à la chapelle les jours de fête.

Constantin appuya avec affectation sur tous les mots de cette dernière phrase.

Irène fit courir la main sur son front, comme pour en extraire un souvenir, et, se ravisant tout à coup :

— Ah ! je me souviens ! dit-elle ; je me souviens !... Oui..., c'était le jour des Rameaux..., nous étions assises, ma fille et moi, et...

— Et, interrompit Constantin, la Providence voulut, ce jour-là, que je fusse indiscret... J'écoutai votre entretien, j'en pris bonne note, et, quand ma récolte d'olives fut faite, je vous apportai moi-même autant d'outres d'huile qu'il y a de grains au rosaire de Saint-Bernard, ce grand serviteur de Marie (1)... Eh bien ! on se trompe lorsqu'on dit qu'une bonne action ne porte bonheur qu'après la mort. Toutes mes récoltes ont été bonnes et mes biens se sont augmentés ; vous voyez que le saint roi David a raison (2).

Le chrétien qui s'exprimait ainsi, dans ce langage mystique des anciens jours de l'Eglise, était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure honnête et sévère. Son attitude simple, la modestie de son regard, la douceur de son organe, frappèrent Irène. Dans sa foi ardente, cette pauvre mère chrétienne croyait, par intervalles, voir un de ces anges qui visitaient la terre au temps des patriarches, et une sainte frayeur agitait ses esprits.

La dernière parole de Constantin ramena Irène dans la réalité profane.

— Mon intention, ajouta le jeune chrétien, était de mériter une union sacrée par une longue suite de services rendus à votre misère. Vous m'avez arrêté à mon second voyage ; mais si vous daignez, ma chère sœur, me tenir compte du bien que je n'ai pu faire, accordez-moi en mariage, et au pied de l'autel, votre fille Donyse.

Constantin baissa les yeux et attendit la réponse.

Irène s'attendait vaguement, comme aurait fait en pareille occasion toute autre mère, à cette demande ; toutefois elle tressaillit et balbutia les premiers mots :

— L'honneur que vous nous faites est bien grand, dit-elle ; mais je dois consulter ma fille ; je ne voudrais rien promettre de contraire à sa volonté.

— Qu'il soit fait suivant votre parole, reprit Constantin ; j'attendrai.

— Attendez demain, dit Irène ; c'est un jour de fête ; nous irons à Notre-Dame-de-la-Mer, et si ma fille répond selon vos vœux et les miens, nous irons nous asseoir, après la messe, devant la source du champ des oliviers.

Constantin s'inclina et descendit à l'embarcadère. Là, il déposa le manteau palicare sur le rocher, et se remit à la nage pour gagner la côte voisine. Irène était rentrée dans la tour.

Quand Donyse se réveilla, sa mère s'assit devant elle, lui prit affectueusement les mains, et lui dit : — Toutes

(1) Servus Mariæ nunquam peribit. (Saint Bernard.)

(2) Fructu frumenti, vini et olei sui multiplicati sunt. (Psalm.)

les nuits, ma chère enfant, n'apportent pas de mauvais rêves; voici le mien de tout à l'heure. Je traversais le champ des oliviers, là-bas, près de notre chapelle; un jeune chrétien de bonne mine est venu à moi, et m'a dit: Ce champ est à moi, j'ai du bien au soleil, ma religion est la vôtre; donnez-moi votre fille en mariage, et j'espère la rendre heureuse avec l'aide de Dieu... Devine ce que j'ai répondu...

— Dans votre rêve? demanda naïvement Donyse.

— Oui, dans mon rêve, reprit la mère en riant.

— Même dans un rêve, dit la jeune fille, je suis sûre que vous n'avez pas voulu vous séparer de moi.

— Me séparer de toi, ma fille, jamais! Cependant, j'ai consenti à ton mariage... Voyons, ai-je bien fait?

— Vous ne pouvez rien faire de mal, bonne mère.

— Ainsi, chère fille, si je voulais te marier avec un



Irène et Donyse à la source du champ des oliviers. Dessin de G. Janet.

jeune et riche chrétien, tu dirais *oui* à ta mère, et *oui* au prêtre?

— Sans doute, ma mère.

— Eh bien! ma fille, embrasse-moi, ton mariage est conclu.

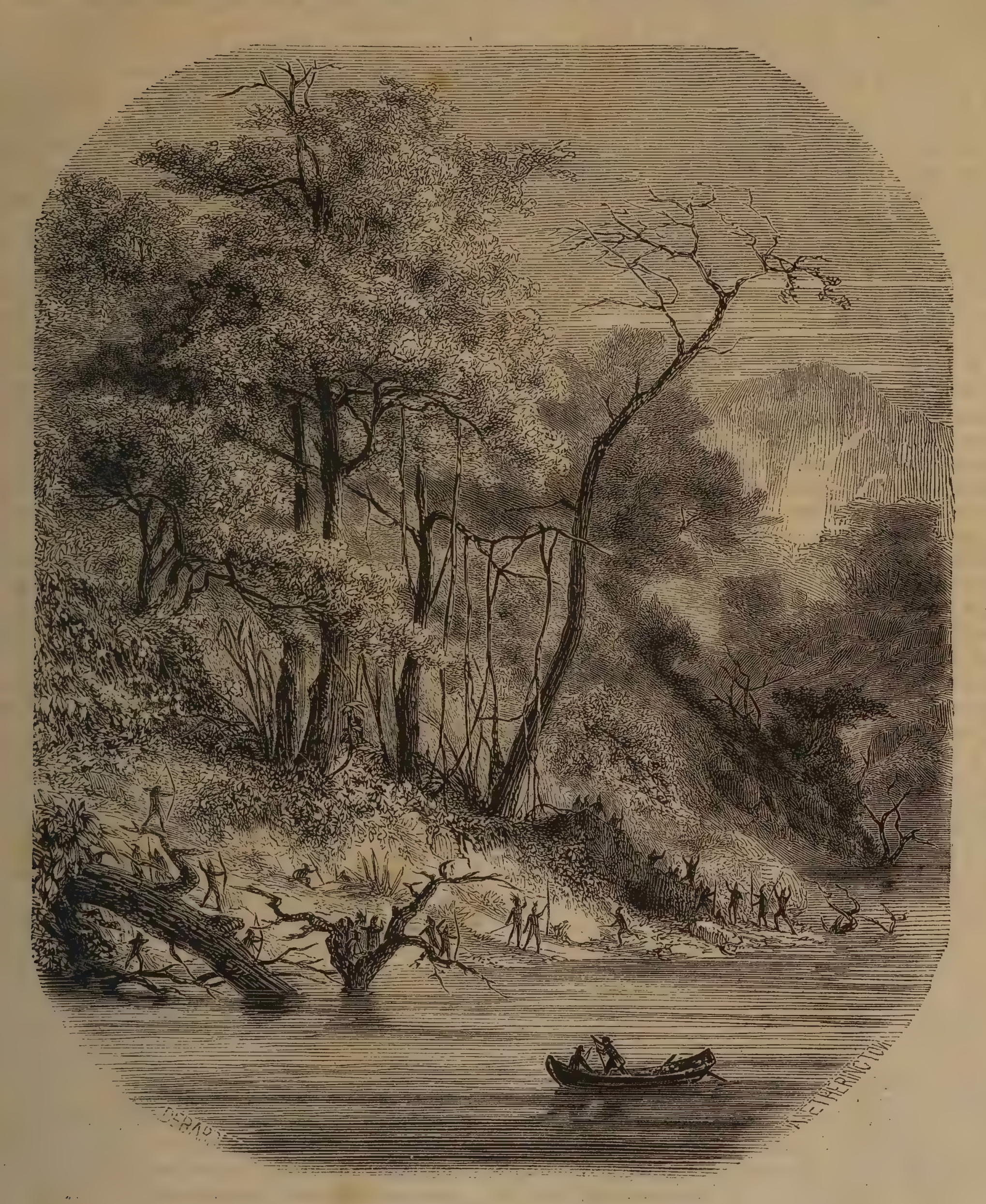
Alors Irène raconta, dans tous ses détails, la scène de la nuit, et Donyse pleura de joie. Le lendemain la mère et la fille s'assirent, après la messe, devant la source du champ des oliviers...

La pauvreté avait fait son devoir; la Providence fit son œuvre. C'est ce qui arrive toujours.

MÉRY.

VOYAGE EN AMÉRIQUE. — ÉTATS-UNIS [1].

LA CHASSE A L'HOMME. — SCÈNE DE LA VIE DES INDIENS



Les rives du Missouri. Daniel et Davidson surpris par les Indiens. Dessin de A. de Bar.

I. — DEUX CHASSEURS DE FOURRURES.

Toutes les fois qu'en Amérique j'ai parlé de la douceur et de l'aménité des Indiens, on m'a répondu en me citant quelques traits horribles de cruauté de leur part, même envers les gens avec lesquels ils semblent en meilleurs rapports. Leur haine s'assouvit particulièrement, et avec des raffinements atroces, contre les traficants blancs qui, dans le haut des fleuves, se livrent au commerce des fourrures. Ces faits se reproduisent sans cesse et notamment aux environs de Saint-Louis, qui est comme le marché général des échanges et des transactions.

Quand je m'informais de cette bonne foi digne des temps antiques, qu'on prétendait ne plus rencontrer que chez eux, on me répondait que, dans les trafics, on ne se livrait

(1) Voyez les tables des trois derniers volumes.

aux Indiens qu'avec la plus grande défiance, et qu'il fallait les surveiller de près, tant ils ont une prestesse de singe à dérober tout ce qui se trouve à portée de leurs mains. Si, pour me raccrocher à quelque chose, je me rejetais sur cette beauté des formes qui en font un type perdu, on me montrait dans les villes bon nombre de ces Indiens qui y courent les rues, et j'avais devant les yeux le spectacle d'êtres ignobles, laids, sales, puants; et ces costumes souverainement originaux, dont je les avais habillés dans mon imagination, se réduisaient à de dégoûtants haillons.

Ce n'est plus guère que dans les tribus qui ont évité le contact des Européens et qui ont vécu au fond de leurs déserts, qu'on retrouve encore quelques vestiges de leur originalité et de leur splendeur physique tant poétisée.

En tout cas, ce que je peux garantir, c'est que cette simplicité primitive, qu'on a attribuée aux Indiens de l'Amérique, n'existe plus, si jamais elle a existé aussi complète qu'on l'a dit. Ils ne sont plus aujourd'hui que des buveurs de wisky et d'eau-de-vie, qui s'enivrent jusqu'à l'abrutissement. Quant à leur férocité, en voici un exemple. Le fait était dans la bouche de tout le monde, à l'époque où je me trouvais en Amérique.

Saint-Louis, ai-je dit plus haut, est le centre du grand commerce des pelleteries aux États-Unis. Les Indiens les y apportent et les échangent contre différents objets, surtout contre les spiritueux, dont ils font grand cas, contre le tabac, etc., etc. La fourrure étant réellement la source de leurs richesses dans ce commerce un peu primitif, les Indiens ont organisé un système particulier de douane et de surveillance contre les *faces blanches* qui vont chasser la bête, et par conséquent s'approvisionner de la marchandise directement. Ce système consiste à tuer impitoyablement les audacieux qui empiètent sur les priviléges dont les *Peaux-Rouges* se considèrent comme seuls et souverainement investis.

Quels que soient les risques qu'ils aient à courir dans ces périlleuses entreprises, il se rencontre encore bon nombre de hardis chasseurs qui tentent l'aventure.

C'est le cas où s'étaient placés deux amis, Daniel et Davidson, qui depuis huit jours étaient installés sur les bords de la rivière Kansas, un des nombreux cours d'eau qui viennent se jeter dans le Missouri, après avoir baigné tout le territoire indien qui se trouve à l'ouest de l'État du Missouri.

Un matin ils descendaient paisiblement la rivière dans une pirogue pour aller relever des piéges qu'ils avaient tendus la veille. La rivière était fort encaissée dans l'endroit où ils se trouvaient, et de chaque côté la rive, coupée à pic et couverte de hautes herbes et d'arbres gigantesques, pouvait cacher une armée d'Indiens sans qu'il fût permis à l'œil humain de rien découvrir derrière ces forteresses de verdure, de troncs et de broussailles. Il fallait même avoir l'oreille aussi exercée que l'avaient nos deux intrépides chasseurs pour distinguer, entre les divers bruits qui s'agitaient sur les deux rives, celui de pas d'hommes ou d'animaux.

Depuis près de trois quarts d'heure qu'ils suivaient le courant de la rivière, ils n'avaient rien entendu qui pût les inquiéter, et ils étaient assez rapprochés du terme de leur voyage pour concevoir l'espérance d'avoir échappé à la vigilance des Indiens, lorsque Daniel, suspendant tout à coup le mouvement de ses avirons, se pencha hors de la pirogue, et écouta avec attention.

— Qu'y a-t-il? demanda Davidson.

— Là, dit Daniel, en désignant un des fourrés les plus épais, situé sur la rive gauche; j'ai entendu des pas et j'ai vu les herbes s'agiter.

Et aussitôt, appuyant sur les avirons, il poussa la pirogue au large.

— Allons donc! fit Davidson; tu es trop neuf dans le métier pour être sûr de ce que tu dis. Je gage que c'est quelque élan qui vient faire connaissance avec le canon de nos fusils.

Et ce disant, Davidson ramassa son arme au fond du canot et la fit tourner dans ses mains.

— Ce sont des Indiens, te dis-je! répliqua Daniel en s'éloignant vers le milieu du fleuve.

Au même instant, des cris épouvantables retentirent dans la direction qu'avait indiquée Daniel, et une quarantaine d'Indiens sortirent des halliers, l'arc tendu et la flèche braquée sur nos deux chasseurs.

— Quand je te le disais! s'écria Daniel pâle et tremblant. Que faire?

— Accoster la rive, répondit Davidson; si nous essayons de fuir, ils vont tirer à la cible sur nous, et en deux minutes nous aurons autant de flèches sur le corps qu'il y a d'épingles sur la pelote d'une bonne ménagère.

— Si nous mettons pied à terre, ils vont nous massacrer, répliqua Daniel, et, ma foi! entre ces deux genres de mort...

— Ce sont des Black-feet qui probablement reviennent de Saint-Louis, reprit Davidson. Je parle leur langue; je leur ferai entendre raison. C'est une chance, et la seule qui nous reste.

Pendant que les deux malheureux échangeaient ces quelques paroles, les Indiens leur faisaient signe d'aborder; et comme, malgré les conseils de Davidson, Daniel persistait à vouloir fuir, une flèche lui siffla à l'oreille et une autre vint se planter dans son épaule. Daniel poussa un cri et tomba au fond de la pirogue. Davidson saisit alors les rames, et dirigea l'embarcation vers la terre.

II. — LE CAMP DES INDIENS.

Les Indiens s'emparèrent aussitôt de lui, et lui lièrent bras et jambes, malgré les protestations de bonne amitié qu'il leur prodiguait. Quant au malheureux Daniel, dont le corps gisait sanglant au fond du canot, ils le saisirent et le lancèrent dans le fleuve, où il ne tarda pas à trouver la mort, après quelques efforts impossibles pour rallier le rivage.

Davidson, témoin de cet acte de barbarie, avait pu augurer tristement du sort qui l'attendait.

Cependant il ne lui avait pas échappé que les Indiens, avant de se débarrasser de Daniel d'une manière si expéditive, avaient examiné attentivement l'état de sa blessure; il pensa donc qu'ils n'avaient pris ce parti extrême à l'égard de son malheureux compagnon que dans la crainte qu'il ne devînt une charge pendant la longue route qu'il leur restait à faire pour rejoindre leur village situé plus au nord, au pied du versant méridional des Montagnes-Rocheuses.

Deux des Indiens chargèrent Davidson sur leurs épaules et le transportèrent à deux ou trois cents pas plus loin dans l'intérieur du bois, où ils étaient campés autour d'une vaste clairière. Le malheureux prisonnier fut déposé aux pieds du chef Stu-Micks-O-Sucks (*Graisse-de-bosse-de-buffle*), nonchalamment assis devant son wigwam et fumant sa pipe avec la placidité d'un Oriental.

Après avoir écouté le récit qui lui fut fait de la capture de Davidson, Stu-Michs-O-Sucks réfléchit un instant,

puis se leva et fixa un regard scrutateur sur le prisonnier, qui sentit un frisson glacial lui courir par tout le corps.

Davidson, familier aux mœurs des *Peaux-Rouges*, conçut quelque espoir de cette réception du chef, qui certes aurait pu prendre son tomahawk et lui casser la tête sans autre forme de procès.

— Ce n'est peut-être que partie remise, pensa le chasseur; mais c'est aussi du temps de gagné pour moi; dans ma position je ne peux rien souhaiter de mieux.

Puis sans montrer la moindre émotion, et d'une voix bien ferme, Davidson assura de nouveau Stu-Micks-O-Sucks de ses dispositions amicales.

Le chef le regarda de nouveau avec une certaine attention, puis rentra dans son wigwam, où le suivirent une dizaine des guerriers indiens. Le reste de la petite bande s'accroupit par terre, et fit cercle autour du prisonnier.

III. — STU-MICKS-O-SUCKS.

Au bout d'un quart d'heure environ, Stu-Micks-O-Sucks sortit de son wigwam. Le chef avait passé ce temps à se vêtir de son costume de parade et de cérémonie.

Ce costume se composait d'une tunique faite de deux peaux de daim cousues ensemble, et les coutures étaient recouvertes de galons brodés. Le long de ces galons et en guise de frange pendait une garniture de cheveux noirs provenant des ennemis que Stu-Micks-O-Sucks avait tués dans ses divers combats. Ces trophées sont loin de répugner aux Indiens; ils y attachent, au contraire, un très-grand prix. Par-dessus cette tunique il portait une sorte de manteau en peau de buffle, sur laquelle étaient bariolées grossièrement toutes les actions de sa vie. Ses mocassins (ou souliers) étaient également en peau de daim et ornés, comme sa tunique, de cheveux ennemis. Sur la tête il portait un casque en peau d'hermine, surmonté de deux cornes de buffle, privilége exclusivement réservé aux guerriers qui ont mérité le surnom de *brave des braves*. Outre les mèches de cheveux qui couvraient littéralement tout son costume, Stu-Micks-O-Sucks avait autour de sa taille une demi-douzaine de crânes à peu près dénudés; c'étaient encore là des trophées conquis sur les ennemis qu'il avait *scalpés* après la victoire.

Dans sa main droite il tenait une lance haute de dix ou douze pieds, et le long de laquelle flottaient deux sacs formés de peaux d'animaux; c'étaient ses *sacs aux mystères*, lesquels jouent un grand rôle dans la vie des Indiens. Toutes leurs superstitions s'y rattachent; car le mystère (ou *médecine*) est le pivot de leur existence; c'est aussi le dernier mot de leur religion. Chaque Indien porte donc son *mystère* avec lui. C'est une peau de bête quelconque, quadrupède, oiseau ou reptile, ornée de mille dessins bizarres et fantastiques. Si loin va le respect qu'ils professent pour ce morceau de peau, qu'ils ont institué des fêtes en son honneur, et même ils s'imposent les plus dures mortifications quand ils croient l'avoir offensé.

La prise du sac est un acte important dans la vie de l'Indien. Dès qu'ils ont atteint l'âge de treize ans, les enfants quittent le wigwam paternel pour plusieurs jours, et vont s'enfermer dans quelque lieu solitaire, où ils invoquent le *Grand-Esprit*. Ils font abstinence pendant tout le temps de cette espèce de retraite, qui se prolonge jusqu'à ce que dans un rêve ils voient un animal, oiseau, reptile, n'importe lequel. Celui-là est désigné pour être le gardien de leurs jours, l'esprit qui doit leur donner la force et le courage dans les combats, et les conduire sains et saufs, après leur mort, aux grandes chasses de l'autre monde. A son réveil l'enfant prend alors ses armes, se met en campagne, et ne rentre à la tribu que muni de l'objet désiré.

La prise du sac ne se peut faire qu'une fois dans la vie. Aussi, à la guerre, un Indien défend-il son *mystère* avec un désespoir furieux, comme nos soldats défendent leur drapeau; car s'il vient à le laisser aux mains de l'ennemi, si bravement qu'il ait combattu, il est perdu de réputation, et la désignation flétrissante « *d'homme sans mystère* » le poursuit jusqu'à ce qu'il ait reconquis un sac sur un ennemi.

Dans sa main droite, donc, Stu-Micks-O-Sucks portait sa lance aux deux sacs, dont l'un était un trophée conquis sur un chef d'une autre tribu. Dans sa main gauche il tenait une longue pipe, dont le tuyau avait au moins cinq pieds. Tout autour étaient enroulées des soies de toutes les couleurs, et des plumes d'oiseau. Le foyer de cette pipe était en terre rouge, représentant un homme accroupi et dont la tête scalpée recevait le tabac. Cette pipe était l'œuvre de Stu-Micks-O-Sucks lui-même. La pierre en avait été extraite de la *Carrière Sacrée*, lieu où les Indiens vont en pèlerinage, et où, selon la loi du *Grand-Esprit*, les ennemis sont obligés de se traiter en amis.

En voyant apparaître Stu-Micks-O-Sucks dans cet appareil et accompagné des guerriers qui l'avaient suivi dans le wigwam, Davidson comprit que son sort allait se décider dans un de ces conseils où les décisions sont généralement assez promptes.

Le chef s'assit sur un troncd'arbre à l'entrée du wigwam, et alluma sa pipe. Il aspira une bouffée de tabac, dont il envoya la fumée vers le ciel, puis une seconde qu'il souffla à ses pieds, enfin tourna la tête vers les quatre points cardinaux, en adressant à chacun d'eux une bouffée égale de fumée.

La première partie de cette cérémonie était un hommage rendu au Grand-Esprit, dans la personne du soleil, dont Stu-Micks-O-Sucks venait de saluer le lever en envoyant sa fumée au ciel, et le coucher en la dirigeant vers la terre. Son salut aux quatre points cardinaux n'avait d'autre but que de témoigner son respect au Grand-Esprit, de quelque côté qu'il fît souffler le vent.

Après cette prière, adressée par le tuyau de sa pipe, le chef fit rouler Davidson jusqu'à ses pieds, et le conseil des guerriers entra en délibération.

IV. — LE TOMBEAU DE L'OISEAU-NOIR.

Le pauvre chasseur comprit très-bien que le premier point posé fut son extermination; restait à savoir quel genre de supplice lui serait infligé.

Stu-Micks-O-Sucks les laissa tous parler, puis il s'avança vers Davidson, et délia les cordes qui l'attachaient.

— Ta vie est en mon pouvoir, lui dit-il; cependant, comme tu as obéi aux ordres des guerriers en accostant la rive, quand ils te l'eurent ordonné, je veux bien te laisser une chance de vie.

— Bien obligé, fit Davidson, le Grand-Esprit te le rendra.

— Selon l'usage de la tribu, continua le chef, tu seras proposé à l'adoption d'une famille. S'il en est une qui veuille de toi, ou si quelqu'une de nos femmes consent à te prendre pour mari, tu vivras; sinon...

— Soit! répliqua Davidson.

— Ici, reprit Stu-Micks-O-Sucks, nous ne sommes qu'un petit nombre de la tribu; c'est au village que l'épreuve se fera; tu vas nous suivre.

— Je vous suivrai, répondit le chasseur enchanté d'en être quitte à si bon marché pour le présent, et tout plein d'espoir pour l'avenir.

Une heure après les wigwams étaient levés, et les cinquante Indiens environ qui composaient la petite troupe étaient en marche. Chiens, chevaux et femmes, chacun avait sa charge. Quant aux hommes, ils n'en portaient aucune, sauf les armes. On avait attaché aux flancs des chevaux, comme des brancards de voiture, les plus longs piliers qui soutenaient les tentes, en en laissant traîner les extrémités à terre; puis, en travers on avait placé d'autres bâtons sur lesquels était enroulée la tente elle-même, avec quantité d'autres objets de ménage, les provisions, etc., et, par-dessus tout cela, étaient grimpés quelques enfants et une dizaine de femmes, qui faisaient partie de cette petite expédition. On eût dit une troupe de Bohémiens changeant de théâtre. Les chevaux étaient conduits à la bride par les femmes, dont c'est là le métier; elles se relayaient de temps en temps. Sur les flancs de cette caravane galopait une meute de chiens attelés à ces brancards improvisés, comme les chevaux en traînaient.

On avait eu soin de placer Davidson au milieu de la troupe, et on avait si bien chargé ses épaules qu'il lui eût été impossible de prendre la fuite. Le soir on lui liait les membres pour passer la nuit.

La petite troupe marcha ainsi plusieurs jours, tantôt s'enfonçant à travers les plaines, tantôt longeant les bords du Missouri, qu'elle rallia immédiatement quand elle se trouva à la hauteur du *tombeau de l'Oiseau-Noir*.

Davidson, qui n'avait point encore pénétré si avant dans ce fameux « *far West* », passait d'admiration en admiration, et, n'était la perspective du sort qui l'attendait peut-être une fois arrivé au village des Black-feet, il se fût réjoui de ce voyage. Il ne put se défendre d'une exclamation de surprise quand il se trouva au haut du mamelon de l'*Oiseau-Noir*.

Tous les voyageurs, blancs ou *peaux-rouges*, ne manquent jamais d'y faire une station, les uns pour y jouir du magnifique spectacle dont la vue se repaît dans toutes les directions; les autres pour payer leur tribut de respect aux restes du grand mortel qui y repose.

Sur le sommet de ce mamelon, en effet, a été enterré un chef fameux des O-Ma-Haws, appelé l'*Oiseau-Noir*, et qui donne son nom au lieu de sa sépulture. Sa tombe, qui existe encore aujourd'hui, a été élevée il y a plus de trente ans. Ce chef, à son retour de Washington, fut atteint en cet endroit de la petite vérole, et, quoique le village des O-Ma-Haws fût situé à soixante milles plus loin, on l'y enterra sur sa demande. Selon ses instructions, on le plaça dans la tombe sur son cheval de guerre favori, à la bride duquel on suspendit tous les scalps de ses ennemis; on le couvrit de ses plus riches habits, et sur sa tête on mit son casque de plumes d'aigles, à sa main son arc, et sur son dos son carquois et son bouclier, sans oublier ni sa pipe ni son *sac aux mystères*, selon l'usage établi pour les morts. Ce tombeau, qui s'aperçoit à une distance de quinze milles, peut servir de phare aux voyageurs.

Davidson fut presque tenté de remercier Stu-Micks-O-Sucks de ce bonheur qu'il lui avait procuré. Mais le soir même il faillit payer bien cher sa présence au milieu de la troupe; et il fallait, comme il le pensa ensuite, que le chef eût de bien singulières intentions sur son compte, pour ne l'avoir point livré à la fureur de ses guerriers.

V. — L'ORAGE DE FEU.

La troupe voyageait depuis une heure environ à travers une de ces prairies dont les herbes sont si hautes qu'elles dépassent de beaucoup la tête des hommes, même montés sur leurs chevaux.

La petite caravane suivait les sentiers en zigzag, frayés, à travers ces vastes déserts ombreux et mystérieux, par les troupeaux de buffles et d'élans. Tout à coup, cinq ou six Indiens qui marchaient en éclaireurs s'arrêtèrent, puis firent volte face, vinrent au galop rejoindre le chef, et lui parlèrent avec une certaine vivacité. Stu-Micks-O-Sucks descendit de cheval, et colla son oreille contre la terre; puis il se leva en disant :

— Le bruit du sabot de nos chevaux a éveillé l'Esprit du feu.

Tous les regards de la troupe, courroucés et inquiets à la fois, se tournèrent vers Davidson, et un des guerriers, portant la main à son tomahawk, lui cria d'une voix menaçante :

— Misérable *face pâle*, c'est toi qui as éveillé l'Esprit!...

La présence de Davidson au milieu de la petite caravane n'était point vue d'un œil tout à fait satisfait, et la clémence dont le chef avait usé à son égard n'avait point été prise absolument en bonne part. Les paroles du guerrier suffirent à réveiller les instincts féroces des Indiens, et il fallut l'énergique intervention de Stu-Micks-O-Sucks pour l'arracher au sort que les Indiens s'apprêtaient à lui faire subir.

— Arrêtez, s'écria le chef; nous aurons le temps de lui faire subir le châtiment, si le feu nous atteint. Mais l'*Esprit du brave* nous protégera, je l'espère!

Puis il remonta à cheval, et, suivant son exemple, la caravane se prit à galoper de toute la vitesse des montures, qui semblaient hennir d'effroi. La petite troupe traversa ainsi la prairie dans toute sa largeur, et, se trouvant près d'un mamelon qui la dominait à une assez grande hauteur, elle en atteignit le sommet.

Pendant que les Indiens opéraient leur ascension, Stu-Micks-O-Sucks s'était arrêté seul avec Davidson au pied du mamelon. Il écarta à deux ou trois reprises les hautes herbes de la prairie, se coucha comme il l'avait fait déjà pour écouter un bruit lointain.

— Homme blanc, dit-il de nouveau à Davidson, c'est toi sans doute qui as éveillé l'*Esprit du feu;* le vent souffle par ses narines; tiens, vois ce petit nuage qui roule et s'élève au-dessus de la plaine, c'est par là qu'il vient; mais nous voici à l'abri.

Heureusement pour toi, car tu aurais payé de ta vie le moindre mal qui nous fût arrivé. L'*Esprit* n'aime pas les hommes de ta race, et c'est pour en avoir possédé un parmi eux, qu'il y a douze lunes, le fils de Wah-Chu-Ton et ses braves guerriers subirent les coups de ce magicien, à cette même place.

Après avoir dit ces mots, Stu-Micks-O-Sucks, rejoignit sa troupe au sommet du mamelon.

En même temps, un bruit pareil à celui d'une cataracte se fit entendre de loin en se rapprochant peu à peu; le vent augmentait toujours, les coqs de bruyère volaient au-dessus de leurs têtes, et l'antilope effrayée traversait le chemin de toute la vitesse de ses jambes. Bientôt, au milieu de l'obscurité profonde, Davidson aperçut venir à lui comme des vagues de feu; et au-dessus, un immense nuage de fumée noire qui s'étendait d'une extrémité à l'autre de cette plaine, roulait majestueusement, emporté sur un torrent de feu liquide.

Davidson, pour la première fois, put contempler cet épouvantable et imposant spectacle qu'on appelle un incendie des prairies, et qui a été décrit avec une plume si magnifique par Fenimore Cooper.

Ces événements ont des causes différentes. Ils proviennent, ou du fait des blancs, ou du fait des Indiens, ou par suite d'accident. Quand ils sont volontaires de la part des Indiens, les incendies ont lieu ordinairement au commencement du printemps, dans le double but de procurer aux chevaux des pâturages frais, et de se frayer des routes plus commodes que celles que nous avons décrites tout à l'heure.

La flamme, poussée par le vent, balaye ces prairies avec une rapidité si grande, qu'elle atteint quelquefois les Indiens en fuite sur leurs plus vigoureux coursiers : non pas que cette flamme ait réellement plus de vitesse



Les wigwams. Daniel au tribunal des guerriers. Dessin de A. de Bar.

qu'un cheval au galop, mais parce que le cavalier est empêché dans sa course par la hauteur et l'épaisseur des herbes. S'il est malheureusement surpris en route par l'épaisse colonne de fumée qui roule toujours en avant du feu, le cheval effrayé s'arrête subitement et se trouve bientôt enveloppé par la flamme elle-même, qui allume autour de lui mille nouveaux brasiers.

Après avoir vu ces formidables incendies, demandez à l'Indien si c'est le *Grand-Esprit* qui, mêlant tous les éléments de destruction, a lancé contre lui cet orage de feu ? Demandez-lui si c'est la foudre qui lui a suscité cet ennemi redoutable, plus prompt que sa vitesse, plus puissant que sa force, devant lequel son cœur et son courage s'abattent? Demandez-lui enfin qui a fait cela, qui a produit ces incendies? L'Indien vous répondra : — *C'est un mystère!*

Ce mystère ou ce génie tout spécial est représenté dans l'esprit de l'Indien par un géant fantastique portant un arc formidable qu'il place au travers du chemin, et duquel il fait jaillir des milliers d'étincelles qui communiquent le feu.

VI. — L'APPEL DE LA PLUIE.

Sortie de cette épreuve, la troupe des Black-Feet se remit en route ; et, après un long et pénible voyage, Davidson fit son entrée dans la capitale de ses ennemis.

Ce village était situé dans une immense plaine, sur un rocher de quarante ou cinquante pieds d'élévation, adossé à une rivière qui, par ses circuits, faisait un admirable fossé de défense. Cette ceinture d'eau enveloppait le village de trois côtés, et le quatrième était protégé par une forte palissade.

Ce village offrait un aspect assez étrange : les cabanes, groupées très-près les unes des autres, et construites en terre et en pans de bois, avaient pour toiture une sorte de dôme qui, dans les beaux jours, était le lieu habituel des réunions de famille. Au-dessus de la porte de chaque wigwam étaient exposées les têtes des ennemis tués à la guerre ; et, à côté, suspendus à de longues perches, des peaux de buffles, des morceaux de drap ou d'étoffe. C'étaient des sacrifices offerts au *Grand-Esprit*. On avait soin de remplacer ces mannequins dès qu'ils étaient pourris ou déchirés par le vent. L'intérieur des wigwams annonçait une certaine aisance et un très-bon comfort ; tous les lits avaient des rideaux, et à côté de chaque lit on voyait une grande perche après laquelle étaient accrochés des armes, des pipes, des sacs de mystère, tout cela rangé avec beaucoup de symétrie.

Les habitations ne se ressemblent pas chez toutes les tribus ; presque toutes cependant ont la même architecture.

Les espèces de cabanes que Davidson venait de voir différaient toutefois de celles qu'il avait pu visiter chez les peuplades avec lesquelles il s'était quelquefois déjà trouvé en relations.

Ces habitations avaient la forme de tentes faites de peaux de buffles cousues ensemble et supportées par des bâtons de vingt-cinq pieds de haut, avec une ouverture à l'extrémité, par laquelle s'échappait la fumée et venait le jour. Ce sont les Crows qui bâtissent les plus beaux wigwams : ils choisissent pour cela des peaux d'une grande blancheur, qu'ils ornent de soies et de plumes de toutes les couleurs, et qu'ils barbouillent de dessins qui ne laissent pas d'être d'un effet assez pittoresque. Ces wigwams sont assez larges pour contenir quarante personnes ; les piliers qui les supportent, au nombre de trente, sont coupés dans les Montagnes-Rocheuses à des arbres centenaires. Leur hauteur est de vingt-cinq pieds. Sur une des faces extérieures est toujours peint le *Grand-Esprit*, et sur l'autre le *Mauvais-Esprit*.

A son arrivée dans le village, Davidson put assister à une assez curieuse jonglerie dont le dénoûment faillit lui coûter cher, comme on le verra dans la suite.

Depuis longtemps une grande sécheresse régnait dans le pays et menaçait de détruire toute la moisson de maïs et de blé. Les *docteurs* s'étaient assemblés en conseil, et avaient décidé qu'il fallait *faire tomber de la pluie*. Tous les jeunes gens qui aspiraient au titre envié et important de *docteur* eurent mission d'essayer leur influence. C'était une belle occasion pour eux de prouver leurs capacités. Voici comment se passait la cérémonie. Chacun des aspirants montait à son tour sur le haut d'un wigwam et appelait du geste, de la voix, par des prières, par des menaces, par tel moyen qui lui plaisait, le nuage des flancs duquel devait tomber la pluie bienfaisante. Il lui était donné pour cela vingt-quatre heures ; et si son intervention ne produisait aucun effet, il était à peu près perdu de réputation. Un autre lui succédait, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la pluie arrivât enfin.

L'entrée du chef et de Davidson interrompit un moment cette jonglerie, à laquelle les Indiens apportaient une sérieuse conscience. Il s'agissait, avant tout, de décider du sort du prisonnier.

Davidson était un assez beau garçon, bien planté sur les hanches, à la poitrine large, aux épaules trapues. Il eût fait un mari séduisant pour une femme civilisée, il n'était pas possible qu'il ne fût pas facilement accepté par la première jeune fille sauvage à qui il serait présenté. Il faut même dire que Davidson eut l'embarras du choix. Le sien se fixa sur une jeune femme nommée Ra-Sti-Va-Na (fille dont le soleil a caressé les cheveux).

Le prisonnier, sans préjudice des réserves qu'il se faisait pour l'avenir, accepta la nouvelle condition qui lui était faite. Toutefois on ne lui promit la liberté que le jour où seraient célébrées ses noces, qui furent remises après l'arrivée de la pluie. En conséquence, on l'attacha, comme on attache les chèvres pour les faire brouter, à un pieu de wigwam.

Cinq minutes après, la cérémonie de l'invocation à la pluie recommença.

Le ciel persistait depuis plus de huit jours à demeurer d'un bleu des plus désespérants, lorsqu'enfin Wak-A-Da-Ha-Hu (crinière de buffle blanc) s'empara du poste au-dessus du wigwam sacré, et, dans un discours plein d'arrogance, affirma à la foule que lui seul était capable de vaincre le charme, et il lança dans la direction de l'ouest des flèches qu'il disait enchantées.

Le hasard parut le servir un moment, car dans le lointain on aperçut un flocon nébuleux qui se détachait sur l'azur du ciel et se rapprochait insensiblement ; bientôt le nuage devint de plus en plus épais, et on entendit vaguement un bruit semblable à celui du tonnerre ; la foule battit des mains... Mais peu à peu l'illusion s'évanouit... Hélas ! le nuage n'était autre chose que la fumée de quelque *steamer* qui descendait une des rivières voisines, et ce qu'on avait pris pour le mugissement de l'orage était le bruit des machines qui grondait au loin. L'apprenti magicien n'insista pas moins pour prouver que son mystère était bon, puisqu'à défaut de pluie il avait amené un *thunderboat* (bateau-tonnerre, nom que les Indiens donnent aux navires à vapeur).

Au surplus, Wak-A-Da-Ha-Hu remporta une victoire complète, car pendant la nuit il tomba une pluie abondante ; mais par malheur cette pluie fut accompagnée d'un orage effroyable ; et la foudre, en tombant, frappa la jeune fiancée de Davidson, Mlle Ra-Sti-Va-Na. On commença par accuser publiquement Wak-A-Da-Ha-Hu d'être la cause de cet accident, et il s'apprêtait déjà à expier ce prétendu crime en faisant don au père de la jeune fille de trois magnifiques chevaux, à titre de dommages-intérêts, lorsqu'il lui parut bien plus simple de faire retomber la faute sur Davidson.

— Moi, dit-il, je suis parvenu à amener la pluie, donc je suis favorisé du *Grand-Esprit* ; or, puisque le *Grand-Esprit* m'a donné cette marque de sa protection, il n'aurait pas voulu en détruire les effets, en me faisant la cause d'un aussi grand malheur.

Cette logique ne parut pas dénuée de bon sens aux naïfs

auditeurs de Wak-A-Da-Ha-Hu, lesquels avaient été témoins de son pouvoir sur les nuages et de ses mystérieuses relations avec le *Grand-Esprit.*

— Le coupable véritable, reprit le triomphateur, c'est la *face pâle* que vous avez conduite ici. Déjà sa présence parmi nous a réveillé l'*Esprit du feu* dans les prairies, et il se trouve que c'est justement sa fiancée que la foudre a frappée, comme pour vous prouver qu'il n'est point fait pour vivre au milieu de nous.

La péroraison de Wak-A-Da-Ha-Hu parut être tout aussi logique que son exorde ; et, pendant que tous les yeux se tournaient convaincus et menaçants vers Davidson, Wak-A-Da-Ha-Hu s'éloigna tout fier du succès oratoire qu'il venait d'obtenir, et très-heureux d'économiser ses trois chevaux.

Un cri de malédiction s'échappa de toutes les bouches. Davidson en pâlit. Il avait compris qu'il n'avait plus de merci à attendre de personne, plus même du chef Stu-Micks-O-Sucks, qui rassembla aussitôt son Conseil pour délibérer sur le genre de supplice que devait endurer le prisonnier blanc. Les femmes mêmes qui, au moment où il avait été mis en demeure de choisir une fiancée parmi elles, lui avaient montré les plus gracieux visages, le fuyaient. L'homme dont le choix amenait la mort n'était plus, à leurs yeux, digne de pitié.

Davidson, étendu par terre, assista à la délibération du Conseil. Les uns trouvaient plus bref de l'assommer sur place d'un coup de tomahawk ; les autres proposaient de le placer à une certaine distance, comme un but sur lequel s'exercerait leur adresse. Ce genre de divertissement, assez fréquemment employé par les Indiens, avait été approuvé à l'unanimité.

Mais le chef, qui depuis un moment semblait réfléchir, s'approcha de Davidson sans prononcer une parole, et coupa les liens qui le retenaient :

— Lève-toi, lui dit-il.

Davidson obéit. Le chef alors examina tout son corps avec un soin scrupuleux, palpa les muscles de ses cuisses et ses jarrets, en un mot, se livra sur lui à un véritable cours d'anatomie. Quand il eut terminé, il remua la tête en signe de satisfaction, et sourit.

— Tu dois être un bon coureur, dit-il à Davidson.

Celui-ci devina la pensée du chef. Il était assez initié aux mœurs des Indiens pour avoir compris qu'il s'agissait tout simplement de le lancer à la course, comme en Europe on lance un cerf ou un daim, et qu'il était destiné à procurer à ses ennemis le plaisir d'une chasse à l'homme. Davidson avait le sang-froid naturel, et de plus, l'intelligence que donne une position suprême comme celle où il se trouvait. Il n'hésita pas une seconde, et à la question du chef il répondit :

— Tu te trompes, je cours très-mal.

— Tu es fort cependant, reprit l'autre ; tu as le jarret souple, la poitrine large.

— C'est possible, répliqua Davidson ; mais ceci, ajouta-t-il en montrant un trou de balle qu'il avait dans le mollet gauche, ceci m'a enlevé depuis longtemps tous les avantages que tu reconnais.

— Soit ! fit le chef, alors on te donnera de l'avance. Si tu parviens à t'échapper, tant mieux pour toi.

VII. — LA CHASSE A L'HOMME.

Et, prenant Davidson par les épaules, il le conduisit à cinq cents pas environ, loin du groupe des Indiens. Dès qu'il se sentit libre, Davidson prit sa course avec toute l'ardeur que pouvait lui donner le désir de mettre ses jours à l'abri. Au hurlement épouvantable que poussa toute la meute, il ne douta pas qu'elle ne fût lancée sur ses traces.

Davidson volait plutôt qu'il ne courait. Il était lui-même étonné de sa vigueur. Il avait près d'une lieue de plaine à traverser avant d'arriver à la fourche du Missouri ; il espérait pouvoir le traverser à la nage, et mettre ainsi entre lui et ses ennemis un obstacle qui nécessairement arrêterait bon nombre d'entre eux. Mais était-il probable qu'il y arrivât? Un pareil trajet lui semblait au-dessus des forces humaines. Pour comble de malheur, la prairie était semée de raquettes qui lui déchiraient les pieds et les jambes. A tout instant il croyait entendre le claquement d'un arc, et sentir une flèche pénétrer dans ses chairs. Il n'osait détourner la tête, de peur de perdre, même d'une seconde, l'avance qu'il avait si adroitement escamotée à ses ennemis, et de laquelle dépendait sa vie.

Cependant, les cris des Indiens lui arrivant de plus en plus faibles, il conçut quelque espoir, et, après bien des hésitations, il se hasarda à jeter un regard en arrière. Le gros de ses chasseurs était à une distance considérable.

Quelques coureurs plus habiles étaient éparpillés en avant, et à cent pas au plus de lui, le chef, plus agile que les autres, le suivait armé d'une longue pique qu'il tenait prête à lancer.

Le malheureux Davidson sentit renaître son courage. Il redoubla d'efforts, qui furent si violents, que le sang lui jaillissant par la bouche et par le nez ruissela sur sa poitrine. A mesure qu'il s'approchait de la rivière, il entendait aussi les pas du chef résonner plus près de lui. Un second coup d'œil jeté en arrière lui fit apercevoir son infatigable ennemi à cinquante pas au plus. Davidson s'arrêta court et se retourna brusquement, décidé à défendre chèrement sa vie contre ce seul adversaire.

L'Indien, étonné par ce mouvement inattendu, s'arrêta aussi pour lancer son arme ; mais ses jambes s'embarrassèrent dans quelques broussailles, et il tomba. Davidson retrouva de nouvelles forces et une nouvelle énergie pour bondir en arrière ; comme un lion il se précipita sur son ennemi avant qu'il eût pu se relever, et, ramassant la pique, il cloua le sauvage sur le sol et reprit sa course.

Le jeune Horace ne s'en était pas mieux tiré !

En arrivant auprès de leur chef expirant, les Indiens s'arrêtèrent quelques instants pour pousser autour de son cadavre des hurlements de désolation. Davidson, comme on pense bien, mit son temps à profit ; il put gagner la lisière d'un bois de cotonniers qui bordait la rivière, traversa ce bois, et se jeta à l'eau. Il atteignit à la nage un petit îlot à l'extrémité duquel les troncs d'arbres qu'entraîne incessamment le courant s'étaient arrêtés en grand nombre, de manière à former une sorte de radeau au-dessous des branches entrelacées ; des herbes et des broussailles, qui s'y étaient accrochées pêle-mêle, formaient une sorte de refuge impénétrable à l'œil humain, et dans lequel le malheureux Davidson parvint à s'enfoncer.

A peine avait-il repris haleine qu'il entendit sur la rive les Indiens poussant des cris de fureur ; à travers les interstices des branches qui l'abritaient, il en vit quelques-uns se jeter à l'eau, et se diriger même du côté de l'îlot. Mais après quelques minutes de vaines recherches, ils prirent le parti de s'éloigner, et campèrent sur la rive où ils passèrent le reste du jour à pousser des lamentations autour

du corps de leur chef que quelques-uns avaient rapporté.

Quelle journée d'angoisses pour le malheureux Davidson! je vous le laisse à deviner. Mais son salut était assuré au prix de l'énergie qu'il avait montrée, et qui lui fit oublier les fatigues et les blessures du corps.

Quand la nuit fut venue, et après qu'il eut vu les Indiens éteindre leurs feux pour s'endormir, il sortit de sa cachette, gagna à la nage le milieu de la rivière, et descendit à une distance assez considérable jusqu'à ce qu'il se crût suffisamment en sûreté pour oser aborder la rive. Davidson marcha pendant toute la nuit à pas précipités, afin de fuir au plus tôt un lieu qui avait failli lui être si fatal.

Le lendemain au matin, il arriva exténué de fatigue, de froid et de faim, à un campement de chasseurs où il reçut les soins que réclamait son état.



Les wigwams. Les Indiens appelant la pluie. Wak-A-Da-Ha-Hu. Dessin de A. de Bar.

Le fait que je viens de raconter, et auquel on pourrait donner beaucoup de pendants, n'a rien d'exagéré ni de fictif. C'est là un des mille traits de mœurs communs à ces Indiens sur le sort desquels les philanthropes s'apitoient à leurs heures de loisir et de sentimentalité, comme si la civilisation n'avait pas son œuvre de conquête à poursuivre, en les ramenant sous la loi par des moyens infiniment plus moraux que ces actes de barbarie quotidiens qu'on ose appeler le droit sacré de la défense du sol et de la nationalité!

Davidson, cela va sans dire, renonça de ce jour à la chasse des fourrures; il fut rencontré dans les rues de Saint-Louis par les *Black Feet* qui le reconnurent, mais qui n'osèrent pas se venger sur lui de la mort de leur chef.

Xavier EYMA.

CHRONIQUE DU MOIS.

LES PRÉDICATEURS DE PARIS (1).



L'abbé Gabriel, curé de Saint-Merry. — L'abbé Duquesnay, doyen de Sainte-Geneviève.

Aux prédicateurs libres que nous avons passés en revue, aux orateurs qui portent en chaire la robe d'un ordre, il est temps de joindre, entre l'Avent et le Carême ceux qui exercent le ministère dans les paroisses. Et pour monter tout de suite au premier rang de la hiérarchie, comme de l'éloquence, nous allons étudier l'apôtre des

(1) Voyez les tables des tomes XII à XX.

philosophes, M. Gabriel, curé de Saint-Merry ; l'apôtre de la jeunesse, M. Duquesnay, doyen de Sainte-Geneviève ; et l'apôtre de la cour et du monde, M. Le Courtier, archiprêtre de Notre-Dame, prédicateur ordinaire de l'Empereur.

M. L'ABBÉ GABRIEL, CURÉ DE SAINT-MERRY.

M. l'abbé Gabriel est né à Sorrèze (Tarn), en 1796, le 19 juillet, jour de Saint-Vincent-de-Paul, — heureuse prédestination de l'homme qui devait créer et soutenir tant d'œuvres populaires.

Son premier maître fut son curé, l'abbé Mazas, à qui le clergé doit plusieurs élèves éminents.

Après avoir terminé ses études à Montpellier, l'abbé Gabriel fut sept ans vicaire à Cette, où son imagination méridionale jeta ses premiers feux. Puis, il devint curé à Pézénas, où il resta sept ans encore, et d'où son génie actif le lança dans la prédication.

Nous pourrions dire son génie voyageur, car il aime à changer d'horizon et de point de vue. Aussi son premier essor le porta jusqu'à Rome, au centre de la religion, de l'histoire et des arts. Sa foi, sa science et son goût étaient à la hauteur de ce triple observatoire. Il juge, en effet, les statues et les tableaux comme un artiste, les ruines et les monuments comme un archéologue. Il fut donc remarqué bientôt dans la ville éternelle, et il prêcha un carême qu'on n'a pas oublié dans cette chapelle de Saint-Louis où la France et l'art ont leur autel et leur chaire de prédilection.

Mais un autre carême l'attendait à Marseille, le carême de 1835, le carême du choléra ! Ceux qui ont entendu l'orateur en cette ville fatale, où la mort enlevait trois cents âmes par coup de filet, dans cette église de Saint-Martin, triste et nue, où les convalescents entraient pâles comme des ressucités, d'où les vivants sortaient épouvantés comme des moribonds, déclarent qu'on n'y avait rien vu de plus grand et de plus beau depuis Belzunce évangélisant les pestiférés de 1720.

A peu de temps de là, l'abbé Gabriel prêchait à Toulouse, où l'on se souvient encore du trait le plus saisissant de sa vie apostolique. Ce drame de la chaire a été raconté dans les journaux de l'époque, mais il ne saurait être trop souvent rappelé à la jeunesse de tous les temps.

L'orateur faisait ce qu'on appelle une retraite de dévotes, dans l'église de Saint-Jérôme (anciens Pénitents-Bleus). Son regard qui aime les feux du soleil, sa voix qui lutterait avec l'ouragan, son éloquence qui cherche les victoires disputées, souffraient peut-être des limites étroites de son programme et de l'auditoire de cornettes, si nouveau pour lui, comme eût dit le père Bridaine. La Providence envoya à son courage la bataille qu'il lui fallait.

En montant un jour en chaire, le prédicateur découvre, au milieu de son troupeau de femmes, trois jeunes gens, trois désœuvrés, trois fashionables, trois incrédules, venus là, comme à un spectacle, pour lorgner la tête imposante d'un prêtre et les jolis visages des dames de Toulouse.

Une inspiration d'en haut saisit l'orateur : — Si de ces trois impies, se dit-il, je faisais trois missionnaires !

Et voilà qu'entraîné par l'occasion, il oublie la retraite et les pieuses femmes, il change le sujet de son discours, il se lance à fond de train dans les hauteurs et dans les abîmes de la philosophie chrétienne ; il met à nu l'origine, la destinée et la fin de l'homme ; il sonde les plus terribles mystères du temps et de l'éternité.

Vous jugez de la surprise et de l'ébahissement de l'auditoire. On ne comprend plus le prédicateur... ; on le croit égaré, halluciné, perdu... Mais lui, qui sait où il va, poursuit sa marche triomphante, car il a vu les trois jeunes gens étonnés, frappés, captivés ; il a vu les lorgnons arrachés à leurs paupières, leurs regards fascinés par son regard, leurs fronts rebelles matés par son éloquence.

Quand il descend de la chaire, on le presse de questions, de reprches sans doute, sur son équipée oratoire. Que va devenir la retraite ? Que penseront les dames de Toulouse ?

— Attendons la fin, répond tranquillement le pasteur des brebis égarées.

Il jouait certes gros jeu. Mais il avait gagné la première manche. S'il enlevait la seconde partie, il était sûr de la belle.

Le lendemain, à l'heure du sermon, l'église est envahie jusqu'au chœur par une armée de jeunes gens. Les femmes, évincées de leurs places, ne peuvent aborder la chaire. Grand tumulte dans l'enceinte, et grand désarroi parmi le clergé. Que signifie ce désordre, et comment le réprimer ?

— C'est mon affaire ; je m'en charge ! répond l'abbé Gabriel ; et fendant la presse, déjà calmée, il apparaît à la tribune sainte.

Qu'importe au conquérant de la veille cette foule d'âmes pieuses, soumises d'avance ? Il ne pense qu'aux joies du Ciel pour un seul pécheur converti ; il ne voit que cette jeunesse indocile, qui apporte mille têtes au joug de la foi.

Il s'empare de l'ennemi par un premier mot : — On a oublié, dit-il, le respect du sanctuaire ; mais cet oubli n'a pu venir des jeunes frères qui m'écoutent. On n'offense pas Dieu en accourant à sa parole. Je prie mes sœurs de céder leur place pour aujourd'hui.

Et, le calme rétabli comme par enchantement, l'orateur achève ses démonstrations de la veille.

Le jour suivant, une députation de la jeunesse de Toulouse frappait à sa porte. Les trois fashionables la conduisaient avec recueillement. Ils apportaient au vainqueur le prix du combat : une adresse signée de deux cents noms, un vœu solennel de fidélité chrétienne.

C'était grand, c'était admirable, c'était sublime. Mais il fallait à l'édifice le ciment de la durée, et l'orateur n'était pas homme à laisser la victoire incomplète.

Voici le sermon de clôture. Les jeunes gens sont toujours là :

— Mes frères, leur dit l'abbé Gabriel, avec cette noble franchise qui est le cachet de sa parole, vous m'avez apporté un témoignage fait pour exciter en moi l'orgueil. Je ne dis pas que je ne l'aie point ressenti. C'est une affaire entre Dieu et moi. Mais je suis ici pour votre affaire à tous, pour votre salut, qui doit seul m'occuper.

Et il achève par la persuasion ce qu'il avait opéré par le raisonnement.

Puis, dans une péroraison entraînante, il crie à cette jeunesse, qui signait de ses larmes le vœu qu'elle eût signé de son sang : — Je garderai jusqu'à la mort vos noms et vos serments, dont je réponds à Dieu. Et au jour du jugement suprême, je me lèverai au milieu de vous, et je ferai l'appel auquel pas un de vous ne doit manquer. Souvenez-vous-en !

L'effet d'une telle éloquence ne saurait se décrire, — et le confessionnal pourrait seul en dire les résultats.

On ne reprocha plus à l'abbé Gabriel sa sortie. Pour

les femmes elles-mêmes, cette leçon valait bien un sermon de retraite.

Après avoir prêché encore deux ans à Bordeaux, après avoir professé au séminaire de Montpellier, le prêtre voyageur vint à Paris, où il se trouva, en 1848, chargé de l'administration de la paroisse de Chaillot. Sa célébrité dans la capitale date de ce moment terrible. On sait quelle heureuse influence il prit alors sur le peuple ; on sait comment il sauva son église, et du même coup peut-être toutes les églises de Paris. L'émeute elle-même s'apaisait à sa voix irrésistible. Les plus furieux reconnaissaient en lui un ami véritable, un ami puissant, un ami près de Dieu.

On le somme un jour d'aller bénir un arbre de la liberté. — Vous le voulez? dit-il, soit ; je vous expliquerai la liberté chrétienne. Et il expose, en effet, les franchises de la vertu. Il montre en regard les tyrannies du vice : — Etes-vous libres, quand vous revenez de la barrière, esclaves de l'ivrognerie ? Ces rudes vérités, mêlées de sympathies cordiales, empêchèrent de grands maux et firent beaucoup de bien dans les journées critiques.

Appelé, une autre fois, au club des Minimes, l'abbé Gabriel prêche le catholicisme aux meneurs politiques, et leur dit : — Offrez à d'autres vos candidatures ; ma tribune est la chaire, comme vous venez de le voir.

Ces paroles avaient d'autant plus d'autorité que l'orateur est de ceux qui connaissent et aiment le mieux le peuple, et en sont le plus justement aimés.

Il le prouve bien dans la grande paroisse de Saint-Merry, où depuis trois ans il calme tant de passions, soulage tant de misères, et développe de si généreux instincts.

Comme prédicateur, l'abbé Gabriel est doué merveilleusement. Il a la tête grave et superbe, une tête d'apôtre et d'évêque. Son attitude est à la fois calme et animée, aisée jusque dans la noblesse, majestueuse jusque dans la familiarité. Son geste est simple, imposant, net, pénétrant, *soulignant*, si l'on veut nous passer le mot. L'accent méridional ajoute à l'autorité et à la clarté de son organe sonore et mordant.

La théologie, la philosophie, l'histoire, la littérature, les voyages, son péché mignon — l'art, sa passion secrète, sont pour lui comme un vaste arsenal où son éloquence puise des armes variées, des vues originales, des effets inattendus.

Il aime les questions ardues et transcendantes, et il les résout avec une logique serrée, avec une limpidité parfaite, avec des arguments neufs et actuels, qui n'appartiennent qu'à lui, avec un enchaînement rapide et un ordre lumineux, avec des citations qui font tout comprendre et tout vivre, avec des surprises qui vous éblouissent, comme Paul au détour de la route ; mais il excelle aussi dans l'enseignement pratique, et ses prônes de chaque dimanche, ses instructions aux enfants du catéchisme, sont des modèles d'observation juste, d'intérêt édifiant, de simplicité charmante ; on s'y amuserait comme à un spectacle, si l'on ne s'y instruisait comme à l'école ou au tribunal de Dieu.

Pour donner l'idée de son style (car il en a un, contre l'habitude des improvisateurs, et sa parole est de celles qui pourraient s'imprimer toutes vives), il faudrait citer quelques-unes de ses phrases savantes sans apprêt, de ses locutions hardies et pittoresques, de ses images naïves et palpitantes. Il faudrait rappeler ce qu'il disait avant-hier à Saint-Thomas-d'Aquin, quand il définissait l'homme primitif : « Harmonie vivante, corps et âme », quand il montrait « le péché réduisant l'amour de Dieu même à la stérilité » ; quand il comparait la communion à « une greffe divine » ; quand il appelait l'adoration perpétuelle « un essai du bonheur éternel » ; quand il s'écriait : — « D'où venait la force des martyrs? Ils avaient communié ! ils étaient tout empourprés du sang de leur Sauveur. D'où vient la force de nos missionnaires, ces apprentis du martyre? Ils ont communié ! D'où venait la force de Louis XVI, montant à l'échafaud comme au trône? Il avait communié ! » Il faudrait sténographier son sermon d'hier, à la Madeleine, sur la vie intérieure, sermon tout entier hors des traditions connues. Citons-en du moins un trait qui a fait sensation. « Quand l'âge ou la maladie appesantissent l'aigle, la partie supérieure de son rostre se développe aux dépens de l'autre, et il ne peut plus prendre de nourriture ni retrouver la force de remonter vers le soleil. Alors il va user ce rostre rebelle contre le roc, il en rétablit l'équilibre et les fonctions ; il ressaisit sa proie et sa vigueur, et il s'élève encore aux régions de la lumière. De même, quand le mal moral dénature l'homme et fait de son corps la partie dominante de son être, il devient impuissant à recevoir la nourriture céleste, et les régions d'en haut se ferment à son vol rabattu vers la terre. Mais qu'il use, comme l'aigle, son corps au roc de la pénitence, et il reprendra la proie divine, il recouvrera son énergie, et il remontera triomphant vers le ciel. »

N'est-ce pas là du saint Augustin, commenté par Bossuet ?

Entre autres œuvres créées par l'abbé Gabriel, nous signalerons, comme exemple à tous, la *Famille de Saint-Thomas-d'Aquin*, réunion de jeunes gens des hautes écoles, qui ont pour devise : « S'instruire et se fortifier pour porter la lumière dans le monde. Féconder le travail par la vertu et la vertu par le travail. » Cette élite de notre génération suit et analyse les conférences du curé de Saint-Merry, et compose, sur tous les sujets, des monographies et des discours qui mériteraient et soutiendraient l'impression.

L'abbé Gabriel lui-même achève un grand ouvrage de philosophie, qui décapitera, sans doute, bien des philosophes.

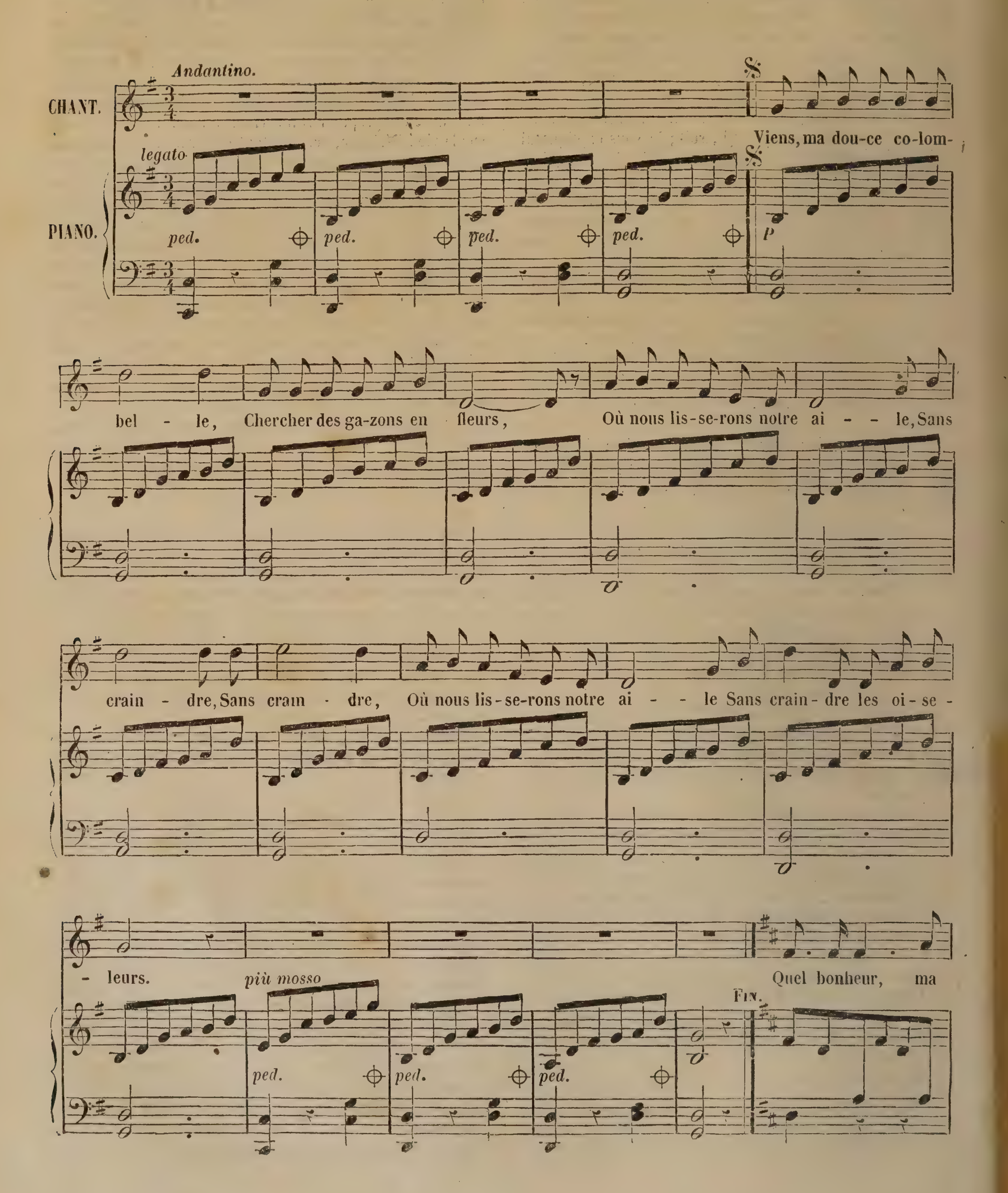
Encore un mot sur l'homme du monde. Il revenait d'Italie, en paquebot, en même temps que deux religieuses du Sacré-Cœur. Quelques jeunes gens se permettent de mauvais propos sur la robe des saintes femmes. Aussitôt l'abbé va quitter son habit laïque et reparaît en soutane sur le pont. Surprise des touristes, qui l'accostent et l'interrogent : — Vous êtes donc prêtre ? — Prêtre français. Et vous, messieurs, vous êtes Russes, apparemment? — Nous sommes Français, comme vous. En quoi ressemblerions-nous aux Cosaques ? — Les Russes n'ont pas d'accent, messieurs, et je croyais les Français d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Vous vous rappelez leur devise : « Mon Dieu, mon roi, ma dame » ; c'est-à-dire : piété, fidélité, respect des faibles, — ou, si vous voulez, galanterie. Les jeunes gens sentirent la finesse de l'argument et changèrent de note envers les religieuses.

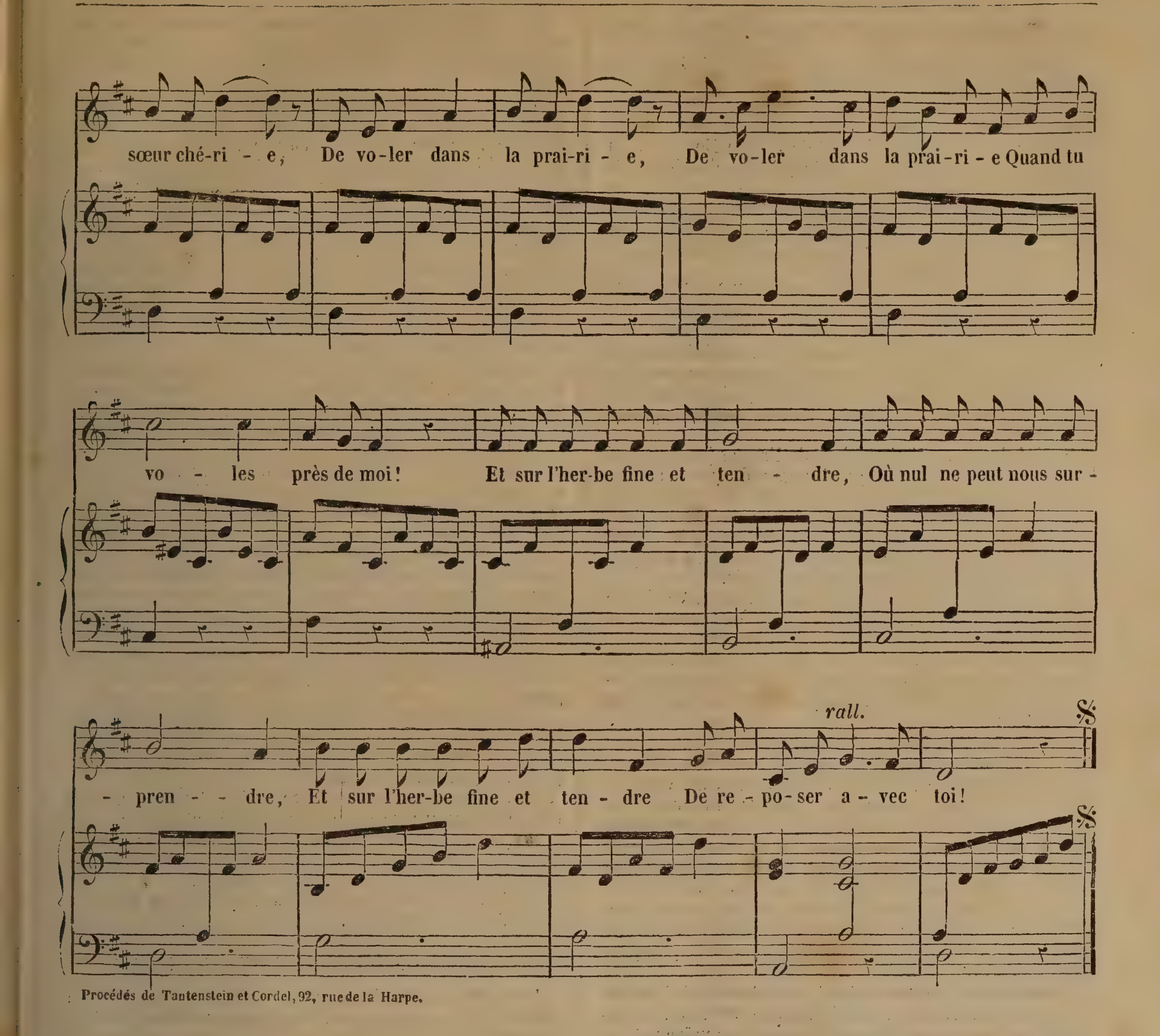
Cette leçon ne vaut-elle pas un sermon?

LES COLOMBES,

IMITÉES D'ANDRÉ CHÉNIER.

PAROLES DE M. P. GROLIER. MUSIQUE DE M. LAURENT DE RILLÉ.





2me COUPLET.

Je connais une fontaine
Qu'entoure un sable doré.
Le vent y murmure à peine,
Tant le bocage est fourré.
Jamais le vautour immonde
Ne troubla la paix profonde,
Ne troubla la paix profonde
De cet asile sacré. — Viens, etc.

3me COUPLET.

Viens-y, ma sœur. Notre mère,
Tu le sais, disait toujours :
Cherchez l'ombre et le mystère
Pour y couler d'heureux jours.
Laissons la vive alouette,
Laissons la brune fauvette
Et la mésange coquette
Se parer de leurs atours.

Pour nous, tendres tourterelles,
Dans notre asile oublié,
Au bonheur soyons fidèles,
Fidèles, fidèles,
Au bonheur soyons fidèles;
Le bonheur, c'est l'amitié.

M. L'ABBÉ DUQUESNAY, DOYEN DE SAINTE-GENEVIÈVE.

Voici bien la jeune tête du prédicateur de la jeunesse, de l'aimable catéchiste des persévérantes de Saint-Sulpice, de celui qui a prêché la retraite de première communion à plus de vingt-cinq mille enfants de Paris, de l'ancien aumônier du lycée Napoléon et de l'Ecole Normale, du doyen de Sainte-Geneviève, cette paroisse des étudiants et des écoliers de toute classe.

M. Duquesnay est Normand. On le devinerait à la finesse de son regard et de ses traits, mais on le croirait plutôt Breton, à la franchise de ses allures, ou Allemand, à la profonde chaleur de ses convictions.

Il est né à Rouen en 1814. Il étudia d'abord aux Jésuites de Saint-Acheul, puis au séminaire de Saint-Sulpice. C'est là qu'il fut chargé de la direction du premier catéchisme de persévérance des demoiselles. Il y brilla sans le savoir et sans le vouloir, comme il brille partout, en modeste ouvrier de l'Evangile. Cet éclat jeté par lui dure encore à Saint-Sulpice, et décida de sa carrière apostolique.

Enrôlé dans les missionnaires de France (aujourd'hui les Pères de la Miséricorde), il combattit quatre années sous les ordres du vénérable abbé de Rauzan, et il s'éleva à côté des Guyon, des Forbin-Janson et des Carboy.

Puis il devint prédicateur libre, et il usa de sa liberté pour être à tout le monde. Personne peut-être n'a plus prêché que lui en France et surtout à Paris.

A Bordeaux, il reçut le sermon d'honneur, touchante et noble récompense! Vous savez en quoi elle consiste: à être choisi entre les prédicateurs d'une station, comme le plus digne d'implorer la charité pour les pauvres. L'abbé Duquesnay remporta ce prix sur quinze concurrents, — et ce furent les malheureux qui profitèrent abondamment de son triomphe.

Besançon, Metz, Nîmes, Toulouse, Nantes entendirent ensuite le jeune orateur. A Nantes, la ville de foi par excellence, l'homme de foi ploya sous le butin de victoire. Deux jours et deux nuits sans débotter, il recueillit au confessionnal la moisson de la chaire, si bien qu'un soir, n'en pouvant plus, il se reposa en dormant un quart d'heure sur l'épaule d'un pénitent. Repos touchant et glorieux sommeil, béni de Dieu et gardé par ses anges!

Ce cachet de force et de dévouement, ce charme d'onction et de simplicité se retrouvent dans toute la carrière de M. Duquesnay, carrière évangélique dans la plus pure acception du mot.

Il reste l'ami de toutes les jeunes âmes qui l'ont entendu. Il y a trois ans, à la fin d'une retraite à Saint-Thomas-d'Aquin, il s'écriait avec sa chaleur naïve: « Enfants, qui que vous soyez, et quels que soient vos destins, n'oublions jamais ce grand jour; et quand vous me reverrez dans dix ans, dans vingt ans, venez à moi en me disant: j'étais de la retraite de Saint-Thomas-d'Aquin! » Et d'un regard attendri, tout l'auditoire prenait cet engagement.

Ces enfants étaient les plus nobles jeunes filles du noble faubourg; quelques-unes sont déjà devenues de grandes dames; mais toutes sont prêtes à tenir parole, et ne peuvent rencontrer sans émotion l'abbé Duquesnay. J'en sais une qui ne prononce son nom qu'avec larmes, et qui m'aurait en grand dédain, si je plaçais qui que ce fût au-dessus de son prédicateur.

C'est l'abbé Duquesnay qui a relevé l'élément religieux au lycée Napoléon, et, — chose plus difficile, — à l'École Normale.

C'est lui qui a sauvé la fameuse retraite pascale de Notre-Dame, menacée par le départ du père de Ravignan.

C'est lui qui a raffermi, dans une mission spéciale, les traditions pieuses de la maison impériale de Saint-Denis.

Tant de travaux et de succès lui méritaient bien les fonctions éminentes de doyen du chapitre de Sainte-Geneviève et de professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, où il a remplacé l'illustre abbé Cœur, l'abbé Gerbet, nommé après celui-ci, n'étant pas monté à la tribune.

Nous avons exposé déjà, et nous raconterons un jour en détail l'Institution de Sainte-Geneviève, — cette sauvegarde religieuse des familles qui envoient leurs enfants à Paris.

Avec ses jeunes et vaillants collaborateurs, l'abbé Duquesnay est parvenu à donner la vie à la grande église du Panthéon. La fête des Ecoles l'a vue dernièrement pleine de l'autel à la porte, ce qui semblait une impossibilité.

Chaque dimanche matin, la jeunesse de Paris y reçoit l'enseignement dogmatique. A midi, le doyen y fait un cours d'hagiographie (vies des saints), conçu avec une élévation, exécuté avec un intérêt, suivi avec un empressement qui nous font espérer de le voir publié un jour. Ce sera un devoir sacré pour l'orateur, et une conquête pour l'histoire et la littérature, en même temps que pour la religion; nous pourrions ajouter, à coup sûr, et une excellente affaire pour l'éditeur.

Nul ne démontre mieux que M. Duquesnay la puissance du zèle. Il fait parfois deux ou trois sermons par jour. Pendant la dernière neuvaine de Sainte-Geneviève, si populaire à Paris, et plus populaire que jamais, grâce à son talent, il a prêché trente-deux fois de suite.

Et cependant il n'est pas de ceux qui se ménagent. Il se donne toujours tout entier à son sujet et à son auditoire.

Il est servi, il faut le dire, par une aisance d'élocution rare, par un trésor de science profonde et variée, par les traditions les plus consommées de la chaire, par un organe vigoureux, timbré, d'une portée énorme, par des habitudes de logique inébranlables, par une justesse et un bonheur d'expression infaillibles, par une action oratoire simple et forte, graduée et croissante, et surtout par l'admirable conviction qui respire dans toute sa personne, et qui jaillit de ses moindres paroles et de ses moindres gestes.

Comme tous les hommes qui sont à leur place, l'abbé Duquesnay ne fera que grandir, et donnera au chapitre de Sainte-Geneviève tous les développements que comporte cette création féconde.

Que la jeunesse des écoles se fie à cet ami sûr, à ce maître savant et à ce guide aussi éclairé qu'aimable.

Un jeune philologue allemand, du plus haut mérite, embrassé dernièrement le catholicisme, à l'église de Sainte Geneviève. A l'œuvre on connaît l'artisan.

(A l'un des prochains numéros, le portrait et la notice de M. l'abbé Le Courtier).

UN CHEVRON DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Les publications des Revues occupent rarement les autres organes de la presse. Le *Musée des Familles* vient de recevoir cet insigne honneur d'un de nos critiques les plus habiles et les plus éminents, de M. Armand de Pontmartin, qui a consacré presque tout le feuilleton de l'*Assemblée nationale*, du 14 janvier 1854, au compte-rendu d'*Olivier* et du *Château Montsabrey*, de M. Jules Sandeau, insérés dans nos deux derniers volumes. C'est là une bonne fortune trop éclatante pour que nous n'en fassions pas jouir nos lecteurs.

« Faire pleurer un vieux critique, dit M. de Pontmartin, n'est-ce pas chose aussi difficile que d'attendrir un vieux juge? — Eh bien! voici une histoire qui m'a fait pleurer: elle a quelques pages; elle tiendrait tout entière dans la moitié d'un chapitre de ces gros romans que nous dévorions autrefois et que nous ne lisons plus. Je voudrais essayer de vous la raconter en quelques lignes: après quoi, je vous dirai le nom qui l'a signé. »

(Suivent huit colonnes, qui sont l'analyse parfaite d'*Olivier*, et que nous supprimons ici, nos lecteurs ayant cette nouvelle sous les yeux dans notre collection.)

« Ah! conclut le critique, je vous ai gâté ce récit; j'aurais bien mieux fait de vous dire simplement: Lisez-le, il est de Jules Sandeau.

« Oui, de Jules Sandeau, et de lui aussi le *Château de Montsabrey*, un délicieux pendant à cette touchante histoire d'*Olivier*. Tout ce que notre conteur, ou plutôt notr-

poëte, a mis là d'émotion et de fraîcheur, d'attendrissement et de grâce, j'essayerais vainement de vous l'exprimer : c'est pur comme le songe d'une jeune mère inclinée sur un berceau, suave comme un souffle de printemps passant à travers les haies d'aubépine; c'est poétique et c'est vrai ; c'est doux, et ce n'est pas fade. Et les paysages! comme ils sont touchés d'un crayon fin et délicat! comme ils encadrent bien de leurs mélancoliques contours ces tendres et harmonieux récits! Jamais cette muse charmante n'avait été mieux inspirée. Je crois la voir, s'arrêtant un moment au milieu de travaux plus vifs et de succès plus bruyants; tournant un regard vers ces horizons lointains qui ont éclairé de leurs lueurs et baigné de leurs brumes ses premières rêveries; vers ces collines penchées sur des eaux paisibles, et prêtant à ses créations leurs silencieux abris; vers ces bois épais dont la pâle verdure avait servi de berceau aux chères visions de sa jeunesse. Elle est là, au tournant du chemin, la tête inclinée en arrière, et embrassant d'un coup d'œil ces rives discrètes où elle a passé des heures si douces : deux larmes glissent sous ses paupières, et ces deux larmes, ces deux perles, s'appellent *Olivier* et le *Château de Monsabrey.*»

CLARISSE, NOUVELLE, par M. DE KÉRATRY.
Un vol. in-18, 3 fr. 50. Comon, quai Malaquais, 15.

Vous ne le croyez pas? c'est pourtant vrai! oui, une nouvelle attachante, une œuvre d'imagination vive et fraîche, une étude du cœur fine et profonde, une improvisation pleine de verve, un ouvrage de jeune homme enfin, écrit hier et publié aujourd'hui par le doyen de notre littérature, par l'ancien député, l'ancien pair et l'ancien conseiller d'Etat, par le président d'âge de la législature en 1849, par M. de Kératry — qui n'est plus rien, pas même académicien (autre invraisemblance peu honorable pour l'Institut), mais qui a toujours de l'esprit comme quarante, et du talent comme lui-même.

Ainsi que la *Philiberte* du Gymnase, et sans aucun autre rapport, *Clarisse* est une jeune personne qui, se croyant laide, se sent incapable de plaire au seul homme qu'elle puisse aimer. Elle y parvient cependant. Par quels moyens? Demandez-le à son biographe, dont nous nous garderons de déflorer le gracieux récit : un bijou ciselé d'une main octogénaire, délicate comme une main de vingt ans, ferme et habile comme une main de trente ans. Encore un coup, vous ne le croyez pas? Faites comme nous ; assurez-vous-en par vos yeux. Cette soirée vaudra mieux qu'un bal ou qu'un rob de whist.

VISCONTI. BLANQUI. ARMAND BERTIN.

Encore trois grandes pertes à joindre au nécrologe de la science et des lettres. Leurs portraits et leurs notices auront leur tour dans nos colonnes.

Armand Bertin était, dans son obscurité, le premier journaliste du monde. Il était *l'unité* du *Journal des Débats*, le seul qui eût de l'unité en France. Vingt hommes illustres y acceptaient sans murmure la direction souveraine du rédacteur en chef. Voilà pourquoi et comment ce journal était le plus ancien et le plus nouveau, le mieux fait, le plus lucratif et le plus puissant de tous.

THÉATRES.

ITALIENS. — Le *Barbier de Séville*, *Ernani* et l'*Italienne à Alger*; Mlle Alboni dans Rosine, Tamburini dans Figaro, Mario dans Almaviva ; M. Graziani dans Charles-Quint, Mme Nissen dans Elvira ; M. Gardoni dans *Ernani*; M. Rossi dans l'*Italienne* : voilà comment les Bouffes ont retrouvé leurs beaux jours, leurs loges enlevées d'assaut, et leur salle comble jusqu'au cintre. A la bonne heure — enfin ! Et dire que les Italiens ont été sauvés par un colonel ! Quel argument pour le régime militaire !

La musique a le haut du pavé partout. Au Grand-Opéra, Mlle Cruvelli fait doublement fureur, fureur de jeu, fureur de bravos. A l'Opéra-Comique, Mlle Boulard rajeunit les *Noces de Jeannette* par sa voix et sa grâce, et les *Papillottes*... de Reber font attendre l'*Etoile*... de Meyerbeer, où Battaille va jouer Pierre le Grand de Russie, curieuse actualité s'il en fut! Au Théâtre-Lyrique, l'*Elisabeth*, de Donizetti, toujours assiégée par la foule, ne laisse passer aucun opéra nouveau.

La Porte-Saint-Martin a repris la *Jeunesse des Mousquetaires*, de M. Alex. Dumas ; — chef-d'œuvre du genre mouvementé, auquel l'auteur ferait bien d'enlever certaines vivacités trop crues, encore exagérées par le jeu excentrique de Mélingue. Colbrun est impayable dans le rôle de Planchet.

SHAKSPEARE A L'AMBIGU, ANECDOTE.

Nous avons annoncé cette courageuse tentative du *Juif de Venise*, par M. Ferdinand Dugué, et le succès littéraire qui l'a couronnée à l'Ambigu-Comique, remis à neuf pour la solennité de la circonstance. Ce succès eût été plus franc et plus complet si l'auteur eût mitigé son admirable et terrible modèle, au lieu d'y ajouter une action et des personnages au moins inutiles, entre autres le rôle d'Imperia, qui jure avec les habitudes morales dont l'Ambigu donnait l'exemple depuis quelques années. Cette réserve faite, écrivain et directeur ont bien mérité de la littérature dramatique, en l'inaugurant sur la scène du mélodrame. Un langage élevé et poétique à la place de la vile prose des *charpentiers* du boulevard ! C'est toujours là une glorieuse entreprise et une surprise charmante pour les amis des lettres. Le public sérieux a bien fait de l'applaudir et de l'encourager.

Naturellement, les Anglais de Paris ont envahi l'Ambigu, pour y saluer leur immortel Shakspeare. Nous avons eu la bonne fortune de nous y trouver auprès du directeur d'un *Magasin*, qui est le *Musée des Familles* de Londres. Ce docte et spirituel confrère nous a raconté, sur l'auteur du *Marchand de Venise*, une anecdote inédite, qu'il va publier dans son journal, et dont il a bien voulu nous permettre de gratifier nos lecteurs. C'est l'histoire de la cause, ignorée jusqu'à ce jour, de la mort subite et prématurée de Shakspeare; et le côté saisissant et dramatique de cette histoire, c'est qu'elle est la répétition et la réalisation de la fameuse scène des fossoyeurs, au quatrième acte d'*Hamlet*.

Depuis trois ans, le grand William, retiré du théâtre et du monde, vivait heureux, au milieu de sa famille, dans sa ville natale de Straffort sur Avon (comté de Warwick). Grâce aux fruits de son talent et aux faveurs d'Elisabeth, il jouissait d'une fortune équivalant à vingt-cinq mille livres de rente. Un seul nuage troublait cette existence paisible ; c'était le souvenir d'Hammet, son fils, l'unique héritier de son nom, qu'il avait perdu à la fleur de l'âge, et que ses deux charmantes filles, Judith et Suzanne, n'avaient pu lui faire oublier depuis vingt ans. Son regret était d'autant plus inconsolable, qu'après ces vingt ans d'absences continuelles il n'avait pu retrouver, au cimetière bouleversé de Straffort, la tombe abandonnée du fils chéri, sur laquelle il avait pourtant lui-même fixé jadis une croix de fer, avec son nom sculpté à jour dans le métal. (Ceci indiquerait peut-être que Shakspeare était catholique, — contre l'opinion des biographes qui le déclarent protestant, sans aucune preuve de leur assertion). Quoi qu'il en soit, le poëte errait un soir dans le champ du repos, demandant à chaque fosse sans nom : — Couvres-tu mon enfant ? lorsqu'il assista à la scène bouffonne, lugubre et sublime, qui ouvre le quatrième acte de son *Hamlet*. Deux fossoyeurs causaient et plaisantaient, en exhumant les anciens morts pour faire place aux nouveaux.

— Allons, ma bêche, il n'y a pas de plus vieux gentilshommes que les jardiniers et les fossoyeurs; ils continuent la besogne d'Adam.

— Qui se conserve le mieux en terre ?

— Les tanneurs, pardieu !

— Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires et le charpentier?

— C'est le faiseur de potences, car son ouvrage survit à tous les occupants.

— Bien répondu, mais ce n'est pas cela. C'est le fossoyeur, car ses maisons dureront jusqu'au jugement dernier. Va me chercher un verre de liqueur. (Chantant : *Au temps de ma jeunesse, — à l'âge des amours...*, etc.).

La liqueur arriva, et les deux ouvriers, tout en buvant, examinaient les crânes que découvrait leur bêche. Shakspeare se rappelait *Hamlet*, pensait à son fils, et écoutait avec une larme dans les yeux :

— Il fut un temps où cette tête avait une langue. C'était peut-être un profond politique qui se flattait d'attraper Dieu lui-même. Celui-ci était quelque courtisan, excellant à dire : — Salut, monseigneur! et vantant le cheval de monseigneur pour que monseigneur lui en fît cadeau. Et celui-là? un homme de loi, je gagerais? Où sont ses chicanes et ses finasseries? que ne demande-t-il des dommages-intérêts à la bêche qui lui cogne le museau? Le voilà lui-même hypothéqué à son tour! Il n'occupe pas la place de deux contrats de vente...

— A qui cette fosse?

— A toi, car tu es dedans.

— Et ce crâne?

— Je le reconnais! c'est celui d'Yorik, le fou du roi. Pauvre Yorik! mine inépuisable de bons mots, de saillies, de chansons! Il n'a plus même un lazzi pour se moquer



Hamlet et le fossoyeur. Dessin de M. E. Manche.

de sa propre grimace! Va, Yorik, va dire à la première beauté du jour que, — mît-elle un pouce de fard, elle aura bientôt ton visage!

— Crois-tu qu'Alexandre et César aient aussi cette mine?

— Bah! ils sont devenus argile et ils servent à boucher quelque futaille de bière!

Dans *Hamlet*, la scène finit par l'entrée du cercueil d'Ophélia. Hamlet reconnaît sa bien-aimée, et retombe dans sa folie.

Pour l'auteur d'*Hamlet*, la scène aboutit à peu près également.

Après de nouveaux rires sur un dernier crâne, les fossoyeurs le jetèrent aux pieds de Shakspeare, où il roula avec un morceau de fer oxydé, que le grand homme saisit en tressaillant d'horreur.

On lisait encore, à travers la rouille, le nom d'*Hammet*. C'était le crâne du fils adoré de l'écrivain!

L'impression de Shakspeare fut telle, qu'il rentra malade, n'eut que le temps de commander une nouvelle tombe pour son enfant, et mourut à la fin de la semaine, âgé de cinquante-deux ans, le 23 avril 1616, jour anniversaire de sa naissance.

Le même jour de la même année, le monde perdait Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*. Mais Corneille et Milton venaient de naître, et Molière allait bientôt les suivre. PITRE-CHEVALIER.

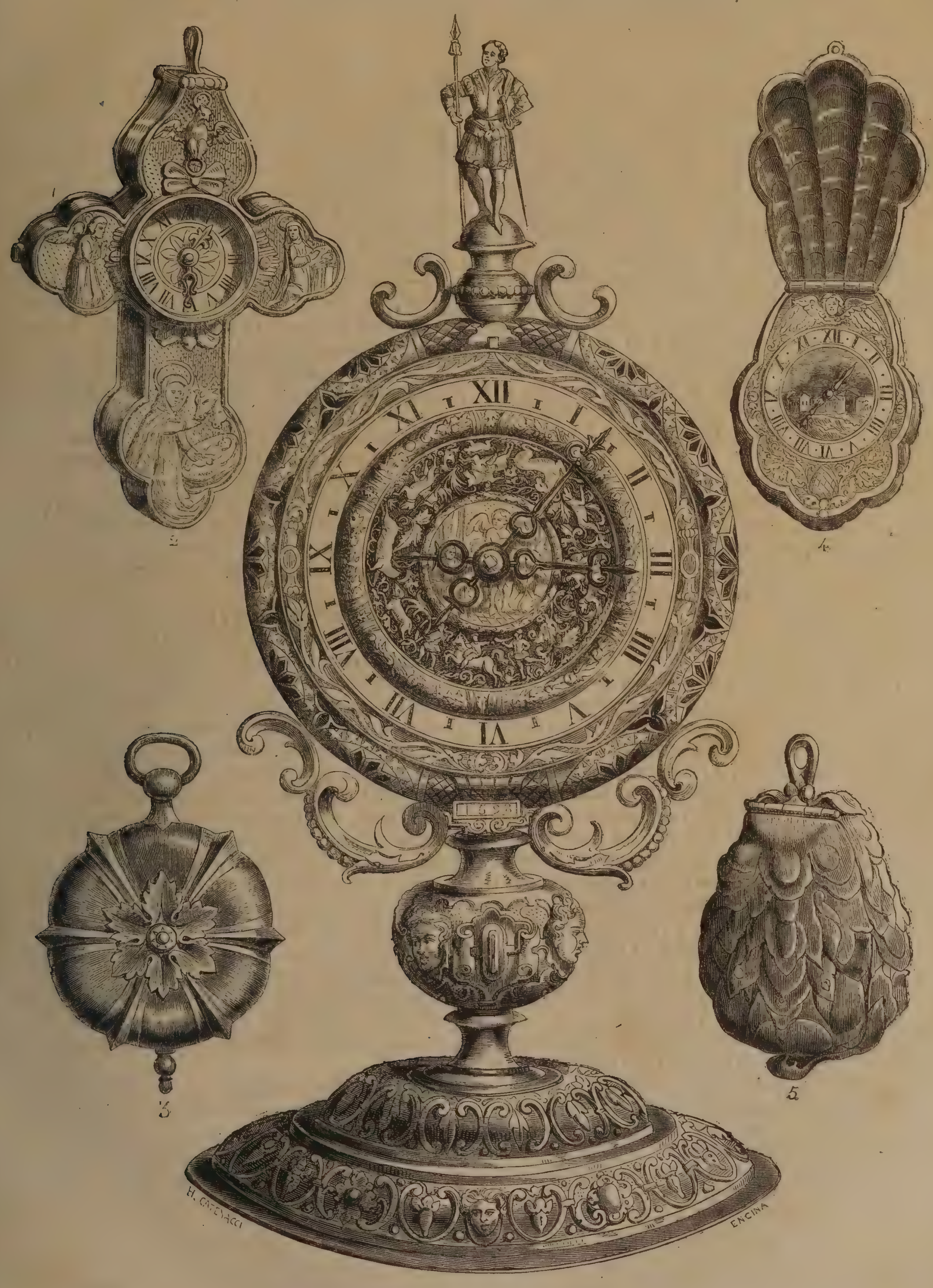
(*Au prochain numéro, la reprise des Rébus sur Henri IV.*)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

LA SCIENCE EN FAMILLE. — MÉCANIQUE.

L'HORLOGE ET LA MONTRE ; HISTOIRE CHRONOMÉTRIQUE.

II. — LA MONTRE. (RÉPONSE A L'ÉNIGME DE DÉCEMBRE.)



Horloges et montres du seizième siècle (Collection Sauvageot.) — Voyez la première partie, numéros précédents.

I.— UN PAIR DE FRANCE.

Avez-vous connu B***, l'ancien fabricant, l'ancien député, le *pair de France*, comme nous l'appelions, il y a quelques années? C'était un caractère bien original que celui de B***, et son physique l'était encore plus. Figurez-vous un homme grand, maigre, osseux, au corps dégingandé, au visage pâle, aux traits proéminents, surtout le nez qui s'élevait en saillie sur deux joues anguleuses, le front haut, dégarni, fuyant en arrière comme celui du lièvre, et avec tout cela je ne sais quel air de bonhomie caustique, qui inspirait la confiance et l'hilarité : voilà pour le physique. Quant au cœur et à l'esprit, c'était tout autre chose que ce qu'on aurait imaginé au premier abord.

Né d'une respectable famille de Lyon, ayant reçu une excellente éducation, et fort riche, bien que souvent il allât vêtu d'une manière sordide, il avait promptement abandonné le commerce, afin de se livrer sans contrainte à son goût pour les voyages et pour les belles-lettres. On a de lui des tragédies qui n'ont jamais été représentées, des poëmes inédits, qui ne verront jamais le jour, des opuscules politiques et littéraires heureusement oubliés, et la relation de ses excursions en Italie, ouvrage fort supérieur pour le fond, si ce n'est pour le style, à tout ce qu'on avait écrit jusqu'alors dans ce genre, et qui contient sur la numismatique, la peinture, les beaux-arts en général et le commerce, des détails et des appréciations que l'on consultera toujours avec fruit et avec plaisir.

Cet homme singulier était député de Lyon en 1830. Il avait fort à cœur les intérêts de ses commettants, et comme il était, d'ailleurs, travaillé d'une continuelle démangeaison de parler, on était sûr de l'entendre aussitôt qu'il s'agissait de la ville qui l'avait élu, ou seulement lorsqu'il semblait qu'on s'en occupât. Rien alors ne pouvait le retenir. De sorte qu'un de ses collègues ayant un jour, dans une discussion sur le Jardin des Plantes, prononcé par hasard le mot de *lion*, B*** se leva tout ému de son banc, et demanda la parole au milieu d'un éclat de rire universel. Le ministère, avec lequel il votait systématiquement, avait fini par redouter un peu les effets par trop récréatifs de son éloquence parlementaire. Pour s'en délivrer autant que possible, il l'avait transféré de la Chambre des députés à la Chambre des pairs. Mais alors il arriva que B***, qui n'avait jamais rien pris au sérieux, pas même lui, se sentit atteint d'un profond respect pour sa nouvelle dignité. Il lui sembla qu'un *pair de France* ne pouvait être trop honoré; il ne perdit aucune occasion de vanter, d'exalter, selon ses idées, la position, la mission du *pair de France;* et lorsqu'il s'aperçut que les petits journaux le tournaient en ridicule, il trouva qu'on prenait d'étranges libertés avec *un pair de France.* Le nom lui en resta; nous l'appelâmes *le pair de France*, pour le distinguer de ses confrères en politique.

J'ai perdu de vue cet être excellent et bizarre. Existe-t-il? N'est-il plus de ce monde? Je n'en sais rien. Tant d'événements divers ont bouleversé les existences, tant de péripéties soudaines ont fait oublier les hommes et les choses! Mais à l'époque où je me reporte, nous nous voyions souvent, B*** et moi, soit au ministère, soit dans le monde, et, sans être fort liés, des relations amicales et fréquentes s'étaient établies entre nous.

II. — LES DEUX CHRONOMÈTRES.

Par une matinée d'octobre 1847, je m'étais rendu à Versailles où j'avais à traiter quelques affaires d'intérêt. Le hasard voulut que je ne rencontrasse aucune des personnes que j'y cherchais. L'avoué était à Paris, le notaire à Saint-Germain, et mon ami D..., avec lequel j'aurais pu, par forme de dédommagement, passer une journée agréable, venait de partir pour ses herbages de Normandie. Fort contrarié d'un dérangement inutile, je m'étais installé dans un convoi de retour, sans même jeter les yeux sur mes compagnons de voyage. La mauvaise humeur m'allongeant la route, je maudissais la Compagnie de la rive droite, qui pourtant ne met jamais plus de soixante-cinq minutes à nous faire franchir les quatre lieues qui séparent Versailles de Paris. Dans mon impatience j'avais plusieurs fois tiré de la poche de mon gilet une petite montre, produit de l'horlogerie parisienne, sans aucun mélange de Suisse ou d'Angleterre, précieux témoignage d'affection que B..., mon ami d'enfance, m'avait laissé à son lit de mort en 1838, et pour la quatrième ou cinquième fois je venais d'interroger la paresseuse aiguille, lorsqu'une voix railleuse, que je reconnus aussitôt, me tira de ma préoccupation.

— Je crois, me dit-elle, que vous me lancez des épigrammes, avec votre chronomètre d'une demi-once!

Je levai les yeux. J'étais en face de B***, qui me regardait d'un air narquois.

— Oui, des épigrammes, reprit-il, en enfonçant sa main droite dans la poche latérale de son habit bleu, d'où il fit sortir un instrument que je pris pour une forte montre marine, et qui était attaché par une chaîne d'or massif passée autour du cou; votre prétendu chronomètre n'est-il pas l'antithèse de celui-ci?

La chose n'était pas contestable; mais je ne voyais pas bien quelle conséquence on en pouvait tirer, sinon que des deux instruments B*** n'avait pas, selon moi, choisi le plus commode. Il lut sur mes traits une partie de ma pensée.

— Oui, j'entends bien, me dit-il; vous vous étonnez de la dimension de ma montre : vous êtes charmé d'en avoir une dont l'épaisseur ne dépasse pas celle d'une pièce de cent sous; et vous êtes homme à porter, dans le mauvais temps, au lieu d'un bon et solide riflard, une de ces ombrelles élégantes, à manche d'ivoire, dont l'envergure de cinquante centimètres couvrira bien la moitié de votre chef, ce qui vous procurera l'avantage de prendre un joli petit bain froid sans quitter vos habits. O jeunesse!

— Mais, mon cher monsieur, quel rapport voyez-vous entre les parapluies et nos chronomètres? Je vous assure que le mien est excellent et que je ne l'échangerais pas pour le vôtre, fût-il encore plus grand et plus gros, quoiqu'il me semble déjà suffisamment lourd tel qu'il est.

— Eh bien! vous auriez tort, mon bon ami; examinez ce chef-d'œuvre. C'est un véritable Bréguet, un Bréguet père, entendez-vous, et de sa première manière. Il m'a coûté 1,500 francs; je l'ai acheté en 1804, et depuis lors il n'a pas varié d'une seconde... Pauvre Bréguet! continua-t-il en s'attendrissant. Quel artiste et quel sort que le sien!

B*** aimait à conter. Je le savais aussi sensible et bienfaisant que bizarre, et je soupçonnais, à l'accent de ses dernières paroles, qu'il avait été pour l'illustre horloger plus qu'une simple pratique. Nous étions arrivés au débarcadère. Je lui offris mon bras, qu'il prit familièrement, et nous nous dirigeâmes tout en causant vers son hôtel.

III. — L'ARTISTE.

« Pauvre Bréguet! reprit B*** après un moment de silence. Il est mort dans tout l'éclat de sa gloire, et, pour

tout le monde, excepté moi peut-être, dans une situation digne d'envie. Mais je connaissais les plaies secrètes de cette âme simple et profonde. D'amers chagrins ont empoisonné ses jours.

« Bréguet ne devait rien à l'éducation. Il avait peu profité de l'instruction classique qui lui avait été donnée. On crut même, pendant quelque temps, que ce serait en vain qu'on l'aurait dirigé vers l'horlogerie. Il semblait n'avoir aucune aptitude pour les sciences exactes. Celui qui devait pousser si loin le génie de la mécanique fut au moment d'échouer dans un art où personne, depuis, ne l'a égalé. Mais il était doué d'une grande persévérance. Il s'obstina au travail, et bientôt ses talents se développèrent avec une rapidité qui étonna ses amis et ses maîtres.

« Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans que déjà sa réputation balançait celle des artistes les plus renommés. Vers cette époque, le duc d'Orléans, Philippe-Egalité, se trouvant à Londres, eut occasion de montrer un des ouvrages de Bréguet au célèbre Arnold, qui passait alors pour le meilleur horloger de toute l'Europe. Arnold, qui pouvait mieux en juger que personne, fut tellement enthousiasmé de ce chef-d'œuvre, qu'il voulut venir à Paris pour se lier avec l'auteur et lui confier son jeune fils, John Arnold, également destiné à l'horlogerie. Il ne pouvait choisir un plus digne précepteur. Bréguet avait atteint la plénitude de son talent. Tout ce qui est sorti de ses mains à cette époque porte l'empreinte du goût, de la vigueur et de la durée. On sent que l'artiste est animé du feu créateur qui produit le beau dans l'utile. Plus tard, il tomba dans le joli. Il produisit des œuvres compliquées, extraordinaires, qui furent plus recherchées parce qu'elles étonnèrent davantage, mais qui ne valaient pas les fruits de sa jeunesse. C'est qu'au temps dont je parle Bréguet avait pour guide et pour appui, dans ses labeurs opiniâtres, un sentiment qui élève au sublime et à la simplicité. Quelques années après, le vide s'était fait dans son âme; le désanchantement avait séché son cœur : il y avait place pour les gentillesses de l'esprit, les coquetteries de l'imagination, pour les inventions mignardes et tourmentées. Ce que je vous ai montré est une réminiscence de la première époque, quoique d'une date postérieure.

« Les terribles années 1792 et 1793 furent fatales au pauvre Bréguet. C'était bien le plus doux, le plus inoffensif des hommes. Il fut soupçonné cependant, et obligé de s'expatrier. On obtint pour lui la permission de voyager en Angleterre, où il séjourna cinq ans au milieu des encouragements les plus flatteurs, et même des secours les plus généreux. Lorsqu'il revint en France, il trouva ses établissements détruits. Mais il avait fait une perte qui lui fut bien autrement sensible. Celle qu'il voulait associer un jour à l'honneur de son nom, celle en qui il avait placé depuis longtemps les espérances et les joies de sa vie, un autre venait de la lui ravir, et cet autre était un ami, un ami intime, dépositaire de tous ses secrets, intermédiaire fraternel de sa correspondance avec l'objet de ses plus tendres affections... Il y a là toute une histoire de trahisons, de lettres supprimées, de désespoir et de fragilités féminines, qui figureraient avantageusement dans un mélodrame.

« L'excellent artiste supporta le coup avec une apparente stoïcité. C'est en ce temps-là que je fis sa connaissance. Il travaillait à refaire son établissement, ce qui n'était pas difficile avec l'immense réputation qu'il avait acquise. J'eus le bonheur de lui être utile et de lui épargner le temps qu'il aurait perdu à chercher des capitaux. Depuis lors, la fortune et la renommée se plurent à l'accabler de faveurs. Les honneurs vinrent le chercher. Il fut nommé horloger de la Marine, membre du Bureau des longitudes, membre de l'Institut, membre du Jury pour l'examen des Produits de l'industrie, etc. Sa vie avait toutes les apparences de la quiétude et de la félicité. Mais moi, pour lequel il n'avait plus rien de caché, je savais quelle plaie douloureuse était restée béante au fond de ce cœur malade; et, lorsqu'il nous fut enlevé subitement en septembre 1823, comme Euler, au milieu de ses études, je pensai que la mort était peut-être un bonheur pour celui qui n'avait plus rien à désirer du côté de la gloire. »

B*** cessa de parler. Je l'avais attentivement écouté. Il y avait dans son opinion sur l'œuvre de Bréguet un point où nous ne pouvions nous accorder. Bréguet, selon moi, n'a pas eu deux manières différentes. La seconde est la continuation, le perfectionnement de la première. Dans l'une comme dans l'autre, l'artiste visait à la simplicité, qu'il regardait comme la condition d'une utilité complète. C'est dans ce but qu'il inventa le *parachute*, au moyen duquel le *régulateur* est préservé de toute atteinte en cas de choc violent ou de chute du chronomètre; qu'il substitua aux timbres anciens qui exigeaient, dans les montres à répétition, des ouvertures par lesquelles pénétrait la poussière, des ressorts-timbres qui rendent un son d'autant plus fort et plus net que la boîte est plus hermétiquement fermée. On en a fait depuis des montres-cachets et des boîtes à musique.

C'est encore dans le même esprit que son génie inventif et fécond multiplia les *échappements* : l'échappement naturel qu'on emploie sans huile, ce qui resta quelque temps un secret, l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, l'échappement à hélice, à tourbillon, enfin le double échappement, ce qui n'est autre chose qu'une montre double, pourvue de deux échappements et de deux balanciers pour la régler. Cette dernière idée a été, après Bréguet, appliquée aux pendules.

Toutes ces inventions sont postérieures à l'entrée de Bréguet à l'Institut, où il remplaça Carnot, banni, en 1816, du sanctuaire des sciences par la politique. L'ornement, auquel il a toujours donné des soins particuliers, n'excluait pas dans ses œuvres, en apparence les plus légères, la solidité ni l'utilité réelle. On a de lui des montres perpétuelles qui se remontent d'elles-mêmes lorsqu'on les porte. Leur invention date, dit-on, du dix-septième siècle; mais alors c'étaient plutôt des hochets que des instruments pratiques. Bréguet les recomposa sur de meilleurs principes : il les fit à secondes, à quantièmes, à équation, à répétition sonnant les minutes, etc. — Son génie ne connaissait pas de limites. — Il produisit une quantité de pendules astronomiques, de montres et d'horloges marines; et enfin la *pendule sympathique*, qui remonte sans aucun effort apparent, sans même que l'œil puisse découvrir la moindre action du mécanisme, une montre mise en contact avec elle.

C'est un de ces instruments qui fut envoyé, en 1821, par le gouvernement français au sultan Mahmoud, le sombre destructeur des janissaires, le grand réformateur de la Turquie, le régénérateur de l'islamisme, s'il est vrai que l'islamisme puisse être régénéré. — Lorsque la merveille chronométrique fut mise sous les yeux du grave padischa, dans une des galeries du sérail, il y fixa longtemps un regard scrutateur. Puis rompant tout à coup ce silence prolongé: *Il y a un secret*, dit-il; et il continua son chemin.

Plein de justice et d'humanité, Bréguet se plaisait à encourager, à rémunérer la capacité partout où il la ren-

contrait. On cite encore dans les ateliers parisiens sa conduite envers M. Royer père, qu'il avait excité à produire, pour ses besoins, le verre de cristal connu sous le nom de *chevé*. Un matin, M. Royer lui apporte un échantillon de son travail. Bréguet le regarde et le casse. — « Ce n'est pas cela, refaites-m'en un autre. » Quelques jours après, seconde visite de l'ouvrier. Il avait fait mieux; mais l'artiste n'était pas encore satisfait. Bréguet prend le verre, le pose sur l'établi : « Refaites-en un troisième; c'est mieux, mais ce n'est pas encore cela. » Et il lui expliqua ce qu'il souhaitait. Le troisième essai ne laissait rien à désirer. Or, il faut savoir que ces verres *chevé*, qui se vendent aujourd'hui 12 francs la douzaine, coûtaient alors 40 francs la pièce. — L'ouvrier passe en tremblant à la caisse, où l'on s'apprêtait à lui solder le prix d'un verre, le seul, en effet, qui fût réussi, lorsque Bréguet, qui avait l'oreille un peu dure, mais qui prêtait toute son attention au colloque : — « Vous vous trompez, dit-il au caissier, je dois à Royer trois verres *chevé* à 40 fr.; total, 120. »

L'ouvrier sortit les larmes aux yeux.

Les dernières inventions de Bréguet ne sont, à mon avis, ni les moins surprenantes, ni les moins utiles. Je ne les crois inférieures à aucune des œuvres de sa jeunesse. Bréguet lui-même en avait cette opinion; et, malgré sa bonhomie, devenue proverbiale, — on l'appelait le La Fontaine de l'horlogerie, — il savait fort bien, dans l'occasion, rappeler les autres au sentiment de sa propre valeur. Un Anglais fort riche, un *nabab*, lui avait commandé un chronomètre de 6,000 francs. Deux ans après la livraison, Bréguet voit un jour entrer son *nabab* : il était furieux; dans ces deux années, le chronomètre avait varié de six minutes; l'Anglais ne concevait pas qu'on eût abusé ainsi de sa bonne foi! — A ses exclamations, qu'il juge fort inconvenantes, l'artiste demande froidement à voir l'instrument; il le prend, l'examine, l'enferme dans son tiroir; puis, se tournant vers son caissier :

— Remettez, lui dit-il, 6,000 francs à monsieur.

L'Anglais se récrie, il veut sa montre, il n'a pas entendu la rendre. Mais Bréguet, sans s'émouvoir :

— Vous vous êtes plaint injustement d'un ouvrage que je vous avais vendu trop bon marché. Il vaut aujourd'hui 10,000 fr.; c'est à vous de voir s'il vous convient.

L'Anglais tira la somme de son porte-feuille, et depuis lors Bréguet n'eut pas de plus fervent admirateur.

IV. LE SANCTUM SANCTORUM.

Il eût été superflu de discuter avec B*** la divergence de nos opinions sur les deux manières du grand artiste. Je ne l'aurais pas convaincu. Je me laissai docilement conduire à son hôtel, rue de Grammont. Nous entrâmes dans son cabinet de travail, où je m'arrêtais toujours avec plaisir, parce que B*** en avait fait une bibliothèque des plus curieuses, dans laquelle il avait réuni à grands frais nombre d'ouvrages rares et précieux, et qu'il augmentait chaque année de tout ce que l'imprimerie produisait de plus saillant.

Cette fois, B*** ne me donna pas le temps de m'asseoir. Il fit jouer un ressort caché dans la boiserie, et, m'entraînant dans une pièce assez spacieuse, meublée à l'antique, dont les murailles étaient toutes couvertes de vieux tableaux d'excellents maîtres, au-dessous desquels s'étendaient plusieurs armoires ou bahuts d'ébène incrustés d'écaille et surmontés de moulures en cuivre doré, dans le genre de *Boule* :

— Vous ne connaissiez pas encore cela, me dit-il; c'est mon *Sanctum sanctorum;* je ne l'ouvre pas à tout le monde. Tenez, vous voyez ce casier à gauche, il est consacré à la numismatique; ce n'est pas votre affaire en ce moment; mais celui qui lui fait face, à droite, renferme quelque chose qui vous intéressera. Examinez à votre aise; j'ai des lettres à écrire. Quand vous en aurez assez, nous reprendrons la conversation.

Je laissai donc soigneusement à ma gauche les rois chevelus avec les douze Césars, leurs successeurs plus ou moins directs des empires d'Orient et d'Occident, et leur lignée tout à fait apocryphe, les empereurs d'Allemagne. J'ouvris le casier de droite, et je me vis en présence d'une magnifique collection de montres et de chronomètres de toutes les époques, depuis l'enfance de l'art jusqu'à nos jours.

Il fallait, en vérité, la fortune et les goûts excentriques de B*** pour avoir réuni là ce qu'il y avait de valeurs artistiques et coûteuses. C'était une véritable histoire de la chronométrie, écrite avec les œuvres de chaque siècle. B*** les avait rangées dans un ordre parfait, et il avait eu soin de consigner sur une légende jointe à chacune d'elles son certificat de naissance, le nom de son père putatif, et tous les détails qu'il avait jugés propres à en établir l'authenticité. Il nous faudrait plus d'espace et d'attention que nous n'en pouvons raisonnablement imposer au lecteur, pour reproduire ici une faible part des recherches auxquelles l'infatigable collecteur s'était livré. Je pris note des plus curieuses, décidé à en faire, en rentrant chez moi, une espèce de mémento pour mon instruction personnelle.

V. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR LES MONTRES.

Il est difficile d'établir d'une manière précise la date de l'invention des montres ou chronomètres de poche. L'opinion la plus générale la place au quinzième siècle. — On en faisait alors, dit un vieil auteur, *qui n'étaient guère plus grosses que le poing, et elles marquaient les heures, même les minutes, avec l'exactitude du cours du soleil.* Peu à peu les rouages s'amincirent, se rapetissèrent; la montre prit des dimensions plus commodes, plus portatives. Le fameux Mermécides en fabriqua, dit-on, de la grosseur d'une amande. Ce qui est certain, c'est qu'il existait, dès la fin du règne de Louis XI, des montres de poche fort petites. Celles que Péters Hèle confectionnait à Nuremberg, en 1500, avaient la forme d'un œuf: on les appelait *œufs de Nuremberg.*

On assure qu'en 1542 le duc d'Urbino, Ubaldo della Rovere, reçut en cadeau une montre à sonnerie enchâssée dans une bague. Henri VIII, roi d'Angleterre, possédait aussi une très-petite montre, qui marchait, dit-on, huit jours sans être remontée. Il est de fait que l'horlogerie, dès cette époque, avait déjà produit de ces sortes de prodiges. Mais leur marche était fort irrégulière, ce qui tenait surtout à l'absence de la *spirale*, qui ne fut inventée que beaucoup plus tard. Avec cette addition et au moyen des chaînes d'acier, qui permirent de supprimer le boyau, les montres à échappement à roue de rencontre, le seul qui fût alors connu, acquirent une régularité qui parut, à cette époque, le dernier terme de l'art chronométrique.

A mesure que l'art se développait, les artistes soignèrent davantage la forme de leurs œuvres. La collection de B*** commençait par une montre assez massive, à boîtier d'or ciselé, et dont le cadran en cuivre doré sur fond d'argent avait la figure d'une roue. La légende laissait en doute si l'instrument datait du quinzième ou du seizième siècle.

Venaient ensuite trois montres du temps des Valois : la première avait la forme d'une croix de Malte, la seconde, d'une croix simple ; la troisième ressemblait aux cassolettes dans lesquelles, de nos jours, on enferme de petites éponges imbibées d'essences.

Ce sont trois objets d'une merveilleuse finesse d'ornement. Pour qui avaient été faits ces bijoux, il y a plus de trois cents ans ? B*** avait écrit au-dessous du premier : *Mme de Longueville*, et au-dessous du troisième : *Mlle de Montpensier ;* mais il avait eu soin de placer après chacune



Montres du dix-septième siècle. Collections Jacquart et Dubois.

de ces indications, peut-être un peu hasardées, un ?, pour marquer le doute qu'il avait conservé lui-même à cet égard. La seconde montre n'avait aucune espèce de légende. Il est probable qu'elle provenait d'un monastère. Les supérieurs de ces établissements portaient habituellement une montre en forme de croix latine.

Sans combattre positivement les conjectures de B*** relativement aux propriétaires féminins des deux autres chronomètres, je serais porté à croire que les montres de femmes recevaient plutôt les formes ci-dessous, qui font également partie de sa collection, sous la rubrique du seizième siècle.

Les riches bourgeois portaient des montres d'une forme un peu moins gracieuse.

Quand on voulait leur faire un cadeau de bon goût, on leur offrait un chronomètre de bureau, comme celui que voici ; ils le plaçaient dans leur salle de travail, sur leur pupitre. — Nos horlogers modernes ont tenté plusieurs fois d'imiter cette forme élégante. Ils en ont fait des montres de nuit, par l'addition d'une veilleuse derrière un cadran de cristal.

Les montres les plus répandues dans la classe des marchands, au barreau et dans la petite bourgeoisie, étaient en cuivre, fort épaisses, et d'une rotondité presque complète.

On retrouve cette forme au dix-septième siècle, sous Louis XIV. J'en vis deux originaux dans la collection de B***. Le dessin ci-dessus les reproduit à peu près dans leur grandeur naturelle.

Il y a loin de ces lourds instruments à nos chronomètres modernes, si légers, si élégants, et pourtant si sûrs, si précis. Mais aussi, pour arriver là, que de travaux, que d'inventions, que de génie ! — C'est d'abord le docteur Hook, de Londres, qui dote l'horlogerie de l'échappement à ancre; ce sont les Suisses qui inventent et perfectionnent les chaînes à fusée. L'Angleterre et la Suisse fournissaient alors l'horlogerie la plus estimée ; elles dépassaient de beaucoup la France, qui ne venait qu'en troisième ordre, après l'Allemagne et la Hollande. Ce fut seulement dans la première moitié du dix-huitième siècle que la France commença de rivaliser avec la Suisse et l'Angleterre, au-dessus desquelles elle finit par s'élever dans la dernière moitié. Cet honneur, elle le doit aux Thiout, aux Lepaute, aux Berthoud, aux Le Roy, savants artistes, qui n'eurent en Angleterre qu'un seul rival, le célèbre Jean Harisson, inventeur de la montre à longitudes, que P. Le Roy perfectionna en lui appliquant deux découvertes de son invention, l'isochronisme de la spirale et l'échappement à détente à ressort, connu maintenant sous le nom d'échappement d'Arnold.

Abraham Bréguet, né en 1747, appartient tout à la fois au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. Il acheva de constater la supériorité de la France, devenue son pays d'adoption, car son pays natal était Neufchâtel, en Suisse. Bréguet a touché avec bonheur à toutes les parties de l'art chronométrique. Il résume en lui la gloire de l'horlogerie française, dont il est en quelque sorte la brillante personnification.

Malgré l'espèce de découragement qui s'est emparé, depuis quelques années, de l'horlogerie française, Bréguet a laissé des élèves distingués et de nombreux imitateurs. MM. H. Robert, Jappy, Moinet, Benoît, Wagner, Rieussec, Brisbart, etc., se montrent les dignes continuateurs du grand artiste. Je trouvai dans la collection de B*** un charmant ouvrage de M. Brisbart. C'était la dernière pièce du casier ; B*** l'avait marquée d'une annotation particulière. Ce qui l'avait séduit dans cet ouvrage, ce n'était pas le perfectionnement apporté par M. Brisbart au barillet, à l'échappement, au balancier, non plus que les autres inventions qui distinguent le nouveau calibre de cet ingénieux artiste. B*** aurait passé légèrement sur tout cela. Mais il avait remarqué que, dédaignant l'aplatissement exagéré donné aux montres à cylindre et Duplex par les successeurs de Breguet et par Bréguet lui-même dans ses dernières années, M. Brisbart avait augmenté l'épaisseur de la montre pour donner plus de jeu et de solidité au mouvement. Cette preuve de jugement l'avait frappé, et il avait écrit sur la légende : « M. Brisbart, horloger à Paris; retour aux bons principes. »

Rendons justice à B***, il avait aperçu d'instinct une vérité sur laquelle aujourd'hui tous les bons horlogers sont d'accord, c'est que la hauteur de la montre ne saurait être abaissée au delà de certaines limites sans de graves inconvénients. Pour qu'une montre française ordinaire avec échappement à ancre soit bonne, il lui faut une hauteur totale de 10 à 12 millimètres. Plus bas, le mouvement éprouve de la gêne, et la marche de l'instrument est compromise. Nos montres à cylindre comportent, en général, deux millimètres de moins. Avec une hauteur de 8 à 10 millimètres, elles sont excellentes.

Les Anglais donnent aux mêmes qualités 15 à 20 millimètres d'épaisseur : lorsqu'ils veulent descendre au-dessous de cette limite, ils ne produisent qu'un travail imparfait et grossier. C'est en cela surtout que l'horlogerie parisienne l'emporte aujourd'hui sur celle de Londres, et généralement sur toute espèce d'horlogerie.

J'avais terminé ma séance. Il me restait à prendre congé du propriétaire du *Sanctum sanctorum*, et je m'y disposais, assez inquiet de l'étendue que pouvait avoir une reprise de conversation, car il était tard. Mais l'excellent homme n'était plus là. Son domestique m'apprit qu'il était sorti sans dire s'il rentrerait. L'attente lui avait sans doute paru un peu longue, ou peut-être m'avait-il tout simplement oublié. C'est ce qu'il me fut impossible d'éclaircir. Quelques mois après, de grands événements éclatèrent. La pairie s'évanouit sous le souffle de la tempête, et personne ne s'occupa plus du *pair de France*, qui, de son côté, eut la sagesse de ne plus vouloir occuper de lui le public. Depuis lors je ne l'ai pas revu.

VI. — ARTISTES ÉCRIVAINS. — PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DE L'HORLOGER. — LE VIVEUR MYSTIFIÉ.

L'horlogerie, en France, a eu le bonheur de rencontrer sur le trône d'actifs protecteurs, parmi lesquels il faut placer au premier rang les deux plus puissants de tous : Louis XIV et Napoléon. Attentif à tout ce qui pouvait illustrer son siècle, le premier se plaisait à encourager les artistes par de fréquentes commandes, qui, multipliées encore et richement rémunérées par Colbert, ne contribuèrent pas peu aux progrès de la fabrication française. Le second, versé dans les sciences mathématiques, savait apprécier personnellement et récompenser les artistes dont le génie fut une des gloires de son règne. Bréguet et ses collègues pouvaient toujours, avec confiance, aller lui offrir les produits de leurs nobles efforts. Jamais ils ne le quittaient sans en avoir reçu des ordres pour de riches et nombreuses fournitures, qu'il répandait avec profusion parmi ses généraux, ses hauts fonctionnaires civils, le corps diplomatique, et généralement parmi tous ceux qui l'approchaient occasionnellement ou d'habitude. On conçoit ce qu'une telle munificence, jointe à des distinctions honorifiques distribuées avec discernement, dut imprimer d'essor à un art qui ne vit pas moins de la juste considération accordée aux hommes qui l'exercent que des nécessaires encouragements de la richesse.

Cette impulsion, nous en recueillons encore les fruits. Les progrès ont continué ; l'horlogerie française de précision est aujourd'hui fort au-dessus de ce qu'elle était, même du temps de Bréguet. Elle fait mieux et moins cher. Seulement, il faut être en garde contre les réputations usurpées, et l'on ne saurait prendre trop d'informations avant de se décider sur l'acquisition d'un chronomètre auquel on attache quelque prix.

En même temps que l'art arrivait dans l'exécution à cette hauteur, il acquérait, comme science, des proportions non moins considérables par des publications d'une importance décisive.

Les anciens écrits sur l'horlogerie n'ont plus à présent qu'un intérêt de curiosité. Les ouvrages de Sully, de Thiout, de Ferdinand et Louis Berthoud, de Le Roy, d'Antide Janvier, Moinet, Henri Robert, Wagner neveu, etc., ont trop éclairé la science pour ne pas faire oublier leurs devanciers. De tous ces écrivains, il n'en est aucun qui ait plus contribué à l'avancement de l'art chronométrique qu'Antide Janvier. Distingué tout à la fois comme praticien et comme érudit, Antide Janvier fut peut-être le plus savant de tous les horlogers qui se sont succédé en France, et même en Europe, depuis deux cents ans. On a de lui un *Essai sur les horloges publiques à l'usage des communes rurales*, les *Révolutions des corps célestes par le mécanisme des rouages*, un *Précis des calendriers civil et ecclésiastique*, et un *Manuel chronométrique* qui forme un traité curieux et complet sur la matière.

Lié dès sa jeunesse avec le célèbre Lalande, qu'il avait étonné par ses ouvrages mécaniques et par son érudition, Janvier avait été présenté à Louis XVI par M. de La Ferté, intendant général des menus-plaisirs ; mais il n'était pas fait pour la cour. Son caractère décidé, son agreste franchise y déplurent tout d'abord. En moins de huit jours il avait eu le secret de s'y faire deux ennemis redoutables, le maréchal de Richelieu et la reine elle-même, qu'il avait offensée, bien involontairement, par un mot où elle crut voir une inconvenante allusion au voyage projeté pour la fuite du roi à Metz.

Patriote sincère, Antide Janvier fut chargé, pendant les orages de la Révolution, de plusieurs missions scientifiques pour la fabrication des armes, pour l'établissement des lignes télégraphiques et pour différentes créations artistiques, comme membre de la Commission temporaire des arts, adjoint au Comité d'instruction publique. Il les remplit toutes avec l'activité d'une âme énergique et avec une intelligence supérieure. Ses services et ses talents auraient dû peut-être lui ouvrir les portes de l'Institut. C'était l'opinion générale, et le rapport du jury sur l'exposition de 1823, où il reçut pour la seconde fois une médaille d'or, semblait appeler sur lui cette faveur, qui eût été tout à la fois une récompense légitime et un utile secours dans sa vieillesse ; mais elle ne lui fut point accordée. Janvier, qui n'avait jamais connu le prix de l'argent, traîna encore pendant douze ans une existence pauvre et malheureuse. Il mourut en 1835, dans la misère, après avoir travaillé près de soixante années pour la gloire et la prospérité de l'horlogerie nationale.

Ce sont là de tristes exemples, et fort heureusement ils ne sont pas communs.

Il existe dans cette belle profession d'horloger une sorte de fraternité qui, plus d'une fois, a soulagé avec à-propos, avec générosité, les souffrances matérielles du talent méconnu, ou d'un collègue tombé tout à coup dans la détresse. Cette générosité vient d'éclater encore tout récemment, à la mort d'un savant modeste, qui fut aussi un artiste distingué, M. Moinet, ancien associé de Bréguet. — Association féconde du génie et de la science, qui devait produire et qui produisit en effet des chefs-d'œuvre. Mais M. Moinet n'en recueillit personnellement que la gloire. Ses amis et ses collègues vont élever à leurs frais un monument destiné à perpétuer sa mémoire.

Jamais non plus cette fraternelle assistance n'a fait défaut lorsqu'il s'est agi de soutenir, par un concours pécuniaire, des entreprises utiles au progrès de l'art, des publications intéressantes ou glorieuses à l'horlogerie française. *La Tribune chronométrique*, publiée par M. Pierre Dubois au commencement de 1851, avait obtenu de nombreuses adhésions, qui auraient pu devenir plus efficaces encore. Il est à regretter que cette publication n'ait pas été continuée.

Le même auteur a fait paraître par livraisons, en 1852, un magnifique ouvrage, intitulé HISTOIRE ET TRAITÉ DE L'HORLOGERIE ANCIENNE ET MODERNE, *précédés de recherches sur la mesure du temps dans l'antiquité*, etc. (1) ; écrit important et complet, rempli des notions les plus curieuses, où l'artiste retrouvera souvent des souvenirs exacts, des discussions consciencieuses ; et dans lequel l'homme du monde peut puiser, au vu d'élégantes illustrations, une instruction pratique qui lui coûtera peu d'étude. Ceux qui consulteront ce bel ouvrage y rencontreront plusieurs des détails dont nous n'avons pas fait difficulté d'enrichir le présent article et celui qui l'a précédé. Nous savions qu'il était impossible de puiser à meilleure source.

L'horloger français, on a pu le voir, quitte volontiers le compas et la loupe pour la plume. Il est écrivain, géomètre, astronome, mécanicien ; j'en connais même qui joignent la poésie aux sciences du calcul et de la physique ; mais avant tout il est artiste. En ajustant de ses mains la pièce mécanique qui doit terminer une pendule, un chronomètre, une montre marine, il n'oublie jamais l'idéal de l'art ; sa tête travaille en même temps que ses doigts ; et l'œuvre achevée, sa conscience en détermine la juste valeur. Le véritable horloger parisien, l'artiste par excellence, se contente, en général, d'un gain modeste. Il ne surfait pas le fruit de ses travaux ; il ne consent pas non plus à le mésestimer pour le vendre. Il a la dignité de l'art à sauvegarder, et il sait la conserver dans la vie privée en se montrant homme d'esprit aussi bien qu'habile fabricant.

J'en ai déjà cité quelques exemples ; voici un dernier trait qui viendra à l'appui de ces observations, quoique emprunté à un autre ordre d'idées.

L'anecdote appartient à l'année 1827, époque où les viveurs et les mystificateurs n'étaient pas encore passés de mode. De tous ces joyeux compagnons, il n'en est aucun qui ait laissé plus de souvenirs que N..., et ceux de nous qui habitaient alors Paris ne peuvent se rappeler, encore maintenant, sans sourire, quelques-unes de ses plaisantes expériences sur le respectable corps des épiciers, des droguistes, des bonnetiers, etc. — Fatigué des victimes qu'il avait faites rues Saint-Denis et Saint-Honoré, N., un soir du mois de décembre, entre au Palais-Royal, où il avise un brillant magasin d'horlogerie. Le voilà tout à coup qui s'arrête stupéfait d'admiration, le cou tendu, les yeux écarquillés, donnant tous les signes de la plus profonde surprise ; puis, n'y tenant plus, il tourne le bouton, s'avance dans le magasin, et s'adressant à l'horloger :

— Mon Dieu ! monsieur, quelles sont, je vous prie, ces petites machines rondes, si jolies?

— Mais, monsieur, ce sont des montres.

— Ça ! ah !... Et à quoi ça sert-il, des montres?

— A marquer l'heure.

— Vraiment !... Mais comment peuvent-elles marquer l'heure, mon Dieu ?

(1) A l'administration de « *Le Moyen âge et la Renaissance* », rue du Pont-de-Lodi, 5.

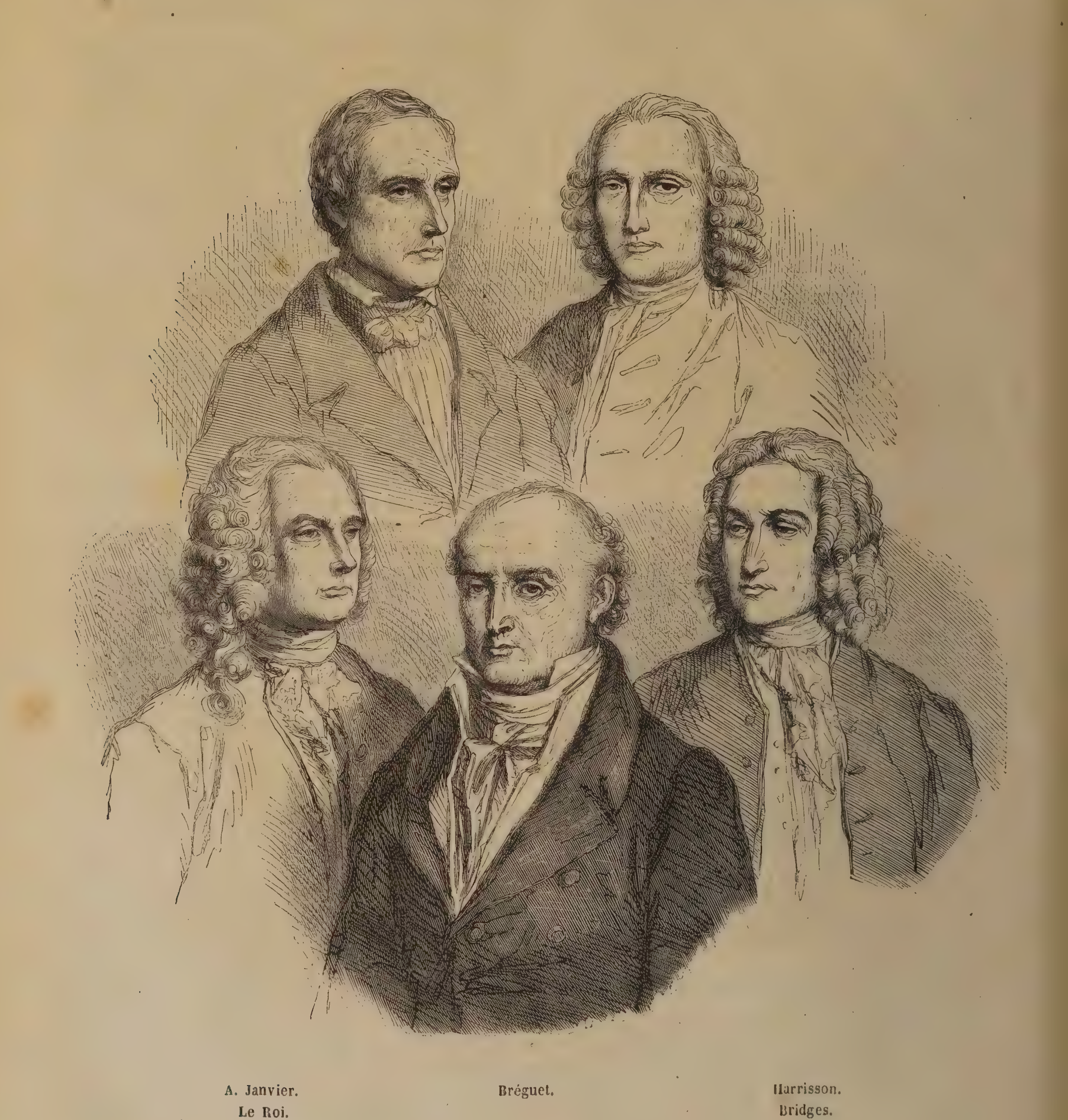
— Au moyen de ces chiffres et de ces aiguilles, là, tenez.

— Ça, des aiguilles!... Allons donc, elles n'ont pas de trou.

— Il est vrai ; mais ce sont des aiguilles d'horloger, qui sont tout autre chose que des aiguilles à coudre.

— Prodigieux!... Et vous dites que ça marque l'heure... toujours?

— Toujours, pourvu qu'on ait soin de remonter l'instrument avec cette clef que voici et que l'on place, comme ça, dans cette ouverture en la tournant ainsi jusqu'à ce qu'on éprouve une légère résistance.



A. Janvier. Bréguet. Harrisson.
Le Roi. Bridges.

— Ah! mon Dieu, que c'est beau! Mais quand faut-il tourner ainsi la clef?

— Le soir, le matin, il n'importe ; mais, pour vous, ce serait plutôt le matin.

— Tiens, pour moi! Pourquoi donc?

— Parce qu'il faut avoir la main sûre, et que le soir vous êtes ivre, monsieur N.

Cette fois, ce fut le mystificateur qui fut mystifié.

NOBLET.

FIN.

L'HIRONDELLE AU COLLIER D'OR.



Paul implorant Julien pour les hirondelles. Dessin de Gustave Janet.

I. — LE MANOIR DE BRISENOIX.

Dans un manoir tant soit peu rustique, situé aux environs de Fontenay en Vendée, vivaient deux jeunes gens de vingt-cinq ans, appelés les frères Lardin, et qu'on avait coutume de désigner dans le pays sous le nom des *beaux jumeaux*. Restés orphelins dès leur bas âge avec une assez belle fortune, ils avaient eu pour tuteur un parent éloigné, le seul qu'on leur connût, mais qui, étant lui-même fort riche et très-occupé de plaisirs, ne s'inquiétait de ses pupilles qu'autant qu'il le fallait pour couvrir sa responsabilité légale. Ces deux enfants, et plus tard ces deux

jeunes gens avaient donc pris l'habitude de concentrer toutes leurs affections l'un sur l'autre. Aussi peut-on dire qu'ils s'aimaient à l'adoration. Au lycée de Nantes, où ils avaient fait d'assez bonnes études, ils se suffisaient tellement à eux-mêmes, qu'ils ne s'étaient liés avec aucun de leurs camarades. On leur reprochait cette sauvagerie, mais on se gardait bien de leur chercher querelle, sachant qu'au cas de bataille ils étaient toujours deux contre un. A la fin de leur temps scolaire, c'est-à-dire le jour même de la distribution des prix, après leur classe de rhétorique, ils étaient partis pour leur domaine de Brisenoix, qu'ils n'avaient pas quitté depuis.

Comme il arrive souvent pour les jumeaux, il y avait entre eux tant de ressemblance dans le visage et dans la taille, qu'on avait pensé à les distinguer. Ils étaient tous deux grands et bien faits, leurs traits étaient réguliers et agréables. Ce qu'ils avaient encore de commun, c'étaient un esprit droit, un bon et noble cœur et toutes les qualités qui s'ensuivent; mais, chose singulière!, leurs goûts étaient entièrement différents. Paul aimait l'étude, il se livrait aux sciences et aux arts; il possédait des connaissances assez étendues en botanique, et il avait acquis un véritable talent de dessin. Julien, au contraire, dès sa sortie du collége, s'était adonné à la vie active. Il aimait passionnément l'équitation, la chasse, les travaux de la campagne : on le voyait souvent diriger lui-même la charrue ou aider de ses mains à la rentrée des moissons.

Des goûts si divers devaient amener quelquefois de l'opposition dans leurs esprits; mais, dans ce cas, l'un des deux s'empressait de sacrifier ses désirs à ceux de son frère, et la bonne harmonie n'était pas troublée. Pour montrer de quelle manière se dissipaient ces nuages si rares et si légers, nous rapporterons un petit différend qui s'éleva entre eux.

Un jour du mois d'août, Paul rentrait avec une abondante récolte de plantes destinées à enrichir son herbier, et avec un joli dessin représentant une vue des environs. Il trouva son frère Julien tirant des hirondelles au devant de la maison. Plusieurs de ces pauvres bêtes étaient déjà tombées sans vie sur le gazon.

— Oh! mon Julien, dit-il à son frère d'un air affligé, que fais-tu donc là?

— Mais, tu le vois, dit Julien; je tire des hirondelles... Les chasses vont ouvrir bientôt, et je suis bien aise de me remettre le coup d'œil et la main.

— Et tu ne pourrais pas faire ces belles études-là autrement qu'en tuant des hirondelles?

— Mais c'est le moyen le plus simple et le plus sûr; car tu comprends qu'après cela les perdreaux me paraîtront gros comme des maisons, et leur vol aussi lourd que celui d'une poule.

— Je comprends... que tu es barbare; voilà ce que je comprends... D'abord, n'est-il pas convenu que tous les oiseaux auront droit d'asile dans le jardin, même les perdrix?...

— Oui; mais les hirondelles!... répondit Julien, prononçant ce mot avec une sorte de dédain...

— Les hirondelles! autant et plus que d'autres... Voyons! laisse-moi un peu plaider leur cause... Est-ce qu'on n'aime pas toujours les messagers d'une bonne nouvelle? Eh bien! ce sont les hirondelles qui nous annoncent la belle saison, ce temps le plus doux de notre vie de chaque année. Quand elles arrivent, le soleil nous réjouit par la chaleur de ses rayons; les fleurs commencent à s'épanouir dans nos jardins; les champs se couvrent de verdure. Crois-tu que, si elles venaient à nous manquer aux jours du printemps où nous les attendons, leur absence ne serait pas une cause de tristesse, comme l'absence d'un ami que nous avions coutume de voir? Oui, d'un ami, car c'est à ces gentils oiseaux surtout qu'il faut donner le nom d'ami de l'homme. Les animaux qui jouissent de leur liberté ont tous peur de nous et s'enfuient à notre approche; ceux-là, au contraire, viennent nous chercher, et pour vivre, on peut le dire, dans notre intimité. Elles font leurs nids sous nos toits, dans l'encoignure de nos fenêtres, et, dès le matin, elles nous enchantent de leur doux gazouillement. Pendant le jour, en allant, comme nous, à leurs affaires, dans nos rues, sur nos places, elles nous effleurent de leurs ailes, et, quand elles s'éloignent de nous, c'est pour charmer notre vue, pour animer l'air et le ciel de leur vol agile et varié... En échange du plaisir qu'elles nous procurent, de la confiance qu'elles nous témoignent, ne leur devons-nous pas sûreté et protection?... Vois donc, au contraire, quelle cruauté et quelle trahison! celles de ces pauvres petites bêtes dont tu as fait tes victimes sont justement celles-là qui ont eu le moins de défiance et se sont le plus approchées de toi... Je t'en prie donc, mon cher Julien, épargne ces jolies bêtes que le Ciel nous envoie, et exerce-toi au tir d'une autre façon.

Les chasseurs n'ont pas la fibre sentimentale très-développée à l'endroit des animaux; nous croyons donc que Julien fut peu attendri par les paroles qu'il venait d'entendre. Mais une demande de son frère était un ordre pour lui, et sur la plus petite chose il n'eût pas voulu le contrarier. Non-seulement il déposa son fusil, mais, à partir de ce jour, les hirondelles furent en parfaite sûreté au manoir de Brisenoix.

Les frères Lardin vivaient très-retirés. A cause de leur belle mine et de la bonne réputation qu'ils s'étaient faite alentour par leur tendresse l'un pour l'autre et leurs excellentes qualités, quelques châtelains des environs avaient voulu les attirer chez eux; mais la sauvagerie du collége leur était demeurée. Paul avait une timidité excessive qui lui faisait redouter le monde. Julien, qui chassait souvent avec les gentilshommes du voisinage, s'était une fois laissé entraîner à dîner avec eux; mais le repas avait été bruyant, tumultueux; à la fin c'était une orgie, où Julien se trouvait le seul qui ne fût pas ivre; position fausse, si jamais il en fut. Depuis ce temps il avait juré qu'on ne l'y prendrait plus, et, à la fin de la journée, il revenait avec son garde et ses chiens dîner chez lui.

II. — UN PROJET DE MARIAGE.

La société habituelle des deux frères se composait de trois personnes qui habitaient le village attenant à leur propriété : c'étaient le curé et une dame avec sa fille, âgée de dix-huit ans.

Mme Rezeville était la veuve d'un colonel tué à Leipsick. N'ayant pour toute fortune, après la mort de son mari, que sa pension de veuve, elle avait cru devoir se retirer au village de..., où elle était née, pour se consacrer uniquement, avec l'aide du curé, à l'éducation de sa fille. — Les réunions avaient lieu au presbytère. Pendant l'hiver, les soirées se passaient à causer au coin du feu. Mme Rezeville, comme toutes les personnes déchues de leur position, vivait surtout dans le passé. Elle racontait les beaux temps de l'Empire, les bals de la cour, où elle s'était montrée brillante de jeunesse et de beauté. M. le curé écoutait toutes ces descriptions mondaines d'un air rési-

gné, et se consolait en traitant parfois avec Paul quelque haute question de religion ou de philosophie. Pour Julien, qui avait presque toujours chassé dans la journée, il lui arrivait de s'endormir sans façon dans un fauteuil.

Mlle Laure Rezeville, sans être régulièrement jolie, avait une physionomie douce et agréable et beaucoup de charmes dans l'ensemble de sa personne. Habituée depuis longtemps à vivre seule avec sa mère, elle était ordinairement silencieuse et n'osait guère se mêler de la conversation que si l'on venait à parler dessin, qui était son étude favorite. Paul s'était fait un peu son professeur. Il lui donnait des conseils, et, au besoin, des exemples en prenant lui-même le crayon. Dans les belles soirées d'été, lorsqu'on allait se promener dans les champs, il appelait l'attention de son élève sur un arbre, sur une maison, sur des effets de lumière ou de perspective, et c'était une bonne fortune pour les deux artistes, quand ils pouvaient admirer un beau coucher du soleil.

Il y avait au jardin de Brisenoix une allée, dite *des Soupirs.* Il n'est guère d'enclos rural qui ne possède une localité portant cette dénomination-là; d'où il faudrait conclure que dans notre belle France on soupire beaucoup et depuis bien longtemps. Dans les grands parcs, c'est ordinairement loin des bâtiments d'habitation, en un lieu retiré, ou sur les bords d'un lac, une rangée d'arbres séculaires qui, se joignant et s'entrelaçant à leurs sommets, ne donnent passage qu'à un demi-jour mystérieux. Ici, c'était tout simplement une vieille charmille dont les branches étaient si serrées, qu'elle offrait un abri, pendant l'été, contre le soleil, et pendant l'hiver, contre le vent. Or, il arriva que nos deux frères se rencontrèrent souvent en cet endroit, sans s'y être donné rendez-vous. Julien fit peu d'attention à cette prédilection de Paul pour la promenade solitaire, qui était d'ailleurs dans ses goûts; mais il n'en fut pas de même de Paul. Il avait remarqué depuis quelque temps chez son frère un air réfléchi, qui ne lui était pas habituel. Il voulut savoir s'il n'avait pas un sujet d'inquiétude ou de chagrin. Et un jour, dans cette allée des Soupirs, où il avait trouvé Julien, il lui dit:

— Frère, je t'ai vu ces jours derniers et je te vois encore aujourd'hui pensif, rêveur... Qu'as-tu donc qui te préoccupe?

— Veux-tu donc que je te le dise? répondit aussitôt Julien, qui gémissait probablement d'avoir une espèce de secret pour son frère, et était pressé de s'en délivrer; c'est une chose assez grave... J'ai envie de me marier...

— Bah! s'écria Paul, presque en riant; c'est donc une idée qui t'est venue subitement? nous n'en avons jamais parlé...

— Il y a déjà plusieurs semaines que cela me trotte dans la tête...

— Ah! sournois que tu es!

— Je ne voulais pas en causer avec toi avant d'avoir bien fait mes réflexions. Or, voici ce que je me suis dit: nous n'avons ni l'un ni l'autre le goût du monde; nous ne quitterons jamais ce manoir... Eh bien, il me semble qu'une femme rendrait notre existence à tous deux plus agréable. Elle tiendrait la maison, elle se chargerait d'une multitude de détails qui nous ennuient...

— Je t'approuve très-fort, dit Paul; mais maintenant il faut trouver une femme...

— Oh! je crois qu'il n'y a pas besoin d'aller oin pour cela... Tu comprends que je ne peux pas songer à toutes ces belles demoiselles de la ville, qui sont habituées aux plaisirs... Non, il n'y a vraiment qu'une jeune fille qui puisse me convenir, parce qu'elle a été élevée dans son village, et que notre vie solitaire ne l'effrayera pas... C'est Mlle Rezeville...

— Mlle Rezeville! s'écria Paul, devenant rouge et pâle successivement, mais affectant aussitôt un air très-calme. En effet, je crois que c'est justement ce qu'il te faut...

Si Julien eût été un peu observateur, il aurait remarqué l'impression vive que ses paroles avaient causée à son frère; mais il attendait sa réponse sans le regarder. Il fut donc enchanté que son projet eût l'approbation de Paul.

Il alla, le jour même, faire sa demande. On pense bien qu'elle fut accueillie avec joie par Mme Rezeville. Cette dame n'aurait jamais osé prétendre à une pareille alliance pour sa fille qui n'avait rien. Quant à Mlle Louise, lorsque sa mère vint lui annoncer cette grande et heureuse nouvelle, elle parut raisonnablement contente...— Peut-être aurait-elle mieux aimé que la demande fût faite par Paul. — Julien était ce qu'on appelle un bon garçon, mais voilà tout. Paul était un homme instruit, un causeur aimable et spirituel, un artiste distingué... Et puis, Mlle Laure était très-pieuse. Elle avait remarqué que Paul assistait régulièrement à la messe tous les dimanches, et souvent les deux fidèles, à la sortie de l'église, avaient effleuré leurs doigts en se donnant l'un à l'autre de l'eau bénite. Ceci explique suffisamment la préférence de la jeune fille, et comment la joie que devait lui causer cet établissement avantageux était mêlée de quelques regrets.

Dès que le mariage fut décidé, Julien aurait voulu qu'il se fît tout de suite; mais M. le curé lui fit entendre qu'il devait être précédé, pendant un certain temps, d'assiduités auprès de Mlle Laure et de sa mère, et comme le carême allait bientôt commencer, les noces se trouvaient ainsi remises à deux mois.

Cet atermoiement contrariait singulièrement Julien, mais il était inévitable. Le jour où il fut décidé, Paul dit à son frère:

— Tu ne peux pas te marier avant deux mois... Pour moi, qui n'ai pas de cour à faire, j'ai bien envie d'employer ce temps à ce voyage en Italie que je rêve, comme tu sais, depuis bien longtemps. Quand tu seras marié, je m'attacherai de plus en plus à la maison. Je me sens disposé à être le meilleur des oncles, et à aimer tes enfants comme les miens. Il faut donc que je profite de mes derniers moments de liberté.

Julien ne pouvait s'opposer à ce projet; cependant il en témoigna de la peine, ne pouvant s'habituer à l'idée de voir partir son frère, qu'il n'avait jamais quitté.

Dès le lendemain, après avoir été faire ses adieux dans le village, Paul alla attendre sur la grande route la voiture qui devait d'abord le conduire à Paris.

La séparation entre les deux frères, qui devait être de si peu de durée, fut cependant douloureuse, et presque un événement dans la vie de ces jeunes gens, tant ils avaient de tendresse l'un pour l'autre.

III. — LES EFFETS D'UN BOUQUET DE VIOLETTES.

Le voyageur fut exact à donner de ses nouvelles, comme il l'avait promis. Il écrivit une lettre de Marseille et trois de Gênes. Chaque missive, aussitôt son arrivée, était portée par Julien chez Mme Rezeville, où elle était lue à haute voix. Après ces lectures, Mlle Laure, ordinairement silencieuse, ne pouvait s'empêcher de dire:

— Ah! monsieur Julien, le bon frère que vous avez! Quel esprit! quelle âme! quel cœur!

Ces exclamations n'avaient rien d'exagéré. Le fait est que Paul se trouvait tout d'un coup petit-maître dans le style épistolaire qu'il n'avait pourtant jamais pratiqué. Ses descriptions étaient abondantes et pittoresques, ses réflexions tour à tour fines et élevées. Quant à ses sentiments d'amitié fraternelle, on ne pouvait les exprimer avec plus de chaleur et de poésie.

Mme Rezeville s'écriait qu'on n'écrivait pas mieux sous l'Empire.

M. le curé était émerveillé de la cathédrale de Gênes, toute en marbre noir et blanc.

Pour Julien, il ne voyait dans tout cela qu'une chose, c'est que son frère se portait bien.

Mais, par malheur, cette joie des bonnes nouvelles, qui est la consolation et le profit de l'absence, ne devait pas durer longtemps. Huit jours se passèrent sans que Julien reçût de lettre ; il pensa que son frère était parti pour Naples ; mais une seconde semaine s'écoula, puis une autre encore, — puis un mois, — puis deux mois... Julien avait écrit d'abord à Gênes, poste restante ; il écrivit à Naples, à Rome, à Florence, à Milan... Aucune réponse.

Ce que le pauvre jeune homme éprouva d'inquiétudes toujours croissantes dans cet espace de deux mois, il est impossible d'en donner l'idée.

Il allait tous les jours chez Mme Rezeville, non pour faire la cour à sa fiancée, il n'en était plus question, mais pour parler de sa peine. Ses amis, aussi tourmentés que lui, dans la mesure de leur affection, avaient épuisé tout ce qu'on peut dire en pareil cas de rassurant, même sans y croire. — La négligence de son frère ! il n'y avait pas à lui en parler ; des erreurs à la poste ! c'était inadmissible pour un aussi long temps.

— Mon frère est malade !... il est mort peut-être ! s'écriait-il alors... Et il tombait dans le désespoir.

Un jour, il avait trouvé sur le bureau de Paul des notes informes, relatives au voyage. Il chercha de nouveau quelque chose qui pût expliquer ce long silence. Il visita le secrétaire, et il crut même devoir faire jouer le ressort d'un tiroir à secret. Il en tira un cadre en bois blanc, dans lequel était placé un portrait au crayon : c'était celui de Mlle Laure Rezeville, fait de mémoire, assurément, mais d'une ressemblance frappante. Au bas de l'image était attaché un petit bouquet de violettes desséchées.

A cette vue, Julien parut frappé d'une idée subite. Il passa la main sur son front.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il, il l'aimait !... Voilà pourquoi il est parti... ; parti peut-être pour ne plus revenir... Malheureux que je suis !...

Il sonna un domestique, ordonna qu'on lui sellât un cheval sur-le-champ, puis, après avoir pris de l'argent et mis quelques effets dans un porte-manteau, sans même aller faire ses adieux dans le village, il partit en disant qu'il allait en Italie.

Quelques jours après, il était à Gênes. Là, à peine débarqué, il se rendit successivement à tous ces hôtels, fiers de leurs escaliers de marbre et de leur ancien état de palais. La maîtresse de l'un d'eux, à la vue de Julien, se rappela très-bien avoir logé pendant une dizaine de jours un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup ; elle chercha sur ses registres et y trouva le nom de Paul Lardin. Julien se crut sauvé. Il allait au moins apprendre quelle direction son frère avait prise en sortant de Gênes ; mais le faquino qui avait porté ses effets à la diligence ou au bateau pouvait seul savoir cela : cet homme était mort depuis quelques jours.

Julien partit pour Naples.

Là il fit les mêmes recherches, mais elles eurent encore moins de résultat, et il ne trouva pas même de trace.

Il en fut ainsi à Rome, à Florence, à Venise, à Milan.

Il avait parcouru toute l'Italie en quelques jours ; mais ne lui demandez pas, au pauvre jeune homme, de vous dire ce qu'il a vu et ce qu'il a retenu dans Gênes la superbe, dans Naples, *ce petit morceau du ciel tombé sur la terre*, dans Rome la sainte, dans Florence la coquette, dans Venise l'épouse de la mer... Il n'a rien vu que l'image de son frère toujours posée devant lui. A travers le voile de ses larmes, il n'a rien senti qu'une amère et constante douleur.

Il retourna chez lui le plus promptement qu'il put, car il avait encore l'espérance d'y trouver une lettre... mais rien !

Il alla aussitôt chez Mme Rezeville, où se trouvait le curé. Les traits altérés de Julien, sa contenance triste et abattue disaient assez l'inutilité de son voyage. D'ailleurs, aux premiers mots qu'il voulut prononcer, il fondit en larmes. A cette vue, Mlle Laure se sentit tellement gagnée par l'émotion, qu'elle sortit précipitamment et courut dans sa chambre pour pleurer, elle aussi. Le curé et Mme Rezeville ne pouvaient montrer autant de sympathie que la jeune fille à la douleur de Julien; mais ils lui prodiguèrent toutes les consolations qu'ils purent imaginer.

Les visites de Julien chez Mme Rezeville devinrent de plus en plus rares. Il paraissait ne plus songer au mariage ; son caractère et ses habitudes étaient entièrement changés. Il n'aimait plus ni la chasse, ni les travaux des champs. Il faisait des promenades à cheval, mais toujours seul, et il choisissait de préférence les lieux les plus solitaires et les plus sauvages. Enfin, une année s'était écoulée depuis le départ de son frère. Julien ne doutait pas qu'il ne fût mort ; il prit le deuil et parut tomber dans une mélancolie profonde.

Cependant Mme Rezeville ne pouvait voir sans un violent dépit s'évanouir l'espérance d'un établissement avantageux qu'elle avait cru assuré. Elle avait plus d'une fois conté ses peines au curé, lui faisant remarquer que le mariage entre Julien et Laure ayant été une chose arrêtée, et de notoriété publique dans le pays, la rupture de ce projet pouvait porter un grand préjudice à sa fille. A la fin, elle le pria de faire une démarche à ce sujet auprès de Julien, avec toute la prudence qu'elle lui connaissait.

Le curé ayant goûté les raisons de Mme Rezeville, alla dès le lendemain voir Julien.

— Mon enfant, lui dit-il en prenant un siége, je viens pour avoir avec vous un entretien sérieux; je vous prie donc de m'écouter avec attention. — Vous pleurez votre pauvre frère... je ne vous dirai pas qu'il n'est pas encore certain qu'il soit perdu pour nous, car je ne voudrais pas vous donner une espérance que je n'ai pas moi-même. Dans notre temps, où les communications sont si faciles et si promptes, assurés comme nous le sommes de sa tendre amitié pour vous, connaissant son exactitude, la crainte qu'il a toujours eue de vous inquiéter, ce long silence ne peut s'expliquer, hélas ! que d'une seule façon. Il aura été moissonné par une mort subite, où il aura péri par quelque accident. Pleurez-le donc, on ne peut qu'approuver votre douleur, et nous la partageons tous, nous qui connaissions les éminentes qualités du bon Paul. Mais toute douleur doit avoir un terme ; c'est Dieu qui l'a voulu ainsi puisqu'il a permis que nos chagrins fussent adoucis par le temps. Vous n'avez pas vingt-sept ans : vous ne pouvez

continuer à vivre comme vous le faites. Votre jeunesse ne doit pas se passer dans la solitude et la tristesse... Vous étiez sur le point de vous marier...

— Je ne veux plus entendre parler de mariage maintenant, s'écria Julien.

— Mais, mon enfant, répondit le curé, vous avez grand tort. C'est justement ce qui vous conviendrait le mieux dans ce moment-ci... Une femme apporterait dans votre existence les consolations dont vous avez besoin... D'ailleurs, vous ne songez pas à une chose... Comment! vous avez demandé en mariage Mlle Laure Rezeville, tout le monde a su cela. Aujourd'hui vous ne voulez plus l'épouser...

— On doit comprendre que la mort de mon frère a changé mes projets...

— Mais non, on ne comprend pas trop cela, et on peut croire qu'il y a d'autres motifs... Enfin, rien n'est plus capable de faire tort à une jeune personne qu'un mariage manqué... Quand un homme comme vous a pris un engagement...

— Voulez-vous dire qu'il y a ici une question d'honneur?



Laure et Julien délivrant les hirondelles. La découverte du collier d'or. (Pages suivantes). Dessin de Gustave Janet.

— Oui, mon ami, c'est bien cela, une question d'honneur...

— C'est autre chose, dit Julien d'un air pensif et résigné; dans ce cas-là on peut compter sur moi.

— A la bonne heure, dit le curé en lui serrant la main, je n'attendais pas moins de vous...

A partir de ce jour, Julien reprit ses assiduités chez Mme Rezeville; mais il était facile de reconnaître que c'était simplement un devoir qu'il remplissait. Sa tristesse changeait de place, voilà tout. Quelquefois, pendant tout le temps de sa visite il demeurait silencieux, ou répondait par des monosyllabes aux interrogations que prodiguait Mme Rezeville, tout exprès pour le faire parler. Quant à Mlle Laure, elle ne disait pas un mot.

Un soir que Mme Rezeville, lasse de parler seule, avait pris un livre, et que la jeune fille, suivant sa coutume, avait les yeux baissés sur son ouvrage, Julien s'avisa de la regarder attentivement.

— Elle est jolie, se dit-il, elle est pleine de modestie et de grâce... Comment n'ai-je pas pensé que mon frère, avec ses yeux et son âme d'artiste, devait naturellement l'aimer?... Elle ne sait rien de cela, la pauvre fille. Mon

frère était trop honnête pour lui parler de ses sentiments, et elle trop innocente pour les deviner; mais elle les aurait certainement accueillis. Paul lui convenait bien plus que moi... Pauvre frère! Et c'est moi qui suis venu lourdement et grossièrement lui prendre un bonheur qu'il espérait sans doute, et qu'il méritait si bien... Oh! c'est moi, c'est bien moi qui suis cause de sa mort!...

A ce moment, se sentant gagné par les larmes, il prit brusquement son chapeau et sortit.

Certes, un fiancé de cette espèce pouvait inquiéter Mme Rezeville sur le bonheur de sa fille; mais elle savait Julien homme droit et loyal. Elle comptait aussi, et avec raison, sur les qualités de sa fille pour changer l'humeur de son mari. D'ailleurs, il y avait pour elle au fond des choses une question d'argent qui passait avant tout.

Cependant les jours s'écoulaient, les bans étaient publiés; mais, toutes les fois qu'il s'agissait de fixer le jour, on voyait que Julien voulait gagner du temps.

La belle saison était venue; Mme Rezeville, dans le but de distraire un peu Julien, et aussi de satisfaire une envie qu'elle avait depuis longtemps, lui proposa de le conduire avec sa fille à Paris, où l'on ferait les emplettes de noce.

Julien se laissa emmener à Paris, il n'y était jamais allé. Il devait donc y avoir là pour lui au moins un intérêt de curiosité. Mais non: il vit la capitale, à peu de chose près, comme il avait vu Naples, Rome et Venise, sans regarder. Loin d'avoir les airs d'un novice provincial, on l'aurait pris bien plutôt pour un vieux Parisien endurci. Il ne s'étonnait de rien, n'admirait rien, ne s'amusait de rien. En vain Mme Rezeville se livrait-elle à toutes sortes d'exaltations rétrospectives sur l'Empire et sur ses splendeurs, montrant la place où elle avait vu l'Empereur passer des revues; les fenêtres de la galerie de Diane au château des Tuileries où elle avait dansé avec le maréchal Duroc ou le duc de Montebello. Un signe de tête approbatif était tout ce qu'elle pouvait obtenir de Julien: il paraissait même insensible — et en vérité il fallait pour cela qu'il fût bien dominé par ses tristes préoccupations, — aux joies et aux admirations naïves de sa fiancée.

IV. — L'HIRONDELLE CAPTIVE.

Un jour, il passait avec ces dames sur la place de la Bourse; près de la grille qui entoure le monument se tenait un jeune garçon ayant devant lui une cage longue et basse remplie d'hirondelles, et qui criait:

— *Qui veut rendre la liberté aux petites hirondelles? — Ça ne coûte qu'un sou — pour un sou, délivrez les prisonnières, faites des heureux.*

C'était alors une industrie nouvelle qui a eu du succès, comme toutes choses à Paris, pendant quelques jours. Le plaisir qu'on offrait au public à si bon marché était trop doux, trop humain, trop touchant, pour que le goût en fût de longue durée.

Tout à coup Julien quitta le bras de Mme Rezeville, et s'avança vers le marchand d'hirondelles. La mère et la fille se rapprochèrent de lui sans trop savoir quelle était son intention. Il fit signe au jeune garçon de le suivre dans l'enceinte. Là, il lui dit de poser sa cage sur un des bancs de pierre dispersés sous les arbres, en ajoutant:

— Je t'achète toutes tes prisonnières: compte-les à mesure qu'elles s'envoleront. Maintenant, mademoiselle, dit-il en se tournant vers Laure, vous allez m'aider, n'est-ce pas?

— Oh! avec bien du plaisir, monsieur, répondit Laure; quelle bonne pensée vous avez eue là!

Vous souvient-il qu'un jour le pauvre Paul, revenant d'une de ses excursions artistiques, trouva son frère tirant des hirondelles devant la maison, et lui reprocha vivement sa barbarie. — Croyez que Julien avait gardé mémoire de cette réprimande; — heureux temps où son frère le grondait! qu'en ce moment il songeait à Paul, et que ce bien qu'il allait faire aux petits oiseaux, en expiation du mal qu'il leur avait fait autrefois, il le dédiait à son frère... Et puis, quand nous pleurons nos amis, je ne sais quel instinct nous porte à regarder vers le ciel, et à aimer les oiseaux qui ont le bonheur de s'en approcher plus que nous.

L'œuvre d'émancipation fut bientôt organisée: Julien et Laure, chacun de son côté, prenaient une hirondelle dans la cage, et lui donnaient la liberté, s'amusant de leur petit cri de joie au départ; de leur vol, d'abord un peu engourdi, puis de plus en plus agile. Ils en suivaient des yeux quelques-unes qui, après de longs circuits dans les airs, se rapprochaient de leurs libérateurs comme pour les remercier.

Laure ne donnait jamais la liberté à une prisonnière qu'après l'avoir embrassée. Parfois elle en retenait une quelques instants dans sa main pour considérer son petit air effaré, mais déjà plein d'espérance à la vue du ciel, pour sentir le mouvement instinctif de ses ailes qui s'apprêtaient à se déployer.

L'une d'elles lui parut encore plus mignonne que ses sœurs. Après lui avoir donné un baiser, elle passa son doigt sur sa tête pour la caresser, lorsqu'elle crut sentir un corps dur. Elle releva doucement la plume, et elle s'aperçut que l'oiseau avait au cou un petit collier en cuivre ou en or.

Elle appela Julien pour lui faire part de cette découverte.

Tous deux regardèrent avec curiosité.

— Mais voyez donc, dit Laure, il y a quelque chose d'écrit sur le collier...

Et, avec ses yeux de jeune fille, elle lut en épelant un peu, mais assez facilement toutefois, ces mots:

Spielberg. A mon secours!

A cette époque on parlait souvent, dans les journaux, du Spielberg, forteresse où l'Autriche renfermait ses prisonniers d'État.

— C'est, dit Laure, quelque pauvre prisonnier qui aura essayé de ce moyen... Mais, attendez, il y a encore quelque chose... Oh! c'est une croix!... et puis..., il ne restait plus de place pour mettre le nom, mais voilà une lettre..., deux lettres... presque l'une dans l'autre..., P. L.

— P. L.! s'écria Julien...

— Oh! mon Dieu! dit aussitôt Laure, avec une émotion telle qu'elle était prête à se trouver mal, Julien! Julien...! est-ce que ce n'est pas... l'écriture de votre frère?...

— Mon frère! cria Julien, en portant vivement ses regards sur le collier...

— Oui, continua Laure presque défaillante. Il me semble... Ses lettres... que vous nous avez montrées... Je me trompe, sans doute...

— Mais non, dit Julien après un examen plus attentif, non, vous ne vous trompez pas... ou du moins, il y a une grande ressemblance... et puis, ces deux lettres P. L...

Oh! mon Dieu! mon Dieu! faites que ce ne soit pas une fausse joie : j'en mourrais...

Cette scène émouvante avait attiré quelques personnes.

— Venez, madame, venez, Laure, dit Julien tenant toujours dans sa main la précieuse hirondelle, et soutenant, avec l'aide de sa mère, la jeune fille qui pouvait à peine marcher... Il fit signe à un fiacre de s'approcher...

— Monsieur, monsieur, dit alors le jeune garçon en suivant Julien.

— Ah! c'est juste! dit celui-ci en lui jetant une pièce d'or... Te voilà payé, donne la volée sur-le-champ à tous ces oiseaux.

Julien et sa compagne furent bientôt rendus à leur hôtel.

Là, on regarda de nouveau le collier. C'était une petite bague d'or plate et d'une certaine largeur. Les lettres avaient été gravées avec soin au moyen d'un instrument d'une finesse extrême, mais assez profondément pour qu'elles ne fussent pas effacées. Julien et Laure s'empressèrent de comparer l'écriture avec la dernière lettre de Paul. Ils étaient dans une vive anxiété. Quant à Mme Rezeville, elle disait sans cesse : ce serait miraculeux! ce serait miraculeux! Mais, mon cher Julien, prenez bien garde, ne vous flattez pas trop.... Au Spielberg! Comment pourrait-il être au Spielberg?

— Oh! voyez donc, monsieur Julien, dit tout à coup Laure, qui avait détaché le verre convexe d'une lorgnette de spectacle et s'en était fait une loupe. Le P. et L. qui sont à la fin..., ils sont tout à fait pareils à ceux de la signature de M. Paul...

— Oui, il n'y a presque plus à en douter, s'écria Paul après avoir regardé; je pars aujourd'hui même, si je peux...

Et la pauvre hirondelle! la messagère providentielle du malheureux prisonnier, quel qu'il fût, la cause de ces émotions, de ces joies, de ces espérances au moins, elle était là, passant d'une main à une autre, inquiète, tremblante, prisonnière injustement retenue, elle aussi, puisque sans son office charitable elle aurait eu, comme les autres, la liberté. On finit par penser à elle. Mais quand Laure voulut, pour avoir le collier, le faire passer pardessus la petite tête, elle ne put y parvenir, l'oiseau ayant grossi apparemment depuis que le collier avait été mis. Il fallait donc garder la pauvre bête, c'est-à-dire la laisser mourir, car on sait que les hirondelles ne peuvent vivre en cage. Enfantillage ou non, Julien ne put supporter cette idée. Il courut chez un bijoutier, fit scier délicatement l'anneau d'or, qu'il put alors détacher, puis il donna la volée à l'oiseau, croyant ainsi acquitter une dette, car c'était lui, cette fois, qui était l'obligé.

V. — AU SPIELBERG.

Le jour même il alla aux Affaires Étrangères, où il exposa qu'il avait des raisons de croire que son frère, qui avait disparu depuis plus d'un an, était, par suite d'une méprise, retenu prisonnier au Spielberg. On lui donna une lettre de recommandation pour l'ambassadeur de France à Vienne.

Le lendemain matin (Mlle Laure avait prié Dieu toute la nuit pour le succès de son voyage) il partit en poste, sans doute avec une vive espérance au cœur, mais à laquelle il n'osait guère s'abandonner. Que d'incertitude et de vague dans ces idées! et, en supposant qu'elles ne fussent pas trompeuses, arriverait-il à temps pour sauver son frère?...

Après avoir pris à Vienne la lettre de l'ambassadeur, il se dirigea vers Brunn.

On connaît, par l'œuvre touchante de Sylvio Pellico, la forteresse de Spielberg, ce siége redoutable du *carcere duro*. — A l'aspect de cette sombre demeure, où allait se résoudre pour son amitié fraternelle une question de vie ou de mort, Julien éprouva une terrible émotion, et c'est en tremblant qu'il se présenta devant le surintendant de la forteresse et lui remit sa lettre d'introduction.

Ce personnage important jeta d'abord sur Julien un de ces regards scrutateurs et défiants qui sont comme le premier mouvement des geôliers de haut ou de bas étage; puis il ouvrit un registre, et, après l'avoir feuilleté, il adressa la parole en allemand à un homme qui se trouvait là. Celui-ci était apparemment un interprète, car il dit immédiatement à Julien, en français :

— M. le surintendant vous fait réponse qu'il n'y a ici qu'un seul Français, qui se nomme René Pertuis : voilà son passe-port.

Et il remit la pièce aux mains de Julien, qui vit, en effet, sur un passe-port ayant déjà près de deux ans de date :

« René Pertuis, avocat, — vingt-huit ans. » Le signalement, comme d'ordinaire, était banal, et pouvait s'appliquer à chacun.

Julien, consterné, demanda s'il ne pouvait prendre d'autres renseignements.

Après un échange d'allemand entre M. le surintendant et l'interprète, celui-ci dit à Julien :

— Que voulez-vous de plus? le registre d'écrou constate qu'il n'y a ici qu'un seul Français. Vous avez vu son passeport : ce n'est pas votre frère, n'est-ce pas?... Tout est dit; veuillez vous retirer.

Julien quitta la forteresse, le désespoir dans l'âme. Il resta quelques instants pensif et absorbé dans les plus douloureuses réflexions. Puis, ayant horreur de ces lieux maudits, où venait de s'anéantir sa dernière espérance, il se mit à marcher précipitamment, afin de rentrer bientôt à Brunn et d'en repartir le soir même.

Dans le chemin, un homme venant à l'encontre de lui, passa à ses côtés. Un instant après, il entendit courir derrière lui; c'était l'homme qui retournait sur ses pas. Arrivé à Julien, il le regarda sous le nez, puis il lui mit aussitôt les deux mains au collet, accompagnant son action d'un débordement de mots allemands auxquels Julien ne pouvait rien comprendre. Notre jeune homme, croyant avoir affaire à un voleur, essaya de se dégager, mais sans succès. Son agresseur était taillé en athlète et il avait des mains de fer; mais, chose singulière, il ne paraissait pas en vouloir à la bourse de Julien; il semblait seulement s'efforcer de l'entraîner du côté de la forteresse, et comme Julien résistait, l'homme lui montrait, toujours avec accompagnement d'allemand, les sentinelles qu'on voyait sur les remparts, comme s'il eût menacé de les appeler à son secours.

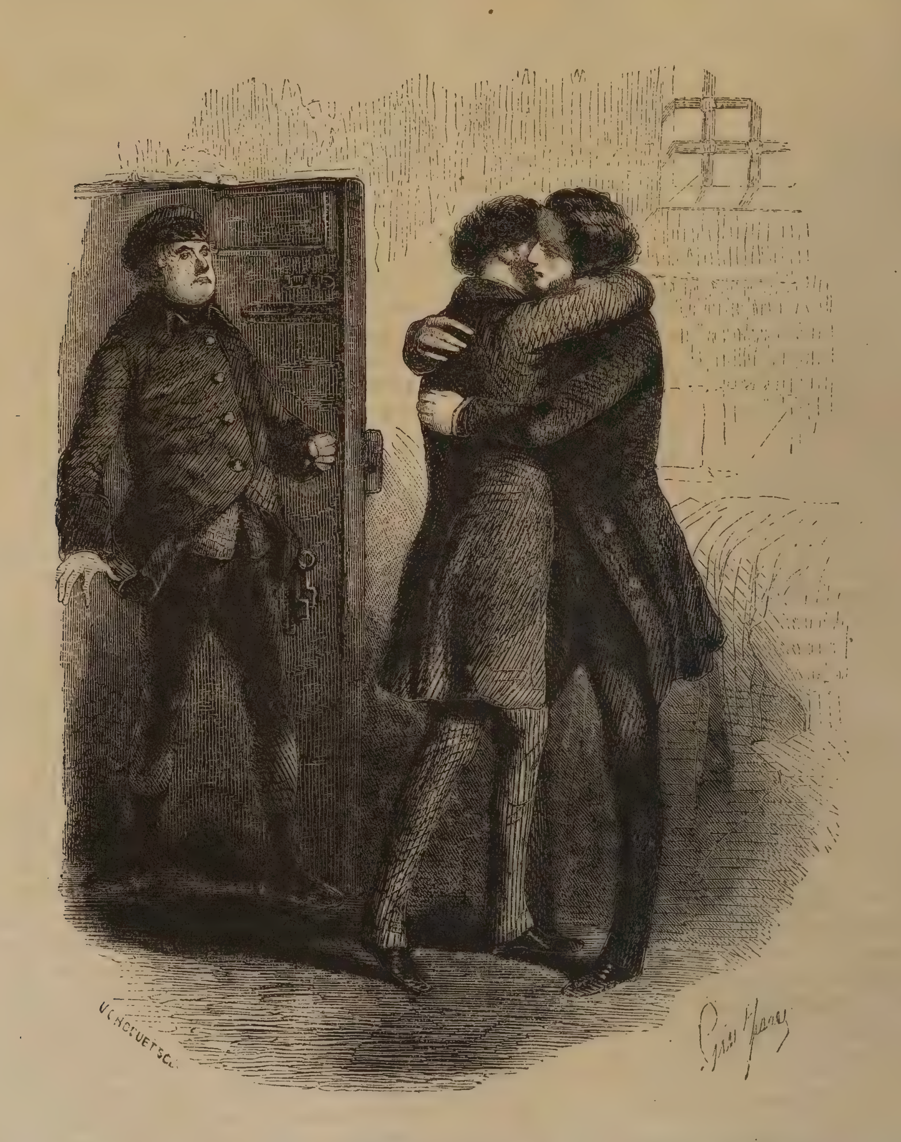
Dès que Julien fut certain qu'on ne cherchait pas à le voler, il se laissa conduire, pensant bien qu'avec une explication en français, il ferait cesser ce qui ne pouvait être qu'une méprise. Le gros homme prit alors un air de satisfaction, une espèce de sourire lui vint aux lèvres, et il dit à Julien, en allemand, toutes sortes de choses qui probablement étaient des gracieusetés, sans toutefois le lâcher, mais ne le tenant plus que d'une main. Julien put alors l'examiner à loisir. Il portait une veste et un pantalon couleur de suie, d'étoffe assez grossière, et une petite casquette bleue à visière, sous laquelle on voyait une

bonne et joviale physionomie qui semblait exclure l'idée de toute mauvaise intention.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de la forteresse. Julien voulut y frapper, pressé qu'il était de se faire connaître et de trouver l'interprète ; mais l'homme fit un signe négatif. Il suivit les murs à droite jusqu'à une poterne qui s'y trouvait pratiquée ; il en ouvrit la porte, et dès que son prisonnier fut introduit et la porte fermée, il le lâcha.

Julien, oubliant sans doute alors qu'il parlait français, et que par conséquent il prenait une peine inutile, dit à son conducteur de le mener devant le surintendant. Le geôlier, il faut enfin lui donner sa qualité, le regarda d'un air stupide et lui fit signe de marcher devant lui.

Après qu'ils eurent parcouru un dédale de corridors sombres, l'homme s'arrêta devant une porte. C'était celle d'une prison. Il n'y avait pas à en douter d'après la di-



Julien, Paul et le geôlier, dans la prison. Reconnaissance. Dessin de Gustave Janet.

mension de la clef et le bruit formidable qu'elle fit dans la serrure. Julien, que le geôlier invitait à entrer, se retira en arrière, inquiet à la fin de la conclusion de cette méprise et en s'écriant :

— Qu'est-ce que c'est que cela ? Je vous dis de me conduire devant le surintendant.

Pour toute réponse, l'homme le poussa violemment dans la chambre et referma la porte sur lui.

A ce moment, partit de la chambre un double cri, un de ces cris qui expriment tout ce que l'âme et le cœur peuvent contenir d'émotion.

Les deux frères, Paul et Julien étaient dans les bras l'un de l'autre.

Ils restèrent ainsi quelques instants sans pouvoir parler, étouffés qu'ils étaient par la joie.

Cependant le geôlier, qui avait entendu dans la chambre de son prisonnier un bruit inaccoutumé, crut devoir y rentrer.

A la vue des deux jeunes gens, il recula de surprise en élevant les mains.

Ici, nous sommes obligés de traduire, car les mots qui

suivent furent dits en allemand, que Paul avait eu le temps d'apprendre, le malheureux.

— N'aie pas peur, mon bon Reibach, dit-il en souriant, c'est mon frère...

— Oh ! vous n'avez pas besoin de le dire, répondit le geôlier : il vous ressemble si fort que, l'ayant rencontré sur le chemin, j'ai cru que c'était vous qui nous faisiez faux-bond, et comme je ne trouvais pas cela bien de votre part, sans compter le mal qui m'en serait arrivé, je vous ai... je l'ai ramené ici... monsieur excusera l'impolitesse...



Le présent de noces de Julien à Laure (Page suivante).

— Oh ! il n'y a pas de mal, mon vieux, dit Paul, et au contraire, tu juges si nous avons à te remercier...

— Mais est-ce singulier, dit Reibach qui ne pouvait revenir de son étonnement, et regardait toujours les deux frères, c'est la même figure, la même taille, la même voix ; pour sûr, vous êtes jumeaux, car on dirait deux œufs de la même poule... Eh bien ! vous ne savez pas, dit-il tout bas et en souriant à Paul, ça me fait plaisir de vous voir ensemble... mais il faut que j'aille prévenir le chef.

Et il sortit aussitôt.

Un instant après, il revint avec M. le surintendant.

— Monsieur, dit Paul à celui-ci, n'ai-je pas eu raison de soutenir devant mes juges que je n'étais pas René Pertuis, et que je m'appelais Paul Lardin ?... Voilà mon frère, et il est impossible d'en douter rien qu'en nous voyant... Maintenant examinez son passe-port, et il dit à Julien de montrer son passe-port. Il se nomme Julien Lardin.

Le surintendant, après s'être assuré que la pièce était bien en règle, et s'être fait exhiber de nouveau la lettre de l'ambassadeur de France, dit qu'il allait rendre compte au gouvernement et il se retira.

Nos deux frères sont restés seuls. Ils se regardent, se

prennent les mains et s'embrassent encore pour s'assurer qu'ils ne font point un rêve.

— Mais, dit Paul, qu'est-ce qui t'a amené ici, comment es-tu parvenu à savoir que j'y étais?... car cette police autrichienne est sourde et muette, aveugle, inflexible... On n'a jamais voulu m'entendre, on ne m'a pas permis d'écrire une lettre...

Julien lui présenta la bague d'or...

— Comment, s'écria Paul, au plus haut degré de l'étonnement, ce moyen a réussi !...

— Oui, dit Julien. Un jour, à Paris, j'ai voulu donner la liberté à des hirondelles qu'on retenait en cage, en réparation, tu sais bien, de mes vilains coups de fusil de Brisenoix, et parmi elles s'est trouvée ta petite messagère...

— Ah ! mon ami, dit Paul en levant les yeux au ciel, remercie Dieu avec moi, car il y a là un miracle, et c'est lui seul qui les fait...

— Oui, je le reconnais, dit Julien, Dieu nous a protégés... Et aujourd'hui encore... j'avais vu le surintendant...

— Tu l'avais vu?...

— Oui, et après cette réponse : *Il n'y a ici d'autres Français qu'un nommé René Pertuis*, je partais désespéré, et tout était perdu si je n'avais rencontré ce brave homme qui m'a sauté à la gorge... Mais à ton tour, raconte-moi donc...

— Ecoute, dit Paul, et juge tout ce que j'ai souffert. J'étais parti de Gênes pour Milan. Dans la diligence, je liai conversation avec un jeune homme français de bonnes manières, d'instruction et d'esprit. Il me dit qu'il allait à Milan, comme moi, pour son plaisir. Arrivés à Novare pour y passer la nuit, on nous coucha dans la même chambre. Je dormis d'un profond sommeil. Le lendemain, avant le jour, ayant été réveillé par un bruit d'armes, je vis des soldats autrichiens qui entouraient mon lit, et aussitôt le chef du détachement me dit qu'il m'arrêtait. Je lui répondis que c'était probablement une méprise, et je crus devoir lui montrer mon passe-port. L'ayant tiré de mon portefeuille que j'avais placé sur une table auprès de moi, l'officier regarda et me dit : Justement c'est bien vous que j'ai ordre d'arrêter : vous êtes un carbonaro. Je jetai les yeux sur le passe-port et je vis que ce n'était pas le mien. Mon compagnon de chambre avait disparu, et pendant mon sommeil, sans doute pour dépister la police autrichienne qui le poursuivait, il avait pris mon passe-port et à sa place laissé le sien. Je vis bien que j'étais perdu. Depuis, dans les prisons de Milan, devant la commission qui m'a jugé, dans cette forteresse, je n'ai cessé de dire que je n'étais pas René Pertuis, offrant de le prouver, si l'on me permettait d'écrire à mon frère ou à l'ambassadeur de France. On ne m'a point écouté.

Dans cette prison, je n'ai pas été trop malheureux, grâce à ce digne homme qui t'a arrêté, et qui, sous des dehors grossiers et rudes, cache une âme compatissante; mais il ne pouvait qu'adoucir ma captivité, non me donner des moyens de la faire cesser.

L'année dernière, au mois de juin... oh ! maintenant je n'oublierai jamais ce jour-là, une jeune hirondelle, poursuivie peut-être par un oiseau de proie, ou encore inhabile au vol, vint s'abattre dans ma chambre... ; je la saisis, et, la regardant d'un œil d'envie, car les pauvres prisonniers sont jaloux des oiseaux :

— Heureuse et gentille voyageuse, lui dis-je, au printemps prochain, ou bientôt peut-être, suivant le caprice de tes ailes ou la règle de tes instincts, tu vas voir la France...

En prononçant ces mots, une pensée me vint. J'enfermai l'oiseau dans un mouchoir : je pris une petite bague d'or que j'avais achetée à Gênes ; j'y gravai avec un canif ce que tu as lu, mais si précipitamment, dans la crainte des surveillants, que je pris mal mes mesures et ne gardai pas de place pour mettre mon nom. Je passai la bague au cou de l'oiseau et je lui donnai la volée, puis aussitôt je tombai à genoux et je priai avec ferveur, voulant montrer à Dieu que je ne croyais point au hasard et que je ne comptais pour réussir que sur un secours divin...; et c'est entre tes mains, à toi, mon frère, que le message est arrivé... Encore une fois, remercions Dieu!

Le soir même Julien partit pour Vienne, où, avec le secours de l'ambassadeur, il eut bientôt obtenu l'ordre de mise en liberté.

Il alla chercher Paul, qui ne regretta du Spielberg que le bon Reibach. Celui-ci se sentait, disait-il, tant d'inclination pour Paul et son frère, qu'il aurait voulu les garder tous les deux.

VI. — LE PRÉSENT DE NOCE.

Quand ils furent dans la chaise de poste :

— Sais-tu bien, dit Paul, que je n'ai pas encore eu le temps de te demander des nouvelles de ta femme ?

— Ma femme ! dit Julien... Ah ! Mlle Laure Rezeville ; elle n'est pas encore ma femme.

— Comment?...

— Non ; pendant ton absence, bon frère, je n'avais guère le cœur à la noce... ; et puis, si tu veux que je te le dise, mes idées sur le mariage ont un peu changé... Cependant, je suis fiancé à Mlle Laure ; elle a droit de compter sur un mari, et il faut bien... Mais si tu voulais l'épouser à ma place, tu me rendrais un véritable service ?...

— Que dis-tu là ?

— Oui, oui..., nous reparlerons de cela à Brisenoix.

Arrivés dans leur village, ils furent reçus aux acclamations de tous les habitants, qui s'appelaient les uns les autres pour se dire la grande nouvelle : M. Paul, le bon M. Paul est revenu !

Et chez leurs amis, le curé, Mme Rezeville, sa fille..., la joie fut si grande que tout le monde s'embrassa, y compris Paul et Mlle Laure.

Restait la grande question de substitution d'un mari à un autre... En toute autre circonstance elle eût été délicate ; mais on sait que, sur ce point, Mme Rezeville était assez indifférente. Mlle Laure ne l'était pas... ; mais ce n'était pas elle qui aurait voulu faire de l'opposition...

Un jour, après que la chose fut décidée, Julien dit à Laure :

— Chère belle-sœur, vous voudrez bien, quand le moment viendra, recevoir de moi quelque présent de noce ; mais, permettez-moi de vous en faire un aujourd'hui.

Et il lui remit le cadre dans lequel était son portrait, avec le bouquet de violettes au bas.

A cette vue, Mlle Laure devint toute rouge... de plaisir.

— C'est, comme vous le voyez, ajouta Julien, une tête de fantaisie... ; je l'ai volée à votre maître de dessin...; vous la rendrez à votre mari.

L'AUTEUR DU *PETIT JOAS*.

HISTOIRE DE FRANCE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE DRAPEAU ROUGE (1652) (1).

I. — Intelligite et erudimini.

Avant que le rideau se lève sur cet épilogue de la Fronde, dont vous comprendrez que nous ayons retardé la représentation, rappelons-nous où en étaient restés, à la fin du *Bouquet de paille*, les personnages qui vont achever leur rôle sur la nouvelle scène ouverte à nos yeux.

Fatigué de la guerre de la tribune et de la rue, le prince de Condé s'était jeté dans la guerre de partisan, et, s'enfonçant par orgueil dans une révolte sans gloire, cherchait des yeux à l'horizon les Espagnols et les Lorrains.

Conti et la duchesse de Longueville, raccommodés et brouillés avec la cour, avaient fini par se retirer à Bordeaux, où ils avaient un parti, et d'où ils mettaient au cardinal le marché au poing.

Mazarin, victorieux à Paris, étouffait en province les restes de la Fronde, tout en poursuivant à l'étranger l'œuvre de Richelieu.

Chassé du Parlement pour son éloquence, le père Broussel y était rentré dans un mutisme exemplaire; il ne demandait plus la parole que pour crier : Vive le roi! jugeant qu'un siége de conseiller valait bien une réforme perdue, et se dédommageant du droit de réunion flambé par le droit d'appointements reconquis.

Sa charmante fille, la comtesse d'Amalby, était dame d'honneur à la cour; et Philippe, son digne époux, colonel des gardes de la reine.

Enfin, Deboile-Altomar, battu et épargné par d'Amalby, marqué du fer rouge par le bourreau, sur la place Royale, s'était enfui vers la Guyenne, avec la honte et la vengeance dans l'âme, méditant toujours l'éclat de rire de Mme de Longueville, et n'ayant plus pour linceul de ses rêves que le drapeau rouge brodé par Thérèse Broussel.

Nous allons voir comment il saura tailler encore dans ce drapeau une robe pour sa *Respublica*, et un manteau pour son ambition.

Les simples faits de 1652 sont d'une telle nouveauté, d'un tel enseignement et d'une telle éloquence pour les lecteurs de 1852, que nous nous ferions un crime d'ajouter la moindre fiction à la vérité, qui sort ici de son puits, armée de pied en cap, comme Minerve, de tout ce qui peut frapper, instruire et piquer à la fois.

Laissons donc parler l'histoire : écoutons-la, et profitons-en.

II. — L'écharpe espagnole.

Un matin de novembre 1652, dans une chambre de l'Hôtel-de-Ville de Rethel, un jeune homme à la mine altière, au nez royalement aquilin, aux longs cheveux épars sur les épaules, à l'habit de drap d'or taché de boue et lacéré au coude, était étendu, sombre et pensif, sur un lit de repos, tandis qu'un médecin lui bandait une légère blessure à la main droite.

— Est-ce fait, monsieur? demanda-t-il avec un geste d'impatience.

— Oui, monseigneur, et, dans quatre ou cinq jours, Votre Altesse pourra reprendre l'épée.

— C'est bien, laissez-moi.

Le médecin sortit, et le jeune homme, resté seul, fixa un regard mélancolique sur deux grosses clefs d'argent posées sur un plat de même métal, au chevet de son lit de repos.

C'étaient les clefs de la ville de Rethel, et voici comment elles étaient là.

La veille, une grande bataille avait eu lieu sous les murs de la cité. Elle était occupée et défendue par Turenne et les soldats de Louis XIV. Les assaillants étaient les frondeurs, les troupes du duc de Lorraine, et l'armée espagnole, aux ordres de Fuenseldaña. Malgré la supériorité numérique de ceux-ci, l'habileté de Turenne allait sauver la ville, après vingt assauts répétés depuis dix jours, lorsque l'incident le plus simple en apparence avait assuré la victoire aux assiégeants.

Un cavalier, perdu dans la campagne, un voyageur traqué par des royaux, était arrivé, sous une grêle de balles, jusqu'au camp de Fuenseldaña. Là, il s'était retourné vers ses persécuteurs, et, luttant seul contre vingt, il en avait abattu cinq, et avait mis le reste en déroute.

Puis, donnant la vie au seul qui restât :

— Remonte à cheval, soldat du Mazarin! lui avait-il crié, et va dire à Turenne qu'il ne couchera pas cette nuit à Rethel, car je suis Condé, et je prétends y coucher à sa place!

L'apparition de Jupiter Tonnant n'eût pas plus ébloui le soldat, qui regagna au galop le camp royal, tandis que son vainqueur entrait au camp espagnol.

Une heure après, le nom magique de Condé avait produit son double effet des deux parts : le découragement et la déroute chez les royaux, qui s'écoulaient de la ville comme un torrent; l'enthousiasme et la victoire chez les frondeurs, qui recevaient, en la personne de leur nouveau chef, les clefs de la cité, vaincue par sa présence.

Voilà comment le héros de Rocroy et de Lens, le bras indomptable de la Fronde, le vaincu du faubourg Saint-Antoine, élancé de Paris pour chercher une revanche en province, traversant, comme la tempête, une moitié de la France, était tombé, en guise de boulet, sous les murs de Rethel, et se reposait à l'Hôtel-de-Ville, à côté des clefs d'argent, son trophée de la veille.

Et cependant, il hésitait dans sa vengeance, et le remords empoisonnait son triomphe. C'était aux Espagnols, aux ennemis de la France, qu'il venait de soumettre une ville française! n'était-ce pas pousser la haine du cardinal jusqu'au crime envers la patrie?

Telles étaient ses réflexions, lorsque deux personnages entrèrent dans sa chambre.

Ces personnages étaient Charles de Lorraine, le roi condottière, et le duc de Fuenseldaña, le général en chef castillan.

Celui-ci s'avança jusqu'au lit de Condé, lui fit trois énormes saluts, le remercia avec effusion de la conquête de

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVI, p. 353, et t. XVII, p. 5, 35, 82. — *Le Pain de Gonesse*, t. XVII, p. 242, 259. — *Le Bouquet de noces*, t. XVII, p. 353, et *le Bouquet de paille*, t. XVIII, p. 369, et t. XIX, p. 1, 33, 81, 112.

Rethel ; puis, déposant sur les clefs une écharpe rouge, couleur de sa nation, et un bâton de velours et d'or, aux armes de Philippe IV, il offrit au cousin du roi de France, au nom du roi d'Espagne, le titre de généralissime des armées de Sa Majesté catholique.

Le vainqueur de Rocroy tressaillit, détourna son front rougissant, et se livra à lui-même une plus rude bataille que toutes celles qu'il avait gagnées.

L'honneur enfin l'emportant, il allongea la main pour repousser l'écharpe et les insignes de ses ennemis d'autrefois, de ses alliés d'aujourd'hui.

Mais le geste n'était pas achevé, qu'on annonça une troisième visite :

— M. le baron d'Altomar.

— Faites entrer, dit vivement le prince. Et vous, messieurs, je vous répondrai dans une heure.

— Il n'acceptera pas, soupira l'Espagnol.

— Peut-être... ajouta le Lorrain.

Un grand et beau cavalier, au visage sanguin, au regard étincelant mais farouche, aux longs cheveux noirs, sillonnés de filets blancs, se croisa avec les ducs de Fuenseldaña et de Lorraine.

Ce dernier reconnut le héros des barricades, son compagnon d'aventures et son élève du champ de bataille.

— Je vous croyais mort, lui dit-il à l'oreille, j'oubliais que vous ressuscitez à propos : vous ne l'avez jamais mieux prouvé, camarade. Et désignant l'écharpe et le bâton espagnols : Si vous êtes encore un habile homme, voici de quoi pendre ou chasser le Mazarin !

Altomar comprit, et serra la main du roi-partisan.

Le cousin de Louis XIV et l'ancien tribun restèrent seuls ensemble.

— Quoi ! c'est vous, monsieur, lui dit Condé, se redressant avec joie ; la Fronde n'est donc pas enterrée à Paris ?

— La Fronde vivra tant que vous respirerez, monseigneur, répondit Altomar, en s'asseyant et en épongeant son front humide. Je viens vous proposer un nouveau plan pour renouer tous ses tronçons et étouffer dans ses plis redoublés le cardinal et sa séquelle.

— Voyons, reprit Condé, enveloppant le chef populaire de son regard d'aigle.

Deboile-Altomar raconta en peu de mots sa vie depuis la défaite de la porte Saint-Antoine. Il supprima de ce récit, vous le croyez sans peine, l'épisode de l'exécution de la place Royale et du fer rouge dont il portait la marque infamante. Il s'assura seulement que Condé ignorait cette petite entrevue de son lieutenant avec M. le bourreau.

— Paris vous a échappé, monseigneur, continua-t-il ; mais Paris n'est pas la France, et la France est à vous, si vous le voulez. Par Louis de Lorraine et les Espagnols vous tenez toutes les provinces du Nord.

— Je le sais. Après ?

— Mazarin vient de perdre aux frontières toutes les conquêtes de Richelieu : Casal, Charleroi, Brisach, Dunkerque.

— Je le sais. Après ?

— La Bretagne s'agite sous La Meilleraye ; l'Est est près de tourner avec d'Harcourt, qui menace le cardinal ; Cromwell va jeter dans la balance la hache qui a décapité un roi.

— Je le sais ! je le sais ! mais tout cela n'est rien sans la Guyenne, prise entre l'armée de Candale et la flotte de Vendôme, Il me faut la Guyenne et Bordeaux, sans quoi le reste s'écroule demain.

— Je viens justement, monseigneur, vous offrir Bordeaux et la Guyenne.

— Vous ?...

Et Condé toisa le tribun avec un sourire qui eût déconcerté tout autre homme.

— Moi ! reprit fermement Altomar.

Et déroulant au prince ses rapports et ses lettres, lui dévoilant tous ses complots et tous ses projets, excepté le drapeau rouge caché dans sa poche, il lui prouva clairement qu'une Fronde plus terrible que celle de Paris couvait à Bordeaux, qu'un immense volcan n'attendait, pour y faire explosion, que la présence de deux chefs : un prince pour le Parlement, et un meneur pour le peuple.

Condé était ébranlé.

— Quel sera le prince ? demanda-t-il. Je vous préviens que ce ne sera pas moi. Je ne recommencerai pas la guerre dans le ruisseau.

— Ce sera un autre vous-même, le duc d'Enghien, votre fils, conduit par sa mère, et qui entraînera par sa seule présence la noblesse et la haute bourgeoisie.

— C'est possible, dit Condé.

— C'est certain.

— Et le chef du peuple ?

— Ce sera moi-même.

— Le fait est que vous vous y entendez. Eh bien ! monsieur, allez soulever Bordeaux ; annoncez-moi votre succès, et nous verrons.

— Mon succès exige votre aveu et l'intervention de la princesse et de son fils. Un mot de vous pour eux, et je me charge du reste.

Condé réfléchit ; puis, soulevant l'appareil de sa blessure, il écrivit ces deux lignes à sa femme : « *A Bordeaux, tout de suite, avec Lenet et le duc d'Enghien.* Vous y trouverez mes instructions. »

— Monseigneur, s'écria d'Altomar, la Guyenne vaut bien ce billet, et elle ne vous coûtera pas davantage. Maintenant, ajouta-t-il, en regardant l'écharpe et le bâton, je n'ai pas besoin de vous indiquer votre rôle. L'armée espagnole est à vos pieds, vous n'avez qu'à vous baisser pour la prendre, et une victoire contre Turenne ne nuirait pas aux affaires de Bordeaux.

— Et vous aussi ! soupira Condé. Le diable prend donc ce matin toutes les formes !

Il toucha l'écharpe rouge, et demeura soucieux.

— Belle couleur ! murmura le tribun.

— Non, non, jamais ! c'est impossible !... fit Condé en se rejetant sur son lit.

— Vous ne serez pas plus rebelle comme général que comme lieutenant, et vous serez beaucoup plus fort ; car la seconde place n'est pas la vôtre.

— Taisez-vous, s'écria Condé, et ne vous abaissez pas vous-même. Vous êtes mon agent à Bordeaux, ne soyez pas ici l'instrument de Fuenseldaña !

— Moi ! dit Altomar, d'autant plus éloquemment que c'était la vérité ; le duc ne me connaît même pas, et je ne l'ai vu qu'à l'instant sur cette porte. J'arrivais tout droit de Paris vous soumettre mon plan, et vous apporter une fâcheuse nouvelle, ajouta-t-il avec une habile réticence.

— Quelle nouvelle ?

Altomar déploya en silence le dernier ban du Parlement, publié à son de trompe dans Paris : « *Le procès de haute trahison du prince de Condé, et le réquisitoire du procureur général réclamant contre lui, pour crimes de félonie et lèze-majesté, la déchéance du nom de Bourbon et la peine de mort en la forme qu'il plaira au roi.* »

Condé bondit et se releva d'une seule pièce. Puis,

rappelant le duc de Lorraine, Fuenseldaña et tous les officiers espagnols et frondeurs :

— Messieurs, leur dit-il, avec ce ton de l'autorité qui lui était si naturel..., le roi d'Espagne me fait l'honneur de m'offrir le commandement en chef de ses armées en France; je l'accepte, et nous marcherons demain sur Sainte-Menehould !

Une acclamation triomphante accueillit ces paroles, tandis que le vainqueur de Rocroy et de Lens ceignait l'écharpe rouge des ennemis de son roi.

— A qui devons-nous ce succès? demanda Fuenseldaña au duc de Lorraine.

— A cet homme ! répondit le duc, en montrant Deboile ; et je gage que nous lui en devrons beaucoup d'autres.

— Adieu, monseigneur, dit Altomar à Condé ; donnez de vos nouvelles au monde, vous aurez bientôt des miennes.

III. — LES DRAGÉES DE NOCES.

Quinze jours après cette scène, Condé avait enlevé à Turenne Château-Porcien, Sainte-Menehould, Bar-le-Duc, Ligny, Void, Commercy, et presque tout le pays Barrois.

En même temps, la princesse et le duc d'Enghien, accompagnés du prince de Conti et de la duchesse de Longueville, étaient reçus à bras ouverts au Parlement et à l'Hôtel-de-Ville de Bordeaux.



Condé ceignant l'écharpe espagnole. Dessin de Karl Girardet.

L'incendie n'attendait plus qu'une étincelle, lorsque le baron d'Altomar arriva.

Mais déjà ce n'était plus le baron d'Altomar : changeant de nom pour la troisième fois, le tribun s'appelait à Bordeaux Guillaume Dure-Teste. Il espérait effacer de la sorte la fleur de lis qu'il portait sur l'épaule.

N'oublions pas un dernier personnage, qui se flattait de devenir le premier : la *précieuse* héroïque Thérèse Broussel, cette âme volcanique, enflammée par les romans de Scudéry, et qui, suivant Deboile, son *héros de cœur, jusqu'aux extrémités du martyre,* venait commander les amazones de Bordeaux, tandis que son fiancé en gouvernerait le peuple et la bourgeoisie.

Car elle n'appelait plus le tribun que son fiancé, et celui-ci, à chaque sacrifice qu'elle lui faisait de sa bourse, lui promettait l'hyménée, qui devait couronner ses feux.

Installée à l'Hôtel-de-Ville, Thérèse y réjouissait du matin au soir les princesses, et surtout Mme de Longueville, dont elle singeait les toilettes et les manières, sans se douter de l'humiliation que cela devait rappeler à son héros de cœur (1).

Le soir même où Dure-Teste la rejoignit, Thérèse donnait la comédie à ces dames, qui l'avaient habillée en Pal-

(1) Voyez le *Médaillon d'argent*, t. XVII du *Musée*, p. 8.

las, comme le portrait de la duchesse, pour la placer à la tête des amazones du Chapeau-Rouge. Mme de Longueville, allant plus loin, lui avait persuadé d'exiger de son futur le costume d'Apollon, dans la cérémonie des fiançailles, qu'elle-même disposait pour la bienvenue du héros, avec force dragées de noces, astragales et fleurs d'oranger.

Figurez-vous la surprise du tribun, qui accourait poser en égal et bientôt en maître devant la duchesse, lorsqu'il tomba au milieu des éclats de rire de ces dames, si cruels par celui qu'ils rappelaient à son orgueil...

En reconnaissant Deboile sous le nom de Dure-Teste, Mme de Longueville eut un frisson et comme un pressentiment... — Encore cet homme! pensa la frondeuse, Dieu me l'envoie partout comme un remords! Se remettant toutefois avec sa grâce accoutumée, elle s'excusa d'avoir traité l'envoyé de M. le prince en futur de Mlle Thérèse.

— Je ne suis que son futur... conditionnel, lui répondit à demi-voix le tribun.... *J'ai d'autres chats à fouetter à Bordeaux, madame!* ajouta-t-il d'un air qui frisait la menace, et qui eût terrifié la duchesse, si elle eût pu s'en rendre compte.

Puis, ayant annoncé aux princesses que la ville se prononcerait le lendemain pour elles, il tourna fièrement le dos aux dragées de noces et aux fleurs d'oranger, et dit à Thérèse, en l'emmenant avec lui et en la restituant à Perrotte (car la vieille servante, amazone comme sa maîtresse, l'accompagnait dans ses extravagances) :

— Nous songerons aux épousailles quand mon drapeau flottera sur l'Hôtel-de-Ville, et quand ces dames nous y feront la cour, au lieu de s'amuser à nos dépens.

— Quand il vous plaira, *Cyrus de mon âme!* répondit la lectrice de Scudéry.

Et elle alla, avec Perrotte, distribuer des écharpes de la Fronde aux amazones bordelaises, tandis que Dure-Teste entrait dans la plus belle maison du Chapeau-Rouge, en demandant M. Desmarais, président des notables.

IV. — LA COURONNE DE ROSES BLANCHES.

M. Desmarais était le plus riche et le plus honnête bourgeois de la ville. Ses navires lui apportaient l'or de tous les points du globe. Son hôtel rivalisait, dans le quartier aristocratique, avec les plus beaux palais de la noblesse, et son château, dominant ses larges vignobles, éclipsait, au bord de la Gironde, celui du fermier général de Guyenne.

Rien ne manquait à son bonheur domestique. Il avait une fille de dix-huit ans, angélique comme son nom, la perle de Bordeaux par sa beauté et sa vertu, idolâtrée de tout le monde, et surtout du jeune maître des requêtes, Henri Du Val, qui devait l'épouser dans quelques jours.

M. Desmarais lui-même était adoré de chacun pour sa douceur, sa générosité, ses bons conseils, et sa tête de patriarche, ombragée de cheveux blancs.

Que diantre un boute-feu comme Deboile allait-il donc faire chez un si brave homme?

Il allait y chercher un instrument.

Avec toutes ses charmantes qualités, M. Desmarais n'avait qu'un défaut, mais un défaut terrible aux jours de révolution : la manie de sortir de sa sphère et de jouer un rôle dans les choses publiques.

Se voyant écouté comme un oracle par ses confrères, le négociant s'était cru prophète dans son pays, malgré le vieux proverbe. — Le cardinal va trop loin! avait-il dit d'abord, sans savoir pourquoi. — Le cardinal se perd! avait-il ajouté bientôt. Puis il était allé jusqu'à s'écrier un jour : — Nous ne sommes pas gouvernés! Il faut éclairer le roi et sauver la France! Si bien que M. Desmarais était devenu le chef de ce qu'on appelait à Bordeaux la Petite-Fronde. Cette position lui avait valu la présidence de la chambre des notables, et il rêvait de s'élancer de là à je ne sais quelle destinée que lui-même n'eût pu définir.

La princesse de Condé avait achevé de lui tourner la tête, en lui disant la veille à l'Hôtel-de-Ville : — Ah! monsieur Desmarais, que tout irait mieux, si Mazarin était un sage comme vous!

Dure-Teste avait appris ces détails en quelques heures, et se disant : — Voilà le mannequin qu'il me faut! Il allait tout droit à M. Desmarais.

Devant les papiers qui accréditaient le tribun au nom des Condé, les portes du bourgeois s'ouvrirent à deux battants.

Le plus touchant spectacle s'offrait aux yeux dans le salon de famille.

L'élite du commerce et de la magistrature y était assemblée. On y voyait même plusieurs membres éminents du clergé et de la noblesse.

Partout des fleurs, des lumières, des rafraîchissements, des toilettes, du velours, de la soie, de l'or, des bijoux, des violons, des danses, des regards amis, des sourires radieux, tout ce qui signifie richesse, joie, union, prospérité sans nuages, et tout cela résumé dans Mlle Desmarais, éblouissante sous sa couronne de roses blanches.

On lisait sur la figure sereine, épanouie, du négociant : — Voici le plus beau jour de ma vie! sur les visages enchantés des convives : — Nous sommes tous heureux d'un bonheur si mérité; et sur les jeunes fronts d'Henri Du Val et d'Angélique Desmarais, penchés l'un vers l'autre et mirant les cheveux bruns dans les cheveux blonds, les yeux noirs dans les yeux bleus, la force virile dans la grâce virginale : — Tant de félicité n'est-elle pas un songe, et n'allons-nous pas nous réveiller?

Le réveil, en effet, sans que personne en sût rien, devait être l'arrivée de Dure-Teste.

Lorsqu'il entra dans le salon, M. Desmarais venait de prendre la plume pour signer le contrat de mariage d'Angélique et d'Henri.

Au grand nom de Condé, le bourgeois posa la plume, et oublia tout pour saluer l'inconnu.

Dure-Teste s'excusa avec sa faconde habituelle, fit sonner les grands mots d'affaires d'Etat, et s'emparant ainsi du négociant, l'entraîna dans son cabinet.

Là, il lui prouva en trois points que Bordeaux attendait de lui des services et non des fêtes, qu'il se devait au salut du roi et de la France, que les princes comptaient sur lui pour la grande cause de la Fronde, et le priaient de signer l'adresse au peuple qui devait être affichée le lendemain dans la ville.

M. Desmarais lut cette adresse, — modérée habilement, et joignit sa signature, avec une satisfaction intime, à celles des princes et des princesses.

— Il est à moi! pensa Deboile, en remettant le papier dans sa poche.

Et, s'excusant de son mieux, il se retira en disant : — A demain, tandis que le bourgeois rentrait lentement dans son salon.

Ce n'était plus le même homme, et chacun en fut saisi, — surtout sa fille.

Annonçant avec réticence des choses graves, chuchotant avec les gros bonnets de la Petite-Fronde, il renvoya à huitaine la signature du contrat. Les violons se turent, les danses cessèrent, les figures se rembrunirent. — La foule des invités s'écoula, la joie s'éteignit avec les lus-

tres, et Angélique, tombant tout en larmes aux bras du négociant, s'écria : — Qu'arrive-t-il donc, mon père ?

— Rien, mon enfant, un devoir à remplir. Tu ne perdras point pour attendre ! Ton contrat sera signé dans huit jours, par les princes, à l'Hôtel-de-Ville !

Angélique ne comprit qu'une chose, son bonheur retardé, compromis peut-être ! et en même temps que l'espérance lui chancelait au cœur, sa couronne de roses blanches, détachée de son front, roula avec ses larmes sur le contrat abandonné...

V. LA COURONNE DE FER.

Dure-Teste passa la nuit à faire imprimer l'adresse au peuple, et à haranguer dans les tavernes, avec ses anciens frères et amis, toute la tourbe, déjà préparée, qui attendait l'occasion de pêcher en eau trouble.

Le lendemain, de bonne heure, Bordeaux n'était plus reconnaissable. Les sinistres figures, qui sortent de terre aux mauvais jours, inondaient tous les quartiers de la ville, et s'assemblaient, comme des ruisseaux à leur affluent, sur l'esplanade du château de Ha, qu'on appelait l'Ormée, à cause des ormes qui l'ombrageaient.

L'adresse au peuple, affichée partout, attirait aussi les bourgeois à l'Hôtel-de-Ville, où ils saluaient les princes de leurs acclamations.

A midi, l'*Union de l'Ormée*, constitution anti-Mazarine, rédigée par Dure-Teste, était signée par des milliers de citoyens de toute classe. A deux heures, l'*Ormée* se déclarait « assemblée souveraine et permanente », sous la garantie des Condé et sous la présidence de M. Desmarais. A quatre heures, une foule immense proclamait le Mazarin déchu, et promenait en triomphe sur un char le duc d'Enghien et les princesses. A la nuit, enfin, tout ce qui tenait à Bordeaux pour le cardinal se regardait comme vaincu et se cachait avec prudence.

Enivré d'abord de son rôle, le négociant s'en était bientôt inquiété, et, le soir venu, il se hâta de rentrer chez lui ; mais Dure-Teste lui décerna *une garde d'honneur*, chargée de le ramener à son poste.

Le jour suivant, en effet, malgré les fatigues de l'insomnie, M. le président fut reconduit à son siége, au milieu des ovations de la rue.

Là, il reçut un arrêt du Parlement, interdisant la réunion de l'*Ormée*, et le sommant de la dissoudre, pour délibérer à l'Hôtel-de-Ville, « dans les formes prescrites aux notables ».

Jugeant sa victoire complète et la France assez sauvée, le digne homme allait obéir et donner ses ordres en conséquence, lorsqu'une effroyable clameur étouffa sa voix, et vingt mille bras, repoussant les huissiers, mirent en lambeaux l'arrêt de la Cour.

Puis les deux secrétaires du bourgeois, le pistolet à la ceinture, lui présentèrent à signer « un *plébiscite*, scellé d'un sceau où était gravée la figure de la Liberté, avec l'exergue : *Vox populi, vox Dei* (1). »

Ce morceau de résistance était ainsi conçu, nous ne faisons que le copier : « Sur l'avis reçu par la compagnie de l'Ormée d'un certain arrêt du Parlement de cette ville, injurieux et déraisonnable..., nous disons qu'il sera couru sur les auteurs, adhérents et complices dudit arrêt, faisant défense au Parlement, sous peine de la vie, d'user à l'avenir de semblables procédures; pour auxquelles s'opposer, l'Ormée prendra les armes, enjoignant aux bourgeois de la ville d'y tenir la main, à peine d'être déclarés traîtres à leur patrie, et, comme tels, bannis à perpétuité et leurs biens confisqués, etc. »

— Moi, signer cela ! s'écria M. Desmarais..., qui se redressa avec horreur ; mais c'est un attentat public ! mais M. Du Val, mon gendre, est du Parlement !... mais j'aimerais mieux...

— Ceci? dirent les secrétaires, en braquant leurs pistolets armés...

Trop brave homme pour être un homme brave, le négociant retomba tout pâle sur son siége.

Il comprit trop tard qu'il était l'esclave de l'anarchie, le pire des tyrans, et qu'il lui faudrait passer tout entier entre les deux cylindres où il avait mis le doigt. La couronne d'or qu'il avait rêvée se changeait en couronne de fer. Il songea à la couronne de roses blanches tombée l'avant-veille du front d'Angélique...

M. Desmarais signa en pleurant, sous la gueule des pistolets, — et comme il cherchait une issue pour s'enfuir, il se vit enveloppé par *sa garde d'honneur*, et s'entendit proclamer *chef de la République de l'Ormée*, tandis qu'on déployait sur sa tête un drapeau rouge, dont les plis sanglants reproduisaient la figure et l'exergue du sceau. Ce drapeau fut salué, par tous ceux qui faisaient peur et par tous ceux qui avaient peur, des cris de : Vive la République ! A bas les rois et les grands, les riches et leur séquelle (1) !

Bref, au lieu de rentrer cette fois dans son bel hôtel, M. Desmarais passa la nuit dans un bouge hideux, à signer (c'était maintenant sa fonction) l'institution d'un « Comité du *bien public* », d'un état-major de généraux et d'officiers de police, d'une chambre « de la recherche et de l'expulsion des *suspects* », et d'un tribunal, « présidé à tour de rôle par des gentilshommes, des bourgeois et des artisans », et chargé « d'expédier dans les vingt-quatre heures, sans procureurs ni avocats, les affaires civiles et criminelles ».

C'en était fait ! le plus galant homme de Bordeaux passait à l'état de chef de bandits ! Celui qui était l'idole de ses compatriotes en devenait la terreur vivante !

Aussi, quand ces monstrueux placards furent affichés au lever du jour, la prostration et le désespoir du malheureux président n'eurent d'égales que la stupéfaction et la malédiction de tous les honnêtes gens de la ville.

— Qui aurait jamais cru, se disait-on, qu'un tel agneau cachait un tigre altéré de sang !

Et le nom de Desmarais devint le synonyme de Néron, d'Héliogabale et de Barbe-Bleue !

VI. ANGÉLIQUE.

Deboile-Altomar-Dure-Teste gouvernait enfin. Son drapeau rouge et sa devise flottaient sur tous les clochers de Bordeaux (2).

(1) Nous ne saurions trop répéter que nous n'inventons rien. Ceci est de l'histoire authentique et textuelle. Outre les sources déjà indiquées dans nos études précédentes, voyez, pour la vérification des faits spéciaux du *Drapeau rouge*, l'*Histoire de France* de M. Henri Martin, t. XIV, p. 359 à 375 ; le t. LXXV des *Mazzarinades* ; les Mémoires du père Berthod, notice Monmerqué, édition Petitot, 2e série, t. XLVIII ; Mémoires de Lenet, collect. Michaud, 3e série, t. X, p. 547 à 599, etc., etc.

(1) « Une cabale huguenote qui, dans la ville et la province, avait conservé ou repris les idées républicaines, agitées jadis parmi les réformés, secondait activement l'*Ormée* de Bordeaux » (H. Martin, *Hist. de France*, t. XIV, p. 361).

(2) « L'*Ormée* victorieuse, devenue maîtresse de Bordeaux, arbora sur tous les clochers un drapeau rouge » (H. Martin, t. XIV, p. 362).

Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut d'humilier la duchesse de Longueville. Comme elle se prononçait avec Conti, et malgré la princesse de Condé, contre les derniers actes des Ormistes, il lui envoya une quenouille ornée de rubans, et la fit cerner et garder dans l'Hôtel-de-Ville par Thérèse et les amazones du Chapeau-Rouge.

Quant au prince de Conti, « il s'interposa en vain pour le Parlement. En exécution de l'arrêt de l'*Ormée*, un président et quatorze conseillers et maîtres des requêtes durent sortir de la ville. »

Henri Du Val était du nombre, et du haut de l'estrade de *l'Ormée*, échafaud de son supplice, M. Desmarais le vit passer entre deux arquebuses, tendant en vain les bras à son beau-père, qui ne put que détourner les yeux avec douleur.

Ce mouvement lui offrit un autre spectacle plus navrant encore... Au milieu d'un groupe qui s'agitait sous les ormes, et qui cherchait à pénétrer jusqu'à lui, il entendit un cri qui lui déchira les entrailles, et vit une tête échevelée s'élancer de la foule.

C'était la voix, c'était la tête de sa fille!

— Non! mon père n'a pas ordonné cela! criait-elle. Non, mon père n'est pas un monstre ou un fou! Non, mon père ne chassera pas Henri! Laissez-moi lui parler, et vous allez voir!

Et, quelques gardes cédant à sa beauté et à ses larmes,



Louis XIV allant au-devant de Mazarin au Bourget. Dessin de Karl Girardet (chap. XIII et dernier).

Angélique vint tomber à genoux aux pieds du négociant.

Dure-Teste, qui, arrivé à ses fins, rêvait maintenant l'ordre dans le désordre, s'avança pour relever la jeune fille, et allait prononcer le rappel de son fiancé. Mais déjà lui-même était dépassé, comme il avait dépassé les autres. Dubosq, son lieutenant, qui s'appelait Villars à Bordeaux, qui commandait la populace et présidait le comité du *Bien-Public*, fit arrêter comme *suspects* Mlle Desmarais et ses défenseurs, et les entraîna, sans autre jugement, dans la prison du château de Ha.

Le négociant fut emporté évanoui dans son fauteuil.

Quand il revint à lui, il était à l'Hôtel-de-Ville. Il se crut d'abord sauvé, mais il reconnut bientôt son erreur. Poussée par Villars, l'*Ormée* avait forcé le Palais municipal. Ce n'était plus Dure-Teste, c'était son lieutenant qui gouvernait, toujours sous le nom du président des notables. La comédie avait eu trop de succès pour ne pas se continuer jusque dans la tragédie.

Les premiers actes que Villars *soumit* à la signature de M. Desmarais étaient la destruction du fort de Ha et du Château-Trompette, et un impôt forcé sur les suspects, pour entretenir les troupes de l'*Ormée*.

— Jamais, s'écria le bourgeois dans un élan de courage; jamais je ne signerai cela! Vous me tuerez plutôt!

Je ne vous demande qu'une chose auparavant, c'est de revoir et d'embrasser ma fille.

On fit jouer les pistolets et les poignards. Tout fut inutile : le Cassandre était devenu un Décius.

— Ma fille et le coup de grâce! Voilà tout ce qu'on put obtenir de lui.

Villars avait prévu le cas, et fait son plan en conséquence.

Une porte s'ouvrit, et deux gardes amenèrent Angélique.

Elle était plus morte que vive; mais elle retrouva la force dans les bras de son père.

L'appareil et les menâces qui l'entouraient lui expliquant tout :

—Ah ! je savais bien, dit-elle, que vous n'étiez pas capable de ces infamies!

— As-tu pu le croire un seul instant?

Villars interrompit la scène, en rapportant les ordres à signer.

— Ne signez pas, mon père! s'écria Angélique ; que Bordeaux apprenne enfin quels sont ses tyrans!

Retrempé dans l'embrassement filial et par ces nobles paroles, M. Desmarais se sentit à la hauteur du martyre.



La convention de l'Ormée. Dure-Teste, Villars, Desmarais, etc. Dessin de G. Janet.

Il saisit les papiers de Villars, et il allait les mettre en pièces, lorsque celui-ci fit un signe aux gardes, et dit au bourgeois, en lui rendant la plume :

— Regardez, monsieur, et choisissez.

Le négociant vit deux pistolets braqués sur la tête et sur le cœur de sa fille. Il comprit le choix qui lui était laissé : sa signature ou la vie d'Angélique.

Tous deux restèrent une minute pâles, muets, immobiles, n'osant ni se rencontrer, ni se quitter des yeux. Les ressorts des pistolets craquèrent!...

—Donnez, donnez la plume! fit le père d'une voix éteinte.

— Non! non! reprit la jeune fille avec force; ne signez pas, mon père; il vaut mieux que je meure!

Mais plus ce sacrifice était sublime, moins le bourgeois pouvait l'accepter.

Il signa, sans le voir, tout ce que lui présenta Villars, et sa fille fut emmenée défaillante, pour revenir à la première occasion, dirent en riant ses geôliers.

VII. — L'ASSAUT DE L'HOTEL-DE-VILLE.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi.

De par le terrible Desmarais, les châteaux Trompette et

du Ha furent démantelés, et les Bordelais rançonnés sans merci pour armer et solder leurs oppresseurs.

A chaque décret nouveau, le négociant refusait de signer..., pour s'assurer que sa fille vivait encore.

Afin de donner l'exemple à ses confrères, on lui fit expédier à ses agents l'ordre de vider leurs caisses dans celle de l'*Ormée*.

Ce fut, hélas! ce qui lui coûta le moins, mais ce qui mit le comble à l'exécration de la ville.

Lui-même en était témoin chaque jour, et c'était son plus grand supplice, — quand on le promenait sous le drapeau rouge, avec sa garde inséparable, à travers les rues silencieuses d'horreur et les visages épouvantés de ses amis d'autrefois.

Vainement il cherchait à faire comprendre qu'il était toujours le bon Desmarais. Il recueillait les propos les plus odieux sur sa tête blanchie, sur sa douce figure, sur son regard paterne. Il n'était pas jusqu'à ses larmes qu'on n'appelât des larmes de crocodile.

— Quelle hideuse transformation! se disait-on à l'oreille. Il n'entend même plus la voix du sang. Il a fait arrêter sa fille, comme suspecte, et il va la tuer, ainsi que Brutus!

La renommée du féroce président traversa la Guyenne, la France et l'Europe. On délibéra au Louvre sur les moyens de dompter ce nouveau tigre, plus redoutable que toutes les Frondes réunies.

La terreur s'éleva à tel point que Villars, craignant une réaction, n'osa plus montrer le *bonhomme* (il le désignait ainsi), et chercha à se rapprocher de Dure-Teste.

Celui-ci l'avait habilement laissé faire, tout en s'assurant lui-même des princes, et en consultant Lenet et Condé. Condé répondit à Lenet « qu'il fallait rester bien à tout prix avec les plus forts, de peur que sa femme et son fils ne fussent chassés de Bordeaux, et user l'*Ormée* par elle-même, en poussant les gros bourgeois dans ses rangs, pour la diviser et la dissoudre. » (Henri Martin.)

La princesse adopta ce parti, et réconcilia autour d'elle Villars et Dure-Teste. Mais Conti et Mme de Longueville, effrayés, ne songèrent qu'à se défendre de l'horrible Desmarais.

La seule pensée d'habiter l'Hôtel-de-Ville auprès d'un tel fléau les jetait dans des affres continuelles. Ils le voyaient en rêve, le fer à la main, la flamme aux yeux, comme un génie exterminateur.

Ils organisèrent donc, avec le Chapeau-Rouge, la haute bourgeoisie et les débris du Parlement, un complot de délivrance, qui éclata un beau matin, sur un dernier ordre de proscription lancé par Desmarais.

Presque toute la jeunesse de Bordeaux en armes vint attaquer l'*Ormée* à l'Hôtel-de-Ville... Pendant le tumulte du combat, Conti et sa sœur devaient livrer une porte aux assaillants.

Mais Dure-Teste, dont ce n'était pas l'affaire, eut vent de cette machination et reprit en main avec Villars le fléau bordelais.

C'était le grand moyen de rallier d'un seul coup tous les soldats du Drapeau rouge, pour lesquels M. Desmarais, — autre clou de sa croix — était la personnification de l'audace invincible...

Une explosion de décrets — signés du négociant — jaillit de l'Hôtel-de-Ville comme d'un volcan en éruption : Ordre à tout bon citoyen d'accourir à la défense de l'Ormée. Mort à quiconque se refuserait à ce devoir patriotique. Arrestation en masse des tièdes et des suspects, et d'abord de Conti et de Mme de Longueville, etc., etc.

Dure-Teste se chargea lui-même de ce dernier mandat; et les larmes de la duchesse le vengèrent amplement de son ancien éclat de rire, lorsqu'il lui montra le terrible papier, flamboyant de la griffe de Desmarais.

Il laissa la superbe héroïne à demi morte, captive dans sa chambre, sous la garde de ses hommes les plus sûrs.

L'assaut de l'Hôtel continuant, malgré les proclamations du bourgeois et l'ardeur de ses soldats, l'avis suivant fut lancé des fenêtres de Desmarais, comme bouquet du feu d'artifice...

Cette fois, l'indomptable président parlait lui-même :

— Si je suis forcé dans mon dernier retranchement, disait-il, je préviens mes vainqueurs qu'en entrant au palais municipal ils sauteront avec lui et avec moi, qui mettrai de ma main le feu aux poudrières des caves! Signé DESMARAIS.

Jugez des manœuvres qu'il fallut pour arracher ces lignes au bonhomme, et combien de fois on dut coucher en joue son Angélique bien-aimée.

La bataille se ralentit, mais reprit bientôt avec une nouvelle rage, les amis comme les ennemis du président jurant de s'élever à la hauteur de son héroïsme.

Et cependant il était enfermé dans la salle avec sa garde d'honneur et sa fille, seuls confidents de cette comédie indicible, et seuls témoins de ses angoisses inénarrables.

A chaque cri de mort, le farouche tyran tressaillait de peur; à chaque coup de fusil, l'allumeur des poudres retombait dans son fauteuil. Il ne retrouvait de force et de courage que pour embrasser son enfant et s'écrier : — Comment la sauver avec moi?

Ce qui comblait l'horreur de sa situation, c'est qu'il savait ses *amis* capables de lui faire exécuter sa menace, et ne pouvait regarder sans défaillir la clef des poudrières, déjà posée sur sa table...

Tout à coup le bruit se répand qu'une porte est forcée, et cet appel retentit d'un bout de l'Hôtel à l'autre : Tout le monde à la grille du levant!

A ces mots, les geôliers de M. Desmarais se regardent indécis :

— Faut-il aller aux caves ou à la grille? se demandent-ils tout haut, pendant que les cheveux du *bonhomme* se dressent sur sa tête.

— A la grille, d'abord! et aux caves, ensuite! dit enfin le chef.

Et après avoir enfermé le père et la fille, il s'élance avec tous ses hommes au point menacé.

C'était la première fois, depuis son début à l'*Ormée*, que le négociant se trouvait seul avec Angélique. Ce soulagement et cette joie furent tels, qu'il oublia tout le reste, et dit, en pressant son enfant sur son cœur : — Ah! merci, mon Dieu! je mourrai du moins comme j'aurais dû vivre toujours!

Mais, plus énergique que lui, résolue de le sauver et de vivre elle-même pour Du Val, Angélique cherchait déjà une issue, et la trouvait dans une porte oubliée.

Par une inspiration soudaine, elle emporta la clef des caves.

Tous deux s'élancent et courent... Mais partout le bruit des armes les arrête... Au bas de tous les escaliers, au fond de tous les corridors, ils entendent leurs *amis*, plus terribles que leurs ennemis. Ils vont et viennent, montent et descendent, et avisent enfin une sortie sur un balcon... A tout hasard, ils s'y risquent, et les voilà en vue des assiégeants de l'Hôtel.

Ceux-ci reconnaissent Desmarais, et son aspect seul les fait reculer, comme la tête de Méduse.

— Que cherche-t-il et que va-t-il faire? se demande-t-on avec anxiété.

Puis on se rappelle la menace du tigre assiégé :

— Il va mettre le feu aux poudres! il va faire sauter l'Hôtel!... Et tout chemin lui est bon, à cet enragé d'Erostrate!...

Qu'arrive-t-il alors au bonhomme, victime de son rôle jusqu'au bout? — Il assure la victoire à ses vrais ennemis les Ormistes, et il essuie un feu roulant des bourgeois, qui eussent été ses libérateurs. — Ceux-ci, en effet, dispersés par l'épouvante et s'attendant à voir crouler le palais, s'enfuient en déchargeant leurs arquebuses sur le brûleur d'hôtels-de-ville.

Par miracle, les balles n'atteignent que les habits et le chapeau du négociant, effleurent à peine son oreille d'où le sang jaillit, et blessent seulement au bras gauche sa fille, que les tireurs n'ont pas reconnue.

En même temps, une fenêtre vole et s'ouvre en éclats sous la décharge, et Angélique, s'élançant avec son père, se trouve dans la chambre de Mme de Longueville.

VIII. — LE MASQUE TOMBE, L'HOMME RESTE, ET LE MONSTRE S'ÉVANOUIT.

Comme les gardes du président, ceux de la duchesse, à la même alerte, l'avaient laissée enfermée avec Conti.

Le frère et la sœur étaient là depuis quelques minutes, attendant la mort par le glaive, ou par l'écroulement de l'Hôtel.

La grêle de balles pleuvant autour d'eux fut loin de calmer leurs affres, — mais ce qui les éleva jusqu'à l'apogée, ce fut l'entrée du féroce Desmarais.

Le seul aspect du *monstre* leur ôta l'ouïe, la vue et la parole.

Ne remarquant ni sa propre terreur, ni son visage défait, ni sa contenance tragi-comique, ils ne trouvèrent en lui qu'un bourreau qui venait dévorer sa proie.

Quand il tomba anéanti dans un fauteuil, la joue couverte des éclaboussures de son oreille, la duchesse crut le voir inondé de sang, et d'autant plus altéré de celui des autres.

Le digne homme avait beau crier : — Sauvez-moi! sauvons-nous! Ses victimes entendaient : Vous allez mourir! nous mourrons ensemble!...

Quant à Angélique, elle ne songeait qu'à chercher une issue pour tout le monde, — et elle devenait la fille de Brutus, fuyant l'exécution paternelle!

Enfin ce fut M. Desmarais qui revint à lui le premier, — si cela peut s'appeler revenir, — et il ouvrit de grands yeux en apercevant à ses pieds la duchesse criant : — Grâce!

— Grace! ah bien oui! dit-il, continuant le quiproquo... Les forcenés ne font point grâce.

Et comme il courait par la chambre, les princes crurent qu'il cherchait une arme pour les frapper. Conti prit son épée et ses pistolets et les lança par la fenêtre... Le bonhomme eut une telle peur de ce geste, qu'il leva les mains au ciel avec un cri...

— Rage du tigre à qui l'on coupe ses griffes! pensa Conti avec horreur.

— Monsieur Desmarais! suppliait la duchesse, que servirait notre mort à votre ambition?

— Je ne suis pas ambitieux!

— Je vous ferai conseiller au Parlement!

— Je ne veux pas être conseiller!

— Président! premier président!

— Je ne veux pas être président!

— Fermier général, surintendant des finances!

— Au diable les finances! Vous vous moquez de moi, madame! vous ne connaissez pas Desmarais!... Sachez que je suis l'homme le plus incorruptible!... Morbleu! donnez-moi une clef, une corde, une échelle!...

Et il courait toujours éperdu.

La duchesse comprit qu'il voulait la pendre, et retomba en larmes à ses genoux...

Puis, voyant qu'il ne l'écoutait plus, qu'il arrachait et nouait les cordons des rideaux.

— Misérable! s'écria-t-elle, en se redressant avec énergie, vous n'étranglerez pas une princesse du sang!

Et elle tira un poignard caché dans sa ceinture.

Le négociant fit un bond en arrière; mais, se ravisant, il sauta sur l'arme...

Mme de Longueville offrit son âme à Dieu et tendit noblement la poitrine.

Desmarais poussa un éclat de rire, et alla crocheter une porte avec la lame... L'acier se brisa dans la serrure, et il dit avec colère :

— Poignard de cour! Il me faudrait une hache!

La duchesse se résigna au dernier supplice.

Alors seulement, le père vit aux mains de sa fille une grosse clef.

— Qu'est-ce que cela?

— La clef des caves, des poudrières.

— Ah! très-bien! c'est le salut, si nous pouvons sortir d'ici; mais il faut sortir d'ici, cordieu! Il est temps d'en finir.

Les princes allaient de Charybde en Scylla. De la mort par la corde ou la hache, ils passaient à la mort par l'explosion.

— Mais, homme sans entrailles, dit Conti au président, que gagnerez-vous à faire sauter l'Hôtel-de-Ville? Vous ne voyez donc pas que la terreur de ce dénoûment a dispersé vos ennemis, et au lieu de rester maître de la place avec vos amis, vous voulez vous ensevelir avec eux sous des ruines!

— Je n'ai pas d'amis, moi! s'écria Desmarais avec une ironie poignante. Je suis un fléau, un tyran, un monstre! c'est connu! Mon Dieu! mon Dieu! comment trouver le chemin de ces caves!

Et il heurtait les portes avec désespoir, il y lançait les meubles pour les enfoncer.

— Ce fou furieux n'a rien d'humain! dit la duchesse, il faudrait hurler et rugir pour s'en faire entendre! Mais vous, mademoiselle, ajouta-t-elle en s'adressant à Angélique, vous nous comprendrez sans doute, vous qui êtes, comme nous, la victime de ce tigre!

— Mon père, un tigre! moi, sa victime! dit la jeune fille, qui n'avait pas même écouté cette scène étrange. Comment! reprit-elle avec douleur, sa vue n'a pas suffi pour vous détromper, pour vous démontrer que c'est lui seul qui est la victime de tout le monde? Mais regardez-le donc, madame!

Les princes observèrent enfin M. Desmarais, et ne virent plus qu'un brave homme, éperdu, noyé de larmes, et qui leur tendait ses bras paternels.

Angélique acheva ce coup de théâtre, en racontant naïvement toute la vérité.

— Oui! conclut le bon négociant, en se jetant à son tour aux pieds de la duchesse, voilà le martyre que j'endure depuis deux mois!... Voilà le tigre, le monstre, le fléau, l'incendiaire, la terreur de Bordeaux! Monseigneur, ma-

dame, pardonnez-moi! ayez pitié de moi! sauvez ma fille en nous arrachant d'ici, et je vous sauverai tous avec cette clef, par les caves de l'Hôtel!

Jugez du revirement qui s'opérait chez les princes, devant un tel spectacle et de telles paroles! L'immensité de leur surprise n'eut d'égale que l'immensité de leur joie.

Conti releva le bonhomme en lui serrant les deux mains, et la duchesse embrassa Angélique comme l'ange de la Providence.

IX. — LA PEAU DU TIGRE.

Mais pendant qu'unis en un seul cœur, ils cherchaient vainement une issue, un bruit de pas et d'armes leur annonça le retour des geôliers.

Ils étaient perdus sans la présence d'esprit de la duchesse.

— Monsieur Desmarais, dit-elle vivement, vos gardes seuls ayant votre secret, les miens doivent partager l'erreur commune. Ordonnez-leur donc en maître, et vous serez obéi!

Le négociant jugea l'idée d'autant meilleure, qu'il ne put en trouver d'autre en sa cervelle, et qu'elle fut d'ailleurs confirmée tout de suite par les gardiens des princes eux-mêmes.

— Le président! firent-ils à sa vue, en reculant comme des esclaves devant un maître.

— Oui, le président! répondit M. Desmarais, entrant pour la première fois dans son rôle et jouant de son mienx le tyran de Bordeaux. Quand les soldats quittent leur poste, il faut bien que leur chef les remplace.

Les gardes voulurent se justifier; il leur imposa silence.

— Vous me rendrez compte plus tard de cette désertion, ajouta-t-il en s'affermissant, à mesure qu'ils tremblaient. Pour le moment, vous allez m'indiquer le chemin des caves, à moi qui veux remplir mon devoir jusqu'au bout.

— Vous allez faire sauter l'Hôtel? demandèrent les soldats épouvantés.

— Cela ne vous regarde pas, poltrons. Soyez tranquilles, je ne vous chargerai point d'allumer les poudres. Je vois bien que vous en seriez incapables, et je vous laisserai vous sauver comme des lâches! J'en chargerai M. de Conti et Mme de Longueville; ce sera le châtiment de leur trahison!

— Quel forcené! pensèrent les gardes, plus morts que vifs. Et ils essayèrent de balbutier que les bourgeois prenaient la fuite; que l'*Ormée* allait demeurer victorieuse... Mais Desmarais leur cria de nouveau:

— Silence! Victorieuse ou non, je ne veux pas que ce palais de la tyrannie lui survive! En avant donc! une lanterne et le chemin des caves; et le chemin dérobé, entendez-vous! car je ne veux pas rencontrer d'autres pleutres de votre espèce! Allons! votre salut n'est qu'à ce prix!

Les soldats le précédèrent, en chancelant, dans les corridors, et, par vingt portes et passages secrets, le conduisirent jusqu'à l'entrée des souterrains dont il avait la clef.

— Où aboutissent ces galeries? leur demanda-t-il.

— Dans un préau désert... Cette clef en ouvre aussi la porte...

— C'est bien, ajouta le président en prenant la lanterne et la mèche d'un de leurs fusils. Allez maintenant au diable, si vous voulez!

Et, refermant avec soin la porte derrière lui, il s'enfonça dans le souterrain avec sa fille et les princes, tandis que l'alerte donnée par les soldats achevait d'assurer sa fuite en dépeuplant le quartier comme par enchantement.

L'horrible nouvelle traversant Bordeaux comme la foudre, la ville entière,— tout combat cessant,— demeura immobile et muette, attendant l'explosion de l'Hôtel.

L'explosion n'eut pas lieu, comme vous pensez bien. Il n'y eut qu'une déroute et un déménagement effroyables à un quart de lieue autour du volcan.

Pendant vingt-quatre heures, les plus intrépides n'osèrent s'en approcher... Villars et Dure-Teste eux-mêmes, se demandant si leur brebis n'avait pas pris la nature du tigre, dont ils lui avaient donné la peau, ne purent décider leurs soldats à rentrer dans leur conquête...

L'amour seul eut ce courage, en la personne d'Henri Du Val. Revenu à Bordeaux, à la faveur de la panique, et apprenant qu'Angélique n'avait pas quitté l'Hôtel-de-Ville, il n'hésita pas à risquer sa vie pour l'y retrouver, et la jeunesse du Chapeau-Rouge et du Parlement, entraînée par son héroïque exemple, reprit possession du palais municipal.

Pendant ce temps-là, le sauveur de Bordeaux, sans le savoir, comme il en avait été le fléau sans le vouloir, M. Desmarais était en sûreté avec sa fille et les princes, chez un de ses fermiers des bords de la Gironde.

Henri Du Val n'aperçut aucune trace d'incendie dans les caves de l'Hôtel-de-Ville; mais, à la porte extérieure, il trouva un paysan, qui lui raconta tout ce qui s'était passé; et, une heure après, il pardonnait son exil à son beau-père, en embrassant sa fiancée doublement angélique.

Il ne quitta pas toutefois celle-ci sans une vive inquiétude. Les angoisses et les tourments qu'elle avait subis, ses efforts surhumains et sa blessure dans la journée de l'assaut, la joie même de sa délivrance après les horreurs de sa captivité, lui avaient laissé une fièvre ardente qui menaçait sa raison et ses dernières forces.

X. LA FLEUR DE LIS.

L'*Ormée* n'eût pas survécu à la perte de l'Hôtel-de-Ville et à la disparition du *terrible* Desmarais, si la bourgeoisie et le Parlement eussent montré autant de résolution que Du Val et ses amis.

Mais, pendant qu'on délibérait au Palais-de-Justice et au Chapeau-Rouge, Dure-Teste et Villars, la princesse de Condé, Mme de Longueville elle-même et Conti, renouèrent leur ligue contre l'ennemi commun. De République à République, et sous l'influence du nom de Condé, l'*Ormée* traita avec l'Angleterre, et obtint de Cromwell l'entrée franche des vins de Bordeaux à Londres, à l'exclusion de tous les autres vins de France. Il n'en fallut pas davantage, au sortir des vendanges, pour soumettre à Dure-Teste tout le commerce bordelais. — La domination du tribun semblait d'ailleurs bénigne, après les violences du farouche président, et il tira de ce contraste le parti le plus habile et le plus heureux.

Il resta donc en fait le maître de la ville, sous le couvert des princes, « qui, n'ayant plus qu'une autorité nominale, dit M. Henri Martin, ratifièrent tous les actes de l'*Ormée*, et ne furent que ses entremetteurs auprès des puissances étrangères ».

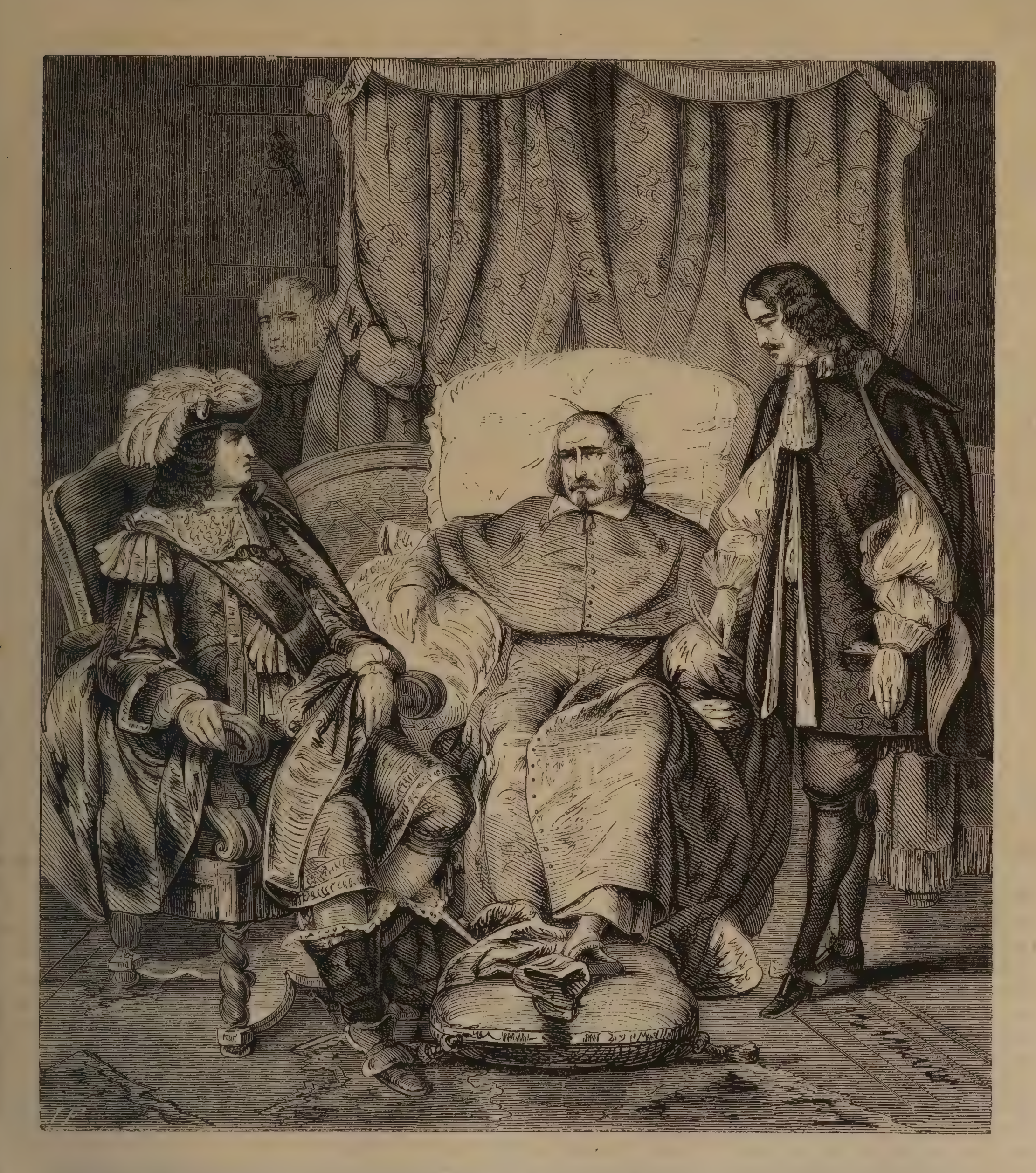
Cet état de choses dura plusieurs mois, et Deboile allait se substituer, en nom comme en fait, au prince de Condé, — si la Providence n'eût opposé Turenne à celui-ci, et Philippe d'Amalby à Dure-Teste.

Le cardinal de Mazarin avait rejoint Turenne à son camp, devant Bar, « à la tête de quatre mille hommes bien

équipés ». Il en avait confié le commandement au comte d'Amalby, que la reine, en sûreté au Palais-Royal, lui avait cédé pour une campagne.

Or, un soir que Philippe assistait au conseil de Turenne et du ministre, celui-ci, dont la police ne dormait jamais, reçut d'un agent de Bordeaux une lettre ainsi conçue :

« Le chef de l'*Ormée*, depuis l'évanouissement de Desmarais, le véritable roi de la ville, sous le nom des Condé, est un certain Guillaume Dure-Teste, homme d'une audace, d'une éloquence et d'une habileté formidables. Heureusement, ce colosse a un pied d'argile, et nous venons de le découvrir, en mettant à la question un de ses complices. Ce prétendu Guillaume Dure-Teste n'est autre que Guillaume Deboile, le boute-feu de la Fronde parisienne, deux fois condamné à la potence sous ce nom, puis sous celui d'Altomar, — et à qui M. le comte d'Amalby a, dit-on, fait grâce de l'existence, en le livrant au bourreau, qui l'aurait marqué du fer rouge en Place-Royale. Si une pareille flétrissure était révélée solennellement ici, toute la bourgeoisie renierait un pareil chef avec horreur ; — et, de la hauteur où il parade avec les princes, Dure-Teste tomberait à plat dans le ruisseau, où il serait facile de l'écraser avec la canaille ».



Mazarin mourant presente Colbert à Louis XIV. Tableau de M. Schnetz. Musée du Luxembourg. (Dernier chapitre.

Le cardinal n'avait pas terminé cette lecture, que le comte d'Amalby, se levant stupéfait, indigné, avec tous ses anciens ressentiments contre Deboile, réclamait du ministre et de Turenne la mission d'aller achever le serpent qu'il croyait enfoui sous terre.

— Puisqu'il relève encore la tête, dit-il, c'est à moi de l'abattre définitivement. Je me charge de montrer aux princes, et avec toute la solennité voulue, le titre de noblesse de leur allié. Il porte, en effet, comme eux, la *fleur de lis;* mais, quand ils verront où il la porte, ils comprendront que c'est assez déshonorer l'écu de France.

— Allez, monsieur, dirent Turenne et Mazarin, en remettant au comte leurs pouvoirs, et que Dieu vous conduise dans cette mission digne de vous!

Quelques jours après, Philippe arrivait au Parlement de Bordeaux, dans l'*incognito* le plus rigoureux. C'était au moment d'un armistice entre les partis. Les princes, les chefs de la milice, ceux de la Petite-Fronde, du Chapeau-Rouge et du palais, c'est-à-dire la plupart des notabilités de la place, avaient rendez-vous le dimanche suivant à l'Hôtel-de-Ville avec Dure-Teste, qui devait leur donner une communication importante de Louis de Condé.

Au moyen de cette communication, dont il gardait le secret, et grâce aux précautions comminatoires qu'il avait prises, le chef de l'*Ormée* était sûr d'établir enfin sa république, son drapeau et son autorité sur tous les partis vaincus.

— Laissez-moi faire! dit le comte d'Amalby aux honnêtes gens consternés, je sais comment on renverse cet homme et sa bannière rouge. Ses propres alliés arracheront avant vous cette guenille sanglante de vos maisons et de vos clochers, souillés trop longtemps.

Et, relevant le courage des magistrats et des bourgeois, il organisa, avec Du Val et ses amis, une forte milice de toute la jeunesse de Bordeaux.

Le dimanche arrivé, chacun fut exact au rendez-vous. La grande salle de l'Hôtel-de-Ville était pleine. Les princes siégeaient sur une estrade; Dure-Teste sur une autre en face, avec ses lieutenants, — et Thérèse Broussel, certaine enfin de l'hyménée, dont la duchesse de Longueville payerait les violons le lendemain. Au milieu se tenaient les Frondeurs de la cour et du Chapeau-Rouge, esclaves assemblés pour choisir entre deux tyrans.

Mais, dans leurs rangs même, et sans qu'ils le sussent, un vengeur inconnu avait pris place. C'était le comte Philippe d'Amalby, qui allait livrer son dernier duel à son rival.

Dure-Teste se leva, superbe, et lut les propositions de Condé.

L'escadre de Vendôme et de Duquesne venait d'être battue par Blake, et le fleuve et la mer s'ouvraient aux navires de Bordeaux. D'Harcourt, tourné contre Mazarin, était maître de toute la province Rhénane. Cromwell, nommé Protecteur à Londres, offrait l'alliance de l'Angleterre à l'*Ormée*, et l'envoi d'un corps de troupes dans les eaux de la Gironde, moyennant la cession d'un port sur cette rivière, et la formation d'une armée protestante de la Guyenne.

Dure-Teste prouva facilement que cette combinaison rendait Bordeaux inattaquable, à la seule condition d'établir l'unité dans son gouvernement; et ses compères, achevant sa pensée, demandèrent le départ d'une députation pour Londres, et la nomination d'un seul chef de la ville et de la province, sous le nom de protecteur de la République de l'*Ormée*.

En même temps, une manifestation redoutable aux portes de l'hôtel, les cris forcenés de: *Vive Dure-Teste le Protecteur! Mort à ses ennemis et aux traîtres!* signifiaient aux princes et aux bourgeois qu'ils étaient perdus s'ils osaient résister.

Le tribun allait donc recevoir le titre et les fonctions de Cromwell, ce rêve de son ambition depuis tant d'années, lorsqu'un homme se leva subitement d'entre les notables, et, s'approchant du futur protecteur, le paralysa d'un coup d'œil, comme Daniel devant Balthazar...

Deboile avait reconnu, et vous reconnaissez tous, Philippe d'Amalby.

— Messeigneurs et messieurs, dit-il avec un calme, une fermeté et une résolution qui relevèrent l'assemblée de tout l'abattement de Dure-Teste et de ses complices; avant de choisir le chef qui vous est proposé, veuillez écouter une simple histoire.

Et il raconta, sans le nommer, toutes les aventures et toutes les métamorphoses de Deboile. Arrivé au dénoûment, il continua ainsi:

« Quelques semaines après la rentrée du roi dans Paris, un homme pâle et défait, qui semblait sortir du tombeau, mais tout éclatant d'insignes militaires et la tête relevée par un orgueil sauvage, fut tiré du fort de Charenton par un escadron de cavalerie, et conduit sur une charrette, les fers aux mains, à travers les rues et les boulevards, jusqu'au centre de la Place-Royale. Le peuple en foule couvrait cette place, et la cour et la ville étaient aux fenêtres des maisons. Au milieu d'un cercle de soldats se dressaient un échafaud, une enclume et un bûcher, gardés par le bourreau et ses aides. Les cavaliers leur livrèrent l'homme, qu'ils firent monter sur l'échafaud. Le lieutenant de police lui lut un arrêt qui l'avait condamné, en 1648, à la potence, comme criminel d'Etat, puis un autre arrêt qui le condamnait à la dégradation et au fer rouge. Alors le bourreau mit le feu au bûcher; ses aides arrachèrent à l'homme ses insignes, l'un après l'autre, et les jetèrent dans la flamme. Son baudrier lui fut ôté par-dessous les pieds, et son épée brisée sur l'enclume. On lui enleva ses vêtements de la même façon, et on les consuma comme le reste. On lui versa de l'eau chaude sur la tête, pour effacer en lui le caractère guerrier. On l'enveloppa du linceul blanc des morts et de la chemise noire des parricides. On le mit à genoux, un cierge à la main, et on lui récita les prières des agonisants. Enfin, on tira de la braise le fer rouge portant le signe de l'opprobre, et on l'appliqua sur l'épaule du supplicié. Muet et altier jusqu'à ce moment, il poussa un cri atroce, et roula brisé, sans connaissance. Les aides le relevèrent et le rendirent aux cavaliers, qui le mirent sur la charrette et le ramenèrent à Charenton. Là, en revenant à lui, il se trouva en face d'un autre homme, qui lui montra un papier où étaient ces lignes:

« *Autorisation donnée au baron d'Altomar d'infliger*
« *au comte d'Amalby la dégradation et le fer rouge.*
« *Signé*, GASTON D'ORLÉANS. »

« C'était un blanc-seing rempli par le misérable, et trouvé sur lui, au jour de sa défaite, par le rival qu'il voulait flétrir.

« — Votre programme était trop bien conçu, lui dit ce dernier, pour ne pas l'exécuter jusqu'au bout! Excusez-moi d'en avoir cédé le soin au bourreau, et soyez maintenant libre et infâme!

« Et le lâchant dans la campagne comme une bête fauve, il lui tourna les talons (1)! »

— Messeigneurs et messieurs, acheva l'orateur, je suis le comte Philippe d'Amalby; et Guillaume Deboile, le baron d'Altomar, l'ormiste Dure-Teste, est l'homme que j'ai fait marquer d'une fleur de lis sur l'épaule! Je le mets au défi de m'en démentir!... Voilà ce que j'avais à vous

(1) Voyez *Le Bouquet de Paille*, t. XX du *Musée*, p. 127.

apprendre. A présent, choisissez ce misérable pour roi, si vous voulez. Il porte, en effet, les armes de France ; mais il les porte comme galérien !

De toutes les péripéties du drame de la Fronde, celle-ci fut la plus foudroyante, la plus complète et la plus décisive.

L'assemblée entière se leva comme un seul homme, avec un cri d'épouvante et d'horreur.

En vain Dure-Teste et ses complices, arrachés de leur stupeur par ce *tolle* général, se débattirent en criant à la calomnie, et en appelant aux armes les soldats de l'*Ormée*. Ceux-ci, glacés par l'affreuse nouvelle, qui prenait la vitesse de l'éclair, se regardèrent avec ce reste de vergogne et de pudeur qui survit à tout dans les cœurs les plus abaissés.

D'ailleurs, Du Val et les milices bourgeoises, arrivant au signal de Philippe, envahirent la salle de l'Hôtel-de-Ville ; et toute la réunion sommant Dure-Teste de confondre M. d'Amalby *de visu*, ce dernier, déjà entouré par cent hommes, prêts à lui enlever ses habits, n'eut que la force et le temps de battre en retraite, au milieu des clameurs les plus dégradantes.

XI. — LA CHUTE DE L'ORMÉE.

Quelques jours suffirent pour achever l'ouvrage de Philippe. « La discorde, puis le découragement, dit l'historien de France, se glissèrent dans les derniers rangs de l'*Ormée*. La réaction se manifesta, non plus par des complots, mais par des émeutes antidémagogiques. » Les prêtres et les femmes elles-mêmes se soulevèrent contre les *bandes du galérien*. « La jeunesse bourgeoise », dirigée par d'Amalby et entraînée par Du Val, « défit ces bandes en diverses rencontres, et convoqua une Assemblée à l'hôtel de la Bourse, centre du haut commerce. On y somma les princes d'interdire les réunions de l'*Ormée*, et de travailler à la pacification ; puis, sans attendre la réponse de Leurs Altesses », Du Val et ses amis « parcoururent les rues en criant : Vive le roi et la paix ! et renversèrent le drapeau rouge de tous les clochers de la ville. »

Bientôt ces succès parvinrent aux armées de Louis XIV comme aux armées ennemies. Le duc de Candale enleva une partie de la Guyenne à Marsin, lieutenant de Condé. Le comte du Doignon rendit au roi Oléron et Brouage. Vendôme et Duquesne entrèrent triomphants dans la Gironde. « Bordeaux enfin se trouva cerné de toutes parts. »

Bref, Conti, Mme de Longueville, Marsin et Lenet traitèrent avec les généraux de Sa Majesté... La bourgeoisie en fit autant le 30 juillet 1653 ; et les ducs de Vendôme et de Candale, le 2 août, reprirent, au nom du roi, possession de sa bonne ville de Bordeaux.

Ce jour-là même, Philippe d'Amalby et Henri Du Val, livrèrent à la justice Guillaume Dure-Teste, qu'ils avaient battu et pris, l'avant-veille, comme une bête féroce, en son dernier repaire.

Devant tout le peuple assemblé, le chef de l'*Ormée*, condamné à mort pour la troisième fois, fut exposé l'épaule nue, avec la fleur de lis qu'il y portait ; puis on le roua vif, et l'on pendit sa tête à l'un des ormes qui avaient abrité son pouvoir... (*Mémoires* de Montglat, p. 304.)

Thérèse Broussel, arrachée du lieu du supplice, où elle avait suivi, selon sa parole, *son héros de cœur jusqu'aux extrémités du martyre*, fut expédiée avec Perrotte, par le coche de Paris et par les soins de Philippe, son beau-frère, à l'adresse de M. Broussel, conseiller au Parlement.

Recommandé comme *fragile*, l'envoi parvint, sain et sauf, à sa destination.

L'*Ormée* et la République du drapeau rouge avaient duré dix-huit mois à Bordeaux.

XII. — BÉNÉFICE NET.

Après toutes ces luttes et toutes ces victoires, un jeune homme sortit de la ville et courut à une ferme des bords de la Gironde.

C'était Henri Du Val, qui allait chercher Angélique, laissée gravement malade ; et qui portait à M. Desmarais le double prix de son propre courage : 1° une lettre d'amnistie royale pour le *terrible* président ; 2° le brevet de conseiller au Parlement pour son futur gendre.

Henri entra dans la ferme, tout palpitant d'inquiétude et d'espérance... Il frémit en voyant la douleur des paysans, et en apercevant M. Desmarais, assis dans un coin, sans regard et sans voix, comme un homme qui ne se connaît plus...

— Angélique ! ma fiancée ? s'écria Du Val, qui s'élança vers la porte de sa chambre...

— Qu'apportez-vous là, mon ami ? demanda le négociant d'un air égaré.

Le jeune homme lui remit la lettre et le brevet, que le vieillard parcourut d'un œil éteint.

— Mais Angélique ? Angélique ? répétait Henri éperdu ; où est-elle ?

M. Desmarais leva les mains au ciel, et tomba dans les bras de son gendre :

— Le roi me pardonne ! dit-il ; mais Dieu m'a puni, il m'a repris ma fille !

— Morte ! elle est morte ? s'écria Du Val ! Oh ! c'est impossible !

Il lui fallut bien le croire, l'instant d'après, en s'agenouillant au pied du lit où Angélique reposait pâle et glacée.

Elle n'avait pu survivre aux secousses que lui avait données le rôle et les dangers de son père...

Le lendemain, toute la ville de Bordeaux assistait au convoi de Mlle Desmarais.

Pendant ce temps-là, le négociant, rapporté à son hôtel, retrouvait dans le salon le contrat de mariage interrompu et la couronne de roses blanches tombée du front de sa fille, le jour où il avait quitté le bonheur pour le pouvoir.

C'était là le bénéfice net qui lui restait de ses calculs d'ambition !

Il emporta cette couronne dans sa chambre, où il acheva ses jours au milieu des larmes.

Une telle expiation ne suffit pas encore à racheter le *fléau bordelais*, et les hommes furent plus sévères à son égard que Dieu lui-même.

Malgré tous les éclaircissements fournis par deux siècles, le nom de Desmarais est resté entouré d'une légende de terreur.

Et nunc intelligite et erudimini !

XIII. — TURENNE ET CONDÉ.

Condé ouvrit enfin les yeux, en apprenant la chute honteuse de son agent à Bordeaux et sa propre condamnation à mort au Parlement de Paris. Il aperçut l'abîme où allaient s'engloutir son honneur et sa gloire. Turenne, d'ailleurs, son rival, devenu son maître par la fidélité, venait de lui dire, comme à l'Océan : — « Tu n'iras pas plus loin ! » Le vainqueur de Rethel ne tint plus la campagne que par amour-propre militaire. Refoulé du pays Barrois jusqu'au Luxembourg, perdant ses forces comme Antée, à mesure

que l'écharpe rouge l'arrachait du sol national, il ne put ramener la victoire du camp français au camp espagnol; il échoua devant Arras, devant le Quesnoy, devant Landrecies, devant Valenciennes, devant Montmédy, et reçut enfin le coup de grâce au fameux combat des Dunes, ce chef-d'œuvre de Turenne.

En voyant l'admirable plan de son adversaire et l'ineptie opiniâtre de ses alliés, Condé pressentit sa chute définitive.

— Avez-vous jamais vu une bataille? demanda-t-il au jeune duc de Glocester (car Mazarin avait rallié Cromwel à Louis XIV).

— Pas encore, répondit le prince anglais.

— Eh bien, reprit le héros de Rocroy, dans une demi-heure, vous verrez comment nous serons battus! (*Mémoires* du duc d'York, suite aux *Mémoires* de Turenne, p. 505.)

Le triomphe de Turenne fut décisif, en effet, malgré tout ce que fit Condé, « en général et en soldat. » La plupart de ses lieutenants furent pris à ses côtés, et lui-même n'échappa qu'à grand'peine aux mains des vainqueurs.

Les fruits immenses de cette journée furent le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche; le traité des Pyrénées, qui rendit ou ajouta cinq provinces à la France; la consommation de l'œuvre de Henri IV et de Richelieu, et l'épanouissement de la plus glorieuse période de notre histoire.

Mais la victoire suprême de Turenne et de Mazarin fut, sans doute, la lettre écrite à celui-ci par Condé: « Quand je vous aurai entretenu une heure seulement, vous serez persuadé que je veux être votre serviteur, et je pense que vous voudrez bien aussi m'aimer. »

Le 27 janvier suivant (1660), Condé vint à Aix faire sa soumission. « Il mit un genou en terre devant le roi, et lui demanda pardon de tout ce qu'il avait fait contre son service ». Puis il se releva, sauvé par le repentir, complété par le devoir; et, retrouvant la victoire en Franche-Comté, en Hollande, à Senef, etc., il devint le grand Condé dans le grand siècle de Louis XIV.

Philippe d'Amalby, qui avait repris son poste à l'armée de Turenne, le suivit dans toutes ses batailles, et mourut, comme lui, emporté par un boulet, sur le champ d'honneur.

Charles de Lorraine fut reçu en grâce et recouvra son duché.

M[me] de Longueville, dégoûtée du monde, mais frondant avec Dieu lui-même, se retira dans les austérités du jansénisme.

Enfin Mazarin, tant de fois chassé et rappelé, toujours odieux et inévitable, fit sa rentrée définitive à Paris, après deux ans d'exil. Le roi alla à sa rencontre jusqu'au Bourget, l'y prit dans son carrosse et le ramena en pompe au Louvre. Le cardinal apprit à Louis XIV à gouverner l'État, et mourut en paix dans son lit, devant la France calme et prospère, grâce à son habileté;—premier ministre jusqu'au bout et cent fois millionnaire, trichant au jeu ses nièces, ses collègues et ses ambassadeurs; et disant pour adieu au grand roi, en lui présentant COLBERT: Je dois tout à Votre Majesté, Sire, mais je crois m'acquitter en lui donnant mon successeur!

FIN.

PITRE-CHEVALIER.

N. B. Nous pouvons nommer aujourd'hui l'auteur du *Petit Joas*, si justement remarqué dans notre dix-neuvième volume, et de l'*Hirondelle au collier d'or*, qui ne sera pas moins remarquée dans la présente livraison. C'était un de nos magistrats les plus distingués, M. Vincent, président du tribunal civil de Vienne (Isère). En le foudroyant, il y a quelques semaines, dans la force de l'âge, sur le siége éminent qu'il occupait avec tant d'honneur, la mort a levé, trop tôt, hélas! l'*incognito* modeste sous lequel il dérobait les perles de son talent littéraire. M. Vincent, qui avait accordé ses prédilections au *Musée des Familles*, retouchait pour nous quelques manuscrits, dont nous espérons faire jouir bientôt nos lecteurs.

RÉBUS.



L'ÉTOILE DU NORD poursuit sa marche éblouissante à l'Opéra-Comique. Plus on entend ce nouveau chef-d'œuvre de Meyerbeer, plus on reconnaît sa parenté avec *Robert* et les *Huguenots*. C'est aussi élevé, aussi profond, et plus gracieux, plus varié. Les marches des deux premiers actes, les airs du pâtissier, de Catherine, des Tartares, des vivandières, de Pierre le Grand, des deux fiancés, etc., sont déjà et resteront populaires. M. Battaille et M[lle] Duprez (Pierre et Catherine) enlèvent les bravos des plus difficiles, l'un par la vigueur, la noblesse, la passion; l'autre par la finesse, la grâce, la candeur: tous deux par la perfection de la voix et du chant. Nous ne blâmerons qu'une tache dans cet admirable ensemble: la scène de l'ivresse sous la tente du czar.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

MAITRE ZACHARIUS

OU

L'HORLOGER QUI AVAIT PERDU SON AME. — TRADITION GÉNEVOISE (1).



Vue de Genève. Dessin de M. de Bar.

I. — UNE NUIT D'HIVER.

La ville de Genève est située à la pointe occidentale du lac de Genève; le Rhône la traverse à sa sortie du lac, en la partageant en deux quartiers distincts, et se divise lui-même, au centre de la cité, par une île jetée entre ses deux rives. Cette disposition topographique se reproduit souvent dans les grands centres de commerce ou d'industrie; sans doute, les premiers indigènes furent séduits par les facilités de transport que leur offraient les bras rapides des fleuves, ces chemins qui marchent tout seuls, suivant le vieil adage; avec le Rhône, ce sont des chemins qui courent.

Au temps où des constructions neuves et régulières ne s'élevaient pas encore sur cette île, ancrée comme une ga-

(1) Voyez, dans nos précédents numéros, l'*Histoire de la Montre et de l'Horloge*, dont cette nouvelle fantastique est en quelque sorte le complément moral.

liotte hollandaise au milieu du fleuve, un merveilleux entassement de maisons grimpées les unes sur les autres offrait à l'œil une confusion pleine de charmes. Le peu d'étendue de l'île avait forcé quelques-unes d'elles à se jucher sur des pilotis engagés pêle-mêle dans les rudes courants du Rhône ; ces gros madriers, noircis par le temps, usés par les eaux, ressemblaient aux pattes d'un crabe immense, et produisaient parfois des effets fantastiques ; des filets jaunis, étendus, comme des toiles d'araignées, au sein de cette substruction séculaire, s'agitaient dans l'ombre comme le feuillage mort de ces vieux bois de chêne, et le fleuve s'engouffrait au milieu de cette forêt ténébreuse, avec de lugubres mugissements.

Une de ces habitations aériennes frappait par son caractère étrange de vétusté ; c'était la maison du vieil horloger, maître Zacharius, de sa fille Gérande, d'Aubert Thün, son apprenti, et de sa vieille servante Scholastique.

Quel homme à part que ce Zacharius ! son âge semblait indéchiffrable ; nul des plus vieux de Genève n'eût dit depuis quand sa tête maigre et pointue vacillait sur ses épaules, ni le jour où, pour la première fois, on le vit marcher par les rues de la ville, en laissant flotter à tous vents sa longue chevelure blanche. Cet homme ne vivait pas ; il oscillait à la façon du balancier de ses horloges ; sa figure, sèche et cadavérique, affectait des teintes sombres ; comme les tableaux de Léonard de Vinci, il avait poussé au noir.

Sa fille Gérande occupait la plus belle chambre de la vieille maison, d'où, par une joyeuse fenêtre, son regard allait mélancoliquement se reposer sur les cimes neigeuses du Jura ; mais la chambre à coucher et l'atelier du vieillard consistaient en une sorte de cave située presque au ras du fleuve, et dont le plancher reposait sur les pilotis mêmes. Depuis un temps immémorial, maître Zacharius n'en était sorti qu'aux heures des repas et pour régler les différentes horloges de la ville ; il passait le reste du temps près d'un établi couvert de nombreux instruments d'horlogerie, qu'il avait pour la plupart inventés.

Car c'était un habile homme ; ses œuvres se prisaient fort dans toute la France et l'Allemagne ; les plus industrieux ouvriers de Genève reconnaissaient hautement sa supériorité ; et quel honneur pour cette ville horlogomane, qui le montrait avec orgueil, en disant :

— A lui revient la gloire d'avoir inventé l'échappement !

En effet, de cette invention, que les travaux de Zacharius feront comprendre plus tard, date la naissance de la véritable horlogerie.

Eh bien ! après avoir longuement et merveilleusement travaillé, Zacharius remettait avec lenteur ses outils en place, recouvrait de légères verrines les fines pièces qu'il venait d'ajuster, et rendait le repos à la roue active de son tour ; puis il soulevait un judas pratiqué au milieu de son réduit, et là, penché des heures entières, tandis que le Rhône se précipitait avec fracas sous ses yeux, il s'enivrait à ses brumeuses vapeurs.

Par un soir d'hiver, la vieille Scholastique servit le souper, auquel, selon les antiques usages, elle prenait part avec le jeune ouvrier. Bien que des mets soigneusement apprêtés lui fussent offerts dans une belle vaisselle bleue et blanche, maître Zacharius ne mangea pas ; il répondit à peine aux douces paroles de Gérande, que la taciturnité plus sombre de son père préoccupait visiblement ; le babillage de Scholastique elle-même passa inentendu à son oreille, comme ces grondements du fleuve auxquels il ne prenait plus garde. Après ce repas silencieux, le vieil horloger quitta la table, sans embrasser sa fille, ni donner à ses hôtes le bonsoir accoutumé ; il disparut par l'étroite porte qui conduisait à sa retraite, et, sous ses pas pesants, l'escalier gémit avec des plaintes étranges.

Gérande, Aubert et Scholastique demeurèrent quelques instants sans parler. Ce soir-là, le temps était sombre ; les nuages se traînaient lourdement le long des Alpes, et menaçaient de se fondre en pluie ; la sévère température de la Suisse emplissait l'âme de tristesse et de brume, tandis que les vents du midi rôdaient aux alentours avec de sinistres sifflements.

— Savez-vous bien, ma chère demoiselle, dit enfin Scholastique, que notre maître est tout en dedans ; je comprends qu'il n'ait pas eu faim ; ses paroles lui sont restées dans le ventre, et bien adroit serait le diable qui lui en tirerait quelqu'une !

— Mon père a quelque secret motif de chagrin que je ne puis même pas soupçonner, répondit Gérande, tandis qu'une douloureuse inquiétude s'imprimait sur son visage.

— Mademoiselle, ne permettez pas à tant de tristesse d'envahir votre cœur ; vous connaissez les singulières habitudes de maître Zacharius : qui peut lire sur son front ses pensées secrètes ? Quelque ennui sans doute lui est survenu, mais demain il ne s'en souviendra pas, et se repentira vraiment d'avoir causé quelque peine à sa fille !

Aubert parlait de cette façon, en fixant ses regards sur les beaux yeux de Gérande. Aubert, le seul ouvrier que maître Zacharius eût jamais admis à l'intimité de ses travaux, car il appréciait son intelligence, sa discrétion et sa grande bonté d'âme, Aubert s'était attaché à Gérande, avec cette foi mystérieuse qui préside aux dévouements héroïques.

Gérande avait dix-huit ans ; l'ovale de son visage rappelait les naïves madones que la vénération suspend au coin des rues des vieilles cités de Bretagne ; ses yeux respiraient une simplicité infinie ; on l'aimait, comme la plus suave réalisation du rêve d'un poëte. Ses vêtements affectaient des couleurs peu voyantes, et le linge blanc qui se plissait sur ses épaules avait cette teinte et cette senteur particulière au linge d'église. Elle vivait d'une existence tout onctueuse et mystique, dans cette ville qui n'était pas encore livrée à la sécheresse du calvinisme.

Ainsi que soir et matin elle lisait ses prières latines dans son missel à fermoir de fer, elle avait lu un sentiment inconnu dans l'âme d'Aubert Thün ; elle en comprenait la pensée générale, sans se rendre compte des détails ; elle en devinait le sens, et ne se doutait pas des mots ; d'ailleurs elle ne se refusait pas à cette expansion pleine de charmes, et, de même que les fleurs à la saison nouvelle, la reconnaissance éclosait naturellement dans son cœur.

La vieille Scholastique voyait bien cela, mais n'en disait mot ; sa loquacité s'exerçait de préférence sur les malheurs de son temps. On ne cherchait point à l'arrêter ; il en était d'elle comme de ces tabatières à musique que l'on fabriquait à Genève ; une fois montée, il aurait fallu la briser pour qu'elle ne jouât pas tous ses airs.

En trouvant Gérande plongée dans une taciturnité douloureuse, elle quitta sa vieille chaise de bois, fixa un cierge sur la pointe d'un chandelier, l'alluma et le posa près d'une petite vierge de cire abritée dans sa niche de pierre. C'était la coutume de s'agenouiller devant cette madone protectrice du foyer domestique, en lui demandant d'étendre sa grâce bienveillante sur la nuit prochaine ; mais Gérande demeura silencieuse à sa place.

— Eh bien ! ma chère demoiselle, fit Scholastique avec étonnement, le souper est fini, et voici l'heure du bonsoir : voulez-vous fatiguer vos yeux dans des veilles prolongées... Ah ! sainte Vierge ! c'est pourtant le cas de dor-

mir et de retrouver un peu de joie dans de jolis rêves ! A cette époque maudite où nous vivons, qui peut se promettre une journée de bonheur ?

— Ne faudrait-il pas envoyer querir quelque médecin pour mon père ? demanda Gérande.

— Un médecin ! s'écria la vieille servante ; a-t-il jamais prêté l'oreille à toutes leurs imaginations et sentences ! Il peut bien y avoir des médecines pour les montres, mais, à coup sûr, non pas pour les corps.

— Que faire ? murmura Gérande. S'est-il remis au travail ? s'est-il livré au repos ?

— Gérande, répondit doucement Aubert, quelque contrariété morale réagit sur maître Zacharius, et voilà tout.

— La connaissez-vous, Aubert ?

— Peut-être.

— Racontez-nous cela, s'écria vivement Scholastique, en éteignant parcimonieusement son cierge.

— Depuis plusieurs jours, Gérande, il se passe un fait incompréhensible ; les montres que votre père a faites et vendues s'arrêtent subitement. On lui en a rapporté un grand nombre ; il les a démontées avec soin ; les ressorts étaient en bon état et les rouages parfaitement établis ; il les a remontées avec plus de soin encore ; mais, en dépit de son habileté, elles sont demeurées sans mouvement.

— Il y a du diable là-dessous ! s'exclama Scholastique.

— Que veux-tu dire ? demanda Gérande ; ce fait me semble naturel ; tout est borné sur terre, et l'infini ne peut sortir de la main des hommes.

— Il n'en est pas moins vrai, répondit Aubert, qu'il y a en cela quelque chose d'extraordinaire et de mystérieux. J'ai aidé moi-même maître Zacharius à rechercher la cause de cette inertie, et je n'ai pu la trouver ; et, plus d'une fois, c'est avec un profond désespoir que les outils me sont tombés des mains.

— Aussi, reprit Scholastique, pourquoi se livrer à tout ce travail de réprouvé ? Est-il naturel qu'un petit instrument de cuivre puisse marcher tout seul et marquer les heures ? On aurait dû s'en tenir au cadran solaire !

— Vous ne parlerez plus ainsi, Scholastique, quand vous saurez que le cadran solaire fut inventé par Caïn !

— Seigneur mon Dieu ! que m'apprenez-vous là ?

— Croyez-vous, reprit ingénument Gérande, que l'on puisse prier Dieu de rendre la vie aux montres de mon père ?

— Sans aucun doute, répondit le jeune ouvrier.

— Voici des prières inutiles, grommela la vieille servante, mais le Ciel en pardonnera l'intention.

Le cierge fut rallumé ; Scholastique, Gérande et Aubert s'agenouillèrent sur les dalles de la chambre, et la jeune fille de sa pieuse voix pria pour l'âme de sa mère, pour la sanctification de la nuit, pour les voyageurs et les prisonniers, pour les bons et les méchants, et surtout pour les tristesses inconnues de son père.

Puis ces trois dévotes personnes se relevèrent avec quelque confiance au cœur, car elles avaient remis leur peine dans le sein de Dieu.

Aubert regagna sa chambre ; Gérande s'assit toute pensive près de sa fenêtre, pendant que les dernières lueurs s'éteignaient dans la ville de Genève ; et Scholastique, après avoir versé un peu d'eau sur les tisons embrasés, et poussé deux énormes verroux, se jeta sur son lit, où elle ne tarda pas à rêver qu'elle mourait de peur.

Cependant l'horreur de cette nuit d'hiver avait augmenté ; parfois, avec les tourbillons du fleuve, le vent s'engouffrait sous les pilotis, et la maison frissonnait tout entière ; mais la jeune fille, trop absorbée par sa tristesse, ne songeait qu'à son père : depuis les paroles d'Aubert Thün, la maladie de maître Zacharius avait pris à ses yeux des proportions fantastiques ; il lui sembla que cette chère existence devenait purement mécanique, et se mouvait avec effort sur ses pivots usés.

Soudain l'abat-vent, violemment poussé par la rafale, heurta la fenêtre de la chambre ; Gérande tressaillit et se leva électriquement, sans comprendre la cause de ce bruit qui secoua sa torpeur. Néanmoins son émotion se calma ; elle ouvrit le châssis : les nuages avaient crevé ; une pluie torrentielle crépitait sur les toitures environnantes. La jeune fille se pencha au dehors pour attirer le volet ballotté par le vent ; mais elle eut peur ; il lui parut que la pluie et le fleuve, confondant leurs ondes tumultueuses, submergeaient cette pauvre maison dont les ais craquaient de toutes parts. Elle voulut fuir hors de cette chambre ; mais elle aperçut au-dessous d'elle la reverbération d'une lumière qui devait venir du réduit de maître Zacharius, et dans un de ces calmes sinistres où se taisent les éléments déchaînés, son oreille fut frappée par des sons plaintifs. Elle tenta de refermer sa fenêtre, et ne put y parvenir ; le vent la repoussait avec violence, comme un malfaiteur qui s'introduit dans une habitation.

Gérande pensa devenir folle de terreur... Que faisait donc son père ?... Elle ouvrit la porte, qui lui échappa des mains et battit bruyamment sous l'effort de la tempête ; elle se trouva dans la salle obscure du souper, parvint, en tâtonnant, à gagner l'escalier qui aboutissait à l'atelier de maître Zacharius, et s'y laissa glisser, pâle et mourante.

Le vieil horloger était tout debout au milieu de cette chambre que remplissaient les mugissements du fleuve ; ses cheveux hérissés lui donnaient un aspect sinistre ; il parlait, il gesticulait, sans voir, sans entendre. Gérande demeura glacée sur le seuil.

— C'est la mort ! disait maître Zacharius d'une voix sourde, c'est la mort !... Que me reste-t-il à vivre, maintenant que j'ai dispersé mon existence par le monde ! car moi, maître Zacharius, je suis l'âme de toutes ces montres ; c'est une partie de moi-même que j'ai enfermée dans chacune de ces boîtes de fer, d'argent ou d'or ! Chaque fois que s'arrête une de ces horloges maudites, je sens mon cœur qui cesse de battre, car je les ai réglées sur ses pulsations !... Fatalité ! malheur et tourment !...

Et, en parlant de cette façon étrange, le vieillard jeta les yeux sur son établi. Là se trouvaient toutes les parties d'une montre qu'il avait soigneusement démontées. Il prit une sorte de cylindre creux, appelé barillet, et dans lequel est enfermé le ressort ; il en retira la spirale d'acier qui, au lieu de se détendre, suivant les lois de son élasticité, demeura roulée sur elle-même ainsi qu'une vipère endormie ; elle semblait nouée, comme ces vieillards impotents dont le sang s'est figé à la longue. Maître Zacharius essaya vainement de la dérouler de ses doigts amaigris, dont la fantastique silhouette s'allongeait démesurément sur la muraille, et bientôt, avec un terrible cri de colère, il la précipita par le judas dans les noirs tourbillons du Rhône.

Gérande demeurait immobile, les pieds cloués à terre, sans souffle, sans mouvement ; elle voulait et ne pouvait s'approcher de son père ; de vertigineuses hallucinations l'enlaçaient tout entière. Soudain elle entendit dans l'ombre une voix murmurer à son oreille :

— Gérande, ma pauvre Gérande ! les douleurs vous tiennent encore éveillée ! Rentrez, je vous prie, la nuit est froide.

— Aubert ! murmura-t-elle à mi-voix.

— Ne vous ai-je pas suivie au milieu de votre tristesse ?

Ces douces paroles firent revenir le sang au cœur de la

jeune fille; elle s'appuya au bras de l'ouvrier, et lui dit :

— Mon père est bien malade, Aubert; vous seul pouvez le guérir. Cette affection de l'âme ne céderait pas aux consolations de sa fille. Il a l'esprit frappé d'un accident fort naturel, et, en travaillant avec lui à réparer ses montres, vous le ramènerez à la raison; car il n'est pas vrai, ajouta-t-elle, encore tout impressionnée, que sa vie influe sur le mouvement de ses horloges?

Aubert ne répondit pas.

— Mais ce serait donc un métier réprouvé du Ciel! fit Gérande en frissonnant.

— Je ne sais, répondit l'ouvrier, en réchauffant de ses mains les mains glacées de la jeune fille. Mais retournez à votre chambre, ma pauvre enfant, et laissez l'ange des rêves effeuiller quelques espérances sur votre cœur.

Gérande regagna lentement sa chambre, et demeura jusqu'au jour sans que le sommeil s'appesantît sur ses paupières, tandis que maître Zacharius, muet et immobile, regardait le fleuve couler bruyamment à ses pieds.

II. — LES FOLIES DE LA SCIENCE.

La sévérité du marchand génevois en affaires est devenue proverbiale : il est d'une probité rigide et d'une excessive droiture. Quelle devait donc être la tristesse de maître Zacharius, en voyant ces montres, montées avec une si grande sollicitude, lui revenir sans mouvement!

Or, ces montres s'arrêtaient subitement, sans aucune raison apparente; les rouages étaient en bon état et parfaitement établis, seulement les ressorts avaient perdu leur élasticité. L'horloger essaya vainement de les remplacer, les roues demeurèrent immobiles. Ces accidents surnaturels firent un tort immense à maître Zacharius; son habileté, ses magnifiques inventions avaient laissé maintes fois sur lui planer des soupçons de sorcellerie, qui reprirent dès lors consistance. Le bruit en parvint jusqu'à Gérande, et elle trembla souvent pour son père, lorsque des regards malintentionnés se fixaient sur lui.

Cependant, le lendemain de cette nuit d'angoisses, maître Zacharius parut se remettre au travail avec quelque confiance; le soleil du matin lui rendit la raison plus saine et plus indépendante. Aubert ne tarda pas à le rejoindre, et en reçut un bonjour plein d'affabilité.

— Je vais mieux, dit-il; je ne sais quels étranges maux de tête m'obsédaient hier; mais le soleil a chassé tout cela avec les nuages de la nuit.

— Ma foi! maître, je n'aime la nuit, ni pour vous, ni pour moi!

— Si tu deviens jamais un homme de haute et grande valeur, Aubert, tu comprendras que le jour t'est nécessaire comme la nourriture : un savant se doit aux flatteries du reste des hommes.

— Maître, voilà le péché d'orgueil qui vous reprend.

— De l'orgueil! Aubert; détruis mon passé, anéantis mon présent, dissipe mon avenir, et il me sera permis de vivre dans l'obscurité. Pauvre garçon! qui ne comprend pas les sublimes choses auxquelles son art se rattache tout entier! N'es-tu donc qu'un outil matériel entre mes mains? Tiens, Aubert, tu me ferais pitié si je savais que ton intelligence ne dût pas concevoir un jour ces théories!

— Cependant, maître Zacharius, reprit Aubert, vous m'avez toujours vu ajustant ces rouages, forgeant ces métaux, trempant ces ressorts, avec diligence et habileté.

— Sans aucun doute : tu es un bon ouvrier que j'aime; mais tu ne crois avoir entre tes doigts que du cuivre, de l'or, de l'argent, et tu ne sens pas ces métaux que mon génie anime palpiter comme une chair vivante! Aussi tu ne mourrais pas, toi, de la mort de tes œuvres!

Maître Zacharius demeura silencieux après ces paroles; mais Aubert reprit, pour détourner la conversation :

— Par ma foi! j'aime à vous voir travaillant ainsi sans relâche! vous serez prêt pour la fête de notre corporation, car j'aperçois cette montre de cristal avancer rapidement.

— Sans doute, Aubert, et ce ne sera pas un mince honneur pour moi que d'avoir pu tailler et couper cette matière qui a la dureté du diamant. Ah! Louis Berghem a bien fait de perfectionner l'art des diamantaires, qui nous permet de polir et percer les pierres les plus dures!

Maître Zacharius tenait en ce moment de petites pièces d'horlogerie en cristal taillé et d'un travail exquis; les rouages, les pivots, le boîtier de cette montre étaient de la même matière, et dans cette œuvre de la plus grande difficulté, il avait déployé un talent inimaginable.

— N'est-ce pas, reprit-il, tandis que ses joues s'empourpraient, qu'il sera beau de voir palpiter cette montre à travers son enveloppe transparente, et de pouvoir compter les battements de son cœur.

— Je gage, maître, qu'elle ne variera pas d'une seconde par an!

— Et tu gageras à coup sûr : est-ce que je n'ai pas mis là le plus pur de mon existence? est-ce que mon cœur varie?

Aubert n'osa pas lever les yeux sur son maître.

— Parle-moi franchement, reprit mélancoliquement le vieillard; ne m'as-tu jamais pris pour un fou? Ne me crois-tu pas livré parfois à de désastreuses folies? Oui, n'est-ce pas; dans les yeux de ma fille et dans les tiens, j'ai lu souvent ma condamnation. Oh! s'écria-t-il avec douleur, n'être pas même compris des êtres que l'on aime le plus au monde! Mais, à toi, Aubert, je te prouverai que j'ai raison! Ne secoue pas la tête; car tu seras stupéfié; le jour où tu m'écouteras avec attention, tu verras que j'ai découvert les secrets de l'existence, les secrets de l'union mystérieuse de l'âme et du corps!

En parlant ainsi, Zacharius resplendissait d'une fierté magnifique; ses yeux brillaient d'un feu surnaturel, et l'orgueil lui courait à pleines veines; le cerveau de cet homme devait être calciné par sa brûlante imagination, comme des murailles incendiées; et cependant, si jamais vanité eût pu être légitime, c'eût bien été celle de maître Zacharius.

L'horlogerie, jusqu'à lui, était presque demeurée dans l'enfance de l'art. Depuis le jour où Platon, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, inventa l'horloge nocturne, sorte de clepsydre qui indiquait les heures de la nuit par le son et le jeu d'une flûte, la science resta presque stationnaire; les maîtres travaillèrent plutôt l'art que la mécanique; ce fut l'époque des belles horloges en fer, en cuivre, en bois, en argent même, finement sculptées et fouillées, comme une aiguière de Cellini. On avait un chef-d'œuvre de ciselure, qui mesurait le temps d'une façon fort imparfaite, mais on avait un chef-d'œuvre. Quand l'imagination de l'artiste ne se tourna pas du côté de la perfection plastique, elle s'ingénia à créer de ces horloges à personnages mouvants, à sonneries chantantes, qui eurent toutes une mise en scène réglée d'une façon fort divertissante. Au surplus, qui s'inquiétait, à cette bonne époque, de régulariser la marche du temps? Les délais de droit n'étaient pas strictement inventés, les sciences physiques et astronomiques n'établissaient pas leurs calculs sur des mesures scrupuleusement exactes; il n'y avait ni bourses fermant à heure fixe, ni convois par-

tant à la seconde ; le soir, on sonnait le couvre-feu, et la nuit, on criait les heures au milieu du silence. Certes, on vivait moins de temps, si l'existence se mesure à la quantité des affaires, mais on vivait mieux. L'esprit s'enrichissait de ces nobles sentiments nés de la contemplation des chefs-d'œuvre, et l'art ne se faisait pas à la course ; on bâtissait une église en deux siècles ; un peintre ne faisait que deux tableaux en sa vie ; un poëte ne composait qu'une œuvre éminente, mais c'étaient autant de chefs-d'œuvre que les siècles se chargeaient d'apprécier.

Lorsque les sciences exactes firent enfin des progrès, l'horlogerie suivit leur essor, mais elle fut toujours arrêtée par une insurmontable difficulté : la mesure régulière et continue du temps.

Or, ce fut au milieu de cette stagnation que maître Zacharius inventa l'échappement, qui lui permettait d'obtenir une régularité mathématique, en soumettant le mouvement à une force constante. Cette invention avait tourné la tête du vieil horloger ; l'orgueil avait monté dans son cœur, comme le mercure dans le thermomètre, et avait atteint la température des folies transcendantes ; par analogie, il s'était laissé aller à des conséquences matérialistes ; il s'imaginait avoir surpris les secrets de l'union de l'âme au corps.

Aussi, voyant qu'Aubert Thün l'écoutait avec attention, il lui dit, d'un ton simple et convaincu :

— Sais-tu ce qu'est la vie, mon enfant ? As-tu compris l'action de ces ressorts qui produisent l'existence ? As-tu regardé dans toi-même ? Avec les yeux de la science, tu aurais vu le rapport intime qui existe entre l'œuvre de Dieu et la mienne ! C'est sur sa créature que j'ai copié la succession des rouages de mes horloges.

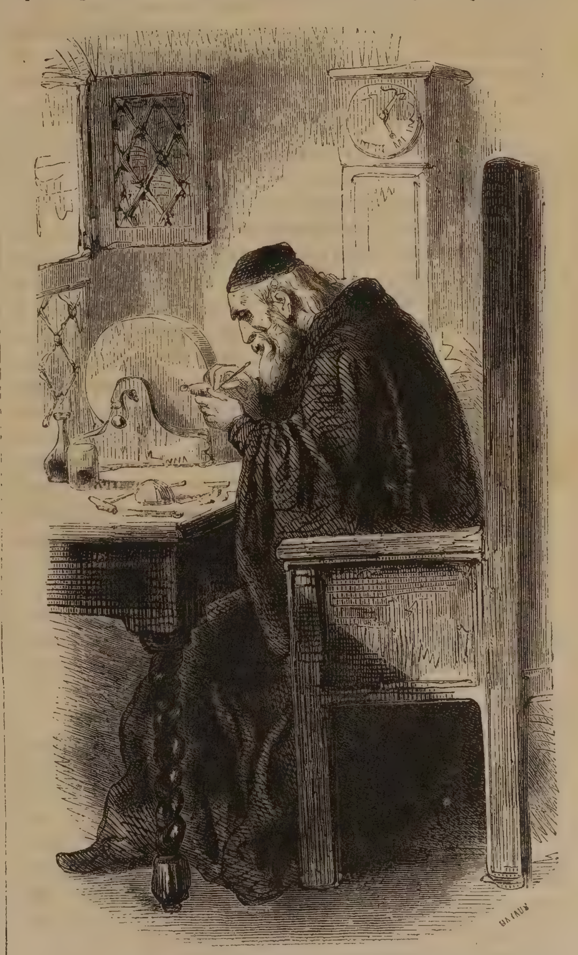
— Maître, reprit vivement Aubert, vous comparez une machine de cuivre et d'acier à ce souffle de Dieu nommé l'âme, et qui anime les corps, comme la brise communique le mouvement aux fleurs. Peut-il exister des roues imperceptibles qui fassent mouvoir nos jambes et nos bras ? Quelles pièces seraient si bien ajustées, qu'elles engendrassent les pensées en nous ?

— Là n'est pas la question, répondit doucement maître Zacharius, avec l'entêtement de l'aveugle qui marche à l'abîme ; pour me comprendre, rappelle-toi le but de l'échappement que j'ai inventé. Quand j'ai vu l'irrégularité de la marche d'une horloge, j'ai compris que le mouvement renfermé dans son sein ne suffisait pas ; il fallait le soumettre à la régularité d'une autre force indépendante ; j'ai imaginé que le balancier, dont les oscillations sont régulières et d'une égale durée, pourrait me rendre ce service ; mais, peu à peu, ses oscillations diminuaient et s'arrêtaient enfin. Or, ce fut sublime de lui faire rendre sa force perdue, par ce mouvement même de l'horloge, qu'il était chargé de régulariser !

Aubert fit un signe d'assentiment.

— Maintenant, Aubert, continua le vieil horloger en s'animant, jette un regard à travers les opaques enveloppes de l'existence. Ne comprends-tu donc pas qu'il y a deux forces distinctes en nous : celle de l'âme et celle du corps, c'est-à-dire un mouvement et un régulateur ? L'âme est le principe de la vie, donc c'est le mouvement ; qu'il soit produit par un poids, par un ressort ou par une influence céleste, il n'en est pas moins au cœur. Mais sans le corps, ce mouvement serait inégal, irrégulier, impossible, moins que cela : aussi le corps vient-il régler l'âme ; comme le balancier, il est soumis à des oscillations régulières ; et ceci est tellement vrai, que l'on se porte mal lorsque le boire, le manger, le sommeil, en un mot les fonctions du corps ne sont pas réglées. Comme dans mes montres, l'âme rend au corps la force perdue par ses oscillations. Qu'est donc cette union intime du corps et de l'âme, sinon un échappement merveilleux, par lequel les rouages de l'un viennent s'engrener dans les rouages de l'autre ! Eh bien, voilà ce que j'ai deviné, trouvé, appliqué, et il n'y a plus de secrets pour moi dans cette vie qui n'est, après tout, qu'une ingénieuse mécanique !

Maître Zacharius était sublime dans son hallucination, où il croyait atteindre aux derniers mystères de l'infini. Mais sa fille Gérande, arrêtée sur le seuil de la porte, avait tout entendu ; elle se précipita dans les bras de son père, qui la pressa convulsivement sur son sein ; elle pleurait.



Maître Zacharius travaillant. Dessin de M. G. Janet.

— Qu'as-tu, ma fille ? lui demanda maître Zacharius.

— Si je n'avais qu'un ressort ici, dit-elle en mettant la main sur son cœur, je ne vous aimerais pas tant, mon père !

Zacharius regarda fixement sa fille, et ne lui répondit pas.

Soudain, il poussa un cri, porta vivement la main à son cœur, et tomba défaillant sur son vieux fauteuil de cuir

— Mon père ! qu'avez-vous ?

— Du secours ! s'écria Aubert. Scholastique !

Scholastique n'accourut pas aussitôt ; on avait heurté le marteau de la porte d'entrée ; elle alla ouvrir, et revint à l'atelier ; mais avant qu'elle eût ouvert la bouche, le vieil horloger, ayant repris ses sens, lui dit :

— J'ai senti, ma vieille Scholastique, que tu m'appor-

tais encore une de ces montres maudites qui s'est arrêtée!

— Jésus! c'est pourtant la vérité, répondit Scholastique, en donnant une montre à Aubert.

— Oh! mon cœur ne se trompe pas, fit douloureusement le vieillard avec un triste soupir.

Cependant Aubert avait remonté la montre, mais elle ne marchait plus.

III. — UNE VISITE ÉTRANGE.

La pauvre Gérande aurait vu sa vie s'enfuir avec celle de son père, sans la pensée d'Aubert Thün, qui la rattachait au monde; aussi son existence se partageait entre les soins donnés à maître Zacharius, et les innocents sourires qu'elle laissait surprendre au jeune ouvrier.

Le vieil horloger s'en allait peu à peu; ses facultés tendaient à s'amoindrir en se concentrant sur un thème unique: par une funeste association d'idées, il ramenait tout à sa monomanie; la vie terrestre semblait s'être retirée de lui, pour faire place à cette existence fantastique des ombres et puissances intermédiaires; aussi quelques rivaux malintentionnés ravivèrent-ils les bruits diaboliques répandus sur les travaux de maître Zacharius.

La nouvelle des symptômes surnaturels qu'éprouvaient ses montres fit un effet prodigieux parmi les maîtres horlogers de Genève. Que signifiaient cette soudaine inertie et les singuliers rapports qu'elle paraissait avoir avec la vie de Zacharius? C'étaient là de ces mystères que l'on n'envisage jamais sans une secrète terreur. Comme les diverses classes de la ville, depuis l'apprenti jusqu'au seigneur, se servaient des montres du vieil horloger, il ne fut personne qui ne jugeât par lui-même de l'étrangeté du fait, car ce bizarre accident se renouvelait généralement. On voulut, mais en vain, pénétrer jusqu'à maître Zacharius; celui-ci tomba fort malade, et sa fille parvint à le soustraire à ces visites incessantes, qui dégénéraient en reproches et en récriminations.

Les médecines et les médecins furent impuissants vis-à-vis de ce dépérissement inorganique, dont la cause leur échappait invinciblement. Il semblait parfois que le cœur du vieillard cessât de battre, et puis ses battements se reprenaient à recommencer.

La coutume existait dès lors de soumettre les œuvres des maîtres à l'appréciation du populaire, après un certain laps de temps. Les chefs des différentes maîtrises cherchaient à s'y distinguer par la nouveauté ou la perfection de leurs ouvrages. Ce fut parmi eux que l'état de maître Zacharius rencontra la plus bruyante pitié, mais une pitié intéressée; ses rivaux le plaignaient d'autant plus volontiers qu'ils le redoutaient moins. Ils se souvenaient toujours de ses magnifiques horloges à sujets mouvants, de ses montres à sonnerie, qui faisaient l'admiration générale, et atteignaient aux prix les plus élevés dans les villes de France, de Suisse et d'Allemagne.

Grâce aux soins constants de Gérande et d'Aubert, la santé de maître Zacharius parut se raffermir un peu, et dans cette sorte de quiétude que lui laissa sa convalescence, il put jeter un coup d'œil sur sa vie, et se détacher des pensées qui l'absorbaient. Sa fille l'entraîna au dehors de sa maison, pour qu'il se retrempât dans les rayons du soleil de printemps. D'ailleurs il importait qu'il s'éloignât de ce logis, où les pratiques mécontentes affluaient constamment. Aubert demeurait à l'atelier, montant et remontant inutilement ces montres rebelles. Il se prenait quelquefois la tête à deux mains, avec la crainte de devenir fou, comme son maître.

Gérande dirigeait alors les pas de son père du côté des plus riantes promenades de la ville; tantôt, soutenant le bras de maître Zacharius, elle prenait par Saint-Antoine, d'où la vue s'étendait sur le coteau de Coligny, et sur le lac jusqu'à Yvoire en Savoie; quelquefois, par les belles matinées, on pouvait apercevoir les pics gigantesques du mont Buel se dresser à l'horizon. Gérande nommait par leur nom tous ces lieux presque inconnus de son père, dont la mémoire semblait déroutée, et il éprouvait un plaisir d'enfant à apprendre toutes ces choses, dont le souvenir s'était égaré dans sa tête; ou bien, la jeune fille s'en allait par le chemin de Ferney admirer la cime orgueilleuse du Mont-Blanc; elle ramenait dans l'esprit de maître Zacharius les pensées inactives, et ces deux chevelures, blanche et blonde, se confondaient dans le même rayon du soleil couchant.

Rien, en effet, ne pouvait être plus dangereux pour le vieillard que la solitude; car il en est ainsi de l'homme, il compare tout à lui-même, et lui-même à tout, et dès lors le bonheur et le malheur ne tiennent plus qu'aux objets auxquels il se compare.

Un autre résultat se produisait aussi dans cet esprit qui se reprenait à penser; le vieil horloger s'aperçut qu'il n'était pas seul en ce monde; en voyant sa fille jeune et belle, lui vieux et brisé, il songea qu'après sa mort elle resterait seule et sans appui, et il regarda autour de lui et autour d'elle. Bien des jeunes ouvriers de Genève l'avaient déjà courtisée; mais aucun n'avait eu accès dans la retraite impénétrable où vivait cette famille: il fut donc tout naturel que, dans cette éclaircie de son existence, le choix du vieillard s'arrêtât sur le bon Aubert Thün. Une fois lancé sur cette pensée, il remarqua bientôt que ces deux jeunes gens, élevés dans les mêmes idées et les mêmes croyances, étaient réunis dans certains courants sympathiques, et les oscillations de leur cœur lui parurent *isochrones*, comme il le dit un jour à Scholastique.

La vieille servante, littéralement enchantée, jura par sa sainte patronne que le ville entière le saurait avant un quart d'heure; maître Zacharius eut grand peine à la calmer, et obtint d'elle enfin de tenir sur ce secret un silence qu'elle ne garda jamais.

Si bien qu'à l'insu de Gérande et d'Aubert, on causait déjà dans tout Genève de leur union prochaine; mais il advint aussi que, pendant ces conversations, on entendit souvent un ricanement singulier, et une voix qui disait:

— Gérande n'épousera pas Aubert.

Si les causeurs se retournaient, ils se trouvaient en face d'un petit vieillard, qu'ils ne connaissaient pas.

Quel âge avait cet être singulier? Personne n'eût pu le dire! On devinait qu'il existait depuis un grand nombre d'années ou de siècles, mais voilà tout. Une grosse tête écrasée reposait sur des épaules dont la largeur égalait la hauteur de son corps; il n'excédait pas trois pieds; ce personnage eût fait bonne figure sur un support en façon de pendule; le cadran se fût naturellement placé sur sa face, et le balancier aurait oscillé à son aise dans sa poitrine: on eût pris son nez pour le style d'un cadran solaire, tant il était mince et aigu; ses dents écartées et à surface épicycloïque ressemblaient aux engrenages d'une roue, et grinçaient entre ses lèvres; sa voix avait le son métallique d'un timbre, et l'on pouvait entendre son cœur battre comme le tic-tac d'une horloge. Ce petit homme, dont les bras se mouvaient à l'instar des aiguilles sur un cadran, marchait lentement et par saccades, sans se retourner jamais; le suivait-on, on trouvait qu'il faisait une lieue par heure, et sa marche était à peu près circulaire.

Il y avait peu de temps qu'il errait, ou plutôt tournait

par la ville ; chaque jour, au moment où le soleil passait au méridien, il s'arrêtait devant la cathédrale de Saint-Pierre, et reprenait sa route après les douze coups de midi ; hormis ce moment précis, il semblait surgir dans toutes les conversations où l'on s'occupait du vieil horloger, et l'on se demandait, avec effroi, quel rapport pouvait exister entre maître Zacharius et cet être inexplicable. Au surplus, on remarquait qu'il ne perdait pas de vue le vieillard et sa fille dans leurs promenades nouvelles.

Un jour, sur la Treille, Gérande l'aperçut qui la regardait en riant ; elle se pressa contre son père, avec un mouvement d'effroi.

— Qu'as-tu, ma Gérande ? demanda maître Zacharius.

— Je ne sais, répondit inattentivement la jeune fille.

— Je te trouve changée, mon enfant ! Voilà donc que tu vas tomber malade à ton tour ? Tant mieux, ajouta-t-il avec un triste sourire, il faudra que je te soigne, et cela me rendra peut-être la santé.

— Oh ! mon père, ce n'est rien ; j'ai froid ; j'imagine que c'est...

— Eh quoi ? Parleras-tu, Gérande ?

— La présence de cet homme qui nous suit sans cesse, répondit-elle à voix basse.

Maître Zacharius se retourna vers le petit vieillard.

— Ma foi, il va bien, dit-il avec un air de satisfaction ; il est justement quatre heures. Ne crains rien, ma fille, ce n'est pas un homme, c'est une horloge !

Gérande regarda son père avec terreur. Comment Zacharius avait-il pu lire l'heure sur le visage de cette créature.

— A propos, continua le vieil horloger, sans plus s'occuper de cet incident, je ne vois pas Aubert depuis quelques jours.

— Il ne nous quitte cependant pas, mon père, répondit Gérande, dont les pensées, à ce nom chéri, prirent une teinte plus douce et plus lumineuse.

— Que fait-il, alors ?

— Il travaille, mon père.

— Ah ! il travaille à réparer mes montres, n'est-il pas vrai ? Mais il n'y parviendra jamais ; car ce ne serait pas une réparation, mais bien une résurrection !

Gérande demeura silencieuse.

— Il faudra que je m'informe s'il n'a pas été rapporté de ces montres damnées sur lesquelles le diable a jeté une épidémie !

Puis, après ces mots, maître Zacharius tomba dans un mutisme absolu, jusqu'au moment où il heurta la porte de son logis. Pour la première fois, tandis que Gérande regagnait tristement sa chambre, il descendit à son atelier ; au moment où il en franchissait la porte, une des nombreuses horloges suspendues au mur vint à sonner cinq heures ; ordinairement, ces différentes sonneries, admirablement réglées, se faisaient entendre ensemble, et la concordance de leur son réjouissait le cœur du vieillard ; mais, ce jour-là, tous ces timbres tintèrent les uns après les autres avec une grande irrégularité, si bien que pendant un quart d'heure l'oreille fut assourdie par leurs bruits successifs. Maître Zacharius souffrait affreusement ; il ne pouvait tenir en place ; il allait de l'une à l'autre de ces horloges, les suppliant en vain de sonner en mesure, comme un chef d'orchestre qui ne serait plus maître de ses musiciens.

Lorsque le dernier son vint à mourir, la porte de l'atelier s'ouvrit, et maître Zacharius frissonna de la tête aux pieds en voyant devant lui l'étrange petit vieillard qui le regarda fixement, et lui dit :

— Maître, ne puis-je m'entretenir quelques instants avec vous ?

— Qui êtes-vous ? demanda brusquement l'horloger.

— Un confrère, et rien de plus. C'est moi qui suis chargé de régler le soleil.

— C'est vous qui réglez le soleil ? répliqua vivement Zacharius sans sourciller ; eh bien, je ne vous en complimenterai guère ! Votre soleil va mal, et pour nous trouver en rapport avec lui, nous sommes obligés, tantôt d'avancer nos horloges, et tantôt de les retarder !

— Et par le pied fourchu du diable ! vous avez raison, mon maître ; mon soleil ne marque pas toujours midi à la même heure ; mais bientôt on saura que cela vient du mouvement de la terre autour de lui, et l'on inventera une sorte de jour moyen, qui équilibrera ces différences.

— Eh ! vivrai-je encore à cette époque ? demanda le vieil horloger, dont les yeux s'animaient.

— Sans doute, répliqua le petit vieillard en riant ; est-ce que vous pouvez croire que vous mourrez, vous !

— Hélas ! je suis pourtant bien malade !

— Au fait, causons de cela. Par Belzebuth ! cela nous mènera à ce dont je veux vous parler.

Et ce disant, cet étrange personnage sauta sans façon sur le vieux fauteuil de cuir, et ramena ses jambes l'une sous l'autre, à la façon de ces os décharnés qui se croisent sous les têtes de mort ; puis il reprit avec un ton ironique :

— Voyons, çà, maître Zacharius, que se passe-t-il donc dans cette bonne ville de Genève ? On dit que votre santé s'altère, que vos montres ont besoin de médecine !

— Enfin vous voyez, vous, qu'il y a un rapport intime entre leur existence et la mienne ? s'écria Zacharius.

— Moi, j'imagine qu'elles ont des défauts, des vices, même. Si ces gaillardes-là n'ont pas une conduite fort régulière, il est juste qu'elles portent la peine de leur dérèglement ; il m'est avis qu'elles auraient besoin de se ranger un peu.

— Qu'appelez-vous des vices ? fit maître Zacharius en rougissant du ton sarcastique avec lequel ces paroles avaient été prononcées. Est-ce qu'elles n'ont pas le droit d'être fières de leur naissance et de leur beauté ?

— Pas trop, pas trop ; elles portent un nom célèbre, et sur leur cadran se grave une signature illustre dans le monde ; elles ont le privilége exclusif de s'introduire parmi les plus nobles familles, de présider à leurs décisions, et d'en régler les projets divers. Eh bien, ne pensez-vous pas qu'elles aient à se plaindre en voyant votre découragement et votre impuissance ; car maintenant, maître Zacharius, le plus inhabile des apprentis de Genève vous en remontrerait.

— A moi, à moi, maître Zacharius ! s'écria le vieillard avec un terrible mouvement d'orgueil.

— A vous, maître Zacharius, qui ne pouvez rendre la vie à vos montres !

— Mais, c'est que j'ai la fièvre, répondit le vieil horloger, tandis qu'une sueur froide lui courait par tous les membres.

— Eh bien, elles mourront avec vous, puisque vous êtes si empêché de redonner l'élasticité à vos ressorts.

— Mourir ! Non pas, vous l'avez dit ; je ne peux pas mourir, moi, le premier horloger du monde ; moi qui, au moyen de ces pièces de toutes sortes et de ces rouages divers, ai su régler le mouvement ! N'ai-je donc pas assujetti l'infini à des lois exactes, et ne puis-je en disposer en souverain ? Avant qu'une main habile, un sublime génie vînt disposer régulièrement ces heures égarées, dans

quel vague immense était plongée la destinée humaine ! A quel moument certain pouvaient se rapporter les actes de la vie ? Mais vous, homme ou diable, qui que vous soyez, vous n'avez donc jamais songé à la magnificence de notre art, qui appelle toutes les sciences à son aide, embrasse toute l'existence humaine, et se mêle invinciblement à ses théories et à ses pratiques ! Non ! non ! maître Zacharius ne peut pas mourir ! car, puisque j'ai réglé le temps, le temps finirait avec moi ; il retournerait à cet infini, dont mon génie a su l'arracher, et se perdrait irréparablement dans le gouffre sans fond du néant. Non, je ne puis pas plus mourir que le créateur de cet univers soumis à mes lois ; je suis devenu son égal, et j'ai partagé sa puissance : maître Zacharius a créé le temps, si Dieu a créé l'éternité.

Le vieil horloger ressemblait alors à l'ange déchu, et d'orgueilleux rayons se croisaient autour de sa tête. Le petit vieillard le caressait du regard, et semblait lui souffler tout cet emportement impie.

— Bien dit, maître, répliqua-t-il sérieusement : Belzébuth avait moins de droits que vous de se comparer à Dieu ! Il ne faut pas que votre gloire périsse ; aussi votre serviteur veut-il vous donner le moyen de dompter ces montres rebelles.



Le petit vieillard regardant passer Zacharius et Gérande (chap. III). Dessin de M. G. Janet.

— Quel est-il ? quel est-il ? s'écria Zacharius.

— Vous le saurez le lendemain du jour où vous m'aurez accordé la main de votre fille.

— Ma fille Gérande ?

— Elle-même !

— Le cœur de ma fille n'est pas libre, répondit sérieusement Zacharius à cette demande, qui ne parut ni le choquer ni l'étonner.

— Bah !... Ce n'est pas la moins belle de vos horloges ; mais elle finira par s'arrêter aussi.

— Ma fille, ma Gérande !... Jamais !...

— Eh bien, travaillez, maître Zacharius ; montez et démontez vos montres ; préparez le mariage de votre fille et de votre ouvrier !... Trempez des ressorts faits de votre meilleur acier : bénissez votre gendre et sa belle fiancée, mais souvenez-vous que vos montres ne marcheront jamais, et que Gérande n'épousera pas Aubert.

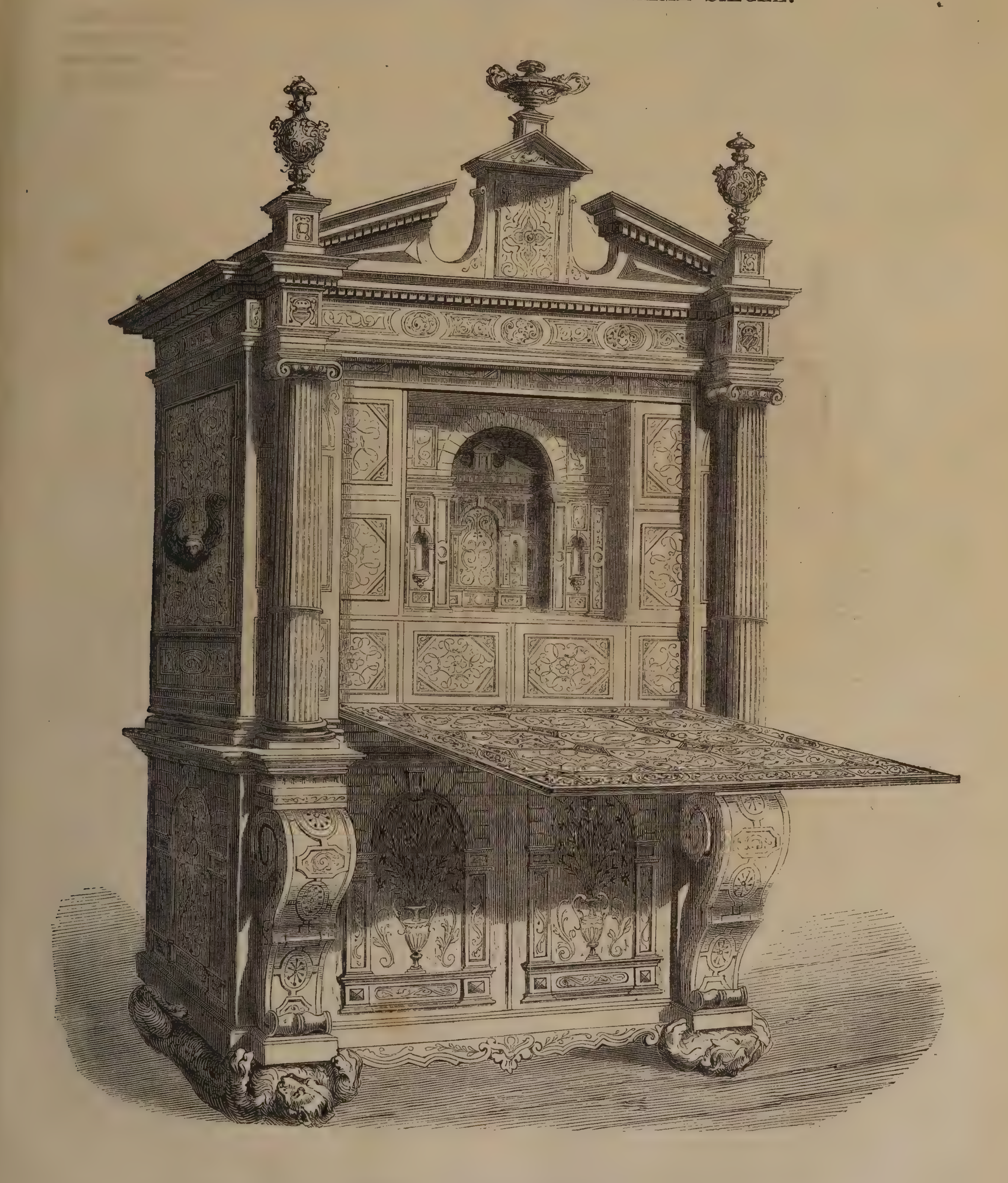
Et là-dessus, le petit vieillard ricana et sortit, mais pas si vite que maître Zacharius ne pût entendre sonner six heures dans sa poitrine.

JULES VERNE.

(La fin au prochain numéro.)

L'ART INDUSTRIEL.

UN SECRÉTAIRE ITALIEN DU SEIZIÈME SIÈCLE.



Secrétaire italien du seizième siècle.

Le concours universel qui se prépare à Paris pour l'année prochaine nous donnera l'occasion d'écrire l'histoire et d'examiner les chefs-d'œuvre de l'art industriel. En attendant, nous offrirons au public, comme objets de comparaison, et aux artistes, comme objets d'émulation, quelques-unes des merveilles du temps passé. En voici une

que nous avons découverte, non chez un roi, comme vous pourriez le croire, mais chez un simple marchand de curiosités, M. Signol, le digne frère de notre illustre peintre.

Ce secrétaire, du plus beau temps de la Renaissance, a appartenu à des princes italiens. Des lois et des ordonnances, des peines de mort et des grâces ont été signées sur cette tablette aux placages infinis. Des couronnes et des bijoux royaux ont reposé dans ce tabernacle et dans ces tiroirs prodigieux d'ornementation. Le pied d'une Médicis et d'un Borgia a froissé ces vases de fleurs épanouis dans les bois les plus riches apportés du Nouveau-Monde.

Mais qui pourrait compter les heures, les jours, et peut-être les existences, consacrés à l'achèvement de ce merveilleux travail?

Sans parler de l'ensemble, qui est monumental comme une façade de palais, il y a dans les détails plusieurs millions de pièces découpées et ajustées à part!

Tous ces ornements, où l'œil se perd, sont des mosaïques de bois aux couleurs variées. Il n'y a pas un coup de pinceau dans ce tableau de mille nuances.

Les lions couchés qui portent le meuble, les panneaux du bas, le dessus et le dessous de la tablette, les montants, les colonnes, les frises, les corniches, les vases du sommet, les côtés, les fonds et les intérieurs, tout est peint par la nature, combiné par l'art, assemblé par la patience.

Deux parties seulement sont en bronze, les deux poignées latérales, et la ciselure en rappelle Benvenuto Cellini.

Double leçon pour nos grands seigneurs économes qui veulent des chefs-d'œuvre sans les payer, et pour nos artistes impatients qui bâclent ces mêmes chefs-d'œuvre, au lieu de prendre le temps de les finir.

Que les uns et les autres consultent ce secrétaire éloquent, digne pendant des deux meubles de Balzac, gravés dans notre treizième volume (pages 321-324).

P.-C.

ANECDOTES CONTEMPORAINES.

COMMENT LE GÉNÉRAL QUOINQUOIN FUT FAIT PRISONNIER A BAYONNE A LA FIN DE 1811.

Jacquet, coiffeur bordelais, s'était vu obligé de quitter sa belle ville natale pour transporter ses pénates à Bayonne où son oncle, également perruquier, lui avait légué une jolie maison et une riche clientèle. Jacquet avait quitté avec infiniment de regrets les rives de la Garonne pour venir s'établir sur les bords de l'Adour : il y avait amené sa femme Gracieuse dont le caractère était tout à fait en désaccord avec le nom. — Ce genre d'anomalie est assez commun ; les Blanche sont ordinairement de belles brunes. — Au bout de dix années de travail et de peine, Jacquet, sans enfants, sans soucis, déposa le sceptre de la mode et devint gros bourgeois en se reposant sur ses lauriers. En souvenir de sa primitive patrie, il s'était composé une petite cave dans laquelle figuraient les échantillons des meilleurs crus du Bordelais ; c'était du Sauterne, du Latour, du Saint-Julien, du Saint-Pierre, du Pichon, et il en faisait galamment l'essai une fois par semaine avec quelques amis intimes. Le perruquier, devenu volontairement oisif, s'était fait nouvelliste et surtout grand politique. Bayonne était devenue, sous ce rapport, une ville très-intéressante. Depuis la guerre d'Espagne, les régiments venant de l'intérieur s'y arrêtaient pour y prendre des munitions de tous genres ; les détachements des cadres venant de la Péninsule s'y arrêtaient également pour y faire séjour. Jacquet se tenait à l'affût de toutes ces arrivées, se mêlait dans les rangs des soldats, et accablait de questions jusqu'au dernier tambour pour avoir des renseignements sur ce qui se passait au delà des Pyrénées ; il commentait à sa façon ces nouvelles, les brodait au besoin, puis les colportait dans toute la ville ; c'était un Moniteur ambulant et gratuit.

Dans les premiers jours du mois de décembre 1811, l'autorité municipale de Bayonne fit annoncer, suivant la coutume, l'arrivée prochaine d'un détachement de vieux soldats venant d'Espagne, afin que les habitants préparassent les gîtes pour loger ces militaires. Jacquet dit à sa femme :

— Ma chère Gracieuse, tu auras aujourd'hui la visite de deux troupiers ; ils se présenteront avec un billet de logement. Tu sais mon habitude en pareil cas, je les envoie à l'auberge et ils n'en sont pas fâchés. Tu marchanderas avec eux, enfin tu iras jusqu'à 6 francs ; mais tu auras bien soin, avant de les congédier, de les questionner sur ce qui se passe en Espagne ; j'y tiens beaucoup, car on assure que nos succès y sont mêlés de revers ; ainsi ne l'oublie pas.

La femme répond :

— Puisque tu tiens si fort à ces renseignements, pourquoi sors-tu? Il vaudrait mieux attendre ici ces militaires, tu les questionnerais toi-même.

— Mais, je ne le puis. C'est aujourd'hui, dans une demi-heure, que l'on baptise l'enfant de Monju, le vitrier, et je suis obligé d'y être.

— A cause du déjeuner, réplique Gracieuse avec aigreur.

— Du tout ; c'est un motif plus noble qui me fait agir, répond le coiffeur. Voici comment : je rencontrai la semaine dernière Monju sur la place de la Comédie. — Qu'y a-t-il de nouveau chez vous? lui dis-je. — Du nouveau! répond-il, c'est que ce matin ma maison a deux pieds de plus. — Comment ça? — Eh oui ; ma femme est mère depuis ce matin, ma maison a donc deux pieds de plus qu'hier, et je vous invite au baptême. Le capitaine Pierron est parrain de l'enfant : venez, vous déjeunerez avec lui, et cette rencontre est favorable à vos projets. Or, écoute, Gracieuse, voici l'intéressant ; on veut me faire nommer officier dans la garde nationale.

— Toi, officier! tu es poltron comme une chouette.

— Allons donc! Toi, comme femme d'officier, tu iras de droit à la sous-préfecture, chez le général; tu porteras chapeau enfin... Et le capitaine Pierron peut aider beaucoup à ma nomination. Ainsi, tu le vois, ingrate, j'agis dans l'intérêt de ta gloire, et non pour un vil déjeuner! Ah! que tu connais mal ton époux!

La douce perspective d'aller à la sous-préfecture et de porter chapeau apaisa la mauvaise humeur de Gracieuse. Au moment de franchir le seuil de sa porte, Jacquet, endimanché, s'arrêta brusquement et dit vivement:

— A propos, autre chose: as-tu pensé à notre canard pour le souper? tu sais que j'aime singulièrement ce gibier; soigne-le bien.

— Sois tranquille, il cuit déjà depuis deux heures sur le fourneau.

Jacquet, satisfait, descend les deux marches qui le séparent de la rue et s'éloigne d'un pas rapide.

Au coup de deux heures après midi, le bruit lointain du tambour annonça l'arrivée de la colonne attendue depuis quelques jours et venant de Saint-Jean-de-Luz. En effet, quelques instants après, se présentèrent à la porte de l'ancien coiffeur deux militaires avec armes et bagage, tenant un billet de logement; c'étaient deux caporaux du 10e léger, Dufour et Bluteau; ce dernier portait la parole:

— Monsieur Jacquet.

— C'est ici, messieurs, dit Gracieuse; c'est mon mari.

— Eh bien, tant mieux pour vous, nous venons loger chez lui. Nous sommes exténués de fatigue, nous voulons une belle chambre, des fauteuils, un canapé, un lustre et un édredon.

— Vous ne trouverez rien de tout cela ici: notre maison est petite, comme vous le voyez, et nous ne pouvons vous recevoir; je vais vous donner quatre francs, et vous irez vous loger à l'auberge.

— Du tout, nous sommes trop fatigués.

— Eh bien, pour vous donner des jambes, je vous offre un bel écu de six francs.

— Voyons comment il est fait cet écu? dit le caporal en se radoucissant.

— Le voilà.

— Qu'en dis-tu, Dufour?

— Allons, prends-le; mais nous voulons par-dessus le marché, avant de faire demi-tour, boire une bouteille de vin; nous en avons besoin pour nous réchauffer, et nous voulons du bon et du cacheté.

Gracieuse, qui désirait à tout prix se débarrasser des nouveaux venus, dit:

— Eh bien, soit, je vous donnerai une excellente bouteille.

En disant ces mots, elle passe dans la cuisine attenante à la pièce du rez-de-chaussée où l'on avait reçu les militaires, elle y allume une chandelle et se rend à la cave. A peine cette femme est-elle sortie que Bluteau dit à son camarade:

— Puisque nous allons loger ailleurs, voyons un peu si nous trouverions dans cette cassine quelque chose de bon pour ajouter à notre dîner.

Tous deux passent dans la cuisine, et ils aperçoivent sur le fourneau une vaste casserole. Bluteau enlève vivement le couvercle; un beau canard se présente à leurs yeux; la sauce bouillonnait ardemment autour du bipède. Bluteau dit:

— Les canards ont toujours été les ennemis déclarés du 10e léger, je fais prisonnier celui-ci.

Au moyen d'une fourchette de fer posée sur le fourneau, il enlève délicatement le volatile à demi-cuit.

— Ouvre ton sac, Dufour.

L'ordre s'exécute à l'instant, et le canard est enfoui au fond du havresac vide de ses effets, comme celui d'un pauvre soldat revenant de la guerre.

— Et la sauce? demande Dufour.

— La sauce? je l'abandonne à son malheureux sort.

Après avoir soigneusement remis le couvercle sur la casserole, les deux larrons reviennent dans la première pièce où arrive bientôt après l'hôtesse, tenant une bouteille.

— Voilà, messieurs, du bon; c'est du Saint-Pierre ou du Pichon. Jacquet se fâchera; c'est égal, tant pis pour lui.

— Du Pichon! s'écrie Bluteau, mais c'est le roi des vins.

— Bah! dit Dufour, qui te l'a dit?

— Mon ancien colonel Boudet, qui était de Bordeaux et qui s'y connaissait. Oh! quel homme! c'était lui qui était dur au feu!

On débouche la bienheureuse bouteille, et les deux verres se remplissent; Bluteau, ayant vidé le sien, s'écrie:

— Voilà bien du Pichon, il est excellent.

— La liqueur produisit son effet dès le premier coup, et la langue du caporal se délia en un instant.

— En l'an VIII, dit Bluteau en s'appuyant sur son fusil, Boudet faisait partie de l'armée des Pyrénées horizontales; il commandait la 35e demi-brigade, et il campait avec ce régiment sous les murs de Perpignan, dont la garnison ne se composait que d'hommes invalides. Un parti espagnol, ayant débouché par une des vallées, se présenta subitement devant la place, espérant y entrer en surprenant les postes; Boudet accourut au pas de course à la tête de sa demi-brigade, reçut les Espagnols à la baïonnette, et leur campa une poussée que le diable en aurait pris les armes. Les habitants avaient eu grand peur, et le maire, pour prouver leur reconnaissance au colonel, vint lui offrir, sur un plat d'argent, les clefs de la ville en signe d'honneur, et lui fit un magnifique compliment. Boudet, qui maniait la parole comme moi mon fusil, répondit en ces termes: « Citoyen, je reçois ces clefs de l'orifice de votre muni- « ficence, et votre dévoiemenz à la patrie vous rend digne « de vivre et de mourir. »

— Comment trouves-tu ça, Dufour?

— C'est bien parlé.

— Le maire de Perpignan fut ébloui.

Pendant que les deux soldats avalaient le second verre de bordeaux, Gracieuse dit à Bluteau:

— Avez-vous jamais vu l'Empereur?

— Tiens! je l'ai vu comme je vous vois.

— Lui avez-vous parlé?

— Comme je vous parle. J'ai fait partie de la garde impériale à sa formation, puis je suis passé caporal de carabiniers dans le 10e léger. La veille de la bataille de Friedland, j'étais en faction devant la tente de l'Empereur, et dans une tenue soignée, je vous prie de le croire. L'Empereur sort de sa tente, je présente les armes; il me regarde, je le regarde, nous se regardons; ce fut un mouvement sublime. Après m'avoir considéré quelques instants, l'Empereur me dit: — Bluteau, est-ce toi qui s'a fait sa queue, — Oui, Sire, c'est moi qui se la suis fait soi-même. Je ne puis jamais penser à ce moment-là, poursuivit le caporal du 10e léger, sans que les larmes me viennent aux yeux d'attendrissement.

Gracieuse, à l'aurore de ses relations avec Jacquet, s'était laissé charmer par le babil spirituel du coiffeur bordelais; mais, avec le temps, elle s'était blasée là-dessus, parce que l'on se blase sur les meilleures choses. L'élo-

quence élevée de l'ancien grenadier de la garde l'avait charmée au dernier point; captivée par les paroles de Bluteau, elle n'avait apporté aucune attention à ce qui se passait dans sa cuisine; voyant les militaires prêts à boire le dernier verre, elle dit :

— Ah! mon Dieu, j'allais l'oublier, et mon mari m'aurait bien grondée. Messieurs, vous arrivez d'Espagne?

— Certainement, nous ne sommes pas fâchés d'en être sortis et de ne plus avoir à causer avec ces satanés guérillas, dit Bluteau.

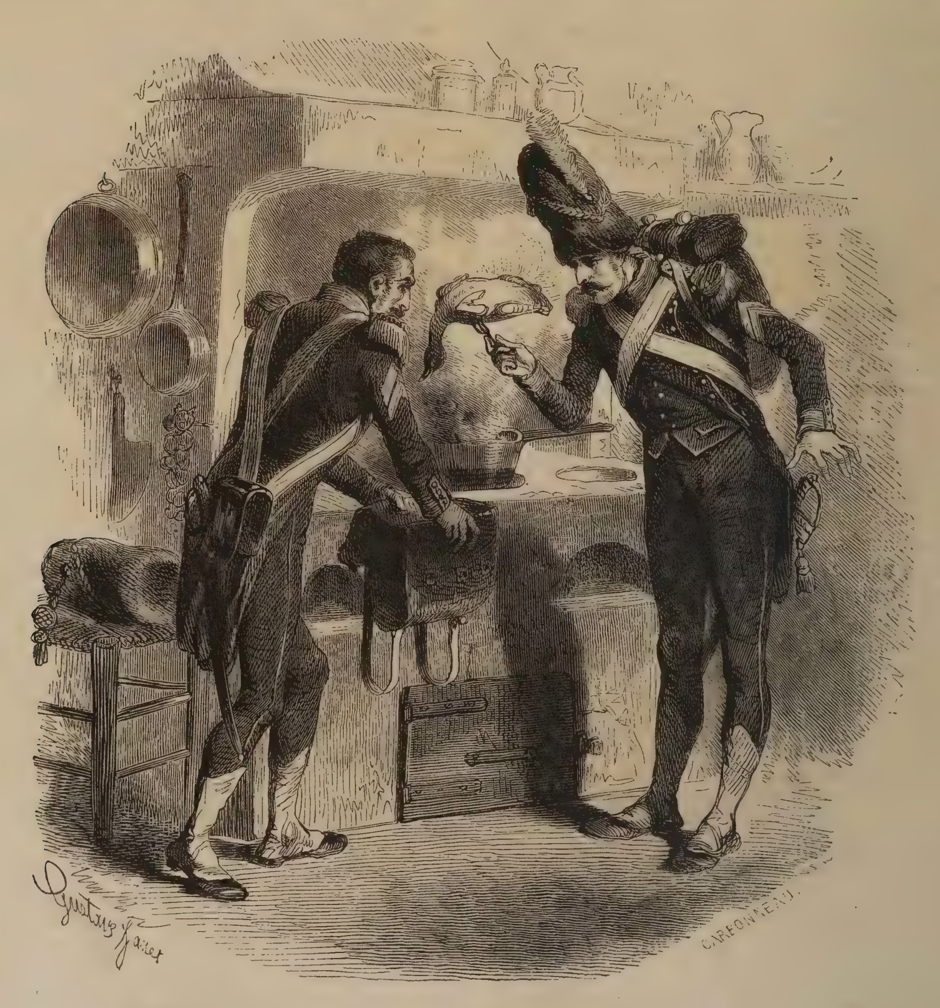
— Dites-moi donc ce qui se passe dans ce pays; nos affaires y vont-elles bien?

— Pas trop, ajouta le caporal avec un sang-froid sublime; il vient de se livrer du côté de Saragosse une grande bataille, dans laquelle le général *Quoinquoin* a été fait prisonnier et le général *la Sauce* a été obligé de soutenir le feu tout seul.

— Vraiment? dit Gracieuse désolée, c'est bien malheureux.

— Allons, bonjour, la bourgeoise; vous direz à M. Jacquet que je suis fâché de ne pas l'avoir vu; que son vin est excellent, que je n'en ai jamais bu d'aussi parfait, même chez l'Empereur.

A peine les deux militaires avaient-ils pris congé de



Comment le général *Quoinquoin* fut fait prisonnier, etc. Dessin de M. G. Janet.

leur hôtesse et tourné le coin de la rue que Jacquet arriva chez lui tout haletant.

— Eh bien! dit-il à sa femme, tu as reçu deux militaires?

— Certainement.

— Ils sont déjà partis? j'espérais encore les trouver ici.

— Ah! ils n'étaient pas commodes; ils ont demandé six francs et ils ont exigé que je leur donnasse à boire, sans cela ils n'auraient jamais voulu quitter la maison.

— Ah! mon Dieu, s'écrie le coiffeur en apercevant sur la table le flacon vide; comment! tu leur as donné du Pichon, et il ne m'en reste que cinq à six bouteilles! Tu ne fais toujours que des bêtises.

— Est-ce que je connais tes bouteilles de vin! Et puis, ces militaires étaient bien aimables.

— N'importe.

— L'un d'eux, le plus grand, est très-bien avec l'Empereur!

— Fallait-il pour cela lui donner de mon Pichon! Enfin, la chose est faite, il faut s'en consoler. Au moins as-tu pris le soin d'exécuter ma commission? as-tu questionné ces militaires au sujet des événements de la guerre d'Espagne?

— Oui, monsieur, je l'ai fait, répondit Gracieuse un peu piquée; il paraît que les affaires vont très-mal.

— Je le crois, répliqua Jacquet; Monju et le capitaine Pierron me l'ont déjà dit. Ces deux soldats du 10e léger t'ont-ils donné quelques détails officiels?

— Ils m'en ont donné de très-positifs.

— Voyons-les.

— Il vient de se livrer du côté de... Saragosse une grande bataille, dans laquelle le général... ah! mon Dieu, comment s'appelle-t-il... j'y suis, dans laquelle le général *Quoinquoin* a été fait prisonnier, et le général *la Sauce* a été obligé de soutenir le feu tout seul.

— Qu'est-ce que tu dis donc là? Je lis exactement le *Moniteur* chaque jour, je suis les opérations de la guerre, et je n'ai jamais vu citer des généraux qui s'appelassent ainsi. Tu estropies tous les noms; avant-hier, passait devant notre porte le chef d'état-major de la division, M. de Fonteville; tu as dis: voilà le colonel Jonquille qui passe.

— Moi je soutiens, ajouta Gracieuse toute dépitée, que c'est réellement le général *Quoinquoin*, là.

— Va donc, je n'en crois rien. Et notre canard, l'as-tu bien soigné? il peut se faire que Monju en vienne manger un morceau ce soir; l'as-tu bien soigné?

— Je n'ai fait que cela, je l'ai tourné et retourné dans son jus, il bouillotte à petit feu.

— Voyons, dit Jacquet, s'il a bonne mine?

Les deux époux passent côte à côte dans la cuisine; le mari découvre vivement la casserole... personne!



Jacquet et Gracieuse découvrant l'absence... du général Quoinquoin. Dessin de M. G. Janet.

— Il paraît que ton canard est allé faire un tour de promenade?

Le roi Balthasar ne fut pas plus terrifié en lisant son arrêt fatal sur les murs de la salle du festin, que Gracieuse en voyant la casserole ne plus contenir le bipède.

Au bout de quelques instants d'un silence solennel, Jacquet part d'un grand éclat de rire.

— Tiens, bête, je comprends maintenant ton général *Quoinquoin*; c'est ton canard que tu as laissé prendre à ton nez et à ta barbe! Quant au général *la Sauce*, le vois-tu comme il soutient le feu tout seul, comme il bouillotte! Il paraît, Gracieuse, que tu as bien soigné notre canard, que tu l'as tourné et bien retourné.

L'infortunée ménagère était profondément atterrée, elle ne soufflait mot. Quant à Jacquet, il prit la chose tout différemment: il fut enchanté de pouvoir raconter une pareille aventure, quoiqu'elle se fût passée à ses dépens; il s'élança dans la rue et alla de boutique en boutique conter la capture du général Quoinquoin. Au bout de quelques heures, toute la ville de Bayonne fut instruite de l'espiéglerie des deux caporaux du 10e léger. Le tour parut excellent, chacun en rit, on le commenta de toutes les façons.

En ce moment, un cabaretier venait d'ouvrir sa taverne et il cherchait à faire mettre sur son enseigne un sujet capable d'attirer les chalands: il conçut l'heureuse idée d'y

faire peindre un gros canard, avec cette inscription : *Au général Quoinquoin.*

Ce moyen réussit au delà de toutes les espérances; le cabaret ne désemplissait pas, chaque militaire qui passait à Bayonne voulait aller boire un coup chez le général Quoinquoin.

Nous-mêmes, rentrant d'Espagne dans les premiers mois de 18.., nous nous y rendîmes avec deux autres sous-officiers; nous trouvâmes nombreuse compagnie chez le général Quoinquoin, on nous y servit une bouteille de vin; mais, hélas! ce n'était ni du Saint-Pierre, ni du Pichon-Longueville.

ALEX. MAZAS (1).

(1) La signature de l'éminent et consciencieux auteur de l'*Histoire de France*, des *Grands capitaines du moyen âge*, des *Hommes illustres de l'Orient*, des *Mémoires sur la Révolution de 1830*, du *Languedoc historique*, etc., nous dispense de garantir l'exactitude minutieuse de ce chapitre caractéristique des annales de la gaieté militaire et frrrançaise. (*Note de la rédaction.*)

LES CONTES EN FAMILLE.

LA SIXIÈME NUIT.

A MARIA ROBERT.

J'ai connu une jeune fille, en ce temps-là, à peu près de ton âge. Elle avait été nommée par sa marraine Marie-Jenny; mais, comme elle portait de beaux cheveux d'un blond rare et pur, on l'avait surnommée Blondine, au milieu des caresses du berceau; et maintenant qu'elle était une jeune fille comprenant un peu déjà ce qu'elle faisait de bien ou de mal, on l'appelait encore Blondine, et même Blondinette, surtout quand elle était douce et bonne, comme on veut voir les enfants qu'on aime.

Cette Blondinette avait, ainsi que toi, Maria, tout ce qu'il faut aux jeunes filles pour être bien heureuses; c'est te dire que son père et sa mère l'aimaient tendrement; que, grâce au travail de ceux-ci, ses jours se passaient à l'abri des privations qui affligent tant d'enfances; que tous ceux qui l'entouraient étaient ses amis; qu'enfin elle était douée d'une forte santé, qui ne l'avait pas encore quittée un instant. Si, comme toi, elle ne possédait pas la douce affection d'une sœur, la nature lui avait envoyé un sentiment pareil : Blondine avait un frère beaucoup plus âgé qu'elle, puisqu'il apprenait le grec au collége Henri IV, et cet ami-là l'aimait, vois-tu, autant que moi je t'aime! je n'ai pas besoin d'en dire plus. Il s'appelait Charles, ce frère; c'était un grand garçon, un peu long, un peu maigre, un peu pâle; mais bon, studieux et déjà sérieux. Il se mêlait au sentiment de Blondine pour lui un respect véritable, qui prenait sa source dans plusieurs bonnes choses comme celles-ci : d'abord, ils n'avaient jamais passé ensemble devant un pauvre sans que Charles eût offert quelque chose au pauvre; puis elle l'avait vu, depuis l'âge où elle avait commencé à se souvenir, toujours propre, le samedi comme le lundi (ce qui est beaucoup pour un collégien, tout en paraissant n'être rien); enfin, souvent elle avait entendu son père répéter cette belle parole : — Charles n'a jamais menti. Tu comprends maintenant le respect de Blondine pour son grand frère.

Je disais tout à l'heure que cette enfant si bien aimée réunissait tout ce qu'il vous faut à votre âge pour être heureuse; j'oubliais de dire qu'elle avait ce qui rend bien malheureuse aussi. Et cela, vois-tu, petits garçons et petites filles, nous l'apportons tous en naissant avec nous. Cela ressemble à un fardeau toujours trop lourd, et se nomme nos défauts. Tous nos efforts doivent tendre à diminuer le poids de ce fardeau. Plus nous réussissons, plus nous marchons librement et allègrement dans la vie vers ce but de tous les travaux, de tous les vœux, de tous les pas, — le bonheur. — Or, le gros défaut de Blondine, c'était la colère; elle ne savait pas supporter la plus petite contrariété; au premier obstacle survenu dans l'accomplissement de ses désirs, au premier refus sagement opposé à ses volontés, elle devenait toute rouge, puis pleurait, puis criait, et enfin, comme je te le dis, souffrait vraiment beaucoup.

Voilà donc quelle était Blondine; et, tout ceci posé, je vais pouvoir enfin commencer mon histoire.

On était au mois de septembre, pendant lequel se font les vendanges, et qui s'embellit aussi de la joie des vacances. Mme Deval, mère de Blondine, était allée voir le raisin se changer en vin chez une de ses sœurs, tout naturellement tante de Blondinette. Elle avait dû d'abord emmener avec elle sa chère petite; mais celle-ci ayant eu de fréquentes colères, avait démérité de cette faveur. Charles, lui, jouissait auprès de son père de vacances d'autant plus belles pour lui, qu'il avait remporté quatre glorieux prix.

Loin que la privation du plaisir fît sur elle un effet salutaire, malgré les réprimandes de son père et en dépit des excellents conseils de Charles, Blondine, qui cependant souffrait de l'absence de sa mère, continuait à se montrer emportée jusqu'à une grande violence. Un soir, au moment du coucher, comme elle allait prendre congé de son père et de Charles, elle les trouva tous deux dans le jardin de leur habitation. Ils étaient assis au milieu d'une vaste pelouse très-touffue; M. Deval expliquait à son fils la marche des étoiles dans le ciel sous le doigt de Dieu, et Charles, avide de vérités sur ces grandes choses, écoutait avec recueillement et piété, n'interrompant son père que par des questions sensées ou par des réflexions qui prouvaient que tout était bien compris. La jeune fille reçut les baisers du soir, et, bien intriguée de quelques mots mystérieux prononcés par son père, elle gagna, toute pensive, son petit lit blanc pour y attendre le sommeil. Le sommeil ne vint qu'un peu tard. Le lendemain, dès le matin, elle rechercha son frère avec empressement, et lui demanda brusquement ce qu'il avait vu dans le ciel, la veille au soir, de si attachant et de si merveilleux.

Charles répondit à Blondine qu'il ne pouvait la satisfaire, que ces graves sujets étaient au-dessus de son intelligence en train d'éclore, et qu'elle n'y comprendrait vraiment rien. — Dépit de la petite sœur, dépit bien marqué, présageant une prochaine colère. — Impassibilité du grand frère, qui prend un air sérieux et s'éloigne gravement. Blondine le retient, maîtrise l'emportement qui s'agite en elle, et, se domptant tout à fait par un baiser qu'elle donne à Charles, elle recommence ses questions de l'air le plus caressant et le plus gentil du monde.

— Blondine, si je te dis ce que j'ai vu là-haut, à l'heure où les étoiles réunies forment des caractères si resplendissants pour qui sait les déchiffrer, si je te dis cela, tu ne voudras pas me croire.

— Charles, notre père dit que tu n'as jamais menti.

— C'est vrai ; mais ce que je t'apprendrais est si extraordinaire !...

— Je te croirai.

— Et paraîtra si opposé à la vérité commune...

— Je te croirai.

— Que je craindrais que ma révélation...

— Je te croirai.

— Allons, je me décide... Ecoute-moi donc bien, et agis ensuite d'après ta croyance. Hier au soir j'ai lu ceci, écrit au fond des cieux dans cette belle langue qu'on appelle la poésie :

Si pendant six grands jours, Blondine, l'enfant blonde,
Réprimant sa colère, est douce à tout le monde,
Dans la sixième nuit,
Une heure après minuit,
Riant, et couronné de lueurs sans mélange,
Blondine, sur son lit, pourra voir son bon ange,
Qui, descendant des cieux,
Viendra baiser ses yeux,
Si pendant six grands jours, Blondine, l'enfant blonde,
Réprimant sa colère, est douce à tout le monde...

La jeune fille, qui avait, comme on dit, ouvert de grandes oreilles, ouvrit ensuite de grands yeux pour regarder son frère. Puis elle le pria de répéter, ce qu'il fit de bonne grâce ; après quoi Blondine, encore plus ébahie, éleva la vue jusqu'au ciel, fit un long silence, et finit par se dire à elle-même, comme conclusion des nombreuses pensées qui venaient de bouleverser son cerveau :

— Je verrai bien !

— Tu doutes, petite sœur, reprit Charles, qui l'avait attentivement observée ; souviens-toi pourtant que je n'ai jamais menti, et songe qu'avec un peu de volonté tu peux faire l'épreuve de ma sincérité.

Il la laissa sur ces paroles. Blondine, restée seule, répéta plusieurs fois :

— Six jours ! six grands jours d'automne ! c'est bien long ! Et pourtant, voir mon bon ange, un de ceux qu'on nous représente si beaux, avec des cheveux si blonds, un front si rayonnant et des ailes si bleues, c'est bien attrayant ! Et Blondine, devenue rêveuse, médita encore longtemps.

Le fait est, n'est-ce pas, Maria, que six jours cela peut sembler, à ton âge, long à ne pas finir ! surtout quand on croit trouver au bout une chose désirée ; et je suis sûr que, pour ta part, tu voudrais bien que l'histoire en fût déjà à la fameuse sixième nuit, celle où devait s'accomplir dans la chambre de Blondine un événement si miraculeux. Eh bien ! pour ne pas te faire languir, nous passerons rapidement sur ce qui peut arriver autour de Blondine, et nous nous transporterons à la fin du sixième jour.

Il est donc nuit. L'aimable enfant a dit bonsoir à son père et à Charles, en échangeant avec celui-ci un regard expressif. Elle a dit sa prière, et la voilà dans son lit blanc. Dix heures sonnent, puis onze heures, puis minuit, enfin une heure ! Blondine sent son cœur battre avec force, ses yeux s'efforcent de percer l'obscurité, son oreille attend impatiemment quelque bruit révélateur... Rien... non, rien... Si, un son frappe l'oreille avide ! — C'est l'horloge du salon qui dit deux heures. Blondine ne peut perdre ainsi son espoir ; elle attend encore, elle attend toujours... Et pourtant cinq heures ont sonné ; voici le jour. Le bon ange n'est pas venu. Alors Blondine sent ses yeux lassés se fermer à un sommeil mécontent, et elle s'endort en murmurant :

— Charles, Charles, tu m'as trompée !...

Le lendemain, la jeune fille ne cherche pas son frère, mais lorsqu'elle l'aperçoit, elle vient à lui froidement, et, sans lui rien dire, elle le regarde en face le plus solennellement possible. A ce reproche silencieux, Charles répondit :

— Ton bon ange ne t'est point apparu, pauvre sœur, et cependant tu peux toujours croire à ma franchise. Ecoute-moi : la colère est devenue chez toi une si forte habitude, un état si naturel, que tu ne te souviens plus le lendemain de tes emportements de la veille. As-tu donc oublié la condition formelle que le bon ange mettait à sa venue ? As-tu aussi oublié ton dernier accès ? Le quatrième jour qui suivit la prédiction, tu te livras contre ta bonne Berthe à l'une de ces sottes petites fureurs qui l'ont déjà bien fait pleurer, tu le sais... Mais cela est pour toi si simple que le soir tu n'y pensais plus ; que, dans cette nuit d'attente même, tu ne t'es rien rappelé, et que ce matin je te vois là devant moi toute prête à me dire que je suis un menteur et que je t'ai trompée. Avec quelques paroles, Jenny, je pourrais aisément atteindre au fond de ton cœur et t'y faire quelque blessure, ce serait là un châtiment mérité ; mais cette fois encore j'aime mieux te donner un conseil ; si tu veux le suivre, j'espère que tu t'en trouveras heureuse, et que, en venant m'embrasser dans quelques jours, tu me diras que tu ne doutes plus de ma sincérité.

— Parle, bon frère, dit Blondine, le front baissé et laissant tomber une larme sur la main de Charles qui renfermait ses petites mains, parle, j'obéirai.

— Eh bien ! Blondine, continua tout doucement l'élève du collége Henri IV, car cette larme tombée sur sa main lui avait amolli la voix et le cœur, renouvelle l'épreuve des six jours à passer sans colère, et attends avec confiance la sixième nuit.

Afin que cette histoire ne te paraisse pas trop longue, ma petite Maria, je laisserai encore écouler, sans les raconter, les six jours qui suivirent. Seulement, tu remarqueras avec moi que, du premier au dernier, Blondine, que nous pouvons bien ici nommer Blondinette, fut constamment douce et bonne, les sages paroles et l'espoir de la visite du bon ange se réunissant dans son esprit pour la maintenir dans cette bonne voie. Je ne t'affirmerai pas qu'il ne lui en coûta pas un peu d'abord d'imposer brusquement silence à son caractère, de vaincre tout d'un coup ses laides habitudes ; mais comme elle voulait fermement, ainsi qu'il faut vouloir ce qui doit nous rendre meilleurs, je puis t'assurer que les trois dernières journées ne lui coûtèrent point d'efforts, et que toute la maison ravie la vit alors telle qu'on avait tant désiré la voir.

Enfin, nous voici parvenus à la sixième nuit. Tout dort ou semble dormir dans l'habitation de M. Deval. L'heure

de minuit, celle de tout le cadran qui a la plus mauvaise réputation, a tranquillement tinté ses douze coups. Blondinette, contente d'elle-même, attend dans la sérénité de son cœur la céleste apparition. Tout à coup voici que la porte s'ouvre et qu'une vive lumière éclaire la chambre de Blondinette; puis, deux bras la pressent sur un cœur qui bat vite; des baisers pleins d'amour se suivent rapidement sur ses yeux et sur son front, et l'enfant corrigée reconnaît son bon ange... en embrassant sa mère.

— Toi! toi! maman, dit-elle enfin; oh! tu peux m'embrasser maintenant; demande à Charles, ou plutôt attends, pour que je puisse montrer à tes yeux ta nouvelle enfant douce et bonne comme toi.

— Je sais tout, dit la mère joyeuse; tout ce que tu dois à Charles et tout ce qu'il faudra lui rendre en affection. Maintenant, Blondinette, il faut dormir, car demain matin je t'emmène aux vendanges.

Je te laisse à penser si Blondine fut joyeuse.

Tu devines à présent que tout avait été arrangé par Charles dans le but de corriger sa sœur. Il avait fait lui-même



Blondinette, embrassée par son bon ange. Dessin de M. G. Staal.

la prédiction en vers, puis il avait envoyé exactement à Mme Deval le bulletin des colères de Blondine. Il savait déjà, le jeune philosophe, que notre bon ange visible ici-bas, c'est notre mère; il voulait l'apprendre à sa chère petite sœur. Tu vois qu'en tout il avait réussi.

Quand le jour fut venu, la première action de la jeune fille fut d'aller remercier son ami qu'elle trouva bien heureux. Il disposait déjà, sous les yeux de Blondine, les travaux ordinaires de ses journées pendant les vacances, quand M. et Mme Deval entrèrent dans son petit cabinet.

— Ne veux-tu pas venir avec nous? lui dit sa mère, la nature d'automne est si belle!... Et, d'ailleurs, tu aimes encore à courir.

Charles regarda sa mère avec un sourire qui contenait un bon consentement, puis il reporta les yeux vers son père.

— Monsieur le docteur, dit celui-ci en lui serrant la main, allez aux vendanges; vous venez de faire une cure merveilleuse; il vous faut prendre un peu de repos.

ÉDOUARD PLOUVIER.

L'ART ET LES ARTISTES ITALIENS (1).

BENVENUTO CELLINI.



Benvenuto Cellini travaillant dans son atelier. Dessin de M. G. Janet.

Quelques artistes prétendent que la réputation de Benvenuto Cellini est au-dessus de son mérite réel, et qu'il doit autant cette réputation à ses curieux Mémoires qu'à ses œuvres d'orfévrerie et de sculpture. L'opinion du plus grand nombre des hommes compétents considère au contraire Benvenuto comme tellement supérieur dans son art, qu'on le peut surnommer sans exagération le Michel-Ange de la ciselure. Il a créé l'orfévrerie, ou plutôt d'une simple manipulation de métaux, d'un métier, il a fait un art dans lequel nul ne l'a égalé depuis.

Ses Mémoires sont assez peu répandus sans doute ; mais s'ils ont contribué à entretenir autour de son nom la curiosité qui s'attache aux fortes individualités, leur action est de nulle importance sur l'œuvre de Benvenuto en elle-même. Le peu qui nous reste de ses travaux suffit pour apprécier son réel mérite.

Les œuvres de Benvenuto se font remarquer par une

(1) Voyez la table générale et celles des dix derniers volumes.

grande harmonie entre l'ordonnance du sujet et le fini du détail. Cet artiste brille par une invention merveilleuse. Il est à remarquer au surplus que depuis Cellini l'orfévrerie n'a guère produit que des pastiches.

Entre les mains de Benvenuto, le moindre objet demandait un motif d'invention. Aussi étroit que fût le cadre, il savait en tirer un étonnant parti. Une boucle de ceinturon, un cachet, une médaille à mettre au chapeau, une simple bague, un bouton, prenaient, sous le ciseau de ce divin ciseleur, une importante valeur d'art. Le fermoir d'argent qu'il fit à Florence en 1519 pour ceinture d'homme, était orné de petites figures d'enfants, de masques, de feuillages en bas-relief. La *chiava cuore* (ceinture de femme) qu'il exécuta en 1522 dans la même ville, était ornée de bas-reliefs et de rondes bosses. Une dame romaine, Mme Porzia Chigi, lui confia des pierres d'un grand prix, dont il doubla la valeur par les montures dont il les enrichit. La médaille d'or pour mettre au chapeau, qu'il exécuta en 1524, à Rome, pour Gabriele Ceserini, représentait une Léda et son cygne. Sur celle qu'il fit à Florence en 1528, pour Girolamo Maretti, on voyait un Hercule déchirant la gueule du lion de Némée ; sur une autre pour Federigo Ginori, Atlas portait le monde. J'en passe un grand nombre. Qu'il me suffise d'ajouter que, sur un simple bouton pour la chape du pape Clément VII, Cellini trouva moyen d'exécuter de petites sculptures en bas-relief et en bosse ; et qu'une bague qu'il fit en 1546 à Florence, pour la duchesse Éléonore, femme de Côme Ier, était ornée de quatre petites figures d'enfants, de masques, de fruits et d'émaux.

Ce n'est qu'à l'âge de cinquante-neuf ans que Cellini commença d'écrire ses Mémoires, dans le dialecte populaire de Florence. Non-seulement ils révèlent d'une manière complète le caractère de leur auteur, mais ils sont un des plus curieux monuments de la vie des artistes et de leurs rapports avec les princes au seizième siècle.

Il faut quelque patience pour s'accoutumer d'abord à la lecture des Mémoires de Benvenuto. Outre qu'il est toujours difficile à l'auteur d'écrire sur son propre compte, cette difficulté se complique chez Cellini par l'éloge perpétuel qu'il fait de lui-même et de ses œuvres, et par la tournure empirique et miraculeuse des aventures dont il fait le récit. Comment, en effet, ajouter foi à l'anecdote suivante : « J'avais cinq ans environ, dit Benvenuto ; mon père était dans une petite salle que nous avions, où l'on avait coulé la lessive ; un bon feu de branches de jeune chêne y brûlait encore. Giovanni (père de Cellini), se tenant auprès, jouait de sa viole et chantait seul. Il faisait grand froid. En regardant par hasard dans le feu, il aperçut au milieu des flammes un petit animal semblable à un lézard, qui se récréait dans l'endroit le plus ardent. Il vit aussitôt ce que c'était, nous fit appeler, ma sœur et moi, et, nous l'ayant montré, il me donna un violent soufflet qui me fit pleurer à chaudes larmes ; puis, me consolant avec douceur, il me dit : « — Mon tendre et cher en-
« fant, je ne te frappe pas parce que tu as mal fait, mais
« afin que tu te rappelles que ce petit lézard que tu as vu
« dans le feu, est une salamandre. » Ayant dit ces mots, il m'embrassa, et me donna quelques petites monnaies » (1).

Cellini raconte une autre aventure non moins difficile à croire, dans laquelle il fut non-seulement témoin, mais encore acteur. Il était lié avec un prêtre sicilien adonné aux pratiques de la nécromancie, et, dans le désir d'acquérir lui-même des connaissances dans cet art, il conjura le prêtre de l'initier. Celui-ci le conduisit un soir au Colisée, où eut lieu une évocation dans toutes les formes. « Tant de légions comparurent, dit Benvenuto, que le Colisée en était tout rempli. » Un incident grotesque égaye un peu cette aventure invraisemblable : un certain Agualo Gaddi, amené par Cellini pour assister avec lui le nécroman dans ses opérations, fut pris d'une peur si violente, que la multitude des démons s'enfuit devant cette épouvantable colique. Cellini accompagne ce trait de quelques plaisanteries épicées à l'italienne, ce qui ne l'empêche pas de dire le plus sérieusement qu'il se mourait de crainte. Il consulta les démons afin de savoir s'il reverrait une personne qui lui était chère. Il lui fut répondu : Oui, dans un mois. Un mois après, il la revoyait en effet.

On n'en finirait pas si l'on voulait rappeler toutes les visions, apparitions, etc., qui fourmillent dans le récit auto-biographique de Benvenuto. C'est un mélange de charlatanisme, de superstition et de véritable piété, où le caractère de l'homme se montre au total avec beaucoup de naïveté. Les deux traits principaux de ce caractère sont l'orgueil et la violence. Il est sans cesse plongé dans une profonde admiration devant lui-même. La moindre injure, la plus légère raillerie, une simple compétition pour la commande d'une œuvre d'art, le mettent dans une fureur de bête sauvage. Dès lors, il perd le sommeil et l'appétit jusqu'à ce qu'il se soit vengé. Aussi le voyons-nous à chaque instant *mettre*, comme il le dit lui-même, *le fer au poing*. Le sens moral ou plutôt celui de l'équité manque à cette débordante individualité, qui est trop pénétrée de sa propre importance pour conserver un sentiment juste du droit d'autrui.

Dans les désordres de la vie de Benvenuto Cellini se reflètent au surplus les désordres de ce seizième siècle, plein de troubles, de crimes et de splendeurs. L'incertitude des institutions laisse l'homme livré à lui-même, en proie à ses passions. Les principes généraux font place à l'intérêt particulier. En général, on peut constater que moins la société s'affirme, moins elle a d'action sur ceux qui la composent, et que l'individualité est en raison inverse de l'influence collective. Ajoutons que l'Italie, divisée en une foule de petits États, subit plus fortement que le reste de l'Europe le contre-coup des agitations de l'Espagne et de la France, et qu'il était aisé d'échapper aux lois au milieu des guerres intestines et extérieures dans un pays ainsi morcelé.

Un littérateur italien, Baretti, a très-bien résumé le caractère de Benvenuto Cellini d'après lui-même. Voici ce portrait en quelques lignes : « Brave comme un grenadier français, vindicatif comme une vipère, superstitieux au plus haut degré, plein de bizarreries et de caprices, aimable dans une réunion d'amis, mais peu susceptible d'un tendre attachement ; plus amoureux que chaste, un peu traître sans croire qu'il le fût, un peu jaloux, malicieux, plein de vanité sans se croire tel, sans façon, sans affectation, avec une assez bonne dose de folie jointe à la ferme persuasion d'être sage, circonspect et prudent. Voilà le beau caractère que Cellini nous retrace dans l'histoire de sa vie, très-certain de peindre un héros. »

Il ne manque à ce portrait, pour être achevé, que des nuances un peu plus accusées et un ou deux traits de caractère. L'empirisme italien, ce milieu entre le mensonge et le charlatanisme, que nous retrouverions non-seulement au seizième siècle, mais encore à la fin du dix-huitième, chez Casanova, par exemple, n'y est point mentionné. Et

(1) *Vie de Benvenuto Cellini écrite par lui-même*, p. 9, t. I. Pour cette citation et pour toutes celles qui suivent, je me suis servi de la traduction de M. Fargasse.

c'est un point d'autant plus important, que la piété véritable dont Cellini fait montre à chaque instant, et dont ne parle pas M. Baretti, ne saurait guère se concilier avec ce charlatanisme constant que dans le pays classique des brigands dévots à la madone. Ce n'est pas assez non plus de donner à Cellini un peu de penchant à la trahison et à la jalousie : sa conduite avec le Primatice, avec son élève Paolo Micceri et les cent aventures dans lesquelles nous le voyons guetter son ennemi au passage comme un sauvage des forêts de l'Amérique ou un bandit corse, sont des actes suffisants pour juger jusqu'où il poussait ces deux vices, assez répandus dans la belle Italie.

Le meilleur moyen au surplus de comprendre et d'analyser le caractère de Benvenuto Cellini est de suivre le cours de sa vie, en s'arrêtant aux points principaux. Nous le ferons le plus succinctement possible.

Benvenuto Cellini, fils de maître Giovanni Cellini, Florentin, naquit à Florence en 1500. Sa généalogie remonterait fort loin, d'après ses Mémoires, car il prétend descendre d'un certain Fiorino, de Cellino, capitaine de César, et ce Fiorino aurait donné son nom à Florence, parce qu'il avait pris ses quartiers à Fiesole, où depuis s'éleva la ville de Michel-Ange. Je ne cite ce fait que pour montrer les ridicules prétentions de Cellini. Le fait est que son père, Giovanni, était dans une condition assez humble pour qu'il ne dédaignât pas lui-même d'entrer en qualité de joueur de flûte dans une compagnie de musiciens de Laurent et de Pierre de Médicis. Il avait abandonné sa profession d'architecte pour s'adonner complétement à la musique ; aussi fit-il de grands efforts pour se pousser dans cet art. Mais au retour des Médicis, le cardinal, devenu le pape Léon X, l'appela à Rome, où il ne voulut pas aller. Peu après, le gonfalonier Salviati lui ôta l'emploi qu'il avait au palais. « Cela fut cause, dit Benvenuto, que je m'appliquai à l'orfévrerie. J'employais une partie de mon temps à apprendre cet art, et l'autre à jouer de la flûte malgré moi... »

Il passa par deux maîtres et devint bientôt un habile ouvrier, lorsque son frère et lui eurent une querelle avec des soldats de ce fameux Jean de Médicis qu'on nommait *le grand diable*. Les pierres volèrent, on mit les épées au vent. Le frère de Benvenuto fut blessé ; les soldats furent condamnés, et peu de temps après les deux frères exilés pour six mois de Florence. Benvenuto avait alors seize ans. Il passa chez un orfèvre de Sienne ces six mois d'exil. Au retour, on l'envoya à Bologne afin de se perfectionner sur la flûte, qu'il détestait. En même temps, il dessinait pour un Juif, avec qui il gagnait de l'argent.

A son retour au logis paternel, une légère contrariété le fit aussitôt repartir. Son frère Cecchino, qu'on destinait aux belles-lettres latines, et qui ne s'en souciait pas plus que lui ne se souciait de la musique, s'était engagé dans les troupes de Jean de Médicis. En partant, ses sœurs lui donnèrent une belle cape et un beau justaucorps tout neufs qui appartenaient à Benvenuto. Après une scène de reproches, celui-ci partit sans savoir où il allait, arriva à Lucques, de là à Pise, où il entra chez un orfèvre nommé Uliviera della Chiostra. Réconcilié avec son père, il revint à Florence, et se mit à étudier le beau style de Michel-Ange. Il partit ensuite pour Rome, revint encore et eut une autre querelle où il faillit assommer un de ses adversaires d'un coup de poing.

Ces combats entre artistes et artisans de même profession étaient assez fréquents alors, et souvent pour une simple question de salaire il arrivait que le maître et l'élève mettaient l'épée au vent.

Le caractère de Benvenuto devenait d'année en année plus intraitable. Il justifie ce propos de M. Baretti parlant de la lecture de ses Mémoires : « Le plaisir qu'elle procure a de l'analogie avec celui que l'on éprouve en voyant des animaux furieux armés de griffes et de défenses effrayantes lorsqu'on est à l'abri de leurs attaques. »

Irrité d'avoir été condamné pour ce fait à payer quatre mesures de farine, Benvenuto court à la maison de ses ennemis, les trouve à table, frappe le premier qui veut l'arrêter, et crie en montrant son poignard : « Traîtres, voici venir le jour où je vais vous tuer tous ! » Une rixe s'engagea, une rixe de douze contre un. Il ne resta sur le champ de bataille que le chaperon de Benvenuto. Mais le conseil des Huit prit au sérieux cette récidive, et fit publier un ban contre quiconque donnerait asile à Benvenuto. Il parvint nonobstant à s'échapper de Florence sous un déguisement de moine, et gagna Rome au moment de l'élection de Clément VII. C'est à cette époque qu'il exécuta plusieurs travaux pour Mme Porzia Chigi. Rien de plus gracieux que ce passage des Mémoires de Benvenuto. L'espèce d'affection tendre et respectueuse qu'il éprouve pour cette grande dame romaine, la douce protection qu'elle lui accorde, rappellent à l'esprit la charmante légende de Jehan de Saintré, moins son côté licencieux.

La carrière de Benvenuto commença dès lors à se dessiner. Il travaillait laborieusement, recevant de temps en temps des lettres de son père, qui l'exhortait, *pour l'amour de Dieu*, de jouer de la flûte.

Je passe sous silence une querelle qu'il eut contre des Espagnols qui voulaient le forcer à livrer un travail commandé par l'évêque de Salamanque, et que ce seigneur ne lui avait point payé. Seul dans sa boutique, l'escopette chargée, mèche allumée, il ajusta le maître d'hôtel qui guidait les assaillants et les mit en fuite. L'évêque menaça de ne lui laisser que les oreilles. Benvenuto, poussant l'audace jusqu'au bout, revêtit sa cotte de mailles, saisit un long poignard, et se rendit chez le prélat, qui avait armé ses gens. « En entrant, dit Benvenuto, je crus passer au milieu du zodiaque ; l'un semblait le lion, l'autre le scorpion, l'autre le cancer. » On le paya, et l'évêque voulut même obtenir d'autres travaux. Benvenuto mit pour condition qu'on le payerait d'avance. Le pape rit de cette bravade, et le recommanda au cardinal Cibo. Ce fut à qui, parmi les cardinaux, ferait des commandes à Cellini.

En même temps qu'il travaillait laborieusement, Benvenuto menait la vie dissipée avec Jules Romain et d'autres élèves de Raphaël. Les querelles allaient leur train.

Sur ces entrefaites, Rome fut envahie par Charles Bourbon, cousin de François Ier et connétable de France, ce prince aventurier qui passa à l'ennemi et couvrit l'Italie de brigands, malgré les traités de Charles-Quint. Le pape Clément se réfugia dans le fort Saint-Ange, et Benvenuto parvint à y entrer. L'artiste consacre un grand nombre de pages au récit de ses propres prouesses pendant le cours de cette affaire. Il serait trop long de les rapporter ici. En voici une pourtant d'un caractère si évidemment empirique, qu'elle aidera à juger l'homme.

Il dirigeait une partie de l'artillerie, et le pape le venait quelquefois regarder manœuvrer. Un jour que le pontife se promenait sur le bastion, Benvenuto aperçut au Prati un colonel espagnol vêtu de rouge. « Quand j'eus réfléchi à ce que je pouvais faire, dit-il, je saisis un faucon qui était près de moi, je le braquai, je le chargeai d'une forte quantité de poudre fine, mêlée avec de la poudre ordinaire, puis je le pointai avec soin sur cet homme rouge, calculant une courbe avec une adresse

admirable, car il était si éloigné qu'il n'était pas dans les règles de l'art de tirer droit avec une pièce de ce calibre. J'y mis le feu, et je touchai précisément au milieu de cet homme rouge, qui, par bravade, suivant l'usage des Espagnols, faisait signe de vouloir parer le coup avec son épée. Mon projectile frappa sur cette épée, et je vis cet homme coupé en deux. Le pape, qui ne s'y attendait pas, en fut très-content et très-étonné. » La vérité est que le pape aurait eu quelque raison de s'étonner d'un pareil fait, s'il en avait pu être témoin. Mais ne croirait-on pas lire les fantastiques et joyeuses *Aventures du baron de Munkansen?*

A côté de cette anecdote, où se trahissent la vantardise et les habitudes de mensonge de Benvenuto, il est bon d'en placer une qui le révèle sous un tout autre jour. Elle arriva un peu plus tard, à propos d'une attaque dirigée contre le guet qui emmenait en prison un certain capitaine Cisti, par quatre jeunes gens, dont l'un, nommé Bertino Aldobrandi, qui poussait l'affaire, fut blessé, couché sur le pavé et relevé en mauvais état. Cecchino, le frère de Benvenuto, apprenant cette nouvelle, poussa des cris de fureur, et demanda qui avait tué Bertino. On le lui montra. Il se jeta sur le guet, et donna un coup d'épée dans le ventre au meurtrier. Ensuite il chargea de nouveau le guet, mais il reçut une arquebusade dans le genou droit.

Benvenuto était à table; il entend le bruit, prend son épée, accourt, et reconnaît son frère. «—Tu seras vengé!» s'écrie-t-il. A quelques pas de là, le chevalier du guet se retirait avec une cinquantaine d'hommes. Benvenuto court à lui. Berlinghier, son ami, l'arrête. Le chevalier du guet s'éloigne; on ramène Benvenuto près de son frère.

La scène à laquelle il nous fait assister ici est d'un caractère si grand, si pénétré, si plein de douleur et de croyance en Dieu, qu'on l'affaiblirait en la rendant. Cecchino mourut en soldat. On lui avait mis les jambes dans une lourde caisse; au dernier moment, il se débarrassa, « il fit, dit Benvenuto, un geste comme pour monter à cheval, et, tournant son visage vers moi, il répéta trois fois, adieu! adieu! et son âme courageuse quitta son corps avec ces derniers mots. »

A dater de ce jour, Benvenuto devient sombre. Il ne songe plus qu'à l'archer qui a tué son frère et dont le blessé a donné le signalement. Il le suit partout.

Un soir cet homme, sortant de souper, se tenait, l'épée à la main, sur le seuil de sa porte. « Je m'approchai adroitement de lui, dit-il, avec un poignard long comme un couteau de chasse; je lui en assénai un coup d'arrière-main tel, que je pensai lui trancher la tête. Il se retourna promptement: le coup l'atteignit sur la pointe de l'épaule gauche, et brisa l'os. Il se leva, abandonna son épée, étourdi par la douleur, et se mit à courir. Je l'atteignis en quatre pas: j'élevai le poignard au-dessus de sa tête; il l'inclina très-bas, de sorte que l'arme frappa l'os du cou et la nuque. Elle entra si profondément que, malgré tous mes efforts pour la retirer, je ne pus y parvenir.

Quelque admiration qu'on puisse éprouver pour l'artiste, il est impossible de n'être pas frappé d'horreur au froid récit de cet assassinat raconté par l'assassin lui-même. Il est évident qu'en cette circonstance Benvenuto ne mérite pas d'autre qualification. L'archer était dans son droit, et quels que fussent les désordres d'une époque livrée aux fureurs de la guerre et de l'anarchie, celles-ci ne sauraient absolument excuser cette absence totale des notions du juste et de l'injuste. Le pape eut la faiblesse de ne lui pas infliger de punition, et de se borner à lui dire: « Or çà! Benvenuto, tu es *guéri*, tâche de vivre. »

Benvenuto n'en fut pas plus sage, et trouva moyen par la suite d'irriter le pape lui-même. Il quitta Rome, et se rendit auprès du duc Alexandre, qui l'accueillit bien. Mais Benvenuto ne pouvait rester longtemps dans le même endroit. Il revint à Rome avec un sauf-conduit. Le lendemain même de son arrivée, avant le point du jour, le chevalier du guet, suivi d'une trentaine d'hommes, heurtait à sa porte. Benvenuto fit bonne contenance, et, couvert de sa cotte de mailles, il se présenta son sauf-conduit d'une main, son épée de l'autre. La police battit en retraite.

L'orage ne s'en amassait pas moins sur la tête de Benvenuto. Le nombre de ses mauvaises affaires croissait de jour en jour, et son insolence envers les hommes les plus puissants lui faisait d'irréconciliables ennemis. Après plusieurs voyages à Florence, en France et autres lieux, il revint enfin à Rome, où il fut arrêté par le chevalier du guet Crespino, au bout de la rue Julia.

On l'accusait d'avoir dérobé de l'or et des diamants alors que le pape s'était retiré au fort Saint-Ange et qu'il avait confié à Benvenuto un grand nombre de bijoux précieux pour qu'il les démontât et en fondît les métaux. Ce n'était qu'un prétexte; Paul III voulait châtier un homme assez audacieux pour ne pas supporter le moindre tort à son égard sans d'insolentes récriminations.

Dans les premiers temps de sa captivité au château Saint-Ange, Benvenuto Cellini fut traité assez doucement. On lui permit, sur parole, de circuler dans l'intérieur du fort. Le gouverneur, messire Giorgio, chevalier des Ugolini, était un personnage assez traitable, mais dont l'heureux caractère était gâté par une maladie singulière, qui le prenait une fois l'an et lui durait quelque temps. Pendant cette époque critique, il se croyait changé en une bête quelconque, dont il imitait les cris.

Les bonnes relations entre le gouverneur et le prisonnier furent de courte durée. Un moine de la famille Pallavicina, compagnon de prison de Benvenuto, lui vola de la cire avec laquelle il modelait, prit des empreintes, et fit faire de fausses clefs pour s'évader. Le serrurier le dénonça, et Benvenuto passa pour le coupable. Il parvint pourtant à se disculper, mais la rigueur qu'on déploya au début de cette affaire lui fit prendre la résolution de s'évader. Jamais évasion, y compris celle de Casanova s'échappant des plombs de Venise, ne fut accompagnée de circonstances plus dramatiques.

A l'aide de gros draps de lit neufs découpés en lanières, il parvint à tresser une corde. Sur ces entrefaites, sa situation s'aggrava par la faute d'un de ses élèves, qui s'était jeté le fer à la main sur un des ennemis de son maître. Le pape, irrité, fit dire à Benvenuto que, puisque le roi de France avait demandé qu'il fût mis en jugement, et acquitté s'il était innocent, on lui laissait trois jours pour se défendre. Il n'en devenait que plus urgent de s'évader.

Malheureusement le gouverneur, messire Giorgio, qui venait d'entrer dans sa maladie annuelle, avait repris Benvenuto en affection et ne le quittait presque pas. Un besoin de conversation que rien ne pouvait apaiser le poussait, dans les commencements de son mal, à rechercher la compagnie. Il s'était antérieurement cru mort, puis grenouille, puis cruche à l'huile. Cette année-là, se croyant changé en chauve-souris, il faisait pour s'envoler des efforts inouïs, et battait des bras en poussant de petits cris aigus. Il questionnait Benvenuto pour savoir si lui aussi n'éprouvait point d'envie de s'envoler, comment il s'y prendrait, etc. Benvenuto répondit qu'il se fabriquerait une paire d'ailes en imitant celles des chauves-souris. A ce mot de chauve-souris, le gouverneur entra dans un ravissement inexprimable. — Et tu aurais le courage de

voler? — Sans doute. — Eh bien! moi aussi, s'écria-t-il; « mais comme le pape m'a commandé de te garder avec le plus grand soin, et que je sais que tu es un rusé diable qui t'enfuirais, je vais te faire enfermer sous cent serrures, dans la crainte que tu n'échappes. »

Sur les ordres de ce monomane, Benvenuto fut en effet très-étroitement resserré et gardé dans sa prison.

Outre les lanières de toile, il possédait un long poignard et une forte paire de tenailles. Il cachait le tout dans son lit qu'il couvrait de fleurs, et dont il écartait les geôliers, dans la crainte qu'ils ne le salissent. L'innocent gouverneur favorisa lui-même ces précautions, en ordonnant qu'on entrât sans épée dans la prison de Benvenuto, et qu'on ne touchât pas à son lit. Il ajouta qu'étant chauve-souris il rattraperait aisément Benvenuto s'il s'envolait, celui-ci n'étant qu'une fausse chauve-souris, et qu'il volerait plus vite que lui-même pendant la nuit.

Ayant pris la résolution de partir, Benvenuto, deux heures avant le jour, enleva les ferrures de la porte limées d'avance, rongeant le bois avec les dents, de crainte de faire du bruit. Il sortit, courut aux latrines de la plate-forme, enleva deux tuiles du toit, y monta en pourpoint



Benvenuto Cellini à genoux devant François Ier. Madame d'Etampes. Dessin de M. G. Janet.

et en haut-de-chausses blanc, glissa son poignard dans son brodequin, attacha ses bandes de toile, et se confia à l'aide de Dieu. Il toucha terre dans un enclos entouré de grands murs. Une poutre qu'il heurta du pied et qu'il dressa contre la muraille lui permit de l'escalader. Il attacha ensuite à l'extrémité de la poutre un bout de ses lanières, et glissa de l'autre côté du mur.

— « Le sang ruisselait de mes mains, dit-il ; je fus forcé de me reposer et de les baigner avec mon urine. »

Il lui restait à franchir la dernière enceinte, et déjà il attachait son dernier bout de lanière à un créneau, lorsqu'une sentinelle l'aperçut. Il saisit son poignard et marcha si résolument à la rencontre du soldat, que celui-ci prit la fuite. Une autre sentinelle fit semblant de ne le point apercevoir. Il retourna à son créneau ; mais, dans cette seconde descente, ses mains usées à l'intérieur lui causèrent un mal si violent qu'il lâcha prise et tomba. Il ressentit une douleur à la tête et s'évanouit.

Il resta ainsi, prétend-il, pendant environ une heure et demie. Lorsque la fraîcheur du matin l'éveilla, il s'aper-

çut qu'il s'était cassé la jambe. Il rapprocha les os du mieux qu'il put, et la banda. — « Je m'avançai, dit-il, à quatre pattes vers la porte de Rome. »

En écartant une grosse pierre, il parvint à passer sous la porte ; mais à peine était-il entré dans la ville, qu'une bande d'énormes chiens se jeta sur lui avec fureur. Il en frappa un d'un coup de poignard, le reste se rua sur le blessé, et, pendant ce temps, Benvenuto, continuant de se traîner sur ses quatre membres, gagna l'église Traspontina, et prit ensuite le chemin de Saint-Pierre. Un porteur d'eau le porta sur la plate-forme. Il se traîna de là chez la duchesse Ottavio, veuve du duc Alexandre, assassiné par Lorenzaccio. Mais il fut reconnu par un valet du cardinal Cornaro, qui ordonna qu'on le lui apportât.

Benvenuto put alors recevoir les soins que réclamait son état. Il n'était pourtant pas au terme de ses souffrances. Le cardinal était allé demander la grâce du fugitif ; d'autres personnes joignirent leurs sollicitations aux siennes. Le pape accorda son pardon, et la noblesse de Rome vint rendre visite à Benvenuto. Un seul personnage se plaignit de cette aventure, le gouverneur de la prison. Le bon messire Giorgio se rendit à tire-d'aile chez le pape, et déclara que Benvenuto s'était envolé, quoiqu'il eût donné parole de ne le point faire, et demanda qu'on le remît sous sa garde. Le pape promit en riant de le lui rendre.

Il ne tint que trop parole. Il n'y avait pas très-longtemps que Benvenuto était en liberté dans la maison du cardinal Cornaro, quand le pape l'envoya prendre et le « fit mettre dans une chambre basse de son jardin secret.» Le cardinal lui fit donner avis de se tenir sur ses gardes. Il ne toucha point aux aliments qu'on lui servait à ses repas. Quoiqu'il fût visité par une foule de grands seigneurs, il ne se sentait pas plus tranquille. La nuit de la Fête-Dieu, après avoir soupé avec ses amis, il venait de s'endormir, quand son chien poussa des aboiements furieux. Le chevalier du guet entra, suivi de ses hommes, s'empara de Benvenuto et le transféra à la tour de Nona, dans un cachot où il le fit garder à vue.

Benvenuto se remit entre les mains de Dieu, et, « persuadé, dit-il, que les anges du ciel l'enlèveraient de sa prison », il s'endormit sur un mauvais matelas. On l'éveilla pour lui lire sa sentence ; mais Benedetto, qui était chargé de cet office, fondit en larmes et courut chez l'épouse de Pio Luighi, la signora Zerolima. Elle se rendit avec la duchesse Ottavio chez le pape, et obtint la grâce de la vie pour Benvenuto, qu'on transporta alors à ce château Saint-Ange dont il s'était si courageusement évadé. « On le mit dans un cachot fort obscur, rempli d'eau, de tarentules et d'insectes venimeux », où il ne pouvait remuer à cause de sa jambe cassée. Il ne jouissait guère que d'une heure et demie de jour. Accablé de désespoir, il essaya de se tuer en laissant tomber une forte pièce de bois sur sa tête.

Ici le merveilleux reprend son tour. Benvenuto prétend qu'en voulant porter la main à la poutre, il fut jeté à quatre pas par une puissance invisible, et qu'il s'évanouit d'épouvante. Dans sa léthargie, qui dura fort longtemps, il entendit le capitaine Sandrino s'écrier : « Infortuné ! voilà donc la fin qui était réservée à tant de talents ! »

Il est à remarquer que le capitaine Sandrino n'oublie point dans ce douloureux moment le « tant de talents ! »

« A ces mots, dit Benvenuto, j'ouvris les yeux, et je vis des prêtres couverts de leurs étoles, qui s'écrièrent : — Vous nous aviez dit qu'il était mort ! »

Dès lors, Benvenuto tombe dans une sorte de mysticisme religieux, accompagné de visions singulières. Il écrit avec de la brique délayée dans de l'eau un dialogue entre l'esprit et le corps. On le jette bientôt dans le cachot où était mort de faim le prédicateur Fozano. Sa piété le soutient ; l'être invisible qui lui a sauvé la vie lui parle ; une sorte de vision dantesque, où apparaissent Jésus-Christ, les anges et le soleil, succède à cet état.

Le gouverneur, à son lit de mort, se repentit enfin de ses rigueurs et fit apporter quelques adoucissements à la captivité de Benvenuto. Celui-ci lui envoya un sonnet pour le remercier. Le lendemain, on le tira de son cachot et on le mit dans la chambre qu'il occupait avant son évasion. Mais une crainte plus épouvantable ne tarda pas à l'assaillir : il se crut empoisonné avec du diamant pilé qu'on mêlait à ses aliments. D'après lui, le lapidaire chargé de piler le diamant, pour en tirer profit, y aurait substitué un béryl sans valeur. Benvenuto attribue son salut à cette fraude. Il ne mangea plus que des aliments que lui envoyait l'évêque de Pavie, alors enfermé au château.

Cependant le seigneur de Montluc et le cardinal Farnèse ne cessaient de demander la grâce de Benvenuto. Sur ces entrefaites, le cardinal de Ferrare étant venu à Rome, profita d'un souper avec le pape pour lui dire que François Ier désirait beaucoup avoir Benvenuto. Le pape « dit au cardinal, avec un grand éclat de rire : Je veux qu'à l'instant même vous l'emmeniez chez vous ! »

Dans cette partie de ses Mémoires, Benvenuto revient avec insistance sur ses visions. Il rapporte un long chapitre qu'il a composé *en l'honneur de la prison*. Il raconte aussi que, dans un songe épouvantable, on lui écrivit des choses importantes sur le front, et qu'il en vit quelques traces en s'éveillant. — « Depuis l'instant où j'eus la vision dont j'ai parlé, ajoute-t-il, il m'est resté sur la tête une lueur miraculeuse qu'ont pu voir tous ceux à qui je l'ai montrée ; mais ils sont en très-petit nombre. On l'aperçoit sur mon ombre le matin, depuis deux heures à compter du lever du soleil. On la voit beaucoup mieux lorsque le gazon est couvert d'une légère rosée, ou le soir, au coucher du soleil. Je m'en aperçus en France, à Paris ; comme l'air dans ce pays-là est moins chargé de vapeurs, on la voit beaucoup mieux qu'en Italie, où elles sont plus fréquentes. Cependant je puis aussi la voir et la montrer aux autres. » Benvenuto ignorait que l'auréole dont il parle se produit assez souvent aux heures crépusculaires, et s'explique par des causes purement physiques. Si sa personnalité ne l'eût pas aveuglé au point de lui faire croire que le merveilleux s'attachait à sa personne, il aurait pu voir rayonner l'auréole dont il parle autour de la tête du premier venu.

Benvenuto resta quelque temps chez son libérateur, le cardinal d'Est, fit un voyage à Tagliacozzo, pour y chercher son élève Ascanio, et partit peu après pour la France. En route, il trouva moyen de se quereller avec un maître de poste, qu'il tua d'une arquebusade. Il passa quelque temps près du duc de Ferrare, dont il fit le portrait, et arriva enfin à Fontainebleau. François Ier l'accueillit bien ; mais Cellini, mécontent des appointements que le cardinal de Ferrare trouva bon de fixer de la part du roi, quitta la cour et partit pour la Terre-Sainte. Un messager le rejoignit et le ramena. Outre cinq cents écus que lui donna le roi, ses appointements furent fixés à 700 écus, comme ceux qu'on avait donnés à Léonard de Vinci.

On peut considérer le temps que Benvenuto Cellini passa en France comme la plus belle époque de sa vie. Il n'eût tenu qu'à lui d'y finir ses jours avec une fortune considérable et comblé d'honneurs, si son intraitable caractère lui eût permis de vivre en paix quelque part.

Aucun souverain n'a égalé la munificence de François Ier envers les artistes. Il combla Benvenuto de bienfaits, pensionna ses élèves, lui commanda douze flambeaux d'argent de la hauteur de sa propre taille, et plusieurs autres travaux. Il lui fit présent du château de Nesle, où est aujourd'hui l'hôtel de la Monnaie, et qu'on nommait alors le Petit Nesle. Ce château avait été laissé au prévôt de Paris, après l'abolition de la charge du bailli conservateur des priviléges et juge des procès de l'Université de Paris. Le prévôt ne l'occupait point. Le roi envoya un de ses lieutenants l'occuper, mais il fallut employer la force pour s'en emparer. Cela se passait en 1540, et montre à quel point l'autorité, si haut placée qu'elle fût, était encore peu respectée. Dans ce château, Benvenuto et ses gens durent s'armer comme en état de guerre, pour n'être pas tués. Les gentilshommes amis du prévôt de Paris l'abreuvaient d'insultes. Il se plaignit au roi, qui lui dit : « Si vous êtes ce Benvenuto dont j'ai entendu parler, agissez à votre manière, je vous en donne toute liberté. » Il donna ensuite ordre à son secrétaire, monseigneur de Villerois, de pourvoir aux besoins de Cellini.

M. de Villerois, qui voulait que le Petit Nesle restât au prévôt de Paris, profita de cet ordre pour faire occuper une partie du château par le seigneur de Marmagne. Benvenuto menaça de le tuer. Marmagne fut contraint de se retirer. Libre enfin dans sa maison, Benvenuto y installa un grand nombre d'ouvriers. Il n'était cependant pas au bout de ses peines, car un soir qu'il rapportait chez lui une grosse quantité d'or, pour un travail que le roi lui avait confié, il fut attaqué, à la hauteur des Augustins, par quatre hommes le fer au poing. Il vint à bout, en se défendant, de gagner son logis. Plusieurs parties du château de Nesle étaient habitées par des locataires, entre autres, par un imprimeur et un fabricant de salpêtre. Benvenuto les renvoya ; mais le dernier ayant fait difficulté de partir, Benvenuto, suivi de ses Français, de ses Italiens et de ses Allemands, entra dans le logis de cet homme, l'épée à la main, brisa, *en un instant*, tout son mobilier et le jeta par les fenêtres. Il en fit à peu près autant à l'égard d'un autre locataire, et augmenta chaque jour le nombre de ses ennemis.

Jamais homme ne se plaignit plus amèrement que Benvenuto des moindres actes de rivalité de la part des artistes ses confrères, et ne s'en vengea plus cruellement à l'occasion ; mais sa personnalité allait si loin et il possédait si peu le sentiment de l'équité, qu'il commit souvent des actes bien plus blâmables que ceux qu'il reprochait aux autres. Sa conduite envers le Primatice, Bandinelli et l'Ammanati en donne trois exemples plus que suffisants.

L'ennemi le plus puissant qu'il s'attira fut Mme d'Etampes. Elle protégeait le Primatice ; la conduite de Benvenuto à l'égard de ce peintre l'irrita profondément. Dans plusieurs autres circonstances, trop peu importantes pour prendre place dans cette courte étude, Cellini trouva moyen de blesser l'amour-propre de cette dame. Mme d'Etampes exerçait alors un empire considérable sur l'esprit du roi ; elle ne le quittait pas plus que son ombre. Aussi parvint-elle à attirer quelques réprimandes du roi sur la tête de Benvenuto, qui n'y donnait que trop de sujets. Elle fit habilement observer au roi que Benvenuto, au lieu de continuer les travaux qui lui étaient commandés, se livrait à tous les caprices de son imagination. François Ier se rendit à l'atelier de Benvenuto, et lui reprocha son indocilité en des termes qui définissent très-exactement les rapports de l'art avec le pouvoir à cette époque de notre histoire : « C'est une chose fort étonnante, Benvenuto, que vous autres artistes, vous ne vouliez pas reconnaître que vous ne pouvez pas exercer vos talents tout seuls. Vous devriez savoir que vous ne vous faites un nom que par les occasions que nous vous offrons, et par conséquent être un peu plus obéissant, plus soumis, et ne pas tant agir à votre tête. Je me souviens de vous avoir expressément commandé douze statues d'argent, dont j'avais la plus grande envie, et vous avez voulu me faire une salière, des vases, des bustes, des portes et quantité de choses. Je suis vraiment étonné de voir que vous ayez négligé ce que je désirais, et que vous ne vous soyez occupé que de ce qui vous plaît. Si donc vous voulez vous conduire ainsi, je vous ferai voir comment j'agis, quand je veux qu'on remplisse mes intentions. Je vous avertis en conséquence de m'obéir, car si vous vous obstinez à travailler à votre fantaisie, c'est comme si vous vous frappiez la tête contre les murs. »

Il n'en fallait pas tant pour exciter la fureur de l'irascible Benvenuto. Il mit pourtant un genou en terre et baisa les vêtements du roi. Mais peu de jours après, quelques instances qu'on fît, il partit presque secrètement, laissant à la garde de son élève Ascanio tout ce qu'il possédait.

Il fit ce voyage de Paris à Florence avec une tristesse profonde et agité d'irrésolutions faciles à concevoir. Il arriva au mois d'août 1545. Côme Ier était alors le duc régnant de Florence. Il accueillit Benvenuto et lui demanda de travailler pour lui. Benvenuto accepta par un sentiment d'orgueil. Il était bien aise de montrer à l'école Florentine ses talents de sculpteur, et demanda qu'il lui fût permis de faire une grande statue pour la place que l'on nomme aujourd'hui la piazza del Gran-Duca.

Cette statue représente Persée foulant sous ses pieds le corps de Méduse ; d'une main il tient son glaive, de l'autre, la tête qu'il vient de trancher. Le socle de la statue est chargé de figures et d'ornements qui donnent à l'ensemble de ce grand ouvrage quelque chose d'un peu colifichet. La vérité est que Benvenuto, orfèvre sans égal, ne fut jamais un sculpteur de premier ordre. Les qualités qu'exigent l'orfévrerie lui nuisaient dans la sculpture, qui demande beaucoup plus de simplicité, et par conséquent une autre façon de comprendre le sujet.

Benvenuto Cellini n'a pas achevé ses Mémoires. Les huit dernières années manquent à ce récit dramatique et instructif qui offre un curieux monument des mœurs artistiques au seizième siècle. Les causes qui le déterminèrent à interrompre le récit de sa vie ne sont pas connues.

Quelques notes trouvées dans ses papiers ont servi à compléter tant bien que mal sa biographie. D'après son propre récit et par d'autres documents, on sait que cet homme violent et si prompt à la haine fut constamment pour sa famille le plus généreux des protecteurs. La misère de sa sœur et de ses nièces ne fut pas sans influence sur son départ de France.

Déjà anobli par François Ier, Benvenuto fut en outre élu membre de la noblesse florentine. Il le consigne dans une note, et montre ainsi l'importance qu'il attacha à ce fait. Il a soin de marquer l'heure et le jour (le 12 décembre 1554, à dix-neuf heures) ; il n'oublie même pas la qualité des personnes qui vinrent lui apporter cette nouvelle (deux commandeurs du palais).

Les dernières années de la vie de Benvenuto ne furent pas plus heureuses que celles du commencement. Nul homme n'eut plus que lui l'art de se créer des embarras et des ennuis. La parcimonie avec laquelle le duc Côme rétribua ses travaux ne fit qu'augmenter son irascibilité

naturelle. La grande considération dont il jouissait ne suffisait pas pour apaiser son insatiable personnalité. Il mourut sans amis, à soixante-onze ans (13 février 1571). Selon sa volonté, il fut inhumé dans l'église de l'Annonciation. On lui fit de belles funérailles.

Il ne reste aujourd'hui qu'un petit nombre d'ouvrages



Statue de *Persée* et autres ouvrages de Benvenuto Cellini.

de Benvenuto Cellini. Pour qu'une œuvre d'art puisse traverser impunément les siècles, il faut qu'elle ne tire sa valeur que d'elle-même. Les métaux précieux tentent la cupidité. Le marbre ne peut servir ni à soudoyer des soldats, ni à parer une femme, ni même à payer le boulanger. Sous cette froide matière, l'idéal brille pur et à l'abri des vices ou des besoins grossiers de l'homme. Tout au plus pourra-t-il redouter les fureurs de l'iconoclaste.

Hippolyte CASTILLE.

POÉSIE.



Ce qu'on fait avec un petit sou.

LE PETIT SOU NEUF.

Comme te voilà beau, monsieur le petit sou!
Tu ressembles à la grisette
En robe du dimanche. As-tu pris au Pérou
Les couleurs d'or de ta toilette?

Avec tes habits neufs, petit sou, mon mignon,
Tu sembles de bonne famille.
— Serait-ce monseigneur le louis d'or? dit-on.
— Non, c'est un parvenu qui brille.

Tu sors de la Monnaie ainsi que d'un château;
Tu prends des airs fiers et sublimes;
Et chacun te salue en te voyant si beau,
Petit marquis de cinq centimes.

Le sou classique est humble et sans prétention,
Noir, vieux, sans parure empruntée;
Mais on vient d'en tirer une autre édition,
Revue et non pas augmentée.

La jeunesse est volage, elle aime à voyager;
Tout l'attire, rien ne l'effraie;

Pars donc, va parcourir, vagabond et léger,
La poche et le porte-monnaie ;

La bourse de l'avare, où sonnent les écus,
Celle du prodigue, où, je gage,
Tu te verras parfois seul, comme Marius
Sur les ruines de Carthage.

Mais dans la main du pauvre arrive sans retard,
Et ne va pas manquer au petit Savoyard,
Au chanteur de la rue, oiseau sans nid peut-être,
Rossignol enroué, dont le sort est cruel.
Si la manne aujourd'hui ne tombe plus du ciel,
Qu'au moins le petit sou tombe de la fenêtre.

Sois le prix du travail. Dans ce grenier, vois-tu
Cette active ouvrière? Elle est jeune, elle est belle:
Satan lui proposa diamants et dentelle,
Mais, l'aiguille à la main, elle l'a combattu.
C'est pour te conquérir qu'elle veille et travaille :
L'honnête petit sou semble être la médaille
Que dans notre Paris on frappe à la vertu.

Ami de l'ouvrière, à qui tu viens sourire,
Habitant des greniers et de la tirelire,
Jamais du coffre-fort tu n'auras les honneurs,
C'est le palais où vit la pièce d'or altière;
Mais l'humble tirelire est, comme la chaumière
Où tu t'endors en paix, sans souci des voleurs.

Allons, en avant marche ! entre dans la caserne.
On t'illustra d'un aigle, ô petit sou moderne,
Pour payer nos soldats! Le courage et l'honneur
Ont des lauriers au front et des sous dans la poche :
Le soldat est sans biens, sans peur et sans reproche;
Le cuivre est dans sa bourse et l'or est dans son cœur.

Mais pour les frais du culte un prêtre te demande.
Mon petit sou béni, tombe vite en offrande.
Ajoute une lumière à l'autel plus vermeil,
Viens donner une fleur au Dieu qui sans mesure
Nous donna les grands bois et la grande nature,
Un simple cierge au Dieu qui nous rend le soleil.

Un jour, ô sou charmant que la jeunesse enivre,
Tu deviendras pareil à ces vieillards de cuivre,
Usés, noircis, rouillés! Le temps nous vieillit tous;
A l'un il met la ride, à l'autre il met la rouille.
De leur jeune fraîcheur, en passant, il dépouille
Les roses du printemps comme les petits sous.

Tu diras : « Je suis vieux, mais j'ai vécu sans crimes,
« Sans tenter l'assassin avec mes cinq centimes.
« Jamais le sang versé ne me déshonora;
« Et si j'eus, par hasard, dans ma longue carrière,
« Quelque tache, ce fut le vin de la barrière,
« Ce péché du lundi, que Dieu pardonnera.

« Parfois au cabaret si j'allai par mégarde,
« Du moins je consolai souvent dans la mansarde.
« Du nectar à six sous je donnai les douceurs,
« Mais j'obligeai le pauvre, et je fus moins frivole
« Que l'or, ce grand seigneur, mon frère du Pactole :
« J'ai fait couler du vin, mais j'ai séché des pleurs.

« Je suis le petit sou que l'on fit pour l'aumône;
« J'ouvre une porte au ciel à celui qui me donne.
« Je fais un peu de bien, sans venir du Pérou.
« Avec les pièces d'or, soleils de la cassette,
« On bâtit des palais pompeux, mais on achète
« Sa place au paradis avec un petit sou. »

Anaïs SÉGALAS.

LA CANNE DU MAJOR.

A Auguste Brebam.

Petits garçons dont la bande étourdie
Rit, quand je passe en votre gai chemin,
Du vieux bâton sur lequel je m'appuie,
Du seul ami qui presse encor ma main;

Venez un peu près de la vieille dame
Qui vous fait rire et ne vous en veut pas :
Soyez galants, messieurs! c'est une femme
Qu'ont entourée autrefois vos papas...

Je vous dirai l'histoire de la canne
Que me légua mon ami le major :
Nous verrons bien si quelqu'un me condamne,
Et nous verrons si vous rirez encor.

Ce major-là, de bonne heure invalide,
Revint avec une jambe de bois...
J'ai bien dansé sur l'autre plus solide,
Et bien souvent j'ai caressé sa croix.

Quand je perdis mon père, puis ma mère,
« Allons, dit-il, j'hérite d'un enfant ! »
Pour me l'apprendre, il apprit la grammaire;
Moi, je l'appris... à jurer moins souvent.

Et je jouais toujours avec la canne
Qui soutenait mon ami le major,
Nous allons voir si quelqu'un me condamne,
Nous allons voir si vous rirez encor!

J'étais jolie et fine... Dieu sait comme!
Quand le major, me criant : Garde à nous!
Me fit gaîment épouser un brave homme
Dont j'eus trois fils, beaux, ma foi, comme vous!

Mais Dieu m'éprouve, et la guerre qui gronde
Me prend mes fils, puis mon époux encor!
Quoi! seule alors, me dis-je, seule au monde!...
« Et moi? morbleu! me dit le vieux major. »

Nous verrons bien si quelqu'un me condamne,
Nous verrons bien si vous rirez encor,
Quand j'aurai dit l'histoire de la canne
Que me légua mon ami le major!

Il est mort pauvre et presque centenaire,
Croyant au Ciel, que lui promit ma voix;
Et n'ayant pas d'autres biens sur la terre,
Il m'a laissé sa canne avec sa croix.

Au temps jadis cette croix me reporte,
Quand je l'admire auprès d'un peu de buis,
Et pour sa canne, eh bien! mais... je la porte,
Et j'en suis fière. Allons, riez, petits!...

Sur ce bâton, c'est mon cœur qui s'appuie,
Quoi! vous pleurez, enfants, vous avez tort.
Riez plutôt; mais je vous en supplie,
Aimez un peu mon ami le major!

Édouard PLOUVIER.

LE FUSEAU DE LA GRAND'MÈRE.

Ah ! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père !
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps ! quel temps c'était !

Grand-père était un vieux bonhomme,
Il avait bien près de cent ans;
Tout était vieux sous son vieux chaume,
Hors les enfants de ses enfants...
Vieux vin dans de vieilles armoires!
Vieille amitié ! vieilles amours!
Vieilles chansons! vieilles histoires !
Vieux souvenirs, jeunes toujours!...

Grand'mère était la gaîté même :
On la trouvait toujours riant;
Depuis le jour de son baptême
Elle riait en s'éveillant;
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme : aussi depuis
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays...

Le vieux moulin de mon grand-père
Tout comme lui s'est abattu ;
Le vieux fuseau de ma grand'mère
A mon cou flotte suspendu.
Et vous, couchés sur l'herbe épaisse,
Comme au vieux temps encore unis,
Je crois vous voir quand le jour baisse,
Et presque en larmes je redis :

Ah ! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère ;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait!
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère !
Comme il trottait!
Et quel bon temps!... quel temps c'était!

ÉDOUARD PLOUVIER.

CHRONIQUE DU MOIS. LES PRÉDICATEURS DE PARIS.

M. L'ABBÉ LE COURTIER,

CHANOINE-ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME DE PARIS,
PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE L'EMPEREUR.

Nous avouons notre embarras et notre insuffisance devant cette figure d'orateur, en même temps si éminente et si discrète, si noble et si familière, si grave et si spirituelle, que la modestie dérobe à la gloire depuis vingt-cinq ans. Nous ne connaissons M. l'abbé Le Courtier que pour l'avoir vu en chaire, aux Missions, à Saint-Thomas-d'Aquin, à la Madeleine, et dernièrement aux Tuileries. Nous ne savons rien de sa vie, enfermée dans le sanctuaire, si ce n'est ce que tout Paris en peut savoir.

Il est né dans la grande ville, l'a presque toujours habitée. Sa personne et son talent, comme ses manières et ses traditions, respirent, en effet, tout le parfum parisien, c'est-à-dire l'essence française à sa dernière puissance.

Venu au jour providentiellement à la fin du dix-huitième siècle, au moment où l'ancienne société s'abîmait sous la nouvelle, on le croirait destiné à former le lien le plus parfait entre les deux, tant il résume et confond en lui les souvenirs exquis de la première et les espérances solides de la seconde. Homme du passé par la dignité simple et charmante des formes, homme du présent par un genre d'éloquence inconnu avant lui, et qui n'appartient qu'à lui seul, homme de l'avenir par une influence d'autant plus pénétrante qu'il la fait moins sentir; — avec toutes les qualités qui devaient le pousser à briller dans le monde, il s'est borné à attirer le monde à lui, involontairement, à son insu peut-être, comme ces lumières pures et mystérieuses qui éclairent sans éblouir, et dirigent sans violenter.

Par le monde, nous entendons ici surtout les hautes classes, dont M. Le Courtier est le guide et l'oracle par excellence, et sur lesquelles il exercera un empire de plus en plus grand et salutaire, maintenant qu'une justice éclatante l'appelle au rang des Massillon et des Frayssinous.

Elevé aux séminaires de Paris, il dut y étudier la théologie moins que l'Ecriture-Sainte. On le devine à ses citations habituelles, où la parole de Dieu laisse peu de place à celle des hommes. Il fut huit ans vicaire, et s'exerça à la prédicatiou. On remarquait déjà la netteté, la précision, la valeur pratique de ses discours. Chargé de la cure des Missions-Etrangères, en 1830, il administra, dix ans, cette paroisse, avec le tact le plus remarquable, dans les circonstances les plus délicates. Il y prêcha les carêmes jusqu'à 1840, et devint le premier orateur de Paris dans l'homélie et le prône, ces genres si essentiels et si difficiles, ce pain quotidien de l'éloquence sacrée.

Le succès de ses Conférences sur le *Dimanche* le força de les publier en 1838. Cette épreuve, si funeste à tant d'improvisateurs, consacra hautement le mérite de celui-ci. L'effet du livre dépassa encore l'effet de la parole. Et cela devait être. Conception, plan, démonstration, enseignement, applications, style, ensemble et détails, tout, dans M. Le Courtier, est plein, logique, solide, utile, concis, limpide, c'est-à-dire admirablement français. Aussi ses autres ouvrages : le *Manuel de la messe*, l'*Explication de l'Eucologe*, la *Retraite de la Pentecôte*, et ses discours les plus remarqués, l'*Eloge de Jeanne d'Arc*, le *Denier de saint Pierre*, la *Propagation de la foi*, etc., ont-ils rejoint le *Dimanche* dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

Citons, en passant, deux traits qui montreront combien l'auteur sait tirer parti de la plus simple anecdote.

Il s'agissait de faire rougir « la génération incrédule, qui rapetisse la religion aux proportions du *culte*, se fait une gloire de *n'en pas user*, et, par son mépris pour le jour du Seigneur, étonne l'étranger et scandalise le protestant, le mahométan lui-même. »

« On raconte, dit l'orateur, que, dans nos possessions

du nord de l'Afrique, un soldat français disait à un Arabe:

« — Vous devez bien nous détester, nous autres *chiens de chrétiens?*

« — Vous détester? répondit gravement l'Arabe; point du tout! si vous étiez chrétiens, à la bonne heure: la religion du Prophète nous ordonnerait de vous haïr; mais vous n'êtes rien; nous ne vous voyons jamais à aucune assemblée de religion; nous nous bornons à vous mépriser. »

« Ce reproche hautain et dédaigneux est heureusement tombé, ajoute l'orateur, par l'érection d'un évêché à Alger, et par le zèle que l'on témoigne pour la religion catholique dans notre Afrique française. »

Plus loin, voulant montrer tout ce que l'observation du dimanche a de sublime et de touchant, de divin et d'humain à la fois, M. Le Courtier rappelle, à sa manière, une aventure du cardinal de Cheverus:

« M. de Cheverus, n'étant encore que vicaire de Boston, se sentit animé du désir de visiter et d'évangéliser le pays de Penobscot et de Passamaquody, où vivaient une multitude de sauvages, errants au milieu des bois. Il savait que ces tribus avaient été autrefois éclairées des lumières de la religion catholique; que, depuis cinquante ans, elles vivaient sans le moindre secours religieux, faute de prêtres. Et le vicaire de Boston brûlait du zèle d'aller ranimer, parmi ces peuplades, les souvenirs de la foi qui leur avait été prêchée.

« Après s'être fait instruire le mieux qu'il put de la langue de ces sauvages; après s'être muni de tout ce qui était nécessaire pour exercer ses fonctions et offrir le saint sacrifice dans un pays dépourvu de tout, comme celui où il allait entrer, M. de Cheverus partit, sous la conduite d'un guide, à pied, le bâton à la main, comme les premiers prédicateurs de l'Evangile. Jamais il n'avait fait encore pareille route, et il fallait tout le courage d'un apôtre pour en supporter les fatigues et les difficultés. Une sombre forêt, aucun chemin tracé, des broussailles et des épines à travers lesquelles il fallait s'ouvrir un passage; et puis, après de longues marches, point d'autre nourriture que le morceau de pain pris au départ; le soir, point d'autre lit que quelques branches d'arbres étendues par terre; et encore fallait-il allumer un grand feu tout autour, pour éloigner, pendant le sommeil, les serpents et les autres animaux dangereux.

« Le vicaire de Boston marchait ainsi avec son guide, depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin (c'était le dimanche) la forêt, dont le silence n'était troublé jusque-là que par le chant des oiseaux, les cris des bêtes sauvages ou les mugissements du vent, laissa entendre dans le lointain grand nombre de voix humaines chantant avec ensemble. M. de Cheverus s'arrête; il écoute..., mais il ne peut encore rien saisir. Il s'avance à grands pas, il écoute de nouveau...; cette fois il a entendu, il a presque compris; son cœur bat avec force...; mais il n'ose croire à ce qu'il entend. Il hâte sa marche, écoute encore..., et, à son grand étonnement, il distingue un chant et des paroles qui lui sont connus; c'est le chant de la *Messe royale de Dumont*, dont retentissent nos églises aux plus belles solennités!

« Qu'on se figure, si l'on peut, les douces émotions qui agitèrent son cœur dans ce moment: un Français, un prêtre, à deux mille lieues de sa patrie, courant comme le bon pasteur après sa brebis errante, et entendant tout à coup les forêts de l'Amérique retentir des chants sacrés qui ont charmé son enfance! Ce sont là des sensations qu'il faut avoir éprouvées pour les peindre.

« Après les premiers transports de la joie et de la reconnaissance, M. de Cheverus s'avance encore du côté d'où partent les voix. Déjà il aperçoit à travers les arbres la foule des sauvages qui continuent de chanter, et, sans être vu, il veut jouir à l'aise du ravissant spectacle qui s'offre à sa foi et à ses yeux baignés de larmes.

« La tribu est assemblée en grande partie dans une vaste clairière. Le peuple est rangé en ordre et en cercle. Au milieu, se trouvent les chefs et les anciens, qui paraissent présider à la cérémonie. Le chant de la messe se poursuit exactement selon l'ordre liturgique, et, vers le milieu de cette étonnante action, tous se prosternent la face contre terre, comme pour rappeler le moment de *l'élévation*, et pour adorer en esprit et en souvenir la céleste *victime* qui daigna autrefois descendre dans leurs forêts pour visiter et bénir leurs pères.

« Quelles nouvelles émotions se pressent alors dans un cœur tel que celui de M. de Cheverus! Il trouvait réunis à la fois dans cette scène l'attendrissant et le sublime. Il voyait un peuple, et un peuple sauvage, sans prêtre depuis cinquante années, resté fidèle à solenniser le *jour du Seigneur!* Il y avait je ne sais quoi de surhumain dans ces chants et cette action sacrés, présidés par la piété seule, retentissant au loin dans cette immense et majestueuse forêt, redits par tous les échos, portés au Ciel par tous les cœurs.

« Le nouvel apôtre ne veut pas interrompre ces touchants exercices; mais à peine sont-ils terminés, que, sortant des broussailles qui le cachent, il s'élance au milieu de la religieuse assemblée.

« A la vue de cette *robe noire*, qui ne leur avait pas apparu depuis si longtemps, les sauvages jettent des cris de joie et de bonheur; ils accourent, se pressent, se précipitent aux pieds de l'homme de Dieu. Les anciens improvisent un autel. M. de Cheverus comprend leur pensée; il prépare lui-même tout ce qu'il faut pour l'oblation du saint sacrifice. L'ordre et les rangs se rétablissent au signal des chefs; le silence n'est interrompu que par les élans de la reconnaissance envers le Seigneur. Encore quelques instants, et le Dieu de toute la terre, le Sauveur de tous les hommes était descendu au milieu de ce peuple fidèle et persévérant. Cette *seconde messe* fut suivie et entendue avec une ferveur digne des premiers siècles de l'Eglise.

« Quelle leçon, au dernier jour, pour tant d'hommes qui font profession, par vanité ou par insouciance, de ne pas *user du culte!* »

Qui dit simplicité, dit non-seulement grâce et onction, mais encore force et grandeur. En voici une preuve frappante, tirée de ces mêmes conférences du *Dimanche*, et que Bossuet n'eût certes pas démenties:

« Quiconque voudra diriger les peuples par le vrai désir de faire honorer et servir Dieu avec une pleine et sincère abnégation de soi sera incontestablement habile et presque toujours heureux. Mais quiconque, dans le gouvernement des masses, ravalera le Seigneur et sa vérité jusqu'aux indignes proportions d'un moyen de police ou d'une ressource diplomatique, sera écrasé par le poids immense qu'il aura imprudemment attiré sur sa tête, et verra se briser dans ses mains l'épée de la victoire, le sceptre du bon droit, la force même que donne la nécessité. »

En 1840, M. Le Courtier quitta la paroisse des Missions, où il sera éternellement regretté, et fut nommé chanoine théologal de Paris. Ses prédications n'en furent que plus

fréquentes et plus suivies, surtout à Saint-Thomas d'Aquin et à la Madeleine.

En 1849, il devint archiprêtre de Notre-Dame, ou délégué de l'archevêque pour remplir les fonctions spirituelles à la métropole, et, en 1850, on lui offrit le titre d'archidiacre, ou vicaire général de Paris.

C'est dans ces fonctions, éminentes et modestes tout ensemble, qu'à la fin du carême de 1853, un choix auguste alla chercher M. Le Courtier, à sa grande surprise, pour rouvrir à la parole de Dieu la chaire des Tuileries, muette depuis 1830.

Il était, nous assure-t-on, dans son confessionnal, lorsqu'une main inconnue vint y frapper et lui remettre l'invitation de prêcher le vendredi saint à la cour impériale.

Combien eussent été éblouis d'une telle mission!

Quant à l'humble prêtre, que pouvait-il faire, si ce n'est reconnaître le doigt de Dieu, et se rendre, sans fai-



M. Le Courtier, prédicateur ordinaire de l'Empereur.

blesse comme sans orgueil, à l'appel de la voix d'en haut?

C'est ce qu'il fit, avec la simplicité qui est le cachet de toute sa vie.

Peu de jours après, l'Empereur lui remettait la croix et le nommait son prédicateur ordinaire.

Un tel événement était à la fois une joie pour la religion, qui reprenait devant les rois, après un silence de vingt-quatre ans, la parole de Bossuet et de Bourdaloue; un honneur pour le chapitre de la métropole de Paris, auxquels on demandait le successeur de ces illustres apôtres; et une gloire pour M. Le Courtier, que son talent spécial et sa modestie même désignaient à la perspicacité du choix.

Car,—cela est évident et frappe ceux qui y songeaient le moins, —personne n'était plus digne et plus capable que l'archiprêtre de Notre-Dame de recommencer les

Petits-Carêmes de Massillon devant une cour du dix-neuvième siècle.

On va en juger par le court exorde qui a ouvert ses conférences de 1854, et dont nous devons la précieuse communication à un sténographe officieux des Tuileries. Que l'orateur nous pardonne cette indiscrétion, si elle arrive jusqu'à lui. Ses paroles ne sont pas de celles qu'on laisse tomber, mais de celles qu'on recueille et qu'on emporte comme un trésor. Aussi bien, il nous semble impossible que les sermons du prédicateur impérial échappent à la publicité. Mais nos lecteurs n'en apprécieront que mieux l'avant-goût inestimable qu'il nous est permis de leur offrir.

Figurez-vous la chapelle des Tuileries avec tous ses souvenirs historiques et toutes ses splendeurs restaurées : au pied de l'autel, les princes et leur famille ; autour d'eux, les représentants des puissances et des gloires d'ici-bas ; dans la chaire, vide depuis 1830, les fantômes de Bossuet, de Bourdaloue, de Massillon, de Fléchier, de Mascaron, de Fleury, de Boulogne, de la Condamine (1), de Frayssinous, de Richard, de Rauzan, de Janson, du cardinal Giraud ; écoutez dans l'air cette vibration (que dix révolutions n'ont pu éteindre) des grandes paroles adressées, au nom du Roi des rois, à Louis XIV, à Louis XV, à Louis XVI, à Napoléon, à Louis XVIII, à Charles X. Soudain, après la lecture de l'Evangile (car tel est le nouvel ordre, plus favorable au recueillement), tout bruit cesse dans la chapelle, et un homme apparaît en chaire, dominant seul ces pouvoirs courbés devant Dieu. Cet homme, vigoureux encore et déjà vénérable, à la taille haute et ferme, au visage austère et doux, au regard d'une finesse pénétrante, aux traits creusés par la méditation, au maintien digne, calme et aisé, fait lentement le signe de la croix, pose la main droite sur son cœur, appuie la main gauche sur un livre au bord de la tribune ; et, rappelant ainsi, sans le savoir, le beau portrait de Fénelon, son *Télémaque* à la main, prononce d'une voix nette, flexible, étendue, avec un geste sobre, expressif et vrai, les paroles suivantes :

« Sire,

« Je ne connais rien de si grand dans sa simplicité, de si noble dans sa modestie, que la parole de Dieu, quand elle vient, parée de ses seuls attraits, se présenter aux princes de la terre ; quand surtout, ne faisant que répondre à leur appel, à leur instinct religieux, elle peut leur dire comme Samuel : « Me voici, parce que vous m'avez appelée. »

« Cette parole, qui n'est pas la parole de l'homme, ne touche en rien aux extrêmes de la parole humaine.

« Elle ne connaît pas l'adulation, cet égoïsme parlé qui encense la grandeur parce qu'elle peut, le pouvoir parce qu'il donne, tous les pouvoirs parce que tous peuvent donner, et qui, après avoir reçu, n'est fidèle qu'à un seul sentiment, celui de l'ingratitude. Mais si la parole de Dieu peut décerner l'éloge sincère, elle est heureuse de se rencontrer avec la vérité, et de se conjouir avec elle, *congaudet autem veritati*.

« Mais elle ne vient pas non plus se poser avec fierté, prendre le ton dominateur, affecter des allures hautaines qui siéraient si mal à sa noble dignité. Elle laisse aux passions médiocres de la terre la triste prétention de vouloir faire la leçon au pouvoir ; elle ne fait pas la leçon, elle l'apporte toute faite du haut du Ciel. Quand elle parle, c'est Dieu qui parle ; et quand Dieu parle, c'est avec une patience et des égards infinis pour la liberté et pour la faiblesse de sa créature. Dieu ne frappe pas en maître, à coups violents, à la porte de notre cœur ; il frappe en ami ; je n'ai point dit assez, il frappe en solliciteur, et il s'est peint dans cette parole si suave : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et veut m'ouvrir, j'entrerai. » *Ecce sto ad ostium, et pulso.*

« La parole de Dieu ne s'enfle même pas de l'autorité divine que le Ciel lui défère, et c'est là son plus beau triomphe. Le ministre qui en est l'instrument, loin de s'en enorgueillir, n'est tenté que de s'humilier. A force de se trouver grand devant Dieu et devant les hommes, il se trouve bien petit à ses propres yeux ; il ne domine pas, il aime ; il ne déclame pas, il exhorte ; et il puise, dans l'élévation même de sa mission, la juste modestie qui respecte toutes les convenances.

« Enfin, la parole de Dieu est comme la sagesse divine dont elle est le reflet et l'expression : elle est pacifique, modeste, persuasive, pleine de miséricorde pour les faiblesses, pleine de bons fruits pour la vie éternelle.

« En un mot, la parole de Dieu est grande et vraie, douce et modeste, amie et aimante. Sire, elle est digne de votre cœur !

« C'est cette parole de Dieu que Votre Majesté a voulu entendre pendant le carême ; le choix qu'on a fait de moi m'honore profondément, il me confond encore davantage. Dans l'impuissance où je suis de le justifier, je me retrancherai dans la simplicité la plus modeste ; et si des vœux ardents pour ses augustes auditeurs peuvent suppléer en partie à l'insuffisance de celui qui parle, j'aurai, Sire, un peu de confiance ; car, je vous le déclare devant Dieu, depuis longtemps j'ai parlé tous les jours de vous et pour vous au Seigneur, avant de venir vous parler de Dieu et de sa loi. »

Nous n'essayerons pas de rendre l'effet imprévu, souverain, décisif, de ces paroles si nobles dans leur simplicité, si éloquentes dans leur franchise, si indépendantes dans leur modestie, si efficaces dans leur douceur. Moins l'homme de Dieu semblait demander, plus il avait obtenu ! Tous les esprits et tous les cœurs étaient déjà dans sa main. On voyait, à la sensation produite, à la conquête assurée, que ces quelques mots comblaient l'abîme d'un quart de siècle, et renouaient, aux Tuileries, la chaîne apostolique rompue par les révolutions.

Ah ! si les hommes qui n'ont pas compris la position de M. Le Courtier avaient pu l'entendre ! Ils n'auraient plus senti en eux que des chrétiens édifiés, comme ils n'auraient vu en lui qu'un prêtre admirable.

Le prédicateur est ensuite entré dans le sujet de son carême de 1854 : les *Béatitudes* du sermon sur la montagne : *Heureux ceux qui pleurent! Heureux ceux qui souffrent!* etc., etc. Il a développé cette thèse, si évangélique et si belle, en face des heureux du monde, avec la force, l'autorité, l'onction paternelle, le parfum des Ecritures, la vérité pratique, le *doigt sur la plaie*, la science et la persuasion, qui font revivre la tradition, malheureusement perdue, de Basile à Césarée, d'Ambroise à Milan et d'Augustin à Hippone. Il a prouvé enfin, mieux que jamais, qu'il est l'orateur par excellence de l'homélie française.

Nous avons parlé de la familiarité caractéristique de l'ancien curé des Missions. L'auteur des *Orateurs sacrés contemporains* la définit avec une rare justesse : « Tout esprit un peu bien fait ne peut s'empêcher de suivre avec un vif intérêt cette logique sans épines, et pourtant dans laquelle on sent que la force et la solidité ne perdent rien

(1) Ces deux derniers, prédicateurs ordinaires de Napoléon Ier.

au laisser-aller apparent du langage. L'âme est souvent émue par la parole de cet orateur; mais c'est l'intelligence qui ne cesse d'avoir soif des vérités qu'elle enchaîne sans effort. Quelquefois même l'anneau semblerait brisé, la conférence, osons-le dire, a l'air de dégénérer en conversation. Ne soyez pas inquiet, vous qui l'entendez alors pour la première fois; la main qui tient le fil du discours est sûre, exercée. Attendez quelques instants, et la digression qui vous avait étonné, vous la trouverez simple, naturelle; vous seriez fâché qu'elle ne fût pas venue. Cette anecdote, qui paraissait peu digne de la chaire, prenez-y garde, elle a son but infaillible. Cette expression que l'église entend peut-être retentir pour la première fois sous ses voûtes; cette phrase de salon qui est allée jusqu'à vous faire sourire, tant elle est bien modelée sur la vôtre; prenez-y garde! elle vous a cruellement blessé. Ce sourire qui a effleuré vos lèvres, plus fugitif que le trait rapide, il a fait place à la pensée grave qui est retombée brusquement sur votre âme. Le prêtre l'a voulu. Il a sollicité avec une sage intention ce rapprochement instantané de votre vie du monde et de la vie de Dieu. Celui qui doit apporter le remède n'a-t-il pas eu raison de montrer au malade qu'il avait étudié et connaissait son mal? »

Sans rien ôter au mérite transcendant ni aux puissants résultats de la grande éloquence, de son vol aux ailes déployées, de ses coups de tonnerre et de ses gestes dramatiques, ne faut-il pas convenir que, dans les circonstances ordinaires, et particulièrement à notre époque, l'éloquence la plus utile, la plus féconde et la plus désirable, est celle dont M. Le Courtier est l'heureuse personnification; — celle du conseil intime, du médecin, de l'ami, du Mentor, du consolateur et du père?

Pourquoi donc a-t-elle toujours été, est-elle encore, et sera-t-elle toujours malheureusement si rare! Parce qu'elle est la plus difficile, parce qu'elle exige des qualités infinies, parce qu'elle ne supporte jamais la médiocrité.

PITRE-CHEVALIER.

Nécrologie. — Février et mars ont emporté, dans leurs giboulées funèbres, trois illustrations fort diverses: l'amiral Roussin, gloire pure de notre marine; l'abbé de Lamennais, désespoir amer de la religion; et Silvio Pellico, sa consolation si douce. Leurs portraits et leurs notices trouveront place, soit dans nos chroniques du mois, soit dans notre revue de l'année.

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

Ce titre, que nous avons donné à nos proverbes, semble revendiqué par les plus beaux salons de Paris. Vingt comédies se montent en famille, pour être jouées à Pâques... ou à la Trinité. Quelques-unes même se sont produites à la mi-carême. Chez M. Gide et MM. Rodrigues, par exemple, ainsi que nous l'avions annoncé, on a repris la soirée dramatique dont les aristarques des grands journaux avaient rendu compte: *le Docteur Vieux-Temps*, ce délicieux opéra de M. Nadaud, et *le Misanthrope et l'Auvergnat*, cette moralité à pouffer de rire.

Or, puisque *le Docteur Vieux-Temps* semble appelé à faire le tour du monde, puisque tous les amateurs veulent le chanter, puisqu'il menace tous les salons de les changer en théâtres, puisque l'éditeur populaire, M. Heugel, va le publier à des milliers d'exemplaires, vous ne serez peut-être pas fâchés de faire la connaissance de cet aimable sorcier. En deux mots, voici l'analyse de la pièce, résumée par une des plumes les plus fines de la *Revue de Paris* (les noms des personnages, empruntés à cette vieille comédie, si gaie, si fertile en expédients, vous diront tout d'abord le genre de l'intrigue). « Géronte a deux nièces, Rosine et Isabelle. Deux belles filles pauvres sont difficiles à marier. Que fait l'oncle? Il commence par enfermer les donzelles. Il les garde à vue et leur demande si l'une d'elles veut l'épouser. C'est à qui respectera le plus ce bon oncle, qui serait un fort ennuyeux mari. Géronte a beau leur chanter l'histoire du docteur *Vieux-Temps*, qui était dans sa situation, on ne lui laisse pas achever cette romance, qui prêche les mauvais exemples. Sur ces entrefaites, le vieillard qui cherche un domestique bête et docile, pour garder ses nièces, en voit arriver deux, Scapin et Crispin. C'est à qui sera le plus absurde et le plus désintéressé des concurrents. — Prenez-moi, disent-ils, à l'essai, sans gages. Géronte accepte, va aux renseignements, qui, on le pense bien, lui semblent satisfaisants, et garde deux domestiques au lieu d'un. Scapin et Crispin, c'est Dorante et Valère, on l'a compris. Sous prétexte de garder les deux nièces, ils font leur cour, et quand Géronte revient à la charge, avec son idée d'épouser une de ses nièces, on le repousse de plus belle. Fureur du vieillard. — Je vais vous marier à Scapin et à Crispin! Isabelle et Rosine acceptent. Dépit de l'oncle. On signe, et Géronte chante alors le troisième couplet du *Docteur Vieux-Temps*. Dans ce couplet, il est dit: qu'un tuteur adroit sait toujours marier ses pupilles. On les enferme, cela fait jaser, et les obstacles suggèrent des ruses aux prétendants; on se déguise, on se fait passer pour valets; le Géronte feint la bêtise, la passion, le dépit, pour arriver à un bel et bon mariage entre les jolies Isabelle et Rosine et les riches Dorante et Valère. »

N'est-ce pas que cette vieille et éternelle histoire est gracieusement rajeunie, que ce dénouement est tout à fait ingénieux, convenable, spirituel et charmant? Les détails valent l'ensemble. Le dialogue est vif, simple, franc, et sent quelquefois son Molière. Les couplets et les morceaux d'ensemble sont amenés, encadrés et coupés à merveille. Le souvenir de l'aimable Grétry voltige sur la musique, comme celui du grand Poquelin sur les paroles.

Il faut dire que l'auteur a trouvé des interprètes fort habiles, des amateurs qui jouent comme des comédiens et chantent comme des artistes; un Géronte plein de rondeur et de finesse, des valets roués comme Crispin et galants comme Dorante; deux jeunes premières qu'on eût prises pour des actrices, si la décence dans la grâce n'eût trahi des femmes du monde.

Chez MM. Rodrigues, comme chez M. ***, le Géronte a reparu dans le *Misanthrope et l'Auvergnat*, qui a été pour lui un nouveau triomphe. Il a rappelé la bonhomie, la verve et l'audace de Sainville, que la gaieté française pleurera toujours. Aussi, tous les spectateurs eussent signé ce quatrain que l'un d'eux a jeté sur le théâtre:

> Chacun sait bien que Sainville
> Avait un talent réel;
> Mais, maintenant, on dira par la ville
> Que Sainville est immortel.

Géronte était secondé, il est vrai, par un Auvergnat sans égal. M. Polak compose ce rôle avec une vérité, une allure, un charabia qui feraient éclater de rire un public de quakers.

Et maintenant que M. Nadaud, pour en revenir à lui, a fondé en maître un genre modeste, mais plein d'avenir, l'opéra de salon, il doit au spectacle en famille une suite

au *Docteur Vieux-Temps*. Que diriez-vous si cette nouvelle perle s'enchâssait ici-même, dans les colonnes du *Musée?* Cela vous semble aussi impossible qu'alléchant... Impossible? Peut-être! C'est ce que nous verrons quelque jour...

Modes mal portées.— Et en finissant, un sourire à cette gravure, que vous croirez renouvelée du carnaval. Il n'en est rien, je vous jure. C'est la satire, à peine chargée, de quelques modes excentriques et mal portées de la saison courante. C'est une preuve de plus que le ridicule touche au gracieux, comme au sublime, chez ceux qui oublient et dépassent la mesure. C'est la contre-épreuve salutaire des *Modes vraies* du *Musée des familles*. Nous avons vu de nos yeux, sur le boulevard et dans certains journaux de modes, ces redingotes-balais, ces manches dites pagodes, ces boutons monstres, ces nœuds de cravates imités du goître, ces cheveux dans l'œil et ces cigares à la Paixhans; — nous avons vu ces chapeaux-fanchons qui décoiffent les dames, ces bandeaux à deux anses, ces robes-ballons et parachutes; ces enfants-mardi-gras, aux cottes ébouriffées, aux plumes en compas, aux nœuds plus gros que la tête, etc., etc. Vous voilà prévenus! prenez garde de leur ressembler. Casse-cou! casse-cou!



Mars-avril 1854. Modes mal portées. Casse-cou! Dessin de M. Stop.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AVRIL.

« *Il n'y aura si pauvre en France qui ne mette la poule au pot le dimanche.* » (Ile nid — haut rat scie pauvre en France — quine — mets — *te* la — poule au pot le dimanche.) Vœu habituel d'Henri IV, qui ne demandait à Dieu que le temps de le réaliser.

— Rectification. Dans notre article sur l'*Histoire des Peintres* (N° de décembre dernier), c'est par erreur que nous avons attribué à M. Charles Blanc la biographie de Rubens; elle est de M. Théophile Sylvestre, un des collaborateurs les plus distingués de la belle publication de MM. Renouard et compagnie. C'est donc à M. Sylvestre que reviennent nos éloges sur la vie du peintre flamand.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

MAITRE ZACHARIUS

OU

L'HORLOGER QUI AVAIT PERDU SON AME. — TRADITION GÉNEVOISE (1).



Les Génevois rapportant leurs montres à Zacharius. Scholastique (chap. IV). Dessin de G. Janet.

IV. — L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE.

De malheureux jours passaient sur la tête de maître Zacharius, dont l'esprit et le corps s'affaiblissaient de plus en plus; seulement, par une excitation extraordinaire, il fut ramené plus violemment que jamais à ses travaux d'horlogerie, dont sa fille ne pouvait plus le distraire.

Son orgueil s'était encore rehaussé depuis cette conversation impie à laquelle son visiteur étrange l'avait traîtreusement poussé, et il résolut de dominer, à force de travail et de science, l'influence maudite qui s'appesantissait sur lui. Il visita d'abord les différentes horloges de la ville, confiées à ses soins; il s'assura, avec une scrupuleuse attention, que les rouages en étaient bons, les pivots solides, et les contre-poids exactement équilibrés. Il n'y eut pas jusqu'aux cloches des sonneries qu'il n'auscultât avec le recueillement d'un médecin interrogeant la poitrine d'un malade : l'airain en était parfaitement sonore. Rien n'indiquait donc que ces horloges fussent attaquées de

(1) Voyez la première partie dans le numéro précédent.

cette épidémie fantastique qui tuait les œuvres de maître Zacharius.

Gérande et Aubert l'accompagnaient souvent dans ces visites. Le vieil horloger aurait dû prendre plaisir à voir ces deux nobles créatures empressées autour de sa tristesse; et certes, il n'eût pas été si préoccupé de sa fin prochaine, en songeant que son existence devait se continuer par celle de ces êtres chéris, et s'il eût reconnu que dans les enfants il reste toujours quelque chose de la vie d'un père. Le bonheur de la jeune fille et du jeune ouvrier se ressentait de cette sympathie mélancolique qu'engendre le spectacle des douleurs humaines; sans cela, ces réunions fréquentes auraient offert à leurs cœurs un attrait ineffable; mais ils furent plusieurs fois épouvantés des effets d'orgueil qui se produisirent sur le front du vieillard.

— J'ai peur! j'ai peur!... Ce n'est plus mon père, dit Gérande, un jour qu'au sommet des tours de l'église de Saint-Pierre, maître Zacharius sembla se transformer en cet esprit des ténèbres que l'orgueil damna pour l'éternité.

Le vieil horloger, rentré chez lui, reprit ses travaux avec une fiévreuse impatience : bien que persuadé de ne pas réussir, il lui semblait impossible que cela fût; mais il eut beau faire, le désespoir le prit aux cheveux.

Aubert, de son côté, s'ingéniait en vain à découvrir les causes de cette inertie.

— Maître, disait-il, cela doit venir de l'usure des pivots, du jeu des engrenages.

— Tu prends donc plaisir à me tuer à petit feu? lui répondait violemment maître Zacharius. Est-ce que ces montres sont l'œuvre d'un enfant? Est-ce que, de crainte de me frapper sur les doigts, j'ai enlevé au tour la surface de ces pièces de cuivre? Est-ce que pour obtenir sa plus grande dureté, je ne l'ai pas forgé moi-même? Est-ce que ces ressorts ne sont pas trempés avec une rare perfection? Est-ce que l'on peut employer des huiles plus subtiles pour les imprégner? Tu conviens toi-même que c'est impossible, et tu avoues enfin que le diable s'en mêle!

Et puis, du matin au soir, les pratiques mécontentes affluaient de plus belle à la maison, et parvenaient jusqu'au vieil horloger, qui ne savait auquel entendre.

— Cette montre retarde, disait l'un, sans que je puisse parvenir à la régler!

— Celle-ci, reprenait un autre, y met un entêtement véritable, et elle est arrêtée, ni plus ni moins que le soleil de Josué!

— S'il est vrai, reprenait-on, que votre santé influe sur elle, maître Zacharius, guérissez-vous au plus tôt!

Le vieillard regardait tous ces gens-là avec des yeux hagards, et ne répondait que par des hochements de tête hébétés ou de tristes paroles:

— Attendez aux premiers beaux jours!... C'est la saison où l'existence s'agite dans les corps affaissés; il faut que le soleil vienne nous réchauffer tous!

— Le bel avantage, si nos montres doivent être malades pendant l'hiver! Savez-vous, maître Zacharius, que votre nom est inscrit en toutes lettres sur leur cadran... Par la Vierge! vous ne faites pas honneur à votre signature!

Enfin il arriva que le vieillard, honteux de ces reproches, retira quelques pièces d'or de son vieux bahut sculpté, et racheta les montres inutiles. A cette nouvelle, les chalands accoururent en foule, et l'argent de ce pauvre logis s'écoula bien vite; seulement la probité génevoise du marchand demeura à couvert. Gérande applaudit de grand cœur à cette délicatesse outrée, qui la menait droit à la ruine; et bientôt Aubert offrit ses économies à maître Zacharius.

— Que deviendra ma fille? disait le vieil horloger en se raccrochant parfois, dans ce naufrage, aux sentiments de l'amour paternel.

Aubert n'osa pas répondre qu'il se sentait bon courage pour l'avenir, et grand dévouement pour Gérande; maître Zacharius, ce jour-là, l'eût appelé son gendre pour assurer l'existence de sa fille, et démentir ces funestes paroles qui bourdonnaient encore à son oreille :

— Gérande n'épousera pas Aubert.

Néanmoins, avec ce système de dédommagement, le vieil horloger en arriva à se dépouiller entièrement; ses vieux vases antiques s'en furent à des mains étrangères; il se défit de beaux et magnifiques panneaux de chêne finement sculpté qui revêtaient les murailles de son logis; quelques naïves peintures des premiers peintres flamands ne réjouirent bientôt plus les regards de sa fille; et tout, jusqu'aux précieux outils que son génie avait inventés, fut vendu pour indemniser les acheteurs.

Scholastique seule ne pouvait entendre raison sur un semblable sujet; mais ses efforts ne pouvaient empêcher les ruineux importuns d'arriver à son maître, et de ressortir bientôt avec quelque objet précieux. Alors son caquetage retentissait dans toutes les rues de l'île, où on la connaissait de longue date; elle s'employait à démentir les bruits de sorcellerie et de magie qui couraient sur le compte de Zacharius; mais, comme au fond elle était persuadée de leur véracité, elle disait et redisait force prières pour racheter ses pieux mensonges.

On avait fort bien remarqué que, depuis longtemps, l'horloger avait abandonné l'accomplissement de ses devoirs religieux; autrefois, il accompagnait Gérande aux offices, et semblait trouver dans la prière ce charme intellectuel qu'elle répand autour des belles intelligences, puisqu'elle est le plus sublime exercice de l'imagination. Cet éloignement volontaire du vieillard pour les choses saintes, joint aux pratiques secrètes de sa vie, avaient en quelque sorte légitimé ces accusations de sortilége; aussi, dans le double but de ramener son père à Dieu et au monde, Gérande résolut d'appeler la religion à son secours; elle pensa que le catholicisme pourrait rendre quelque vitalité à cette âme mourante; mais ces dogmes de foi et d'humilité avaient à combattre un insurmontable orgueil; ils se heurtaient contre cette fierté de la science qui rapporte tout à elle, sans remonter à la source infinie d'où découlent les premiers principes.

Ce fut dans cette circonstance que la jeune fille déploya les séductions infinies de la grâce religieuse dont elle enveloppa la vie de son père; si elle ne parvenait pas à le ramener au monde réel, elle espérait le faire passer de ces espaces ténébreux des puissances intermédiaires à ce monde supérieur de la croyance et de l'illuminisme; son père eût été sauvé, si ses élans funestes se fussent dirigés vers un but pieux, au lieu de s'égarer dans ces routes tortueuses du matérialisme.

Quoi qu'il en soit, le vieil horloger, à son insu sans doute, promit d'assister le dimanche suivant à la grand'-messe de la cathédrale de Saint-Pierre; Gérande eut un moment d'extase et de bonheur, comme si le ciel se fût entr'ouvert à ses yeux; Scholastique ne put contenir sa joie, et eut enfin des arguments foudroyants contre les mauvaises langues qui accusaient son maître d'impiété.

Elle en parla à ses voisines, à ses amies, à ses ennemies, à qui la connaissait comme à qui ne la connaissait point.

— Ma foi, nous ne croyons guère à ce que vous nous annoncez, dame Scholastique, lui répondit-on. Maître Zacharius a toujours agi de concert avec le diable !

— Vous n'avez donc pas compté, disait-elle, les beaux clochers où résonnent les horloges de mon maître; combien de fois a-t-il fait sonner l'heure de la prière et de la messe !

— Sans doute, lui répondait-on; mais n'a-t-il pas inventé des machines qui marchent toutes seules, et qui parviennent à faire l'ouvrage d'un homme véritable ?

— Est-ce que des enfants du démon, reprenait dame Scholastique en colère, auraient pu exécuter cette belle horloge de fer, que la ville de Genève n'a pas été assez riche pour acheter; avec chaque heure apparaissait une belle devise, portant l'indication de ce que l'on devait faire, et cela pour tous les jours et pour toutes les saisons; le travail, l'aumône, la prière, la récréation, tout était soigneusement ordonné, et un chrétien qui se serait conformé aux bonnes recommandations de cette horloge-là aurait été tout droit en paradis ! — Est-ce donc là le travail du diable ?

Ce chef-d'œuvre avait effectivement porté aux nues la gloire de maître Zacharius; mais, à cette occasion même, les accusations de sorcellerie avaient été générales; au surplus, le retour du vieillard à l'église de Saint-Pierre devait réduire les méchantes langues au silence le plus absolu.

Maître Zacharius, sans se souvenir sans doute de cette promesse faite à sa fille, était retourné à son atelier; après avoir vu son impuissance à rendre la vie à ces montres mortes, il résolut de tenter s'il ne pourrait en créer de nouvelles; il abandonna tous ces corps inertes, toutes ces horloges qui s'arrêtaient par la ville, et se remit à terminer la montre de cristal, dont toutes les pièces étaient si soigneusement ajustées; mais il eut beau faire, se servir de ses outils les plus parfaits, employer le rubis et le diamant propres à résister au frottement des pivots, à composer un chef-d'œuvre en un mot; la montre enfin terminée, la première fois qu'il la monta, elle lui éclata entre les mains.

Le pauvre vieillard cacha cet événement à tout le monde, même à sa fille; mais dès lors sa vie ne ressembla plus qu'aux dernières oscillations d'un balancier; il allait en diminuant, en s'affaiblissant, sans que rien vînt lui rendre sa force primitive; il semblait que les lois de la pesanteur, agissant directement sur lui, l'entraînassent invinciblement dans la tombe.

Ce dimanche si impatiemment, si ardemment désiré par Gérande, arriva enfin. Le temps était beau, et la température réjouissante; les habitants de Genève s'en allaient tranquillement par les rues de la ville, avec de gais discours sur le retour du printemps. Gérande, prenant soigneusement le bras du vieillard, se dirigea du côté de Saint-Pierre, pendant que Scholastique les suivait en portant leur livre d'heures. On les regarda passer avec cette curiosité empressée qui s'attachait à leur caractère étrange; le vieillard se laissait conduire comme un enfant, ou plutôt comme un aveugle; ce fut presque avec un sentiment d'effroi que les fidèles de Saint-Pierre l'aperçurent franchissant le seuil de l'église; ils affectèrent même de se retirer à son approche.

Les chants de la grand' messe retentissaient déjà; Gérande se dirigea vers son banc accoutumé, et s'y agenouilla dans le recueillement le plus profond; maître Zacharius demeura près d'elle, debout, avec son indifférence morbide; ces puissantes voûtes dont les retombées s'affaissaient sur de gros piliers romans, ne l'obligeaient pas à se courber, comme il arrive aux pieuses personnes; ses idées habituelles vacillaient dans sa tête.

Les cérémonies religieuses se déroulèrent avec la solennité majestueuse de ces époques de croyance; mais le vieillard ne croyait pas. Il n'implora pas la pitié du Ciel avec les cris de douleur du *Kyrie;* avec le *Gloria in excelsis*, il ne chanta pas les magnificences des hauteurs célestes; la lecture du saint Evangile ne le tira pas de ses rêveries matérialistes, et il oublia de s'associer aux hommages catholiques du *Credo;* cet orgueilleux vieillard demeurait immobile, jamais assis, jamais agenouillé, insensible et muet comme une statue de pierre; mais au moment solennel où la clochette annonça le miracle de la transubstantiation, cet homme fut violemment arraché hors de sa vie matérielle, et se courba sous une force invincible, lorsque le prêtre éleva l'hostie divinisée.

Gérande regarda son père en pleurant, et d'abondantes larmes mouillèrent son missel.

Dans cet instant, l'horloge de Saint-Pierre sonna la demie de onze heures; maître Zacharius se retourna avec un triste sourire vers ce vieux clocher qui parlait encore si bien; le cadran intérieur parut le regarder fixement; l'aiguille tressaillit d'aise; un immense espoir revint au cœur de Zacharius, et il lui sembla que la grâce versait sur lui ses mystérieuses influences; il s'agenouilla, et certainement il pria; des pleurs inondèrent ses paupières endurcies, quand il vit sa pieuse enfant se diriger vers la Sainte-Table avec l'attitude inclinée d'un ange, et retourner vers lui toute resplendissante de ces félicités intérieures; il ne put s'empêcher de serrer Gérande sur son cœur, de la baiser au front, et ce baiser fut pour lui comme une communion sainte. Cette scène ne fut aperçue que des anges du ciel.

La messe s'acheva; c'était la coutume que l'*Angelus* fût dit à l'heure de midi, et les officiants, avant de quitter le parvis, attendaient que l'heure vînt à sonner à l'horloge du clocher; cette pensée ramena maître Zacharius à son ordre d'idées habituelles, et il se retourna vivement vers ce cadran dont l'aiguille marchait avec une régularité parfaite; le prêtre descendit les marches de l'autel et attendit l'heure sacrée. Encore quelques minutes, et cette prière allait monter aux pieds de la Vierge sur les rayons du soleil de midi.

Mais soudain un bruit strident se fit entendre; maître Zacharius poussa un cri étouffé; la grande aiguille du cadran, arrivée à midi, s'était subitement arrêtée, et midi ne sonna pas. Gérande se précipita au secours de son père, qui demeurait renversé sur sa chaise, sans vie ni mouvement; quelques gens charitables le transportèrent hors de l'église, au milieu d'une stupéfaction étrange.

— C'est le coup de mort ! pensa Gérande.

Maître Zacharius, ramené chez lui, fut couché dans un état complet d'anéantissement; la vie n'existait plus qu'à la surface de son corps, comme les derniers nuages de fumée qui errent autour d'une lampe à peine éteinte. Lorsqu'il reprit ses sens, Aubert et Gérande étaient penchés sur lui; à ce moment suprême, l'avenir prit à ses yeux la forme du présent; il ne prévit pas, il vit sa fille, seule, abandonnée, sans appui.

— Mon fils, dit-il à Aubert, je te donne ma fille, et il étendit la main vers ses deux enfants qui furent unis ainsi à ce lit de mort.

Mais, à cet instant, le vieillard se souleva d'un mouvement de rage; les paroles du petit vieillard lui revinrent au cerveau.

— Je ne veux pas mourir ! s'écria-t-il, je ne peux pas mourir ! moi, maître Zacharius, je ne dois pas mourir... Mes livres !... mes comptes ?...

Et, ce disant, il s'élança vers un livre où se trouvaient inscrits les noms de ses pratiques et l'objet qu'il leur avait vendu ; il le feuilleta avec avidité, et son doigt décharné s'arrêta et se fixa sur l'un des feuillets.

— Là ! dit-il, là !... cette vieille horloge de fer, vendue à ce Pittonaccio ! Elle ne m'a pas été rapportée, elle existe encore, elle marche encore, elle vit toujours !... Ah ! je la veux ! je la retrouverai ; je la soignerai si bien que je deviendrai centenaire !...

Et il s'évanouit. Aubert et Gérande, après s'être entre-regardés, s'agenouillèrent près du lit du vieillard, et prièrent ensemble.

V. — L'HEURE DE LA MORT.

Quelques jours d'angoisses s'écoulèrent encore, et cet homme presque mort, maître Zacharius, se releva de son lit de misère, et revint à la vie par une surexcitation surnaturelle : il vivait d'orgueil. Mais Gérande ne s'y trompa pas ; le corps et l'âme de son père étaient à jamais perdus. On le vit occupé à rassembler ses dernières ressources, sans prendre souci des siens ; il dépensait une énergie et une rapidité incroyables ; marchant, furetant, brocantant, et marmottant de mystérieuses paroles.

Un matin, Gérande descendit à son atelier ; maître Zacharius n'y était pas. Pendant toute cette journée, elle l'attendit ; maître Zacharius ne revint pas. Gérande pleura toutes les larmes de ses yeux pendant cette absence, et ses larmes tarirent, car son père ne reparut pas. Aubert parcourut la ville, et acquit la triste certitude que le vieillard l'avait quittée.

— Suivons, suivons mon père, s'écria Gérande, quand le jeune ouvrier lui rapporta ces douloureuses nouvelles.

— Où peut-il être ? se demanda Aubert.

Une inspiration illumina soudain son esprit ; les dernières paroles de maître Zacharius lui revinrent à la mémoire ?... L'horloger ne vivait plus que dans cette vieille horloge de fer ; on ne la lui avait pas rendue !... Maître Zacharius devait s'être mis à sa recherche.

Aubert communiqua ces pensées à Gérande.

— Voyons le livre de mon père, lui répondit-elle.

Tous deux allèrent à l'atelier... Le livre était ouvert sur l'établi. Toutes les livraisons faites par l'horloger, et qui lui étaient revenues par suite de leur accident, étaient effacées d'une main tremblante, toutes, excepté celle-ci :

« Vendu au seigneur Pittonaccio une horloge en fer, à « sonnerie et à personnages mouvants, déposée en son « château d'Andernatt, au milieu des Dents-du-Midi. »

C'était cette horloge morale dont la vieille Scholastique avait parlé tant de fois et avec tant d'éloges.

— Mon père est là !

— Courons-y, ma pauvre fiancée, répondit Aubert ; nous pouvons le sauver encore !...

— Non pas pour cette vie, murmura Gérande, mais au moins pour l'autre.

— A la grâce de Dieu, Gérande ; ces Dents-du-Midi sont des pics incultes, situés à une vingtaine d'heures de Genève, et nous y arriverons...

Ce soir-là même, Aubert et Gérande, suivis de leur vieille servante, cheminaient à pied sur la route qui côtoie le lac de Genève. Ils firent cinq lieues dans la nuit, ne s'étant arrêtés ni à Suez, ni à Thonon, ni à Hermance ; ils traversèrent à gué et non sans peine le torrent de la Drause ; en tous lieux ils s'inquiétaient de Zacharius, et eurent bientôt la certitude qu'ils marchaient sur ses traces.

Le lendemain, à la chute du jour, ils atteignirent Evian, d'où la côte de la Suisse se développe aux regards sur une étendue de douze lieues ; mais les deux fiancés n'aperçurent ces sites enchanteurs qu'à travers le brouillard de leur tristesse. Ils se soutenaient par une force surnaturelle : Aubert, appuyé sur un bâton noueux, offrait tantôt son bras à Gérande et tantôt à la vieille Scholastique, puisant dans son cœur une suprême énergie pour soutenir ses faibles compagnes. Ils parlaient de leurs douleurs, de leurs rares espérances, et suivaient ainsi cette belle route à fleur d'eau, prolongée au pied de ce plateau rétréci, qui relie les bords du lac aux hautes montagnes du Chalais. Bientôt ils atteignirent Bouveret, à l'endroit où le Rhône entre dans le lac de Genève.

A partir de cette ville, la direction de leur poursuite les entraîna loin du lac, et leur fatigue s'accrut au milieu de cette végétation aride. Vouvray, Vionnaz, Murey, villages à demi perdus, demeurèrent bientôt derrière eux. Cependant leurs genoux fléchirent, leurs pieds se déchirèrent à ces crêtes aiguës qui hérissaient le sol comme des broussailles de granit ; mais le vieillard semblait fuir devant eux. Il fallait le retrouver pourtant, et ils ne demandèrent le repos et l'hospitalité ni à ces bourgades isolées, ni au château de Monthay qui, avec ses dépendances, forma l'apanage de Marguerite de Savoie, femme du comte Herman de Kybourg ; enfin, vers la fin de cette autre journée, ils parvinrent, presque mourants, à l'ermitage de Notre-Dame du Sex, situé à la base de la Dent-du-Midi, et néanmoins élevé à 600 pieds au-dessus du Rhône.

L'ermite les reçut tous trois à la tombée de la nuit ; les malheureux n'auraient pu faire un pas en avant, et là, du moins, avec quelques reconforts de la vie matérielle, ils purent encore recevoir les espérances de la religion.

L'ermite ne leur donna aucune nouvelle de maître Zacharius ; à peine pouvait-on espérer le retrouver vivant au sein de ces mornes solitudes. La nuit était profonde, l'ouragan sifflait dans la montagne, et les avalanches oscillaient sur le sommet des rocs ébranlés.

Les deux fiancés, accroupis devant le foyer de l'ermite, lui racontaient cette douloureuse histoire. Leurs vêtements, imprégnés par la neige, séchaient dans quelque coin obscur, et le chien, au dehors, poussait de lugubres aboiements, qui, mêlés avec la rafale, composaient des harmonies étranges.

—L'orgueil, dit l'ermite à ses hôtes, a perdu un ange créé pour le bien ; c'est la pierre d'achoppement où se heurtent les destinées de l'homme ; à l'orgueil, ce principe de tous vices, on ne peut opposer aucuns raisonnements, puisque, par sa nature même, l'orgueilleux se refuse à les entendre... Il n'y a donc plus qu'à prier pour lui.

Tous quatre s'agenouillaient, quand les aboiements du chien redoublèrent, et l'on heurta à la porte de l'ermitage.

— Ouvrez au nom du diable ! s'écria-t-on ; ouvrez au nom de Dieu !

La porte céda sous de violents efforts, et il apparut un homme échevelé, hagard, à peine vêtu.

— Mon père ! s'écria Gérande.

C'était en effet maître Zacharius.

— Où suis-je ? fit-il ; dans l'éternité !... Le temps est fini... les heures ne sonnent plus... les aiguilles s'arrêtent !

— Mon père ! reprit Gérande avec une si déchirante émotion, que le vieillard sembla revenir au monde des vivants.

— Toi ici, ma Gérande ! s'écria-t-il ; et toi, Aubert !...

Ah ! mes deux jolis fiancés, vous venez vous marier à notre vieille église !

— Mon père, fit Gérande en le saisissant par le bras, revenez à votre maison de Genève, revenez avec nous !

Le vieillard échappa à son étreinte, et revint vers la porte sur le seuil de laquelle la neige entassait déjà des glaçons.

— N'abandonnez pas vos enfants ! dit Aubert.

— Pourquoi, répondit tristement le vieil horloger, pourquoi retourner à ces lieux qu'a déjà quittés ma vie, et où une partie de moi-même est à jamais enterrée ?

— Votre âme n'est pas morte ! lui répondit l'ermite d'une voix grave.

— Mon âme !... Oh ! non... ses rouages sont bons !... Je la sens battre à temps égaux...

— Votre âme est immatérielle ! votre âme est immortelle ! dit l'ermite avec force.

— Oui... comme ma gloire !... Mais elle est enfermée au château d'Andernatt, et je veux la ravoir !

L'ermite se signa ; Scholastique était presque inanimée ; Aubert soutenait Gérande dans ses bras.

— Le château d'Andernatt est habité par un damné, reprit l'ermite avec terreur, un damné qui ne salue pas la croix de mon ermitage.

— Mon père ! n'y va pas !

— Je veux mon âme ! mon âme est à moi !...



Aubert et Gérande soignant Zacharius dans son lit (chap. IV).

— Retenez-le ! retenez mon père ! s'écria Gérande.

Mais le vieillard avait franchi le seuil et s'était élancé à travers la nuit et la neige, en criant :

— A moi ! à moi, mon âme !...

Gérande, Aubert et Scholastique se précipitèrent sur ses pas ; ils marchèrent par d'impraticables sentiers ; maître Zacharius allait comme l'ouragan, poussé par une force irrésistible. La neige tourbillonnait autour d'eux, et mêlait ses flocons blancs à l'écume des torrents.

En passant devant la chapelle de Véroliez, élevée en mémoire du massacre de la légion thébaine, Gérande, Aubert et Scholastique se signèrent précipitamment : maître Zacharius ne se découvrit pas.

Enfin le village d'Evionnaz apparut au milieu de cette plaine inculte et dévastée : le cœur le plus endurci se serait violemment ému en voyant cette bourgade, construite sur l'emplacement de l'ancienne ville d'Epauna, non pas endormie, mais évanouie dans ces mélancoliques solitudes. Le vieillard passa outre ; il se dirigea vers la gauche ; il gravit les plus hauts sommets des Dents-du-Midi, montagnes d'une aridité désespérante, qui mordent le ciel de leurs pics aigus... Bientôt une ruine, vieille et sombre comme les rocs de sa base, se dressa devant lui.

— C'est là ! là !... s'écria-t-il, en précipitant de nouveau sa course effrénée.

Le château d'Andernatt, à cette époque, n'offrait déjà

plus que des ruines ; une tour épaisse, usée, tremblante, déchiquetée, le dominait d'une façon terrible, et semblait menacer de sa chute éternelle les vieux pignons de Germanie qui se dressaient à ses pieds. Ces vastes amoncellements de pierre faisaient mal à voir ; on pressentait, au milieu des encombrements, des salles dévastées, des plafonds effondrés, et d'immondes réceptacles à lézards et à vipères ; là devaient s'étaler ces cours silencieuses qui ressemblent à des cimetières profanés, où des bruits insolites crépitent à la nuit tombante et se mêlent à cette brume nauséabonde qui tombe des voûtes séculaires.

Une poterne, étroite et basse, s'ouvrant sur un fossé rempli de décombrés, donnait accès dans le château d'Andernatt. Quels habitants des mondes mystérieux avaient passé par là ? on ne sait. Sans doute quelque margrave, moitié brigand, moitié seigneur, séjourna dans cette habitation ; au margrave succédèrent les bandits ou les faux monnayeurs, écartelés, brûlés, pendus sur le théâtre de leur crime ; et sans doute, par les lunes d'hiver, Satan venait conduire ses sarabandes traditionnelles sur le penchant des gorges profondes, où s'engloutissait l'ombre gigantesque de ces ruines.

Maître Zacharius ne fut point épouvanté de cet aspect sinistre ; il parvint à la poterne, toujours suivi de ses malheureux compagnons. Personne ne l'empêcha de passer ; une grande et ténébreuse cour s'offrit à ses yeux : personne ne l'empêcha de la traverser. Il gravit une sorte de plan incliné qui conduisait à l'un de ces longs corridors, dont les arceaux romans semblent écraser le jour sous leurs pesantes retombées. Personne ne s'opposa à son passage à travers ces interminables galeries, où des formes indistinctes rôdaient par les nuits d'orage.

Maître Zacharius, guidé par une force inconnue, semblait sûr de son chemin, il marchait d'un pas rapide. Il arriva à une vieille porte vermoulue qui s'ébranla sous sa main, tandis que les chouettes et les chauves-souris traçaient d'obliques cercles autour de sa tête. Une salle immense, mieux conservée que les autres, se présenta à lui ; de hauts panneaux sculptés en revêtaient les murs, sur lesquels les larves, les goules, les tarasques semblaient s'agiter confusément ; quelques fenêtres, longues et étroites, pareilles à des meurtrières, frissonnaient sous les décharges de la tempête.

Maître Zacharius, arrivé au milieu de cette salle, poussa soudain un cri de joie.

Sur un support en fer accolé à la muraille reposait cette horloge où résidait sa vie tout entière ; elle représentait une vieille église romane, avec ses contre-forts en fer forgé et son lourd clocher, où se trouvait une sonnerie complète pour l'antienne du jour, l'angélus, la messe, les vêpres, complies et salut. Au-dessus de la porte de l'église, qui s'ouvrait à l'heure des offices, était creusée une rosace au centre de laquelle se mouvaient deux aiguilles, et dont l'archivolte reproduisait les douze heures du cadran sculptées en relief ; c'était un chef-d'œuvre sans égal. Entre la porte et la rosace, ainsi que l'avait raconté la vieille Scholastique, une maxime relative à l'emploi de chaque instant de la journée apparaissait dans un cadre de cuivre. Maître Zacharius avait autrefois réglé cette succession de devises avec une sollicitude toute chrétienne ; les heures de prière, de travail, de repas, d'affection de famille, de récréation et de repos se suivaient, selon la discipline religieuse, et devaient infailliblement faire le salut d'un observateur exact de leurs recommandations.

Maître Zacharius, ivre de joie, allait s'emparer de cette horloge, quand un rire strident éclata derrière lui ; il se retourna, et, à la lueur d'une lampe fumeuse, il reconnut le petit vieillard de Genève !

— Vous ici ? s'écria-t-il.

Gérande eut peur, et, s'il faut le dire, non moins peur de son père que de cette singulière caricature. Elle se pressa contre son fiancé.

— Bonjour, maître Zacharius, fit le petit homme.

— Qui êtes-vous ?

— Le seigneur Pittonaccio, pour vous servir ! Vous êtes venu me donner votre fille ; vous vous êtes souvenu de mes paroles ! Gérande n'épousera pas Aubert.

Le jeune ouvrier s'élança sur ce Pittonaccio, qui lui échappa comme une ombre.

— Arrêtez, Aubert, dit maître Zacharius avec violence.

— Bonne nuit, fit Pittonaccio, qui disparut, en laissant après lui la plus profonde obscurité.

— Mon père, s'écria Gérande, fuyons ces lieux maudits !... Mon père...

Mais Zacharius n'était plus là, et poursuivait à travers les étages effondrés le fantôme de Pittonaccio. Scholastique, Aubert et Gérande demeurèrent tremblants dans cette salle immense ; la jeune fille était tombée sur un fauteuil de pierre ; la vieille servante s'agenouilla près d'elle et pria ; Aubert demeura debout à veiller sur elle ; de pâles lueurs serpentaient parfois dans l'ombre, et le silence n'était interrompu que par le travail de ces petits animaux qui rongent les bois antiques, et que l'on croit être le bruit de l'horloge de la mort.

Aux premiers rayons du jour, ils s'aventurèrent tous trois par les escaliers sans fin qui circulaient sous cet amas de pierres. Pendant deux heures ils errèrent ainsi sans rencontrer âme qui vive, et n'entendant qu'un écho lointain répondre à leurs cris : — Mon père ! — Maître Zacharius ! Tantôt ils se trouvaient enfouis à cent pieds sous terre, tantôt ils dominaient de haut ces montagnes sauvages.

Le hasard les ramena enfin à la vaste salle qui les avait abrités pendant cette nuit d'angoisses ; mais elle n'était plus vide ; maître Zacharius et Pittonaccio y causaient gravement ensemble, l'un debout et raide comme un cadavre, l'autre accroupi sur une table de marbre. Zacharius ayant aperçu Gérande, vint la prendre par la main, et la conduisit à Pittonaccio en lui disant :

— Voilà ton maître et seigneur, ma fille ! Gérande, voilà ton époux !

Gérande frissonna de la tête aux pieds.

— Jamais ! s'écria Aubert, car elle est ma fiancée.

— Jamais ! répondit le cœur de Gérande comme un écho plaintif.

Pittonaccio se prit à rire.

— Vous voulez donc ma mort ? s'écria le vieillard. Là est renfermée ma vie, et cet homme m'a dit : « Quand j'aurai ta fille, cette horloge t'appartiendra. » Et cet homme ne veut pas la remonter ; il peut la briser à sa fantaisie et me précipiter dans la mort ! Ah ! ma fille ! tu ne m'aimerais plus !

— Mon père, soupira Gérande en reprenant ses sens.

— Si tu savais combien j'ai souffert loin de ce principe de mon existence ! Peut-être ne soignait-on pas cette horloge ; peut-être laissait-on ses ressorts s'user et ses rouages s'embarrasser ; mais maintenant, de mes propres mains, je vais l'huiler et la régler ; je veux soutenir cette santé si chère, car il ne faut pas que je meure, moi, le grand horloger de Genève et du monde ! Regarde, ma fille, comme ces aiguilles avancent d'un pas ferme et sûr.

Tiens, voici cinq heures qui vont sonner, écoute bien, et vois la belle maxime qui va s'offrir à tes yeux.

Cinq heures tintèrent au clocher de cette horloge avec un bruit étrange, qui résonna douloureusement dans l'âme de Gérande, et ces mots parurent en lettres rouges :

« *Il faut manger les fruits de l'arbre de science.* »

Aubert et Gérande se regardèrent avec une stupéfaction terrible. Ce n'étaient plus les orthodoxes devises de l'horloger catholique ; il fallait que le souffle de Satan eût passé par-là. Mais Zacharius n'y prenait plus garde, et il reprit :

— Entends-tu, ma Gérande? je vis, je vis encore! Écoute ma respiration égale ; vois le sang circuler dans mes veines!... Non! tu ne voudrais pas tuer ton père, et tu accepteras cet homme pour époux, afin que je devienne centenaire et que j'atteigne à la puissance de Dieu!

A ces mots impies, la vieille Scholastique se signa et Pittonaccio poussa un rugissement de damné!

— Et puis, Gérande, tu seras heureuse avec lui. Vois cet homme, c'est le Temps; ton existence sera réglée avec une précision bien douce à l'âme! Gérande! puisque je t'ai donné la vie, rends la vie à ton père!

— Gérande, murmura Aubert, je suis ton fiancé.

— Ami, c'est mon père, répondit Gérande en s'affaissant sur elle-même.

— Elle est à toi, dit maître Zacharius; Pittonaccio, tu tiendras ta promesse.

— Voici la clef de cette horloge, répondit le petit vieillard.

Zacharius s'empara d'une longue clef, qui ressemblait à une couleuvre déroulée; il courut à l'horloge, qu'il se mit à monter avec une vélocité fantastique. Le grincement du ressort faisait mal aux nerfs. L'horloger tournait, tournait toujours, sans que son bras s'arrêtât; il semblait que ce mouvement de rotation fût indépendant de sa volonté. Il tournait de plus en plus vite, avec des contorsions étranges, jusqu'à ce qu'il tombât de lassitude.

— La voilà montée pour un siècle! s'écria-t-il avec une joie terrible.

Aubert sortit de la salle comme fou. Après de longs détours, il trouva l'issue de cette demeure maudite, et s'élança dans la campagne. Il revint à l'ermitage de Notre-Dame du Sex; il parla au saint homme avec des paroles si désespérées, que celui-ci consentit à l'accompagner le soir même au château d'Andernatt.

Si pendant ces heures d'angoisses Gérande n'avait pas pleuré, c'est que les larmes s'étaient épuisées dans ses yeux. Maître Zacharius ne quittait pas cette immense salle; il venait à chaque minute écouter les battements réguliers de la vieille horloge, et souriait avec une joie épouvantable. Cependant dix heures avaient sonné, et, à la grande frayeur de Scholastique, ces mots étaient apparus sur le cadre d'argent :

« *L'homme peut devenir l'égal de Dieu.* »

Non-seulement le vieillard n'était plus choqué par ces maximes odieuses, mais il les lisait avec délire, et se complaisait à ces pensées d'orgueil, tandis que Pittonaccio marchait en rond autour de lui et l'enlaçait de replis tortueux et fantastiques. L'acte de mariage devait se signer à minuit. Gérande, presque inanimée, ne voyait, n'entendait et ne comprenait qu'à peine; le silence n'était interrompu que par les gémissements du vieillard et les ricanements de ce Pittonaccio, dont plus d'une fois les ongles s'allongèrent immodérément.

Onze heures sonnèrent; Zacharius tressaillit, et d'une voix joyeuse lut ces blasphèmes :

« *L'homme doit être l'esclave de la science, et pour elle sacrifier parents et famille.* »

— Oui, s'écria-t-il, il n'y a que la science en ce monde!

Les aiguilles serpentaient sur ce cadran de fer avec des sifflements de vipère; le mouvement de l'horloge battait à coups précipités et lugubres.

Maître Zacharius ne parlait plus, il râlait, et de sa poitrine oppressée il ne sortait que des paroles entrecoupées.

— L'existence! — La vie! La science!

Cette scène avait deux nouveaux témoins : l'ermite et Aubert. Zacharius était debout, Pittonaccio accroupi, Gérande étendue plus morte que vive; Scholastique priait.

Soudain on entendit le bruit sec qui précède la sonnerie des heures. Zacharius se redressa :

— Voilà minuit, dit-il.

L'ermite étendit la main vers la vieille horloge, et minuit ne sonna pas. Maître Zacharius poussa un cri funèbre qui dut être entendu de l'enfer, lorsque ces mots apparurent :

« *Qui tentera de se faire l'égal de Dieu, sera damné pour l'éternité.* »

La vieille horloge éclata avec un bruit de foudre; le ressort s'en échappa, et sauta à travers la salle avec mille contorsions fantastiques. Le vieillard courut après; il cherchait en vain à le saisir; il s'écriait :

— Mon âme! mon âme!

Le ressort infernal sautait devant lui, et rebondissait avec d'effrayantes grimaces. Mais voici que Pittonaccio le saisit soudain, et, avec un horrible blasphème, s'engloutit sous terre.

Maître Zacharius tomba à la renverse; il était mort.

. . . .

Le corps de l'horloger ne fut pas inhumé en terre sainte, mais au milieu des pics incultes d'Andernatt, et puis Aubert et Gérande revinrent prier pour lui à Genève, pendant les longues années de bonheur que Dieu leur accorda sur la terre; — juste récompense de l'humilité chrétienne par laquelle ils s'efforçaient d'expier l'orgueil et de racheter l'âme du réprouvé de la science.

JULES VERNE.

P.-S. L'HORLOGE DE JEAN D'IÉNA. LA MONTRE DE NAPOLÉON. LES MONTRES MARINES, PERPÉTUELLES, SYMPATHIQUES, ETC.

Citons encore quelques curiosités de l'histoire et de la légende chronométrique, omises par nos deux collaborateurs :

— L'horloge de l'Hôtel-de-Ville d'Iéna est une des plus anciennes et des plus étranges du monde. Au-dessus du cadran, on voit une tête de bronze, grimaçante; quand l'heure sonne, cette tête ouvre une bouche énorme, et un vieux pèlerin, sculpté à droite, lui présente une pomme d'or au bout d'une baguette; mais, au coup même du timbre, lorsque la bouche semble avaler la pomme, le pèlerin la retire brusquement, et inflige ainsi le supplice de Tantale au pauvre *Jean d'Iéna*: c'est le nom populaire du masque de bronze. A gauche, en pendant au donneur de pomme, est un *Ange chantant*, livre en main, ailes ouvertes. A chaque coup de marteau, il lève d'un bras son livre vers ses yeux, et, de l'autre bras, agite une clochette aux sons argentins. Le nom de Jean d'Iéna (*Hans von Iena*), proverbial en Allemagne, s'applique à tout

curieux, flâneur, oisif, mouche du coche, parasite, se mêlant des affaires d'autrui et se faisant donner sur le museau. « Aux noces royales, dit le *Sermonnaire de Luther*, on vit affluer de toutes parts les *Jeans d'Iéna*, pressés de voir la fête et de manger les bons morceaux. »

On ignore l'auteur de l'horloge d'Iéna; mais la tradition voit dans le masque de bronze le portrait du fameux Klauss, bouffon du prince Ernest, électeur de Saxe. Ce bouffon se mêlait de tout, en effet, mais avec tant de finesse et de prudence, qu'à la mort de son maître, tous les héritiers se le disputant, il fut estimé et vendu 80,000 rixdallers (320,000 fr.), somme colossale pour ce temps-là.

— L'empereur Napoléon portait encore à Sainte-Hélène la montre à répétition qui l'avait suivie dans ses campagnes d'Italie et d'Égypte. Elle était à double boîte d'or, avec le chiffre B (initiale de Bréguet probablement). Bien qu'il se plaignît souvent qu'elle allait mal, on ne put jamais l'en séparer pour y faire des réparations. Lui-même la donna au général Bertrand, un jour que celui-ci venait d'en recevoir une autre du Cap.

— Donnez-moi votre montre, lui dit l'Empereur, et gardez la mienne. Elle ne va pas en ce moment, mais elle a sonné deux heures sur le plateau de Rivoli quand j'ordonnai les opérations qui décidèrent la victoire.



La mort de Zacharius. Gérande, Aubert, Pittonaccio, l'ermite (chap. v).

— Les montres marines sont une des merveilles de la mécanique de précision. Elles règlent le sort et la marche d'un équipage de douze cents hommes et d'un vaisseau de 3 millions. Aussi elles coûtent jusqu'à 2 et 3,000 francs, et l'Angleterre a décerné aux meilleures des prix de 20,000 livres sterling (500,000 francs).

— Les montres perpétuelles de Bréguet se remontent d'elles-mêmes. Il suffit de marcher, en les portant, un quart d'heure sur trois jours. Il y en a qui n'ont pas varié en huit ans, sans être jamais ouvertes. Elles marquent les secondes, les quantièmes et sonnent les minutes. C'est aussi à Bréguet qu'on doit les *pendules sympathiques* à répétition de poche; les *compteurs militaires*, réglant par une sonnerie le pas de la troupe; les *compteurs astronomiques*, qui rendent sensibles à l'œil les centièmes de secondes; les *montres discrètes*, indiquant l'heure au tact seulement, etc., etc.

P.-C.

GALERIE CONTEMPORAINE. M. AUGUSTIN THIERRY.

HISTOIRE DE LA FORMATION ET DES PROGRÈS DU TIERS ÉTAT (1).



Portrait de M. Augustin Thierry, d'après H. Schœffer.

Au moment où l'Homère de notre histoire couronne ses chefs-d'œuvre par celui qui les résume tous : *La formation et les progrès du tiers Etat*, nous devons à lui et à nos lecteurs de placer au premier rang, dans notre galerie contemporaine, son beau portrait d'après Henri Schœffer, et sa biographie d'après ses confidences personnelles.

Il y avait au collége de Blois, en 1810, un élève de quinze ans, né dans cette ville. Il achevait ses études, sans avoir brillé autrement que par une aptitude générale et précoce, et surtout par une grande facilité à apprendre et à retenir. Du reste, aucun symptôme de vocation spé-

(1) Un vol. in-8°. Furne et Compagnie, éditeurs, 1853.

ciale. Le rhétoricien allait donc quitter les bancs pour devenir avocat, médecin ou fonctionnaire, comme tout le monde, lorsqu'un livre, apporté du dehors dans le collége, lui tomba par hasard sous la main. C'était l'épopée des *Martyrs*, de Chateaubriand. « Grand événement, a écrit depuis le jeune homme, pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. » Les collégiens de Blois se disputèrent l'ouvrage. Il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et celui du rhétoricien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là, il feignit de s'être fait mal au pied, et il resta seul à la maison. Il lut, ou plutôt il dévora les pages, assis devant son pupitre, dans une salle voûtée qui était la salle d'études, et dont l'aspect lui semblait alors grandiose et imposant. Il éprouva d'abord un charme vague, et comme un éblouissement d'imagination; mais quand il arriva au récit d'Eudore, à cette histoire vivante de l'Empire à son déclin, un intérêt plus actif et plus réfléchi l'attacha aux tableaux de la ville éternelle, de la cour des empereurs romains, de la marche de leurs légions dans les fanges de la Batavie, et de leur rencontre avec une armée de Franks.

L'écolier avait lu dans l'Histoire de France adoptée à son collége ces inepties consacrées : « Clovis, fils du roi Childéric, *monta sur le trône en* 481, *et affermit par ses victoires les fondements de la monarchie française.* » Toute son archéologie du moyen âge consistait dans ces phrases et quelques autres de même force, qu'il avait apprises par cœur. *Français*, *trône*, *monarchie*, étaient pour lui le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Clovis ressemblait à Louis XIV, comme un aïeul à son petit-fils. Rien n'avait donné au jeune homme l'idée de ces vrais et terribles Franks de M. de Chateaubriand, « parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers; de ce camp retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs, de cette armée rangée en triangle, où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et des corps demi-nus. » A mesure que se déroulait, aux yeux du lecteur, le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, il était saisi et emporté de plus en plus vivement. L'impression que fit sur lui le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique. Il quitta la place où il était assis, et, marchant d'un bout à l'autre de la salle, il répéta à haute voix et en faisant sonner ses pas sur les dalles :

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée! nous avons lancé la francisque à deux tranchants! La sueur tombait du front des guerriers... Les aigles poussaient des cris de joie... Choisissons des épouses, dont le lait soit du sang!... Les heures de la vie s'écoulent... Nous sourirons quand il faudra mourir..., etc. — Ainsi chantaient quarante mille barbares... »

Ce moment d'enthousiasme décida la vocation du collégien de Blois. Il venait de comprendre, grâce à Chateaubriand, l'histoire de France, qu'il devait écrire et renouveler un jour; car ce collégien n'était autre qu'Augustin Thierry.

— Voilà, s'écriait-il, trente ans après, voilà ma dette envers l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire (*Récits mérovingiens*).

Après Chateaubriand, le guide de M. Aug. Thierry fut Walter Scott, « qu'il regarde comme le plus grand maître qu'il y ait jamais eu en fait de divination historique. »

Avis aux prétendus hommes sérieux qui dédaignent l'école de l'auteur d'*Ivanhoë*.

Admis à l'Ecole normale en 1811, professeur en province en 1813, lié avec le fameux Saint-Simon en 1814, il entra, en 1820, dans sa vraie carrière, en publiant ses *Lettres sur l'histoire* dans *le Courrier français*. Elles sont entachées d'une opposition systématique, à laquelle il renonça heureusement, pour se séparer des journaux et produire l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*, son premier chef-d'œuvre et son titre de gloire.

Ce fut ce grand travail qui lui coûta la vue et la santé. « Au plus fort de l'hiver, a-t-il dit, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil d'été, je courais, dans un même jour, de Sainte-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut. » A force de dévorer les pages in-folio, pour en extraire une phrase et quelquefois un mot entre mille, ses yeux acquirent une faculté qui l'étonna, et dont il s'avoue incapable de rendre compte, celle de lire en quelque sorte par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui l'intéressait. Sa force vitale semblait se porter tout entière vers le regard. Il n'avait aucune conscience de ce qui se passait autour de lui. La table où il était assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs. Les employés de la Bibliothèque et les curieux allaient et venaient par la salle, il n'entendait rien, il ne voyait rien que les apparitions évoquées par sa lecture, que ces hommes de races et de mœurs si diverses, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente d'Arthur, les autres naviguant sans souci dans la tempête, comme le cygne qui se joue sur un lac; d'autres amoncelant les dépouilles des vaincus, se partageant la terre conquise au cordeau, et comptant par têtes les familles soumises, comme du bétail; d'autres enfin, abattus par la défaite, laissant l'étranger s'asseoir en maître à leur foyer, et courant vivre en loups, dans la forêt, de rapine et de meurtre.

Au milieu de ces visions du monde passé, le monde présent s'effaça; M. Augustin Thierry devint complétement aveugle. Il n'articula pas une plainte. « Il fit amitié avec les ténèbres. » Il prit pour secrétaire Armand Carrel, puis Mme Thierry, et il continua ses travaux, en disant : « L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là?... Et que valent les jouissances matérielles, la fortune, la santé, près du dévouement à la science? »

En 1844, la Providence lui enleva sa femme, — la main qui tenait sa plume, le cœur sur lequel il s'appuyait, les yeux qui voyaient pour lui. Ce coup fut horrible, mais son courage y survécut encore.

Il venait de publier ses *Dix ans d'études historiques* et ses *Récits des temps Mérovingiens*, qui obtinrent et conservent, chaque année, le grand prix Gobert à l'Académie française (voilà pourquoi l'auteur n'est pas des Quarante, parmi lesquels sa place serait au premier rang). Il poursuivit la *Collection des documents inédits de l'histoire du tiers Etat*, dont le gouvernement lui a confié la direction, et son dernier ouvrage est comme l'essence et le résumé de cet immense labeur.

Il suffit de dire, pour en marquer l'importance, qu'aux yeux de M. Thierry le tiers Etat est la nation entière, moins le clergé et la noblesse; cette nation que nos rois ont élevée de siècle en siècle, depuis Louis le Gros jusqu'à Louis XV. Jamais l'ancienne monarchie ne fut plus hautement glorifiée au point de vue du peuple, auquel l'historien adresse cette vérité, sous forme de conclusion : « Nos ancêtres du moyen âge avaient une chose qui nous manque aujourd'hui, la faculté de l'homme et du citoyen, qui consiste à savoir nettement ce qu'on veut, et à nourrir en soi des volontés longues et persévérantes. »

PITRE-CHEVALIER.

ÉTUDES RELIGIEUSES.

UN MISSIONNAIRE.

I. — UNE TERRE A CONQUÉRIR.

Dans le courant d'octobre 1835, un vaisseau, portant pavillon français, voguait à pleines voiles sous le soleil du tropique, se dirigeant sur les îles de la Société. Le plus grand calme, le plus grand silence régnaient à bord. Officiers, matelots, passagers, subissaient l'influence de l'excessive chaleur, et l'accablement général était tel, que les plus intrépides causeurs reculaient devant la fatigue de la conversation. Ceux des matelots qui n'étaient pas occupés à la manœuvre étaient étendus sur le pont, à l'ombre de quelques voiles; deux prêtres, assis à l'écart, méditaient, un livre ouvert sur les genoux, tandis que le capitaine, assis sur un sabord, regardait fixement un groupe de rochers que l'on avait en vue depuis une heure.

— Voyez donc, dit-il tout à coup à son lieutenant, en lui passant sa lunette, on dirait de la fumée. Ces rochers sont pourtant inhabités.

— Hum ! fit le lieutenant après une minute d'examen, les mouettes et les hirondelles de mer ne font pas de feu, que je sache, et ceci est bel et bien de la fumée.

— Peut-être quelque volcan?

— Il serait de bien petite dimension, alors.

— Parbleu, dit le capitaine, j'en veux avoir le cœur net. Nous allons mettre en panne. Prenez un canot et six hommes, et allez reconnaître ces rochers.

Le lieutenant s'inclina sans répondre, et dix minutes après, l'ordre du capitaine était exécuté.

Quatre heures plus tard, le canot abordait le navire, et le lieutenant faisait son rapport à son supérieur.

— L'île est habitée, dit-il, c'est-à-dire la partie supérieure des rochers, formant un plateau d'environ six lieues d'étendue et presque inaccessible. Les naturels sont doux et craintifs. Ils ont pris la fuite à notre approche; ils ne portent aucune arme et parlent un langage qui m'est tout à fait inconnu. J'aurais voulu prolonger mes investigations, mais vous m'aviez enjoint d'être à bord avant le coucher du soleil, ajouta l'officier, en étendant le bras vers l'horizon, sans autre commentaire.

C'était le moment que lord Byron a si admirablement décrit dans son poëme de *Rokeby*, lorsqu'il dit, en parlant du soleil des tropiques :

« Nulle vapeur ne ternit l'éclat de ses derniers rayons; semblable à un bouclier rougi, il se précipite vers sa couche embrasée, teint la vague profonde d'un reflet sanglant, puis s'enfonce..... et tout est nuit! »

En effet, au moment où l'officier désignait l'astre, dont le disque enflammé se dessinait aux bornes de l'horizon, il disparut tout à coup, et des myriades d'étoiles constellèrent instantanément le manteau de la nuit.

— Capitaine, dit alors la voix douce et grave du plus âgé des deux prêtres que nous avons laissés en méditation quelques heures auparavant, je désirerais aller à terre avec mon campagnon.

— Impossible, monsieur l'abbé, dit le capitaine, d'un ton poli; je regrette de ne pouvoir me conformer à vos désirs, mais j'ai des ordres formels; je dois gagner Taïti sans m'arrêter, et j'ai déjà perdu quatre heures qu'il me faut regagner en faisant force de voiles.

— Le temps seulement de nous jeter à la côte, insista le prêtre.

— Vous jeter à la côte! j'aimerais mieux y jeter mon meilleur mât de mes propres mains!

— Merci, capitaine, répondit le prêtre en secouant cordialement la main du marin ; mais le lieutenant ne vient-il pas de vous dire qu'il y a des âmes sur ce rocher?

— Des sauvages anthropophages, peut-être !

— A Dieu ne plaise! mais dans ce cas ce serait une raison de plus pour que l'abbé Emile et moi nous nous empressassions de les corriger de ce vilain défaut, dit le prêtre en souriant.

— Mais, s'ils vous mangent? objecta le capitaine.

— Il paraît que je suis trop coriace, car d'autres ont déjà essayé, et ils n'ont pas pu, dit le vieillard en relevant la manche de sa soutane, et en montrant au capitaine l'empreinte que deux mâchoires acérées avaient laissée sur son bras.

— Vous oubliez, dit en riant l'abbé Emile, que l'on a à peine eu le temps de vous goûter, et que celui qui avait eu cette mauvaise pensée a reçu une balle dans la tête dès la première bouchée.

— Hélas oui! dit son compagnon avec un soupir; Dieu ait pitié de sa pauvre âme !

— Oh! mon cher abbé, vous êtes par trop bon, s'écria le capitaine, et c'est pousser un peu loin la charité !

— Vous voulez que je garde rancune à ce malheureux, qui s'apprêtait à m'envoyer tout droit en paradis sans cette malencontreuse balle? j'en voudrais bien plutôt à celui qui l'a tirée, si je ne savais que le Seigneur a conduit son bras.

— Cher père, dit le jeune prêtre, avec une affectueuse gaieté, j'en suis bien fâché pour vous, mais cette fois, si quelqu'un est mangé, ce sera moi, car ces bonnes gens, si sauvages qu'ils soient, ne pourront manquer de s'apercevoir que je suis plus tendre que vous.

— Sérieusement, messieurs, interrompit le capitaine, est-ce que vous voulez aller à terre?

— Très-sérieusement; à la nage s'il le faut!

— Mais que deviendrez-vous, sans ressources, sans vivres, sans armes?

— A quoi bon? dit l'abbé Emile; le Maître n'a-t-il pas dit : Lorsque je vous ai envoyés sans pain ni chaussure, avez-vous jamais manqué de rien? et ailleurs... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Nos armes, les voici, continua-t-il avec exaltation, en sortant de son sein un crucifix; quant à la nourriture, c'est nous qui la leur portons, et il désignait du doigt un livre d'évangiles que tenait son compagnon ; et s'ils refusent d'échanger quelques vils aliments contre la manne céleste, Dieu y pourvoira!

— Le voilà parti! dit le vieillard au capitaine, en souriant d'un air d'approbation à l'enthousiasme du jeune prêtre; puis tous deux descendirent dans la cabine pour rassembler leur mince bagage, tandis que le capitaine donnait l'ordre d'armer le canot.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, ils trouvèrent l'équipage sous les armes.

— Oh ! cher capitaine, dit l'un d'eux, vous nous traitez comme des triomphateurs, et nous ne sommes que de pauvres ouvriers cherchant de l'ouvrage.

— Vous êtes, dit celui-ci, de bons prêtres et des hommes de cœur ! je vous aime, je vous admire et je vous estime.

A ces mots, il embrassa cordialement les deux soldats du Christ, qui s'empressèrent de descendre dans le canot pour abréger les adieux. Le capitaine se découvrit, ainsi que tout l'équipage, et plusieurs roulements de tambour saluèrent le départ des humbles prêtres, ainsi qu'ils l'eussent fait pour un amiral.

— C'est égal, disait un vieux timonier, l'oracle du gaillard d'avant, voilà deux calotins qui ne boudent pas ! Qui de vous, les enfants, marcherait à l'abordage avec un vieux livre et un crucifix pour toute arme ?

— Pas moi, ni moi, ni moi ! dit-on avec ensemble.

— Et le jeune, avez-vous vu son air résolu ?

— Et le bras du vieux ! l'avez-vous vu ?

Tandis que ces propos se tenaient à l'avant, le capitaine, appuyé sur la balustrade du pont, échangeait des signaux avec les deux prêtres, que le canot emportait avec rapidité.



Pierre découvert par les deux prêtres au milieu des sauvages.

Au bout de deux heures, l'officier qui le commandait, de retour à bord, lui racontait comment il avait laissé les deux missionnaires à mi-chemin du plateau habité, disposés à attendre tranquillement le jour dans une cavité du rocher, et à puiser des forces dans le sommeil et la prière, avant de continuer leur ascension.

II. — LE CHAPELET DE L'ENFANT.

Aux premières lueurs du jour, les deux prêtres furent debout, et, après une courte prière : Allons, se dirent-ils en se serrant la main, et ils se mirent à gravir le roc escarpé. Après une heure de marche pénible, ils atteignirent le plateau, où un magnifique spectacle les attendait.

Tout était fleurs, verdure et parfums dans cet étroit espace, qui semblait une immense jardinière, encaissée dans la roche. Pas un être humain ne se montrait, et pourtant quelques huttes, dont on apercevait la fumée à travers le feuillage, venaient corroborer l'assertion du lieutenant. Après avoir promené leurs regards dans toutes les directions, les deux missionnaires se dirigèrent vers un

tertre qui bornait la vue du côté du nord ; mais à peine eurent-ils tourné le rocher qui en formait la base, qu'ils restèrent immobiles de surprise et de joie.

Autour d'un autel de verdure, supportant une croix de bois encore couvert de son écorce, se tenait agenouillé, dans l'attitude la plus recueillie, un groupe considérable de sauvages; tandis qu'au pied de la croix un enfant d'une dizaine d'années récitait, en français, d'une voix argentine, la prière de l'*Ave Maria*. Il roulait entre ses doigts un chapelet de bois grossier, qu'il récitait avec ferveur jusqu'au dernier grain ; puis, le passant autour de son cou, il baisa pieusement la médaille qui y était suspendue, et fit à haute voix le signe de la croix.

— Amen, répondirent les sauvages comme un seul homme !

— Amen, gloire, honneur et bénédiction au Dieu tout-puissant ! s'écrièrent les deux prêtres en tombant à genoux.

A ces paroles, toute l'assemblée fit volte-face en poussant des exclamations de surprise, et en fixant sur les deux



Pierre ,dans les bras de sa mère, passant la couronne de bluets à la croix (Page suivante).

étrangers des regards plus sauvages que féroces. Mais à peine l'enfant au chapelet les eut-il aperçus, qu'il s'élança vers eux les bras ouverts, en criant : Des curés ! des curés !

— Sois béni, mon fils, dit le vieux prêtre en l'embrassant. Tu es un enfant pieux et sage. Conduis-nous vers tes parents, car tu n'es pas de la race de ces indigènes, ta couleur et ton langage le disent assez.

— Mes parents, dit l'enfant en fixant sur le vieillard ses grands yeux tristes et doux, je n'en ai pas, je n'en ai plus, reprit-il avec un soupir, car j'avais une bien bonne mère, et elle disait que mon père était bien bon aussi, mais je ne l'ai jamais connu.

— Il était mort ?

— Non pas, mais il était dans un pays bien loin, dont je n'ai jamais pu dire le nom, ni ma mère non plus, tant c'était un mot difficile.

— Mais ta mère, où demeurait-elle, avant de venir ici ?

— Ma mère n'est jamais venue ici. La dernière fois que je l'ai vue, il y a de cela bien longtemps, je dormais dans un lit qui remuait toujours, dans une grande maison de bois qui marchait toute seule sur l'eau.

— Un vaisseau, dit l'abbé Emile.

— Un vaisseau! justement. C'est ainsi qu'on l'appelait. Cette nuit-là, mon lit remuait plus que d'habitude, et ma mère m'éveilla tout à coup, quoiqu'il ne fît pas jour. Elle avait l'air tout effrayée, elle pleurait! — Mon enfant, mon pauvre enfant, disait-elle en m'embrassant à me faire mal! — Mais qu'est-ce donc, mère, disais-je à moitié endormi? — Mon enfant! mon pauvre enfant, répétait-elle en se tordant les bras sans répondre à mes questions.

« A mon tour, je me mis à pleurer, j'avais peur. Il se faisait au-dessus de nos têtes un bruit épouvantable; c'étaient des cris, des gémissements, des jurons!... Tout à coup, ma mère m'arracha de mon lit, me dépouilla de ma chemise et me passa autour du cou et sous un bras ce chapelet, qu'elle ne quittait jamais; puis, après m'avoir embrassé en sanglotant, elle se mit à se déshabiller aussi vite que possible, sans ôter les yeux de dessus moi. En ce moment, j'entendis un horrible craquement, je sentis tout manquer sous mes pieds, ma mère poussa un cri qui domina tout le reste, puis je tombai dans l'eau et je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, je ne sentis plus rien! »

L'enfant s'arrêta pour reprendre haleine, tandis que les deux prêtres échangeaient un regard de commisération.

— Je ne sais ce qui m'arriva alors, continua-t-il, et je ne me souviens plus de rien jusqu'au moment où je me trouvai couché sur le sable humide, entouré de plusieurs gros poissons qui se débattaient. Ne sachant où j'étais, ne voyant pas ma mère, je me mis à l'appeler en pleurant. Tout à coup, je me vis entouré par des hommes noirs, à figure effrayante et presque nus, qui se saisirent de moi et se mirent à gravir les rochers, après avoir recueilli dans des sacs les poissons qui se débattaient sur le sable. J'étais presque mort de frayeur lorsqu'ils me déposèrent devant une grande femme noire, qui semblait être leur maîtresse. Elle m'examina avec attention, puis, m'enlevant le chapelet qui était resté à mon cou, ainsi que ma mère l'avait mis, elle le passa au cou de l'aîné de ses fils, qui était un enfant à peu près de mon âge. — C'est le chapelet de ma mère, m'écriai-je en pleurant, rendez-le-moi. Que dira-t-elle quand elle reviendra, si je l'ai perdu?

« Mais eux ne semblaient pas me comprendre, ils me regardaient avec curiosité, et le spectacle de ma douleur semblait les divertir.

« A la fin pourtant, une femme sembla prendre pitié de moi, celle que vous voyez là-bas, ajouta l'enfant en désignant une femme d'une trentaine d'années, qui se tenait assise à quelque distance en le couvant des yeux. Elle dit quelques mots à celle qui paraissait leur maîtresse à tous, puis elle m'emmena chez elle, me donna à manger, me fit coucher sur son propre lit, et depuis ce jour-là, elle n'a cessé de me combler de soins, comme le faisait jadis ma pauvre mère; et, pourtant, ajouta-t-il avec un soupir, j'ai beau lui en savoir bien bon gré, je ne puis l'aimer comme elle. J'étais ici depuis trois jours, lorsque le fils de la maîtresse, celui auquel elle avait donné mon chapelet, mourut presque subitement. On l'enterra avec toutes sortes de cérémonies singulières, puis on donna mon chapelet à son jeune frère. Quelques jours après, celui-ci tomba malade à son tour; alors la mère vint me chercher tout en larmes, elle se mit à genoux devant moi, en me présentant le chapelet; elle semblait me demander pardon de me l'avoir pris, puis elle me montrait son fils d'un air suppliant, comme si j'avais pu quelque chose à son mal. Alors je me souvins que lorsque nous étions au pays avec ma mère, elle allait souvent réciter son chapelet près du lit de nos voisins malades, et m'agenouillant à côté de l'enfant, je le dis à haute voix d'un bout à l'autre. Je ne sais si le bon Dieu entendit la prière d'un pauvre enfant tel que moi, mais le lendemain le malade était beaucoup mieux, et quelques jours après, il jouait sur le gazon avec ses camarades; mais il ne voulut jamais, non plus qu'eux, jouer avec moi. Ils ont l'air de me respecter et même de me craindre, comme si j'étais un homme. Leurs parents mêmes me témoignent toute sorte de respect, et il suffit que je désire quelque chose, pour que tous s'empressent de me le céder.

— Mais au moins ils sont chrétiens, dit l'abbé Emile, nous les avons vus prier avec toi?

— Je ne sais, dit l'enfant; dès qu'ils me voient prier, ils s'agenouillent autour de moi, ils ont même retenu quelques mots de mes prières; mais je ne sais s'ils les comprennent, car je n'entends pas bien leur langage. Je leur ai pourtant appris à tous à faire le signe de la croix, et ils n'y manquent jamais lorsqu'ils passent devant ce calvaire.

— Et ce calvaire, qui l'a élevé? dit le vieux prêtre.

— C'est moi, dit l'enfant. Je me suis souvenu qu'au pays il y avait des croix dans les champs, de distance en distance, et ma mère me faisait toujours réciter un *Ave Maria* quand nous passions devant. La veille du jour où nous allâmes loger dans le vaisseau, elle fut se mettre à genoux devant celle qui était le plus près de notre maison, au milieu des champs de blé. — Pierre, me dit-elle, tu vas cueillir des bluets, tandis que je dirai mon chapelet, et puis nous en ferons une belle couronne pour la croix du Sauveur. Je cueillis des bluets plein ma blouse, et je les lui apportai; puis elle les tressa en couronne, et, me prenant dans ses bras, elle m'éleva aussi haut qu'elle put, et après bien des efforts je parvins à passer la couronne en haut de la croix. Quand je me vis ici seul et abandonné, n'ayant pas, comme dans notre maison, une belle image de la Sainte Vierge, devant laquelle je faisais mes prières soir et matin, je pensai au calvaire des champs, et, aidé des gens d'ici, qui font tout ce que je veux, j'élevai cette croix, devant laquelle je viens prier chaque jour et où j'ai soin d'entretenir toujours une couronne de fleurs bleues, en souvenir de cette couronne de bluets que ma mère me fit passer un jour dans la croix du calvaire, au milieu des champs de blé de mon pays. »

En achevant ce naïf récit, le pauvre enfant ne put retenir ses larmes, et de profonds soupirs s'échappèrent de sa poitrine oppressée. Le vieux prêtre l'attira sur ses genoux, le baisa au front et passa ses mains dans sa blonde chevelure.

— Pauvre petit! dit-il; et ton père, ne sais-tu pas son nom?

— Ma mère l'appelait Guillaume.

— Et tu ne peux te rappeler le nom du pays où il demeurait?

— Je n'ai jamais pu le dire. Je sais seulement que c'était pour le rejoindre que nous avons été sur le vaisseau.

— Peux-tu du moins te rendre compte du temps que tu as passé ici?

— J'ai essayé de compter les jours, mais j'ai fini par me brouiller; alors j'ai eu l'idée de mettre tous les jours dans une grande coquille un petit caillou blanc, et quand elle a été pleine, j'ai voulu les compter; mais il y en avait tant, que je n'ai jamais pu. Alors, j'ai commencé à remplir ma seconde coquille, et les voilà toutes deux, dit-il, en désignant deux belles coquilles d'un rose nacré, posées sur le gazon, au pied de la croix.

L'abbé Émile s'en empara aussitôt. Il fit tomber les cail-

loux sur ses genoux et se mit à les compter, tandis que le vieux prêtre caressait l'enfant.

— Il y en a trois cent quatre-vingt-cinq, dit-il enfin, c'est-à-dire un an et vingt jours.

— Rien que cela! dit l'enfant étonné; il me semble qu'il y a bien des années que je n'ai embrassé ma mère.

— Mon Dieu, dit l'abbé Emile en joignant les mains, que vos desseins sont impénétrables! Voici un enfant qui ne peut compter jusqu'à cent, et qui, par votre grâce, a commencé la conversion de toute une tribu, si bien que nous n'avons plus qu'à achever son œuvre.

— N'a-t-il pas dit : C'est de la bouche des enfants que j'ai tiré la louange la plus parfaite? ajouta le vieux prêtre; puis, posant ses deux mains sur la tête blonde de l'enfant :

— Tu es Pierre, dit-il, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle!

III. — TROIS MOIS APRÈS.

Après avoir rempli sa mission aux îles de la Société, le capitaine français se trouvait, trois mois plus tard, en vue du groupe de rochers où il avait déposé les deux prêtres. Curieux de savoir ce qu'ils étaient devenus, il descendit dans son canot et se fit conduire vers l'île, après avoir donné l'ordre de tirer un coup de canon pour attirer l'attention des habitants.

A peine débarqué, il se trouva en face des deux missionnaires qu'accompagnait un enfant d'une dizaine d'années.

— Vous voyez, cher capitaine, dit gaiement le plus âgé, que Croquemitaine ne nous a pas mangés. Je vous ramène l'abbé Emile. Il n'y a pas ici de besogne pour trois, et le Père de famille manque d'ouvriers là-bas, car la moisson est abondante, ajouta-t-il en étendant le bras vers l'horizon.

— Trois! dit le capitaine surpris; quelque missionnaire vous avait donc précédés ici?

— Oui, dit le prêtre en souriant, et ce missionnaire, le voici, ajouta-t-il en désignant le petit Pierre, qui, moitié surprise, moitié frayeur, se tenait caché derrière lui.

Alors il raconta en peu de mots au capitaine l'histoire de l'enfant naufragé.

— Sans doute, dit le marin, cette pauvre femme allait rejoindre son mari dans quelque colonie anglaise. Mais comment le retrouver maintenant? comment rendre un père à ce pauvre petit?

— C'est moi qui, après Dieu, serai son père, dit le prêtre ; nous ne nous quitterons plus ; je lui donnerai l'instruction nécessaire pour achever l'œuvre qu'il a si miraculeusement commencée, car sa place est ici. Dieu a permis qu'il prît sur ces êtres simples et crédules un incroyable ascendant. Ils accepteront tout de lui. Quant à moi, je n'ai que son éducation à faire, et c'est une tâche douce et facile, car il est plein d'intelligence et de bonne volonté.

Après une heure de conversation, le capitaine songea à regagner son bord. Les adieux des deux missionnaires furent calmes et touchants à la fois. Après avoir embrassé avec effusion son vieux compagnon de travail, qu'il ne devait peut-être plus revoir en ce monde, après avoir appelé toutes les bénédictions du Ciel sur la tête de son jeune disciple, l'abbé Emile s'élança dans le canot, à la suite du capitaine. Quelque temps il resta les yeux fixés sur le rivage qui fuyait avec rapidité, puis, au moment où il allait perdre de vue le prêtre et l'enfant, immobiles sur la plage :

— Au revoir! leur cria-t-il en leur montrant le ciel, et, malgré la distance qui augmentait toujours, il lui sembla qu'une voix, portée sur la brise qui jouait dans ses cheveux, lui répondait : Au revoir!

IV. — UN PARADIS TERRESTRE.

Quinze ans se sont passés depuis le jour où un pauvre enfant fut jeté par la tempête dans une petite crique où le poisson venait s'échouer les jours de haute marée, et qui formait une pêcherie naturelle, dont les produits, avec ceux de leur sol fertile, étaient la principale nourriture des habitants de l'île.

Le grain de sénevé, jeté par la main d'un enfant dans une terre féconde, a germé sous les rayons du soleil de justice. Toute la tribu sauvage est chrétienne. Le vieux prêtre, après avoir accompli sa mission, dort sous le gazon au pied du calvaire rustique. Deux beaux palmiers ombragent maintenant la croix qu'éleva jadis le petit Pierre, et sur laquelle on a fixé un grand crucifix de bronze. C'est l'église de la tribu. Un ciel toujours pur en forme la voûte ; des fleurs, renouvelées chaque jour, en sont les seuls ornements.

Comme le jour de l'arrivée des deux missionnaires dans l'île, un cercle de sauvages entoure l'autel; mais, au lieu d'un enfant récitant le chapelet, un prêtre offre le saint sacrifice, et les sauvages répondent en latin. Ce prêtre, c'est l'enfant naufragé, aujourd'hui l'abbé Pierre, le pasteur de ce simple et docile troupeau. Jamais il n'est sorti de l'île; le vieux compagnon de l'abbé Emile fut son seul professeur. Après avoir passé par tous les degrés du sacerdoce, qui lui furent conférés par les vicaires apostoliques visitant, à différentes époques, la petite colonie dont leur avait parlé l'abbé Emile, il a reçu l'ordination, il y a quatre ans, des mains du chef des missions de l'Océanie. Deux ans plus tard, il a couché au pied de la croix son vieil ami, son véritable père; et maintenant il porte à lui seul le fardeau de la mission.

Aussi avec quelle sollicitude il veille sur le troupeau qui lui est confié!

Le capitaine français, que deux fois déjà nous avons vu aborder l'île, s'y est arrêté de nouveau en accomplissant son dernier voyage; il se fait vieux, et, rentré en France, il compte prendre sa retraite. En passant près de l'île, il eut l'idée d'y aborder encore une fois. Il trouva l'abbé Pierre, triste encore de la mort de son vieil ami, mais de cette tristesse qui n'exclut pas l'espérance. N'était-il pas sûr de le revoir un jour?

Il fit visiter au capitaine la petite colonie dont il est à la fois le pontife et le législateur.

— Qu'il fait bon ici! s'écriait sans cesse celui-ci, comme l'apôtre sur le Thabor. Si ma famille ne me réclamait en France, je vous demanderais comme une faveur la permission de venir y jouir de la vie en attendant la mort.

— Et je vous l'accorderais, cher capitaine, à condition que vous y viendriez seul; et, à ce propos, ne parlez pas de nous là-bas, je vous prie. Peut-être la fertilité de notre sol tenterait-elle quelque entrepreneur de civilisation, et je tiens à ce que mes sauvages restent sauvages. Ils ont ce qui est nécessaire, la connaissance, l'amour et le service de Dieu ; tout le reste serait superflu.

— Mais vous, mon cher abbé, n'avez-vous jamais songé à votre pays? N'avez-vous jamais désiré revoir cette France dont vous êtes sorti?

— Que voulez-vous qui m'y appelle? Elle n'a pas même le tombeau de mes parents. Et puis, quelle figure ferais-je parmi les hommes civilisés, moi qui ai passé ma vie avec

des sauvages? Ici je puis faire quelque bien, là je compromettrais peut-être la dignité de mon habit par mon ignorance de toutes choses. Non, le pasteur inculte convient au troupeau sauvage ; ici je dois vivre et mourir.

En parlant ainsi ils étaient arrivés près du rivage où le canot du capitaine l'attendait.

— Il me semble, dit celui-ci en soupirant, que je quitte le paradis terrestre.

— Il vous sera toujours ouvert, dit l'abbé Pierre en lui serrant la main.

Puis le marin regagna son vaisseau, qui devait le conduire à travers les chemins orageux de l'Océan vers cet autre océan si orageux que l'on nomme le monde, tandis que le prêtre regagnait à pas lents l'étroit plateau de l'île rocheuse, son univers à lui!

Le vieux capitaine a tenu la parole qu'il avait donnée au missionnaire ; il n'a conté qu'à moi seule son intéressante histoire, et Dieu me garde de donner aucune indication précise sur la situation topographique de cette île bénie! Je partage complétement les idées de l'abbé Pierre, et je fais des vœux pour que le Ciel la dérobe encore longtemps aux regards de certains philanthropes qui sillonnent les mers inconnues dans le but de porter aux peuplades sauvages, sous la forme de balles de marchandises et de barils d'eau-de-vie, le *bienfait* de la civilisation.

Une femme sans nom, qui s'appelle

ANTOINETTE.

ENVOI.

A toi, missionnaire de la vertu, qui passes ta vie à prêcher d'exemple.

A toi, ma bonne sœur!

ERRATUM.

A la première colonne, dixième alinéa d'*Un Missionnaire*, au lieu de : *lord Byron*, lisez : *Walter Scott.*

LA BELLE PAULE, DE TOULOUSE.



La belle Paule à sa fenêtre.

Voici une illustration qui entre de droit et de plein pied dans les galeries du *Musée des Familles.* C'est la belle Paule, de Toulouse, cette *Vénus chrétienne*, comme on l'a surnommée, qui, dans le siècle où la beauté était si dangereuse et si fragile, joignit à ce prestige extérieur tous les mérites de la vertu et tous les charmes du talent.

La popularité de cette admirable figure, si constante et si pure à Toulouse, mérite de s'étendre au monde entier.

Paule de Viguier, baronne de Fontenille, était issue, par sa mère, de la très-illustre maison de Lancefoc. Les Lancefoc, Gascons d'origine, avaient été naturalisés en pays britannique, dès les premiers temps de la conquête normande. Sous le quatrième successeur de Guillaume le Conquérant, il y avait un Lancefoc, grand dignitaire de la couronne, et cette famille possédait un des plus beaux fiefs du comté de Galles.

Les Viguier n'étaient pas moins nobles que les Lancefoc ; leur maison remonte aux croisades et bien au delà ; mais c'est à cette époque et sous Raymond IV qu'elles acquirent leur plus beau lustre. Antoine de Viguier, leur chef véritable, était au nombre des quatre mille Gascons qui suivirent le comte en Terre-Sainte, et soutinrent dans le temple de Jérusalem ce siége fameux dont le Tasse a parlé. Etienne de Viguier, père de Paule, fut aussi un brave et ne dérogea pas à sa race.

Dès sa première jeunesse, sa fille mérita l'attention du roi François Ier, qui rendit hommage à sa beauté et à sa vertu. Ce fut lui qui la surnomma *la Belle.*

C'était en 1533 ; le jeune monarque revenait de Marseille, où il avait cimenté son alliance avec Clément VII par le mariage de son fils Henri, duc d'Orléans, qui épousa, à cette époque, Catherine de Médicis, nièce du souverain pontife. Les Toulousains, qui aiment toutes les gloires, attendaient leur roi chevalier avec un enthousiasme qui poussait à l'ivresse ; ils avaient épuisé leur imagination pour le recevoir de manière à lui témoigner leur amour; aussi, quand, au bruit des canons et des fanfares, François Ier arriva à la porte d'Arnaud-Bernard, par laquelle il devait entrer, et qu'il vit toute la magnificence du cortége qui l'attendait, il en témoigna sa satisfaction la plus vive, et c'est avec raison qu'il put dire

au corps des capitouls, en jurant de garder les priviléges de leur ville : *Vous m'avez toujours été fidèles, et je l'ai bien connu.* Mais, tandis que deux cents enfants à cheval et vêtus de satin blanc tout semé de fleurs de lis d'or, et portant dans leurs mains l'écusson de France, exécutaient des évolutions équestres, en criant tous à la fois : Vive le roi ! une surprise bien autrement intéressante vint attirer les regards du monarque et le confondre d'admiration. Du haut de la tour d'Arnaud-Bernard, on vit comme un nuage se dégager tout à coup et descendre lentement jusqu'aux pieds du roi ; le nuage, en s'ouvrant, découvrit deux jeunes filles qui s'avançaient les mains pleines de fleurs, et qui les répandaient autour du prince étonné. La plus belle était blonde, et vous l'avez déjà nommée, c'était Paule. Ses cheveux tressés et entremêlés de perles étaient rejetés en arrière et flottaient avec grâce. Le chevalier de Minut, qui a fait un livre tout consacré aux beautés de Paule, s'est complu singulièrement dans la description de sa chevelure. Elle n'était pas précisément cendrée, mais elle avait des reflets argentins qui prêtaient à ses ondulations un soyeux d'une inexprimable mollesse. C'est ce ton particulier dans les beaux cheveux blonds qu'un artiste italien désignait par le mot de *morbidezza*. Minut dit qu'elle s'en couvrait tout entière quand elle les dénouait. Dans ses traits d'ailleurs, dans sa taille légère, dans son port de reine ou de déesse, rien ne rompait



La belle Paule devant François Ier. Dessin de G. Janet.

l'harmonieuse unité de cette merveille de la nature. Ses yeux bleus, miroir de son âme, cachaient mal sous leur longue paupière leurs regards brillants comme les feux du midi dans un ciel serein. On y lisait l'enthousiasme de tous les sentiments nobles et de la vive piété qui embrasait son cœur. Muse sainte, elle était de celles dont Titien ou Raphaël durent rêver la figure, quand ils avaient à peindre les extases de l'amour divin ou l'ange radieux de la foi.

Elle s'arrêta, en rougissant, devant le monarque, et, sans oser lever les yeux sur lui, elle tira d'un étui de velours frangé d'or un rouleau de papier orné de vignettes, dans

lequel elle lut d'une voix émue les stances charmantes qu'on l'avait obligée à composer pour cette occasion. Le procès-verbal d'une telle cérémonie aurait dû être dressé par un poëte. Il n'aurait pas oublié d'y relater ces vers, qui sont perdus pour nous, ni cette réponse du roi, qui n'a pas besoin, pour que je vous la répète, d'être authentiquée par un notaire : « Vous serez, gente demoiselle, citée et renommée parmi dames, tant de Languedoc que de France et autres pays, fort lointains, comme la plus belle et la mieux versée en tous arts aimables et poésie ; et moi je garderai bonne souvenance de noble belle Paule, que telle on surnommera ! — Et vous messieurs, merci ! ajouta le roi, en se tournant vers les capitouls. J'aurai garde d'oublier votre bonne et fidèle ville de Tolose. »

La reine Eléonore, qui avait accompagné François Ier dans ce voyage, ne fit son entrée que le lendemain. Cent jeunes dames ou demoiselles, l'élite des beautés et de l'aristocratie toulousaine, lui faisaient escorte et donnaient la première idée de cette gracieuse troupe que Catherine de Médicis appelait son escadron volant. Paule s'y faisait remarquer entre toutes ; jamais peut-être sa beauté ne triompha plus magnifiquement ; la reine voulut l'avoir à ses côtés et la faire figurer dans son carrosse, parmi ses dames d'honneur. Dans toutes les fêtes splendides qui se donnèrent pendant le séjour que le roi fit à Toulouse, Paule ne parut jamais sans attirer tous les regards. Elle exerça sur tous les cœurs une impression qui ne devait point s'effacer et qui assurait sa gloire. Tous les poëtes toulousains ou étrangers qui se trouvaient là rendaient à l'envi hommage à ses charmes ; et l'un d'eux, fidèle interprète de la pensée du roi, put, sans être accusé d'hyperbole, la trouver plus belle que les Grâces et la préférer à Vénus :

Car trois Grâces étaient, — n'étant encore née
La Paule, qui devait vaincre leur renommée.

Ce fut à cette époque, et dans l'une de ces fêtes, que Paule de Viguier et le baron de Fontenille se virent pour la première fois. Le jeune baron, âgé alors de vingt ans, arrivait de la frontière, où il servait dans les armées du roi ; il méditait des projets de mariage avec celle des filles du maréchal de Montluc qu'il épousa dans la suite. Il vit Paule, et tout le reste fut oublié. Paule partagea son émotion, mais ce fut en silence et dans le plus profond de son cœur. Pour tous deux, ce moment rapide fut le lien de leur destinée ; mais, pour tous deux, leur bonheur devait être acheté par de longues souffrances et par une résignation éprouvée. Paule vit, sans se trahir, ses parents repousser les hommages du jeune baron et l'unir à Bénaguet. Nul ne sut les tristesses de son âme ; elle trouva assez de force dans sa vertu de femme pour faire, pendant dix années que durèrent ses premiers nœuds, le bonheur de celui qui était l'obstacle du sien. Quand Bénaguet la laissa veuve, à l'âge de vingt-cinq ans, parmi les nombreux rivaux qui se disputaient sa main, elle put choisir sans contrainte et préférer le baron de Fontenille, qui connut alors toute l'affection qu'elle lui avait gardée et tout le prix d'une vertu si constante. Le chevalier de Minut était de ces rivaux, et sans doute le plus malheureux ; cousin de Paule, il l'avait admirée et aimée dès l'enfance, quand chacun ignorait ses charmes et les grâces de son esprit. Déçu pour la seconde fois dans ses espérances, il voulut fuir à jamais des lieux qui ne lui rappelaient que des tourments soufferts. Il partit, en adressant, à celle qu'il perdait, des adieux touchants, dans ces vers qui consacrent la vertu de Paule et en sont la plus haute preuve :

Adieu, celle que j'ai dans mon cœur imprimée,
Qui se fait par sa grâce à un chacun aimer ;
Adieu, celle de qui le laus je veux semer
Et accroître partout la vive renommée ;
Adieu, de Languedoc la dame mieux famée,
Que sur toutes je puis chaste et belle nommer !

En quittant Toulouse, Minut se réfugia dans le Rouergue, dont il était sénéchal. Il vécut dans la suite à Paris, et ce fut vainement qu'il chercha, dans les plaisirs de la cour et dans la compagnie des gens d'esprit, l'oubli de celle qu'il fuyait ; son livre de la *Paulegraphie*, qu'il écrivit alors, le prouve trop bien.

Paule ne connut pas l'existence sereine que tout semblait lui présager. La perte de son unique enfant, à un âge où il se montrait déjà sous les traits charmants de sa mère et doué de toutes ses vertus, la plongea dans une tristesse que rien ne devait plus soulager. Pleine de sa douleur et se complaisant dans son amertume, elle se retira du monde d'une manière si absolue qu'elle ne sortait plus de chez elle et se rendait même invisible aux amis de sa maison.

S'il faut en croire une tradition charmante, le chevalier de Minut parvint toutefois à la revoir, un jour qu'il passait à Toulouse à cette seule intention ; mais il n'y parvint qu'en soulevant une émeute dans la ville et en l'associant tout entière à son bonheur. C'est là un des plus curieux épisodes des mœurs chevaleresques.

Sous l'influence et par les instigations de Minut, à qui la maison de Paule restait fermée comme à tout le monde, la résolution de celle-ci prit les proportions d'un malheur public. On crut qu'elle avait succombé à son désespoir. Le peuple, qui s'exalte vite et dont les sentiments ne connaissent pas de mesure, se porta tumultueusement aux abords de son hôtel, et de toutes parts ce ne fut bientôt qu'un cri pour demander à la voir. Le rassemblement grossissait toujours : étudiants, basochiens, gens d'épée et menu peuple accouraient à l'envi et luttaient d'impatience ; en quelques instants, la moitié de la ville y était. Paule refusait obstinément de se rendre au vœu public. Peu s'en fallut que sa demeure ne fût envahie ; heureusement, au plus fort de l'agitation, une voix, celle de Minut sans doute, cria qu'il fallait aller au Parlement. Ce cri, répété de bouche en bouche, se répandit dans les masses. En même temps, quelques groupes s'avancent vers la place du palais, qui n'était pas loin de là, et la foule immense, d'un commun accord, s'ébranle et les suit. Les conseillers, surpris par cette visite inopinée, veulent faire fermer les portes et requérir les soldats du guet ; on ne leur en laisse pas le temps. Comme une mer montante, les bandes animées font irruption dans le palais, et s'entassent dans ses salles et dans ses avenues, jusqu'à ce qu'il en regorge. Vainement un conseiller s'efforce de dominer le tumulte, sa voix est méconnue. On veut que le Parlement, représentant de l'autorité suprême, intervienne auprès de la belle Paule et qu'il rende sur l'heure un arrêt pour l'obliger à se montrer. La cour hésite, elle cherche à se retirer pour échapper à la violence ; mais toutes les issues sont fermées par une foule turbulente et compacte ; chacun demande l'arrêt, force est de céder devant un vœu si unanime. L'arrêt fut accordé, il fut accueilli par des acclamations frénétiques. Dès que Paule en fut informée, elle n'attendit pas qu'on

le lui signifiât ; elle parut sur son balcon, en habits de deuil et le visage sillonné de larmes; la foule pleurait et applaudissait dans les transports d'un enthousiasme qui tenait du délire : jamais reine, jamais femme illustre ou bénie, ne reçut des hommages si purs.

Quant à Minut, triomphant d'avoir vu Paule, il quitta Toulouse, emportant du bonheur pour le reste de sa vie!

Il devait la revoir, d'ailleurs, en 1564, comme je le raconterai plus loin.

Pour devenir aussi chère à tous, il ne suffit pas à Paule d'avoir le don de la beauté parfaite, sa beauté dut se couronner et s'illuminer du groupe de toutes les vertus. Dans ces temps de croyances naïves, le peuple attribuait souvent des influences bienfaisantes à ceux qu'il entourait de son respect et de son amour. Paule eut l'honneur d'être placée par ses concitoyens parmi ces êtres d'élite, et d'être regardée comme un bon génie dont la présence protégeait et portait bonheur. Dans son isolement, elle avait demandé à la poésie l'adoucissement de ses maux. L'Académie des jeux floraux voulut, à son tour, forcer sa retraite, en l'invitant à venir recevoir dans ses concours un souci funèbre offert à l'harmonieuse expression de sa douleur. Paule ne résista pas à ce touchant témoignage des regrets publics; elle se rendit au milieu d'une de ces fêtes brillantes, couverte de vêtements noirs et le crêpe au front. D'une voix pleine de sanglots, elle consentit à divulguer des regrets dont son cœur s'était montré si jaloux. Elle chanta l'amour maternel dans ses joies et dans ses tristesses; son cœur, abîme de tendresse, en avait épuisé toutes les émotions. Jamais Clotilde de Surville, pour exprimer de semblables plaintes, ne trouva des accents plus mélodieux que ces derniers soupirs de son élégie, qui sont restés gravés dans toutes les mémoires :

Le tendre corps de mon fils moult chéry
Gist maintenant dessoubs la froide lame,
Dans les cieuls clairs doit triompher son âme,
Car en vertu touiours il fut nourry.
Las! j'ai perdu mon beau rosier fleury,
De mon vieux temps l'orgueil et l'espérance;
La seule mort peut donner allégeance
Au mal cruel qui mon cœur a meurtry.
Or, adieu donc, mon enfant moult chéry,
De toi mon cœur gardera souvenance.

Rien ne put alléger une douleur si vive. Empoisonnée à sa source par son malheur, sa vie ne fut désormais qu'une longue suite de jours languissants ; elle dit aux plaisirs du monde un éternel adieu, et, sans suivre dans toute leur rigueur ses premiers projets de retraite, elle ne communiquait guère plus avec le dehors, et ne paraissait en public que dans les lieux consacrés à la prière. Loin d'altérer sa beauté, ses souffrances n'avaient fait que lui prêter une expression plus touchante ; les années passaient sur son front sans y laisser leurs traces, et la foule, en la voyant toujours conserver son premier éclat, croyait reconnaître dans ce privilége un signe de sainteté et de prédestination.

Catherine de Médicis et Charles IX, venus à Toulouse en 1564, furent émerveillés de sa beauté et n'hésitèrent pas à la trouver la plus belle dame de France; elle avait alors quarante-cinq ans. Minut, qui avait oublié ses projets d'exil pour suivre la cour à Toulouse, n'a pas négligé d'enrichir sa *Paulegraphie* de tous les témoignages que sa belle cousine reçut dans cette occasion, et nous apprend que, dans un dîner où se trouvait M. le connétable de Montmorency, un capitoul ayant parlé des raretés et merveilles de Toulouse, sans y signaler la belle Paule, le connétable s'empressa de relever cet oubli par des paroles qui ne laissent aucun doute sur son admiration.

— Vous en avez omis une, répondit-il, qui est autant et plus remarquable et recommandable que toutes les autres ; c'est la belle Paule : mettons-l'y hardiment, vous pouvant vanter d'avoir la plus belle femme d'un pôle à l'autre.

Paule n'assista ni à l'entrée du roi ni aux premières fêtes qui lui furent offertes à son arrivée. Elle désirait se tenir à l'écart; elle espérait que son âge et sa tristesse la mettraient à l'abri des sollicitations importunes ; elle ignorait que sa beauté ravissait encore tous les yeux et qu'elle était toujours le plus glorieux ornement de Toulouse. Catherine de Médicis n'aurait pas volontiers consenti à quitter cette ville sans voir enfin cette noble et fière beauté que les plaisirs et les honneurs de sa cour n'avaient pu attirer.

Au jour fixé pour la présentation de Paule, les abords de l'hôtel et les salles où le roi et sa mère tenaient leur cour étaient encombrés d'un redoublement de curieux ; elle était le sujet de toutes les conversations, et beaucoup de dames des pays voisins, qui ne la connaissaient pas ou qui ne l'avaient pas vue depuis sa jeunesse, se demandaient malicieusement s'il était bien vrai qu'à son âge l'on pût être jeune encore. Les unes assuraient que son teint avait perdu de son éclat, d'autres que ses cheveux avaient bruni et n'avaient plus leur teinte brillante. Chacune s'efforçait à l'envi de lui contester la légitime possession de ce sceptre de la beauté, que nulle ne garda si longtemps. Les conversations s'égaraient ainsi en conjectures de toutes sortes ; elle y mit fin par l'étonnement que sa présence inspira. Personne, en la voyant, n'eut besoin de demander si c'était elle ; à sa démarche, chacun reconnut la déesse, comme un poëte l'a dit de Vénus. Minut, l'historiographe de cette fête, ne fournit pas d'autres détails ; tout le reste se devine aisément, et je ne saurais rien ajouter pour donner une idée plus complète de l'impression que la noble baronne produisait partout. Ce qui me reste à dire et ce qui n'est pas peu surprenant, c'est qu'elle fut belle, Brantôme l'assure, jusqu'à quatre-vingts ans. Elle ne mourut qu'à quatre-vingt-sept, ayant conservé jusqu'au bout la plénitude de ses facultés et toute la grâce de son esprit aimable. Elle avait eu la douleur de voir mourir son mari longtemps avant ses derniers jours ; elle subit cette nouvelle épreuve avec cette résignation que donne la foi.

Chose triste à dire, aucune toile, aucun marbre n'a perpétué des attraits si divins. De nos jours, un artiste de talent, M. Willemsens, a essayé de reconstruire ce chef-d'œuvre de beauté effacé par la mort ; je n'oserais affirmer que le portrait soit fidèle, mais il a peint une tête charmante, dont les sculptures de Bachelier, qui dut connaître la belle Paule, paraissent lui avoir fourni le type, et dont les beaux yeux et les cheveux légers retracent les traits principaux d'un modèle, vivant ou idéal, qui attire souvent son pinceau et fait toujours honneur à ses toiles.

Depuis le connétable de Montmorency, qui fut pris au mot, les Toulousains n'ont plus oublié de citer la belle Paule au nombre de leurs quatre merveilles les plus rares ; j'en ai la preuve dans ces rimes proverbiales que chacun sait et répète encore :

Le Bazacle, Saint-Sernin,
La belle Paule, Matelin.

Une anecdote complétera mon récit. En 1770, me di-

sait un vieillard, dans un voyage que je fis à Toulouse, j'étais allé visiter le grand couvent des Augustins, fort renommé dans le pays. Après m'en avoir montré le beau cloître et les autres parties remarquables, le moine qui m'en faisait les honneurs m'assura que je n'avais pas tout vu, et qu'il y avait d'autres raretés dans son couvent qu'il avait gardées pour la fin. En parlant ainsi, il alluma une lampe et s'enfonça dans un corridor sombre où il m'invita à le suivre. Quand nous fûmes arrivés dans la crypte qui occupait le dessous de la chapelle, il s'arrêta devant un caveau dont il ouvrit la porte, et m'y fit entrer avec lui. On y voyait, tout autour, de nombreux cercueils étagés et superposés par rang de date. Il approcha sa lampe de l'un d'entre eux, et, quand il se fut assuré que c'était celui qu'il cherchait, il en souleva le couvercle doublé d'une lame de plomb, désignant du doigt le squelette qui gisait dedans.

— Voyez-vous cette dépouille mortelle, me dit-il d'un



La belle Paule devant Charles IX, Catherine de Médicis, Henri de Navarre, etc. Dessin de G. Janet.

accent lugubre, c'est la rareté que j'ai voulu vous montrer. Quand ces os desséchés qui tombent en poussière étaient revêtus de chair et animés par la vie ; quand l'esprit éclairait ces yeux qui ne sont plus, ce débris humain fut appelé la merveille de son siècle ! Tenez, ajouta-t-il en rapprochant sa lampe de l'inscription du cercueil, la reconnaissez-vous la noble Paule de Viguier, baronne de Fontenille, la reine de la beauté, l'orgueil et l'amour des Toulousains ?

— Quoi ! la belle Paule...

— Oui ; et c'est ainsi que s'en vont les merveilles et les gloires du monde !

JULES ROUSSY.

LES LÉGENDES DE LA QUENOUILLE ET DU MIROIR.

Il y a quelques jours, dans un château de Normandie, on ouvrait la corbeille d'une jeune et belle mariée. On y trouva, parmi les cachemires, les dentelles et les bijoux, deux cadeaux qui étonnèrent d'abord les assistants.

C'étaient une quenouille et un miroir.

La quenouille, en bois sculpté avec une patience, une finesse et une naïveté rares, représentait une vingtaine de figures, enroulées du haut en bas. La base finissait en torsade élégante, et le sommet se renflait en ovale à jour, destiné à recevoir le chanvre ou le lin.

Le miroir, en bois sculpté aussi, présentait deux faces, travaillées avec le même soin. Sur l'une, la petite glace de Venise dans son cadre hérissé d'ornements; sur l'autre, un bas-relief où l'on voyait la décapitation d'Holopherne par Judith.

Un savant antiquaire reconnut tout de suite ces deux chefs-d'œuvre du seizième siècle. Le premier était la reproduction de la fameuse quenouille de mariage qu'on admire au musée de l'Hôtel de Cluny. Le second était la copie du beau miroir de la collection Sauvageot, qui a l'honneur de figurer dans le *Moyen âge et la Renaissance.*

Mais cette découverte n'expliquait pas la présence de tels objets dans une corbeille de mariée.

Le mot de la double énigme était caché dans un manuscrit que la jeune femme ouvrit avec empressement, et dans lequel elle reconnut l'écriture de son époux.

Le manuscrit renfermait ce que vous allez lire.

1° LÉGENDE DE LA QUENOUILLE.

HOMMAGE A LA VERTU.

Origine de la quenouille. Les patriarches. Les sauvages. Lucrèce. Le mot de Duguesclin. Les quenouilles de noces. L'histoire de la reine Berthe, rétablie d'après la tradition hongroise. Le tombeau et la selle de Payerne.

L'origine de la quenouille remonte peut-être à la mère du genre humain, ou du moins à la première femme qui substitua les tissus aux peaux de bêtes, dans ses vêtements et ceux de sa famille.

La quenouille était l'attribut essentiel de la maison patriarcale.

Elle est le premier instrument de civilisation dans la tribu sauvage et barbare.

Les anciens Romains en faisaient le symbole de la vertu domestique. Tous les éloges étaient contenus dans ce portrait de Lucrèce:

Domum mansit. Lanam fecit.
Elle resta chez elle et fila de la laine.

Dans tous les villages du monde, la quenouille est l'arme et le bouclier de la femme, la sauvegarde et l'aisance du foyer, la compagne de la solitude, le charme des veillées en commun, l'emblème du travail patient et fécond.

On sait le mot du grand connétable Duguesclin, lorsqu'il promit sa rançon à l'Angleterre: — « Il n'est si pauvre filandière, en France, qui ne tire de sa quenouille une obole pour me racheter. »

Ce mot vaut une lettre de noblesse nationale. Quel écusson peut afficher une devise plus glorieuse et plus immortelle ?

La quenouille de mariage était toute la corbeille des femmes de nos aïeux.

Rappelez-vous la touchante histoire de la reine Berthe aux grands pieds, épouse de Pépin le Bref, et mère de Charlemagne. Les poëtes et les chroniqueurs modernes en ont retranché la quenouille de noces. C'est une maladresse et une barbarie. Autant vaudrait ôter à la fleur son parfum. Le voici dans toute sa pureté native, tel que la tradition hongroise l'a conservé.

Car, suivant la légende, la reine Berthe était de Hongrie. Son père régnait sur cette terre des braves, lorsque Pépin, roi des Franks, la lui demanda pour épouse. Elle était, au dire de la renommée, la princesse la plus accomplie du monde.

Ne voulant pas l'envoyer seule dans une cour si lointaine, sa mère Blanchefleur fait partir avec elle une pauvre fille, nommée Aliste, qui a été élevée à ses côtés et qui lui ressemble comme une sœur jumelle. Malheureusement, les parents d'Aliste l'accompagnent, et surtout Margiste, sa mère, femme capable de ce que vous allez voir.

Au moment des adieux, Blanchefleur remet à Berthe une quenouille de mariage, délicatement sculptée comme celle-ci, et qui se monte et se démonte par un secret qu'elle seule connaîtra, chef-d'œuvre compliqué d'un mécanicien de Bohême.

— *Mon enfant*, lui dit-elle, *dans les palais comme dans les chaumières, le travail est le lot de la femme. Tu fileras cette quenouille en songeant à moi; elle doublera tes plaisirs et charmera tes ennuis. Et si Dieu nous rapproche un jour sur cette terre, quels que soient les changements opérés en nous, cette quenouille sera notre signe de reconnaissance.*

Berthe part, arrive en France, et son mariage avec Pépin est célébré. Mais le lendemain, ce n'est pas elle qui monte sur le trône, c'est l'amie que chacun confond avec elle-même, c'est Aliste, que la vieille Margiste a substituée à la reine.

Quant à la reine véritable, garrottée et bâillonnée par le Hongrois Tybers, neveu et complice de Margiste, elle a été entraînée jusque dans la forêt du Mans, et abandonnée là aux bêtes féroces... ou à la grâce de Dieu.

Après une nuit passée sous un toit de feuillage, dans les angoisses qu'on peut imaginer, Berthe se croit l'objet d'une épreuve d'en haut, et fait vœu, si le Ciel lui conserve la vie, d'achever ses jours dans la retraite, sans jamais révéler sa naissance et son malheur.

Reprenant courage alors, elle se met en marche et ar-

rive à la porte d'un ermite. Le saint homme, à la vue de sa beauté, la prend pour un envoyé du démon, refuse de lui donner asile, et, lui jetant un morceau de pain, lui indique la route d'une habitation.

Berthe trouve l'hospitalité chrétienne au manoir de Symons, honnête et riche père de famille. Elle aide sa femme Constance dans les soins du ménage, et enseigne à ses filles, Aiglante et Isabelle, tous les arts de la quenouille, de l'aiguille et du métier. Bref, elle devient l'idole de ses hôtes et de leurs amis.

> Elle est plus gracieuse que n'est la rose en mai...
> Symons en fait sa nièce, et Constance sa mie;
> Chascun li porte honor, douceur et compagnie (1).

Fidèle à son vœu, elle garde son secret, et se donne pour une pauvre Alsacienne, chassée par les rigueurs d'une marâtre.

Cependant, la reine Blanchefleur, inquiète de son enfant, dont elle ne reçoit de nouvelles que par de rares messagers, se décide à aller la voir et l'embrasser en France. Mais elle est reçue dans ce pays par un concert de malédictions. Berthe, la princesse si bonne et si aimée, est une reine avare et impitoyable. Elle ne songe qu'à s'enrichir aux dépens de ses sujets, écrasés par ses exactions et ses caprices. A chaque pas, Blanchefleur est arrêtée par une victime de sa fille. Elle traverse ainsi tout le royaume, se croyant le jouet d'un rêve affreux, et arrive enfin à Paris, chez Pépin le Bref.

Elle veut courir tout droit à son enfant; le roi la retient avec autorité. — La joie a tellement saisi Berthe qu'elle est gravement malade.

Blanchefleur aborde Margiste, qui l'éloigne plus cruellement encore.

Mais qui pourrait enchaîner une mère ? Celle de Berthe, après deux jours de combats, force l'entrée de sa chambre.

Tout y est dans l'obscurité, — par ordre des physiciens, dit Margiste ; — la moindre lumière tuerait la jeune reine.

— Elle me parlera du moins ! j'entendrai sa voix ! s'écrie Blanchefleur.

Et elle va s'asseoir au chevet d'Aliste, qui joue son rôle comme elle peut.

Elle le joue si mal, que la mère soupçonne le mensonge.

Elle s'élance aux rideaux, les déchire, ouvre les fenêtres, arrache la couverture du lit, et reconnaît Aliste à la place de sa fille.

Appelant aussitôt le roi et la cour :

— *Haro !* crie-t-elle avec force, *traï ! traï !*

> Roi ! ce n'est pas ma fille qui ci estoit couchie !
> C'est la fille Margiste cui li cors Dieu maudie !

La fausse reine et sa mère se récrient et se défendent. Elles accusent Blanchefleur de démence... Et Pépin va les croire et faire arrêter celle-ci, lorsqu'elle aperçoit un coffret posé sur une table.

— La quenouille de noces de Berthe ! O Providence ! dit-elle en levant les mains au ciel.

Elle ouvre le coffret, en tire la quenouille, et la présentant à Aliste :

— Si vous êtes la reine et ma fille, prouvez-le en montant cette quenouille, dont Berthe et moi seules connaissons le secret.

(1) *Berte aus grans piés*, poëme d'Adenès, chef des ménestrels et des cérémonies de cour, sous Philippe le Hardi.

Le roi est ébranlé. Aliste et sa mère pâlissent. Non-seulement elles ignorent le secret de la quenouille, mais elles n'ont jamais filé un écheveau, elles qui se gorgent aux dépens des travailleuses !

La reine achève de les confondre en montant elle-même la quenouille ; et, livrées par Pépin aux tourmenteurs, les deux criminelles confessent leur imposture.

Margiste est brûlée en place publique, Tybers est traîné sur la claie et pendu, Aliste est jetée au couvent de Montmartre, et Pépin et Blanchefleur partent pour la forêt du Mans.

Retrouveront-ils encore, et comment retrouveront-ils la reine abandonnée ? Leur recherche est longue et entremêlée d'espérances et d'angoisses.

Un jour, enfin, Pépin erre seul, à l'aventure, à travers le bois. Il rencontre une jeune fille charmante, simplement vêtue, qui file à l'ombre d'un ormeau, devant une statue de la Vierge, en chantant une prière pour le bon roi des Franks.

Il s'arrête, il écoute, il contemple ; un vague et doux souvenir agite son cœur...

— Qui êtes-vous, ange inconnu ? dit-il en tombant à genoux. Moi, je suis le roi Pépin, et je vous aime...

Berthe (car c'était elle) est troublée jusqu'au fond de l'âme. L'humble fileuse n'a qu'un mot à dire pour remonter au trône de France...

Mais son vœu se dresse entre elle et le roi... Elle le trompe, comme elle a trompé Symons, et elle le quitte pour rentrer au manoir...

Pépin toutefois ne saurait l'oublier... Il conte son aventure à Blanchefleur, et bientôt le cœur de la mère a tout deviné.

Mais comment forcer Berthe à se trahir elle-même, sans violer sa parole à Dieu ?

Blanchefleur, avec un pressentiment sagace, a emporté la quenouille de noces de sa fille...

Un soir, cette quenouille, — comme par miracle, — se trouve dans le manoir des Symons. Chacun l'admire et cherche à la monter, sans en venir à bout ; puis, d'une voix unanime, on la donne à Berthe, comme à la plus méritante.

La jeune fille reçoit le trésor avec émotion et va pleurer, dans sa chambre, sur ce souvenir d'enfance, car elle a bien reconnu le présent de sa mère adorée !...

Pendant huit jours, soupçonnant un piége du roi, elle se garde avec terreur de monter la quenouille... ; mais, peu à peu, elle se persuade que Dieu la lui a rendue, — comme le seul et dernier sceptre qui lui convient désormais... D'ailleurs on assure que Pépin a quitté le Mans et qu'il est rentré dans sa capitale...

Bref, la jeune fille garnit la quenouille de lin fin, la monte d'une main tremblante, et va filer près de la statue de la Vierge.

Or, au moment où le fuseau roulait entre ses doigts, où sa bouche reprenait le cantique en l'honneur du roi frank, un grand bruit de pas, de cors et de trompettes, retentit autour d'elle dans les fourrés du bois... Pépin et sa cour entière, et la famille Symons, et les habitants du pays, et la reine Blanchefleur se précipitent de leur verte embuscade, entourent l'humble filandière éperdue, la proclament reine à grands cris, et tombent à ses genoux et dans ses bras...

Le premier homme qu'elle voit à ses pieds est le roi Pépin ; la première femme qu'elle presse sur son cœur est sa mère !

Dieu l'avait voulu, Berthe ne pouvait le démentir. La

quenouille avait révélé la reine de France, et la reportait au trône en l'affranchissant de son vœu.

— Je te l'avais bien dit, ma fille, s'écrie Blanchefleur avec transport, *dans les palais comme dans les chaumières, le travail est le lot de la femme. Tu fileras cette quenouille en songeant à moi; elle doublera tes plaisirs et charmera tes ennuis. Et si Dieu nous rapproche sur cette terre, quels que soient les changements opérés en nous, cette quenouille sera notre signe de reconnaissance !*

Et la reine Berthe, sa quenouille au côté, rentra dans Paris, au milieu des bénédictions du peuple.

Voilà comment se passaient les choses,

Du temps que la reine Berthe filait,

comme dit la chanson moderne.

Quand vous irez à Payerne, petite ville du canton de Vaud, on vous y montrera le tombeau de la femme de Pépin, retrouvé en 1817, et la selle qui la porta, dit-on, lorsqu'elle fit sa rentrée à Paris.

La selle est suspendue dans l'église, à la droite de l'orgue. Le sacristain la descend, comme un lustre, à la demande des curieux. Elle est en bois doublé de fer, bois et fer rongés par les siècles. Deux gaînes la surmontent, en forme de cuissards.

Mais ce que je vous engage à observer attentivement, et ce qui vous touchera plus que tout le reste, c'est le trou pratiqué au côté gauche, et dans lequel la bonne reine posait le bâton de sa quenouille.

Pourquoi a-t-on exilé des corbeilles de mariage ce touchant attribut de la femme?

Si je le replace dans la vôtre, madame, ce n'est point pour vous faire retomber en quenouille, mais pour adresser à votre vertu l'hommage le plus pur et le plus élevé.

Ainsi finissait le premier manuscrit de M. ***.

Voici maintenant le second, qui accompagnait et expliquait le miroir.

2° LÉGENDE DU MIROIR.

HOMMAGE A LA BEAUTÉ.

Le premier miroir. Narcisse. Ève. Les négresses. Les dames romaines. Miroirs de Venise. Colbert. Thevard. Soufflage et coulage du verre. *Connais-toi toi-même*. Les miroirs des moines de Saint-Martin. Le miroir magique du docteur Dée. Le miroir d'Azor. Un vœu. Le miroir ardent d'Archimède. Le *Miroir de la vanité*, de Mlle de Fauveau. Conclusion.

Le premier miroir fut celui de Narcisse, l'eau claire des fontaines.

Devenue coquette après avoir mangé la pomme, Ève se regarda dans le ruisseau qui coulait à la porte de l'Eden.

A cette glace élémentaire l'art substitua bientôt un métal poli, réflecteur insuffisant, qui amena l'invention du verre (1).

Les négresses vendent leurs familles pour une plaque de cuivre; elles se vendent elles-mêmes pour un fragment de miroir.

Le major Denham, passant à Yeddie, dans le Mandara, écrivit cette page curieuse :

« Je vis près d'une centaine de négresses. Il y en avait de très-jolies et d'une naïveté charmante. Je n'avais qu'un miroir à leur montrer. C'était probablement ce qui pouvait leur faire le plus grand plaisir. L'une insista pour amener sa mère, l'autre sa sœur, afin de se voir à côté de celle qu'elle chérissait le plus, ce qui leur causait une joie ineffable. En voyant l'image réfléchie dans le miroir, elles embrassaient l'original avec effusion. Une toute jeune femme, de la figure la plus séduisante, obtint la permission d'apporter son enfant, et revint aussitôt en le tenant dans ses bras. Son allégresse tenait vraiment du délire. Un flot de larmes lui coula sur les joues, quand elle aperçut le visage de l'enfant dans le miroir, et le bambin lui-même frappait des mains en signe de réjouissance. »

Les dames romaines n'étaient pas plus raisonnables que les négresses, — à l'endroit du confident des grâces. Quand on ouvrit, à Pompéi, le palais de Scaurus, on trouva la chambre de Lollia, sa femme, pleine de miroirs de métal poli et de verre apportés de Sidon.

Les miroirs de glace soufflée furent découverts, à Venise, au treizième siècle. Ils acquirent tout de suite une réputation universelle, et firent la richesse de la cité des doges.

Elle en garda le monopole jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Alors Colbert le lui disputa et finit par le lui enlever. En 1688, Thevard substitua, en France, au procédé du soufflage celui du coulage, qui donna aux miroirs de larges dimensions.

La coquetterie put se regarder en pied dans les glaces nouvelles; et elle en profita pour inventer les robes à paniers et les coiffures pyramidales.

Pendant tout le dix-huitième siècle, chaque belle dame voulut remplir de sa seule image le réflecteur de sa toilette ou de sa cheminée, et contempler jusqu'au plafond les boucles enroulées par son coiffeur au sommet d'une échelle.

C'est de l'importation des fabriques de glaces en France que datent les éventails à miroir, et même les ceintures, car les Françaises n'oublièrent aucun moyen de s'étudier en détail comme en gros, et d'appliquer le précepte du philosophe antique : *Connais-toi toi-même*. Toute la sagesse est là.

La plupart se montrèrent si sages, que la chaire dut tonner contre ces excès... philosophiques.

Une coquette se défendit en accusant le clergé lui-même d'avoir porté miroir. En effet, dès le temps de Charlemagne, quelques prêtres avaient adopté cet usage, et un vieux chroniqueur cite les religieux de l'ordre de Saint-Martin-de-la-Tour, qui fixaient des miroirs jusque sur leurs souliers, pour contempler toujours la beauté de leur costume.

Le miroir a eu son rôle scientifique, et même son rôle magique, longtemps avant la découverte du magnétisme et la résurrection des tables parlantes.

Il y avait à Londres, au seizième siècle, un certain docteur, nommé Jean Dée, fils d'un marchand de vin. En s'élevant d'une science à l'autre, il arriva jusqu'à l'astrologie judiciaire, justifiant d'avance cette définition de M. Alph. Karr : « Les savants sont des hommes qui s'embourbent plus loin que les autres, mais qui s'embourbent davan-

(1) Voyez *le Verre et ses usages*, t. XX du *Musée*, p. 65.

tage. » Jean Dée prétendait voir l'invisible, lire dans l'avenir et conjurer les esprits, le tout au moyen d'un miroir qu'il appelait le miroir magique. Lui-même annonça ainsi sa découverte dans le *Journal des magiciens*, publié à Prague en 1584. « Il plut enfin à Dieu de m'envoyer la lumière, que je lui demandais depuis si longtemps par des prières infatigables. Je sentis que les esprits surnaturels avaient employé de longues années à m'instruire et avaient mis entre mes mains un trésor tel que nul homme n'oserait en espérer un semblable. »

Ce trésor était tout simplement un morceau de charbon de terre, soigneusement poli, taillé en forme circulaire, et emmanché d'un morceau de bois.

Tel était le miroir magique du docteur Dée, devenu si célèbre en Europe.



La quenouille de noces (Musée de Cluny).

«A l'aide de cette pierre, dit Elias Ashmole, dans le *Theatrum chimicum*, on peut voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde qu'elles se trouvent, fussent-elles cachées dans les appartements les plus secrets, ou même dans les profondeurs des entrailles de la terre. »

Ce fut la grande reine Elisabeth qui fit la réputation du miroir magique du docteur Dée. Dans un accès d'inquiétude jalouse, elle le fit venir à la cour et lui demanda ce que faisait lord Leicester au moment même où elle parlait. Le docteur montra sa pierre polie à la souveraine, et elle y vit... ce qu'elle avait dans la pensée : Lord Leicester aux pieds d'Amy Robsart. Une enquête ayant confirmé le fait, la gloire du magicien s'éleva jusqu'aux nues. Il devint le protégé d'Elisabeth et son conseiller intime, jusqu'au jour où elle l'oublia et le laissa mourir de misère...

Le docteur n'avait pas vu cela dans son fameux miroir!

Son chef-d'œuvre lui survécut toutefois, et les riches amateurs de Londres se le sont disputé jusqu'à nos jours. Il figura d'abord dans la collection du comte de Petersboroug, dont le catalogue le mentionnait ainsi : « Pierre noire au moyen de laquelle le docteur Dée évoquait les esprits. » Du cabinet du comte, il passa dans le boudoir de lady Elisabeth Germaine ; puis il fut acquis par lord John, dernier duc d'Argyle, dont le petit-fils, lord Campbell, le donna au célèbre Horace Walpole.

En avril et en mai 1842, on vendit aux enchères les curiosités et objets d'art réunis par ce dernier à Strawberry-Hill. Le miroir du docteur Dée monta, au feu de la concurrence, jusqu'à la somme de trois cent vingt-six francs.

C'était peu de chose pour un trésor « supérieur à tous les trésors de la terre » ; mais c'était encore un beau prix pour un morceau de charbon comme il s'en trouve dans toutes les mines de houille.

J'aime encore mieux le miroir d'Azor, dans l'opéra de Marmontel et de Grétry. Zémire y voit du moins son père et ses sœurs, ce qu'elle a de plus cher au monde.

Ah ! voilà le miroir magique, dont la science et l'industrie devraient doter les familles. Un fil de fer porte notre pensée d'un bout de l'univers à l'autre, en quelques secondes. Un char de feu nous porte nous-mêmes où nous sommes appelés, avec une vitesse qui surpasse les bottes de sept lieues. Nous avons fait du gaz le soleil de la nuit, de l'électricité notre poste aux lettres, de la lumière notre peintre instantané ; nous avons réalisé les contes de Scheherazade, de Perrault et de Mme d'Aulnoy. Mais combien donneraient toutes ces merveilles pour le simple miroir où ils verraient un ami absent !

Le miroir dut son rôle scientifique au grand mécanicien de Syracuse, Archimède. De cet instrument de coquetterie, il fit un instrument de destruction au service de sa patrie, assiégée par les Romains.

Combinant et manœuvrant des miroirs, de façon à donner à leurs reflets une puissance incendiaire, il réduisit en cendres une flotte redoutable, en poussant un ressort du fond de son cabinet. Ce fait prodigieux, raconté par Dion, Diodore, Zonaras et Tzetzès, confirmé par Anthémius de Tralles, architecte du temple de Sainte-Sophie, a été nié par Descartes et discuté par les savants, jusqu'à ce que l'expérience en eût démontré la possibilité.

Le père Kircher essaya le premier la construction d'un miroir ardent. Avec cinq glaces, il mit le feu à cent pieds de distance. Plus tard, Buffon, notre grand naturaliste, opérant avec quarante glaces, hautes de six pouces et larges de huit, enflamma, à soixante-six pieds, une planche de hêtre revêtue de goudron ; avec cent vingt-huit glaces, il brûla en une minute, à cent cinquante pieds, une planche de sapin ; avec deux cent vingt-quatre glaces, à quarante pieds, il fondit et volatilisa une assiette d'argent. Enfin Peyrard, le traducteur d'Archimède, construisit en 1807, et fit approuver par la première classe de l'Institut, un miroir ardent qui a démontré : qu'avec cinq cent quatre-vingt-dix glaces de cinquante centimètres de côté, manœuvrées par cinquante hommes dirigeant tous les reflets vers un point unique, on peut réellement embraser une flotte à un quart de lieue de distance.

Qui sait si les guerres maritimes, rouvertes en Orient, ne vont pas ressusciter le miroir d'Archimède et donner raison à Diodore et à Peyrard ?

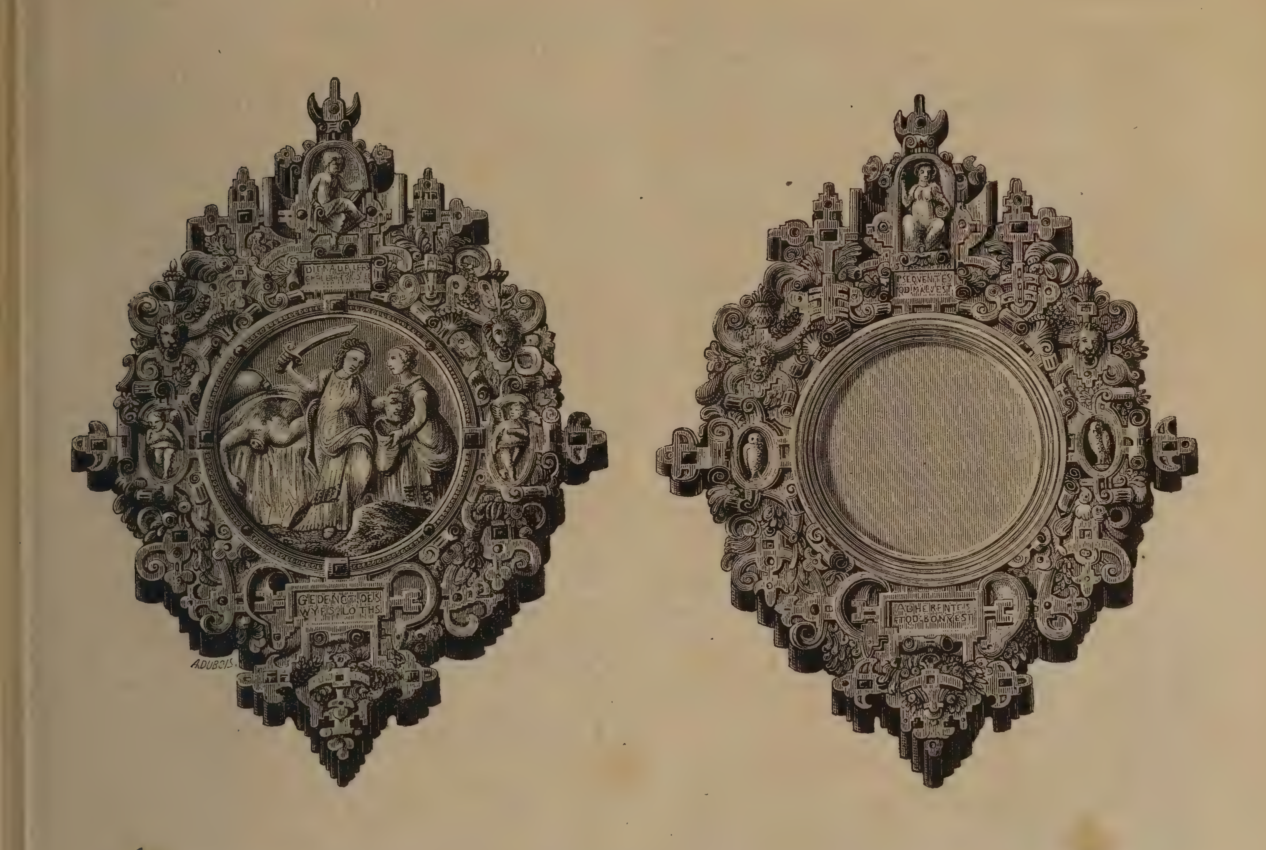
La chose est à craindre plus qu'à désirer.

Pour revenir au confident des grâces, le plus beau miroir moderne, depuis ceux de Venise et de la Renaissance, est celui que M[lle] de Fauveau a sculpté et exposé à Paris en 1839. Elle-même lui a donné pour titre : *le Miroir de la vanité.* Il peut être offert à l'art industriel comme un type à méditer, et à la coquetterie féminine comme une leçon à retenir.

Au sommet du cadre, un paon se dresse, étalant son plumage étoilé de pierreries, et soutenant de ses pattes des colliers, des diadèmes, des bijoux et des décorations. De chaque côté, deux personnages formant cariatides, un jeune homme et une jeune femme, dans les plus beaux costumes du temps de Louis XIII, achèvent leur toilette et se contemplent dans le cristal du miroir. Pendant ce temps-là, au-dessous d'eux, à la base du cadre, un petit diable, sous la figure d'un satyre, entortille les pieds de la coquette dans un lacet, et tend un piége à loup sous les pas de l'Adonis. L'allégorie s'explique par les vers suivants, inscrits sur deux cartouches :

Parfois en ce cristal maint galant, qui s'admire,
Va droit au trébuchet que lui tend un satyre;
Et la coquette aussi, trop facile aux appeaux,
Livre son pied mignon aux lacets des oiseaux.

Enfin, d'autres martyres de la vanité complètent l'œuvre et l'enseignement de l'artiste. Ce sont de pauvres alouettes



Miroir de poche de la collection Sauvageot (*Moyen âge et Renaissance*).

mortes qui se sont laissé prendre, comme des femmes, à l'attrait fatal du miroir.

Voilà, madame, tout ce que j'ai pu trouver pour légende à mon second hommage.

Il était dû à l'une des plus charmantes filles d'Eve, — comme la quenouille à celle qui a les pieuses traditions de la reine Berthe.

Souvenez-vous que notre mère commune ne s'est mirée qu'au sortir de l'Eden. N'abusez pas des glaces comme la femme de Scaurus, et comme vos aïeules du dernier siècle. Cela vous dispensera de les briser, — quand elles vous montreront un cheveu blanc... au siècle prochain. Ne faites point du miroir un instrument d'incendie pour les cœurs, comme Archimède pour les vaisseaux; et songez aux alouettes, au piége à loup, au lacet et au paon symbolique du *Miroir de la vanité.*

L'épouse qui recevait ces cadeaux et ces leçons en était digne; car, le jour même de ses noces, la quenouille lui donna l'idée de fonder un prix de travail et de vertu pour les filandières de son village, et lorsqu'elle se regarda dans son joli miroir Renaissance, elle y trouva, près de son beau visage, le sourire approbateur de son ange gardien.

PITRE-CHEVALIER.

UN BROUILLARD A LONDRES.

L'étranger à Londres. La nuit en plein jour. Je suis aveugle! Le domestique et le médecin. Explication. Deux guinées, prix d'un cauchemar. Aventures et mésaventures dans les rues. Le cordonnier en cave. Le marchand de lait. La bedaine du gentleman. L'égout. Badigeon et suie. L'étau du homard. Au voleur! Qui casse les verres, etc. A la taverne. Un omnibus. Le cheval morveux. Consolations. Les maraudeurs. Tableaux fantastiques sur la Tamise. Nouvelle manière de faire son chemin.

Le voyageur qui n'a jamais visité Londres vers le mois de décembre ne peut se figurer ce que c'est qu'un vrai et complet brouillard dans cette ville, ni les tribulations, les pertes et les dangers auxquels il expose l'imprudent qui se hasarde à sortir de chez lui.

Mais, avant même de sortir, l'étranger est en proie à plus d'une angoisse ; le bruit de la maison et de la rue l'avertissent qu'il fait jour, et il ne voit point le jour !

Il saisit sa montre et écoute ; elle va ; mais, n'en pouvant consulter les aiguilles, il la fait sonner.

— Neuf heures ! s'écrie-t-il avec désespoir ; mais je suis donc aveugle ?

Il se frotte les yeux, court à la fenêtre, plonge dans la rue un regard effaré qui tombe sur d'épaisses ténèbres, et se croit décidément privé du plus précieux de ses sens.

Il sonne avec violence, un domestique accourt. Mais, au moment d'entrer, la bougie qu'il tient à la main s'est éteinte.

— Que désire monsieur ? s'écrie-t-il dans l'obscurité.

— Un médecin ! un médecin ! un oculiste ! le meilleur oculiste ! Vite, vite, courez ! une demi-guinée pour vous.

Et, transi de froid, le pauvre homme se rejette éperdu dans son lit, attendant deux heures le médecin que le brouillard arrête, comme tout le monde, dans sa marche douteuse.

Qu'on se figure, pendant ces deux heures, les sensations de l'aveugle imaginaire !

Voici le médecin.

— Monsieur, sauvez-moi la vue ! et la moitié de ma fortune...

Il n'achève pas, frappé qu'il est à la fois d'un éclair de joie et de lumière. A la lueur de la lampe portée par le valet, il voit ce valet ; il voit le médecin, il se voit lui-même !

Sa cécité n'était qu'un rêve, un cauchemar !

Mais le médecin n'admet pas cette explication, il a fait une course et une visite ; il taxe à deux guinées l'hallucination du client, tout en lui en expliquant la cause, qui n'est autre, dit-il, que le brouillard : ce brouillard qui, deux ou trois fois l'an, rend Londres semblable à l'antique royaume des ombres.

— Un brouillard ! s'écrie l'étranger ; mais, monsieur, c'est la nuit, la nuit la plus ténébreuse. Combien cela dure-t-il ?

— Un jour au moins, souvent deux, quelquefois plus, reprend le flegmatique docteur.

— Ah ! je pars à l'instant, dit l'étranger confondu ; je quitte pour jamais un pays que le soleil lui-même abandonne.

— Eh ! monsieur, arrêtez, dit l'esculape d'un air narquois ; quelques moments de frayeur et une visite de médecin, voilà votre mince tribut au brouillard de Londres. Rendez grâce au Ciel d'en être quitte à si bon marché. Si vous étiez, par malheur, sorti de l'hôtel ce matin, écoutez ce qui eût pu vous arriver.

Marcher à cette heure dans la capitale anglaise, c'est absolument vous plonger dans une purée de pois jaunes prêts à mettre sur le feu ; car la brume, en vous ôtant la vue et la respiration, vous offre, en revanche, à la fois une espèce de boire et de manger.

Triste nourriture pour les asthmatiques ! D'un côté de la rue un accès de toux sortant d'une vieille poitrine répond à un accès semblable qui résonne de l'autre côté. De sorte que si vous ne pouvez voir les passants, vous avez la satisfaction de les entendre maugréer contre leur déjeuner atmosphérique.

Que dis-je, déjeuner ? le dîner, le thé et le souper sont du même goût. Vous ne pouvez ouvrir la bouche sans avaler une gorgée de brouillard ; et comme tout le jour, — si l'on peut appeler cela un *jour*, — vous êtes obligé d'avoir des lumières, vous consommez, outre la brume, une notable quantité de fumée de gaz, d'huile ou de suif, selon vos moyens. Ces pauvres lumières, soumises elles-mêmes au fléau, ne donnent qu'à regret une clarté douteuse, rougeâtre et triste. Elles ont froid comme vous, et n'éclairent que le plus petit espace possible.

La ville entière paraît couverte d'une tente vaporeuse, sous laquelle on entend le bruit confus d'êtres invisibles. Vous croyez que toute la fumée qui, depuis vingt ans, s'est échappée des quinze cent mille cheminées de Londres, retombe au même instant des nuages, après s'y être corrompue.

L'odeur qu'elle répand vous fait non-seulement tousser, mais encore éternuer, haleter, râler... ; tous les rhumes du monde semblent s'être donné rendez-vous dans votre cerveau, pour s'y loger chaudement. Vous respirez à peu près comme une baleine prise entre des sables mouvants et la quille d'un vaisseau de soixante-quatorze ; et trois personnes se parlant dans la rue font un bruit de voix semblable à celui d'un soufflet de forge qui a le flanc percé de quelque blessure.

Voilà pour les poumons, dit le docteur ; aussi demain je vais avoir, ainsi que tous mes confrères de Londres, des centaines de malades à soigner. Quant aux chirurgiens, ils n'auront pas moins de besogne pour raccommoder les bras, les jambes, les têtes brisés en ce jour nébuleux.

Vous marchez avec la plus grande précaution, tâtant votre chemin le long des murs, des portes, des fenêtres, de tout ce que vous pouvez saisir ; et vous arrivez à... tomber dans une cave, sur les épaules d'un cordonnier qui y fait sa demeure ; heureux si, au moment de votre chute, il ne tient pas son alène la pointe en l'air. Vous pouvez encore choir, la tête en bas, dans la boutique souterraine d'une marchande de charbon, renverser la maîtresse du lieu sur ses balances, et recevoir de la rude main de son mari un remerciement qui vous laissera aussi noir que sa marchandise.

Vous vous sauvez. Hélas ! qu'allez-vous faire de nou-

veau dans la rue? Vous briser les jambes contre le lourd pot de fer d'un marchand de lait, dont le contenu renversé va rendre encore plus glissant le pavé que le brouillard a fait si gras. L'homme irrité vous prend au collet; mais, échauffé par vos mésaventures, vous lui donnez un croc-en-jambe, qui l'envoie au fond d'une cuisine briser quelques douzaines d'assiettes (1), ou la tête de la cuisinière.

Pour échapper aux suites de cette catastrophe, vous courez au hasard, et droit devant vous, jusqu'au moment où l'énorme bedaine d'un gentleman vous arrête tout court : si violent est le choc, que vous roulez dans le ruisseau, et le gros homme dans une boutique, dont son poids a enfoncé la porte.

Nouvelle fuite pour éviter une nouvelle affaire; et vous rendez grâce au Ciel, tout mouillé que vous êtes, de n'être pas tombé trois pas plus loin, où un immense égout ouvre sa gueule béante, qui vous eût englouti, vous dixième ou quinzième depuis le matin.

Mais, tout en levant les yeux au ciel..., que vous ne voyez point, vous posez un pied dans un tas de chaux vive, et la chaleur que vous sentez à ce pied vous avertit de n'y pas mettre l'autre.

Vous tournez à un certain angle, qui vous semble l'entrée d'une cour où vous pourrez vous nettoyer un peu; mais vous heurtez de la tête un seau suspendu à la muraille et plein de détrempe destinée à blanchir la maison; l'épais liquide vous inonde, et vous voilà semblable à un fantôme sous son linceul blanc. Avant même de pouvoir vous reconnaître, vous vous trouvez nez à nez avec un ramoneur chargé d'un sac de suie mal attaché, dont le contenu déborde sur vous; de sorte que, d'un côté on vous prendrait pour une vieille cheminée; de l'autre, pour une façade remise à neuf.

Quelque charitable Samaritain, en vous voyant ainsi, vous prête une douzaine de serviettes et un seau d'eau, pour vous purifier de tant de souillures.

Cela fait, vous repartez, et, devenu prudent à l'excès, vous osez à peine mettre un pied devant l'autre.

Vous arrivez, en tâtonnant, près de l'étal d'un marchand de poisson, les bras en avant, comme un aveugle perdu. Tout à coup vous poussez un cri perçant, croyant une de vos mains prise dans un étau.

C'est un gros homard noir et vivant qui vous a saisi et se tient suspendu à vos doigts, comme un naufragé à la planche de salut!

Le poissonnier, vous voyant fuir, court après vous en criant : Au voleur! Heureusement pour vous que, dans sa course, il pique une tête en une tonne de goudron, placée à la porte de l'épicier son voisin. Le monstre qui vous torture, à force d'être lancé par vous contre la muraille, lâche enfin prise, et vous continuez votre chemin en gémissant, inquiet de ce qui va vous arriver encore.

Je ne parle point des chocs, heurts et poussées que vous recevez des commissionnaires chargés de fardeaux, des marchandes de cresson, d'oranges et d'allumettes; tout cela n'est rien, comparé au reste.

Heurtant, heurté, renversant, renversé tour à tour, vous avouez, en bonne justice, que les chances sont égales;

A moins, toutefois, que les passants ne vous insinuent leurs parapluies dans la bouche, et, qu'ayant oublié le vôtre, vous ne puissiez leur rendre la pareille;

A moins encore que, prenant une boutique mal éclairée pour un tournant de rue, vous ne fourriez votre tête à travers une vitre qui tombe en éclats.

Il ne vous reste alors qu'à l'en retirer (votre tête) aussi doucement que possible, et poursuivre votre chemin comme si rien n'était arrivé. Vous êtes sûr que le boutiquier saisira au collet le premier passant qui vient après vous, pour mettre à son compte le dommage du carreau. Le passant paye bien qu'innocent, car enfin, comme vous, il eût pu briser cette vitre.

Inutile de mentionner deux ou trois douzaines de chiens cherchant leurs maîtres au galop, et qui vous ont culbuté dans leur élan.

Quant à votre montre, vous étiez à peine à cinquante pas de votre maison, qu'elle était, à cent pas de votre poche, dans les mains d'un escamoteur aussi fort que Robert Houdin.

Après vingt questions aux passants, qui vous répondent par vingt autres, exténué de fatigue et de froid, vous apercevez une taverne et vous y entrez. Mais vous ne savez pas plus qu'un habitant de la lune en quelle partie de Londres vous vous trouvez.

Installé dans un parloir sombre et humide, le mal du spleen vous saisit après le mal du brouillard. Vous vous demandez si un de ces crochets où l'on suspend les chapeaux pourrait soutenir le poids de votre corps; vous essayez, d'un geste convulsif, la force des cordons de sonnettes; vous parcourez, d'un œil morne et sinistre, le pourtour de la chambre, étonné de n'y pas voir une trentaine de malheureux pendus de désespoir dans un tel jour.

Afin d'échapper à ces idées lugubres, vous allumez un cigare, et supputez le nombre de verres de grog nécessaires pour vous jeter dans le sommeil et l'oubli. Mais, au cinquième verre, appelant à vous toute votre philosophie, vous vous décidez à monter dans un omnibus, si toutefois il est un conducteur assez hardi pour s'aventurer en pleine rue par un pareil temps.

Vous voilà attendant sur la porte, et appelant, au lieu d'omnibus, une douzaine de charrettes à charbon.

Le véhicule désiré arrive enfin à pas de tortue; vous sautez dedans et vous vous blottissez dans un coin, sans être aperçu de votre tailleur, muni d'une note de cinquante écus à votre adresse, ce qui est, du moins, une compensation à tant de maux.

Vous allez vous flatter d'être enfin délivré de tout péril, quand le grand cheval d'un cabriolet égaré, passant sa tête par la portière de l'omnibus, pose sur votre face son museau chaud et fumant. Là-dessus, jurons échangés entre les deux conducteurs, celui de cabriolet souhaitant aux chevaux de l'omnibus une morve pareille à celle de son propre cheval. A ce mot, vous frémissez de l'embrassement que vous avez subi, et pendant huit jours vous vous croirez en proie à la maladie chevaline.

Où va l'omnibus? Peu vous importe; être à l'abri, c'est tout ce que vous désirez. Mais grande est votre colère, quand l'omnibus, après dix minutes de marche, s'arrête, arrivé au terme de sa route. Il vous a pris à *Bridge-Court*, et vous laisse à *Cross-Keys*, qui en est à cinquante mètres et à trois milles de votre quartier! Voilà douze sous de perdus, et de nouveaux dangers à courir.

Vous avez pourtant quelques petites satisfactions. Là, vous voyez une vieille dame mettre le pied dans un panier d'œufs; ici, un jeune lord trébucher dans la boutique d'un libraire, au milieu d'une rangée de livres richement reliés.

Un pareil jour, l'homme qui trait sa vache à sa porte,

(1) Les cuisines de Londres sont sous les rues et sous les maisons.

est obligé de la tenir d'une main par la queue, de peur de la perdre de vue ; et le boucher, qui porte les rosbifs à ses pratiques, en trouve toujours trois ou quatre de moins dans son panier, ce qui abrége ses courses, et aussi le dîner de trois ou quatre clients. Mais lesdits rosbifs se retrouvent sains et saufs sur la table des habiles maraudeurs de *Saint-Gilles* ou de *Rosemary-Lane*, quartiers des pauvres malhonnêtes.

Si le brouillard tombe, le jour du marché au bétail, à *Smithfield*, les trappes des bonnes gens du voisinage sont toutes ouvertes, et plus d'une brebis égarée choit dans ces oubliettes de l'indigence, peu scrupuleuse à l'endroit du bien d'autrui.

Un jour de brume, les lois de l'optique sont renversées : à travers une sorte de mirage, les objets prennent des proportions gigantesques ; un chien a l'aspect indécis d'un éléphant, une colonne à gaz celui d'une pyramide ; les maisons acquièrent des perspectives étranges, la longueur des rues devient un mystère, et leurs noms des hiéroglyphes perdus dans la nuit des temps.

Pour un véritable enfant de Londres, le plus épais brouillard de décembre est chose ordinaire ; il allume sa boutique à huit heures du matin, sans plus de cérémonie qu'à huit heures du soir. Mais au voyageur, à l'étranger, cela semble quelque chose d'horrible qu'une capitale enveloppée dans une obscurité qui n'est ni le jour ni la nuit, et contre laquelle luttent en vain des milliers de becs de gaz, dont la lumière se dirige inutilement vers le ciel, qu'on ne voit plus. La multitude de torches, portées et agitées par les passants, ajoute encore à cette scène fantastique et prodigieuse. Ces sombres et fumeuses lueurs, reflétées sur le visage des habitants, offrent l'image d'une cité infernale, où tout brûle sans se consumer.

Sur la Tamise, où le brouillard est plus dense, les accidents sont plus nombreux ; aussi des barques s'entrechoquent, des vapeurs se précipitent l'un sur l'autre, ou se brisent en travers des arches. Du haut d'un pont, vous ne pouvez voir le bateau qui passe au-dessous ; aussi la plupart des *steamboats* suspendent leurs courses, le pilote qui tient la barre ne distinguant pas même la proue du navire.

Bien des personnes se sont noyées en prenant les dégrés latéraux d'un pont pour l'ouverture du pont même, et en se précipitant dans le fleuve, avant de pouvoir reconnaître leur méprise. Depuis quelques années, de fortes balustrades en fer ont empêché de tels accidents de se reproduire.

Quant aux difficultés de la marche, aux écarts et aux reculades sur le pavé gluant et glissant, quelques vieux badauds affirment que le plus sûr moyen de gagner *Temple-Bar*, en partant de *Charing-Cross*, est de marcher vers la statue du roi Charles, sans jamais tourner la tête ; ils prétendent qu'ainsi, après trois heures de pas d'écrevisse, vous êtes certain de toucher le but de votre course. Absolument comme si, partant de la barrière de l'Etoile, vous arriviez aux Tuileries en vous dirigeant sur Courbevoie.

Après ces confidences du docteur, qui gagne ainsi ses deux guinées, l'étranger n'a rien de mieux à faire que de se remettre au lit, jusqu'à ce que le soleil du lendemain... ou du surlendemain ait dissipé la nuit du brouillard.

François CHARPENTIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

UN SOUVENIR DE SINOPE. DIOGÈNE.

Avant que le sanglant épisode qui a décidé la guerre d'Orient eût fixé l'attention sur la ville de Sinope, combien y avait-il de gens du monde qui connussent cette ancienne capitale des Etats de Mithridate?

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Et sur ces trois docteurs en géographie, combien sauraient dire pourquoi la cité de l'ex-royaume de Pont, l'entrepôt actuel de la marine turque, fut célèbre en la troisième année de la quatre-vingt-onzième olympiade?

Vous ne devinez pas? Il faut donc vous le dire.

Sinope est la patrie de Diogène, le fameux cynique. Et Diogène n'étant pas plus connu que sa patrie, ou l'étant fort mal par des *ana* qui n'ont ni ensemble ni signification, vous ne serez peut-être pas fâchés d'apprendre une bonne fois la vie réelle et la doctrine de cet étrange philosophe.

Son père, nommé Isicius, était changeur à Sinope. Ils altérèrent la monnaie. Isicius fut arrêté et mourut en prison ; Diogène prit la fuite et ne s'arrêta qu'à Athènes.

Là, proscrit, déshonoré, sans argent, sans ressources, il se fit philosophe et philosophe moraliste. Il s'attacha à Antisthène, adopta ses idées et copia ses mœurs. Pieds nus, barbu, déguenillé, un bâton à la main, une besace sur le dos, il se donnait en spectacle à la ville ; il voulait en être l'instituteur, il n'en était que le bouffon. S'il était de bonne foi dans sa conduite, je n'en sais rien. Il est probable qu'il commença par faire de nécessité vertu ; la philosophie fut le masque sous lequel il cacha sa honte et peut-être son dépit. Plus tard, et à force de répéter les maximes d'Antisthène, il finit par s'en pénétrer et s'identifia, en quelque sorte, à son rôle. Les risées qu'il excitait n'empêchaient pas qu'il ne fût pour les Athéniens un objet de curiosité et d'étonnement. On s'attroupait autour de lui, on l'interrogeait ; on recueillait et l'on répétait ses saillies ; les grands l'invitaient à dîner. Il fallait, pour soutenir ce personnage, un peu d'effronterie et beaucoup d'esprit : Diogène n'en manquait pas ; il put donc, au bout d'un certain temps, se prendre lui-même au sérieux. Le métier, après tout, n'était pas si pénible qu'on a bien voulu le dire : il avait du bon, surtout lorsque l'habitude en était prise et la première rougeur effacée : il flattait la vanité, la paresse, la gourmandise. Un cynique avait d'ailleurs les coudées franches, comme un santon à Constantinople, comme un fou d'office à la cour.

C'est ainsi, je crois, qu'il faut se représenter Diogène, sinon tous les cyniques. Ce ne fut d'abord qu'un comédien, riant du bout des lèvres, mais en secret, humilié de son état. Il s'y accoutuma peu à peu, il s'y acoquina et continua la mascarade, non sans une sorte de conviction philosophique ; enfin il se fit illusion et devint maniaque.

Voici quelques traits de sa vie.

Il renfermait dans la morale toute la philosophie. Témoin des égarements où la raison avait entraîné les autres sectes, il ne donnait pour guide à la morale que l'instinct, oubliant, comme l'observe Cicéron, que la raison est l'instinct de l'homme. Il demandait donc aux animaux des règles de conduite. Une souris lui apprit à vivre à l'aventure, sans gîte assuré ; les loups lui démontrèrent l'inutilité des marmites. A leur exemple, il dépeçait avec ses ongles et mangeait la viande crue, ce qui ne l'empêchait pas de s'asseoir, quand l'occasion s'en présentait, à la table des riches. Les chiens lui enseignèrent l'oubli de la pudeur : il trouva bon d'imiter leur licence. Plaçant la grandeur de l'homme dans cet avilissement, il affectait de s'étonner qu'on ne l'imitât pas ; il s'en allait dans les rues armé d'une lanterne, disant qu'il cherchait un homme ; on l'entendait crier dans les carrefours : O hommes! venez à moi ; puis il chassait à coups de bâton les passants qui répondaient à son appel. — Vous n'êtes pas des hommes, leur disait-il. — Et qu'est-ce donc qu'un homme? lui demandait-on. Où en as-tu vu? — J'ai vu, à Sparte, des enfants ; des hommes, nulle part. Belle réponse, si Diogène eût véritablement compris la dignité de l'homme ! mais sa conduite prouvait bien qu'il n'en avait qu'une fausse idée. Les Lacédémoniens et les Athéniens même qu'il insultait, sans avoir sur ce point des notions parfaites, lui en auraient remontré à beaucoup d'égards.

Diogène connaissait mieux les vices de l'homme que ses vertus. Un jour, on le vit tendant la main à une statue et lui adressant mille supplications. Comme il n'en obtenait rien, il s'adressa à une autre statue, puis à une troisième, leur peignant sa détresse, comme s'il eût espéré de les attendrir. Quelqu'un lui demanda ce que signifiait ce manége. Il répondit : Quand on a besoin des hommes, on les trouve durs, froids, sourds, muets comme ces pierres : je m'accoutume ainsi à leurs usages. L'entrevue de Diogène avec Alexandre est trop connue pour que nous la rapportions ici. Nous devons également passer sous silence une foule d'anecdotes non moins connues qui allongeraient cet article, sans ajouter, ce nous semble, aucun trait saillant à la physionomie du philosophe.

Nous devons cependant rappeler quelques-unes des maximes familières de Diogène. « Riche ignorant, brebis à toison d'or. » — « Les honnêtes gens sont les portraits des dieux. » — « Vieillesse pauvre, malheur sans remède. » — « Si tu te maries jeune, c'est trop tôt ; vieux, c'est trop tard. » — « Revenir sur ses pas au moment de s'embarquer, quitter la table où s'assied un grand, rompre un mariage avant de le conclure, trois louables résolutions. »

Ces sentences, où le bon, le mauvais et l'incertain s'entremêlent et se confondent, ne sont pas seulement la fidèle expression de la sagesse de Diogène, elles résument, sous ce rapport, toute la sagesse antique.

Diogène tomba, on ne sait trop comment, en esclavage. Il fut vendu à un Corinthien nommé Xénidas, qui l'emmena dans sa ville, où le philosophe acheva sa carrière. Diogène expira à quatre-vingt-dix ans, la même année qu'Alexandre. Les uns disent qu'il se laissa mourir volontairement en retenant son haleine ; d'autres assurent qu'il mourut d'indigestion pour avoir mangé un pied de bœuf cru.

Ces deux genres de mort sont bien d'un philosophe, mais le second est plus d'un cynique.

Les géographes prétendent que Sinope a changé de place, qu'elle s'élevait autrefois sur la côte voisine, près d'un reste de temple dont nous donnons la vue dessinée par Pérelle.

Les antiquaires y désignent même le point où fut, disent-ils, la maison natale de Diogène. Et un industriel, fixé près de là, trouve des touristes assez bons enfants pour lui acheter des pierres du logis d'Isicius.

Cet industriel est de la force de celui d'Athènes, qui proposait des fragments du tonneau de Diogène à M. de Chateaubriand.

L'un et l'autre n'ont qu'un rapport avec l'ancien philosophe : ils sont de l'école des cyniques.

AUG. C.....



Vue de la côte de Sinope.

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE FRANCE DE 1802 A 1815.

LA LÉGION-D'HONNEUR,

SON INSTITUTION, SA SPLENDEUR, SES CURIOSITÉS,

Par Alex. Mazas, ancien officier d'état-major, auteur des *Grands capitaines français*, etc. (1).

ORIGINE ET INAUGURATION DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

Un dîner à la Malmaison. Dialogue entre Bonaparte, Monge et Denon. Premier ballon d'essai. La Légion-d'Honneur au Conseil d'Etat, au Tribunat et au Corps législatif. Les opposants. Une épigramme de Moreau. La distribution des croix aux Invalides et au camp de Boulogne. Les œillets rouges. Le livre de M. Mazas.

Bonaparte était encore premier Consul, et habitait le château de la Malmaison avec Joséphine, tandis que ses victoires lui préparaient la couronne impériale, et que ses architectes lui restauraient le palais de Saint-Cloud.

Un lundi soir du mois de février 1802, le vainqueur de Marengo rentra, après six heures, à la Malmaison. On se mit à table ; on dîna en petit comité, et, après le dîner, la compagnie se sépara en deux cercles.

(1) Un fort volume in-8°. Paris, Dentu, éditeur, Palais-Royal.

Mme Bonaparte resta dans le salon de famille, avec les dames invitées et quelques hommes, entre autres M. de Ségur, « ancien colonel des dragons de Noailles, alors sénateur, et, plus tard, grand maître des cérémonies», un des personnages aimables de ce temps-là.

Le premier Consul entraîna dans la salle dite du Conseil, décorée de trophées de guerre par Percier, Monge, inspecteur de l'Ecole Polytechnique, le général Duroc, Didelot, conseiller d'Etat, Denon, directeur du Musée, et Arnault, le poëte tragique.

Tous se rangèrent devant Bonaparte, et celui-ci, parlant debout, selon son usage, dit au savant Monge :

— Je ne vous ai pas aperçu hier aux Tuileries, à la grande réception des ambassadeurs.

L'inspecteur de l'Ecole Polytechnique s'excusa sur les travaux qui avaient pris toute sa journée.

— Je reconnais là votre zèle, reprit le Consul; mais vous avez manqué un beau coup d'œil. Grâce à la paix, tous les représentants des puissances étaient là, parés des rubans et des plaques des différents ordres du monde. Comment avez-vous trouvé ce tableau, Denon?

— Merveilleux! Rien n'habille un homme comme ces couleurs tranchantes et ces croix émaillées.

— Préjugé d'artiste! dit le républicain Monge; ces décorations sont de véritables hochets.

— Hochets tant que vous voudrez, poursuivit Bonaparte; l'humanité les admire et les aime; ils sont à ses yeux les signes ostensibles de la grandeur. Abordons franchement la question. Les distinctions plaisent à tous les hommes; les Français en sont passionnés : tel a toujours été leur caractère. Savez-vous avec quoi Louis XIV a pu tenir tête à l'Europe entière, liguée contre la France? Avec la monnaie de la croix de Saint-Louis!

Et le premier Consul développa cette pensée avec une chaleur extraordinaire, en homme versé dans les moindres détails de notre histoire, et qui avait déroulé avec le général Clarke, aux conférences d'Udine, la généalogie de toutes les grandes familles de l'Europe.

— Eh bien ! il faut rétablir la croix de Saint-Louis, dit ironiquement Monge, ancien membre de la Commission qui l'avait abolie en 1793.

Bonaparte ne répliqua pas un mot. Il regarda le savant d'une façon toute particulière, en se disant, sans doute, à part lui :

— Au lieu d'exhumer un ordre mort, j'en fonderai un nouveau, que tu porteras le premier.

Puis, rentrant dans le petit salon :

— Il est temps, dit-il, de rejoindre ces dames.

Le ballon d'essai était lancé. Le premier Consul attendit deux mois.

Au bout de ce temps, dans un Conseil auquel assistaient, avec les trois consuls, Lucien, Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, Berthier et plusieurs grands politiques, il parla, pour la seconde fois, de l'importance des décorations, et annonça son projet de créer un ordre analogue à ceux qui existaient en Europe. Cambacérès et Regnaud l'appuyèrent vigoureusement. Celui-ci ferma la bouche aux opposants républicains, en disant que les Etats-Unis avaient complété leurs institutions démocratiques par l'ordre de Cincinnatus.

Le 4 mai suivant, Rœderer lut au Conseil d'Etat le *projet d'institution de la Légion-d'Honneur*. Bonaparte en expliqua les motifs dans une improvisation qu'il termina par ces mots :

— La Légion-d'Honneur sera le commencement de la réorganisation de la France.

C'était déclarer que tout était à refaire, et poser la croix à la clef de voûte du futur Empire.

Le général Matthieu Dumas demandant que la décoration fût exclusivement militaire, le vainqueur de Marengo riposta en exaltant la valeur civile, intellectuelle et morale, par des raisons sans réplique dans une bouche comme la sienne.

Aux séances qui suivirent, il fut plus éloquent et plus décisif encore.

Néanmoins, le projet ne fut sauvé de l'ajournement que par quinze voix contre neuf.

Au Tribunat, il fut adopté par cinquante-six voix contre trente-huit, et, au Corps législatif, par cent soixante-six contre cent dix, c'est-à-dire à cinquante-six voix de majorité seulement.

Encore la Légion-d'Honneur ne devait-elle être organisée que deux ans après, lorsque les finances de l'Etat permettraient de la doter d'une rente de six millions.

Pendant ces deux années, l'opposition se donna beau jeu. De tous les extrêmes de l'opinion, les brocards pleuvaient sur l'étoile, avant qu'elle fût éclose au firmament.

— Patience! patience! disait Bonaparte, ne portera pas qui voudra le signe de l'honneur. Ceux qui s'en moquent aujourd'hui le solliciteront demain. Il deviendra l'ambition de tout le monde en Europe.

Moreau se distinguait à la tête des satiriques. A la fin d'un repas qu'il donnait, en 1803, il fit venir son cuisinier, et lui dit, devant tous ses convives :

— Je suis content de toi, Michel; je te décernerai une casserole d'honneur.

On conçoit que Bonaparte n'ait jamais oublié cette injure.

Mme de Staël, Benjamin Constant, M. de Montlosier payèrent de l'exil leurs sarcasmes contre la Légion-d'Honneur.

Et cependant le jour arriva

> Où l'astre, achevant sa carrière,
> Versa des torrents de lumière
> Sur ses plus grands blasphémateurs.

Ce jour-là, Bonaparte n'était plus premier Consul; Napoléon était Empereur et maître du monde!

Le 14 juillet 1804, à l'heure même où l'ancienne société avait croulé avec les murs de la Bastille, la société nouvelle se releva avec la Légion-d'Honneur.

Le 14 tombant un samedi, la cérémonie fut remise au lendemain dimanche.

Elle eut lieu dans la chapelle des Invalides, à la place où repose aujourd'hui Napoléon, — sous les auspices de la religion et du clergé, devant l'autel, qui est la pierre angulaire de toute institution durable.

Après une grande revue au Carrousel, l'Empereur arriva à cheval aux Invalides, à travers une foule innombrable. Il monta au trône qui l'attendait dans le chœur. Dans une tribune en face, étaient l'impératrice Joséphine et sa fille Hortense, mariée, depuis deux ans, à Louis Bonaparte. L'église se remplit de tous les dignitaires et de toutes les sommités de la France. Sur les dix-huit maréchaux de l'Empire, quatre seulement étaient loin de là, dans les champs de bataille. Le cardinal Caprara dit la messe, comme représentant du cardinal Dubelloy, archevêque de Paris, qui avait apporté ses quatre-vingt-quatorze ans au rendez-vous.

Après l'évangile, un homme se leva; c'était le grand chancelier de l'ordre, M. de Lacépède, de l'Institut, le continuateur de Buffon. Napoléon avait voulu placer l'...

telligence au sommet de la Légion-d'Honneur. Lacépède prononça le discours d'inauguration, et fit l'appel nominal des grands officiers, qui prêtèrent devant le trône le serment des statuts.

Puis l'Empereur se couvrit, parla à son tour, — comme il parlait en ces circonstances; — et, lisant la formule du serment aux légionnaires, il leur cria :

— *Vous le jurez?*

Tous répondirent d'une seule voix :

— *Je le jure!*

L'office achevé, on apporta aux pieds du trône deux larges bassins, l'un d'or, contenant les croix d'or des officiers; l'autre d'argent, contenant les croix d'argent des simples membres. Les attributs et la devise étaient les mêmes pour les deux insignes : les drapeaux en faisceau, l'effigie de Napoléon, et les mots *Honneur et Patrie*, empruntés à la vieille gloire monarchique.

M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, prit une croix de chaque métal, et les remit à M. de Talleyrand-Périgord, grand chambellan; celui-ci les passa à Louis Bonaparte, connétable de l'Empire, et ce dernier les fixa sur la poitrine de Napoléon.

Trois salves d'acclamations ébranlèrent les voûtes de l'église.

Alors la distribution commença.

Les soldats invalides ouvrirent la marche.

Puis vinrent les membres de l'Institut, étrennant l'habit à palmes qu'ils ont conservé.

C'étaient : Monge, cet ennemi des hochets, qui reçut avec joie celui de grand-officier (1); Berthollet, Vauquelin, Guyton-Morveau, les chimistes; Cassini, Costaz, Lagrange et Prony, les géomètres; Laplace, Fourier et Legendre, les mathématiciens; Méchain, Lalande et Delambre, les astronomes; Bossut, le professeur du génie; Barthez, Fourcroy, Pelletan, Hallé, Sabatier, Pinel et Portal, les médecins et chirurgiens; Haüy, le minéralogiste; Parmentier, le vulgarisateur de la pomme de terre; Adanson, Jussieu et Thouin, les botanistes; Geoffroy Saint-Hilaire, Daubenton et Cuvier, les grands naturalistes; Lefebvre-Gineau, le physicien; Buache, le géographe : Conté, le mécanicien, l'inventeur des crayons; Mongolfier, l'administrateur des Arts et Métiers; l'ombre de La Harpe, décoré et mort six mois avant l'inauguration; les littérateurs Collin d'Harleville, Boufflers, Chénier, Andrieux, Suard, Lebrun, Fontanes, Legouvé, Arnault, Anquetil, Larché, Bitaubé, Dacier, Laporte-Dutheil, Ameilhon, Anquetil-Duperron, Pastoret, Danse de Villoison, Sylvestre de Sacy, Levesque, Gosselin, Champagne, etc., etc.; les artistes : David, Van Spaendonch, Vincent, Regnault, Visconti, Valenciennes, Ménageot, Redouté, Lagrenée, Vien, Houdon, Pajou, Moitte, Dejeoux, Gaudoin, Denon, Lesueur, Gossec, Grétry, Méhul, Monsigny, Paësiello, etc., etc. (2).

Après les savants, les littérateurs et les artistes, on appela les militaires, parmi lesquels s'avança le tambour Mazan, du 14e de ligne, qui avait gagné des baguettes d'honneur à l'armée des Alpes.

(1) Les puritains farouches qui avaient le plus hautement combattu la décoration s'en parèrent avec reconnaissance : Berlier, Savoye-Rollin, Thibeaudeau, Chauvelin, etc.

(2) On décora peu de temps après Bernardin de Saint-Pierre et Daunou. Napoléon effaça de sa main sur la liste les noms de Parny et de Naigeon. On cite, parmi ceux qui refusèrent la croix, Lemercier, Delille, l'amiral Truguet et le général Lafayette. Le Nestor de l'armée française, le maréchal de Rochambeau, accepta sa nomination avec reconnaissance.

Un *Te Deum*, de Lesueur, couronna la distribution des croix. Il y eut le soir concert aux Tuileries, illumination générale et feux d'artifice sur le Pont-Neuf.

Mais, l'armée n'ayant pu venir aux Invalides, Napoléon alla la trouver à Boulogne. Cette seconde fête valut la première.

Le 16 août, à dix heures du matin, l'Empereur, en simple uniforme de chasseur à cheval, prit place au camp de de Boulogne, sur le fauteuil en bronze de Dagobert, — qu'on voit aujourd'hui au Musée des souverains. Du haut de ce trône, il embrassait du regard la rade, les deux camps et les batteries, le port de Vimeux, et les côtes d'Angleterre.

Toutes les foudres de l'artillerie annoncèrent le défilé.

Les croix étaient amassées dans de vieilles armures, parmi lesquelles figuraient les casques et les cuirasses de Duguesclin et de Bayard.

Au roulement de dix-huit cents tambours, soixante mille hommes se mirent en marche; et, les légionnaires, quittant leurs rangs, vinrent, l'un après l'autre, recevoir la croix de la main de Napoléon.

La réponse au serment : — *Je le jure!* retentit jusqu'aux falaises et aux coteaux voisins, occupés par une armée de curieux plus immense que l'autre.

Un épisode magique, un coup de théâtre providentiel, termina la journée. Tandis que les troupes de terre opéraient leur mouvement, la flotte française, sous les ordres de l'amiral Magon, parut sur les eaux courroucées, en face de l'escadre anglaise, et, après une vive canonnade engagée de part et d'autre, dispersa les navires ennemis et entra en triomphe dans la rade de Boulogne.

De tels spectacles étaient faits pour désarmer l'opposition et absorber les épigrammes. On ne vit plus apparaître contre la croix que la manifestation des œillets rouges. Encore était-elle à l'avantage plutôt qu'au détriment de la nouvelle institution.

Les factionnaires devaient porter les armes aux décorés; quelques jeunes gens trouvèrent agréable de mettre à leurs boutonnières des œillets rouges, et de provoquer le salut militaire par ce trompe-l'œil.

Plusieurs soldats, dupés ainsi, se plaignirent énergiquement. Des rapports sévères en furent la conséquence, et Napoléon ordonna au ministre de la police de prendre les mesures les plus rigoureuses.

— Certainement, répondit Foucher, avec esprit, ces jeunes étourdis méritent une punition; — mais attendons-les à l'automne, qui approche. Les œillets passeront, et le ruban restera.

Ce mot charmant et prophétique calma l'Empereur. Les œillets disparurent, en effet, à la chute des feuilles, — et quand ils reparaissent aujourd'hui aux boutonnières, les factionnaires ne s'y trompent plus.

Telle fut l'origine et telle fut l'inauguration de la Légion-d'Honneur.

Nous n'avons eu besoin, pour retracer ce tableau trop peu connu, et qui intéressera tant de monde, que de résumer les trois premiers chapitres du grand ouvrage que notre collaborateur, M. Mazas, vient de consacrer à l'histoire d'une institution immortelle comme son fondateur.

Le moment était arrivé, en effet, d'écrire cette page illustre de nos annales. La création de l'Empereur, après quatre révolutions qui ne l'ont pas même ébranlée, est aujourd'hui tellement consacrée et enracinée en France et en Europe, qu'on n'y dit plus : la *croix de la Légion-d'Honneur*, mais simplement la *croix*, la croix par excellence!

Nul n'était mieux placé que M. Mazas pour accomplir la difficile et noble tâche qu'il s'est donnée. Officier distingué des dernières campagnes de l'Empire, historien émérite des anciennes gloires françaises, membre à double titre, et par l'épée et par la plume, de l'ordre qui attendait un historiographe; mêlé par les circonstances de de sa vie à toutes les illustrations et à tous les événements de ce siècle, doué d'une mémoire tellement prodigieuse, qu'elle est comme une seconde vue, dans la cécité qui résulte de ses longs travaux, il a condensé toute l'histoire de la Légion-d'Honneur, — c'est-à-dire la plus belle histoire de France de 1802 à 1815, — en vingt chapitres, qui sont autant de chefs-d'œuvre de vérité, d'impartialité, d'intérêt, de curiosité, et de style simple, ferme et concis. Les récits de batailles de l'auteur effacent tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour. Les militaires s'y reconnaîtront avec enthousiasme, et se sentiront enfin jugés par leur pair. Mais comme la Légion-d'Honneur embrasse toutes les distinctions : les savants, les écrivains, les artistes, les administrateurs, les bienfaiteurs de l'humanité, les familles où la croix se lègue comme un trésor, les curieux et les gens du monde eux-mêmes, trouveront la même instruction et le même charme dans ce volume plein de faits et de variété.

Quant aux légionnaires dignes de ce nom, chacun verra son livre d'or dans l'ouvrage de M. Mazas, et le placera au premier rang dans sa bibliothèque historique.

Jamais publication n'aura mieux mérité le succès, mais jamais aussi publication ne l'aura obtenu plus sûrement.

P.-C.

RÉBUS.



L'AMI SOLEIL.

A Eugène Renaud.

En fait d'amis, il n'en est guère
Dont la pensée, à mon réveil,
Me soit si douce et si légère
Que celle de l'ami soleil !
Donnant sans jamais rien reprendre,
Sans même se faire prier,
Des humains, qui ne peuvent rendre,
Il est l'éternel créancier.

Sans lui, le ciel fait triste mine
Et fond en pleurs dans son ennui.
Quand il revient, tout s'illumine,
Et l'arc-en-ciel brille pour lui.
Avec ses rayons secourables,
L'ami soleil par tous pays,
Aux sauvages, aux pauvres diables,
Économise des habits.

Il met la vigueur dans nos veines
Et le courage dans nos cœurs;
Dans nos amours et dans nos peines
Il combat et nous fait vainqueurs !
Dans le salon, quand il regarde,
Il rajeunit les vieux tableaux,
Et fait chanter, dans la mansarde,
Les enfants avec les oiseaux.

Pour la terre, sa vieille femme,
C'est un mari des plus constants.
Quand ils s'embrassent, quelle flamme !
On croirait qu'ils n'ont que vingt ans !
Avec eux tout se renouvelle,
Le champ, le pré, l'arbre fruitier,
Et pendant leur noce éternelle,
C'est la noce du monde entier !

C'est lui qui donne à la jeunesse
Les premiers élans de fierté ;
C'est lui qui verse à la vieillesse
Le vin, le rire et la santé.
On dit qu'au ciel, dans la lumière,
Les anges aiment son ardeur ;
Il est bien avec Dieu le Père
Qui l'a fait son ambassadeur !

Quand l'un de nous se sent malade,
Il demande l'ami soleil ;
En recevant son accolade,
Il retrouve un teint plus vermeil.
Mais si le Ciel veut qu'il succombe,
S'il doit partir malgré nos pleurs,
Tous les jours, visitant sa tombe,
L'ami soleil y met des fleurs.

Édouard PLOUVIER.

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES
Boulevard extérieur de Paris.

HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ORIGINE ET FONDATION DE L'ACADÉMIE.



Fondateurs et protecteurs d'académies. Au centre : Charlemagne; en haut, Platon et Cicéron; en bas, François de Médicis et un roi maure; à gauche, Alfred le Grand et Clémence Isaure; à droite, Henri III et Marguerite de Valois. Dessin de G. Staal.

I. Chapelain et Conrart. Une ode et une ballade. Comment les beaux-esprits se rencontrent. La casse et le séné. Les neuf amis. Les réunions chez le goutteux sans pareil. Les lectures. La promenade. Le dîner. Les académiciens sans le savoir.

Vers le milieu du dix-septième siècle, au fond d'un hôtel de la rue des Cinq-Diamants, dans une grande chambre délabrée, sans rideaux, presque sans meubles, sans feu au mois de mars, devant une table couverte de paperasses, de livres et de poussière, un homme achevait d'écrire une *ode à Richelieu*.

Cet homme était Jean Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, « le plus grand poëte qui ait jamais été », au dire de ses

contemporains, mais qui serait complétement oublié aujourd'hui, si Boileau ne l'eût immortalisé par ses satires, et s'il n'eût contribué à la fondation de l'Académie française.

« Laid de visage, petit avec cela, et crachotant toujours » ; voilà son portrait physique, par Tallemand des Réaux. « Il fut introduit à l'hôtel de Rambouillet vers le siége de La Rochelle, ajoute l'auteur des *Historiettes*. En ce temps-là, il avait un habit, comme on en portait dix années avant; il était en satin colombin, doublé de panne verte, et passementé de petits passements colombin et vert, à œil de perdrix. Il avait toujours les plus ridicules bottes du monde, et les plus ridicules bas à bottes. On y voyait du réseau au lieu de dentelle. Depuis, il ne laissa pas d'être aussi mal bâti en habit noir. Je pense qu'il n'a jamais eu rien de neuf. Le marquis de Pisani disait, en je ne sais quels vers:

J'avais des bas de Vaugelas
Et des bottes de Chapelain.

Quelque vieux que fussent son chapeau et sa perruque, il en avait pourtant, continue son biographe, de plus vieux encore pour son intérieur; je lui ai vu, à l'enterrement de sa mère, du crêpe qui, à force d'être porté, était devenu feuille-morte. »

Quant à son portrait moral, Tallemand s'est aussi chargé de le faire.

Fils d'un notaire de Paris, il avait été précepteur des enfants de M. de La Trousse, grand prévôt de France. Il portait alors une épée « pour faire le gouverneur », et il la garda même après être sorti de fonctions. Ne sachant comment la lui faire quitter, ses parents chargèrent Boutard de le désarmer à l'amiable. Celui-ci trouva le bon moyen.

Il entra un jour chez Chapelain, et lui raconta qu'il avait un duel à mort avec un bretteur.

— Vous êtes le seul de mes amis qui portiez l'épée, ajouta-t-il, et je viens vous chercher pour me servir de second.

Le poëte chancela, pâlit et faillit tomber en syncope.

— Je suis désolé, mon cher, répondit-il en se remettant, vous arrivez une heure trop tard; j'ai juré, par ma muse, de déposer les armes aujourd'hui même. *Cedant arma togæ!* Vous ne voudriez pas me rendre parjure.

Et, pendant aussitôt sa lame au croc, il se garda bien de jamais la porter depuis.

Chapelain était si ladre, qu'il aimait mieux risquer une fluxion de poitrine, en marchant dans les ruisseaux, que de donner un sou aux mendiants, pour passer sur une planche.

Il soupirait, un soir, aux genoux de Mlle Pelloquin, dans une tenue si misérable, qu'elle ne l'eût pas relevé sans pincettes... La voyant rire et se moquer de lui, il s'écria qu'il allait se pendre de désespoir.

— Pendez-vous donc tout de suite, lui dit-elle, votre manteau vous montre la corde!

A force d'écrire des odes à celui-ci, et à celui-là, à Richelieu, aux Condé, aux Conti, aux Longueville, aux Montausier, aux Noaille, etc., il réunit plusieurs milliers de livres de pensions ou de bénéfices, et se fit des champions de sa gloire en tout lieu,— ceux qui le payaient soutenant qu'il était homme de génie.

« Une fois, raconte Tallemant, m'envoyant un livre espagnol, il m'écrivit que j'en eusse bien soin, que je savais sa délicatesse sur le chapitre des livres. J'ôte le papier qui enveloppait le volume, et j'en trouve la reliure toute mangée des vers. »

Tallemant fit restaurer l'ouvrage avant de le rendre.— Et voilà comment Chapelain renouvelait sa bibliothèque en la prêtant à ses amis.

Il avait inventé l'art de n'acheter jamais de mouchoir, de n'en faire jamais blanchir, et d'en avoir toujours un cependant, sans en voler à personne.

Il lui avait suffi pour cela d'une guenille quelconque, comme première mise de fonds.

— Mon cher, dit-il d'abord à un ami, j'ai oublié de prendre chez moi un mouchoir blanc; prêtez-m'en un, je vous prie; je vous laisse le mien, que je vous reprendrai en vous rendant le vôtre... Et ainsi de suite, chez un second, un troisième, un centième ami. Laissant toujours le dernier mouchoir à la place de celui qu'il emportait, il n'avait sur la conscience que la bagatelle du blanchissage.

Le même système a été appliqué aux chemises par un bohémien littéraire de nos jours, qui appelait cette opération : *un roulement de linge.*

Comme son livre de la *Pucelle* était cher (on le vendait quinze livres en petit papier, et vingt-cinq en grand), voici ce dont il s'avisa pour en gratifier ses protecteurs à bon marché. Il destina un seul exemplaire à deux personnes: — par exemple, à Mlle de Vertus et à Mme d'Avaugour, qui demeuraient, l'une à Paris, l'autre en Bretagne; à M. Patru et à Tallemant, logés à une lieue l'un de l'autre; à M. Pellisson, captif à la Bastille, et à M. La Bastide, secrétaire d'ambassade à Londres. De cette façon, il obligeait l'un des deux, sinon tous les deux, à acheter le livre qu'il était censé donner.

Ce jour-là donc, Chapelain achevait une *ode à Richelieu.* Quand il eut écrit le dernier mot, relu et déclamé chaque strophe (il y en avait trente, de dix vers chacune); bref, quand il se fut prouvé à lui-même que sa pièce était un chef-d'œuvre, digne d'un surcroît de pension de mille écus; il mit bas le « justaucorps de taffetas noir moucheté que sa sœur lui avait taillé dans un vieux cotillon », et revêtit, pour sortir, le manteau qui faisait tant rire Mlle Pelloquin.

— Il faut, se dit-il, que j'aille lire cela tout de suite à mon ami Conrart!

Et, continuant de déclamer et de gesticuler en plein air, il se dirigea par les quais vers la rue Saint-Martin.

Or, le même jour, à la même heure, dans la rue Saint-Martin justement, un autre homme faisait la même chose que Jean Chapelain. Et cet autre homme était précisément Valentin Conrart.

Au rebours de son ami, celui-ci était une espèce de bourgeois gentilhomme. D'une honnête et riche famille de Valenciennes, assez bien allié à Paris, il avait souffert, dans sa jeunessse, des austérités paternelles. L'auteur de ses jours lui défendit d'apprendre le latin et le grec, estimant ces études bonnes seulement pour les grands seigneurs; il lui interdit également les jarretières, les roses de souliers, et lui fit couper les cheveux ras au-dessus de l'oreille. Conrart se dédommagea en étudiant l'italien et l'espagnol, et en cachant dans ses poches des rubans, qu'il posait, dans la rue, à ses genoux et à ses chaussures. Son père mort, vous sentez qu'il regagna le temps perdu. Lancé, au Marais, dans la société des beaux esprits, il se fit leur Mécène, pour devenir leur confrère, et il prit un moyen excellent pour faire parler de lui: ce fut de prêter de l'argent aux poëtes faméliques. Il amassa aussi une grosse bibliothèque, se mit à compiler, à traduire, à imi-

ter; bref, il fut déclaré écrivain, et fit imprimer des opuscules en vers et en prose. Le fait est qu'il rendit des services réels à la littérature, par les collections qu'il forma ou sauva de la ruine. « A-t-on fait, dit Tallemant, des rondeaux et des énigmes? Il en a fait! Des ballades et des paraphrases? En voilà de sa façon! Des madrigaux, des épigrammes, du burlesque et du sublime? Prenez et lisez Conrart. Du reste, et toujours, ami de tout le monde: il semblait qu'il allât par les rues, criant à chacun: — A ma belle amitié! qui en veut, qui en veut de ma belle amitié? « Mme de Barré, sa belle-sœur, le faisait enrager, parce qu'elle avait gardé l'accent de Valenciennes, l'appelait *Conrarte*, et prononçait *norrie* au lieu de *nourrie*. Il était toujours assez propre, se taillait les ongles en pointe, et se piquait de galanterie, bien qu'il fût bourgeonné comme un chantre, et qu'il s'arrachât les poils du nez en pleins salons. »

Son triomphe suprême était de figurer dans les romans de Mlle de Scudéry. C'est lui qui est le *sage Cléodamas* dans *Clélie*, où sa sœur est la *sage Ibérise*. On y décrit en détail sa jolie maison d'Athis, qui était l'hôtel de Rambouillet des champs. Il y recevait, tous les étés, à grand' chère, les beaux esprits et les précieuses.

Mais revenons à la rue Saint-Martin.

Conrart donnait le dernier coup de lime à sa *Ballade*, en réponse à celle du *Goutteux sans pareil*, de Sarrazin. (Le goutteux sans pareil, c'était lui-même).

Quand il eut poli la rime finale, il se leva, se tailla les ongles, mit son habit et ses manchettes, et sortit en disant: — Je vais confier ce bijou poétique à mon ami Chapelain.

Et, goutteux sans pareil, en effet, le voilà trottant, son manuscrit à la main, abordé et salué à chaque pas, abordant et saluant ses innombrables amis.

Lorsque Conrart arriva chez Chapelain, il apprit, avec douleur, que Chapelain était absent.

Lorsque Chapelain se présenta chez Conrart, il apprit, avec désespoir, que Conrart était sorti.

Et, chacun repartant à la recherche de l'autre, tous deux coururent deux ou trois heures, sans se rencontrer.

Chapelain allait mourir d'une ode rentrée. Conrart allait périr d'une ballade remontée.

Cinquante auditeurs forcés subirent, dans la rue, l'*Ode à Richelieu* et la *Ballade du goutteux sans pareil*. Mais cela ne pouvait suffire aux deux poëtes, affamés l'un de l'autre. Il fallait à Chapelain l'admiration de Conrart. Il fallait à Conrart l'enthousiasme de Chapelain.

Après nouvelles informations chez eux, ils se remirent donc à leur poursuite réciproque, et battirent le pavé jusqu'à extinction de forces.

Le plus curieux est qu'ils se croisèrent deux fois sans s'apercevoir, — tant Chapelain se déclamait avec feu ses strophes,—tant Conrart se récitait avec ardeur ses stances!

Enfin, leur étoile, ou plutôt leur muse, voulut qu'ils se heurtassent, corps à corps et nez à nez, sur le quai de la Grève...

Le choc fut si brusque et si violent, que Chapelain tomba à droite, et Conrart à gauche, — tous deux maugréant au butor et au malotru.

Ils ne se reconnurent qu'en se relevant, pour retomber aussitôt dans les bras l'un de l'autre.

— Eh! c'est vous, cher Conrart!

— Eh! c'est vous, ami Chapelain!

— Où alliez-vous ainsi?

— Chez vous. Et vous-même?

— Chez vous.

— Quoi faire?

— Vous lire cette ode à Richelieu. Et vous?

— Vous lire cette ballade à Sarrazin.

— Je cours après vous depuis trois heures.

— Et moi, depuis trois heures et demie...

Ils essuyèrent leurs fronts trempés de sueur et leurs habits souillés de poussière.

— Quelle heureuse rencontre! dit Chapelain, en remettant sa perruque à l'envers.

— Un peu étourdissante, ajouta Conrart, en rajustant ses roses et ses canons.

— Ecoutez mon ode, cher ami.

— Quand vous aurez ouï ma ballade.

Et tous deux, les bras en l'air, la bouche ouverte, — *ore rotundo*, — se mirent à déclamer à l'unisson...

— Vous ne m'entendez pas! dit Chapelain, qui ne s'entendait pas lui-même; il y a trop de bruit sur ce quai. Gagnons votre porte, et montons chez vous.

— Chez moi, soit, fit Conrart; rien n'y troublera votre attention.

Un quart d'heure après, les deux poëtes étaient enfermés dans le cabinet du goutteux sans pareil.

La lutte allait y recommencer de plus belle, si, en sa qualité de Mécène et d'amphitryon, Conrart n'eût cédé la parole à son hôte et à son ami.

Chapelain lança tout d'une haleine ses trente strophes de dix vers. L'auditeur les trouva superbes; l'auteur les déclara sublimes; et, quand celui-ci eut renchéri un quart d'heure sur les éloges de celui-là, Conrart, froissant son jabot, récita, à son tour, sa ballade.

— C'est charmant! s'écria Chapelain.

— N'est-ce pas que c'est ravissant? soupira Conrart.

Et le *crescendo* se perdit dans les nuées du phébus. Et l'un reprit son ode, et l'autre reprit sa ballade; et Conrart relut Chapelain, et Chapelain relut Conrart. Et ils continuèrent ainsi en solo, en dialogue, en chœur, jusqu'à ce qu'Apollon leur enlevât la lumière. *Arcades ambo, et cantare pares, et respondere parati.*

Voyant enfin que son génie ne pouvait suppléer le soleil, Chapelain embrassa Conrart, en disant avec effusion:

— Il faut convenir que nous sommes de bien beaux esprits!

— Mais, ajouta-t-il avec chagrin, il est déplorable que nous ne nous réunissions pas plus souvent. Quand nous avons une œuvre nouvelle à nous communiquer, nous sommes obligés de courir l'un après l'autre, comme ce matin, trop heureux de nous cogner et de nous culbuter, après des heures d'allées et venues inutiles. Si nous prenions des rendez-vous réguliers, quatre ou cinq fois par mois?

— Certes, dit Conrart enchanté, je ne demande pas mieux, et mon appartement est à votre disposition et à celle de nos confrères. Formons un cercle de beaux esprits, où, chaque semaine, comme aux samedis de l'hôtel de Rambouillet, nous nous consulterons entre nous sur les enfants de notre Muse.

— Admirable idée! s'écria Chapelain, double triomphe de l'amitié et des belles-lettres! Il faut exécuter ce projet sans plus de retard. Quels seront les membres de notre aréopage?

— Antoine Godeau, le joyeux compagnon.

— Votre cher parent? Volontiers. J'aime sa *Prière pour un procureur et, au besoin, pour un avocat*; il sent un peu son abbé de cour, et sera évêque quelque beau matin; mais, en attendant, il animera de sa verve nos assem-

blées. A mon tour, je vous propose Gombauld, le parfait lecteur.

— Et l'ancien poëte de Henri IV. Ses *Sonnets à Philis* lui méritent une place dans nos rangs.

— Prenons encore Habert, le commissaire de l'artillerie, l'auteur du *Temple de la Mort*, et son frère l'abbé de Cerisy, qui a chanté la *Métamorphose des yeux de Philis en astres*.

— N'oublions pas François Giry, le galant avocat, si savant et si modeste en ses traductions des Grecs et des Romains.

— Nous voilà déjà sept, en nous comptant; il faut que nous soyons neuf, autant que les Muses. Que diriez-vous de M. de Malleville? demanda Conrart.

— Aie! fit Chapelain; le secrétaire de Bassompierre, l'ennemi de Richelieu. Il a travaillé à la *Guirlande de Julie*, c'est un beau titre; mais prenons garde de nous brouiller avec le cardinal.

— Vous craignez pour votre pension? Bast! vous la ferez augmenter, au contraire, en convertissant Malleville.

— Va pour Malleville, reprit Chapelain; je dirai à Son Eminence que nous ne sommes, après tout, que des citoyens de la république des lettres.

— Très-bien trouvé; à ce titre, notre neuvième membre sera l'abbé de Serisay, l'intendant du duc de Larochefoucauld.

— Encore une bête noire du cardinal! Vous m'effrayez, Conrart.

— Allons donc! je gage que M. de Serisay applaudira votre ode à Richelieu.

— Vous avez des arguments sans réplique. A quand notre première réunion?

— A jeudi prochain.

— A jeudi! Et la postérité aura de nos nouvelles!

— Ah! dit Conrart, en reconduisant Chapelain; encore une idée! soyons de bonne heure en séance. Après la lecture nous ferons une promenade, et, après la promenade, une collation. Les plus beaux esprits ont un corps...

— Sans doute, sans doute, interrompit le chantre de la *Pucelle*. Accepté la promenade et la collation! Je reconnais là votre générosité, noble Mécène! se hâta-t-il d'ajouter, pour bien établir que Conrart se chargeait des frais du régal.

Le jeudi suivant, les sept élus, convoqués par les deux amis, arrivaient exactement chez le goutteux sans pareil: MM. de Malleville, de Serisay, Giry, les deux Habert, Godeau et de Gombauld.

Ogier de Gombauld, déjà vieux, mais qui devait vivre près de cent ans, passait pour l'auteur des vers attribués à Henri IV. Il avait du moins tenu la plume du marquis d'Uxelles, qui payait son style d'un cheval et d'un laquais. Beau cavalier dans sa jeunesse; remarqué, dit-on, des reines elles-mêmes, Gombauld avait tous les talents de ruelle et de salon: charmant danseur, fine lame, et si musicien, qu'il eût, disait-on, inventé la musique. Coquet jusqu'à choisir les pavés dans la rue, il n'y avait rien de plus plaisant, contait Mme de Rambouillet, que de voir son embarras quand une dame le saluait par la ville. Il voulait la reconnaître, lui faire la révérence de bonne grâce, et en même temps prendre garde à ses pieds; tout cela ensemble lui faisait faire la posture la plus étrange et la plus divertissante. Lorsqu'on lui cherchait querelle, il disait: — Passez à telle heure devant ma porte, je sortirai avec une épée. Et il se bornait, en ferraillant, à pousser son adversaire dans la boue, et à le crotter sans se crotter lui-même. Cérémonieux et mystérieux en diable, il fallait lui livrer bataille pour se mettre à table ou monter en carrosse, et surtout pour lui faire accepter un cadeau ou une pension. Il tremblait sans cesse qu'on ne le prît pour un gueux. Il le devint ainsi réellement, et vécut dans la détresse, malgré le bon vouloir de ses amis. Il a laissé quelques sonnets remarquables, les pastorales d'*Endymion*, d'*Amaranthe*, et la tragédie des *Danaïdes*.

Godeau, « extraordinairement petit et extraordinairement laid », dit Tallemant, fit deux parts de sa vie. Il passa la première à chanter, à rimer, à boire et à rire; la seconde à expier ses folies, après avoir brûlé ses vers sur le siége épiscopal de Grasse et de Vence.

Il était encore laïque et bel esprit, lorsqu'il entra au cénacle de Conrart.

Les neuf amis installés et la séance ouverte, Chapelain, dans un discours qui dura une heure, et qui fut approuvé par acclamation, posa l'objet et le but du nouvel aréopage: combattre le mauvais goût; défendre la langue et le beau style; s'entr'aider de conseils, et même de critiques impartiales, de façon à braver la publicité, la cabale et la satire.

Traduction libre: renverser le *Cid* de Corneille, et glorifier la *Pucelle* de Chapelain.

Autre traduction postérieure:

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

Puis les lectures commencèrent. — Chapelain donna l'exemple par l'ode à Richelieu. Malleville et Serisay s'extasièrent tout haut sur la rime, en faisant tout bas leurs réserves sur la raison. Les ballades eurent leur tour; les idylles, les élégies, les épîtres, les madrigaux, les rondeaux, les épigrammes, défilèrent au bruit des applaudissements.

Enfin, après quatre heures de lecture, on partit pour la promenade. Deux à deux, et bras dessus, bras dessous, on gagna l'extrémité de la ville, ce qu'on appelle aujourd'hui la barrière. On s'attabla au cabaret le mieux achalandé; on mangea copieusement, on but de même; on chanta au dessert, on s'embrassa au départ, et l'on se quitta en reprenant rendez-vous pour les jeudis suivants, — sans se douter qu'on venait de fonder l'ACADÉMIE FRANÇAISE.

II. Bois-Robert. L'idée de Richelieu. Statuts de l'Académie française. Son établissement. Ses premiers travaux. Le *Cid* et Corneille. La visite de Christine de Suède. Étymologies et institutions académiques.

Oui, l'Académie française. — Car telle fut son obscure origine, suivant la loi qui donne aux plus grands effets les plus petites causes.

François de Bois-Robert, ami de plusieurs membres du cercle Conrart, eut connaissance des réunions de la rue Saint-Martin.

Bois-Robert, abbé de cour et chanoine de Rouen, était alors en faveur auprès du cardinal de Richelieu, qu'il délassait des affaires d'Etat par ses contes et ses bons mots.

— Monseigneur, disait le médecin Citois à l'Eminence, nous ferons ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues seront inutiles, si vous n'y mêlez une once de Bois-Robert.

Il avait prédit à l'évêque de Luçon son élévation au cardinalat. Le prélat, essayant un chapeau de castor, demandait à Bois-Robert son opinion.

— Ce chapeau vous sied bien, répondit l'abbé, mais il

vous siérait mieux encore s'il était de la couleur du nez de M. Mulot.

Ce M. Mulot était l'aumônier de Richelieu, et avait la trogne rouge comme un bonnet de cardinal. Il était présent à cette saillie, qu'il ne pardonna jamais à Bois-Robert. Quant à Richelieu, il la trouva de bon aloi, et s'en attacha l'auteur indissolublement.

Envoyé à Londres, avec le duc de Chevreuse, au mariage de Madame, Bois-Robert y composa une élégie, où il traitait l'Angleterre de *climat barbare*. Le roi, qu'il avait fait mourir de rire eu contrefaisant lord Hollard, lui fit remettre trois cents jacobus, et il déclara le climat anglais *fort radouci*.

Il était si amusant en société, qu'on l'avait comme les marionnettes et les violons, et qu'on annonçait aux invités sur les billets : — Je vous donnerai du Bois-Robert.

Après Richelieu, il courtisa Mazarin, et lança une satire contre les frondeurs. Gondi, le chef de la Fronde, le sut, et l'invita à dîner.

— Monsieur de Bois-Robert, lui dit-il en sortant de table, vous allez me réciter votre satire.

— Bien, monsieur, répond l'abbé, interdit.



Conrart, Chapelain et leurs amis. — Le dîner sous la treille. Dessin de G. Staal.

Il crache, il se mouche, il s'approche d'une croisée ouverte et regarde en bas.

— Ma foi ! monsieur le coadjuteur, s'écrie-t-il enfin, je ne puis vous dire mes vers ; votre fenêtre est trop haute !

Gondi rit de si bon cœur, qu'il oublia sa rancune.

Bois-Robert donc, instruit de l'assemblée des beaux esprits, y demanda son entrée, en fut ravi, et en parla à Richelieu.

Celui-ci, avec son grand coup d'œil, vit tout de suite ce que pouvait devenir cette coterie. Il conçut un sénat littéraire, électif et indépendant, sous le patronage de l'État, groupant toutes les forces et toutes les renommées, fixant la langue française, l'imposant au monde par des chefs-d'œuvre, conservant la tradition, dirigeant le progrès, réprimant les abus, couronnant les talents et consacrant les gloires. Il devina surtout l'heureuse alliance des grands seigneurs et des beaux esprits, des influences mon-

daines et des illustrations intellectuelles, — maintenant à la cour et à la ville le goût des lettres, et imposant aux lettres le vernis de la cour et de la ville.

Il fit offrir par Bois-Robert sa protection à Conrart et à ses amis, leur proposant de former un corps officiel, établi par lettres-patentes, s'assemblant et fonctionnant sous une autorité publique.

Cette nouvelle fut portée aux neuf confrères, par une belle soirée d'automne, au moment où ils achevaient en plein air, sous la treille du cabaret, le verre en main et la poésie aux lèvres, leur vingtième dîner hebdomadaire.

Tous s'étonnèrent et s'effrayèrent d'abord, croyant voir la douceur et la liberté de leurs réunions étouffées sous la robe rouge du cardinal. Serisay et Malleville essayèrent même, on sait pourquoi, de faire repousser les avances de Richelieu. Mais Chapelain, au nom des sept autres, montra sans peine non-seulement les avantages d'une acceptation, mais encore les dangers d'un refus, vis-à-vis de l'homme auquel on avait affaire.

Les amis arrêtèrent donc « que M. de Bois-Robert serait prié de remercier très-humblement M. le cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encore qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée et qu'ils fussent fort surpris du dessein de Son Eminence, ils étaient tous résolus de suivre ses volontés. »

Satisfait de cette réponse, Richelieu ordonna, dès le lendemain, aux beaux esprits de s'assembler comme de coutume, d'augmenter leur compagnie et de lui en soumettre l'organisation.

On s'adjoignit aussitôt plusieurs hommes de qualité, Des Marets et Bois-Robert, de Montmor, du Chastelet et de Bautru, conseillers d'Etat ; le ministre Servien, le chancelier Séguier, etc.

On nomma l'assemblée *Académie française*. Richelieu en fut déclaré le chef et le protecteur. On fixa le nombre des membres à quarante, élus, chacun sur sa demande, par les académiciens eux-mêmes, et agréés par le roi et le cardinal. On créa un directeur et un chancelier temporaires, désignés par le sort ; un secrétaire et un libraire perpétuels, nommés à la majorité des voix. Le premier directeur fut Serisay, le premier chancelier Des Marets, le premier secrétaire Conrart, le premier libraire Camusat. On se donna pour but de travailler à la pureté de la langue, par la composition d'un dictionnaire et d'une grammaire. On adopta pour sceau l'image de Richelieu, et pour contre-sceau une couronne de lauriers, avec cette devise : *A l'Immortalité*. On décida que l'Académie se réunirait au moins une fois par semaine, etc., etc.

Le cardinal, ayant approuvé ces statuts, fit signer au roi Louis XIII, en janvier 1635, les lettres-patentes qui établissaient l'Académie française.

Par une défiance singulière et inexplicable, le Parlement n'enregistra ces lettres que deux années après.

L'Académie siégea successivement chez Conrart, chez Des Marets, chez Chapelain, chez Montmor, chez Gomberville, à l'hôtel Séguier et au Louvre.

Outre les lectures, qui continuèrent dans les palais comme sous la treille, le premier travail de l'Académie fut le plan du dictionnaire tracé par Chapelain, et confié à Vaugelas. Une distraction plaisante y fit d'abord omettre, à la lettre *A*, le mot Académie. Afin de pousser la besogne, Vaugelas reçut de Richelieu une pension de deux mille livres.

— Eh bien ! monsieur, lui dit le cardinal, vous n'oublierez pas du moins, dans le dictionnaire, le mot de *Pension*.

— Non, monseigneur, répondit Vaugelas, et moins encore celui de *Reconnaissance*.

Le second travail important de la compagnie fut la rédaction du jugement sur le *Cid* de Corneille, qui passionnait alors le monde, et que Chapelain et consorts firent traiter avec une sévérité étrange.

On sait la noble et fière réponse du grand poëte méconnu : « Ce fameux jugement, auquel tant de beaux esprits ont travaillé six mois, pourra bien être estimé le sentiment de l'Académie française ; mais peut-être que ce ne sera point le sentiment du reste de Paris. J'ai remporté le témoignage de l'excellence de mon œuvre ; toute la faveur que peut espérer celle de l'Académie est d'aller aussi haut, et je ne crains pas qu'elle me surpasse... Le *Cid* sera toujours beau et gardera sa réputation. »

L'Académie répara bientôt sa faute, en ouvrant ses rangs à Corneille. Le météore de la *Pucelle* s'éclipsait devant le soleil d'*Horace* et de *Cinna*. Richelieu voyait s'accomplir sa haute pensée, même en harcelant, par rivalité littéraire, le génie qui lui préparait cette épitaphe :

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Dix-sept académiciens étaient déjà morts en 1652 : c'étaient : Bardin, du Chastelet, Habert, de Méziriac, Porchères d'Arbaud, Bourbon, Faret, Mainard, de Malleville, Voiture, Sirmond, Colomby, Vaugelas, Baro, Baudoin, Monstreul, de l'Estoile.

L'Académie se composait alors de : Bourzeys, Godeau, Bois-Robert, Montmor, Gombauld, de la Chambre, de Gomberville, de Serisay, de Saint-Amand, de Porchères, de Cerisy, des Marets, de Racan, de Balzac, Servien, Chapelain, Bautru, Colletet, Boissat, Silhon, Conrart, Chambon, Giry, d'Ablancourt, Esprit, de La Motte-le-Vayer, Preizac, Patru, de Bezous, Salomon, Pierre Corneille, Du Ryer, Balesdens, Mézeray, Tristan, de Scudéry, Doujat, Charpentier, Tallemant, le marquis de Coaslin.

On retrouvera, du reste, ces noms dans la liste générale qui terminera cet article.

Balzac, en mourant, donna l'exemple des legs académiques ; il laissa à la compagnie une rente destinée à deux prix, de poésie et de prose. Déjà galante comme elle n'a jamais cessé de l'être, l'Académie décerna la première palme à M[lle] de Scudéry, en 1671.

La plus curieuse séance des Quarante, au dix-septième siècle, fut, sans contredit, celle du lundi 11 mars 1658, qui eut pour objet la réception de la reine Christine de Suède. En voici le procès-verbal, tiré du XIII[e] cahier des manuscrits de Conrart, secrétaire perpétuel.

« Sa Majesté arriva chez Mgr le chancelier, qui la fut recevoir à son carrosse avec tous les académiciens en corps, etc.

« On proposa si les académiciens seraient assis ou debout ; ce qui sembla surprendre la reine. Mais Mgr ayant demandé avis à quelques-uns, on lui dit que le roi Henry III, lorsqu'il faisait des assemblées de gens de lettres au bois de Vincennes, faisait asseoir les assistants : les académiciens furent donc assis durant toute la séance sur des chaises à dos ; mais Mgr le chancelier et eux tous, toujours découverts. On fit excuse d'abord à Sa Majesté de ce que la compagnie n'était pas plus nombreuse, parce

qu'on n'avait pas eu le temps de faire avertir tous les académiciens de s'y trouver, etc. En suite de cela, M. le directeur (M. de la Chambre) lui dit que si on avait pu prévoir la visite de Sa Majesté, on aurait préparé quelque lecture pour la divertir agréablement; mais que, dans la surprise où se trouvait la compagnie, on se servirait de ce que l'occasion pourrait fournir; et que comme il avait fait depuis un *Traité de la douleur*, destiné à entrer dans le troisième volume des *Caractères des Passions*, qu'il était prêt de donner au public, si Sa Majesté lui commandait de lui en lire quelque chose, il croyait que ce serait un sujet assez propre pour faire connaître la douleur de la compagnie de ne se pouvoir pas mieux acquitter de ce qui était dû à une si grande reine, et de ce qu'elle devait être si tôt privée de sa vue, par le prompt départ de Sa Majesté. Cette lecture étant achevée, à laquelle la reine donna beaucoup d'attention, Mgr le chancelier demanda si quelqu'un avait des vers pour entretenir Sa Majesté. Sur quoi, M. Cottin en ayant récité quelques-uns du poëte Lucrèce, qu'il avait mis en français, la reine témoigna y prendre grand plaisir. M. l'abbé Bois-Robert récita aussi quelques madrigaux qu'il avait faits depuis peu sur la maladie de Mme d'Olonne, et M. l'abbé de Tallement un sonnet sur la mort d'une dame. Après cela, M. de la Chambre demandant encore quelque chose, M. Pellisson lut une petite ode d'amour qu'il a faite, à l'imitation de Catulle, et d'autres vers sur un saphir qu'il avait perdu et qu'il retrouva depuis, qui plut aussi extrêmement à Sa Majesté, à laquelle on lut un cahier entier du Dictionnaire, contenant l'explication du mot *Jeu*, pour lui faire connaître quelque chose du travail présent de la compagnie. Et cela étant achevé, la reine se leva, et fut reconduite à son carrosse par Mgr le chancelier, suivi de tous les académiciens.»

Quand on songe que la reine en question est celle qui faisait poignarder sous ses yeux Monaldeschi dans les galeries de Fontainebleau, on ne peut s'empêcher de sourire à l'innocence naïve des passe-temps que MM. les Quarante offraient à son imagination!

On sait que le mot *académie* vient d'un champ situé près d'Athènes et légué à cette ville par *Académus*, à la condition d'y établir un gymnase pour la jeunesse. Platon, demeurant près de là, y réunit ses disciples, et les promena sous les platanes d'Académus. De là, le nom d'académie pris par l'école du philosophe et par celles qui lui succédèrent.

De là aussi, le même nom donné par Cicéron à sa villa de Putéoli et aux *Questions académiques*, qu'il y écrivit dans ses loisirs.

De là enfin, le titre d'Académies adopté par les réunions savantes et littéraires.

La première académie, proprement dite, fut celle qu'établit Charlemagne à sa cour. Bien qu'il en fît partie lui-même, tous les membres y étaient égaux devant l'intelligence, et laissaient leurs dignités à la porte, pour se nommer simplement : Charlemagne, *David;* Egilbert, *Homère;* Alcuin, *Albinus;* Eginhard, *Calliopus;* Adelard, *Augustin*, etc.

Dans le siècle suivant, le roi poëte-musicien-guerrier Alfred le Grand fonda, en Angleterre, l'Académie d'Oxford, base de la célèbre université de cette ville.

Vers la même époque, les Maures d'Espagne créèrent des académies à Grenade et à Cordoue.

Au quatorzième siècle, l'*Académie des Jeux floraux* surgit à Toulouse, où elle existe encore, sous les auspices du doux nom de Clémence Isaure, qui lui légua, dit-on, tous ses biens.

La Renaissance fit éclore en Italie les académies des *Inquieti*, des *Humoristi* et des *Lincei*, à Rome; celle des *Ardenti*, à Naples; celle des *Insensati*, à Parme; celle des *Addormentati* à Gênes; celle des *Sitientes* à Bologne; celle des *Umidi*, à Florence; celle des *Sepolti*, à Volterre. Les noms bizarres étaient à la mode en ce temps et en ce pays.

L'Académie de la *Crusca* de Florence, établie par François de Médicis, est fameuse par ses débats sur la *Jérusalem* du Tasse, qu'elle traita comme l'Académie française a traité le *Cid* de Corneille.

Enfin, on doit citer parmi les fondateurs, ou du moins parmi les inspirateurs d'académies, Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui groupait autour d'elle les beaux-esprits de ses États; et Henri III, qui, comme on vient de le voir dans le chapitre de Conrart, réunissait les lettrés au bois de Vincennes, sans réclamer devant eux ses priviléges de roi.

LES QUARANTE FAUTEUILS. LISTE GÉNÉRALE.

A l'heure qu'il est, l'Académie française a eu 399 membres. En voici la liste, par ordre de fauteuils et de succession, depuis les réunions de Conrart jusqu'à nos jours. Malgré toutes nos recherches et tous nos efforts pour assurer l'authenticité de cette liste, nous ne pouvons en garantir l'exactitude absolue, quant au numérotage des fauteuils, ce numérotage n'ayant commencé qu'assez tard, et des lacunes existant sur les registres de l'Académie elle-même. Nous espérons que M. Pingard, le digne chef du secrétariat de l'Institut, couronnera ses travaux utiles par la publication d'une liste officielle et incontestable des académiciens. Il a bien voulu nous promettre son concours pour rectifier, dans l'histoire de chaque fauteuil, les erreurs qui existeraient dans l'ensemble de la nomenclature.

FAUTEUIL N° 1. — Ce siége a été occupé par onze académiciens: avant 1634, P. Bardin; 1634, Nicolas Bourdon; 1644, Salomon; 1670, Ph. Quinault; 1689, P. de Caillères; 1717, cardinal de Fleury; 1743, cardinal de Luynes; 1788, J. de Florian, 1797-1803, J.-P. Cailhava; 1813, Michaud; 1840, Flourens.

FAUTEUIL N° 2. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens: avant 1634, P. Hay du Chastelet; 1637, Perrot d'Ablancourt; 1664, Bussy-Rabutin; 1693, Paul Bignon; 1743, Jérôme Bignon; 1772, de Bréquigny; 1795-1803, Ecouchard-Lebrun; 1807, P.-J.-M. Raynouard; 1836, Mignet.

FAUTEUIL N° 3. — Ce fauteuil a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Phil. Habert; 1637, J. Esprit; 1678, J.-N. Colbert, archevêque de Rouen; 1708, Fraguier; 1728, Ch. d'Orléans Rothelin; 1744, G. Girard; 1748, V. de Paulmy-d'Argenson; 1788, J.-B. d'Aguesseau; 1826, Briffaut.

FAUTEUIL N° 4. — Ce siége a été occupé par treize académiciens : avant 1634, Bachet de Méziriac; 1639, La Mothe Le Vayer; 1672, J. Racine; 1699, Valincourt; 1730, Leriget de La Faye; 1731, Crébillon; 1762, Voisenon; 1776-1803, Boisgelin de Cicé, archevêque d'Aix; 1803, Boisgelin (réélu); 1804, Dureau de la Malle; 1807, Picard; 1829, Arnault; 1831, Scribe.

FAUTEUIL N° 5. — Ce siége a été occupé par onze académiciens; 1635, Auger de Mauléon; 1639, Daniel de Prie-

zac; 1663, Michel Leclec; 1692, G. de Toureil; 1714, G. Roland Malet; 1736, Boyer, évêque de Mirepoix; 1755, N. Thyrel de Boismont; 1787, Cl. G. de Rullières; 1795-1803, Cabanis; 1808, Destutt de Tracy; 1826, Guizot.

FAUTEUIL N° 6. — Ce siége a été occupé par treize académiciens : avant 1634, J. d'Arbaud de Porchères; 1640, Olivier Patru; 1681, N. Potier de Novion; 1693, P. Goibau du Bois; 1694, Ch. Boileau, abbé de Beaulieu; 1704, Gaspard Abeille; 1718, N.-H. Mongault; 1747, Ch. Duclos; 1772, N. Beauzée; 1789, J.-J. Barthélemy; 1795-1803, M.-J. Chénier; 1811, Chateaubriand; 1849, de Noailles.

FAUTEUIL N° 7. — Ce fauteuil a été occupé par douze académiciens : 1635, P. Séguier; 1643, Cl. Bazin de Bezons; 1684, Boileau Despréaux; 1711, J. d'Estrées, archevêque de Cambrai; 1718, René d'Argenson, garde des sceaux; 1721, Languet de Gergy, archevêque de Sens; 1753, Buffon; 1788, Vicq-d'Azyr; 1795-1803, Domergue;



Richelieu et Louis XIII fondant l'Académie française. Dessin de G. Staal. (Pages précédentes).

1810, Saint-Ange; 1811, Parseval de Grand-Maison; 1835, comte de Salvandy.

FAUTEUIL N° 8. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Faret; 1646, P. du Puger; 1658, cardinal d'Estrées; 1715, maréchal d'Estrées; 1738, de la Trémouille; 1741, cardinal de Rohan-Soubise; 1757, de Montazet, archevêque de Lyon; 1788-1803, comte de Boufflers; 1815, Baour-Lormian.

FAUTEUIL N° 9. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Fr. Maynard; 1647, P. Corneille; 1685, Th. Corneille; 1710, Houdart de la Motte; 1731, Bussy-Rabutin, évêque de Luçon; 1737, Foncemagne; 1780, Chabanon; 1795-1803, Naigeon; 1810, Nép. Lemercier; 1841, V. Hugo.

FAUTEUIL N° 10. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Cl. de Malleville; 1648, J. Ballesdens; 1675, Cordemoy; 1695, C. de Saint-Pierre; 1743, Maupertuis; 1759, Lefranc de Pompignan; 1785, l'abbé Maury; 1803, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, exclu le 24 juillet 1815; 1816, La Place; 1827, Royer-Collard; 1846, Ch. de Rémusat.

FAUTEUIL N° 11. — Ce siége a été occupé par onze aca-

démiciens : 1634, Cauvigny de Colomby ; 1649, Tristan-l'Hermite ; 1655, La Mesnardières ; 1663, duc de Saint-Aignan ; 1687, F.-T. de Choisy ; 1724, Ant. Portail ; 1736, La Chaussée ; 1754, Bougainville ; 1763, Marmontel ; Fontanes, exclu en 1797, et réintégré en 1803 ; 1821, Villemain.

FAUTEUIL N° 12. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Voiture ; 1649, Mézeray ; 1683, Barbier d'Aucourt ; 1694, Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon ; 1701, de Malézieu ; 1727, Bouhier ; 1746, Voltaire ; 1795-1803, Ducis ; 1816, de Sèze ; 1828, de Barante.

FAUTEUIL N° 13. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1635, Sirmond ; 1649, de Montreuil ; 1651, Tallemant ; 1693, de la Loubère ; 1729, Sallier ; 1761, Coëtlosquet ; 1784, de Montesquiou-Fezenzac ; 1799-1803, Arnault, exclu le 21 mars 1815 ; 1816, duc de Richelieu ; 1822, Dacier ; 1833, Tissot.

FAUTEUIL N° 14. — Ce siége a été occupé par neuf aca-



Visite de Christine de Suède à l'Académie française. Dessin de G. Staal. (Pages précédentes.)

démiciens : 1634, Vaugelas ; 1649, Scudéry ; 1668, marquis de Dangeau ; 1720, marquis de Richelieu ; 1789, duc d'Harcourt ; 1803, Lucien Bonaparte, exclu le 24 juillet 1816 ; 1816, Auger ; 1829, Etienne ; 1849, comte de Vigny.

FAUTEUIL N° 15. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Baro ; 1650, Doujat ; 1689, Renaudot ; 1790, de Roquette ; 1725, Gondrin d'Antin, évêque de Langres ; 1733, Dupré de Saint-Maur ; 1774, Malesherbes ; 1795-1803, Andrieux ; 1833, Thiers.

FAUTEUIL N° 16. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : avant 1634, Baudoin ; 1650, Charpentier ; 1702, Chamillard, évêque de Senlis ; 1714, maréchal de Villars ; 1734, duc de Villars ; 1770, Loménie de Brienne ; 1795-1803, Lacuée de Cessac ; 1841, de Tocqueville.

FAUTEUIL N° 17. — Ce siége a été occupé par douze académiciens : avant 1634, de l'Estoile ; 1652, A. duc de Coislin ; 1704, P. duc de Coislin ; 1710, H.-C. duc de Coislin, évêque de Metz ; 1733, Surian, évêque de Vence ; 1754, d'Alembert ; 1784, comte de Choiseul-Gouffier ; 1803, Portalis ; 1807, Pierre Laujon ; 1811, Ch. Etienne, exclu le 21 mars 1816 ; 1816, comte de Choiseul-Gouffier ;

1817, Laya; 1833, Charles Nodier; 1844, Mérimée.

FAUTEUIL N° 18. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1635, de Sérizay; 1653, Pellisson; 1693, Fénelon; 1715, de Boze; 1754, comte de Clermont; 1774, du Belloy; 1775, duc de Duras; 1795-1803, Garat, exclu en 1816; 1816, cardinal Bausset; 1824, de Quélen, archevêque de Paris; 1840, Molé.

FAUTEUIL N° 19. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : 1631, Balzac; 1654, de Péréfixe de Beaumont, archevêque de Paris; 1671, F.-R. de Harlay, archevêque de Paris; 1695, André Dacier; 1722, cardinal Dubois; 1723, Hénault; 1771, prince de Beauvau; 1795-1803, comte Merlin; 1816, comte Ferrand; 1825, Casimir Delavigne; 1844, Sainte-Beuve.

FAUTEUIL N° 20. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : 1634, Laugier de Porchères; 1654, de Chaumont; 1697, le président Cousin; 1707, Valon, marquis de Mimeure; 1719, Gédoyn; 1744, cardinal de Bernis; 1801-1803, l'abbé Sicard; 1822, Frayssinous; 1844, Pasquier.

FAUTEUIL N° 21. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : avant 1634, Germain Habert; 1655, Cotin; 1682, l'abbé de Dangeau; 1723, comte de Merville; 1732, Terrasson; 1750-1803, comte de Bissy; 1810, Esménard; 1811, Ch. Lacretelle.

FAUTEUIL N° 22. — Ce siége a été occupé par huit académiciens : 1634, Servien; 1659, Villayer; 1691, Fontenelle; 1757, Séguier; 1795-1803, Bernardin de Saint-Pierre; 1814, Aignan; 1824, Soumet; 1845, Vitet.

FAUTEUIL N° 23. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : avant 1634, Colletet; 1659, Gilles Boileau; 1670, de Montigny; 1671, Ch. Perrault; 1704, cardinal de Rohan; 1749, Vauréal; 1760, La Condamine; 1744, J. Delille; 1813, Campenon; 1844, Saint-Marc-Girardin.

FAUTEUIL N° 24. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Saint-Amant; 1661, l'abbé Cassagne; 1679, comte de Crécy; 1710, Ant. de Mesmes, 1723, Alary; 1771, Gaillard; 1795-1803, Rœderer, exclu le 24 juillet 1815; 1803, comte de Ségur; 1830, Viennet.

FAUTEUIL N° 25. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Boissat; 1662, Furetière; 1688, La Chapelle; 1723, d'Olivet; 1768, Condillac; 1780, comte de Tressan; 1784, Bailly; 1795-1803, Sieyès, exclu le 21 mars 1816; 1816, marquis de Lally-Tolendal; 1830, de Pongerville.

FAUTEUIL N° 26. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Bois-Robert; 1662, Segrais; 1701, Campistron; 1723, Destouches; 1754, Boissy; 1758, Sainte-Palaye; 1781, Champfort; 1816, duc de Lévis; 1830, de Ségur.

FAUTEUIL N° 27. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Bautru de Séran; 1665, Testu; 1706, marquis de Saint-Aulaire; 1743, Mairan; 1771, François Arnaud; 1795-1803, Target; 1806, le cardinal Maury, exclu le 21 mars 1816; 1816, abbé de Montesquiou; 1832, Jay.

FAUTEUIL N° 28. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1634, Louis Giry; 1665, Boyer; 1693, Genest; 1729, abbé Dubos; 1742, du Resnel; 1761, Saurin; 1782, Condorcet; 1795-1803, abbé Villar; 1826, Feletz; 1850, Nisard.

FAUTEUIL N° 29. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, de Gombault; 1666, l'abbé Tallemant; 1712, Danchet; 1748, Gresset; 1778, l'abbé Millot; 1785-1803, Morellet; 1816, Lemontey; 1826, Fourrier; 1830, Cousin.

FAUTEUIL N° 30. Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1664, Jean de Silhon; 1660, J.-B. Colbert; 1684, La Fontaine; 1695, Clairembault; 1714, Massieu; 1723, Houteville; 1743, Marivaux; 1763, Radonvilliers; 1803, Volney; 1820, Pastoret; 1841, Saint-Aulaire.

FAUTEUIL N° 31. — Ce siége a été occupé par dix académiciens : 1635, Cureau de la Chambre; 1670, Régnier Desmarais; 1713, La Monnaye; 1727, La Rivière; 1730, Hardion; 1766, Thomas; 1780, comte de Guibert; 1795-1803, Cambacérès, exclu le 24 juillet 1815; 1816, Bonald; 1841, Ancelot.

FAUTEUIL N° 32. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Racan; 1670, Cureau de La Chambre; 1693, La Bruyère; 1696, abbé Fleury; 1723, J. Adam; 1736, Seguy; 1761, de Rohan-Guéméné; 1803, Devaines; 1803, Parny; 1815, de Jouy; 1847, Empis.

FAUTEUIL N° 33. — Ce fauteuil a été occupé par dix académiciens : 1635, Hay du Chastelet; 1671, Bossuet; 1704, cardinal de Polignac; 1742, Giry de Saint-Cyr; 1761, Batteux; 1780, Lemierre; 1799-1803, Bigot de Préameneu; 1825, duc de Montmorency; 1826, Guiraud; 1847, Ampère.

FAUTEUIL N° 34. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Godeau; 1673, Héchier; 1710, Nesmond, archevêque de Toulouse; 1727, J.-J. Amelot; 1749, maréchal de Belle-Isle; 1761, Trublet; 1770-1803, Saint-Lambert, réélu le 28 janvier 1803; 1803, Maret, exclu en 1816; 1816, Lainé; 1836, Dupaty; 1852, A. de Musset.

FAUTEUIL N° 35. — Ce siége a été occupé par sept académiciens : 1634, de Bourzeys; 1673, abbé Gallois; 1708, Mongin; 1746, de la Ville; 1774-1803, Suard; 1817, Roger; 1842, Patin.

FAUTEUIL N° 36. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Gomberville; 1674, Huet; 1721, Boivin; 1727, duc de Saint-Aignan; 1776, Colardeau; 1776-1803, La Harpe, réélu le 28 janvier 1803; 1803, Lacretelle aîné; 1824, Droz; 1851, de Montalembert.

FAUTEUIL N° 37. — Ce siége a été occupé par onze académiciens : avant 1634, Chapelain; 1674, Benserade; 1691, E. Pavillon; 1705, Sillery; 1715, duc de la Force; 1726, Mirabeau; 1761, Watelet; 1786, Sedaine; 1795-1803, Collin-d'Harleville; 1806, Daru; 1829, Lamartine.

FAUTEUIL N° 38. — Ce siége a été occupé par neuf académiciens : avant 1634, Conrart; 1765, Rose; 1701, Louis de Sacy; 1728, Montesquieu; 1755, Châteaubrun; 1775, Chastellux; 1789, Nicolaï; 1797-1805, F. de Neufchâteau; 1828, P.-A. Lebrun.

FAUTEUIL N° 39. — Ce siége a été occupé par douze académiciens : avant 1634, Desmaret; 1676, J. de Mesmes; 1688, Mauroy; 1706, abbé de Louvois; 1719, Massillon; 1743, duc de Nivernois; 1799-1803, Legouvé; 1812, Alex.-V. Duval-Pineu; 1842, Ballanche; 1847, Vatout; 1849, de Saint-Priest; 1852, Berryer.

FAUTEUIL N° 40. — Ce siége a été occupé par sept académiciens : 1635, Montmaur; 1679, Lavau; 1694, Caumartin, évêque de Blois; 1733, Moncrif; 1771, Roquelaure, évêque de Senlis, réélu le 28 janvier 1803; 1818, baron Cuvier; 1832, Dupin aîné.

Les exemples de la longévité la plus remarquable, à l'Académie, sont les suivants :

Paul Bignon a été académicien 50 ans (1693-1743);

Esprit, 41 ans (1637-1678); Paulmy d'Argenson, 40 ans (1648-1788); Olivier Patin, 41 ans (1640-1681); Barzin de Bezons, 41 ans (1643-1684); cardinal d'Estrées, 57 ans (1758-1715); l'abbé Lallemant, 46 ans (1666-1712); Radonvilliers, 40 ans (1763-1803); Regnier-Desmarais, 43 ans (1670-1713); de Rohan-Guéméné, 42 ans (1761-1803); Foncemagne, 43 ans (1737-1780); de Saint-Pierre, 48 ans (1695-1743); Tallemant, 42 ans (1651-1693); marquis de Dangeau, 59 ans (1668-1720); marquis de Richelieu, 52 ans (1720-1789); Dupré de Saint-Maur, 41 ans (1733-1774); Pellisson, 40 ans (1653-1693); l'abbé de Dangeau, 41 ans (1682-1723); comte de Bisoy, 53 ans (1850-1803); Fontenelle, 66 ans (1691-1757); cardinal de Rohan, 45 ans (1704-1749); Alary, 48 ans (1723-1771); d'Olivet, 45 ans (1723-1768).

Les secrétaires perpétuels, depuis la formation de l'Académie, ont été :

Avant 1634, Conrart; 1675, Eude de Mézeray; 1683, Régnier-Desmarais; 1713, André Dacier; 1742, Houtteville; 1742, J.-B. Mirabeau; 1755, Ch. Duclos; 1772, d'Alembert; 1784, Marmontel; 1803, Suard; 1817, Raynouard; 1826, Auger; 1829, Andrieux; 1833, Arnault; 1834, Villemain.

On a compté, parmi les gloires qui ont manqué à l'Académie : Descartes, Pascal, Molière, Larochefoucauld, Bourdaloue, Regnard, Lesage, Malebranche, Jean-Jacques et Jean-Baptiste Rousseau, Diderot, Beaumarchais, Mirabeau, André Chénier, Paul-Louis Courier, Benjamin Constant, Honoré de Balzac, etc.

Voilà un quarante-unième fauteuil qui eût été noblement occupé !

Les fauteuils 13 et 27 sont vacants par la mort de MM. Jay et Tissot, que l'Académie doit remplacer prochainement. On cite, parmi les candidats qui ont le plus de chances, M. Philarète Chasles, qui avait eu le plus de voix aux dernières élections, après M. Alfred de Musset; M. de Sacy, rédacteur en chef des *Débats* ; messeigneurs Sibour et Dupanloup, M. le vicomte de Falloux, M. Legouvé, M. Emile Deschamps, M. Saintine et M. Ponsard.

PITRE-CHEVALIER.

(Prochainement le *Fauteuil de M. Villemain.*)

LA COQUILLE DE MER.

NOUVELLE CRÉOLE.

Sur une terrasse du faubourg Saint-Germain, un jeune homme contemplait d'un regard mélancolique quelques objets rangés, auprès de lui, sur une petite table en bois des îles.

Tout à coup le bruit de la sonnette le tira de sa rêverie. Il alla ouvrir.

— C'est vous, cher docteur! s'écria-t-il avec l'accent de la surprise agréable que cause l'arrivée d'un ami.

— Moi-même : pour vous servir... si toutefois ce n'est pas être rien que d'être académicien.

— Ne nous apportez-vous de nouveau que cette épigramme, monsieur l'académicien? continua en souriant le jeune homme.

— Mieux que cela ! voyez cette lettre couverte de timbres : *Monsieur Jules de La Pointe*, *quai Voltaire... Paris...*

— Aimable docteur! que je vous remercie! C'est une lettre de la Martinique. Je reconnais l'écriture de ma sœur et le cachet qu'elle a adopté depuis l'époque de notre séparation : « *L'absence est le plus grand des maux!* » Ma bonne Julie! J'avais le pressentiment que je recevrais aujourd'hui de ses nouvelles. Tout à l'heure, en regardant le soleil se coucher, en songeant au ciel de là-bas, où les habitations des hommes n'arrêtent pas la vue comme ici, je pensais à elle...

Jules de La Pointe décacheta la lettre avec émotion. Sa figure s'épanouit de joie, et une larme d'attendrissement brilla au bout de ses cils.

Craignant de troubler par sa présence ces pures et ineffables jouissances du cœur, le docteur se retira discrètement sur la terrasse.

Jules le rejoignit presque aussitôt, transporté de bonheur.

— Ma sœur est mariée, s'écriait-il; elle a épousé celui qu'elle aime depuis son enfance!

L'homme de science serra avec effusion la main de son jeune ami, en lui témoignant toute la part qu'il prenait à sa joie. Puis, après les étreintes et les félicitations ordinaires en pareille circonstance :

— Vous me trouvez-là, dit-il, en admiration devant votre collection de coquillages. Quels soins! quelle sollicitude pour ces écailles de mollusques! Avec quel art vous leur prodiguez le vernis afin d'en relever l'éclat et d'en faire ressortir les plus légères nuances! Un peintre n'est pas plus habile. Je suis sûr que vous les aviez placés aux rayons du soleil pour leur rappeler le ciel de leurs rivages?

— Oui, docteur; et je ne manque jamais à chaque beau jour de leur donner cette fête.

— Mais, continua le savant, ma curiosité est singulièrement piquée. Comment! un *conchyliologiste* de votre force, vous manquez à ce point aux règles de toute bonne classification! Pourquoi cette coquille terne, ébréchée, difforme, occupe-t-elle le centre de votre collection; pourquoi est-elle à la place d'honneur? tandis que vous reléguez au second rang ces *tritons*, ces *casques*, ces *porcelaines pourprées*, qui réfléchissent les teintes de l'arc-en-ciel? Ou je n'entends rien à l'art des Linné et des Lacépède, ou j'aurais placé sur ce trône, que vous élevez à cette *conque* disgracieuse, ce *strombe-aile d'aigle* qui reflète les couleurs du prisme.

Jules, les yeux humides, regardait l'humble coquillage avec une expression indéfinissable de bonheur et de reconnaissance.

— Docteur, dit-il, ce qui brille le plus en ce monde est donc ce qui vaut le mieux? N'en croyez rien. Vous, botaniste, ne préférez-vous pas au dahlia éclatant, à la pivoine de pourpre, la violette perdue sous l'herbe? Dieu tient secret tout ce qu'il a créé de précieux sur la terre. C'est à l'homme qui entre en possession de ces êtres sacrés à

leur donner la place qu'ils méritent. Cette coquille, qui excite votre dédain, a sauvé une famille, elle a fait le bonheur de ma sœur!

— Expliquez-vous.

— Je le veux bien. Approchons-nous du feu, et écoutez ce récit : *c'est la vraie vérité du bon Dieu,* comme disent nos nègres dans leur langage pittoresque.

I.

Vous m'avez souvent dit que vous connaissiez l'île de la Martinique. Alors vous avez entendu parler de la Caravelle. C'est une presqu'île sauvage que les marins appellent ainsi du nom d'un navire espagnol qui s'y est brisé. La mer y est toujours furieuse, et l'on y entend sans cesse le bruit des vagues, qui se heurtent avec des coups terribles contre les falaises à pic, s'élancent en blanche écume dans l'air, et retombent en pluie, pour recommencer leur flux perpétuel.

C'est là qu'est située l'habitation de mon père.

Mais plus au fond, dans les terres, le pays change d'aspect; il devient enchanteur, et des deux côtés de l'isthme la mer ressemble à deux lacs. Aussi le comte de Sainte-Croix, propriétaire de ces lieux, les a-t-il surnommés le Beau-Séjour.

La famille de Sainte-Croix et la mienne étaient liées d'une amitié si intime qu'elles n'en faisaient, pour ainsi dire, qu'une.

Francis, l'unique enfant du comte, était un frère pour ma sœur et moi.

Vous pouvez connaître Julie d'après ce portrait que vous voyez au-dessus de la cheminée. Ce sont les mêmes cheveux d'un noir de jais, les mêmes lèvres qui s'entrouvrent comme la corolle d'une rose, le même front, les mêmes sourcils arqués ; c'est elle, moins l'expression ravissante de ses grands yeux noirs que le pinceau n'a pas pas su rendre.

Quant à Francis, il n'avait du créole que la grâce et la sensibilité : ses yeux étaient bleus et limpides comme notre ciel; ses cheveux, bouclés naturellement, étaient d'un blond semblable aux épis de maïs qui dorent nos campagnes.

Nous étions presque du même âge.

Qui nous eût vus tous les trois, courant sur le sable de l'anse, les mains entrelacées, les cheveux soulevés par la brise, et mêlant notre babil à celui des lames qui venaient lécher nos pieds; qui nous eût vus, dis-je, aurait compris le véritable bonheur ici-bas.

Notre plus grand plaisir était d'aller sur les cayes (banc d'écueils que la marée laisse à sec), à la recherche des coquillages.

Nous partions au coucher du soleil, une corbeille d'osier au bras et une petite bêche à la main. Les chants des nègres, qui pêchaient le long de la côte sur leurs canots creusés dans un seul tronc d'arbre, nous donnaient le signal.

Nègre pas tini tè-là,	Le Nègre n'a pas la terre,
Tè-là c'est à béqué;	La terre est au blanc;
Mais Nègre tini mè-là,	Mais le Nègre a la mer,
Mè-là pas à béqué.	La mer n'est pas au blanc.
Nègre pas tini cann'là,	Le Nègre n'a pas les cannes,
Cann'là c'est à béqué;	Les cannes sont au blanc;
Mais Nègre tini cass'là,	Mais le Nègre a les coquillages,
Cass'là pas à béqué.	Les coquillages ne sont pas au blanc.

Un soir d'hivernage, nous revenions d'une de nos courses sur les cayes : le temps menaçait, de vifs éclairs sillonnaient l'horizon. Julie s'était attardée en s'évertuant à déraciner, sur un petit monticule de sable, une coquille attachée à une de ces plantes marines qu'on appelle *plumes de mer.* Le flux remonta, entoura le monticule, qui devint une île. L'infortunée levait les mains au ciel, en poussant des cris de détresse. Les longues nattes de ses cheveux, emportées par le vent qui soufflait avec force, se tordaient autour de son cou, comme un panache de bambou dans la tempête.

Les noirs accoururent en foule de leurs cases ou de leurs canots. Mais, quand ils arrivèrent à la plage, Francis avait déjà traversé le bras de mer, et disputait aux flots celle qu'il aimait plus qu'une sœur.

On porta Julie sous les cocotiers qui bordent l'anse.

Elle enlaçait ses bras autour de la taille de Francis, comme ces lianes qui entourent la tige des palmiers, ou bien elle regardait avec regret le tertre de sable disparaissant avec son coquillage dans le tourbillon des vagues.

— Qui me le rendra? disait l'enfant, dans sa passion pour ces écailles nacrées qui sont les fleurs de l'Océan, qui me rendra le coquillage que la mer m'a repris?

Et comme si elle eût commandé à l'élément soulevé, on entendit une voix rauque qui partait de l'abîme :

— Voilà! voilà!!

Un homme, au teint cuivré, aux yeux glauques, aux sourcis épais, aux cheveux ondoyants, tout ruisselants d'eau salée, sortit de la vague qui roulait sur la grève.

Cet homme tenait à la main la coquille tant regrettée par Julie, non pas qu'elle fût belle, mais parce qu'elle était rare sur la côte, et que l'espèce ne figurait pas encore dans notre collection.

— Le père Sassa! crièrent en même temps tous les nègres.

Le père Sassa n'était ni blanc, ni mulâtre, ni nègre. Il était de la race indigène, il était Caraïbe. Sa famille, dernier débris de ces naturels que les Espagnols trouvèrent au quinzième siècle dans les îles, avait échappé aux massacres de la... civilisation; et, retirée sur les roches de la presqu'île sauvage, elle avait traversé les temps sans se mêler aux générations nouvelles. Mais, sous la dernière occupation anglaise, cette famille fut décimée, et Sassa survivait seul aux siens. Il se décorait du titre de cacique, bien qu'il n'eût pas de descendants à gouverner. Son nom était Sassagari ; mais les noirs, dans leur langage d'enfant, uniquement formé de diminutifs, ne l'appelaient que père Sassa...

Aux cris d'alarme jetés par Julie, le Caraïbe avait ramé à son secours. Il avait plongé, et rapportait le coquillage si ardemment désiré.

— Ah! l'affreuse coquille! m'écriai-je en apercevant une masse noirâtre dans la main du Caraïbe; elle ne mérite que l'oubli de ce qu'elle a failli coûter! Rejetez-la à la mer, père Sassa!

— A la mer! à la mer! répétèrent tous les nègres.

Mais le Caraïbe, sourd à ces murmures, s'avança jusqu'à nous sous les cocotiers :

— Petits blancs, dit-il, vous aimez ce qui brille : pour lors ne rejetez pas ce coquillage! Il est sans couleurs au dehors, comme la vase où il dormait; le soleil n'a pas peint sa figure, mais son éclat est au fond : *Les étoiles de la nuit l'ont marqué au cœur.*

— Que voulez-vous dire, père Sassa? fîmes-nous tous ensemble avec étonnement; vous voyez donc à travers la pierre?

Le cacique tendit la main vers le dernier rocher de la Caravelle, où sa petite hutte brillait au reflet des éclairs,

comme une écaille de tortue sous l'écume phosphorescente des lames.

— Venez là, répondit-il, vous en saurez davantage.

Et il monta sur son canot, qui disparut dans le creux des vagues.

Le père Sassa a raison, dit Julie, après quelques moments de surprise; pourquoi dédaigner cette coquille? Elle n'est pas belle, c'est vrai; mais elle est originale, nous n'en avons pas de semblable; il faut la placer sur nos planches. Elle nous rappellera ce jour d'orage où Francis s'est précipité dans le tourbillon pour me sauver.

Les éclairs redoublaient d'intensité, de larges gouttes tièdes annonçaient une de ces averses si terribles dans les Antilles. Nous rentrâmes à la hâte.

II.

Le lendemain, des bananiers abattus dans les champs, des arbres déracinés et emportés avec leur vert feuillage par les torrents débordés, étaient les seuls indices de l'ouragan de là nuit. Le ciel et la mer se reposaient, calmes et limpides, de leurs violentes agitations.

Nous nous mîmes en route vers la cabane du père Sassa.

Nous trouvâmes le Caraïbe assis sur une grosse pierre à l'entrée de la hutte, et préparant des filets pour la pêche.

A notre vue, ses sourcils épais se relevèrent sur son front, ses yeux verdâtres brillèrent d'une douce clarté; il paraissait content de notre confiance et du souvenir que nous avions gardé de ses paroles de la veille.

— Qui m'a donné ce fil pour lacer mon filet? dit-il.



Francis, Julie et le Caraïbe sous les cocotiers. Julie tient la coquille. Dessin de G. Janet.

— C'est moi! père Sassa, répondit Julie.

— Qui m'a donné ce couteau pour couper ce fil, tailler mes aiguilles de bois, couvrir ma case, creuser mon canot?

— C'est moi! père Sassa, répondit Francis.

— Pour lors, continua le cacique, Sassagari vous suit sur l'anse et sur les cayes. Sassagari se donnerait aux requins de la côte plutôt que de laisser la mer happer un cheveu de votre tête. Sassagari a vu hier petit maître et petite maîtresse batailler contre la mer montante, il a marché sous l'eau, il a sauvé le coquillage.

— Mais qu'est-ce donc que ce coquillage, père Sassa? demandai-je; et que signifient ces sorcelleries de Zombi (fétiche des Nègres) que vous nous avez contées hier soir sous les cocotiers de l'anse?

— Voyez, fit le Caraïbe, en indiquant du doigt des débris de coquilles entassés près de sa case, voilà ce qui reste de Sassagari mon père, premier, dans ces parages, à manier la pagaye et à promener sous la profonde.

Nous reconnûmes des coquilles de la même espèce que la nôtre.

— Les étrangers blancs qui ont chassé nos pères du

pays ont causé ces ravages. Nous ne sommes pas nègres: pour fuir l'esclavage, le vieux Sassagari embarqua sa famille dans son canot; mais il ne voulait pas laisser aux chacals les coquilles qui portent bonheur à la pêche et qui garent des maléfices de l'eau. Ce bon sentiment le perdit. Les blancs soupçonnèrent les coquilles, ils les brisèrent contre les pierres. Quand ils y virent des feux *semblables à la clarté de la lune sur la tête blanche des lames*, leurs yeux s'enflammèrent. Ils devinrent furieux et se jetèrent sur nous en hurlant comme les bêtes affamées. Nous eûmes beau ramer, leurs fusils nous atteignirent. Je m'échappai sous l'eau. Hélas! j'étais seul; la mer ne demandait pas mes os. J'en ai pêché depuis plus qu'ils n'en ont happé, les suceurs de sang !... Le rocher seul, après Sassagari, connaît le nid de leur sommeil. Mais, petits blancs, gardez la coquille d'hier; *quand elle causera*, Sassagari répondra. Croyez le cacique : — *Celui qui chante dans les coquillages les plaintes de la mer, et qui peint sur leur visage le lever du jour, fait descendre dans leur profondeur les étoiles de son ciel.*

Ainsi parla le Caraïbe. Il était immobile, le regard fixé au bout de l'horizon.

Le triste sort de sa famille et ses croyances superstitieuses dans les coquilles laissèrent dans nos âmes je ne sais quel vague pressentiment.

N'osant exiger le secret qu'il ne voulait pas nous livrer encore, nous regagnâmes, silencieux et rêveurs, l'ombrage touffu des tamarins, sous lesquels nous passions les heures brûlantes du jour à jouer devant la maison.

III.

Cependant cette vie heureuse de notre enfance touchait à son terme. Nous allions quitter ce paradis où Dieu nous avait placés pour jouir et aimer.

Francis et moi nous grandissions. Nos parents parlaient de nous envoyer en France. A ce nom, Julie frémissait, la sérénité de son front se voilait, de gros soupirs gonflaient sa poitrine.

Mon père arriva un soir de la ville, et nous apprit que notre passage était arrêté sur un navire qui mettrait à la voile dans quinze jours.

Pauvre sœur! je la vois encore entendant la fatale nouvelle!

Elle passait des heures, assise sous le grand palmier du perron, à regarder le bleu de la mer.

Francis s'avançait sans bruit auprès d'elle, lui prenait la main, et, de sa voix la plus douce :

— Ma Lilie! disait-il, qu'est-ce que tu regardes donc là-bas, au bout des vagues?

— Je regarde, répondait-elle, la voile blanche d'un vaisseau qui t'emporte loin, loin, loin!

Le comte les consolait; et, passant les doigts dans les boucles dorées qui couvraient le front de son enfant :

— Tu aimes donc bien Julie? lui disait-il.

— Oui, papa, répondait Francis; si je ne dois plus la revoir, j'irai sur les falaises me jeter à la mer.

Un matin, de bonne heure, un baldaquin de voyage attendait devant le perron. Nous fîmes nos adieux. Julie, pâle comme un linceul, vint à nous avec ses coquillages. Elle donna les plus beaux à Francis; et, me prenant la main:

— Mon Jules, dit-elle, je te confie la vilaine coquille; n'oublie pas que je l'ai trouvée le jour où Francis m'a sauvée à la nage. Conserve-la en souvenir de ta sœur et de son attachement pour Francis!

Il était convenu que le navire tirerait du canon en doublant la Caravelle. Au premier coup qui retentit, nous vîmes, sur la plus haute falaise, briller un mouchoir blanc dans l'azur de l'air.

C'était l'adieu suprême de Julie, dernière et mystérieuse bénédiction d'un ange qui priait pour ses frères!

IV.

Six ans plus tard, dans l'hiver de 1847 à 48, un beau jeune homme terminait des études brillantes au collége, et faisait son entrée dans le monde aristocratique de Paris. Ce beau jeune homme était le vicomte Francis de Sainte-Croix. Son teint brun du tropique s'était éclairci; son front resplendissait, comme un blanc lis, sous sa blonde chevelure, et ses joues roses relevaient encore la limpidité bleue de ses yeux. Dès ses premiers débuts, sa place fut conquise à la tête des jeunes gens les plus à la mode du noble faubourg. Les lionnes des salons ne lui reconnaissaient qu'un défaut:

— Il est *indifférent!* disaient-elles.

Ce mot vous laisse deviner qu'une longue absence n'avait pas effacé dans l'âme du jeune créole le souvenir et l'image de sa chère Julie. Francis avait laissé son cœur sur les falaises de la Caravelle : c'est là qu'il avait hâte d'aborder.

Après notre départ, l'état de Julie avait donné de vives inquiétudes. Mais Julie espérait; et espérer, c'est vivre. Chaque jour qui s'écoulait lui semblait un flot de moins qu'avait à sillonner le vaisseau si impatiemment attendu. Elle comptait les cercles que la chute des feuilles traçait autour de la tige du palmier. Elle allait le soir sur les falaises suivre les voiles à l'horizon, et confier à la brise les noms de France et de Francis.

Nous recevions souvent ses lettres: c'était toujours des maux de l'absence qu'elle nous entretenait, ou bien de l'époque du retour, ou des souvenirs de notre enfance passée.

— Mon Jules, disait-elle, conserves-tu bien le coquillage du vieux père Sassa? Francis m'a sauvé de la mer le jour où j'ai trouvé ce coquillage: il est le gage de notre affection; ne le perds jamais, mon ami.

Le moment était proche; nos études étaient finies. Il ne fallait plus que le temps de repasser l'Atlantique.

A la Caravelle et au Beau-Séjour la gaieté renaissait. Ce n'étaient que préparatifs de fête pour notre retour, et pour les noces, qui devaient se célébrer le mois d'après.

Avec son goût exquis, Francis avait fait l'emplette de la plus jolie corbeille de mariée qui soit sortie des magasins élégants de Paris. Tout était prêt. Nous n'attendions plus que l'approche du printemps. Encore un mois, et le vent du retour enflait nos voiles.

Mais hélas! que sont nos fragiles desseins sous le doigt de l'arbitre suprême!

Entre cette corbeille de noces et le vaisseau qui nous ramènerait dans notre pays, nous devions rencontrer un obstacle : cet obstacle était une révolution!

L'affranchissement des Noirs fut proclamé. Force nous fut de différer notre départ, et de laisser gronder les premiers coups de la tempête.

Le comte de Sainte-Croix avait promis la liberté à l'esclave qui lui signalerait le vaisseau de son fils. Le vaisseau parut, mais sans le fils; et tous les esclaves reçurent la liberté.

Les travaux furent suspendus.

L'habitation du Beau-Séjour, qui comptait trois cents noirs, vit ses cannes durcir sur pied, comme des roseaux, sans pouvoir les récolter. C'était la ruine. Quelques fem-

mes seulement, avec leurs enfants, et un vieux nègre, qui nous avait accompagnés dans notre voyage en France, pleurèrent au mot de liberté, et adjurèrent leur ancien maître de les garder comme par le passé.

Le comte, dans l'espoir de sauver une partie du revenu de l'année, emprunta pour récolter ses terres. Mais les travailleurs étaient rares, et le salaire insuffisant à leurs exigences : la récolte fut nulle, le sol grevé d'hypothèques.

Ces terribles nouvelles éclatèrent sur nous comme la foudre.

— Que devenir, mon ami? me disait Francis d'une voix ardente, éperdue. Je ne puis être ton frère. Jamais je ne consentirai à porter la désolation dans ta famille. Laisse-moi partir pour l'étranger. Je travaillerai; je sauverai l'honneur de ma maison. Mais Julie! Julie! la perdre lorsque Dieu allait nous unir à jamais! Dis-lui, mon ami, combien je l'aime! dis-lui qu'une cruelle nécessité pouvait seule...

— Francis, répondis-je avant qu'il eût achevé, ta place est près de ton père. Va joindre tes efforts aux siens. Tu exagères le mal. Une récolte vous rendra la prospérité d'autrefois. Songe à Julie; si tu l'abandonnes, elle mourra.

—Non, non, continua-t-il, j'accepte l'épreuve qui m'est imposée. Il faut qu'à force d'énergie et de persévérance, je mérite la main de Julie. Ces bijoux, qui devaient orner sa tête en allant à l'autel, m'aideront à lui préparer pour l'avenir une nouvelle couronne.

Tant de résolution m'anéantit.

Le lendemain, par une nuit froide et sans étoiles, une chaise de poste s'arrêta devant la porte cochère. On me fit demander. C'était Francis. Il saisit ma main, l'arrosa de larmes :

— Adieu, mon cher Jules, me dit-il d'une voix entrecoupée : je pars. Quand je te reverrai, je serai ton frère!

— Où vas-tu donc? m'écriai-je.

— Au Havre, et du Havre à New-York.

Nous nous embrassâmes en pleurant; un instant après les chevaux partaient au galop.

V.

Au commencement de l'automne de l'année suivante, j'étais, un jour, occupé, comme aujourd'hui, à visiter mes coquillages. On annonça M. de Sainte-Croix. Je fis un bond pour me jeter au cou de Francis. Un vieillard courbé et blanchi me reçut dans ses bras.

— Le comte! m'écriai-je.

Hélas! ce n'était plus que l'ombre de lui-même. Les malheurs avaient tristement ravagé ses traits. Nous nous tînmes longtemps embrassés, la voix étouffée par les sanglots, en nous souvenant du passé.

— Mon cher enfant, me dit enfin le comte de Sainte-Croix, je n'ai pu résister à tant de maux. Le sort de ta sœur et de mon fils me navre l'âme. Il faut que je retrouve Francis, et que je sauve Julie. J'obtiendrai une juste indemnité pour exploiter ma sucrerie, et nous échapperons à la ruine.

Mais hélas! cette dernière illusion même s'évanouit bientôt.

Un soir (il y a juste aujourd'hui un an), le comte rentra après avoir tenté une suprême et inutile démarche. Il se jeta brisé sur ce fauteuil où vous êtes assis, docteur, à la même place, et devant cette même cheminée.

J'essayai de calmer son désespoir. J'énumérai avec la tendresse d'un fils tout ce qui pouvait ranimer sa confiance : — des temps meilleurs succéderont à ces jours orageux; Francis a du courage, l'avenir est à lui...

— Oh! plutôt la mort que le déshonneur, s'écriait le vieillard, avec un accent qui fendait l'âme. Francis! Julie! je mourrai donc sans avoir pu vous unir? Sort affreux! Oui, plutôt la mort!

Tout à coup ses yeux se fixèrent sur le portrait de Julie:

— Chère enfant! dit-il en se levant et en prenant le cadre, viens, que je contemple tes traits avant de mourir! Que ma dernière pensée soit pour toi et pour Francis!

Mais les mains du vieillard, affaiblies par l'âge et la douleur, ne purent soutenir le poids du cadre. Le portrait roula, et entraîna dans sa chute une coquille placée sur la cheminée; cette même coquille ébréchée, qui excitait votre curiosité, docteur, et que le Caraïbe avait rapportée à Julie pendant l'orage.

Ce qui se passa en ce moment dans cette chambre, Dieu seul le sait.

Le portrait était intact. Au pied du cadre gisaient sur le marbre les débris de la coquille. Une clarté céleste semblait illuminer les traits de Julie.

Je reconnus *les étoiles* du Caraïbe : trois grosses perles, brillantes comme des diamants, étaient sorties de la coquille (1)!

— Dieu! nous sommes sauvés! m'écriai-je en mettant les perles dans la main du comte. Retournez à la Martinique, interrogez le père Sassa; s'il vit, nous sommes riches : il possède un trésor sur son rocher de la Caravelle.

— Dieu est juste! répondit le vieillard en levant les yeux au ciel : bénissons-le, mon fils!

VI.

Le lendemain, le premier lapidaire de Paris versait au comte, en échange des perles, la somme qu'il lui fallait pour dégrever sa terre.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, je reçus le même jour une lettre de Francis, qui me donnait son adresse à New-York.

Ce noble cœur avait courageusement accepté la lutte. Il s'était ouvert par son intelligence l'entrée d'une importante entreprise commerciale, et il espérait en quelques années atteindre le but de ses constants efforts.

Cher ami! il ignorait qu'une de nos pêches, sur les cayes de la Caravelle, venait d'abréger son épreuve!

Ce fut au comte, cette fois, à faire les préparatifs de noces de son fils. Une corbeille, exactement pareille à la première, fut achetée aux mêmes magasins.

J'accompagnai le comte jusqu'au port, où il s'embarqua pour New-York. Il allait prendre son fils, et passer de là à la Martinique.

Nous nous séparâmes sans tristesse. Nous nous disions moins adieu qu'à revoir.

Maintenant, docteur, c'est vous qui m'apportez le couronnement de ce récit. Permettez-moi donc de vous lire la lettre de ma sœur :

« A mon Jules.

« Il ne manquait que toi à notre bonheur, mon frère bien-aimé! Après tant de tourments et de souffrances, après les cruelles angoisses de la séparation, Dieu nous a pris en pitié et m'a unie à Francis. La prospérité est revenue au Beau-Séjour et à la Caravelle. Et tout cet heureux chan-

(1) Plusieurs genres de coquilles, notamment le genre *pentadine meleagrina* (Lamarck), produisent des perles. La *mère-perle*, dont il s'agit dans cette anecdote, renferme les véritables perles fines, aussi estimées que les diamants chez presque tous les peuples, et dont la pêche se fait, sur une grande échelle, dans les mers de l'Inde et de l'Amérique.

gement est l'œuvre de cette pauvre coquille! l'œuvre du pauvre Caraïbe!... Ah! mon ami, confondons-nous en bénédictions devant les voies miraculeuses de la Providence!

« Le jour de notre mariage, nous allâmes, l'après-midi, à la hutte du vieux Caraïbe. Il était assis sur la même grosse pierre qu'autrefois, tout cassé, tout courbé par les ans.

« — Père Sassa, lui dit Francis, vos paroles étaient sincères, nos cœurs seuls étaient défiants. *Nous avons trouvé les étoiles du ciel dans la coquille de la mer!*

« Les yeux du cacique brillèrent d'un éclat étrange :

« — Qui m'a donné le fil pour lacer mes filets? disait-il; qui m'a donné le bois pour mon canot, et le couteau pour creuser le bois?... Pour lors suivez Sassagari.

« Il se leva, nous prit par la main, et descendit avec nous auprès d'une énorme pierre ronde que le hasard semblait seul avoir posée sur le roc.

« — Sassagari va rejoindre ses pères, nous dit-il : la mer demande ses os.

« Et il poussa la pierre, qui roula sur la grève. Cette pierre scellait l'entrée d'une grotte, et dans la grotte étaient des centaines de coquilles à perles.

« Nous voulûmes ressaisir les mains du Caraïbe. Il avait



L'adieu du Caraïbe. Dessin de G. Janet.

disparu. Aux derniers rayons du soleil près de s'éteindre dans les ondes, nous aperçûmes son canot : il voguait vers l'immensité, pour ne plus revenir.

« Nous étions en possession d'un véritable trésor. Francis a négocié les perles à New-York, et en a retiré des sommes supérieures à ce que la Révolution nous a enlevé.

« Nous avons voulu perpétuer notre reconnaissance envers le père Sassa. A la place de sa hutte s'élève une colonne de granit au sommet de laquelle brille, la nuit, un phare lumineux qui sert de guide aux navigateurs. Sur le granit est gravée cette inscription :

A Sassagari, dernier des Caraïbes de l'ile.

« Reviens, mon Jules, nous t'attendons. Nous irons souvent ensemble, au coucher du jour, visiter la *Grotte-aux-Perles*, et déposer, sous l'œil de Dieu, au pied de la colonne, le parfum de notre éternelle reconnaissance!

« A toi, mon frère.

« Julie. »

— Eh bien! docteur, ajouta Jules de La Pointe, en terminant son récit; pour plaire aux règles de la *conchyliologie*, comme vous dites, dois-je proscrire de son rang la coquille écornée?

— Oh non, vraiment! répondit le savant, cette coquille doit être pour vous et les vôtres une relique sacrée!

Charles BEAUFRAND.

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE CHAMBRE.

LA BRÈDE ET MONTESQUIEU.



Vue du château de La Brède.

Origine des Secondat. — Physionomie de La Brède. — La chambre de Montesquieu. — L'empreinte de son soulier. — La bibliothèque. — Le prince Eugène. — Le prince Kinski. — Une libéralité de Benoît XIV. — Law à Venise. — Montesquieu et lord Chesterfield. — L'esprit et le sens commun. — Montesquieu à Gênes; couplets. — Séjour en Angleterre. — Compliment à la reine. — Marlborough. — Le président en bonnet de coton. — Sur la route de Fontainebleau. — Faussement accusé d'être avare. — L'Anglais Henri Sully. — Histoire de Robert. — Mort du président. — Paroles de Louis XV.

Après avoir quitté le bourg de la Brède et s'être engagé dans un chemin sablonneux, boisé, bordé de fossés toujours pleins d'un eau courante, l'on ne tarde pas à parvenir à une avenue qui est celle même de la Brède, et qui conduit au pied de ce manoir féodal. Le château est entouré de douves, inutiles au point de vue de la défense, puisque l'ennemi a disparu à tout jamais, mais peuplées de tout un monde de carpes dont la réputation n'est plus à faire à vingt lieues à la ronde. Ces fossés, doubles autrefois, étaient alors coupés par cinq ponts-levis; il ne subsiste plus que trois ponts, actuellement cloués à demeure d'une rive à l'autre. La Brède a l'aspect imposant, sévère, des antiques habitations seigneuriales. Il est vrai que c'était,

dès le quinzième siècle, une forteresse belle et bonne, la propriété d'un certain Jean de la Lande qui obtint de Charles VI le droit de se mettre sur le pied de défense, par lettres patentes, à la date de 1419. Les douves franchies, l'assaillant avait à escalader une ceinture de murailles flanquées, d'intervalle à intervalle, de grosses tours, maintenant détruites, à l'exception de deux. Celle qui est à l'ouest, la tour du Beffroi, ronde aux trois quarts et profondément gercée par une crevasse qui la sillonne perpendiculairement, commande le reste de l'édifice, auquel elle est de beaucoup antérieure. L'on pénètre dans le château par un petit pont bordé de deux rampes de fer; après ce pont, l'on passe sous deux arcades successives, et l'on parvient sur la terrasse qui suit immédiatement la porte principale.

Ce château, pour frapper le regard, n'avait sans doute pas besoin d'avoir abrité le vaste génie de l'auteur de l'*Esprit des Lois;* il a sa curiosité, son appât intrinsèque, et, en tout état de cause, il ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'antiquaire. Loin de lui venir en aide, la grande ombre de Montesquieu n'a pu qu'être fatale à sa personnalité et absorber la méditation du voyageur au détriment absolu de cette ruine robuste, et presque intacte, d'une époque à laquelle nous ne touchons plus que par le lien des monuments conservés. Il faut bien convenir qu'au pied de ces fossés, de ces murailles, sous ces voûtes et dans ces souterrains qui portent cependant le cachet indélébile de ces temps d'un si pittoresque passé, ce qui vous poursuit, vous émeut, vous fait rêver, ce n'est pas la trace encore subsistante de ces seigneurs de la Brède, qui ne durent pas assister, bras croisés, à l'embrasement général. Que vous fait que ces de la Lande appartinssent par alliance à l'antique maison de Foix et fussent des personnages vraiment importants? Si leur histoire vous intéresse, si vous poussez l'héroïsme jusqu'à compulser leurs archives et à démêler leurs parchemins à demi effacés, c'est parce que, après tout, ces de la Lande sont les ancêtres de ce Charles de Secondat qui naquit, le 18 janvier 1689, à ce même château de la Brède, et qui fut le président de Montesquieu.

Comme le château de la Brède a conservé intacte la physionomie qu'il avait en 1755, et n'a subi aucune transformation notable tant à l'extérieur qu'à l'égard de l'ameublement, le touriste qui vient visiter, encore aujourd'hui, cet antique castel, à chaque porte qui s'ouvre, peut se figurer qu'il va voir apparaître l'imposante figure du président. Il a à parcourir successivement la salle de billard, jadis salle des repas, le grand salon, remarquable par son antique cheminée, par ses chaises et ses six fauteuils du temps de Louis XIII, et par deux portraits, l'un le portrait d'un guerrier armé de toutes pièces et le chef surmonté d'une perruque à la Louis XIV; le second, d'une jeune femme tenant d'une main une tête de mort et de l'autre un crucifix. Mais vous passez rapidement, vous avez hâte de pénétrer dans la chambre de Montesquieu.

Elle n'a rien de somptueux, rien qui vienne mitiger l'austérité, la pauvreté même de l'ameublement. Le lit, à colonnes sans ornement, est garni de rideaux de lampas vert cruellement dévorés par la ferveur dévastatrice du voyageur, très-décidé à ne pas partir sans emporter sa relique. On sait jusqu'où va cette fureur commune à tous les touristes, mais que nos voisins d'outre-mer poussent jusqu'à la frénésie; c'est à s'étonner qu'il y ait encore, à l'heure qu'il est, des cailloux en Italie. Tout le mobilier se compose d'une belle glace de Venise, taillée en biseau, à la droite d'une grande armoire en chêne; de fauteuils, d'un vaste canapé, de chaises en bois recouvertes d'un cuir jaune, d'une aiguière de faïence bleue et blanche, et d'une cassette mignonne en velours vert, bordée en cuivre doré aux encoignures: l'initiale du prénom de Montesquieu que porte l'anneau de la clef dénote de la part du président une préférence affectueuse pour ce joli meuble. Trois portraits: celui de l'abbé de Secondat, son frère, ceux de la duchesse d'Aiguillon et d'une femme de la cour d'Angleterre. Que d'idées, de vues profondes ont germé et se sont épanouies entre ces quatre murailles presque nues! Mais ces idées, ces vues élevées, nées là, ont pris forme ailleurs, et la seule trace visible du passage de Montesquieu est celle de son pied contre une des pierres de la cheminée. L'empreinte d'un soulier, quoi de plus misérable? Mais ce soulier était celui de Montesquieu, et vous demeurez immobile, rêveur, et, plus que cela, ému à cette place où l'auteur de l'*Esprit des Lois* dut composer la plus grande partie de ce travail immense qui ne coûta pas moins de vingt années à édifier et à parfaire; car c'était là qu'il avait coutume de se tenir.

Montesquieu, cependant, n'est pas là tout entier. Prenez cet escalier tournant, montez et pénétrez dans cette pièce voûtée en lambris demi-circulaires, longue de cinquante-deux pieds sur trente-deux de large. Avant la Révolution, des peintures à fresque, représentant des chevaliers armés de toutes pièces, des casques, des boucliers, des brassards, dissimulaient les murailles, maintenant dépouillées et sans le moindre ornement. Ces emblèmes féodaux devaient être en mauvaise odeur sous un régime aussi ombrageux, — nous ne le qualifierons pas autrement, — que celui de 93. L'intendant du château, pensant que l'on ne pouvait être trop prévoyant et trop prudent à une époque où une fausse démarche se payait de la tête, fit, à tout événement, passer une couche épaisse de chaux sur les peintures et disparaître ces insignes glorieux, mais offensants, d'un autre âge. Que de mutilations pareilles dues à la peur, le plus absolu et le plus cruel de tous les sentiments! et quelle aide la couardise n'a-t-elle pas prêtée à cette fureur vandale des bandes noires qui a tant abattu, tant renversé, tant profané, au commencement de ce siècle!

Cette pièce, jadis la salle du Conseil, servait de bibliothèque au président. Tous ses livres, parmi lesquels on en trouve quelques-uns annotés de sa main, sont renfermés dans neuf armoires en bois, plus que simples et vitrées en plomb. C'est, à coup sûr, avec la chambre à coucher, le lieu où il faut aller chercher Montesquieu, le lieu où il est le plus, le lieu aussi où le visiteur éprouve davantage le besoin de faire une halte méditative. L'on retrouve là plus que l'empreinte de son pied; vous pouvez, en feuilletant certains volumes privilégiés, surprendre sa pensée intime, celle qu'il n'avait formulée que pour lui et que vous ne deviez pas lire. C'est presque son secret qu'il vous confie ou que vous lui dérobez; c'est, toutefois, plus qu'une correspondance qui tomberait entre vos mains, car une correspondance est destinée à quelqu'un, et ces notes courantes n'étaient pour personne. A côté de la large cheminée, jadis surmontée des armoiries des de la Lande, se trouve une porte menant à la chapelle, qu'il faut bien visiter comme tout le reste du château, mais qui ne vous arrêtera point. Il en sera de même du souterrain communiquant à la chambre de Montesquieu par un escalier usé et tortueux, souterrain sans légendes, et qui ne mérite que très-médiocrement le mal qu'il faut se donner pour y pénétrer et s'y tenir debout. Mais en voilà suffisamment pour se faire une idée de cette solitude de la Brède, vers

laquelle la pensée du président volait sans cesse, au sein des salons parisiens où il était pourtant si fêté : *O rus, quando te aspiciam!* s'écriait-il dans une de ses lettres datées de Paris, et dans laquelle il annonçait son arrivée, quatre mois à l'avance.

Un livre comme l'*Esprit des Lois* ne se fait pas seulement en compulsant des bibliothèques dans le silence et entre les quatre murailles du cabinet. Il n'y a pas deux manières d'étudier les constitutions d'un pays : c'est dans le pays même, au cœur de la nation dont on veut observer le gouvernement, qu'il faut aller ; les livres,—nous parlons des meilleurs,—ne disent pas tout. Montesquieu prit le parti de voyager; il parcourut successivement l'Autriche, la Hongrie, passa d'Allemagne en Italie, s'arrêta dans toutes ces petites principautés, où les hommes d'Etat furent autant de géants auxquels manqua l'espace, Venise, Florence, Rome, la Suisse après, puis les Provinces-Unies, enfin la Grande-Bretagne, le pays où un génie comme le sien devait faire plus ample provision d'observations et recueillir le plus de matériaux pour l'immense travail de comparaison et de déduction qui prit la presque totalité de sa vie; car il n'avait pas moins de cinquante-neuf ans, quand il se décida à livrer au jour ce code de l'humanité.

Il eut occasion, dans le cours de ces pérégrinations, dont le but était tout autre qu'un frivole amusement, d'entrer plus ou moins dans l'intimité des personnages les plus considérables de ce temps, si voisin encore du grand siècle. A Vienne, il eut plus d'une conférence avec ce fameux prince Eugène, qui ne nous fit que trop cher payer les dédains de Louis XIV. A Luxembourg, dans la salle où dînait l'empereur, il échangea un petit dialogue avec le prince Kinski, qu'il raconte plus tard avec une certaine satisfaction :

— Vous, monsieur, qui venez de France, vous êtes bien étonné de voir l'empereur si mal logé.

— Monsieur, répondit le président, je ne suis pas fâché de voir un pays où les sujets sont mieux logés que le maître.

Il y a du philosophe et du courtisan dans cette réponse.

Le saint-siége était alors occupé par Benoît XIV. Montesquieu était allé faire sa cour à Sa Sainteté, qui avait été séduite tout d'abord par le charme de son esprit et l'étendue de ses connaissances. Avant de quitter la ville éternelle, le président alla faire ses adieux au souverain pontife, qui l'accabla de caresses.

— Mon cher président, lui dit-il avec ce doux sourire italien, je veux que vous emportiez un souvenir de mon amitié : je vous donne la permission de faire gras pour toute votre vie, à vous et à toute votre famille.

Il rencontra à Venise l'Ecossais Law, et ce non moins célèbre comte de Bonneval, dont la vie est tout un roman. Law, qui avait remué tant de millions et ruiné tant de gens pour en enrichir tant d'autres, il est vrai; Law, l'une des causes secondes de cette révolution que la lutte des Parlements avec la royauté, la dissolution des mœurs, l'impéritie et la faiblesse du gouvernement et le délabrement des finances devaient précipiter ; Law, de toute son opulence, n'avait conservé qu'un génie fermentant toujours, rempli d'imaginations et d'illusions, et un diamant qu'il engageait, dans les moments de gêne, pour battre monnaie et courir la chance du jeu, sa grande passion. Le président, dans une entrevue qu'il eut avec cet ex-favori du Régent, entre autres questions qu'il lui adressa, lui demanda pourquoi il n'avait pas essayé de vaincre la résistance qu'il avait rencontrée dans MM. du Parlement par un moyen qu'il devait connaître, lui, Anglais, par un moyen souverain à Londres, par l'argent.

— Ce ne sont pas, répondit Law, d'aussi grands génies que mes compatriotes, mais ils sont beaucoup plus incorruptibles.

Beaucoup plus incorruptibles, les magistrats de la Régence ! Quels hommes étaient donc les gens qui composaient le Parlement anglais? Il est vrai que c'était encore au sein du Parlement que se trouvait le plus de mœurs et d'austérité, et c'est sans doute cela que Law a voulu dire ; mais ce n'était pas dire beaucoup.

Montesquieu séjourna quelque temps à Venise, et probablement ne l'eût-il pas quittée aussi inopinément, sans une petite aventure que nous trouvons dans une lettre de Diderot à Mlle Voland ; Diderot la tenait lui-même du docteur Gatti. Cela est plaisant en soi, et la façon dont il la raconte ajoute encore au piquant de l'anecdote.

« Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement ; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais ; mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait. Ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et, le soir, tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit :

« — Monsieur, je suis votre compatriote ; il y a vingt ans que je vis ici ; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler aux affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite ; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets ; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prît, de ne me pas dénoncer ».

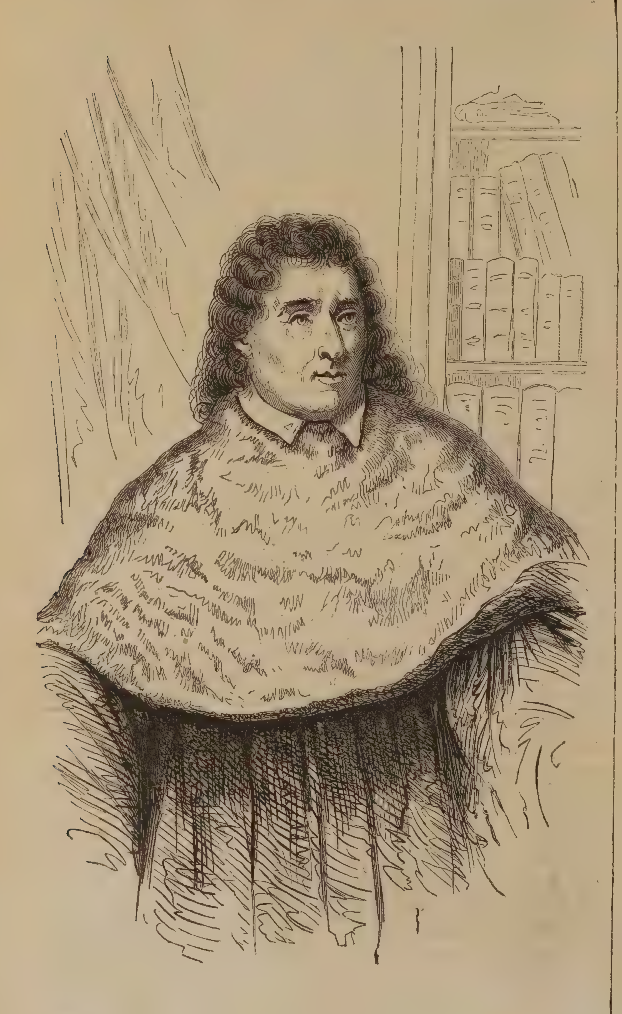
« Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter au feu. A peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin ; car son dessein était de s'éloigner, sans délai, d'un séjour où un moment de

plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement, et lui dit :

« — Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

« — Vous vous moquez, lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

« — Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami?



Portrait de Montesquieu.

« — Non.

« — Il était mal vêtu?

« — Oui, fort mal.

« — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu, pour prix de son avis?

« — Oh ! pas une obole.

« — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit?

« — Ma foi ! je n'en sais rien... des inquisiteurs.

« — Outre que ce Conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

« — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.

« — A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée, et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si l'on vous prend et que vous le déferiez, si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela, mon ami.

« — Mais qu'est-ce donc que ce peut être ?

« — Je le cherche, mais inutilement.

« Après avoir, l'un et l'autre, épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court et dit :

« — Président, attendez, mon ami ; il me vient une idée. Mais... si... par hasard... cet homme... Oui, cela pourrait bien être; cela est même, je n'en doute plus.

« — Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

« — Si je le sais ! Oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...

« — Épargnez, s'il vous plaît !

« — Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun...

« — Ah ! scélérat ! s'écrie le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !

« Le président, ajoute Diderot, ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : — Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion une autre fois de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens... »

Mais le président ne prit pas cette petite plaisanterie de milord aussi mal que le donne à entendre Diderot, qui ne sait que par ouï-dire. Les deux amis se retrouvèrent à La Haye, et ne se firent pas moins bonne mine. Chesterfield proposa à celui-ci une place dans son yacht pour passer en Angleterre ; ce qui fut accepté sans plus de façons, et ils firent le trajet de compagnie.

L'accueil fait à Montesquieu partout où il passait, les marques de considération dont il était l'objet dans toutes les contrées où il croyait devoir s'arrêter, lui rendirent plus sensible la froideur avec laquelle il fut reçu à Gênes. Ce n'était plus la Gênes des Doria, la rivale en puissance de cette Venise si célèbre par son commerce, sa forme de gouvernement sombre et l'habileté de sa politique extérieure. Les Génois n'étaient plus déjà qu'un peuple industrieux, essentiellement marchand, dont la noblesse elle-même ne songeait qu'à s'enrichir et à entasser millions sur millions. Montesquieu fut dès l'abord séduit par l'aspect de cette merveilleuse cité. Mais à peine avait-il posé le pied dans Gênes, que toute illusion s'était évanouie. Il se hâta de fuir cette ville si peu hospitalière ; mais, comme le Parthe, en fuyant il décochait son trait. Mais, rassurez-vous, il ne s'agit ici nullement de flèches empoisonnées, mais d'une simple chanson, dont nous vous livrons, comme échantillon, deux couplets :

Adieu, superbes palais,
Où l'ennui, par préférence,
A choisi sa résidence.
Je ne vous verrai jamais!

Un vent bien plus favorable
A mes vœux vient se prêter.
Il n'est rien de comparable
Au plaisir de vous quitter.

Montesquieu, qui n'aimait pas beaucoup plus les vers que M. de Buffon, se contentait de les dédaigner, sans en médire. Il n'était pas, ainsi que le philosophe de Montbar, une sorte de poëte en prose qui, par état, devait un peu en vouloir à la poésie rhythmée. Bien qu'au point de vue seul du style, les *Lettres persanes* et le *Temple de Gnide* offrent des morceaux excellents que des prosateurs de métier lui eussent enviés, sa forme habituelle a l'austérité de sa pensée; sa première qualité est l'exactitude, la concision, la clarté, le nerf et l'élévation. Elle manque d'ornement; mais de pareilles matières en comportaient-elles? Supposez l'*Esprit des Lois* écrit avec la pompe et la recherche des *Éloges* de Thomas, ou même avec la magnificence pleine de nombre de l'*Histoire naturelle*, quel étrange livre cela ferait!



Montesquieu et lord Chesterfield à Venise. Dessin de V. Foulquier.

Le président apportait dans le monde un grand fonds d'amabilité; il avait le talent assez rare de prendre la langue de ceux avec lesquels il vivait, et paraissait peu touché — au moins le prétendait-il — de la réputation de bel-esprit. Les femmes n'avaient pas, elles-mêmes, à se plaindre de ses façons et de sa galanterie; il sacrifiait aux grâces avec toute l'aisance d'un courtisan de profession: « J'ai assez aimé à dire aux femmes des fadeurs, ajoute-t-il, et à leur rendre des services qui coûtent si peu. » Il tournait le madrigal aussi bien que son confrère le président Hénault, ce pauvre président qui gagna à la mort de celui-ci d'être appelé le président tout court. Cette petite chanson, conservée dans ses œuvres, ne manque, sauf erreur, ni de facilité ni d'agrément:

Amour, après mainte victoire,
Croyant régner seul dans les cieux,
Allait, bravant les autres dieux,
Vantant son triomphe et sa gloire.

Eux, à la fin, qui se lassèrent
De voir l'insolente façon
De cet orgueilleux enfançon,
Du ciel, par dépit, le chassèrent.

Banni du ciel, il vole en terre,
Bien résolu de se venger;
Dans vos yeux il vint se loger,
Puis, de là, faire aux dieux la guerre.

Montesquieu séjourna deux ans en Angleterre, qu'il passa à étudier la constitution de ce pays. Il allait fort dans le monde, et y était reçu avec la considération dont il était digne à tous égards, mais que ses mœurs douces, sa politesse exquise et son extrême savoir-vivre lui conquirent plus encore que la supériorité de son esprit et sa haute valeur intellectuelle. Quoique Français de cœur, il n'était rien moins qu'exclusif: «Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, dit-il, je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant.» En tous cas, il n'était pas homme à insulter un peuple dont il recevait une hospitalité franche et généreuse. Un jour qu'il dînait chez le duc de Richemond, le gentilhomme ordinaire La Boine, *qui était un fat*, quoique envoyé de France en Angleterre, soutint que cette dernière n'était pas plus grande que la Guyenne. Il tança M. l'envoyé d'importance. Le soir, la reine lui dit avec un sourire :

— Je sais que vous nous avez défendus contre M. de La Boine.

— Madame, répondit le galant président, je n'ai pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas un grand pays.

Le mot eut du succès. Apparemment, la reine parlait français, et le compliment n'eut pas l'inconvénient d'être formulé dans un idiome que rendait grotesque la prononciation vicieuse du président. Montesquieu, se rencontrant à la campagne avec des dames, parmi lesquelles se trouvait une insulaire, adressa à celle-ci quelques phrases polies en anglais, mais un anglais si défiguré, qu'elle ne put s'empêcher de rire aux éclats. Loin de s'en fâcher, l'auteur des *Lettres persanes* passa de la meilleure grâce du monde condamnation sur son accent exécrable, et raconta même, à cet égard, une petite aventure qui lui était arrivée durant son séjour à Londres.

« J'ai bien eu une autre mystification dans ma vie. J'allais voir à Blenheim le fameux Marlborough. Avant que de lui rendre ma visite, je m'étais rappelé toutes les phrases obligeantes que je pouvais savoir en anglais, et à mesure que nous parcourions les appartements de son château, je les lui disais. Il y avait bientôt une heure que je lui parlais anglais, lorsqu'il me dit : *Monsieur, je vous prie de me parler anglais, car je n'entends pas le français.* »

Revenu de ses voyages, le président disait que l'Allemagne est faite pour *y voyager*, l'Italie pour *y séjourner*, l'Angleterre pour *y penser*, et la France pour *y vivre*. Mais la France, pour Montesquieu, c'était La Brède. Il ne respirait que là à son aise. Aussi s'y mettait-il à l'aise, s'il faut en croire Garat, dans ses *Mémoires sur Suard et le dix-huitième siècle* : « Parmi les pelouses, les fontaines et les forêts dessinées à l'anglaise, courant du matin au soir, un bonnet de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule. Ceux qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent plus d'une fois, en le tutoyant comme un vigneron, si c'était là le château de Montesquieu. » Effectivement, ce n'est pas ainsi qu'on se figure tout d'abord l'auteur de l'*Esprit des lois*. Ce n'est pas, en tous cas, Buffon qui se laisserait voir dans cet accoutrement rustique et campagnard. Sortir en bonnet de coton et sans manchettes ! il ne se le fût pardonné de sa vie. Mais Montesquieu ne songeait point à poser ; il était pour cela trop foncièrement simple et trop distrait ; distrait surtout. Un jour, il part de Fontainebleau, et fait aller son carrosse devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure pour prendre de l'exercice ; il va jusqu'à Villejuif, croyant n'être qu'à Chailly. Ne dirait-on pas une des mille distractions du bon La Fontaine?

« Je n'ai point paru dépenser, mais je n'ai jamais été avare, écrit-il quelque part ; et je ne sache pas de chose assez peu difficile pour que je l'eusse faite pour gagner de l'argent ». L'on n'a que trop souvent confondu une économie sage et calculée avec la parcimonie. L'on a accusé Louis XII d'avarice, une inculpation pareille a plané sur le président. A cela, nous répondrons par des faits, c'est encore la meilleure et la plus effective manière de fermer la bouche à la malveillance. Un artiste anglais, appelé Henri Sully, l'un de ceux qui ont le plus concouru à perfectionner l'horlogerie en France, lui écrivit un jour cette épître des plus laconiques : « J'ai envie de me pendre ; mais je crois cependant que je ne me pendrais pas, si j'avais cent écus. » — « Je vous envoie cent écus ; ne vous pendez pas, mon cher Sully, et venez me voir, lui répondit Montesquieu. » Ce trait est-il d'un avare? Mais voici qui est mieux encore.

Montesquieu se promenait sur le port de Marseille. Un jeune matelot, d'une figure intéressante, lui demande s'il veut faire un tour en mer. Le président accepte. Il ne lui faut pas beaucoup de temps pour s'apercevoir que son rameur était un novice ; il le questionne et apprend de lui qu'il est joaillier de profession, qu'il se métamorphose en batelier les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et seconder les efforts incessants de sa mère et de ses deux sœurs ; que tous quatre passent nuit et jour à amasser deux mille écus, somme dont ils sont bien loin, hélas ! Deux mille écus! pourquoi deux mille écus? Le jeune homme, rendu expansif par l'air bienveillant du président, raconte son histoire ; triste histoire, qui alors encore était l'histoire de trop de familles : son père avait été pris par les corsaires et emmené esclave à Tétouan, où il mourrait de misère, de fatigue et de désespoir, s'ils ne l'arrachaient pas au plus vite de ce lieu horrible. Montesquieu semble fort ému, il s'informe du nom du captif et du maître auquel il appartient, dit au jeune matelot de prendre courage, lui remet, en descendant à terre, une bourse contenant seize louis d'or et quelque menue monnaie, et disparaît avant que celui-ci, émerveillé d'une telle générosité, eût eu le temps de revenir de son étonnement et de lui exprimer toute sa reconnaissance. La journée avait été bonne, et la pauvre famille, devant ce gain inespéré, oublia, quelques heures, les efforts et les années peut-être qu'il lui faudrait pour parfaire ces deux mille écus.

Six semaines s'étaient écoulées depuis cette heureuse rencontre. Un matin que la famille était rassemblée, la porte s'ouvre inopinément, un homme franchit le seuil de la misérable demeure et se précipite au milieu de l'appartement. Tous poussent un cri ; il ne leur avait fallu qu'un regard pour reconnaître cet homme, que les mauvais traitements et le désespoir avaient pourtant rendu méconnaissable :

— Robert ! c'est toi, Robert ! s'écria la femme.

— Mon père ! mon père ! s'écrièrent les trois enfants.

Durant quelques instants, ce ne furent que larmes, sanglots, mots entrecoupés, une joie désordonnée comme le désespoir. Puis, après ce premier débordement d'ivresse,

le dialogue devint moins impossible ; les questions alors affluèrent.

— Robert! c'est toi, c'est bien toi!... Mais comment se fait-il?... par quel miracle du bon Dieu?...

—Par quel miracle? dit Robert en souriant; c'est votre piété, votre dévouement qui ont opéré le prodige. Mon maître n'était pas homme à me relâcher sans la rançon convenue. Mais que de nuits passées sans sommeil pour faire ces deux mille écus, auxquels je dois la vie, car je mourais là bas! Dites-moi comment vous avez fait pour parvenir à amasser une pareille somme?

Le plus profond étonnement était peint sur tous les visages.

— Tu es fou, Robert, dit la femme. Nous avons travaillé nuit et jour; mais nous étions bien loin encore de cette somme, et c'est ce qui faisait notre désespoir... Voyons, à qui dois-tu d'être libre?

— Ce n'est pas à vous?

— Hélas! non.

— Mais à qui donc? Est-ce que tout cela est bien sérieux? Un jour, j'apprends que non-seulement on m'a racheté, mais qu'encore, après avoir pourvu aux frais de mon habillement et de mon passage, cinquante louis sont à ma disposition. Qui, si ce n'est vous, pouvait avoir songé à moi, pouvait faire de semblables sacrifices? Je me croyais sauvé par vous.

— Oh! je soupçonne quel est notre sauveur! s'écria le jeune homme; ce doit être, c'est cet homme généreux qui, il y a six semaines, m'a donné sa bourse contenant seize louis d'or, sur le récit de nos malheurs.

— Mais quel est-il? que j'aille me jeter à ses genoux, lui dire que ma vie lui appartient et qu'il peut disposer de moi désormais, comme bon lui semblera? Son nom?

— Je le saurai, fit le jeune homme, bien déterminé à ne prendre de repos que lorsqu'il aurait trouvé son sauveur et à aller le chercher jusqu'au bout du monde, s'il ne fallait pas moins.

Après deux années de démarches infructueuses, l'on avait dû renoncer à l'espoir de mettre la main sur l'homme bienfaisant qui s'était dérobé à la gratitude de ces bonnes gens avec cette hâte du malfaiteur intéressé à demeurer dans l'ombre. Un jour, dans une rue de Marseille, les yeux du jeune ouvrier rencontrent un visage qu'il reconnut aussitôt. Se précipiter aux genoux de l'inconnu, le conjurer, les larmes aux yeux, de venir jouir du spectacle de leur bonheur, son ouvrage, lui raconter tout ce qu'il a fait durant deux ans de pas et de recherches vaines pour le retrouver, fut tout un, et cela avec des gestes, un accent intraduisibles. Montesquieu, car c'était lui, reste impassible. Il n'a pas l'air de comprendre; ce jeune homme est la dupe assurément de certains airs de physionomie communs à lui et à cet étranger, la providence de cette famille. Le jeune homme insiste, la ressemblance est tellement frappante que ces dénégations ne réussissent pas à le convaincre. Le président est forcé d'user de violence pour se débarrasser du pauvre garçon et fendre la foule qui s'était amassée, et dans laquelle il disparaît.

Cette belle action serait restée toujours ignorée, si les gens d'affaires de Montesquieu, en compulsant ses papiers, n'eussent trouvé, après sa mort, une note écrite de sa main, portant qu'une somme de 7,500 fr. avait été envoyée par lui à M. Main, banquier anglais à Cadix. Curieux de savoir la destination de cet envoi, ils écrivirent à M. Main, qui donna tous les éclaircissements : cette somme avait été employée à briser les fers d'un Marseillais, nommé Robert, esclave à Tétouan, conformément aux ordres de Montesquieu.

Et cet acte de générosité et d'humanité n'est sans doute pas le seul. Mais, on le voit, le président ne songeait pas le moins du monde à rendre la tâche aisée à ses biographes. Loin de courir après le bruit, le bruit lui faisait peur, celui du moins qui pouvait se faire près de lui. Ses livres, il les abandonnait au dénigrement et à la louange, aux contempteurs comme aux admirateurs; mais, quant à sa personne, il prétendait qu'elle fût constamment en dehors du débat.

Il poussa si loin cette pudeur qu'il se refusa opiniâtrément à ce qu'on fît son portrait. Les insistances de sa famille et de ses amis le trouvèrent inflexible, et, sans une boutade de Dassier, fameux graveur génevois, cette tête illustre manquerait à la galerie de nos grands hommes. Dassier, attaché à la Monnaie de Londres, travaillait à une collection de médailles des personnages célèbres du siècle; cette collection serait incomplète tant que Montesquieu n'y figurerait point : aussi notre graveur fit-il tout exprès le voyage de France, sans soupçonner les difficultés qu'il allait rencontrer, à Paris, de la part du président. Celui-ci se montre sensible à une démarche aussi flatteuse; mais, quelque touché qu'il soit d'un témoignage si honorable, il déclare qu'il ne peut consentir à ce qu'on exige de lui.

— Croyez-vous donc, lui dit enfin Dassier, qu'il n'y ait pas encore plus d'orgueil à refuser ma proposition qu'il n'y en aurait à l'accepter?

La crainte que l'on ne prît son refus pour de l'affectation, pour une affiche de modestie hypocrite, fit céder le président, qui se mit, non sans répugnance, à la discrétion de l'artiste. Tous les dessins que l'on a sont d'après cette médaille de Dassier.

Montesquieu mourut le 10 février 1755, il était né le 18 janvier 1689 ; il avait donc soixante-six ans, lorsqu'il expira à Paris, dans les bras de sa vieille amie, la duchesse d'Aiguillon, du duc de Fitz-James, du duc de Nivernais, du chevalier de Jaucour, de M. et de Mme Dupré de Saint-Maure. Sa profession de foi, et il faut la citer, car l'on a cherché à calomnier ses derniers moments, sa profession de foi est toute dans ces quelques mots : — « J'ai toujours respecté la religion; la morale de l'Evangile est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes. » Il y a loin de là aux paroles d'un incrédule et d'un impie.

Ce fut le curé de Saint-Sulpice qui lui donna le viatique :

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous comprenez mieux qu'un autre combien Dieu est grand!...

— Oui, et combien les hommes sont petits, répondit le moribond.

Pendant sa maladie, qui ne dura guère que treize jours, Louis XV envoya, tous les matins, s'informer de son état. Lorsqu'il apprit sa fin, il s'écria :

— C'est un homme impossible à remplacer.

Ce mot était une prophétie. Il y a tout à l'heure un siècle que Montesquieu n'est plus. Quel penseur, de nos jours, a été assez grand pour lui être comparé? Mais son œuvre existe et sera l'éternel rudiment des gouvernants et des gouvernés.

GUSTAVE DESNOIRESTERRES.

ZOZO, POLYTE ET MARMICHET.

HISTOIRE DE TROIS GRANDS HOMMES ET DE QUATRE DESSINS DE GAVARNI.



Souvenirs de l'école : « Marmichet disait au maître quand Polyte et Zozo chippaient des prunes. » (Gavarni.)

Près de dix-neuf siècles après César, Pompée et Brutus, on vit fleurir, dans un petit village de la Champagne, Zozo, Polyte et Marmichet.

Ces trois héros, nos illustres contemporains, héritiers présomptifs des trois grandes familles Pitou, Chaillot et Touillet, étaient trois petits paysans. Ils firent leurs premiers pas en cette vie dans de gros sabots, et quelquefois pieds nus ; les baisers du soleil leur brunissaient le front, les soufflets de leurs parents leur rougissaient la joue. Zozo était brave comme un lion, Polyte fin comme un renard, et Marmichet, hypocrite et méchant, avait une ressemblance de famille avec le serpent.

Les trois amis faisaient leurs études chez M. Jacquinet, maître d'école du village. M. Jacquinet était un savant qui enseignait à ses élèves une grammaire indépendante et des verbes insurgés. Il les préparait ainsi à passer un baccalauréat ès lettres très-convenable pour pousser la charrue.

Le maître d'école avait une fille et un prunier : la fille était une enfant, que les trois petits paysans ne regardaient pas encore ; mais le prunier avait atteint toute sa croissance. Il s'élevait orgueilleusement, tout chargé de fruits. Les prunes n'étaient pas de simples mirabelles, d'obscures et vulgaires prunes de Monsieur ; c'étaient des dames de haute lignée, d'illustres prunes de reine-Claude. Elles étaient vêtues de belles robes vertes, couleur d'émeraude et d'espérance ; leurs feuilles, qui se balançaient doucement, leur servaient de chasse-mouche et d'éventails.



« Pourtant Polyte est devenu adjoint au maire... »

Et cependant elles n'en étaient pas plus fières, ces reines-Claude, reines de la branche aînée des prunes; elles avaient un petit air avenant et familier, et, quand le vent secouait doucement le prunier, elles faisaient de petits signes de tête aux écoliers, et semblaient leur dire : —Venez donc, mes petits amis !

Malheureusement, le maître d'école, qui avait dans ses élèves une immense confiance, ne les perdait pas de vue un seul instant quand ils jouaient dans le jardin. Comment faire pour s'emparer des prunes ? C'était là l'idée fixe de Polyte et de Zozo, la pensée de leurs journées, le rêve de leurs nuits.

Un jour, c'était un dimanche, les trois amis passaient devant la maison du maître et longeaient les murs du jardin. M. Jacquinet, qui remplissait à la fois les fonctions de chantre et de maître d'école, était à l'église et chan-

tait les vêpres. Le village semblait abandonné ; pas un être humain, pas une ombre !... On se serait cru à l'Odéon ou dans une rue de Versailles.

Le prunier passait sa tête au-dessus du mur, et regardait les écoliers d'un petit air provoquant. Zozo, qui marchait absorbé dans ses réflexions et dans l'attitude d'un penseur, releva la tête tout à coup, et dit ces paroles mémorables :

— Si nous chippions des prunes !

Polyte, qui était un petit Talleyrand en sabots, regarda le prunier, cligna l'œil, et se dit tout bas :

— Celui qui est sur la branche peut tomber, celui qui est sous la branche peut ramasser.

On eût dit que Polyte avait vu des révolutions.

— T'as raison, mon Zozo, dit-il ; grimpe sur l'arbre ; moi, je te ferai la courte échelle.

Marmichet, qui était un sournois, se tenait à l'écart, et grommelait entre ses dents, dans le français que lui avait appris le maître d'école :

— Si je les dénoncions, ces deux voleux de prunes, le maître les mettrait en pénitence, et ça m'amuserait.

Zozo, brave comme César à la bataille de Pharsale, s'élança à l'escalade, mit un pied sur l'épaule de Polyte, l'autre sur une brèche faite dans le mur, et parvint, non sans se déchirer les mains, à s'accrocher au prunier. Il secouait les prunes sur Polyte, qui les saisissait au passage et les mangeait sans péril, tandis que Marmichet, les mains dans ses poches, les regardait faire d'un air sournois.

Le tableau était complet, il ne manquait que le peintre, et le peintre passa. Ce n'était pas encore un artiste, c'était une espérance, un enfant, un petit citadin, venu avec ses parents passer quelques mois dans le village. Il examina les écoliers d'un regard déjà scrutateur, étudia le tableau, prit un crayon, fit une esquisse, la donna en riant à Polyte et disparut.

Cet enfant, qui devait être plus tard un philosophe, un moraliste, un artiste ingénieux, cachant une pensée profonde sous un éclat de rire, c'était Gavarni, le roi du dessin moderne.

Le lendemain, Marmichet dénonça ses deux camarades au maître d'école.

Or, le jardin du maître d'école était pour lui un paradis terrestre champenois ; les plus beaux arbres s'y élevaient, excepté toutefois l'arbre de la science. Quand le pauvre Jacquinet vit qu'on s'était permis de toucher à ses prunes, il ne contint pas sa colère, qui partit comme du champagne mousseux. O Clio ! Muse de l'histoire, dis-nous combien de coups de férule reçurent ces deux héros intitulés Polyte et Zozo ! Leurs mains en rougirent de douleur, leur front en rougit de honte. La petite fille du maître d'école intercéda pour eux, et le maître, dont le cœur était bon et dont la main se fatiguait, fit grâce aux coupables du reste de la peine.

Zozo, nature bouillante et indomptable, alla trouver Marmichet, lui détacha un magnifique coup de poing, et lui dit ces mots, qui eussent mérité d'être recueillis par Hérodote ou Xénophon.

— T'es qu'un pas grand'chose et un espion ; t'as dénoncé les amis, tu les as fait battre comme du blé dans l'aire. Tu me payeras ça queuque jour ; je ne te dis que ça.

C'était ainsi que s'exprimaient les élèves du nouveau collége Charlemagne, dirigé par le maître d'école.

Or, depuis ce jour mémorable, il se passa bien des moissons, il y eut bien des grains semés, bien des blés mûris et fauchés, bien du chanvre et du lin filés par les bonnes femmes. Polyte et Zozo avaient grandi ; on les déclarait, à six lieues à la ronde, les plus beaux garçons du village, parce qu'ils étaient maintenant robustes comme des chênes et rouges comme des coquelicots.

Le maître d'école avait toujours sa fille et son prunier. Ses deux anciens élèves, devenus des jeunes gens, ne se souciaient plus de ses prunes ; mais ils regardaient sa fille. C'était une belle jeunesse, hâlée, bouffie, avenante ; jeune et droite comme un épi vert, et dorée comme un épi mûr : peut-être avait-elle la tête plus légère et moins remplie de bons grains ; mais c'était pourtant une fille sage, qui n'avait jamais jeté sa cornette tuyautée par-dessus les moulins.

Césarine était son nom de baptême ; mais, comme son honorable père s'appelait Jacquinet, et que, dans les villages de la Champagne, on féminise volontiers les noms de famille, on l'appelait la Jacquinette, suivant la mode du pays.

Polyte et Zozo eurent tous deux la même idée en regardant cette belle jeunesse qui fleurissait comme un printemps.

Zozo était actif, vaillant, généreux et dévoué ; il pensa qu'à force de gros soupirs et de petits soins il gagnerait le cœur et la main de la Jacquinette.

Polyte était adroit et rusé ; il attendit les circonstances pour supplanter Zozo. Il était de ces gens qui prennent les oiseaux dans les piéges que d'autres ont tendus.

Si la Jacquinette allait faire de l'herbe, selon l'expression du pays, et revenait en portant sur sa tête un énorme paquet de trèfle et de sainfoin, Zozo la débarrassait de son fardeau pour s'en charger lui-même, et marchait péniblement, la tête enfouie sous un ballot d'herbe, tandis que Polyte, dont il ne se défiait pas, cheminait légèrement près de la jeune fille, puis, tout en courant en avant, échangeait avec elle de gros rires et de plus gros coups de poing, préliminaires galants de la chevalerie villageoise.

Quand le mois d'août fut venu, lorsque les moissonneurs, espèces de salamandres qui vivent au milieu du feu, commencèrent à faucher les blés par un soleil ardent, la Jacquinette prit sa faucille et se mit à travailler dans les champs paternels ; car son père avait d'assez nombreux domaines de seigle et de froment.

Pendant que le soleil dardait sur la tête de la moissonneuse trente degrés de chaleur, Zozo, qui en ressentait bien quarante au thermomètre de son cœur, se sentit ému de compassion en voyant la sueur perler le front de la jeune fille. Il la fit asseoir au bord du chemin, puis il se mit à faucher pour elle ; il fallait voir avec quel zèle et quelle ardeur !... Il valait à lui seul dix moissonneurs. Le soleil lui brûlait le front et le cuivrait comme un Bédouin, la sueur inondait son visage ; mais qu'importe ! c'était pour la Jacquinette !... Il courait dans les blés comme une sauterelle, supportait le soleil comme un lézard, amassait les gerbes sur les gerbes, les élevait en édifice ; il eût été capable de bâtir une tour de Babel en gerbes de froment !

Pendant ce temps, Polyte, frais et reposé, allait s'asseoir près de la Jacquinette et causait avec elle. Que pouvait-il lui dire ?

Quand ce sont deux femmes du monde qui causent ensemble, il est probable qu'elles parlent modes.

Si ce sont deux hommes, ils parlent politique.

Mais, si c'est un jeune homme et une jeune fille qui causent tout bas à l'écart, il y a beaucoup à parier qu'ils ne parlent ni de la Turquie, ni de l'empereur d'Autriche, ni même du czar Nicolas. Le jeune homme de la ville dit à la fille de l'agent de change : — Je vous aime. Le pay-

san dit à la fille du laboureur : — J'vous aimons. C'est une autre manière de conjuguer le verbe, voilà tout.

Zozo travailla pour la Jacquinette pendant le reste de la moisson ; Polyte vint toujours se reposer près d'elle et causer d'autre chose que de la Turquie.

Polyte ne manquait pas d'esprit, il était adroit et insinuant... Oh ! qui nous dira le nombre d'oiseaux qu'on prend au lacet et le nombre de jeunes filles qu'on prend aux belles paroles !

Quand la moisson fut finie, deux jeunes gens se présentèrent chez le père Jacquinet : c'étaient Polyte et Zozo ; ils venaient demander en mariage Mlle Césarine Jacquinet.

— Je suis bien embarrassé de choisir entre vous deux, dit le maître d'école ; vous êtes deux braves garçons, également estimables. Toi, Polyte, tu as de beaux seigles et de hautes avoines ; mais toi, Zozo, tu as de beau froment et de magnifique chanvre. Toi, Polyte, tu possèdes un grand troupeau de moutons bien gras et couverts d'une laine touffue ; mais toi, Zozo, tu as de superbes vaches. Je vous trouve donc un mérite égal, et je laisse ma fille libre de choisir entre vous deux.

— Alors je suis tranquille ! s'écria vivement Zozo ; c'est moi qui ai fait la moisson pour elle !

— Mais c'est moi, pensa tout bas Polyte, qui lui ai dit le plus de paroles enjôleuses.

— Puisque je peux choisir entre ces deux épouseux, dit la Jacquinette, c'est Polyte que je préfère.

— Au fait, tu as raison, conclut le maître d'école, les moutons de Polyte sont plus gras que les vaches de Zozo.

Peu de temps après, Polyte épousait la Jacquinette.

Oh ! qui peindra la douleur de cet héroïque Zozo !... Il faudrait que l'encre coulât de ma plume en torrents de larmes. Pendant longtemps rien ne put le consoler, ni les coups de poing des grosses filles du village, ni le vin blanc de la Champagne, fleuve d'oubli qui coule, au cabaret, en flots argentés. Mais le temps est un grand consolateur ; plusieurs années se passèrent, et l'âge des rêves élégiaques fit place à l'âge de l'ambition. Voici la seconde phase de l'histoire de ces deux grands hommes, dignes d'être placés à côté des hommes illustres de Plutarque.

Un jour, Gavarni revint dans le petit village champenois, pour retrouver quelques impressions de son enfance.

Il marchait, en rêvant, dans le petit chemin crayeux, bordé, d'un côté, par une haie d'aubépine, de l'autre par des seigles ; il s'en allait cueillant des souvenirs dans ces mêmes champs où, tout enfant, il cueillait des bluets, lorsque tout à coup il aperçut devant lui deux souvenirs en blouses et en sabots. Comme il les avait déjà revus de loin en loin, il reconnut aisément Polyte et Zozo.

Les deux héros, plongés dans l'abîme de leurs réflexions, marchaient la tête baissée et les mains dans les poches.

— Qu'avez-vous donc, mes amis ? leur demanda notre célèbre artiste.

— Tiens ! c'est M. Gavarni ! s'écrièrent-ils tous deux.

— A quoi pensiez-vous donc ainsi? Etait-ce à la prochaine récolte ?

— Non, mossieu le dessineux, dit Polyte. J'vas vous dire la chose. Nous sommes deux songeux, deux rêveux ; nous avons dans la tête quelque chose qui nous ronge le cerveau, comme les vers rongent quelquefois nos pommes et nos prunes ; nous avons de l'ambition... mais là... une ambition sans borne. Moi qui, sans me flatter, ai de l'entendement et de la malice, j'voudrais mener les affaires publiques ; j'voudrais, comme dit le journal de M. le curé, jouer un rôle politique, pousser le timon de l'Etat et arriver au faîte des honneurs.

— O Polyte ! voudriez-vous être ministre ?

— Non ; mais je voudrais être adjoint au maire.

— C'est plus facile, ô Polyte ! Et vous maintenant, ô Zozo ! répondez : quel est votre souci, quel est votre désir?

— Moi, dit Zozo en portant fièrement le nez en l'air avec un geste de tête qui lui était familier, j'aime le danger, les batailles ; je voudrais avoir des hommes à combattre, de la gloire à conquérir, comme dit le père Jérôme, qu'est un vieux de la vieille.

— O Zozo ! reprit Gavarni, voudriez-vous, nouvel Alexandre le Grand, conquérir la Perse, l'Egypte et la Syrie ?

— Alexandre le Grand, reprit Zozo, c'est-y pas le cousin Alexandre Pitou, le fils à Cadet, qu'est grand comme un mât de cocagne et un tambour-major ?

— J'admire votre érudition, ô savant disciple du maître d'école Jacquinet ! Mais répondez : vous voulez, dites-vous, récolter des lauriers au lieu d'avoine ; quel est donc le titre que vous ambitionnez ?

— Le plus beau de tous, un titre qu'on donne aux crânes et aux braves.

— O Zozo ! voudriez-vous être maréchal de France?

— Non, mais je voudrais être garde champêtre.

Tout en parlant ainsi, on venait d'arriver devant la demeure de Polyte ; c'était la plus belle maison du village, comme il en était devenu le plus riche habitant.

— Voyons, monsieur Gavarni, dit le candidat municipal, vous accepterez un peu de vin blanc et quelques biscuits ; et puis, vous, qui êtes un malin, vous allez nous écrire de belles phrases à M. le préfet du département, et l'enjôler pour qu'il me nomme adjoint au maire, et qu'il proclame Zozo garde champêtre.

— Je vais rédiger la demande, dit Gavarni en prenant son crayon.

— Eh ben, vous ne voulez pas une plume ?

— C'est inutile.

Au bout d'une demi-heure, Gavarni déclara que la demande était terminée. Il fit une grande enveloppe et mit pour adresse : « A monsieur le préfet du département. » Il allait poser le cachet, lorsque les deux candidats voulurent lire la demande, pour voir toutes les recommandations, tous les éloges, tous les arguments que Gavarni avait réunis en leur faveur. Polyte et Zozo prirent donc le papier, le déplièrent, puis poussèrent un cri de désespoir.

Qu'était-ce donc que cette demande?

C'était tout simplement la copie du dessin que Gavarni avait ébauché dans son enfance. Cette esquisse, dont il avait fait présent à Polyte, était restée attachée au mur, avec quatre belles épingles, et Gavarni, tout en la regardant de temps à autre, pour la perfectionner et aider ses souvenirs, venait de tracer un charmant dessin, plein d'esprit et de naïveté, où se trouvaient trois visages enfantins, trois types villageois merveilleusement saisis. Il écrivit en tête : *Souvenirs de l'école.*

Zozo, grimpé sur le mur, volait hardiment les prunes ; Polyte les mangeait en sûreté, et Marmichet, dans un coin, était comme le serpent au pied de l'arbre du fruit défendu.

Gavarni écrivit en regard des trois personnages :

« Zozo, qui, dans son enfance, escalada bravement un mur pour voler des prunes, demande la place de garde champêtre. Polyte, qui eut l'adresse de les manger sans

courir de risques, sollicite la place d'adjoint au maire. Quant à Marmichet, ce n'est qu'une espèce de familier de l'Inquisition, qui les dénonça au maître d'école. »

— Nous sommes perdus ! s'écrièrent Polyte et Zozo.

— Vous êtes nommés ! dit Gavarni.

Et, sans écouter leurs supplications, il remit le dessin sous enveloppe et l'envoya au préfet.

Le préfet, comme on le pense bien, fut fort étonné en voyant cette demande peu officielle. Il mit ses lunettes, en frotta les verres; des nuages de colère s'amassèrent sur son front, et il s'écria :

— Se moquerait-on du préfet? Serait-ce une insulte à l'autorité ?

Et les employés de la préfecture, qui regardaient le dessin, en se penchant sur l'épaule préfectorale, répétèrent en chœur :



« Et Zozo est devenu garde champêtre. »

— Se moquerait-on du préfet? Serait-ce une insulte à l'autorité?

Mais le préfet, qui était un homme d'esprit, reprit le dessin et l'examina d'un regard scrutateur. Peu à peu, ses sourcils, froncés comme ceux de Jupiter Olympien, cessèrent de se contracter, son visage reprit sa sérénité habituelle ; il fit de petits signes de tête approbatifs, puis il partit d'un immense éclat de rire.

Aussitôt le chœur des employés répondit par un autre éclat de rire, puis demanda immédiatement :

— Pouvons-nous savoir ce qui fait rire monsieur le préfet?

Le préfet ne daigna pas répondre ; il prit une plume et écrivit :

« Je m'empresse d'envoyer à M. Gavarni la nomination de ses deux protégés.

« M. Zozo, qui a eu l'audace de voler des prunes (vol innocent et enfantin), me semble assez déterminé pour arrêter ceux qui voleront des raisins dans les vignes ou des gerbes dans les champs : je le nomme garde champêtre.

« M. Polyte, qui a eu l'esprit de manger le fruit dérobé par un autre, me paraît assez rusé et assez diplomate pour entrer dans l'administration : je le nomme adjoint au maire.

« Je ne serai pas moins généreux envers M. Marmichet, pour lequel cependant on ne me demande rien. Un dénonciateur ne peut être devenu, en grandissant, qu'un Judas ou un voleur : je garde à M. Marmichet un logement gratuit dans la prison de la ville.

« J'envoie mon album à M. Gavarni, avec prière d'y dessiner les trois enfants devenus des hommes : Polyte, adjoint au maire ; Zozo, garde champêtre ; et Marmichet exerçant la profession de pas grand'chose. »



« Tandis que Marmichet n'est toujours qu'un pas grand'chose. » (Dessins de Gavarni.)

Quelques jours après, Gavarni était assis dans la succursale de la mairie, qui était tout simplement une cuisine de village. Pour remplir les désirs du préfet, il dessinait le grand Polyte, premier du nom, qui venait d'être revêtu de la dignité d'adjoint au maire. Le spirituel artiste retraça fidèlement cet embonpoint majestueux, ce visage administratif ; il mit une pensée profonde dans ces sourcils rapprochés et dans ces yeux en coulisse, puis il couronna d'un bonnet de coton cette noble tête, où se croisaient tous les chemins vicinaux. Quand il eut fini le portrait de cette illustration municipale, il se dit en soupirant : — Il me manque deux modèles encore pour l'album du préfet ! Il me sera facile de rejoindre Zozo ; mais qui me rendra Marmichet, disparu du village, et que je demande vainement aux échos d'alentour.

Or, un grand bruit vint le troubler au milieu de ces

douloureuses réflexions. Le nouveau garde champêtre amenait à l'adjoint, en l'absence du maire, un vagabond qu'il venait d'arrêter. Il l'avait pris au collet et commençait à l'étrangler avec sa douceur habituelle. Il le poussa devant l'adjoint, qui l'interrogea majestueusement.

— Votre nom? dit Polyte avec la gravité d'un président de cour d'assises.

— Marmichet, répondit le prévenu.

— Marmichet! s'écrièrent Polyte et Zozo.

— Marmichet! dit Gavarni, qui reprit bien vite son crayon.

—Il y a une Providence, dit Zozo à Marmichet; je t'avais bien dit que tu me payerais, queuque jour, les coups de férule dû maître d'école!

Cet honnête homme de Marmichet, un peu vagabond, un peu maraudeur, un peu fripon, un peu voleur, venait de prendre naïvement une bourse de cuir, qui traînait dans une ferme; puis, dans sa candide innocence, il en avait chargé sa conscience et sa poche. Marmichet était un Robert-Macaire greffé sur un Judas.

On l'expédia au préfet. Il s'achemina triomphalement vers la ville, avec deux gendarmes pour gardes d'honneur; puis il habita la prison par raison d'économie, puisque c'est le seul logement que les propriétaires n'aient pas augmenté.

Gavarni, qui venait de compléter l'album du préfet, le lui renvoya orné des trois types du garde champêtre, de l'adjoint au maire, et du vagabond. Le préfet mit à côté le dessin des petits voleurs de prunes, puis il écrivit en tête:

Cours de philosophie de Gavarni.

ANAÏS SÉGALAS.

CHRONIQUE DU MOIS.

COURSES AU CLOCHER ET AU FAUTEUIL.

Le mois de la lune rousse a été le mois des courses: courses de chevaux à Chantilly, courses d'académiciens à l'Institut. Les unes et les autres ont été fécondes en incidents, en paris, en surprises et en déceptions.

Mais le pari le plus curieux a été celui de M. de C..., dont le procès-verbal a été dressé par M. Amédée Achard, le piquant historiographe, qui vous racontera bientôt, ici même, les anecdotes du sport et les mœurs des sportmen. M. de C... avait gagé qu'un cheval, né et élevé dans ses écuries, irait à Chantilly et en reviendrait en trois heures et demie; — c'est-à-dire que, sans s'arrêter et au galop, il franchirait un espace de vingt et une lieues, en y comprenant un parcours de deux ou trois kilomètres, indiqués au bois de Boulogne, pour parfaire la distance.

On s'engagea, pour et contre, par de très-fortes sommes. M. de C... lui-même paria vingt mille francs en faveur de son cheval, dont il avait éprouvé les qualités de fond et de vitesse.

Le jour désigné pour la bataille était au choix de M. de C...

Il choisit le lundi 15 mai. Malheureusement le temps, qui était très-beau le dimanche, se gâta dans la nuit; au petit jour, la pluie tombait à torrent. Mais toutes les dispositions avaient été prises; les témoins s'étaient rendus à Chantilly, pour constater l'arrivée du cheval. Il fallait partir.

On avait choisi le pont de Neuilly comme point de départ. A l'heure précise, le jockey lâcha les rênes, et le cheval s'élança à fond de train.

Le jockey portait au bras un chronomètre, pour se rendre compte de la vitesse atteinte et de la distance parcourue. Chaque point intermédiaire de la route devait être franchi dans un laps de temps déterminé d'avance. Si quelque obstacle imprévu, accident ou embarras de voitures, retardait la course entre deux points désignés, les minutes perdues devaient être regagnées plus loin, afin que le temps répondît toujours à la distance.

La vitesse avait été calculée de manière à ce que le cheval gagnât de cinq minutes à peu près.

Un jockey de rechange attendait, à Chantilly, pour sauter en selle, au cas où son camarade eût été fatigué ou blessé. Il avait été choisi du même poids.

Malgré la pluie qui tombait toujours, malgré le mauvais état de la route, le cheval atteignit Chantilly dans le délai prescrit, et tourna bride sans changer de cavalier. L'allure était bonne, et l'animal paraissait plein d'ardeur.

A son retour au pont de Neuilly, il gagnait sept minutes et demie sur le temps marqué. La victoire semblait certaine, il n'avait plus qu'un tour rapide d'une demi-lieue à peu près à faire au bois de Boulogne pour être proclamé vainqueur, et le cheval était dans d'excellentes conditions.

On battit des mains à son passage. Malheureusement, ô péripétie inattendue! la route qu'il devait suivre passait devant son écurie. Le cheval la sentit, et s'arrêta. Le jockey le poussa, le cheval se défendit, et une lutte commença, où il fallut faire jouer la cravache et l'éperon. Le cheval céda enfin, mais il avait perdu un temps considérable que tout son élan ne put rattraper.

Quand il toucha au but, les trois heures et demie accordées pour le parcours étaient dépassées d'une minute à peu près.

D'après la lettre du pari, M. de C... a perdu; mais le pari est gagné quant au fond. Le cheval a prouvé qu'il était de force à franchir la distance dans le délai prescrit.

On sait qu'en matière de pari, c'est la lettre qui gouverne. Quelle que soit la cause du retard, chute, émeute ou coup de foudre, si le cheval n'arrive pas dans les limites déterminées, il a perdu.

Cet amour de la lettre nous vient de l'Angleterre, où il règne en maître. On raconte, à ce sujet-là, des choses extravagantes.

Un Anglais avait parié que son cheval irait d'un point désigné à une ville voisine, distante de trente milles, en une heure. Le cheval était d'ailleurs réputé pour sa vitesse. On engagea des sommes énormes sur le pari, sans qu'il fût question d'allure particulière, et sans que rien indiquât la manière dont la course devait être faite. On parlait seulement de temps et de distance.

Le jour venu, le jockey sauta en selle, piqua des deux, atteignit une station de chemin de fer, prit un train express, et arriva à la ville en cinquante minutes.

La lettre du pari voulait qu'il fût considéré comme gagné. On paya.

La mauvaise foi était évidente, mais la lettre avait parlé. C'était aux adversaires à prévoir le wagon et à sti-

puler que la course se ferait à pied, sans aucun secours extérieur.

Qui ne se rappelle encore cette histoire d'un gentleman excentrique, qui habitait un château voisin d'un pont, sur lequel il n'était permis de passer qu'en se soumettant à un droit de péage?

Un jour, il se présente conduisant une voiture à trois roues : le préposé l'arrête.

— De quel droit m'arrêtez-vous? demanda le gentleman.

— Mais, sir, c'est pour le péage, répond le préposé.

— Je ne dois rien.

— Oh! Votre Honneur! vous êtes en voiture.

— Que dit votre tarif?

— Deux schellings pour les voitures à quatre roues, et un pour les voitures à deux roues.

— Très-bien. Regardez la mienne.

— Elle n'a que trois roues.

— Vous voyez donc qu'elle ne doit rien!

Et le gentleman passa.

La Compagnie fit un procès, pendant la durée duquel le gentleman s'amusait à passer et à repasser sur le pont avec sa voiture à trois roues.

Il gagna, et la Compagnie dut être autorisée à changer son tarif.

Il fut établi que les voitures à trois roues et au-dessus payeraient trois schellings.

A peu de jours de là, le gentleman se présenta devant le pont avec une voiture posée sur un large cylindre. Ce cylindre lui servait de roue.

Aux réclamations du préposé, le gentleman répliqua de nouveau qu'il ne devait rien.

— Le tarif est formel, dit-il, il n'est question que de voitures à deux roues et au-dessus. La mienne n'a qu'une roue : je ne dois rien.

Et il passa.

Là-dessus, nouvelle procédure et nouveau jugement. Le gentleman gagna derechef, et de nouveau le tarif dut être modifié.

Cette fois, le tarif comprit les voitures à une, deux, trois, quatre roues et au-dessus, et même les voitures sans roues.

Le gentleman se déclara vaincu.

Les courses aux fauteuils académiques ont abouti à l'élection de deux des candidats dont nous parlons plus haut : Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, à la place de M. Tissot; M. Sylvestre de Sacy, rédacteur en chef des *Débats*, à la place de M. Jay. Voilà trois séances de réceptions à organiser, en comptant celle de M. Berryer, le grand improvisateur, qui a mis deux ans à préparer son discours.

Un chroniqueur s'égaye aux dépens des rivaux distancés par les deux élus. Le public, dit-il avec raison, ne connaît que les cinq ou six candidats sérieux qui paraissent au scrutin. Ceux-là, et quelques autres encore, sont des hommes de talent et de mérite, convenables et scrupuleux dans leurs démarches, remplissant les devoirs de l'étiquette et faisant leurs visites avec discrétion et gravité. Mais il y a, en dehors et à la suite de ce groupe, une foule de postulants inconnus, de solliciteurs étranges, qui cherchent à réussir par tous les moyens, et déploient dans leurs ressources le superbe aplomb que leur inspire une étourdissante vanité. La liste complète des candidats serait assez curieuse, et l'on y trouverait des noms à étonner ou à faire rire. Il y a aussi les candidats à la candidature : d'autres originaux qui ne veulent se mettre officiellement sur les rangs qu'après s'être assuré une voix, et qui font autant de frais et de tours de force, pour obtenir cet unique suffrage, que ceux qui cherchent tout d'abord à s'en procurer une vingtaine.

Les malheureux académiciens, soumis au régime des visites, en leur qualité d'électeurs, ont de bien fastidieux moments à passer dans la réception de tous ces postulants qui se succèdent sans relâche, et qui croient devoir faire des séances de six à sept quarts d'heure, afin de mieux intéresser l'immortel, et de lui donner une opinion plus complète de leur mérite. Ces opiniâtres ne comprennent pas les périphrases académiques, inventées pour congédier les gens, sans trop de brutalité. Il faudrait presque les prendre au collet, pour les prier d'abréger leur visite. Ils sont inépuisables dans leurs discours sur le chapitre qui traite de leur panégyrique ; et puis ils ont toujours à dire beaucoup de mal de leurs concurrents, et à chaque académicien un peu de mal de ses confrères, espérant faire bien accueillir leur requête, avec l'apostille de la médisance. Les plus modestes conviendront qu'ils ont peu de titres, mais en ajoutant que tels ou tels élus qui siégent au fauteuil n'en ont pas plus qu'eux. C'est donc un peu la faute de l'Académie si elle a tant de candidats, et elle doit s'en prendre à quelques anciens choix, qui sont faits pour encourager un grand nombre de prétentieuses nullités.

Il est de ces candidats qui demandent le fauteuil comme on demande la charité : pour cause de misère. D'autres sont gens de bonne humeur, hardis, adroits et fertiles en ruses, comme le solliciteur que Potier représentait si bien dans un ancien vaudeville de M. Scribe. On n'évite pas aisément la visite de ceux-là ; ils savent forcer la consigne, s'introduire dans la place, et y rester jusqu'à ce que l'électeur se montre. — Un jour, un de ces solliciteurs audacieux et fluets, poëte élégiaque, du reste, se glissa par la porte entr'ouverte, en passant sous le bras de la servante, qui lui disait : — Monsieur est sorti ! — Il pénètre dans l'appartement, et trouve l'épouse de l'académicien occupée à faire des confitures. — Ah ! s'écrie-t-il, que j'aime à voir une femme supérieure vaquer à ces travaux domestiques et déployer les talents modestes, mais respectables, de la bonne ménagère ! Moi qui vous parle, madame, je ne suis pas étranger à ces préparations. C'est de la gelée de coings, je crois? Cela se trouve à merveille ; j'ai une excellente recette pour la gelée de coings. Permettez que je vous aide : vous verrez que je m'en acquitte bien. On est poëte, mais on sait faire les confitures ; et il est doux de se livrer à ces simples délassements, qui répandent la fraîcheur dans un esprit dévoré par la fièvre de l'inspiration poétique.

L'académicienne essaya vainement de s'en défendre : le visiteur était si poli, avait de si bonnes manières, s'exprimait si académiquement, qu'elle fut obligée de céder et de l'accepter pour collaborateur dans la confection de la gelée de coings. Il demanda la permission d'ôter son habit ; il revêtit un tablier, et se mit à l'œuvre avec une grâce et une habileté merveilleuses, déployant un véritable talent, une expérience consommée, et charmant la bonne dame par la révélation de quelques secrets de l'art, qui devaient considérablement améliorer ses produits.

En rentrant chez lui, l'académicien trouva le candidat au fauteuil dans le coup de feu de la gelée de coings, et il demeura stupéfait. Mais le candidat ne fut pas un seul instant embarrassé ; il expliqua la chose avec une parfaite aisance, remit son habit, et le poëte reparut. Malheureusement pour lui, le poëte eut moins de succès que

le confiseur. L'académicien ne lui donna pas sa voix, et le renvoya travailler et faire des vers pour ceux qui, sans doute, lui avaient appris à faire des confitures.

PROGRÈS DE LA TÉLÉGRAPHIE.

L'électricité poursuit ses miracles. La ligne télégraphique souterraine de Londres à Liverpool est terminée et ouverte au public. On annonce que les fils des Compagnies des télégraphes sous-marin et européen seront joints, sur plusieurs points, avec ceux du *British telegraph Company*, de manière à mettre Leeds, Hull, Glascow, etc., en communication directe avec Londres. On a fait, à Liverpool et à Manchester, des expériences très-intéressantes, par lesquelles on a constaté la possibilité d'envoyer directement des dépêches de ces villes à Paris et à Bruxelles. On a mis en communication les fils des télégraphes français et ceux de Liverpool au bureau situé au n° 30 dans Cornhill, à Londres, et Liverpool et Manchester se sont trouvés en communication directe avec Paris et Bruxelles, sans aucun intermédiaire. Le maire et les principaux négociants de Manchester ont assisté aux expériences, et on a échangé des dépêches. La demande : « Quel temps fait-il à Paris ? » et la réponse : « Beau et froid », ont été échangées en une minute. Le maire de Manchester a félicité le préfet de la Seine sur l'établissement d'une communication directe entre les deux villes. Le préfet de la Seine a répondu : « Je vous remercie cordialement de votre obligeante dépêche, et je vous transmets l'assurance des bons sentiments de la ville de Paris pour la ville de Manchester. »

Mais voici bien une autre affaire. La première section du grand câble électrique destiné à la Méditerranée est terminée : c'est le plus long et le plus gros qui existe. Le steamer à hélice *Persian*, destiné à le porter, prendra ce singulier chargement aussitôt qu'il sera revenu d'Alexandrie, et les travaux souterrains effectués en Corse seront reliés à ce câble, dès qu'il sera posé. Ce câble a 110 milles de longueur et pèse 800 tonneaux. Il se compose de six fils de cuivre couverts de gutta-percha, enfermés dans une corde de chanvre et entourés de douze fils de fer n° 1. Le directeur de l'entreprise, M. John Walkins Brett, profitant de l'expérience de ses devanciers, a pris 20 milles pour l'inflexion et le mouvement dans la profondeur de la mer. Ce câble, enroulé comme il l'est aujourd'hui, occupe un espace de 75 pieds de diamètre extérieur, de 24 pieds de diamètre intérieur, et de 5 pieds de haut. Lorsqu'il sera posé, Londres sera en communication immédiate avec Cagliari ; des prolongements sur Malte et la Turquie ne se feront pas attendre, et l'on saura, en deux minutes, à Paris et à Londres, ce qui se passera sur le théâtre de la guerre d'Orient.

LE *NIL*, PAR M. MAXIME DU CAMP.

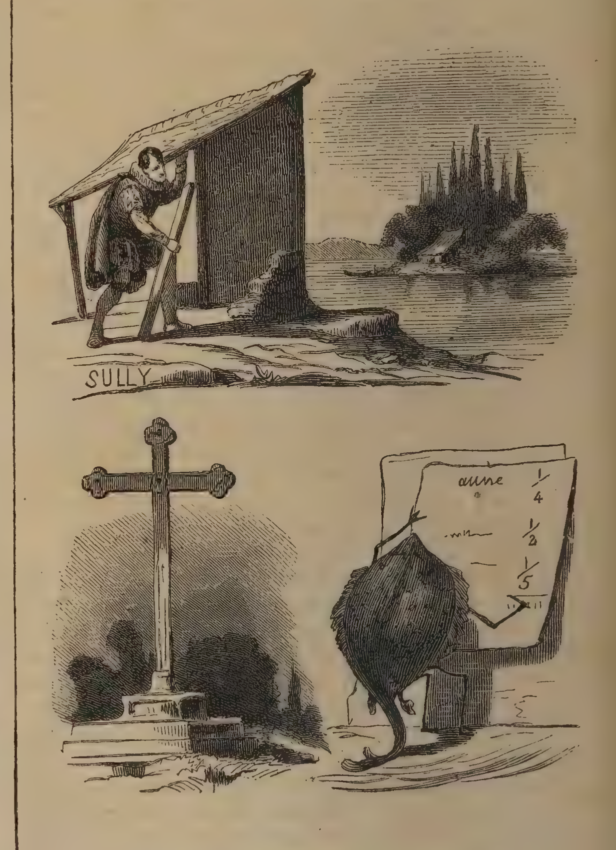
On sait que M. Maxime du Camp a rapporté de ses lointaines pérégrinations une collection magnifique de planches photographiques, représentant les sites et les monuments les plus remarquables des pays qu'il a traversés. Cette collection, précieuse au point de vue de l'art, est en quelque sorte complétée par la publication du *Nil*. L'écrivain vient en aide à l'artiste, la plume achève le travail de la lumière, et l'Egypte revit tout entière sous ce double effort.

La publication photographique de M. du Camp était monumentale, sa publication littéraire est portative. Le *Nil* tient dans un charmant petit volume in-18. A bord de sa cange, l'auteur a remonté le cours fécond du grand fleuve, depuis Alexandrie jusqu'à la deuxième cataracte ; étudiant les villes et les mœurs, les paysages et les décombres, pendant ce long voyage qui le faisait passer du Caire à Memphis ; des Pyramides, œuvres des morts, au barrage du Nil, œuvre des vivants : celles-là, debout encore ; et celle-ci, en ruine déjà.

On sent, à chaque ligne, que M. Maxime du Camp aime le pays et le fleuve d'un amour profond et sympathique. Il parle de leurs beautés éternelles en homme qui en a pénétré le sens mystérieux et qui en devine le muet langage. Il a voulu voir l'Egypte comme il avait vu la Syrie, et ce voyage poétique, fait à travers l'eau et le sable, sur le Nil et dans le désert, vous entraîne et vous fascine par le charme du souvenir.

Le *Nil* est une bonne fortune pour tous ceux qui aiment les voyages, c'est-à-dire pour tout le monde. P.-C.

RÉBUS.

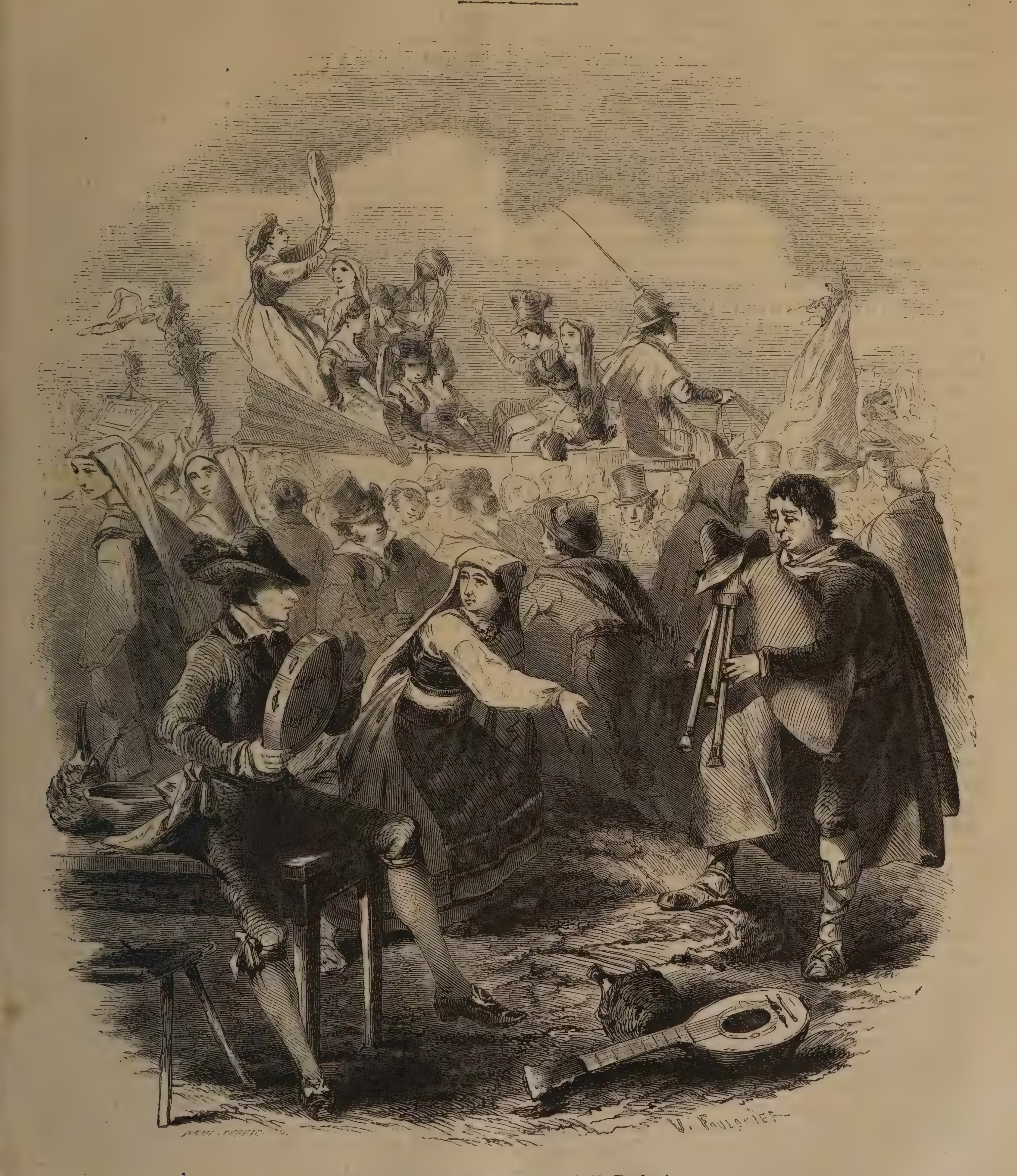


EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

Pendant le siége de Paris, on allait pendre deux paysans qui, malgré l'ordre formel de Henri IV, avaient amené des charretées de pain à une poterne. Le roi leur fit grâce, et leur donnant le peu d'argent qu'il avait sur lui : « *Allez en paix ; le Béarnais est pauvre : s'il en avait davantage, il vous en donnerait.* » (*Allez* en pelle-Béarnais-haie-pauvre-cil en navet-*d'* avant Tage-*il vous* en *donne*-raie.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Les fêtes d'octobre à Rome. Dessin de V. Foulquier.

Civita-Vecchia. Où sont les champs verdoyants de Pline? La route. Arrivée à Rome. Porte Cavalleggieri. La fatalité. 6 mai 1527 et 30 avril 1849. Aspect nocturne de Rome. Le château Saint-Ange. Pasquino. L'amoureux de Rome. Les souliers de

(1) Voyez le *Simple voyage en Italie*, t. XIII du *Musée*, pages 129 à 257. Rome, qu'y n'y avait été qu'effleurée, est aujourd'hui décrite en détail par M. Mary-Lafon, l'éloquent et savant auteur de *Rome ancienne et moderne*.

Sixte-Quint. Le Panthéon. Profanations modernes. Expulsion des grands hommes. Tombeau de Raphaël. Pie IX. Le custode Carlo. Un maître des pauvres. Les *tavolati* du Panthéon. Enfants abandonnés. Une nuit de carnaval. Giovanni Borgi, le bon maçon. Hospice de Tata Giovanni. Le comte Mastaï. Litanies nocturnes. Réveil de Rome. Aspect de la population. Promenade de midi au Corso. Ancien tombeau d'Auguste. Fêtes d'octobre. Les Transtévérines. Courses en *legno*. *La bambina* du palais Corsini. L'omelette de saint Paul. Franceschina. La bague antique. *I promessi.* L'église de Santa-Maria Transpontina. Le cousin de Marino. Basilique de Saint-Paul. Son état actuel.

Après quatre jours et trois nuits d'une navigation assez agitée, le 12 octobre 1853 au matin, nous arrivâmes à Civita-Vecchia. La mer battait violemment les deux jetées circulaires que vit construire Pline, et la nacelle qui vint nous prendre au paquebot dansait comme une plume sur les vagues, lorsqu'il nous fut enfin donné de toucher le quai de la douane. Malgré son titre pompeux de premier port de la marine papale et d'entrepôt de Rome, Civita-Vecchia n'a conservé de sa vieille splendeur que le môle de Trajan, où s'élèvent le phare et la citadelle bâtie par Michel-Ange sur la jetée de l'est. Cet amas de pierres revêtues par le temps de cette teinte d'un blanc sale qui distingue les ports d'Italie, et comme perdu là sur la plage entre une campagne déserte et la mer, est d'un aspect désespérant. Un sentiment de tristesse inexprimable serre le cœur en y abordant, et l'on ne désire qu'une chose avec passion, c'est d'en sortir au plus vite. Malheureusement, voilà le difficile : les Italiens considérant les étrangers comme des oiseaux de passage, qu'il faut se hâter de plumer au vif, ne veulent pas lâcher leur proie, et, comme ils sont passés maîtres en fait de ruse, vous avez beau essayer de leur échapper et combattre, la victoire leur reste toujours.

L'habileté qu'ils déploient pour vous forcer à passer sous ces fourches caudines de nouvelle espèce est merveilleuse et inépuisable. Si vous n'allez retenir en personne votre place à la diligence, elle est toujours au grand complet. La poste n'a pas de chevaux, et il n'est pas rare de voir le batelier qui transporte votre bagage à bord se tromper sciemment de paquebot, ou bloquer sa barque au milieu de ces vaisseaux à l'ancre, entre lesquels les *barcajuoli* circulent avec tant d'adresse, pour vous faire manquer le départ, gagner un double salaire et s'assurer du travail pour le lendemain. On cite un brave Brésilien qui, indolent comme la plupart de ses compatriotes, attendit un mois le bateau à vapeur au grand hôtel de la piazza Trajana. Tous les matins, le cameriere se rendait au port, et revenait lui annoncer d'un air effaré qu'un grand sinistre avait eu lieu certainement, car ce bateau n'était pas arrivé. Tant qu'il eut des cigarettes, le Brésilien prit patience ; mais, sa provision épuisée, il finit par se décider à descendre lui-même au quai, et la première chose qu'il aperçut fut une escadre de bateaux à vapeur. Depuis un mois il en partait quatre par jour.

Bien au fait de ces habitudes, je pris mes précautions, et trois heures après, grâce à des luttes énergiques, mes malles étaient visitées et plombées par la douane, mon passeport visé, et je sortais de cette ville morte, escorté par une foule de mendiants, au teint de safran, épouvantable personnification de la fièvre, qui, accrochée à la voiture et aux traits des chevaux, ne lâche le voyageur que lorsqu'il ne lui reste plus un *quatrino*. Au temps de Pline, Civita-Vecchia, alors appelée *Centum Cellas*, était, à ce qu'il paraît, entourée de champs verdoyants, *viridissimis agris*. Les lieux sont bien changés. En prenant la vieille voie Aurelia, on tombe brusquement dans une campagne déserte, muette et complétement nue ; pas une maison, pas un habitant, pas un arbre !... quelques ravins grisâtres et hérissés de ronces interrompent seuls, de loin en loin, l'uniformité du paysage, et vous n'entendez d'autre bruit sur cette route désolée que le clapotis de la mer, qui bat la plage à droite. Trois misérables villages, Santa-Marinella, Santa-Severa et Palo, peuplent la plaine jusqu'au pied des pentes des Alumiere et de la Tolfa, c'est-à-dire sur une distance de sept lieues. A Palo, qui fut construit sur l'emplacement de l'ancien Alsium, ville des Cérites, la route ne tarde pas à se jeter dans les ravins tourmentés et les vallées profondes de la Tolfa ; et comme la diligence, par une sorte d'attention délicate pour les petits-fils de Gasparone, n'arrive à ce coupe-gorge que la nuit, les voyageurs ont tout le temps de méditer avec inquiétude l'article 7 *delle avvertenze*, ou avis général imprimé en ces termes au dos du bulletin :

Gli equipaggi non vengono garantiti dall' Intrapresa per casi fortuiti e di forza maggiore. Ces cas fortuits et cette force majeure, dont l'administration de la place Nicosia ne répond pas, et pour cause, n'étaient heureusement point à craindre ce soir-là, les bandits étaient occupés sur les routes de Bologne et de Naples, et il nous fut permis d'atteindre Rome sans obstacle. Après avoir franchi les défilés sombres et boisés des Alumiere et traversé la plaine arrosée par l'Aone, la voie Aurelia coupe tout à coup le plateau du Vatican, dont le Janicule forme le renflement méridional. Là cesse le désert qui entoure Rome de toutes parts, comme une ceinture maudite contenant dans ses plis la fièvre et le mauvais air ; et les maisons, les vignobles entourés de murs et de haies, les arbres fruitiers et les pins couronnent les collines. Une pente douce mène à la porte Cavalleggieri, où je m'arrêtai.

Vue de ce point, la nuit, Rome présente un aspect étrange. A droite, s'allonge, en remontant le Janicule, la ligne sévère du rempart ; dans la petite vallée, creusée au pied de la colline où ce rempart s'élève, brillent, comme des vers luisants, une foule de lumières, et l'on aperçoit à gauche une masse imposante et sombre : c'est la basilique de Saint-Pierre, qui se confond avec le Vatican. Pauvre vestibule de la métropole des Césars et des papes, la porte Cavalleggieri consiste dans une simple voûte, au-dessus de laquelle surplombe, du côté de Saint-Pierre, l'humble toit d'une masure perchée sur le mur. Vers le Janicule, un abreuvoir, alimenté par une source qui jaillit du rempart, est sa plus grande décoration. Au moment où j'allais en franchir le seuil, le clairon des chasseurs d'Afrique, qui la gardent, fit retentir de ses fanfares les vieux échos du Janicule, et réveilla dans mon esprit un essaim de souvenirs endormis.

Par une de ces fatalités qu'il faut noter sans les comprendre, à trois cent vingt-deux ans de distance, cette porte fut deux fois funeste aux Français. Le 6 mai 1527, le connétable de Bourbon y menait à l'assaut les Espagnols et les Allemands de Charles-Quint. L'attaque avait commencé à l'aube. Du fond des vallées du Vatican et du Janicule s'élevait un épais brouillard, qui, dès la pointe du jour, enveloppa toute la rive droite du Tibre, et finit par intercepter tellement la lumière, qu'on ne voyait plus à deux pas devant soi. L'artillerie de la ville ne pouvait faire aucun mal aux assaillants et tirait au hasard, car, dans ces ténèbres, on était forcé de s'en rapporter à l'oreille plutôt qu'aux yeux, et de diriger ses coups du côté d'où partait le bruit. A la faveur de ce brouillard, l'assaut se poursuivait avec ardeur. S'attachant à cette porte,

comme à l'endroit le plus facile à escalader, car le mur offre peu d'élévation, Bourbon dirigeait en personne l'attaque principale. La main gauche sur une échelle appliquée au mur, de la droite il faisait signe à ses soldats de suivre leurs camarades. Son pourpoint blanc le perdit, en servant de point de mire, dans l'obscurité, aux tireurs du rempart. Un Romain, nommé Francesco Valentini, du Rione ou quartier du Pont, l'abattit d'un coup d'arquebuse. En tombant blessé à mort par une balle, qui l'avait traversé de part en part, il eut encore la force de dire à ceux qui l'entouraient : « Cachez mon corps, et marchez toujours en avant! La victoire est à vous, ma mort ne peut vous la ravir! » On couvrit le cadavre d'un manteau, et on le porta dans une chapelle, qu'on retrouve encore au milieu des vignes, à une centaine de pas. Une scène non moins sanglante et bien plus douloureuse, car cette fois il ne s'agissait pas d'un transfuge, mais bien de malheureux soldats, marchant sous le drapeau français, se passait à la même porte le 30 avril 1849. A la suite d'une attaque mal combinée, notre armée était prise entre deux feux et battait en retraite, laissant le terrain couvert de morts, et méditant la glorieuse revanche qui ne devait pas tarder.

Je songeais encore à ce singulier rapprochement, quand la voix du sergent m'avertit qu'il était temps d'entrer, car la porte se ferme à dix heures. Laissant donc derrière moi les villas Cesi et Barberini, je me dirigeai tout droit vers Saint-Pierre, dont la façade et la colonnade circulaire semblent deux fois plus grandes dans l'obscurité, et, après avoir salué avec une émotion respectueuse, à laquelle nul n'échappe, cette admirable métropole du monde catholique, j'allai gagner le pont Saint-Ange. En passant sous le château que Miollis appelait avec raison le *tonneau de fer*, et qui ne mérita jamais mieux son surnom, j'entendis parler français. On dit que chaque livre a sa destinée, mais on pourrait bien appliquer cet axiome aux monuments. Voilà le château Saint-Ange, me disais-je, en gravissant tout doucement la rue Papale, qui fut construit par l'empereur Adrien, pour lui servir de mausolée. Les Byzantins et les barbares en firent une forteresse. En 537, ce fort, qui ressemble à présent à un monstrueux colombier, était encore l'un des plus magnifiques monuments de Rome. Revêtu de plaques de marbre de Paros, si bien jointes qu'elles ne semblaient former qu'un massif, il était entouré de superbes grilles de bronze, et orné de quatre portes ciselées du même métal, de quatre chevaux d'airain doré, posés aux quatre coins; d'un taureau et de paons de bronze, également recouverts d'or; d'une colossale pomme de pin, aussi de bronze, et d'une infinité de statues, que les soldats de Bélisaire brisèrent, en les arrachant de leurs socles, pour repousser les Goths, et qui, si l'on en juge par le faune des Barberini, la seule qu'on ait retrouvée intacte dans les fossés, étaient autant de chefs-d'œuvre.

De tout cela, que reste-t-il?... une statue, la pomme de pin plantée dans les jardins du Vatican, et la carcasse en briques du superbe mausolée qui, dégradée par le moyen âge et mal conservée par le gouvernement, est aujourd'hui hérissée de canons, pleine de boulets, et, pour la seconde fois en quarante ans, sert de citadelle aux Français! Ces réflexions me conduisirent sur une petite place triangulaire, dont j'allais demander le nom, lorsqu'en levant les yeux, j'aperçus le seul Romain qui pût me l'apprendre sans rien dire. C'était Pasquino. On appelle ainsi, comme personne ne l'ignore, un torse antique, fièrement campé sur un lourd piédestal, à l'angle du Palais Braschi. On sait d'où il vient, il fut découvert dans les fondements du palais Orsini; mais, malgré les dissertations des antiquaires, on ne sait s'il fut Ménélas, Ajax, ou Alexandre. La tradition prétend qu'il emprunta son nom moderne à un tailleur du voisinage, dont la langue était sans frein. Si la tradition dit vrai, Pasquino, en bon filleul, a fait honneur à son parrain. Depuis le quinzième siècle, s'il n'a pas été toujours la bouche de la vérité, il a été fidèlement celle de l'opposition; pas un pape qu'il n'ait mordu de ses lèvres de pierre. Sa liberté devint souvent licence, et alla si loin, qu'en 1592, les Aldobrandini, neveux de Clément VIII, résolurent d'y mettre un terme. On réunit une commission de cardinaux, qui le déclarèrent coupable à l'unanimité, et le condamnèrent à être brisé, en expiation de ses méfaits, et jeté dans le Tibre. Heureusement pour le seul héraut de l'esprit public que Rome ait conservé, avant d'exécuter la sentence, les Aldobrandini consultèrent le Tasse.

— Laissez Pasquino sur son piédestal, répondit le poëte, car si vous le jetiez au fleuve, il naîtrait de sa poussière des milliers de grenouilles qui vous étourdiraient jour et nuit de leurs coassements (*che graccherianno la notte e l' di*).

Tandis que je concluais, à part moi, de ce mot que le Tasse eût été partisan de la liberté de la presse, je sentis une main sur mon épaule, et, me tournant vivement, fus salué par un quidam dont je distinguais à peine les traits, d'un énergique : *Va bene?...*

— *Il* ne va pas mal, répondis-je, par égard pour la langue italienne, qui ne parle jamais qu'à la troisième personne; mais qui diable *est lui* (*lei*)?

— Comment! s'écria d'une voix vibrante, en français cette fois, l'homme que j'avais devant moi, tu ne me reconnais pas?...

— L'amoureux de Rome!...

— Lui-même, caro mio, qui au lieu de te donner un colpo di pugnale, sachant ce que tu viens faire, te donne une bonne poignée de main.

— Cela vaut mieux, dis-je; mais vous êtes donc toujours jaloux?...

Il faut dire, avant d'aller plus loin, que mon interlocuteur est un très-riche et très-spirituel original, lequel, épris depuis quarante ans d'un amour insensé pour Rome, n'admire que la nuit l'objet de sa passion, afin d'avoir moins de rivaux. Aussi quand je lui demandai s'il était toujours jaloux?...

— Plus que jamais, répondit-il, et à la rage! ce qui ne m'eût point empêché de t'offrir un logement (il demeure à deux milles des murs, dans les ruines de Roma-Vecchia); mais, au lieu de courir me chercher là-bas, je te trouve en tête-à-tête avec Pasquino.

— Oui, c'est ma première visite. Vous savez que je ne hais pas ce vieux coquin de marbre.

— Brave garçon! dit-il, en me serrant la main :

— Et pourtant il ne parle plus!

— Erreur, carissimo! il parle, il a parlé encore aujourd'hui même.

— Aux dépens de qui?...

— De tes compatriotes. Oubliant qu'ils sont au milieu d'une population de dilettanti, vos régiments donnent tous les soirs des concerts sur la place Colonna...

— Cette symphonie a déplu à Pasquino, n'est-ce pas?...

— C'est ainsi qu'il en apprécie le mérite, reprit le vieillard, en me tendant une pancarte cachée sous son manteau. Le dessinateur avait représenté un piferraro aveugle, paraissant souffler de toute sa force dans cette horrible clarinette des Abbruzzes qui déchire l'oreille, et Pasquino

écrivant sur son dos, d'un air gracieux : *Musique française!*

Je ne pus retenir, à ce sujet, une exclamation douloureuse : La curieuse histoire, m'écriai-je, qu'on aurait écrite avec les épigrammes de Pasquino, si elles avaient été recueillies!

— J'y ai songé souvent, répondit l'amoureux de Rome, et mes cartons en renferment des milliers.

Ce mot me frappa. Depuis quelques jours précisément j'étais à la recherche d'un logogryphe indéchiffrable. Il s'agissait de savoir ce qu'entendait le railleur sans bras, en disant, au seizième siècle, que les *évêchés ne valaient plus qu'un jules la pièce*. Je posai le problème à mon ami, qui s'empressa de me donner, en souriant, la solution que je cherchais en vain. Nous allâmes nous asseoir sur la place Navone, à côté du *bracile* ardent d'un de ces villicani de Tivoli ou d'Albano, qui passent la nuit, roulés dans un manteau, auprès de leurs pyramides de broccoli et de raves, et là, quand nous eûmes allumé nos zigarri scelti, il me fit le récit suivant :

— Pendant que le grand Sixte-Quint étudiait la théologie dans le couvent de Macerata, il eut besoin d'une paire de souliers et les marchanda longtemps, car il ne possédait que six jules (un franc cinquante centimes), et le cordonnier en voulait sept. Contentez-vous de ce que j'offre aujourd'hui, dit-il enfin au marchand ; plus tard je vous donnerai le septième jules. Mais quand? reprit le cordonnier; faudra-t-il attendre que vous soyez pape. Si vous voulez m'en faire crédit jusque-là, reprit le frère Félix, je m'engage à vous le payer avec les intérêts. L'artisan se mit à rire et lui laissa les souliers.

Quarante ans s'écoulèrent sur ce marché. Frère Félix avait fait du chemin. Il était devenu successivement régent de Macerata, prédicateur, inquisiteur du saint-office, procureur général de l'ordre de Saint-François, cardinal; enfin, en 1585, il devint pape. Quand le vieillard, que que tout le monde croyait moribond, se redressa après avoir trouvé les clefs de saint Pierre, il se montra comme un ange exterminateur à Rome terrifiée. Du bourreau il fit son premier ministre : aucun crime ne resta sans châtiment, aucun criminel impuni, et la hache, la corde et les galères fonctionnèrent si rudement, qu'en un clin d'œil l'ordre se rétablit à Rome. Peu lui importait d'être aimé, il voulait être craint, et il y réussit au point qu'à son nom seul, les plus hardis pâlissaient de terreur. C'est au moment où tout se taisait autour de lui et où tous le fuyaient, car il venait de faire fouetter jusqu'au sang un vieillard qui avait rompu le silence sur son passage pour crier *Vive le pape Sixte!* que le gouverneur de Macerata reçut l'ordre de s'informer du cordonnier de frère Félix, et de l'envoyer à Rome sur-le-champ, s'il vivait encore.

Figure-toi les angoisses du pauvre diable! Il avait beau se creuser la tête, il ne pouvait deviner ce que lui voulait Sixte-Quint, et plus il approchait de Rome, plus il frissonnait à l'idée de se trouver devant le pape. Sa frayeur augmenta lorsque Sixte lui demanda de sa voix rude s'il ne se souvenait pas de l'avoir vu à Macerata ?... Il se hâta de répondre que non. Tu mens! dit le pape de ce ton qui glaçait d'effroi le bargello lui-même ; je trouve dans ce livre (et il feuilletait son agenda dans lequel, étant religieux, il notait exactement tout ce qu'il faisait chaque jour) que tu m'as autrefois vendu une paire de souliers, sur laquelle tu me fis crédit d'un jules. Je promis de te le payer avec les intérêts lorsque je serais pape : puisque je le suis devenu, il est juste de tenir ma parole. S'adressant en même temps à son camérier : Voyez, lui dit-il, à combien s'élèvent depuis quarante ans les intérêts d'un jules à cinq pour cent, et, cela fait, joignez le revenu au capital et soldez ma dette à cet homme.

Le cordonnier, le cœur délivré d'un grand poids, sortit, en respirant bruyamment, de la chambre du pape. Il s'attendait à toucher une grosse somme; mais lorsqu'il vit que le camérier, après une heure de calculs, ne lui donnait qu'environ trois jules, il se retira en murmurant, et dit à ceux de ses amis qui l'attendaient, pleins d'anxiété, à la porte du Vatican, que Sa Sainteté lui avait fait faire un voyage, dans lequel il avait dépensé plus de vingt écus, pour lui donner trois jules. Bientôt, emporté par la colère, il ne tarda pas à éclater en plaintes. Il criait si haut, attroupant la foule et tenant dans sa main ses trois petites pièces qu'il montrait à tout le monde, qu'à la porte du Peuple les sbires l'arrêtèrent et le ramenèrent devant le pape. — As-tu un fils? lui demanda Sixte d'un air menaçant. — Oui, un fils prêtre, répondit-il. — Eh bien ! je le fais évêque, continua le pape ; compte maintenant, et vois si je t'ai bien payé les intérêts de ton jules. Voilà pourquoi Pasquino, qui ne laisse rien perdre, prétendait malicieusement que les évêchés ne valaient plus qu'un jules!

Ce récit achevé, l'homme me quitta pour reprendre ses pérégrinations nocturnes, et je me dirigeai par le chemin le plus long vers le palais où m'attendait une douce hospitalité. Allant au hasard, plutôt en rêveur qu'en homme qui gagne son gîte, au bout de quelques instants, je me trouvai devant le Panthéon. Quelle bonne fortune de pouvoir le contempler en paix et à loisir! Depuis onze ans, que je le vis pour la première fois, il n'était pas sorti de ma mémoire. Les anciens avaient des secrets que les architectes modernes ne soupçonnent pas. Les colonnes de granit oriental rouge et gris qui soutiennent le portique du Panthéon, exactement reproduit par celui de la Madeleine, n'ont que trente-huit pieds et demi de haut, et pourtant, grâce à la magie de l'art antique, elles paraissent deux fois plus colossales que celles de Saint-Pierre, dont la hauteur est de quatre-vingt-huit pieds. Quand l'œil les mesure avec une admiration respectueuse, il ne vient pas à l'idée que le grand puisse avoir d'autres proportions. Et dire que ce barbare à perruque du dix-septième siècle, l'illustrissimo cavaliere Lorenzo Bernini, eut le courage de dégrader l'immortel chef-d'œuvre, en flanquant la façade de deux clochetons ridicules, que le tonnerre, selon la piquante expression de Fea, devrait, à défaut des Romains, avoir le bon goût de foudroyer!

L'occasion est belle aujourd'hui pour Sa Sainteté : par ses soins éclairés et patriotiques, on déblaye la rotonde du temple des masures qui la masquaient extérieurement, du côté de la Minerve. Que Pie IX répare les erreurs d'Urbain VIII. On ne fera jamais du Panthéon païen une église chrétienne ; quoique les deux niches du péristyle, ornées de pilastres de marbre pentélique, soient veuves des statues qu'elles devaient contenir, les deux ombres majestueuses d'Auguste et d'Agrippa les remplissent encore de la gloire de ces grands hommes. On a porté à Latran, pour y enfermer les ossements de Clément VII, l'urne de porphyre où étaient déposées les cendres d'Agrippa ; mais, en dispersant cette illustre poussière, le vent n'a pu emporter la mémoire du fondateur du Panthéon. Il serait digne de l'intelligence si élevée qui trône au Vatican de réparer l'ingratitude des générations modernes, en replaçant sur leur piédestal les images de deux héros auxquels le monde dut quarante ans de paix.

A l'intérieur, la nudité de l'édifice et son caractère fortement païen protestent contre le baptême que lui imposa en 609 le pape Boniface IV. Les statues des dieux, en

tombant sous la hache barbare ou la hache chrétienne, ont brisé partout le parvis. Seules, les roues de porphyre ont résisté ; mais l'herbe verdit partout entre les interstices des marbres rompus ou disjoints, et pousse, comme le souvenir du paganisme, jusqu'au pied des autels où saint Joseph et sainte Marie remplacent Jupiter et Minerve. Une plaque de marbre, incrustée dans le mur, après la troisième chapelle de droite, augmente encore l'impression de tristesse qui pèse sur l'âme en visitant ce Panthéon si sublime toujours, mais si nu et si morne. Elle apprend au voyageur, en style lapidaire, que là repose Raphaël! Exhumé du tombeau qu'il s'était choisi sous la statue de la Vierge, le Virgile de la peinture n'a pour ses ossements dans la Rome nouvelle, immortalisée par ses chefs-d'œuvre, que ce coin froid et obscur! Naguère, il était entouré des bustes de Jean d'Udine, Vignole, Annibal Carrache, Flaminio Vacca, Baldassarro Perrugi, Poussin, Métastase, Sacchini, Winckelman, qui veillaient, sentinelles funèbres, autour du mausolée; mais un pieux scrupule, exagéré peut-être, les proscrivit, et ce marquis Canova, qui présidait, en 1815, à la spoliation de nos Musées, en 1820 accepta la triste mission de chasser du Panthéon les gardes mortuaires de Raphaël.

Comme le custode, de qui je tiens ce détail, m'accompagnait à la porte de l'entrée particulière du Panthéon, nous entendîmes un grand bruit de chevaux vers le palais Giustiniani : un détachement de dragons français déboucha bientôt par la rue San-Luigi, et, à la lueur des torches, j'aperçus le Saint-Père qui descendait en carrosse vers Ripetta. Il est impossible de voir une physionomie plus prévenante et plus douce que celle de Pie IX. C'est la figure, fraîche comme la rose, d'une fille de seize ans, encadrée dans des cheveux d'une blancheur éblouissante. Son âme semble sourire dans la bonté de son regard et le calme harmonieux de ses traits. En le voyant, on s'explique l'enthousiasme qu'il excitait en 1848, et qui, chez ce peuple aux vives impressions, alla jusqu'au délire. Quelle frénésie! dis-je au custode, en lui rappelant ces soirées où vingt mille Romains couraient l'applaudir au Quirinal. A cette époque, Rome entière s'illuminait sur son passage; la passion politique n'avait pas mis ses amertumes dans les cœurs, et le pape, toujours bon père, ne rencontrait que des enfants.

— Excellence, répondit le custode, qui me prenait tout au moins pour un duc, parce que je venais de lui donner six pauls, si les Romains le connaissaient comme moi, il n'y aurait pas assez de buis dans la Sabine, assez de fleurs à Tivoli, afin de couvrir les rues où passe Pie IX.

— Vous l'avez vu de près?...

— Oui, excellence, grâce à san Carlo des Catinari, mon patron! Il a été mon maître.

— Et pourquoi avez-vous quitté son service? vous n'êtes pas d'âge à réclamer vos invalides, ce me semble!...

— Votre excellence se trompe, reprit Carlo, se redressant avec un mouvement de dignité blessée; en disant que le Saint-Père a été mon maître, je n'ai pas dit que je fusse son domestique.

— Alors je ne vous comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, excellence; j'appelle le pape mon maître, parce qu'il m'a appris à lire et à écrire.

— A vous?...

— A moi et à d'autres, excellence!

— Carlo, m'écriai-je en rouvrant mon porte-monnaie, vous allez me conter cela.

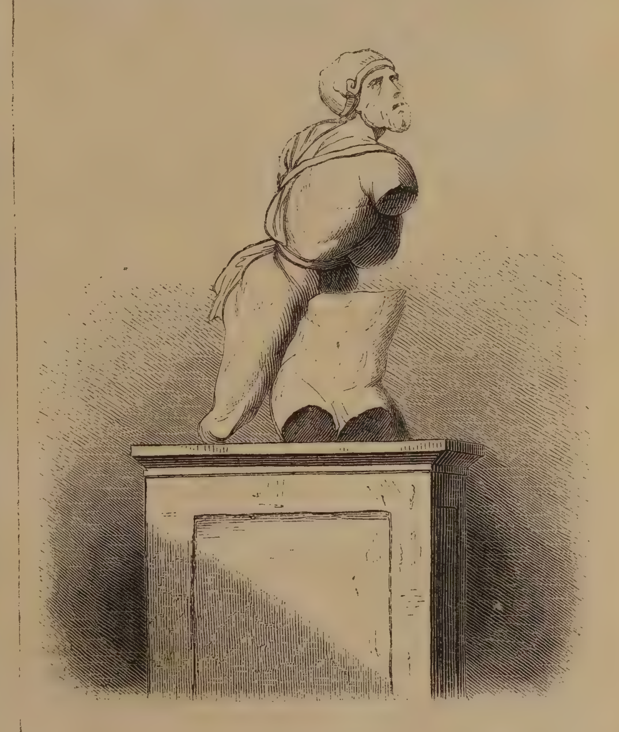
— Subito, excellence; mais il faut commencer par le commencement.

— Commencez par où vous voudrez.

— Eh bien, *signore*, voyez-vous ces baraques et ces *tavolati* (auvents)?...

— Occupés le jour par les marchands de volaille, de poisson et de gibier?... Parfaitement.

—Il y a quelques années, signore, ces tavolati, ces baraques et le portique du Panthéon servaient de refuge, la nuit, à tous les enfants abandonnés de Rome. Ceux qui n'avaient plus de famille ou qui n'en avaient jamais eu, après avoir rôdé en mendiant toute la journée de rue en rue, revenaient, brisés de fatigue, chercher un abri sous ces vieilles planches. Là, c'était pitié de voir ces pauvres petits êtres, à moitié nus, se grouper en tremblotant pour se réchauffer, ou pleurer de faim et de froid, quand l'hiver était rude. Que de fois, réveillés en sursaut par le bruit des carrosses revenant du théâtre Valle, ils ouvraient à moitié les yeux et voyaient passer nos riches seigneurs avec leurs belles dames parées comme des madones, et le



Pasquino.

sourire aux lèvres! En regagnant leurs palais, les heureux du monde sont aveugles: trop contents pour penser aux pleurs et à la misère des autres, il ne leur vint jamais en pensée de regarder sous les auvents. Dieu, qui entend ceux qui souffrent, y regarda pour eux. Une nuit de carnaval, nuit bien cruelle, signore, et que je n'oublierai jamais, car j'étais là tremblant de froid et sanglotant au pied de cette colonne, sur la dalle humide, un homme, qui traversait la place de la Rotonde, s'arrêta. L'horloge de la Minerve sonnait dix heures de nuit, et la tramontane soufflait à glace. Cet homme s'approcha, et quand il me vit, quand il entendit les autres, il fut forcé d'essuyer ses yeux avec le coin de son tablier.

— C'était donc un ouvrier?...

— Un maçon, signore, qu'on appelait Giovanni Borgi. Si les anges ont la permission de descendre transfigurés sur la terre, pour y faire le bien, Giovanni était un ange

Partout où le malheur poussait des cris, il accourait le premier et souvent le seul, hélas! Avec les pauvres, il partageait son pain; sa journée finie, il passait la moitié des nuits à veiller les malades; les heures de repos appartenaient à Dieu. Tandis que ses amis allaient au *Spaccio del vino*, il allait à l'église; aussi pas un qui ne le saluât avec respect, lorsqu'il retournait au travail en achevant son chapelet. Cet homme du bon Dieu eut le cœur percé de voir souffrir ces petites créatures. Il réveilla ceux qui dormaient, et nous emmena tous dans sa maison. Le vieux prêtre de Sainte-Marie sopra Minerva l'avait aperçu, et suivi sans rien dire. Lorsqu'il sut que son projet était de nous garder, de nous nourrir et de nous instruire au travail et au bien, il lui donna l'argent qu'il possédait. Ce n'était pas beaucoup; mais la charité aida le bon maçon. Quelques jours plus tard, nous étions tous chaudement vêtus, et ceux qui pouvaient travailler placés dans un atelier. Le soir, Giovanni, que nous ne nommions plus que notre père *Tata*, soupait avec nous, et, le chapelet à la main, nous apprenait à prier Dieu.

— Ainsi, dis-je alors à Carlo, c'est lui qui fonda l'hospice...

— Auquel la reconnaissance publique a conservé son nom? Oui, signore.

— Brave Tata Giovanni! providence des pauvres fils du peuple et des orphelins abandonnés! Mais, puisque tu fus élevé dans sa maison, comment se fait-il donc, Carlo, que Pie IX ait été ton maître?...

— Par un événement, signore, qui vous semblera peut-être dû au hasard, mais que nous autres nous regardons comme un miracle. En rentrant un soir, nous vîmes un jeune seigneur étendu sans mouvement devant la porte. D'abord, on le croyait mort; on se trompait par bonheur, et, à force de soins, on parvint, dans l'hospice, à le rappeler à la vie. Ce jeune seigneur était le comte Mastaï Ferretti, venu à Rome pour entrer dans la garde noble de Pie VII. Cet accident l'en empêcha. Avec des épaulettes à gros grains et le baudrier doré, il perdit l'espoir d'épouser une signorine qui lui gardait sa main. Alors, attiré vers l'autel par la main invisible, celui que repoussait le prince Barberini, commandant de la garde noble du Saint-Père, entra dans la milice de l'Église. D'abord simple maître, puis directeur de l'hospice de *Tata Giovanni*, le jeune comte eut pour élèves tous les orphelins de mon âge; c'est lui qui m'apprit à connaître les lettres et à les former sur le papier. Il était si bon, si patient dans sa pénible tâche, que nous l'adorions, excellence, et qu'un seul mot de sa voix douce valait mieux pour rétablir l'ordre que les plus grandes punitions. Nous crûmes, en le perdant, perdre une seconde fois Tata Giovanni.

— Vous le revîtes, cependant?...

— Oui, excellence, vingt ans après.

— Et où, Carlo?...

— Sur la loggia de Saint-Pierre. Une foule immense couvrait la place. Mais cette foule assistait indifférente et silencieuse au couronnement pontifical du comte Mastaï. Personne ne le connaissant à Rome, on ne se pressait pas d'applaudir. Quelques voix seules s'élevaient çà et là, en criant avec ardeur: Viva *Pio nono*! evviva *il Padre* del popolo! vive Pie IX, le père du peuple! C'étaient nous; c'étaient les orphelins de Tata Giovanni.

Je remerciai Carlo, et gagnai cette fois mon gîte. La nuit, à Rome, est une vérité. A l'*Ave Maria*, les Romains rentrent chez eux; le peuple ne ressort pas. La bourgeoisie compte une poignée d'audacieux, qui va deviser une partie de la soirée dans les cafés, où les prodigues dépensent deux baïoques, mais qui se retire invariablement à cinq heures de nuit. Il est rare que les réunions particulières se prolongent au delà de ce terme. Il en résulte qu'à de rares exceptions près, à dix heures, l'ombre et le calme enveloppent la ville. J'étais logé à une demi-lieue du Panthéon, et ne rencontrai toutefois en chemin qu'un groupe attardé, récitant à haute voix les Litanies sous l'une de ces madones peintes au coin des rues, que deux lampes éclairent, et une patrouille française arpentant lourdement le pavé silencieux du Corso.

Par une juste compensation, si les Romains se couchent tôt, ils ne se lèvent point trop tard. Aux premiers rayons du soleil Rome s'éveille et s'anime. Autant elle avait été calme dès le crépuscule, autant elle est bruyante au jour. Les scarpieri (savetiers) donnent le signal du travail devant leur porte; des contadini, aux vestes bleues et aux longues guêtres de cuir, bouclant au-dessus du genou, pour défendre la jambe de la piqûre des vipères, se promènent de rione (quartier) en rione avec un double chapelet d'oignons sur chaque épaule. Les vignerons de Velletri emplissent la place des Capretari de ces petits barils oblongs, contenant à peine trente litres. Les étalages du Panthéon se garnissent, avec une rapidité merveilleuse, de gibier, de petits sangliers, de porcs-épics et d'oiseaux de toute espèce. Des pyramides de jardinage, de raves, de pommes de terre et surtout de ces magnifiques choux verts, appelés broccoli, dont l'odeur empeste l'air de toutes parts, encombrent les places Navone, Pollajuola, du Campo di Fiori, Montanara. Partout on voit rouler ces petites charrettes qu'on seul homme pousse devant lui par le timon, et qui rappellent fidèlement, comme on peut s'en convaincre au musée du Giesu, les chars grossiers des Barbares. Peu à peu places et rues se couvrent de femmes, et comme elles vont toutes nu-tête, on ne saurait se figurer l'étrangeté du coup d'œil que présente cette foule bigarrée. A l'imitation des vierges de l'ancienne Rome, les jeunes ont leurs cheveux traversés par une longue épingle d'argent, en forme de flèche ou de lance; mais ces cheveux noirs et riches tombant, entraînés par leur poids, sur le cou de taureau des filles du peuple, forment le contraste le plus bizarre avec les cheveux gris et blancs des vieilles, qui sont, hélas! en majorité.

En revanche, on voit briller çà et là, comme les marguerites sur les prés du Tibre, les belles contadines d'Anagni, avec leur taille svelte et leur corset de soie; celles de Nettuno, à l'éclatant costume écarlate, galonné d'or, et les nourrices d'Albano, de Frascati et de Marino, qu'on reconnaît à leurs couronnes de rubans jaunes ou rouges. Brillantes de jeunesse et de vigueur, elles coudoient avec indifférence les sacrifiées des Maremmes et de la campagne romaine, dont le visage enflé et de couleur jonquille excite à la fois l'horreur et la pitié. Bientôt les *legni* ou fiacres commencent à rouler, et alors il est à propos de veiller sur soi, le cocher romain ayant l'habitude d'aller au grand trot et de ne crier jamais gare! Aux legni se mêlent les chars rustiques des villicani, traînés par des buffles; puis, à mesure que la matinée s'avance, apparaît la population ecclésiastique. Ce sont d'abord les capucins, quêtant de tous côtés et charriant, comme des fourmis, à leur couvent. L'un, la secchia (seau) de cuir ou de fer-blanc au bras, porte le vin ou l'huile; l'autre mène par le licol un âne chargé de bois. Ceux-ci demandent l'aumône aux passants ou se promènent deux à deux au soleil. Ils sont croisés à chaque instant par les blancs dominicains, dont les enfants des pauvres viennent

baiser la main ; par les augustins, au froc blanc et noir ; les ermites à longue barbe, les camaldules, jésuites, barnabites, passionistes, carmes chaussés, carmes déchaussés, minimes, mineurs conventuels, mineurs capucins, et par les cinq mille prêtres ou abbés portant l'habit noir à larges basques et un tricorne deux fois grand comme ceux de France.

Il y a sur la tour du collége romain tenu par les jésuites un mât surmonté d'une grosse boule ; à midi précis, cette boule tombe au pied du mât, et, au même instant, un coup de canon part du fort Saint-Ange. A ce signal, l'aristocratie et les bourgeois envahissent le Corso. Le Corso est une rue qui, partant du pied du Capitole, se prolonge, du sud au nord, jusqu'à la porte du Peuple et coupe Rome moderne en deux parties à peu près égales. La plaine que ce Cours, pour nous servir de l'expression française, sépare jusqu'à la place de Venise, formait jadis l'emplacement du Champ-de-Mars. Il suffit de jeter les yeux sur un plan de Rome ancienne pour reconnaître que la rue actuelle fut bâtie sur la voie Flaminienne, à laquelle se rattachait la via Lata, continuant la ligne droite jusqu'à la porte des Triomphes, sous le Capitole. Des monuments qui bordaient la rue primitive, il ne reste que la colonne Antonine, debout encore sur la place Colonna, malgré les siècles et la foudre. Vers le fond du Champ-de-Mars, entre le Tibre et la porte du Peuple, s'élevait un magnifique mausolée qu'Auguste fit construire pour y dormir durant l'éternité. Imitation grandiose du tombeau qu'Artémise dédiait à la mémoire de son époux, la dernière demeure d'Auguste dominait le Champ-de-Mars et se présentait comme une colossale tour ronde à quatre étages, soutenue par des colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre, entourée d'une ceinture de cyprès et de lauriers verts, et couronnée par la statue d'Auguste.

On y entrait par une seule porte, après avoir traversé le bois qui l'environnait, et dont Auguste voulut que les allées fussent publiques, et par trois enceintes. Deux obélisques, trophées de la guerre d'Egypte, allongeaient leurs flèches mystérieuses devant la porte principale. Des urnes d'or y renfermaient les cendres du grand empereur, que le Marcellus de Virgile y précéda. Etrange vicissitude des choses humaines ! le mausolée du pacificateur de l'univers est devenu un repaire de saltimbanques. La dernière voûte, en s'écroulant, a formé un amphithéâtre qui sert aujourd'hui d'arène pour la joute du taureau ; et, pour un demi-paul, le dernier facchino de *Ripa grande* peut à présent fouler aux pieds la cendre des Césars !... Indépendamment des jours de comices ou d'élections, les anciens Romains passaient une partie de leur vie au Champ-de-Mars. De la sixième heure à la huitième, c'est-à-dire de midi à deux heures, ils s'y rendaient pour assister ou prendre part aux exercices gymnastiques. Là, une vigoureuse jeunesse tirait de l'arc, luttait, lançait le javelot, et, comme nous l'apprend Ovide, égalait presque la rapidité des chevaux sur cet immense tapis vert. Conduits par une de ces mystérieuses et instinctives fidélités de la tradition, qui guide les générations nouvelles et les ramène dans la voie des générations mortes, les Romains modernes viennent deux fois par jour, à midi et à quatre heures, se promener, au Corso, sur ce vieux sol battu pendant quinze cents ans par les pieds de leurs pères. La physionomie des lieux et des hommes a bien changé pourtant : l'élégant palais Doria, chef-d'œuvre de Valvasori, le palais Sciarra, le palais Torlonia, aussi riche que son propriétaire, les palais Chigi et Raspoli ont remplacé les portiques d'Europe, de Pola, de Constance ; aux temples de Minerve, d'Isis, de Sérapis, ont succédé les églises de Sainte Marie *in monte*, de Jésus-et-Marie, de Saint-Charles, de Sainte-Marie *in via Lata* ; au lieu de ces Quirites énergiques, luttant demi-nus sur le gazon, ou retrempant leur vigueur dans l'eau jaune du Tibre, on ne trouve plus qu'une race énervée, effacée, étriquée dans son habit noir, ayant à peine la force de fumer le cigare et de se traîner, en saluant de la tête et du doigt, de la porte del Popolo au palais de Venise.

Le peuple, lui, n'est pas dégénéré et non moins fidèle à la tradition, mais avec plus d'activité et d'intelligence. Il recompose quelquefois l'histoire dans ses fêtes, comme j'en eus la preuve en descendant au Corso, le second jeudi d'octobre.

A cette époque de l'année, les anciens Romains célébraient les féries de Vertumne, dieu des jardins. On le couronnait de fleurs, on en couvrait les puits et les fontaines, et des courses de chars, des bouquets donnés par les pontifes en l'honneur de l'hiver, signalaient ce mois, le plus heureux pour Rome, car il ramène les jours sans canicule et sans *malaria*. Reproduisant encore les mythes poétiques du paganisme, tous les lundis et les jeudis d'octobre, les Transtévérines courent joyeusement la ville. Parées de leur plus frais costume, qui, d'ordinaire, consiste en une sorte de basquine de velours vert, ou amaranthe, un jupon de couleur et un chapeau de castor orné de roses ou de plumes, elles se promènent quatre à quatre en *legno* découvert, en chantant, agitant des bouquets, et accompagnant leurs chansons du ronflement sourd et des grelots du tambour de basque.

Assis devant le *cambio monete* du spirituel Baldini, le changeur artiste de Rome, le fougueux *Verdiano* qui, pour un nouvel opéra de Verdi, son maëstro, donnerait la moitié de ses piles d'écus romains, je suivais de l'œil ces pimpantes Transtévérines, si gaies, et si roses sous leurs chapeaux fleuris, lorsqu'un énorme bouquet, lancé par une des plus folles, vint s'effeuiller sur mes genoux. Je me levai, croyant à une méprise, et cherchant à qui s'adressait la provocation ; mais le *legno* d'où elle partait s'était arrêté, et celle qui occupait, comme la plus belle, la place d'honneur, à côté du *cocchiere*, m'appelait évidemment, en criant : *Signore! signore francese, eccomi!...* C'est moi, seigneur français ! Je m'avançai ; mais j'avais beau consulter mes souvenirs, je n'y trouvais rien qui se rattachât, de près ou de loin, à la belle Transtévérine : ce fut elle qui illumina ma mémoire. Après avoir joui quelque temps de mon embarras : Comment! s'écria-t-elle, avec l'accent plein et vibrant de son faubourg; comment, seigneur français, vous avez oublié la petite Severina de la Longara?

Je poussai un cri de surprise ! A mon premier voyage à Rome, en 1843, la plus agréable de mes courses quotidiennes avait pour but le palais Corsini : ce palais renferme l'une des meilleures bibliothèques de la ville, que son noble propriétaire met gracieusement à la disposition des savants et des étrangers. Attiré par la richesse du fonds et la courtoisie des custodes, je m'y rendais tous les jours, et avais coutume, en sortant, d'aller me reposer, jusqu'à l'angélus, à côté du tombeau du Tasse, sous les tilleuls de la plate-forme de Sant'-Onofrio. Tout près du palais Corsini, se trouvait une marchande de limons et de *sigarri*, dont la petite fille m'attendait chaque jour, à trois heures, au bas de l'escalier de la bibliothèque, pour m'apporter un cigare et du feu : deux baïoques, trois quelquefois, qui la rendaient bien heureuse, payaient cette attention. Or, neuf ans s'étaient écoulés ; l'enfant, qui avait des traits charmants, était devenue l'une des plus ravissantes femmes de Rome, et

jamais, dans la reine des fêtes d'octobre de 1852, je n'aurais, certes, reconnu *la bambina* du Transtévère !

— Signore, me dit-elle, en riant de mon étonnement, je me marie après-demain, et veux vous montrer mon promis !...

— Volontiers, Severina ; mais quand ?..

— Tout de suite, si vous voulez ?

— Où est-il ?...

— A San-Paolo, où nous allons manger la *frittata*.

— Je vais prendre un *legno*. En voilà un, reprit-elle ; venez avec nous !... Oui, oui, crièrent les quatre autres, venez avec nous ! Au fait, me dis-je, pourquoi non ?... Nous serons bien un peu serrés, mais le proverbe a raison : *Non e miel senza mosche* (il n'y a pas de miel sans mouches) ; puis, Saint-Paul est à deux pas, *via! cocchiere*, à *San-Paolo !*... Une allée de deux milles de long, bordée de chaque côté par deux lignes de robiniers, aux feuilles découpées à jour, comme de la dentelle, conduit de l'ancienne porte Ostiense à la basilique du grand apôtre. Cinq ou six cahutes, qu'entourent des cabinets couverts de roseaux, s'élèvent un peu en avant du portique de l'église, sur le bord du Tibre. C'est là que nous nous arrêtâmes. Ce gai pèlerinage est un des amusements nationaux de Rome moderne. Les gens du peuple, et ceux de la classe aisée même, ne conçoivent pas de plaisir plus doux : aller manger l'omelette à l'huile à Saint-Paul, c'est couronner une journée de fête. Après la *frittata*, il n'y a plus rien à désirer.



Le comte Mastaï (Pie IX) enseignant à lire aux enfants de l'hospice Giovanni. Dessin de G. Janet.

La nôtre nous attendait, préparée d'avance par les soins des parents des jeunes filles et du fiancé de Severina, robuste tailleur de pierres (*scarpellino*), dont le visage se rembrunit singulièrement à mon aspect. Pour chasser cette humeur, qui sentait son coup de couteau d'une lieue, la Transtévérine n'eut qu'à lui jeter deux mots à l'oreille. Alors sa physionomie farouche s'éclaircit, il daigna me faire une inclination de tête, et nous nous assîmes. Je crus devoir, toutefois, me ménager ses sympathies, en annonçant tout haut : d'abord, que je partais le lendemain, et puis que je ne toucherais pas à la *frittata*, à moins que Scipione (tel était le nom du promis), ne m'autorisât à offrir à sa fiancée, comme cadeau de noces, une paire d'*orecchini* (boucles d'oreilles) d'or. Cette double déclaration amena

le sourire sur toutes les lèvres : je me trouvai aussitôt de la famille, et le festin fut joyeux.

En ces occasions, il n'est pas de bonnes fêtes sans danses : le tambour de basque frémissait déjà sourdement sous le doigt impatient de nos *belline*, mais ces préludes cessèrent tout à coup, à l'apparition d'un nouveau groupe de Transtévérines : elles dansaient toutes au son du tambour, que frappait avec une sorte de frénésie la plus âgée de la bande. Celle-ci pouvait avoir de vingt à vingt-deux ans ; mais qui l'avait vue une fois ne devait jamais l'oublier. Avec une taille et une physionomie de statue antique, elle avait une pose un peu théâtrale peut-être, mais pleine de grâce et de majesté. Ses yeux noirs lançaient des éclairs, et elle déployait dans sa danse sauvage une ardeur, un abandon et une fougue dont rien ne saurait donner l'idée. A mesure qu'elle allait, tournant avec une rapidité vraiment vertigineuse, le tambour volait dans ses mains, et tournoyait comme une roue au-dessus de sa tête, versant, à travers ses grondements sourds, des flots de notes frénétiques. Tant que dura cet étrange ballet, je gardai le silence comme les autres ; mais quand la danseuse tomba, hors d'haleine, à mon côté :



Types et costumes romains, ecclésiastiques, civils et militaires. Dessin de V. Foulquier.

— Severina, dis-je, à voix basse, quelle est cette femme pâle ?...

— Une pauvre fille bien malheureuse, signore.

— Eh ! quoi ? aurait-elle perdu la raison ?...

— Cela vaudrait mieux, signore amico, murmura le tailleur de pierres.

— Que lui est-il donc arrivé ?...

— Un malheur et une terrible aventure, qu'elle va vous conter elle-même, car parler aux autres de son chagrin ne lui déplaît pas et la soulage. Franceschina, ajouta-t-il, bois ce verre d'Orvieto et dis à ce *forestiere* (étranger) ce qui t'arriva l'avant-veille de la Toussaint, à Santa-Maria Transpontina ?...

— Est-ce par simple curiosité, qu'il veut savoir cela, *lui*, me demanda Franceschina ?...

— Non, répondis-je avec émotion ; c'est par sympathie vraie et cordiale.

— Écoute, dit-elle, en me serrant la main. J'avais, il y a trois ans, un promis, comme Severina, qui allait m'épouser : avec la permission de ma mère et du *padre* mon

confesseur. Je lui donnai mon cœur de bonne foi. Comme gage de la promesse, nous échangeâmes les anneaux devant l'image de la Madone : je pris cette alliance, et il reçut de moi une bague antique, trouvée dans un tombeau de la voie Appia. Maudite bague ! elle nous porta malheur. Quelques jours avant le mariage, auquel mon père, qui aurait préféré pour gendre un cousin de Marino, ne consentait que très à regret, on fit la révolution. Ah ! Dieu! signore, quel désastre pour nous! Mon père qui savait bien que Sebastiano deviendrait soldat, ne voulut plus qu'on parlât de noces. Après la guerre, disait-il toujours, après la guerre ! Tes compatriotes vinrent à la villa Panfili. On se battait là tous les jours, et on eût beau dire, je ne quittai plus la porte San-Pancrazio ; car mon promis était au Vascello, avec les soldats de Garibaldi. Hélas! hélas ! je ne devais pas le revoir vivant. Le 29 juin, au soir, on rapporta beaucoup de Romains blessés, et beaucoup d'autres qui ne souffraient plus. Parmi ces derniers était Sebastiano. J'avais perdu connaissance, et ne revins à moi qu'à la maison.

— Je vous plains, lui dis-je, touché de ses larmes.

Le lendemain, entendez-vous, signore, le lendemain ! ils ne laissaient pas même passer un jour, mon père m'ordonna d'épouser le cousin de Marino, et comme je fondais en pleurs, ma mère me dit d'obéir, et chacun parla comme ma mère! Désespérée, éperdue, je tombai à leurs pieds. Ils furent inflexibles. Eh bien! leur dis-je, sacrifiez-moi, tuez-moi, marchez-moi sur le cœur, j'y consens, pour ne pas être devant Dieu une fille rebelle; mais Sebastiano a ma bague, et tant que je ne l'aurai pas moi-même retirée de son doigt, la promesse tient, je ne puis être à un autre. Mon père convint que j'avais raison et le cousin aussi. Les parents se consultèrent, et il fut décidé qu'à la nuit j'irais prendre la bague au doigt du cadavre de Sebastiano. Mon père, ma mère, le padre confesseur, et le cousin, devaient m'accompagner. Celui-ci pâlit, hésita, et finit par refuser de nous suivre. Son trouble me donnait des soupçons : j'insistai, et il fallut bien qu'il vînt; mais il était encore plus tremblant et plus pâle que moi !...

— Je le conçois sans peine. Et vous retrouvâtes le malheureux fiancé ?...

— Dans l'église de Santa-Maria Transpontina. Il était là, raide et glacé, au milieu de beaucoup d'autres. Le Père dit une prière, mes parents se mirent à genoux, et tandis que je sanglotais, le cousin de Marino s'évanouit, ce qui me surprit d'autant plus qu'il était dur de cœur et passait pour avoir vécu dans la Macchia avec les brigands.

— Pauvre fille ! vous eûtes besoin d'un grand courage !

— Oui, oui, on avait beau m'encourager, il m'était impossible de toucher à cette bague et de ne pas baigner le cadavre de larmes; enfin, ils me pressaient tant à voix basse que je l'essayai, mais en vain; pour l'arracher de cette main gonflée par la mort, il eût fallu couper le doigt. L'odieux cousin ne craignit pas de le proposer, mais je le regardai d'un air qui lui en eût ôté l'envie. Une nouvelle tentative de ma part ne réussit qu'à déplacer le cadavre, qui tomba sur les mains. Un cri s'échappe de ma poitrine : je ne pleurais plus, je ne souffrais plus, j'étais folle d'indignation et de colère. Sebastiano avait été frappé par derrière, à bout portant, et la bourre restée dans ses habits, la bourre qui avait poussé la balle du *traditore* était une lettre que le malheureux m'écrivait la veille et qu'on m'avait volée !...

Je saisis le bras de mon père et, l'entraînant de force, je lui montrai ce papier... Assassiné ! dit-il, en reculant, ce n'est pas moi !... Jurez-le, mon père, devant le mort et la Madone! Il le jura. Je me tournai aussitôt vers le cousin. Il venait de disparaître...

— Le misérable avait tué son rival ?...

— Comme un lâche qu'il est, oui, signore ! mais s'il revient jamais à Rome !...

— Je comprends maintenant la danse et la musique de tout à l'heure. Mais savez-vous ce qu'il faut faire, Franceschina ?...

— Oui, signore ; aller rejoindre Sebastiano, le plus tôt qu'il plaira à Dieu !...

Devant cette douleur sans faiblesse, je m'arrêtai respectueusement et me hâtai, pour dissiper nos impressions lugubres, d'appuyer l'avis de Scipione, qui proposait à ses amis de visiter l'église.

Qu'on se figure un temple de deux cent quarante pieds de long, indépendamment de la tribune, et de cent trente-huit de large, orné de cent vingt colonnes, dont quatre-vingts divisant la basilique en cinq nefs. Vingt-quatre de ces colonnes, d'un seul bloc de marbre violet, appartinrent au tombeau d'Adrien : deux piliers énormes en marbre salin de quarante-deux pieds de hauteur et d'une circonférence de trois mètres, soutenant le grand arc de la tribune; un pavé formé de fragments de marbres funèbres, couverts encore d'inscriptions; une mosaïque du cinquième siècle, représentant Jésus-Christ entouré de vingt-quatre vieillards et des deux grands apôtres; au haut de la grande nef, les portraits de vingt-cinq papes, depuis saint Pierre jusqu'à Pie VII ; un maître autel sous lequel reposent les reliques du tailleur de cuir de Tarse, décoré de quatre colonnes d'un beau porphyre et d'un baldaquin gothique en forme de pyramide ; puis, un admirable crucifix en bois sculpté par Cavallini ; la statue de sainte Brigitte, chef-d'œuvre de Stefano Maderno ; un saint Etienne de Fontana, et de précieuses peintures de Fentebuoni et de Lanfranc : telles étaient les merveilles de la basilique Ostiense, tel était Saint-Paul, jusqu'à la nuit du 16 juillet 1823.

Dans cette nuit néfaste, un réchaud oublié sur le toit, par un conciatetti ou couvreur, alluma un incendie qui détruisit en quelques heures l'ouvrage de quinze siècles. Tout fut consumé. Grâce au zèle apostolique de Léon XII et de ses successeurs, la basilique sort aujourd'hui de ses cendres : déjà le clocher, encore enveloppé d'échafaudages, atteint la hauteur de celui qu'abattit le feu : les murs sont intérieurement revêtus de marbre, une nouvelle forêt de colonnes, en granit du Simplon, trace les allées des cinq nefs ; quatre beaux piliers d'albâtre oriental, donnés par le pacha d'Egypte, ornent le grand autel. Le plafond et son élégante corniche étincellent de dorures. Mais quoique la reconstruction marche rapidement, et qu'un Grégoire XVI en marbre, seul dans la nef du nord, semble en activer les travaux, comme de son vivant, qui peut ressusciter ces vieilles merveilles de l'art consacrées par les siècles, retrouver les grandes poutres coupées sur le Liban , la porte de bronze fondue à Constantinople, et rendre à la basilique solitaire du Tibre ce frémissement chrétien qui passait sur l'âme de ses visiteurs ?...

En sortant de Saint-Paul, une irrésistible émotion vous entraîne vers la croix, et vous ramène impérieusement, comme si l'on était poussé par des mains invisibles, aux premiers temps du christianisme. Résister serait impossible : il faut voir Saint-Pierre, les basiliques primitives et ces ténébreuses catacombes imprégnées du sang des martyrs. C'est par là que je commençai.

MARY-LAFON.

(*La suite à un prochain numéro.*)

ANECDOTES CONTEMPORAINES.

LES GANTS D'OMER-PACHA.

Les grands faits de la guerre d'Orient n'entrent point dans notre humble cadre; mais nous pouvons glaner, en simple curieux, des anecdotes sur les héros de cette Iliade.

En voici une qui a été révélée par M. Edmond Texier, et qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

Il y a quinze ou vingt ans à peu près, un jeune homme se présentait à Widdin, et demandait Hussein-Pacha, commandant de cette place. Ce jeune homme était beau comme une femme et imposant comme un demi-dieu. Il avait le teint blanc et pur, les yeux doux et pénétrants, la taille souple et vigoureuse. Les Turcs, qui ont la superstition des physionomies, le reçurent avec cordialité et respect, et lui indiquèrent la demeure du pacha.

Hussein campait devant Widdin, sous une superbe tente. Le jeune inconnu se présenta à l'audience, juste à l'instant où Hussein se réveillait d'assez mauvaise humeur.

« — Que veux-tu ? demanda-t-il brusquement au solliciteur importun.

« — Entrer au service de Votre Excellence.

« — Je n'ai déjà que trop de serviteurs. Va-t'en. »

En Turquie, les hommes de la condition la plus humble peuvent offrir des présents à un grand seigneur, sans blesser les convenances. Le jeune homme tira donc de sa poche un petit paquet, soigneusement enveloppé, qu'il remit au pacha, en le suppliant de l'accepter.

« — Qu'est-ce que cela ? fit le pacha, quand il eut ouvert le paquet.

« — Des gants, Excellence.

« — Et à quoi cela sert-il ?

« — Quand vous marcherez au soleil, ses rayons ne brûleront pas vos mains (celles d'Hussein étaient fort blanches), et quand vous tiendrez la bride de votre cheval, vos doigts ne seront point blessés par la dureté du cuir.

« — Et comment met-on ces gants ? »

Le jeune homme passa un gant au pacha.

« — Maintenant, à l'autre. »

Le jeune homme lui rendit le même service. Hussein frappa alors trois fois dans ses mains, qu'il tint élevées au-dessus de sa tête, pendant que les officiers de sa suite entraient et restaient émerveillés devant la paire de gants.

Grâce à cette paire de gants, qui fit pendant longtemps l'admiration du pacha et de son état-major, l'inconnu fut admis au service de Hussein, et devint son aide de camp de confiance.

Or, cet inconnu était Michel Hattas, originaire de Croatie, ancien sous-inspecteur des ponts et chaussées d'Autriche, — aujourd'hui Omer-Pacha, général en chef des armées ottomanes (1).

Comment ce jeune homme sans patrie, ce fugitif sans ressource, ce Germain devenu Turc, était-il arrivé à jouer son avenir et sa destinée sur une paire de gants ? Cette histoire n'est pas moins curieuse que celle de l'audience de Hussein-Pacha.

Quatrième fils de Pierre Hattas, noble et pauvre lieutenant autrichien, Michel était si chétif en son enfance, qu'il ne vécut que par un prodige de l'amour maternel.

(1) Voy. son portrait dans le numéro de janvier dern., p. 120.

A dix-huit ans, il s'engagea et fut placé dans la direction des ponts et chaussées de Carlstadt. A vingt ans, il était nommé sous-inspecteur à Zara, en Dalmatie.

Compromis dans une affaire politique, il s'exila de lui-même, et gagna la frontière turque, avec quelques sequins dans sa poche.

Le premier village ottoman qu'il traversa s'appelant *Omer-Unas*, il prit le nom d'Omer avec le turban, et s'avança au hasard dans la province de Bosnie. Des rouliers le rencontrent, l'attaquent, le dévalisent, lui ôtent jusqu'à ses habits, et le laissent tout nu sur la grande route. Un paysan le recueille, lui donne un vêtement et quelque monnaie. Il arrive ainsi jusqu'à Boujalouka, où il entre, pour vivre, comme commis, dans la boutique d'un marchand.

C'est là que l'attendait une consolation, qui faillit le détourner des sentiers ardus qui le menaient à la gloire.

Le marchand avait une fille charmante. Omer s'en aperçut aux battements de son cœur. La jeune fille, de son côté, ne put voir sans émotion cet exilé poursuivi par le sort, ce brave et savant ingénieur réduit à l'état de commis, cette main fine et blanche, mais énergique et vaillante, qui frémissait de tenir une plume au lieu de tenir une épée.

Les deux jeunes gens se comprirent sans se parler, et le père les comprit à son tour, sans avoir besoin de leurs confidences.

Il envoya, un beau matin, à Omer, deux cassettes : l'une contenait un anneau de mariage et l'inventaire de son commerce ; l'autre, une bourse pleine d'or et un sabre de Damas.

Omer devina le choix qui lui était offert : la fortune du négociant et la main de sa fille ; ou le départ et la vie militaire, avec les frais de route jusqu'au camp le plus proche.

Omer garda le livre et l'anneau, et rendit au marchand le sabre et la bourse.

Le lendemain, les deux jeunes gens étaient fiancés dans un joyeux banquet de famille.

Mais, le surlendemain, la jeune fille, écrasée par son bonheur, tombait malade, pour ne plus se relever.

Le père et le fiancé la soignèrent huit jours et huit nuits, et recueillirent, en pleurant, son dernier soupir.

Puis le marchand, reprenant le sabre et la bourse, les tendit de nouveau au jeune homme, en lui disant :

— Dieu l'a voulu ! c'était écrit ! Que la gloire vous soit plus fidèle que le bonheur !

Omer accepta l'arme cette fois, et, baisant la main glacée de sa fiancée morte, s'achemina vers Widdin, où il devint aide de camp de Hussein, comme on l'a vu.

Après la mort du pacha de Widdin, Omer se rendit à Constantinople, où il s'éleva rapidement de grade en grade jusqu'à celui de mushir, et se trouva, en 1852-54, désigné, par son mérite et ses succès, au commandement suprême des forces ottomanes contre la Russie.

Et voilà ce que peut produire une paire de gants, — placée en bonnes mains.

PITRE-CHEVALIER.

SCENES DE LA VIE MILITAIRE.

LE TAMBOUR BILBOQUET.

Il y avait, en 1812, au 9e régiment de ligne, un petit tambour qui n'avait que neuf ans. C'était un enfant de troupe, qui s'appelait Frolut de son véritable nom, mais que les soldats avaient surnommé Bilboquet. En effet, il avait un corps si long, si maigre et si fluet, surmonté d'une si grosse tête, qu'il ressemblait assez à l'objet dont on lui avait donné le nom.

Frolut ou Bilboquet (comme vous voudrez) n'était pas, du reste, un garçon autrement remarquable. Le tambour-maître lui avait si souvent battu la mesure sur les épaules



Bilboquet jouant à la main chaude. Dessin de J. Duvaux.

avec sa grande canne de jonc, que l'harmonie du *ra* et du *fla* avait fini par lui entrer dans la tête et dans les poignets. Voilà tout. Mais il ne portait pas le bonnet de police hardiment suspendu sur l'oreille droite, comme les moindres fifres le faisaient; il ne savait pas non plus marcher en se dandinant agréablement, à l'exemple de ses supérieurs; et un jour de paye qu'il avait voulu laisser pendre son sabre par devant et entre ses jambes, comme les élégants du régiment, il s'était embarrassé les pieds en courant, et était tombé sur le nez, qu'il s'était horriblement écorché, à la grande joie de ses camarades. On riait beaucoup de lui, qui ne riait de personne, de sorte qu'il n'y avait pas égalité. Aussi, avait-il dans ses habitudes un fonds de sauvagerie bien rare à son âge. Eh! comment en eût-il été autrement? Souvent il avait voulu faire comme les autres; mais, par un guignon inconcevable, il ne réussissait à rien. Quand il jouait à la drogue, il perdait toujours; et, soit malice des autres tambours, soit qu'il eût, en effet, un nez en pomme de terre, comme le prétendait son camarade de gauche, qui, tous les matins, lui répétait la même plaisanterie, en lui disant : — Range ton nez, que je m'aligne! — soit toute autre cause, toujours est-il que la drogue qu'on lui mettait sur le nez le pinçait si horriblement que les larmes lui en venaient aux yeux. D'autres fois, quand on jouait à la main chaude et qu'il était pris, au lieu de le frapper avec les mains (et des

mains de grenadiers, larges comme des battoirs de blanchisseuses, c'était déjà bien honnête), on prenait des ceinturons, sans en ôter souvent les boucles ; il y en avait même qui ôtaient leurs gros souliers à clous et qui s'en servaient pour jouer. Le pauvre Bilboquet se relevait alors furieux, pleurant de rage et de douleur ; il s'en prenait à tout le monde et ne devinait jamais. Puis, quand on était fatigué de lui avoir ainsi meurtri les doigts, on le chassait en l'appelant *cagne* et *pleurard*. Le lendemain, on retournait à l'exercice ; et comme le malheureux petit tambour avait encore les mains tout endolories de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient pas toujours parfaits, et la canne de jonc du tambour-maître venait immédiatement rétablir la mesure. Vous comprenez qu'il y avait de quoi dégoûter Bilboquet des plaisirs militaires ; aussi, comme je vous le disais tout à l'heure, il était très-peu communicatif, et se tenait toujours à l'écart.

Un jour, c'était le 27 juillet, le général qui commandait la brigade dont son régiment faisait partie reçoit de l'Empereur l'ordre de s'emparer d'une position qui était de l'autre côté d'un énorme ravin.

Ce ravin était défendu par une batterie de six pièces de canon, qui enlevait des files entières de soldats, et, pour arriver à l'endroit qu'avait désigné l'Empereur, il fallait



Bilboquet et le Juif de Smolensk. Dessin de J. Duvaux.

s'emparer de cette batterie. A ce moment le régiment de Frolut était sur le bord de la Dwina; car le fait que je rapporte s'est passé dans la campagne de Russie. Tout à coup on voit arriver au grand galop un aide de camp du général, qui apportait l'ordre à deux compagnies de voltigeurs de s'emparer de cette batterie. C'était une opération hardie, et où il y avait à parier que périraient plus des trois quarts de ceux que l'on y envoyait; aussi les voltigeurs, malgré leur intrépidité, se regardèrent-ils entre eux en secouant la tête, et en haussant les épaules; on en entendit même quelques-uns, et des plus anciens, qui dirent tout bas, en grognant et en se montrant les canons: « Est-ce qu'il croit, le général, que ces cadets-là crachent des pommes cuites? » ou bien : « Est-ce qu'il a envie de nous servir en hachis aux Cosaques, qu'il nous envoie deux cents contre cette redoute? »

— Soldats! s'écria l'aide de camp, c'est l'ordre de l'Empereur. Et il repartit au galop.

— Fallait donc le dire tout de suite, blanc-bec, dit alors un vieux sergent, en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil. Allons, allons, faut pas faire attendre le petit caporal; quand il vous a dit : Allez vous faire tuer, il n'aime pas qu'on rechigne.

Cependant il entrait encore quelque hésitation dans cette compagnie, et déjà deux fois le capitaine qui les commandait avait donné l'ordre au tambour-maître de

prendre deux tambours, de se mettre en avant et de battre la charge. Celui-ci restait appuyé sur sa grande canne, hochant la tête et peu disposé à obéir. Pendant ce temps, Bilboquet, à cheval sur son tambour et les yeux levés sur son chef, sifflait un air de fifre et battait le pas accéléré sur ses doigts. Enfin, l'ordre venait d'être donné une troisième fois au tambour-maître, et il ne paraissait pas disposé à obéir davantage, lorsque tout à coup Bilboquet se relève, accroche son tambour à son côté, prend ses baguettes, et, passant sous le nez du tambour-maître, le toise avec orgueil, lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il avait sur le cœur, et lui dit : «Eh bien ! viens donc, grande cagne ! »

Le tambour-maître veut lever sa canne; mais déjà Bilboquet était à la tête des deux compagnies, battant la charge comme un enragé. Les soldats, à cet aspect, s'avancent après lui, et courent vers la terrible batterie. Elle décharge d'un seul coup six pièces de canon, et des rangs de nos braves voltigeurs s'abattent et ne se relèvent plus. La fumée, poussée par le vent, les enveloppe, le fracas du canon les étourdit ; mais la fumée passe, le bruit cesse un instant, et ils voient debout, à vingt pas devant eux, l'intrépide Bilboquet battant la charge, et ils entendent son tambour, dont le bruit, tout faible qu'il est, semble narguer tous ces gros canons qui viennent de tirer. Les voltigeurs courent toujours, et toujours devant eux le tambour et son terrible *rrrlan*, *rrrlan*, qui les appelle. Enfin, une seconde décharge de la batterie éclate et perce d'une grêle de mitraille les restes de deux belles compagnies. A ce moment, Bilboquet se retourne et voit qu'il reste à peine cinquante hommes des deux cents qui étaient partis, et aussitôt, comme transporté d'une sainte fureur de vengeance, il redouble de fracas : on eût dit vingt tambours battant à la fois ; jamais le tambour-maître n'avait si hardiment frappé une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau et entrent dans la batterie, Bilboquet le premier, criant à tue-tête aux Russses : « Les morceaux en sont bons, les voici ; attendez ! attendez ! »

Pendant ce temps, l'Empereur, monté sur un tertre, regardait exécuter cette prise héroïque. A chaque décharge il tressaillait sur son cheval isabelle; puis, quand les soldats entrèrent dans la batterie, il baissa sa lorgnette, en disant tout bas : « Braves gens !... » Et dix mille hommes de la garde qui étaient derrière lui se mirent à battre des mains, à applaudir en criant : « Bravo, les voltigeurs !!! » Et ils s'y connaissaient, je vous jure !

Aussitôt, sur l'ordre de Napoléon, un aide de camp courut jusqu'à la batterie et revint au galop.

— Combien y sont-ils entrés? dit l'Empereur.

— Sire, quarante et un, répondit l'aide de camp.

— Quarante et une croix demain, dit l'Empereur en se retournant vers son major général.

Véritablement, le lendemain, tout le régiment forma un grand cercle autour des restes des deux compagnies de voltigeurs, et on appela successivement le nom des quarante braves qui avaient pris la batterie, et l'on remit à chacun d'eux la croix de la Légion-d'honneur. La cérémonie était finie, et tout le monde allait se retirer, lorsqu'une voix sortit du rang et fit entendre ces mots avec un accent de surprise : « Et moi !... moi !... je n'ai donc rien?»

Le général qui distribuait les croix se retourna et vit planté devant lui notre camarade Bilboquet, les joues rouges et l'œil presque en larmes.

— Toi! lui dit-il, que demandes-tu ?

— Mais, mon général, j'en étais, dit Bilboquet presque en colère; c'est moi qui battais la charge en avant, c'est moi qui suis entré le premier.

— Que veux-tu, mon garçon ! on t'a oublié, répondit le général ; d'ailleurs, ajouta-t-il, tu es encore bien jeune, et on te la donnera *quand tu auras de la barbe au menton*. En attendant, voilà de quoi te consoler.

En disant ces mots, le général tendit une pièce de quarante francs au pauvre Bilboquet, qui la regarda sans penser à la prendre. Il s'était fait un grand silence autour de lui ; chacun le considérait attentivement et demeurait immobile devant le général ; de grosses larmes roulaient dans les yeux du petit tambour. Ceux qui l'avaient le plus maltraité paraissaient attendris, et peut-être allait-on élever une réclamation en sa faveur, lorsqu'il releva vivement la tête, et dit au général : « Donnez toujours; ce sera pour une autre fois. »

Et, sans plus de façon, il mit la pièce dans sa poche, et s'en retourna dans son rang, en sifflant d'un air délibéré.

A partir de ce jour, on ne se moqua plus autant du petit Bilboquet; mais il n'en devint pas plus communicatif ; au contraire, il semblait rouler dans sa tête quelque fameux projet ; et, au lieu de régaler ses camarades, comme ils s'y attendaient, il serra soigneusement son argent.

Quelque temps après, les troupes françaises entrèrent à Smolensk, victorieuses et pleines d'ardeur : Bilboquet en était, et, le jour même de l'arrivée, il alla se promener par la ville, paraissant très-content de presque tous les visages ; il les considérait d'un air riant, et semblait les examiner comme un amateur qui veut choisir des marchandises.

Il faut vous dire cependant qu'il ne regardait ainsi que les paysans qui portaient de grandes barbes. Elles étaient, sans doute, très-belles et très-fournies, mais toutes d'un roux si laid, qu'après un moment d'examen Bilboquet tournait la tête et allait plus loin. Enfin, en allant ainsi, notre tambour arriva au quartier des Juifs. Les Juifs, à Smolensk, comme dans toute la Pologne et en Russie, vendent toutes sortes d'objets, et ont un quartier particulier. Dès que Bilboquet y fut entré, ce fut pour lui un vrai ravissement : imaginez-vous les plus belles barbes du monde, noires comme de l'ébène; car la nation juive, toute dispersée qu'elle est parmi les autres nations, a gardé la teinte brune de sa peau et le noir éclat de ses cheveux. Voilà donc Bilboquet enchanté. Enfin, il se décide et entre dans une petite boutique où se trouvait un marchand magnifiquement barbu. Le marchand s'approche de notre ami et lui demande humblement, en mauvais français :

— Qué foulez-fous, mon betit monsir?

— Je veux ta barbe, répondit lestement Bilboquet.

— Mon parpe ! dit le marchand stupéfait, fous foulez rire?

— Je te dis, vaincu, que je veux ta barbe, reprend le vainqueur superbe, en posant la main sur son sabre; mais ne crois pas que je veuille te la voler : tiens, voilà un Napoléon de quarante francs, tu me rendras mon reste.

Le pauvre marchand voulut faire entendre raison au petit Bilboquet; mais il était entêté comme un cheval aveugle, et il s'engagea une dispute, qui attira bientôt quelques soldats. Ils entrèrent pour s'informer du motif de la querelle, et ils trouvèrent l'idée du tambour si drôle, qu'ils obligèrent le pauvre Juif à lui céder sa barbe, et l'un d'eux, Gascon, et perruquier du régiment, tira des rasoirs de sa poche, et se mit à raser le marchand, sans eau ni savon; puis, après l'avoir horriblement écorché, il remit sa tonte à Bilboquet, qui l'emporta triomphant.

En arrivant au régiment, il la fit coudre par le tailleur sur un morceau de peau d'âne, d'un tambour crevé, et sans rien dire à personne de son dessein, il la mit au fond de

son sac. On en causa pendant quelques jours, mais il fallut bientôt songer à autre chose, et personne ne pensait plus au petit Bilboquet, quand on entra à Moscou.

Alors arrivèrent les affreux malheurs que tout le monde connaît; il fallut battre en retraite à travers un pays désert et des neiges sans fin. Je ne veux pas vous faire un tableau de cet horrible désastre; c'est une chose trop vaste et trop épouvantable vraiment pour que je vous en parle cette fois : qu'il vous suffise de savoir que chacun s'en retournait comme il le pouvait, et que c'est à peine s'il revint quelques régiments réunis en corps d'armée et obéissant à ses généraux. Le 9e de ligne, celui de Bilboquet, était de ce nombre. Il était de l'arrière-garde, qui empêchait les milliers de cosaques, qui suivaient la retraite de l'armée, de massacrer les malheureux soldats isolés.

Un jour, ils venaient de franchir une petite rivière; et, pour retarder la poursuite des Russes, on avait essayé de faire sauter deux arches de pont en bois qu'on venait de traverser; mais les tonneaux de poudre avaient été posés si précipitamment, que l'explosion ne produisit que peu d'effet : les arches furent cependant démantibulées; mais toute la charpente appuyait encore sur une poutre qui la retenait, et qui, si l'ennemi fût arrivé, eût bientôt permis de reconstruire le pont.

Le général de brigade qui commandait, voyant que le salut d'une partie de l'armée dépendait de la destruction de ce pont, voulut envoyer quelques sapeurs pour abattre cette poutre et entraîner le reste de la charpente; mais, au moment où ils s'apprêtaient à s'embarquer, l'ennemi arriva de l'autre côté de la rivière et commença un feu si terrible, qu'il ne paraissait pas probable qu'aucun sapeur pût arriver vivant jusqu'à la fatale poutre. Aussi, allait-on se retirer en se contentant de riposter, lorsque tout à coup on voit s'élancer un soldat dans la rivière, une hache sur l'épaule : il plonge et reparaît bientôt; et, à sa grande barbe, on reconnaît que c'est un sapeur qui se dévoue au salut de tous. Tout le régiment, attentif, le suit des yeux, tandis qu'il nage et que les ennemis font bouillonner l'eau autour de lui d'une grêle de balles; mais le brave sapeur n'en avance pas moins vigoureusement. Enfin, il arrive après des efforts inouïs, monte sur le pied de la pile, et en quelques coups de hache abat le reste de la poutre qui semblait de loin énorme, mais qui était aux trois quarts brisée. Aussitôt la charpente des deux arches s'abîme dans la rivière, l'eau jaillit en l'air avec un fracas terrible, et l'on ne voit plus le brave sapeur. Mais tout à coup, parmi les débris qui surnagent, on l'aperçoit se dirigeant vers la rive. Tout le monde s'y élance, rempli d'admiration et de joie; car, malgré tant de malheurs, on était joyeux de voir faire de si nobles actions; on tend des perches au nageur, on l'excite, on l'encourage; le général lui-même s'approche de l'eau, et n'est pas peu étonné d'en voir sortir, qui? Bilboquet avec une grande barbe noire au menton.

— Qu'est-ce que c'est que ça? s'écrie-t-il, et que signifie cette mascarade?

— C'est moi, dit le tambour, c'est Bilboquet, à qui vous avez dit qu'on lui donnerait la croix quand il aurait de la barbe au menton. En voici une qui est fameuse! j'espère... Allez, allez, je n'y ai rien épargné; il y en a pour votre pièce de quarante francs.

Le général demeura stupéfait de tant de courage et de finesse à la fois. Il prit la main à Bilboquet comme s'il eût été un homme, et lui donna sur-le-champ la croix que lui-même portait à sa boutonnière, et qu'il avait gagnée aussi à force de bravoure et de services.

A partir de cette époque, les plus anciens du régiment saluaient Bilboquet avec amitié, et le tambour-maître ne lui donna plus de coups de canne sur les épaules.

Feu Frédéric SOULIÉ.

MUSÉE DES SOUVERAINS AU LOUVRE (1).

LE MIROIR ET LE BOUGEOIR DE MARIE DE MÉDICIS.

— Pour vous donner une idée de l'intérêt qu'offrent ces reliques royales, me dit l'archiviste ***, en m'introduisant dans la *Salle des Bourbons*, contemplez seulement ces deux petits chefs-d'œuvre de l'art vénitien, ce miroir de toilette et ce bougeoir, envoyés par la Sérénissime République à Marie de Médicis, femme d'Henri IV.

La reine en fut si charmée, qu'elle garda à son service l'homme qui les lui apportait de Venise.

Cet homme était une espèce de philosophe, cachant la sagesse d'un Mentor sous le franc-parler d'un bouffon de cour. Il le montra bien à la souveraine inconstante, dont il sut captiver le cœur et l'esprit jusqu'au bout.

Quand il posa le miroir et le flambeau sur la table de Sa Majesté, il lui dit, en souriant dans sa barbe :

— Je vous préviens, madame, qu'à la lueur de cette lumière, je verrai vos pensées dans cette glace, toutes les fois que vous y mirerez votre visage.

— J'accepte la gageure, répondit la reine; et vous me ferez, chaque soir, la lecture dans ce livre transparent.

Lorsque Marie de Médicis se releva, après avoir mis au monde le Dauphin (depuis Louis XIII) :

— Que dit le miroir fatidique? demanda-t-elle au Vénitien.

— Que vous croyez avoir donné à la France un aiglon, mais que vous lui avez donné simplement une colombe. Tel qu'il est, cet enfant serait le bon ange de votre ménage, si vous en chassiez le mauvais génie de vos caprices.

Ces paroles valurent à Henri IV quelques semaines de repos dans son intérieur; mais l'humeur fantasque de *Marion* ne tarda pas à y ramener l'enfer « d'où le roi se sauvait », malgré le bon Sully.

Couronnée à Saint-Denis, le 13 mai 1610, Marie de Médicis apprit le lendemain qu'elle était veuve par l'assassinat de son mari.

Le confident hésita à lire dans le miroir. Sommé enfin par la reine, il osa lui dire à l'oreille :

— La glace prétend que vous n'êtes pas « assez surprise ni assez affligée de la mort d'un des plus grands rois

(1) Voyez la table du tome XX et octobre dernier.

qu'ait eus la France » (1). Vous ne pensez qu'à être régente, et Henri IV n'a pas eu le temps de vous donner ce titre...

La reine pâlit, se mordit la lèvre, appela le duc d'Epernon, et le chargea de la faire nommer régente par le Parlement, entouré de troupes fidèles à sa cause. C'est ce qui eut lieu, comme vous le savez, quelques jours après.

Cette régence ne fut qu'une bataille de favoris : Léonora Galigaï, le maréchal d'Ancre, le duc de Luynes, etc., dont la reine partagea les vicissitudes, tantôt sur le trône, tantôt en prison, tantôt dans l'exil (2). Rappelée à la tête du Conseil, à la mort de Luynes, elle y imposa à Louis XIII un certain évêque de Luçon.

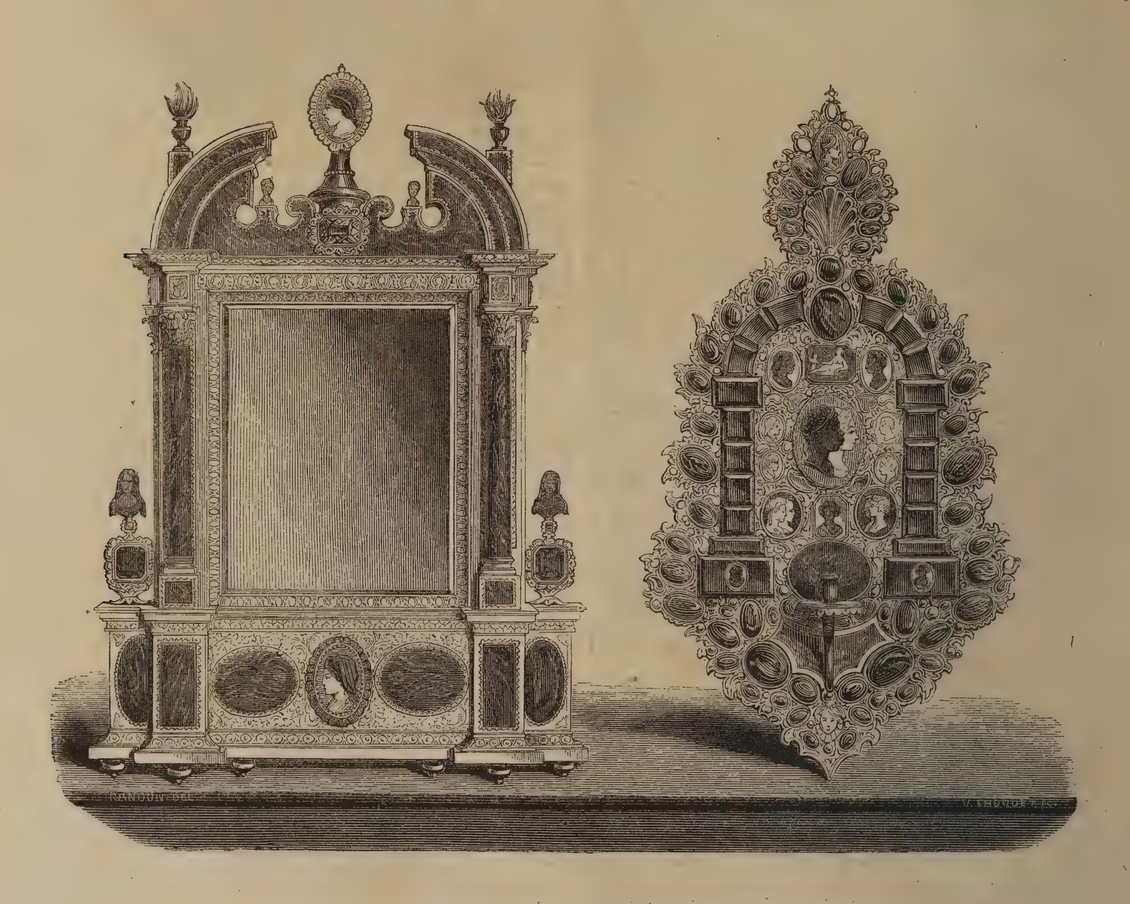
— Que voyez-vous dans le miroir? demanda-t-elle ce jour-là au philosophe.

— Un maître que vous prenez pour un esclave, et qui sera bientôt plus régent que la régente, et plus roi que le roi.

La fameuse *journée des dupes*, en jetant Marie au château de Compiègne, montra en effet ce qu'était l'évêque de Luçon, devenu le cardinal de Richelieu et l'arbitre de la France et de l'Europe.

Si vous allez à Cologne, on vous y fera voir une maison qui porte encore le nom de Marie de Médicis; vous y monterez dans une espèce de grenier qu'un pauvre dédaignerait pour demeure.

C'est là, cependant, que la reine, régente de France, celle qui avait bâti le palais du Luxembourg, termina ses jours, dans l'abandon, le dénûment et la détresse.



Musée des Souverains. — Miroir et bougeoir de Marie de Médicis.

De tous ses beaux meubles, auxquels elle tenait tant, de tous ses bijoux, qu'elle cachait dans sa paillasse à chaque déroute, elle n'avait conservé, dans son dernier exil, que le miroir et le flambeau de Venise, emportés par le fidèle et impuissant devin de ses malheurs.

— Que dit la glace prophétique? lui demanda-t-elle à son moment suprême.

— Que votre mort rachète votre vie, madame, et fera la honte de ceux qui font votre misère.

Le Vénitien aurait pu ajouter : « En même temps que votre mémoire se relèvera en France et votre statue dans vos palais, les deux joyaux de votre toilette retrouveront une place honorable au milieu des souvenirs de la monarchie, dans votre propre chambre nuptiale du Louvre, entre l'épée de combat de votre mari Henri IV et le fusil de chasse de votre fils Louis XIII, à côté de l'arbalète avec laquelle vous aimiez tant à tirer aux oiseaux. »

P.-C.

(1) Paroles textuelles du président Hainault dans son *Histoire.* Henri IV, de son côté, avait dit à Marie de Médicis : « Vous avez raison de demander que nos ans soient égaux, car la fin de ma vie sera le commencement de vos peines. » (*Histoire de la mère et du fils*, attribuée à Richelieu.)

(2) Voyez l'histoire de Concini et de Luynes, t. XIII du *Musée des Familles*, p. 323 et t. XIV, p. 209.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

WATTEAU.



La diseuse de bonne aventure, d'après le tableau de Watteau. Gravure de M. J. Fagnion.

En France, depuis deux siècles, la poésie et la peinture, se donnant la main, ont toujours voyagé de concert dans le chemin du génie, tantôt couronnées du laurier antique, tantôt couronnées de roses mondaines; tantôt sévères et le front levé, tantôt folâtres et souriantes. La même grandeur, la même force ou la même grâce les dominent ensemble. Le Poussin, Lesueur, Champaigne et Lebrun font bien pendant à Corneille, Molière, Boileau et Racine. Pour La Fontaine, il n'a point de pendant, mais il a été lui-même un poëte et un peintre. Au dix-huitième siècle, la grandeur et la naïveté s'effacent. Voltaire, qui n'est poëte que par ses grâces légères, est né en même temps que Watteau; c'est le même feu et le même caprice. Vers la fin du siècle, Greuze et Florian apparaissent au même horizon. Bientôt David et Prudhon viennent lutter noblement avec Marie-Joseph Chénier et André Chénier. A cette heure, qu'il y a cent poëtes qui vont au hasard, n'y a-t-il pas aussi cent peintres qui vont à l'aventure? L'inspiration passe dans le vent, dans le rayon de soleil, dans le parfum des roses; les peintres et les poëtes la recueillent avec le même amour.

Au dix-huitième siècle, Fontenelle a soutenu un curieux paradoxe sur l'inspiration : selon lui, l'inspiration est un baromètre qui varie, qui monte au génie, ou qui descend à la bêtise, selon l'inconstance du temps. Fontenelle affirme que tous les génies du grand siècle ont été illuminés par un soleil de feu, qu'ils ont grandi sous des saisons sans nuages, mais çà et là embellies par des orages magnifiques; il ajoute qu'à l'aurore du dix-huitième siècle, le soleil était plus doux, le ciel plus gai, les roses plus abondantes. Jamais on n'avait vu tant de jardins en France, jamais vents si légers n'avaient secoué dans l'air de si enivrants parfums. C'était une féerie, tout le monde souriait; la grâce française devenait coquette et recherchait l'éclat des couleurs.

Watteau avait deviné son siècle, à moins que le dix-huitième siècle n'ait été une copie de Watteau. Ainsi la belle Louise d'Orléans donnait des fêtes galantes, étudiées sur celles du peintre.

Antoine Watteau est Flamand ou Français, à votre gré. Il est né à Valenciennes, quand cette ville était tour à tour du domaine de Louis XIV et des Pays-Bas. Mais malgré les brumes de la Flandre, les fumées de la bière ou du tabac, le spectacle des kermesses, il est devenu un peintre tout parisien, le peintre de la galanterie, toutefois avec un heureux souvenir de la Flandre coloriste. Il est né en 1684, à l'heure où le roi de France bombardait Luxembourg. Sa famille était pauvre, cela va sans dire. On le mit à l'école, tout juste le temps qu'il faut pour ne rien savoir. Il n'a jamais lu et écrit qu'à grand' peine, mais là n'était pas sa science. Il apprit de bonne heure, dans un tableau, à déchiffrer le génie, à copier d'un joli trait la face égayée de la nature. Il y avait eu des peintres dans sa famille, entre autres un grand-oncle, mort à Anvers sans laisser d'héritage. Aussi le père de Watteau ne penchait guère pour la peinture; cependant il était de ceux qui laissent ici-bas les hommes et les choses aller leur train. On laissa donc faire Watteau. Or, Watteau était né peintre; Dieu lui avait donné le feu du génie, sinon le génie. Son premier maître fut le hasard, le plus grand de tous les maîtres après Dieu. Son père habitait le haut d'une maison à pignon sur rue; Watteau avait plus souvent le nez à la fenêtre que dans un livre, il aimait à se distraire au spectacle varié de la rue. Tantôt c'était la fraîche paysanne flamande qui chassait au marché son âne devant elle, tantôt c'étaient les fillettes du voisinage qui jouaient au volant durant les beaux soirs. Paysanne et fillette se dessinaient avec un trait original dans la mémoire de l'écolier; il admirait déjà l'indolente naïveté de l'une, la grâce gazouillante de l'autre. Il avait bien aussi en regard quelque allègre voisine, comme il y en a partout; mais pour lui le spectacle le plus attrayant, c'était quelque troupe errante de baladins ou comédiens de campagne. Les jours de fête, il arrivait que les marchands d'élixir, les diseurs de bonne aventure, les conducteurs d'ours et de serpents à sonnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre : ils étaient sûrs d'un spectateur. Watteau tombait tout d'un coup dans une rêverie profonde, à la vue de Gilles et de Colombine sur l'estrade; rien ne pouvait l'arracher à ce plaisir, pas même sa voisine; il souriait aux grotesques coquetteries d'Isabelle, il riait à perdre haleine des quolibets de Scaramouche. On l'a vu plus d'une fois assis sur la fenêtre, les jambes en dehors, la tête inclinée, se retenant à peine, ne perdant pas un mot et pas une gentillesse. Que n'eût-il pas alors donné pour être le compagnon de Colombine? Hélas! ce bonheur n'était pas fait pour lui. Colombine descendait de l'estrade, Gilles redevenait Gilles comme devant, le théâtre était renversé, que Watteau regardait encore; mais il s'attristait peu à peu; ses amis allaient partir, partir sans lui, avec leurs robes de gaze, leurs écharpes à franges d'or, leurs dentelles d'argent, leurs culottes de soie et leurs quolibets. « Ceux-là sont bien heureux! disait-il; ceux-là vont courir le monde avec la gaieté, ils vont jouer la comédie à tous les vents, sans soucis et sans larmes. » Par ses yeux de douze ans, Watteau ne voyait pas que sous chaque sourire d'Isabelle il y avait une larme dévorée. Watteau semble avoir toujours vu par les mêmes yeux; son regard, séduit par le trait et la couleur, n'est pas descendu jusqu'à l'âme. C'est un peu la faute de son temps. En peignant des reines de comédie ou des dryades d'opéra, qu'avait-il à débattre avec le cœur, les larmes, le sentiment?

Quand les baladins étaient partis, il crayonnait sur les grandes marges de la *Vie des saints* le profil de Gilles, l'ébahissement d'un badaud, une des scènes grotesques du théâtre en plein vent. Comme il s'enfermait souvent avec ce livre, son père, l'ayant surpris plus d'une fois rêveur et mélancolique, s'imagina qu'il tournait à la religion. Mais il découvrit bientôt que Watteau n'aimait l'in-folio qu'en raison du papier blanc et non pas du texte. Il porta le livre à un peintre de la ville. Ce peintre, tout mauvais qu'il était, fut frappé de la grâce originale de certaines figures de Watteau; il sollicita la gloire de devenir son maître. Dans l'atelier du bonhomme, Watteau ne désapprit pas trop ce qu'il savait, quoiqu'il fît des saints et des saintes à la douzaine. De cet atelier il passa dans un autre plus profane et plus à son gré. La mythologie était le grand livre du lieu : Watteau avait trouvé la porte de son Eden.

Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Paris avec son maître. L'Opéra, dans ses plus beaux jours, appelait à lui toutes les mains légères de la peinture. A l'Opéra, Watteau jeta à tort et à travers les flammes de son pinceau : montagnes, lacs, cascades, forêts, rien ne l'effrayait, pas même les Camargo qu'il prenait pour modè-

(1) Voyez les tables générales et les tables particulières.

Ce charmant portrait du plus charmant peintre de l'école française est donné à nos lecteurs, avec deux chefs-d'œuvre de Watteau, — comme avant-goût d'une étude prochaine sur les ouvrages si fins et si élégants de notre collaborateur M. Arsène Houssaye, et d'une série des plus exquises merveilles du pinceau de l'artiste de Valenciennes. (*Note de la rédaction.*)

les. Il finit par s'apprivoiser dans cette cage de gais oiseaux voltigeants et chantants. M[lle] La Montagne, une danseuse qui n'avait pas grand'chose à faire, daigna accorder au petit barbouilleur flamand la grâce de se laisser peindre par lui.

Il quitta l'Opéra avec son maître, une fois le nouveau décor fini. D'ailleurs Gillot, le grand créateur des faunes et des naïades, y était revenu plus flambant que jamais. Le maître retourna à Valenciennes. Watteau demeura à Paris, voulant s'abandonner à sa bonne ou mauvaise fortune. De l'Opéra il passa dans l'atelier d'un peintre religieux, qui fabriquait à juste prix des saints Nicolas pour Paris et la province. Watteau fit donc des saints Nicolas. « Mon pinceau, disait-il, fait pénitence. » L'Opéra lui souriait toujours; là il pouvait se laisser aller à toutes les extravaganees de sa verve ; mais à l'Opéra son maître et lui avaient cédé le pas à Gillot: celui-ci ne devait céder le pas à qui que ce fût.

Watteau alla à lui : « Je passe mes beaux jours à faire des saints Nicolas qui ne sont guère catholiques; je regrette l'Opéra, qui m'enchantait; ne pourrais-je donc pas, grâce à vous, retourner à mes satyres et à mes naïades? » Watteau craignait un refus, mais Gillot le rassura bien vite. « Tu es un garçon d'esprit, lui dit-il, on s'en souvient à l'Opéra. Sois donc le bienvenu. Si tu n'as pas de gîte, viens loger dans ma maison. Mon vin, mon pinceau, tout cela est à toi de moitié. En avant sur l'échelle, comme les peintres d'enseigne. »

A l'Opéra, Watteau retrouva tous ses jolis caprices. Les dieux et demi-dieux païens se ranimèrent sous son pinceau folâtre, fantasque et féerique.

Il passa de l'Opéra au Luxembourg, où l'appelait Claude Audran. Audran était le plus célèbre peintre d'ornements; mais, s'il fallait une figure parmi les guirlandes et les festons, Audran n'y pouvait rien faire. Il avait pensé avec raison que la main légère de Watteau lui serait d'un grand secours. Watteau jeta çà et là, dans les ornements, de ravissantes figures allégoriques : Cupidon, Silène, Diane, les Grâces, la Musique, la Peinture, la Poésie. Malgré tous ces légers chefs-d'œuvre, il n'avait encore ni renommée ni argent comptant; mais après tout il n'était plus à plaindre, il habitait un palais, il dînait tous les jours, il allait le soir se délasser par quelque promenade avec son ami Gillot. Et puis, au Luxembourg, il peignait en regard des œuvres de Rubens et de Van-Dyck. « L'Opéra m'a gâté, disait-il; j'avais le génie flamand ; j'ai bien encore la couleur, mais qu'ai-je fait du trait naïf? J'ai la fureur d'avoir de l'esprit partout, même dans mes paysages. J'ai peint trop de fois les trois Grâces pour bien peindre une femme. » Voilà ce qu'il disait en voyant l'œuvre des grands maîtres; mais, quand son regard revenait à sa peinture, il souriait avec orgueil aux adorables caprices de son génie original. « Qui sait? reprenait-il, qui sait? »

Il eut le mal du pays; il voulut revoir les pignons de Valenciennes, le seuil de la maison paternelle, cette cheminée silencieuse où sa mère l'avait bercé, ce champ de colza où son père lui avait dit adieu, ce grand diable de moulin dont l'aile agitée lui avait fait au loin un dernier signe d'ami. Il partit dans la patache ; il retrouva tous ses amis, le moulin le premier. « Je veux vivre dans mon pays, » dit-il en respirant de toutes ses forces l'air natal. Après avoir embrassé tout le monde, jusqu'à la servante, qui ne l'avait jamais vu, mais qui pleurait aussi, Watteau jeta un fagot dans l'âtre, quoiqu'on fût aux plus beaux jours de juillet. « Tu perds la tête, Antoine, dit le père.— Laisse-le faire, dit la mère ; notre grand-oncle avait bien d'autres caprices. » Watteau alluma le feu, fit asseoir sa mère dans le vieux fauteuil, mit les besicles au nez de son père, donna un bâton enflammé à sa petite sœur et pria la servante de mettre la cafetière au feu. Le chat vint de lui-même faire la roue près des chenets. « A merveille, dit Watteau, mais je ne l'aurais pas oublié. — Il est fou, dit le père avec inquiétude. — Non, non, » dit la mère, qui croyait comprendre et qui souriait avec une tendresse sereine. Quand Watteau vit tout le monde à sa place, il ouvrit de grands yeux, il contempla encore une fois ce tableau tout patriarcal qui le ramenait à son enfance; un bon sourire d'autrefois, un peu attristé comme le souvenir, épanouit sa figure pâlie. « C'est bien cela, voilà le feu qui flamboie, mon père qui lit l'almanach, ma mère qui regarde ses enfants, la servante qui range et qui dérange, le soleil qui promène son rayon, la cafetière qui babille, la vieille horloge qui marque le pas du temps; c'est bien cela : j'ai retrouvé le vrai tableau de ma vie. — Cependant, disait-il le lendemain, d'où vient donc qu'il manque quelque chose au tableau? Il y manque mon cœur de quinze ans. J'ai perdu toute la simplicité de mon cœur, je me suis laissé dominer par la gloire, par le bruit. Mon cœur est inquiet et agité comme Paris : rien ne pourra l'apaiser. Mon théâtre n'est plus ici; j'y mourrais d'ennui en moins de six semaines. »

Quelques jours après, Watteau retournait à Paris, emportant larmes et bénédictions. A l'heure du départ, sa pauvre mère était abattue et défaillante. « Adieu, mon ami, dit-elle d'une voix étouffée ; adieu. J'ai le pressentiment que tu ne me verras plus. Tu aurais dû faire mon portrait. — Il est là, dit Watteau, en frappant son cœur de la main. Dès mon retour à Paris, j'en prendrai copie sans peine. » Il était parti sur ces paroles. Quand il vit s'éloigner sa ville natale, les riches campagnes de Flandre, le dernier clocher et le dernier moulin de son pays, il se sentit plus triste que jamais; la figure souffrante de sa mère était toujours sous son regard attendri. « La pauvre femme mourra bientôt, » pensait-il avec douleur. Watteau cependant mourut avant sa mère.

Il retourna chez Audran peindre des figures d'arabesques; il consacra ses veilles et ses heures perdues à un tableau pour le prix stérile de l'Académie. Ce tableau, tout le monde l'a vu: c'est le *Pèlerinage à Cythère*, une féerie dans l'art. L'Académie, qui n'était pas trop académique ce jour-là, daigna couronner Watteau ; elle fit plus, elle lui donna le titre d'académicien comme *peintre des fêtes galantes*. Watteau, jusque-là obscur et pauvre, eut bientôt de la gloire et de l'argent à jeter par la fenêtre. Il devint le peintre à la mode, mais seulement à la mode parmi les hommes. Les femmes ne furent jamais de son parti; peut-être parce que les figures de ses tableaux leur faisaient beaucoup de tort, peut-être parce qu'il était misanthrope. Sa tête, d'ailleurs, contrastait singulièrement avec son génie. Il avait le trait dur, l'air sombre, la face pâle. Il n'allait qu'à grand' peine dans le monde, où il n'était ni galant ni beau parleur. Il ne pouvait faire fortune parmi les femmes; mais les roués prônaient partout Watteau.

Pour la première fois de sa vie, il eut enfin un logis et des meubles à lui; il avait longtemps rêvé ce petit bonheur, mais ce bonheur-là ne fut qu'une calamité. Son logis devint en peu de mois le refuge de tous les curieux et de tous les oisifs en beaux-arts. Le premier venu demandait un dessin, quelquefois son portrait. Bientôt, obsédé par les importuns, il alla encore demander l'hospitalité, cette fois à M. de Crozat. C'était un mauvais peintre grand

seigneur qui avait une galerie; or, tous les visiteurs demandaient à voir Watteau, comme le tableau le plus curieux de la galerie. Le pauvre peintre s'en alla ailleurs, chez son ami le chevalier Vleughels, plus tard directeur de l'Académie de Rome. Dans sa nouvelle demeure, il eut enfin un peu de loisir.

Cependant les luttes avec la misère, la soif dévorante de renommée, avaient peu à peu épuisé cette nature frêle et nerveuse, toute de feu et d'inquiétude. Il tournait de plus en plus à la misanthropie et à la solitude. Il avait été mélancolique : il devint triste; il n'eut plus de cœur à rien; pourtant, par habitude, il eut encore dans ses tableaux toutes les grâces légères et toutes les nonchalantes gaietés de son génie. Pour se distraire, il alla chez le prince de Condé, au château de Chantilly, peindre, par allégorie, les fantaisies du régent. Il revint à Paris, plus ennuyé et plus triste encore. D'où lui venait cette tristesse obstinée? Etait-ce toujours le mal du pays? Songeait-il à faire son salut? Avait-il un amour malheureux? Rien de tout cela: il était atteint de la pire des tristesses, la tristesse sans raison. Il adorait Molière, et il allait pleurer à ses comédies, se moquant de ceux qui dépensaient leurs larmes aux tragédies de Racine. Il avait à Nogent-sur-Marne un vieil ami, le curé du pays. Il alla passer six semaines au presbytère, comme pour se recueillir. Savez-vous quel fut le fruit de ce recueillement? Il trouva que le curé avait une parfaite figure de Gilles; ayant un si bon modèle sous les yeux, il ne put s'empêcher de faire encore des grotesques, mais toujours sans se dérider. De là datent ses plus jolis Pierrots et Pantalons. Ce fut là qu'il peignit son *Médecin*, harnaché d'un collier de cheval de charrette. Il avait le spleen, il voulut voyager. Vous ne devineriez pas où il alla avec son spleen? Il partit pour l'Angleterre. Ce fut son coup de grâce. Il en revint plus pâle et plus sombre, ennuyé de tout, même du travail, naguère son plus cher refuge.

Jusque-là, Watteau avait eu des copistes, mais pas d'élèves. A son retour de Londres, il lui vint un disciple qui ressemblait aux gentilshommes de ses *Fêtes galantes*. C'était comme un rêve de Watteau : ce disciple se nommait Nicolas Lancret.

Après quelques années d'études sans fruit, Lancret alla prier Watteau de lui donner des leçons. Watteau le fit peindre sous ses yeux. Voyant que Lancret se donnait beaucoup de peine pour le copier, il saisit le pinceau, le brisa, et dit au jeune peintre : — Puisque vous en êtes là, je vais vous bien servir ailleurs.

Ils étaient à Nogent. Watteau emmena Lancret dans la campagne. Il garda longtemps le silence. A la fin, voyant que Lancret, tout interdit, semblait insensible aux beautés de la nature, il lui parla ainsi : « Vous êtes trop Parisien, mon cher garçon, vous ne prenez jamais le temps de rien voir. Il s'agit bien de contempler un de mes tableaux pendant deux heures! Les tableaux qu'il faut voir, les voilà. Si vous n'avez pas d'yeux pour ceux-ci, prenez garde, vous ne serez jamais qu'un peintre d'éventails; vous ferez des chinoiseries sur les paravents, ou des dessus de portes verts et rouges. Mes tableaux sont des chefs-d'œuvre, je le sais; mais qu'est-ce qu'une copie de mes tableaux? N'êtes-vous donc pas séduit en ce moment par ces lointains si doux et si tendres, par ce petit clocher qui brille au soleil, par cette prairie fuyante qui borde un étang? Mon cher garçon, songez-y bien : en copiant la nature, vous saisirez son âme, sa force, sa vie; en me copiant, vous n'aurez qu'une nature morte. On ne saura jamais tout le temps que j'ai passé à voir trembler les feuilles, fuir les nuages, couler les fontaines; et je ne parle pas du temps que j'ai passé à voir sourire les femmes; mais ici, poursuivit Watteau en souriant, il y a eu beaucoup de temps perdu. C'est une tout autre histoire.»

Dès ce jour, Lancret eut les yeux ouverts sur la science de la peinture; les leçons de Watteau furent si bonnes, qu'en peu de temps l'élève fut plus recherché que le maître. Au premier abord, c'était la même magie; mais, pour les yeux savants, il y avait encore loin de là à Watteau. Cependant, comme Lancret courait le beau monde, qu'il était joli garçon, qu'il avait de l'esprit et de la coquetterie, il fit presque oublier le misanthrope Watteau.

Watteau était fatigué de tout, même de la vie, mais non pas de la gloire. Quand il vit la gloire flotter de lui à Lancret, quand il sentit autour de lui l'air glacial du délaissement, il en voulut au nouveau venu, il devint jaloux, sa tristesse eut désormais une cause. Un matin, se promenant sur les quais, il vit à la fenêtre d'un marchand de tableaux une scène champêtre de Lancret. Il y avait foule devant la fenêtre, et tout le monde de s'écrier : *Quel joli watteau! quelle grâce! quel esprit! quelle magie de couleurs! Watteau s'est surpassé.* Le pauvre peintre s'éloigna, avec une flèche empoisonnée dans le cœur.

Il se retira du monde. Il alla habiter à Nogent, près de son cher curé, le Moulin-Joli, qui était la maison de plaisance de son ami Le Fèvre, intendant des Menus-Plaisirs.

Il n'alla plus guère à Paris. Dans ses derniers voyages, il peignit le plafond de la boutique de son ami Gersaint, marchand de tableaux sur le pont Notre-Dame. Selon les écrits du temps, ce plafond était un des chefs-d'œuvre de Watteau; mais ce plafond est, à coup sûr, tombé à l'eau. Notre peintre s'affaiblissait de jour en jour. On le voyait errer tristement, matin et soir, sur les rives de la Marne. Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Enfin, brûlé par ce feu de la gloire et du génie, qui aurait dû animer sa vie, mais qui la dévorait, il se coucha pour ne plus se relever. Sa mort fut touchante et comique à la fois. Dans la même matinée, il fit son testament et sa confession. Par son testament, il légua, qu'avait-il à léguer? des dettes : il légua ses dettes à ses quatre amis, de Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. Ces messieurs sont dignes de la postérité, car, en vrais amis, ils acceptèrent la succession du peintre. Tout en se confessant, Watteau n'oublia pas le péché fameux d'avoir pris le bon curé pour modèle de ses meilleurs Gilles. Le curé lui donna pourtant l'absolution. Comme il offrait à baiser au moribond un christ en ivoire, Watteau regarda ce christ avec surprise; le voyant très-mal sculpté : « Otez-moi ce crucifix, dit-il en levant les yeux au ciel, il me fait pitié; est-il possible qu'un artiste ait si mal accommodé son maître! » Ce n'est pas là le dernier mot de Watteau, mais c'est le dernier recueilli. Cependant Mme de Lambert, qui a aussi habité Nogent, rapporte ceci : « Au moment de la mort, le souvenir de son pays et de sa famille ranima son cœur. « Ingrat! « dit-il, je n'ai jamais pris le temps, dans tant de temps « perdu, de faire le portrait de ma mère. Voyons, à l'œu- « vre! » Il traça avec l'index des traits dans le vide, s'imaginant peindre sur la toile.

Il mourut seul. Il fut enterré dans un cimetière où il ne connaissait personne. Il avait dit, peu de jours avant de mourir : « C'est triste d'être enterré là, je n'y reverrai pas âme qui vive. » On n'ira jamais chercher l'ombre de Watteau au cimetière de Nogent-sur-Marne; comme tous les grands maîtres, Watteau repose dans ses œuvres (1).

(1) A ses derniers jours, il peignit un tableau représentant un

Watteau fut par excellence le peintre de l'esprit et de l'amour, le *peintre des fêtes galantes.* Il a bien saisi le secret de la nature, mais c'est un enchanteur qui la fait voir par un prisme. Il a été le plus coquet et le plus doux, le plus fin et le plus souriant de tous les peintres du dix-huitième siècle. Son pinceau était pétillant, son dessin avait la légèreté de l'oiseau : il y a dans sa couleur le feu du diamant et la fraîcheur de la rosée. C'est une magie pour le regard, qui s'étonne, cherche et s'étonne encore ; il y a des horizons sans bornes que cacherait une main de femme, du soleil et de l'ombre à s'y tromper. Son œuvre est des plus variées ; outre ses mascarades champêtres et ses fêtes galantes, il a peint des haltes de soldats, qui font tort à celles de Wouvermans ; des saisons, des diseuses de bonne aventure, etc. ; des chinoiseries ravissantes, comme au château de la Muette ; des singeries pleines de malice, comme au château de Chantilly : un jour de distraction, il s'est même avisé de faire de la peinture sévère, une Vierge à l'enfant, qui fut jugée digne de Van-Dick. Où sont allés ses mille tableaux ? La plupart de ses jolies fi-



L'*Été*, d'après le tableau de Watteau. Gravure de M. Carbonneau.

gures de marquises déguisées se sont évanouies comme les marquises elles-mêmes. En 1792, on fuyait son château, laissant aux fureurs des sans-culottes les fraîches images de Watteau, répandues çà et là au-dessus d'une porte ou d'une cheminée, sur un panneau ou sur un paravent. Les sans-culottes dévastateurs, héros et vandales du dix-huitième siècle, mettaient en pièces ces légers chefs-d'œuvre, coupables, sans doute, parce qu'ils rappelaient les fêtes de l'esprit et de l'amour.

Mais Watteau n'avait aimé qu'à l'Opéra ; dans son temps, on ne croyait plus à rien, ni à Dieu ni à l'amour ; du moins l'amour n'était encore que le Cupidon suranné des anciens, le dieu de la galanterie et du plaisir ; on ne lui demandait qu'un peu d'ivresse, l'oubli de ce monde et de l'autre monde. Le coupable, ce n'est pas Watteau, c'est son siècle.

malade en robe de chambre au milieu d'un cimetière, fuyant pour échapper à quatre ou cinq seringues braquées contre lui ; il arrivait au tombeau avec un cortége de médecins et d'apothicaires, marchant deux à deux en habits de cérémonie. Watteau avait le pinceau si gai, que ce tableau tout funèbre est d'un esprit charmant.

Mais, d'ailleurs, pourquoi demander à la fraîche vallée, toute pleine de fleurs et de rayons, les plantes robustes de la montagne? Aimons Watteau dans son mensonge charmant. Du reste, il est plus vrai qu'il ne paraît l'être; ses figures ont toujours l'esprit des personnages qu'elles représentent. N'y cherchez pas la bonhomie des bourgeois, l'air noble et fier des penseurs ou des guerriers, la simplicité agreste et naïve des paysans. Ce qu'il veut peindre surtout, ce sont des comédiens, comédiens de toute espèce, comédiens sur le théâtre, comédiens dans la vie. Voyant partout des fêtes galantes où s'épanouissaient des grands seigneurs et des grandes dames, sans souci du lendemain, Watteau, sans souci de la raison, peignit des fêtes galantes où s'épanouissait son génie aimable dans tout le feu et dans toute la magie de la couleur. Qui sait cependant? dans presque tous les tableaux de ce peintre charmant, il y a un clocher lointain, qui s'élève dans le ciel en faisant ombre au cimetière : c'est toujours un clocher flamand, aigu et léger, un souvenir de son cher pays. Or, ce clocher silencieux ne dit-il pas à l'horizon ce que dit sur le chemin la tombe de l'Arcadie?

Arsène HOUSSAYE.

LITTÉRATURE ORIENTALE

CHOIX DE PENSÉES ET DE MAXIMES ARABES (1).

La corne ne pèse point au taureau, ni l'aile à l'oiseau.

Celui qui désire une rose doit en vouloir aussi les épines.

Qui marche vite se fatigue tôt.

D'un animal qui meurt il reste le bât; d'un homme qui meurt il reste le nom.

Qui dompte sa langue préserve sa tête.

L'homme est le miroir de l'homme.

Toute montée a sa descente.

Deux funambules ne dansent point sur la même corde.

On ne visite point les dents d'un cheval qu'on reçoit en pur don.

Quiconque désire quelque chose d'un avare creuse une fosse dans la mer.

Si nous n'avons point de richesses, ayons une bonne renommée.

Qui mange beaucoup profite peu. Qui mange peu profite beaucoup.

Le cœur du fou est dans sa bouche, la langue du sage dans son cœur.

L'homme s'élève par la langue, par la langue il périt.

Qui boit du vin et ne le paye point devient deux fois ivre.

Une voix agréable attire le serpent hors de son antre.

Dans un lieu bas, une colline croit être une montagne.

L'argent qu'on prête part en riant, revient en pleurant.

Il appartient à l'homme de compenser l'injure par le bienfait : le propre de la bête est de rendre le mal pour le mal.

Ne d'fférez point une bonne action, de peur qu'elle ne se tourne en mal : différez, au contraire, une mauvaise action, pour qu'elle se tourne en bien.

On guérit la blessure que fait un javelot : on ne guérit point celle que fait la langue.

Quiconque vous découvre les défauts d'autrui, aux autres aussi découvrira les vôtres.

Ce qui ne coule point distille.

Quand même votre ennemi ne serait qu'une fourmi, estimez-le à l'égal d'un homme.

Le cœur est le seul chemin pour aller au cœur.

Le courage ne réside point dans le corps, mais dans l'âme.

Ce qui sort d'une seule bouche entre dans mille oreilles.

(1) Recueillies et traduites en latin par le révérend Hoeck; extrait des *Mines de l'Orient*.

FRAGMENTS ARABES, TURCS ET PERSANS (1).

La parole est semblable au lait : elle ne peut retourner en arrière. Comment, en effet, celui qui trait le lait pourrait-il le faire remonter dans la mamelle?

Si la parole est d'argent, songez que le silence est d'or.

L'ignorance apporte la mort à l'ignorant avant qu'il ne meure. Son corps est un sépulcre avant qu'il ne soit lui-même renfermé dans le tombeau. Quiconque néglige de réparer les forces de son esprit par la science ne doit attendre aucune résurrection de lui-même avant la résurrection universelle.

Est-il un seul état dans la vie qui ne soit affligé de quelque horrible tristesse? Est-il quelqu'un dont le chagrin ne pâlisse le sang sous ses joues? J'ai fouillé partout le rosier de la vie, et je n'y ai découvert aucune rose dont l'épine ne blessât l'âme elle-même. J'ai parcouru, chaque année, les tavernes de ce monde, et je n'y ai bu nulle part de vin dont l'ivresse ne fût suivie d'étourdissement.

La fortune de l'homme est semblable à un sablier de verre, en ce que, des heures qu'il marque, le sablier est inférieur à l'une et supérieur à l'autre.

Etudiez, il le faut, le globe de la terre et le ciel : où est celle-là, pour votre repos; où est celui-ci, par crainte.

Les voyages ajoutent à la dignité de l'homme et l'entretiennent. Les voyages sont un trésor avec lequel on achète la considération.

Si l'arbre pouvait changer de place, l'arbre n'éprouverait ni la pointe du fer ni le tranchant de la hache.

Je vois l'eau stagnante se corrompre : si elle coule, l'eau est douce ; sinon elle ne l'est point.

Si les flèches ne quittaient pas l'arc, elles n'atteindraient point le but.

VERS ATTRIBUÉS A SCHAMS AL MAALA KABUS, PRINCE DU GIORGIAN.

La vie a deux sortes de vicissitudes qui s'enchaînent : l'une est pleine de sécurité, l'autre de menaces. Dis à celui qui te blâme à cause de l'instabilité des temps : Est-ce que la fortune opprime quelqu'un, à moins qu'il ne s'élève au-dessus du vulgaire? Ne vois-tu pas la mer, à la surface de laquelle flottent les cadavres, tandis que les perles résident au fond de l'abîme? Ne vois-tu pas comme les vents soufflent avec violence? mais ils ne rompent d'au-

(1) Insérés par William Jones dans ses *Poeseos asiaticæ commentariorum libri sex*.

tres arbres que ceux dont la cime est haute. Parmi les arbres que porte la terre, les uns sont verts, les autres arides; mais on ne jette de pierres qu'à ceux qui produisent des fruits.

Le ciel brille d'astres sans nombre; mais aucun ne souffre d'éclipse, si ce n'est le soleil et la lune.

AUGUSTIN CHEVALIER.

LES VERS A SOIE.

A Pauline Wachi.

Filez, petits vers à soie,
Qu'autour de vous se déploie
L'interminable fil d'or!...
Ainsi chante dans sa joie
A ses gentils vers à soie
L'enfant qui redit encor :
Vite! amis que l'on vous voie,
Filez vos jolis fils d'or!...
Petits artistes en soie,
Filez vos jolis fils d'or!...

Entrepreneur de vos chefs-d'œuvres,
J'ai pour vous un soin paternel :
J'aime en vous les gentils manœuvres
Des ateliers de l'Eternel!
Œufs, papillons ou chrysalides,
Soit apprentis, soit ouvriers,
C'est pour vos appétits avides,
Qu'il a planté tant de mûriers!

Sachez bien que de votre ouvrage
Je compte habiller la maison;
Travaillez donc avec courage
Jusqu'à la fin de la saison;
Et puisque vous n'êtes sur terre
Que pour un an, eh bien! je veux
Faire une rente alimentaire
A vos enfants, à vos neveux...

Petits, soyez fiers! votre soie
Fera vivre mille ouvriers!
Femmes, ils feront votre joie,
En revenant des ateliers...
Pour Dieu, pour l'église fleurie
Préparez des voiles sacrés,
Et préparez pour la patrie
Des drapeaux partout vénérés!

Dans ce grand carton que ma mère
Vous donna pour passer vos jours,
J'ai vu, dans un temps plus prospère,
Robe de soie aux frais atours...
Chers artisans de la nature,
Faites des fils plus beaux, plus doux,
Pour remplacer cette parure
Je travaillerai comme vous!...

Filez, petits vers à soie, etc.

ÉDOUARD PLOUVIER.

A NOS LECTEURS.

L'article ci-dessous ouvre une série d'études d'histoire naturelle, pittoresque et anecdotique, destinée à compléter nos publications sur cette matière; série écrite spécialement pour le *Musée des Familles* par notre illustre et charmant collaborateur M. Méry, — l'homme d'esprit qui aime et connaît le mieux les bêtes, le poëte le plus initié à leurs instincts étonnants, l'observateur qui a le plus approfondi leurs curieuses habitudes, l'écrivain qui a élevé jusqu'au prodige le talent d'instruire et d'amuser tout le monde. Après *le Rat*, nous publierons *le Savant et le Crocodile*, un de ces petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de gaieté par lesquels M. Méry soulève l'éclat de rire universel. Puis viendront *le Coq et la Poule*, *le Chat*, *la Perruche*, etc., etc.

HISTOIRE NATURELLE.

LE RAT.

Les livres d'histoire naturelle ne font pas vivre les animaux, ils les empaillent dans des feuillets taxidermiques. L'histoire naturelle pittoresque et anecdotique n'est pas encore faite, et probablement on ne la fera jamais. Cet immense travail est au-dessus des forces d'un seul homme; il faudrait, pour le mener à bien, une société d'observateurs spéciaux, se partageant chacun leur travail, selon leurs goûts et leurs études. Tel qui a passé sa vie à observer l'éléphant aura probablement dédaigné la fourmi, et pourtant ces deux animaux offrent un intérêt égal, et sont de même taille dans l'infini de la création.

Un jour, j'ouvris un livre d'histoire naturelle, et je lus ceci, à l'article RAT :

« *Cet animal immonde habite les lieux obscurs et souterrains; il commet de grands ravages; il est très-glouton, et sa voracité est cause presque toujours de sa perte.*

On le prend aisément, au moyen d'un appât quelconque, et à l'aide de piéges, nommés souricières. Le chat est l'ennemi acharné du rat. »

Le naturaliste qui a écrit ce portrait a enseigné à tout le monde ce que tout le monde savait; seulement, on pourrait écrire un volume avec ce qu'il n'a pas dit.

Le rat est peut-être le plus intelligent, le plus rusé, le plus raisonneur de tous les animaux; c'est ce que démontre l'observation. Un fait, généralement admis depuis des siècles, est celui-ci : quand une vieille maison menace ruine, les rats déménagent et vont chercher un autre asile pour vivre en sûreté; car le rat tient à la vie comme un épicurien; il connaît la mort de réputation, et la regarde comme un malheur.

J'ai observé ce fait, après mille autres, et je le trouve effrayant.

Les rats vivent en république, mais ils reconnaissent l'autorité d'un chef, comme les abeilles. Ordinairement ce chef se nomme lui-même, parce qu'il se juge supérieur à tous les autres. Tout absolu qu'il est, il appelle toutefois à ses conseils un certain nombre de vétérans, qui ont droit de remontrance. Ainsi, lorsqu'une vieille masure fait entendre les craquements suprêmes, le chef prête l'oreille, se recueille, et, par un cri aigu de détresse, il appelle son conseil des Dix. On délibère, on discute, on reconnaît qu'il y a péril à demeure, et qu'il faut partir, sans attendre le lendemain. Il doit donc être admis que ces animaux se sont ainsi parlé, dans une langue inconnue : — *Voilà une maison qui va s'écrouler; ses ruines vont écraser nos femmes et nos enfants. Emigrons.*

Simonide fut préservé par les dieux de la chute d'une vieille maison : les rats sont plus intelligents que cet illustre Grec. Ils n'ont pas besoin d'être avertis par les dieux : ils s'avertissent eux-mêmes, et ne se trompent jamais.

La nuit venue, le chef pousse un cri lugubre; c'est le tocsin. Toutes les familles se resserrent avec effroi. Personne ne fait la moindre observation; aucun esprit fort n'intervient. Le chef a dit : Partons! Cela suffit; le chef est infaillible. Des éclaireurs sont envoyés pour voir s'il n'y a pas trop de chats sur la route... L'armée avance avec précaution. Les grands veillent sur les petits. Il est défendu de butiner; tout maraudeur est puni de mort. On suit les bas-fonds humides, abhorrés des chats; enfin, les éclaireurs découvrent un soupirail de cave, et flairent aux environs l'odeur d'une grasse cuisine, d'une grange, d'une brasserie, d'une caserne ou d'un pensionnat. Le chef arrive, ouvre ses oreilles et ses narines, et dit : — L'endroit est bon. Aussitôt la caravane se glisse, sans bruit, dans ce nouveau domicile souterrain, et les ravages commencent tout de suite, mais avec précaution. Les premiers jours, il faut se méfier de l'inconnu : tel est le précepte du rat.

Il est bien entendu que je parle ici du rat géant, et non de ce petit animal qui rôde souvent dans les chambres à coucher, en l'absence des chats.

Le rat de cette grande espèce est un animal terrible; il craint les chats pour ses enfants, jamais pour lui. De son côté, le chat, dans sa perspicacité féline, respecte ce rat, et semble ne pas se douter de son existence; il lui en coûterait trop de s'avouer qu'il le craint. Cette retenue, des deux parts, amène quelquefois de singuliers résultats dans les localités où abondent ces deux espèces ennemies. Les rats et les chats, reconnaissant qu'il y aurait folie à se livrer bataille, sous prétexte d'hostilité traditionnelle, abjurent leurs instincts, et s'accordent une trêve perpétuelle. On les voit manger au même charnier et boire au même ruisseau; mais ils n'échangent entre eux aucun regard : ils sont censés ne pas se voir; de cette manière, ils ne violent pas les lois de la nature, qui les obligent à se battre à la première rencontre. Sage leçon qu'ils donnent aux hommes batailleurs! — Que gagnerions-nous à ces combats stupides? pensent ces animaux ennemis; des coups de dents! des coups de griffe! et pourquoi? Nous ne pouvons pas nous manger après notre mort; à quoi bon alors s'entretuer ou s'écorcher la peau? Notre instinct est absurde, notre raison vaut mieux.

Cependant, lorsqu'il s'agit de détruire un chat dangereux et peu raisonnable, ou accusé d'avoir levé une griffe perfide sur l'innocence, les rats ne balancent jamais. On forme alors une coalition de cave; les plus braves sont choisis; des espions exercés observent les habitudes de l'ennemi; un rapport est adressé au chef. Le chat criminel rôde d'habitude dans un endroit désigné. L'embuscade est à son poste. On attend avec cette patience sage qui caractérise les animaux; on ne brusque rien, on ne remue pas. Le chat vient, sans défiance, faire sa maraude accoutumée; vingt museaux, armés de dents fines, se précipitent sur lui, comme vingt poignards vivants; un miaulement court et hurlé retentit dans le souterrain; le chat bondit, escalade le mur, fait grincer ses griffes sur la voûte, pour s'y cramponner, retombe lourdement au milieu de ses ennemis, et, n'espérant plus se sauver par la fuite, et voyant la seule étroite issue du souterrain gardée par de féroces sentinelles, il engage, seul contre tous, un combat héroïque, digne d'une épopée égyptienne. Les rats, qui ont une tactique merveilleuse en toute chose, ont divisé leur petite armée en deux corps : l'un se bat, pendant que l'autre reprend haleine à l'écart; de sorte que le chat est toujours assailli par des troupes fraîches; et, après une ardente lutte de plusieurs heures, ayant épuisé ses forces et sa respiration, mordu aux quatre pattes, ravagé dans sa fourrure, raccourci dans sa queue, borgne, boiteux, découragé, il s'affaisse un instant, comme pour prendre une pose de sphinx, et cet instant est décisif; la troupe des rats donne à la fois et exécute une charge complète; le chat disparaît sous une masse compacte et ondoyante, comme un canot sous une vague sombre; il ne reparaîtra plus vivant à la surface, et, au lever du jour, quand le sommelier descendra dans le souterrain, il ne trouvera que le cadavre du vaincu, égorgé par des meurtriers invisibles, qui ont pris la fuite après le crime, pour se soustraire à la vindicte des lois.

La légende allemande de la *Tour des rats* célèbre une bataille bien autrement formidable. Il ne s'agit plus ici d'un chat, mais d'un malheureux voyageur tombé, par une nuit sombre, dans une embuscade de rats. L'armée des assaillants, il faut le dire avant tout, était innombrable; depuis l'invasion de Xercès on n'avait rien vu de pareil. Le voyageur, étourdiment tombé au milieu de ces vagues vivantes, sentit ses cheveux se hérisser, et, secouant avec vigueur d'horribles grappes de rats déjà collées à ses jambes, il prit la fuite, et l'effroi lui donna une extrême agilité. Mais les rats courent comme des lièvres, et plus vite encore quand la colère les anime. Le voyageur remercia le hasard qui lui montra le Rhin, et une petite île très-voisine du rivage : c'était une chance inespérée de salut; il se jeta bravement à la nage, croyant sans doute que les rats ont horreur de l'eau comme les chats. Bien au contraire, ces deux espèces ont des organisations opposées, et c'est précisément ce qui les met dans un antagonisme perpétuel, et proverbial. Le voyageur n'en crut pas ses oreilles, lorsqu'il entendit résonner l'eau du fleuve

sous une masse effrayante d'immondes nageurs; il sentait leurs souffles à ses talons, et se voyait menacé d'être dévoré vivant en pleine eau. La petite île du Rhin n'était plus éloignée que d'une largeur de trois bras; il fit un suprême effort, et atteignit la grève. Une vieille tour s'élevait au bord de l'île, et ses ruines servaient d'escalier pour arriver au sommet; ce refuge offrait une dernière chance de salut. Le voyageur escalada cette pyramide de pierres vermoulues, et, parvenu à une certaine hauteur, il s'arrêta pour respirer, ne croyant plus être poursuivi, et regarda du côté du fleuve. Ce qu'il vit était affreux. Une pâle éclaircie tombée des étoiles donnait à ce tableau quelque chose de plus sinistre encore: cela ressemblait à une lugubre plaisanterie de l'enfer. Le sable blanc du rivage avait disparu sous une couche noire et mouvante, et à chaque instant une nouvelle compagnie de nageurs sortait du Rhin, et se mêlait au gros de l'armée. On entendait, par intervalle, de petits cris aigus, comme si des chefs subalternes eussent répété un ordre du général. Le pauvre voyageur écoutait et regardait avec des oreilles glacées, et des yeux vitrés par la terreur. Tout à coup, l'immense colonne fait un mouvement d'attaque, escalade la tour et la couvre de spirales énormes; il était donc évident que les terribles animaux n'avaient pas perdu la piste de leur victime, et qu'ils allaient la prendre dans un assaut général. L'infortuné voyageur continua de monter jusqu'au sommet de la tour, n'ayant pas d'autre ressource, et il se percha, en stylite, sur la dernière pierre, dans l'espoir, sans doute, d'être pris pour une statue qui couronne un monument, comme on en voit à la cathédrale de Strasbourg. Les rats ne commettent pas de ces erreurs, même à minuit. Ils s'élevaient toujours, comme une marée montante,



Le conseil des rats. Dessin de M. E. Forest.

et ces vagues noires, remuées par une intelligence, avaient quelque chose d'intolérable, même au regard du plus intrépide. Il y a des objets si antipathiques à l'œil qu'ils sont effrayants, et glacent les veines du cœur, même en l'absence du péril; et il y avait ici les deux choses réunies, antipathie révoltante et péril affreux. Alors, le courage est nul, la lutte impossible; l'homme menacé ressent une langueur mortelle, comme dans un rêve étouffant, et ses pieds raidis ne lui servent plus de soutien, le froid les a pétrifiés. Bientôt la tour en ruines disparut tout à fait sous une épaisse enveloppe d'assiégeants immondes; les étoiles éclairaient une pyramide de rats, surmontée par un homme. Le malheureux vit l'épouvantable marée vivante arriver à ses pieds, avec des ondulations sinistres; il se donna vainement un reste d'énergie, pour repousser la première vague; des milliers de morsures le saignèrent à la fois, et le firent chanceler sur son piédestal; puis, il tomba, plutôt terrassé par la peur que par l'ennemi, et son corps roula dans une large crevasse de ruines, où il ne laissa, dit-on, que son squelette, tant elle était nombreuse et dévorante l'armée qui avait envahi la vieille tour du Rhin.

Ces exemples sont rares dans l'histoire des rats, car ces animaux ne se coalisent pas contre l'homme; il faut qu'ils éprouvent un besoin raisonné de vengeance pour se porter à ces extrémités terribles. Ils ont cela de commun avec les éléphants, animaux pacifiques et inoffensifs, mais si redoutables quand leur justice est provoquée. La colonie d'éléphants qui, depuis Adam, habite les bois et les vallons de Williakarma, en Afrique, avait toujours vécu en bonne intelligence avec la tribu sauvage qui habite l'île du lac des

Makidas. Un jour, la soif de l'or ayant pénétré dans cette île vierge, un sauvage se fit chasseur d'ivoire pour commencer un commerce avec les Européens de la baie d'Agoa. Un éléphant fut tué et dépouillé de ses défenses. Aussitôt, tous les colosses africains, justement révoltés de cette action atroce, marchèrent sur la colonie, traversèrent le lac et fauchèrent, à coups de trompe, toutes les huttes des Makidas. La légende allemande de la Tour des rats a omis sans doute un chapitre important : le voyageur dévoré sur les ruines était coupable de quelque méfait, commis envers toute une peuplade inoffensive. Le sentiment de la justice est écrit dans le cœur des animaux intelligents, et il y reste toujours gravé ; l'homme se l'efface quelquefois.

De ces hauteurs épiques, nous descendrons aux accidents ordinaires de la vie des rats ; c'est là que leur intelligence brille et confond l'observateur. Un de nos amis, naturaliste amateur, m'a fait assister à des expériences fort curieuses. Nous étions favorisés par le voisinage d'une brasserie, dont les caves étaient le quartier-général d'une armée de rats. Ces animaux, malgré leur bon sens rare, ont des passions excessives de convoitise, et ne ressemblent plus à l'antique rat d'Horace, toujours content de peu, *contentus parvo ;* les rats se sont civilisés en vivant sous l'homme. Or, ceux que je viens de mettre en scène, ne se contentant point du large festin offert par une brasserie hospitalière, tournaient leur ambition vers le mur d'une cuisine contiguë, remplie de provoquantes exhalaisons. Il s'agissait de faire une brèche ; le rat est ingénieur de naissance ; il percerait un bastion d'Anvers, si la Hollande y avait entassé tous ses fromages. Voici comment procèdent ces animaux, pour s'introduire dans une place forte ou une cuisine. Ils se rangent sur une ligne ; le premier, ou le chef, attaque l'épiderme du mur avec ses dents, comme nous ferions avec un villebrequin, et, après avoir enlevé sa portion de plâtre, de brique, ou de moellon, il cède la place au second, qui la cède au troisième, ainsi de suite jusqu'au dernier. Chacun fait son œuvre, à tâche égale ; les vieillards seuls ne participent qu'au bénéfice de la curée ; ils se tiennent à l'écart, pendant les opérations du siége, et donnent des conseils si des obstacles surviennent. La brèche faite, le chef se dévoue pour explorer la localité envahie, et s'assurer si aucun péril ne menace son peuple ; il examine chaque chose en détail, et les reliefs de comestibles surtout ; plusieurs observateurs pensent, et je suis du nombre, que le chef choisit des auxiliaires de confiance, et nomme quelquefois une commission de notables pour l'aider dans cette inspection délicate, qui engage si fortement sa responsabilité. Le signal de l'invasion est ensuite donné par un petit cri joyeux, semblable à celui que fait entendre un magister lorsqu'il lance ses élèves dans l'enclos de la récréation. A ce signal, toute l'armée entre en bon ordre, et commence une orgie gastronomique, dont le festin de Trimalcion donne une faible idée. Le festin dure toute la nuit, et dans les plus profondes ténèbres. La subtilité des odorats fonctionne comme une seconde vue. Les hommes seuls ont besoin du jour pour y voir clair.

Dans cette cuisine, voisine de la brasserie, mon ami le naturaliste aligna, sur la corniche du manteau de la cheminée, douze tomates, dont six très-habilement empoisonnées ; les bonnes alternaient avec les mauvaises. Le lendemain, nous trouvâmes six tomates, les mauvaises. Orfila n'aurait pas mieux fait. Ce résultat nous démontra clairement que les tomates avaient été soumises à un examen de toxicologie ; les experts avaient dit : Voilà douze tomates suspectes, dans leur alignement trop régulier ; les hommes sont souvent bêtes, quand ils dressent des piéges ; ces tomates n'étaient pas là hier soir : il y a un mystère là-dessous. Sondons ce mystère, dans l'intérêt de l'hygiène publique.

Ayant sondé le mystère, les experts ont indubitablement ajouté ceci dans leur rapport : Six de ces tomates sont pures ; les six autres renferment du poison. Le poison est une substance qui glace le sang et tue. Que personne ne touche à ces fruits ; ils renferment la mort !

Et personne n'a touché aux six tomates perfides. Ce résultat est effrayant ; les réflexions qu'il fait naître en foule confondent l'esprit. Si c'est l'instinct, et non l'intelligence raisonnée, qui éloigne les rats des nourritures vénéneuses, il faut convenir que la nature a, pour ces êtres hideux et malfaisants, des complaisances bien singulières. Elle a refusé cet instinct conservateur à ces innombrables familles de pauvres paysans, qui tous les ans, en automne, s'empoisonnent avec de faux oronges, cueillis dans les bois. Décidément, comme dit Jean-Baptiste Rousseau, l'instinct qui conduit les animaux serait-il supérieur à la raison qui égare les hommes. Ce serait désolant !

Une expérience d'un autre genre a été faite en ma présence, et celle-ci prouve que les rats ont le génie de la logique et de l'invention. Le castor du Canada, qui bâtit en se servant de sa queue comme d'une truelle, n'est pas étonnant, parce qu'il fait et refait toujours la même chose, comme le premier castor. L'animal étonnant est celui qui, un beau jour, dans une circonstance imprévue, s'éloigne de ses instincts de race et de ses traditions de famille, et invente quelque procédé ingénieux pour se tirer d'un mauvais pas. L'oiseau qui jette des pierres, pour boire dans un vase dont l'eau est trop profonde, fait une chose qui n'est pas dans les habitudes de sa race, et il étonne l'observateur. L'abeille qui découvre un colimaçon dans sa ruche de verre, le tue, et l'ensevelit sous une couche de cire, pour prévenir la putréfaction, fait une chose exceptionnelle qui nous étonne beaucoup aussi. L'invention n'est pas donnée par l'instinct, mais par le raisonnement logique.

On entendait, depuis quelques heures, un petit bruit continu, qui venait du pied d'une cloison, dans une cuisine de salle basse. Il était impossible de se méprendre sur la nature de ce bruit : une dent fine et rongeuse ouvrait une brèche. Le soir venu, le bruit était si rapproché, si distinct, qu'une invasion paraissait imminente. Un très-mince épiderme de plâtre séparait à peine en ce moment la cave de la cuisine, et un ébranlement imperceptible indiquait déjà le point précis où l'issue de communication allait s'arrondir. Devant ce point, on plaça une énorme souricière, avec ses appâts provocateurs ; sa large ouverture devait encadrer la brèche, à la chute des derniers grains de maçonnerie. Cela fait, on sortit ; on ferma la cuisine, pour laisser les événements s'accomplir dans le silence et l'obscurité.

Le lendemain, la cuisine offrait en diminutif l'image d'une ville prise d'assaut. Tout avait été bouleversé, ravagé, mis au pillage. La souricière était toujours placée devant le mur ; on l'examina, elle était vide. La brèche avait été largement ouverte, mais fermée ensuite avec beaucoup de soin. A un mètre plus loin, une autre brèche avait été pratiquée dans la nuit ; c'est par celle-là que l'invasion avait eu lieu.

Il y avait tout un mystère inexplicable au fond d'une chose si simple en apparence. On comprenait très-bien que les rats, apercevant une énorme souricière devant

leur brèche, avaient renoncé à pénétrer dans la cuisine par un côté si dangereux, et que leurs efforts de mineurs s'étaient tout de suite tournés sur un autre point, pour ne pas renvoyer leur orgie à la nuit suivante; mais pourquoi, dans leur empressement qui devait absorber toutes leurs pensées d'invasion, avaient-ils cru devoir perdre un temps précieux et infini à fermer hermétiquement la première brèche ouverte devant la souricière? Un hasard heureux servit à expliquer ce mystère, au moment où nous désespérions de trouver quelque chose de satisfaisant. Cette cuisine de salle basse, abandonnée depuis longtemps, recevait par son soupirail la poussière que le vent soulevait sur la route où s'élevait la brasserie. Les rats avaient laissé sur cette nappe unie une multitude de vestiges de pattes, croisés et mêlés confusément; mais, en un certain endroit plus éloigné du centre de l'orgie, les vestiges, étant plus rares, devenaient plus distincts, et attestaient que la jeune et innocente progéniture des rats avait suivi les grands parents dans cette expédition nocturne. Il y avait donc une foule d'enfants inexpérimentés au milieu de tant de pères instruits aux choses de la vie. Or, voici ce qui était arrivé. La brèche ouverte, les vétérans aperçurent la souricière perfide, et ils sourirent de pitié, en se faisant une triste idée de l'intelligence humaine. Comment, pensèrent ces vieux rats narquois, comment notre ennemi l'homme peut-il s'imaginer que nous allons tomber étourdiment dans un piége aussi stupide? une souricière! Ah! il y a bien longtemps que nous connaissons ces grossières machines et leur morceau de lard! Nous ne mettrons pas le pied sur cette trappe, et l'homme en sera pour ses frais de préparatifs maladroits.

Après avoir ainsi déploré la stérilité d'invention qui règne dans le cerveau de l'homme, les rats, ne voyant plus dans cette énorme souricière qu'un obstacle au passage, et non un piége dangereux, résolurent de percer le mur et de faire brèche sur un autre point, car ils pensaient bien que l'homme n'avait pas aligné des souricières sur toute la longueur du mur. Les dents rongeuses se mirent donc avec ardeur à l'œuvre, et l'autre trou fut fait entre deux soleils, comme disent les ingénieurs d'un siége. Tout à coup les vétérans se ravisèrent, et les mères émues se dirent avec un juste effroi : — Oui, nous connaissons très-bien les souricières, nous, et nous nous en moquons comme d'un chat empaillé; mais nos pauvres petits, mais Alfred, Arthur, Anatole, Charles, ne les connaissent pas comme nous; ils font l'école buissonnière à la queue de l'armée; ce sont des traînards étourdis, et quand ils arriveront devant la première brèche ouverte, ils s'y jetteront sottement, et la souricière les dévorera! Evitons une catastrophe qui plongerait dans le deuil tant de familles. Inventons.

Ce cri maternel fut entendu, et c'est alors que les vétérans eurent l'admirable idée de fermer avec soin la première brèche, sans avoir égard au temps perdu, le salut des pauvres petits l'emportant sur toute autre considération. S'il n'y avait eu, dans l'armée d'expédition, que de vieux routiers, on aurait jugé inutile de barricader le premier trou. Quand cette sage précaution eut été prise, il n'y avait plus de danger pour l'innocence; on pouvait se livrer à toute la joie de la saturnale nocturne, sans la troubler par un souci.

Le fait est là, dans toute son évidence, et justifie le raisonnement que nous mettons dans la pensée, dans les signes, et peut-être dans la parole de ces animaux.

Maintenant, de ces petits détails d'observation, passons à une chose effrayante, qui donnera une terreur rétrospective à tous les Parisiens nerveux. Paris, cette capitale de la civilisation, du luxe et des arts, a échappé par miracle à une invasion générale de rats. Si la police eût prolongé son sommeil quelques années encore, c'en était fait de cette capitale, qui a triomphé de l'invasion des Huns, des Normands et des cosaques du Don. Entre la barrière du faubourg Saint-Martin et Belleville, aux portes mêmes de Paris, on trouvait l'ignoble charnier de Montfaucon. Attila campait à nos portes! des millions de rats énormes, dont les aïeux florissaient sous Louis XI, avaient établi leur quartier-général à Montfaucon, et aucune force humaine ne semblait pouvoir chasser ces innombrables assiégeants d'un repaire dont ils étaient les légitimes possesseurs, grâce à la loi de la prescription emphytéotique, ce bail naturel consacré par le temps. Sous Louis-Philippe, le mal était arrivé à son comble, et la légalité constitutionnelle balançait. Les nouvelles devenaient chaque jour plus alarmantes. Le faubourg Saint-Martin se mettait sous la protection des chats, comme un faubourg égyptien de Memphis; Belleville craignait de devenir la Ratopolis de la fable. Ces deux localités faisaient des pétitions à la Chambre des députés, le samedi; la Chambre répondait, comme la fable :

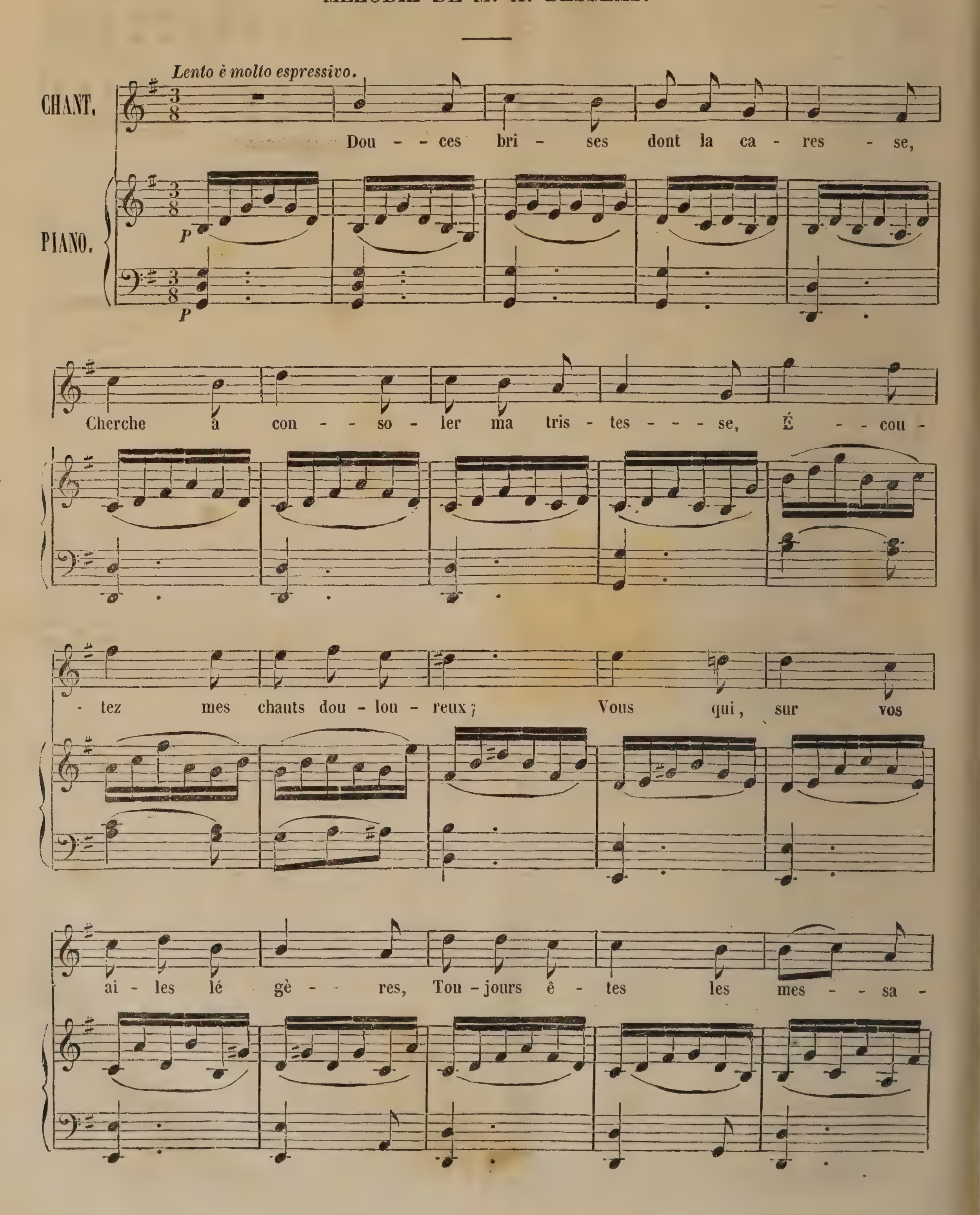
> Prend-on cette assemblée
> Pour conseil tenu par les chats?

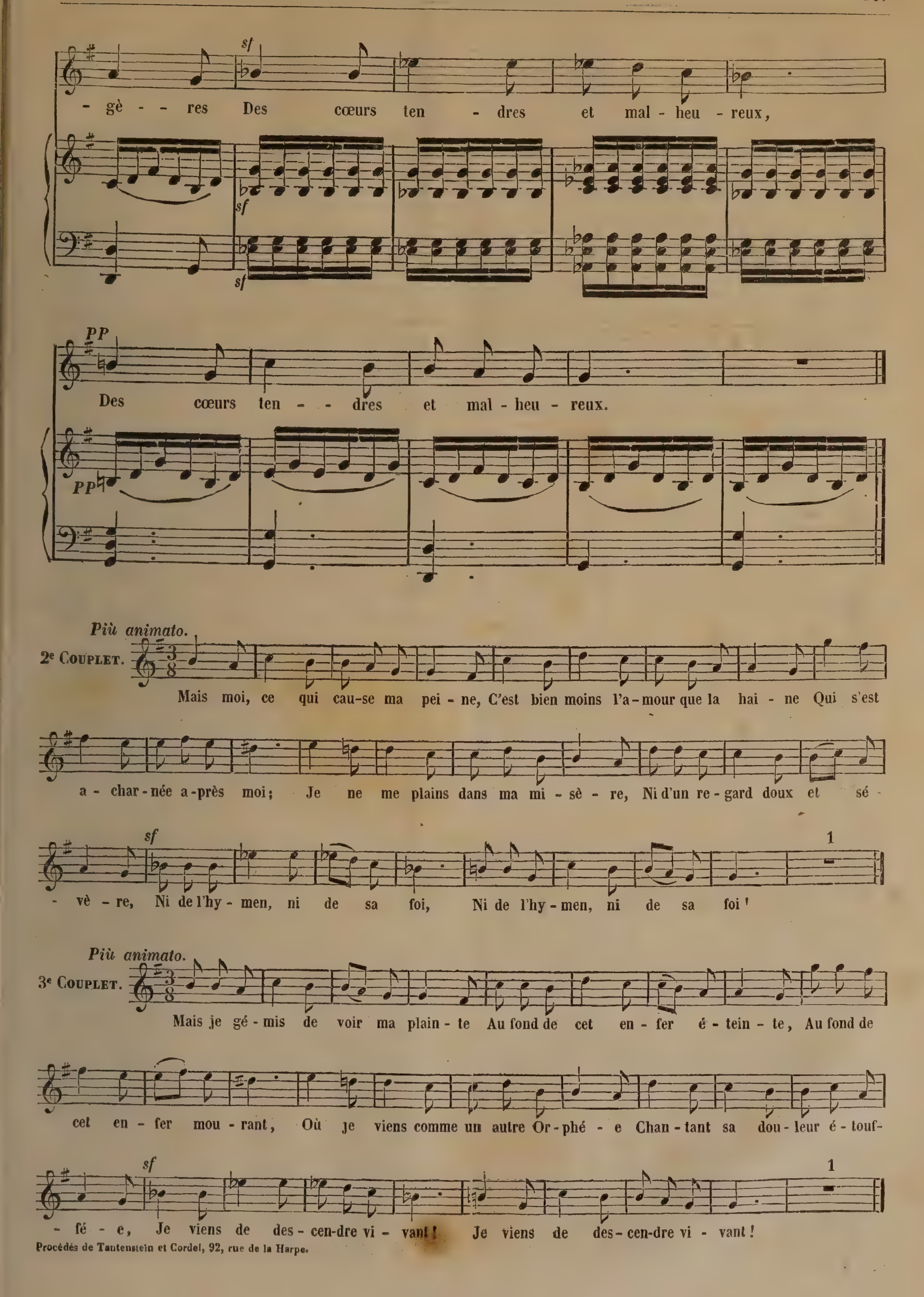
Et on passait à l'ordre du jour. Bien plus, les rapports de police annonçaient qu'une horrible et formidable alliance venait d'être contractée entre les armées de Montfaucon et des fossés de Vincennes, autre quartier-général d'innombrables rats des champs. On avait surpris des émissaires sur la chaussée de Saint-Mandé. Enfin une troisième armée, campée dans les canaux souterrains de Paris, entretenait aussi des intelligences avec Vincennes et Montfaucon. Pas un jour de plus ne devait être perdu. Nous allions devenir tous, non pas cosaques, mais rats, ce qui eût été le comble de la décadence et de l'humiliation! Heureusement, la Chambre ne fut pas consultée; la police assuma sur sa tête toute la responsabilité de l'acte, et en paya les frais. Une nuit, des escouades libératrices partirent de la rue de Jérusalem, et marchèrent sur Montfaucon. On cerna le quartier-général; on bourra de poudre à canon toutes les issues; on établit toute sorte de machines incendiaires sur la vaste étendue du charnier, et, au signal donné, on mit la mèche allumée sur le volcan. La suprême nuit d'Ilium n'a rien vu de pareil! Homère, qui a chanté le combat des rats et des grenouilles, pourrait seul décrire cette immense destruction. Tout périt; tout fut brûlé, asphyxié. Le quartier-général fut changé en sépulcre, et Paris respira... Aujourd'hui, lorsque, par une belle soirée de printemps, le rentier du faubourg Saint-Martin va cueillir des lilas à Romainville, il traverse une plaine désolée, inculte, sauvage, comme le désert de Ninive et de Babylone; c'est le champ où fut Montfaucon; et le rentier se réjouit dans son cœur. Cependant la leçon ne doit pas être perdue pour l'avenir. La nature a voulu que ces animaux eussent l'exorbitant privilége de se multiplier à l'infini, et de réparer ainsi leurs pertes en peu de temps. A cette heure, Montfaucon peut être n'est que déplacé, il n'est pas détruit. La sagesse des Egyptiens doit nous instruire : ils voyaient dans les rats la huitième plaie de leur pays, après les sauterelles, et pour entretenir chez les peuples cette crainte salutaire, ils avaient élevé les chats au rang des dieux.

MÉRY.

CANZONE DU TASSE EN PRISON,

MÉLODIE DE M. A. BESSEMS.





Procédés de Tautenstein et Cordel, 92, rue de la Harpe.

CHRONIQUE DU MOIS.

NOUVEAUX MOYENS DE DESTRUCTION.

La guerre a mis en feu le cerveau de tous nos Archimèdes. L'Académie des sciences est assiégée, canonnée, mitraillée de nouveaux projets et moyens de destruction tous plus cruels et à la fois plus humains les uns que les autres. Car le refrain de chaque inventeur est celui-ci: « Voici mon petit procédé pour tuer mille hommes d'un seul coup, pour anéantir les flottes et incendier les villes; mais mon but est de sauver justement les villes, les flottes et les armées. Je rends la guerre si facile, qu'elle devient, par cela même, impossible. Prenez mon ours, ou plutôt mon arme, et Turcs et Russes, le czar et le sultan, Menshikoff et Napier s'embrasseront à l'instant, ne pouvant plus se battre sans amener la fin du monde. »

Nous avions déjà, — comme moyens de pacification générale, et outre les variétés de la bombe, du canon, de l'obus et de la fusée; — nous avions, dis-je:

Les brûlots sous-marins, destinés à faire sauter les vaisseaux, en allant mettre le feu à leurs carènes jusque sous le flot qui les berce;

Les batteries-locomotives, qui s'avanceraient toutes seules contre un régiment, éclateraient au beau milieu et dans tous les sens, de façon à ne pas laisser un homme debout et en vie;

Les boulets asphyxiants, qui, lancés dans un navire, dans un fort, dans un quartier, dans un camp ennemi, les rempliraient d'une telle fumée par leur explosion, qu'ils suffoqueraient tout être respirant, à cent mètres à la ronde;

Les boulets-Billette, qui, en arrivant au but, se divisent en mitraille incendiaire, dont chaque parcelle démolit une carcasse de navire ou un mur de citadelle;

Le nouveau feu grégeois, que M. de Saint-Victor essayait, le mois dernier, sur le bassin du Palais-Royal; feu que l'eau allume et développe, au lieu de l'éteindre et de l'étouffer: de sorte que, lancé contre une escadre en pleine mer, il ferait de l'Océan même qui la porte un volcan, où elle s'engloutirait dans les flammes.

Il faut joindre à ces rêves philanthropiques ceux que nous trouvons dans les derniers comptes-rendus de l'Académie des sciences:

1° *Arme de guerre à action multiple, simultanément vulnérante, fulgurante, incendiaire et protectrice*; proposée par M. le docteur Charreyre. — Cette arme consiste essentiellement en une espèce de lance, qui opère presque à elle seule toute cette terrible besogne. Muni d'un bouclier impénétrable à la balle, qui protége les extrémités supérieures et la face jusqu'à la hauteur des yeux, l'homme porteur de cette armure merveilleuse peut, dit l'auteur, avancer vers l'ennemi et faire feu à distance rapprochée, à 8, 10 ou 12 mètres, par exemple, — si l'ennemi veut bien le laisser faire. — La lance alors s'allume et foudroie aussi promptement que les coups de fusil; elle couvre de feu une surface horizontale de 10 à 12 mètres. L'incendie se fixe avec ténacité sur tous les corps qu'il rencontre, et produit avec rapidité un volume de flammes si puissant, que les hommes placés au deuxième et troisième rang doivent être atteints aussi dangereusement que ceux placés au premier. Outre ce premier effet, la lance donne un jet de feu continu, qui, en même temps qu'il dévore, fait entendre un sifflement d'une intensité déchirante, bien propre à effrayer les chevaux. Si, au même instant que le premier effet se produit, l'homme s'élance sur l'ennemi et l'attaque avec le feu continu, il n'y a pas, dit l'auteur, de puissance humaine capable de résister à un choc aussi redoutable.

C'est, comme on le voit, dans la pensée de l'inventeur, la tuerie en grand, avec accompagnement d'effets acoustiques et pyrotechniques; c'est le massacre élevé au grandiose, l'art de porter la mort à sa plus haute puissance, et le moyen infaillible aujourd'hui, selon M. Charreyre, de substituer aux éternelles guerres les douceurs de la paix universelle. L'étendue des désastres sera telle, dit-il, qu'il ne se trouvera plus personne sur la terre qui ose s'y exposer.

2° *Arme de guerre à trois canons divergents, balayant de ses projectiles un espace immense.* — Sans jeter aussi bruyamment feu et flamme que la précédente, cette arme-ci n'en est peut-être que plus redoutable. Elle consiste en trois tubes divergents partant d'un tube unique, récipient de la charge de poudre, et qui peuvent être de calibres très-divers: depuis celui du pistolet ou du fusil, jusqu'à celui du canon des dimensions les plus considérables.

Ce qui constituerait la puissance dévastatrice hors ligne de cette arme, due à M. Ador, c'est l'étendue de la projection meurtrière, qui paraît devoir dépasser sensiblement, en un sens du moins, celle de la mitraille. L'arme vomit à la fois de ses trois bouches des projectiles métalliques cylindriques, attachés les uns aux autres par des liens de fer ou des chaînes incendiaires de 10, 20, 50, 100 mètres de longueur, sous la volée tranchante desquels seraient instantanément moissonnés des bataillons entiers, comme l'herbe d'une prairie sous l'action d'une faux immense.

Voici maintenant le pendant du brûlot sous-marin; c'est le brûlot aérostatique, le ballon-artilleur de M. Verneuil.

M. Verneuil, — et la chose semble sérieuse, — s'est engagé à s'élever en ballon d'un point donné, à foudroyer ce qu'on voudra de son artillerie aérienne, à diriger sa nacelle au-dessus des Champs-Élysées, et à venir l'arrêter aux Tuileries, à la hauteur du balcon de l'Horloge, où il présentera à l'Empereur le plan de sa machine. L'autorisation est accordée, dit-on, et tout Paris assisterait bientôt à l'expérience. Voilà qui rappellerait la victoire de Fleurus, — excellent augure, — et le corps des aérostatiers du premier Empire.

En attendant cet emploi guerrier des ballons, la Russie, de son côté, en fait un usage industriel assez curieux.

L'énorme quantité d'eau produite par la fonte des neiges occasionne, à l'époque du printemps, des inondations considérables par le débordement des rivières qui prennent leur source dans l'Oural, et qui interceptent les communications entre les nombreuses usines de la Sibérie. Il s'agissait de maintenir, pendant le dégel, la communication entre deux grandes usines distantes l'une de l'autre de trois verstes et demie, et séparées par une petite rivière qui, à cette époque, grossit et devient un fleuve torrentiel de près d'une verste de largeur: toute communication était interrompue pendant plusieurs semaines et les travaux suspendus. Voici à quel moyen on a eu recours pour parer à cet inconvénient grave et pour permettre aux employés de ces usines de correspondre entre eux, et de se rendre même de leur personne, pendant la saison des grosses eaux, de Verkné-Muisloff à Niiné-Muisloff.

Au-dessus de chacune des deux usines, et à une hauteur d'environ deux cents mètres, plane un grand ballon stationnaire, retenu par trois cordes. Chacun de ces ballons porte un câble qui descend de ce point d'attache vers l'usine opposée, où il est fixé à une charpente expressément construite. Entre ces deux points d'attache, le câble est supporté par trois ballons intermédiaires. Sur le câble principal court une poulie à laquelle est suspendue une nacelle en tôle, dans laquelle deux ou trois personnes peu-

vent se placer très-commodément. La poulie elle-même est encore commandée par deux cordes attachées aux deux points opposés, et qui permettent d'attirer la nacelle vers l'une ou l'autre usine. Celle des cordes qui est destinée à rappeler la poulie descendue sur le câble, et dont le véhicule a été décroché, passe sur une petite poulie attachée elle-même à la partie inférieure du ballon, de sorte que ces deux cordes, et par suite la poulie à laquelle elles sont fixées, reçoivent le mouvement de la terre ferme.

Voilà un système ingénieux, sans doute pour la circonstance qui l'a fait naître; mais, sur les champs de bataille, il ne serait que l'enfance de l'art auprès de l'artillerie aérostatique de M. Verneuil.

UN DUEL MÉDICAL.

Nous trouvons dans le *Cosmos*, journal encyclopédique de l'abbé Moigno, une noble compensation aux recherches meurtrières ci-dessus. Dieu merci, tous les médecins ne traitent pas l'humanité par le fer et le feu, comme le docteur Charreyre. Le docteur Guillon, par exemple, cet éminent praticien que vous connaissez, ce lauréat de l'opinion publique dans le concours d'Argenteuil, vient de donner au monde savant et médical une leçon de bonne foi, de désintéressement et de dévouement, qu'on ne saurait trop répandre et honorer.

M. Sédillot, professeur à la Faculté de Strasbourg, chirurgien de grand talent et de grand renom, avait reçu du rédacteur en chef du *Cosmos* le reproche d'avoir pratiqué une opération *barbare*, pour un mal que M. Guillon traite et guérit aussi facilement que radicalement, selon le rapporteur même du prix d'Argenteuil, l'honorable M. Lagneau.

M. Sédillot réclama par une lettre adressée à l'abbé Moigno, et déclara la méthode Guillon impossible dans les quatre cas opérés à Strasbourg.

Entre ces deux autorités imposantes et ces deux affirmations contraires, que fit le rédacteur du *Cosmos?*

Il remit la réclamation de M. Sédillot à M. Guillon, et ce dernier y répliqua par ce noble défi inséré dans le *Cosmos*, avec la lettre de son rival :

« Que M. Sédillot m'adresse, à Paris, quelques malades, cinq ou six, affectés du mal qu'il considère comme incurable par ma méthode, et je lui prouverai qu'on peut très-bien les guérir sans avoir recours à un traitement que je déclare, avec vous, être tout à fait *barbare.*

« Non-seulement je donnerai gratuitement mes soins aux malades dont il s'agit; mais, de plus, si leur position pécuniaire l'exige, je les ferai placer dans un hôtel où ils seront logés et nourris à mes frais. Et dans le cas où un ou plusieurs de ces malades n'auraient pas d'argent pour faire le voyage, que M. Sédillot ait la bonté de mettre à leur disposition la somme nécessaire; je la lui ferai passer à Strasbourg, aussitôt qu'on m'aura remis un petit mot constatant les avances qu'il aura faites.

« M. Sédillot est un praticien trop honorable, trop ami de la vérité, pour refuser une semblable proposition. »

Il nous semble difficile, en effet, que M. Sédillot n'accepte pas les conditions de ce duel médical. Ce serait s'avouer battu sans combat, et battu aux dépens de l'humanité souffrante; tandis que les deux adversaires, hommes de cœur et de talent, seront à la fois et réellement vainqueurs, si M. Guillon prouve à M. Sédillot qu'on peut épargner une douleur et un péril à ses malades.

Ce chevaleresque procédé de M. Guillon nous rappelle la position des médecins en Chine. Ils sont payés au mois, tant que leurs clients se portent bien; et leurs appointements sont suspendus chaque fois que leurs clients sont malades. Jugez dès lors quels soins apportent les docteurs à la surveillance et à l'entretien des santés qui les font vivre, au traitement et à la guérison des maladies qui les ruinent! Mais ce que les médecins chinois font par intérêt et par obligation, M. Guillon le fait librement, pour l'humanité, et à ses frais personnels. C'est admirable.

LE GENDRE DE M. POIRIER.

Ce pur et fin bijou comique, taillé en plein dans nos mœurs par notre collaborateur Jules Sandeau, et M. Emile Augier, n'a pas moins d'éclat et de succès à la lecture qu'à la représentation. Jamais les ridicules et les soucis d'une mésalliance n'ont été mis en scène avec plus d'intérêt, de relief et de gaieté. Le rôle de M. Poirier restera comme le daguerréotype accompli de ces bourgeois ambitieux, Georges-Dandins politiques, qui ont fait 1830 et mérité 1848; de ces puritains de comptoir prêts à vendre leurs filles pour le reflet d'un blason, de ces libéraux dévorés de la soif de la pairie et du besoin de gouverner l'Etat. Nouvelles et éternelles éditions des Masaniello, des Broussel et des Desmarais, que nous avons essayé de peindre, de notre côté, dans nos *Révolutions d'autrefois.*

M. Poirier montre le bout d'oreille dès le premier acte, dans son entretien avec Verdelet, son ancien associé et le parrain de sa fille, homme d'esprit et de tact, qui lui reproche d'avoir marié Antoinette au marquis de Presle.

POIRIER, *lisant son journal.* Encore un d'arrivé! M. Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET. Qu'est-ce que ça me fait!

POIRIER. Comment! ce que ça te fait? Tu peux aspirer à la pairie, et tu demandes ce que cela te fait?

VERDELET. Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive!

POIRIER : Pourquoi donc? M. Michaud y est bien!

VERDELET. M. Michaud n'est pas seulement un industriel; c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poëtes.

POIRIER. Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'Etat. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque?

VERDELET. Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce... On dirait, ma parole! que dans ce pays-ci le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire. Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne; il y arrondit sa pelote, et un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'Etat. Ce n'est pas plus difficile que cela! Morbleu! messieurs, que ne dites-vous aussi bien : J'ai tant auné de drap que je dois savoir jouer du violon!

POIRIER. Je ne saisis pas le rapport, etc.

Au troisième acte, le beau-père se trahit avec son gendre, qu'il croit avoir maté en lui coupant les vivres. Le George Dandin, pris au piége, se démasque dans une scène digne de Molière.

POIRIER. Vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON, MARQUIS DE PRESLE. Ah! fi! vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER. Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON. Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER. Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis; je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON. Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER. Non, monsieur! je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez, je juge les hommes sur leur mérite et non sur leurs titres. Je me moque de la noblesse comme de l'an quarante, je suis bien aise de vous l'apprendre!

GASTON. Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER. Non, monsieur! je ne vous en trouve pas!

GASTON. Non! Ah! alors pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER, *embarrassé.* Pourquoi je vous ai donné...

GASTON. Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER. Une arrière-pensée? Eh! quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant..., quel mal y verriez-vous?

Gaston, *s'adoucissant.* Je ne conteste pas, monsieur Poirier; vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

Poirier. C'est que vous n'êtes pas encourageant...

Gaston, *le cajolant.* Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? je m'en accuse...; mais dans les choses sérieuses je suis sérieux. Il est très-juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

Poirier, *à part.* Comprendrait-il la situation?

Gaston, *charmant.* Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon, si tant est que je puisse être bon à quelque chose?

Poirier. Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

(*N. B. La scène se passe en 1846, et Gaston de Presle est un légitimiste inflexible.*)

Gaston. Encore! C'est donc votre marotte de danser à la cour?

Poirier. Il ne s'agit pas de danser. Je ne suis ni vain, ni futile...

Gaston. Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! Expliquez-vous?

Poirier, *piteusement.* Je suis ambitieux.

Gaston. On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec votre expérience des affaires, vous pouvez prétendre à tout... Qu'est-ce qui pourrait donc convenir à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? Fi donc! Le Conseil d'Etat? Non! Un poste diplomatique? Ah! justement! l'ambassade de Constantinople est à prendre...

Poirier. J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

Gaston. Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je vois que la pairie vous irait comme un gant!...

Poirier. Oh! croyez-vous?

Gaston. Mais voilà le diable! Vous ne faites partie d'aucune catégorie... Vous n'êtes pas encore de l'Institut.

Poirier. Soyez donc tranquille! Je payerai, quand il le le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la Banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

Gaston. Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!...

Poirier. Je crois que oui.

Gaston. Mais il vous faut un titre.

Poirier. Oh! oh! je ne tiens pas à ces hochets... Je suis un vieux libéral.

Gaston. Raison de plus. Un libéral n'est tenu que de mépriser l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

Poirier. Celle qu'on ne doit qu'à soi-même.

Gaston. Vous serez comte.

Poirier. Non; il faut être raisonnable : baron, seulement...

Gaston. Le baron Poirier! cela sonne bien à l'oreille...

Poirier. Oui, le baron Poirier!

Gaston. (*Il le regarde et part d'un éclat de rire.*) Je vous demande pardon; mais là! vrai! c'est trop drôle! baron! monsieur Poirier! baron de Catillard!...

Poirier, *à part.* Je suis joué! (*Tous deux se lèvent.*)

Gaston, *au duc de Montmeiran qui entre.* Arrive donc, Hector! arrive donc! Sais-tu pourquoi Jean-Gaston de Presle a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry? pourquoi François-Gaston de Presle est monté le premier à l'assaut de La Rochelle? pourquoi Louis-Gaston de Presle s'est fait sauter à La Hogue? pourquoi Philippe-Gaston de Presle a pris deux drapeaux à Fontenoy? pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron!

Poirier. Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presle, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire!...

Ainsi, les deux adversaires se retrouvent manche à manche, et la leçon des auteurs ressort jusqu'au bout: les alliances d'intérêt ne peuvent sauver les mésalliances de sentiments. Car Gaston et sa femme seront seuls unis à la fin, en leur qualité de nobles cœurs. M. Poirier souffrira de son gendre et le fera souffrir encore et toujours, ainsi que le prouve son adorable calcul, au dénoûment de la pièce.

Le marquis et la marquise vont se retirer dans leur château, racheté par le bon Verdelet.

Poirier. Eh bien, et moi? on ne m'invite pas? Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

Verdelet. Achète une propriété et viens vivre auprès de nous.

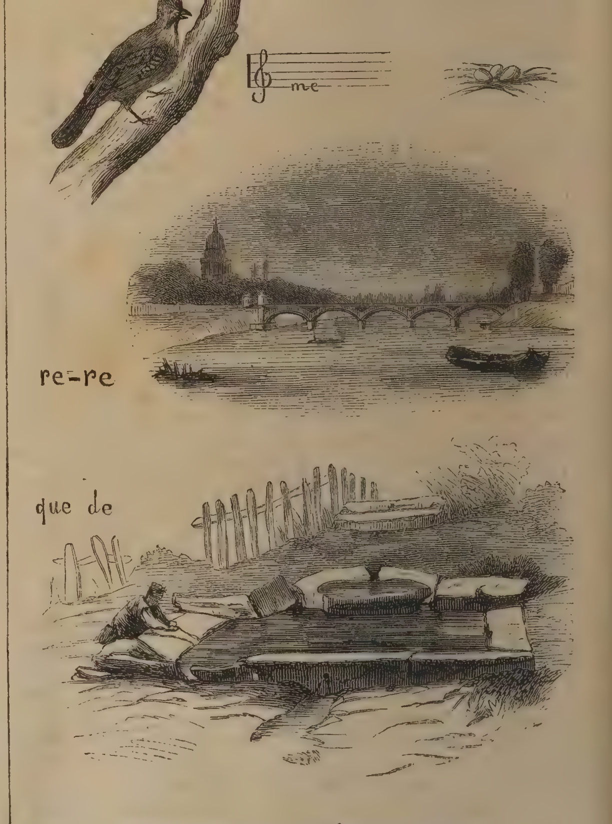
Poirier. Tiens! c'est une idée!

Verdelet. Car tu es guéri de ton ambition, je pense...

Poirier. Oui! oui! (*A part.*) Nous sommes en 1846, je serai député de l'arrondissement de Presle en 1847, — et pair de France en 1848!...

Convenez que c'est là de la comédie, si jamais il en fut, — et de la meilleure, de la plus vraie, de la plus haute et de la plus profonde. PITRE-CHEVALIER.

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS DE JUIN.

Après une réconciliation, Sully voulait se jeter aux pieds de Henri IV. Celui-ci l'en empêcha en lui montrant les courtisans qui le regardaient, et en lui disant : « *Sully, relève-toi! Ils croiraient qu'on te pardonne!* » (Sully relève toit — île — croix — raie compte parts d'aune.)

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.
Boulevard extérieur de Paris.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Une villa des environs de Rome. Dessin de M. A. de Bar. (1) Voyez la première partie, numéros précédents.

II. Rome souterraine. Vandalisme de l'éditeur des peintures apocryphes des catacombes. Fâcheux effets du mois d'octobre. *Villegiatura.* La clef d'or. Le moine et le *caporale.* La porte Pia. Le tonnerre et le conscrit français. Villas de la porte Pia. Toujours Torlonia. Le cimetière souterrain de Sainte-Agnès. La vigne du marquis Lepri. Une convention funeste. Le *cerino.* Tableau des catacombes. Voies cimetériales. Tombes des martyrs. Emblèmes chrétiens. *Cubicoli.* Fresques primitives. L'*Ave-Maria.* Vie des réfugiés du Christ dans ces noirs corridors. Le puits de l'arenaria. Je tombe au second plan du cimetière. Moment d'angoisse. Erreurs de Delille en racontant l'accident du peintre Robert. Ni le poëte ni le peintre n'ont vu les catacombes. Le fil renouvelé des Grecs. Une nuit dans ces voies funèbres. Le bâton du bon pasteur. Mauvais sommeil. Hallucinations. Sept heures du matin. Le *caporale.* De l'inconvénient de parler français à des moines qui n'entendent que l'italien. Les sept berceaux du christianisme. Basilique de Saint-Sébastien. Caractère vénérable de cette église. Basilique de San-Lorenzo. Dépouilles des temples païens. Un jeune peintre allemand. La bacchanale de San-Lorenzo. Un sujet de tableau. Scène féodale. Les barons et Colà Rienzo. Les Colonna au pont Mammolo. Giordano Orsini. Le conseil dans la basilique. Récit d'Agapito. La dame en deuil. Le tyran de Marino. Messe des morts. La femme brûlée. Gianni Colonna. Porte San-Lorenzo. Le combat. Mort de Colonna. Procession triomphale du tribun à Sainte-Marie-Majeure. Basilique Libériane. La neige d'août. La messe de minuit à Sainte-Marie-Majeure. Le sable jaune. *Via papale. Soprani.* Les lavandières de Sainte-Marie. *Il loto.* Tableau de mœurs. Le compagnon du devoir. Rome et Jérusalem. La colonne sainte. Le Jardin-du-Paradis. Sainte-Praxède. Basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem.

Rome primitive, au point de vue chrétien, n'est pas dans Rome, elle est sous la ville actuelle, cachée dans les entrailles de la terre. Creusées dans le flanc des collines qui ferment le bassin où s'abrite la cité papale, soixante-douze régions souterraines, appelées catacombes, cernent extérieurement la vieille enceinte comme autant de forts détachés. Ma première visite fut pour les cimetières du Janicule, dédiés à saint Félix, saint Callepode et saint Pancrace. Le lendemain, je descendis dans celui de Calyxte, puis je me dirigeai vers le cimetière de Sainte-Agnès, le plus intéressant de tous, à mon gré, mais sans pouvoir y pénétrer. A la suite de dégradations récentes qu'il est fâcheux d'avoir à reprocher à un Français, M. Perret, éditeur de ces prétendues peintures des catacombes, publiées par ordre de l'Assemblée législative, l'entrée du cimetière de Sainte-Agnès a été interdite aux étrangers. Le ministre de l'intérieur seul peut prononcer le : *Sésame, ouvre-toi!* et, malheureusement pour moi, il se trouvait à la campagne.

Le mois d'octobre est là-bas le mois du repos. Tant qu'il dure, les princes de l'Etat et ceux de l'Eglise se livrent sans partage à la *villegiatura*, et ils ne perdraient pas une heure de ce bon et doux plaisir des champs pour la gloire de leurs aïeux. Voyant que l'autorisation que l'un des plus aimables savants de Rome sollicitait avec ardeur n'arriverait pas avant le ministre, je résolus de m'en passer. A la rigueur, c'était possible. Quoique bien changée à son avantage, la petite-fille de Romulus mérite encore un peu les reproches de Jugurtha. Elle ne se vendrait pas, comme alors, au plus riche et au plus offrant, mais elle vend sans peine tout ce qu'on veut lui acheter. Employant donc un moyen que l'expérience me recommandait à chaque instant, dans l'après-midi du second dimanche d'octobre, j'allégeai ma bourse de deux écus romains, et, une heure après cette offrande au couvent de S..., un *legno* à quatre places, dont j'occupais le fond, ayant pour vis-à-vis un bon moine et un caporal des catacombes, roulait au galop vers Sainte-Agnès.

A la porte Pia, je fis arrêter deux minutes pour saluer le génie de Michel-Ange; mais la porte était si bien cachée par une forêt d'échafaudages, qu'il me fut impossible de voir si le dessin du grand architecte justifie la mauvaise humeur de Milizia. Cet auteur de la Rome des beaux-arts peut être regardé comme le critique le plus complet que l'envie ait mis au monde. Rien ne trouvait grâce à ses yeux; il eût censuré Dieu lui-même, si Dieu avait eu le malheur de créer la terre après lui. Je réfléchissais à cette funeste disposition de l'esprit, qui devient quelquefois un mal incurable, lorsqu'une main lourde et grasse tomba sur mon épaule, et ces deux mots, les premiers qu'il eût prononcés depuis son ascension dans le *legno*, sortirent des lèvres du *frate : Vedi, tu!* Je levai la tête dans la direction de son doigt; mais j'avais beau regarder, je n'apercevais, à travers les rameaux de l'échafaudage, qu'une guérite au-dessus de la porte. C'est justement ce qu'il voulait me faire voir. Après m'avoir tenu quelque temps en suspens, il m'apprit que la foudre avait éclaté peu de jours auparavant sur cette guérite et arraché le fusil des mains du fantassin français placé là en sentinelle. Perçant le massif de la porte du haut en bas, le fluide électrique rapporta ensuite le fusil au poste, et jugez si les soldats furent terrifiés, en voyant arriver par cette voie l'arme de leur camarade! On croyait ce malheureux perdu, il en fut quitte pour la peur.

Sans contester le fait, qui était notoire, ni l'explication du phénomène que le bon moine allait chercher dans un ordre d'idées miraculeuses, j'adressai deux mots au *cocchiere*, et les chevaux, vigoureusement fouettés, s'élancèrent sur l'ancienne voie Nomentane. Impossible de trouver des sites plus gracieux que ceux qui se déroulent à droite et à gauche. C'est d'abord la villa Patrizzi, lieu de délices, où s'éteignit la belle vieillesse du cardinal Giovanni. Bâti sur les dessins de Sebastiano Cipriani, de la colline où il s'élève, le palais domine sans cesse la route; on n'a qu'à se tourner pour l'apercevoir avec son escalier monumental et les arbres verts qui l'entourent. On longe ensuite la villa Bolognetti, dont la charrue efface chaque jour les anciennes magnificences et qui a tout perdu, même son nom, car lorsque je le demandai au *caporale*, il me répondit que ces champs à moitié cultivés s'appelaient *Orti lucernari.*

— Et cette autre villa là-bas, sur notre droite, qui me paraît si belle, lui dis-je en étendant la main, comment la nommez-vous?

— Villa Torlonia.

C'était pour la vingtième fois qu'on me faisait cette réponse. Le duc Torlonia est le marquis de Carabas des Etats-Romains. Allez sur la place de Venise et demandez à qui ce palais que garde un gros suisse orné d'une canne à pomme d'or?... A Torlonia! Allez sur la voie Appienne, et en parcourant le cirque de Romulus, les vignes pleines de tombeaux antiques et les pittoresques ruines de *Roma vecchia*, informez-vous du nom du propriétaire... Torlonia! — Qui possède donc cette admirable campagne à mi-côte, disais-je un matin au supérieur des capucins d'Albano?... Torlonia! Aussi le lendemain, au lac de *Bracciano*, je n'hésitai pas : — Ce lac appartient à Torlonia?...—*Si, signore*, me répondit mon guide. Il y a cent à parier contre un qu'en montrant un point au hasard, je serais tombé juste.

J'exprimais tout haut cette idée lorsque le *cocchiere* s'arrêta court, sur l'ordre du moine. Nous étions arrivés. Je mis pied à terre, à gauche de la route, devant une haie vive, au milieu de laquelle est une porte que je n'oublierai

de ma vie. Le moine tire ses clefs, nous entrons, et je me trouve dans une vaste vigne qui s'étend à perte de vue entre l'église de Sainte-Agnès, bâtie assez loin sur le plateau, et un petit village perdu sur la route. Cette vigne appartenant, je crois, par moitié au marquis Lépri et aux Pères Augustins de Santa-Maria-del-Popolo, est coupée du sud au nord par un profond ravin qui va toujours s'élargissant à mesure que le terrain baisse et s'éloigne de la route. Nous gravîmes la pente qu'il borde à gauche, et un étroit sentier nous conduisit à une sorte de cabane assez semblable à celles que les Agenais construisent pour déposer les échalas l'hiver. C'était l'entrée des catacombes de Sainte-Agnès.

Pendant que le *càporale* allumait un *cerino*, espèce de rat-de-cave qu'on déroule comme de la ficelle à mesure qu'il brûle, le moine, ayant fini par triompher de la rouille de la serrure, poussait la porte, et me montrait un escalier étroit et sombre. Je m'y engage à sa suite : nous descendons vingt-quatre marches, et j'aperçois un couloir obscur d'abord assez bas, mais qui se relève bientôt. Avant d'aller plus loin, je conclus un pacte avec mes guides : venant pour recueillir une impression neuve, je ne voulais pas être troublé. En conséquence, le *caporale* devait nous attendre à la porte, et j'imposai au moine le silence le plus absolu. Qu'il marchât devant moi sans proférer une parole, où je lui dirais de marcher, qu'il s'arrêtât et attendît mes ordres quand je m'arrêterais, voilà ce que j'exigeais de lui. Il accepta ces conditions avec une seule réserve qu'à l'*Ave Maria*, heure du dîner, à Rome, si je voulais continuer mes explorations, le *caporale* viendrait prendre sa place. Allumant alors une moitié de cierge à mon *cerino*, il se plongea d'un pas lent, mais ferme, dans le dédale de voies ténébreuses qui s'ouvraient devant nous.

Les catacombes offrent un tableau magnifique de couleur et de grandeur lugubres. C'est le sublime de la mort qui vous entoure à chaque pas et vous glace le cœur d'un religieux respect. Figurez-vous des galeries ténébreuses et muettes, où il ne peut passer qu'un homme de front, présentant de chaque côté, comme les rayons d'une bibliothèque, jusqu'à treize rangs de tombes superposées horizontalement, et qui vont s'étendant sans fin sous toutes les collines de Rome; car les voies de soixante-douze régions cimetériales unissent leurs réseaux. Bien que travaillant dans les ténèbres, les chrétiens observèrent, en les creusant, une merveilleuse régularité. Quatre ou cinq voies principales, tracées en forme de croix grecque, formaient, en général, le plan de la cité souterraine. Sur ces quatre ou cinq grandes lignes tirées, pour ainsi dire, au cordeau, se croisaient, en se rattachant l'une à l'autre, cinquante, soixante et quelquefois quatre-vingts voies secondaires, qui se communiquent toutes et occupent une superficie de plusieurs milles.

Au temps des persécutions, quand les bourreaux des empereurs avaient fait leur office, et que les restes mutilés des martyrs gisaient dans le sang, abandonnés aux chiens, des hommes, qu'attendaient les mêmes supplices, venaient chercher la dépouille mortelle de leurs frères, et la cachaient dans leur retraite ténébreuse. A la lueur d'une lampe, illustrée du monogramme du Christ, ils ouvraient, sur la paroi d'une galerie, une tombe horizontale de la longueur du cadavre, l'y déposaient en le baignant de larmes, et muraient ensuite l'ouverture avec des briques posées debout et revêtues de chaux, ou un morceau de marbre offert par la piété des riches.

Là, le martyr était distingué du simple catéchumène, couché à côté, au-dessous ou au-dessus de lui; mais la distinction ne consistait ni dans les sarcophages ni dans ces urnes de cristal ou d'albâtre des patriciens, qui insultaient, jusque dans la mort, à la pauvreté des urnes de terre du peuple. Un petit vase, de la forme la plus modeste, rempli de son sang; une palme, gravée sur la chaux fraîche avec la pointe du compas qui avait mesuré sa tombe, voilà le monument du martyr. Quelquefois, les fragments de marbre qui remplaçaient les briques portaient une décoration bien chétive ou bien pauvre, sous le rapport de l'art, mais plus grande et plus éloquente, avec ses lignes indécises, que les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël. Une foule d'emblèmes, gravés grossièrement en relief, expriment encore les tortures ou le triomphe des martyrs. Des chaudières distinguent les marbres de Martiana et de Victorine, un maillet et des clous celui du fils de Zozimus, une faux celui d'Idusius, un baril teint de son sang celui de Sempronia, une roue celui de Lucère, une potence celui de Leopardus, des peignes de fer celui d'Adéodatus, des flèches barbelées celui de Marcianus, un léopard celui d'un saint dont il ne reste que la moitié du nom (*ntiano*). Des cœurs d'où coulait le sang, des cardes, des crocs, des brodequins de force et d'horribles instruments de torture signalent des tombes dont les noms mutilés ne se lisent plus.

Tous les tombeaux, excavés régulièrement et mesurés au compas, présentent la même hauteur et la même longueur, et ne sont coupés de distance en distance que par quelques rayons de tombes de deux ou trois pieds, destinées aux adultes. En parcourant avec le *cerino* ces noirs corridors dont le silence et l'éternelle nuit glaçaient le cœur de saint Jérôme, je m'arrêtais de temps à autre pour visiter ces cryptes ou chambres funèbres que les antiquaires italiens nomment *cubicoli*. Il y en a deux cents à Sainte-Agnès. Ce sont des réduits creusés, comme les galeries, dans le tuf, et pouvant contenir une dizaine de personnes. Variant à chaque instant de forme, ces réduits offrent à l'intérieur trois arcades taillées dans le vif du terrain lithoïde, une en face de la porte, et les deux autres à droite et à gauche. Sous ces arcades, fermées, à la moitié de leur élévation, par un mur naturel de tuf, reposaient les corps des martyrs. Les voûtes, les parois et l'enfoncement des arcades des *cubicoli* furent peints à fresque, du troisième au septième siècle. A la vérité, ces peintures n'ont pas une grande valeur au point de vue artistique; nos peintres en bâtiments paraîtraient des Rubens à côté des peintres des catacombes; mais le sentiment qui les inspira rend ces ébauches plus touchantes que les fresques du Vatican.

Partout des allégories parlantes, pour ainsi dire, répètent sous mille formes ces deux idées : ce que des chrétiens avaient à souffrir et ce qu'ils espéraient. Ainsi, dans tous les cimetières, comme à Sainte-Agnès, on trouve Abel tué par Caïn, les trois enfants de l'Ecriture jetés dans la fournaise, Daniel au fond de la fosse aux lions, Jonas englouti par la baleine, Elie dans les cavernes du mont Oreb, une multitude de lions, d'ours, de taureaux et de tigres, rappelant les tortures du cirque; et, à côté de ces symboles de la persécution païenne, Noé recevant à la fenêtre de l'arche la colombe qui lui rapporte le rameau verdoyant, Moïse faisant jaillir la source du rocher, et Pharaon dévoré par les flots.

En lisant avec une émotion profonde ces premières pages de l'histoire du christianisme, tracées, à la lueur des lampes, sur les cendres des saints, j'avais oublié le présent; j'étais, à dix-huit siècles de distance, dans ce passé

funèbre. Au plus fort de mon enthousiasme, le *frate*, me présentant une grosse montre d'argent, réclama l'exécution de notre traité. L'*Ave Maria* allait sonner. Il était dans son droit; je lui permis de se retirer, en lui ordonnant de m'envoyer le *caporale*, que j'attendrais à la même place. Malheureusement, dans mes préoccupations, je lui fis cette recommandation en français, qu'il n'entendait pas. Cette distraction faillit me devenir fatale.

Le moine parti, j'allai devant moi à pas lents, me reportant par la pensée aux jours de la persécution dioclétienne. Quel supplice que cette vie funèbre des réfugiés chrétiens! Ils souffraient là, me disais-je, un martyre bien plus cruel que celui des bourreaux. Aux tourments de la faim et de la soif, car peu de cimetières possédaient des sources, et les frères avaient beau imiter le zèle d'un hôtelier du Transtevère, qui vendit tout son bien pour secourir les fils du Christ, s'ajoutaient le spectacle de ceux qui arrivaient mutilés, le manque d'air et l'épouvantable putréfaction des cadavres. Malgré les précautions des fossoyeurs, qui se hâtaient de remplir de terre les galeries mortuaires, la décomposition des corps, hâtée par l'humidité du terrain, viciait si vite le peu d'air respirable, que la plupart de ces infortunés trouvaient au fond des cryptes une mort plus affreuse que celle qu'ils avaient cru fuir.

Entièrement absorbé par ces réflexions, je venais d'entrer dans un couloir dont le sol me semblait s'abaisser à mesure que j'avançais, lorsque la terre manque tout à coup sous mes pieds, et je tombe dans une fosse. La chute avait été si brusque et ma surprise si grande, qu'en me trouvant au fond dans la plus effrayante obscurité, car ma bougie s'était éteinte, je demeurai quelques minutes interdit, respirant à peine, et sans faire un mouvement. Peu à peu cependant je m'enhardis avec moi-même; ma plus grande crainte était de m'être luxé quelque membre. Pour me rassurer à cet égard, je me tâtai en tremblant, je remuai un bras et puis l'autre; j'étendis les jambes, et n'y sentant que l'ébranlement nerveux causé par la commotion, je me mis doucement sur mon séant, et me relevai bientôt après, avec une des plus douces satisfactions que j'aie éprouvées de ma vie. Mes poches étaient bourrées d'allumettes et de cerino; j'en allumai un autre paquet, et, le promenant autour de moi, je vis que j'étais tombé dans un des puits creusés par les chrétiens pour construire l'étage inférieur du cimetière. Ce puits avait tout au plus deux mètres et demi de haut; de chaque côté s'ouvrait un des couloirs étroits et sombres des catacombes.

Evidemment, l'un de ces couloirs menait à la sortie de droite ou de gauche (on en comptait deux dans tous les cimetières); mais lequel prendre?... J'avais beau recueillir mes souvenirs, assez confus du reste, sur l'itinéraire suivi au-dessus de ma tête par le moine, je ne pouvais parvenir à m'orienter. Après une assez longue hésitation, et après avoir poussé du fond de mon puits plusieurs cris de détresse qui ne furent pas entendus, je me décidai, par une probabilité topographique, à prendre le couloir de gauche. Au bout d'une demi-heure, je m'aperçus que j'avais fait fausse route; mais comme je me croyais assez familier avec le plan des régions cimetériales pour être certain de retrouver tôt ou tard l'une des issues, je ne m'en inquiétai pas et continuai mon chemin.

En ce moment, par une heureuse boutade de la folle du logis, qui va souvent où il ne faut pas, au lieu de m'effrayer de mon isolement, je ne songeai qu'à des observations critiques. Les vers de Delille, qu'on nous fait apprendre au collége, m'étaient revenus en mémoire, et je souriais en répétant à demi-voix la description de l'accident arrivé au peintre Robert dans les catacombes, et en songeant à l'impression de terreur qui m'en était restée. Chaque vers, en effet, de cette description terrible contient une idée fausse et un fait inexact, et prouve jusqu'à l'évidence que ni le poëte ni le peintre n'avaient vu ce dont ils parlaient. D'après le digne abbé Delille:

Sous les remparts de Rome et *sous ses vastes plaines*
Sont des antres profonds, des routes souterraines,
Qui pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs *rochers* aux palais des Romains.
Avec ses dieux, ses rois et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.

Les catacombes, d'abord, ne sont pas creusées dans les vastes plaines, ou, pour mieux dire en prose, dans la campagne de Rome; mais dans le flanc des collines qui l'entourent. Elles n'ont pu donner leurs *rochers* comme les carrières de Montrouge, avec lesquelles les confondait l'auteur du poëme de *l'Imagination*, par l'excellente raison qu'il n'y en eut jamais un pied cube dans leurs antres profonds. Le sol des catacombes se compose d'un tuf granulaire de nature très-tendre, et qui ne pouvait fournir que la pouzzolane, avec laquelle les Romains faisaient leur ciment. C'est donc abuser des licences de la poésie que de tirer de ce sable grossier les dieux, les rois et la magnificence de Rome.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable *berceau*.
Un fil dans une main et de l'autre un flambeau,
Il entre, il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.

Ici, de mon autorité privée, j'arrêtai le poëte. — Monsieur Delille, m'écriai-je, votre fil ne peut passer. Ce rapin de l'ancien régime, qu'on appelait Robert, et qui eut, à ce qu'il paraît, un esprit facétieux, s'est joué de votre culte pour les temps antiques. Son fil est renouvelé des Grecs; il l'a pris sur le peloton de Thésée. Sachez, aimable abbé, si vous m'écoutez comme ces morts qui m'environnent, que, pour se guider par ce moyen dans un cimetière souterrain, il faudrait un fil de dix à douze kilomètres de long, ce qui est difficile; et qu'en admettant même cette première impossibilité, au bout d'un quart d'heure de marche, ce fil conducteur serait si bien replié sur lui-même et mêlé, que je défierais le vainqueur du Minotaure en personne de s'y reconnaître. Donc le fil est apocryphe, donc le jeune amant des arts de 1790 ne l'a pas perdu dans les catacombes, et s'il les a visitées, ce que je n'affirmerais pas, il a trompé son cher condisciple Delille, en prétendant que l'écho redoublait ses frayeurs, car il n'y a point d'écho; qu'il avait trouvé un vaste espace, car il n'y a point d'espace vague; et qu'il se traînait sur de vieux ossements, car les ossements sont murés dans les tombes pariétaires. A cela près, la description est belle, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelais ces vers:

Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent alentour.
Lequel choisir?... Lequel doit le conduire au jour?...

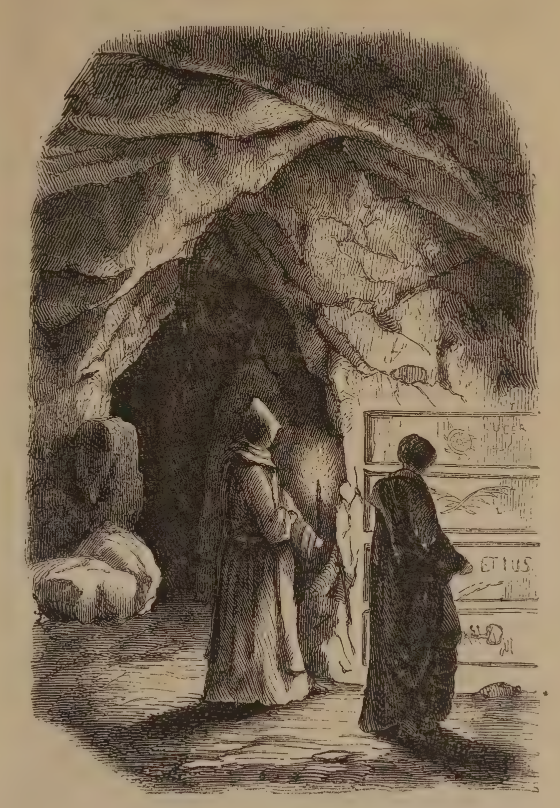
Il les consulte tous, il les prend, il les quitte :
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite.
Il appelle; l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
Et pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste;
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme en use l'aliment,
Quelquefois il s'arrête, et demeure immobile.

Je n'éprouvais pas cette crainte; mais étonné du retard du *caporale* et commençant à m'apercevoir que je marchais depuis longtemps, je consultai ma montre, et ma surprise fut grande de reconnaître qu'elle marquait dix heures. J'avais perdu un temps précieux à examiner, en passant, les peintures des cryptes, à prendre des notes ou à copier rapidement à coups de crayon les sujets qui me frappaient. Puis, l'heure de mon dîner sonnant cinq heures plus tard que celle du dîner de Rome, je m'étais oublié. Ne comprenant rien à l'absence du caporal et, je l'avoue, assez sérieusement alarmé, je me dis qu'il fallait songer à sortir et à trouver l'escalier au plus vite. Par malheur, plus je marchais, plus une conviction que j'aurais repoussée le matin comme une insulte pénétrait malgré moi dans mon esprit et en chassait l'amour-propre. Le matin, je me croyais capable de me diriger sans pilote dans la partie la plus compliquée des catacombes; d'abord je commençai par douter de cette infaillibilité, puis j'en vins à m'avouer bien bas que je ne pouvais plus compter que sur le hasard ou sur mon guide.

Minuit était arrivé pendant que je me traînais de couloir en couloir dans cette nuit profonde et ce silence toujours plus glacial, entouré de tombes et par moments effrayé malgré moi de ma solitude et de ce calme solennel du sépulcre. Je n'éprouvais aucune crainte sérieuse, car je ne courais au fond aucun danger. Tout ce qui pouvait m'arriver de pis, c'était de passer quelques heures encore avec les morts. Tôt ou tard je retrouverais ou l'une des issues ou mon guide. Oui; mais si, errant ainsi à l'aventure, j'allais tomber dans un autre cimetière! Tous ceux de la rive gauche sont liés par des couloirs secrets. A celui de Sainte-Agnès vient aboutir celui de Saint-Nicomède, lequel s'embranche dans le labyrinthe inextricable de Sainte-Cyriaque, rattaché lui-même à tous ceux des voies Prénestine et Appienne. Une fois là j'étais perdu, les vieillards qui en étudient la carte souterraine depuis cinquante ans ne s'en tireraient pas. Quand cette idée me vint, je reculai en tressaillant comme si mes pieds nus eussent senti une vipère! D'aller plus avant, il ne fallait point y songer. Je me hâtai de rétrograder et me réfugiai dans la première crypte qui se trouva sur mon passage.

Assis sur le rebord d'un tombeau vide, entre un Moïse ébauché à l'ocre et un Jonas aussi cruellement captif que moi dans sa baleine, je me livrais à d'assez tristes réflexions, lorsque le sommeil me gagna insensiblement. La bougie m'échappe, roule à terre et s'éteint. L'inquiétude qui m'obsédait se traduisit alors par un cauchemar affreux. Quelques jours avant, j'étais descendu dans les catacombes de Saint-Hippolyte avec un dominicain et une douzaine de jeunes ecclésiastiques anglais. En nous montrant, au fond d'une chapelle souterraine, l'image du bon pasteur, le dominicain avait dit d'une voix presque menaçante : « Il porte la flûte pour rassembler ses brebis, et le bâton pour frapper celles qui, appelées avec douceur, persistent à s'écarter du troupeau. » En ce moment, ces paroles allégoriques me revinrent. Évoquant le fantôme du dominicain, je le voyais, debout devant moi, avec sa grande taille et son froc blanc, qui indiquait du doigt le bâton du bon pasteur. Bientôt il me sembla qu'à sa voix la porte de la crypte était murée, et que j'allais périr asphyxié dans la grotte mortuaire.

La poitrine haletante, oppressée, et le front baigné d'une froide sueur, je m'éveille enfin en sursaut, et, me trouvant dans l'obscurité, j'éprouve un moment de trouble et de terreur inexprimables. Je ne savais plus où j'étais et ne pouvais plus respirer. Sortir de ce lieu, sortir à tout prix, voilà le seul sentiment que je démêlais en moi. J'étends le bras et, à tâtons, hors d'haleine, j'arrive enfin jusqu'à la porte et sors de la crypte où j'étouffais. Dans la galerie, par bonheur très-élevée en cet endroit, je repris tout à fait mes sens. Il me parut presque aussitôt que je



Vue intérieure des catacombes de Rome.

sentais comme un souffle d'air frais. Je rallume un nouveau paquet de *cerino* et, après avoir par précaution ramassé l'autre dans la crypte, je cours droit au point d'où venait une brise dont je reconnaissais la fraîcheur nocturne. Le cœur me battait vivement en approchant, car je me croyais au terme de mon angoisse; elle ne devait pas finir encore ; ce que j'avais pris d'abord pour l'entrée du cimetière était l'antique soupirail ouvert par les chrétiens pour descendre les cadavres et donner un peu d'air à l'église qui s'ouvre en face.

Ainsi désappointé, je partis du soupirail pour recommencer ma recherche, en ayant soin de ne jamais m'écarter de cette direction, et de m'arrêter toutes les fois que je ne retrouvais pas ou quelque morceau de papier ou les marques précédemment faites. J'allais lentement,

épuisé de fatigue, les yeux fermés et comme noyé dans un mirage continuel, qui me montrait à chaque pas le moine, mon appartement, le *legno* et surtout cet escalier introuvable dont les marches m'apparaissaient et me fuyaient sans cesse. Au milieu de cette hallucination due à la fatigue, au besoin et au sommeil, il me semble que j'entends une voix qui dit : *Eccolo*, le voilà ! Au même instant, une vive lumière m'éblouit, car je marchais le bras machinalement tendu pour tenir le *cerino*, qui n'était plus dans ma main depuis longtemps. J'ouvre les yeux et me crois encore le jouet de ces rêves en voyant ou croyant voir le *caporale*.

Cette fois pourtant je ne me trompais pas. C'était bien lui. Il venait un peu tard, mais par ma faute. En priant le moine de l'avertir de me rejoindre, je n'avais, comme je l'ai dit, oublié qu'une chose, de m'exprimer en italien. Il en résulta que le bon *frate*, ne m'ayant pas compris, ne lui dit rien, et le digne homme, après avoir fait une courte station à la Trattoria et attendu, toute la nuit, auprès d'un *bracciere* ardent, dans la vigne du marquis Lepri, ne s'était décidé à rompre sa consigne et à venir savoir où j'en étais de mes recherches qu'à sept heures et demie du matin.

Bien que cette aventure ne fût pas très-propre à m'enhardir, je continuai mes promenades souterraines et ne sortis des catacombes que pour visiter les basiliques. Celui qui aime à remonter les temps écoulés, en étudiant l'histoire d'une grande institution ou d'une grande idée, doit prendre cette histoire à sa source et la suivre pas à pas dans son développement. C'est ainsi qu'après avoir contemplé avec un respect plein d'émotion le pauvre berceau du christianisme naissant et militant, j'allai voir hors des murs les basiliques qu'il éleva le lendemain de sa victoire, et celles de Sainte-Croix-en-Jérusalem, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Jean de Latran et de Saint-Pierre, qui sont les arcs triomphaux de sa gloire.

A peu de distance de la porte à laquelle saint Sébastien a donné son nom, se trouve la basilique consacrée à ce martyr. Elle fut bâtie, au quatrième siècle, sur les catacombes de Saint-Calyxte, où reposent, dit-on, soixante-quatorze mille confesseurs de la foi. Quoique les cardinaux Borghèse et Albani l'aient fort embellie dans les temps modernes, ils n'ont pu effacer le cachet de simplicité de cette église primitive. La petite cour qui la précède, les trois arcs soutenus par six colonnes de granit, son humble portique et l'unique nef dont elle se compose, tout rappelle la pauvreté austère des premiers temples chrétiens. Ce caractère vénérable éclate avec plus de grandeur dans l'architecture de la basilique de Saint-Laurent. Située à un mille des murs, au bord de l'ancienne voie Tiburtine et sur les catacombes de Sainte-Cyriaque, l'illustre matrone romaine qui donna le champ Véranien pour ensevelir les martyrs, cette basilique solitaire se cache derrière son portique à six colonnes, comme une relique de Constantin. Vingt-deux colonnes de granit oriental la divisent en trois nefs ; douze autres colonnes de marbre violet, dépouilles d'un temple païen, ornent la tribune. Partout des trophées antiques attestent le triomphe du christianisme, qui s'enrichit des monuments du culte vaincu. Ainsi des colonnes de porphyre vert et de porphyre rouge, qui entourent le grand autel, soutinrent évidemment jadis le faîte de quelque tabernacle idolâtre, a mosaïque en pierres dures brilla dans quelque salle de bain, et le sarcophage représentant un mariage latin, où repose en paix le cardinal Fieschi, contint les cendres de quelque Acilia ou de quelque Servilia brûlée sur le bûcher.

Le jour où je visitai San-Lorenzo, un jeune peintre copiait la bacchanale du bas-relief placé derrière la tribune. Un coup d'œil jeté sur son travail me donna de l'estime pour l'artiste. Quelques mots furent échangés et la connaissance bien tôt faite. Comme je le priais de dessiner de nouveau pour moi un des génies du bas-relief.

— J'y consens volontiers, me dit-il, mais à une condition.

— Laquelle ?...

— Que vous me donnerez un sujet de tableau.

Ayant à cette époque toute l'histoire de Rome dans la tête, il ne m'était pas difficile de remplir cette condition.

— Que voulez-vous, lui dis-je du sacré : ou du profane ?... de l'un et de l'autre il y a ici riche moisson. C'est par cette voie, qui menait à Tibur, que Sextus se rendit à Collatia, maison rustique de Lucrèce. Huit milles nous séparent à peine des lieux teints du sang de la chaste matrone : faut-il reconstruire sa villa au bout du champ Lucullanus ?

— Non, répondit mon Allemand, je n'aime pas les tragédies païennes.

— Soit ! Voyez-vous cette petite porte ?

— Dans la chapelle souterraine ? Je la vois.

— Elle conduit aux catacombes de Cyriaque. Là je vous promets un sujet touchant. Vous choisirez. J'y ai dernièrement vu entre neuf cercueils, distingués soit par des ampoules, vermeilles encore du sang qui les teignit, soit par des colombes, des instruments de torture, ou des palmes, une inscription ainsi conçue : « *Antessie*, balayeuse des rues. » Cette Antessie, noble martyre, avait une couronne sculptée sur le marbre de sa tombe, et dormait côte à côte de la cousine de Domitien.

— Non, me dit-il ; quoique le sujet que j'entrevois soit bon, j'en veux un du moyen âge.

— Ah ! fils de la blonde Allemagne, m'écriai-je, toujours les mêmes : le vent qui souffle des tourelles du Rhin vous rend encore fous, et l'ombre de Luther planant sur la ville des papes vous en défend l'entrée, et ferme à vos artistes notre grand passé catholique ! A votre dam, ma foi ! vous préférez un sujet du moyen âge ; écoutez, ici tout est beau. Colà Rienzo, le tribun moderne du Capitole, venait d'écraser la féodalité romaine. Tous ces oiseaux de proie, comme les appelait Pétrarque, fuyaient devant la colombe peinte sur les étendards du fils du tavernier de la Regola. Confiant et un peu trop naïf, ainsi que tous les parvenus populaires, Rienzo croyait les barons soumis, au moment même où ils s'apprêtaient à se défendre. Dans la nuit du 20 novembre 1347, les Colonna, chefs de la noblesse romaine, arrivaient de Palestrine avec six mille de leurs amis et de leurs vassaux. Ils firent halte au pied de ce monument sépulcral que vous voyez d'ici, à gauche du pont Mammolo. Vers minuit, la petite armée se mit en marche et vint camper sur la place où nous sommes maintenant, autour de la basilique de San-Lorenzo. Il faisait un temps affreux. Quelques barons, voyant leurs hommes glacés par le froid et la pluie, proposèrent de rebrousser chemin ; les Colonna étaient d'un avis contraire. On entra dans l'église pour tenir conseil.

Il y avait là Stefano Colonna et Gianni, son fils ; Pietro d'Agapito Colonna, ancien sénateur, son cousin ; les préfets de Vico, père et fils, hommes de bronze et de sang ; Giordano Orsini de Marino, un tigre féodal ; deux barons de Viterbe et plusieurs châtelains de Toscanella, Rispampano et Rocca-Vecchia. Des cierges furent allumés, les féodaux se rangèrent en cercle, et Stefano Colonna

demanda au vieil Agapito, dont le crâne nu brillait comme un globe d'ivoire à la lueur des cierges, quel était son avis.

— De seller nos chevaux, répondit le vieillard, et de regagner sur-le-champ nos terres, quand nous aurons fait une prière sur la tombe de San-Lorenzo.

Un murmure désapprobateur accueillit ce discours, et Stefano se hâta de reprendre :

— Partir! quand des amis nous attendent là-bas pour nous livrer la porte; quand six mille *cavalerioti* s'arment à cette heure pour nous; lorsque dans une heure peut-être le Capitole sera pris, et le vilain qui nous y brave pendu comme Martin du Port!

— Ecoutez, dit Agapito d'une voix rauque ; je me suis assoupi au pont Mammolo, et ma dame, morte depuis vingt ans, m'est apparue en songe.

Par un mouvement instinctif tous se serrèrent autour du vieillard, dans le plus grand silence.

— Elle était habillée de noir, continua-t-il, et semblait fondre en larmes!...

— Mauvais présage, en effet, pour vous, murmura Stefano.

— Pour toi aussi, cousin ; et pour d'autres, ajouta le vieillard en promenant sur les barons son regard fixe qui les glaçait au cœur. Ma dame en deuil m'en a montré plusieurs!...

— N'importe! s'écria le farouche Giordano Orsini, qui eût bravé l'enfer lui-même ; en avant! Il ne sera pas dit qu'un rêve aura troublé nos âmes et fait reculer les barons! J'ai commencé la danse hier, et jeté mon gantelet au front de Rome en faisant brûler vive une vieille misérable du Transtevère, qui m'osait menacer de la colère du tribun. Elle reviendrait elle-même me fermer le passage que je vous crierais : En avant!

A ces mots, le chant des morts s'éleva lentement du fond de la basilique et la remplit bientôt tout entière de sa lugubre mélodie. Un frisson courut dans les veines des plus braves; Giordano seul, qui ne tremblait jamais, tira son épée, mais elle lui tomba des mains au spectacle qui s'offrait à sa vue.

Par la porte de la chapelle souterraine débouchait à pas lents une procession de moines noirs, entonnant le *Dies iræ*. Ils tournèrent la tribune, descendirent dans l'église, et, s'arrêtant au milieu de la grande nef, y déposèrent un cercueil, à deux pas des barons. Ceux-ci écoutaient silencieux et troublés. Après les prières funèbres, un moine, dont on entendait les sanglots, s'approcha de Giordano Orsini, et le conduisit, sans parler, auprès du cercueil. Puis, levant tout à coup le drap mortuaire, il lui montra à la lueur des cierges un cadavre calciné et méconnaissable.

— Je ne connais pas ce mort, balbutia le tyran de Marino.

— C'est ta victime d'hier, lui dit le moine; c'est ma mère qui t'attend dans une heure devant le tribunal de Dieu!...

Tous les cierges s'éteignirent à ces paroles, les religieux disparurent, et Giordano Orsini se trouva seul auprès du cadavre ; car les barons s'étaient précipités hors de l'église. En cherchant son épée sur le parvis, il toucha plus d'une fois ces restes mutilés; mais, comme il avait une âme de fer, son premier cri en sortant de la basilique fut encore : En avant!...

Personne ne lui répondait; la superstition et la terreur avaient traversé les cuirasses des plus intrépides. Un enfant les rassura. Gianni Colonna, dont la seizième année n'était pas achevée encore, et qui joignait au mâle courage d'un chevalier la beauté d'une jeune fille, Gianni, que ses doux cheveux blonds, ses traits gracieux et ses yeux noirs avaient fait surnommer l'ange des Colonna : Gianni, quand tous hésitaient, osa répéter avec la joyeuse insouciance de son âge le cri du seigneur de Marino. Vainement le vieil Agapito, en secouant la tête, lui dit-il tout bas de se taire, que la morte de son rêve l'avait montré du doigt, il en rit tout haut comme des craintes des barons. Ceux-ci, honteux de s'être montrés plus faibles qu'un enfant, reprirent leur conseil en tumulte et se déterminèrent pour l'attaque.

En conséquence, un peu avant l'aube, Stefano monte à cheval avec Giordano Orsini, son cousin, et se dirige sans bruit vers la porte San-Lorenzo. Malheureusement pour lui et sa maison il y venait trop tard. Le fils de la morte de Marino s'y était rendu déjà ; et, sur ses avis, on avait changé les gardes de la porte. Aussi lorsque Stefano, après avoir frappé avec précaution, prononça les mots convenus :

— Ouvrez! je suis un citoyen de Rome, un ami du bon Etat qui revient dans sa maison.

Le capitaine Paolo Buffa, qui remplaçait le traître, cria soudain à travers la porte :

— Celui que tu croyais trouver ici n'est plus de garde. Retire-toi.

Et, pour lui montrer l'inutilité de toute insistance, il lança par-dessus le mur les clefs de la porte dont la serrure était en dedans.

Le vieil Agapito Colonna et Giordano, embusqués à quelque distance, avaient tout entendu. Lorsque Stefano les rejoignit, ils tinrent de nouveau conseil, et s'arrêtèrent à un parti qui obtint tous les suffrages, car il unissait la prudence à la forfanterie. Afin de braver les Romains tout en tournant visage, il fut décidé qu'on défilerait devant la porte San-Lorenzo au son des trompettes. L'armée féodale est immédiatement divisée en trois corps, et la retraite se fait en bon ordre. Déjà les deux premières batailles, comme on disait au moyen âge, étaient passées triomphalement au bruit des clairons. La troisième, composée d'un gros de cavalerie d'élite, venait tranquillement, ayant pour éclaireurs, à une distance de deux cents pas, huit champions (feditori) commandés par Gianni Colonna. Le jour commençait à poindre : les Romains s'animent au son des trompettes et veulent charger l'ennemi. Ne trouvant point les clefs de la porte, ils s'efforcent de l'enfoncer à coups de marteaux et de haches.

A ce fracas et aux rumeurs tumultueuses qu'il entendait dans la ville, le jeune Colonna s'arrêta. Sa première idée fut que les complices des barons forçaient la porte; il n'en douta plus en voyant le battant de droite s'ouvrir tout à coup. Dans cette illusion, couchant la lance, il éperonne son cheval et franchit le seuil d'un élan, suivi d'un seul cavalier de votre pays d'outre-Rhin.

— Merci de votre remarque, fit l'Allemand en rallumant sa pipe ; le cœur me bat de joie toutes les fois que je tombe, en ce pays, sur les traces d'un de tes fils, mes frères, ô ma Germanie bien-aimée!... Mais continuez, je vous prie, ce jeune Colonna m'intéresse. Que lui arriva-t-il?

— Rien que de très-heureux d'abord : l'apparition de cet enfant derrière lequel ils croyaient voir toutes les bandes seigneuriales troubla tellement les Romains qu'ils prirent la fuite dans le plus grand désordre. Soldats et chefs, cavaliers et fantassins, luttaient de vitesse. Ceux qui portaient les bannières du tribun les jetèrent à terre pour mieux courir. Rienzo lui-même, désespérant de son

salut, levait les yeux au ciel, en s'écriant : « Oh ! Dieu ! m'as-tu abandonné ?... » Les plus hardis ne tournèrent la tête qu'à une demi-portée de trait. Jugez de leur surprise en s'apercevant qu'ils fuyaient devant un enfant. Gianni Colonna était seul avec le cavalier tudesque. Personne ne l'avait suivi.

Furieux contre eux-mêmes de cette panique, ils revinrent tous sur le jeune imprudent que, pour comble de malheur, son cheval venait de renverser dans un bourbier à gauche de la porte. L'infortuné les suppliait en pleurant de lui laisser ses armes. Ils ne lui laissèrent pas même la vie. Une minute après, ce beau Gianni, l'amour et l'orgueil de sa mère, l'espoir de la plus fière race d'Italie, était couché nu et sanglant au milieu de la boue. Cependant, Stefano ne voyant plus son fils le demandait avec anxiété. Personne n'osant lui rien dire, il pousse son cheval jusque sous la porte, rebrousse chemin, fou de douleur à l'aspect du cadavre, et, ramené par un irrésistible



Stefano et Gianni à la porte San-Lorenzo. Dessin de M. G. Janet.

entraînement de l'amour paternel, tombe, écrasé par une pierre, des remparts à côté de son fils.

Echauffés par cette première vengeance, les Romains sortent en foule de la ville et se jettent comme des furieux dans le flanc de la colonne qui achevait de défiler. Tout ce qu'ils purent atteindre fut passé au fil de l'épée ; le combat ou plutôt le carnage dura jusqu'à trois heures.

— Et le vieil Agapito Colonna, que devint-il avec Giordano Orsini ?... La dame en deuil du songe et le moine disaient-ils vrai ?...

— Vous le saurez, répondis-je à mon blond Germain, s'il vous plaît de me suivre jusqu'à Sainte-Marie-Majeure, où se joua la dernière scène de ce drame féodal. Trois quarts d'heure plus tard nous étions devant la basilique patriarcale de ma patronne. Il y a longtemps qu'elle est fondée. Dans la nuit du 4 août 352, la sainte Vierge apparut en songe au patrice Jean, et lui ordonna, disent les historiens sacrés, de bâtir un temple sous son invocation, à l'endroit où il trouverait de la neige au matin du jour suivant ; la même nuit, le saint pape Liberius, qui occupait

alors le siége pontifical, faisait exactement le même songe. Le pape et le noble, apprenant, à l'aube suivante, qu'il était tombé de la neige sur le revers de l'Esquilin, s'y rendirent ensemble, et le patrice ne crut mieux pouvoir employer ses richesses qu'à la construction d'une église spécialement dédiée à la mère de Dieu et appelée, du nom du pontife, basilique Libériane.

On la nomma aussi Sainte-Marie aux Neiges, en souvenir du songe mystérieux; Sainte-Marie à la Crèche, parce que celle de Bethléem y fut placée lors de la translation à Rome des reliques de saint Jérôme; basilique Sixtine, du pape Sixte III, qui la rebâtit en 432, et enfin Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est, sans contredit, la plus majestueuse et la plus belle de celles que dédia le christianisme à la reine des anges. C'est ici, dis-je à mon peintre d'outre-Rhin, que le tribun Colà Rienzo vint, quatre jours après le combat de la porte Saint-Laurent, remercier la Vierge de sa victoire. Il était à cheval et suivi de tout le clergé.



Entrée du pape à Sainte-Marie-Majeure. Messe de minuit. Escorte française. Dessin de G. Janet.

Les prières finies, Colà mena la procession au lieu où était tombé l'infortuné Gianni, et là, le tavernier de la Regola, que l'orgueil rendait déjà fou, plongea la main dans cette boue sanglante encore, et en couvrant le front de son jeune fils Lorenzo, il le créa pompeusement chevalier de la Victoire. Tandis que cette parodie ridicule et même impie s'achevait à la porte Saint-Laurent, les dames Colonna, en habits de deuil et les cheveux épars, cachaient dans les caveaux de Saint-Sylvestre *in Capite* les cadavres de Gianni, de Stéfano, d'Agapito; et le moine noir de San-Lorenzo envoyait à Marino le corps du féroce baron qui fit brûler sa mère.

C'est à Sainte-Marie-Majeure que le pape célèbre lui-même la messe de minuit. La veille de Noël, une couche de ce sable jaune qu'on répand dans la *via papale*, lorsque Sa Sainteté doit sortir, dessine, en quelque sorte, sa route à travers la ville. Deux rangées de poteaux sont plantés de chaque côté des rues que doit traverser le cortége. Puis, à la nuit, du Vatican à la basilique, les lampions que ces poteaux soutiennent semblent s'allumer à la fois. La foule

se précipite vers Sainte-Marie-Majeure, illuminée à *giorno*. Des draperies à *franges dorées* tapissent les murs; de toutes parts brillent les cierges et les rosaces de bougies. En 1852, la haie était formée dans la grande nef par deux files de soldats français. On se serait cru à Saint-Roch, sans l'indécent tumulte et le pêle-mêle bruyant qu'autorisent les mœurs italiennes. On cause tout haut, on se promène, on se presse là comme au bal masqué. Une seule chose distingue ce *Spasso* ou Longchamp romain des promenades du dimanche au Corso, quoique la licence soit grande, l'on n'y fume pas. A neuf heures, le pape arrive en carrosse, précédé et suivi de cavaliers agitant des torches; on le porte sur son trône au fond de l'église, et les soprani lançant leurs voix grêles, mais non dépourvues de mélodie, sous ces voûtes immenses, chantent la messe pendant que le flux et le reflux des curieux s'entrechoquent sous les nefs latérales, et pendant qu'un ou deux familiers en livrée fendent la foule avec effort pour ouvrir passage à quelque cardinal.

Mon Rubens de rencontre me quitta sur la place de Sainte-Marie-Majeure, pour aller esquisser son tableau. Arrêté devant la magnifique colonne de marbre blanc que le pape Paul V tira des ruines du temple de la Paix et fit élever en face de l'église, pour placer sur son faîte de cinquante-huit pieds de haut la statue en bronze de la Vierge, je regardais des lavandières des Monti, courbées sur le bassin de la fontaine où se mire la madone, et causant, tout en agitant leurs battoirs avec une animation extraordinaire. Tout à coup je vois accourir un de ces groupes comme on n'en voit qu'à Rome. Une vieille femme, rappelant à s'y méprendre, avec son teint de buis et ses cheveux blancs dénoués et flottant au vent, ces sorcières de la Suburra dont parle Juvénal, se précipitait vers la place, en criant à perte d'haleine : Maria! Maria! evviva!... Ce cri était répété sur tous les tons par la bande déguenillée qui l'escortait. A cette vue, toutes les laveuses s'étaient redressées, elles attendaient, immobiles comme la statue de bronze de la Madone. Une d'elles surtout me frappa par sa pâleur et la fixité de son regard... Elle fit un pas enfin; la vieille se jeta dans ses bras, et le mot magique du pauvre, *loto*, s'échappa de ses lèvres; elle avait gagné quelques écus à la loterie. Aussitôt tous les battoirs volent en l'air, on s'agenouille pour rendre grâce à la patronne, et Maria, l'heureuse Maria, qui avait bien peut-être gagné quatre-vingts francs, quitte en triomphe son lavoir, escortée par la moitié de la population du Rione, pour aller chercher sa fortune.

Pendant toute cette scène, où éclatait si vivement la mobilité de caractère du peuple romain, mes yeux n'avaient pu se détacher d'un individu, impassible en apparence, et qui, adossé au piédestal de la colonne de la Vierge, et les deux mains appuyées sur une canne de compagnon, ornée d'un reste de ruban flétri, avait assisté avec la même indifférence aux bruyants transports et au départ des lavandières. Le costume de cet homme était celui de l'ouvrier-artiste, qui a fait son chef-d'œuvre, et qui court le monde avant de songer à planter au pays la tente du devoir. A l'énergie méridionale de sa physionomie, on devinait qu'il s'appelait Provence ou Languedoc. Mais il restait à expliquer son sourire de dédain et l'air de supériorité morale que trahissaient ses traits, ce qui me semblait moins facile. Prenant le taureau par les cornes, je fis le premier pas :

— Vous êtes Français, lui dis-je, et mon compatriote, ou je me trompe fort!...

— L'un et l'autre, me répondit-il, et, si l'on peut se fier à l'apparence, voyageur comme vous.

— Il est vrai : je viens de Paris.

— Moi, de Jérusalem.

— Quoi! m'écriai-je en riant, cherchiez-vous les ruines du temple et les traces d'Hiram?

— Je l'aurais pu, reprit le compagnon, sans rien perdre de son sérieux, car je suis enfant du devoir et tailleur de pierres; mais mon voyage avait un autre but.

— Est-il permis de le connaître?

— Parfaitement, monsieur : je voulais voir la tombe et le berceau du Christ.

— Et vous avez fait ce long voyage exprès?

— A pied, n'ayant pas même très-souvent dans ma poche la subvention du juif errant.

— C'est beau cela, très-beau, mon ami, et très-rare en ce siècle, qui n'est pas spiritualiste. Mais ne serais-je point trop indiscret en vous demandant, non le motif de votre pèlerinage à Rome, que je conçois très-bien, mais celui de la préoccupation que révélait tout à l'heure votre visage, et qui, dans Sainte-Marie-Majeure, m'a un instant surpris? Vous aviez l'air d'y chercher quelque chose.

— Je cherchais en effet, monsieur, ce que j'ai cherché, sans le trouver, dans toutes les églises de Rome.

— Quoi donc?

— Un tronçon de colonne. J'ai vu à Jérusalem la moitié de celle où fut lié Jésus-Christ, quand les Juifs le flagellèrent : le prêtre grec qui me la montra me dit que l'autre moitié était à Rome; mais comme, par malheur, il avait oublié le nom de l'église, j'ai couru partout sans la découvrir, et vous me voyez sur le point de me remettre en route avec deux regrets que j'aurai toujours dans le cœur, l'un de n'avoir pas vu cette moitié de colonne, l'autre de n'avoir pu toucher des lèvres l'escalier que monta et descendit Jésus en allant chez Pilate.

— Que donneriez-vous, m'écriai-je, à celui qui vous montrerait ces deux monuments sans prix?

— Un peu de terre du Jardin des Oliviers.

— Touchez là, lui dis-je, et suivez-moi; le tronçon de colonne que vous cherchez est dans l'église qui vous fait face. En 1223, le cardinal Giovanni Colonna l'apporta de Jérusalem.

Nous entrâmes dans la nef de Sainte-Praxède, et à droite de la petite chapelle nommée autrefois Jardin du Paradis, que le pape Pascal Ier y fit construire, le compagnon retrouva la sainte colonne. Tirant son mètre sans parler, il la mesura d'abord et en compara le grain avec un fragment caché dans sa bourse de cuir.

— Eh bien! lui dis-je, est-elle authentique?

Il me répondit en la touchant de ses lèvres, à genoux et me montrant une note grossièrement tracée, où je finis par déchiffrer ces mots : « Trois palmes de hauteur. » Le renseignement était exact. Je n'avais plus, pour tenir ma promesse, qu'à lui faire voir l'escalier de Caïphe. Nous tournâmes donc vers Latran; seulement, comme le temps était admirable, je pris le chemin le plus long et me rendis à Saint-Jean de Latran en passant par Sainte-Croix-en-Jérusalem.

MARY-LAFON.

(La suite prochainement.)

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE.

Le 8 septembre 1749, au moment où Mme la princesse de Savoie-Carignan s'habillait afin de se rendre au palais du roi de Sardaigne, pour assister à une fête qu'on y célébrait tous les ans, à l'occasion de la levée du siége de Turin par les Français en 1706, elle reçut du Ciel une fille adorée, et bénie d'avance.

Cette princesse, nommée Marie-Thérèse-Louise, naquit au milieu des acclamations de la joie publique; ses premiers cris furent pour ainsi dire étouffés par ceux de l'allégresse commune. Les sympathies et la compassion qu'excitèrent ses derniers instants devaient être comprimées par l'horreur et la crainte qu'inspiraient ses cruels bourreaux.

Dès ses plus jeunes années, Louise se faisait déjà remarquer par ses grâces extérieures et le charme de son caractère; les qualités les plus aimables la firent bientôt chérir de tout ce qui l'entourait.

Sa mère en était fière. La cour de France était alors renommée par son élégance et sa politesse; c'était sur ce théâtre que, dans son cœur maternel, la princesse de Carignan destinait sa fille à briller un jour.

— Louise, disait-elle à son mari, a toute l'élégance d'une Française; elle est faite pour figurer à la cour de notre allié le roi de France. Puisque nous devons voir nos enfants s'éloigner lorsqu'ils se marient, c'est là, je l'avoue, que je voudrais la placer.

Pauvre mère! hélas! si elle eût prévu l'avenir!

Cependant les désirs du prince et de la princesse de Carignan devaient bientôt recevoir leur accomplissement. Le duc de Penthièvre, petit-fils du duc du Maine, avait un fils jeune et beau, qui faisait l'orgueil et l'inquiétude de son père. Le duc, homme d'une bonté parfaite et d'une piété exemplaire, s'effrayait, avec raison, des liaisons du prince de Lamballe avec des hommes sans mœurs. Il pensa qu'une femme belle, aimable et sage, ramènerait à une conduite meilleure le fils qu'il chérissait. Le roi entra avec le plus tendre intérêt dans les vues de M. le duc de Penthièvre. Malgré la vie licencieuse qu'il menait, Louis XV savait apprécier les vertus de son cousin. Il l'engagea à jeter les yeux sur Louise de Savoie, et chargea son ambassadeur, M. de Choiseul-Gouffier, de la demander au roi de Sardaigne. Les propositions, comme on peut le croire, furent acceptées avec joie. Si la maison de Savoie tenait à honneur d'être l'alliée d'Henri IV et de Louis XIV, les Bourbons pouvaient être fiers de compter pour les leurs le duc Emmanuel le Grand et le prince Eugène, le premier capitaine de son siècle. Mlle de Carignan, elle-même, n'allait pas s'unir à une famille étrangère, elle trouverait en France un second père et des parents qui l'aimeraient, des princesses qui deviendraient ses compagnes et ses amies, le goût, la magnificence, la gaieté française, la liberté, peut-être aussi, dont elle savait que les femmes jouissent chez nous plus qu'ailleurs.

— Oh! je l'aimerai, dit-elle naïvement à sa mère, en considérant avec joie le beau portrait du prince de Lamballe.

Toutefois, lorsque la princesse arriva en France, sur le pont de Beauvoisin, qui sépare les deux Etats, elle éprouva un serrement de cœur involontaire; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, en tournant ses regards vers ces hautes montagnes, qui semblaient une barrière posée entre elle et ses souvenirs d'enfance.

A Montereau, une diversion charmante effaça cette impression. Au moment où la princesse allait se mettre à table, on entendit le galop d'un cheval; c'était un page qui lui apportait un bouquet de la part de son mari. Cette attention la flatta, elle le reçut, non sans un certain trouble, des mains du page, qu'elle ne put regarder qu'avec une vive émotion: sa figure l'avait singulièrement frappée.

— Comme ce page ressemble au portrait de M. de Lamballe! dit-elle à voix basse à Mme de Guébriant.

— C'est vrai, répondit celle-ci, sans paraître attacher d'importance à cette remarque; c'est pour cela que M. le duc de Penthièvre lui accorde une amitié toute particulière.

Cependant, comme Louise avait sur elle la miniature du prince, elle la sortit secrètement de sa poche, et reconnut, en effet, une telle ressemblance avec le page qui était présent, qu'elle ne put douter que ce fût le prince lui-même.

Sensible à cet empressement qui la flattait, elle en fut visiblement émue; pensant pourtant qu'il désirait rester inconnu, elle s'efforça de ne pas paraître le reconnaître; mais elle vit avec un certain plaisir que le peintre ne l'avait pas flatté.

Le prince, car c'était bien lui, se tint debout devant elle pendant tout le temps du repas; il ne pouvait se lasser de la regarder. Mme de Lamballe s'en sentait fort troublée; les yeux timidement baissés sur son assiette, elle les levait de temps à autre pour voir celui qu'elle allait bientôt appeler son mari, mais le feu qui partait de ceux du jeune prince lui faisait baisser aussitôt les siens.

Le souper fini, le page, après avoir pris congé de la princesse, remonta à cheval pour retourner à Nangis, où l'entrevue devait avoir lieu le lendemain. L'émotion de la princesse n'était plus de la crainte; la douce impression que lui avait laissée la présence du page lui inspirait, au contraire, les pensées les plus riantes.

Le lendemain, la princesse arriva à Nangis. M. le duc de Penthièvre et M. de Lamballe l'y attendaient. Le mariage fut célébré avec la simplicité qui présidait à toute la vie de M. de Penthièvre; puis on partit pour Paris. Mme de Lamballe écrivit aussitôt à sa mère pour lui faire part de son bonheur:

« Votre fille sera heureuse, lui dit-elle dans l'expression de sa joie, M. de Lamballe est encore mieux que je me le figurais; il paraît d'un caractère affectueux, et me témoigne beaucoup de tendresse. Il est bien doux de trouver ainsi dans ses devoirs les plus douces jouissances. »

Joies passagères, hélas! La même main écrivait peu de temps après:

« Oh! ma mère! qu'est devenu ce temps où je vous parlais de mon bonheur? N'aurais-je déjà plus que des souvenirs et des larmes? Pourquoi faut-il que M. de Lamballe ait rempli mon cœur de tout l'amour qu'il me témoignait, pour changer si vite? En vain je cherche dans ma

conduite ce qui peut causer ce refroidissement; je ne puis en trouver la cause. Une chose qui ajoute encore à mon affliction, c'est que la vie désordonnée que mène M. de Lamballe altère visiblement sa santé; mille pressentiments douloureux m'accablent. Mon Dieu! ma mère, si jeune! Prenez part à mon chagrin, il me sera moins amer. »

Sur l'avis des médecins, on transporta M. de Lamballe à Luciennes; son père l'y accompagna; sa femme, touchée de l'état où elle le voyait, oubliant, en présence de ses cruelles souffrances, la cause qui les avait produites, ne le quittait pas! Mais ni ses tendres soins, ni les ferventes prières de son père ne devaient arrêter le progrès du mal.

— Votre tendresse m'est bien chère, lui dit-il à son heure suprême, elle adoucit mes derniers moments; je bénis la main qui me frappe, puisqu'elle me rappelle à moi-même, et que je meurs aimé de vous et de mon père; promettez-moi de ne pas l'abandonner.

— Non, s'écria Mme de Lamballe, jamais je ne m'éloignerai d'un pays où j'ai passé des jours heureux, jamais je ne me séparerai du père de mon époux, toujours il sera le mien!

Les beaux jours ne revinrent pour la triste veuve qu'avec l'amitié de Marie-Antoinette. La belle dauphine avait apporté d'Allemagne l'usage des promenades en traîneau. Pendant l'hiver de 1771, elle mit ce genre de plaisir à la mode. Mme de Lamballe, dont le caractère lui plaisait infiniment, était souvent invitée à partager ces promenades avec elle; elle y parut avec une gaieté si naïve, avec une grâce si naturelle, que de ce moment la dauphine l'attira dans son intimité, la mit de toutes ses parties et lui voua une vive et sincère amitié.

Devenue reine, Marie-Antoinette se l'attacha de plus en plus; sa faveur devint complète. Si elle eût été capable d'intrigues, elle aurait pu exercer le plus grand crédit; mais elle ne songeait qu'à rendre service aux infortunés qui s'adressaient à elle. La reine, en la voyant entrer avant l'heure du jeu, était si accoutumée à ses demandes, qu'elle lui disait en riant:

— Eh bien! chère Lamballe, est-ce aujourd'hui à une veuve désolée, à un vieillard infirme, ou à quelque jeune fille pauvre que je dois le plaisir de vous voir de si bonne heure? Ils font bien de s'adresser à vous, ajoutait-elle, car ils savent que je ne puis rien vous refuser.

Quelquefois la reine feignait d'ajourner le succès de ses démarches, pour la retenir plus longtemps à Versailles, car elle savait bien que la princesse ne la quitterait que lorsqu'elle aurait obtenu ce qu'elle voulait pour ses pauvres.

Marie-Antoinette la fixa enfin près d'elle, en rétablissant en sa faveur la charge de surintendante de sa maison.

La cour s'amusait ainsi, tandis que la révolution se tramait sourdement. La reine cherchait au milieu des plaisirs un contre-poids aux sinistres prévisions de quelques esprits clairvoyants; elle aimait surtout le repos des frais ombrages de Trianon, paisible trêve au tourbillon de Versailles; elle allait s'y promener sans suite, vêtue d'une simple robe de mousseline, et presque mêlée au public, qu'elle donnait l'ordre d'y laisser entrer.

Un jour qu'elle y était ainsi seule avec Mme de Lamballe, elles venaient de s'asseoir sur un banc de mousse, près de la grille de l'enceinte réservée, lorsqu'un homme s'occupant à herboriser vint s'arrêter sur la porte. La voyant ouverte, il entra et passa si près des deux princesses qu'il se vit forcé de les saluer. La reine, certaine de ne pas être connue, se hasarda à lui adresser la parole.

— Vous cherchez, monsieur, lui dit-elle, à utiliser votre promenade; cet endroit, quoique formé par l'art, vous offre, en effet, l'illusion de la campagne.

— Oui, madame, répondit-il, je préfère ces sortes de jardins champêtres aux allées à perte de vue; les vastes parterres, les eaux comprimées dans le marbre, toutes les beautés faites pour les grands me rappellent qu'on m'en permet à peine la vue; je m'y regarde comme un étranger qu'on chassera au passage d'une cour fastueuse, tandis que, dans ces parcs naturels, mon imagination m'emporte à la pensée que je pourrais en posséder de semblables, et je me livre avec douceur à des châteaux en Espagne.

— Vous paraissez ne pas aimer les grands, monsieur; cependant ce sont des hommes comme les autres; sous ce rapport, ils mériteraient au moins votre bienveillance.

— On craint toujours les rois, madame; l'amour et la crainte ne marchent pas ensemble.

— Vous parlez en républicain, reprit vivement la reine; cela m'explique pourquoi vous n'aimez pas les rois.

— Je ne hais personne, madame; j'aime, au contraire, mes semblables, quoiqu'ils m'aient fait bien du mal.

— A vous, monsieur? Je vous plains, vous ne me paraissez pas méchant.

— Oui, madame, ils m'ont poursuivi, persécuté, les misérables! moi qui ne cherchais que les moyens de les rendre heureux.

La reine paraissait fort intriguée; cet homme bizarre commençait à piquer sa curiosité; elle lui demanda son nom.

— Mon nom! répondit-il, comme étonné qu'il ne fût pas connu; vous l'avez peut-être entendu prononcer quelquefois; je m'appelle Jean-Jacques Rousseau, Rousseau de Genève.

A ce nom, Marie-Antoinette fit un mouvement.

— Rousseau de l'univers conviendrait mieux, reprit-elle avec un sourire gracieux.

Le philosophe parut très-flatté de ce compliment, sorti de la bouche d'une jeune et jolie femme.

— Vous êtes trop bonne, madame, lui dit-il; je suis un pauvre homme bien obscur.

— Non; mais un peu injuste envers les rois.

Ces derniers mots, prononcés vivement, semblèrent un trait de lumière pour Rousseau; il tressaillit, et fixa sur Marie-Antoinette un regard sombre.

— Je croyais, dit-il, cette promenade libre; on m'avait dit que la reine n'y était pas.

— Elle ne veut pas y être.

— Ce n'est pas la même chose; n'importe, il me semble que je ne perdrai jamais le souvenir de cette journée, elle me fait revenir de quelques préjugés: je sens maintenant qu'il est possible au moins d'aimer les reines.

— Monsieur Rousseau, ceci ressemble à de la flatterie.

— Ah! madame, ma franchise est ma principale qualité; ne me l'enlevez pas; mais la sincérité approche si rarement de la cour que je conçois que vous vous méfiiez.

Puis il s'inclina et s'éloigna pour continuer sa promenade. La reine le laissa partir, sans chercher à le retenir; elle était toute interdite de cette rencontre. Lorsqu'il se fut un peu éloigné:

— Ces philosophes sont vraiment désespérants, dit-elle; c'est ainsi qu'ils apprennent à nos sujets à ne pas nous aimer; et pourtant nous avons tant besoin de leur amour!

— Quelques rencontres comme celle-là leur feraient du bien, répondit la princesse; votre éloquence vaudrait bien la leur.

Cependant la révolution marchait à pas de géant; on arrivait à cette année 1789, époque de l'ouverture des États généraux. Mme de Lamballe, que la coterie de Polignac était parvenue à éloigner de la reine, vivait à Paris chez son beau-père, et ne venait plus que rarement à Versailles; néanmoins son attachement inaltérable pour Marie-Antoinette lui faisait un devoir de se rapprocher d'elle, chaque fois que le danger semblait la menacer davantage.

Les journées des 5 et 6 octobre amenèrent la famille royale à Paris. La princesse de Lamballe, instruite de l'arrivée de la reine, se trouva aux Tuileries lorsqu'elle y entra. Dès que Marie-Antoinette l'aperçut, elle courut se jeter dans ses bras.

— Tout est perdu, mon amie, lui dit-elle; ce palais est une prison d'où nous ne sortirons que pour aller à la mort!

En vain la princesse cherchait à la rassurer; hélas! elle partageait trop les craintes de la reine pour faire passer dans son âme une sécurité qu'elle n'avait pas elle-même.

En effet, depuis son entrée aux Tuileries, Louis XVI ne fut plus qu'un simulacre de roi. Courageux à sa manière, au lieu de l'être à la façon d'Henri IV, il affrontait la mort qui planait sur sa tête; tout en la voyant venir, il la laissait arriver et s'y soumettait chrétiennement.



La princesse de Lamballe, d'après un portrait du temps.

Dès ce moment la princesse de Lamballe ne voulut plus quitter la reine; plus le danger devenait pressant, plus elle s'attachait à ses pas. Du palais des Tuileries elle l'accompagna à l'Assemblée nationale; de l'Assemblée, elle la suivit au Temple, adoucissant ses chagrins et les partageant comme une sœur.

— Vous avez voulu vous enchaîner à mon sort, lui dit la reine, en lui tendant la main à son entrée dans la prison; vous voyez ce qui me reste de ma grandeur passée: des fers, et peut-être la mort qui nous attend!

— Ah! je tremblais seulement qu'ils ne nous séparassent, lui répondit la princesse; maintenant que je suis assurée de ne plus vous quitter, je me trouve heureuse!

Cependant cette consolation devait bientôt leur être ravie à toutes deux. Sous prétexte qu'elle entretenait une correspondance secrète, Mme de Lamballe fut, peu de

après, transférée à la Force. Un soir, à onze heures, on vint l'avertir qu'elle allait être interrogée par les membres de la commune ; elle eut à peine le temps d'embrasser la reine et de lui dire adieu. Ce fut le dernier mot qu'elle lui adressa.

Mme de Lamballe était vouée au supplice : l'amitié de la reine avait décidé de son sort. Mais comment trouver un moyen de faire périr une princesse que ses vertus, sa vie tranquille et irréprochable mettaient à l'abri d'une condamnation judiciaire ? On ne pouvait la livrer seule au fer d'assassins stipendiés : il fut résolu que des milliers de victimes périraient avec elle.

On sait comment eurent lieu les massacres des 2 et 3 septembre, à l'Abbaye et dans les autres prisons...

Depuis l'arrestation du roi, M. le duc de Penthièvre languissait dans son lit, accablé par la douleur et la souffrance. Le danger que courait Mme de Lamballe vint mettre le comble à ses angoisses. Déjà des prisonniers avaient été mis en liberté ; c'était M..... qui les avait sauvés ; on savait à quel prix !

— Qu'on n'épargne rien ! s'écria le prince ; disposez de ma fortune entière ; je l'emploierai, s'il le faut, pour racheter ma fille !

On ne perd pas un instant, on court chez M..... Cet homme tenait assez fidèlement ses promesses ; la beauté de Mme de Lamballe l'avait frappé, d'ailleurs ; l'accord fut accepté facilement ; M..... répondit de la vie de la captive.

Cette heureuse nouvelle est aussitôt rapportée au duc de Penthièvre. Il cherche alors tous les moyens de rassurer sa fille dans sa prison.

Au moment où Mme de Lamballe épouvantée épanchait son cœur dans le sein d'une femme fidèle qui ne l'avait pas quittée, un prisonnier entre dans sa chambre ; il glisse un papier dans la main de cette compagne dévouée, et disparaît ; celle-ci le parcourt avidement.

— Dieu soit loué ! madame : vous serez sauvée ! Voilà ce qu'on m'écrit !

Mme de Lamballe prend le billet et lit ces mots :

« M..... a promis la vie de celle qui vous est chère ; di-
« tes-lui que, quelque chose qui arrive, elle reste enfer-
« mée dans sa chambre et n'en descende point. »

Mme de Lamballe respire et rend grâce à Dieu.

Cependant, le sang coulait déjà à l'Abbaye. Le peuple impassible restait spectateur muet de ce cruel massacre ; insouciant ou craintif, il se contentait d'applaudir au triomphe de ceux qui échappaient au carnage ; depuis vingt-quatre heures, la Seine voyait ses eaux rougies par le sang et les membres des victimes qui tombaient sous le fer des égorgeurs. M....., fidèle à son engagement, avait sauvé Mme de Lamballe des premières exécutions de la Force ; suivant l'instruction qu'elle avait reçue, elle était restée dans sa chambre, malgré l'appel général ; les cris seuls des mourants, qui retentissaient jusqu'au fond de son cœur, venaient la troubler dans sa retraite. La nuit du 2 au 3 septembre fut affreuse pour elle. En vain elle avait espéré que le sommeil dissiperait ces douloureuses images, il les lui présenta sous des couleurs plus sinistres encore. Tout à coup elle s'éveille en sursaut.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, quel songe horrible ! Je me suis crue traduite devant cet odieux tribunal ; le peuple me voyait sans colère ; j'allais échapper aux bourreaux, quand, tout à coup, un de ces monstres me saisit et me traîne par les cheveux sur un monceau de cadavres ; là, il me plonge à plusieurs reprises un poignard dans le sein ; je respirais encore, lorsque le barbare m'arrache le cœur et le dévore à mes yeux.

En achevant ces mots, la princesse perdit connaissance.

Quelques heures après, les cris : La Lamballe ! la Lamballe ! retentirent dans la prison.

— Oh ! mon Dieu ! dit la captive, tombant à genoux, voici donc le terme de ma vie ! Sauvez le roi et la famille royale !

Après un instant de silence, elle fut tirée de sa stupeur par le bruit de la porte qui s'ouvrit avec fracas. Des hommes déguenillés, les bras nus, se présentèrent dans la chambre.

— Venez, on vous attend, lui dit l'un d'eux.

— Qui êtes-vous ? demande la princesse.

— Que vous importe ? Obéissez, ou l'on vous y contraindra.

Sans murmurer, elle suit ces étranges émissaires. Arrivée à l'endroit où Cevrac présidait le Comité, on procède aussitôt à son interrogatoire.

— Qui êtes-vous ?

— Marie-Thérèse-Louise de Savoie, princesse de Lamballe.

— Votre qualité ?

— Surintendante de la maison de la reine.

— Avez-vous eu connaissance des complots du 10 août ?

— J'ignore s'il y avait des complots ; ce que je sais, c'est que je n'en avais nulle connaissance.

— Jurez la liberté, l'égalité, la haine au roi, à la reine, à la royauté.

— Je ferai volontiers les deux premiers serments ; quant aux autres, je ne puis les faire, ils ne sont pas dans mon cœur.

Comme elle achevait ces mots, une voix lui dit bas à l'oreille :

— Jurez donc, si vous ne voulez pas mourir.

Elle se retourne, elle aperçoit sous le costume des bandits une figure dont les traits ne lui sont pas inconnus. L'espoir renaît dans son âme ; mais racheter sa vie par un blasphème lui semble un forfait ; elle porte la main sur ses yeux et garde le silence.

— *Qu'on élargisse madame !* s'écrie aussitôt le juge.

C'était le mot fatal, signal de la condamnation.

Cependant l'être mystérieux qui s'intéresse à elle la suit ; la voix lui répète encore :

— Criez ! ou vous êtes perdue.

Elle l'entend, et se sent troublée. Que faire ? elle hésite et ne sait quel parti prendre. Par une coïncidence fatale, comme elle sortait de la salle, elle aperçoit les restes palpitants des victimes qu'on venait d'immoler ; le premier pas qu'elle fait, elle le fait dans le sang.

— Criez ! lui dit encore la voix.

Mais éperdue, bouleversée par l'affreux spectacle qu'elle a sous les yeux, elle ne l'entend plus ; l'expression de son indignation l'emporte malgré elle.

— Quelle horreur ! s'écrie la noble femme.

La multitude, toujours disposée à prendre le mauvais côté des choses, toujours prête à s'enflammer quand elle se croit offensée, attache à cette exclamation l'idée du mépris qu'elle inspire à la princesse. Alors toute pitié cesse, sa mort est jurée ; la malheureuse le voit, elle s'écrie :

— Je suis perdue !

En effet, les bourreaux, impatients d'en finir, la saisissent et la traînent au supplice ; mais la nature les a devancés, ce n'est plus qu'un corps de marbre, un être inanimé qu'ils ont en leur puissance. Quelques cris de : Grâce ! se font entendre ; mais, perdus dans la foule, c'est à peine s'ils sont écoutés.

On sait le reste : — la mort, la mutilation, la promenade infâme... la tête sanglante portée aux fenêtres du Temple et du Palais-Royal.... Tirons le voile sur cette honte éternelle de la France.

Le rêve de la princesse venait de se réaliser. Sa mort, en précédant celle de la famille royale, lui épargna, du moins, la douleur d'assister au supplice de sa reine bien-aimée !

Cte de MASIN.

Quand vous irez à Trianon, demandez un vieux gardien, qui a vu massacrer Mme de Lamballe. Il vous donnera, sur ce crime, des détails si effrayants, que nous n'osons les reproduire ici. Il vous racontera comment on traîna dans le ruisseau ce beau corps, attaché à un crochet de chiffonnier, comment on en fit cuire et comment on en dévora plusieurs lambeaux ; enfin, comment lui-même refusa, au péril de sa vie, de mordre dans la main toute crue de la victime, « charmante et potelée », dit le vieillard en frissonnant d'horreur après soixante-sept ans !

Il y a quelques années, nous rencontrâmes chez M. Colart, ancien instituteur des Enfants de France, M. Feuillet de Conches, alors chef aux Affaires étrangères, aujourd'hui introducteur des ambassadeurs aux Tuileries. Ce savant collectionneur, qui possède les plus précieux autographes du monde, nous expliqua qu'au moment où la princesse de Lamballe reçut le premier coup de ses bourreaux, une lettre cachée dans sa coiffure s'en échappa, toute trempée de son noble sang.

— Voici cette lettre ! ajouta M. de Conches en la déployant, et en nous montrant, en effet, les taches rousses qui la souillent encore.

Et, à travers le nuage qui obscurcissait nos yeux, nous lûmes les lignes les plus touchantes adressées à Marie-Antoinette.

Nous n'oublierons jamais cette impression poignante, que tout le monde partagera un jour, car M. de Conches insérera, sans doute, la lettre de Mme de Lamballe dans ses curieuses publications.

P.-C.

PRÉSENCE D'ESPRIT.

Les correspondances orientales nous révèlent un trait charmant. Pendant que notre flotte de la Baltique était au mouillage de Kiel, de riches habitants du Holstein vinrent visiter le vaisseau *l'Inflexible*. Un aspirant de deuxième classe, enfant de dix-sept ans, fut chargé de faire aux visiteurs les honneurs du bord. La visite terminée, le principal personnage de la société, touché de l'accueil bienveillant et hospitalier qu'il avait reçu, voulut témoigner au jeune officier toute sa reconnaissance. Ignorant les usages français, il sortit de sa bourse un souverain et pria l'aspirant de l'accepter. Le cas était embarrassant : se fâcher était de mauvais goût, car l'étranger n'avait certainement pas eu l'intention d'être blessant. Le jeune homme accepta gracieusement la pièce, ouvrit son porte-monnaie, l'y plaça avec soin ; puis, tirant une pièce d'or équivalente en valeur au souverain, il la présenta au visiteur en lui disant : « A votre tour, monsieur, acceptez ceci en souvenir de moi et de votre visite. Voici ma carte. » La carte portait le nom d'un des maréchaux les plus illustres de l'Empire.

LE REPAS DE FAMILLE. MORALITÉ BRETONNE.

Une belle et bonne journée venait de finir : belle, parce que Dieu l'avait parée de son soleil ; bonne, parce que l'homme l'avait fécondée de son travail. Toute la famille s'installa devant la porte de la ferme pour prendre le repas du soir : le mari et la femme l'un en face de l'autre, l'aîné de leurs enfants allant et venant avec le chien de la maison, le plus petit sur les genoux de sa mère ; le frère de celle-ci, debout derrière elle, au fond du tableau. Tableau charmant, en effet, que ne pouvait manquer Watteau, le peintre du bonheur. Il avait pour cadre le chaume doré par le couchant, le feuillage tremblant à la brise du soir, les fleurs sans culture, épanouies dans les pierres du seuil.

Le maître fit à chacun sa part, et tous mangèrent et burent avec l'appétit de la santé.

Après la famille, ce fut le tour des serviteurs, et, après les serviteurs, le tour des animaux. La main du petit garçon donna au chien la pitance accoutumée ; la main du père jeta l'herbe fraîche à la vache ; la main de la femme sema la graine devant le coq et les poules, et les pigeons vinrent glaner le reste, en voltigeant autour du toit.

— Tout le monde est-il content ? demanda le chef de la famille.

— Tout le monde, excepté moi, répondit un vieux mendiant, arrêté devant la porte ; vous n'avez oublié que la part du pauvre.

— Bah ! un fainéant ! reprit le maître ; et il allait le renvoyer, lorsque le malheureux lui parla de la sorte :

— Avant de me condamner, écoutez mon histoire. J'ai été aussi heureux et plus riche que vous. Comme vous, j'avais une ferme et des terres fertiles, une épouse et des enfants autour de ma table. Un soir, un pauvre me de-

manda du pain, comme je vous en demandais tout à l'heure. Je le traitai aussi de fainéant, et je le congédiai les mains vides. — Que Dieu vous pardonne comme moi! dit le pauvre en s'éloignant avec des larmes. Mais bientôt ces larmes retombèrent en foudres sur ma maison, en grêle et en pluie sur mes récoltes. Je perdis tout, et je mendie à mon tour, comme vous voyez.

A ce récit, la femme s'émut et trembla, le frère et les enfants pleurèrent, le père rougit et offrit à l'indigent le meilleur pain de la huche, le vin le plus pur du cellier.

— A la bonne heure! dit le pauvre en faisant le signe de la croix Votre faute est expiée par votre repentir. Vous êtes assuré maintenant que votre journée est finie, que votre repas de famille est complet, que tout le monde



Le repas de famille, d'après le tableau de Watteau. Gravure de M. J. Fagnion.

est content autour de vous. Si nombreuse que soit votre maison, si peuplées que soient votre écurie et votre basse-cour, si entourée que soit votre table à l'heure du souper, souvenez-vous qu'il y manque toujours quelqu'un, et n'oubliez jamais la part du pauvre, que l'Evangile a nommée la part de Dieu.

En parlant ainsi, le mendiant s'éloigna; et, au lieu du pain qu'il avait mangé, au lieu du vin qu'il avait bu, la famille trouva une bourse pleine d'or et des fleurs qui embaumaient la maison.

Une voix chantait dans l'air : « Le parfum de la charité monte jusqu'au ciel! »

P.-C.

HISTOIRE NATURELLE... ET SURNATURELLE.

LE SAVANT ET LE CROCODILE.



Le blocus du Palmier. Dessin de M. H. Freeman.

Ce titre ressemble à celui d'une fable, et c'est une histoire vraie que je vais conter.

La ville de Belfast, en Irlande, est peuplée de savants : la science y court les rues, comme l'esprit chez nous. En arrivant à Belfast, je fus frappé de la physionomie générale des passants; tous les visages ressemblent à des figures de géométrie; de même qu'à Paris, tout le monde promeneur ressemble à un vaudeville du Gymnase, des Variétés ou du Palais-Royal, orné de pointes de couplets.

M. Adamson, un de ces innombrables savants qui gardent la droite sur les trottoirs de Belfast, était fort riche, quoique savant; et pourtant le bonheur lui manquait. Tous les matins, à son lever, il s'adressait cette question : Pourquoi le voyageur Bruce n'a-t-il pas découvert la presqu'île de Méroë?

Tous les hommes font consister le malheur dans une spécialité quelconque. J'ai connu un honorable citoyen qui s'est laissé dépérir de langueur, parce qu'il avait été

exclu, en 1830, des cadres de la garde nationale, *pour cause de stupidité militaire*. Il ne pouvait tenir son fusil que de la main droite, et ses mains étaient gauches toutes les deux. Vice radical.

M. Adamson étudiait la carte de Bruce, depuis les montagnes de la Lune jusqu'à Hermopolis, et il n'y trouvait pas cette presqu'île que le véridique Hérodote a vue de ses propres yeux, comme je vous vois.

Ce souci minait profondément le grave Irlandais.

Un jour, il se munit d'une paire de bas de Dublin, et s'embarqua pour l'Egypte, en passant par le canal Saint-Georges, la Manche, la France et la Méditerranée. Dans sa route, il ne daigna rien voir. La presqu'île de Bruce l'absorbait.

Il rencontra le Nil, ne salua pas les pyramides, impolitesse inouïe, mais qui ne produisit aucune sensation sur ces stoïques monuments; et, après un séjour de quelques heures au Caire, il poursuivit son voyage jusqu'aux ruines de Karnak.

Il effleura, d'un coup d'œil négligent, les augustes colosses de Memnon, les cryptes d'Osimandias, les hypogées de Sésostris, les pylones d'Isis, les obélisques de Luxor, et toutes les merveilles de la Thébaïde. Toujours remontant le Nil, il vit Latopolis, Elethya, Apollinopolis, Ombos et Syène, aujourd'hui flétrie du nom barbare d'Assouan. Les ruines de ces villes antiques ne furent pas honorées d'un seul point d'admiration; c'était humiliant pour l'Egypte de Sésostris!

Un jour, la chaleur était si forte à midi, chose très-naturelle sous le tropique, que le savant Adamson se laissa séduire par la fraîcheur du Nil, et se décida, pour la première fois de sa vie scientifique, à prendre un bain dans le fleuve sacré.

Il regarda aux environs, avec une attention minutieuse, et ne découvrit aucun être vivant. Le désert méritait son nom. Il n'y avait pas même une statue d'Isis, d'Ibis, d'Anubis ou de Sérapis. Le Nil coulait dans un silence religieux, et baignait sur sa rive gauche des ruines superbes et anonymes, qui remontent, par des chaînons de rochers, à la vieille Eléphantine. Adamson, rassuré par la solitude et l'absence des *policemen*, se plongea dans les eaux vives du Nil, après avoir arrangé avec soin ses vêtements et ses bottes sur le rivage nu.

Le savant remerciait la Nature, bonne mère, qui plaçait ainsi un fleuve si frais auprès d'un sable si brûlant; il savourait cette volupté du bain, inconnue de la science, et se souvenait tout à coup de ses premiers exercices de nageur enfant, sur les grèves de Kingstown; il quitta la station de la baignoire fluviale, et nagea, comme un ignorant, en pleine eau.

Comme il se livrait aux doux ébats d'un triton d'eau douce, il entendit un souffle menaçant, et vit, à peu de distance, et à fleur du Nil, une gueule verte, ornée de dents léonines, et de deux yeux enflammés.

Le savant se rappela aussitôt, mais trop tard, une fable, qui commence ainsi: *Les chiens d'Egypte boivent toujours en courant, le long du Nil, de peur des crocodiles.*

— O sagesse *des chiens!* s'écria-t-il, et il fit, de ses mains et de ses pieds, les plus grands efforts, pour atteindre une petite île sablonneuse, écueil des barques, salut des nageurs.

C'était, en effet, un crocodile de la plus belle espèce; un lézard colossal et amphibie, plus féroce que le tigre de Bengale ou le lion de l'Atlas. Il nageait sur le savant, qui, quoique maigre pour cause d'étude, offrait encore un mets satisfaisant à la gloutonnerie d'un crocodile à jeun.

Adamson gagna heureusement les bords de la petite île, ayant le crocodile sur ses talons; il croyait même souvent sentir passer une haleine chaude à la plante de ses pieds, température effrayante dans un bain froid. Ce souffle l'avait aiguillonné. Il toucha la terre; mais, au moment où il allait se livrer à la joie, il se souvint que le crocodile est amphibie; et apercevant un palmier frêle, isolé sur l'écueil, il embrassa la tige, et grimpa au sommet, avec l'agilité d'un écureuil. Si Adamson eût appartenu à l'espèce des faux savants, celle qui est douée d'un ventre en relief, il était perdu sans ressources; par bonheur, il avait résolu, à vingt ans, quinze propositions d'Euclide, exercice méditatif qui l'avait maigri à vue d'œil, et l'avait rendu apte à l'escalade des palmiers.

Adamson se logea de son mieux sur la partie de l'arbre où les rameaux et les feuilles s'étendent, montent, retombent, se croisent, selon les caprices de leur végétation indépendante, et, ayant assuré, sous ses pieds, une base solide, il regarda le Nil.

Ses yeux se fermèrent d'effroi un moment : le crocodile sortait de l'eau, en secouant sa carapace d'écailles luisantes, et il marchait, comme un poisson devenu quadrupède, vers la racine du palmier.

Le savant chercha aussitôt dans sa mémoire tout ce qui a été écrit sur les crocodiles, par Pline et Saavers, et il crut trouver, dans ces naturalistes, que ces animaux escaladaient les palmiers.

— Oh! dit-il, faites, mon Dieu, que mes confrères les savants, qui se trompent à chaque page, se soient encore trompés à celle-ci!

Tout à coup il éprouva un nouveau frisson de terreur, en se rappelant une notice qu'il avait insérée dans *Belfast-Review*, et dans laquelle il avançait lui-même que les crocodiles grimpaient sur les arbres, comme des chats. Il aurait voulu jeter sa notice au feu, mais il n'était plus temps, tout Belfast avait lu la notice, elle avait été traduite en arabe, et aucun auteur ne l'avait réfutée en Orient, pas même à Crocodilopolis.

Le féroce amphibie arriva au pied de l'arbre, et témoigna une joie vive, en découvrant le nageur à travers les éclaircies des feuilles; il fit quelques tours et détours, regarda encore, puis s'arrêta, comme pour convertir le siége en blocus, dans l'impossibilité absolue de prendre la place d'assaut.

Ici, rendons hommage à la vraie science. Adamson, malgré les préoccupations du moment, éprouva un vif accès de juste douleur; il reconnut que sa notice commettait une erreur d'histoire naturelle, mais il se promit bien de ne jamais la corriger, s'il échappait par miracle au péril. La notice avait été écrite avec conviction; elle démontrait que les crocodiles grimpaient sur les palmiers: fait acquis à la science. Impossible de revenir là-dessus, même en échappant à un crocodile, qui n'avait pu escalader un palmier du Nil. Un savant doit être inébranlable dans ses convictions.

La pose du crocodile prit un caractère alarmant. Le blocus existait dans toute son évidence stratégique. La science pouvait ainsi acquérir un nouveau fait: les crocodiles ne grimpent pas, ils bloquent. Sujet d'une nouvelle notice, qui, sans démentir la première, donnait une nouvelle ruse de guerre à l'intelligence de ces animaux.

Etendu dans sa longueur démesurée, le crocodile bravait le soleil comme un lézard, et ne témoignait plus aucune impatience; il attendait la descente du savant, et le

frétillement de sa queue annonçait toute la joie que faisait naître en lui la seule pensée de cet inévitable festin.

De son côté, le savant étudiait les mœurs du monstre, et, la part de la science une fois faite, il recommençait à frissonner comme un agonisant suspendu aux lèvres d'un lion.

Les heures de blocus ont deux cent quarante minutes, mais elles passent comme les autres; le temps rapide marche souvent avec des béquilles, mais il marche toujours et ne s'arrête jamais. Le soleil se coucha, comme la veille; la nuit tomba, après un crépuscule très-court, et son dernier rayon montra au dernier regard du savant bloqué le crocodile dans son horizontale et désespérante immobilité.

En cherchant dans ses souvenirs pour trouver une similitude, une consolation, ou un espoir, Adamson rencontra son compatriote Robinson Crusoé, natif d'Yorck, lequel passa une nuit sur un arbre, après son naufrage, par mesure de précaution. L'arbre de cet illustre solitaire était probablement un palmier; le domicile était donc possible, quoique dur. Robinson avoue même qu'il dormit. Au reste, on trouve souvent, dans les auberges anglaises, des lits aussi durs qu'un sommet de palmier: réflexions salutaires qui offrirent quelque douceur aux angoisses du malheureux savant de Belfast.

Adamson dormit peu dans cette longue nuit; il eut plusieurs rêves courts, mais émouvants; il rêva qu'il était assis devant les académiciens de Belfast, leur lisant une notice pour leur démontrer que les crocodiles n'existaient pas, comme les sphinx, et que les Egyptiens avaient découvert cet animal fabuleux. A la fin de ce rêve, il crut recevoir sur ses joues une rosée de larmes de crocodiles; il se réveilla en sursaut, et faillit tomber du haut du palmier sur la queue de son gardien endormi.

Cela le rendit plus circonspect; il fit violence au sommeil, et retint ses paupières avec son doigt pour les empêcher de se fermer. Que ne fait-on pas pour conserver sa vie!

Au lever du soleil, Adamson vit avec désespoir que rien n'était changé dans l'état du blocus. Le crocodile seulement ne couvrait plus le terrain occupé la veille; pendant la nuit, le monstre affamé avait tendu d'heureux piéges à d'innocents poissons descendus du Nil blanc, et il s'était réconforté, avec un *medianoche*, comme un gourmand de l'ancienne Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, où la cuisine maigre et *ictyophile* a obtenu de si merveilleux progrès.

Le bord de la petite île était couvert de débris d'arêtes encore saignantes, et ce fut un bien triste spectacle pour le savant; car, se dit-il, si ce monstre trouve à se rassasier ainsi toutes les nuits, le blocus ne finira pas, et je tomberai d'inanition dans la gueule de ce vorace ennemi.

Ce raisonnement ne manquait pas de justesse, et provoquait une insurrection de cheveux sur la tête du savant.

L'estomac, machine indépendante de l'esprit, et qui a des exigences inexorables, réclamait deux repas au pauvre Adamson, celui de la veille et celui du matin. Le murmure de la faim arrivait aux oreilles d'Adamson, et il paraissait difficile de l'apaiser.

Deux savants qui se trouveraient en pareil cas de famine auraient des souvenirs tout prêts dans les histoires des siéges, ou des naufrages; le plus fort dévorerait le plus faible, pour lui conserver un confrère cher à la science. Mais Adamson était seul, et il voyait, avec une juste épouvante, la famine se combinant avec le blocus, comme cela s'est rencontré à Gênes, sous Masséna.

Entre autres choses qu'il ignorait, ce savant ne savait pas que les palmiers produisent des fruits nommés dattes, fruits savoureux, exquis, charnus, dont les Arabes vivent très-bien, depuis Adam, premier colon de l'Arabie. Or, un rayon du soleil levant, glissé entre les feuilles massives, révéla de larges grappes de dattes au regard affamé du savant.

A Belfast, Adamson déjeunait avec une tranche de bœuf et deux livraisons de jambon d'Yorck, assaisonnées de Porto; il fallut faire trêve à ces douces habitudes gastronomiques, et se contenter des végétaux providentiels, manne du désert.

Une étrange pensée vint l'assaillir après déjeuner; il se rappela un commentaire du livre égyptien de *Séthos*, dans lequel un autre savant a prouvé que les crocodiles sont les vengeurs naturels de tous les outrages commis en Egypte par les Barbares. Cela paraît raisonnable, pensa-t-il; car, si les crocodiles ne servent pas à venger des outrages, à quoi servent ces horribles animaux? Sa conscience lui reprochait toutes les irrévérences dont il s'était rendu coupable, en traversant l'Egypte, sans saluer les ombres pyramidales des Pharaons, et les colosses du divin Osimandias. Il lui restait la ressource des grands criminels agonisants; il se repentit et fit vœu, s'il échappait au crocodile vengeur, de baiser les orteils du Memnon ténor, qui chante une cavatine au lever du soleil.

Un vœu fait donne quelque tranquillité à l'esprit. Il regarda le monstre cerbère, pour s'assurer si le vœu avait produit quelque effet sur ses écailles. Le monstre veillait toujours, et ne paraissait pas avoir entendu le vœu.

Une soif ardente dévorait la poitrine du savant, autre malheur du blocus! Les dattes altèrent beaucoup. Comment boire? L'infortuné Tantale voyait sous ses pieds un large fleuve, et il mourait de soif. Le Nil avait des murmures ironiques; il se contentait de rafraîchir l'air, et il ne donnait pas une goutte d'eau à la lèvre aride du malheureux bloqué. En se comparant à son compatriote Robinson Crusoé, il conclut que tout l'avantage de la position était à ce dernier. En effet, Robinson passa une nuit sur un arbre, mais il descendit le lendemain; il tua des perroquets, en fit des fricassées de poulet; il but de l'eau claire et du rhum; il se promena sous un parasol; il se bâtit un gîte; il ne rencontra aucun crocodile, et découvrit un Vendredi. Heureux Robinson! disait à voix basse le savant; heureux insulaire! Roi et sujet à la fois! et cet ingrat osait se plaindre!... Je voudrais bien le voir à ma place sur ce palmier!

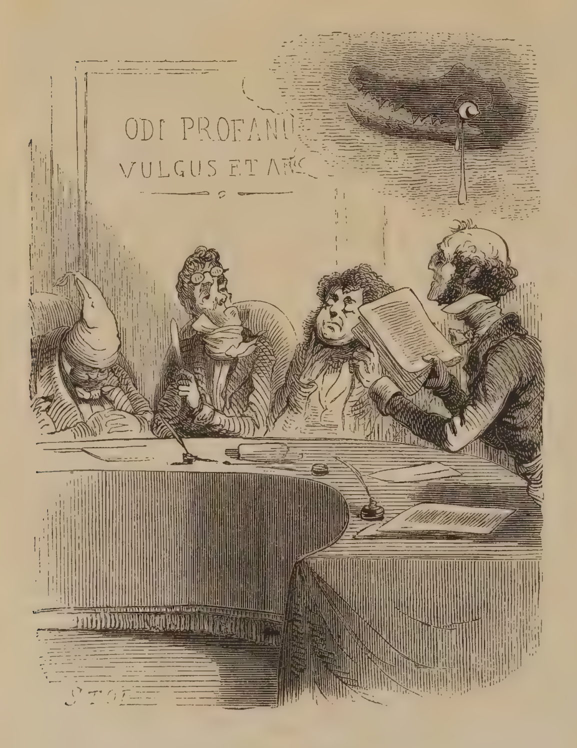
On est forcé de convenir que les doléances de Robinson sont des insultes envers la Providence. Voilà bien l'homme! Il se plaint toujours de son malheur! Mais Adamson est-il plus raisonnable quand il accuse son compatriote d'Yorck? Hélas! non. Cet homme perché sur un palmier ne savait pas que ce même jour, à la même heure, l'infortuné savant français, Adolphe Petit, était dévoré par un crocodile, devant les ruines d'Ombos! Les hommes devraient bien cesser de se plaindre de leur sort.

En ce moment de légères vapeurs couvrirent le soleil, et Adamson éprouva un mouvement de joie; il comptait sur une bonne pluie, et il préparait déjà les deux creux de ses mains pour faire une orgie hydraulique avec la rosée du ciel. Sa joie fut courte. Il se rappela cette désespérante inscription : *Limite delle pioggie*, limites des pluies, que le courageux voyageur italien, Rossignol, l'ami de Belzoni, a gravée sur sa carte du Nil. Le palmier d'Adamson était fatalement placé dans la latitude qui plombe le ciel et ne le mouille jamais.

Il récita, pour se désaltérer l'imagination, un passage de la *Jérusalem*, où le Tasse décrit les croisés buvant, à pleins casques, une pluie miraculeuse après les longues rigueurs d'un ciel d'airain. Ces vers lui firent venir l'eau à la bouche, quoique prononcés en italien-anglais.

Le crocodile semblait deviner la souffrance du Tantale de Belfast; il avalait, au passage, des carafes de Nil, en décochant au palmier des regards obliques et narquois. Les plaisanteries des monstres sont intolérables. Adamson fut révolté, ce qui donna à sa soif une nouvelle irritation.

Il promenait ses yeux sur le Nil, dans l'espoir de découvrir une djerme à la voile ou à la rame, et de lancer un cri de détresse aux navigateurs; mais cet espoir est illusoire dans ces parages dangereux, *situés en amont des rapides*, comme dit Bruce. La solitude gardait son silence de mort; on n'apercevait que des ruines noirâtres, où perchaient quelques ibis, immobiles comme des points d'admiration.



Le rêve d'Adamson (pag. précéd.). Dessin de Stop.

Involontairement la pensée du savant se reporta sur Robinson Crusoé. — Cet insulaire, se disait-il, a eu grand tort de tant murmurer contre un malheur qui me paraît si heureux; mais mon compatriote avait du bon. Il était né inventeur. Il s'est fait du pain, un parasol, un costume, et même une pipe. La privation le rendait ingénieux. Sur ce palmier, Robinson aurait trouvé de l'eau. Voyons, comment s'y serait-il pris?

Il réfléchit longtemps pour inventer quelque chose d'après le procédé Robinson, et le feu intérieur de la pensée acheva de brûler sa langue; il avait des tisons dans la bouche; il était arrivé à ce délire qui fait demander au damné de l'enfer une simple goutte d'eau.

Et le Nil roulait toujours devant lui ses flots doux et majestueux.

O nécessité, mère de l'industrie! tu n'abandonnas jamais les disciples de Robinson!

Le savant battit des mains, comme s'il se fût applaudi lui-même; il avait découvert un procédé hydraulique. Qu'il faut peu de chose pour donner de la joie à la pauvre humanité! Voilà un homme perché sur un palmier, un agonisant voué à la gueule d'un crocodile, et qui trouve le secret de se réjouir, parce qu'il a inventé un moyen équivoque de donner à ses lèvres quelques gouttes d'eau saumâtre du Nil!

Adamson, fier de lutter avec son compatriote d'Yorck, se mit tout de suite à l'œuvre: il arracha plusieurs branches fort longues, et les lia par chaque bout, au moyen de filaments détachés de la tige, et roulés entre les dents et les lèvres. Cela fait, il attendit le moment où le crocodile faisait une petite promenade entre deux eaux, pour remplir ses devoirs d'amphibie, et il laissa doucement tomber sa pompe aspirante sur les bords du fleuve, où elle but beaucoup d'eau par les feuilles spongieuses, flottantes à l'extrémité. Cette corde végétale fut retirée ensuite avec une grande précaution, et deux lèvres calcinées se précipitèrent sur les dernières feuilles imbibées d'eau douce, et deux fois douce. Jamais gastronome assis à un festin parisien ne savoura plus voluptueusement une coupe remplie par la naïade écarlate qui coule devant Bordeaux. Notre savant riait de bonheur, comme un écolier; et, n'ayant rien de mieux à faire, il recommença l'expérience, et se livra, sans mesure, à tous les excès de l'intempérance, pour payer à ses poumons un long arriéré de soif. Tantale n'avait pas inventé cela.

Adamson riait surtout à l'idée de mystifier son crocodile, qui d'ailleurs méritait bien un pareil tour.

Rassuré sur les deux premiers besoins de la vie, Adamson se souvint qu'il avait subi quelques accès de fraîcheur perfide, dans les heures humides de la dernière nuit; l'absence de tout costume qu'il portait, comme nageur, lui paraissait favorable pendant les ardeurs tropicales du jour, mais il fallait songer à se vêtir pour minuit. Un autre motif excitait le savant à découvrir, comme Robinson, un costume décent. De quel front oserais-je me présenter en public, si une barque providentielle de sauvetage passait devant moi! disait le judicieux savant.

Cela dit ou pensé, Adamson cueillit dans son alcôve aérienne une certaine quantité de feuilles énormes, et, s'asseyant comme un tailleur, il confectionna un paletot végétal qui, sans appartenir à la dernière mode, avait un caractère primitif assez pittoresque. Deux feuilles suffirent pour le bonnet nocturne, qui ne manquait pas d'une certaine élégance, et ne faisait pas regretter nos horribles chapeaux de jour.

L'auteur de toutes ces ingénieuses trouvailles se témoigna sa satisfaction en se serrant entre ses bras; il était logé, vêtu, nourri, désaltéré aux frais de la nature. Tout bonheur est relatif. Adamson s'estimait très-heureux, et, en fait d'expédients, il regardait Robinson Crusoë, avec dédain, de toute la hauteur de son palmier.

Comme il réfléchissait mollement sur son bonheur, il aperçut le crocodile au pied de l'arbre, et le monstre lui parut agité d'une pensée mauvaise. Le savant ne se trompait pas.

De son côté, le crocodile avait réfléchi. Ne pouvant prendre le palmier ni par l'assaut, ni par le blocus, il avait recours à la mine et à la sape. Les énormes dents du monstre se mirent à l'œuvre, et elles rongeaient la base de l'arbre avec un acharnement féroce. Le crocodile avait l'air de penser cette phrase : « Il est temps que cela finisse! » et Adamson entendait, en frissonnant, les craque-

ments d'une monstrueuse mâchoire sur la base de son habitation.

Il eut l'heureuse idée de se recommander à saint Siméon Stylite, l'anachorète du chapiteau.

La disposition des dents molaires et incisives est faite, chez les crocodiles, de telle sorte qu'elle ne peut nuire à la base d'un palmier; ces monstres ne rongent que de côté; ils effleurent et ne creusent pas. La sage Nature a voulu ainsi donner l'asile des palmiers aux malheureux poursuivis par les crocodiles. Le savant ignorait aussi cette particularité organique de l'impuissance maxillaire du sapeur écaillé. Pline et Saavers mentionnent ce fait rassurant; mais ces deux naturalistes ne pouvaient être consultés en ce moment, au chapitre *Crocodile.* Adamson plongeait de l'œil sur la base des opérations; mais, placé trop haut et trop mal pour en apprécier le danger, il s'attendait à voir s'écrouler l'arbre sauveur à chaque instant, et ses cheveux frissonnaient sous son turban de feuilles, à l'idée d'être lancé à la gueule du monstre, et d'entrer chez lui par sanglantes livraisons, comme dans un tombeau écaillé, et sans épitaphe qui annonçât les vertus du défunt à la postérité de Belfast.

Le crocodile travailla ainsi plusieurs heures à la sape, et un certain découragement se manifesta dans sa mâchoire; il eut alors recours à un autre expédient, celui de battre en brèche le palmier avec sa queue de bronze. L'arbre tenait bon, mais ses secousses n'étaient pas rassurantes pour le savant; il subissait comme un long tremblement de terre, et son toit de feuilles s'agitait avec des ondulations convulsives. Par intervalles, une grappe de dattes se détachait d'une branche et tombait sur les écailles du crocodile, et le monstre redoublait de fureur, comme un assiégeant qui reçoit un projectile lancé des remparts. Cette chute de dattes offrait aussi à Adamson un autre sujet d'effroi : qu'allait-il devenir si toute sa provision de comestibles s'écroulait ainsi en détail!

Jamais homme n'éprouva pareilles angoisses; aussi notre savant, après s'être convaincu que la vie ne vaut pas la peine d'être défendue à ce prix, résolut de se précipiter du haut de son toit, pour trouver le repos dans la mort. Plein de cette idée de désespoir, il se leva debout sur le sommet du tronc, écarta les branches qui pouvaient le retenir au bord du précipice, et, avançant un pied, il retint l'autre fortement, et il ne se précipita pas. Une pensée honorable le retenait sur l'abîme; Adamson n'avait point de famille, point de femme, point d'enfants, point de neveux; il devait donc se conserver avec soin sur la terre, comme le seul représentant des Adamson. L'homme est toujours ingénieux, lorsqu'il s'agit de transiger avec le désespoir. S'il a une famille et des enfants, il veut vivre pour eux; s'il est isolé sur la terre, il veut vivre pour se rendre service à lui-même, et ne pas *mourir tout entier. Non omnis moriar*, dit le poëte latin.

Adamson se témoigna beaucoup de reconnaissance, après avoir pris cette héroïque résolution; même il se traita de lâche pour avoir un instant entretenu la pensée de se servir lui-même en pâture à la voracité d'un monstre amphibie; ce devoir rempli, il s'assit encore sur son fauteuil végétal, et prit les précautions les plus minutieuses pour se garantir d'une chute.

Oh! qui sondera jamais le cœur humain, et surtout le cœur des savants! Le croirait-on? notre solitaire du palmier, revenu de ses premières terreurs, trouva un amusement assez curieux dans le spectacle de ce crocodile acharné contre une tige d'arbre très-fortement incrustée sur le roc d'un écueil. Les ondulations, si alarmantes d'abord, lui donnaient le plaisir de l'escarpolette; il souriait d'un air paterne aux efforts inutiles du monstre, lui adressait des épigrammes anglaises, et le traitait même de *goose*, de *rascal* et de *naughty boy*. L'accent anguleux qui accompagnait ces insultes irritait le monstre, qui répondait par un cliquetis d'écailles assez harmonieux pour l'oreille d'un savant de Belfast.

Décidément, le palmier était inébranlable. Adamson triomphait. Il se rappela le chapitre que Sénèque a écrit sur la manière de bâtir l'édifice de son bonheur dans toutes les situations de la vie, et il résolut de bâtir le sien.

Il entrevit un avenir heureux. Que lui manquait-il? il aurait un beau climat, une nourriture frugale mais saine, une solitude charmante, de l'eau douce à profusion; il espérait même un jour arrêter au passage des pigeons d'Éthiopie et les faire rôtir au soleil. Surcroît de comestibles. Quant à ses plaisirs, il aurait à ses pieds un fleuve merveilleux, des ruines mystérieuses, un crocodile amusant, tout ce qu'il faut enfin pour passer des heures agréables. De plus, il pouvait, dans ses loisirs, préparer sérieusement des manuscrits sur l'étude antique des pays qui se déroulaient devant lui jusqu'aux monts des Émeraudes et les monts d'Ajas, solitudes immenses où s'élèvent les ruines des temples de Jupiter et d'Apollon, entre Bérénice et Nechesia.



La battue en brèche. Dessin de Stop.

Réjoui par ces nouvelles idées, il songea sérieusement à établir son logis d'une manière plus confortable. Il le divisa en trois *rooms* distinctes, et séparées par des cloisons de feuilles; il passait ainsi d'une *room* à une autre, pour faire un exercice hygiénique et savourer les plaisirs du propriétaire. Son cabinet de travail contenait plusieurs rames de feuilles de palmier sur lesquelles il pouvait écrire, comme sur vélin, à l'aide d'un stylet d'écorce. Sa salle à manger, *dinning-room*, abondait en dattes fraîches ou sèches, qui pleuvaient dans sa bouche. La pompe hydrau-

lique, encore perfectionnée, avait aussi son coin spécial. Il ne regrettait qu'une chose : une paire de gants. Le bonheur n'est jamais complet.

Tous les jours se levaient purs et sereins; à chaque aurore, Adamson prêtait l'oreille au désert, et il entendait la cavatine du colosse de Memnon : il avait donc tous les matins sa soirée d'opéra. Ensuite, il s'amusait à voir le crocodile, et, quand il était content de lui, il lui envoyait quelques dattes pourries, que le monstre avalait gloutonnement, ce qui faisait rire aux éclats le grave Adamson. Entre ses deux repas, il se livrait à l'étude et à la méditation; il ouvrait la bibliothèque de sa mémoire et, lisant Hérodote, il visitait avec lui le Labyrinthe ou les rives du lac Mœris, ou Arsinoé, la province des roses. Une autre fois, il suivait l'empereur Adrien sur les bords du Nil, jusqu'à sa ville d'Antinoüs. Quand une pensée profonde illuminait son cerveau, il la gravait sur papyrus et prenait un extrême plaisir à la relire vingt fois. Dans ses petites promenades sur une branche horizontale, il aimait à contempler le lointain vallon de Cambyse, et donnait une larme à ces sages et malheureux Égyptiens, si cruellement ravagés par des Perses imbéciles et cruels. Avant le sommeil, il se professait un cours d'astronomie, sous ces splendides constellations, chères aux Chaldéens et aux sculpteurs du zodiaque de Tentyris. Jamais un voisin jaloux n'épiait sa conduite et ne diffamait ses actes; jamais un journal ne s'occupait de lui; jamais un *policeman* ne l'arrêtait avec sa baguette; jamais un percepteur ne lui réclamait des impositions directes. Il était libre comme l'air de sa chambre, et riait amèrement de tous les sarcasmes que le misanthrope Alceste lance contre les humains.

— Pourquoi Alceste, disait-il, ne se réfugie-t-il pas sur un chapiteau ou sur un palmier, comme Siméon ou comme moi? il s'épargnerait bien des fièvres et des soucis.

Laissons un instant notre heureux anachorète sur son palmier, et descendons sur la rive gauche du Nil, où un nouvel incident de cette histoire va se révéler par le malheur d'Adamson.

M. Darlingle, savant botaniste anglais, cherchait des lotus jaunes sur les rives désertes du Nil. Hérodote a vu des lotus jaunes, mais Hérodote avait le privilége de voir des choses absentes et, entre autres, deux pyramides de six cents pieds de hauteur, au milieu du lac Mœris. Il pouvait donc bien avoir vu des lotus jaunes. Il est vrai que, depuis son époque, ils ont disparu; ce qui oblige les botanistes consciencieux à les chercher toujours.

Donc, M. Darlingle cheminait, à travers la chaîne libyque, furetant toutes les crevasses soupçonnées de recéler ses lotus.

Deux Arabes, armés de carabines, accompagnaient le savant.

Il y a des choses qui bouleversent l'imagination quand on les rencontre au désert. Le voyageur Caillaud raconte qu'il fut saisi comme d'épouvante, en découvrant les quarante pyramides de la presqu'île de Méroë. Caillaud a eu tort de s'étonner, en cette occasion. On serait saisi d'effroi, et avec juste raison, si, au milieu du désert de Sahara, on trouvait une jolie boutique isolée, avec cette enseigne : *Cabinet de lecture*. Or, Darlingle était dans son droit, lorsqu'il poussa un cri d'épouvante sur la rive gauche du Nil.

Il venait de voir deux bottes, l'une debout et fière, l'autre mollement inclinée sur sa tige, comme fatiguée d'un long repos.

Rien n'est stupide à voir comme deux bottes, qui attendent le portier, sur le carré d'un hôtel garni ; mais le sentiment qu'elles peuvent inspirer, sur la rive déserte du Nil, est inexprimable. On pousse un cri et on recule d'horreur. Les deux serpents de Mercure inspireraient moins d'effroi.

Il faut dire aussi que les vêtements, laissés en bloc par Adamson sur le rivage du Nil, avaient disparu, soit que le courant du fleuve les eût emportés, soit qu'un crocodile omnivore les eût avalés en passant. Les bottes seules restaient debout, et un peu à l'écart, sur un piédestal de rochers.

Vous comprenez, maintenant, l'épouvante légitime du botaniste anglais.

Il crut d'abord que ces deux formes de chaussure étaient un jeu naturel et une double aspérité de la roche libyque ; mais, en se rapprochant, il reconnut l'authenticité du cuir et recula de peur, comme il eût fait devant un spectre qui n'aurait laissé voir que ses bottes.

Les deux fidèles Arabes, natifs d'Ombos, n'avaient jamais vu de bottes de leur vie ; ils s'effrayèrent de la frayeur du botaniste, et firent feu bravement sur les deux tiges de cuir, qui tombèrent percées de quatre balles. Cette exécution ne pouvait rassurer les esprits de Darlingle ; cependant, il sut gré aux Arabes de leur dévouement, et les remercia par un geste expressif.

Le botaniste se remit à contempler les deux bottes étendues, et, dans cette nouvelle position, elles paraissaient encore plus étranges, au milieu d'un désert.

Sur la cime de son palmier, Adamson entendit les coups de feu des Arabes et tressaillit; un bruit d'armes annonce toujours, chez les sauvages, la présence d'un homme civilisé.

Il sortit de sa chambre à coucher, entra au vestibule, écarta quelques feuilles qui voilaient la direction de l'est, et vit trois hommes arrêtés sur la rive du Nil.

Sa première pensée fut une courte malédiction lancée contre les importuns qui venaient le troubler dans sa solitude et sa méditation; mais, ensuite, la faiblesse humaine l'emporta; il résolut de faire des signaux de détresse à ces trois êtres humains.

Il coupa une longue branche de palmier, la dépouilla de ses feuilles jusqu'à l'extrémité, exclusivement, et l'agita au-dessus de l'arbre, comme l'instrument chinois, tandis que de l'autre main il lançait au Nil des grappes de dattes, seuls projectiles qu'il eût à sa disposition.

Le botaniste, environné de ce silence connu des aéronautes seuls, se retourna au léger bruit du fleuve, creusé par une grêle de dattes, et, cette fois, il éprouva encore une surprise plus grande que la première. L'apparition des bottes fut oubliée : il vit un palmier agitant un énorme plumet, en l'absence de toute brise, et cette découverte lui causa une joie infinie, après le premier moment de surprise. Il aurait donné tous les lotus jaunes pour ce palmier phénoménal.

Ouvrant son album de voyage, Darlingle s'empressa d'enregistrer cette découverte, et il écrivit ceci : *On trouve dans la Haute-Égypte une espèce de palmier qui a les propriétés de l'aloès; avec cette différence pourtant que l'aloès, après avoir lancé sa tige à vingt pieds au-dessus du sol, la maintient immobile, tandis que le palmier de la Haute-Égypte agite verticalement sa tige supérieure, avec une régularité de mouvements prodigieuse. Nous avons donné à cet arbre le nom de palmier-Darlingle.*

Cela écrit, le botaniste dessina son palmier et le montra aux deux Arabes, n'ayant pas d'autre public pour le

moment. Ces enfants du désert, avec leurs yeux de lynx, venaient de découvrir une forme humaine sous l'épais feuillage du palmier de l'île, et leurs gestes la désignaient au botaniste qui, absorbé par le bonheur de sa découverte et la beauté de son dessin, ne comprenait rien aux gestes des Arabes, et ne pensait qu'à la sensation produite par le palmier-Darlingle dans le monde savant.

Les deux Arabes insistaient toujours; aussi, Darlingle, malgré le désir qu'il avait de ne s'occuper que de lui, fut enfin bien forcé à suivre la direction de leurs doigts indicateurs. La pantomime des Arabes était claire comme la parole. — Regardez-donc, disaient-ils ; regardez cette petite île ; vous verrez une créature humaine sur le palmier ; elle est en péril ; elle fait des signaux, et nous devons la secourir tout de suite.

Darlingle allongea sa petite lunette d'approche, en haussant les épaules, de l'air d'un homme qui fait une concession polie, et il regarda nonchalamment le palmier-Darlingle... Troisième surprise dans la même heure, la dernière absorbant les autres. Il avait vu distinctement un visage, et même un visage anglais, s'arrondir entre deux feuilles, et une main qui secouait une branche dépouillée et surmontée d'un panache. Il serra sa lunette avec tristesse, relut son article, revit son dessin et, après avoir réfléchi comme Brutus, pour savoir s'il détruirait ses deux enfants ou s'il les laisserait vivre, il se décida pour ce dernier parti. Oh bien! tant pis! dit-il ; ce qui est écrit est écrit ; je n'en retrancherai pas un mot? D'ailleurs, puisque l'aloès existe, le palmier-Darlingle aurait pu exister, si la nature l'avait reconnu utile ; je le reconnais utile, moi, et je le maintiens.

Cette résolution prise, les trois hommes tinrent conseil ; il s'agissait de trouver une barque et de secourir ce voyageur en détresse ; l'un des Arabes proposa un avis, qui fut adopté. On se mit en marche pour Assouan, éloigné de plusieurs milles dans le désert ; et après deux heures brûlantes et une course rapide à travers des monceaux de sable, on atteignit ce village, qui fut une ville au temps d'Hérodote. M. Darlingle montra au premier pêcheur une pièce d'or et une barque, pantomime toujours comprise. On mit la barque à flot ; et le botaniste, désignant au marinier la direction fluviale, lui dit fièrement, comme s'il eût été compris :

— L'île du palmier-Darlingle!

Le doigt indicateur aurait suffi. On descendit le Nil.

L'île du palmier-Darlingle fut bientôt signalée à l'horizon, et, à mesure qu'on approchait, les Arabes aux yeux de lynx témoignaient quelque inquiétude et échangeaient des signes d'intelligence. Après un quart d'heure, le doute n'était plus permis : ils avaient réellement vu un énorme crocodile, qui rôdait autour du palmier.

Ils firent part de leur découverte au botaniste, qui atteignit sa quatrième surprise du jour, et trembla de froid sous quarante degrés Réaumur. Toutefois, avouons à sa louange qu'il ne voulut point, par une peur trop visible, compromettre la dignité fluviale de l'Angleterre aux yeux de l'Arabie déserte ; il dissimula son effroi, d'ailleurs très-naturel chez un botaniste, habitué à chasser aux fleurs et n'ayant rien à démêler avec les monstres amphibies du Nil.

Les Arabes causaient entre eux tranquillement, comme des gens habitués à chasser aux crocodiles ; ils renouvelaient, aux amorces, les capsules anglaises, toujours infaillibles et *patent-Safety*, ils cherchaient pour leurs pieds des appuis solides et recommandaient au rameur les plus grandes précautions dans ses mouvements.

Le crocodile voyait arriver la petite barque comme une proie ou comme un péril ; il s'apprêtait à la défense ou à la fuite, selon l'importance et le nombre des agresseurs. Couché au bord du fleuve, immobile comme un crocodile empaillé, il tenait sa gueule béante, pour engloutir au passage le premier ennemi descendu.

Les deux Arabes, grands connaisseurs des mœurs de ces monstres, se tenaient debout à l'avant de la barque ; ils ajustèrent, ils prononcèrent une syllabe à l'unisson, et leurs deux coups de feu n'en firent qu'un. Les balles entrèrent par le seul côté vulnérable, la gueule ouverte, et parcoururent toute la longueur intérieure de l'animal.

Le monstre secoua sa tête avec des contorsions comiques, qui provoquèrent une gaieté folle aux premières loges du palmier ; et, vomissant des flots de sang noir sur le sable, il ferma ses yeux baignés de larmes et ne remua plus.

Adamson rajusta le désordre de sa toilette végétale, chercha des gants par habitude, et, n'en trouvant point, il descendit avec les plus délicates précautions, pour ne pas déchirer son paletot et épargner une exclamation de *shoking* au compatriote, qu'il avait très-bien reconnu de loin à ses cheveux et à ses gants.

Les Arabes sont graves ; mais leur sérieux disparut dans un rire fou, lorsqu'ils aperçurent le costume d'Adamson. Le botaniste lui-même, rassuré par la mort du crocodile, se mordit les lèvres, pour épargner à son compatriote le spectacle d'une hilarité anglaise, fort déplacée en pareille occasion. Le botaniste et le savant se serrèrent les mains, à la mode de leur pays, et se racontèrent leurs histoires. Adamson pria Darlingle de vouloir bien éteindre, par un ordre, les rires immodérés des trois Arabes, car il était décidé de porter plainte à son consul.

Alors Darlingle eut une idée plus complète que celle de saint Martin, il ôta son paletot de coutil gris, et le donna généreusement à son compatriote. Adamson se retira à l'écart, fit sa petite toilette, et se boutonna étroitement. On mit le crocodile en travers, à l'arrière de la barque, comme pièce de conviction, et, provisoirement, Adamson voulut descendre sur le rivage pour se chausser. Le moment du départ fut solennel. Depuis lord Byron, les Anglais ont pris l'habitude de saluer les îles ou les continents qu'ils abandonnent sans espoir de retour. Adamson salua son palmier, et, en l'embrassant, il déposa quelques larmes sur son écorce ; il fit ensuite une collection de toutes les feuilles qui avaient servi à son ameublement et à ses autres usages domestiques. Ces précieuses reliques étaient destinées à la galerie nationale de *Charing-Cross*. Au nom de la ville de Londres, M. Darlingle remercia le savant, et ne perdit pas l'occasion de prononcer un *speech* d'une heure, sur le lieu même où ce don était fait si généreusement.

De son côté, Adamson se montra généreux envers le botaniste : il le remercia, au nom de la science, pour cette précieuse découverte du palmier-Darlingle, qui ajoutait un individu de plus à la grande famille des palmiers ; il promit même d'écrire, dans la Revue de Belfast, une notice qui prouverait que ce palmier, nouvellement découvert par le zèle infatigable de Darlingle, appartenait à l'espèce, dite improvisatrice, des aloès de Ceylan.

Les Arabes écoutaient et regardaient, avec des yeux ébahis, ces deux Anglais qui parlaient si longtemps, en plein désert, sous un soleil qui rôtit le front et le fait fumer, comme une chair sur le gril.

On se rendit ensuite, par voie de terre, au village d'Assouan, où Adamson trouva un costume arabe complet, et

une hospitalité digne des siècles d'Abraham et de Jacob. Un homme qui entrerait dans une ville d'Europe avec le costume que portait Adamson serait emprisonné, pour cause de vagabondage, et jugé — trois mois après.

Le savant et le botaniste s'unirent, dès ce moment, d'une étroite amitié. Ils renoncèrent l'un à la presqu'île de Méroë, l'autre aux lotus jaunes, et songèrent à se faire nommer consuls dans quelque résidence de l'Inde; ils avaient des titres évidents, et jamais méconnus par le gouvernement anglais. Ils profitèrent donc du départ de la première caravane pour traverser le désert et gagner le Caire. Adamson se souvint de son vœu après le péril passé, chose rare! Il baisa les saints orteils du colosse d'Osimandias et, en apercevant les pyramides, il daigna leur faire le plus gracieux salut. Les deux amis trouvèrent



L'extase devant les bottes. Dessin de Stop.

le paquebot de Malte au port d'Alexandrie, et ils débarquèrent bientôt dans cette île anglaise, *fleur du monde*, *fior del mondo*, comme disent les Maltais. Là, Darlingle et Adamson se partagèrent la besogne; Adamson écrivit, dans le journal *Malta-Times*, un article admirable sur l'intrépide voyageur botaniste Darlingle, qui avait découvert le palmier-Darlingle, au péril de ses jours, en tuant deux reptiles noirs, de l'espèce du *Cobra-Capel*. L'article était illustré d'un dessin sur bois, représentant le nouvel arbre, agitant son panache dans l'air. Darlingle, à son tour, annonça au monde l'expédition aventureuse de M. Adamson, qui s'était hasardé au-dessus de la troisième cataracte, avait relevé les écarts de la carte de Bruce, et tué deux crocodiles, au moyen de l'électricité. Ces deux relations précédèrent à Londres les deux voyageurs. Le *First Clerk* les manda tout de suite à *White-Hall*, et les félicita sur leurs découvertes. On ne s'en tint pas là. Ils reçurent une *rent* de cinq cents livres, et une commission de consul, dans deux des meilleures résidences de l'Inde. Le palmier-Darlingle fut ajouté, en effigie, à la collection du *Zoological-Garden*, et le cadavre du crocodile tué par l'électricité fut suspendu au plafond d'une salle, à la galerie de *Charing-Cross*. Toutes les choses de ce monde se passent ainsi, ou à peu près.

Ceux qui ont médité sur l'homme ne seront point étonnés de lire la fin de cette histoire vraie. Adamson représente aujourd'hui l'Angleterre à Chandernagor; il possède une superbe habitation sur le Gange; il compte six éléphants dans ses étables; il commande à dix serviteurs, il a épousé une créole charmante, il affiche le luxe d'un



Adamson et Darlingle. Dessin de Stop.

Nabab; eh bien! très-souvent, dans ses jours d'oisiveté consulaire, il regrette la douce vie qu'il menait dans son appartement aérien du palmier de l'île; mieux encore! il regrette le spectacle émouvant que lui donnait le monstre amphibie; il regrette sa soif de flamme, si délicieusement étanchée avec des gouttes d'eau! L'ennui, cette soif de l'âme, le saisit quelquefois si violemment, qu'il se trouve prêt à quitter ses éléphants, son habitation, sa femme, pour revoir son palmier et y passer une quinzaine, *fornight*. Si le gouverneur donne un congé à Adamson, ce projet se réalisera. Est-ce que, par hasard, l'infortune serait le bonheur? Cela expliquerait pourquoi on ne le rencontre jamais en ce monde. Méditons!

MÉRY.

MUSÉE DES SOUVERAINS AU LOUVRE (1).



Musée des Souverains : 1, Siége de Dagobert, par saint Eloi. 2, Cuve baptismale de saint Louis. 3, Coffret donné par Richelieu à Anne d'Autriche. 4, Couronne de Louis XVI à son sacre. 5, Couronne de Hunalde. 6, Etau et Vilbrequin de Louis XVI. 7, Mouchoir et chapeau de Napoléon à Sainte-Hélène. (1) Voyez juillet dernier, octobre 1853 et la table du tome XX.

Des sept objets réunis dans la présente gravure, six appartiennent à la salle des Bourbons : le fauteuil de Dagobert, la couronne de Hunalde, la cuve baptismale de saint Louis, le coffret d'Anne d'Autriche, la couronne et les outils de Louis XVI. Le septième, le mouchoir et le chapeau de Sainte-Hélène, relève naturellement de la salle de l'Empire.

Le fauteuil de Dagobert est la plus ancienne relique de la monarchie française. Il rappelle à la fois deux noms populaires, celui du roi-bonhomme de la chanson, et celui de saint Eloi, son habile ouvrier et son digne ministre. Ces noms sont tellement vieux, qu'ils semblent faire partie de la légende plutôt que de l'histoire ; ils se mêlent, dans les souvenirs de notre enfance, à ceux de Gargantua, de Barbe-Bleue, du Chat-Botté, du Petit-Poucet et de la Belle au bois dormant. Et cependant le bon roi Dagobert, ou mieux, le terrible roi Dagobert, a réellement existé, il s'est assis en chair et en os sur ce trône de bronze, forgé, il y a douze cents ans, par le grand saint Eloi, et décoré alors de dorures et de pierreries que les révolutions ont arrachées de siècle en siècle.

Tel qu'il est, le siége de Dagobert figurait naguère à la Bibliothèque impériale, au milieu des manuscrits et des in-folios, qui ont livré pour le conserver un nouveau combat du *Lutrin*, et qui pleurent encore son départ triomphal pour le musée du Louvre.

Il avait déjà été enlevé une fois, au commencement de ce siècle. Ainsi que nous le racontions dernièrement ici même, l'empereur Napoléon Ier l'avait fait transporter au camp de Boulogne, et s'était assis sur ses traverses de métal indestructible, pour distribuer à la Grande Armée les croix de la Légion-d'Honneur, entassées, comme une monnaie glorieuse, dans les casques et les armures de Bayard et de François Ier.

La couronne de Hunalde est aussi un monument d'une haute valeur historique. Hunalde, duc d'Aquitaine, au huitième siècle, fut le dernier représentant de la race royale des Mérovingiens. Il ne se soumit qu'après une rude guerre à Charles Martel et à ses fils. Retiré dans un monastère, il en sortit au bout de vingt-trois ans pour combattre Charlemagne ; il souleva contre lui Didier, roi des Lombards, et mourut dans Pavie, sous les coups du peuple, en 774.

On ne peut voir sans émotion cette couronne de fer, ornée de pointes de lances, qui semble porter encore la marque des coups d'épée de l'empereur d'Occident.

Mais voici une relique plus vénérable et plus intéressante encore ; c'est la cuve arabe, aux ciselures naïves, où saint Louis fut baptisé en 1214, et le duc de Bordeaux en 1820 ; — source féconde (on peut le dire aujourd'hui plus que jamais) d'où naquit cette influence française en Orient, qui commence aux croisades et finit à la guerre actuelle. Car c'est dans ce vase sacré que le fils de Blanche de Castille puisa, en venant au monde, la foi brûlante qui le porta deux fois en Palestine, et y fonda ces traditions d'héroïsme chrétien, de résistance au fort et de protection du faible, qui, depuis six cents ans, au nom de la France, et sous les drapeaux divers qu'elle a déployés, sont comme les anges gardiens armés du berceau de Nazareth et de la tombe de Jérusalem.

On ne peut se défendre, avec Mme Des Nos, d'une pieuse remarque sur la place qu'occupe la cuve de saint Louis au Musée des Souverains : « Entre le bureau-coffre-fort de Louis-Philippe, où furent enfermés tant de valeurs pécuniaires, tant de diplomatiques traités, tant d'habiles et politiques correspondances, évanouis au premier souffle de l'émeute,—et cette petite chaise à porteur de Louis XV, si brillante encore de dorure, et dans laquelle se faisait transporter le voluptueux élève du Régent, le roi dont les vices et la mollesse creusaient, sans qu'il le sût, l'abîme où tout l'ordre social devait s'engloutir ;—quel bonheur pour le chrétien de trouver cette cuve baptismale de saint Louis, suffisante, il faut l'espérer, pour laver les péchés des princes et du peuple ! »

Le coffret d'Anne d'Autriche est un chef-d'œuvre d'orfévrerie. Il présente un merveilleux réseau d'ornements en or, travaillés au repoussé et appliqués sur un fond de soie bleue. C'est un présent que le cardinal de Richelieu fit à l'épouse de Louis XIII, présent digne de la femme qui poussait le luxe jusqu'à ne pouvoir coucher que dans la plus fine batiste de Hollande. Plus tard, quand elle fut brouillée avec le cardinal, elle enferma, dit-on, dans ce coffret, les lettres qu'elle voulait dérober à son ennemi ; mais non-seulement le terrible ministre força la serrure du meuble précieux, il alla jusqu'à faire fouiller la reine elle-même, sans aucun égard pour sa personne.

Est-ce bien une couronne d'or et une couronne de roi que ce diadème du sacre de Louis XVI ? N'est-ce pas plutôt une couronne de martyr ? Et ces diamants et ces pierreries ne sont-ils point des épines sanglantes ?

Devant ce glorieux instrument du supplice royal, on a exposé, par un touchant contraste, l'humble instrument des joies secrètes de Louis XVI : l'étau avec lequel il s'amusait à forger des clefs et des serrures, le vilbrequin qui lui faisait regretter de n'être pas l'ouvrier le plus obscur de son royaume. Ces simples outils suivaient partout l'infortuné prince : à Versailles comme aux Tuileries, à Trianon comme à Fontainebleau, à Marly comme à Meudon. Avant de poser un trône à Louis XVI, on lui posait un établi ; et l'on montre encore, dans les petits appartements des résidences royales, des verroux, des espagnolettes, des ferrures de toute sorte fabriquées par le petit-fils de Louis XV, sur cet étau qui figure au musée des Souverains. On ne peut se rappeler sans douleur que ce naïf délassement tourna contre lui, comme tout le reste, et que son compagnon serrurier le trahit à son tour, en livrant la fameuse armoire de fer.

La dernière station de notre pèlerinage nous arrête devant le mouchoir et le feutre de Sainte-Hélène. Quels souvenirs et quels enseignements ! Ce chapeau déformé, aux bords gras et rompus, qui couvrit six ans la tête chargée naguère de tant de couronnes, justifie cruellement les paroles de l'Empereur à Antomarchi : « Quand je ne serai plus, vous direz au monde que Napoléon est mort dans l'état le plus déplorable, abandonné, manquant de tout. »

Et ce mouchoir, encore imprégné du vinaigre qui calma l'agonie du moderne Prométhée, avec quelle éloquence il rappelle ces lignes de Châteaubriand : « Le 5 mai 1821, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Napoléon rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. »

PITRE-CHEVALIER.

LES PRÉTENDUS DE LA MEUNIÈRE.

CONTE RUSTIQUE.

Le père de Clément était un bon fermier du Nivernais, le plus riche de son village, qu'on appelait La Bastie; il possédait une métairie adossée à un coteau boisé, de bonnes prairies d'un rapport sûr, des champs bien cultivés et quelques arpents de bois qui supportaient fort gaillardement une coupe décennale, et repoussaient à merveille, ensuite, en baliveaux droits et noueux.

A la métairie on engraissait des bœufs; deux vaches suffisaient au laitage, et les valets de ferme qui avaient eu la fantaisie de changer de maître revenaient bien vite au premier, car il était indulgent et facile entre tous.

Le père de Clément était un brave homme de cinquante ans, au teint fleuri, à l'œil fin, à la lèvre souriante et bonne, au sens droit. Sans être âpre, il comptait; il n'était pas avare; mais il faisait ses affaires. On l'aimait à La Bastie, parce qu'il était charitable; les paysans en querelle le prenaient volontiers pour arbitre, et ses jugements étaient sans appel.

Je crois même qu'il avait été question de le nommer maire de la commune; mais il avait refusé, alléguant modestement qu'il n'était pas assez instruit pour remplir d'aussi graves fonctions.

Avant d'aller plus loin, il est bon, je pense, que je vous dise ce qu'était Clément lui-même. Clément avait vingt ans bien révolus, il était fort près de vingt et un, et l'eût-il oublié, ses conseillers habituels l'en auraient fait souvenir; nous vous dirons bientôt pourquoi. C'était un grand garçon fluet et blanc, toujours en habit noir, et que les voisins nommaient monsieur Clément, alors qu'ils se bornaient à appeler son père le père Estival.

Le père Estival, vieux de bonne heure, avait envoyé son fils au collége et lui avait fait donner de l'éducation. Le bonhomme, dont le coup d'œil était sûr et le sens si droit d'ordinaire, avait fait fausse route en cette circonstance, et il ne tarda point à s'en apercevoir.

Avant son départ pour Nevers, où il avait fait ses études, Clément était un gros garçon réjoui et joufflu, qui ne rêvait pas d'autre avenir que l'héritage paternel, et ne trouvait point de séjour plus agréable que la métairie. Depuis son retour, Clément avait changé du tout au tout. Les souliers lacés et la veste de gros drap de son père l'humiliaient outre mesure; il prétendait que l'existence des champs était prosaïque et sans accidents, et il cherchait vainement autour de lui les héroïnes qui pullulent dans les feuilletons-romans du journal auquel il était abonné.

Le père Estival avait toujours songé à bien établir son fils, et il avait, pour cela, jeté les yeux sur une nièce à la mode de Bretagne, qui se trouvait, à vingt ans, veuve d'un meunier, le plus riche des environs. Le moulin de la veuve était situé à deux portées de fusil de la métairie.

C'était un joli moulin blanc et coquet, qui babillait à ravir sous les rameaux verts d'une touffe de saules. La meunière était blonde, agaçante, mutine et jolie comme une héroïne de George Sand; elle soignait ses mains blanches, et chaussait ses petits pieds délicats de fins souliers venus de la ville. Elle était charmante, le soir, assise au seuil de sa porte, gourmandant ses valets d'un ton qu'elle s'efforçait vainement de rendre sévère.

Quand le père Estival passait par le moulin, il souriait dans sa cravate, et se frottait les mains, en murmurant :

— Quelle fine mouche et quelle jolie fille j'aurai là pour bru !

Et puis, comme le père Estival était, avant tout, propriétaire, il jetait un coup d'œil sournois sur les terres dépendant du moulin et qui touchaient aux siennes, et il se disait :

— Mon fils Clément aura, un jour, le plus beau bien qu'il y ait de Decise à Nevers et de Clamecy à Moulins.

Cependant les allures dédaigneuses de son fils inquiétaient légèrement le bonhomme. Il s'apercevait avec peine de la répugnance que lui inspiraient les travaux des champs et cette poésie du foyer, la meilleure des poésies. Il lui permettait volontiers l'habit noir, pensant que si le vêtement ne fait point toujours le moine, du moins il le fait respecter quelquefois; mais il ne pouvait accepter, sans murmurer, que monsieur Clément, lorsqu'un valet manquait à la ferme, n'ôtât point cet habit pour se charger de sa besogne.

Néanmoins, il faut l'avouer, le bonhomme Estival ne perdait, de tout cela, ni le boire ni le manger, et il comptait beaucoup trop sur son autorité paternelle, et, peut-être aussi, un peu, sur les beaux yeux de la meunière, pour ramener son rejeton à de plus saines idées.

Il s'en alla donc, un matin, à huit heures, tandis que ses bouviers déjeunaient, heurter à la porte du moulin, où la belle veuve achevait de lisser ses cheveux blonds devant un petit miroir; et lorsqu'elle lui eut avancé un siége en lui disant :

— Bonjour, oncle Estival; asseyez-vous donc!

Il commença la conversation en ces termes :

— Rose, ma nièce, quel âge as-tu donc ?

— Oh ! je suis vieille, mon oncle, très-vieille..., fit-elle avec une coquetterie qui sentait la ville bien mieux que la campagne; j'ai vingt ans!

— Peuh ! dit le fermier, je m'accommoderais fort de ta vieillesse. Tu es jolie, Rose...

— Ah ! dit-elle avec un sourire, vous croyez?

— Dam ! c'est mon avis, et celui de bien d'autres. On le dit volontiers à La Bastie.

— On dit tant de choses ! les villageois sont jaseurs, mon oncle...

— Soit; mais il vaudrait mieux qu'on ne jase pas.

— Tiens ! dit Rose avec une petite moue charmante, cela ne fait de tort à personne qu'on dise que je suis jolie...

— Tu es veuve, ma nièce.

— Hélas ! soupira Rose, d'un ton qui n'était pas très-désolé.

— Si tu te remariais...

— J'y songe, murmura-t-elle ingénument.

— Que penses-tu de ton cousin ?

— De Clément ?

— Oui, dit le père Estival d'un clignement d'yeux.

— Hum ! fit Rose, il est bien... monsieur...

— Préférerais-tu qu'il fût trop... paysan ?

— C'est selon... mais...

Le père Estival se frotta les mains.

— Ce *mais* me plaît, dit-il.

— Je n'ai pas dit *oui*, mon oncle.

— As-tu dit *non ?*

— Pas encore.

— Alors, c'est fait. Adieu, Rose...; je t'annonce la visite de ton cousin.

— Bon ! déjà ?

— Quand mes foins sont mûrs, je les fauche ; il ne faut pas attendre l'hiver.

— Eh bien ! vous êtes aimable ! murmura la meunière piquée.

— Ne m'as-tu pas dit que tu vieillissais ?

Rose ne répondit point d'abord ; mais elle se pendit au cou du fermier, lui mit un gros baiser sur les joues, et lui dit en le menaçant du doigt :

— Ah ! si vous n'étiez pas un homme d'âge !

Le père Estival s'en alla guilleret et léger, comme s'il



« Avant son départ, Clément était gros et joufflu. »

avait, au moulin, troqué sa cinquantaine contre les vingt ans dont la meunière se plaignait.

A la porte de la ferme, il rencontra Clément.

Clément était grave et pâle comme tout héros d'un roman bien conduit. Il aborda son père avec un salut cérémonieux qui donna fort à penser au bonhomme.

— Mon père, lui dit celui-ci, je vous cherchais.

— Et moi aussi, répondit le fermier.

— J'ai à causer avec vous...

— C'est comme moi. Mais, ajouta le père Estival qui s'imagina deviner le but de Clément et qui, en pareil cas, n'était nullement fâché de lui voir faire le premier pas, commençons par toi : que me veux-tu ?

Clément prit une attitude mélodramatique :

— Mon père, dit-il, c'est demain le 1er novembre.

— Jour de la Toussaint, dit le fermier, et l'anniversaire de ta naissance, Clément, mon fils.

— C'était ce que j'allais vous dire, mon père.

— Tu vas avoir vingt et un ans...

— Oui, mon père.

— C'est l'âge où un garçon s'établit.

— J'y songe, mon père.

— Ah ! très-bien, murmura le père Estival.

— Mon père, continua Clément, vous savez que vous me devez compte de la fortune de ma mère ?

Cette brusque interpellation fut désagréable au père Estival ; cependant il répondit avec calme :

— Je le sais, mon garçon, et je te devrai demain soixante mille francs, un beau denier, je t'assure.

— Oh ! dit Clément, je ne réclame que le revenu.

— Hum ! murmura le père Estival, tu ne le dépenseras pas tout entier ici.

— Je ne compte point rester ici, mon père.

Le fermier recula d'un pas.

— Je pars demain pour Paris.

Le bonhomme Estival recula encore, et crut rêver.

— Mais ta femme n'y voudra point aller, s'écria-t-il. Et qu'y feriez-vous, d'ailleurs ! Qui soignerait le moulin, la métairie ?...

— Que me chantez-vous là, mon père ; de quelle femme et de quel moulin parlez-vous ?

— De Rose, de son moulin. Ne veux-tu pas épouser Rose ?

— Une paysanne ! Fi !

Et Clément, à son tour, fit un pas en arrière :

— Mon père, continua-t-il, vous m'avez fait donner de l'éducation ; vous comprenez que je ne puis être ni meunier, ni fermier.

— Et que veux-tu donc être ? s'écria le père Estival avec indignation.

— Je veux être peintre, dit froidement Clément ; ou plutôt, je le suis. J'ai du talent...

Le fermier haussa les épaules :

— Ce garçon est fou, murmura-t-il ; peut-être ferais-je bien de le faire interdire.

Clément salua son père, et s'en alla.

Le père Estival demeura abasourdi pendant quelques instants, il croyait rêver ; mais enfin il jugea prudent d'aller consulter sa nièce, la meunière, adoptant cet adage berrichon : *que les femmes ont plus de sens dans le petit doigt que les hommes dans toute la tête.*

La meunière l'écouta jusqu'au bout, et lui dit avec beaucoup de calme :

— Mon cousin a raison de vouloir aller à Paris. Laissez-le partir.

— Es-tu folle ?

— Du tout. Soyez tranquille. Il en reviendra.

— Mais... murmura le fermier au désespoir.

— Oncle Estival, dit la meunière avec un sérieux comique, je suis vieille, j'ai de l'expérience, voulez-vous vous en fier à moi ?

— Parle...

— Clément ira à Paris..., dès demain...

— Mais pourquoi ?

— Chut ! vous lui servirez une pension de trois mille francs par an...

— Bon Dieu ! fit le fermier, tu veux donc me ruiner !

— Et s'il fait des dettes, ce qui est probable, vous les payerez.

— Juste Ciel !

— Jusqu'à la concurrence de ses soixante mille francs.

— Rose, ma fille, tu es aussi folle que lui.

— Nullement. Avant un an, Clément sera de retour.

— Que le Ciel t'entende !

— Et il n'aura plus d'habit noir !

— Ah ! soupira le fermier.

— Il mettra une bonne blouse par-dessus une excellente veste de drap cadis.

— Tu crois ?

— Dam ! vous savez le proverbe : Ce que femme veut, Dieu le veut !

Et Rose s'attifa le plus coquettement qu'il lui fut possible, mit sa jupe des dimanches, ses bas fins, ses souliers mignons, son fichu le plus gracieux, donna le bras à l'oncle Estival, et s'en vint avec lui à la métairie.

Clément était dans sa chambre ; elle y monta, ferma la porte sur elle, et lui dit :

— Mon cousin, votre père, l'oncle Estival, se fait vieux ; il radote même un peu, je crois. Il vient de me faire un conte.

Clément ouvrit de grands yeux.

— Figurez-vous qu'il a prétendu que vous vouliez aller à Paris.

— C'est vrai, dit froidement Clément.

— Aussi, n'est-ce point de cela que je doute ; mais il a ajouté qu'il s'y opposerait.

— Nous verrons bien ! grommela résolûment le peintre futur.

— Vous sentez, dit Rose d'un ton confidentiel, que j'ai dit au père Estival qu'il était un vieux radoteur de songer



Retour au moulin. « Si ce n'est que cela ! s'écria Clément. » Gravure de M. Fagniou.

à vous faire fermier comme lui, et à vous marier avec moi, qui ne suis qu'une meunière et une paysanne.

— Ma cousine..., balbutia Clément confus et contraint de s'avouer que Rose était jolie à croquer.

— Votre père avait tort, monsieur Clément, continua-t-elle avec une coquetterie diabolique. Il est tout naturel que vous profitiez de l'éducation que vous avez reçue, et la femme qu'il vous faut, c'est une belle dame de Paris...

Clément frissonna d'orgueil, mais il ne cessa point de trouver que Rose était réellement jolie.

— Aussi, poursuivit Rose, j'ai persuadé votre père, et vous me devez un fier cierge. Il ne s'oppose plus à votre départ...

— Ah ! ma cousine..., que vous êtes bonne !

Clément baisa la main de la meunière, qui murmura à part :

— Ce garçon est bien niais de s'imaginer que les dames de la ville sont plus jolies que les meunières de La Bastie !

Le lendemain, Clément partit, en compagnie d'une assez piètre connaissance, un ancien camarade de collége, qui faisait à Paris d'assez mauvaise peinture, et lui avait tourné la tête en lui vantant ses succès de toute nature,

Le père Estival, après le départ de Clément, fondit en larmes comme un enfant.

— Consolez-vous donc, mon oncle, lui dit la meunière; il reviendra... et bientôt...

Hélas! un an s'écoula; le pauvre fermier ne vit poindre à l'horizon que les réclamations d'une foule de créanciers. Il paya sans mot dire, il paya toujours, car Clément était maître de sa fortune; mais il se tournait de temps en temps vers la meunière, et lui disait :

— Tu vois bien qu'il ne revient pas?

— Patience! répondait-elle avec moins d'assurance que jadis.

Ce qui n'empêcha pas le bonhomme Estival de tomber en une tristesse profonde et de vieillir de dix années en quelques mois.

Au bout de ces quelques mois, les dettes de Clément avaient atteint le chiffre énorme de trente mille francs.

Quant à la peinture, elle était en médiocres progrès. Le jury du Louvre avait refusé le tableau que Clément destinait à l'exposition; ses prétendus amis le volaient comme dans un bois; une femme du grand monde, à la main de laquelle il avait osé aspirer, l'avait congédié poliment.

La désillusion arriva. Un beau jour, Clément se prit à songer que Paris et la vie artistique avaient bien leurs épines, et puis il se souvint de l'agaçant minois de la meunière, et puis encore de l'étreinte douloureuse de son vieux père, qui pleurait lors de son départ...

Malheureusement, Paris ressemble au labyrinthe de Crète, on n'en sort qu'avec le fil d'Ariane, et une femme seule en possède le peloton. Le peloton ne venait pas, Clément continuait à errer à Paris, de déceptions en déceptions, lorsqu'un matin le facteur lui apporta une lettre ainsi conçue :

« Mon cher cousin,

« J'ai vingt et un ans, je suis vieille et songe à faire une fin. Je me marie dans huit jours. Devinez avec qui? Je vous le donne en cent et en mille... Je vais devenir votre belle-mère, et j'épouse le père Estival. Il a cinquante et un ans, c'est vrai, mais il est frais comme une rose et conservé comme un muguet. Nous sommes voisins, la ferme et le moulin réunis feront un beau bien. Je vous invite à mon mariage. Si vous avez déjà épousé une belle dame de Paris, amenez-nous-la, nous lui ferons fête de notre mieux. Nous ne sommes que des paysans, mais nous savons les usages.

« Votre future belle-mère,

« Rose. »

P. S. Votre père ne voulait pas que je vous écrive, parce qu'il disait qu'une noce de paysans ne doit pas amuser beaucoup un monsieur comme vous; mais j'ai pensé que vous n'étiez pas fier et que vous honoreriez la nôtre de votre présence. Nous signons le contrat dimanche, après la messe.

2e *P. S.* A propos, comme il est fort possible que vous soyez gêné, attendu que l'existence de Paris coûte beaucoup d'argent, je vous envoie mille francs, afin que vous arriviez sans retard.

Clément tomba des nues à la lecture de cette lettre, puis il s'écria que son père était fou de se marier à son âge, et il songea encore à la mutine figure de la meunière.

Les mille francs de Rose arrivaient comme marée en carême; il s'en servit pour régler quelques dettes criardes, et le soir même il prenait la diligence de Nevers... Le surlendemain, c'est-à-dire le dimanche matin, Clément arrivait à La Bastie. Pour atteindre la métairie, il fallait passer par le moulin; Clément en vit la porte ouverte, il entra, et trouva la meunière à sa toilette.

— Ah! mon Dieu! monsieur Clément, murmura-t-elle avec une pointe d'ironie, comment, vous voilà?

— Sans doute, dit-il avec une émotion dont il ne put se rendre maître.

Rose était plus jolie que jamais.

— Et cette belle dame de Paris?

— Je ne suis pas marié.

— Vrai? Eh bien, tant pis!

Clément se mordit les lèvres.

— Vous y tiendrez donc bien? dit-il avec dépit.

— Dam!

— Je croyais qu'autrefois mon père... avait eu l'intention...

— Il radotait, mon cousin; mais il s'est fait raisonnable..., et il a pensé que ce qui n'était pas bon pour vous le pouvait être pour lui. Tenez, le voilà.

Le père Estival entra, il était mis comme un prince; il avait une fleur de sourire aux lèvres, un rayon de bonheur dans les yeux. Bref, il avait quarante ans plutôt que cinquante.

Après avoir embrassé son fils, non sans quelque émotion, il met un gros baiser au front de Rose, en lui disant :

— Bonjour, ma petite femme!

Clément trouva ce bonjour familier et même impertinent.

— Allons à la messe, dit le bonhomme. Viens-tu, Rose? venez-vous, Clément?

— Pourquoi ne me tutoyez-vous plus, mon père?

— Dam! mon garçon, un monsieur comme toi...

Clément rougit et balbutia.

— Monsieur Clément, dit la meunière, avec un respect empreint de maligne ironie, partez avec mon mari; je vous rejoins. J'ai des ordres à donner pour qu'on reçoive bien M. le notaire qui va venir.

Clément, à ce mot de notaire, prit le bras de son père avec une mauvaise humeur concentrée, et dit au fermier, chemin faisant :

— Y songez-vous, mon père, de vous remarier à votre âge?

— Tiens! pourquoi pas? fit le fermier, en se redressant et faisant valoir ses avantages physiques; je ne suis point encore si moisi...

— Sans doute.

— Si détérioré...

— Je n'en disconviens pas.

— Et elle est jolie, ma future?

— Hélas!

— Pourquoi cet hélas?

— Oh! murmura Clément, c'est que je songe qu'elle a trente ans de moins que vous.

— C'est juste, mais bah!

— Et vous serez bien vieux... qu'elle sera encore jeune et jolie.

— Bah! j'espère me conserver.

— Réfléchissez bien, mon père...

— Ah! dam, dit le fermier, d'un air niais, à présent il n'est plus temps de reculer...

— Et pourquoi donc?

— J'ai annoncé mon mariage.

— Peuh! dit Clément, ça se voit tous les jours, un mariage qui se rompt.

— Et puis le notaire va venir...

— Diable !
— Et tu sais qu'il vient de Nevers.
— Il pourrait bien y retourner...
— Oui; mais il a rédigé le contrat.
— A-t-il laissé les noms en blanc ?
— Je ne sais pas... Pourquoi ?
— C'est qu'en ce cas la besogne de ses clercs ne serait point perdue, le contrat servirait à un autre.
— Et à qui ? fit le père Estival, avec un fin sourire.
— Parbleu ! dit résolûment Clément, à moi, s'il vous plaît !
En ce moment, la meunière les rejoignit.
— Dis donc, Rose, fit le père Estival, sais-tu bien que mon bonheur futur fait des jaloux ? J'ai un rival...
— Tant pis pour lui ! répondit-elle.
— Et devine qui ?
— Oh ! dit-elle, avec son mutin sourire, la chose n'est pas difficile, c'est mon beau cousin de Paris; mais il perd son temps : je ne veux pas d'un mari en habit noir, moi qui suis meunière, je l'enfarinerais du matin au soir.
— Si ce n'est que cela ! s'écria Clément, en ôtant son habit et se jetant aux genoux de la meunière, dont il baisa les deux mains, me voici en corps de chemise... costume de moulin !
— Alors, dit-elle, vous ne retournerez point à Paris, et si nous avons des enfants, ils n'iront jamais au collége.
— Je vous le promets.
— C'est singulier, murmura le père Estival, que les jeunes gens d'aujourd'hui ne veuillent jamais être ce qu'étaient leurs pères !...
Ce fut la seule critique de la conduite de son fils que se permit le brave fermier, qui se résigna de bonne grâce à changer de rôle et à se contenter de celui de grand-père.

Vicomte PONSON DU TERRAIL.

CHRONIQUE DU MOIS.

SAINT MÉDARD ET SAINT GERVAIS.

Ces deux patrons de la pluie ne lui ayant jamais été plus fidèles qu'en 1854. L'Académie des sciences a daigné s'occuper d'eux pendant les beaux jours de juillet.

De tous les préjugés populaires concernant les changements de temps, a dit M. Bérigny dans son docte rapport, il n'en est peut-être pas qui méritent mieux le nom d'axiome que les deux suivants :

« *Lorsqu'il pleut le jour de Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard; lorsqu'il pleut le jour de Saint-Gervais, il pleut quarante jours après.* »

M. Bérigny a voulu rechercher si ce préjugé était appuyé par la statistique, et, dans ce but, voici comment il a cru devoir procéder.

Il a relevé, sur les tableaux des observations météorologiques faites à l'Observatoire de Paris, le nombre de jours de pluie, de 1812 à 1844 inclusivement, c'est-à-dire pendant trente-trois années, pour chaque jour de Saint-Médard et chaque jour de Saint-Gervais, en comptant quarante jours après chacune de ces deux fêtes. Il a classé ces jours en un seul tableau à deux colonnes, pour Saint-Médard, et en un pareil tableau pour Saint-Gervais : ce sont ces tableaux qu'il a mis sous les yeux de l'Académie des sciences. La première colonne du tableau concernant Saint-Médard donne le nombre de jours de pluie pendant quarante jours *lorsqu'il a plu le* 8 *juin*, jour de la fête de ce saint; la seconde colonne est disposée de la même manière, *lorsqu'il n'a pas plu le* 8 *juin*.

Le second tableau concernant Saint-Gervais, qui arrive le 19 juin, est divisé comme le premier.

Voici les résultats que donnent ces recherches statistiques, ainsi que l'on peut s'en assurer par la disposition que présentent les deux tableaux.

Il a plu 18 années sur 33, lorsqu'il a plu les jours de Saint-Médard et de Saint-Gervais.

Il n'a plu que 15 ans, pendant la même série d'années, lorsqu'il n'a pas plu les jours de la fête de ces deux saints. Les 18 années de pluie les jours de Saint-Médard et de Saint-Gervais correspondent à un total de 323 jours de pluies pour Saint-Médard, et 357 jours de pluie pour Saint-Gervais.

Dans l'espace de quinze années, pendant lesquelles il n'a pas plu les jours de Saint-Médard et de Saint Gervais, l'on trouve sur le compte du premier saint 254 jours de pluie, et 233 jours de pluie pour le second.

Les différences des totaux données entre 18 et 15 années étant insignifiantes, puisque le nombre de ces années est inégal, en ramenant les deux séries d'observations au nombre de 15 années, au moyen d'une proportion, l'on obtient les résultats suivants :

Pluie le jour de Saint-Médard.	0 pluie le jour de Saint-Médard.	Pluie le jour de Saint-Gervais.	0 pluie le jour de Saint-Gervais.
267	254	297	233
Différence 13 jours.		Différence 64 jours.	

La conclusion de cette opération mathématique est donc celle-ci. Il existe 13 jours de pluie en faveur du préjugé de Saint-Médard, et 64 jours de pluie en faveur du préjugé de Saint-Gervais, pendant 33 années; ces résultats sont évidemment loin de confirmer l'axiome populaire dont il est question ici, et il serait à désirer que l'on cherchât à éclairer par la statistique tous les préjugés concernant toute espèce de pronostics.

M. Elie de Beaumont, qui présidait la séance, a fait remarquer, à propos de cette communication, que les préjugés populaires sur la Saint-Médard existaient avant la réforme du calendrier par le pape Grégoire. Or, dit M. Elie de Beaumont, M. Poinsot, de l'Institut, faisait observer qu'à la réforme du calendrier, comme douze jours ont été perdus, la Saint-Médard s'est transportée à la Saint-Gervais.

EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET.

« J'aime mieux perdre Paris que de l'avoir en ruines » (geai-*me* mi-œufs-paire de *re*-Paris-*que de*-lavoir en ruines); paroles prononcées par Henri IV, tandis qu'il assiégait Paris.

RÉBUS.



A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) que leur abonnement pour 1853-54 expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera notre vingt et unième volume. Nous leur expédierons au plus tôt cette livraison de septembre pour avancer dans nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1854, première du vingt-deuxième volume (1854-55), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1854-55, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements: — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1853-54 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris:

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1854 *au* 25 *septembre* 1855 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter: « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*.—(2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

TYPOGRAPHIE HENNUYER, RUE DU BOULEVARD, 7. BATIGNOLLES.

ROME ET SES ENVIRONS EN 1853 (1).



Vue intérieure de Saint-Pierre de Rome.

Sainte-Croix-en-Jérusalem. Légendes du moyen âge. La tête de bronze. Saint-Jean-de-Latran. Les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Un tableau du Guide. Saint-Pierre. La médiocrité et le génie. Carlo Maderno et Michel-Ange. L'histoire vraie. Aspect actuel de la basilique. Le pied de saint Pierre. La baguette du franciscain. Galeries du Vatican. Promenade du *Ponte Molle*. Un charmant conteur. La famille C....gnac. La *ruzzica*. Le marquis de La Thomassière. Le palais Simonetti. Qui êtes-vous?... Le sportman, le médecin, le *piferaro*, le peintre, le maître d'armes. Une leçon gratuite. Le jour des Rois. La *Befana*. Le marché aux *popacci*. La procession de l'*Ara-Cœli*. *Il santissimo Bambino*. Le 17 janvier. Bénédiction des chevaux. Le plat d'argent de saint Antoine. Le carnaval. Théâtres *Il somaro*. Étrange début du carnaval. *Il cavaletto*. Description de cette machine. La gaieté et le nerf de bœuf. La grosse cloche du Capitole. Le

(1) Voyez les deux premières parties, numéros précédents.

Corso. A 20 heures. Les masques. A 23 heures. *I Barberi. I Panni. La Mossa.* Fin du carnaval. *I Moccoletti.* Le *festino.* Le carême. Fête de saint Joseph. *I friggitori.* La semaine sainte. Le dimanche des Rameaux (*delle Palme*). Le mercredi saint. Chapelles Sixtine, Pauline et Clémentine le jeudi saint. La croix de feu. *Il santo Volto*. Les reliques de saint Pierre. Le samedi saint. Explosions et feux de joie. Le canon de Pâques. Bénédiction *urbi et orbi.* Départ des étrangers. Palais de Rome. L'épinette de Catherine de Médicis et celle de la fameuse Olympia. Départ pour Tivoli.

La basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, d'après l'opinion commune, doit son origine à Constantin. Vers 330, ce zélé propagateur du christianisme transforma, dit-on, en église le palais de Sessorianus, et enrichit le nouveau temple d'un morceau de la vraie croix, renfermé dans une châsse d'or. Quoique les saints pontifes l'aient rebâtie plusieurs fois et ornée avec magnificence, la basilique Sessoriane, cachée dans un angle du rempart de l'est, et entourée de terrains vagues, semble perdue dans un désert. Une foule de légendes, reflets perdus du moyen âge, en rendent le caractère plus sombre encore et plus mystérieux. En y pénétrant, ce jour-là, avec le pèlerin moderne de Jérusalem, je ne pus m'empêcher d'en rappeler une qui m'a toujours frappé par son énergique couleur.

C'était en 1001. Un Français, Gerbert d'Aurillac, inscrit au livre des pontifes sous le nom de Sylvestre II, occupait la chaire de Saint-Pierre. Avec toute l'instruction qui germait alors sous les voûtes des cloîtres, Gerbert possédait la clef des sciences enseignées à Cordoue. Il était, en outre, mécanicien : il avait fabriqué de ses mains une horloge, une machine à compter, un instrument pour observer l'étoile polaire ; il venait de perfectionner le jeu de l'orgue, et d'entrevoir le premier la miraculeuse puissance de la vapeur. Tant de savoir, à cette époque, ne pouvait paraître naturel ; aussi ses contemporains, effrayés, n'hésitèrent pas à prendre Gerbert pour un sorcier.

Lorsqu'à son retour d'Espagne il décrivait, le soir, sous la sombre arcade du cloître, les merveilles de Tolède ou de Cordoue, les moines se regardaient à la dérobée, en frémissant ; quand leurs yeux tombaient par hasard sur les figures géométriques qu'il avait tracées, ils s'arrêtaient terrifiés ; et si, en passant devant sa cellule, ils l'entendaient lire un livre arabe, tandis que son orgue à vapeur modulait des sons harmonieux, ils prenaient la fuite en disant : — Gerbert est avec le diable !

A sa mort, arrivée en 1202, voici la fable qu'on raconta, et qui nous a été transmise sérieusement par un historien des papes : « Avec l'aide de Satan, Gerbert avait fondu une tête de bronze, dont les lèvres s'ouvraient pour répondre en un monosyllabe à chaque question qu'il lui adressait. Ainsi, lorsqu'il l'avait interrogée pour savoir s'il deviendrait pape : — Oui ! avait murmuré la tête. Quand il demanda plus tard : — Mourrai-je avant d'avoir chanté messe à Jérusalem ? la tête de bronze fit entendre un non !... Fort de cette prophétie, il espérait donc de longs jours ; mais il avait compté sans la mauvaise foi du diable. Etant allé chanter messe dans la basilique de Sainte-Croix-en-Jérusalem, il se sentit attaqué tout à coup d'un mal qu'il reconnut être mortel, en songeant à la réponse équivoque du démon.

« Alors, déchiré de remords, il avoua le commerce qu'il avait eu avec les mauvais esprits, et demanda qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un char à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit où les chevaux s'arrêteraient d'eux-mêmes. Ses dernières volontés, ajoute Platina, furent ponctuellement exécutées, et l'on inhuma Gerbert dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent. »

Pour dissiper le nuage que la légende avait laissé sur mon esprit, je me hâtai de conduire mon brave compagnon au portique de l'escalier saint. C'est celui qui menait au palais de Ponce-Pilate. Formé de vingt-huit marches de marbre blanc, il a été couvert de madriers de noyer, usés plusieurs fois par les genoux des fidèles, qui auraient usé le marbre depuis longtemps sans cette précaution. Si l'on songe que Jésus-Christ monta et descendit véritablement ces degrés, on ne peut s'étonner que d'une chose : c'est que tout chrétien n'éprouve pas le désir de les toucher une fois de ses lèvres.

En entrant, par le portique de Sixte-Quint, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, qu'on appelle aussi basilique d'or, basilique Constantinienne, les Français rencontrent d'abord une vieille connaissance. Coulé en bronze par Nicolas Cordier, le roi qu'on voit sur le Pont-Neuf est là, tout fièrement campé, avec son pourpoint et sa fraise. On dirait que les chanoines de Latran, qu'il enrichit, l'ont mis à cette place pour faire les honneurs de la *première des églises* à ses compatriotes. On salue, en passant, le bon roi ; puis, après avoir fait quelques pas, on se trouve au milieu de la croisée, devant le maître-autel. Quatre colonnes de granit y soutiennent un tabernacle gothique, dont il est impossible d'approcher sans émotion quand on vous a dit qu'il renferme les crânes de saint Pierre et de saint Paul !

Les magnificences architecturales du monument touchent peu, en présence de ces reliques. Si l'on en excepte d'ailleurs la porte d'airain de la grande façade qui roulait, au Forum, sur les gonds de la basilique Emilia, quand Rome païenne florissait dans sa gloire, et les quatre colonnes faites, dit-on, avec le bronze des éperons des trirèmes égyptiennes qu'Auguste prit à la bataille d'Actium, il n'est rien, à Latran, qu'on ne puisse admirer ailleurs. Toujours le marbre et l'or, enchâssant splendidement l'idée chrétienne ; toujours l'opulence et le faste même dans le culte ; toujours la vanité dans la mort. L'agate, le jaspe, le porphyre, le vert antique et les métaux les plus précieux ont été rassemblés à grands frais et travaillés avec soin pour recouvrir çà et là un peu de poussière humaine, et l'orgueil, qui lève le front partout, même sur les tombes, n'a pas craint de lutter, dans sa folie, avec le néant. Les Corsini ont voulu un sépulcre plus somptueux que celui des Colonna, et le fils de l'ancien marchand d'habits du Ghetto, devenu prince, le riche Torlonia, veut un plus magnifique mausolée que les Corsini. Or, il succombera dans cette lutte, malgré la toute-puissance de l'argent, à moins qu'on ne découvre par hasard l'urne d'Auguste et qu'il ne la prenne pour cercueil, comme le pape Corsini (Clément XII) prit l'urne qui a contenu les cendres d'Agrippa.

La vue de ces fastueux cénotaphes, loin de m'inspirer quelque intérêt, éteint chez moi toute sympathie. Aussi, le dirai-je ?... en quittant Saint-Jean-de-Latran, j'emportai, ce jour-là comme toujours, une impression douce et profonde ; mais la basilique n'en avait été que l'occasion. Dans la magnifique chapelle bâtie par Clément XII en l'honneur de saint André Corsini, un de ses ancêtres, est un tableau en mosaïque, copié sur l'original de Guido Reni, qui représente ce saint en extase. Par un singulier jeu du hasard, une copie de ce tableau existait encore, il y a trente ans, dans la vieille église de La Française, mon pays. Seulement, au lieu de saint André, elle était censée représenter saint Blaise, dont elle ornait l'humble chapelle.

Echos charmants des souvenirs d'enfance, comme vous retentissez doucement dans le cœur !... Devant le tableau de Latran, je me revoyais, à cinq ans, agenouillé sous la croisée, dans le coin de la chapelle de La Française. Inclinée devant moi sur sa chaise basse, ma grand'mère, une de ces nobles et chastes veuves de l'Ecriture, qui ne quittent jamais le deuil, priait pieusement, à mains jointes, pour l'enfant innocent, comme elle prie maintenant dans les cieux pour l'homme si oublieux, hélas ! de ses leçons et de sa vie sainte... Il me semblait l'entendre encore me faisant répéter, au sortir de l'église, l'évangile du jour, dont pas un mot n'avait échappé à ma jeune mémoire, et j'arrivai à Saint-Pierre que je me croyais toujours sur le chemin de la vieille maison.

Je ne sais pas si on l'a dit, mais, à tout événement, je le dirai aujourd'hui : tous les voyageurs qui ont décrit Rome ont imité les moutons de Panurge. C'est absolument le même thème qui a passé de main en main. Or, comme l'on ne s'occupait jadis que de la vérité de convention, personne n'a reproduit la vérité vraie. Il en résulte qu'on a peint les choses tout autrement qu'elles ne sont. Ennemi mortel de ces falsifications classiques et de ces impostures consacrées par la tradition, je veux écrire la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, et je commence par Saint-Pierre. Toutes les gravures qui reproduisent ce célèbre édifice mentent impudemment en ce qui touche l'extérieur. En les voyant, on se figure la basilique majestueusement isolée sur une place immense, et sa coupole en dominant le faîte de ses quatre cent vingt-quatre pieds de hauteur. Tout cela est un mensonge. La médiocrité présomptueuse et impuissante a gâté l'œuvre du génie : le chef-d'œuvre de Michel-Ange fut détruit par Carlo Maderno.

Incapable, avec son coup d'œil vulgaire, de saisir la grandeur et la sublime simplicité du plan de Buonarrotti, le triste architecte de Paul V s'imagina qu'en agrandissant la basilique il la rendrait plus belle, et il l'allongea de trois arcs. La croix grecque se trouva dès lors transformée en latine, et toute l'harmonie de l'édifice disparut. Avant ce fatal prolongement, en mettant le pied dans l'église on voyait toute sa coupole, comme du seuil du Panthéon. Lorsque Maderno eut élevé ses voûtes, il fut impossible de l'apercevoir. Les nefs latérales devinrent étroites et sombres ; le plan, remarquable par la largeur des lignes et la clarté du dessin, parut tout à coup énigmatique et confus, *un' intrigo*, comme disent les Italiens.

Au dehors, ce fut bien pis encore. La coupole se montre à peine, masquée par cette malheureuse façade que déparent, en outre, deux cadrans énormes, d'un effet peu religieux. L'obélisque érigé par Sixte-Quint la coupe désagréablement en deux ; et enfin, les lourds bâtiments du Vatican, s'élevant à droite de la place comme un promontoire, écrasent de leur masse disgracieuse cette pauvre église de Saint-Pierre, qui, sans les profanations de Maderno et le voisinage du Vatican, serait incontestablement le plus beau temple du monde. A l'heure actuelle, il est impossible de visiter la grande basilique sans se sentir le cœur serré. Ce suaire glacial qui enveloppe Rome vous y touche de toutes parts. Le toit est une forêt peuplée de corbeaux ; la place, une prairie tant l'herbe croît épaisse entre les pierres ! Au lieu de ces foules de pèlerins accourant par millions pour s'agenouiller au tombeau des apôtres, on n'aperçoit plus çà et là que de rares curieux guidés par un cicerone, ou quelques conscrits français regardant, bouche béante, la colonnade du Bernin, les fontaines jaillissantes, et les Suisses montant la garde avec la hache d'armes du moyen âge et leurs habits quadrillés de rouge, de jaune et de bleu.

Ce jour-là, le présent heurtait le passé sur la place. A côté de la garde helvétienne, image décrépite des vieux temps, manœuvrait un bataillon romain, imité de ceux de Vincennes ; et, comme pour marquer la différence d'allure des générations, tandis que les hallebardiers suisses arpentaient le portique de leur pas lent et solennel, les jeunes chasseurs pontificaux couraient, en riant, sur la place Rusticucci. Je laissai le caporal-instructeur, vrai méridional de Mirande, jurer en excellent gascon contre l'étourderie de ses recrues, et gravis, sans trop me presser, les trois rangs de degrés qui forment la montée de l'église. Le vestibule traversé, il ne s'agit que de pousser une formidable portière de cuir pour se glisser dans la basilique. En entrant, une forte odeur d'encens vous saisit ; le crépuscule qui règne dans les nefs du fond vous pénètre d'un respect religieux inexprimable, aussi reçoit-on assez mal les avances des cicerone, fondant sur vous à l'improviste comme les vautours sur leur proie.

Bientôt, à mesure qu'on avance et qu'on voit se dérouler les magnificences monumentales de Saint-Pierre, l'impression change de nature. Vous étiez entré chrétien recueilli, les merveilles de l'art vous transforment, à votre insu, et vous réveillent païen. Vous ne songez plus, abstraction faite de l'idée religieuse, qu'à admirer les chefs-d'œuvre qui éblouissent vos regards. J'ignore si, au point de vue chrétien, je n'ai pas déjà signalé le plus grand défaut de Saint-Pierre ; mais malheureusement la forme dérobe le fond. Tout est si beau, qu'on ne s'occupe plus que de l'œuvre, des artistes et de la matière. Dans les pauvres basiliques de Saint-Sébastien et de Saint-Laurent, on pense sans cesse aux martyrs ; sous les voûtes de marbre de Saint-Pierre, on pense à Bramante et à Michel-Ange. Il faut dire aussi que l'avidité des gardiens et le sans-gêne des touristes anglais, et protestants pour la plupart, ont fait de Saint-Pierre un musée dans lequel on se promène, on cause à voix haute, on demande des renseignements, au moment même où les prêtres sont à l'autel.

Pour achever de renverser vos idées à cet égard, il s'y rencontre des contrastes non moins étranges qu'au dehors. Ainsi, pendant qu'un flegmatique insulaire, qui n'entend pas un seul mot d'italien, se fait expliquer très-haut le sujet d'un tableau par le cicerone, que des curieux errent bruyamment dans les nefs et que les valets des cardinaux, revêtus d'une antique livrée comparable à l'habit d'Argant, et se promenant les mains derrière le dos, échangent, d'un côté à l'autre du sanctuaire, des observations satiriques, quelques bourgeois romains, des contadini aux grandes guêtres de cuir ou des moines, baisent dévotement le pied d'un saint Pierre en bronze, qui fut, dit-on, un Jupiter ; et, caché dans son confessionnal, un franciscain absout les femmes, en les frappant d'un coup de sa longue gaule sur la tête.

Il est impossible de quitter Saint-Pierre sans jeter un coup d'œil sur les galeries du Vatican, où, depuis des siècles, antiquaires, artistes et gens du monde, se pâment d'enthousiasme. Pour ne pas rompre en visière à tout le genre humain, je dirai que si les fameuses fresques des loges n'étaient pas à demi effacées, je les aurais probablement trouvées sublimes ; que, dans le musée des antiques, il y a des pièces très-belles et très-rares ; et que, sur les trente-sept tableaux dont se compose seulement le musée de peinture, *la Confession de saint Jérôme*, *la Transfiguration*, et *la Madone de Foligno*, qui me parais-

sent les trois chefs-d'œuvre de l'art mis hors rang, j'ai noté comme vraiment admirables le *san Romualdo* d'Andrea Sacchi, la *Madone* de Guido Reni et son *saint Pierre*, le *Martyre de saint Martinianus et de saint Processus* de Valentin, *la Pieta* du Caravage, le *Christ* du Corrége, et une ravissante composition de Perugini, *I Tre santi.* J'avoue, d'ailleurs, que pour l'énergique poésie et le grand idéal de l'art, rien ne m'a semblé approcher des fresques de Michel-Ange, à la chapelle Sixtine.

En sortant de ces longues salles, où tantôt on est glacé par les marbres, tantôt étouffé par le manque d'air, il est doux d'aller respirer les brises du Tibre à *Ponte Molle.* Le *Ponte Molle*, ancien pont Milvius, a une réputation sinistre dans l'histoire, car c'est auprès de ses sept arches dégingandées que Galba fit égorger quatre mille marins, pour apprendre aux légionnaires à pétitionner avec respect, et que Maxence, le compétiteur de Constantin, se noya avec son cheval; mais, malgré ces tristes précédents, il n'en est pas moins le but de promenade le plus agréable de Rome. C'est comme, disaient nos aïeux, une façon de bois de Boulogne, moins les arbres d'un côté. On part ordinairement de la porte du Peuple, et, suivant pendant un mille l'ancienne voie *Flaminia*, qui est remplacée aujourd'hui par une image de faubourg aussi solitaire et aussi morne que le Tibre, dont il longe la rive gauche, on traverse le vieux pont et l'on revient à Rome, en côtoyant la rive droite, par la porte *Angelica.* Cette moitié de la promenade est charmante : bordée, d'un côté, par le *Monte Mario* et ses pentes couvertes de roseaux, de vignes et d'arbres verts, par le Tibre de l'autre, et ombragée de noyers, de peupliers et de platanes, la route est charmante, et c'est vraiment plaisir d'y voir rouler les équipages et les carrosses rouges des cardinaux, et courir les chevaux fringants.

Cette course postméridienne était l'une de mes plus chères distractions, et je la faisais d'ordinaire à cheval, avec un homme dont je regretterai longtemps le tête-à-tête spirituel. Le baron de Haan, officier supérieur, vieilli au service de Sa Majesté autrichienne, justifiait complétement l'axiome de La Fontaine : *Quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu.* De sa mémoire inépuisable l'anecdote jaillissait, à chaque instant, comme une gerbe d'étincelles. Qu'on juge de la manière de ce roi des conteurs par le premier de ses récits qui me revient à l'esprit.

Nous rencontrâmes un jour, vers la prairie du bout du pont, des joueurs de *ruzzica*, dont les cris et les grands gestes effarouchèrent nos chevaux.

— Ceci me rappelle, dit-il, lorsque nos bucéphales cheminèrent tranquillement, l'aventure d'un jeune Français, qui fit un certain bruit à Rome, il y a trente-cinq ans.

— Parlez, baron, dis-je en allumant un cigare; j'écoute.

— Au même endroit où nous avons, à ce qu'il paraît, dérangé ces *birbanti*, des vauriens tout aussi polis jouaient à la *ruzzica*. En votre qualité de membre de la Société des antiquaires de France, vous avez déjà compris que ce jeu n'est qu'une reproduction du disque ancien. Mais ce que vous ne savez pas, c'est, comme tout a dégénéré à Rome, qu'au lieu d'être en métal, le disque est un fromage durci, qu'on fait rouler, du reste, de la même façon qu'autrefois. Ce détail était important pour l'intelligence de l'histoire. Au moment où la partie s'échauffait, voici qu'un de ces majestueux carrosses qui sortent encore, aux grandes solennités, des remises des princes romains, déboucha du *Ponte Molle,* au trot de quatre chevaux noirs à tous crins.

—Diable! m'écriai-je à ce tableau, la patache contenait au moins le sénateur de Rome!

— Du tout, jeune irrespectueux! Il n'y avait dans cet équipage que trois de vos compatriotes.

— Des Français de 1818! Peignez-les-moi, baron.

— C'étaient trois types, comme vous dites dans la nouvelle langue, aussi connus à Rome que la statue de Pasquin et le nain du café Ruspoli; M. le comte de C...gnac d'abord, la fleur de l'émigration limousine; Sylvanire de C...gnac, sa moitié, et Adélaïde de Pom...-C...gnac, sa nièce.

— Tout ce monde, dis-je en riant, devait être cousin-germain de feu M. de Pourceaugnac!

— Petit homme pâle et fluet, toujours coiffé à l'oiseau royal, M. de C....gnac, l'hiver comme l'été, portait l'habit de soie jaune-serin, la culotte de satin gros vert et les bas blancs relevés par des souliers à boucles et à talons rouges.

— Je le vois d'ici, sa boîte de tabac d'Espagne à la main! Et Mme la comtesse?...

— Mme Sylvanire était l'antithèse de son époux. Douée d'un embonpoint énorme, inimaginable, elle faisait en secret le désespoir du comte, qui se disait avec terreur qu'en réclamant ses droits à la cour elle écraserait tous les tabourets!

— J'espère que la nièce ne déparait pas ce beau couple?

— Elle le complétait, au contraire, par un genre de structure tout différent, mais non moins remarquable. Evidemment, la défunte vicomtesse de Pom... s'était trompée en mettant une fille au monde : elle avait cru continuer la belle race de ses ancêtres, chevaliers de cinq pieds dix pouces. Mlle Adélaïde, en effet, dans notre langage nouveau, mesurait 1 mètre 75 ou 80. Aussi maigre que longue, elle avait de plus, avec ses trente ans bien sonnés, le teint jaune et livide des fiévreux des Maremmes.

— Charmante famille, en vérité!

— Tels étaient les C...gnac au physique. Au moral, il aurait fallu chercher en Autriche et dans le fond des petites cours allemandes, si adorables de fierté, pour trouver leurs rivaux d'orgueil. Ils amusaient, à leurs dépens, la noblesse elle-même, qui se gardait bien d'épouser leurs ridicules. Pénétrés de leur importance, ivres de leurs treize quartiers, et n'oubliant pas, une minute, qu'un page de leur lignée avait eu l'honneur de tenir, à la maison-rouge, le fouet de poste de Louis XIII, ils repoussaient avec un insultant dédain tout ce qui n'avait pas couronne au-dessus de ses armes, ne savaient pas s'il existait une bourgeoisie, et, en hochant la tête de mépris, appelaient la gloire roture. Deux fois par semaine il y avait cercle et concert au palais Simonetti, où demeuraient ces derniers Mohicans de l'ancien régime; mais trois ou quatre cardinaux, une demi-douzaine de princes romains et les étrangers de distinction étaient seuls admis. Les Français avaient été tout d'abord l'objet d'une exclusion systématique. Quelques élèves de l'école *Medici* avaient tenté en vain de se glisser dans ce musée d'antiques, dont la singularité les attirait. Repoussés outrageusement par le comte et les deux femmes, qui répondirent qu'on ne recevait pas d'*artisans* au palais Simonetti, ils juraient tous les jours de se venger, lorsque arriva l'événement du *Ponte Molle.*

Je vous ai dit que le carrosse des C...gnac roulait lourdement vers les joueurs de *ruzzica.* Sans tenir compte des signes et des cris de nos *contadini*, le cocher conti-

nua de fouetter ses chevaux et vint passer au beau milieu du jeu, en écrasant les deux disques de lait durci. Il faut avoir été témoin d'un semblable malheur pour se figurer la rage du paysan romain. En un clin d'œil, vingt bras robustes saisirent et firent reculer les chevaux, et les couteaux brillèrent. Fort troublée de cet incident, car Sylvanire s'était évanouie, la nièce remplissait l'air de cris, et l'imprudent cocher courait risque de mort. Le noble comte ne savait plus à quel saint se vouer, lorsque le hasard, qu'il bénit vivement alors, mais qu'il devait plus tard maudire, lui amena un libérateur. A l'instant où une intervention des plus énergiques devenait indispensable, parut une folle cavalcade de jeunes gens, descendant au galop sur des ânes du *Monte Mario*. A peine comprirent-ils de quoi il s'agissait et eurent-ils reconnu les C...gnac éperdus, qu'ils se mirent à mêler des rires bruyants et des huées aux vociférations des *contadini*. Seul, un petit homme, à physionomie spirituelle et railleuse, sautant vite à bas de son âne, prit le parti du gentilhomme, se fit entendre, en hurlant son mauvais italien, des paysans les plus acharnés, et calma subitement l'émeute par la vertu toute-puissante de deux *scudi* donnés à propos. Le malheureux *cocchiere* fut sauvé, et les C...gnac purent continuer leur route. Ce ne fut pas sans avoir remercié leur sauveur. La reconnaissance l'emportant cette fois sur l'étiquette, le comte daigna mettre la tête à la portière, et demanda quel était le galant homme qui l'avait si à point secouru. Son libérateur dit un nom tout bas, et C...gnac, lui serrant la main, l'invita, en partant, à sa soirée du lendemain.

Le lendemain, vers trois heures de nuit, répondant, comme vous savez, à huit heures de France, un tumulte inaccoutumé mit en émoi les derniers promeneurs du Corso. Emportée au triple galop par des chevaux de poste, une voiture indescriptible, antiquaille sénatoriale, roulait à grand bruit vers la place du Collége romain. Quatre laquais, bizarrement galonnés, se tenaient debout à l'arrière avec des torches. Elle s'arrêta avec fracas devant le palais Simonetti ; le jeune homme de la veille, accoutré en élégant de l'Œil-de-Bœuf, avec l'habit vert-pomme, les ailes de pigeon et l'épée en verrouil, en descendit gravement, et bientôt les salons du comte retentirent de ce nom pompeux : le marquis de La Thomassière !... L'assemblée était belle et choisie ; le nouveau venu obtint un succès fou : quand il eut deviné un rébus avec Mlle Adélaïde de Pom..., fait un rob avec la comtesse, perdu deux parties de trictrac avec le comte, causé musique avec un cardinal, et chassé avec un garde-noble, le marquis de La Thomassière fut déclaré un homme charmant. Un prince romain l'invita à venir voir ses tableaux, et lady Blessington lui offrit une place dans sa loge. Pendant tout le carnaval, il ne fut bruit dans le grand monde que du noble étranger. La nièce du comte, en particulier, s'en préoccupait tellement, qu'après en avoir délibéré avec ses amis et pris l'avis de Sylvanire, le Mécène du palais Simonetti crut devoir sonder son jeune ami.

— Marquis, lui dit-il le soir du lundi gras, en l'entraînant dans le boudoir de la comtesse, j'ai deux mots à vous dire sur un sujet intéressant.

— Parlez, cher comte.

— Avez-vous songé quelquefois à vous charger des chaînes de l'hymen ?...

A cette question, faite à brûle-pourpoint, le marquis répondit, en minaudant, qu'il n'y avait pas songé sérieusement encore, bien qu'il détestât la liberté...

— Bien dit, corbleu ! s'écria le comte enchanté. Mais, mon jeune ami, quand on doit faire une sottise, il la faut faire tout de suite. Si vous m'en croyez, vous vous marierez cet hiver.

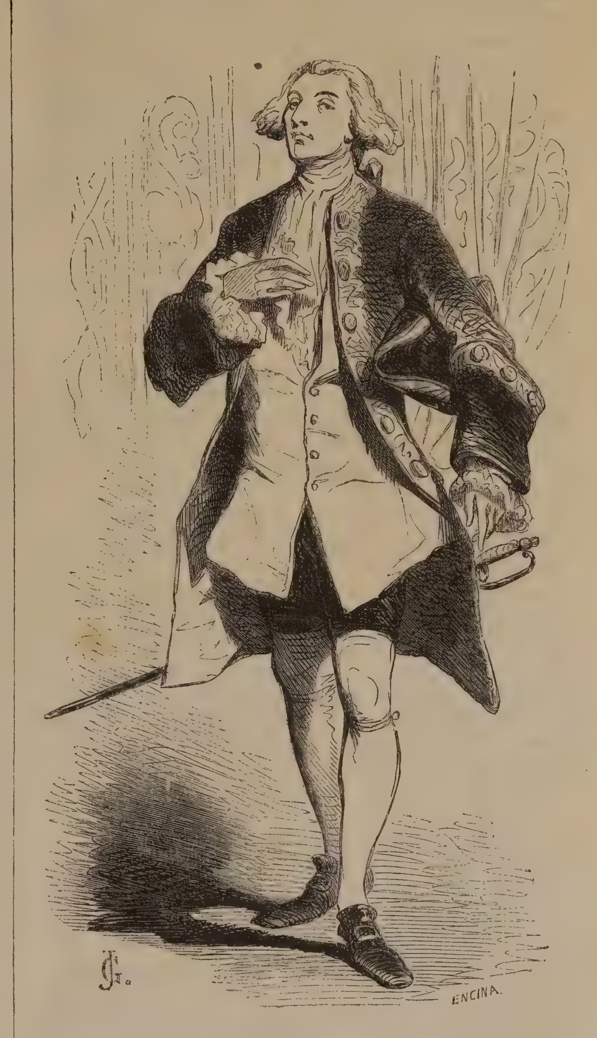
— Je ne peux pas me marier seul, cher comte.

— Non, reprit celui-ci en savourant avec délices sa prise de tabac ; mais nous connaissons tel parti qui serait de tout point sortable. Seulement, avant de passer outre, permettez-moi de vous adresser une question.

— Cent, si vous voulez.

— Tenez-vous beaucoup à votre nom ?

— A mon nom !...



Le marquis de La Thomassière. Dessin de G. Janet.

— Oui : les La Thomassière, bien qu'anoblis depuis trois siècles, ne peuvent prétendre, entre nous, à prendre place au premier rang.

— Personne, répondit modestement le marquis, ne le sait mieux que moi.

— Eh bien, puisque vous le reconnaissez vous-même, auriez-vous de la répugnance à échanger ce titre contre un nom datant des croisades ?

— Pas la moindre ; surtout s'il s'agissait d'un nom illustre comme celui des C...gnac !

— Vous m'avez deviné, marquis.

— Et quoi ! j'aurais eu l'heur de trouver grâce aux yeux

de votre noble nièce, et dans votre générosité vous me donneriez?...

— Adélaïde et mon nom!

— Ombres augustes des C...gnac! s'écria le jeune homme avec solennité, recevez le serment que je fais, en ces lieux, de ne pas profaner votre nom historique! Puis, il ajouta : Quoique vous connaissiez les La Thomassière, vous ne me connaissez pas encore assez, cher comte, pour que j'accepte sur-le-champ votre proposition. A demain donc, à la même heure. Je vous demande comme une grâce d'inviter à votre soirée lord Blessington, le célèbre professeur Galli, monsignor Mezzofanti, Canova et le prince de Santa-Croce, et de ne vous décider que sur le compte qu'ils vous rendront de moi, car j'ai l'honneur d'être particulièrement connu de ces cinq personnages.

La condition acceptée, le jour suivant, à la même heure, le comte se promenait dans ses salons en se frottant les mains, car tous ses invités avaient répondu à l'appel, lorsqu'on annonça le marquis de La Thomassière. En apercevant celui qui prenait ce nom, lord Blessington parla bas à sa femme; puis, s'approchant du comte :

— Comment a-t-on nommé ce gentleman? dit-il.

— Le marquis de La Thomassière, votre ami.

— By good! grommela l'Aglais; c'est Spencer le sportman!

— Comment, Spencer?

— Je ne l'ai jamais connu à Rome sous un autre nom.

Vivement alarmé, le comte courut au professeur Galli, l'une des gloires des *Nuovi Lincei* : — Connaissez-vous ce gentilhomme? dit-il en lui montrant le marquis.

— Parfaitement; c'est un médecin français.

— Un médecin!

— Très-instruit, et surtout grand phrénologiste!

Galli parlait encore, que le comte faisait la même question à Mezzofanti.

— Ce jeune homme?... répondit l'illustre philologue à voix basse, c'est un *piferaro* des Abruzzes déguisé. Quoiqu'il porte son costume à merveille, je le reconnais bien; hier encore, il m'a donné une chanson de son pays, et nous avons parlé une heure le patois des montagnes.

— Un sportman! un médecin! un piferaro!... Excellence, dit C...gnac, étourdi, à Canova : connaissez-vous cet homme?...

— C'est un peintre.

— Un peintre!

— Point du tout! répondit le prince de Santa-Croce, se mêlant à la conversation; je le connais, moi, comme quelqu'un qui le voit tous les jours...

— Et qu'est-ce?...

— Un maître d'armes!

— De plus fort en plus fort! balbutia le pauvre C...-gnac.

— Mais c'est un maître d'armes riche, car il ne prend point d'argent...

— Le prince a raison, messieurs, dit d'un ton très-dégagé, en s'avançant au milieu du groupe, celui dont on parlait; je donne mes leçons gratis.

— Et qui êtes-vous donc, monsieur? articula sourdement le comte.

— Hélas! reprit l'inconnu avec humilité, je ne suis ni le marquis de la Thomassière, que vous vouliez marier; ni un sportman, bien que lord Blessington l'ait cru en me voyant monter à cheval; ni un docteur, quoique je sache assez de médecine et de phrénologie pour profiter des entretiens du savant Galli; ni un piferaro, connaissant trop imparfaitement le patois des Abruzzes; ni un maître d'armes, en dépit de la bonne opinion du prince de Santa-Croce.

— Dites donc alors ce que vous êtes!...

— Un pauvre peintre, pensionnaire de l'école de France.

— Qui s'appelle?...

— Thomas tout court, et qui a bien l'honneur de vous présenter les excuses de M. marquis du *Ponte Molle*; lequel a cru pouvoir profiter des licences du carnaval, afin de vous prouver que si les peintres sont des *artisans*, ils ont du moins assez d'esprit pour jouer ceux qui les dédaignent (1).

Quelque temps après cette conversation, le canon du fort Saint-Ange m'annonça le jour des Rois. La veille, il y avait eu une foire sur la *piazza San-Eustachio*, qui fait battre bien des jeunes cœurs. C'est là, en effet, sur la place des *Capretari*, et vis-à-vis le théâtre *Valle*, qu'on étale tous les joujoux, les *popacci*, figurines de terre cuite, les sucreries et les bonbons que la *Befana* apporte, à minuit, aux enfants qui ont été sages. La Befana, dont le sieur Robello, auteur du *Nouveau Guide de Rome*, et savant comme un Romain moderne, ne comprend pas même l'étymologie, est l'Epiphanie personnifiée. Par une fiction assez gracieuse, on en a fait l'ange du nouvel an, qui apparaît aux enfants dociles, les mains pleines de jouets et de bonbons, et ne laisse, pour ceux qui furent méchants, qu'un charbon noir ou sa pantoufle vide. Ce jour-là, qui est le véritable *capo d'anno* (notre premier janvier), on promène, à l'église de l'*Ara Cœli*, sur le Capitole, le *santissimo Bambino*. La procession se montre trois fois sur le palier du magnifique escalier de marbre, et, à chaque station, les pères de l'*Ara Cœli* bénissent le peuple avec l'enfant Jésus.

Sept jours plus tard, j'assistai à la bénédiction des chevaux. Auprès de Sainte-Marie-Majeure, et devant l'église de Saint-Antoine, s'élève une colonne, érigée en mémoire de l'abjuration d'Henri IV. Au pied de ce monument, se pressent, le 17 janvier, tous les chevaux du pape, des cardinaux et des princes romains, la queue et la crinière ornées de fleurs. La messe achevée, des équipages, remarquables par leur antiquité et les livrées à ramages, bariolées de vieux galons, des cochers et des laquais, défilent au pas entre une double haie, formée par des soldats pontificaux, des capucins à la tête rasée, des paysans et des abbés, et vont recevoir la bénédiction que donne, avec son goupillon, un prêtre placé devant la petite porte de l'église. A mesure qu'il asperge les chevaux, les harnais et les postillons, les domestiques entrent dans l'église pour baiser une croix rouge, peinte sur le buste de saint Antoine, et déposer l'offrande de leurs maîtres au pied de ce buste richement colorié.

A cette cérémonie, qui rappelle les fêtes des mulets et des chevaux de Rome ancienne, ne tarda pas à succéder le carnaval. L'ouverture des théâtres me l'avait déjà annoncé. J'avais entendu chanter, à *Argentina*, la diva Piccolomini, nièce d'un cardinal, qui fait éclore deux mille sonnets par soirée. J'avais applaudi, au théâtre *Valle*, le jeu piquant et spirituel de Morelli; vu danser à *Tordinone* la sylphide Augusta Maywood; ri de bon cœur, à *Capra-*

(1) Frère de Gabriel, le spirituel vaudevilliste, ce Thomas, dont nous publions ci-contre un dessin inédit, est mort dans la fleur de l'âge et du talent. Il suffit, pour donner l'idée de la perte qu'ont faite les arts, de citer son magnifique tableau des *Vendeurs chassés du Temple*, qui est à Saint-Roch, *Achille de Harlay au Parlement* et *le Président Molé aux barricades*, qui décorent la salle du Conseil d'État; et la *Procession de saint Janvier*, une des plus belles toiles du Luxembourg.

nica, des lazzis de Stenterello, le gai comique florentin. Je n'avais dédaigné ni les comédies populaires de *la Pace*, ni les mélodrames des *Granari*, ni les marionnettes de *Pallacorda*, ni même (que l'ombre de Nodier m'en bénisse!) les pantins des *Burattini* ; il ne me restait donc à voir que les gaietés du *carnavale*.

Elles commencent d'une façon originale. Deux condamnés aux galères (il n'y avait pas de condamnés à mort cette année-là) furent lugubrement promenés par les rues, pour donner le signal du rire et des fêtes. Attachés sur un âne, *somaro*, et les mains liées derrière le dos, ces malheureux portaient un col de cuir très-fort, qui les forçait à tenir la tête haute. Leur poitrine était bardée d'un large écriteau, sur lequel on lisait en gros caractères leur nom, leur crime et le jugement. Ils avaient autour du corps comme un chapelet judiciaire : l'un, le fruit de son dernier vol ; l'autre, une lanterne, un ciseau et des fausses clefs. Les valets du bourreau, couverts d'un manteau brun historié de soutaches vertes, menaient les ânes par la bride, et, entre deux carabiniers, le bourreau lui-même, coiffé d'un castor et un parapluie sous le bras, cheminait comme un bon bourgeois, et suivait ses gens au *cavaletto* (échafaud), où les condamnés devaient recevoir, sous le nerf de bœuf, les adieux de dame Justice.

Cet échafaud (*il cavaletto*) reste en permanence durant tout le carnaval, afin de réprimer la fougue des saturnales modernes. Il est surmonté d'un pupitre percé de quatre trous, dans lesquels le patient introduit ses pieds et ses mains. On serre les écrous. Ces ouvertures emboîtent les poignets et les chevilles de la victime, et le bourreau lui administre les coups de nerf de bœuf, avec d'autant plus d'énergie qu'il en recevrait le double lui-même si le gouverneur, présent à l'exécution, s'apercevait que son bras mollît.

Le même jour, à 20 heures (une heure de l'après-midi), j'entendis retentir la grosse cloche du Capitole. Cette cloche célèbre, qui ne sonne que pour annoncer à Rome l'exaltation ou la mort des pontifes, donnait le signal attendu. A ses premiers mugissements, les masques et les voitures envahirent le Corso. La noble rue s'était pavoisée pour la fête. Des tentures de velours rouge à franges dorées flottaient aux balcons et aux fenêtres : tous les magasins du rez-de-chaussée avaient été, comme d'habitude, tendus de draperies, et transformés en loges de théâtre. Jadis, les Romains des hautes classes occupaient seuls ces places d'honneur ; mais, depuis que, pour protester contre l'intervention française, il est de bon goût de rester triste en carnaval, les étrangers ou les marchands ont remplacé l'aristocratie des palais. Dans l'intérêt du bon ordre, toutes les voitures suivent à la file le même côté de la rue, et, arrivées à la place du Peuple, elles passent de l'autre pour remonter à la place de Venise, laissant la chaussée aux carrosses à six chevaux des princes et aux piétons. Ceux-ci courent en masque, s'agitent, font sonner leurs sonnettes, crient, jurent ou applaudissent sous une pluie incessante de bouquets (*mazzetti*) et de *confetti*.

Les confetti sont des dragées d'amidon ou de plâtre qu'on se lance et qu'on se renvoie à poignées des balcons, des loges, des voitures et du Corso. Il en résulte qu'au bout de vingt minutes de ce charmant amusement, hommes et femmes sont aussi blancs que des meuniers. A 23 heures, on tire le canon : les voitures disparaissent du Corso, et la foule se range sur chaque trottoir afin de voir les courses. Suivez de l'œil cet officier pontifical qui accourt au galop de la place de Venise, suivi d'un piquet de dragons. Il s'arrête sur la place du Peuple, et mille cris saluent son arrivée, car il apporte l'ordre de faire partir les chevaux. Ils sont là ces généreux barbes (*barberi*), piaffant, se cabrant, hennissant d'impatience et d'ardeur. De vigoureux campagnards de Nettuno, ou de la Sabine, au bonnet phrygien, aux cheveux et aux yeux noirs, tendent en vain, pour les contenir, leurs bras d'hercule. Ils vont les entraîner et bondir, quand la trompette sonne, la corde qui barrait leur loge s'abat, et les coureurs se précipitent dans le Corso. Abandonnés à eux-mêmes, mais aiguillonnés par des boules de métal hérissées de piquants qui les blessent à chaque bond, et excités par le bruit des feuilles de paillon attachées sur leur dos, et par les clameurs et les hourras du peuple, ils volent comme le vent vers la place de Venise. Là, le premier arrivé gagne un drapeau et une pièce d'étoffe fournie par les juifs. Les six premiers jours du carnaval, juments barbes et chevaux courent alternativement ; dans les deux derniers ils courent tous ensemble. C'est ce qu'on appelle *la mossa*.

Le carnaval finit par un jeu assez singulier. Le mardi-gras, à la tombée de la nuit, le Corso s'illumine tout à coup *a giorno* : chacun y vient armé d'une ou de plusieurs petites bougies (*moccoletti*). Un grand nombre les portent au bout de longues perches, narguant les spectateurs des loges et des balcons. Le plaisir de cet amusement consiste à souffler les moccoletti des autres et à sauver le sien. On en voit qui poursuivent les voitures avec un soufflet. De temps en temps, la voix rauque des Transtevérins hurle cette menace : *Ammazatto quello che non ha il moccoletto !* « Assommez celui qui n'a point de bougie ! » Et les Transtevérines, entassées par douzaines sur les *corricoli*, répondent en fausset : *E muerto, il carnavale! e muerto!* « Il est mort, le carnaval ! il est mort ! »

Il meurt, en effet, pour un an au *Festino* ou bal d'*Aliberti*. Quelques minutes avant minuit, et avec le carême, Rome reprend son aspect morne et somnolent. La seule fête qui égaye un instant sa torpeur est celle des *Friggitori*. Le jour de la Saint-Joseph, célébré par une messe en musique au Panthéon, les marchands de friture (*friggitori*) s'emparent des rues et des places. Autour de leurs étalages, ils plantent des buis et des lauriers entrelacés de rubans et ornés de pièces de vers en l'honneur du saint. Le jour, ces tables, ombragées de verdure, offrent un agréable coup d'œil ; mais, vues le soir à la lueur des bougies qui se reflètent de tous côtés dans les miroirs suspendus aux branches des arbres, elles sont d'un effet ravissant.

Vient enfin le dimanche des Rameaux (*delle Palme*). Le personnel des étrangers s'est renouvelé : quoique la curiosité ait, comme toujours, attiré plus de monde que la foi, les pèlerins, blasés du monde, accourent à Saint-Pierre chercher des émotions. Ils voient officier le pape à la chapelle Sixtine, et admirent la première fois les costumes bariolés des suisses, qui portent ce jour-là le rabat de dentelle et la simarre rouge à capuchon fourré d'hermine des douze valets de chambre. Le mercredi saint, on éteint solennellement les cierges dans toutes les églises ; le pape, revêtu de la chape d'or rouge et de la mitre d'argent, entonne seul le *Pater*, au milieu des cardinaux en soutane et en chapes violettes.

Le jeudi saint, le pape prend la chape blanche et la mitre en moire d'or. Des voiles blancs enveloppent les croix et l'autel de la chapelle Sixtine. Cinq cent soixante-sept torches ou bougies étincellent dans la chapelle Pauline. Le pape donne la bénédiction, puis il va laver les pieds de treize pèlerins à la chapelle Clémentine. Cette nuit, s'allume la croix en métal, haute de trente pieds, qu'on suspend devant le grand autel de Saint-Pierre. Le ven-

dredi, le pape descend du Vatican, avec ses suisses et ses cardinaux, et vient adorer, dans la basilique, les reliques de la vraie croix, de la lance et du saint suaire (*santo volto*).

Le samedi saint commence par un bruit épouvantable. On dirait que la guerre civile bouleverse Rome, et qu'on se bat dans toutes les rues. On tire des coups de fusil des fenêtres, et partout, le long des maisons, éclatent avec fracas de vieux pots bourrés de poudre. Au bruit des explosions se mêlent le son assourdissant des cloches et les cris de joie des valets et des gens du peuple. Le lendemain, au point du jour, le canon du fort Saint-Ange célèbre le premier la fête de Pâques. Il y a messe solennelle à Saint-Pierre, et, après la messe, Sa Sainteté, montant au balcon (*loggia*), bénit, au milieu des fanfares militaires, du bourdonnement des cloches et des détonations de l'artillerie, la foule des étrangers et des contadini prosternés sur la place.

Après les cérémonies de la semaine sainte, il n'y a plus rien d'intéressant à voir à Rome que les palais. L'inventaire



Scène de carnaval à Rome, d'apres un dessin inédit de Thomas.

des trésors artistiques qu'ils renferment ayant été fait cent fois, nous nous bornerons à dire que, sur les soixante-quatre édifices vraiment dignes de ce nom, le plus beau est le palais Doria, dans le Corso; le plus noble, le palais Farnèse; le plus riche, le palais Borghèse; l'un des mieux habités, le palais Altieri, où demeure l'illustre et savant cardinal Maï; le plus cher aux Français, le palais Colonna, où réside l'aimable M. de Rayneval, digne représentant de la France; et le plus affreux, celui de Venise, lourde et lugubre forteresse, au fond de laquelle se cache l'ambassadeur d'Autriche. Les ayant donc visités pour la dernière fois dans la semaine de Pâques, et n'y laissant plus rien à voir, pas même la précieuse collection de bahuts de la Renaissance, l'épinette en marbre de Catherine de Médicis, et celle en bois, si admirablement sculptée par l'Algardi, de la célèbre Olympia, belle-sœur d'Innocent XI, dont le comte Zeloni voulut bien nous donner les dessins, nous partîmes pour explorer les environs de Rome.

MARY-LAFON.

LES BELLES FOLIES [1].

I. — LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES. PAINTENDRE ET DUMARTOY.



Un amateur d'autographes dans son cabinet.

Ce sont des *folies*, parce qu'elles indiquent une déviation du bon sens ; elles sont *belles*, parce qu'elles accusent presque toujours ou un excès d'esprit, ou un excès d'ordre, ou un excès d'imagination. Les faiseurs de collections, quand ils n'ont pas un but d'étude bien arrêté, bien distinct, arrivent tout doucement, avec l'âge, aux portes du vaste domaine des *Belles Folies ;* beaucoup d'entre eux, toujours sans s'en apercevoir, finissent par y entrer si complétement, qu'ils ne peuvent plus en sortir. Tout en eux y passe : d'abord leur raison, puis leurs revenus, puis leurs plus chères affections, puis leurs jours, puis leurs nuits, enfin leur existence. S'ils commencent par réunir, par exemple, un groupe d'oiseaux d'une certaine espèce, et c'est ordinairement la plus laide qu'ils choisissent, ils apporteront tous leurs soins à se procurer, jusqu'à épuisement des forces du corps et de l'esprit, tous les indivi-

(1) Cet article, que le nom et le talent de son auteur signaleront assez hautement, ouvre une série d'études morales dans lesquelles l'esprit incisif et profond, la plume fine et charmante de M. Léon Gozlan exposeront aux lecteurs du *Musée des Familles*, sous la forme amusante qu'on va voir, les travers les plus intéressants et les plus inconnus de l'imagination humaine, si ingénieusement appelés les *Belles Folies* par notre éminent collaborateur.

dus compris dans cette espèce. Ceux-ci poursuivent exclusivement les oiseaux huppés. Ils ne vivent, ils ne respirent que pour en avoir de toutes les nuances possibles et de tous les climats de la terre. Le monde est à leurs yeux une vaste huppe. Ceux-là, tombés dans le même tourbillon, mais dans un autre cercle, méprisent les huppes et ne font cas que des becs. Ils s'exposent aux tempêtes de l'Océan, aux fièvres des Cordillières, aux flèches empoisonnées des Sioux, pour conquérir un bec qui manque aux dix-huit mille becs dont ils sont en possession. Ils reviennent excédés, vieillis, éclopés, ruinés,— quand toutefois ils reviennent; — mais ils ont leur bec ! Et les collectionneurs d'œufs ! Manie immense, car elle comprend la création entière ; depuis l'œuf de l'oiseau rock, qu'on n'a jamais vu, jusqu'à l'œuf du ciron, qu'on ne voit pas. Le croira-t-on ? je sais, à Paris, une maison pleine de pyramides d'œufs, tapissée d'œufs, festonnée de guirlandes d'œufs, — et rien que d'œufs de cannes ! Un jour d'émeute, ayant rencontré le bizarre possesseur de ces milliers d'œufs :

— Où allez-vous si vite et si effrayé? lui dis-je; auriez-vous quelque crainte pour votre famille ?

— Et mes œufs? me répondit-il.

Et il disparut comme l'éclair. J'avais oublié qu'il n'avait pas de famille. Pour être tout à ses œufs, il n'avait jamais voulu se marier. Et ceux qui dévorent leurs revenus à faire des collections de cannes; qui dépensent dix mille, vingt mille francs par an, pour posséder toutes les cannes qui ont existé, depuis la massue du sauvage jusqu'à la canne en cristal du beau Brummell. Et les collectionneurs de pipes, et les collectionneurs de parapluies, et les collectionneurs de boutons, et les collectionneurs de pantoufles, et les collectionneurs d'éventails, et les collectionneurs d'épingles, et les collectionneurs de tabatières... On n'en finirait pas. Belles folies, belles folies ! que toutes ces charmantes fantaisies outrées. Il faut se garder de croire qu'elles ont toutes pour cause la recherche difficile, exagérée d'un objet, ou plutôt d'une famille d'objets analogues à ceux que nous venons de laisser glisser rapidement de notre plume et au hasard de nos souvenirs. Il y a de belles folies dans l'ordre moral, et plus originales encore peut-être que les autres. Certaines organisations déclassées, certaines contrariétés qui saisissent brusquement l'homme au milieu de la vie, comme le froid saisit le sang, certaines déceptions qui surviennent à l'âge des passions vives, certaines infortunes auxquelles la philosophie n'avait pas préparé, jettent bien des hommes dans un monde aussi beau et aussi diaphane pour eux que celui des rêves et de la poésie, aussi énigmatique et parfois aussi effrayant que celui de la magie pour les spectateurs désintéressés, placés au dehors.

Nous serons ces spectateurs, si vous le voulez bien, chers lecteurs, auxquels je reviens après une longue absence. Nous laisserons parler, divaguer, rêver, nous laisserons agir devant nous ces rares individualités que le monde possède, sans les connaître, coudoie dans les rues et dans les salons, sans les remarquer ; qui ne demandent rien à personne, car, en général, si elles sont agitées, mystérieuses, inquiètes, au fond elles sont heureuses. Place donc aux *Belles Folies* dans ce riche *Musée des Familles*; c'est aujourd'hui la première représentation. Nous avons choisi pour début une belle folie très-répandue ; nous l'avons choisie exprès très-répandue, afin que le lecteur la décrivît, pour ainsi dire, de moitié avec nous, et qu'il nous encourageât d'autant plus que nous en faisions un collaborateur.

LES AMATEURS D'AUTOGRAPHES.

Au premier rang des belles folies, il convient de placer celle des amateurs d'autographes, une des plus répandues, avons-nous dit, une des plus vivaces et des plus bizarres dans ses égarements. C'est à celle-là que nous nous adresserons d'abord, en ayant soin de prévenir nos lecteurs que nos railleries, s'il s'en présente, ne viseront jamais qu'à l'abus de ce goût, de ce besoin de recueillir les traces laissées sur le parchemin ou sur le papier par la main d'un homme célèbre à quelque titre. Nous respectons sincèrement la curiosité naturelle que tout le monde éprouve à voir ou à posséder de l'écriture tombée de la plume majestueuse de Bossuet, de Fénelon ou de Montesquieu. Cette écriture est une partie d'eux-mêmes ; c'est l'empreinte de leur souffle, c'est l'éclair de leur pensée ; c'est la pulsation de leur sang. Ils ont passé par là. Nos doigts peuvent courir sur l'espace sacré où ont couru leurs doigts , nos regards se poser où leurs regards se sont posés : travail d'assimilation noble, secrètement orgueilleux ; car il nous associe en quelque sorte au mystère de l'opération des œuvres destinées à ne point périr, nous si périssables. Nous voulons voir, sentir et toucher l'immortalité, nous qui en sommes les aveugles. D'ailleurs, ce désir grand et bien compris de jouir de la vue ou de la possession d'un autographe est trop universel pour être contesté. On ne discute pas ce qui est universel, témoins : — Dieu, la religion, la poésie, l'honneur, le courage, la bienfaisance. Tout cela est plus dur que le granit. Le jour où la dernière pyramide disparaîtra sous les sables, un Arabe viendra prier à la place de la pyramide submergée. Ceci prouve bien haut que les sentiments vrais sont éternels, comme, pareillement, les goûts qui sont universels sont vrais.

DUMARTOY ET PAINTENDRE.

Il vivait, il y a quelques années, dans la triste rue Hautefeuille, cette vieille rue du vieux Paris, rue toute formée de maisons occupées par des marchands de papiers, des marchands d'encre, des fondeurs de caractères typographiques, par des familles de relieurs, des races de satineurs, des générations de brocheuses, par des professions s'engendrant les unes les autres, tenant toutes, de près ou de loin, au grand art de l'imprimerie ; il vivait, disons-nous, deux hommes d'âge à peu près semblable, mais d'inégale position au point de vue de la richesse. M. Dumartoy avait vingt bonnes mille livres de rente, et M. Paintendre n'en possédait guère plus de trois mille, et encore ce dernier avait à élever un fils et une fille, dont l'éducation, quoique très-négligée, ne rognait pas moins notablement le capital ; car il était souvent menacé, ce pauvre capital, surtout au moment où nous saisissons par où nous pouvons l'histoire des deux amis. Amis, si l'on veut; voisins est plus exact : ils habitaient la même maison. Comment le riche M. Dumartoy habitait-il côte à côte avec le modeste M. Paintendre ? Voici l'explication du phénomène. Ce quartier est celui des paperasses, comme l'Epire est la patrie du laurier-rose ; la rue Mazarine, la rue de l'Eperon, la rue Guénégaud, la rue Saint-André-des-Arts, la célèbre rue Poupée, et cent autres rues qui descendent, borgnes, boiteuses, paralytiques, de leur grande aïeule la rue de La Harpe, laquelle est fille aînée et légitime de la Sorbonne, sont des catacombes, des silos, des puits, bourrés de vieilles brochures, de vieux livres, d'antiques manuscrits, morts depuis longtemps, brodés à jour par les vers, frangés par

les mites, dentelés à plaisir par les souris, pâlis par l'humidité, mais pleins de charmes secrets pour les pieux amateurs. Ce parfum de cadavre littéraire, de putréfaction bibliographique, leur caresse l'odorat et leur va délicieusement au cœur ; et, comme l'on court où l'on est entraîné, les bouquinistes, les amateurs avérés d'autographes vont intrépidement se loger dans ces rues que nous venons de nommer. Leur jardin est le *Passage du Commerce*, peuplé de marchands de vieux livres ; le but de leur promenade lointaine le quai Voltaire et le quai Malaquais, bazar des vrais bouquinistes, des chauds et sincères bouquinistes, ceux qui boivent le vin naturel de l'endroit. Voilà pourquoi Dumartoy et Paintendre, vous le savez maintenant, habitaient la même rue, la même maison et le même étage. Ils s'étaient reliés en un volume.

Pendant quelques années, leur intimité, chose rare ! n'éprouva aucune altération bien grave, quoiqu'ils marchassent coude à coude dans la même voie et que leur but fût le même : acquérir les plus rares autographes dans les ventes publiques après décès, ou par des moyens particuliers au génie inventif de chacun d'eux. Souvent même, leur émulation tourna à leur double satisfaction ; mais on verra, par la scène d'intérieur que nous allons reproduire avec fidélité, que l'âge d'or de leur amitié touchait à sa fin.

Dumartoy entrait un jour, splendide, épanoui et rayonnant comme une vieille Bible enluminée, dans le cabinet de Paintendre, et lui disait :

— Mon pauvre Paintendre, il ne faut pas m'en vouloir.

— Je sais ce que signifie cette entrée en matière, répondit Paintendre ; tu reviens d'une vente et tu en rapportes quelque bon gibier. Connu !

— Mais oui... mais oui, mon confrère.

— Sachons vite...

— Non ! pas très-vite ; un sage de l'Orient a dit : « Le bonheur est un vin précieux ; il doit se boire lentement. »

— Eh bien ! buvons lentement ; mais buvons.

— Oui, je reviens de la vente de lord Dansey, cet excellent homme, enlevé, tu sais, il y a deux mois, par une attaque d'apoplexie.

— Cela m'est bien égal ! pleurésie, pneumonie ou apoplexie !... Il est mort, voilà l'essentiel.

Ne vous étonnez pas de cette dureté d'âme chez les amateurs d'autographes et, à vrai dire, chez tous les amateurs de quoi que ce puisse être. L'homme n'est rien pour eux ; l'autographe précieux, le livre rare, la vieille dague espagnole, l'antique porcelaine de Saxe, la monnaie ancienne, la chinoiserie du quinzième siècle, c'est tout à leurs yeux.

— Regarde ! poursuivit Dumartoy, en élevant une feuille de parchemin, mais d'un parchemin presque aussi doux que du papier le plus fin, et dans le milieu duquel on distinguait les quatre principaux plis indiquant une lettre.

— C'est une lettre !

— Oui, monsieur Paintendre.

. . . . C'est une lettre
Qu'entre vos propres mains je ne veux pas remettre.

— Du quinzième siècle ?

— Du seizième, monsieur Paintendre.

— Et de qui ?

— Cherche...

— Voyons, Dumartoy, voyons, ne me fais pas languir ainsi... ; je meurs d'impatience..., aie pitié...

— Une lettre de Henri VIII ! rien que cela, monsieur Paintendre.

Paintendre eut un cri d'admiration et de joie ; un cri de paon après la pluie.

— De Henri VIII à Catherine d'Aragon, reprit Dumartoy.

— Mais c'est une perle que tu tiens là, Dumartoy ! une véritable perle !

— C'est un collier de perles tout entier, monsieur Paintendre ; car chaque ligne, chaque mot est, comme vous le dites, une véritable perle du golfe Persique. Et sais-tu ce que dit Henri VIII à Catherine d'Aragon, dans cette merveilleuse lettre ?... Lis... C'est en mauvais latin, mais c'est à s'envoler au septième ciel de contentement et de jubilation autographiques.

« Madame, si vous continuez à faire mauvaise mine « à Mme Anne de Boulen, ainsi que vous le faites chaque « fois qu'elle vient à la cour, malheur à vous !... »

— Mais c'est superbe ! c'est tout un règne que cette lettre !

— C'est sublime, monsieur Paintendre ! Examinez maintenant la date.

C'était ouvrir une autre source de félicité.

Paintendre, après avoir lu la date :

— La lettre, s'écria-t-il, a été écrite par Henri VIII, deux jours avant son divorce avec Catherine d'Aragon...

— Et par conséquent, monsieur Paintendre, trois jours avant son mariage avec Anne de Boulen. Eh bien ! monsieur Paintendre, qu'en dites-vous ?

— Je dis que si cette lettre ne t'a pas coûté mille francs, tu l'as eue pour rien.

— Je l'ai eue pour rien ; elle ne me coûte que deux cent soixante francs.

— Heureux Dumartoy !

— Jaloux Paintendre !

— Non, je ne suis pas jaloux, Dumartoy ; mais avoue que tu as une étoile.

— C'est possible, c'est possible ! murmura Dumartoy, en plaçant dans un carton de son cabinet, où Paintendre l'avait suivi, la lettre de Henri VIII à Catherine d'Aragon.

— Ah ! il ne m'a pas fait part de cette vente, se dit Paintendre, qui laissa partir de son âme ce premier cri de jalousie, dès qu'il ne fut plus en présence de Dumartoy... Ah ! il me l'a tenue cachée !... ah ! il achète pour deux cent soixante francs des lettres de Henri VIII, puis il vient me les promener ironiquement sous le nez !... C'est bien ! c'est bien ! je lui revaudrai cela.

Pour lui revaloir cela, Paintendre commença par dire à son portier :

— Voilà vingt francs, monsieur Trottebas ; ils seront suivis de plusieurs autres vingt francs dans le cours de l'année, si vous avez le soin de ne jamais remettre qu'à moi seul, qu'à moi seul, entendez-vous ? tous les catalogues de vente que vous recevrez soit de la rue des Bons-Enfants (1), soit de l'hôtel des Ventes.

— Soyez tranquille, je suis un brave homme, vous pouvez compter sur moi, monsieur Paintendre, répondit cet affreux coquin de Trottebas, le portier de la maison de la rue Hautefeuille. On comprend qu'en donnant cet ordre et en prenant cette mesure, Paintendre empêchait son ami Dumartoy d'être tenu au courant de la vente des livres et manuscrits qui, par conséquent, demeuraient à la disposition seule du vindicatif Paintendre.

Ce blocus ne tarda pas à donner les résultats prévus, et

(1) Rue où est située la maison bien connue dans laquelle ont lieu, plusieurs fois par semaine, les ventes de livres et manuscrits.

quinze jours ne s'étaient pas écoulés, quinze jours pendant lesquels Dumartoy, étonné, n'avait cessé de murmurer :

— Je n'y comprends vraiment rien ! il ne meurt donc plus personne à Paris dans la spécialité des manuscrits et autographes ? Je ne reçois plus de catalogues de ventes !

Quinze jours, disons-nous, ne s'étaient pas écoulés que Paintendre entra dans le cabinet de Dumartoy, absolument comme Dumartoy, quinze jours auparavant, était entré dans le cabinet de Paintendre : même physionomie, même expression.

Et il disait, lui aussi, d'un air vainqueur :

— Regarde, Dumartoy, regarde !

— Quoi donc ?

— Un autographe, une lettre.

Dumartoy avait déjà pâli : pourtant il réunit assez de force d'âme pour demander :

— Est-ce du quinzième siècle ?

— Du seizième, monsieur Dumartoy, du seizième.

— Il y a donc eu une vente... que j'ai ignorée?...

— Je ne sais pas si tu l'as ignorée.

Le poignard entrait peu à peu dans les côtes de Dumartoy.

— Mais il y paraît... Passons : chez qui a-t-elle eu lieu ?

— Chez un vieux banquier hollandais, le riche M. Van Prëtt, mort d'un anévrisme au cœur : digne homme ! Il a beaucoup souffert, sais-tu ?

— Je me moque pas mal qu'il ait souffert, et qu'il soit mort d'un anévrisme au cœur ou à tout autre endroit !... Sa vente seule m'intéresse... ; et tu as acheté à cette vente... que j'ai ignorée?...

— J'ai acheté cette lettre de Henri VIII ; je me tue à te la montrer.

— Ah ! toi aussi tu as trouvé !...

— Mais oui, Dumartoy... Et une pièce plus curieuse, j'ose dire, que la tienne.

— Oh ! que la mienne ! que la mienne ! c'est trop fort...

— Vois toi-même. C'est encore Henri VIII qui écrit ; mais cette fois à Anne de Boulen, et qui lui dit ceci, lisons ensemble : « Madame, vous avez le projet de chasser « Jeanne Seymour, votre fille d'honneur, et moi j'ai celui, « si vous exécutez le vôtre, de vous faire couper la tête.

« Henri. »

— Or, reprit Paintendre, comme Henri VIII fit, en effet, trancher la tête à Anne de Boulen, pour épouser ensuite Jeanne Seymour, cet autographe a une valeur incontestablement supérieure à ta lettre où Henri VIII menace simplement Catherine d'Aragon de la répudier. Entre ta pièce et la mienne, Dumartoy, il y a toute la différence — différence tout à mon avantage — qui existe entre le divorce et l'assassinat. Je possède l'assassinat !

— Oui, tu possèdes l'assassinat, confessa Dumartoy, en baissant tristement la tête...

Mais il se dit tout bas entre ses dents :

— Le gredin de Paintendre m'a joué ; j'aurai ma revanche !

La revanche de Dumartoy ne se fit pas attendre. Une nuit, Paintendre ayant aperçu de la lumière dans la chambre de Dumartoy, beaucoup plus tard qu'il n'avait l'habitude d'en voir, frappa à sa porte. On ne lui ouvrit pas tout de suite. Depuis huit jours quelque froideur régnait entre les deux amis. Cette lenteur à lui ouvrir donna à penser à Paintendre. Nos amoureux commençaient à mettre du mystère dans leur conduite. Mauvais signe !

Enfin la porte s'ouvrit.

— Et où vas-tu donc, demanda à son ami Dumartoy Paintendre, glacé de surprise à l'aspect d'une malle à demi remplie d'effets, et de deux valises déjà étranglées par leurs courroies.

— Je pars, répond Dumartoy.

— Tu pars !

— Cette nuit, à trois heures, par le chemin de fer du Havre.

— Et où vas-tu ?

— En Angleterre.

— En Angleterre ! Mais tu ne m'as rien dit...

— Je t'aurais prévenu... J'allais me rendre chez toi quand tu es entré... J'attendais que mes malles fussent faites...

Paintendre fut loin d'être satisfait du bégaiement de ces réponses entrecoupées.

— Oui, mon médecin m'a ordonné l'air de Londres.

— C'est la première fois que j'entends citer l'air de Londres comme favorable à la santé. Tu es donc malade ?

— J'ai des douleurs.

— L'air de Londres, si humide et si froid, conseillé pour les douleurs..., c'est nouveau..., très-nouveau...

— Que veux-tu ?

— Enfin... tu pars.., c'est bien !... Et comptes-tu rester longtemps à Londres pour tes douleurs ? reprit Paintendre d'un ton froid.

— Cela dépendra, répliqua d'un ton non moins froid l'ami circonspect de Paintendre.

— M'écriras-tu, du moins ?

— Ah ! peux-tu en douter ! dit Dumartoy en prenant les mains de son ami Paintendre, mais en ne les serrant plus déjà qu'avec cette tendresse hypocrite de l'amitié qui s'éteint.

— Allons, bon voyage, Dumartoy !

— Merci, Paintendre, merci !

Dix minutes après cette scène d'adieux si peu déchirants, un fiacre s'arrêtait devant la vieille maison de la rue Hautefeuille, et recevait les malles, paquets et valises de Dumartoy, qui, en fermant la porte et la portière sur lui, dit de nouveau, avec un terrible grincement de dents :

— Ah ! tu as voulu me jouer, monsieur Paintendre ; tu m'as empêché de recevoir les catalogues de ventes ; tu as acheté, en m'éloignant de l'enchère, une lettre de Henri VIII !... Tu auras de mes nouvelles, Paintendre ! ô imprudent Paintendre !

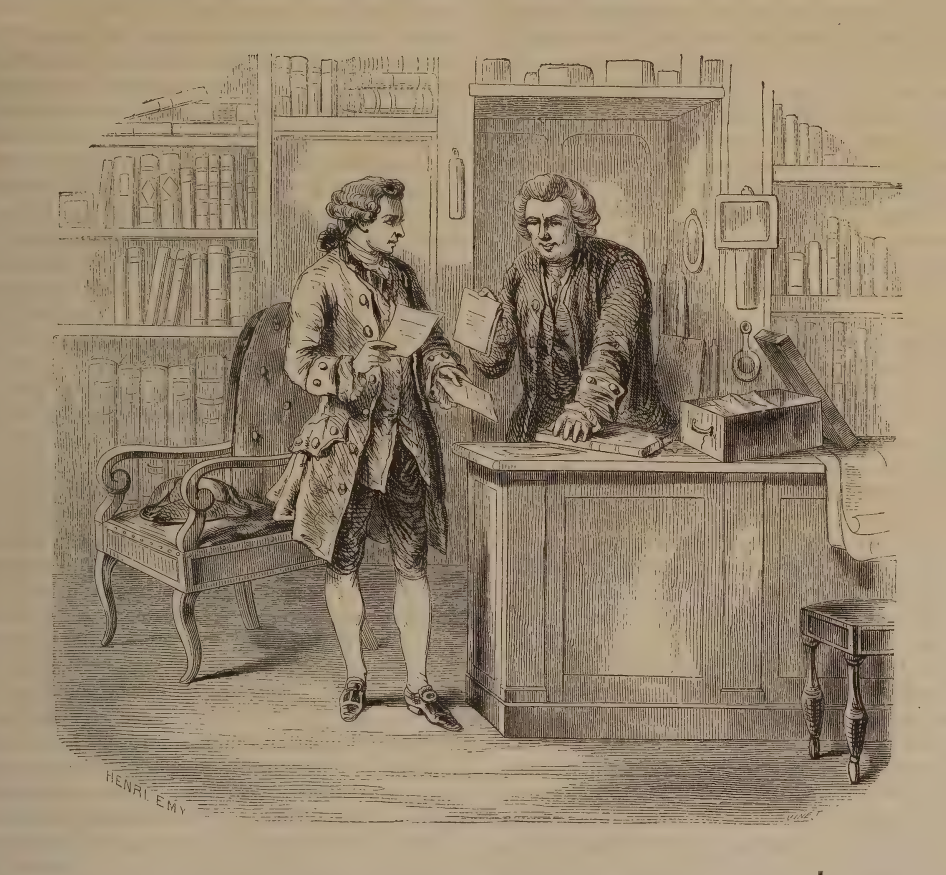
Dès que Dumartoy, le cœur plein de projets ambitieux, fut parti, Paintendre, au lieu de renoncer à une manie qui dévorait sa fortune et lui faisait négliger ses devoirs sacrés de père, s'y livra avec la rage d'un homme qui comptait à tous prix éblouir son rival au retour du mystérieux voyage d'Angleterre.

— Je prétends qu'à son retour, disait-il, il ne trouve plus rien à acheter pour compléter ses collections, qu'il sera bien forcé alors de me revendre.

Tel est le rêve malsain de tous ces fous innocents, qui passent obscurément leur vie à faire des collections de coquilles d'œufs ou de coquilles d'huîtres, de pattes de mouches ou de pattes d'araignées : écraser leurs concurrents, et piler sous les pieds les collections qu'ils ont formées. L'*autographomanie* a ses Nérons.

Paintendre, cherchant donc à réaliser cette peu philanthropique pensée, mit à profit l'absence de Dumartoy pour faire une collection d'autographes *de tous les hommes qui ont commandé des armées depuis Charles VII jusqu'à nos jours*. Il la forma en peu de temps, parce qu'il l'acheta, presque en bloc, d'un vieil amateur, fameux dans

la même spécialité bibliographique, lequel avait passé jusque-là pour un très-galant homme, mais que depuis on découvrit être un faussaire de première qualité. Il s'appelait Flippart Durosnel. Son habileté était inouïe, prodigieuse. En dix minutes, Flippart Durosnel avait réuni le papier, l'encre, l'écriture et les formules qu'il convenait d'employer pour écrire soit un testament du quinzième siècle, soit un contrat de vente du seizième, soit un billet doux du dix-septième. Avec la fumée d'une bougie de résine, Flippart Durosnel remplaçait la couleur violette et parfois jaune que donne le temps à un manuscrit. La manière dont il fut découvert mérite à coup sûr d'être dite. Flippart Durosnel avait imité si parfaitement une invitation à déjeuner adressée par Œcolampade, fameux théologien du seizième siècle, à Mélanchton, autre théologien encore plus fameux, qu'il y fut pris lui-même non pas le premier, mais le second. Voici à quelle occasion. Au bout de vingt ans de paisible possession, l'acquéreur de ce frauduleux autographe étant mort, son cabinet fut mis en vente. Durosnel acheta, dans l'espoir d'une brillante affaire, la fameuse invitation à déjeuner d'Œcolampade à Mélanchton. Trois jours après, il la reconnaît fausse; il s'emporte, il court chez les héritiers, chez le commissaire-priseur, il proteste, il réclame; il réclama trop. On instruit l'affaire, et on l'instruit si bien, qu'il est reconnu que le faussaire, c'est lui, lui-même Flippart Durosnel; oui, Flippart Durosnel! Pourrait-on imaginer une plus spirituelle punition? Cependant elle ne fut pas charmante jusqu'au bout. Durosnel fut condamné à dix-huit mois de prison.



Un amateur d'autographes chez un marchand. Dessins de M. Henri Emy.

Une observation essentielle à faire en traitant des *Belles Folies*, c'est qu'elles suivent, en général, une pente presque inévitable, qui commence par la passion, se continue souvent par la ruine de l'individu, et finit plus souvent encore par le ridicule. On remarquera que nous ne sommes pas absolu; nous n'affirmons pas qu'elles ont toujours cette progression fatale; ce ne serait plus alors de *Belles Folies*. Nous disons seulement que cela arrive fréquemment ainsi. Et la preuve que nous apportons ici à l'appui, c'est que Paintendre perdit dix ou douze mille beaux francs dans cette seule acquisition de pièces suspectes provenant de Flippart Durosnel, et qu'il fut lancé en outre par cette impulsion sur la voie désastreuse que nous venons d'indiquer.

Ainsi, après avoir réuni par centaines des autographes de tous les *hommes célèbres qui ont commandé des armées depuis Charles VII jusqu'à nos jours*, Paintendre passa au désir immodéré de posséder des autographes de ceux qui n'avaient eu que le commandement en second. Suivons-le. Ceci le menait déjà très-près du bizarre. Il y entra jusqu'aux genoux quelques mois plus tard, en poursuivant avec acharnement la formation d'une collection encore plus excentrique : il se mit en tête d'avoir un carton d'autographes de tous les généraux qui ont perdu l'œil droit dans un combat.

Ce n'est certes pas sans peine, on se l'imagine, qu'il se procura des fragments d'écriture émanés ainsi d'hommes de guerre, qui s'étaient vus, par accident, privés de leur œil droit. Comme d'usage, ces autographes n'avaient par eux-

mêmes aucune espèce de valeur; ils ne renfermaient guère que des banalités ridicules, déplorables; mais, dans l'opinion fantasque et dans l'estime de Paintendre, ils étaient sans prix. Quand il eut épuisé la mine peu profonde des autographes des militaires borgnes de l'œil droit, il se jeta à corps perdu dans une fantaisie d'un tout autre genre. Jusqu'ici, se dit-il, les deux mains sur le front, signe de réflexion grave, on s'est attaché à la possession vulgaire des souvenirs autographiques d'acteurs qui ont réussi et laissé un grand nom sur la scène. On paye au poids de l'or quelques lignes de Baron, de Le Kain, de Fleury, de Molé, de Talma... C'est très-bien. Mais quelle plus rare originalité n'offrirait pas une collection d'autographes échappés à la plume d'acteurs dont la modestie, véritablement phénoménale dans les fastes de l'art dramatique, conviendrait qu'ils ont été sifflés. Voilà ce que je vais poursuivre... oui!... ce que je veux conquérir : une suite d'autographes, de lettres d'acteurs où ils avoueront avoir été sifflés! Personne n'a jamais eu cette magnifique idée que je suis le premier à avoir, que je serai le premier en paléographie à mettre au jour. Dumartoy en crèvera de jalousie. Qu'il parcoure donc l'Angleterre en long et en large, qu'il dépense inutilement son temps et son argent à déterrer des autographes effacés par les brouillards de la Tamise, sous prétexte de rétablir sa santé, — prétexte menteur dont je n'ai pas été dupe un seul instant, monsieur Dumartoy! — Moi, je lui prépare, pour saluer son retour, la nouveauté triomphante d'un carton rempli jusqu'aux bords de lettres authentiques d'acteurs sifflés. Attrape, Dumartoy! attrape!

Il fallut le remplir ce carton, avant d'en faire un trophée à éblouir Dumartoy; et là commença la difficulté. Paintendre avait beau écrire à tel ou à tel autre acteur dont il était sûr que l'existence avait été traversée par le bruit funeste du sifflet, il avait beau user de toutes les roueries oratoires pour les forcer à convenir que le bonheur n'avait pas toujours répondu à leurs magnifiques talents, il n'en recevait jamais d'autre réponse que celle-ci : « Dans toutes les villes de France et de l'étranger où j'ai « tenu l'emploi, j'ai constamment enthousiasmé, ravi le « public. Un seul mot peut tenir lieu de ma biographie : « Succès! »

Cependant Paintendre finit par arriver au but qu'il se proposait, mais en tordant quelque peu la ligne trop inflexible de son programme. Il dut se contenter de posséder un groupe d'autographes, non d'*acteurs avouant avoir été sifflés*, mais tout simplement d'acteurs sifflés, ce qui, à la vérité, n'était pas absolument la même chose.

Toujours pour écraser son rival Dumartoy, il se proposa ensuite de former une collection de lettres d'hommes célèbres; mais avec cette particularité que chacune de ces lettres se distinguerait par quelque faute d'orthographe. Il se mit à l'œuvre. Ce travail lui causa des satisfactions immenses. S'il rencontrait, dans une lettre de La Fontaine ou de Boileau, une double consonne là où il n'en aurait fallu qu'une, il posait ses lèvres sur l'endroit de la faute; il l'aurait couverte de ses larmes, s'il n'eût craint de l'effacer. Mais sa joie fut de la folie le jour qu'il acheta pour un prix fabuleux, prix qu'il ne regretta point, le passage manuscrit des Horaces où se lit le fameux *qu'il mourût.* Cette folie ne fut pas causée en lui par le bonheur, par l'orgueil divin de tenir en sa possession un des plus beaux hémistiches de notre langue, une des plus augustes pensées de ce grand et sublime Romain nommé Corneille. Voilà d'où vint sa joie : le fameux *qu'il mourût* était écrit, dans l'autographe de Corneille, sans accent circonflexe; il était écrit ainsi : *qu'il mourut.* Eh bien! c'est cette faute d'orthographe, c'est ce prétérit défini mis à la place de l'imparfait du subjonctif, qui ravissait Paintendre au troisième ciel et lui faisait considérer l'auteur des *Horaces* comme le plus grand homme qu'il eût dans ses cartons. Le *qu'il mourût* sans accent circonflexe!! — Mais qu'il revienne donc, ce M. Dumartoy, qu'il revienne donc! s'écriait Paintendre, le doigt fièrement posé sur sa faute d'orthographe; qu'il revienne donc!

Dumartoy revint d'Angleterre. Trop de haines sourdes s'étaient amassées, trop de combats souterrains s'étaient livrés entre lui et Paintendre, pour qu'il allât reprendre son logement plus que modeste de la rue Hautefeuille, dans la maison de son antagoniste. D'ailleurs, Dumartoy avait vu en Angleterre, où tout se traite en grand, l'autographie installée dans des hôtels et représentée en personne par de splendides lords. Il visa à les imiter à son retour en France. C'est au premier étage d'une maison de fort belle apparence, dans la Chaussée-d'Antin, qu'il exposa les manuscrits de haute valeur rapportés par lui de Londres, de Dublin et d'Edimbourg, vastes et scientifiques foyers de ces sortes de richesses. Dumartoy, comme on le voit, ne s'était pas borné au simple voyage d'Angleterre.

Tout ce qu'il y a d'amateurs célèbres à Paris courut visiter ses salons et en revint émerveillé. Il avait moissonné des trésors dans un champ de manuscrits qui commençait au delà du douzième siècle et qui ne s'arrêtait pas au dix-septième. Paintendre était décidément vaincu sur terre et sur mer; vaincu jusqu'à se donner la mort en avalant un de ses plus lourds autographes, s'il eût cédé au désespoir de la défaite. Il n'y céda pas.

Jusqu'ici Paintendre s'était abstenu de se montrer dans les salles d'exposition de Dumartoy. Qu'y serait-il allé faire? Dumartoy, oublieux par calcul jusqu'à l'impolitesse, ne lui avait adressé aucune invitation, et lui n'éprouvait pas le désir, on le conçoit, d'aller se faire humilier par son ancien rival.

Mais le jour où Dumartoy annonça, par la voie des journaux, qu'il communiquerait aux amateurs ses confrères quelques pièces manuscrites du temps de Henri VIII, et toutes marquées au coin d'une incontestable authenticité, ce jour-là, Paintendre n'y tint plus. Le passé lui revint à l'esprit; il se rappela sa victoire sur Dumartoy, auquel, on s'en souvient peut-être, il avait opposé la lettre écrite par Henri VIII à Anne de Boulen, une de ses royales victimes; Dumartoy, qui avait cherché à l'aveugler avec une simple lettre de divorce adressée par le même monarque à Catherine d'Aragon. Paintendre donc se rendit à l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, chez Dumartoy.

Mêlé à la foule des admirateurs des mille merveilles rapportées de Londres par Dumartoy, Paintendre crut pouvoir, sans être vu, écouter son rival faire avec complaisance l'historique des principales pièces par lui acquises pendant son séjour dans les trois royaumes. Son amour-propre seul fut d'abord froissé de l'importance que se donnait Dumartoy; mais ce fut un coup de pistolet qu'il reçut entre les deux yeux, quand le vaniteux Dumartoy, *passant du grave au doux, du sévère au plaisant,* se permit de dire, deux pièces manuscrites à la main :

« Messieurs, au temps où je végétais dans la carrière des « autographes, il me souvient qu'un tout petit amateur, « ayant su que je m'étais procuré une lettre d'Henri VIII « à Catherine d'Aragon, eut la témérité au-dessus de ses « moyens de m'opposer une lettre peut-être authentique « de ce souverain à Anne de Boulen. Que dirait aujour- « d'hui ce petit amateur, s'il vivait encore, de me voir

« rapporter d'Angleterre, non-seulement deux lettres de « cette même Anne de Boulen; la première, celle où elle « repousse le divorce que lui propose Henri VIII; la se- « conde, celle qu'elle data du pied de l'échafaud (1); « mais en outre, deux autres lettres non moins fameuses, « l'une écrite par Anne de Clèves, toujours à Henri VIII « qui la répudia; l'autre, écrite par Catherine Howard, à « laquelle il fit couper la tête, comme à Anne de Bou- « len. Que dirait ce brave homme, qui s'appelait, je « crois... Pain...chaud..., non! Pain...sec..., non! Pain... « tendre; Paintendre! c'est cela. Donc, que dirait Pain- « tendre, s'il voyait que je lui rends, pour un meurtre, « trois divorces et un meurtre! Mais laissons cet amateur « obscur dans ses ténèbres ou dans son tombeau. »

— Il m'a vu, il a dû me voir! se dit douloureusement Paintendre, blessé à mort, en quittant la réunion de la Chaussée-d'Antin. Et je ne me vengerai pas!

Blessé à mort est une façon de parler; Paintendre était plutôt blessé à donner la mort; on va le voir.

— Puisque c'est en Angleterre, se dit-il, quelques jours après cette cruelle humiliation, que Dumartoy a mis la main sur ces lingots d'or avec lesquels il m'a fendu la tête; vendons tout ce que j'ai et allons en Angleterre!

L'insensé Paintendre n'eut pas beaucoup à vendre avant de se rendre en Angleterre; il avait tant acheté! Il partit la semaine suivante en laissant ses deux enfants, non pas sur la paille, mais sur des manuscrits. Dur coucher que des autographes!

Depuis plusieurs mois, l'infortuné Paintendre errait d'un bout à l'autre de l'Angleterre sans rien recueillir, car il avait oublié qu'il faut semer beaucoup d'or pour recueillir en Angleterre, quand d'aventure il entendit parler d'un vol extraordinaire qui venait d'avoir lieu à la Tour de Londres où, de temps immémorial, sont enfermés et gardés, chacun le sait, les plus riches objets d'art appartenant à la nation. On supposait qu'au nombre des objets enlevés par les brigands étaient aussi quelques manuscrits; mais comme ces derniers sont fort nombreux à la Tour, et que les voleurs n'en sont pas ordinairement très-friands, il restait quelques doutes à cet égard.

— Si parmi ces manuscrits dérobés, se dit Paintendre, se trouvaient ces quatre lettres de Henri VIII à ses femmes?... et si... Il était déjà chez le grand-juge de Londres, et il lui apportait ses soupçons : apporter des soupçons à un homme de loi, c'est apporter du gibier à un gourmet. Le juge sauta sur ce gibier délicat, et, suivi de Paintendre, il s'achemina immédiatement vers la Tour de Londres. Là l'homme de la justice examina le registre où sont inscrits, le jour de leur entrée, tous les objets rares déposés. Il n'y vit l'inscription ni de la première, ni de la seconde, ni de la troisième lettre de Henri VIII : la Tour ne les avait donc jamais possédées... Restait la quatrième lettre... Le juge cherche, il cherche encore... La lettre écrite par Anne de Boulen à Henri VIII est couchée tout au long sur le registre!!... mais est-elle dans les armoires?... Voilà maintenant la question.

On court aux armoires... elle n'y est pas!! donc, elle a été volée!

— Le voleur, s'écria Paintendre, beau comme un dieu vengeur, le voleur, c'est Dumartoy, l'infâme Dumartoy!

Paintendre allait un peu trop vite. Le procès alla pourtant plus vite encore que Paintendre. Munie de tous les pouvoirs de la police de Londres, la police de Paris fit une descente chez Dumartoy. On y saisit la lettre d'Anne de Boulen, et le voleur fut mis en état d'arrestation. Un procès criminel commença. Si Dumartoy échappa aux terribles conséquences de ce procès, c'est qu'il parvint à prouver qu'il n'avait pas dérobé cette lettre dans les armoires de la Tour, mais qu'il l'avait seulement achetée d'un des voleurs. La question porta donc sur ce point moins grave, quoiqu'il le fût encore beaucoup : Dumartoy savait-il, en achetant la lettre d'Anne de Boulen à Henri VIII, qu'elle avait été volée? Le jury déclara qu'il le savait. La loi le condamna à un an de prison, à la restitution de la lettre et à une amende considérable. Cette amende et les frais du procès le réduisirent à un état presque aussi précaire que celui de Paintendre.

Paintendre s'était vengé.

Mais Dumartoy et Paintendre étaient ruinés.

A sa sortie de prison, la tristesse, le découragement et la misère menacèrent d'abréger l'existence de Dumartoy, moins habitué au mauvais sort que son ennemi Paintendre. Il s'occupa encore d'autographes, car il en est de cette passion comme de celle du jeu, qui se raffermit de plus en plus en vieillissant, mais il s'en occupait dans de faibles proportions. Cependant Paintendre ne le perdait jamais de vue. Ces deux haines corses devaient marcher côte à côte jusqu'au tombeau. Paintendre, dans cet espionnage que, de son côté, Dumartoy lui rendait bien, découvrit que Dumartoy s'arrêtait chez tous les portiers du douzième arrondissement.

— Mais que peut-il avoir à faire chez tant de portiers? se demanda Paintendre avec anxiété. L'honnêteté de cette classe de citoyens est parfaitement avérée, mais son intelligence n'est pas tellement attractive qu'un homme lettré comme Dumartoy soit forcé de la fréquenter à ce point. J'éclaircirai ce mystère, se dit Paintendre, qui, quelques jours après, interrogeait ainsi un portier de la place du Panthéon :

— Est-ce que M. Dumartoy chercherait un logement dans votre maison? je vous souhaiterais beaucoup de pareils locataires. Rentré tous les soirs à neuf heures, ne jouant d'aucun instrument, n'élevant ni chiens, ni chats, ni oiseaux; payant le 14, et généreux en étrennes!

— Non, monsieur, non; M. Dumartoy n'a pas le projet de prendre un logement chez nous; il ne vient pas dans ce but...

— Oh! alors, je ne veux pas savoir!... dit Paintendre, en faisant semblant de se retirer et en déposant deux pièces de cinq francs sur la cheminée du portier discret.

— Mais il n'a mis aucun mystère dans ce qu'il est venu faire ici, reprit le portier fasciné par les deux pièces d'argent; il s'est présenté chez nous, vous allez rire, mais enfin c'est comme ça, il s'est présenté chez nous pour avoir quelques lignes de mon écriture. Oui, monsieur!

— De votre écriture?

— Qui n'est pas belle... mais il en a voulu... il l'a payée... il l'a eue... oui, monsieur, de mon écriture. Ma parole! les hommes ont aujourd'hui des fantaisies de chat... De mon écriture!!

— Mais... oui... je comprends... répliqua pensivement Paintendre, qui murmura : ce misérable Dumartoy a à coup sûr une idée. Puis il prit congé du portier de la place de Panthéon, par ces mots pleins d'aménité : A revoir, mon ami, à revoir! Voyons un second portier, se dit-il plus loin, en frappant à une porte basse de la rue des Poules...

D'induction en induction, on arrive à la vérité, préten-

(1) Voici la lettre dont parlait Dumartoy : « Vous m'avez toujours élevée : de simple demoiselle, vous me fîtes marquise; « de marquise, reine; et de reine vous voulez aujourd'hui me « faire sainte.

dent les philosophes. Même réponse du portier de la rue des Poules.

— M. Dumartoy m'a acheté quatre lignes de mon écriture, et il les a payées deux francs la ligne; oui, monsieur, deux francs la ligne, comme les font payer les grands journaux. Il m'a traité, monsieur, en grand journal.

Chez un troisième portier de la rue des Grès, Paintendre, au bout de la même demande, rencontra la même réponse. Les inductions étant épuisées, la vérité jaillit tout à coup aux yeux de Paintendre. Cette vérité était que Dumartoy faisait une *collection d'autographes de tous les portiers du douzième arrondissement!!*

— Je le tiens! c'est son *Exegi monumentum!* s'écria Paintendre: Eh bien! je lui mangerai son idée, qui, du reste, est sublime : je vais faire, moi aussi, une *collection d'autographes de tous les portiers du douzième arrondissement.*

Et pendant un an, un an! Paintendre marchant dans les pas, dans la voie, sur la piste de Dumartoy, obtint un autographe de chaque portier dont Dumartoy obtenait un autographe. Et quels autographes! et quelles orthographes! et quels paraphes!

Un seul portier, le Décius des portiers du douzième arrondissement, résista à Paintendre.

— Jamais, monsieur, lui répondit-il, vous n'aurez une ligne de mon écriture!

— C'est Dumartoy qui l'a endoctriné, qui l'a fanatisé contre moi, s'écria Paintendre, perdu, désespéré. Mais, sans l'autographe de ce misérable portier, ajoutait-il en s'arrachant les cheveux, ma collection demeure incomplète, et une collection incomplète... c'est moins que rien.

Ni larmes, ni séductions, ni prières ne touchèrent ce portier intraitable.

— Allons, un grand coup!

Trois mille francs restaient encore à Paintendre, et encore fallut-il qu'il vendît presque tous ses anciens autographes pour avoir de quoi faire des offres fabuleuses au portier de la rue des Grès.

— Voilà trois mille francs, lui dit-il, et donnez-moi, au nom du Ciel! de votre écriture.

— Faut-il accepter? demanda tout bas le portier puritain à un homme caché derrière un rideau.

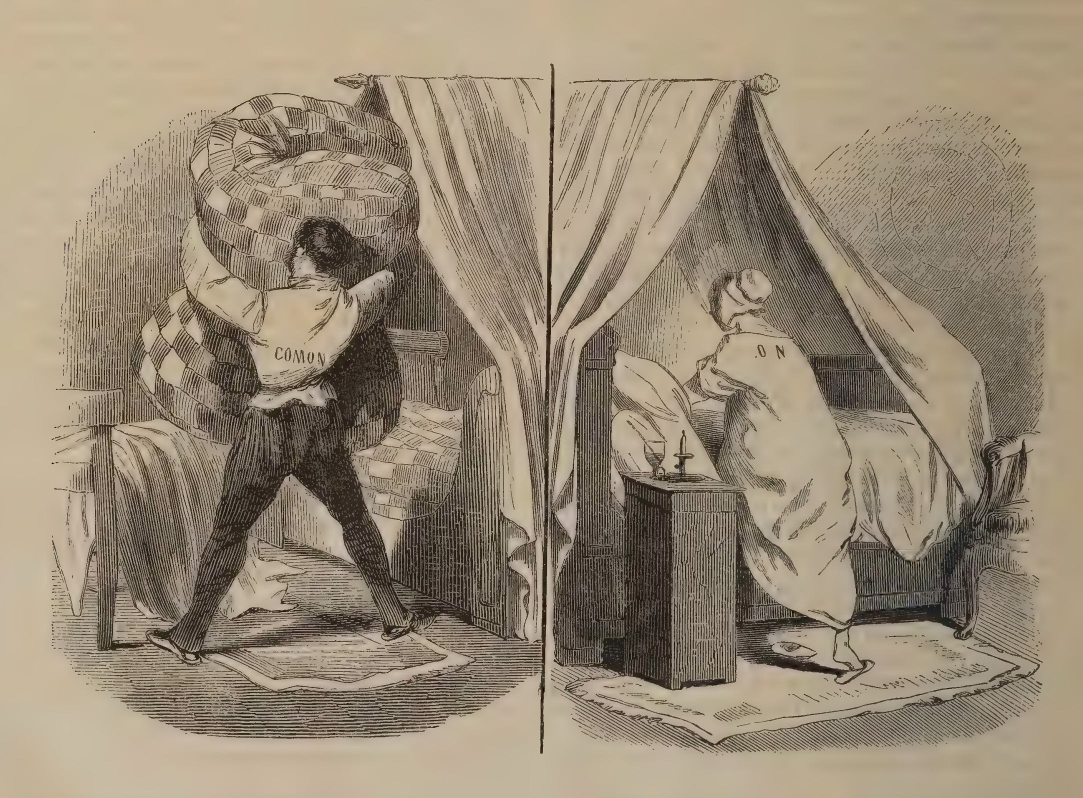
— Oui, répondit cet homme, mais demandez-lui aussi sa montre, pour qu'il n'ait plus, en sortant d'ici, qu'à aller se jeter à l'eau.

Le conseil donné par le cruel Dumartoy fut suivi.

Le portier, après avoir pris et enfermé sous clef les trois mille francs et la montre de Paintendre, fit une croix sur un morceau de papier qu'il lui remit. C'était son autographe. Il ne savait pas écrire!!!

Léon GOZLAN.

RÉBUS SUR HENRI IV.



EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT.

« En avant le roi de Navarre! J'ai trop fait le roi de France! Echec et mat aux Espagnols!... » (Jéthro fait le roi de France échec et mat — eaux espagnoles.) Paroles d'Henri IV lorsqu'en apprenant, dans une fête, la perte d'Amiens il quitta les plaisirs pour retourner aux combats.

(*Aux prochains numéros les derniers rébus sur Henri IV*).

ÉNIGMES HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE.

— Quel est le roi qui perdit et reconquit ses Etats, fut sauvé par son chien, vaincu par un meunier, se montra grand capitaine, grand législateur, grand gastronome, petit poëte et mauvais philosophe, en protégeant la poésie et la philosophie?

— Quels sont les yeux qui voient le mieux, de près et de loin, les plus petites et les plus grandes choses?

LE SPECTACLE EN FAMILLE.

ÊTRE ET PARAITRE, ou LA FLEUR DES PYRÉNÉES.

COMÉDIE-PROVERBE EN UN ACTE.



Marie-Louise de Tassis, d'après le portrait de Van-Dick. Dessin de M. Bocourt. Gravure de M. J. Fagnion.

PERSONNAGES :

Sir Charles Norton (sir Edouard Melvil).
César d'Orillac, }
Albert, } voyageurs.
Henri, }
Ludovic, }
Wilhem, guide.
Marie-Louise de Tassis.

La scène est dans un hôtel garni, au pied des Pyrénées.

SCÈNE I.

Sir CHARLES, WILHEM.

Wilhem. Ainsi, c'était vous, sir Edouard Melvil?...

Sir Charles. Silence, Wilhem. Je m'appelle ici Charles Norton!

Wilhem. Bien, bien! n'y a pas de danger, sir Edouard... je veux dire sir Charles. Comment ne vous ai-je pas reconnu hier soir, malgré l'obscurité, quand vous m'êtes apparu comme un libérateur, comme un dieu, au fond de ce gouffre, où j'étais tombé en guidant Mme de Tassis? Savez-vous qu'il fallait un miracle pour me sauver, et que jamais homme n'a fait ce que vous avez fait là! Mais vous n'êtes pas un homme, vous! vous êtes un lion. Avec cette douceur et cette modestie, c'est inconcevable! Je vous vois encore, descendant du ciel, sur ce pic des Chamois où je me croyais seul avec madame, je vous vois sautant les précipices et les torrents, bondissant d'une roche à l'autre, arrivant jusqu'à moi, à travers mille morts, m'arrachant de l'abîme où j'allais périr, me remettant sur ma route, et me disant : « Pas un mot à Marie-Louise! » Ah! tenez, j'en pleure encore. Il faut que je vous baise les mains, sir Edouard...

Sir Charles. Sir Charles, morbleu!

Wilhem. Oui, oui, n'y a pas de danger. Mais d'où sortiez-vous donc, mon Dieu! moi qui vous croyais à cinq cents lieues d'ici? Vous changez donc toujours de forme et de lieu, comme les sorciers de la légende?

Sir Charles. Depuis que je t'ai attaché à Mme de Tassis pour veiller sur elle, je n'ai pas cessé de la suivre en feignant de la quitter. Toujours sur ses pas comme son ombre, et toujours invisible, comme son ange gardien. Quant à elle, hélas! je vois qu'elle n'a pas changé.

Wilhem. Plus audacieuse, plus vagabonde, et plus folle que jamais! Un véritable hussard habillé en femme! N'aimant que l'extraordinaire, et ne tentant que l'impossible. Gravissant les montagnes, traversant les mers, S'élevant en ballon, montant à cheval comme un centaure. Tirant le pistolet comme vous, c'est tout dire!

Sir Charles. Chut! Tu sais qu'à elle plus qu'à personne le fameux duelliste, Melvil, doit rester inconnu.

Wilhem. Encore une modestie que je ne comprends pas chez vous; car celle qui vous dédaigne sous le nom de Charles Norton vous admirerait sous le nom d'Edouard Melvil. Vous êtes réellement son héros à deux titres, comme le premier fleuret des trois royaumes, et comme le roi des acteurs de société de la Tamise. Elle ne rêve et ne parle que de vos exploits guerriers et dramatiques. Je gagerais qu'elle court le monde dans l'espoir de vous rencontrer; qu'elle cherche Melvil en fuyant Norton, sans se douter que les deux ne font qu'un!

Sir Charles. C'est possible. Mais je veux qu'elle ne connaisse mon passé qu'en le maudissant comme moi. Je veux qu'elle apprécie les qualités de sir Charles, et non les défauts de sir Edouard. Aujourd'hui même, je l'espère, elle recevra la leçon qui la convertira

Wilhem. N'y a pas de danger, ou vos sermons feront un prodige. Devinez quel est votre rival en ce moment? un bretteur de Gascogne, dont elle ne sait que le nom, M. César d'Orillac. Elle a lu dans les gazettes le récit de ses duels et l'annonce de son arrivée prochaine; et, tandis que chacun tremble déjà devant ce foudre de guerre, elle sourit à l'idée de le voir et de le mettre à l'épreuve.

Sir Charles. Tant mieux! Il servira peut-être à ma leçon. Mais que diantre allait-elle faire, hier soir, à une heure pareille, sur le dernier sommet des Pyrénées?

Wilhem. Elle y allait pour deux raisons. Jamais le pied d'une femme n'a touché cette hauteur; et il y pousse une fleur bleue qui ne se trouve que là. Elle y serait morte dix fois sans mon appui, et j'y serais mort vingt fois sans votre secours. Mais elle, elle est revenue enchantée, rapportant son bouquet à la main. Il ne manque à sa victoire qu'une chose : le nom de mon sauveur. Et maintenant que je le connais, si vous vouliez me permettre...

Sir Charles. Non. Je te défends de me nommer. Voici les habitués de l'hôtel. Silence!

Wilhem. Autant de profanes aux pieds de votre idole. (*Sir Charles se met à écrire à l'écart.*)

SCÈNE II.

Sir CHARLES, ALBERT, HENRI, LUDOVIC, chacun un bouquet à la main, WILHEM.

Albert. Ah! je te cherchais, Wilhem. Comment va Mme de Tassis? Remets-lui ce bouquet de ma part, et donne-moi de quoi lui écrire.

Henri. Bonjour, Wilhem. Où est la divine amazone? Porte-lui ces fleurs avec mes hommages, et donne-moi de quoi lui écrire.

Ludovic. Ecoute, Wilhem : ces roses à leur reine, en mon nom, et donne-moi de quoi lui écrire. (*Sir Charles sourit en écoutant.*)

Wilhem. Quel refrain! Ma foi, il n'y a plus d'encre ni de plumes.

Sir Charles, *à Ludovic.* En voici, monsieur, à votre service.

Ludovic. Monsieur, mille grâces. (*Bas à Wilhem.*) Quel est cet inconnu?

Wilhem. Un touriste arrivé ce matin, sir Charles Norton...

Ludovic, *à part.* Encore un rival, sans doute.

Albert, *ouvrant un journal.* Messieurs, les feuilles publiques s'occupent de nous. Mme de Tassis fait concurrence à la question d'Orient. (*Lisant.*) « Une charmante veuve, Marie-Louise de Tassis, descendante du célèbre modèle de Van-Dick, est installée aux eaux de N..., dans les Pyrénées. Le renom de sa beauté, de son esprit, de son courage, de son excentricité, ont attiré sur ses pas une foule d'élégants touristes. Elle galope, dit-on, sur le cheval le plus fougueux des montagnes. Elle a franchi des pics que n'osent aborder les guides et les chamois. Elle fait reculer les ours à coups de cravache. Elle tire le fleuret et l'épée comme sir Melvil, son compatriote. A cinquante pas, elle met une balle de pistolet dans une pièce de cinq francs. On assure que plusieurs rivaux doivent se couper la gorge pour ses beaux yeux. La plus fine lame du midi, M. César d'Orillac, connu par tant de duels heureux, s'est mis en route pour offrir ses petits soins à la moderne Zénobie. » Oh! oh! César d'Orillac! entendez-vous, messieurs?

Henri, *ému.* Eh bien! ce César trouvera des Pompées!

Ludovic, *de même.* Ou des Brutus!

Sir Charles, *à part.* En attendant un Octave!

Albert, *lisant.* « Mme de Tassis rappelle, dit-on, beaucoup, par les traits et la démarche, l'aïeule dont elle porte si dignement le nom, cette fière et jolie comtesse Marie-Louise, qui remplaça son frère dans une bataille. Aussi a-t-elle fait monter en bracelet une miniature exécutée d'après le chef-d'œuvre de Van-Dick, et dans laquelle on reconnaît l'héroïne du dix-septième siècle à sa chevelure

de lionne, à sa large fraise, à ses colliers splendides et à son écran de plumes d'autruche. » Vous avez remarqué ce bracelet, messieurs ?

HENRI et LUDOVIC. Oui, certes !

SIR CHARLES, *à part*. Bijou fatal et ressemblance maudite !

ALBERT. Décidément, ce journal est bien informé. (*A Wilhem.*) Eh bien, que fais-tu là, Wilhem ? tu n'as pas encore porté nos bouquets ?

HENRI. Cours donc vite, et reviens de même.

WILHEM. J'y vais, messieurs, j'y vais...; n'y a pas de danger...

ALBERT. Tu *lui* remettras en même temps cette lettre.

HENRI. Et celle-ci.

LUDOVIC. Et celle-là.

(Fausse sortie de Wilhem. César le croise et l'arrête sur la porte.)

SCÈNE III.

Sir CHARLES, écrivant toujours, ALBERT, HENRI, LUDOVIC, WILHEM, CÉSAR, costume de voyage excentrique, chevelure et barbe formidables. Plusieurs boîtes à la main. Entrée dramatique, accent gascon, ton de matamore.

CÉSAR, *à Wilhem*. Un instant, montagnard... C'est ici que loge Mme de Tassis ?

WILHEM. C'est ici. Je lui porte ces bouquets...

CÉSAR. Ah ! ah ! de la part de ces messieurs ?... Attends un peu alors ; j'ai des commissions plus pressées...

ALBERT, HENRI et LUDOVIC. Quel est cet impertinent ?

HENRI, *à César*. Que signifie, monsieur ?...

CÉSAR. Messieurs, je suis à vous, tout à l'heure. (*A Wilhem.*) Je retiens la plus belle chambre de l'hôtel, au levant. Tu y feras déposer ces épées dans leur étui, cette boîte à pistolets... Prends garde ! ils sont chargés, et ils n'ont pas l'habitude de manquer leur homme... (*Wilhem frissonne et laisse tomber la boîte ; les trois jeunes gens font un pas en arrière.*) Maintenant, puisque tu portes ces bouquets à Mme de Tassis, un de plus ne te chargera pas davantage. (*Il arrache les plus belles fleurs des trois bouquets ; il en forme un quatrième, dans lequel il glisse sa carte.*)

SIR CHARLES, *à part*. Cela devient original.

HENRI, LUDOVIC et ALBERT, *furieux*. Monsieur !

CÉSAR. Vous désirez aussi ma carte ; je comprends... La voici.

ALBERT, HENRI et LUDOVIC, *lisant le nom*. Jules-César d'Orillac ! (*A part.*) C'est lui ! déjà ! (*Ils restent muets.*)

SIR CHARLES, *à part*. Bravo ! je crois que j'ai trouvé mon homme et que je puis éteindre ma lanterne. (*Il devient de plus en plus attentif.*)

CÉSAR. Oui, messieurs, César d'Orillac... à votre service ! Vous me connaissez peut-être de réputation... je n'ai pas cet honneur vis-à-vis de vous...; mais je serai enchanté de faire votre connaissance. (*Il va regarder successivement en face Albert, Henri et Ludovic. — A part.*) Ils tremblent ! la place est à moi. (*Haut.*) L'occasion ne s'en fera pas attendre, si vous envoyez des bouquets à Mme de Tassis...; car je ne vous cache pas que je viens ici expressément pour elle, et que j'ai la prétention de garder la corde et d'arriver premier dans le steeple-chase de ses cavaliers servants.

ALBERT. La lice est ouverte à tous, monsieur, et c'est elle-même et elle seule qui décernera le prix.

HENRI. Le moyen de l'obtenir n'est peut-être pas le ton que vous prenez au début...

CÉSAR. Cela me regarde, et si mon ton vous déplaît...

HENRI, *mollissant*. Je n'ai pas dit...

CÉSAR. A la bonne heure... (*A part.*) Ils reculent, je puis avancer. (*Haut.*) J'oubliais... Montagnard ! tu remettras à Mme de Tassis cette lettre avec *mon* bouquet... Ah diable ! tu en as d'autres ?... Tu pourrais confondre... attends un peu... (*Il prend les trois lettres que tient Wilhem, les déchire et lui donne la sienne.*) De cette façon, il n'y a pas de quiproquo possible.

LUDOVIC. Monsieur, ce procédé n'a pas de nom... Savez-vous bien de qui sont ces lettres ?

CÉSAR. Je l'ignore, et ne tiens pas à le savoir.

HENRI. On pourrait vous l'apprendre... à vos dépens.

ALBERT. Ces lettres, monsieur...

CÉSAR, *à part*. Tiens ! ils se rebiffent !... En avant la grande épreuve. (*Haut*). Une minute, messieurs ; vous ne me connaissez peut-être pas assez ; voici un petit supplément d'instruction : Jules-César d'Orillac, ancien officier de dragons, président du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur françaises et étrangères, lauréat de soixante tirs et salles d'escrime, à Paris et en province... Je pourrais vous raconter une vingtaine de duels malheureux... pour mes adversaires ; je me bornerai à vous citer ma dernière rencontre... sur les rives de la Tamise (*Sir Charles prête l'oreille.*) Vous savez que la première épée de Londres est sir Edouard Melvil, cet illustre membre du club des Fleurets et du cercle des Amateurs dramatiques (*Sir Charles se lève*), si redouté dans toute l'Europe, que, depuis deux ans, il n'avait pu trouver une lame à croiser avec la sienne. Vous avez vu quelquefois sir Melvil, messieurs ?

ALBERT. Nous n'avons jamais eu cet honneur...

CÉSAR. Eh bien ! moi, je viens de faire le voyage d'Angleterre, uniquement pour lui dire deux mots. Je me trouvai face à face avec lui, à la promenade de Hyde-Park. Je le reconnus tout de suite à sa barbe et à ses moustaches, qui bravaient hautement le préjugé anglais ; une figure terrible, d'ailleurs, et digne de ces virils attributs ; un nez d'aigle, des traits accentués ; deux balafres sur les joues, des yeux ardents, sous des sourcils de Jupiter...

SIR CHARLES, *à part, souriant*. Le Gascon me connaît bien...

WILHEM, *à part, regardant César et Sir Charles*. Mais c'est à payer sa place !

CÉSAR. Sir Edouard escortait justement une Parisienne de ma connaissance. — Monsieur, lui dis-je en l'abordant, vous êtes Anglais ? — Oui, monsieur. — Et moi, Français ; donc veuillez me céder votre place. — Et pourquoi ? — Parce qu'auprès d'une Parisienne, à Londres, un Français seul a le droit de porter des moustaches... Votre barbe est *schoking*, monsieur ! mettez-vous à la mode de votre pays !... Une demi-heure après, nous étions au tir. Sir Edouard coupa un fil de fer, à trente pas, avec une balle ; armé de sa canne seulement, il fit voler en l'air le fleuret du maître d'escrime. Puis il me demanda : — Voulez-vous toujours vous battre ? — Toujours, répondis-je, en choisissant l'épée... Et, une heure plus tard, le roi des champs clos mordait la poussière... ; le grand acteur de société avait joué son dernier rôle, sir Edouard Melvil était mort !

TOUS. Mort !

SIR CHARLES, *à part*. A bon marché !

WILHEM, *éclatant de rire*. Vous avez tué sir Edouard ? vous, monsieur d'Orillac ?

CÉSAR. Moi-même... Comment ! tu es encore là, montagnard ? tu n'as pas porté mon bouquet et ma lettre ?

WILHEM. Pardon, monsieur César... n'y a pas de danger... C'est que vous contez des choses si amusantes...

ALBERT, *à part*. Amusantes... Cela dépend des goûts...

CÉSAR, *aux trois jeunes gens*. Et maintenant, messieurs, si l'instruction vous suffit, je suis complétement à vos ordres. Vous pouvez préparer vos testaments...

SIR CHARLES, *s'avançant*. Vous parlez pour tout le monde, monsieur ?

CÉSAR, *à part*. Quel est ce gentleman ? (*Haut.*) Pour tout le monde, soit ! (*A Wilhem, qui regarde curieusement.*) Je t'ai dit, montagnard, de porter ma lettre...

SIR CHARLES, *à Wilhem*. Un instant, rien ne presse...

(*Froidement.*) Monsieur César d'Orillac, vous avez tué sir Edouard Melvil ?

César. Comme j'ai eu l'honneur de vous le raconter... Désolé d'avoir pu affliger un de ses compatriotes...

Sir Charles. Vous m'affligez beaucoup, en effet, monsieur...

César. Sir Edouard était de vos amis ?

Sir Charles. Pas précisément ; mais je m'intéressais à lui pour certaines raisons. Enfin, il est mort, et bien mort ?

César. Mort en brave, j'en conviens !

Sir Charles. N'en parlons plus. Il s'agit ici de Mme de Tassis, dont vous semblez vouloir intercepter la correspondance. Je vous préviens que, pour mon compte, je ne le souffrirai pas.

César, *avec violence.* Comment l'entendez-vous, monsieur ?

Sir Charles, *très-doucement.* Voici une lettre que je tiens à faire parvenir à Mme de Tassis.

Henri, *bas, à Ludovic.* Le malheureux ! Qu'ose-t-il faire ?



Wilhem rapportant les bouquets. Scène V. Dessin de M. V. Foulquier.

Sir Charles, *donnant la lettre à Wilhem.* Tu la remettras, Willhem, en même temps que le billet de M. d'Orillac. Va vite et reviens de même... (*Wilhem sort avec les bouquets et les lettres.*)

SCÈNE IV.

Sir CHARLES, ALBERT, HENRI, LUDOVIC, CÉSAR.

César, *à part.* Ah çà ! ce petit blond se permettrait-il de... n'avoir pas peur ? (*Haut, le poing sur la hanche.*) Monsieur, quel est votre nom, s'il vous plaît ?

Sir Charles, *toujours tranquillement.* Sir Charles Norton.

César. Eh bien, sir Charles Norton, vous avez le spleen apparemment, et vous comptez vous épargner les frais d'un suicide.

Sir Charles. Je n'ai pas le temps de plaisanter, monsieur. Désirez-vous vous battre avec moi ?

César. Tout de suite, monsieur, si votre lettre parvient

à son adresse. C'est vous-même qui avez prononcé votre condamnation.

SIR CHARLES. Nous verrons cela demain, monsieur.

CÉSAR. Comment! demain?

SIR CHARLES. Je ne puis me battre que demain ; j'ai aujourd'hui des affaires urgentes...

CÉSAR, *à part.* C'est un poltron comme les autres. (*Haut, avec fureur.*) Et moi, monsieur, je ne veux pas attendre! Vous me rendrez raison à l'instant même, ou par la mort de sir Edouard...

ALBERT, *à Henri, bas.* Il est capable de le tuer sur place.

SCÈNE V.

LES MÊMES, WILHEM, rapportant les bouquets.

WILHEM. Pardon, excuse, messieurs; j'ai rencontré Mme de Tassis à deux pas. Elle m'a chargé de vous rendre vos bouquets...



Marie-Louise remettant une fleur de son bouquet à sir Charles. Scène VII. Dessin de V. Foulquier.

ALBERT. Nous rendre nos bouquets!

CÉSAR. Le mien aussi!

WILHEM. Elle n'a pas fait d'exception... Par exemple, je peux vous garantir qu'elle les a trouvés tous bien plaisants... Ah! ah! ah! s'est-elle écriée en éclatant de rire, mon pauvre Wilhem, tu as l'air d'un mulet qui va au marché aux fleurs... Et elle m'a prié de vous restituer ces bottes de verdure. Le mot n'est pas de moi, messieurs, n'y a pas de danger... il est de madame. (*Il remet leurs bouquets à Albert, à Henri, à Ludovic et à César, qui les jettent au loin avec dépit.*) (*Bas à sir Charles.*) Elle a lu votre lettre, a fait un petit cri, et a dit qu'elle allait venir au salon. (*Wilhem sort.*)

CÉSAR, *à sir Charles.* Avez-vous réfléchi, monsieur?

SIR CHARLES. A quoi?

CÉSAR. A la satisfaction que je réclame sur l'heure.

SIR CHARLES. Demain, monsieur, demain.

CÉSAR, *d'une voix terrible.* Vous espérez que je ne sera plus ici, demain? Par la sambleu! je saurai bien vous forcer aujourd'hui... (*Il fait le geste d'ôter son gant.*)

SIR CHARLES, *lui empoignant la main, et d'une voix*

calme. Vous ne me forcerez à rien, monsieur. Demain, vous dis-je! c'est à prendre ou à laisser...

(Tous aperçoivent Mme de Tassis, qui regardait la fin de cette scène à la porte du salon.)

César, *à part*. Quel poignet de fer a ce petit goddam! c'est incroyable.,.

SCÈNE VI.

Sir CHARLES, CÉSAR, HENRI, ALBERT, LUDOVIC, MARIE-LOUISE DE TASSIS. Jolie toilette du matin. Un petit bouquet au corsage. Tous la saluent. Sir Charles lui presse la main.

Marie-Louise. Enchantée de vous revoir, sir Charles. Quelle affaire remettez-vous donc à demain?

César. Une affaire d'honneur, madame.

Marie-Louise. Une affaire d'honneur? (*Elle regarde sir Charles avec étonnement.*)

César. Oui, madame, une affaire avec César d'Orillac, votre champion à première vue...

Marie-Louise. Monsieur d'Orillac! (*L'observant avec une curiosité complaisante.*) Ah! c'est vous, monsieur, qui êtes...

César, *posant*. Jules-César d'Orillac, ancien officier de dragons, président du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur françaises et étrangères...

Sir Charles. Lauréat de soixante tirs et salles d'escrime à Paris et en province, etc., etc., etc. Pour tout dire en un mot, monsieur revient de Londres, où il a eu la gloire, qu'il nous racontait tout à l'heure, de tuer roide, au premier coup d'épée, la plus terrible lame des trois royaumes, sir Edouard Melvil...

Marie-Louise, *avec une terreur pleine d'admiration*. Sir Edouard Melvil! Vous vous êtes mesuré avec ce héros, monsieur!

César, *modestement*. Cinq minutes, madame, qui m'ont suffi pour l'envoyer... où iront le rejoindre tous ceux qui me disputeront l'honneur de vous servir...

Marie-Louise. Vous n'êtes pas de notre temps, monsieur; vous auriez dû naître au siècle des paladins.

César. J'aime mieux vivre en même temps que vous, incomparable amazone...

Marie-Louise. Aussi galant qu'intrépide. Je ne mérite pas un tel compliment.

Sir Charles. Je vous demande un peu, madame, si un simple touriste comme moi, qui n'est ni dragon, ni Gascon, ni clubiste de la Mort, ni Edouard Melvil, n'a pas le droit de prendre vingt-quatre heures pour faire son testament, avant de croiser le fer avec un jouteur comme M. César d'Orillac?

Marie-Louise. Brisons là, messieurs. Ce sont vos affaires. A chacun sa conscience et son devoir!... Pour venir à un sujet moins grave, c'est vous, monsieur d'Orillac, qui m'avez fait l'honneur de m'adresser un bouquet?...

Henri, Albert et Ludovic, *à part*. Eh bien, et nous donc!

Sir Charles, *à part*. Elle ne voit plus que lui! Wilhem avait raison.

Marie-Louise, *feignant de parler à tous, mais s'adressant réellement à César.*) Excusez-moi, messieurs, si je vous ai renvoyé vos fleurs... J'ai la folie d'aimer celles-ci seulement... depuis hier. (*Elle détache et montre son petit bouquet.*) Je ne puis accepter que leurs pareilles, et celui qui me les offrira... les verra bien accueillies...

Sir Charles, *à part*. Les fleurs bleues de la montagne...

Marie-Louise. Je vous préviens seulement qu'elles sont fort rares et assez périlleuses à cueillir. Vous pouvez les examiner, messieurs. Quelqu'un de vous les reconnaît-il? (*Elle tend son bouquet, sur lequel tous se précipitent, excepté sir Charles. Albert le saisit le premier. — A part.*) Je découvrirai ainsi mon compagnon inconnu d'hier et l'héroïque sauveur de Wilhem!

Albert. Je n'ai jamais vu ces fleurs...

Henri. Ni moi.

Ludovic. Ni moi.

Albert. Mais je saurai bien les trouver!

Henri. Fût-ce au bout du monde!

Ludovic. Fût-ce au prix de mon sang!

César, *avec aplomb*. Moi, je connais cette fleur, et vous l'aurez ce soir, madame! (*Il rend le bouquet à Marie-Louise.*)

Marie-Louise, *à part*. C'était lui! Je l'aurais parié.

César, *à part*. Où est donc le montagnard? Que je l'envoie faire de la botanique...

Albert, *de même*. Qu'est devenu ce drôle de Wilhem?

Henri, *de même*. Diable de guide! Il a disparu mal à propos.

Ludovic, *de même*. Je sais qui me dénichera cette plante sauvage.

Sir Charles, *à part*. Gageons qu'ils cherchent tous Wilhem, pour le charger de leur tour de force.

César. Quelle récompense promettez-vous, madame, à celui qui vous rapportera ces fleurs?

Marie-Louise, *montrant son côté gauche*. Je les mettrai à la place de celles-ci.

César. Trop facile épreuve pour un tel bonheur!... Je pars le premier, afin de revenir de même... (*A sir Charles.*) Vous avez une heure, monsieur, pour faire votre testament.

Sir Charles. J'en profiterai, monsieur; vous êtes trop bon! (*César sort.*)

Albert. Je cours, madame, et vous aurez votre bouquet.

Henri. Je vole, et vous me reverrez bientôt!

Ludovic. C'est moi, madame, qui aurai la gloire de vous fleurir!

Sir Charles, *à part*. Bon voyage, messieurs, vous chercherez longtemps.

SCÈNE VII.

MARIE-LOUISE, sir CHARLES.

Marie-Louise. Vous restez seul, sir Charles?

Sir Charles. Je reste avec vous, madame; c'est garder le meilleur lot.

Marie-Louise. Et le moins chevaleresque.

Sir Charles. Vous connaissez la fable du lièvre et de la tortue. Je laisse à ces messieurs le rôle du lièvre.

Marie-Louise. Et vous espérez vaincre comme la tortue!

Sir Charles. Je l'espère... plus que jamais.

Marie-Louise. Vous remplacez l'audace par la présomption.

Sir Charles. Audace? présomption? courage? faiblesse? Toujours notre vieille querelle de mots... Je ne demande pas mieux que de la vider aujourd'hui. Je vous ai rejointe aux Pyrénées justement pour cela.

Marie-Louise. Toujours héroïque... dans la discussion.

Sir Charles. Vous préférez les héros comme M. d'Orillac.

Marie-Louise. Ce serait votre faute plus que la mienne. Et je ne serais pas seule à apprécier des hommes tels que M. d'Orillac et Sir Melvil.

Sir Charles. De grâce, madame, ne confondez pas deux personnages si différents.

Marie-Louise. La seule différence que je voie entre eux, c'est que le premier a vaincu le second.

Sir Charles. Attendez un peu pour les juger; vous ne connaissez ni l'un ni l'autre.

Marie-Louise. J'ai toujours regretté, en effet, de ne connaître sir Melvil que de réputation. Mais M. d'Orillac est de ceux qui se font comprendre en quelques mots.

Sir Charles. Pour ceux que les mots étourdissent. Moi, qui connais ces deux hommes, et pour qui les mots ne sont rien, je puis vous faire leurs portraits respectifs.

Marie-Louise. Voyons, monsieur, si vous peignez ressemblant. (*Tous deux s'asseyent.*)

SIR CHARLES. Vous savez le proverbe : « Etre et paraître sont deux. » C'est la définition de sir Melvil et de M. d'Orillac. Sir Melvil tient à être sans paraître. M. d'Orillac vise à paraître sans être. Il n'y a que le faux courage qui soit bruyant. Le vrai courage est calme et modeste. Nul n'a moins l'air d'un bretteur que sir Edouard. C'est un petit homme blond, faible, mince, doux et tranquille... Sous cette enveloppe de femme, il cache un cœur d'homme que tout ce qui est beau et grand fait battre, que rien de mesquin et de prétentieux ne saurait agiter. Il regrette, il déplore aujourd'hui les duels qui l'ont rendu fameux, et qu'il doit à une exagération du point d'honneur. L'offense la plus grave pourrait seule maintenant lui faire tirer l'épée ou le pistolet, lui qui donnerait sa vie avec joie pour l'intérêt de sa patrie, pour le salut d'un de ses frères, pour le sourire d'une femme aimée...

MARIE-LOUISE. Vous parlez au présent, monsieur, vous oubliez que sir Edouard...

SIR CHARLES. A été tué par M. d'Orillac? Bah ! les gens que tue M. d'Orillac se portent assez bien...

MARIE-LOUISE. Que voulez-vous dire ?

SIR CHARLES. Que je soupçonne deux beaux yeux, plus puissants que le fer de César, d'avoir ressuscité sir Melvil.

MARIE-LOUISE. Ce héros a un sentiment?

SIR CHARLES. Profond, sincère, mystérieux, invincible, pour une femme qui le désespère... Faut-il vous faire aussi le portrait de cette femme ?

MARIE-LOUISE. Volontiers. Je vous écoute comme un roman.

SIR CHARLES. C'est pourtant une histoire que je raconte. Eh bien ! la femme qui règne sur le cœur de sir Edouard est un ange de beauté, de grâce, d'esprit, de vertu, de courage, mais tout cela est gâté chez elle par un seul travers, trop commun dans le siècle où nous vivons. Cette femme se croit un homme, et elle en affiche les prétentions. Au lieu de laisser briller dans l'ombre les qualités admirables qui feraient d'elle la reine de son sexe, elle revêt, elle étale au grand jour les défauts qu'elle a empruntés à la pire moitié du genre humain. Elle s'habille en amazone ; elle court le monde ; elle franchit les mers et gravit les montagnes ; elle lutte d'audace avec les fous ; elle sourit aux hommages des faux braves; elle manie l'épée et le pistolet d'une main qui ferait un sceptre de l'éventail; elle va, la nuit, jouer sa vie précieuse, seule avec un guide, sur un pic inaccessible des Pyrénées, pour toucher, de son pied de femme, les hauteurs où s'arrête le pied des hommes, et pour rapporter à son corsage un bouquet de petites fleurs bleues inconnues ! (*Il montre le bouquet de Marie-Louise.*)

MARIE-LOUISE, *très-émue*. Comment savez-vous, monsieur ?... Qui a pu vous révéler ?...

SIR CHARLES. Nous parlons de sir Melvil, madame. Et pourquoi la femme qu'il aime a-t-elle ces étranges manies? Par un simple hasard, par un préjugé de famille ! Parce qu'elle descend d'une héroïne, qui porta un jour les armes, et dont elle a fait monter en bracelet la miniature d'après Van-Dick? (*Il montre le bracelet de Marie-Louise.*)

MARIE-LOUISE, *rougissant*. En vérité, monsieur, c'est moi qui suis l'objet... des pensées de sir Edouard !...

SIR CHARLES. Vous-même et vous seule !

MARIE-LOUISE. Mais je ne le connais pas... Je ne l'ai jamais vu... S'il sait mon expédition d'hier, il est donc ici? C'est donc lui qui a tiré Wilhem de cet horrible gouffre !...

SIR CHARLES. C'est lui; croyez-le d'autant plus qu'il ne s'en est pas vanté.

MARIE-LOUISE. Au fait, quel autre homme que sir Melvil eût été capable d'un tel héroïsme?

SIR CHARLES. Il était là, derrière vous, maudissant votre imprudence, veillant sur vos pas, sur vos jours, sur tous les trésors que vous exposez étourdiment...

MARIE-LOUISE. Sir Melvil est donc un être fantastique, un bon génie insaisissable?

SIR CHARLES, *souriant*. Vous avez entendu parler de son talent de transformation. Il était le premier comédien de société au club des Amateurs dramatiques... Depuis un an, il joue le rôle de votre ange gardien, il vous suit partout comme votre ombre. Et comment oserait-il se montrer à vous? Vous vous le figurez tout autre qu'il n'est, et il vous désire tout autre que vous n'êtes. Votre reconnaissance réciproque serait un amer désenchantement. Il méprise ce que vous exaltez. Il déteste ce qui vous passionne. Le piédestal que lui dresse votre imagination, il l'a brisé de ses mains. Ses duels que vous admirez, ses succès au cercle théâtral, il les renie de toute son âme. Au lieu d'un original, d'un bretteur, d'un téméraire, aux mœurs excentriques, au verbe sonore, au chapeau sur l'oreille, au poing sur la hanche, cherchant le bruit et l'effet, répandant l'injure et la terreur, vous trouveriez en lui un homme simple et paisible, à la parole douce et ferme, aux manières polies et bienveillantes, aimant le silence et l'obscurité, rêvant le bonheur dans l'oubli du monde. Au lieu d'une femme aussi sage que charmante, aussi modeste qu'adorable, faisant sa couronne de ses grâces, sa gloire de ses vertus, son trône du foyer domestique, il trouverait en vous, madame, une amazone... éblouie par un d'Orillac !...

MARIE-LOUISE. J'avoue, monsieur, que vous me confondez... Je ne sais si je rêve ou si je veille... si je dois vous croire, m'offenser, ou rire de vos paroles...

SIR CHARLES. Oh ! n'en riez pas. Ce sont les premières paroles sérieuses qu'un homme ose vous dire... Elles viennent de sir Melvil lui-même, car je m'adresse à vous en son nom...

MARIE-LOUISE. Vous êtes donc... son ami ?

SIR CHARLES. Plus que son ami; son complice, pour vous guérir et vous éclairer.

MARIE-LOUISE. Vous jetez, en effet, monsieur, une lumière imprévue dans mon âme. Continuez, je vous écoute.

SIR CHARLES. J'en étais à M. d'Orillac. Avez-vous pu croire un instant à la bravoure et aux sentiments d'un pareil homme, comme aux hommages des désœuvrés qui courent après vous? Ce Gascon de Carcassonne n'a de César que le nom, si son nom même n'est pas d'emprunt comme le reste. C'est le faux brave incarné, vivant de la terreur des poltrons et de l'illusion des badauds. Son club de la Mort est un conte ; ses Sociétés du point d'honneur un mythe, ses lauriers du tir une chimère... Quant à son fameux duel avec sir Melvil... Mais, tenez... je l'entends qui vient en appelant Wilhem... Je devine ce qu'il compte lui dire ; veuillez l'écouter de ce cabinet, et vous le jugerez, lui et ses pareils...

MARIE-LOUISE. J'accepte l'épreuve, monsieur, à une condition... Puisque sir Edouard est ici, vous me le présenterez ce soir.

SIR CHARLES. Je vous le présenterai. Vous le reconnaîtrez aux fleurs du pic des Chamois, dont lui seul connaît le chemin périlleux. Daignez me confier une partie du bouquet cueilli par vous ; il vous la rendra avec le bouquet cueilli par lui-même.

MARIE-LOUISE, *remettant une fleur de son bouquet*. Voilà, monsieur ! Je vous attends avec sir Melvil...

SIR CHARLES. Vous ne nous attendrez pas en vain. Voici César et Wilhem; cachez-vous. (*Il prend la fleur de Marie-Louise, la conduit au cabinet, et sort par l'autre côté.*)

SCÈNE VIII.

MARIE-LOUISE, écoutant du cabinet; WILHEM, puis ALBERT, HENRI, LUDOVIC, CÉSAR, accourant sans se voir d'abord les uns les autres. Le jour baisse.

WILHEM, *essoufflé*. J'ai beau les dépister, ils me chassent comme le daim sur la montagne... Bon ! en voilà un qui a retrouvé ma trace... N'y a pas de danger !... (*Il va pour fuir, Albert l'arrête et le retient.*)

ALBERT. Vingt francs pour toi, si tu me trouves les petites fleurs bleues que Mme de Tassis porte au côté.

Wilhem. Allez les chercher vous-même, et gardez votre argent.

Henri. Un louis pour toi, si tu me procures les petites fleurs bleues...

Wilhem. Que porte Mme de Tassis ? Merci ! je sors d'en prendre !

Ludovic. Accepte cette bourse, et apporte-moi...

Wilhem. Les fleurs bleues de madame ?... N'y a pas de danger !...

César. Montagnard, un mot ! (*Il l'attire à l'écart, justement près de la porte où écoute Marie-Louise.*) Combien veux-tu pour un bouquet?...

Wilhem. Des petites fleurs? connu ! connu ! (*Criant et les montrant les uns autres.*) Ah çà ! messieurs... vous dites tous la même chose? vous n'aurez qu'un sou ! (*Confusion des quatre personnages, qui s'aperçoivent enfin et se regardent en silence.*) Eh ! mon Dieu, oui ! pourquoi tant de mystères ?... Je ne puis vous donner ces fleurs, parce que je ne veux pas me casser le cou ; elles ne croissent que sur un seul point de la montagne. Mme de Tassis les a cueillies de sa main, à l'extrémité du pic des Chamois, le plus inaccessible des Pyrénées... un roc perdu dans le ciel, qu'ont gravi, jusqu'à ce jour, trois hommes seulement, c'est-à-dire trois fous... et que jamais n'avait atteint avant elle, que jamais après elle n'atteindra le pied d'une femme !... J'ai manqué d'y périr mille fois en l'y accompagnant. Voyez si vous voulez, à votre tour, y risquer votre peau ! Ce n'est qu'à une demi-lieue d'ici... à vol d'oiseau, en montant tout droit, comme l'alouette ! Quant à moi, je n'y retournerais pas pour un million !...



L'inconnu racontant son duel. Scène X. Dessin de V. Foulquier.

Henri, Albert et Ludovic, *à part*. Le pic des Chamois ! juste ciel !

César, *de même*. Le pic des Chamois ! cadédis ! (*Un silence.*)

Wilhem. Du reste, il y a ici un voyageur qui en sait le chemin, comme madame et moi ; car il nous suivait, sans se montrer, dans notre expédition... à preuve qu'au moment où j'allais tomber dans un abîme effroyable, il m'en a tiré, au péril de sa vie, avec une adresse et une audace

miraculeuses. Etait-ce un de vous, messieurs? Ne vous gênez pas pour le dire... A celui-là, seulement, je puis et je dois offrir ma tête...

HENRI, ALBERT et LUDOVIC. Quel peut être ce héros inconnu?

CÉSAR. Je le connais, moi!... et puisqu'il n'y a plus à dissimuler...

WILHEM, *à part*. Bon! il va dire que c'est lui!

HENRI, *à part*. C'est encore ce terrible César!

CÉSAR. Je vais le présenter à Mme de Tassis... Où est Mme de Tassis?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIE-LOUISE, sortant du cabinet avec unéclat de rire.

MARIE-LOUISE. La voici, messieurs! ah! ah! ah! Pardonnez-moi d'avoir écouté ce dialogue, ah! ah! ah!... mais convenez qu'il était fort divertissant, ah! ah! ah!... Vous avez une singulière façon d'aller cueillir des fleurs au pic des Chamois... ah! ah! ah!...

CÉSAR, *à part*. Elle se moque de ces trois blancs-becs!... (*Haut, avec aplomb.*) Daignez excuser, madame, le petite comédie que je me suis permis de jouer ici... aux dépens



Sir Charles remettant les fleurs bleues à Marie-Louise. Scène X. Dessin de V. Foulquier.

de ces messieurs et du brave Wilhem... Je savais mieux que personne votre aventure d'hier soir... Vous tenez sans doute à connaître le compagnon secret de votre ascension et le sauveur de ce pauvre montagnard?...

MARIE-LOUISE. Je donnerais toutes les fleurs des Pyrénées pour voir en face ce modeste héros...

CÉSAR, *se drapant dans sa majesté*. Eh bien! madame...

(Entre un inconnu, rappelant complétement par sa barbe, sa chevelure, ses moustaches, sa tenue et ses manières, le formidable portrait que César a tracé de sir Édouard Melvil. Grosse canne à la main. Air calme et résolu. Accent anglais.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'INCONNU. La nuit tombe. Demi-obscurité.

TOUS. Qu'est-ce que cela?

L'INCONNU. Est-ce à milady de Tassis que je havais l'honneur de parler?

MARIE-LOUISE. A elle-même, monsieur.

L'INCONNU. Ah yes! très-bien. Pardonnez à moa, milady, de ne le havoir pas deviné; mais vous êtes tellement fort au-dessus de vos ressemblances... (*Profond salut.*) Et ces gentlemen étaient ici probablement... pour

faire le cour à milady... (*Il lorgne les quatre personnages.*)

César. Hein?... De quoi vous mêlez-vous, monsieur?...

L'inconnu. De ce qui regarde moa! oh yes. Venu tiout droit de la Angleterre pour offrir mon cœur à milady, je ne souffrirai pas qu'aucun Français se permette...

Albert, Henri et Ludovic. Par exemple! voilà qui est fort!

Marie-Louise, *à part*. Où veut en venir cet original?

César. Laissez, messieurs; c'est mon affaire... Vous avez dit un mot de trop, sir Anglais... et vous allez le payer chèrement.

L'inconnu. Au contraire... Je n'ai pas fini, et c'est vous qui me payerez... car je demande à milady la permissionn de couper les oreilles à vous...

César, *bondissant*. A moi!

L'inconnu, *imperturbablement*. Pas si haut! je hentends à merveille... Et, avant de mesurer moa avec vous, je havais un petit histoire à vous raconter.

César, *à part*. Ce goddam n'a pas l'air d'avoir peur... (*Mollissant.*) Milord veut plaisanter, sans doute... (*Se redressant.*) Il ignore peut-être qu'il a devant lui César d'Orillac, président...

L'inconnu. Oh yes, du club de la Mort, à Carcassonne, membre de toutes les Sociétés du point d'honneur... oh yes; et cétéra et cétéra...

César, *à part*. Sandis! il me connaît!

L'inconnu. Et vous dites que M. César d'Orillac est devant moa!... (*Eclatant de rire.*) Ha! hé! hi! ho! hu!... Le raillerie est beaucoup fort, beaucoup fort... (*Se prenant les côtes.*) Hu! ho! hi! hé! ha!...

César, *avec effort*. Monsieur, ces rires vous coûteront la vie... Sortons, monsieur, sortons! (*Il prend le bras de l'Inconnu, qui, d'un geste vigoureux, le cloue à sa place.*)

Wilhem, *à part*. N'y a pas de danger!...

L'inconnu. Nous sortirons après le petite histoire... oh yes.

César, *à part*. Décidément, il n'a pas peur...

L'inconnu. M. d'Orillac est justementt le héros de mon hanecdote.

Marie-Louise. Ah! cela devient intéressant!

Wilhem. Moi, je trouve que cela devient drôle...

César. En effet, en effet!... (*Il cherche à rire.*)

Albert. Nous vous écoutons, monsieur.

L'inconnu. Oh yes. Je havais entendu parler, à London, de ce fameux César, et je voulais havoir avec lui une petite conversationn. Je prends le *paquet-bott*, et je débarque en France... Je me rends tiout droit à Carcassonne, et je rencontre M. d'Orillac sur les remparts. Il portait un *inexprimable* à carreaux, souverainementt ridicule... dans le genre de celui-ci... (*Il montre le pantalon de César.*) Nous appelons *inexprimable*, dans le Angleterre, ce que vous nommez pantalon de ce côté-ci de la Manche... (pardonnez à moa, milady; pardonnez à moa, milady.) Pantalon est chez nous une expressionn *schoking*... oh yes... J'aborde M. César, et je lui dis comme ça, tiout de suite et sans cérémonie: — Votre inexprimable me déplaît beaucoup fort, beaucoup fort... Allez le changer tiout à l'heure, ou rendez raison à moa!... oh yes... Ce petit dialogue parut très-gai aux assistants, mais un peu moins gai à M. d'Orillac... Il mit le poing sur son hanche, et me dit qu'il était président...

Marie-Louise, *souriant*. Du club de la Mort, et cétéra...

L'inconnu. Oh yes, et cétéra. Je répétai simplement mon petit sommationn: — Changez votre *inexprimable!* ou rendez raison à moa... Je laisse à vous le choix des armes... pistolet, épée, fleuret, sabre, boxe ou savate! oh yes. Il choisit le fleuret, et me donna une heure pour faire mon testamentt...

Albert, *à Henri*. Comme à nous, ce matin.

L'inconnu. C'était une petite moyen de gagner du temps. Je répondis que mon testament était fait, et il fallut aller sur le terrain... oh yes... Là, M. César, qui saignait du nez, comme vous dites, proposa de changer son pantalon (pardonnez à moa, milady).

César. A qui pensez-vous faire croire une aventure aussi invraisemblable?

L'inconnu. Permettez à moa, monsieur, de citer un de vos poëtes:

Le vrai peut quelquefois n'être pas vrai... sans blague...

Je déclarai qu'il était trop tard et que je désirais beaucoup fort tuer mon ennemi dans son *inexprimable*... Là-dessus, je déboutonnai les fleurets (pardonnez encore à moa, milady, cette expressionn *schoking*), et, un quart d'heure après (*grands gestes simulant un duel*), M. d'Orillac était embroché comme une chaponn, et rendait à moa son dernier soufflementt...

Henri, Albert, Ludovic, Marie-Louise. M. d'Orillac était mort!

Wilhem, *à part, sortant*. Je crois qu'il est temps d'apporter les lumières!

César. Vous avez tué César d'Orillac! vous!... Vous osez dire que vous avez tué César d'Orillac!

L'inconnu, *cessant de baragouiner et saluant avec grâce*. Comme César d'Orillac a tué sir Edouard Melvil, Duel pour duel, meurtre pour meurtre et conte pour conte. monsieur le président du club de la Mort!...

César. Qui êtes-vous donc?

Marie-Louise. Quel pressentiment! se pourrait-il?...

Tous. Qui êtes-vous, monsieur?

L'inconnu, *se débarrassant de sa perruque, de sa barbe, de ses sourcils et de ses moustaches postiches, au moment où Wilhem rentre avec des flambeaux allumés*. Je suis sir Edouard Melvil lui-même, voyageant sous le nom de Charles Norton, à votre disposition, messieurs!... à vos pieds, madame!... avec ce bouquet cueilli sur le pic des Chamois!

(Il ploie un genou devant Mme de Tassis, et lui remet les petites fleurs bleues. Stupéfaction générale.)

Marie-Louise, *prenant le bouquet*. C'était vous, sir Charles!

Wilhem. Mon sauveur! que je puis enfin bénir devant tous!

César, *à part*. Comment sortir de là, cadédis!

Henri, Albert et Ludovic. Bravo! mille fois bravo, sir Melvil!

Albert, *se retournant contre César*. Et maintenant, monsieur, vous nous rendrez raison...

Henri et Ludovic, *avec fureur*. Certes, morbleu!... et à l'instant même!

Wilhem, *à part*. Oui, maintenant que n'y a plus de danger!...

César, *reprenant une contenance*. Quand il vous plaira! Montagnard! ma boîte à pistolets!

Wilhem. Il n'y a que des canons... de sucre d'orge!

Marie-Louise. Silence!... La lutte est finie, messieurs; le prix est décerné...; ma main à qui m'a donné ces fleurs!... (*Elle met sur son cœur le bouquet de sir Charles et lui tend la main.*) Mais pourquoi, sir Melvil, vous être caché ainsi?

Sir Charles. Pour montrer à ces messieurs comment l'ancien duelliste répare ses égarements, comment l'ancien amateur dramatique prend sa retraite, et pour vous montrer, madame, comme à tous, que:

Être et paraitre sont deux.

Marie-Louise. Profitez de la leçon, messieurs, comme j'en profite. — Acceptez, sir Charles, ce gage de ma conversion. (*Elle lui remet le bracelet et la miniature de son aïeule.*)

PITRE-CHEVALIER.

EXPLICATION (omise) DU RÉBUS DE JANVIER DERNIER.

«Soldats je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, marchons.» (Soldats — *je* suit *votre* — roi — *vous* haie — *tes* — franc — ceps — voile à l'*N* — *mi* marche — *ons*). Harangue de Henri IV à ses soldats au moment de livrer une bataille.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHBÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

A NOS LECTEURS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT.

Nous rappelons à nos souscripteurs (soit du *Musée* seul, soit du *Musée* et des *Modes vraies*) qui n'auraient pas encore renouvelé leur souscription, que leur abonnement pour 1853-54 expire avec la présente livraison de septembre, qui complète notre vingt-unième volume.

La livraison d'octobre 1854, première du vingt-deuxième volume (1854-55), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 5 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1854-55, en versant ou en envoyant *franco* à nos bureaux, soit : pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; — pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*; mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler immédiatement leur abonnement, outre qu'ils s'épargneront un retard fâcheux dans la réception du numéro d'octobre prochain, nous permettront ainsi d'accélérer, dans leur intérêt et dans celui de tous, notre tirage et notre service de plus en plus considérables, l'année 1853-54 nous ayant encore apporté plusieurs milliers de nouveaux souscripteurs.

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous ne répondons personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui s'adressent *directement* et *franco* à nos bureaux, comme il est dit ci-dessous. A ceux-là seulement nous garantissons la réception exacte et *franco* du *Musée* le 25 ou le 26 de chaque mois, selon la distance. En cas d'erreur, ils peuvent réclamer dans le mois courant. Ceux qui s'abonnent chez des intermédiaires ne doivent demander compte qu'à ceux-ci des retards ou des pertes éprouvés. Leurs réclamations près de nous resteraient sans réponse.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique à la fois.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser *franco* au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris :

« *Je m'abonne* (ou *je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 *c.* (2), *le* 25 *de chaque mois, du* 25 *octobre* 1854 *au* 25 *septembre* 1855 *inclus.*

Ecrire lisiblement son nom et son adresse, et remettre cette lettre *affranchie* au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement, contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

Pour l'étranger, voyez les prix à la première page de la couverture.

On peut aussi s'abonner directement par tous les bureaux des Messageries impériales et générales.

Voyez, à la quatrième page de la couverture, le programme du prochain volume du *Musée*, celui des *Modes vraies*, celui de la collection et des volumes détachés, etc.

(1) *N. B.* Ajouter : « et aux *Modes vraies* », si on veut les recevoir avec le *Musée*. — (2) Inscrire, en ce cas, « 13 fr. 70 c. »

PROGRAMME DU MUSÉE DES FAMILLES POUR 1854-55 (22ME VOLUME).

Ce 22e volume du *Musée* contiendra, entre autres articles :

UNE AVENTURE DE WILKIE, par M. Jules SANDEAU, qui prépare, en outre, les pendants de *Mlle de Montsabrey* et d'*Olivier*.

LES MARMITES RENVERSÉES, Révolution d'Orient, par M. X. B. SAINTINE.

DES NOUVELLES HISTORIQUES et autres, de M. PITRE-CHEVALIER.

HISTOIRE NATURELLE... ET SURNATURELLE : *le Chat, le Coq et la Poule, la Perruche*, etc., par M. MÉRY ; — Suites du *Rat et du Savant et du Crocodile*.

LES BELLES FOLIES, Etudes morales, par M. Léon GOZLAN.

Des articles de M. Alphonse KARR.

L'*Enfance des grands hommes*, par M. Michel MASSON.

Les suites du *Voyage en France : Troyes en Champagne*, par M. ULBACH ; *Huit jours à Dives* (Normandie), par M. Amédée ACHARD ; la *Presqu'île de Rhuys*, le *Finistère*, etc., par M. PITRE-CHEVALIER.

Le *Sport et le Sportsmen*, par M. Amédée ACHARD.

La *Princesse Myosotis*, conte, par M. Alex. DUMAS fils.

Les *Démolitions*, poésie, par Mme Anaïs SÉGALAS.

Les Plaisirs des Champs-Elysées, et le *Voyage à la suite d'un âne*, par M. Hipp. CASTILLE.

La fin de *Rome et ses environs*, par M. MARY-LAFON.

Les suites de toutes les séries commencées : *Etudes sur mon jardin*, par JARDINEUR ; *les Cours publics dans un fauteuil* ; *les Prédicateurs célèbres* ; *le Nouveau Paris* ; *le Nouveau Louvre*, etc.

Un travail spécial sur l'*Exposition universelle*.

Énigmes et Rébus historiques, etc.

La fin de *la Russie et les Russes*, par M. LÉOUZON-LEDUC.

Un Hivernage dans les glaces, par M. J. VERNE.

Les suites de la **SCIENCE EN FAMILLE** : *Les Lunettes et les Télescopes*, par M. GROLIER ; *les Merveilles de l'électricité*, par M. Victor MEUNIER ; *la Pisciculture*, par M. Ch. WALLUT ; *la Monographie du caoutchouc* ; l'*Histoire d'un grain de blé*, par M. BEAUFRAND ; l'*Ange de la houillère, mystères des mines*, etc.

ANECDOTES HISTORIQUES : *Frédéric le Grand*, par M. DUBOIS.

Les suites des **CONTES EN FAMILLE** : les *Ressources d'Octave*, par Mme BOISGONTIER ; **LE PÈRE REMY**, par ANTOINETTE ; contes, par M. Ed. PLOUVIER, Mmes DESBORDES-VALMORE, Anaïs SÉGALAS, etc.

Les suites du **SPECTACLE EN FAMILLE**, comédies-proverbes à jouer au salon : **ÊTRE ET PARAITRE SONT DEUX**, par M. PITRE-CHEVALIER, etc. ; *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, par Mme BOISGONTIER.

L'ART ET LES ARTISTES : Peintres, Sculpteurs, Musiciens, Artistes dramatiques, etc., *Piccini*, etc., par M. DESNOIRESTERRES.

Les fêtes chrétiennes : **LES ANGES GARDIENS**, etc.

L'HISTOIRE DES QUARANTE FAUTEUILS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. 1° Le Fauteuil de M. Villemain, etc.

FABLES NOUVELLES, de M. VIENNET.

CONTES, NOUVELLES, NOTICES et **ANECDOTES**, par MM. Francis WEY ; Jules de SAINT-FÉLIX ; MÉRY ; H. CASTILLE ; Philarète CHASLES ; Arsène HOUSSAYE ; de la ROUNAT ; DESNOIRESTERRES ; MARY-LAFON ; L. ULBACH ; Maxime GAUCHER ; LÉOUZON-LEDUC ; CHASTELLUS ; S. DE PÉCONTAL ; etc., etc.

MUSIQUE : Chant et piano, de MM. Th. LABARRE ; Louis LACOMBE ; L. de RILLÉ ; comte Eugène de LONLAY ; Jules d'AOUST ; A. SIMIOT ; A. DECOMBES ; de Mmes Victoria ARAGO ; Pauline du CHAMBGE ; MALIBRAN, etc., etc.

GRAVURES : les derniers dessins de MARVY ; dessins de H. VALENTIN, de K. GIRARDET, de PHILIPPOTEAUX, de JANET-LANGE, de FOULQUIER, etc., gravés avec toute la perfection possible.

ACTUALITÉS : chroniques du mois, Revues de Paris, des livres, des théâtres, des musées, etc., etc. Notices et portraits des hommes du jour. Vues des nouveaux monuments, expositions, fêtes, etc.

